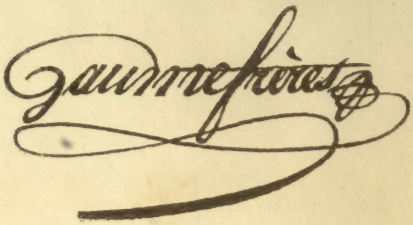
LIBRARY ST. MARY'S COLLEGE

LA RÉFORME.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Cet ouvrage se trouve aussi :

A NEVERS, chez LAURENT ;

A BESANÇON, chez TURBERGUE ;

A LYON, chez BAUCHU ;

A NISMES, chez WATON ;

A ROUEN, chez FLEURY ;

A STRASBOURG, chez DÉRIVEAUX.

A VANNES, chez DE LAMARZELLE.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

270.6
D693

v. 2

LA RÉFORME,

SON DÉVELOPPEMENT INTÉRIEUR,

ET

LES RÉSULTATS QU'ELLE A PRODUITS

DANS LE SEIN DE LA SOCIÉTÉ LUTHÉRIENNE.

PAR J. DÖLLINGER, Johann J.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

PAR EMM. PERROT,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, etc.
Membre de plusieurs sociétés savantes.

TOME DEUXIÈME.

113127

PARIS,
GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,
RUE CASSETTE, 4.

1849

LIBRARY ST. MARY'S COLLEGE

LIBRARY ST. MARY'S COLLEGE

PRÉFACE

DU DEUXIÈME VOLUME.

Il a été remarqué au sujet de notre premier volume, avec ou sans blâme, suivant le point de vue du lecteur, que cet ouvrage présente la Réforme sous un jour différent de celui sous lequel nous l'ont montrée les différents écrivains qui jusqu'à nous entreprirent de faire l'histoire de ce grand drame. Le deuxième volume, que nous offrons aujourd'hui au public et qui achève le tableau dont on ne connaît encore que l'esquisse, ne fera sans doute que confirmer le jugement porté sur le premier. Un assez grand nombre de témoignages, que nous n'avons d'abord admis qu'avec hésitation et réserve, se trouvent ici reproduits en termes plus énergiques et plus explicites, et, à raison du nombre et de l'autorité des témoins, y ont pris un caractère de certitude qui ne permet plus le doute et leur assure désormais un des premiers rangs parmi les faits historiques. Car si, à part Luther et Mélanchthon, il n'a été mis en scène, dans la première partie, que des personnages qui suivirent une direction *séparatiste*, qui appartenaient à quelqu'une des petites sectes, ou qui rompirent avec la Réforme après lui avoir d'abord donné leur concours; dans cette seconde, au contraire, les témoins, les appréciateurs, les juges auxquels nous nous sommes adressé ou dont nous avons invoqué le témoignage, ce sont d'abord les amis et les auxiliaires mêmes des Réformateurs, les fondateurs de l'Église nouvelle, les principaux agents de la transformation religieuse opérée dans une grande moitié de

l'Allemagne, puis leurs disciples et successeurs, les professeurs de théologie des Universités réformées, les chapelains des cours princières, les surintendants, les pasteurs des villes et des campagnes, les hommes appartenant au corps enseignant, et en général tous ceux à qui leur position et leur participation à l'œuvre protestante permirent de puiser dans leur propre expérience une connaissance exacte de la situation morale et religieuse de leur époque, et qui, une fois les faits imperturbablement reconnus par eux, s'expliquèrent souvent par leurs réticences, leurs réfutations et leurs demi-aveux même d'une manière plus explicite, et pour ceux qui savent lire dans les interlignes, d'une manière plus convaincante encore que les hommes qui, placés à un point de vue différent et ne se trouvant point arrêtés par les mêmes scrupules, indiquèrent directement et sans détour l'origine des phénomènes constatés, et sur l'existence desquels on était d'ailleurs généralement d'accord. Mais ce ne sont pas seulement les contemporains des Réformateurs, ce sont aussi les hommes des deux générations suivantes dont nous offrons ici les témoignages, lesquels s'étendent conséquemment à la fois à la période du développement, à celle du parachèvement et à celle de la consolidation de l'œuvre protestante, c'est-à dire à tout le premier siècle de la Réforme, depuis l'an 1520 jusqu'en l'an 1620.

Ce qui sert de base aux descriptions de l'état de l'Église protestante données dans ce volume, ce ne sont donc point les souffrances passagères, les perturbations inséparables d'une grande révolution religieuse, et ce qui se dévoile ici, ce sont donc les fruits, les résultats d'un système déjà tout organisé, d'un système arrivé au repos et à sa consolidation définitive : fruits et résultats, remarquons-le bien, ne se rattachant par aucun rapport de descendance à la situation, aux doctrines, aux faits qui précédèrent la Ré-

forme; mais autochtones, uniquement sortis de la situation nouvelle, et produits en vertu de lois intérieures, avec toute leur abondance, leur force et leur vigueur, alors même encore que les myriades de liens qui naguères avaient attaché la conscience et la vie entière de l'homme à l'ancienne Église étaient tous depuis longtemps déchirés ou violemment brisés, et que le souvenir des doctrines, des cérémonies du culte, des pratiques et des institutions de cette même Église était ou déjà complètement effacé de la mémoire des peuples, ou n'y était plus entretenu que par ce qui s'en disait dans la controverse et la polémique religieuse des chaires évangéliques et universitaires.

Des matériaux recueillis et déjà préparés pour ce volume il nous a fallu négliger une partie, soit pour éviter la monotonie qui fût nécessairement résultée de la production d'une masse plus grande encore de descriptions et de preuves; soit parce que nous avions à cœur de faire parler le plus grand nombre possible de contemporains de la transformation religieuse, et de faire en sorte que toute objection tendant à affaiblir les aveux et les descriptions de tel ou tel autre personnage par des motifs tirés de ses destinées ou de sa position particulière, se trouvât réfutée, et en quelque sorte étouffée d'emblée sous la masse des assertions confirmatives. Outre les documents tirés des écrits de Bucer, de Brenz, de Selnekker, de Muskulus et autres qui ont été consignés dans ce travail, nous en avions rassemblé beaucoup d'autres puisés dans les mêmes auteurs, et qu'il nous a fallu négliger parce qu'après avoir entendu les membres du clergé, il nous a semblé convenable de prendre également connaissance des observations des laïques, de manière à ce que l'impression faite par la situation de l'Église évangélique sur les hommes étrangers au sacerdoce puisse être comparée avec les aveux, les descriptions et les renseignements que nous ont laissés les fondateurs et les

propagateurs de la doctrine nouvelle. Nous avons l'espoir que le lecteur achèvera de se convaincre ici que le tableau qui ressort de la mise en œuvre des matériaux historiques employés par nous dans ce volume, est la représentation, non pas d'une face, mais de la seule face de la situation dont nous nous sommes proposé de donner la description dans cet ouvrage sur la Réforme religieuse du XVIe siècle.

Nous nous étions fait une loi, dans le premier volume, de reproduire imperturbablement, dans les notes, le texte original des passages extraits d'ouvrages latins; nous n'avons pu faire de même pour cette seconde partie de notre travail, l'abondance des matériaux et le désir de faire place à un assez grand nombre de documents importants puisés à des sources manuscrites nous ayant souvent, malgré nous, forcé de nous écarter de cette règle utile. Les manuscrits les plus importants auxquels nous avons eu recours jusqu'ici sont : 1° une correspondance, datée de 1560 à 1589, de théologiens et de réformateurs, les uns Suisses, les autres partageant seulement les doctrines suisses (*Codex Polling.* 2 vol.), et où se trouvent un certain nombre de lettres écrites d'Heidelberg et de Strasbourg, la plupart de Bullinger, de Walther, de Jetzler, de Tossanus et de divers autres auteurs; — 2° le célèbre recueil camérarien (*Camerarische Samlung*), comprenant la riche correspondance, en partie encore manuscrite, de Camerarius père et fils, avec les documents rassemblés par l'un et l'autre de ces deux personnages; — 3° la riche collection de lettres, de rapports et d'actes divers, se rapportant, le plus grand nombre, aux années comprises entre 1547 et 1570, et recueillis par Gallus à Ratisbonne (*Codd. Germ.*); — 4° une collection, autrefois appartenant aux archives de Plassembourg, d'actes religieux, la plupart concernant l'église du margraviat d'Ansbach.

Munich, ce 23 novembre 1847.

LES RÉFORMATEURS,

LEURS AMIS,

LEURS AUXILIAIRES ET LEURS DISCIPLES;

LEURS SENTIMENTS ET LEURS TÉMOIGNAGES

SUR

LA SITUATION ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'EGLISE PROTESTANTE.

I.

Les Réformateurs à Strasbourg:

HEDIO, CAPITO, LAMBERT, BUCER, GERBEL, SPECKER.

La riche et puissante ville de Strasbourg devint bientôt, avec Wittemberg, une des métropoles de la Réforme; et en effet, nulle autre ville n'était alors, par sa position géographique, ses relations, l'affluence des étrangers, l'activité littéraire et l'industrie typographique dont elle était le siége, plus propre à devenir un foyer de propagande pour la doctrine nouvelle. C'est par Strasbourg que l'Allemagne, la Suisse et la France se trouvaient en rapport : à ses réformateurs semblait donc, mieux qu'à tous autres, appartenir la mission de s'interposer en médiateurs entre les deux écoles rivales de Wittemberg et de Zurich, et peut-être même, en opérant une sorte de fusion des éléments catholiques et protestants, d'attirer l'école de Paris dans le mouvement de la Réforme.

Strasbourg était comme un microcosme protestant où se trouvaient représentés, dans un petit espace, les anabaptistes, les doux et les fougueux, les schwenkfeldiens, les luthériens, les zwingliens, les séparatistes de toutes couleurs, toutes les sectes, toutes les opinions et nuances d'opinions qu'avait produites la violente fermentation religieuse de l'époque.

Je ne sais si l'histoire offre encore un autre exemple d'une

ville où se soit trouvée réunie une si grande somme de forces intelligentes. Entre ces forces, il est vrai, entre ces éléments de vie active et pensante, il n'existait malheureusement qu'une sorte d'affinité négative, qu'un lien extérieur, à savoir, leur commune séparation d'avec l'ancienne Église et le désir de fonder un nouvel ordre de choses, sans que personne sût précisément en quoi consisterait le régime nouveau, et par quels moyens on pourrait l'établir. Il régnait, à ce dernier égard dans les esprits, une si [illegible]

[illegible] et une telle confusion d'idées, qu'à Stra[illegible]nt fait tomber ici [illegible] les pasteurs, non plus que le peuple, n[illegible] est tenté de se d[illegible] fixer, ni sur quoi se reposer. « Les sec[illegible]connaisse. Que Die[illegible] Bucer à Marguerite Blaurer, les sectes [illegible] de ceux qui lui so[illegible] parole divine dans un tel mépris, qu'o[illegible]onsultée par les a[illegible] mander s'il est encore une âme qui la r[illegible]st aucune qui pl[illegible] daigne avoir miséricorde du petit nombr[illegible] encore fidèles! Notre église est souvent [illegible] les villes protesta[illegible] tres, et, cependant, je ne sais s'il en [illegible]s et de tous contr[illegible] qu'elle eût besoin de bons conseils[1]. » [illegible]u sujet du baptême

A Strasbourg aussi, comme dans toute[illegible] inventions du pa[illegible] tes, il y avait guerre de chacun contre t[illegible]venait de tenir à l'é[illegible] chacun. Capito chamaillait avec Bucer [illegible]r aurait voulu qu'o[illegible] des enfants, qu'il rangeait, lui, parmi l[illegible] qui s'accordait av[illegible] pisme[2], et au sujet de la conduite qu'il co[illegible] doctrine, était d'a[illegible] gard des anabaptistes, contre lesquels Bu[illegible]ucer, Capito ava[illegible] usât de rigueur, tandis que son collègue [illegible] ces sectaires sur le principal point de leu[illegible]ourg, par exemple, vis de les traiter avec ménagement et d[illegible] savaient à quoi s[illegible] [illegible] été pendant plusieurs années partisan de Schwenkfeld; le réformateur Zell, son collègue, l'était encore et le demeura même jusqu'à la fin de sa vie, grâce à l'influence qu'exerçait sur lui sa femme. Or Zell avait toute la confiance du peuple et était le seul réformateur que le peuple aimât encore à entendre; et, cependant, poussé par sa femme, il soutenait les bonnes œuvres et refusait de défendre la doctrine luthérienne

[1] Roehrich, Reformation im Elsass II, 95.

[2] Postquam sciam, evanida esse, quæ firmamenta pædobaptismi producuntur, *disait Capito à Wolfgang Musculus en* 1533, Fechtii epp. theol. p. 844.

de la justification et l'unité de l'église, ce qui causait un souverain déplaisir à Bucer[1].

Le savant et célèbre Jacques Ziegler, de Landau, qui, en 1531, s'était établi à Strasbourg afin d'y pouvoir librement professer ses croyances protestantes, fit, deux ans après, dans un écrit portant pour titre *Synode*, par allusion au synode de 1533, un tableau peu riant de la situation où se trouvait alors la Réforme à Strasbourg. Il y accuse Bucer et ses collègues d'avoir eux-mêmes, par leur désunion, provoqué le discrédit où ils étaient tombés auprès du public, de ne point mettre leurs actions en rapport avec leurs principes, d'être des bavards, des hypocrites indignes de la protection du Conseil, et de charger l'autorité civile de la solution des questions religieuses en litige, afin de mettre ainsi leur inconduite à couvert et de se ménager l'appui du pouvoir contre les dénonciations de leurs adversaires. Il est vrai, dit Ziegler, que le magistrat a institué des administrateurs de paroisses et des censeurs destinés à recueillir les plaintes des communes contre les pasteurs ; mais il eût bien mieux valu d'établir des règles fixes auxquelles chacun eût été tenu d'obéir. « On a renversé le papisme, mais on continue d'en suivre les funestes errements. Les pasteurs sont haineux et vindicatifs ; ils persécutent et poursuivent par de fausses accusations quiconque ose s'attaquer à leurs doctrines ; ils font peser sur les faibles leur domination tyrannique, et troublent, par leurs dissensions, la paix et la tranquillité des communes : c'est ainsi qu'ils se sont attiré le mépris et la haine des grands, des magistrats et du peuple lui-même. » — Bucer répondit à Ziegler en le faisant bannir de Strasbourg[2].

[1] Ep. Buceri ad Amb. Blaurer 18. Jan. 1534 (V. Roehrich II, 154) : Si Mattheus, qui solus adhuc populum habet, in vindicando ministerio et Ecclesiæ unitate acrior esset, fidemque plenius prædicaret, fere nihil queri deberemus. Ad opera uxor eum detrudit.

[2] V. Roehrich II, 117. — Jean Sturm, un des amis et des admirateurs de Bucer, avoue que ce réformateur ne jouissait pas d'une grande popularité dans Strasbourg : il en donne pour motif le bannissement de Ziegler et de Schwenkfeld, et la haine que nourrissaient contre lui Engelbrecht, Eppendorf et Velsch, qui tous trois étaient de zélés protestants et exerçaient une grande influence sur l'opinion publique dans cette ville. — Hominum gratia (Bucerus) duobus suis collegis (Capito et Hedio) inferior (erat) ; bonis tamen, et qui judicio valebant, commendatus ; sed prævaluit iniquorum hominum malitia, ut gratia, quam mere-

Bucer, de son côté, traitait le réformateur de la Hesse, François Lambert, d'homme radicalement incapable et nul, aussi nul que pétri d'amour-propre et de vanité[1]. Engelbrecht qui, de coadjuteur de l'évêque de Spire, était devenu pasteur protestant de la paroisse Saint-Etienne de Strasbourg, Engelbrecht accusait également Bucer, Capito et Hedio d'exercer sur les consciences une tyrannie papiste, et son accusation trouva de nombreux approbateurs; car Bucer et ses collègues ne cessaient effectivement d'exciter le magistrat à sévir contre ceux qui refusaient d'enseigner ou d'admettre leur doctrine et à débarrasser la ville des anabaptistes, et, en général, de tout ce qu'elle renfermait de sectaires. Engelbrecht, que Bucer représentait comme un hypocrite plein d'astuce et de malice, avait pour lui les pasteurs Schultheiss, Otton Brunfels et le savant Sapidus. Schultheiss, dans un écrit qu'il nous a laissé, parle de la manière de procéder de Bucer et de ses adhérents dans des termes analogues à ceux employés par Ziegler. Il leur reproche de tendre à rétablir une sorte de papisme à leur bénéfice, de ne point supporter la moindre contradiction, lors même que le contradicteur avait pour lui l'autorité divine, le témoignage de Dieu lui-même, de persécuter ceux qui osaient, en quelque chose, ne point partager leur manière de voir, d'exiger qu'on reçût pour parole d'Evangile tout ce qu'il leur plaisait de débiter comme tel, d'avoir recours à la force brutale pour défendre leurs doctrines, et de faire bannir impitoyablement quiconque ne se soumettait pas aveuglément à leurs décisions arbitraires. Du côté de Bucer se trouvaient entr'autres Eppendorf et Velsch. Celui-ci, qui, par la protection de Bucer, avait été nommé chanoine de

batur, omnium uti, ut volebat, non potuerit. Quidquid enim ea ætate et in hac urbe in vitæ et morum disciplina molestum erat, ejus ipse autor esse videbatur. — Hanc opinionem ei peperit primum autoritas, — falsorum etiam amicorum invidia et calumnia, deinde ejectio ex urbe nostra Ziegleri et Schwenkfeldii, et in urbe Engentini et Eppendorfii et Velsii odia, quorum pars multum apud nobiles, pars apud litteratos, pars apud plebem potuit, quibus accesserunt etiam anabaptistarum greges, quorum pastores magnam existimationem habebant sanctimoniæ. Ep. ad Walsingamum *de l'an* 1577.

[1] Idem nobis usu venit περὶ τὸν φραν τὸν λαμπερ, quem nobis citra commendationem miserunt οἱ βιττενβέργιοι, quam nihili, tam sui amantem, qui si posset, nobis multum adeo negotii exhiberet, — *mandait Bucer à Zwingle*. Zwinglii epp. p. 466.

Saint-Thomas, admettait la plupart des principes protestants, mais rejetait la doctrine de la justification, et prétendait que l'œuvre de la Réforme avait été mal conduite et mal accomplie, par la raison que les pasteurs et les successeurs de Luther manquaient de vocation pour le sacerdoce et n'avaient conséquemment pas l'intelligence des choses divines. Il ajoutait que c'était là ce qui faisait naître la division dans les nouvelles églises, lesquelles, disaient-ils, n'avaient assurément rien de commun avec la véritable Église catholique [1].

Enfin, pour mettre le comble à cet état de confusion, il se trouvait encore, à Strasbourg, un certain nombre de luthériens rigides, pour lesquels la doctrine zwinglienne de la cène était un objet d'abomination et d'horreur. A leur tête était le jurisconsulte Nicolas Gerbel, de Pforzheim, qui, un des premiers, avait pris la défense de la Réforme, et qui tenait Luther exactement au courant de tout ce qui se faisait ou se disait parmi les théologiens de Strasbourg. Gerbel les accusait, par exemple, ces théologiens, de modifier et de renverser arbitrairement toutes les anciennes institutions, dans le seul but de se rendre populaires et de satisfaire leur goût désordonné pour les innovations [2]. Luther lui répondit, en 1528, que *la déloyauté de Bucer lui était depuis longtemps connue ;* que, quant à lui, Luther, il faisait des vœux pour que le Ciel traitât ces reptiles selon leurs mérites, et protégeât son cher Gerbel qui, au milieu de toutes ces bêtes féroces, de ces vipères, de ces tigres et de ces panthères, courait de plus grands périls, assurément, que ceux auxquels était exposé Daniel dans la fosse aux lions. Gerbel, ainsi qu'il le mandait en 1529 à Luther, avait, en effet, contre lui tous les pasteurs, et se trouvait formellement exclu de toutes leurs assemblées [3].

Mathieu Zell, le père du protestantisme à Strasbourg, et, pour me servir de l'expression de Bucer, l'apôtre de cette ville, Mathieu Zell avait une préférence marquée pour la doctrine de Schwenkfeld, et désapprouvait conséquemment la

[1] Roehrich II, 88, 119.

[2] Ep Gerbelii ad Lutherum 23 Martii 1525 (V. Roehrich I, 310) : novandi studio aucupandæque popularis auræ cupidine omnia fere pro libidine sua variant, mutant, invertunt.

[3] De Wette III, 363. — Roehrich I, 311.

manière d'agir de ses confrères à l'égard de ce réformateur. Il est vrai que Bucer nous dépeint Zell comme un petit esprit entièrement dominé par sa femme Catherine, laquelle ne se possédait pas d'amour et d'admiration pour sa propre personne[1]. La femme de Zell entretenait une correspondance suivie avec Luther et Schwenkfeld, et avait publié plusieurs écrits en faveur de la Réforme. Elle dit, quelque part, en parlant d'elle-même : « J'ai été, dès l'âge de dix ans, la mère de l'église et la protectrice de la chaire apostolique et des écoles. J'ai toujours aimé les savants; j'ai entretenu des rapports avec plusieurs d'entr'eux, et ce qui faisait le sujet de nos entretiens, c'étaient Dieu, son règne, et, en général, les choses divines, et non la danse, la toilette et les folles joies du monde[2]. »

Parmi les anciens amis de Luther qui prirent une part active à son entreprise, il en était peu d'aussi considérables que Capito, tant par son caractère personnel et par sa science qu'à cause de la haute position qu'il occupait à Mayence. Capito sut tirer un bon parti, dans l'intérêt de la doctrine nouvelle, de la confiance presque sans borne qu'avait en lui l'archevêque, ainsi que de l'ignorance de ce prélat en fait de théologie. Nous voyons, par exemple, dans une de ses lettres à Zwingle, qu'en 1521 il se faisait un mérite auprès de ce réformateur de ce que le cardinal-archevêque de Mayence exhortait son clergé « à prêcher l'Evangile, » et défendait aux prédicateurs de son diocèse d'attaquer Luther en chaire[3].

Le concours actif que Capito prêtait à l'entreprise protestante ne l'empêchait pas de s'expliquer en des termes fort peu flatteurs sur le compte des partisans de Luther. « La division s'est déjà mise parmi eux, » dit-il dans une de ses lettres. « Ils ont inventé une nouvelle espèce de sophismes : toutes les questions deviennent entre leurs mains, ou de pures querelles de mots, ou des occasions pour se livrer à leurs déclamations furibondes, et ce dernier reproche s'adresse sur-

[1] Mattheus pius quidem, sed prorsus ingenio incocto et γυναικοκρατούμενος et ab ea, quæ furit sese amando. *Lettre à Blaurer, du 16 nov.* 1533. V. *Roehrich* II, 153.

[2] Jung, Beitr. z. Gesch. d. Reform. II, 147.

[3] Ap. Hottinger : hist. eccl. sæc. XVI, p. II, 525.

tout aux ex-moines. Leur conduite est cause que la plus grande partie du peuple leur est devenue contraire [1]. »

Il se passa plusieurs années sans que Capito se décidât à embrasser le parti de la Réforme. Tant qu'il put espérer de conserver à Mayence sa riche prébende, il eut soin de ne pas trop se compromettre vis-à-vis de la cour de Rome. Dans une lettre qu'en 1523 il écrivit à Érasme, il prie encore ce savant de le rappeler au souvenir du pape et de son nonce Cheregati [2], et lui fait part des ennuis qu'il s'attirait par son attachement à l'ancienne Église. Il dit que les luthériens, non contents de l'attaquer et de le décrier dans d'infâmes libelles, dirigeaient encore contre lui les caricatures les plus ignominieuses; que tout récemment, par exemple, dans une sorte de parodie de la passion de Notre-Seigneur, on l'avait représenté, lui Capito, sous les traits du traître Judas, etc. Il finit en se plaignant de ce que, nonobstant tout ce qu'il avait à souffrir pour la cause catholique, on voulait, à Rome, le priver de sa prébende. « Qui se souciera désormais encore, s'écrie-t-il enfin, de rester fidèle à l'Église romaine, si c'est ainsi qu'elle entend récompenser Capito de trois années de peine et de souffrance? »

Le pape l'ayant, la même année, fait nommer doyen du chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg, Capito quitta Mayence, s'empressa, sitôt qu'il fut en Alsace, de rejeter le masque dont jusqu'alors il avait eu soin de se couvrir, et se montra, dès lors, un des propagateurs les plus zélés de la doctrine nouvelle. Pour ce qui concerne les sacrements, il partageait entièrement l'opinion de Zwingle. Il ne laissait échapper aucune occasion de montrer le peu de cas qu'il faisait « des éléments vides, » et de s'extasier sur l'inconcevable folie de ceux qui, dans le baptême, attribuaient toutes les vertus de la rédemption à quelques misérables gouttes d'eau claire. Ce qu'il reprochait par-dessus tout à Érasme, c'est que ce savant s'efforçât de ramener les hommes aux éléments du pain et du

[1] Diversificantur discindunturque varias in partes asseclæ Lutheri. Novum Sophistices genus invehunt, omnia partim rapiunt ad quæstiones, ad contentiones verborum, partim ad furiosos affectus, præsertim fratres, quo consequitur, ut bona pars vulgi eos aversetur. L. c. p. 526.

[2] Voyez les lettres à Érasme dans Hess : Leben d. Erasmus II, 556-561.

vin[1]. Il fit enfin, en 1528, tout ce qu'il put pour obtenir l'abolition du baptême des enfants[2]. Relativement à la cène, il adopta d'abord si pleinement la manière de voir du réformateur de Zurich, qu'en 1525 déjà Bucer, qui s'expliquait sur cette importante question avec plus de circonspection, lui semblait avoir, en ceci, fait une concession aux exigences du moment aux dépens de la vérité[3].

Quelque zèle qu'il déployât pour la cause luthérienne, Capito ne laissait pas d'être profondément choqué de la manière d'agir de Luther. Ainsi, dans la lettre à Érasme citée plus haut, il reproche au Réformateur les invectives et les calomnies qu'il se permettait à l'égard de tout le monde sous le prétexte de défendre l'Evangile[4]. Plus tard, en 1525, il écrivait : « Les pasteurs de Wittemberg nous traitent d'hérétiques, de schismatiques, de brandons de discorde, d'ennemis des lumières : il n'est pas une de leurs lettres qui ne soit remplie d'aménités pareilles. C'est le grossier encens qu'ils respirent au milieu de leur cortége d'adulateurs qui les pousse à cet excès d'extravagance. Comment veut-on que nous reconnaissions pour nos frères des hommes qui ont bien plus à cœur de nous trouver en défaut que de travailler à la gloire de Notre-Seigneur[5] ? » — Le déplaisir que lui causait la manière d'être et d'agir de Luther, ne l'empêcha pas cependant, plus tard, de s'intéresser, tout aussi vivement que Bucer, au rétablissement de la concorde entre Wittemberg et Zurich, et de faire successivement six voyages dans les cantons suisses en qualité de médiateur.

La vue du déplorable état où se trouvait la nouvelle église, ses variations continuelles, le sentiment du désaccord qui régnait, au fond, entre ses propre croyances et celles de la majorité de ses collègues et des théologiens de son parti, enfin la voix de la conscience qui, sans doute, lui reprochait ses

[1] Elementa enim esse elementa permittimus, et illi vim domini servatoris stultissime allegant aquulis. Zwinglii epp. p. 441, 464.

[2] V. la lettre d'OEcolampade à Zwingle dans Hess : Leben OEcolampad, p. 315 : Nihil habet (Capito) dissidii cum Bucero, nec ab eo turba timenda est, tametsi παιδοβάπτισμα abolitum velit, et alia quædam Cellarii in Hoseam inferserit, nihilominus sinceritatem fidei probe contra eos tuetur.

[3] Zwinglii epp. p. 375. — [4] V. Hess, Erasmus II, 559. — [5] Zwinglii epp. p. 438.

fautes; tout cela lui inspirait souvent une tristesse profonde et finit par le jeter dans des accès de désespoir, pendant lesquels il se plaignait d'être repoussé de Dieu, d'être marqué du sceau de la réprobation, d'être inutile à l'Église, etc.[1]. Bien qu'il cachât souvent assez mal, ainsi que l'observe Bucer, celles de ses opinions qui différaient de la manière de voir des autres théologiens de Strasbourg, il s'abstenait cependant de les soutenir en public. Il y avait des moments où il paraissait vouloir se rapprocher de cette ancienne Église qu'il avait désertée et poursuivie de ses sarcasmes et de ses injures, des moments où il aurait volontiers fait revivre plusieurs des anciens usages qu'à son avis l'on s'était trop hâté d'abolir. Ainsi, dans la préface de sa traduction du traité d'Érasme de l'Unité de l'Église, il propose, sans détour, le rétablissement de la confession auriculaire. Il faut dire que la composition du clergé protestant était bien faite aussi pour l'inquiéter sur l'avenir de la nouvelle église. « Il en est fort peu de nos pasteurs, écrivait-il à Schwebel, en 1533, qui soient réellement animés du zèle de la religion; la plupart n'ont embrassé la carrière évangélique que par accident, et regrettent maintenant la précipitation qu'ils ont mise à se charger de fonctions pour lesquelles ils n'avaient point une vocation véritable[2]. »

La publication de cette traduction, entreprise par Capito au nom des pasteurs de Strasbourg, produisit dans le monde un étonnement général. On se demandait comment ces hommes pouvaient, sans se mettre en contradiction avec eux-mêmes, travailler à la propagation d'un écrit qui désapprouvait, à peu de chose près, tous les actes de la Réforme, et condamnait surtout, de la manière la plus formelle, l'établissement d'une société nouvelle en dehors de l'ancienne Église. Wolfgang Musculus, de Bâle, écrivit à ce sujet à Bucer, et lui témoigna hautement le mécontentement que lui faisait éprouver une pareille inconséquence. « Si, comme le soutient Érasme dans

[1] Roehrich II, 78.

[2] Paucissimos habemus valentes judicio ministros verbi, quod rari sunt, qui serio pietatem profitentur, plerosque enim occasio, ceu in procellas maris tempestas, impulit in discrimina evangelica, quo fit, ut stolide gemant, quam functionem temere susceperunt. Centuria epp. ad Schwebelium. Bipont. 1597, p. 170.

son ouvrage, observait Wolfgang, il ne saurait y avoir de salut pour ceux qui se sont volontairement placés en dehors de l'unité de l'Église, que faut-il penser alors de la Réforme et du sort de tant de personnes qui, depuis des années, sont décédées dans le sein de la communion protestante[1] ? »

L'ouvrage peut-être le plus remarquable qu'ait écrit Capito, c'est un livre qu'en 1537 il adressa, sous le titre de *Responsio de missa, matrimonio et jure magistratus in religionem*, au comte palatin Rupert, également au nom des pasteurs de Strasbourg[2]. Il n'est pas un écrit protestant parmi tous ceux publiés dans les premières années de la Réforme, où le principe sur lequel est fondé le système territorial *, soit développé d'une manière aussi nette et aussi complète. L'Église, telle qu'elle est définie et représentée dans ce livre, ne serait qu'une société soumise à la discipline des fonctionnaires de l'État, une sorte de califat réglementé et gouverné, aussi bien religieusement que civilement, par le pouvoir temporel. Capito y invite le comte palatin, et, avec lui, tous les autres souverains, à user de tous les moyens de rigueur en leur pouvoir pour extirper le papisme et pour établir sur ses ruines la communion protestante. Il n'est, d'après le livre de Capito, dans la société civile tout entière, rien, absolument rien, ni le clergé, ni le culte, ni les croyances religieuses elles-mêmes, qui ne soit soumis en tout à la puissance du glaive. Tout souverain, dit Capito, est de droit chef de l'église et représentant né de Jésus-Christ dans ses États[3]. Le même homme

[1] Video, Erasmum totum in hoc esse, ut ostendat, extra unitatem Ecclesiæ Christi salvari neminem, quæ unitas Ecclesiæ, si ita accipienda, ut referatur ad externam ecclesiam, quid quæso faciemus parti nostræ, in qua tot fideles jam annos aliquot ab hoc sæculo migrarunt ? An forte perierunt, quia cum externa illa Romana Ecclesia unanimes non fuerunt ? Ap. Scultet : Annales, in Herm. von der Hardt hist. lit. ref. IV, 188.

[2] Responsio de missa, matrimonio et jure magistratus in religionem. Argentorati, 1540.

* Par système territorial, l'auteur entend probablement ici le systè me qui accorde aux gouvernements le droit d'asservir les consciences aux croyances établies comme religion de l'État.

(*Note du traducteur.*)

[3] L. c. f. 198, 199 : Princeps ecclesiasticos non rite obeuntes partes officii sui monet, exhortatur, impellit, male meritis mulctam imponit, tollitque pertinaces supplicio, quia qui princeps est, idem pastor est, idem pater, idem caput Ecclesiæ in terris externum. Causam hujus hanc damus : Christus verum et na-

qui, peu d'années auparavant, penchait encore pour l'abolition du baptême des enfants; ce même homme, Capito, demandait alors avec instance que le pouvoir temporel enlevât les enfants à leurs parents pour leur faire administrer le baptême, alléguant « que les enfants sont la propriété de l'État plutôt que celle de leur famille. » — « Un prince protestant qui permet, dans ses États, la célébration de la messe, ne valait pas mieux, aux yeux de Capito, qu'un Turc ou un païen. » Et, chose étonnante, à l'appui de son système inquisitorial, dans lequel tous les actes extérieurs de religion devaient être soumis au contrôle des gouvernants, le réformateur de Strasbourg invoquait les principes de ce spiritualisme dont, ainsi que Zwingle, il faisait alors parade. « On ne saurait nous accuser, dit-il, de vouloir l'asservissement des consciences, vu que le bras séculier ne saurait atteindre le for intérieur, et que les actes extérieurs sont, pour le chrétien, choses entièrement indifférentes et pour le salut complétement inutiles. » Le culte et les sacrements institués par Jésus-Christ lui-même étaient donc sans valeur aux yeux de Capito et de ses collègues [1].

Quelques années avant sa mort, Capito fit paraître une explication de l'histoire de la création, où il résume, en un langage plein d'amertume, les griefs que, pendant dix années de travaux consacrés à la Réforme, il avait accumulés contre la société protestante. Bien qu'il soit, dans cet écrit, en ce qui concerne l'absolution, de l'opinion de Wittemberg plutôt que de celle de l'église suisse, il y avoue, cependant, le peu de confiance qu'avaient les protestants en la rémission des péchés, depuis qu'on avait aboli la confession telle qu'elle existe chez les catholiques.

turale Ecclesiæ caput est, qui ascendit ad cœlos, ut hic adimpleret omnia. Is dono gubernandi principes pios affudit, conferendo pie gubernandi prudentiam, quos ob id in terris capita quemque suæ Ecclesiæ esse voluit.

[1] L. c. f. 36 : Sequitur, perspicuum esse, ad externa opera per conscientiam Christianum cogi non posse, vel improprie de coactione loquendo, quia nihil externi in mandatis accepit, a quo gratia pendeat, quandoquidem nullam legem, a qua gratia pendeat, nisi illam spiritus et vitæ habet, ad quam unam consequendam toto pectore contendit. — Il soutient, plus loin, que l'affranchissement du croyant par rapport à la loi dont parle saint Paul, consiste précisément dans cette indifférence des choses extérieures.

« Que d'empressement ne devrait-on pas mettre, quand on se sent la conscience chargée, à se faire absoudre de ses péchés! et cependant, je ne puis nier qu'on ne néglige la confession publique aussi bien que la confession particulière. Or, d'où peut venir ce dédain pour un des plus grands bienfaits de la religion? Car cette faculté que nous avons, hommes grossiers et charnels, de nous faire remettre, par un de nos semblables, les fautes que nous avons commises et par lesquelles nous avons encouru la damnation éternelle, c'est assurément la plus grande faveur dont nous ayons été l'objet de la part du Rédempteur. La cause de cet aveuglement incroyable n'est pas difficile à saisir : on ne reconnaît plus ses péchés, on n'en a plus conscience. — Excité par les haineuses déclamations des sectaires et des épicuriens, nos adversaires, on nous accuse de vouloir le règne du papisme et de faire revivre, à notre profit, les abus dont naguère nous faisions un crime au clergé de l'ancienne Église. O temps! ô mœurs! ô nature corrompue de l'homme! C'est donc de gaîté de cœur que vous courez au-devant de votre ruine, et que vous faites commencer pour vous le supplice éternel, en soumettant votre âme à de si cruelles tortures! Autrefois, quelque lourd fardeau qu'on voulût imposer à votre foi superstitieuse, vous vous montriez plein de bonne volonté et tendiez le dos sans vous plaindre; et maintenant, au contraire, que, suivant la recommandation de Notre-Seigneur, nous voulons détourner de leur ruine les imprévoyants et les faibles, nous ne trouvons partout que mauvais vouloir, résistance et sentiments hostiles. — Les consciences ne sont pas en meilleur état, sous ce régime dépourvu de discipline, qu'elles n'étaient autrefois sous le règne d'une religion purement extérieure. Et à ces misères particulières se joint encore cette misère publique « que le monde sem» ble avoir échangé son ancienne hypocrisie contre un épicuréisme » abrutissant et l'entière négation de la divine Providence. » On reconnaît bien, aujourd'hui, la sottise qu'il y a de mettre sa confiance dans des choses extérieures; mais la chair empêche qu'on ne se fasse une idée juste de la foi, ou du moins qu'on ne se tienne dans les limites qu'elle nous impose. On se trouve ainsi privé de l'appui de ses frères; car nos églises, où, comme tout le monde sait, la discipline est ou bien fortement relâchée ou absolument nulle, sont comme les membres épars d'un organisme détruit et mis en lambeaux [1]. »

[1] Quæ afflicta conscientia non advolet ad absolutionem a peccatis? Cessatur tamen publice et privatim. Id fateor ac mecum deploro. Sed unde tantus contemptus tanti beneficii Dei? Nam quod crassus homo per homines sibi natura pares, quos coram loquentes cernit, audiat, sibi remissa esse peccata, quorum

Capito, vers la fin de sa carrière, laissait aussi parfois échapper d'assez amères plaintes sur ses illusions détruites et sur la triste situation que la société protestante offrait partout à ses regards. Il dit, par exemple, dans une de ses lettres à Farel :

« Notre troupeau de pasteurs prêche l'Évangile sans s'occuper de la discipline, et semble même ignorer qu'il faille établir quelque discipline dans nos églises. Il en est un grand nombre qui préfèrent les fonctions faciles et commodes aux fonctions pénibles mais utiles ; et d'autres qui, au lieu de la liberté chrétienne, ont établi le règne de la licence, comme si pour être évangélique il suffisait d'avoir secoué le joug du papisme. Il est aussi des personnes, en assez grand nombre, qui frappées de la décadence de jour en jour plus marquée de notre établissement évangélique, verraient avec plaisir rétablir l'ancienne autorité du sacerdoce ; mais, ou bien elles ignorent la manière dont il serait possible d'y parvenir, ou bien, tout en connaissant le moyen, elles désespèrent qu'une tentative en ce sens puisse encore réussir. Il en résulte que toutes nos églises sont entièrement dépourvues de tout ce dont une société religieuse ne saurait manquer sans cesser par cela même d'être une église. Le Seigneur a voulu nous montrer, sans doute, ce que c'est que la mission du pasteur, et combien nous avons été mal habiles quand, dans notre imprévoyance, nous avons mis tant d'empressement à nous soustraire à l'autorité papale. Le peuple,

nomine a regno cœlesti extorris erat, beneficium Christi longe omnium maximum est, atque id homines nihilo secius floccifaciunt. Quid cedo causæ est tantæ amentiæ? Ea profecto haud abstrusa est. Nam homines peccatum non sentiunt. — Homines vulgo nobis occlamant, incitati calumniosis quorumdam adversariorum libellis et sectarum atque epicureorum sermonibus odiosissime vociferantium, regnum Papæ reparari per nos, qui, quod in Ecclesiasticis culpaverimus, id fortiter nobis asseramus. — O mores, o tempora, et o corruptam hominum naturam, quos adeo juvat periisse, et per acerbos animi cruciatus maturasse æternum supplicium. Nihil oneris pridem imponebatur, quod non a volentibus obtineret superstitio. — Nunc cum ab exitio incautos retinere, et imbecilles, ne ruant, subfulcire molimur, ex verbo Domini, invitos experimur, et repugnantes atque hostes. — Neque plus momenti sine disciplina nunc afferetur conscientiis, quam sub cæremoniarum regno allatum est. Sed hoc vitii amplius publice habetur, quod hypocrisin cum aperta divinæ providentiæ negatione et cum epicurismo sceleratissimo mundus commutasse videatur, qui late nunc occupat omnia. Intelligunt enim homines, fiduciam cæremoniarum esse vanam, neque singuli propter carnis rebellionem aut ad fidem accedere aut fide semel accepta intra ejus septa se continere sufficiunt, neque aliorum ceu membrorum ope juvantur. Ecclesiæ enim sunt scopæ dissolutæ, nam apud nos, quod nemo ignorat, aut disciplina carent, aut habent perexiguam. Capitonis Hexemeron Dei opus explicatum. Argent. 1539. f. 175. 182 ss.

habitué à la licence, est aujourd'hui presqu'entièrement indisciplinable : on dirait qu'en brisant l'autorité du pape, nous avons anéanti du même coup les vertus des sacrements, l'efficacité du saint ministère et l'autorité de la parole elle-même. Je n'ai pas besoin de vous pour comprendre l'Évangile, nous crie-t-on de toutes parts, et me passerai bien de vos services. Contentez-vous de prêcher ceux qui consentent à vous entendre, et laissez-leur la faculté d'admettre ce qu'ils veulent [1]. »

Calvin, qui demeurait alors à Strasbourg, nous apprend que Capito prenait souvent Dieu et les hommes à témoin de la ruine dont était menacée son église si l'on ne se hâtait de lui venir en aide, et que le même Capito, par suite du déplorable état où se trouvait leurs affaires, avait pris un profond dégoût de la vie et appelait la mort à grands cris[2]. Il mourut en 1542.

Gaspard Hedio, né dans la petite ville badoise d'Ettlingen et ancien disciple de Capito, était, au commencement de la Réforme, prédicateur à la cour de Mayence. Il suivit, en 1523, Capito à Strasbourg contre le gré de celui-ci, et y devint également chanoine de la cathédrale. Le magistrat de la ville, qui était alors encore catholique, lui ayant imposé, pour condition, de s'engager à ne point prêcher la doctrine de Luther, Hedio répondit qu'il promettait de prêcher, non la doctrine de Luther, mais la parole de Dieu dans sa pureté. Il crut sans doute avoir satisfait à sa conscience et à la demande de l'autorité, en donnant à sa promesse cette tournure équivoque [3]. Il paraît s'être attaché, plus tard, à Bucer, et avoir dès lors constamment suivi les errements de ce réformateur. Il était, du reste, du petit nombre de ces littérateurs qui cherchaient alors à exploiter le domaine de l'histoire, celui de l'histoire de l'Église surtout, dans l'intérêt de la Réforme; et comme Bucer

[1] Calvini epp. Amstelodami 1667, p. 3 : Dominus videre dat, quid sit agere pastorem, et quantum præcipiti judicio vehementiaque inconsulta abjiciendi ita pontificis nocuerimus. Nam frenum prorsus excussit multitudo, quæ assueta est et educata propemodum ad licentiam, quasi auctoritatem Pontificiorum frangendo vim verbi, sacramentorum et totius ministerii evacuaremus. Nam clamant : Teneo satis Evangelii, ipse scio legere; quorsum mihi tua opera? Prædica volentibus audire, deferas eisdem optionem amplectendi, quod velint.

[2] Capito nunc Deum et homines obtestatur, perditam esse ecclesiam, nisi mature succurratur rebus tam afflictis. Nunc, quia profectum nullum videt, mortem precatur. Calvini ep. ad Farellum. Epp. p. 6.

[3] Roehrich I, 165.

montrait moins de dédain que les autres réformateurs pour la tradition et les saints Pères, et croyait même à la possibilité d'opérer sur ce terrain une réconciliation avec l'ancienne Eglise, Hédio publia, dans cette vue, la traduction de quelques-uns des Pères, la seule, à peu près, qui, du côté des protestants, ait paru pendant toute la durée de la Réforme.

Quant aux sentiments que Hédio éprouvait à la vue de toutes les misères qui affligeaient la société protestante, ils se trouvent exprimés dans une de ses lettres à Mélanchthon :

« Tout, dans cet état de choses, est menaçant pour l'avenir de la religion et des études, pour celles de la théologie surtout, et rien n'est plus rare que de trouver un étudiant qui promette de devenir un jour un prédicateur passable, tellement nos dissensions ont inspiré d'éloignement pour le sacerdoce. Vraiment je ne sais pas qui prêchera la parole à nos neveux. On rompt avec la papauté sans s'attacher à Jésus-Christ, et c'est à peine si dans la jeunesse on trouve encore une trace de vraie piété [1]. »

Il se trouve des aveux analogues dans une autre lettre de Hédio, adressée par lui, en 1543, au prince Albert de Prusse. « Quel mépris ne montre-t-on pas, y dit-il, pour le nom et la parole de Dieu? quelle inimitié pour l'Evangile! — Quelle faiblesse ne remarque-t-on pas chez les évangéliques? et quelle négligence envers la jeunesse! Combien n'en est-il pas dont la vie sensuelle et épicurienne se passe sans que jamais il y soit donné une pensée, un souvenir à Dieu et à son divin Fils [2]? »

François Lambert, d'Avignon, abandonna, en 1522, son couvent de Frères Mineurs pour aller se réunir aux réformateurs de Wittemberg. En 1524, il vint se fixer à Strasbourg où il avait été recommandé par Luther, et y demeura deux ans, jusqu'à ce que l'électeur Philippe l'eût appelé pour prêcher la Réforme à la Hesse. Il fut, quelque temps après, nommé professeur à l'Université de Marbourg, et mourut en 1530. Nous avons déjà dit ailleurs le jugement peu favorable qui

[1] Certe omnia plena sunt periculis neglectus religionis veræ honestarumque disciplinarum, imprimis Theologiæ; ex studiosis rarissimus invenitur, qui se parabilem præbeat, ut didacticus evadat, adeo omnes horrent hanc professionem et causantur hoc dissidium, ut nesciam, quales posteritas habitura sit verbi præcones. Papatus rejicitur et Christo nomina non dantur, juventus fere nil Dei habet.

[2] Voigt, Briefwechsel des Herzog Albrecht v. Preussen, p. 311.

fut porté sur lui par Bucer : or sa manière de faire ne plut pas davantage aux autres réformateurs. Ainsi Pierre Tossanus écrivait en 1525 à Farel, pour le prier de tâcher d'obtenir de Lambert « qu'il n'écrivît plus de sots livres et des lettres plus sottes encore, comme celles qu'il avait adressées à Metz et ailleurs au grand détriment de la sainte parole [1]. » Il faut cependant rendre à Lambert la justice de dire que ses écrits sont au moins remarquables par la clarté de la pensée et la précision du style, et qu'y allant toujours droit au but il n'ennuie point son lecteur par des digressions inutiles.

Lambert ne craignait point, lui, de tirer des principes de la Réforme des conséquences que les réformateurs plus circonspects, s'ils ne les rejetaient absolument, se donnaient du moins bien de garde d'avouer en public. Il soutenait, par exemple, hardiment que les chrétiens, trompés et aveuglés par les mensonges de quelques faux frères, avaient, de suite après la mort des Apôtres, commencé de dévier de la vraie doctrine, et que, sous l'influence d'une orgueilleuse philosophie, l'hérésie avait envahi et la foi complétement déserté le monde, jusqu'au moment où Dieu, pour dissiper ces ténèbres, y fit pénétrer les premiers rayons de la lumière allumée dans Wittemberg [2].

« O le temps heureux que celui dans lequel nous vivons ! » s'écriait Lambert, en 1524, dans le même écrit. Quelques années plus tard il en avait déjà bien rabattu de son admiration pour le nouvel état de choses, ainsi qu'on le peut voir dans une de ses lettres à Mykonius, pasteur à la cour de Saxe. « Je passe ma vie dans la douleur et les gémissements, y dit-il, parce que je ne vois que peu de personnes qui fassent de la liberté évangélique un légitime usage, et parce qu'au lieu de charité, dont il reste à peine une trace, il n'est plus parmi nous que calomnie, envie, mensonge et médisance [3]. »

[1] Aussi écrivés à Francoys Lambert, qu'il desiste d'escrire je ne sçai quelles sottes lettres et livres, qu'il a escrits à ceux de Mets et autres au grand détriment de la parole de Dieu. V. Kirchhofer Farel, I, 54.

[2] Francisci Lamberti Avenionensis comm. in Cantica canticorum, s. l. f. 44.

[3] Do'ens et gemens vivo, quod paucissimos videam recte uti evangelii libertate, et quod caritas ferme nulla sit, sed plena sint omnia obtrectationibus, mendaciis, maledicentia, invidia. V. Strieder, Hessische Gelehrtengesch, VII, 386. — On peut voir comme Baum a dénaturé ce passage.

Son dernier ouvrage, qu'il publia en 1530, est écrit dans le même esprit[1]; il y rejette d'abord la doctrine luthérienne de la Cène et y parle avec horreur de l'opinion qui venait d'être soutenue sur l'ubiquité corporelle de Jésus-Christ. Enseigner une pareille doctrine c'était, selon lui, ouvrir la porte aux marcionites ainsi qu'à d'autres hérétiques corrupteurs, et tomber dans une erreur cent fois pire que celle enseignée par le papisme. Il peint ensuite, sous les couleurs les plus sombres, la situation où se trouvaient la nouvelle église et les paroisses protestantes.

« A combien peu de chose ne se réduit pas ce qui, dans tous ces pays, est vraiment digne d'une église chrétienne, si l'on en excepte la parole de Dieu, que nous ne possédons elle-même que d'une manière extérieure ? Nous avons beaucoup détruit, mais qu'avons-nous édifié ? Que de gens qui maintenant rejettent même les commandements de Dieu, et n'admettent l'Evangile qu'autant qu'il peut servir à la satisfaction de la chair ? Oh ! que nous sommes loin encore de savoir mettre en pratique les préceptes de Jésus Christ, ce qu'il nous a recommandé d'observer, et par son propre exemple et par celui de ses Apôtres ! Qui pourrait compter tous les maux, tous les abus qui se sont introduits dans notre jeune église ? Qui pourrait dire l'immensité de la corruption qui nous travaille par la faute de quelques faux frères ? On ferait un gros livre, si l'on voulait rapporter tout ce qu'il y aurait à dire sous ce rapport[2]. »

Il en est un parmi les fondateurs du protestantisme qui mérite une mention particulière : c'est Otton Brunfels, qui, plus hardi que les réformateurs et leurs premiers disciples, à qui l'on ne peut du moins reprocher d'avoir porté la main sur

[1] Fr. Lamberti de symbolo fœderis nunquam rumpendi, quam communionem vocant, confessio. s. l. 1530.

[2] L. c. b. 6 : Huc spectat, quod Princeps multa constituit, sed omnia ferme sensim rejiciuntur. Sed quid mirum, quando tam multi etiam Dei præcepta rejiciunt, et illius Evangelium in solam carnis occasionem admittunt? O quam longe adhuc absumus ab his, quæ Christus nobis præscripsit, et cum suis, tum Apostolorum exemplis commendavit? Quot tu mecum deploras, ex eorum numero, qui se Christi esse jactant? Filios non Dei, sed hujus sæculi pessime moratos, impostores, rerum prætereuntium maxime cupidos avaritiæque insatiabilis, sine caritate, nescios fœderis, criminatores, palam ebrietatibus ac comessationibus deditos, non deferentes majoribus, parentibus immorigeros, intolerabilis arrogantiæ et superbiæ, intemperantissimos, dolosissimos, circumventores fratrum, maledicentissimos, nulliusque plane vel honestatis, vel religionis, etc.

le canon de l'Évangile, s'attaqua, lui au contraire dès les premiers temps de la Réforme, à l'authenticité du texte sacré lui-même. Il comprit parfaitement qu'en rejetant l'autorité de l'Église et l'infaillibilité de son témoignage, on avait ébranlé la base sur laquelle repose le canon des Saintes-Écritures; aussi, traitant de l'origine des Évangiles et des questions qui s'y rattachent, posa-t-il déjà les premiers jalons de la voie dans laquelle les théologiens protestants entrèrent plus tard. A la question de savoir sur quoi l'on s'est fondé pour déclarer canoniques les quatre Évangiles que nous possédons aujourd'hui à l'exclusion des autres qui sont jugés apocryphes, à cette question Brunfels avoue n'avoir pas pu trouver de réponse satisfaisante, non plus qu'à celle qui se rapporte aux différences observées dans les quatre Evangiles, différences selon lui manifestes autant qu'inconciliables. Brunfels ajoute que l'Ancien Testament a seul des preuves de son origine divine, et que sans les épîtres des Apôtres, le racontage vide de sens des Évangélistes n'aurait pas plus de valeur que les contes et les nouvelles qui se débitent journellement parmi les gens du peuple. « Ce qu'en fait de rits et d'usages évangéliques nous possédons de véritablement authentique, dit-il, nous le devons aux apôtres saint Paul, saint Pierre, saint Jacques et saint Jean; car l'évangile de saint Luc a été falsifié par l'hérétique Marcion, et nous voyons, dans les épîtres de saint Paul lui-même, que les trois autres Évangiles ne sont pas non plus demeurés à l'abri des profanations des faux apôtres[1]. »

Martin Bucer, religieux dominicain dans un couvent de Schélestadt, sa ville natale, obtint, en 1521, l'autorisation du pape de quitter son ordre et de rentrer dans le monde, puis passa quelque temps auprès de François de Sickingen avec

[1] Et illud pstremo astruere cogimur, ne Scripturam etiam esse, quæ sancta probari possit, præter vetus instrumentum. — Dicam et illud : nisi commentati hoc fuissent epistolis suis Apostoli, nihil nisi nugas (ut sic dicam) fuisse surdam illam et sine spiritu narrationem, et quicquid sincerum de usu et ritu habemus Evangelii, Apostolis deberi, Paulo videlicet, Petro, Jacobo et Johanni, non adeo evangelistis. Nam evangelium Lucæ vitiatum fuisse ab Marcione hæretico, autor est in libello contra Marcionem hæreticum Tertullianus. In cætera quoque Evangelia temere fuisse conatos pseudoapostolos, Paulus cum passim hoc velit, tum maxime in epistola ad Corinthios secunda. Otto Brunfelsius : verbum Dei multo magis expedit audire, quam missam, etc. s. l. b. 3.

Gaspard Aquila, Œcolampade et Schwebel. Il remplit ensuite les fonctions de prédicateur à la cour du comte palatin, et par la recommandation de Sickingen fut plus tard nommé curé de Landstuhl, jusqu'à ce qu'ayant contracté mariage avec une nonne il alla se fixer comme réformateur à Wissembourg en Alsace. Il fut, dans sa prédication, scrupuleux observateur de la tactique recommandée par Luther : il déclamait contre le clergé catholique et représentait les prêtres comme « des esprits de mensonge, des Apôtres de l'Antechrist, des ennemis de Jésus-Christ et de l'Évangile, des prédicateurs du démon, comme les plus dangereux hypocrites et les tueurs d'âme les plus acharnés qui eussent jamais désolé le monde. » Dans une de ses lettres à Zwingle, il se vante d'avoir obtenu de si merveilleux résultats de sa parole, « qu'il n'était pas une femme à Strasbourg qui, la Bible à la main, ne fût en état de réfuter les prêtres catholiques et de les réduire au silence [1]. » Il est vrai qu'il signalait en même temps avec effroi les préférences marquées du public pour les sermons violents et incendiaires, et la funeste influence que cette espèce de discours exerçait sur les dispositions du peuple. Parce qu'il avait prêché, lui Bucer, par exemple, que les biens de l'Église étaient le fruit de l'astuce et du vol, on voyait des bandes d'individus s'armer du glaive et se montrer prêts à recourir à la violence pour reconquérir les richesses dont les prêtres étaient accusés d'avoir frustré leurs ancêtres. « Il n'est pas un seul pasteur, dit-il, quelque prudent qu'il soit, auquel on ne puisse justement reprocher d'exciter à la révolte [2]. » Il s'était, ainsi que ses collègues, efforcé de persuader aux populations qu'elles gémissaient, depuis des siècles, sous la tyrannie cléricale : il en résulta que le clergé devint tellement odieux à ces mêmes populations qu'il n'était pas de mauvais traitement qu'elles n'eussent volontiers fait infliger à leurs prétendus oppresseurs. Voilà ce que Bucer mandait à son ami. Il ajoutait que c'était bien certainement

[1] Jung II, 121, 124.

[2] Verbum Dei non gravatim hic recipitur, sed sunt, qui illico gladio velint vindicare, quas fraude ad se sacrifici traxerunt opes, tam multi ubique, ut seditionis notam hic nemo, quantumlibet prudens concionatur, vitare possit. — Lettre de Bucer à Hector Lang. V. Sammlung v. alten u. neuen theol. Sachen. 1725, p. 18.

un malheureux siècle que celui dans lequel ils vivaient, que rien n'était plus rare que de trouver une personne dont les croyances eussent une base solide, et qu'il désirait ardemment, quant à lui, d'être au plus tôt retiré d'un monde où l'on ne pouvait raisonnablement rien espérer de bon[1]. Bucer, après son mariage, ne tarda pas non plus longtemps à modifier ses opinions relativement au célibat. « Bien que je n'aie point, disait-il alors, le don de la continence, et que je ne trouve rien à reprocher à ma femme, je ne puis toutefois m'empêcher de reconnaître qu'heureux, mille fois heureux, sont ceux qui, tels que des eunuques, sont demeurés libres des soucis du mariage, et peuvent se consacrer sans partage au soin de leur âme et à l'étude des choses divines[2]. »

Bucer était, de tous les réformateurs, celui qui s'employait le plus volontiers au soin de faire cesser les dissentiments que chaque jour voyait naître dans le sein de la nouvelle église, et qui par la souplesse de son esprit rendit effectivement à son parti le plus de services sous ce rapport. Il était, si l'on peut ainsi dire, le représentant le plus distingué de la diplomatie théologique de son époque, et ce n'est pas sans raison que le chancelier Bruck disait, en parlant de lui, qu'il était, de tous les théologiens ses contemporains, celui qui savait le mieux traiter les affaires religieuses selon la sagesse du monde. Bruck ajoute, il est vrai, que « Bucer n'entendait absolument rien aux choses divines, et que, dans sa conduite, il ne se montrait attentif qu'à sauvegarder ses intérêts et à se concilier la faveur des hommes. »

Doué de capacités supérieures et d'une érudition peu commune, et l'emportant, par l'étendue de ses connaissances théologiques et l'élévation de son intelligence, sur Zwingle, Mélanchthon et Luther lui-même, Bucer, par le peu de fixité de son caractère, était incapable de se faire des convictions bien solides, et manquait par conséquent de cette assurance, de

[1] A. a. O. p. 19 : In summa dies nunc sunt et tempus cum primis calamitosum. Cadunt a dextris, cadunt a sinistris. Paucissimi, qui recte angulari lapidi superstruunt suam spiritualem domum Domino. Utinam me eripiat ex hoc mundo nequam, neque enim spero meliora tempora, nisi dies Domini antevenerit.

[2] A. a. O. p. 20.

cette confiance inébranlable dans la bonté de sa cause que montraient plusieurs autres réformateurs moins remarquables par les talents, mais plus dévoués, plus aveuglément attachés à la doctrine. Plus il déployait de zèle pour rétablir la concorde dans l'église protestante et lui procurer une apparence d'unité, plus il froissait les personnes avec lesquelles il était en rapport.

A le juger par ses actes, on serait souvent tenté de croire qu'à ses yeux tous moyens étaient bons pourvu que le but fût légitime. Ainsi, tandis qu'il assurait à Luther que, depuis la mort de Zwingle et d'Œcolampade, les Suisses avaient modifié la doctrine de leur chef et s'était sensiblement rapprochés de celle de Wittemberg, il cherchait, au contraire, à persuader à ces derniers que Zwingle, vers la fin de sa vie, avait adopté sur la Cène la formule proposée par lui Bucer. Cette politique déloyale l'entraînait naturellement à des détours et à des impostures qui, plus d'une fois, lui attirèrent les plus sévères reproches.

La théologie équivoque et diplomatique de Bucer était en quelque sorte, en Suisse, devenue proverbiale, ainsi que l'art qu'il avait de donner aux doctrines les plus contradictoires une apparence d'unité, au moyen d'interprétations vagues et de formules indéterminées. On l'y considérait même comme l'inventeur de cet art, dont, plus tard, on fit un si fréquent usage dans l'église protestante[1], et l'on n'y croyait pouvoir assez se précautionner contre la duplicité de ce qu'on appelait « le boiteux de Strasbourg[2]. » Les pasteurs de Berne, quand parurent les *Rétractations* de Bucer, déclarèrent, de leur côté, qu'ils ne voulaient point avoir affaire à cet homme à deux visages qui, par ses cajoleries, ses menaces et ses artifices, avait détruit l'union de leur église, et venait de soutenir effrontément, dans son dernier écrit, que les Bâlois partageaient entièrement sa manière de voir[3].

[1] Haller dit, encore en 1557, dans une de ses lettres à Bullinger : Vides, me non sine ratione parum nostris fidere Gallis. Versipelles sunt, et plurimum de spiritu Buceri suxerunt, qui eos vocum dubiarum lusus in Ecclesiam, relicta veritatis sinceritate, induxit. V. Baum, Théodore Beza I, 281.

[2] Hundeshagen, die Conflikte des Zwinglianismus, Lutherthums u. Calvinismus, p. 64.

[3] Hess, Leben Bullingers, I, 261.

Bucer ne se conduisit pas avec moins d'astuce avec les théologiens catholiques. Gropper, dans les controverses qu'ils eurent ensemble à Cologne par ordre de l'électeur Hermann, apprit à connaître à ses dépens le diplomate artificieux et retors auquel il avait affaire[1]. — De son côté, le greffier de Nuremberg, Spengler, disait en 1531 : « J'aurais bien des choses à vous mander si je voulais vous dire tous les ennuis que nous causent, à Nuremberg, à Augsbourg et dans plusieurs autres villes, les visionnaires de Strasbourg, et principalement l'astucieux Bucer, dans lequel je n'ai du reste jamais trouvé, je dois le dire, un homme droit et sincère. » — Et plus loin : « Nous avons longtemps regardé Bucer comme un petit homme passablement artificieux et rusé[2]. » Pour ce qui est de Luther, il ne lui reprocha pas seulement, dans des termes pleins d'amertume, d'avoir « falsifié l'ouvrage de Bugenhagen sur les Psaumes dans le sens de la doctrine zwinglienne, » il l'accusa d'avoir « défiguré son Sermonnaire, sa Postille, à lui Luther, par la préface sacrilége et les annotations détestables qu'il s'était permis d'y ajouter. » Plus tard, en 1541, peu édifié de la manière dont il s'était conduit au colloque de Ratisbonne, Luther le traita d'hypocrite, ainsi qu'Agricola, et, à propos de la Formule protestante de Cologne que Bucer avait composée de concert avec Mélanchthon, il observa « qu'il reconnaissait bien dans cette pièce le travail du bavard de Strasbourg[2]. »

Dans les tentatives qu'il fit à l'effet de réconcilier la société protestante avec l'Eglise catholique, Bucer posa pour principe : que, pour réussir à effectuer un rapprochement, il était nécessaire que les protestants fissent semblant de se relâcher sur une foule de choses et d'en sacrifier même entièrement plusieurs, pourvu qu'on leur accordât les points fondamentaux du système, attendu que les grands principes, une fois

[1] Si Deus mihi tantum otii dederit, dabo brevi purgationem meam Germaniæ ad Cæsarem et omnes imperii ordines, ex quo, ut spero, intelligent omnes vel communi sensu præditi, quam versipellis Proteus et perfidus nebulo sit Bucerus. Quem tamen laborem mihi sumere non esset opus, si in universum ita notus esset Bucerus, ut est utrique nostrum. Epp. ad J. Pelugium ed. Müller. p. 107.

[2] Haussdorf, Leben d. Laz. Spengler. p. 327, 336.

[3] Epp. ed. Aurifaber II, 349. — De Wette V, 383, 709.

admis, ne manqueraient point par la suite de faire passer les autres [1]. L'on se tromperait toutefois grandement si l'on croyait que les nouvelles dispositions de Bucer à l'égard de l'Eglise catholique, et ses efforts pour amener une réconciliation avec elle, n'eurent d'autres motifs que les espérances d'une politique déloyale : on ne peut douter, au contraire, que les connaissances plus approfondies qu'il venait d'acquérir en étudiant les saints Pères, et le mécontentement que lui causaient la marche de la Réforme, l'influence corruptrice de la doctrine et le mauvais état de la nouvelle église n'y eussent contribué et n'en fussent même les principales causes. On en peut juger par les plaintes et les aveux qui lui échappèrent de bonne heure, par rapport au spectacle affligeant que présentait la société protestante. En 1528 déjà, il avouait que la corruption y faisait tous les jours de nouveaux progrès [2], et qu'un grand nombre d'individus, en voyant que la nouvelle église était affligée de toutes sortes de misères et n'offrait aucune garantie d'avenir, renonçaient d'eux-mêmes au sacerdoce [3].

Mais ce qui lui causait le plus de chagrin, c'était la licence et la confusion qui régnaient à Strasbourg, aussi bien que dans les autres villes protestantes, depuis l'abolition de l'ancienne organisation ecclésiastique. Il ne pouvait voir sans être saisi de douleur le mépris qu'on témoignait aux pasteurs protestants, au lieu de la soumission et du respect qu'on avait autrefois pour les prêtres catholiques.

« Qui pourrait ne pas voir que l'impunité qui est assurée dans notre église aux fautes les plus graves, et que ce manque total de

[1] Calvin prétend que ce fut d'après ce principe que Bucer et Mélanchthon se conduisirent à Ratisbonne et composèrent leur formule équivoque : Philippus et Bucerus formulas de transsubstantiatione composuerunt ambiguas et fucosas, ut tentarent, an adversariis possent satisfacere nihil dando. Consilium hoc mihi non placet, tametsi rationem habent, quam sequuntur, sperant enim fore, ut brevi hæc sponte elucescant, si patefactus erit aditus doctrinæ. Itaque transilire malunt, nec flexiloquentiam istam reformidant, qua nihil alioquin esse nocentius potest. Calvini epp. p. 17. — Cette assertion de Calvin ne semble point fondée en ce qui concerne Mélanchthon.

[2] Nos continuo deteriores reddimur ac depravatius vivimus, idque non ii solum, qui ex professo castigationem Dei rejiciunt, verum ii quoque, qui Evangelio Christi dedisse nomen videri volunt. Buceri enarrationes in proph. Zephaniam. Argent. 1528. f. 60.

[3] L. c. f. 88.

discipline et de pénitence encouragent le peuple et la jeunesse à tout oser, à ne plus reculer devant aucun genre de méfait ? La honte et la pudeur n'existent plus parmi nous que de nom ; on se livre à tous les genres de débordements, sans en éprouver le moindre repentir. Combien n'est-il pas de nos gens, de ceux-là même qui se font passer pour des chrétiens zélés, qui se révolteraient si le ministre de Jésus-Christ leur adressait une légère réprimande ! Quelle vénération n'avait-on pas autrefois pour les pasteurs catholiques, qui nous trompaient et nous maintenaient dans l'ignorance et les ténèbres ? On ne croyait alors pouvoir être assez obéissant et assez respectueux, tandis qu'aujourd'hui l'on semble plutôt être occupé de la crainte de montrer trop d'estime, d'avoir trop d'égards pour les ministres de l'Evangile, pour ces hommes dont l'existence entière n'est employée qu'au soin de nous instruire et de nous soumettre au joug du Seigneur. Que ces ministres se hasardent de nous adresser quelques conseils, comment les accueillons-nous, quand même ils seraient l'expression la plus pure de la sagesse évangélique ? comme si nous avions renié l'Evangile [1].

» Ces principes, que nous n'avons prêchés que dans la vue d'empêcher les fidèles d'avoir dans le ministère de la parole une confiance déraisonnable, et de faire des sacrements un usage purement extérieur, Satan s'en est servi et s'en sert journellement encore pour faire mépriser, sans distinction, le culte en général, la parole, les sacrements, la pénitence, la prière et l'église tout entière, de telle sorte que la plupart s'en remettent aujourd'hui du soin de leur salut aux grâces et aux mérites qu'ils s'imaginent être attachés à la foi seule, qu'on se sépare insensiblement de l'Église, et qu'on finit misérablement par perdre même la véritable foi en Jésus-Christ et la soumission à l'Evangile [2]. »

Bucer fut plus tard conduit à déplorer amèrement l'aboli-

[1] Bucer von der wahren u. dem rechten Hirtendienste. Strasburg. 1538. f. 63, 106.

[2] Satanas id, quod nos tantummodo contra vanam fiduciam in ministerium verbi et sacramentorum externum usum docuimus et hortati sumus, eo traxit ac direxit, et adhuc quotidie trahit et dirigit, ut quam plurimi totum ecclesiæ ministerium, verbum et sacramenta, consolationem absolutionis ac preces, imo totam communionem ecclesiæ contemnant, ac deserant, suamque, quam fingunt, fidei perceptionem ita objiciant atque prætendant, ut non solum, quum ægrotant domi, sed etiam quum recte valent, in ecclesia nulla sacramenta curent, atque hinc ab omni communione Ecclesiæ alienantur, et, ut evenire necesse est, etiam a vera fide in Christum omnique obedientia sancti evangelii misere prolabuntur ac pereunt. — Buceri form. visit. ægroti. Scripta Anglicana. p. 357.

tion de la confession et ses effets, dont le principal était le mépris de la communion ; car ayant été appelé à Cologne et à Bonn par l'électeur Hermann afin d'y prêcher la doctrine, il y rencontra plusieurs personnes considérables, le comte de Gleichen, par exemple, qui avaient été témoins de toutes les misères dont était affligée l'église de Strasbourg, prêts à le combattre dans son entreprise, en faisant connaître à leurs concitoyens tout ce dont ils étaient menacés s'ils abandonnaient leur foi pour la doctrine nouvelle. Dans une lettre datée du 18 février 1543, et adressée de Bonn au réformateur Blaurer, Bucer s'exprime en ces termes :

« Le grief le plus sérieux que nos adversaires opposent à mes efforts auprès des personnes favorablement disposées pour l'Evangile, c'est que nous admettons à la table sainte des gens dont les dispositions sont au moins fort douteuses ; des gens que, la plupart du temps, nous ne connaissons même point, et que le plus grand nombre, parmi nous, s'abstiennent même entièrement de participer à la Cène [1]. Ils disent, et je ne puis disconvenir que ce ne soit avec quelque apparence de raison, que les fruits que notre prédication a produits à Strasbourg, elle ne peut manquer de les produire également ici. Dans ce pays, où les curés jouissent d'une grande considération, et où le peuple se distingue par son obéissance aux prescriptions de l'église, tous ceux qui ont encore le sens chrétien tremblent à l'idée de voir établir chez eux un ordre de choses, où, comme à Strasbourg, cette république du reste si bien organisée, une grande partie de la population ne songe même jamais à communier, et où l'autre est admise au sacrement sans aucune préparation préalable. Voilà sur quoi roule l'opposition du comte de Gleichen ; et c'est ainsi qu'on m'humilie, qu'on me mortifie qu'on me réduit au silence [2]. »

[1] C'est ce qu'Humelberg mandait également à Pirkheimer en 1527 : Quum Argentorati Eucharistia tota conciderit (ut fama refert), et Augustæ Ulmæque atque multis locis aliis ruinam minetur, timendum, ne etiam istic periclitetur. Quod malum ubi ita passim invaluerit, quam perniciem sit allaturum qui non prospicit, certe τοῦ ἀσπάλακος τυφλότερός ἐστι, etc. Mscr. Peutinger. Cod. lat. 4007. f. 172.

[2] Gravissimum crimen, quod hostes contra me apud bonos objicere possunt, est, quod inexploratos et incognitos ad mensam Domini admittimus, quodque illam plerique nostrum in totum negligunt. Eadem certe non improbabiliter jactant esse expectanda a meo ministerio hic, quæ ab eo videantur obtinuisse Argentinæ. Nemo autem mediocriter Christianus, in hac præsertim provincia, in qua magna est pastorum autoritas et plebis insignis in ecclesiasticis rebus obedientia, non abhorret, in republica et ecclesia bene constituta multos et

L'entière abolition du jeûne et, en général, de tous les exercices ascétiques, conduisit Bucer à faire les aveux suivants :

« Nous avons supprimé le faux jeûne qu'avait établi la superstition ; mais pourquoi ne le remplaçons-nous point par le jeûne légitime, par le jeûne vraiment chrétien ? Puisque nous nous glorifions d'avoir hérité de l'esprit de la primitive Eglise, comment se fait-il que cet esprit ne fasse pas naître parmi nous les fruits qu'il produisit autrefois chez les premiers chrétiens ? Un grand nombre de nos pasteurs s'imaginent avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils ont injurié les partisans de l'antechrist, déchiré leurs propres confrères, et qu'ils se sont livrés sur des questions oiseuses à un bavardage inutile. Le peuple, à son tour, imitant de si beaux modèles, croit s'être enrichi de toutes les vertus qui font le parfait chrétien, s'il a appris à insulter, à persécuter les papistes et à pérorer longuement sur des choses sans importance. Pour ce qui est de la modestie, de la charité chrétienne et d'un zèle véritable, on n'en aperçoit nulle part même une trace : il en résulte que tous nos efforts n'ont abouti qu'à faire blasphémer indignement le saint nom de Dieu. Il n'est malheureusement que trop fondé, le reproche qu'on nous fait de condamner la prière, le jeûne et, en général, toutes les anciennes observances de l'Eglise, et de ne faire nous-mêmes aucun acte de zèle, de ne point prier, de ne point jeûner, de ne point nous montrer vigilants et de ne songer qu'à une chose, au bien-être et à la satisfaction des sens [1]. »

magnos esse, qui non communicant sacramentis Christi ; deinde ad communicationem admitti plane ignotos, non exploratos. Ista infirmiora terræ nostræ monoculus a Gleichen sic detegit Coloniæ. Non morarer criminantem hunc nec multos ex iis, quos istis criminibus ille contra meum, imo Christi ministerium inflammat, sed quia per se adeo repugnat religioni, multos sacramentis non communicare, et tam paucos exploratos et cognitos communicare, id vere me pudefacit, illud me dejicit, et apud optimos quosque obmutescere facit. Cod. Manh. 357. n. 170.

[1] Factitia illa (jejunia), quæ invexit superstitio, missa fecerunt, et recte quidem, si ex fide, sed cur non repetunt vera et christiana ? Si recepisse nos spiritum veterum gloriamur, qui fit, ut non eadem, quæ in illis, et in nobis efficiat ? Bona pars prædicatorum, si in Antichristianos probe debacchati fuerint, aut de non admodum frugi quæstionibus deblatterarint, tum et in fratres desævierint, putant se munere suo egregie functos. Ita et plebs hos imitata, postquam insectari adversarios nostros et garrire paucula de iis, quæ minimum ædificant, perdidicit, absolute se Christianum autumat. Interim nihil modestiæ, nihil caritatis, nihil zeli aut pro gloria Dei ardoris uspiam apparet, et efficitur, ut horrende propter nos sanctum Dei nomen passim blasphemetur. — Nimis vere modo nobis objicitur, preces, jejunia et alia observata hactenus nos damnare fortiter, ipsos

Bucer ne s'exprime pas avec moins de liberté sur la funeste atteinte qui avait été portée dès le principe à la morale, par la virulence de langage des réformateurs et de leurs disciples.

« Tandis que les uns remplissent leurs écrits de moqueries et d'injures, les autres, empressés de les imiter, se montrent, dans leurs prédications, plus fougueux, et nous causent ainsi plus de de préjudice encore. Ils ont tellement transgressé toutes les lois de la modération et de la prudence, que le doux Evangile de Jésus-Christ, grâce au cynisme de leur langage, a fini par déchoir lui-même dans l'opinion publique et qu'une manière de parler impudente et grossière est aujourd'hui considérée, parmi nous, comme le signe et la première vertu d'un bon évangéliste, de sorte qu'on croit avoir d'autant mieux atteint à la perfection chrétienne qu'on se montre plus habile à injurier, à vilipender les prêtres catholiques et ses adversaires en général. La conséquence de tout cela, c'est que nous nous aliénons les cœurs, et que nous nous déchirons tellement les uns les autres, qu'on peut douter s'il reste encore parmi nous une trace de candeur et de charité chrétienne [1]. »

Bucer ne se gêna même point d'observer que la Réforme, que cette Réforme qui, à son début, avait promis en termes si pompeux de s'en tenir humblement à la parole divine, et de laisser à ses partisans une entière liberté de penser, une complète indépendance de toute autorité humaine, avait en réalité fait tout le contraire de ses promesses, ayant remplacé les décisions de l'Eglise par les opinions personnelles de tel ou tel autre réformateur, et ayant soumis les intelli-

autem interim neque precari, neque jejunare, vigilare aut laborare, sed deliciari tantum, et curare cuticulam, curiosos insectandis malis aliorum, quibus tamen nihilo meliores simus. Buceri enarrationes in quatuor Evang. s. l. f. 70.

[1] Neque enim exemplum Scripturæ proferent quidam, sannarum et ronchorum, quibus lucubrationum suarum omnes fere chartas complent, et amabilissimum purissimumque Evangelii margaritum, illis miserum in modum devenustant, quos non paulo stultius atque nocentius alii in concionibus imitantur. Horum procacitate factum est, ut non solum Evangelion Jesu Christi blandissimum passim nomine caninæ facundiæ male audiat, sed etiam ut petulantia ista sermonis tam in auditoribus, quam doctoribus, qui evangelici videri volunt, habeatur tanquam prima evangelicorum virtus et insigne, adeo ut qui non jam in sacrificulos, sed in adversarios quoslibet, pluribus possit scommatis ludere, videatur sibi εὐαγγελικώτερος. Atque ita præter hoc, quod plurimos sane sua dicacitate ab audiendo evangelio arcent, sed etiam in se mutuo adeo debacchantur, ut ne uncia quidem dilectionis et candoris apud eos videatur facta reliqua. l. c. f. 24.

gences au plus honteux esclavage qui ait jamais pesé sur l'esprit de l'homme. Dans l'épître dédicatoire qu'en 1530 il adressa à l'Université de Marbourg, il dit, en faisant allusion à Luther et à ses partisans, qu'il se voyait des individus tellement fascinés par le Malin, qu'ils ne craignaient point de donner comme des vérités inspirées, comme parole d'Evangile tout ce qui leur passait par la tête, de traiter d'hommes sans inspiration divine, d'hommes non éclairés par l'Esprit saint, ceux qui ne s'empressaient point d'admettre leurs oracles, et d'instruments du diable quiconque se permettait de les combattre[1]. Bucer s'exprime d'une manière plus explicite encore dans le commentaire en tête duquel se trouve cette dédicace.

« Il était, dernièrement encore, un certain nombre de pasteurs qui prêchaient que nous ne devons accorder créance qu'à la parole de Jésus-Christ ; et ces mêmes hommes, aujourd'hui, souffrent qu'on leur donne avec le nom de maître l'autorité qui s'y rapporte, et non-seulement ils le tolèrent, ils l'exigent même, et sont cause qu'on n'accepte plus aucune doctrine, lors même que ce serait la parole de Dieu, la vérité pure, que comme une simple opinion humaine, ce qui fait que tout leur édifice n'est appuyé que sur le sable. Nos évangéliques se vantent de ne suivre que la parole de Dieu ; mais demandez-leur comment ils savent que ce qu'ils suivent est la parole divine, il leur faudra bien convenir, s'ils veulent être vrais, qu'ils n'en sont assurés que parce qu'ils l'ont ouï dire à tel ou tel autre pasteur. Il en résulte que leur foi s'appuie sur l'autorité de l'homme et non sur la parole divine, ce qui explique son impuissance à faire naître les vertus chrétiennes. C'est par une persuasion purement humaine et non par l'esprit de Dieu, qu'ils sont devenus évangéliques [2]. »

[1] Furit hoc sæculo exitialissimus ille Satan, sanctæ concordiæ vetus disturbator, quodque unice dolendum, multorum alioqui minime malorum hominum animos sic occupavit et fascinavit, ut quidquid ipsis semel dogmatum arriserit, id, qualecumque sit, nihil addubitent, vel ex diviniore revelatione se vel infallibili Scripturarum traditione accepisse. Hinc illico tanquam Christi spiritu inanes deplorant, quicumque eadem protinus non susceperint ; qui vero etiam illa impugnarint, hos mox pronuntiant, a spiritu veritatis hoste exagitari, quod nemo loquens in Spiritu sancto dicat anathema Jesu. Buceri ep. ad Acad. Marpurg. de serv. eccles. unitate, *avant* l'Enarr. in evang. A. 2.

[2] Hæc quidam evangelii prædicatores paulo ante diligenter inculcabant, ut nemo diligentius, qui nunc, proh dolor! nimium libenter magistrorum sibi nomen et autoritatem deferri patiuntur, utinam non etiam quærerent, quo sane faciunt, ut si, quæ vera etiam atque Dei verba docent, ea tamen homines ut humana amplectantur, citra propriam fidei experientiam, unde super arenam

Bucer ne se montrait mas moins mécontent de la manière dédaigneuse dont les théologiens protestants traitaient les Pères de l'Église et leur témoignage [1]. Il n'hésita même point de déclarer, malgré la joie qu'il éprouvait de sa récente réconciliation avec Luther, que ce réformateur, par ses accusations exagérées contre les abus de l'Eglise, était cause que beaucoup de pasteurs s'étaient crus autorisés à s'attaquer aux institutions les plus saintes et les plus salutaires [2]. Il cherche d'ailleurs à faire excuser les fautes commises dans l'accomplissement de la transformation religieuse, en observant que ceux qui concoururent à cette œuvre, que les réformateurs, étaient la plupart des hommes jeunes et inexpérimentés, qui, par cela même, ne pouvaient avoir toute la modération et toute la prudence nécessaires pour une si grande entreprise [3]. « Je confesse, quant à moi, dit-il, devant Jésus-Christ et l'Église, qu'à l'époque où je commençai d'exercer les fonctions de réformateur, je n'avais pas une connaissance suffisante de la communion des saints et de la discipline chrétienne, et n'y donnais pas non plus une bien grande attention, ce qui fut cause que je ne m'acquittais point de mes devoirs envers l'Eglise avec toute la prudence nécessaire. — Je ne nierai pas non plus qu'un grand nombre de mes collègues n'aient eu la même inexpérience et n'aient commis les mêmes fautes [4]. »

ædificant. Jactant quidem, se Dei verbum sequi, sed si roges, unde id esse Dei verbum sciant, si velint verum respondere, dicent, quia ille vel ille ita docuit. — Eoque fit, ut hominibus, non Deo isti credant, ita etiam est ad omnem virtutem christiano dignam ipsorum, quam jactant, fides inefficax. Neque enim Dei in illis, sed hominum fides obtinet. Et indubie hinc est, quod in tanta ubique evangelicorum turba tam pauci veræ fidei et sinceri evangelii fructus apparent; non enim spiritus Dei, sed humana opinio eos evangelicos facit. l. c. f. 171.

[1] Inhumanum est, nedum indignum filiis Dei, vere pios vereque doctrinæ sacræ studiosos ac non parum de Ecclesia Christi suis scriptis meritos, temere adeo in ordinem cogere adeoque omnem illis autoritatem derogare, id quod plerique sibi, nescio quo spiritu, turbulento hoc nostro sæculo nimium quam licenter permiserunt. In Psalmos. Basil. 1547, p. 13.

[2] De vera ecclesiarum reconciliatione et compos. s. l. f. 13.

[3] Haud mirum, si ille alicubi, nos in multis lapsi sumus. Juvenes enim imperitique prope omnes ad hanc tantam causam pertracti sumus. — Dum autem nos propter imperitiam in confutandis inolitis erroribus ac corrigendis malis ritibus eam, quam oportuit, cautionem et moderationem adhibere non ubique potuimus, etc. l. c. f. 16.

[4] Ego ingenue coram Christo et Ecclesia ejus fateor, me, cum ad hoc ministerium pertraherer, communionis sanctorum et disciplinæ Christi nec justam

Dans l'écrit qu'il publia en 1545, Bucer avoue que c'était un spectacle aussi peu rassurant qu'édifiant que celui de l'état des mœurs parmi les populations devenues protestantes.

« Ce qui empêche aussi beaucoup de personnes bien intentionnées de donner les mains au changement de religion, c'est qu'elles n'observent que peu de bons résultats, peu de renoncement au monde, peu de discipline, peu de piété véritable et peu de charité parmi nous, qui nous vantons d'avoir rétabli l'Église dans sa pureté primitive ; — c'est que la seule différence qui se remarque entre les évangéliques et les papistes, ne consiste qu'en ce que les premiers assistent au prêche, tandis que ceux-ci vont à la messe ; c'est que les mêmes vices, les mêmes dispositions charnelles et mondaines se trouvent également des deux côtés, et même à un plus haut degré chez les protestants que chez les catholiques, parmi lesquels il en est même un assez grand nombre qui l'emportent évidemment en piété, en discipline, en moralité, en fidélité, en douceur et en charité sur nos évangéliques, dont la plupart n'approchent plus du sacrement, et négligent également la prière et toutes les autres pratiques de la religion. — A cela, j'ajouterai qu'il est enfin beaucoup d'individus, de ceux qui se sont séparés du papisme et se vantent maintenant d'être évangéliques, qui à l'ombre de ce précieux évangile, ont excité l'hérésie et la révolte, et donné naissance à des sectes plus coupables et plus dangereuses que toutes celles qu'on avait vues jusqu'à ce jour [1]. »

Bucer écrivit en 1542 à Calvin, que la vraie pénitence était tellement inconnue parmi les protestants, que les personnes mêmes les plus recommandables n'en présentaient plus un vestige [2]. Cinq ans plus tard, et après la dissolution de la ligue de Smalkalde, il s'écriait également dans une lettre au réformateur de Genève : « Ah ! mon cher Calvin, Dieu cesserait-il de s'intéresser à notre église, à cause du mépris avec lequel nous avons traité sa sainte parole ? » Quel honteux échec ce serait là pour notre orgueil ! C'est donc ainsi que Dieu nous

scientiam, nec dignam curam habuisse, eoque in retinendis hujus communionis et disciplinæ vinculis non eam, quam oportebat, et prudentiam adhibuisse, et operam Ecclesiæ Christi navasse. — Jam ubi ego impegi, ibi et complures symmystas meos impegisse, non nego. l. c. f. 19, 20.

[1] Bucer, wie leicht und fueglich christliche Vergleichung der Religion in's Werk zu bringen. Strassburg. 1545. f. 64.

[2] Utinam sentiremus et bona et mala nostra, et considerantes rite in Domino veris supplicationibus incumberemus ! Pœnitentia vera, etiam apud evangelicissimos, ignoratur. Calvini epp. f. 25.

punit des affronts que depuis tant d'années notre hypocrisie ne cesse de faire à son auguste nom[1] ! »

Bucer, il faut le dire, se donna beaucoup de peine pour changer ce triste état des choses, dont, du reste, ses préoccupations l'empêchaient de bien discerner toutes les causes. Il eut, à cet égard, plusieurs entrevues avec les autres réformateurs, particulièrement avec Mélanchthon; mais celui-ci, toutes les fois qu'il était question d'introduire dans sa nouvelle église un peu d'ordre et de discipline, ne savait, non plus que la plupart de ses collègues, que se plaindre et gémir, se tranquillisant lui-même et cherchant à rassurer les autres par l'espoir qu'une fois que leur église serait édifiée solidement au dehors, il serait toujours assez temps de porter remède à ses vices intérieurs, et soutenant qu'il serait imprudent, jusque là, de vouloir résister au vent contraire[2].

Cela fait comprendre pourquoi Bucer, travaillé comme il était par le doute et le découragement, ne cessait de reporter ses regards vers l'ancienne Église, et permet de croire, sans trop craindre de se tromper, que ce qui l'attirait dans ce sens, ce n'était pas tant le désir d'attirer graduellement les catholiques dans les voies de la Réforme, que l'espoir de rendre à la nouvelle église, par sa réconciliation avec l'ancienne, la consistance et quelques-unes des institutions et des doctrines si heureusement conservées par cette dernière.

Son incertitude par rapport au dogme de la justification, paraît également avoir été pour quelque chose dans les motifs qui lui faisaient tant désirer un rapprochement entre les deux Églises. Il y a tout lieu de croire qu'il ne parvint jamais, au fond, à se faire une opinion bien nette et bien solide sur l'ensemble de cette question capitale. Dans les colloques et les autres discussions publiques, il se prononçait, il est vrai, formellement pour la nécessité de concevoir, au moment de la justification, la certitude absolue de la justice présente et du

[1] L. c. f. 45.

[2] Ad disciplinam dum venitur, ipse (Melanchthon) aliorum more ingemiscit. magis enim deplorare miseram hac in re ecclesiæ conditionem licet, quam corrigere. Ne vos istic solos laborare putes. — Censet ergo Philippus, nihil melius esse, quam ut in tanta tempestate ventis adversis aliquando obsecundemus, spemque facit, ubi plus quietis ab externis hostibus erit, opportunitatem fore, ut interioribus remediis oculos intendamus. Calvinus Farello. 1559. Calvini epp. p. 6.

salut futur, tandis qu'ailleurs il se rapprochait davantage de la doctrine catholique; ce qui s'explique, en partie, par ses connaissances patrologiques, et en partie par ce qu'il avait vu des effets de la doctrine luthérienne dans la société protestante. Dans les lettres qu'il écrivit dans les premières années de la Réforme, il s'exprime à ce dernier égard de la manière suivante :

« Tandis que les prédicants de l'école de Wittemberg s'époumonnent à prêcher la foi et se taisent à peu près entièrement sur la pénitence, je m'aperçois que le public montre assez de zèle à fréquenter le prêche, mais s'occupe fort peu de réformer ses mœurs et sa manière de vivre. Il est vrai que la crainte de Dieu semble encore exercer sur eux quelqu'influence : cela me fait espérer qu'il y a encore de la ressource; tandis que chez nous, à Strasbourg, où tout est permis aux hérétiques, (aux anabaptistes et aux séparatistes) et où l'on tient plus aux œuvres qu'à la foi, il n'existe presque plus ni église, ni autorité de la parole, ni usage des sacrements[1]. »

Dans son Commentaire sur les Évangiles, il renonça presqu'entièrement, en ce qui concerne la justification, à la doctrine protestante, et reprochait à Luther, à Mélanchthon et à leurs adhérents d'attacher une si grande importance « au paradoxe de la justification par la foi seule, bien qu'ils en vissent les funestes conséquences, au lieu de chercher à remédier au scandale, en disant, avec les théologiens catholiques, que c'est par la foi *formée* que nous sommes justifiés devant Dieu[2]. »

[1] Video, dum isti — *les Saxons* — fidem in Christum plenis buccis semper prædicant, et pœnitentiam non ita urgent, multos audire quidem sedulo, at non ita vivere emendatius; interim reverentia Dei sic teneri apparet, ut resipiscentia illorum certo sperari possit. Apud nos vero dum hæreticis quidvis licet, et opera plusquam fides urgentur, nulla fere est ecclesia, nulla verbi autoritas, nullus sacramentorum usus. De nobis loquor Argentorati. V. *Roehrich*, II, 47.

[2] Non possum non sanius judicium optare quibusdam, qui hoc nostro sæculo plurimos admodum turbarunt, hoc paradoxo : Sola fide nos salvari; cum viderent tamen hoc eo rapi, ac si justitiam sola animi existimatione finirent et bona opera secluderent. Quæ jam illa caritas, quæ huic malo uno verbulo mederi dedignatur, ut dicerent : Fide formata justificamur, aut per fidem, bonorum operum voluntatem, ac ita justitiam consequimur, aut fides fundamentum et radix est justæ vitæ, ut Augustinus dixit; neque veris enim quisquam offendendus est.— Ce passage ne se trouve que dans l'édition de Strasbourg; il fut supprimé dans celle de Genève, publiée par Etienne. En indiquant les modifications au

Si Bucer ne craignit point de s'exprimer de la sorte sur un dogme qui avait été le principal motif de la séparation et était encore le plus fort obstacle à la réconciliation des deux Eglises, on conçoit qu'il eût suffi de quelque mobile extérieur, de l'espoir d'un prompt succès, par exemple, ou de quelqu'autre analogue, pour le faire entrer dans une voie, où bien certainement les autres réformateurs, ses collègues, ne l'eussent pas vu s'engager sans un souverain déplaisir.

Il existe un écrit de Bucer, daté de 1534 et dirigé contre le prélat français Robert Cenalis, évêque d'Avranches, où ce réformateur, afin de dissimuler, autant que possible, les dissemblances des deux Églises, faisait à ses adversaires catholiques les concessions les plus importantes[1]. Dans l'épître dédicatoire qui se trouve en tête de cet écrit, il emploie toute sa rhétorique pour gagner le cardinal Duprat à une cause qui, dit-il, était celle des alliés et des amis du roi de France son maître. Il n'hésite même point, dans l'espoir de mieux réussir, de se permettre quelques gros mensonges, d'assurer, par exemple, que les partisans de la confession d'Augsbourg n'avaient nullement entendu se soustraire à l'autorité ecclésiastique, qu'ils étaient prêts à se soumettre sans condition au jugement de l'Église et de ses chefs, et à condamner tout ce qui, dans leur doctrine et dans leur culte, ne serait pas trouvé conforme à l'enseignement des saints Pères[2]. En examinant ensuite cha-

moyen desquelles il pouvait admettre les articles de Luther, Bucer s'était d'ailleurs également, par rapport à l'imputation, écarté de la doctrine protestante : — Per omnia convenit et in his, quæ quinto, sexto et septimo articulis in commune confessi sumus, nisi quod nos ex Paulo cum hæc tractantur, propter eos, qui omni pietate vacui, nec ullo ejus studio accensi, ex Christi tamen justitia se salvos fore putant, solemus adjicere rationem, qua peccatis liberamur, et Christi justitia donamur, hoc est, uti donatus electis filiorum spiritus, sicut facit eos Christo sese addicere, et per hunc Deum patrem invocare, ita pravas quoque in eis cupiditates continuo reprimat et ad Christi imaginem quotidie reformet, quorum tum a peccatis redemptio perfecta futura est, cum ipsi omni expurgato peccato imaginem illius plene expresserint. Salus siquidem nostra et felicitas nihil aliud est, quam solida justitia. Sed et hæc verbo articulus septimus indicavit, cum confitetur, Deum ex ultronea sua in nos propter Christum benevolentia nos a peccatis et gehenna liberare et receptos in gratiam salvos reddere, quod quid aliud est, quam efficere justos? L. c. ep. dedic. ad Marpurg.

[1] Defensio adversus axioma catholicum, id est criminationem R. P. Roberti episc. Abrincensis. Argentorati, 1534.

[2] Nos, ut et antea testati sumus, Ecclesiæ Christi, et quicumque hanc repræsentare, ejusque nomine agere, vel secundum pontificias leges, possunt, nostra

cun des divers dogmes, il rapporte la doctrine de saint Thomas d'Aquin sur le sacrifice de la messe, et prétend qu'il n'était pas un seul luthérien qui refusât de l'admettre[1]. En somme, il serait difficile de dire si Bucer voulait, dans cet écrit, en imposer aux Français, si ses convictions s'étaient alors à ce point modifiées, ou si, pour faire cesser le schisme, il était disposé réellement à sacrifier une partie considérable de la doctrine protestante[2].

Il composa quelque temps après, dans le même esprit, un Commentaire sur les Psaumes. Dans l'espoir d'atteindre ainsi plus sûrement le but qu'il se proposait, il publia cet ouvrage sous le faux nom d'Aretius Felinus, et en data de Lyon la dédicace adressée au Dauphin de France. Il croyait, par ses relations avec le gouverneur du Dauphin et avec Jacques Lefèvre d'Étaples, précepteur du frère cadet de ce prince, pouvoir se ménager, pour l'accomplissement de ses desseins, la protection et le concours de ces deux fils du roi de France[3].

omnia et nos ipsos subjicimus et addicimus judicandos, corrigendos et, si videbitur, etiam tollendos. — Quidquid in nostris tam dogmatibus, quam ritibus fuerit, quod non depromptum sit ex ipsis divinis litteris, et his eo sensu intellectis, quem sanctorum Patrum probat autoritas, id jam nobis omne damnatum, abnegatum exsecrationique devotum esto. L. c. K. 7.

[1] L. c. F.

[2] Erasme parle de cet écrit de Bucer dans une lettre que, le 6 juin 1536, il adressa à Mélanchthon. Comme la lettre d'Erasme contient la dernière pensée de ce savant sur les débats de la Réforme, je vais rapporter ici le passage qui s'y rapporte, d'autant plus que dans Bretschneider, qui le premier l'a publié (C. R. III, 85), il se trouve gravement altéré : — Bucerus in præfatione adversus Abrincensem multa præclara promittit, quæ certe cuperem, omnia esse vera ; verum in opere non perinde apparent promissa. Testatur se a nullis Ecclesiæ doctoribus dissentire, ne a recentioribus quidem paulo sanioribus, in quibus ponit Thomam Aquinatem. Et in eadem pagina liquido damnat vota Monachorum, in hoc certe a Thoma dissentiens. Abrincensis dixerat, in Eucharistia esse corpus Christi, sed non corporaliter. Hinc Bucerus colligit, inter eos esse summum consensum. Tu, inquit, negas esse corporaliter, nos dicimus spiritualiter. At Abrincensis corporaliter dixit pro eo, quod est, non in corporis dimensionibus, quod Scholastici dicunt non quantitative, sentiens tamen, corporis substantiam vere adesse.

[3] Erasme, dans son *Epistola ad fratres Germaniæ infer*. M. 3, ss., critique fortement ces ruses et cette mauvaise foi de Bucer : —Nondum prodierat in theatrum ille (Bucerus), qui quædam in libris Lutheri et Pomerani falsavit, et ad suum dogma non vertit, sed invertit; nondum, qui doceret nos, esse fas in evangelico negotio fucis et technis uti, qui fictis titulis commendaret libros suos. Et qui talia faciunt ac docent, nunc scribunt : Nunquam tali suspicioni locum dedimus. Verbo, inquiunt, Dei nitimur, facessat omne mendacium. — Super-

Après avoir assuré, dans la préface, ne vouloir rien avancer ni soutenir qui ne soit conforme à l'enseignement des saints Pères et aux décisions de l'Église[1], il y recommande chaudement, comme une pratique au moins implicitement fondée sur un précepte divin, la confession auriculaire qu'il avait cependant lui-même fait abolir à Strasbourg, ainsi que l'observance du jeûne et, en général, la soumission aux décrets de l'Eglise catholique[2].

Bucer publia, en 1535, sous le titre d'*Apologie*, un autre écrit qu'on peut ranger parmi les plus importants qui aient paru dans les vingt premières années de la Réforme. Les protestants rigoureux, tels qu'était par exemple Zwick de Constance, ayant eu vent des avances et des concessions qu'il avait faites aux catholiques français de concert avec Mélanchthon, se montrèrent fort alarmés, principalement en ce qui touchait l'offre de « reconnaître la suprématie du pape, et de rétablir, en général, tout ce que, dans l'ancienne Eglise, il y avait d'institutions vraiment salutaires. » L'Apologie de Bucer eut pour objet de rassurer les esprits à cet égard. Cette pièce, dont la publicité, suivant l'intention de l'auteur, ne devait point s'étendre au dehors de la société protestante, est un mélange de subterfuges, de tergiversations et d'accusations relativement au triste état de la nouvelle église et à la manière déplorable dont on avait accompli l'œuvre de la Réforme. Bucer y prétend, d'abord, que Mélanchthon et lui n'avaient eu d'autre objet que de tendre un piége à la cour de Rome. Il fait observer, ensuite, que le saint Père, toutes les fois que les protestants le mettaient en demeure de convoquer un synode, ne manquait jamais de leur objecter l'inutilité de cette mesure, par la raison que, depuis longtemps, ils avaient prouvé le peu de cas qu'ils faisaient des décisions de l'Eglise et du jugement des plus saints et des plus savants personnages; qu'il était nécessaire d'empêcher que le pape ne parût

est alter ecclesiastes. — Vocetur si libet Bucephalus (alias Bucerus), is ficto titulo scripsit librum ad primogenitum regis Galliæ, admixtis aliquot verbis gallicis, quo videretur a Gallo scriptus ad Gallum. Pius, inquit, dolus est.

[1] Quidquid tale est, quod verbo Dei, quod placitis Ecclesiæ sanctæ Dei, orthodoxorumque Patrum sententiis adversatur, pro indicto proque recantato haberi volo, jubeo, postulo.

[2] Leges Ecclesiæ sint nobis sacrosanctæ, sed ne prætextu obedientiæ Ecclesiæ contra Ecclesiam agamus. — In Psalmos. p. 264.

le défenseur, le soutien, et les protestants les destructeurs de la constitution de l'Eglise, et que c'était uniquement pour cela qu'ils avaient cru devoir se montrer si faciles, étant bien convaincus, d'ailleurs, que toutes ces concessions, en définitive, ne les engageaient pas à grand'chose[1].

Pour se disculper du reproche que lui adressaient Zwick et d'autres pasteurs, d'avoir offert de faire rétablir tout ce que les anciens avaient institué de salutaire, quelque rigoureux qne ce pût être, Bucer les prie de vouloir bien remarquer dans quels termes était conçue sa promesse. Il a promis d'adopter et de faire adopter tout ce que les anciens observaient et pratiquaient de salutaire : c'est vrai ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'à son avis la plupart des institutions et des usages établis, maintenus et défendus par les Pères, le célibat entre autres, ne peuvent aucunement être rangées au nombre de ces choses réellement utiles. Il faut observer aussi que lui Bucer, ainsi que son collègue de Wittemberg, avait la ferme conviction que personne ne s'aviserait de les prendre au mot. — « Je ne puis toutefois m'empêcher, ajoute-t-il, de regretter et de déplorer du fond de mon âme qu'on ait eu parmi nous assez de présomption et si peu de prudence, pour méconnaître entièrement, dès le principe, l'autorité que l'Eglise accorde à ses anciens docteurs. C'étaient cependant bien aussi des chrétiens que ces anciens Pères, et de plus zélés que nous assurément : s'il est vrai qu'ils aient erré dans plusieurs choses, je désire, pour mon compte, que nos erreurs ne soient pas plus graves et plus nombreuses que les leurs. Pour être de parfaits chrétiens, il ne suffit pas d'avoir signalé les abus, de connaître les langues anciennes, et de savoir citer à propos un passage des Saintes-Ecritures. L'effroyable perversion qui se remarque dans notre église ne prouve malheureusement que trop combien ces saints personnages l'emportaient sur nous

[1] Nulla nec mihi nec illi unquam incessit suspicio, Pontificem admissurum de restitutione Ecclesiæ aliquam seriam commentationem, vel per paucos privatim coeuntes vel publicitus per synodum. Quum autem perpetuo ex nobis causas quærat negandæ synodi, ut qui judicata pridem ab Ecclesia et viris sanctissimis observata, idque vere piis, convellamus, hunc ei pxætextum auferre voluimus. — Extorquendum putamus Papæ inanem illum prætextum, quasi ipse Ecclesiæ rectam constitutionem quærat, nos vero dissipationem. In Hottingeri hist. eccl. sæc. XVI. III, 671, 683.

dans la connaissance de Jésus-Christ; car on n'a réellement, en fait de théologie, de connaissances solides, que celles dont on sait tirer parti dans la pratique. Qu'on nous dise ce que sont devenus l'ordre, la discipline et le zèle qui régnaient du temps des Pères. Nos églises sont tellement réformées que c'est à peine si quelques personnes sont en état, le dimanche, d'approcher de la table sainte[1]. »

En 1539, Bucer s'attacha, pour ainsi dire, corps et âme à la personne de l'électeur Philippe de Hesse, espérant aussi par l'appui de ce prince, qui de tous les souverains protestants était le plus puissant et le plus actif, pouvoir étendre la Réforme sur l'Allemagne entière, peut-être même finalement sur tout le reste de l'Europe catholique, ou tout au moins procurer à la nouvelle église une organisation plus forte et plus une. Oril mandait, le 28 mai 1539, à cet électeur : que les biens de l'église, dans les duchés allemands, avaient tellement été gaspillés qu'il en restait à peine assez pour subvenir à l'entretien des pasteurs; que c'était là toutefois le moindre mal qu'on eût à déplorer dans la nouvelle église; qu'il n'y avait point de vraie discipline, et « qu'il n'y existait point, à proprement parler, de communauté religieuse entre les diverses contrées et les différentes villes, qui toutes étaient plus occupées à se soustraire à l'influence de leurs voisins qu'à travailler à la propagation de l'Évangile[2]. » Le protestantisme paraissait alors en si bonne voie de progrès, que Bucer ne doutait point qu'on ne pût, sans coup férir et par la simple convocation d'un concile national, lui faire remporter une victoire complète en Allemagne.

Bucer était si bien persuadé que les intérêts du protestantisme allemand se trouvaient intimement liés au bon vouloir de Philippe de Hesse, qu'il ne fit point difficulté de favoriser et même de défendre, avec tout le zèle dont il était capable, la bi-

[1] Fateor, me deplorare, quod veterum apud nos primum sic temere et admodum superbe recessa autoritas est. Et illi christiani fuerunt, et nobis multo ardentiores, lapsi sunt in multis, utinam nos non in pluribus. Neque enim ob id meliores christiani sumus, si beneficio linguarum et experientia tot abusuum freti, et pleraque loca Scripturæ, quam illi certius intelligimus. Tam portentosæ labes vitæ, quæ in nostris offendunt ecclesiis, satis arguunt, nos illis sanctissimis viris in Christo esse indoctiores. L. c. p. 686 ss.

[2] Neudecker, Urkunden aus d. Reform. Zeit. Cassel, 1836, p. 353.

gamie de ce prince. Il se rendit, en novembre 1539, exprès à Wittemberg pour décider Luther, Mélanchthon et Bugenhagen à se montrer favorables au vœu de l'électeur, et publia, quelques temps après, sous le nom de *Huldrich Néobulus*, une défense de la polygamie dont le protestantisme ne pouvait guère entreprendre la réfutation sans se mettre en contradiction avec lui-même. « Il est évident, y dit l'auteur, qu'il existe des hommes tellement conformés, que la bigamie est pour eux non-seulement une mesure de prudence, mais encore une nécessité, le seul moyen d'éviter le péché. Que si l'on osait le nier, en prétendant qu'à ceux qui sont dans ce cas, Dieu ne manque pas, pourvu qu'ils le lui demandent avec instance, d'accorder les grâces nécessaires pour que, nonobstant l'aiguillon de la chair, ils puissent se maintenir inébranlables dans la foi conjugale, je répondrai qu'on ne fait ici que répéter les arguments de l'ancienne Église en faveur du célibat des prêtres, et que le principe protestant qui établit qu'il ne saurait être permis de s'exposer à offenser Dieu pour des considérations purement humaines, s'applique tout aussi bien à ceux pour lesquels la polygamie est un besoin naturel. Les Écritures-Saintes, ajoute Bucer, ne contiennent rien d'assez précis à cet égard pour qu'on puisse y baser l'interdiction absolue du double mariage, et il ne manque pas d'ailleurs d'exemples d'empereurs et de rois qui, non-seulement ont épousé plusieurs femmes, mais y ont encore ajouté des concubines, avant que la tyrannie papale ne se fût avisée de se mêler de la conduite de nos princes. »

Comme Bucer craignait que cet écrit ne lui fît courir quelque danger, et que la justice impériale, usant de son droit d'intervention, ne parvînt à s'emparer de sa personne, l'électeur lui fit offrir un asile à sa cour et à celle du duc Maurice, à son choix. Quand il vit que le nom de l'auteur de cet écrit n'était plus un secret pour personne, il entreprit de s'en disculper, et, pour cela, publia un nouvel écrit adressé aux prédicants de Memmingen. Cette dernière pièce peut servir à caractériser l'homme : il se garde d'y rien avouer de ce qu'on lui reproche; il fait plus, il semble même y vouloir faire croire que ni lui ni le prince de Hesse n'étaient coupables de ce dont on les accusait, l'un d'être bigame, l'autre de l'avoir ap-

prouvé[1]. Cela ne l'empêcha pas, cependant, de soutenir, aussitôt après, que la polygamie pouvait être permise, pourvu que cette tolérance ne passât point en règle générale, attendu que la loi civile ne saurait être inflexible, et que Dieu, qui conduit souvent ses élus par des voies détournées, ne devait pas non plus se montrer si rigoureux pour les faiblesses humaines. Il ajoute que s'il fallait d'autres preuves à l'appui de son opinion, il ferait observer encore que Luther a lui-même avoué, dans son Commentaire sur la Genèse, qu'au cas où quelqu'un aujourd'hui s'aviserait de prendre deux femmes, il ne se croirait pas en droit, quant à lui, de lui jeter la pierre[2].

Bucer profita d'ailleurs de l'occasion de sa lettre aux pasteurs de Memmingen pour dépeindre encore une fois la situation de l'église protestante.

« Si l'électeur a réellement fait ce dont la renommée l'accuse, je ne puis nier qu'il n'ait par là fourni des armes aux papistes contre l'Évangile. Mais nous autres, ne sommes-nous pas bien plus coupables encore, qui nous montrons si indulgents et si discrets sur nos propres fautes, et qui, les uns, ignorons complétement le symbole de notre foi, tandis que d'autres le rejettent et le combattent même. Que sont devenus, chez nous, l'*Église et la communion des Saints?* Où est le corps de notre église? Où est notre profession de foi, notre *credo*, notre soumission à l'Église? Quand voit-

[1] A moins qu'il n'ait mis à ses assurances quelque restriction mentale, Bucer s'est encore évidemment ici permis un impudent mensonge; car non-seulement il refusa de se reconnaître l'auteur de l'écrit publié sous le nom de Néobulus; il nia même d'être un des signataires de l'approbation datée de Wittemberg (de Wette v, 242). Cette approbation, dans laquelle la bigamie de Philippe était jugée licite, portait les signatures de huit théologiens protestants, de Luther, de Mélanchthon et de Corvin en tête, puis celles des quatre réformateurs Hessois, Adam Krafft, de Fulda, Jean Lening, Justus Winter et Denys Melander. Bucer protesta, du reste encore en 1546, qu'il était absolument étranger au Néobulus. Dans l'écrit qu'il adressa plus tard aux paroisses protestantes de Bonn, en réponse à une pièce de vers satiriques dirigée contre lui, sous le titre de Portrait de Bucer. etc., il dit f. 3 : « En affirmant que, sous le nom de Huldric Néobulus, j'ai fait un livre où je professe que le même homme peut avoir à la fois plusieurs femmes légitimes, ce maudit poète commet un infâme mensonge et m'accuse d'une chose dont Dieu sait que je suis parfaitement innocent. » Bucer avait effectivement approuvé la bigamie et non la polygamie : est-ce sur cette différence que reposaient ses dénégations? Il eut, du reste, beau protester de son innocence, personne n'y voulut croire.

[2] Lutherus ante hoc in Genesin, cum locum assumptæ Hagar tractaret, palam scripsit, se (non) posse per verbum damnare, si quis hodie simile faceret. Corp. Ref. x, 156-161.

on, parmi nous, censurer ceux qui donnent du scandale, préparer ceux qui s'approchent de la table sainte, redresser ceux qui sont dans l'erreur et menacer d'excommunication ceux qui poussent à la révolte? Et tout cela, cependant, est nécessaire à l'administration de l'église et fait partie de la communion des Saints. » — Il ajoute plus loin : « Qu'est-ce que c'est que nos jours de jeûne, et qu'est-ce que nos prières? Qui oserait prétendre que nous avons une ordination sacerdotale légitime? Que dirai-je de l'usage qu'on fait parmi nous des biens de l'Église? Que dirai je aussi de nos épouvantables sacriléges et des dangers dont notre impiété nous menace? Ignorer, rejeter ou combattre des choses si essentielles à l'Église, ainsi que font un grand nombre des nôtres, a toujours passé, dans l'Ancien Testament et le Nouveau, pour le fait d'un sacrilége, d'un ennemi du règne de Jésus-Christ[1]. »

Bucer n'approuvait non plus les accusations calomnieuses qu'on débitait, et que Mélanchthon, surtout, s'attachait à répandre dans la vue de déconsidérer les anciens théologiens catholiques et l'enseignement de l'Eglise : il pensait que d'agir de la sorte, c'était s'exposer soi-même aux attaques de ses adversaires. Ce qui nous importe, mandait-il à Bullinger, ce n'est pas de savoir ce qui est condamné par Mélanchthon, mais bien de savoir ce qui mérite de l'être.— En traitant ainsi tous les auteurs scolastiques en général, nous avons fort scandalisé plusieurs hommes recommandables qui d'abord s'étaient montrés favorables à notre cause, en ce que nous leur avons fait penser ou que nous n'avons point lu ces auteurs, ou que c'est dans des vues intéressées que nous méconnaissons leur mérite[2]. Bucer avait même déjà, dans son Commentaire sur les Psaumes, défendu les théologiens de l'Ecole contre le reproche qu'il était alors d'usage de leur faire, et que Mélanchthon lui-même leur fit plus tard, dans ses professions de foi, d'avoir admis que la volonté de l'homme abandonnée à ses propres forces soit capable de faire le bien[3].

Cet accès de franchise *polémique*, si l'on peut dire, tenait,

[1] L. c. 159, 60. — [2] Brief vom J. 1535. C. R. x, 138.

[3] Ingenue omnes, non veteres modo, sed et recentes Theologi, inter quos haud injuria satis sit unum Thomam laudasse testem, liberum arbitrium, nisi et moveatur et juvetur a Deo, ad bonum nihil valere confitentur. Non inest igitur iis, quæ de libero arbitrio patres quidam aut etiam neoterici adseverant, ea quam nonnulli putant impietas, si hæc rite modo accipiantur et sicut ipsi scriptores ea accipi voluerunt. In Psalmos, p. 17.

chez Bucer, aux plans qu'il avait formés, à des desseins qui, quoique demeurés sans résultats, ne lui attirèrent pas moins de toutes parts d'amers reproches et les accusations les plus vives. Le roi de France, en 1534, s'étant rapproché des protestants allemands, et Mélanchthon ayant envoyé à Paris un mémoire, où, pour faire croire à la possibilité d'une réconciliation, il s'efforçait de déguiser l'abîme qui sépare les deux églises, Bucer s'empressa de joindre ses efforts à ceux de son collègue, et, pour attirer les Français dans les voies de la Réforme, fit également, de son côté, tout ce qu'il put pour pallier les différences de doctrine qui devaient les choquer davantage. La doctrine de la justification fut la seule question vitale, la seule question sur laquelle ils se montrèrent bien résolus à ne rien céder à leurs adversaires. Qu'on nous accorde cette doctrine et qu'on l'adopte franchement, disait Bucer; puis qu'on rétablisse la hiérarchie, la liturgie, toutes les institutions, et, en général, toutes les anciennes formes de l'Eglise, je ne pense pas que les protestants puissent ou veuillent y mettre obstacle. Il espérait, et Mélanchthon le pensait comme lui, que ce dogme une fois admis par l'ancienne Eglise ne pouvait manquer de l'entraîner à sa ruine.

La même comédie fut encore jouée en 1539, par les mêmes acteurs et avec aussi peu de succès. L'électeur Philippe, quelque temps avant la mort du duc Georges de Saxe, s'entendit avec Bucer à l'effet d'essayer si l'on ne pourrait pas gagner le vieux duc à la cause protestante, et, pour cela, le faire consentir à ce qu'on introduisît dans ses Etats au moins quelques parties de la doctrine nouvelle. On convint de se réunir en colloque à Leipzig, Wizel et le diplomate Karlowitz d'un côté, et Mélanchthon, Bucer et les deux diplomates protestants, Brück, ministre de l'électeur de Saxe, et Feig, chancelier de l'électeur de Hesse, d'autre part.

Après huit jours de débats inutiles, Mélanchthon quitta

[1] Salva doctrina justificationis, hoc est toto evangelio, omnem nos ferre posse disciplinam, quoslibet in Ecclesia ordines, omnes ceremonias, modo fidei serviant, non officiunt. —Bucer ajoute que Mélanchthon, non plus que lui, n'avait rien accordé aux Français catholiques qui ne fût conciliable avec la doctrine de la Justification, et que cette doctrine, demeurant intacte, il était impossible d'introduire ou de maintenir aucune superstition dans l'Eglise. C. R. x, 139.

Leipzig ainsi que Brück. Bucer seul continua, quelque temps encore, ses conférences avec Wizel, bien qu'il n'ignorât pas à quelles attaques il s'exposait dans son parti si l'on venait à connaître les concessions qu'il avait cru devoir faire aux catholiques. « Que ne faudrait-il pas me donner, s'écria-t-il un jour, pour que je me hasardasse à prêcher aux tisserands d'Augsbourg d'après les principes que je soutiens ici? Quel bel accueil on me ferait! » Le chancelier Feig l'ayant supplié de ne point trop accorder au papisme, il lui fit cette réponse : « Ce que je leur accorde, ce n'est précisément que ce que je ne saurais nier en face du témoignage des plus anciens auteurs. Wizel ne manquerait point d'ailleurs de m'arracher ces concessions, si je ne les faisais pas de moi-même[1].

Bucer était du reste regardé, dans son parti, comme un rigoriste exagéré, comme un homme incommode et fâcheux dont il fallait plutôt réprimer que louer le zèle. Si parfois il parlait de la nécessité d'une réforme religieuse et morale, les diplomates et les théologiens de Wittemberg se contentaient de répondre : Qu'en tentant une pareille réforme, on risquerait d'altérer la pureté de la doctrine, et, par suite, de ruiner l'église protestante elle-même. « Il ne faut pas, ajoutait le chancelier Brück, y regarder de si près dans ce qui concerne la pureté de la vie; aussi bien Bucer, qui lui-même n'a pas encore atteint à la perfection, tant s'en faut, est-il peu fondé à se montrer si rigoureux sur la conduite de ses frères[2]. »

[1] Wizel, Wahrer Bericht, etc. A. 4. — Seckendorf fait, au sujet du peu de résultat que Bucer obtint de ce colloque, l'observation suivante : Bucero, quantacumque industria pacem illam ecclesiasticam et modestiæ studii laudem quæreret, male successerunt omnia, ita ut semper majus apud adversarios odium et apud suos versipellis et mobilis animi suspicionem graviorem incurrerit. Hist. Luther. III, 559.

[2] Luther, Mélanchthon, Bugenhagen et Cruciger firent, à propos du livre de Bucer, l'observation suivante : Quod aliqui crebro de nova reformatione disserant, cujus causa in multis cedendum sit, vereri se, ne id eo tendat, ut ab ipsa Augustana confessione in plurimis recedatur, atque evangelica doctrina cum Pontificia in unam confundatur, quod sine ecclesiarum evangelicarum conturbatione, imo destructione, fieri non possit. Doctrinam ante omnia puram esse debere, cætera, etsi tardius emendentur, tolerari posse, nec referre, si in ritibus quibusdam differentia maneat. — Et le chancelier Brück trouva de sa part fort déplacé : Quod nimio cum rigore in evangelicis reformationem urgentibus sanctimoniam exigeret, quasi homines non essent, nævosque haberent, a quibus nec Bucerus ipse immunis esset. Seckendorf, III, 543,

On peut voir par une lettre que le 19 janvier 1541 Bucer écrivit à l'évêque de Vienne Nauséa, quels étaient les plans et les dispositions de ce réformateur quand, la même année, il alla prendre part au colloque de Ratisbonne. Après avoir avoué que la discipline était alors chez les protestants dans le plus fâcheux état, il fait des vœux pour le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique, avec ses patriarches, ses métropolitains et ses évêques, et observe seulement qu'on ne pouvait guère, pour le célibat, le jeûne et les œuvres de pénitence, se montrer aussi sévère qu'on l'était dans l'ancienne Eglise[1]. Les choses parurent d'abord, dans ce colloque, prendre une tournure assez favorable aux vues de Bucer : il pouvait espérer, avec quelqu'apparence de raison, que les chefs catholiques, l'empereur, les évêques et les théologiens se laisseraient enfin prendre au piége qu'il leur avait si laborieusement préparé. « Nos secrets, mandait-il en 1537 à un de ses affidés, ne doivent, sous aucun prétexte, être dévoilés, ni aux papistes, ni aux impériaux[2]. Nous avons pour nous l'exemple et l'autorité de Paul, qui a fait comme nous, et qui, dans le moment où il cherchait à se soustraire à la fureur des Pharisiens, a dit aussi qu'on le persécutait à propos de la résurrection

[1] Disciplinam etiam plenissime restitui optamus, et fatemur, hanc apud nos nimium adhuc jacere, quanquam in revocanda ea non omnino negligenter laboremus. Valeant hic et revocentur veteres canones, eligantur, examinentur, et ordinentur clerici et episcopi, hique regant ecclesias, visitent suas parochias, celebrent synodos, vivant denique, et commissum munus episcopale summa cum cura gerant, ut secundum scripturam et a Sanctissimis conciliis traditur et piorum quoque principum legibus sancitum esse scimus. Nec repugnabimus, ut metropolitani primates, atque primi etiam illi patriarchæ, sicut olim in primariis illis et sanctissimis conciliis constitutum fuit, sua quisque potestate in Ecclesiis, ad ædificationem autem, non ad destructionem utantur et locum dignitatis suæ obtineant. Quid? de tota politia ecclesiastica, ut vetera concilia decreverunt, facile consentiemus. Nec quicquam etiam disciplinæ vel cleri vel populi in veteribus canonibus traditum est, quod non optemus quam primum restitui, exceptis tantum duobus locis, qui tamen ejusmodi sunt, ut de his facile componi possit, cum utrinque in his ipsis sit facta major, quam conveniat remissio. Cælibatum scit D. T. patres statim admodum magni fecisse et a clero exegisse, tum etiam jejunia, vigilias et alias corporis castigationes cum in pœnitentia tum alias majore severitate imposuisse, quam hodie provehendæ pietati utile foret, vel etiam utile olim fuerit. Colloquia privata inter Frid. Nauseam, Phil. Melanchthonem et Bucerum habita. C. 3, 4.

[2] A Boniface Wolfhardt, pasteur à Augsbourg. La lettre se trouve dans les Miscell. de Gerdesius. v, 223 et s.

des morts, bien qu'entre les juifs et lui il fût au fond question de tout autre chose. » Avec le concours du théologien de Cologne Gropper, dont les opinions sur la justification se rapprochaient de la doctrine protestante, Bucer vint finalement à bout de formuler un symbole[1], le symbole bien connu, que l'assemblée voulut bien accepter pour base de ses conférences. L'électeur Joachim de Brandebourg comprit parfaitement et approuvait conséquemment fort le plan de Bucer. « Il nous semble, écrivait ce prince au landgrave Philippe, que la rédaction des articles concernant la justification et le péché originel n'est pas trop inexacte; pour ce qui est de ceux sur les cérémonies, votre A. sait qu'on ne les a concédés qu'afin de ne point effaroucher nos adversaires et peut-être causer une rupture, en leur opposant intempestivement un refus formel[2]. » Dans la conférence même, Bucer se montra conciliant et facile jusque là, qu'il scandalisa Mélanchthon, qui parut ne plus savoir à la fin si c'était à un adversaire catholique ou à un auxiliaire protestant qu'il avait affaire dans la personne de son collègue. Bucer, dès ce moment, devint suspect à Philippe, et ne parvint plus jamais à regagner sa confiance[3].

Malgré toutes les espérances que lui avaient d'abord fait concevoir les dispositions conciliantes des théologiens présents au colloque, et bien qu'il eût fait adopter par le landgrave Philippe les importantes concessions qu'il avait cru devoir consentir dans le sens du système catholique, le résultat final des efforts de Bucer, grâce au mauvais vouloir de Luther et à la résistance de Mélanchthon, ne fut pas moins un échec. Dans la réunion qui eut lieu, cinq ans après, dans la même ville de

[1] Bucer concourut à la rédaction de cet écrit et le nia plus tard. V. Neudecker, Aktenstücke (Nürnberg, 1838), I, 252.

[2] A. a. O. I, 252.

[3] « Après bien des difficultés, mandait Mélanchthon à l'électeur, j'ai finalement pris part au colloque, où je me suis vu singulièrement contrarié par mon collègue, qui s'est plutôt rangé du côté de Gropper que du mien. Corp. Ref. IV, 581.

[4] Mélanchthon écrivait par exemple, en 1543 : Ubiorum voluntatem probo et adjuvandam censeo, tamen insidias τῶν παραστατῶν, quos antea sum expertus in conventu, metuo, quorum ego flagitia texi et tegam, etsi profecto, quoties recordor, iræ mihi ignescunt, et duris dolor ossibus ardet; — et en 1548 : Metuo meum veterem παραστάτην, qui nunc fide publica est Augustæ. C. R. V, 47; VI, 878. — La personne désignée par le mot παραστάτης c'est toujours ici Bucer.

Ratisbonne, Bucer eut affaire au catholique Malvenda, à ce théologien savant, inflexible et lucide, et n'en put rien obtenir. Le système de transaction suivi par Bucer parut devoir de nouveau obtenir du succès, quand l'électeur Hermann choisit le réformateur de Strasbourg, précisément à cause de son esprit conciliant, pour évangéliser le diocèse de Cologne, qui jusque là s'était montré inébranlable dans la foi catholique : il n'en fut point ainsi cependant ; la résistance de la population, d'accord avec le clergé, rendit encore ses efforts inutiles.

Bucer considéra l'issue peu favorable de la guerre de Smalcalde comme une punition divine attirée par les désordres de la société protestante. « Nous n'avons que trop mérité, disait-il à Calvin, en 1547, d'être ainsi maltraités et humiliés.—Qui de nous ne se sent à chaque instant le cœur brisé de douleur, à la vue de l'indiscipline qui règne dans notre église ? Nos frères et nos collègues les plus distingués ne veulent même point consentir à l'établissement de la règle, cependant si douce, que l'on suivait sous le papisme [1]. » — En 1549, il fait entendre de nouvelles plaintes en ce genre. « Ce qui plaisait d'abord fort aux nôtres, c'étaient leur libération de la tyrannie et des superstitions papales, puis la faculté de vivre au gré de leurs désirs. Aujourd'hui cependant que leur Dieu, je veux dire leur ventre, serait mis en péril s'ils ne rentraient d'eux-mêmes sous la servitude de Rome, ils aiment mieux redevenir esclaves que d'être troublés dans la jouissance de ce qui est devenu leur bien suprême [2]. »

Bucer se rendit quelque temps après en Angleterre, et y exerça, depuis 1549 jusqu'au moment de sa mort, qui eut lieu en février 1551, les doubles fonctions de réformateur et de professeur de théologie protestante à l'université de Cambridge. La seule chose, à peu près, dont, dans sa nouvelle

[1] Quis nostrum non quotidie ob hanc remissionem disciplinæ excruciatur ? Quod fratres et collegæ primarii adeo nullam admittunt disciplinæ non dico severitatem, necessariam tamen mediocritatem, ut in papatu factum est. Calvini epp. p. 45.

[2] Placebat liberatio a superstitionibus et tyrannide Papæ, et vivendi pro arbitrio licentia, at quia venter Deus eorum in extremum adduceretur periculum, nisi in aliquam se rursum Papæ traderent servitutem, malunt hanc subire, præsertim per nos non parum mitigatam, quam periclitari de summo suo bono. L. c. p. 232.

position, il trouva à entretenir ses amis du continent, c'étaient encore la désolation et la décadence de la religion et de l'église.

Dans une de ses lettres à Calvin, par exemple, il parle aussi longuement du mauvais vouloir des magistrats, de l'impuissance des évêques (anglicans) et de la profonde indifférence du parlement pour les intérêts de l'église et les affaires religieuses. Il dit que les nobles, enrichis des dépouilles de l'église, faisaient la plupart cause commune avec les évêques nonchalants et amis du faste, dont la mollesse et la cupidité trouvaient mieux à se satisfaire dans l'état de ruine où se trouvait leur église, et qui, pour ce motif, refusaient de rien faire pour elle. « A ce mal s'ajoutait un autre mal peut-être plus grand encore, l'existenec d'une multitude d'individus qui, négligeant la pénitence, la foi, les bonnes œuvres et la discipline, ne semblaient avoir qu'un souci, celui d'éloigner Jésus-Christ de leur assemblée, de l'exclure des sacrements, de le bannir de leur église. Et les chefs, les maitres de cette classe de pasteurs n'étaient autres, ajoute Bucer, que ceux qui regardaient comme une entreprise de fanatique, toute tentative ayant pour objet le rétablissement de la pénitence et de la discipline ecclésiastique [1]. »

Dans le livre du *Règne de Jésus-Christ*, qu'il fit dans les derniers mois de sa vie et qui fut publié en 1557 par les soins de ses héritiers, Bucer reporte ses regards sur la marche suivie par la Réforme depuis son origine, et reconnaît sans détour que cette grande révolution avait produit, dans la chose la plus importante, dans la moralité, les résultats les plus déplorables, et qu'il s'était, pour sa part, trouvé complétement déçu dans les espérances qu'il avait d'abord cru pouvoir en concevoir. Il observe que les princes et les magistrats bien qu'ils parussent d'abord on ne peut mieux disposés en faveur de l'Évangile, n'avaient cependant jamais voulu consentir à ce que dans les États soumis à leur autorité, la religion reçût une organisation solide et fût soumise à une règle fixe, à une discipline sévère; que les pasteurs eux-mêmes ne pre-

Aliquot Epp. M. Buceri, Calvini, etc., ed. Hundeshagen (Berner Lektionskatalog 1841), p. 20, 21.

naient qu'un fort médiocre intérêt à l'église qu'ils étaient chargés d'administrer et de défendre, ne s'inquiétant ni de l'instruction religieuse dans l'intérieur des familles, ni de la manière dont les fidèles approchaient des sacrements, et ne cherchant, par leur complaisance et leur soumission, qu'à s'attirer la bienveillance et les faveurs du pouvoir temporel. Bucer s'exprime ensuite de la manière suivante sur les causes qui avaient le plus favorisé la propagation rapide de la doctrine protestante :

« La très-grande majorité de ceux qui se sont attachés à la Réforme, ne s'est proposé dans l'Evangile que les avantages suivants : ils ont avant tout voulu se soustraire à la tyrannie du pape et des évêques; cela fait, ils n'ont rien eu de plus pressé que de secouer le joug de la pénitence et en général de tout ce qui restait encore de discipline, afin d'établir un ordre de choses dans lequel ils pussent librement s'abandonner à leurs caprices et à l'entraînement de leurs passions charnelles. C'était du reste aussi pour eux une chose fort agréable, que de s'entendre dire que c'est la foi seule qui nous justifie, et que ces bonnes œuvres, pour lesquelles ils se sentaient si peu de goût, étaient pour le salut choses entièrement inutiles. Pour ce qui est de l'esprit, de la nature et de la force de la foi véritable, qui font qu'elle ne saurait exister sans être féconde en œuvres louables, ils ne se sont guère donné la peine d'y réfléchir. Il en est un grand nombre aussi, qui n'ont été favorables à la prédication de l'Evangile, que parce qu'elle leur offrait les moyens de s'approprier les biens de l'Eglise. Il est résulté de là que la doctrine du règne de Jésus-Christ a été fidèlement annoncée dans un grand nombre d'endroits, je l'avoue ; mais que je serais fort embarrassé s'il me fallait nommer une seule église où cette doctrine soit pratiquée sincèrement, et où l'on ait fait régner une discipline vraiment chrétienne [1]. »

[1] Itaque maxima horum pars visa est, ea modo ex evangelio Christi petiisse : primum, ut Antichristi Romani et Pseudoepiscorum tyrannidem a se depellerent; deinde, ut jugum qualiscumque disciplinæ, pœnitentiæ et religionis universæ, quæ in Papatu reliqua fuit, abjicerent, proque carnis suæ arbitrio ac libidine instituerent agerentque omnia. Tum, non ingratum eis fuit audire, justificari nos fide in Christum, non bonis operibus, quorum nullo tenebantur studio. Ea vero, quæ illis sunt explicata de ingenio, natura ac vi veræ in Christum fidei, et quam ea necessario sit bonorum operum ferax, in justam animi sui considerationem nunquam admiserunt. Nec pauci eorum qualemcumque Evangelii prædicationem eo tantum receperunt, ut in opes invaderent ecclesiasticas. Factum itaque est, ut plurimis in locis doctrina quidem regni Christi universa sit populis haud infideliter annuntiata : sed in quibus ecclesiis ea adhuc fuerit so-

Citons encore ici les Strasbourgeois Gerbel, Specker et Florus, qui appartenaient également tous trois à la société luthérienne. Le premier, professeur d'histoire à Strasbourg, juge, il est vrai, de la situation de son église à son propre point de vue, au point de vue des lettres et des études plutôt que sous le rapport religieux et moral. En 1525 déjà, c'est-à-dire dans le moment où le protestantisme venait de remporter une victoire complète à Strasbourg, il écrivait à Schwebel en ces termes :

« Je rougis presque d'appartenir à cette époque, à une époque où l'on ne voit plus le moindre goût pour les études, où partout, chez les libraires, dans les boutiques de barbiers, sur les places publiques et jusque dans les maisons de prostitution, l'on n'entend que discussions, argumentations et querelles. Je me réjouissais tant naguère de m'être soustrait à l'humeur querelleuses des sophistes; et ne voilà-t-il pas que je suis tombé plus mal que je n'étais, et que je risque tous les jours de tomber plus mal encore! Cela fait que je me tiens plus que jamais à l'écart [1]. »

Plus tard, en 1542, il dit dans une lettre à Camérarius :

« Vous vous plaignez avec raison, dans vos lettres, de la dureté de ce siècle, où, privés des savants illustres qui naguère faisaient encore notre gloire, nous voyons leurs places envahies par des hommes également dépourvus d'éducation et d'intelligence. Il est inutile de vous faire observer tout ce que ce changement peut nous apporter de dommages; cela n'a pu vous échapper, non plus qu'à tous les gens de bien. A ce malheur sont venues s'ajouter encore les misères de la guerre que nous nous sommes attirée par nos vices. Qu'on parcoure, d'un bout à l'autre, les annales de l'histoire, et l'on ne trouvera pas une époque, j'en suis sûr, où les lettres et les sciences aient couru de plus grands périls. Si la fatalité voulait que les Turcs vinssent encore exercer leur fureur sur notre malheureux pays, je ne puis y penser sans frémir, c'en serait fait pour jamais des études, de la civilisation, de la religion, de

lide recepta et Christi disciplina publice constituta, equidem demonstrare non possum. De regno Christi. Basileæ, 1557, p. 35.

[1] Pudet me hujus fere sæculi; omnia studia torpent, et disputationibus, contentionibus plena sunt omnia fere loca, omnia bibliopolia, omnes tonstrinæ, omnia fora, prope dixissem etiam lupanaria. Gaudebam supra modum olim, me effugisse Sophistarum disceptationes, nunc in atrociores incidi in dies, quo fit, ut rarius egrediar, quam unquam. Centuria epp. ad Schwebelium. Bipont. 1597, p. 100.

l'Allemagne entière! Je ne puis, dans cette triste situation, m'empêcher d'avoir incessamment à la pensée les paroles du poète : « O trois et quatre fois heureux, ceux qui succombèrent en dé- » fendant les hautes murailles de Troie sous les yeux de leurs » pères[1] ! »

Dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1560, il écrivit au même ami, qui, sous ce rapport, partageait entièrement sa manière de voir : « Les mêmes causes qui autrefois firent périr les républiques de la Grèce, nous menacent également aujourd'hui d'une ruine prochaine : je veux dire les dissensions intestines, la haine pour les hommes de bien, le mépris de la religion et la dépravation des mœurs, une dépravation en comparaison de laquelle la corruption des Grecs était de l'innocence[2]. »

Melchior Specker d'Isny, pasteur de l'église Saint-Thomas et professeur de théologie, fut un des auteurs de la révolution qui fit remplacer à Strasbourg la doctrine de Zwingle par la Confession luthérienne. Les historiens du temps nous le représentent comme un homme violent et tellement entiché de son talent de prédicateur, qu'il s'attaquait à quiconque se hasardait de douter de son mérite sous ce rapport[3]. Dans un écrit adressé aux Strasbourgeois, qu'il publia en 1555, il s'exprime en ces termes sur l'état religieux et moral de son parti :

« Combien n'y en aura-t-il pas des nôtres qui se présenteront au jugement dernier, sans qu'ils puissent s'y attribuer le mérite d'un misérable florin donné, pour l'amour de Dieu, aux malheureux, à un écolier sans fortune, ou à quelque pauvre desservant d'église; tandis qu'on leur reprochera d'avoir volé, dilapidé, dépensé dans le luxe et la débauche, des sommes considérables, des fortunes entières destinées au soulagement de l'indigence! — Nous autres pasteurs, nous nous épuisons à crier, à exhorter, à rappeler le monde à des sentiments meilleurs; mais, hélas! le monde, les grands et les petits, n'en continue pas moins à faire à sa guise, méprisant tout ce qui est sacré, passant sa vie dans la dissipation et le vice, buvant, mangeant, dansant, jouant, volant le prochain, se livrant à l'adultère et aux plus infâmes débauches; — et tout cela *sans remords et sans fin*, faisant le lendemain pis que la veille, et, ce qu'il

[1] Helii Eobani Hessi epp. tertius libellus. Ed. Camerarius, Lipsiæ, 1561, n. 2.
[2] L. c. N. 3. — [3] Roehrich, III, 95.

y a de plus déplorable, croyant bien faire et ne souffrant pas que nous trouvions à reprendre à cette conduite antichrétienne[1]. »

Si, dans le passage que nous venons de citer, la critique de Specker se rapporte plus particulièrement à la masse du peuple, il n'en est pas de même dans la lettre qu'en 1561 il écrivit à Sturm, et où il s'attache surtout à flétrir la conduite des pasteurs. — « Que faisaient-ils partout, ces ministres de l'Évangile, depuis qu'on les avait débarrassés de l'Intérim? Ils n'étaient occupés, dit Specker, qu'à satisfaire leur orgueil, ne se proposaient en rien d'autre objet que le *moi*, et ne mettaient point de terme à leurs querelles passionnées et haineuses, de sorte qu'à moins d'un secours surnaturel, l'église protestante ne pouvait manquer de courir les plus grands périls[2]. »

Pour compléter la série des réformateurs de Strasbourg dont nous avions à parler, disons encore un mot du pasteur Nicolas Florus. Il renouvela, vers 1578, de la manière suivante, les plaintes que Bucer avait déjà, longtemps avant, fait entendre sur le dédain des protestants pour la Cène :

« On montre chaque jour moins d'empressement à prendre part à la sainte Cène, et chaque jour aussi l'on semble mépriser davantage la Parole sainte, de sorte qu'on est à se demander si chez ces hommes, qui d'abord avaient fait preuve d'une si grande ardeur pour l'Evangile et les faveurs que Jésus-Christ nous y prodigue, et qui aujourd'hui même ont encore la prétention d'être des chrétiens évangéliques, il reste encore une faible trace de leur ancien zèle pour la pure doctrine[3]. »

Dans un autre écrit, publié quelques années après (1583) par le même Florus, nous trouvons les réflexions suivantes :

[1] Specker v. d. herrlichen Zukunft Jesu Christi zum jüngsten Gericht. Strasburg, 1555. f. 78, 86.

[2] Maxime hoc tempore nostro, cum Ecclesia a pontificiis minis paululum respiravit, non solum cogitationes honorum et ambitionum accensas esse in animis ministrorum in omnibus locis, sed etiam odiis tam acerbis et conviciis tam atrocibus certari, ut miserrimus status Ecclesiæ sit, nisi his malis divinitus remedium adhibeatur, (commemoravi). Fateor, me hic in deploranda insana illa cupiditate lædendi, quæ in scriptoribus nostris est, vehementem fuisse. V. Schelhorn, Ergoetzlichkeiten, III, 1130.

[3] Nic. Florus : Erinnerung etlicher Ursachen, die einen Christen bewegen sollen, das h. Abendmahl gern und oft zu empfangen. Strasburg, 1578. Vorrede.

« La nature entière semble être en décadence ; partout elle semble perdre de ses forces et de sa puissance. Combien, sur mille personnes, en voit-on qui arrivent à l'âge de quatre-vingts ans? une à peine. Aussi, comment pourrait-il en être différemment, quand on passe sa vie dans l'intempérance, et qu'il n'est pas un genre d'excès que chaque jour on ne croie pouvoir se permettre? C'est la sobriété de nos ancêtres qui les faisait vivre si longtemps. Aujourd'hui l'on meurt avant le temps, le plus grand nombre avant d'avoir atteint l'âge mûr. C'est être vieux, de nos jours, que d'être dans la cinquantaine [1]. »

II.

Premiers réformateurs de la Basse-Allemagne.

URBAIN RÉGIUS, ANTOINE CORVIN, GASPARD GÜTEL, ÉRASME ALBER, EBRARD WEIDENSÉE, TILEMANN KRAGE, NICOLAS MEDLER.

Si les individus qui, saisis d'enthousiasme pour la cause de Luther, se précipitèrent dans le mouvement de la Réforme, et devinrent les apôtres de la doctrine nouvelle, se composaient en général d'hommes nouveaux, jeunes et sans expérience, il y en avait toutefois aussi parmi eux quelques-uns qui, tels qu'Urbain Régius, étaient des théologiens d'un mérite reconnu, des hommes déjà sur l'âge et ayant déjà rempli de hautes fonctions dans l'Eglise. Régius fut de bonne heure un des plus fermes défenseurs de la réforme protestante. Ami d'Érasme et ancien disciple de Zasius, il avait été, dès 1510, nommé professeur à Ingolstadt, et en 1519 grand vicaire de l'évêque de Constance. Il s'occupa chaudement de la propagation de la doctrine nouvelle, dans cette dernière ville d'abord, plus tard à Augsbourg, en qualité de prédicateur de la canoniale, et, en dernier lieu, à Hall en Tyrol, où il prêchait d'ordinaire au milieu d'un auditoire armé pour le protéger et le

[1] Florus : Ausleg. d. neunzigsten Psalms. Strasburg, 1583. C. 6, 7.

défendre. Le futur auteur des *Précautions oratoires* (Vorsischtigen Redeformeln), signalait ainsi, déjà dès les premiers temps, les motifs secrets du bon accueil qu'une partie du peuple faisait à la doctrine luthérienne.

« Vos gens ici sont à ce point grossiers et charnels, qu'ils croient sérieusement être complétement affranchis des prescriptions du décalogue ; qu'il n'est absolument rien qu'ils ne s'imaginent être en droit de faire, et qu'ils vont jusqu'à prétendre pouvoir aujourd'hui voler, se parjurer et souiller la couche du prochain en toute sécurité de conscience. Quel aveuglement a donc frappé ces misérables, pour qu'ils aient la sottise de croire que le Sauveur est descendu sur la terre et y a souffert le dernier supplice, afin que nous puissions nous livrer à notre aise à toutes nos inclinations bestiales[1] ? »

Il avoue, dans un de ses écrits publiés plus tard, « qu'on entendait alors au prêche beaucoup parler de la foi, et fort peu, beaucoup trop peu de la pénitence ; qu'il en résultait que bien des gens simples se figuraient réellement avoir la foi, tandis qu'on ne saurait l'avoir en effet à moins qu'on ne se repente sincèrement de ses fautes[2]. »

Régius, nommé prédicateur par le conseil d'Augsbourg, se fixa de nouveau dans cette ville en 1523, et y fut successivement enveloppé dans la discussion sur la Cène et dans la lutte de ses collègues contre les Anabaptistes. Il a fait connaître lui-même, dans un de ses écrits publiés en 1526, quelles étaient les dispositions du peuple au milieu de ces ardentes querelles. « Beaucoup de personnes se plaignent, dit-il, que les pasteurs ne s'accordent point entre eux sur les principes qu'ils enseignent, de sorte qu'elles ne savent à qui croire ni à quoi s'en tenir[3]. » — Et plus loin : « Il n'y a vraiment pas lieu de s'étonner que le monde soit à ce point envahi par l'erreur ; car ne sommes-nous pas arrivés à ces temps malheureux où, selon les prédictions de l'Esprit Saint, on verra régner partout le mensonge et l'hérésie[4] ? »

[1] Eine Summe christl. Lehre, wie sie Urban Regius zu Hall im Jnnthal vor etlich Jahren gepredigt hat. Augsburg, 1527. F. 5.

[2] Formulæ quædam caute et citra scandalum loquendi. Ulysseæ, 1575. B. 5.

[3] Urbani Regii deutsche Bücher u. Schriften. Nürnberg, 1562, II, 234.

[4] Ein Sendbrief Hans Huten verantwortet durch Urban Regius. Augsburg, 1528, A. 2.

Dans le débat sur la Cène, Régius demeura longtemps indécis sur le parti qu'il prendrait, se rangeant tantôt du côté de Luther, tantôt du côté de Zwingle. Au mois de décembre 1525, ce dernier mandait à Badian que les idées saines sur l'Eucharistie finiraient par prévaloir à Augsbourg, et que le caméléon Régius, dont le caractère versatile n'était pas, il est vrai, de nature à inspirer grande confiance, semblait déjà s'y montrer favorable. Régius lui-même annonce, le mois de septembre suivant, au réformateur de Zurich que sa doctrine (la doctrine de Zwingle) avait décidément remporté la victoire, et que ses contradicteurs étaient des bavards, qui la plupart du temps ne savaient ce qu'ils disaient, et dont par conséquent il n'y avait pas grand'chose à craindre. Œcolampade, à son tour, écrit quelques semaines après à Zwingle, que ceux d'Augsbourg se plaignaient de ne pouvoir compter sur Régius. Vers le même temps, à peu près, les pasteurs d'Augsbourg annonçaient eux-mêmes à leurs amis, que Régius s'était enfin définitivement rangé de leur côté, c'est-à-dire du côté de Zwingle, ce dont les prédicateurs Frosch et Agricola ressentaient un souverain déplaisir. Et cependant, l'année suivante, Régius n'en avait pas moins embrassé complétement la doctrine luthérienne. « Il s'est converti, mandait alors Luther à Link, et combat aujourd'hui vaillamment avec nous contre les Sacramentaires. » — Il paraît que le caractère de Régius se montra en général sous un assez mauvais jour. Hetzer, en 1525 déjà, le représentait, dans une lettre à Zwingle, comme une nature essentiellement ambitieuse et servile, et, près de dix ans après, en 1534, les pasteurs de Nüremberg n'avaient encore guère une meilleure opinion de sa personne. « Veuillez considérer comme un faux bruit, ce qu'on dit de l'intention qu'aurait eue le Conseil de Nüremberg d'attacher Urbain Régius à notre ville : on connaît ici trop bien l'inconstance et l'esprit remuant de cet homme, pour qu'on croie pouvoir mettre en lui la moindre confiance[1]. » — Régius, à en juger par une de ses lettres au chancelier Jean de Schwarzenberg, n'était pas non plus, de son côté, fort émerveillé de l'état de la jeune

[1] Zwinglii epp. p. 451, 545, 547, 561, 407. — Religionsakta (Archivs-Handschrft. d. Nürnberg. Conserv.). T. XI, n. 86. Voyez aussi De Wette, III, 347. — Haussdorf Leben Spengler's. P. 238.

église d'Augsbourg. « Je trouve ici, mandait-il en 1528 à ce personnage, une si grande indifférence, un zèle si froid pour les choses divines, que j'ai souvent eu la pensée de me retirer et d'abandonner cette population orgueilleuse et avare à la justice divine[1]. » — Le margrave Georges lui ayant offert, la même année, la place de surintendant à Anspach, Régius pria le prince de porter son choix sur Étienne Agricola, et fit, dans sa lettre, sur le compte des pasteurs protestants, les remarques suivantes :

« Je ne connais du reste personne, dans la Haute-Allemagne, qui me paraisse propre à remplir ces fonctions selon les vues de votre A., attendu que les bons pasteurs deviennent ici de jour en jour plus rares. Ceux qui ont quelqu'instruction sont, ou bien trop attachés à leurs opinions personnelles (des visionnaires), ou trop jeunes, trop inexpérimentés, trop légers et trop peu consciencieux pour qu'on puisse songer à leur confier la haute direction des âmes. Il en est bien quelques-uns de pieux ; mais ce sont des ignorants qui ne savent même pas leurs Saintes-Écritures. Il faudrait à l'Evangile pour défenseurs des hommes expérimentés, honorables, instruits et pieux qui sussent parler de la liberté de l'âme et en user eux-mêmes de telle sorte, que leur parole et leur exemple n'eussent point le fâcheux effet de porter le peuple à la licence ; mais, hélas! j'ai pu m'assurer, pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, que ce n'est pas chose facile que de trouver de tels hommes[2] ! »

Deux ans après, Régius alla s'établir à Lünebourg en qualité de surintendant, et mourut en 1541. Il fut donc de tous les réformateurs allemands celui qui, le premier, rendit son âme à Dieu. Il se mit de suite, à Lünebourg, à la tête du parti protestant, vainquit, sans grande difficulté, l'opposition catholique du Conseil et de l'ancien clergé, et fit porter un décret de bannissement contre tous ceux qui ne s'empresseraient pas de se prononcer pour la Réforme, mais fut lui-même, quelque temps après, forcé de quitter cette ville. « A la suite d'une discussion publique, dit un auteur protestant qui avait été témoin du fait[3], Régius tomba dans la disgrâce,

[1] Religionsakta. T. XI, n. 19. — [2] A. a. O. T. XI, n. 21.

[3] L'auteur de la chronique dont le doyen Schomaker avait fait recueillir les éléments. Le passage se trouve dans Bertram : Evangelisches Lünebourg, p. 71.

et fut presqu'entièrement abandonné ; car c'était un homme emporté, peu endurant, et en général fort difficile à vivre. Ayant ensuite été l'objet de quelques avanies, il se retira derechef à Zell près de notre prince, le duc Ernest, qui l'avait amené de l'Allemagne supérieure. » — Les observations que Régius eut l'occasion de faire dans le nord de l'Allemagne protestante, n'étaient guère plus satisfaisantes que celles qu'il avait faites d'abord dans l'Allemagne du sud. « Le mensonge et la duplicité, disait-il dans les derniers temps de sa vie, ont tellement pris le dessus dans le monde, que rien n'est plus difficile aujourd'hui que de trouver un homme à qui l'on puisse encore accorder quelque confiance.—On peut voir, par l'avarice et la rapacité qui partout y dominent, combien les villes qui se disent évangéliques, ont au fond de zèle et d'amour pour notre excellent Évangile ; et cependant si les habitants des villes sont travaillés par l'avarice et par une cupidité que rien ne saurait satisfaire, c'est bien pis encore dans les campagnes. Un gentilhomme qui, autrefois, aurait montré des inclinations aussi viles, se serait infailliblement déshonoré vis-à-vis de ses pairs ; aujourd'hui, l'on trouve cela fort naturel. » — « Rien n'est plus commun, dit-il ailleurs, parmi les protestants que le blasphème et l'abus du saint nom de Dieu. Tout le monde jure et blasphème, jeunes et vieux, sans que personne y trouve à redire. » — « Vraiment, quand je vois tout ce qui se passe autour de moi, je me demande s'il est possible de rien imaginer qui soit plus déplorable [1]. »

Le passage suivant d'un de ses écrits fournit un aperçu plus complet encore sur la situation de l'église au service de laquelle Régius avait consacré ses dernières années :

« C'est une chose digne de remarque, qu'il existe aujourd'hui bon nombre de gens qui se vantent de suivre l'Évangile, qui le prêchent même à outrance, et qui cependant ne s'en soucient que médiocrement au fond du cœur. Ce qu'ils se proposent avant tout, ces défenseurs zélés de la vérité chrétienne, c'est leur avantage personnel. L'un veut, à l'aide de l'Évangile, se frayer le chemin vers les dignités et les honneurs, un autre s'approprier les biens de l'Église, et presque tous se procurer les moyens de vivre à leur guise et de ne satisfaire en tout que leurs caprices. J'ai pu m'as-

[1] Urbani Regii deutsche Bücher u. Schriften, II, 15, 21, 22, 34. I, 209.

surer que c'est effectivement cela, et cela seulement qu'ils recherchent, ces fougueux apôtres qui, bon gré, mal gré, vous établiraient partout l'Évangile en un jour, et dont moi-même, longtemps, j'avais d'abord cru le zèle véritable. Oui, j'ai, comme tant d'autres, été dupe de leur zèle hypocrite! Aujourd'hui je les connais; je sais que la seule chose à laquelle ils aspirent, c'est à satisfaire leur cupidité et à s'emparer du bien d'autrui sous la protection de l'Évangile. — Maintenant qu'on prêche de nouveau Jésus-Christ, et que l'Évangile remis en honneur est de nouveau répandu dans le monde, on voit plus que jamais, chose étonnante! de ces âmes charnelles qui, en suivant Jésus-Christ sous le drapeau de l'Évangile, n'ont en vue que les avantages temporels, le bien-être, les honneurs qui leur en pourront revenir. — Ainsi font nos missionnaires : ils s'inquiètent peu de la conscience, de l'unité chrétienne, de la vérité; mais qu'il y ait quelque part chance d'arrondir leur pécule, d'amasser quelques bons écus, il faut voir comme cela les anime! c'est de ce côté-là, n'en doutez pas, que se tournera leur zèle évangélique. — C'est donc faussement qu'ils font parade de leur dévouement à la foi chrétienne, comme s'ils lui avaient sacrifié leur position et leur fortune, tandis qu'ils ne se servent de la religion que pour s'enrichir et pour se procurer toutes les douceurs d'une vie commode. Je ne parle ici que de ce que j'ai vu par moi-même; beaucoup d'autres, que l'expérience a rendus sages, n'en savent pas à cet égard moins long que moi, et pourraient au besoin attester la vérité de mes paroles. — Et les individus qui se font ainsi de l'Evangile un moyen de fortune et de jouissance, ne sont pas en petit nombre. — Il n'est pas un bandit, pas un vagabond, pas un mauvais drôle qui, aujourd'hui, ne cherche à se tirer d'affaire, en exploitant le public au nom de l'Évangile. — Nos jongleurs évangéliques n'ont incessamment à la bouche que les grands noms de Jésus-Christ, de christianisme, d'église chrétienne, d'évangile, etc.; et cependant ils vivent tous pis que des païens et des Turcs, etc.... [1]. »

Un an après la mort de Régius, la duchesse Élisabeth nomma Antoine Corvin surintendant général de la principauté de Brunswick-Lünebourg-Calenberg. Corvin s'était, à l'âge de vingt-un ans, échappé d'un couvent appartenant à l'ordre de Cîteaux, pour aller s'instruire à Wittemberg dans la doctrine de Luther. Il fut, cinq ans après, chargé par le landgrave Philippe de travailler à l'organisation de l'Université protestante

[1] A. a. O. III, 10. II, 90. 14, 19.

de Marbourg; il prêcha plus tard la religion nouvelle à Goslar et à Nordheim, et fut, comme la plupart des Réformateurs ses collègues, enveloppé dans les querelles religieuses soulevées par la Réforme. Le landgrave l'envoya d'abord, avec plusieurs autres théologiens, à Munster, pour y combattre les Anabaptistes, et, quelques années après, à Lemgo, où la jalousie des prédicants avait fait naître un démêlé que le conseil ne parvint à faire cesser qu'avec le concours du prince. Les pasteurs se traitant mutuellement en chaire d'hérétiques, Corvin voulut rétablir la concorde, et ne réussit qu'à s'attirer l'animadversion des parties litigantes. Il avait fait ses premières visites à Lemgo avec une mise si recherchée, que plusieurs personnes s'en étaient trouvées scandalisées, et que le pasteur Wegenhorst, à qui l'on avait préféré Corvin, en prit occasion pour le traiter publiquement de pourceau d'Épicure, « d'où résultèrent de nouvelles querelles qui empêchèrent les bons effets des efforts tentés par le Réformateur. » Corvin fut aussi successivement chargé d'assister à plusieurs des assemblées tenues par les États protestants, et renonça finalement à sa place de pasteur à Witzenhausen pour celle de surintendant de la principauté de Lünebourg, où, selon l'intention de la duchesse, il s'occupa de consolider la religion nouvelle, jusqu'à l'époque de sa mort, en 1553[1].

Nul ne l'emporta sur Corvin en zèle et en dévouement pour la société protestante. Il était persuadé que personne ne pouvait méconnaître, au fond, le mérite et la vérité de la doctrine luthérienne; mais que, comme les mœurs des protestants étaient loin d'être conformes à la pureté de leur croyance, leurs adversaires, par un faux raisonnement fort commun dans le monde, accusaient la doctrine elle-même de vices et d'une corruption qu'il eût été juste de n'attribuer qu'à l'inconséquence humaine[2]. « Je m'aperçois, dit-il en 1537, que,

[1] Strieder, Hessische Gelehrtengesch. II, 313 et s. — Hamelmanni opp. p. 1068, 1073.

[2] Utinam id genus exhortationes — sc. de moribus et honestate externa — tam acciperentur et audirentur diligenter ab omnibus, quam sunt diligenter et sincere scriptæ et traditæ ab Apostolis, meliorem fortassis faciem habiturus esset status ecclesiasticus. Ad hæc causa calumniandi illis defutura esset, qui hodie propter malam apud nos vitæ instituendæ rationem adeoque corruptissimos mores, cum nomen Dei, tum verbum ipsum proscindunt iniquissime. Doctrina

malgré notre zèle apparent, nous sommes en réalité fort indifférents et fort lâches. » — « Nous parlons beaucoup de la doctrine évangélique et nous faisons gloire de la posséder pure; et, cependant, combien voit-on parmi nous d'individus sur mille, dont la conduite et les mœurs ne soient pas en contradiction flagrante avec ce qu'elle nous enseigne? Un ou deux à peine[1]. » — Cette contradiction lui causait d'autant plus de déplaisir qu'elle était plus générale, qu'il en fournissait lui-même un triste exemple, et qu'elle semblait comme le caractère distinctif des partisans de la religion nouvelle.

« Il n'est que trop vrai que parmi nous on parle beaucoup de l'Evangile, qu'on ne se lasse point de le prôner, et que cependant on ne fait absolument rien de ce qu'il commande! Et cette anomalie, cette inconséquence n'est pas un fait isolé, ce n'est pas une exception, c'est la règle commune; et je me sens moi-même aussi coupable que les autres, aussi lâche, aussi négligent, aussi vicieux, aussi couvert de péchés qu'aucun autre. Nos adversaires nous adressent des reproches analogues, et *peut-être n'est-ce pas à tort*. Il serait donc bien à désirer que nous nous corrigeassions de nos fautes et devinssions un peu meilleurs, de manière à pouvoir nous rire du diable et de l'enfer, ainsi que de tous ces orgueilleux personnages que la mort balaie chaque jour comme une vile poussière, et qui aujourd'hui quelque chose, ne sont plus le lendemain qu'un foyer de pourriture, un hideux réceptacle de vers[2]. »

Il avoue, dans le même écrit, que les Luthériens s'attachaient à l'Évangile non pas tant pour s'amender que pour masquer leurs mœurs corrompues, et qu'il leur allait fort mal de tant parler de charité, à ces gens dont le cœur n'en renfermait même plus une étincelle.

quidem nostra eo gradum fecit, ut adversarii etiamnum nostri fateri cogantur, vera et recta apud nos doceri. Hoc tantum, quod calumnientur, reliquum est, quod videlicet non tam pure apud nos vivitur, quam doctrinæ hujus professio exigit et requirit. Sed quid facias? Incidimus miseri in ea tempora, quæ et periculis plena sunt, et Christi testimonium habent, quod caritas multorum in iisdem refrigescere debeat. Corvini comment. explicat. in epist. et evangelia. Argent. 1554. f. 237.

[1] Equidem Evangelii doctrinam strenue jactamus, quum interim inter sexcentos vix unus atque item alter conspiciatur, cujus mores, vita, facta, adeoque reliqua fidei exercitia ei doctrinæ respondeant. Corvin, Ausleg. d. Episteln. Wittenberg. 1537, I, 10, — Expositio Decalogi, Symboli Apostolici, etc. Wittenbergæ, 1550. G. 4.

[2] Auslegung der Historie Josephs. o. O. 1541, t. 4.

« Nous sommes tellement dégénérés, nous qui nous vantons d'être chrétiens, que nous n'avons plus du tout d'amour pour le prochain, plus même d'attachement pour nos proches, ayant pleinement réalisé chez nous la parole du Sauveur (saint Matthieu, 24) prédisant le refroidissement de la charité dans les cœurs. Qui vit jamais une race plus égoïste, et en même temps plus impudente et plus indisciplinée? La jeunesse ne craint point Dieu, se moque de la sainte Parole, brave l'autorité, hait les prêtres et passe sa vie dans le mal[1]. »

Corvin, aussi, trouvait, dans la comparaison de l'état des choses avant la Réforme avec ce qui se passait tout autour de lui dans la société protestante, bien des sujets de plainte. Une des choses qui le frappaient le plus, c'était la visible dégénération de la Noblesse. « Ils devraient, disait-il en parlant des Nobles, prendre exemple à leurs ancêtres, qui prouvaient la distinction de leur naissance par leurs vertus et par l'élévation de leurs sentiments, par leur piété, leur sagesse et leur humanité. » — « Ce n'est plus ainsi malheureusement, ajoute-t-il, qu'on l'entend aujourd'hui; et comme l'éducation que reçoivent les enfants, s'accorde parfaitement avec les mœurs et la conduite de leurs pères, on ne peut même pas espérer que l'avenir se fasse meilleur. »

« On se plaint aujourd'hui généralement, et cette plainte n'est malheureusement que trop fondée, qu'il y a partout confusion dans la société, que le monde entier est impie, indiscipliné, corrompu, livré au mal. Mais à qui faut-il en attribuer la faute? N'est-ce point aux parents qui élèvent si mal leurs enfants? Ne sont-ce point les vieux qui forment les jeunes? C'était autrefois un grand honneur pour un prince et pour un gentilhomme d'être instruit et d'avoir reçu une éducation ferme et sévère; aujourd'hui, non-seulement vous ne vous souciez plus de vous distinguer vous-mêmes par vos connaissances, vous portez le dédain de la science jusqu'à regarder comme des extravagants ceux qui l'aiment et la cultivent encore[2]. »

Éclairé par l'expérience qu'il venait d'acquérir, Corvin crut même devoir demander qu'on enjoignît aux pasteurs de se modérer dans la prédication sur la Foi et de pousser, au

[1] A. a. O, l. 3. — Comm. in epp. et evang. f. 53. — Ausleg. d. Hist. Josephs. t. 6.

[2] Bericht, wie sich ein Edelmann gegen Gott, etc. halten soll. Erfurt, 1539. H. N. — V. aussi Ausleg. d. Hist. Josephs. k. b.

contraire, le plus possible à la pratique des bonnes œuvres, observant que, malgré tout le zèle qu'on avait pu mettre à répandre la Parole, les hommes n'en continuaient pas moins à vivre dans une sécurité charnelle, et que si l'on ne s'empressait de suivre une autre méthode, Satan finirait par tout soumettre à son empire[1]. « Si l'entraînement du peuple vers le mal, dit-il quelque part, contraignit les saints Pères à tant appuyer sur la nécessité des bonnes œuvres, que ne devrions-nous pas faire aujourd'hui, dans ces temps malheureux, où toutes les espèces d'iniquités règnent à peu près partout sans partage[2]? »

A Eisleben, ville natale de Luther, la doctrine eut pour prédicateur et défenseur Gaspard Gütel, ancien prieur d'un couvent d'Augustins. Gütel, en 1522, avait commencé par prêcher la Réforme sur la place publique à Arnstadt, puis avait été appelé à Zwickau pour y rétablir la paix entre les Luthériens et les Anabaptistes qui s'y disputaient l'empire[3]. Bien que Gütel fût un zélé partisan de l'opinion luthérienne concernant l'opposition de l'Évangile et de la Loi, cela ne l'empêcha pas de faire, en 1538, l'aveu suivant relativement à la doctrine nouvelle :

« Si l'on voulait jamais, contrairement à la volonté de Dieu, défendre de prêcher l'ancienne loi, comme font plusieurs, qui ne veulent recevoir de l'Évangile que ce qui se rapporte à la grâce, et prétendent à être absous de leurs péchés sans pénitence, on se verrait bientôt forcé d'ouvrir portes et fenêtres à la licence, de laisser à chacun latitude pleine et entière de vivre au gré de ses désirs, et d'abuser, comme il l'entend, au profit de ses passions charnelles, des bienfaits de Jésus-Christ et de la liberté chrétienne, ainsi qu'on en voit déjà de nombreux exemples. On ne demandera pas, sans doute, que je prouve ce que je viens de dire : tout notre peuple, jeune et vieux, bien qu'il fasse tout ce qu'il peut pour ca-

[1] De nostro sæculo negari non potest, quantumvis diligenter in tradendo verbo concionatores versentur, quin homines valde securos et oscitantes habeat. Est enim eorum agrorum, qui et recipere semen evangelicæ veritatis et fructum etiam ferre debebant, mira caritas, ita ut vel imprimis id genus exhortationibus, sc. de Christiana conversatione (nisi forte omnino in sensum reprobum tradi et Satanæ imperio subjici velimus) opus apud nos sit. Comm. in epp. et evang. f. 124.

[2] Postille, Nürnberg, 1556, f. 56.

[3] Unschuldige Nachrichten, 1715, p. 929. — 1727, p. 882.

cher ses méfaits sous le voile de l'Évangile, se distingue assez par son irréligion, son manque de charité, son brigandage, sa fourberie, son avarice et son libertinage, pour qu'on me dispense de toute autre preuve. « Qu'avons-nous besoin, se dit ce peuple pieux, de perdre notre temps à fréquenter le prêche ? Nous avons été baptisés et nous avons la foi : que nous faut-il de plus pour être sauvés? La miséricorde de Dieu est si grande qu'il ne saurait vouloir la mort du pécheur. » S'étant ainsi rassuré, on se moque de la pénitence et du péché, on met de côté toute retenue, l'on viole ouvertement les plus saints commandements de Dieu, sans plus se gêner, toutes les fois que l'occasion s'en présente, et l'on méprise, l'on insulte, l'on traite d'hypocrites et de *prédicateurs de la Loi*, ceux qui s'attachent encore à suivre les préceptes du Décalogue, qui ont encore quelque respect pour la volonté divine. La raison de cette manière de faire, c'est qu'on croit réellement que les péchés nous sont remis sans contrition, sans pénitence, sans le moindre effort de notre part pour commencer une vie nouvelle ; c'est qu'on ne sait pas encore aujourd'hui ce que c'est que la foi, le péché, la grâce et la justice divine. Et voilà le spectacle auquel sont tenus d'assister les ministres de la sainte Parole, voilà ce qu'il leur faut subir, et tels sont les pourceaux avec lesquels ils sont condamnés à vivre [1] ! »

Il dit dans un autre ouvrage qui parut en 1539 :

« Puisque l'impiété, l'injustice, la dureté envers les pauvres, avec tous les genres de péchés et de vices, vont chaque jour en s'aggravant, Dieu ne peut manquer de nous retirer le précieux trésor de sa sainte Parole, et d'affliger l'Allemagne de calamités telles, qu'on regardera comme un grand bonheur d'y avoir échappé par la mort [2]. »

Parmi les premiers et plus actifs partisans de Luther se trouvait aussi Érasme Alber. Né dans les environs de Francfort, Alber avait, pendant les années 1520 et 1521, étudié la théologie à Wittemberg sous Luther, et avait été, dès 1525, attaché à l'école d'Ursel en qualité de professeur. Il avait ensuite introduit le protestantisme dans la petite principauté *des Trois-Chênes*, avait pris le bonnet de docteur à Wittemberg, et, après avoir également, pendant quelque temps, prêché la Réforme dans le comté de Katzenellenbogen, s'était

[1] Gütel vom Gesetz u. Gnade Gottes. Wittenberg, 1538, C. 2, C. 4.

[2] Christliche, brüderliche Vermahnung eines Christen gegen den andern in Sterbensnothen. Magdeburg. 1539, A. 4.

enfin fixé dans la moyenne Marche, où il devint pasteur à Neubrandenbourg. Il se permit un jour, ici, d'adresser quelques observations à l'électeur Joachim II sur l'injustice qu'il y avait de faire peser l'impôt sur des hommes qui, comme les pasteurs, avaient à peine de quoi vivre, et fut pour ce fait banni du pays. Ses auditeurs, eux-mêmes, attachèrent une paire de souliers à sa porte et écrivirent au-dessous : « Lève-toi et va-t-en[1] ! » Dans une lettre écrite en 1542, c'est-à-dire avant sa disgrâce, il se plaignait déjà des dégoûts que lui donnait le faux évangile des habitants de la Marche, et manifestait l'intention d'abandonner leur pays. Après son départ de Neubrandenbourg, il résida successivement à Rothenbourg, à Stade, à Babenhausen, à Magdebourg et à Hambourg, et fut partout, au bout de quelque temps, forcé à la retraite, soit par ses coreligionnaires, soit par ses propres dégoûts, à l'exception de Magdebourg, qu'il fut forcé de quitter à cause de l'opposition qu'il avait faite à l'établissement de l'Intérim. Il écrivait à ce sujet en 1553 : « Ce que m'ont fait souffrir les papistes, n'est rien en comparaison de ce qu'il m'a fallu supporter de la part de nos frères les évangéliques, dont Jésus-Christ a réellement plus sujet de se plaindre que de ses plus mortels ennemis[2]. » — Érasme, dans une de ses lettres à Mélanchthon, parle d'Alber comme d'un homme licencieux, corrompu, dissipateur et perdu de dettes[3]. Luther, au contraire, faisait grand cas de son mérite, jusque là qu'il publia lui-même, en 1542, avec une préface de sa main, un écrit satirique qu'Alber avait dirigé contre les Frères Mineurs.

Ainsi que tous les admirateurs quand même de Luther, Alber avait entièrement adopté la manière de voir de Luther en toutes choses ; de sorte que les opinions, les faits, non plus que les personnes, n'avaient d'importance et de valeur à ses yeux

[1] Strieder, Hessische Gelehrtengesch, I, 26. — Ejectus sum ex Marchia ceu peripsema, quod improbaverim quadruplex exactionis genus evangelicis pastoribus impositum. Lettre à J. Jonas. Corp. Ref. VI, 26.

[2] Alber wider die verfluchte Lehre d. Karlstadter. Neubrandenburg, 1556. Vorr. P. 12.

[3] Nihil jam dicam de puritate vitæ illius, de castitate linguæ, de profusione, de fraudatis creditoribus. Quomodo isti commendant Evangelium hoc novum ? Erasmi epp. Londini, 1642, p. 954.

que suivant leurs rapports de convenance avec la doctrine luthérienne : tout ce que cette doctrine approuvait et soutenait était louable et bon, tout ce qui lui était contraire ou ne s'accordait point avec elle était œuvre de Satan. L'histoire de l'Europe, depuis l'an 1520 jusqu'en 1555, époque à laquelle Alber mourut dans le Mecklembourg où il exerçait les fonctions de surintendant général, n'était à ses yeux qu'une longue chaîne d'événements préparés et réalisés par Satan pour se venger de son mortel ennemi Luther et pour entraver la propagation de l'Évangile. Les personnages qui prirent part à ces faits, ainsi Carlstadt, Zwingle et Calvin, aussi bien que les théologiens de la Sorbonne, étaient tous autant de ministres du diable, de suppôts de l'enfer. « Comme la résistance des Catholiques ne lui avait servi de rien et que l'Évangile continuait à prospérer et à se répandre, Satan résolut d'essayer d'un vrai tour de maître, en nous faisant un ennemi de notre propre frère André Carlstadt, de manière qu'on pût dire de nous que les hérétiques eux-mêmes sont désunis, et soutenir conséquemment que notre doctrine n'a ni fond ni consistance. L'Évangile éprouva bientot après un nouveau préjudice par le fait d'OEcolampade. Plus tard le démon employa Sébastien Frank, qui répandit le doute sur la religion tout entière, et pencha du reste plus particulièrement pour la doctrine zwinglienne. Il y en eut aussi plusieurs auxquels Satan inspira la pensée de soutenir par écrit, qu'il est permis à un chrétien d'avoir en même temps autant de femmes que bon lui semble, ce qui fit reprocher à notre Evangile de n'être bon à rien qu'à favoriser la débauche. Le Malin en porta quelques autres (les Sabbatistes) à rétablir la circoncision et d'autres pratiques de la religion juive. Tout cela fut imaginé dans le but de ruiner l'Evangile, et ce n'est pas tout encore : Satan employa finalement Nicolas Storch, Thomas Münzer et consorts, dont l'enseignement incendiaire fut cause de l'effroyable soulèvement où périrent cent mille paysans. Le démon crut ainsi porter à Jésus-Christ un si terrible coup qu'il ne lui fût plus possible d'en relever jamais. Cependant, quand il vit que l'Évangile était demeuré ferme au milieu de la tempête, il lui créa de nouveaux ennemis en formant la secte des Anabaptistes sous la direction de Melchior Ring, de Melchior Beltzer,

de Michel Sattler, de Pierre Pfeffer, de Jacques Kautz, de Jean Denk et de Louis Hetzer, lequel Hetzer avait à la fois treize femmes. Mais celui de tous qui montra le plus d'empressement à servir la cause du diable, ce fut Érasme de Rotterdam, ce vermisseau plein de fiel et de venin, cet autre Lucien, cet ennemi de la religion, dans lequel il y avait au moins autant de fausseté que de science et de talent. Tous ceux qui ont lu ses livres savent qu'il ne croyait point à la vie future, à l'immortalité de l'âme. Je regarde, pour mon compte, cet homme comme ayant été le pire et le plus dangereux de tous les papistes. Puis, quand ce faux frère, ce flatteur de prêtres s'en fut allé au diable, le vieux serpent, toujours sensible aux blessures que lui avait faites la doctrine de Luther, recommença dans Munster, à l'aide des Anabaptistes, ce qu'il avait fait naguère par Münzer et les paysans : il y excita une révolte, pendant laquelle il se distingua par le meurtre, le viol, par tous les genres de crimes et d'abominations, et, comme cela ne suffisait pas encore pour enrayer le développement de l'Evangile, il mit encore une fois à profit contre nous la malice d'un de nos faux frères, celle de Georges Wizel. Après la défection de Wizel, Satan provoqua pareillement celle de Théobald Billikan, de Thamer, de Gerhard Lorich de Hadamar et de Staphylus. Il mit de plus en campagne l'Espagnol Servet, et plus tard les faux frères Jean Eisleben (Agricola), et Jacques Schenk qui s'est misérablement laissé périr de faim, comme Grikel finira par crever à force de manger et de boire. Toutes ces ruses du diable étant demeurées sans effet, il imagina finalement d'envoyer contre nous une troupe d'incendiaires que le pape avait pris à son service et payait avec les écus qu'il nous a volés au moyen de ses indulgences. Les évêques aussi se cotisèrent pour soutenir cette entreprise, dont l'objet était à la fois de nous ruiner et de nous replonger dans la servitude; les évêques ainsi que les simples prêtres et les moines à qui l'aumône permet de vivre dans l'abondance et le faste, comme dit saint Pierre. Le démon eut en même temps recours à des empoisonneurs, qu'il chargea de gâter nos fontaines, afin de nous réduire par la privation d'eau potable [1]. »

Wider d. verfluchte Lehre d. Karlstadter. P. 6-14.

Alber range également, ailleurs, au nombre des instruments du diable, David Joris, la secte des Loïtes, celle des Anabaptistes; et, parmi les œuvres diaboliques, les divers colloques où les luthériens avaient consenti de se débattre avec les papistes, l'établissement d'un impôt turc, le concile de Trente, l'Intérim, ainsi que la division qui s'était mise entre les princes protestants, etc. « Tout cela ne lui suffit pas encore : Satan poussa les choses jusque là, qu'il finit par séduire et ranger de son côté les théologiens les plus distingués, qui tous se mirent à adiaphoriser et ne craignirent point de confondre notre bien-aimé Sauveur avec le Génie des abîmes. Il sut même si bien faire que les Evangéliques, nos propres frères, se cotisèrent afin de détruire la ville de Magdebourg [1]. — Enfin, comme couronnement de son œuvre, il porta plusieurs de nos faux frères, Osiander, Stankarus, l'hérétique Lasko et Calvin le sacramentaire, à lui prêter leur concours pour entraver la marche du développement de notre Évangile. » — C'est ainsi que les Alber, les Amsdorf, les Spangenberg et, en général, tous les vrais disciples de Luther enseignaient l'histoire au peuple dans les temples et à la jeunesse dans les écoles ! Alber comptait aussi parmi les principaux obstacles suscités par le Malin au progrès de l'Évangile, le scandale causé par l'état des mœurs dans la société protestante.

« Il y eut un grand nombre de personnes qui se détournèrent de notre église, parce qu'elles virent que la plupart d'entre nous, tout en se glorifiant de suivre l'Evangile, n'étaient cependant au fond de l'âme que de misérables polissons. Si je n'étais pas si sûr de la vérité de notre doctrine, j'avoue que pour mon compte cela me scandaliserait également très-fort. — Le démon, dit-il ailleurs, réussit réellement à imprimer une flétrissure à l'Evangile par le mépris que lui témoignaient tous ces avares, ces accapareurs, ces débauchés, ces adultères et ces ivrognes qui se vantaient de s'être rangés sous sa glorieuse bannière. Il y en avait aussi parmi les évangéliques qui s'étaient enrichis en volant les églises, et qui, cependant, se seraient plutôt fait arracher l'âme que de donner une obole aux pauvres. C'est ainsi, c'est par la conduite scandaleuse des faux évangéliques, que Satan parvint à détourner une quantité de personnes de la parole divine, en leur faisant croire que rien de bon ne saurait naître de notre doctrine [2]. »

[1] A. a. O. P. 18. — [2] A. a. O. P. 11, 13.

« Le monde, dit-il dans un autre ouvrage, voudrait bien aujourd'hui n'avoir pour pasteurs que des Antinomiens, qui, ne tenant aucun compte de la Loi, se contenteraient de lui prêcher l'Evangile ; car ces bonnes gens ne se soucient point du tout d'être repris et corrigés, et s'imaginent pouvoir, après leur mort, monter droit au ciel, sans s'être débarrassés du fardeau de leurs turpitudes. Et cependant Dieu ne peut supporter le péché ! Qu'en résulte-t-il ? C'est que ce qui n'a point de place au ciel appartient de droit à l'enfer ; et c'est en effet là que se précipite le monde, poussé par ces prédicants charnels, par ces chiens sans voix, qui, eux aussi, voudraient avoir du bon temps et jouir un peu de la vie, contrairement aux prescriptions les plus formelles de l'Evangile[1]. »

Dans ses cantiques, Alber attribue cette corruption générale des mœurs à la caducité du monde et à l'approche du jugement dernier.

Non, le monde ne saurait durer davantage :
Il est vieux, usé, vermoulu, détraqué;
Incapable de soutenir plus longtemps le poids qu'il porte,
Il ne peut tarder de s'écrouler, de finir. —
Non, depuis l'origine du monde,
Jamais, Jésus-Christ l'a prédit
Dans son adorable Évangile,
On ne vit corruption pareille :
« Plus de charité, plus de foi nulle part;
Mais partout la ruse, la fourberie, la malice,
Et l'homme puissant, pour augmenter ses trésors,
Dépouillant l'indigence du fruit de ses sueurs. »

Eberhard Weidensée, ancien doyen et lecteur à l'école abbatiale d'Halberstad, devint, en 1524, pasteur de la paroisse Saint-Jacques à Magdebourg, d'où le peuple, ameuté par son collègue Grautopf, dont il avait combattu l'Anabaptisme, le força bientôt après de se retirer. Il se rendit ensuite à Hadersleben, et fut chargé par le roi de Danemark d'y faire un cours de théologie, auquel tous les pasteurs des districts de Hadersleben même et de Doerning furent tenus d'assister afin de s'y familiariser avec la doctrine nouvelle. Weidensée contribua plus tard à introduire la Réforme à Schleswig et à Holstein, puis devint prédicateur de la cour de Danemark, et mourut enfin en 1547, après avoir été nommé surintendant à Goslar. — Il publia, l'année même de sa mort, un écrit

[1] Alber vom. Basilisken zu Magdeburg. o. O. 1550. D.
[2] V. Wackernagel, deutsches Kirchenlied. P. 219, 220, 231.

ayant pour titre : *Avertissement adressé à tous les chrétiens, pour qu'ils se corrigent du vice de l'intempérance*, dans lequel il se plaint de l'existence, en Allemagne, « de cette foule innombrable d'épicuriens indifférents, grossiers, ivrognes et incrédules qui, s'ils ne professaient point ouvertement l'athéisme en principe, étaient du moins athées dans la pratique.» — « Par notre gourmandise et notre ivrognerie, dit-il quelque part dans cet opuscule, nous sommes, nous autres Allemands, devenus comme des brutes, grossiers, impudents, indisciplinables, aussi mauvais, que dis-je? cent fois pires que des juifs[1]. »

Tilemann Krage avait, en 1547, quitté sa place de pasteur à Kiel pour se charger de celle de surintendant à Hildesheim; mais à peine fut-il installé dans son nouveau poste, que les prédicants l'accusèrent d'avoir répandu des doctrines erronées sur la Cène et sur l'usage de la Loi, ce qui les anima tellement les uns contre les autres, que le Conseil de la ville se vit contraint de destituer le nouveau venu. Krage obtint ensuite la place de pasteur à Nordheim et y eut également une querelle avec son collègue Sixte Sonthag, à propos de la question de savoir jusqu'à quel point le premier homme, après sa déchéance, avait conservé sa ressemblance avec son divin modèle. Le Conseil, pour mettre fin au débat, qui était aussi devenu passablement scandaleux, fut encore ici dans le cas de renvoyer les deux combattants[2]. Krage publia, en 1549, sur la question qui avait fait l'objet de sa dernière querelle, un ouvrage dont Mélanchthon voulut lui-même fournir la préface. Bien que cet écrit soit à peu près exclusivement consacré à des discussions théologiques, l'auteur y a cependant aussi dit quelques mots sur les résultats produits jusqu'alors par le nouvel Evangile.

« Non, il n'y a plus de vérité, de charité, de miséricorde parmi les hommes. Le monde est tellement enfoncé dans la malice, il est si plein d'astuce et de ruse, et a si peu d'amour pour son Créateur, si peu de charité pour le prochain, qu'il semble ne plus pouvoir aller plus loin dans la voie du péché. Non, en vérité,

[1] Kettner, Clerus Magdeburgicus. P. 441. — Nordalbingische Studien, II, 1, 129. — Weidensee, Ermahnung, etc. Augsburg o. J. C. 2. C. 4.

[2] Molleri Cimbria litter. II, 154.

non, cela ne saurait durer davantage. Le jour suprême approche, l'univers est sur le penchant de sa ruine. Il n'y a plus de foi, plus de confiance, plus de vérité dans la parole. La charité est éteinte, la malice a pris le dessus et règne partout sans partage. Combien y a-t-il encore de princes qui soient pieux et craignant Dieu, et qui aient conservé de l'estime pour les choses honnêtes ! Ce qui de tout temps a passé pour louable, est devenu répréhensible *sous le règne de l'Evangile*[1]. »

Nicolas Medler était un des réformateurs qui eurent avec les théologiens de Wittemberg les relations les plus intimes et les plus suivies. Il était même en correspondance avec Luther ainsi qu'avec Mélanchthon et Justus Jonas. Né à Hof, il n'avait guère que vingt ans, qu'il faisait déjà, à Wittemberg, un cours d'Écriture-Sainte. Il parcourut plus tard la Thuringe et la Franconie en prêchant la doctrine nouvelle, se rendit en Bohême, s'arrêta quelque temps à Éger en qualité de pasteur, puis à Hof, dans sa ville natale, comme pasteur et recteur, jusqu'en 1531, époque à laquelle il alla se fixer à Wittemberg, où, en 1535, il obtint le bonnet de docteur en théologie sous le rectorat de Justus Jonas. Il fut, en 1536, envoyé comme pasteur et surintendant à Naumbourg. Il ne passa pas une année dans cette nouvelle résidence sans avoir à s'escrimer contre une personne ou contre une autre, contre Sébastien Schwebinger, par exemple, à qui son érudition philologique avait fait donner le nom de *Grec*. Schwebinger, le Grec, accusa Medler de l'avoir traité, lui Schwebinger, en chaire, dans l'église Saint-Wezel, de rêveur, de fanatique et d'anabaptiste, d'avoir, dans ses emportements de colère, avancé les plus indignes mensonges, d'avoir blasphémé, et d'avoir également manqué à la charité, à la justice et à l'honneur.— «Dites-moi, mes chers messieurs, quelles sont les personnes, si ce ne sont les flatteurs, pour qui Medler éprouve quelque sympathie, ou avec qui seulement il puisse vivre en bon accord ? Quiconque ne se fait point son adulateur, quand ce serait le plus digne, le plus pieux des hommes, est nécessairement un hérétique, un suppôt de l'enfer[2]. » — Il dit plus loin que Medler

[1] Krage v. Bilde Gottes in den ersten Menschen. Magdeburg, 1549. B. 3, P. 3. R. 2.

[2] Foerstmann, neue Mittheilungen, II, 218.

était « un séditieux, une âme avide de sang, qui aurait volontiers excité l'électeur contre l'évêque et son clergé, contre ces polissons, comme il les appelait, s'il avait eu quelque chance d'y réussir. » — Medler, de son côté, mandait à Justus Jonas « qu'il n'était pas un pasteur dont Schwebinger ne se permît de critiquer l'enseignement aussi bien que la conduite; qu'il en usait ainsi vis-à-vis de lui Medler, et que, non content de cela, il répandait parmi le peuple des opinions contraires aux croyances généralement admises[1]. »

Medler présida, conjointement avec Luther, au sacre de l'évêque luthérien Amsdorf, et se brouilla toutefois, dès l'an 1542, avec ce dernier, à l'occasion des discussions qui s'étaient élevées relativement aux bénéfices entre le nouvel évêque et le Conseil de la ville. « La nature ambitieuse de Medler, disait Luther dans une lettre à Amsdorf, me déplaît très-fort; et si je restais dans votre ville, je ne cesserais de lui résister et de faire tous les efforts pour le forcer à se tenir tranquille. » Luther conseille ensuite à l'évêque d'agir, relativement aux pasteurs que Medler avait proposé de faire bannir, comme lui-même eût fait à sa place, et de ne point souffrir que Medler le traitât « comme un zéro[2]. » — Medler eut peu de temps après, c'est-à-dire en 1545, une querelle avec son collègue le pasteur Mohr, parce qu'à son gré celui-ci ne tonnait point assez en chaire contre le pape et les papistes[3]. Cette querelle prit chaque jour un caractère plus acrimonieux : en vain l'Université, pour rétablir la paix, leur observa qu'ils se compromettaient et compromettaient la religion avec eux; que la postérité ne saurait que penser en apprenant que les défenseurs de l'Évangile s'étaient, pour de si futiles causes, livrés à des querelles si vives; et qu'en agissant de la sorte on scandalisait le peuple, qu'on l'éloignait de la vraie doctrine, et qu'on exposait ainsi la doctrine elle-même à périr[4]. Mohr se défendit près de l'évêque Amsdorf et de Luther, que l'élec-

[1] L. c. Brief Medlers. III, 110. — [2] Edit. de Walch. XXI, 1481.

[3] On lit dans une ancienne chronique manuscrite (V. Schamelius Numburgum Litter. p. 25) : « Des affaires forcèrent, pendant les fêtes de Pâques, le docteur Medler à quitter cette ville. M. Georges Mohr fut aussitôt après accusé de s'être abstenu d'attaquer et d'injurier le pape en chaire, et fut pour cela privé de sa place de pasteur. »

[4] Corp. Ref. V, 773.

teur avait chargés de prendre connaissance de la querelle, en observant qu'il avait, pendant plusieurs années, prêché l'Évangile à Wittemberg et ailleurs, et qu'il y avait si peu ménagé les papistes que plusieurs fois on lui avait reproché son acharnement à leur égard. Malheureusement pour lui, Mohr ne put point prouver qu'il avait fait de même à Naumbourg, et il fut privé de son emploi. Luther, cependant, lui écrivit quelque temps après pour le consoler. Mohr tomba dès lors dans une profonde mélancolie et mourut dans cet état ; tandis que Medler, qui avait commencé la querelle et qu'on avait également frappé de destitution[1], faisait des vœux, dans une lettre à Streitberger, « pour que Dieu accordât enfin quelque repos à sa vieillesse, s'il ne préférait le retirer de ce monde méchant et corrompu[2]. » — Medler fut, la même année, nommé surintendant à Brunswick, où il ne manqua pas non plus de mauvaises affaires. Il poursuivit un jour, l'épée nue à la main, sa femme dont le caractère était, dit-on, fort acariâtre ; et comme le bourgmestre lui adressait à ce sujet quelques reproches, il lui fit cette réponse grossière : « Tâchez de vous arranger avec votre propre g....; pour moi je saurai bien venir à bout de la mienne sans votre assistance. » Ces paroles furent bientôt répandues dans toute la ville, et devinrent dès lors une sorte de dicton populaire[3]. Medler nous a du reste également transmis une peinture assez affligeante de l'état moral du peuple dans la société luthérienne. Æpinus ayant écrit aux pasteurs de Brunswick pour les prier, au nom des pasteurs de Hambourg, de se tenir en garde contre les piéges de l'Intérim, Medler fut chargé de faire la réponse, dans laquelle se trouve entr'autres le passage suivant :

« Ce qui, dans cette grave situation, éveille le plus notre sollicitude, c'est l'indifférence et la sécurité du peuple. Veuillez nous aider de vos conseils et nous dire comment, à votre avis, il serait possible d'établir un peu plus de moralité dans notre église ; car

[1] Schlegelii initia ref. Coburg. p. 226 ss. — Unschuldige Nachrichten, 1740. p. 514 et suiv. — De Wette v, 761.

[2] Nosti, me fere singulis annis tale certamen habuisse propemodum in Naumburgensi ecclesia. Utinam Deus nunc tandem in mea senecta det aliquo modo mihi quietem, vel miserum me hominem ex isto pravo mundo ad se vocet. Epp. Melanchth. ad Medlerum ed. Danzius. Jenæ 1825, p. 37.

[3] Rehtmeyer, Braunschweig. Kirch. Hist. III, 197.

la persévérance de notre peuple dans le vice, son dédain pour la sainte parole et pour les prières dites en commun, et cet incroyable abus qu'on fait de la saine doctrine, nous semblent à tous être la source de très-grands périls [1]. »

Dans une de ses lettres à Jonas (1547), il s'exprime en ces termes :

« Que ne puis-je m'entretenir, une heure seulement, avec vous sur la situation de notre église ; car je crains bien moins la ruse et la puissance de nos adversaires que l'ingratitude et la lâcheté de nos propres frères. Il ne se passe pas un jour sans que j'apprenne des choses qui me font presque mourir de douleur. La corruption est grande dans nos paroisses, principalement parmi la jeunesse ; mais grand aussi l'esprit d'intrigue et de domination parmi nos pasteurs ! Je tremble en songeant à ce que tout cela peut devenir. »

Medler était de nature assez porté pour les moyens violents, quand il se croyait assez fort pour y avoir recours. L'électeur l'ayant, en 1541, autorisé à prêcher dans la cathédrale de Naumbourg qui jusque là n'avait pas encore été livrée au culte protestant, Medler entra dans cette église après en avoir fait enfoncer les portes à coups de hache. Quelques années après, il ne déploya pas moins de violence contre les images des saints et les autels catholiques [3]. — Il s'était donné beaucoup de peine pour doter Brunswick d'une école ; mais s'étant, plus tard, brouillé avec le recteur et quelques-uns des professeurs, il cessa de s'intéresser à cet établissement, qui ne tarda pas dès lors à tomber en décadence [4]. Le séjour de Medler à Brunswick fut donc également marqué par une suite non interrompue de haines et de querelles. On lui reprochait

[1] Unum est, quod nos in hac gravissima causa maxime contristat, vulgi nempe securitas et ignavia. — Quare nobis consilium vestrum communicetis, quomodo rectius aliqua in nostris ecclesiis vitæ emendatio institui posset. Videmus enim populum in suis vitiis, præsertim in neglectu Dei Verbi et communium ecclesiæ precum nimis oscitanter perseverare, ideo propter hujus sinceræ doctrinæ abusum maximum nobis omnibus periculum imminere videtur. Rehtmeyer. III. Beil. p. 35.

[2] Foerstmann, Mittheilungen. II, 154.

[3] Les habitants de Brunswick suivirent l'exemple de leur réformateur : ils dévastèrent, en 1550, le couvent de Riddagshausen, arrachèrent le grand crucifix qui ornait l'église, lui coupèrent la tête et le « suspendirent par un bras à une branche d'arbre devant les ruines du couvent. » Rehtmeyer. III, 192.

[4] A. a. O. III. 196. — Schamelius p. 36.

de ne faire aucun cas de ses confrères, qui étaient cependant alors au nombre de quinze dans cette ville, et d'avoir toujours tout voulu faire à lui seul, sans leur concours. Il quitta finalement Brunswick (1551), sans avoir pris congé de personne, et se rendit près du duc d'Anhalt à Bernbourg, où peu de semaines après il termina sa carrière.

III.

Pasteurs de l'Allemagne du Sud :

MICHEL HOEFER, JEAN KLOPFER, MELCHIOR AMBACH.

Nous avons encore à parler ici de trois pasteurs de la basse Allemagne qui appartiennent également à cette première période de la Réforme. Le premier, Michel Hoefer, chapelain du comte de Wertheim, est l'auteur d'un écrit où il menace l'Allemagne de toutes les vengeances célestes, parce qu'ayant été choisie entre toutes et comblée des plus précieux dons de l'Evangile, elle ne savait point apprécier cet inappréciable trésor, ou n'en faisait quelque cas qu'en tant qu'elle pouvait le faire servir à favoriser et à masquer ses turpitudes. « Voilà bien des années que nous sommes en possession de cette divine parole : quel usage en avons-nous fait? C'est comme si nous ne l'avions point : nous la dédaignons et montrons au contraire le plus vif penchant pour tous les genres de vices. Car à quelle époque fut-on plus ami du faste, plus intempérant et plus débauché; quand l'impiété, quand le blasphème furent-ils plus communs parmi les personnes de tout âge et de tout sexe, que depuis qu'on a été inondé de grâces et de faveurs[1]? »

Le pasteur Jean Klopfer, de Bolheim dans le Wurtemberg, nous fait, dans un écrit dédié en 1546 au duc Ulric, de la situation des communes protestantes une peinture plus affli-

[1] Hoefer : wessen man sich io diesen Gefaehrl. Zeiten halten soll. o. O. B. C. C. 2.

geante encore. Elles étaient, à l'entendre, « pleines de corruption et d'improbité, et enfoncées, jusque par-dessus les oreilles, dans tous les genres de vices et de péchés. » Mais c'est surtout sur le compte de la jeunesse, de cette jeunesse grandie sous l'influence de la doctrine nouvelle, qu'il s'exprime avec défaveur.

« Il n'y a plus ni honte, ni pudeur, ni modestie, ni discipline, ni honneur, non plus même de respect pour le saint nom de Dieu, parmi cette jeunesse dégénérée qui ne veut entendre parler ni d'éducation ni de réprimande. Nous sommes tellement aveuglés sur notre propre compte et tellement endurcis dans le mal, que nous ne reconnaissons même point le déplorable état où nous sommes, etc. On ne trouve plus guère non plus chez nous de piété, ni de confiance en Dieu, ni de foi même, autrement on en verrait les fruits ordinaires, les bonnes œuvres, l'amour du prochain, la miséricorde, etc., dont il n'existe plus rien parmi nous qui nous prétendons cependant des évangéliques, tandis que l'impénitence, l'impiété, l'incrédulité, la méchanceté, l'insubordination et l'impatience abondent, et qu'on se livre de toutes parts à une manière de vivre désordonnée, sauvage, et de tout point antichrétienne. — La plupart d'entre nous considèrent les Saintes-Ecritures comme un tissu d'absurdités, comme des fables, des contes de vieilles femmes, et font sans doute partie de cette race d'hommes pervers que saint Pierre a dit devoir, vers la fin des temps, scandaliser le monde par leurs mœurs licencieuses et l'abomination de leur conduite [1]. »

Le Réformateur eut le chagrin de voir ces mêmes hommes qu'il avait aidé à retirer des ténèbres du papisme, se détourner volontairement de la lumière de l'Evangile et insulter cette sainte parole et ses ministres, « de telle sorte qu'on n'eût pas eu lieu de s'étonner si le Ciel avait frappé la terre d'une complète stérilité. » Le déplaisir de Klopfer lui arracha finalement ces reproches à l'adresse de ses coreligionnaires de toutes les classes :

« Vous regrettez le sacrifice de la messe et toutes les autres abominations du papisme, tandis que nos prédications et la parole divine elle-même sont par vous taxées d'imposture. Qu'en résulte-t-il? c'est que vous vous exposez de la sorte à la vindicte divine, qui ne peut manquer de vous frapper. Il est aussi, parmi le peuple, un grand nombre d'individus qui se font remarquer par l'indignité de leur langage, et qui se permettent les plus révol-

tants blasphèmes contre la parole de Dieu, contre le précieux Evangile de Jésus-Christ et ses ministres, celui-ci, par exemple : « Que Dieu vous confonde, vous autres disciples de Luther, ainsi » que votre nouvelle doctrine, à l'aide de laquelle vous nous avez » induits en erreur et avez attiré sur nous cette malheureuse » guerre et toutes les autres misères qui nous affligent [1] ! »

Melchior Ambach, cinq ans après Klopfer, fit également paraître un écrit, dans lequel il nous a laissé quelques renseignements sur les causes de l'engouement qu'on avait d'abord montré pour la doctrine luthérienne et qui fut si vite remplacé par l'indifférence, ainsi que sur celle de la stérilité qui semblait de son temps avoir frappé la parole des ministres du nouvel évangile. Ambach, après avoir exercé pendant une dizaine d'années les fonctions de pasteur à Steinbach sur le Necker, accepta, vers 1540, une place de prédicateur à Francfort-sur-le-Mein, et fut destitué quinze ans après, en même temps que son collègue Jean Lullius, pour avoir soutenu quelques-unes des opinions calvinistes[2]. Dans son ouvrage, qui fut publié en 1551, il fait interpeller de la manière suivante, par le Sauveur, ceux qui, sans devenir meilleurs, jouissaient alors des bienfaits de la prédication évangélique :

« Le nom de l'Evangile fait encore, il est vrai, résonner les voûtes de nos temples, mais hélas ! sans résultat pour la conduite et le cœur. La plupart l'accueillent volontiers, mon Évangile, parce qu'ils le trouvent favorable à la liberté charnelle, parce qu'ils ont trouvé le moyen de le faire servir à la satisfaction de leurs désirs. — Pour ce qui est des princes évangéliques, la seule chose qui leur plaise et qu'ils aient apprise dans mon Evangile, c'est ce que j'y ai dit dans l'intérêt de leur pouvoir. — Ils l'acceptent aussi tous avec empressement dans ce qu'il peut avoir d'utile pour l'augmentation de leurs trésors et la conservation de leur autorité temporelle ; mais combien en voit-on qui, en se rangeant sous ses drapeaux, s'y soient véritablement proposé ma gloire et celle de mon divin Père ? Ils portent une main rapace sur les biens de l'Eglise, qu'ils distribuent à leurs enfants mal élevés, à leurs courtisans, aux écrivains sans conscience, et souvent à mes plus acharnés ennemis. — Que les paroisses soient

[1] Klopfer, Ueberaus feine, schoene Vermahnung zur Busse u. Besserung unsers sündl. Lebens. Augsburg. 1546. A. 3, 4. G. 3.

[2] Lersner, Chronik v. Frankfurt, a. M. I, 2, 65 ; II, 2, 216.

bien ou mal administrées, que les écoles périclitent ou prospèrent, que la jeunesse reçoive ou ne reçoive pas l'éducation qui convient à des natures intelligentes, voilà qui ne les occupe guère.— Les ministres de mon Evangile sont bien souvent comme d'autres Elie, réduits au pain sec et à l'eau claire, et encore! Mais qu'est-ce que cela vous fait à vous autres, princes de la terre? Pourvu que les biens de l'Eglise vous aient procuré les moyens de vivre commodément, vous et ceux qui vous servent, peu vous importe que de pauvres pasteurs, leurs femmes et leurs enfants manquent du nécessaire, et n'aient pas même de quoi se vêtir? Quant aux personnes qui s'adonnent, dans les villes, au commerce, seigneurs trafiquants et négociants de toute espèce, elles montrent à me servir bien moins de zèle encore, à moins que ma livrée ne puisse servir de voile à leur liberté, que dis-je? à leur licence, à leur impudence charnelle. — Les bourgeois et les artisans, eux aussi, se montrent indifférents, lâches et dégoûtés de mon Evangile, qui, cependant, dans le principe, avait trouvé chez eux un assez favorable accueil, bien plus favorable assurément que chez ces magnifiques seigneurs à l'âme orgueilleuse et sèche.— Aujourd'hui, qui le croirait? on trouve, à la ville comme dans les campagnes, une nombreuse jeunesse déjà dans l'adolescence, qui ne sait ni le Symbole, ni le Décalogue, ni même l'Oraison Dominicale.— Personne chez les grands, pas plus que parmi le peuple, ne veut plus entendre parler ni de discipline ni d'éducation de la jeunesse. Mes ministres, mes prédicateurs eux-mêmes, un grand nombre d'entre eux au moins, se sont aussi visiblement relâchés dans leur zèle, et afin sans doute d'en pouvoir consacrer davantage à l'intempérance, abrégent autant qu'ils peuvent le temps qu'ils sont forcés de donner à la prédication de mon Evangile [1]! »

[1] Ambach : Klage Jesu Christi über die vermeintlichen Evangelischen. Frankfurt a. M. 1551. B. 2. D. 3. E. et s.

IV.

Nüremberg :

ANDRÉ OSIANDER, LINK, ALTHAMER, GUY DIÉTRICH, CULMANN, WALDNER, BESLER, HELING.

Après Wittemberg et Strasbourg, ce fut Nüremberg qui occupa le premier rang parmi les métropoles de la société protestante. Riche, puissante, possédant un territoire aussi étendu que celui d'un duché, et jouissant au loin d'une égale célébrité par ses hommes d'Etat, ses savants et ses artistes, Nüremberg avait tout ce qu'il fallait pour devenir le centre de la Réforme dans l'Allemagne méridionale; et de fait c'est là, c'est dans cette église que les villes impériales environnantes, qu'Augsbourg, qu'Ulm, que Donauwerth, que Winds'heim, que Weissenburg, Schwaebischhall, Rotenbourg et Ratisbonne, allaient chercher des lumières, puiser des inspirations et demander des conseils. Le margraviat protestant d'Ansbach n'était lui-même, tout entier, qu'une grande succursale de l'église de Nüremberg. Cette ville ayant de bonne heure fourni de nombreux partisans aux Séparatistes, aux petites sectes de toutes les couleurs engendrées par la doctrine protestante, on conçoit que les pasteurs dussent, plus qu'ailleurs encore, s'y voir dans le cas de recourir à la protection du pouvoir temporel. Le Conseil de la ville leur avait fait remporter la victoire sur la population catholique, et pour prix de ce service les avait asservis et les tenait dans une entière dépendance de sa volonté suprême. André Osiander occupait le premier rang parmi ces pasteurs et prédicateurs. Il n'avait encore que 22 ans, quand, en 1520, il fut nommé professeur d'hébreu à Nüremberg. Il remplit ces fonctions pendant deux ans, se mit ensuite à prêcher la doctrine nouvelle, et, s'étant ainsi fait quelque réputation, fut enfin nommé prédicateur de l'église Saint-Laurent. Il assista plus tard aux conférences de Schwabach et de Marbourg, ainsi qu'à la diète

d'Augsbourg, où ses talents et son érudition le placèrent de suite au premier rang parmi les Réformateurs. Autour de lui vinrent successivement se grouper Dominique Schleupner, le nouveau prédicateur de Saint-Sébald, Thomas Venatorius, qui avait déserté son couvent de Dominicains et venait d'être nommé pasteur du nouvel hôpital; puis le recteur Léonard Culmann, ainsi que Wenceslas Link, ancien provincial des Augustins, et intime ami de Luther; et plus tard André Althamer, qui venait d'être nommé diacre à Saint-Sébald. Indépendamment de ces personnages, les deux doyens Georges Besler et Hector Poemer, et avec eux l'ancien abbé du couvent de Saint-Eloi, et enfin Blaise Stoeckel, ancien prieur de Chartreux, prirent également une part active à l'introduction de la doctrine nouvelle dans la ville qui nous occupe.

L'union des prédicateurs protestants de la même ville se maintenait d'ordinaire assez bien, tant que la lutte contre les Catholiques leur faisait de la communauté de leurs efforts une condition de succès et par conséquent d'existence; mais elle ne se prolongeait guère au delà, et ne dura non plus davantage à Nüremberg. Ici comme ailleurs, comme partout, leur victoire fut aussitôt suivie d'un état permanent de guerre et de dissensions intestines, qui se prolongea jusque dans les premières années du siècle suivant. Osiander ayant soumis à l'acceptation de ses confrères le projet d'une nouvelle organisation ecclésiastique que le conseil l'avait chargé de faire, pour le margraviat d'Ansbach aussi bien que pour la ville de Nüremberg, les pasteurs Schleupner, Link et Blaise Stoeckel refusèrent de l'adopter[1], et en proposèrent un autre

[1] Nous trouvons à ce sujet, dans une lettre d'Osiander au chancelier Vogler, le passage suivant : « Sur cela ils se réunirent entre eux, sans m'en prévenir, et rédigèrent à mon insu un nouveau projet d'organisation, dont je n'eus connaissance que quand Jean Eckinger de Kempten vint me demander ce que signifiait certain bruit qui courait le pays, à savoir que le pasteur d'Ulm venait d'écrire à celui de Memmingen, c'est-à-dire un fanatique à un autre, et lui mandait que les prédicateurs de Nüremberg étaient en désaccord entre eux; que moi, Osiander, j'étais retombé dans le papisme, et que je devais avoir fait un livre rempli d'erreurs et de fausses doctrines dont mes confrères n'ont pas voulu souffrir la publication. J'appris le lendemain que des bruits analogues circulaient aussi dans notre ville; qu'on m'accusait d'avoir fait de mauvaise besogne, et que les autres prédicateurs, mes collègues, doivent s'être réunis à la Chartreuse et avoir défait mon ouvrage. Religionsakta (d. Nürnberg. Conserv.) T. IX. n. 8.

qui fut agréé par le Conseil, mais excita le mécontentement d'Osiander, en ce qu'il y était dit que la loi ne regardait que le vieil homme, tandis que l'Evangile se rapportait à l'homme nouveau, à l'homme régénéré. Osiander pensait que c'était plutôt le contraire qui était la vérité[1].

Osiander commença d'ailleurs aussi, dès 1531, à modifier une partie de ses premières idées de réforme, soit qu'il s'aperçût que le mouvement opéré sur une pente si rapide ne pouvait manquer de conduire à un précipice, soit qu'il fût effrayé de l'influence funeste que la nouvelle doctrine avait alors déjà visiblement exercée sur les âmes. Il avait puissamment contribué à faire abolir à Nüremberg la confession en usage chez les catholiques, et à faire remplacer l'absolution individuelle par l'absolution collective; et cependant lui-même fit, en 1533, une série de discours, dans lesquels il s'attachait particulièrement à combattre la nouvelle organisation à cet égard. Il y disait, entre autres, que l'absolution collective n'est nullement fondée sur la parole évangélique, que c'est une pratique impie, une invention du diable, qui n'est guère utile qu'aux débauchés et aux fripons, et qu'il fallait être fou pour la donner, et plus fou encore pour la recevoir. — Comme ses collègues soutenaient les principes contraires, ce désaccord donna lieu bientôt à une polémique aussi acerbe que vive. C'est en vain que le Conseil défendit à ses prédicateurs de s'occuper de cette question en public, Osiander ne tint point compte de la défense. Le Conseil s'étant convaincu qu'il ne parviendrait point lui-même à rétablir la paix, s'adressa finalement aux théologiens de Wittemberg et les chargea de prononcer sur la valeur des deux opinions, ce qui les embarrassa fort. Ils crurent se tirer d'affaire par un moyen terme, et décidèrent que l'absolution individuelle était bonne, que la collective ne l'était pas moins, et que l'on devait conséquemment être libre d'employer l'une ou l'autre. Osiander, peu satisfait de cette réponse, observa que dès lors que les fidèles pourraient prendre part à la Cène après avoir reçu leur part d'une absolution collective, on ne devait pas s'attendre à ce que personne se souciât de se présenter

[1] A. a. O.

individuellement au tribunal de la pénitence, et Mélanchthon fut bien contraint lui-même d'avouer que la remarque était juste[1].

Ce qui semble avoir affecté Osiander plus encore que ce débat sur l'absolution, c'est la conviction que, malgré tout le zèle qu'on avait mis à le prêcher, le peuple avait plutôt perdu que gagné sous le rapport de la religion et des bonnes mœurs. Une épidémie, qui en 1533 se déclara dans Nüremberg, lui permit également d'observer les faits dont avait déjà été si fort surpris Luther à Wittemberg. Deux ans après, il écrivit au Conseil pour lui offrir sa démission et accompagna son offre des réflexions suivantes :

« Je ne dirai pas comment ils respectent la parole divine, et comment ils se montrent reconnaissants envers moi qui la leur ai fait connaître, ces gens qui se disent évangéliques et qui en effet jouissent de tous les avantages, matériels aussi bien que spirituels, attachés à l'Évangile : la chose est trop évidente pour qu'il soit nécessaire que j'en parle[2]. »

On parvint toutefois à le faire rester encore, et cela d'autant plus facilement qu'on venait de lui donner pour collègue un homme fort distingué, Guy Diétrich, ami et ancien disciple de Mélanchthon et de Luther. Cependant la querelle relative à l'absolution n'était pas encore terminée : elle recommença bientôt de plus belle, par suite d'une addition qui avait été faite par Link à la formule de l'absolution collective, et par suite aussi d'une attaque fort vive qu'Osiander s'était permise à ce sujet contre les autres théologiens, ses collègues. Le Conseil lui ayant fait adresser des observations à cet égard par une députation composée de quelques-uns de ses membres, Osiander répondit[3] :

« Que, dans son discours du dimanche précédent, il avait attaqué ses collègues, parce qu'il espérait ainsi provoquer une explication sur cette affaire ; qu'il y avait douze ans qu'il prêchait à Nürem-

[1] Il dit dans une lettre à Georges, duc d'Anhalt : Norimbergæ vidimus exemplum; pauciores petunt privatam (absolutionem), cum recitetur publica. V. Strobel a. a. O. p. 28.

[2] Literarisches Museum. II, 206.

[3] Lazare Spengler : was zwischen einem ehrbaren Rath zu Nürnberg und Herrn Andreas Osiander der gemeinen Absolution halb ungefaehrlich gehandelt worden ist. » Mscr. des Nürnberg. Conserv. n. 298. f. 1 ff. 83.

berg, sans que jamais, il pouvait en mettre la main au feu, il eût rien enseigné qui, de près ou de loin, ressemblât à l'erreur ; qu'il consacrait son temps à l'étude et sacrifiait son repos et sa santé au soin d'instruire et de diriger les âmes, tandis que ses confrères se livraient doucement aux loisirs de la promenade et du jeu ; que du reste il voyait aussi plus clair et plus loin que les autres prédicateurs, etc., etc.; qu'il savait les propos erronés et fanatiques que plusieurs pasteurs avaient tenus récemment à un souper ; et que s'il venait à mourir, on verrait bien de quelle nature étaient les services de ses collègues, et de combien de contradictions et de misères il avait, quant à lui, garanti leur Église[1]. »

Osiander se plaignit en même temps de ce qu'un des pasteurs de Nüremberg avait répandu le faux bruit que soixante de ses propositions, à lui Osiander, auraient été condamnées comme contraires à la vraie doctrine ; et quant à la question en litige, il dit avoir la conviction que l'absolution individuelle exercerait sur les cœurs une influence d'autant plus moralisante, que les atteintes portées à la morale par la mise en oubli de cette pratique excellente étaient reconnues par les personnes les moins clairvoyantes.

« Il n'est personne qui ne voie et ne déplore les progrès effrayants que fait le monde, tous les jours, dans les voies de la corruption et du vice ; et cependant rien ne serait plus facile de l'arrêter, ce progrès, en grande partie du moins : il suffirait pour cela de renoncer à l'absolution collective, et de ne permettre la communion qu'à ceux qui se seraient présentés au tribunal de la pénitence, qui s'y seraient montrés repentants et contrits, qui y auraient reçu les exhortations du pasteur et se seraient engagés à y conformer désormais leur conduite. — On serait bien contraint alors de mener une vie plus chrétienne, de renoncer au libertinage, et de rougir de toutes ces énormités qui ne peuvent manquer de nous faire exclure des célestes demeures, et qui finiront par nous rendre insupportables à nous-mêmes aussi bien qu'aux autres. — On ne peut douter, cependant, que le Malin ne soit prêt à faire tout ce qu'il pourra pour mettre obstacle à l'établissement de cet ordre

[1] Pour faire croire à son bon accord avec Luther, Osiander affectait « de s'appuyer sur le petit livre *Des Clefs* qu'avait publié le chef de la Réforme, » bien qu'il eût naguère, ainsi que l'observe Spengler, « hautement rejeté son autorité, et eût déclaré à la chancellerie et ailleurs que ni Luther, ni Mélanchthon, non plus que plusieurs autres Wittembergeois et la totalité des théologiens de Nüremberg, ne comprenaient absolument rien à ce qui concerne le pouvoir des clefs. » A. a. O.

de choses, et qu'il ne se dise dès à présent en lui-même : « Je » vais faire accroire au peuple qu'on a l'intention de rétablir la » confession papiste, bien que le contraire soit facile à reconnaître. » Je mettrai par là de mon côté tous les pécheurs enracinés dans » l'impénitence, les hérétiques, les fanatiques, tous ceux qui ont » en horreur le *pouvoir de retenir**. — Je m'attacherai d'ailleurs » aussi, pendant ce temps, à faire naître les abus, les vices et les » turpitudes de tous genres, de manière qu'on puisse prétendre » avec raison que la seule chose que les chrétiens se proposent » dans leur Évangile, c'est la licence et la satisfaction de la chair. » Je ferai plus encore : je les décrierai tant que je pourrai, les re- » présentant partout comme la race la plus dangereuse qui ait ja- » mais vécu sur la terre, comme des gens qui, bien que croyant à » la vérité de leur doctrine, ne font cependant aucun effort pour » la mettre en œuvre et ne l'ont adoptée qu'afin d'y abriter leur » inconduite, afin d'y pouvoir vivre au gré de leurs caprices et de » leurs tendances charnelles. — Ils ont rejeté l'ordre que j'avais » fait prévaloir (la confession auriculaire); et cependant ce qui » me cause un souverain plaisir, ils ne suivent pas davantage » l'ordre établi par leur Christ lui-même. Puisqu'il en est ainsi, » qu'ils n'aient donc point d'ordre du tout, aussi bien ces insensés » ne sont-ils même pas dignes de vivre sous le régime du papis- » me, c'est-à-dire sous mon régime[1]. »

Guy Diétrich s'accordait pleinement avec Osiander sur le mauvais effet produit par l'absolution protestante, ainsi que sur les avantages pour les mœurs, qui devaient résulter, selon lui, de l'abolition de cette pratique; seulement il professait, lui, que la prédication de l'Évangile était déjà par elle-même une véritable absolution, et qu'il était dès lors parfaitement inutile de maintenir dans l'église évangélique l'usage d'une absolution spéciale[2]. Mais le temps était enfin venu où l'on devait reconnaître que ce long débat sur la manière

* De retenir les péchés.

[1] A. a. O. f. 46. 62.

[2] Il dit, par exemple, dans ses Bedenken de l'an 1536 : Fingamus sane, quod quidam afferunt, magnum incommodum esse, si hæc publicæ absolutionis forma obmittatur. Non tamen tantum est incommodum, si obmittatur publica absolutio, cum eadem remissio pro omnibus auditoribus in Evangelio offeratur, quæ offertur in publica absolutione, quantum incommodum illud est, assuefacere homines per hunc usum publicæ absolutionis ad securitatem et ad negligendum fratris et ministri verbum, quo nihil ad consolandas afflictas conscientias efficacius est, quanquam idem fieri per publicum quoque ministerium sentimus. — Cod. Germ. 1315. f. 255.

d'exercer le pouvoir des clefs, avait pour point de départ une divergence d'opinion relativement à la justification, et ne pouvait conséquemment recevoir de solution tant qu'on ne s'entendrait pas sur le principe important avec lequel il avait une connexion si profonde. Les autres prédicateurs de Nüremberg observèrent « que dès lors que l'absolution collective serait interdite dans l'Eglise, comme dangereuse, impie, contraire à la parole divine, ainsi que le voulait Osiander, il faudrait aussi discréditer et condamner l'Evangile lui-même, qui n'est, lui non plus, que rémission des péchés et absolution. » Spengler, dans un écrit qu'il fit paraître à cette occasion, dit de son côté : « Pour ce qui me concerne, je considère comme une entreprise également nuisible et scandaleuse de vouloir faire dépendre notre salut du pouvoir des clefs ou, autrement dit, de l'absolution individuelle, et d'enseigner que la prédication de la parole divine, lors même qu'on y assiste avec les sentiments d'une foi vraiment chrétienne, soit par elle-même insuffisante pour nous procurer la vie éternelle[1]. » — Ce déplorable débat se continua de la sorte pendant sept années entières, au grand scandale du monde, et ne se calma finalement qu'en faisant place à un autre.

Portons maintenant nos regards sur les principaux artisans de la Réforme, tels qu'ils se montraient quinze ans après cette grande révolution religieuse. Osiander était sans contredit, après Luther, Mélanchthon et Bucer, le réformateur allemand le plus éminent par les facultés de l'intelligence; aussi fut-il appelé à prendre part à presque toutes les grandes négociations, telles que le colloque de Marbourg, celui de Worms, la diète d'Augsbourg et autres, qui signalèrent cette première époque. Luther et Mélanchthon lui prodiguèrent aussi, pendant assez longtemps, les témoignages d'affection et d'estime. Mélanchthon lui écrivit, par exemple, en 1539, une lettre pleine de flatteuses cajoleries, dans laquelle il s'extasie sur ses vertus, « vertus qui, disait-il, le rendaient tellement aimable qu'il n'y avait qu'un homme dépourvu de sentiments, un monstre, qui pût ne pas le chérir de toute son âme. » Le même Mélanchthon lui mandait encore, dans une autre lettre, qu'il ressen-

[1] V. l'ouvrage de Spengler cité plus haut, f. 74, 83.

tait pour lui, depuis bien des années, l'amitié la plus tendre, tant à cause de son caractère et de ses facultés éminentes, que parce qu'ils se vouaient tous deux aux mêmes études philosophiques[1]. Dans ses lettres à Guy Diétrich, ce n'était plus tout à fait ainsi que se montrait Mélanchthon à l'égard de son ami le réformateur de Nüremberg : il y donne cependant, comme toujours, force éloges à ses grandes qualités, à son rare mérite ; mais, en même temps, il ne cache pas non plus le mécontentement que lui faisait éprouver « l'esprit souvent un peu audacieux d'Osiander, qui, trop épris de son propre sentiment, ne cessait de toucher et de retoucher des dogmes que lui, Mélanchthon, avait déjà mis tant de soin à disposer, à parachever, à polir[2]. » Cela ne l'empêcha pas toutefois, en 1548, de s'employer pour tâcher de faire nommer Osiander professeur à l'Université de Wittemberg, en remplacement de Cruciger[3].—Quand plus tard Osiander eut, contrairement aux Mélanchthoniens, voulu maintenir l'élévation comme signe extérieur de la croyance à la présence réelle, et eut attaqué la doctrine favorite de Philippe, celle de la foi sanctifiante et de l'imputation, Mélanchthon ne montra plus pour lui les mêmes ménagements, et profita dès lors de toutes les occasions pour le rabaisser dans l'opinion publique, soit en rapportant de certaines particularités de sa vie ignorées du public, soit en faisant allusion à son intempérance[4].

[1] Corp. Ref. III, 829, 1052.

[2] Il lui applique le vers de Virgile : Multa videt simulacra modis volitantia miris. Qua in re non habet suas quasdam opiniones? Bonas interdum, fateor, sed sæpe decipitur aut φιλαυτίᾳ, ἢ τῇ φιλονεικίᾳ. — Profecto vellem, collegam tuum nonnihil frenare ingenium, quod is habet quidem egregium, nam et amo hominem et magnifacio, sed interdum τολμηρότερον. Quoties jam κατεστασίασε τῶν καλῶς κειμένων δογμάτων. Corp. Ref. III, 546. 823. — Les théologiens de Mansfeld avouaient encore en 1560, « qu'on ne pouvait mettre en doute qu'Osiander n'eût été un savant du premier ordre, un homme d'une érudition immense, de telle sorte qu'il n'était presque rien dont il ne fût capable de parler pertinemment, pas une question sur laquelle il ne fût en état de prononcer en parfaite connaissance de cause. » Plank. Gesch. d. protest. Lehrbegriffs. IV, 254.

[3] Corp. Ref. VII, 229.

[4] Il dit dans un de ses discours : Ita Osiander tunc, cum de Confessione deliberationes essent, non proposuit suas sententias, nec formam aliquam scripsit, nec scribentes adjuvit. Tantum ut alii quidam ebrii in conviviis moderatius dicta taxavit. (Wilken, Andr. Osiander. I, 38. Voyez aussi la suite.) La note marginale que nous a laissée Strobel relativement au séjour d'Osiander à Augsbourg pendant la diète, se rapporte également à une époque postérieure : Cæ-

Etait-ce l'effet du caractère d'Osiander, ou était-ce celui de sa position, celui du désordre et de la confusion où se trouvait la nouvelle église : le fait est qu'il vécut, pendant plusieurs années, dans un état d'incessante hostilité, tant avec le Conseil de la ville qu'avec les pasteurs, ses collègues. En se montrant plus sévère à l'égard de ses auditeurs, bien qu'il fût pour lui-même d'une indulgence extrême, il s'était aliéné les esprits, il avait cessé d'être le prédicateur préféré de Nüremberg et avait été remplacé comme tel par Guy Diétrich, ce dont l'orgueilleux et mordant Osiander se vengea par les lardons qu'il ne cessait de jeter au nouveau favori du public[1]. On conçoit que la prédication d'Osiander n'ait guère dû lui concilier l'attachement de la foule, s'il ne craignit pas, même dans ses écrits, de s'exprimer sur l'état de son église de la manière suivante :

« Si nos péchés n'étaient que de légers manquements, des fautes de peu d'importance, Dieu, pour nous en punir, quelque nombreux qu'ils fussent, ne nous affligerait pas d'une si effroyable corruption et de tant d'autres plaies épouvantables, lui qui est la bonté, la miséricorde même. — Mais ce par quoi nous avons allumé contre nous sa colère, ce sont le mépris, l'altération et la haine de sa sainte parole, l'abus des sacrements, l'idolâtrie, l'hérésie, la simonie, la magie et une vie sensuelle et païenne, comme est celle que mènent les impies, les incrédules, les hommes qui n'assistent point à la prédication de l'Évangile, qui souvent ne savent

terum quantum ibi periculorum adierit à vino largius hausto, norunt Norimbergensium legati, qui tum ibi erant. (A. a. O.) Calvin le ménagea bien moins encore : Quoties suave et generosum vinum laudare vellet, has in ore habebat voces : ego sum qui sum ; item : hic est Filius Dei vivi ; quæ manifesta Dei ludibria proderent. Quo magis sæpe miratus sum, vestra omnium indulgentia talem belluam foveri. V. la lettre de Calvin à Mélanchthon : Calvini epp. Lausannæ. 1576. p. 245. — L'intempérance d'Osiander ne paraît, du reste, avoir été un secret que pour bien peu de personnes. Nous trouvons encore, dans une lettre d'un certain pasteur du comté de Schoenbourg au surintendant Hartmann de Waldenbourg : De Osiandro quondam soliti sunt dicere mercatores Norimbergenses : Nos habemus egregium concionatorem, qui ad multam noctem usque nobiscum potest græcari et nihilominus tamen postridie conscenso suggestu optimas ad populum conciones habet. Qualis vero et quam terribilis eventus hanc enormem securitatem sit secutus, omnibus notum est. Ce surintendant, à ce qu'il paraît, ne tenait pas lui-même une conduite différente. Acta ad causam Rosini in Saxonia specialiter in comitatu Schenbergico (Regensburger Archivakten). n. 2.

[1] Will, Nürnberg. Gel.-Ler. III, 92 ; I, 258.

point l'Oraison Dominicale, le Symbole, le Décalogue, et ne se soucient même point de les apprendre; c'est ce déluge de vices, de turpitudes de toutes sortes et d'abominations dans lequel nous nous sommes comme noyés nous-mêmes, non par entraînement, par faiblesse humaine, mais volontairement et de gaîté de cœur, parce que nous nous sommes enracinés dans l'impénitence, parce que la plupart d'entre nous ne savent même plus faire la distinction du bien et du mal, parce que nous nous drapons dans notre honte comme dans une robe d'innocence et de gloire, parce qu'il n'est plus de répression, ni dans l'Église ni hors de l'Église contre une corruption chaque jour plus grande et plus générale, et déjà devenue tellement vivace qu'il n'est pas une tentative de réforme qui ne soit jusqu'à présent demeurée vaine, et que toutes les foudres du Ciel n'ont pu l'arrêter dans son essor [1]. »

Osiander disait encore, en 1545, qu'il était plus que jamais nécessaire d'attaquer en chaire le scepticisme des esprits-forts, « dont la maudite engeance venait tout récemment de se multiplier d'une manière étonnante, et se glorifiait de son incrédulité comme de la chose la plus excellente [2]. »

Georges Besler, le dernier doyen de Saint-Sébald, fut un des premiers qui, à Nüremberg, favorisèrent la prédication de la doctrine luthérienne. Il ne se contenta même point de protéger la croyance nouvelle, il s'en fit encore l'apôtre et travailla tant qu'il put à la répandre. Il avait cependant un secret ennemi dans la personne même de son diacre, le réformateur Schleupner, qui convoitait sa riche prébende et cherchait, en conséquence, à le desservir pour se faire nommer à sa place. Quelques-uns des Conseillers, qui haïssaient le doyen et savaient que le Conseil n'attendait qu'une occasion favorable pour confisquer son bénéfice, se liguèrent avec Schleupner contre son chef spirituel. La spoliation de Besler ne tarda pas de s'effectuer, mais sans avantage pour Schleupner, le Conseil ayant trouvé plus avantageux de s'adjuger à lui-même le riche héritage du doyen. Besler tomba peu après dans une sorte de mélancolie noire. « Il s'imaginait dans son délire, dit son ami le chroniqueur Scheuerl, que, par suite de sa mauvaise administration, tout allait de travers dans l'église, et, se tourmentant l'esprit de toutes sortes de terreurs puériles, il

[1] Osiander : wie man wi 'er d. Türken beten soll. o. O. 1542. A. 4. B.
[2] Von d. Spoettern d. Worts Gottes. Türnberg. 1545. b. 2.

croyait constamment avoir les gendarmes à ses trousses, jusque là qu'ily a un mois environ (en 1536) il se leva la nuit, étant couché près de sa femme, et s'enfonça lui-même un épieu dans la poitrine[1]. »

Thomas Venatorius, s'étant fait connaître en publiant une réponse à un écrit de Haner sur le dogme de la justification tel que l'enseigne l'Eglise catholique[2], fut en 1544 appelé à Rotenbourg, pour y travailler à l'affermissement de la religion nouvelle. Il épousa sa servante, qui, du vivant même de sa première femme, était devenue grosse et avait accouché dans sa maison. Ses collègues lui ayant fait des remontrances à cet égard, il nia qu'il fût père du nouveau-né, et, quoi qu'on pût faire pour l'en détourner, n'en choisit pas moins la mère pour sa seconde femme. « Par la conduite de Venatorius dans cette circonstance, dit Diétrich dans une lettre à Camérarius, le corps des pasteurs s'est fait abîmer sous une grêle de brocards, même de la part des honnêtes gens[3]. »

Link s'était déjà plaint amèrement, en 1531, c'est-à-dire l'année même où s'engagea la lutte avec Osiander, de l'ingratitude des villes impériales à l'égard de l'Évangile. « Le Malin, disait-il, fait tout ce qu'il peut pour se débarrasser des fidèles ministres de la Parole : à Augsbourg, il y a déjà pleinement réussi, et à Hof il ne s'en faut guère, tant les gens, les personnes de distinction surtout, y ont les oreilles délicates. » Il ajoute qu'à Nüremberg, c'étaient les administrateurs des aumônes, qui, sans même daigner prendre l'avis des pasteurs, plaçaient et déplaçaient prédicateurs, curés et desservants selon leur bon plaisir[4]. Dans ses Annotations du Nouveau Testament publiées en 1543, il dit qu'il en était beaucoup parmi les Luthériens qui n'avaient accueilli l'Evangile avec tant de plaisir, que parce qu'ils y trouvaient une occasion de s'affranchir du

[1] Siebenkees Material. z. Nürnberg. Gesch. II, 434. 754.

[2] De sola fide justificante nos in oculis Dei. Norimb. 1534.

[3] Novus maritus est (Thomas), sed profecto non qualis vel tu vel ego vellem. Duxit famulam, quæ adhuc viva uxore Thomæ in ejus ædibus peperit. Negat se patrem pueri, sed si vere negat, scortum duxit, quod profecto non decebat. Admonuimus eum sedulo, sed noluit obtemperare, aut forte non potuit. Nescis, quantum maledictorum in totum nostrum ordinem etiam a bonis congeratur. Cod. Manh. 357. n. 124.

[4] V. Unschuldige Nachr. 1709. p. 852.

joug du pape et de se procurer une liberté charnelle, et qui, à peine ces avantages obtenus, « se montraient plutôt hostiles que dévoués à cette sainte parole. » — Il en est d'autres, dit-il, qui prétendent que, « depuis qu'on propage ainsi l'Evangile, il n'est sorte de turpitudes et d'iniquités qu'on ne commette. » Il ajoute qu'un grand nombre de Luthériens abusaient de toutes manières de ce même Évangile, et se conduisaient à son égard avec la dernière irrévérence, comme s'ils étaient eux-mêmes des pourceaux, et que la parole de Dieu fût la chose la plus vile. Qu'en est-il résulté, s'écrie-t-il? c'est que ceux qui se sont approchés ainsi sans respect de l'Arche sainte, ont été frappés d'un aveuglement tel et se sont à tel point plongés dans le péché, qu'il ne s'est jamais rien vu de pareil, etc.[1]. »

Althamer ne conserva que pendant un an les fonctions de diacre à Saint-Sébald, et fut ensuite (1528) nommé curé cantonal et réformateur du marquisat d'Ansbach. Lui, pas plus que ses collègues, n'a passé sous silence les déplaisirs que lui fit éprouver la conduite des partisans de la doctrine nouvelle.

« Nous sommes indifférents et lâches, également oublieux de ce que nous devons à Dieu et froids envers le prochain ; et toutefois nous prétendons être chrétiens, et nous osons nous parer du titre d'évangéliques Nous avons, je ne le nie point, le Christ incessamment à la bouche ; mais quant à nos cœurs, ils ne le connaissent même point. — N'est-ce pas le comble de l'impudence, que nous nous fassions passer pour des chrétiens zélés et pieux, tandis que nous ignorons la charité chrétienne et ne servons que le monde[2] ?»

Dans la préface de son catéchisme, il ajoute :

« Qui voit-on encore, aujourd'hui, inspirer à ses enfants, à son domestique, à sa servante à ses serviteurs en général, l'amour de Dieu et le respect pour la sainte Parole? Personne, pas une âme. Il ne faut pas s'étonner si nous avons *la jeunesse la plus corrompue qui ait jamais déshonoré l'espèce humaine :* les vieux sont des vauriens et les jeunes suivent leur exemple. »

Il n'y avait que peu de temps que, par lassitude sans doute, les réformateurs de Nüremberg avaient cessé de se combattre

[1] Link, Annotationen z. Alten Testament. Strasburg. 1543. I, 83; II, 75. 183. 156. 241.

[2] Althamer, Ausleg. d. zwei letzten Episteln Johannis. Nürnberg. 1528. E. 4.

et de se déchirer les uns les autres, quand le génie de la Réforme leur souffla de nouveau la discorde. Guy Diétrich, soutenu par ses amis de Wittemberg, ainsi que par la majorité de ses auditeurs et de ses collègues, Guy Diétrich voulut achever d'abolir tout ce que, dans l'église de Nüremberg, on avait jusque là conservé d'usages et de pratiques catholiques, tandis qu'Osiander, au contraire, aurait plutôt désiré le rétablissement de plusieurs des choses dont il avait lui-même naguère provoqué la suppression comme inutiles ou dangereuses. Diétrich demandait, par exemple, qu'on cessât d'ordonner les pasteurs par l'imposition des mains, alors qu'Osiander, de son côté, soutenait la nécessité de cette pratique comme étant la marque d'une consécration et d'une mission divines. Diétrich, vers la même époque, s'étant également prononcé contre l'élévation du pain consacré et du calice dans le sacrifice eucharistique[1], ce fut encore Osiander qui lui tint tête et qui se constitua contre lui le défenseur de cet ancien usage. Osiander, en un mot, voulait, ou le maintien, ou la restitution du dogme de la transubstantiation et du sacrifice de la messe. Quand, en 1530, les Nürembergeois voulurent renoncer à la messe sans communiants, Osiander ne négligea rien pour les en détourner, et conserva les mêmes dispositions nonobstant les reproches que lui firent à cet égard, au colloque de Schwabach, le chancelier Vogler et plusieurs autres. « Osiander, dans la sacristie de Saint-Laurent, en présence de quelques prêtres et de quelques artisans, s'est fort emporté contre le petit livre de Luther sur les *Messes privées* : il prétend que Luther, dans cette affaire, s'est grossièrement fourvoyé, qu'il s'en faut du tout qu'il ait atteint le but, et tient d'autres propos pareils[2]. » En 1544, Osiander eut une nouvelle contesta-

[1] V. une lettre du mois de décembre 1543 de Guy Diétrich à Mélanchthon : Quid distat cultus ille (l'élévation du calice et la génuflexion des assistants) ab eo, quam Papistæ, dum panem circumferunt, tantopere defendunt? Sermones non ita sunt duri, quanquam inter meos quoque ministros inveniam, qui nolint abrogari. Proxima dominica occasio erit dicendi de usu sacrorum, ibi hunc abusum moderata oratione reprehendam, qui apud nos est in aspiciendo; nam populus magno numero accurrit, et ubi vidit elevari panem et calicem, tanquam absoluto cultu catervatim discedit a sacris et templo. Cod. Manh. 357. n. 130.

[2] V. la lettre de Spengler dans Haussdorf. p. 371. — Osiander avait du reste, lors des premiers débats sur la Cène, fortement combattu les Suisses et leur doctrine. (Wilken p. 26.)

tion avec Diétrich, à propos de la transsubstantiation dont il s'était fait le défenseur. Mélanchthon conseilla à son ancien disciple de tâcher d'assoupir cette affaire en gardant le silence[1].

Le désaccord d'Osiander avec le Conseil de la ville de Nüremberg devint également de jour en jour plus marqué : les prédicants trouvaient que la toute-puissance du magistrat en matière religieuse était pour eux un joug fort pesant, une écrasante servitude. Ebner assistant, en qualité de représentant du Conseil de Nüremberg, au colloque de Worms, avec Osiander et Link, écrivit, pendant la durée de cette assemblée, à ses mandataires : « Que ces deux réformateurs s'étaient laissés aller à l'égard des autres membres du colloque aux emportements les plus déplacés, qu'Osiander surtout s'était permis fort maladroitement de couper la parole à plusieurs Conseillers, de les contredire et de les combattre avec la dernière vivacité, jusqu'à dire, entre autres impertinences, qu'il y avait de quoi faire dresser les cheveux sur la tête de voir que des hommes graves s'étaient uniquement assemblés pour se faire mutuellement des contes de *Peau d'Ane*, etc. » Ebner ajoutait « que les députés saxons s'étaient, par suite de cela, décidés à ne plus admettre les théologiens à leurs séances, si ce n'est quand ils auraient besoin de renseignements ou d'explications sur la doctrine. » Osiander et Link furent, à raison de ces faits, tous deux sévèrement réprimandés par le Con-

[1] Lettre du 8 juillet 1544 de Cruciger à Guy Diétrich : De Osiandro turpiter oblitus eram tibi respondere. Valde miratl sumus, homini sano, prædito doctrina et in tali professione quidem, ejusmodi in mentem venire potuisse. D. Philippus potius volebat, eam rem prorsus silentio obrui, quam illum aliqua expostulatione magis irritari, itaque hujus consilio litteras tibi non remisi. Spero jam illam quasi κίτταν φιλονεικείας, qua, velut gravidæ solent, laborasse videtur, restinctam esse, postquam illum suum fœtum recens edidit, quo sibi tantopere placet; sed valde vellem, illum, ut ingenio et eruditione valet, aliquid proferre veris ac solidis rationibus nixum et erudite exstructum ex illis artibus, quarum peritla ei tribuitur, sicut de chronologia ostendit. — Une autre lettre du 19 décembre 1544 contient ce qui suit : De collega tuo non admodum miror, quod nunc restituit jam olim abjectam μετουσίωσιν. Sed nollem eum edere sua, ac judicarem etiam impedendam esse editionem, ne novorum certaminum præbeatur materia. Impetu novo agitatur, qui si deflagrarit, fortasse ipse, ut ante solitus est, mutabit sententiam. Velim illum potius proferre aliquid illorum μαθημάτων, in quibus valet, quæ necesse est non conjecturis et opinionibus, sed certis ἀποδείξεσι esse munita. Cod. Manh. 357. n. 83. 86.

seil; le premier dut même immédiatement quitter la ville de Worms, Ebner ayant reçu l'ordre de s'opposer à ce qu'Osiander, « cet homme rempli d'amour-propre et de suffisance, » qui partout voulait primer et se faire passer pour le plus » habile, » s'engageât dans de nouvelles affaires, et de lui louer une voiture, afin de lui faire reprendre sur-le-champ la route de Nüremberg [1].

Diétrich mandait, de son côté, le 4 février 1544, aux réformateurs de Wittemberg, qu'un certain diacre, envoyé par eux à Nüremberg, venait d'être destitué pour cause d'adultère, et qu'Osiander, à cette occasion, avait dit en chaire que les ministres du saint Évangile tenaient leurs pouvoirs de Dieu même, et ne pouvaient par conséquent en être privés par aucune puissance humaine. «Il n'est personne, observait Diétrich, qui n'ait parfaitement compris que ces paroles s'adressaient au Conseil, aussi celui-ci s'est-il empressé d'ordonner une enquête, dont Osiander cherche à présent, par des dénégations, à prévenir les fâcheux résultats. Quelle nouvelle source de scandales [2]! » Diétrich, bien que sous plusieurs autres rapports en dissentiments avec Osiander, partageait toutefois entièrement sa manière de voir touchant l'avilissement des pasteurs sous la tyrannie du Conseil. C'est ce qu'on peut déjà voir dans une de ses lettres (1541) à Mélanchthon, où il se plaint amèrement de son asservissement et des mauvais procédés dont il était l'objet de la part de l'autorité civile. Il lui arrivait même quelquefois de laisser percer sa mauvaise humeur à cet égard jusque dans ses sermons, malgré les remontrances du prudent Mélanchthon. C'est ce qu'il fit, par exemple, un jour, en 1547, dans un discours contre l'usure. Sa hardiesse fut cause, cette fois, que le Conseil lui fit défendre de remon-

[1] Müllner, Nürnberg. Annalen. p. 203 et s.

[2] Opinor, significavi ego tibi de diacono a vobis huc misso, qui a senatu ministerio amotus est propter adulterii crimen. Habuit sub id tempus Osiander admodum vehementem concionem in ep. ad Ephesios de loco : Ipse posuit alios Apostolos, etc. Summa fuit, ministros poni divinitus, igitur non esse deponendos ab hominibus, qualia fere disputavit alias περὶ τῆς τῶν χείρῶν ἐπιθέσεως. Ab omnibus, qui audierunt, accepta hæc sunt, tanquam reprehenderet senatus factum. Itaque senatus jussit, ut concionem eam offerret scriptam, id opinor cras faciet. Sed constanter jam negat, se de senatus facto cogitasse, cum ista disputaret. Et nescio, quid suspicatur moliri senatum. Quantus scandalorum proventus ! Cod. Manh. 357, n. 133.

ter en chaire jusqu'à ce qu'il y eût de nouveau été autorisé. On lui reprocha « d'avoir attaqué l'autorité; d'avoir, dans une diatribe virulente dirigée contre elle, déclaré qu'il dirait à chacun son fait et ne se laisserait point imposer silence; enfin d'avoir parlé en chaire d'un certain fait scandaleux, et de l'avoir tellement circonstancié qu'il n'était pas un des assistants qui n'en pût aisément deviner l'auteur, etc. [1]. »

Mais ce qui peinait Diétrich, plus encore que l'asservissement des pasteurs et la tyrannie du Conseil, c'étaient les motifs du bon accueil qu'on avait fait à la doctrine luthérienne, et les résultats peu satisfaisants au point de vue de la religion et des mœurs, qu'avait produits partout la propagation de cette doctrine.

« Considérez, disait-il en 1544, considérez, l'une après l'autre, chacune des diverses classes de la société, les classes élevées aussi bien que les classes inférieures, que voyez-vous partout? La corruption, le manque absolu de décence et de morale. — La plupart persécutent l'Evangile et restent plongés dans l'idolâtrie; les autres, ceux qui ont reçu la parole divine, ne sont pas moins impies et pervers, ne faisant point cas du prêche, persistant, sans scrupules ni remords, dans leur ancienne manière de vivre, se livrant à la paillardise, à l'adultère, à l'avarice, à l'usure, à la fourberie, au mensonge et à d'autres infamies pareilles [2]. »

Quatre ans après, il avoue positivement « qu'autrefois les gens n'étaient possédés que d'un seul mauvais esprit, d'un seul démon; mais que depuis la Réforme il s'en était ajouté six autres. Car, ajoute-t-il, ils possèdent l'Évangile et n'en font point un légitime usage; ils se vantent d'être chrétiens, et cependant ne veulent faire en tout et partout que ce qui leur est agréable et commode. »

« Nous qui nous montrons si glorieux de vivre sous le règne de l'Évangile, nous ne nous distinguons que par l'affreux scandale que nous donnons au monde. — On se plaint de toutes parts que les hommes sont aujourd'hui pires qu'ils n'étaient avant la propagation de l'Évangile; et de fait on ne voyait pas naguère cette tourbe d'ignobles avares et d'usuriers sans âme qui font la honte

[1] Cod. Germ. 1318. f. 254. — Strobel a. a. O. p. 68.

[2] Veit Dietrich : wie man das Volk zur Busse u. ernstl. Gebet wdr. d. Türken auf. d. Kanzel vermahnen soll. Nürnb. 1542. a. 4.

de notre époque. Ceux qu'autrefois l'on accusait de se livrer à l'usure, étaient des saints en comparaison des ignobles Juifs qui, sans cesser de compter parmi les gens de bien, s'engraissent aujourd'hui chez nous de la substance du pauvre. »

Il dit encore, ailleurs, que c'était un horrible scandale et des plus compromettants pour l'Évangile, que la doctrine nouvelle servît, pour ainsi dire, de refuge à tout ce qu'il y avait de vauriens dans le monde. Une chose surtout l'étonnait au plus haut degré, c'était que les heureux résultats qu'on s'était promis de la propagation de la doctrine, ne se fissent pas même sentir chez les bons Luthériens, chez ceux dont le zèle et le dévouement au nouvel ordre de choses étaient irréprochables. Il avoue que tout cela était bien fait pour scandaliser les catholiques.

« Un phénomène que je ne puis m'expliquer et qui vraiment semble tenir du prodige, c'est qu'il existe encore parmi nous un assez grand nombre de personnes qui sont assidues au prêche, qui accueillent la sainte parole à merveille et participent même aux sacrements, et qui néanmoins ne montrent aucune espèce d'amélioration dans leur conduite. A quoi cela peut-il tenir? Le monde en accuse la bonne semence, la sainte parole elle-même : c'est naturel. Nos adversaires, les Papistes, ne sont pas tellement aveugles qu'ils n'aperçoivent fort bien le scandale, l'avarice, l'égoïsme, la cupidité, l'usure, l'orgueil, le luxe, l'intempérance, le blasphème, le libertinage et le mensonge, etc., que couvre ce précieux évangile. Ils prétendent que ces abominations sont les fruits de notre évangile. « Si la doctrine était bonne, disent-ils, la conduite et les » mœurs le seraient comme elle. » Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que tout cela fait le plus grand tort à cet excellent évangile. Combien n'est-il pas de personnes que la révolte des paysans lui a rendues complétement hostiles? Ce n'est pas étonnant : elles aimaient la concorde et la paix, et détestaient conséquemment tout ce qui lui paraît contraire[1]. »

Il ajoute qu'il n'y avait plus d'éducation pour la jeunesse, qu'elle n'existait plus que de nom; que l'habitude du blasphème était devenue si commune parmi les hommes de tout âge, qu'il était à présumer que la famine, la peste et les autres calamités publiques n'avaient souvent pas eu d'autres

[1] Veit Dietrich, Kinderpostille. Nürnb. 1546. f. 39. 62. 76.

causes; que les jeunes gens ne fréquentaient point les temples, ou que s'ils y allaient, c'était pour s'y mal conduire, et conséquemment sans profit pour leur âme; en un mot, que les Luthériens étaient tombés dans une sécurité judaïque, se glorifiant de posséder la pure doctrine évangélique, et se conduisant en réalité comme des idolâtres[1].

Guy Diétrich publia, tandis qu'il suivait les négociations entamées à Ratisbonne, le Commentaire de Luther sur le deuxième psaume, dont il avait lui-même fourni la préface. Il dit, dans cet écrit, que *quand il verserait des larmes de quoi faire déborder le Danube, ce ne serait point assez encore pour calmer la douleur que lui causait le triste état de l'église protestante.* Il avoue que les Luthériens étaient en train de tomber *dans une barbarie cyclopéenne*, et demeure néanmoins convaincu « qu'il devait encore exister quelque part une Église véritable, et que toujours il en existerait une[2]. » — Après la guerre de Smalcalde, Diétrich se plaignit de nouveau de ce que, malgré la colère divine dont ils venaient d'éprouver les effets, les Luthériens ne continuaient pas moins de s'adonner à l'usure, au luxe, à l'orgueil de la vie, à l'intempérance et au libertinage, et qu'il n'y avait d'autre différence entre leur nouvelle et leur ancienne manière d'être, qu'en ce qu'à leurs anciennes iniquités ils venaient de joindre le mépris de la religion[3]. Ce fut en vain qu'il leur rapporta les adieux que leur avait faits Luther malade, à son départ de Smalcalde : « *Daigne le Seigneur vous combler de bénédictions et vous remplir de haine pour le pape*[4] ! » il ne de-

[1] A. a. O. f. 44 et s.—Der Prophet Esaias ausgelegt. Nürnb. o. J. (édit. in-8) C. 7; q. 7; k. 6.

[2] Quoties aspexi jam Ratisbonæ stans in ripa flumen Danubii ingens et rapidum, gemens cogitavi, non, si tantum lacrymarum fundere possem, quantum undarum volvit hoc flumen, exhauriri meus dolor posset, quem circumfero propter Ecclesiæ dissipationem. Crescit Cyclopica feritas ubique, et defensores pravarum superstitionum subinde novis fucis pingunt sua idola, ut in multis confirmentur errores. Interim tamen est et erit Ecclesia Dei. Enarr. Psalmi secundi auctore Luthero, ed. Vitus Theodorus, s. l. 1555. præf. A. 4.

[3] Nihil minuimus de usuris, libidinibus, crapula, luxu, superbia, etc., ac cum his tantis peccatis etiam conjungimus religionis contemptum. Lutheri comm. in Joel ed. V. Theodorus. Norimbergæ 1548. præf. a. 2.

[4] A. a. O. a. 6. — C'est ainsi que Diétrich annonçait en 1543 à Luther, avec de grandes démonstrations de joie, la mort du cardinal Contarini et celle de l'évêque Frangipani, ajoutant : Miseri quod nunc blasphemiarum præmium ha-

vait pas tarder à voir l'établissement de l'Intérim à Nuremberg. Dans l'ordonnance publiée à l'occasion de cet événement par le Conseil, il était dit :

« Ils (les pasteurs) ne se contenteront point dorénavant, dans leurs prêches, de parler de la justification par la foi; ils s'y attacheront aussi à porter le peuple à la pénitence, à la charité, à l'espérance, de manière à faire marcher de front la rémission des péchés et la repentance, conformément à l'enseignement apostolique, et de manière à ce que leurs auditeurs sachent bien tout ce que le chrétien justifié est tenu d'observer et de faire pour témoigner de sa foi ; car l'expérience a démontré que ces prédications continuelles sur la foi, au détriment de la pénitence, ont produit bien moins de bons fruits que de scandale [1]. »

Peu de temps après l'établissement de l'Intérim à Nüremberg, Osiander quitta cette ville sans avoir pris congé de personne [2]. Il manda seulement au duc Albrecht de Prusse, « qu'il n'avait pas cru pouvoir demeurer davantage dans une ville où le Conseil n'avait pas craint de faire tout ce changement à l'insu des pasteurs, et où, selon toute apparence, on ne tarderait point de rétablir le papisme en totalité, puisqu'on avait osé l'engager, lui Osiander, à ne point l'attaquer, à en dire même du bien en chaire [3]. » Cette dernière observation a lieu d'étonner; car Baumgartner, l'ami de Mélanchthon, rapporte, comme en ayant été témoin, qu'Osiander fut en réalité beaucoup moins scrupuleux qu'il n'a bien voulu le dire ; qu'il fit en effet ce qu'on lui demandait, et que le peuple avait accueilli

bent! Hæc si forte ad te nondum sunt perlata, existimavi, tibi esse significandum, ut videas, Deum Ecclesiæ curam agere, et adversarios suos in virga ferrea visitare. Fortges. Sammlung v. Altem u. Neuem. 1739. p. 138.

[1] Reformationsakten (d. Nürnb. Conserv.) Fasc. 132. n. 88. — Dans le Rituel adopté, par suite de l'Intérim, à Nüremberg et dans le Brandebourg, il est également dit : « La raison et l'expérience les auront sans doute convaincus de la nécessité qu'il y a de prêcher la pénitence, l'espérance, la charité et les autres vertus chrétiennes, aussi bien que la justification et la foi, et de pratiquer conséquemment la pénitence et la rémission des péchés selon qu'elles sont enseignées dans la doctrine apostolique, de manière à ce que leurs auditeurs soient convenablement instruits de ce qui est nécessaire au chrétien justifié pour manifester ses croyances ; aussi bien ceux de Wittemberg et d'autres encore ont-ils reconnu et déclaré, dans leurs écrits, que l'habitude de ne prêcher que la foi et de ne dire mot de la pénitence avait produit plus de funestes que de bons résultats. » Religionsakten. T. XXIV. n. 37.

[2] Will. III, 92.

[3] L. C. Lehnerdt Comment. de A. Osiandre, Auctar. p. 29.

avec des transports de joie la nouvelle de la résolution du conseil [1]. Mélanchthon aussi dit que ce ne fut nullement l'Intérim qui fut cause du départ d'Osiander, mais bien la crainte des nouvelles querelles qu'il prévoyait devoir éclater au sujet de l'article de la messe [2]. A son passage à Breslau pour se rendre en Prusse, Osiander dit à son ami Moïban : « Le lion (Luther) est mort, et je ne crains point les renards [3]. »

Après le départ d'Osiander et de Diétrich, un nouveau conflit ne tarda point de s'élever parmi les membres du clergé luthérien : des deux nouveaux pasteurs, leurs successeurs, l'un, Wolfgang Waldner, ex-religieux dominicain, était un adversaire décidé d'Osiander ; l'autre, Culmann, qui comptait parmi les plus anciens amis de la doctrine nouvelle, était au contraire un des partisans les plus zélés de ce réformateur. A peine eut-on connaissance, à Nüremberg, de la querelle excitée en Prusse par la doctrine d'Osiander sur la justification, que la plupart des prédicants s'empressèrent de condamner cette doctrine en chaire. Celui qui montra le plus d'acharnement dans ses attaques, ce fut Waldner, *le hibou nurembergeois*, comme l'appelait Osiander; tandis que Culmann, au contraire, ainsi que les pasteurs Fabricius et Vetter, et le recteur Sella, déclarait n'avoir rien trouvé dans cette doctrine qui lui parût répréhensible, et, au lieu de la justice imputative, enseignait à ses auditeurs la sanctification et la rénovation du cœur produites, disait-il, dans le croyant par la demeure réelle de la justice divine dans sa personne [4]. Ces vues de Culmann ne furent pas sans trouver quelque faveur : ainsi Besold se plaignait, en 1551, qu'Osiander, grâce à son ancienne renommée, eût réussi à se faire à Nüremberg un certain nombre de disciples, « qui, au lieu de prêcher le pardon des péchés,

[1] Lettre de Baumgaertner à Agricola. Nuremberg. 15 juillet 1548 : Hodie in omnibus templis per ecclesiasticos nostros, præcipue Osiandrum, Cæsaris clementia et consilium de pacata ecclesia probata est, incredibili totius populi applausu et gratulatione, cum antea longe aliud metuerit magna pars urbis. Denis codd. Bibl. Vindobon. I, 1863.

[2] Nec discedit propter recentes mutationes, sed propterea, quia de Missa videt, secuturas esse disputationes difficiliores. Corp. Ref. VII, 233.

[3] Erlaütertes Preussen. III, 832.

[4] Voyez les extraits de ses sermons dans l'ouvrage de Zeltner : Paralipomenon Osiandrin. p. 45.

la mort et la résurrection de Jésus-Christ, remplissaient la ville de leur nouvelle doctrine *du séjour de Dieu dans l'homme.* » Besold aussi regardait toutes ces querelles comme le signe infaillible de l'approche du dernier jour [1]. En 1554, il se plaignit de nouveau de la confusion que les Osiandristes avaient jetée dans l'église de Nüremberg, qui ne pouvait, dit-il, manquer de périr, à moins que Dieu ne s'empressât de lui envoyer des pasteurs fidèles, au lieu des Vandales qui travaillaient à la détruire. L'année suivante, il mande à Camérarius « que la faction d'Osiander continuait à se montrer opiniâtre, déloyale et soigneuse à se ménager la faveur populaire [2]. » Mélanchthon, qui depuis longtemps exhortait les pasteurs excommuniés par Culmann à la patience « envers cet homme opprimé et égaré, » Mélanchthon fut à la fin chargé par le Conseil de présider une commission à laquelle avait été confiée la mission de rétablir la concorde. Cet essai de pacification n'eut pas un grand succès : Culmann et Vetter [3] demeurèrent inébranlables dans leurs convictions et furent conséquemment destitués. Le premier mourut en 1562, étant pasteur à Bernstadt dans le district d'Ulm [4].

Quand, à l'exemple d'Osiander, Culmann rejeta la doctrine de l'imputabilité et se mit à prêcher, au contraire, la nécessité d'une justice intérieure, d'une justice personnelle, il avait

[1] Scripsi de soceri mei schismate, quod in ecclesiam invexit, et in nostra quoque urbe grassari incipit, cum homines addicti ejus autoritati jam non de remissione peccatorum, de morte et resurrectione Christi consolari se aut salutem expetere cogitent, sed de inhabitatione Dei nescio quæ jactitent, sunt hæ turbæ prodigiosæ portendentes haud dubie adventum filii Dei et liberationis nostræ. Cod. Manh. 358. n. 137. — Wurfel, diptych. eccl. Sebald. p. 7. — Zeltner, Nürnb. Ref. Gesch. p. 41, 61.

[2] Lettre, datée du mois d'août 1554, à Camérarius : Hic Dei beneficio tranquilla sunt omnia, quod ad rempublicam et motus bellicos attinet. Ecclesia autem factione Osiandrina adhuc misere conflictatur, nec spes est ulla emendationis, nisi singulariter nos respexerit Deus et operarios in messem extenderit fideliores illis, qui eam nunc populantur. — De sept. 1555 : De pertinacia factionis ipsorum nihil decedit, neque ego quidem veram et firmam concordiam cum iis mihi polliceri queo, qui nihil candide dicunt aut faciunt, et magis aura populari, quam officii veri ratione impelli se ad quidvis patiuntur. Cod. Manh. 357; n. 146. 149.

[3] Mélanchthon mandait à Libius au sujet de ce diacre Vetter : Alterius tanta est inscitia et audacia, ut solet ἀμαθίας θράσος ἀπεργάζεσθαι, ut diceret, Christum per accidens justificare. Corp. Ref. VIII, 605.

[4] Corp. Ref. VIII, 613. — Würfel a. a. O. p. 7.

depuis longtemps donné, dans ses écrits, de nombreux et frappants témoignages de tout le déplaisir que lui causait la triste situation de la société luthérienne, ce qui explique les efforts qu'il fit plus tard pour imprimer à ce principe fondamental de la doctrine un caractère moins dangereux au point de vue de la morale.

« Il n'est rien qui aujourd'hui n'aille à la débandade, parce qu'il n'est plus de terme à l'envahissement du mal ; parce que l'incrédulité, la fausse sécurité, la confiance charnelle, le mépris et l'ingratitude pour la sainte parole, loin de diminuer, ne font qu'augmenter chaque jour; parce qu'on ne fréquente plus les temples ; parce qu'au lieu de protéger, on abandonne les écoles, dont la prospérité est cependant d'une importance si grande ; parce que la malheureuse église de Jésus-Christ n'inspire plus d'intérêt à personne ; parce qu'on est sans entrailles pour les pauvres ; parce qu'indifférents pour nos concitoyens, pour nos voisins et nos amis, nous n'avons pas même su conserver un peu d'attachement pour notre propre famille, pour nos parents les plus proches ; et, ce qui est pis encore, parce qu'il n'est plus d'ordre, de foi, ni de probité nulle part, dans le gouvernement pas plus que dans notre malheureuse église ; parce qu'on se forme une fausse conscience, qu'on se trompe soi-même à l'aide de prétendus principes philosophiques, et que ce n'est qu'à grand'peine qu'on trouve encore quelques personnes qui aient assez de courage pour reconnaître vrai ce qu'elles savent cependant fort bien être la vérité même [1]. »

« Nous pouvons nous convaincre journellement par ce qui se passe sous nos yeux et au milieu de nous, qu'il est un grand nombre d'hommes qui, sans une trace de piété, vivent dans la plus complète, dans la plus folle sécurité ; que l'irréligion est à son comble, et que le vice est devenu chose tellement commune, qu'il a fini par être considéré comme parfaitement légitime. Le scandale

[1] Decrescunt omnia, quia supra modum crescunt peccata : incredulitas, securitas, carnalis confidentia, contemptus et ingratitudo verbi Dei, negliguntur ecclesiæ et scholæ, quæ serviunt ad conservandam veram Christi Ecclesiam, nemo hic sollicitus est, nemo curat et vigilat pro paupere Christi Ecclesia, negliguntur veri pauperes, nostri concives, propinqui, vicini, cognati, imo et parentes, et, quod præcipuum est, nulla prorsus fides et religionis et reipublicæ, omnia confusa sunt, deinde, quod maximum est, vix unus aut alter confitetur, imo audet confiteri, quam scit, novit esse ipsissimam veritatem, simulat sibi conscientiam, nescio quam, aut philosophica, imo sophistica argumenta. Leonhardi Culmanni, an crux expediat vel noceat, instructio consolatoria. Norimb. 1550. præf. A. 6.

abonde; chaque jour en fait naître de nouveaux et de plus déplorables, tellement la foi, la charité, toutes les espèces de vertus, les vertus publiques aussi bien que les vertus privées, sont tombées en discrédit parmi les hommes. Ce qui règne aujourd'hui dans toutes les classes, c'est l'égoïsme, l'égoïsme le plus honteux : chacun n'est occupé que de ses avantages personnels; on veut se pousser, s'agrandir, s'élever, s'enrichir; et pour cela l'on nuit autant qu'on peut à son voisin; on se déprécie, on s'insulte, on se démolit les uns les autres. Et ce n'est pas tout : nous sommes livrés à bien d'autres vices encore; c'est à désespérer de notre avenir[1]. »

« Et nonobstant toutes ces misères, continue Culmann, les autorités ne demeurent pas moins inactives; et l'on vit partout dans l'impénitence et la licence, sans que personne y daigne mettre obstacle le moins du monde[2]. » — « On a beau s'époumonner à prêcher, dit-il dans un autre écrit publié en 1551, personne ne veut comprendre, c'est comme si l'on parlait à des sourds. On méprise les lois divines, l'on ne fait guère plus de cas des lois humaines, et l'on n'en a pas moins la conscience tranquille. » Il ajoute que cette perversité n'avait pas d'autre cause que l'ivrognerie, l'ivrognerie devenue, dans toutes les classes, à tel point le vice à la mode, que les parents y dressaient, pour ainsi dire, eux-mêmes leurs enfants, et se faisaient un plaisir de les voir avec eux plongés dans la crapule. De là les maladies, les séductions, les viols, les séditions, les assassinats, les vols et le mécontentement général qui ne cessaient d'affliger ou de souiller la société protestante, et qui n'empêchaient pas cependant qu'on n'y vécût dans une sécurité parfaite. Et, en effet, pourquoi se tourmenterait-on de vains scrupules? « Noé, Loth, David et tant d'autres saints personnages n'eurent-ils pas aussi leurs faiblesses?[3] »

Un des auteurs polémiques les plus vigoureux de cette époque, si féconde d'ailleurs en écrivains de ce genre, Waldner dirigea ses coups contre Osiander lui-même, et lui reprocha d'avoir, par sa doctrine, fait éprouver à la conscience des habitants de Nüremberg un irréparable dommage[4]. Bien que l'In-

[1] Instructio consolatoria de parentum, liberorum, etc., peccatis. Norimb. 1550. præf. A. 2.

[2] L. c. A. 2.

[3] De conviviis licitis et illicitis. Norimb. 1551. præf. A. 3. 4. C. 4.

[4] Osiander dit, en réponse à ce reproche de Waldner, que c'était à la bourse

térim eût été aboli dans cette ville dès l'an 1553, Waldner n'en continuait pas moins de remplir ses sermons des invectives les plus violentes contre les Intérimistes et les Adiaphoristes, jusqu'à ce que le Conseil, fatigué de tout ce bruit inutile, eût pris le parti de destituer le prédicateur[1]. Nommé, quelque temps après, pasteur à Ratisbonne à la place de Martin Schalling qu'on venait également de renvoyer, il ne tarda pas à s'y trouver impliqué dans de nouvelles disputes, qui se poursuivirent, avec plus ou moins d'acharnement, jusqu'à l'époque de sa mort. Dans une lettre qu'en 1564 il écrivit de Ratisbonne à Heshusius, il dit avoir le ferme espoir que comme la nouvelle église possédait la vraie doctrine, Dieu ne laisserait pas leur parole (la parole des pasteurs) entièrement stérile[2]. Mais, hélas! Cette confiance fut, il paraît, bientôt singulièrement ébranlée : il ne fallut pas une année pour qu'il se trouvât dans des dispositions toutes contraires.

des pasteurs, et nullement à la conscience des fidèles, qu'il savait avoir par sa doctrine causé du dommage. « Mes anciens auditeurs de Nüremberg ayant entendu plusieurs de leurs prédicants vociférer, à l'exemple de ceux de Wittemberg, et débiter, également en chaire et dans leurs écrits, force accusations mensongères contre ma doctrine, ont serré les cordons de leur bourse qu'avant cela ils tenaient toujours ouverte (car c'est à eux que mes calomniateurs devaient la meilleure partie de leur casuel), et non-seulement se sont abstenus dès lors de leur faire de nouveaux dons, mais leur ont même redemandé ce qu'ils n'avaient fait que prêter, et que cependant ils leur auraient généreusement abandonné sans cette circonstance, ont effacé leurs noms de leurs testaments, et les ont ainsi laissés eux-mêmes avec la cave vide, la cuisine sans feu, la bourse légère et les habits râpés. » Osiander, Schmeekbier. o. O. 1552. E. a.

[1] Waldner rapporte lui-même, au sujet de son renvoi de Nüremberg (1558), qu'un messager du Conseil lui avait, ainsi qu'à Rœting et à Klingenbeck, parlé de cette sorte : « Le Conseil a su, par des personnes dignes de foi, que vous ne cessez, dans vos prêches, de crier et de tempêter contre l'Intérim, l'Adiaphore et les alliances impies. Vous voudrez bien vous abstenir dorénavant d'injures et de calomnies pareilles, attendu que si vous ne le faisiez pas, messieurs du Conseil ne manqueraient pas de prendre des mesures qui seraient loin de vous être agréables. » Ces menaces ne les ayant pas empêchés de faire comme à leur ordinaire, le Conseil se décida finalement à les destituer, ce qu'il fit en ces termes : « Attendu que vous refusez de mettre fin à vos déclamations contre l'Intérim et les Adiaphoristes, ainsi que vous l'avez déclaré dans une lettre à un de nos honorables collègues, bien que vous reconnaissiez dans votre écrit qu'il n'est chez nous ni Intérimistes, ni Adiaphoristes, nous avons jugé convenable d'empêcher par tous les moyens qui sont en notre pouvoir qu'on n'insulte des absents, et de vous envoyer prêcher conséquemment là où vos adversaires pourront vous entendre et vous répondre, etc.... » Cod. Germ. 1318. f. 499. 503.

[2] L. c. 1320. f. 264.

Après la destitution de Culmann, on lui donna pour successeur dans l'église de Saint-Sebald, Maurice Héling, que ses opinions majoristes avaient fait renvoyer d'Eisleben, et dont Mélanchthon s'était fait accompagner au synode de Nüremberg. Mais à peine Flacius Illyrikus en eut-il appris la nouvelle, que, dans une lettre à Besold et à Waldner, il en témoigna tout son déplaisir. Il reprocha au nouveau pasteur son infidélité envers la femme avec laquelle il s'était fiancé à Halle, voulant, dit-il, passer sous silence un grand nombre d'autres méfaits dont il s'était rendu coupable [1]. Héling, par son attachement aux opinions de Philippe, c'est-à-dire par son hétérodoxie en ce qui concernait la Cène, les bonnes œuvres et la volonté humaine, s'était depuis longtemps rendu suspect à ses nouveaux confrères ; et Mélanchthon se trompa grandement, quand il crut, ainsi qu'il le dit dans deux de ses lettres, que la destitution des Osiandristes et la nomination de Héling rétabliraient la concorde entre les pasteurs de Nüremberg [2]. Il n'y avait encore que peu de temps que Héling occupait son nouveau poste, et déjà ses confrères (1558) le forçaient à se disculper de plusieurs erreurs calvinistes. Il fut sommé de s'expliquer devant un synode de pasteurs, ce qu'il fit en termes si obscurs et si ambigus, que ses juges n'y purent rien comprendre et ne surent en définitive que penser de ses doctrines. Pendant ce temps ses auditeurs habituels prétendaient qu'il avait dit en chaire, « que quand on a communié, l'on devait se figurer, non pas qu'on a mangé le vrai corps et bu le vrai sang de Jésus-Christ ; mais bien qu'on a mangé du pain bénit, bu du vin bénit, et qu'à cette occasion l'on a reçu d'une manière invisible et toute spirituelle le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ : » — paroles qui sont généralement considérées comme sacramentaires [3]. En 1560, il fut en outre attaqué par rapport à la Cène. Le professeur d'astronomie Joachim Heller, qui professait les opinions de Flacius, dit à son sujet, dans un interrogatoire devant le conseil :

« Quoique cet esprit antichrétien ne cesse de répéter qu'il ne fera

[1] Cod. Germ. 1317. f. 175. — [2] Corp. Ref. VIII. 605. 614.
[3] Zeltneri vita Helingi. p. 49. — Reformationsakten (d. Nürnberg. Conserv.) Fasc. 141.

point usage de la proposition : *Les bonnes œuvres sont nécessaires à celui qui veut faire son salut*, est-ce bien sérieusement qu'il nous tient ce langage? et si c'est sérieusement, combien de temps sera-t-il fidèle à sa parole? Jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable pour ne l'être plus. M. Maurice Héling a mieux aimé d'être renvoyé d'Eisleben que de condamner cette proposition ainsi que font un grand nombre d'autres ministres de Jésus-Christ. Pour nous rassurer à cet égard, il nous a fait espérer qu'il s'abstiendrait ici de faire usage de cette proposition. C'est fort bien; mais combien de temps s'en abstiendra-t-il? Bientôt il lui sera permis de prendre publiquement la défense de celui qui l'a remise en honneur, et de s'attaquer, au contraire, à ses confrères au sujet de la Justification et de la Cène [1]. »

Jean Schelhamer, qui était alors un des pasteurs les plus considérés de Nüremberg, se tint d'abord du côté de Héling. « Chez nous, mandait-il en 1564 à Camerarius, chez nous les » choses sont malheureusement en tel état, qu'il est fort à » craindre que la fin ne devienne pire que n'ont été les débuts. » Toute la horde des Flacianiens est à mes trousses, me poussant » et poussant aussi Héling et Lechner à condamner Pfeffinger » et Major. Ces gens ne peuvent souffrir qu'on proclame la » nécessité des bonnes œuvres : la raison en est toute sim- » ple, c'est qu'ils n'en ont jamais fait aucune. Heller a été mis » en prison : il fréquentait les filles publiques et d'autres » femmes mal notées, dont il avait l'habitude de dire qu'el- » les précéderaient en paradis les Adiaphoristes et les Majoris- » tes. Le Conseil, si Dieu lui vient en aide, ne tardera pas non » plus de sévir contre les partisans de Flacius [2]. » — Schelhamer assurait, en même temps, que jamais sa conscience ne lui permettrait de condamner les doctrines de Mélanchthon touchant la synergie et la nécessité des bonnes œuvres. — Dix ans après, sa conscience n'était déjà plus si scrupu-

[1] Nürnb. Reformationsakten. a. a. O.

[2] Proh dolor! nunc res nostræ eo sunt loco, ut omnia in pejus ruere videantur. Oppugnat me totus grex Flacianorum. Mauritium Heiling, Jacobum Lechner et me cogere volunt, ut Pfeffingerum et Majorem damnemus, nec volunt nec possunt ferre propositionem de necessitate operum, cum nulla bona opera unquam fecerint. — Hellerus in carcerem conjectus est. Rem habuit cum multis scortis et meretriculis, quas præcedere in regno cœlorum Adiaphoristas et Majoristas vociferatus est. Senatus Deo volente brevi in Flacianos animadvertet. Cod. Manh. 358. n. 321.

leuse : il prêchait alors lui-même, sans façon, contre Héling « le philippiste[1]. »

Le zèle avec lequel les pasteurs de Nüremberg soutenaient la lutte théologique, dans leurs écrits aussi bien qu'en chaire, était toutefois loin de satisfaire les Flacianiens, leurs amis. Michel Besler, le prédicateur de l'église Notre-Dame, fut même sévèrement réprimandé par le surintendant Nicolas Gallus de Ratisbonne, au nom de son parti, « parce qu'il n'attaquait point publiquement les *Corruptèles.* » Besler répondit qu'il avait résisté à Osiander autant qu'il lui était possible; qu'il n'avait jamais cessé, depuis son enfance, de haïr et de maudire Schwenkfeld; qu'il condamnait aussi la détestable impénitence et la sécurité plus qu'épicurienne où, dans ces temps voisins de la fin du monde, on voyait plongés la plupart des hommes, les princes aussi bien que leurs sujets[2]; et qu'il ne comprenait pas qu'on pût les trouver à ce point répréhensibles et condamnables même, lui et les pasteurs qui partageaient sa manière de voir, parce qu'ils ne tonnaient pas constamment, jusqu'à s'égosiller et jusqu'à dégoûter et révolter leurs auditeurs, ainsi que l'auraient voulu ceux de Ratisbonne, contre les Intérimistes, les Adiaphoristes, les Osiandristes, les Synergistes, les Calvinistes, les Freiwillistes, les hypocrites, etc.[3].

Quand, en 1574, Schelhamer se déclara formellement contre les Philippistes, dont il avait été jusqu'alors un des adhérents les plus dévoués, le magistrat prit le parti de se défaire de Héling et le mit conséquemment à la retaite[4]. Héling, blessé de cette disgrâce qu'il attribuait aux changements sur-

[1] Ego studiosissimus sum concordiæ, sic tamen, ne parte ulla fides catholica violetur. Salva conscientia non possum hæc prodigiosa dogmata approbare, hominem in conversione nec solum, nec adjutum a Deo posse assentire Filio Dei docenti, nec probo hoc dogma, evangelium non docere novam obedientiam, nec possum damnare præceptores meos et Flacii portenta amplecti. L. c. n. 322. — Will. III, 506.

[2] Hanc superiorum et subditorum in hac fece mundi detestabilem impœnitentiam et plus quam Epicuream, securitatem (damnamus). Reformationsakten. Fasc. 141.

[3] Nec video, nos propterea tam duriter pulsandos et damnandos esse, tametsi non ad eam ravim, quam vos optatis, et ad nauseam et fatigationem spiritus usque, qui in piis lectoribus et auditoribus existit, per singulas conciones nil nisi Interimistas, Adiaphoristas, Osiandristas, Majoristas, Synergistas, Calvinistas, Freiwillistas, Heuchleros etc. crepemus. A. a. O.

[4] Würfel a. a. O. p. 10.

venus dans Wittemberg et principalement au zèle du professeur Paul Crell contre les Calvinistes, écrivit à ce professeur une lettre pleine de récriminations, dans laquelle il se pose comme une victime de la haine et de la calomnie :

« Vous savez, lui dit-il, que dans l'état actuel des esprits, on ne saurait rien faire de pis à un honnête homme que de le traiter de calviniste : être calviniste, en effet, y pensez-vous ? Mieux vaudrait cent fois être idolâtre, hérétique, parjure, magicien, traître à son pays, voleur, parricide, incendiaire, que sais-je encore ? Or donc quand il se trouve quelqu'un que vous désiriez faire pendre ou bannir seulement, vous le signalez au magistrat et au peuple comme tel, je veux dire comme calviniste, et son affaire est bientôt faite. J'ajouterai qu'il n'est pas d'idolâtrie, pas d'hérésie, pas d'impiété, pas de vice, quelle qu'en soit l'énormité, qu'on ne puisse racheter par le zèle — anticalviniste[1]. »

Autant Héling prenait de peine pour se donner, aux yeux du public, l'air d'un luthérien irréprochable, autant, dans la correspondance intime, il montrait, quant à la Cène, d'attachement à la doctrine calviniste, et de mépris, d'antipathie, au contraire, pour l'orthodoxie luthérienne. Il tenait les calvinistes du Nord, à la tête desquels se trouvait le Burgrave prussien Fabian de Dohna[2], exactement au courant de tout ce qui passait chez les *fabricants de concorde* luthérienne, ainsi que faisait le pasteur Laurent Dürnhofer à Nüremberg à l'égard des réformateurs Suisses[3]. Dans une lettre qu'il écrivit en novembre 1574, Héling mandait à de Dohna que les successeurs des professeurs wittembergeois qu'on avait destitués et incarcérés à cause de leurs opinions calvinistes, étaient tellement odieux aux étudiants qu'on se trouvait forcé, la nuit, pour empêcher qu'elles ne fussent dévastées, de faire protéger leurs demeures par la garde bourgeoise ; que Cracov était dans les fers à Leipzig, sous le poids d'une accusation capitale, et que quant à lui, Héling, il mourait presque de douleur toutes les fois qu'il songeait à ces écoles, qui naguère fournissaient le monde entier de professeurs habiles. Il ajoutait qu'on en était sans doute arrivé à ces temps malheureux auxquels

[1] Auserlesene theol. Bibliothek. I, 705. 715.

[2] Seine meist anonymen Briefe in der Sammlung des Camerarius. Cod. Manh. 357.

[3] Il y a de lui un grand nombre de lettres dans le Codd. Polling. I u. II.

Mélanchthon faisait allusion, quand il prédisait, en gémissant, que les Turcs ne tarderaient point de punir les princes et les savants de leur malice, et qu'il régnerait avant trente ans une barbarie comme on n'en a jamais vu sous le papisme. « Et nous ne sommes pas nous-mêmes, disait encore Héling, innocents de tout le mal qui se fait, nous qui n'avons pas su profiter d'une occasion si favorable, et qui nous sommes montrés si complaisants pour les passions des princes qu'il eût été de notre devoir de réprimer ! » — « La manière d'agir des *fabricants de concorde*, dit-il plus loin, a donné de nouvelles espérances aux papistes; et de fait ils ont raison d'espérer, puisqu'il est dit que dans les temps qui précéderont immédiatement la fin du monde, la grande bête verra ses plaies cicatrisées et l'excellence de son règne rétabli sur la terre. C'est la partie sensuelle, la partie inférieure qui domine aujourd'hui dans l'homme : voilà pourquoi tout ne tend qu'à la dissipation, à la volupté, aux jouissances grossières; voilà pourquoi les institutions et les caractères, tout est dans un état de faiblesse dont il n'est pas d'autre exemple dans les annales du monde. Personne ne se soucie de la religion. Les magistrats, suivant l'opinion erronée qu'ils se sont formée sur la religion, passent leur vie à boire, à jouer, à chasser, et ne sont, en général, occupés qu'à satisfaire aveuglément leurs inclinations perverses. Enervés ainsi par la débauche et la vie sensuelle, ils deviennent inhabiles à gouverner, et tomberont eux-mêmes finalement avec nous sous un régime de femmes, régime sous lequel l'Etat, la religion, la discipline et les mœurs, dont il ne reste déjà plus qu'une ombre, ne sauraient manquer de marcher rapidement vers une ruine totale. » — Héling signale ensuite ce qui se passait alors à la cour de l'électeur de Saxe comme un prélude de ce dégradant régime; et assure ici, ainsi qu'en plusieurs autres endroits de sa correspondance, que ce qui avait poussé l'électeur Auguste à la terrible persécution qu'il avait fait exercer contre ses sujets soupçonnés d'opinions calvinistes, ce n'était autre chose que l'influence de sa femme et de son entourage.

[1] Successores isti (Crellius, Eberhardus, Avenarius, qui professores ejectos Witeberga secuti sunt) monstrosi ita excepti sunt a scholasticis, ut ædes nocturno tempore civium excubiis custodire necesse fuerit, veriti enim sunt, ne justa in-

V.

Les anciens Réformateurs de la Saxe et de la Thuringe, amis de Luther :

SPALATIN, LANGE, JUSTUS JONAS, AMSDORF, GEORGES D'ANHALT, MATHESIUS, SCHENK, AQUILA ET NAOGEORGUS, ETIENNE REICH, PIERRE ARBITER.

Georges Spalatin, Jean Lange et Justus Jonas n'étaient pas seulement d'anciens camarades d'études, des amis de jeunesse de Luther; ils furent encore des auxiliaires dévoués de ce Réformateur, les coopérateurs actifs et zélés de l'œuvre

dignatione inflammati, ædium facta expugnatione, in eos irruerent. Cracovius, qui capitis reus agitur, Lipsiæ in carcere detinetur. Dolore propemodum enecor, cogitans de alveariis istis, unde in totum terrarum orbem integra apum examina emissa sunt. At sunt fortassis hæc infelicia ista sæcula, de quibus Philippus noster sæpe cum gemitu concionatus est : intra annos 20 vel 30 tantam futuram barbariem, quanta nunquam fuit sub pontificatu, et Turcam principum et doctorum petulantiam castigaturum esse. Est quoque nobis aliqua malorum causa imputanda, quia negligenter rem tantam egimus et plus æquo principum severioribus dictis coercendorum affectibus indulsimus. — Triumphi aguntur apud Pontificios, qui nunc animum resumendo certam sibi de nobis prosternendis victoriam pollicentur. Nec falluntur illi quidem, oportet enim per postremam ante ultimi judicii agonem persecutionem vulnera magnæ bestiæ sanari et confirmari regni jamjam penitus collapsuri majestas. Dominatur nunc hominis pars inferior, ἐπιθυμητικὸν, ideoque voluptatibus et luxu omnia diffluentia nunc, quam prius sunt languidiora, nec quisquam religionem curat, et magistratus opinione quadam religionis imbuti aleæ, compotationibus et venationibus incumbentes, præcipites, quo cæco rapiuntur impetu proruunt, et paulatim ipsis Epicureismo effeminatis, per muliebria imperia status politicus, religio et omnis honesta disciplina, cujus vix umbellam adhuc habemus, enervabitur et concidet. Geritur mos Thaidi, et quod fortassis nemo facile obtinere potuisset, illud Crocodilinæ lacrymæ Jesabelis et Megæræ Cimbricæ, quæ simul instructa est quarumdam sui sexus pontificiarum et nostratum collacrymationibus, suffragantibus etiam parasitis aulicis, tandem perfectum est. Tam crudelis erit consultrix femina facti. Facti istius utinam aliquando Thrasonem pœniteat, nec tamen pœnitentia sit nimis sera. (Sous le nom de *Mégère Cimbrique*, Héling désignait l'électrice Anne, qui était une princesse danoise.) Cod. Manh. 357. n. 292.

qu'il avait entreprise. Prédicateur à la cour de l'électeur, Spalatin usa de toute l'influence que lui donnait sa haute position pour inspirer à ce prince des sentiments favorables à la Réforme. Il fut, à partir de 1525, prédicateur et surintendant à Altenbourg et prit une part active aux diètes, aux conférences et aux inspections dans l'intérêt de la doctrine nouvelle. Les dernières années de Spalatin furent également attristées par diverses contestations plus ou moins acrimonieuses, d'abord avec l'instituteur de sa paroisse, et plus tard avec un de ses collègues, avec le pasteur Brisger, que Link avait recommandé au Conseil d'Altenbourg. Luther écrivit à ce Brisger pour l'exhorter à montrer de la patience et des égards vis-à-vis de son confrère, quand ce ne serait qu'en considération de son âge et des fonctions qu'il avait exercées près de trois électeurs [1].

Spalatin reconnaissait, ainsi que les autres réformateurs, qu'une immense démoralisation s'était développée, et continuait à se développer chaque jour davantage dans la société protestante, ce qui l'affectait si douloureusement qu'il finit par tomber dans la mélancolie et le découragement du désespoir. Abreuvé de dégoûts et las de tout ce qu'il voyait, il songeait, dès 1528, à résigner ses fonctions, et les aurait en effet résignées sans doute, si Luther n'avait réussi à lui persuader que son projet était une tentation du Malin [2]. Il mandait en 1544 à Link, qui venait de lui signaler quelques-uns des signes précurseurs de la fin des temps : « Qui pourrait aujourd'hui nous annoncer une nouvelle plus heureuse que celle de l'approche du dernier jour ; qui pourrait en attendre, en désirer une meilleure ? La mesure des misères publiques et particulières est partout à son comble. L'âge d'or est passé sans retour, ainsi que les autres âges, moins parfaits, mais bons encore, qui devaient lui succéder : nous en sommes à l'âge de fer, au pire de tous ; la fin approche, elle ne peut tarder d'arriver. Qui pourrait désirer de vivre encore, de vivre plus longtemps au milieu de cet océan de misères [3] ? » Dans une autre lettre adressée, la même

[1] De Wette. v, 574, 586. — [2] A. a. O. III, 372.
[3] Verpoortenii sacra sup. ævi analecta. p. 141.

année, au même Link, il ajoute « qu'il ne savait pas, en vérité, ce que deviendrait le monde; qu'il était impossible qu'il continuât de subsister avec la fourberie, l'hypocrisie, la déloyauté qu'on y voyait régner de toutes parts, même parmi les personnes en apparence les plus recommandables et les plus saintes [1]. » Les angoisses continuelles auxquelles il était en proie, ses remords, la crainte d'être tombé en disgrâce à la cour, et toutes ces lettres écrites à Luther afin d'apprendre qui l'avait desservi près du prince, tout cela dénotait en Spalatin l'existence d'une incurable mélancolie, qui dégénérait de temps à autre en une véritable aliénation mentale et finit par le mettre au tombeau [2].

Trois ans après Spalatin (1547), mourut également Jean Lange, qui de professeur de théologie était devenu prédicateur de la canoniale à Erfurt. C'est lui qui organisa l'église protestante dans cette dernière ville, dont il devint le premier pasteur sous le nom de doyen. Les premiers résultats produits, à partir de 1521, à Erfurt par la doctrine nouvelle, ainsi les actes de violences contre l'ancienne Eglise, l'expulsion des prêtres, la confiscation de leurs biens, la dévastation et la ruine de la haute école autrefois si florissante, Lange pouvait, à la rigueur, considérer tout cela comme des maux inévitables et passagers qui ne tarderaient point à faire place aux nombreux avantages qu'on se promettait de la Réforme. Il n'en fut plus ainsi de ce qui, jusqu'en 1542, se passa plus tard. « Les princes, mandait-il vers ce temps à Link, les princes ou restent inactifs et indifférents, ou ne s'occupent que de leurs plaisirs et des moyens de s'enrichir. Pour ce qui est du peuple, il mène une vie d'épicurien et de sardanapale; et presque tous déploient un faste oriental et plus qu'oriental, tandis que leurs pasteurs n'ont en partage que les privations et la misère [3]. »

[1] Te quæso, quid fiet tandem cum rebus humanis? Tam variant omnia, tam plena sunt omnia armorum, tam parum est ubique candoris, tam plena ὑποκρίσεως omnia, etiam in his, quos diceres sanctissimos, tam parum respondent opera et corda et verbis et gestibus. L. c. p. 143.

[2] Luther's Briefe gesammelt v. Schütze. I, 251. — Wagner, Georg Spalatin. p. 105.

[3] Principes dormitant vel voluptuantur, et interim pecunias corradunt rationibus quibusvis. Populus miris modis ἐπικυρίζει τε καὶ σαρδαναπαλίζει;

Un autre personnage qui, par sa position et son activité, comptait aussi parmi les réformateurs du premier ordre, c'est Justus Jonas. Né en 1493 à Nordhausen, il était chanoine à Erfurt quand il accompagna Luther à la diète de Worms. Ayant, par suite de l'expulsion des prêtres, perdu sa prébende, il se rendit à Wittemberg, où il devint d'abord professeur de droit et plus tard docteur et professeur de théologie. Il prit également part à toutes les grandes mesures qui servirent à fixer le sort et la forme du nouveau système, traduisit plusieurs des ouvrages de Luther, et assista à la conférence de Marbourg (1529), ainsi qu'à la diète d'Augsbourg. En 1541, il alla se fixer à Halle où l'avait appelé la bourgeoisie pour y prêcher la Réforme, et où il eut pour auxiliaire André Poach, qui par ses dispositions querelleuses s'attira de nombreux désagréments ici, et plus tard sa destitution à Erfurt[1].

Le renversement de l'ancienne religion et son remplacement par la religion nouvelle s'effectua, dans Halle, assez rapidement et sans de grands obstacles. Cependant, comme le Conseil hésitait à chasser les prêtres et les moines qui étaient restés fidèles à leur ancienne croyance, Jonas lui fit à ce sujet les plus vifs reproches, et demanda même qu'on usât de rigueur à l'égard de Querhamer, président de ce Conseil, « qui refusait d'abjurer l'infernale doctrine du pape. » — « Qu'on l'oblige, dit-il, à renier l'écrit blasphématoire qu'il a publié contre Luther; et s'il n'y veut consentir, qu'on le signale, en pleine chaire, à l'animadversion populaire. » Ce qui ne lui causait pas moins de déplaisir que la résistance de Querhamer, c'était que, dans une ville où tant de prêtres catholiques avaient vécu naguère dans une large aisance, les pasteurs protestants fussent littéralement réduits à la misère. Quelle qu'ait été l'assurance avec laquelle, dans ses sermons et ses écrits polémiques contre Wizel, Jonas défendit l'excellence de la doctrine luthérienne, il ne laissa pas de faire sur le fâcheux état des

grœcantur omnes fere et pergrœcantur, et nos nihil, nisi miserias, experimur. Verpoortenii analecta. p. 116.

[1] Erhard, Ueberlieferungen. I, 43.— Dreyhaupt, Magdeburgischer Saalkreis. II, 978.

esprits dans la nouvelle Eglise des aveux assez dignes de remarque. Il disait, par exemple, en 1530 :

« Ceux qui se disent évangéliques, ne se proposent la plupart dans l'Évangile, qu'une liberté charnelle. — Au lieu de montrer en leur personne les précieux fruits de cet excellent Évangile, ils deviennent impies, ne craignent plus Dieu, sont indisciplinés, n'assistent plus au prêche, méprisent leurs pasteurs comme de la balayure, comme de la boue, et les fouleraient volontiers aux pieds, ainsi que l'Évangile, s'ils en avaient le pouvoir. Avec cela que bourgeois et paysans ont perdu toute espèce d'estime pour les sciences et les beaux-arts, et, quoi qu'on puisse leur dire dans l'intérêt de leurs enfants, laissent péricliter les écoles, faute de secours, aimant mieux employer leur bien à satisfaire les appétits de leur ventre que d'en consacrer une partie à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse, à la chose du monde la plus utile. Et ce n'est pas tout encore : le peuple devient de jour en jour plus effronté, plus grossier et plus sauvage, comme si l'Évangile ne nous avait été donné que pour faciliter aux mauvaises gens les moyens de se livrer sans danger à toutes les espèces de vices et de méfaits[1]. »

Afin de signaler « le dénûment des écoles et des pauvres églises, » et d'expliquer comment il se faisait que presque tous les chanoines et presque tous les évêques allemands, ces derniers au nombre de cinquante-trois et plus, persévéraient dans l'erreur, il traduisit en 1541 un sermon latin de Paul Speratus, où l'on trouve entre autres :

« Les pasteurs, les prédicateurs, tous ceux qui sont attachés au service de nos églises, sont tellement méprisés et haïs partout, au village aussi bien qu'à la ville, qu'il n'est sorte d'avanie qu'on ne se croie en droit de leur faire, sans compter que, dans beaucoup d'endroits, on les laisse périr de faim et de misère, eux, leurs femmes et leurs enfants. — Quel honnête homme, quel chrétien pourrait voir, sans fondre en larmes, l'ignoble manière dont on traite aujourd'hui les écoles et les pasteurs, même les plus zélés, les plus fidèles[2] ? »

Jonas ayant perdu sa femme, le jour de Noël 1524, Lu-

[1] V. Daniel, chap. 7 : Von d. Türken Gotteslaesterung, etc., mit Unterricht Justi Jonæ. Wittenberg. 1530. A. 4.

[2] Justus Jonas (P. S.) Lazari Klage für des Reichen Thüre, traduit en allemand par Justus Jonas. Wittemberg. 1541. T. 2.

ther le supplia, pour ne point donner prise à la critique, « déjà bien assez disposée à s'attaquer aux théologiens de Wittemberg, de ne point trop se hâter au moins de convoler en secondes noces, au cas qu'il eut l'intention de le faire. » Ce fut en vain : il s'était à peine passé quelques mois depuis la mort de sa première femme, et déjà le réformateur quinquagénaire l'avait remplacée par une toute jeune personne. Il paraît que les appréhensions de Luther à cet égard ne tardèrent pas non plus à se réaliser; car nous trouvons que, le 18 juin suivant, il écrivait à son collègue : « Nous faisons ici, dans votre intérêt, une bonne guerre aux mauvaises langues, plus vigoureuse peut-être que celle que vous leur faites vous-mêmes. C'est qu'aussi la critique se montre inépuisable sur ce que vous venez de faire. Que la moitié de la ville se livre ouvertement à l'adultère, à l'usure, au vol, au brigandage, à cela l'on ne trouve plus rien à dire : on en rit et l'on en fait autant; mais qu'un pasteur devenu veuf prenne une seconde femme, voilà bien une autre affaire ! »

En 1546, Jonas fut expulsé de la ville de Halle par ordre du duc Maurice, « à cause des injures qu'il s'était permis de diriger contre l'empereur; et comme, plus tard, le Conseil faisait difficulté de le réadmettre, il se rendit à Hildesheim, et quelque temps après à Iéna. En 1550, cependant, il se trouvait derechef à Halle, bien qu'il n'eût pu obtenir l'autorisation d'y prêcher. Il faut croire que l'avenir ne se présentait pas à lui sous de bien riantes couleurs, quand, vers cette époque, il écrivait à Weller : « C'est à peine si les jeunes ont la patience d'attendre que la mort nous ait frappés. Nous sommes encore plein de force et de vie ! et déjà ils se partagent nos dépouilles et s'emparent de nos emplois. Que tardons-nous de quitter un monde où nous sommes devenus inutiles ? » Il fut enfin, en 1551, appelé à Cobourg, en qualité de prédicateur de la cour, et mourut en 1555, après avoir été nommé surintendant d'Eisfeldes. La doctrine de l'imputation et de la foi spéciale, dont, dans ses sermons aussi bien que dans ses écrits, il avait si souvent prôné les vertus consolantes et

[1] De Wette, v, 518, 57, 70.

calmantes [1], cette doctrine paraît, dans les derniers temps de sa vie, et à une époque où sans doute ses bienfaits lui eussent plus que jamais été précieux, lui avoir rendu d'assez tristes services. Il devint sujet à de fréquents accès de découragement, pendant lesquels ses remords le faisaient désespérer de la miséricorde divine. C'est en vain que ses collègues se mirent en frais d'éloquence pour calmer ses scrupules, ils y perdirent leur latin ; son domestique seul parvint, dit-on, à lui procurer un peu de calme [2].

Nicolas d'Amsdorf, issu d'une famille noble de la Saxe et né la même année que Luther, c'est-à-dire en 1483, obtint en 1511 une chaire de théologie à Wittemberg, et s'attacha chaudement au parti de son collègue, dès les premiers instants de son entreprise. Il accompagna Luther à Worms, entreprit, l'année suivante, la réforme de Magdebourg, et, dans la préface dont il accompagna le livre publié, sans nom d'auteur, sous le titre : *Des erreurs de la Papauté*, il s'efforça déjà de prouver que le Pape est l'antechrist. Il eut d'abord, contre lui, à Worms, non-seulement le clergé tout entier, mais le peuple lui-même, qui, bien disposé pour les Anabaptistes, venait précisément de chasser le prédicateur de la nouvelle doctrine, Weidensée. Dans l'écrit qu'il publia contre *les prédicateurs de Bethaven*, c'est-à-dire contre « *les prédicateurs attachés à la maison de malice, à la maison de prostitution* (*Hurhaus*) *connue sous le nom d'église archiépiscopale*, » il avoue lui-même que « le peuple lui était contraire et le traitait ouvertement d'hypocrite [3]. » Cela ne l'empêcha pas, cependant, de rester dans cette ville pendant dix-huit ans

[1] Il dit, par exemple, dans son écrit contre Wizel : Experiuntur viri pii et agunt nobis gratias, quod contigit cognoscere tam plenam consolationis doctrinam. Wizel répondit sur cela : Non dubium est, quin adblandiatur evangelium vestrum tum auribus, tum animis hominum, nec mirum, quandoquidem nihil eo placentius deliciosiusque est. Nulla Euterpe, nulla Siren unquam tam dulce cecinit. Non fuit tam grata auditu amatoris Leontiæ Epicuri concio. Insunt in isto vestro omni melle mellitiore evangelio meræ Adonidis rosæ ac flores, merum Helenæ lac, merum nectar et ambrosia. Nihil sonat, nisi Charites, Musas, remissiones, reconciliationes, promissiones, ovationes, pacem pacem, exsiccatas pyriphlegetontas. Wicelii confutatio resp. J. Jonæ. Lipsiæ. 1533. E. 4.

[2] Hummel epp. hist. eccl. semicent. I, 30. — Genssler, Hofkirche zu Ehrenburg. p. 51. — Knappii narr. de J. Jona. p. 49.

[3] Amsdorf : auf Erfordern d. Magdeburg. Prediger, erbeut sich zu disputiren, etc. A. 2.

entiers, soit comme pasteur, soit comme surintendant. Il fut, en 1531, appelé à Goslar, où deux prédicants, l'un luthérien, l'autre zwinglien, se faisaient l'un à l'autre une guerre acharnée du haut de la chaire, et réussit à les faire congédier et bannir tous les deux[1].

Amsdorf fut enfin, en 1542, nommé évêque de Naumbourg par l'électeur de Saxe, au détriment de Jules de Pflug, l'élu du chapitre, et sacré par Luther au moyen de l'imposition des mains. Il comprenait du reste parfaitement, lui-même, tout [ce] qu'il y avait dans sa nouvelle position de précaire et de peu digne ; seulement il s'en consolait, en pensant que « cette charge ne lui avait été imposée que pour faire nique à Satan et aux *diseurs de messes* (messpfaffen)[2]. » Le traité de Smalcalde l'ayant plus tard fait renvoyer de Naumbourg, il retourna à Magdebourg, dans cette *chancellerie de Dieu*, comme il l'appelle, qui alors était devenue la métropole de la saine doctrine, de la pure doctrine luthérienne, faussée et persécutée partout ailleurs. Il commença dès lors cette longue dispute contre les Adiaphoristes, les Synergistes, les Osiandristes et les Majoristes, qui finit par lui mettre à dos Mélanchthon, Bugenhagen, Major, presque tous ses anciens amis et collègues de Wittemberg. Pour ce qui est de Schwenkfeld, des Zwingliens et des Anabaptistes, il y avait longtemps déjà qu'il était avec eux en état de guerre ouverte[3].

C'est une chose bien digne de remarque assurément, une chose que Luther eût à peine crue possible, que cette guerre acharnée que se firent ces deux hommes, Amsdorf et Bugenhagen, qui, tandis qu'il vécut, furent de tous ses disciples les

[1] Heineccii antiquit. Goslar. VI, 456, 461.

[2] Confortant me (litteræ tuæ) in hoc misero meo statu, quam tantum in Satanæ et suorum sacrificulorum odium suscepi. Verpoortenii sacra sup. ævi analecta. p. 118.

[3] Un des prophètes anabaptistes, le pelletier Melchior Hofmann, avait publié un écrit : « Dass Nikolaus Amsdorf ein lügenhafter falscher Nasengeist sei, oeffentlich bewiesen, » (*Preuves incontestables comme quoi Nicolas Amsdorf est un faux et rusé matois*), spécialement dirigé contre lui. Amsdorf fut également enveloppé dans une dispute contre Rorarius, l'éditeur des œuvres de Luther publiées à Wittemberg. Ce Rorarius s'était permis de supprimer, dans un des écrits du chef de la Réforme, un morceau composé de plusieurs paragraphes qui était dirigé contre ceux de Strasbourg, ce qu'Amsdorf regarda comme un attentat contre Luther et la doctrine luthérienne. Salig, H. d. A. C. III, 381.

plus attachés à ses opinions, et de tous ses amis les plus dévoués à sa personne. Tandis qu'Amsdorf (1551) se plaignait que Bugenhagen l'eût accusé, lui Amsdorf, ainsi que ses partisans, en chaire et dans ses écrits, d'être des suppôts de l'enfer, des ennemis de la paix, et d'avoir fait éprouver un grand préjudice à l'Eglise [1], Bugenhagen écrivait de son côté au roi de Danemark « qu'Amsdorf, séduit par Flacius, venait, dans un écrit récemment publié, de se ruer grossièrement et inopinément sur le pays de Saxe avec son cortége ordinaire d'injures et de violences, et de faire tout ce qui lui était possible pour décrier les théologiens de Wittemberg aux yeux de l'univers [2]. » Indépendamment de cette dispute il en eut bientôt une autre avec Ménius et Major, dont il avait qualifié [3] l'opinion touchant la nécessité des œuvres, « la plus dangereuse et la plus empoisonnée de toutes les hérésies qui aient jamais été soutenues sur la terre [4]. » A Iéna, où il avait été nommé surintendant et professeur à l'Université, Amsdorf ne fut pas non plus longtemps sans avoir une série de luttes théologiques à soutenir. Et ce n'est pas seulement à la dispute des Osiandristes qu'il prit part [5]; il eut encore affaire aux Synergistes, à Strigel de Iéna, à Mélanchthon, « ainsi qu'à la très-sacrilége et très-savantissime bande de Leipzig » (Pfeffinger et consorts), soutenant cette opinion de Luther : « Que Dieu agit avec l'homme comme avec une pierre ou un morceau de bois, » et déclamant contre le « nouveau papisme qu'on essayait d'établir au moyen de la doctrine sur la coopération de la volonté de l'homme à

[1] Amsdorf, dass Pommer und Major mit ihren Adiaphoristen Aergerniss, etc., angericht, daher sie, und nicht wir zu Magdeburg, vom Teufel erweckt sind, wie sie uns schmaehen und laestern. o. D. 1551. B. 4.

[2] Schuhmacher's Briefe an d. Koenige von Danemark. I, 125.

[3] Dans la préface de l'édition des écrits de Luther publiée à Iéna.

[4] Ménius rapporte qu'Amsdorf s'avisa de dire un jour en public qu'à la place du prince il ferait couper la tête à Ménius. Menius Bericht d. bittern Wahrheit. Wittenb. 1558. O. 4.

[5] Osiander, en répondant à la réfutation d'Amsdorf, se contenta de citer le proverbe allemand : *L'âge ne garantit pas de la sottise,* et d'observer qu'il était fort étonné qu'Amsdorf se fût si complétement *noyé* dans cette doctrine de Mélanchthon : « *Que Dieu nous tient pour justifiés, parce que Jésus-Christ est mort pour nos péchés,* » lui qui, dernièrement encore, condamnait cent et quelques articles dans les écrits de ce même Mélanchthon. Osiander Smeckbier. H. 3.

l'œuvre de la conversion et de la justification. » Voilà, du reste, comme Justus Jonas s'exprimait sur les services rendus par Amsdorf dans tous ces acrimonieux débats : « Toutes les dissensions et toutes les erreurs qui travaillent aujourd'hui cette malheureuse église (celle de la Saxe), viennent principalement de ce que l'Autorité, séduite par ce grossier et entêté Nicolas Amsdorf, protége Illyrikus et sa troupe, et tolère toutes les calomnies qu'il leur plaît de répandre [1]. »

Il est bien peu d'hommes sur le compte desquels on ait porté des jugements plus divers et plus contradictoires que ne sont ceux qui nous ont été transmis sur Amsdorf par ses contemporains et même par ses amis les plus intimes. Luther, qui l'avait en grande estime, le considérait comme une image fidèle et en quelque sorte comme l'empreinte vivante de son intelligence et de sa personne. « Ma pensée repose dans Amsdorf, » disait ce chef de la Réforme ; puis il ajoutait qu'Amsdorf était né théologien, au lieu que Cruciger et Jonas ne l'étaient devenus que par l'effet de l'art. A l'époque où il était question du choix d'un évêque pour Naumbourg, il disait encore « qu'Amsdorf avait assez d'intelligence et de talents, pour qu'on pût au besoin en faire même un souverain Pontife. » L'électeur Jean-Frédéric, aussi, avait plus de confiance en Amsdorf que dans tous les autres théologiens de Wittemberg ; et Jérôme Weller avait l'habitude de dire « que personne ne s'était plus qu'Amsdorf imprégné, pour ainsi dire, de l'esprit de Luther [2]. » Le landgrave de Hesse, au contraire, nous le dépeint comme un homme fantasque et bizarre, et Mélanchthon, dans une lettre à Bucer, dit : « Que pour se faire une idée juste du caractère d'Amsdorf, il suffisait de lire l'écrit qu'il publia contre Érasme, et dans lequel cet esprit ténébreux exhale sa bile sous toutes les formes. » Pendant la conférence de Worms, en 1557, « Philippe ne s'exprima

[1] Lettre à Albrecht, duc de Prusse (1558). Voy. Voigt, Briefwechsel des Herzog Albrecht. p. 363.

[2] Chemnitii pastor quidam in Schoenbrunn inter cætera fecit mentionem Nicolai Amsdorfii, de quo Lutherus dixisset : Spiritus meus requiescit in Amsdorfio, et Wellerus : Nemo tantum hausit de spiritu Lutheri ac Amsdorfius. — Extrait de la censure publiée par les théologiens d'Anhalt contre le livre de la Concorde de l'an 1577. Voy. Hospinian : Concordia discors. p. 120. — Philipp., Gesch. d. Stifts Naumburg. p. 263.

pas en termes plus flatteurs sur le compte « de ce vieux et excellent Amsdorf [1], » tandis que Jonas nous donnait de lui le portrait suivant :

« Illyric, non plus que *la vilaine tête de ce grossier âne Nicolas Amsdorf*, ne s'occupe, dans ses écrits, que d'une chose, de la manière dont il pourra captiver le vulgaire ignorant, c'est-à-dire le grand nombre, dans lequel se trouvent d'ailleurs aussi compris plusieurs pasteurs et d'autres individus, de ceux-là mêmes qui ont des prétentions à la science. — Que le nom d'*âne grossier*, d'ennemi mortel de la science et des arts que je donne à Amsdorf, ne vous scandalise pas; car comment un vrai chrétien pourrait-il ne pas être révolté à la vue de cet amas de badauderies, à l'aide desquelles cet *ignorant et grossier âne* tend à déconsidérer l'étude des langues, des belles-lettres et des sciences [2] ? »

Le reproche que Jonas faisait à Amsdorf de déprécier la culture intellectuelle et de voir de mauvais œil les théologiens instruits, était du reste fondé : car Amsdorf était du nombre de ceux qui croyaient que dans les écrits de Luther se trouve renfermé tout ce qu'il est possible à l'esprit humain de connaître de réel et de vraiment utile en fait de vérité théologique [3] ; et c'est à la manie de tout scruter, de tout approfondir qu'il attribuait, lui aussi, les disputes qui, après son départ de Magdebourg, éclatèrent entre les pasteurs et le Conseil de la ville. Dans un écrit adressé par lui au Conseil et à la bourgeoisie de Magdebourg, il approuva fort [4] la conduite qu'avait tenue le magistrat en faisant chasser et conduire par des sergents jusqu'aux portes de la ville, Héshusius et plusieurs autres pasteurs attachés à ce personnage. Les pasteurs

[1] Corp. Ref. IX, 274. — IX, 918.

[2] Lettre au duc Albrecht. 1558. Voigt. p. 355 et suiv.. — Au dire de Salig, (Hist. d. A. C. III, 407) « Amsdorf était un misérable hère fort entiché de sa noblesse. »

[3] « Les savants, presque toujours uniquement occupés du besoin de faire parler d'eux, troublent l'Église plus qu'ils ne la servent, et sont en général, pour le salut, plus nuisibles qu'utiles; car il n'y a rien de plus rare que de trouver un savant qui soit véritablement et franchement chrétien. » — « Aussi, partout où aux églises étaient attachés des savants, on a toujours vu naître des erreurs, la contention, le désaccord et la haine. Tandis qu'il n'y avait à Magdebourg que des pasteurs exclusivement attachés aux principes qu'on trouve dans les écrits de Luther, l'union et la paix régnaient dans toutes les églises de cette ville. Amsdorf : wie christl. u. treul. Heshusius gehandelt. Magdeburg. 1555. E.

[4] Amsdorf, Vermahnung an d. Rath u. d. gemeine Bürgerschaft zu Magdeburg. Magd. 1563.

expulsés, pour se venger d'Amsdorf, l'accusèrent, de leur côté, de n'avoir approuvé le Conseil que parce qu'il avait été payé pour le faire; ce dont Amsdorf crut pouvoir se disculper en disant « qu'il n'était point assez heureux pour que personne s'avisât de lui rien donner[1]. »

Amsdorf termina sa carrière à l'âge de 82 ans, au milieu de ces luttes continuelles dont il finit lui-même par sentir l'inutilité et même le danger, et à propos desquelles il ne craignit pas, en 1558, de faire cet aveu : « Qu'il était, parmi eux, un grand nombre d'individus qui vivaient dans un tel état d'anarchie morale et intellectuelle, qu'ils ne savaient littéralement plus que penser et que faire[2]. » Et cependant il continuait à lutter, soit qu'il y fût porté par ses dispositions naturelles, soit qu'il ne crût pas pouvoir faire différemment; car il considérait l'état moral du peuple, à tous les degrés de l'échelle sociale, comme étant à ce point désespéré, qu'il n'était même pas possible de songer à y porter remède par la prédication et par les autres influences moralisantes, surtout si l'on faisait attention au peu d'estime et de considération que les Luthériens avaient en général pour les pasteurs et les fonctions sacerdotales. Dans un écrit, publié en 1551, il trouve que les vices qui dominaient alors dans la société luthérienne, c'étaient principalement l'ivrognerie, la débauche, l'avarice et l'usure; puis il ajoute :

« Mais ce qui est peut-être pire que le mal qu'ils commettent, c'est qu'ils ne veulent point en être repris, c'est qu'ils ne veulent même pas souffrir que leurs vices soient condamnés dans la chaire évangélique. Bourgeois, paysans et grands seigneurs prétendent également tous à vivre libres, sans blâme ni entraves aucunes, à vivre comme ils l'entendent, à faire ce qu'ils veulent et tout ce qui plaît à leur cœur charnel. — D'après ce que nous enseigne l'Évangile, ce n'est que dans les derniers temps du monde et peu avant le jugement dernier, que doit régner à ce point le mépris de Dieu et de ses commandements. Or donc, puisqu'il n'est pas de prédication, pas de réprimande qui puisse changer cet état de choses, et puisque la malice et tous les genres de péchés jouissent aux yeux du monde de tous les priviléges de la vertu, abandonnons ces pécheurs à l'entraînement de leurs passions coupables, et

[1] Salig. III, 947.
[2] Amsdorf, offentl Bekenntniss d. reinen Lehre. Iena. 1558. A. 3.

attendons que le jugement dernier, dont tout annonce l'approche, vienne leur faire rendre compte de tout le mal qu'ils ont fait[1]. »

Trois ans après, il ajoute que tous les vices signalés dans son précédent ouvrage, que l'avarice, l'usure et la débauche avaient entièrement pris le dessus et se trouvaient déjà portés à leur plus haut degré, de sorte que les personnes mêmes qui se vantaient d'être évangéliques, y étaient comme noyées, et que les plus incroyables turpitudes n'étaient pas moins estimées aux yeux du monde que les actions les plus recommandables[2]. En 1558, il se plaint que tout aille de mal en pis et semble annoncer la ruine prochaine de l'Évangile[3]. Quatre ans après, il menace du même sort l'Allemagne tout entière :

« A tous les autres péchés, tels que la goinfrerie, l'ivrognerie, l'avarice, l'usure, etc., dans lesquels l'Allemagne est comme noyée, il faut ajouter que les nôtres ne font réellement aucun cas de l'Évangile, qu'ils le méprisent autant que qui que ce soit au monde, qu'ils l'insultent, le déshonorent, le persécutent et le condamnent même. — C'est pourquoi Dieu ne nous tolérera pas davantage, ne souffrira pas davantage nos blasphèmes et notre ingratitude. — Et comme les nôtres, tout en possédant l'Évangile, ne craignent pas de lui témoigner le dernier mépris, ainsi qu'à ses ministres, et semblent se rire de Dieu, de sa colère et de sa vengeance, je dis qu'il n'est pas possible, non, certes, il ne l'est point, que cette vengeance se fasse bien longtemps attendre; car par notre insupportable tyrannie, par nos blasphèmes et nos mépris, non-seulement nous excitons Dieu à s'armer de ses foudres et à dévaster l'Allemagne, comme il fit autrefois de Jérusalem et de la Judée, nous l'y forçons même pour ainsi dire[4]. »

Georges, duc d'Anhalt, qui, quoiqu'à peine âgé de vingt-trois ans, était depuis plusieurs années prévôt du chapitre de Magdebourg, Georges d'Anhalt s'étant, en 1530, attaché au parti de la nouvelle Réforme, ce fait eut un grand retentissement dans l'Allemagne entière et fut, par Wittemberg même, con-

[1] Amsdorf, Erinnerung an d. Deutschen. Jena. 1551. A. 3.

[2] Niklas von Amsdorf : fünf fürnehme u. gewisse Zeichen, so kurz vor dem jüngsten Tag geschehen sollen. Iena. 1554. D. D. 3.

[3] Amsdorf. offentl. Bekenntniss d. reinen Lehre. A. 3.

[4] Niklas von Amsdorf, Predigt, dass Deutschland wie Israel, Judea u. Jerusalem wird zerstoert werden. Iena. 1562. A. 2. A. 3.

sidéré, non sans raison, comme un événement de la plus haute importance. La lecture des écrits de Luther et le talent avec lequel le Réformateur soutenait sa doctrine de la justification, l'avaient entièrement subjugué, si bien que ce dogme devint et demeura dès lors comme le fond de toutes ses opinions religieuses. Les écrits de ce prince montrent d'ailleurs combien l'on s'attachait alors à populariser ce dogme important. « La doctrine catholique, disait-il, prive Notre-Seigneur » de la gloire qui lui est due, et pousse l'homme au désespoir. Car veut-on que notre salut, au lieu de n'être qu'un » effet de la grâce divine, dépende encore de certaines vertus, » de la Charité, de l'Espérance, et d'autres œuvres analogues, » comme d'autant de conditions *sine quâ non* : comme la réalisation de ces conditions est évidemment incompatible » avec la nature corrompue de l'homme, et que tout ce que » nous faisons est nécessairement imparfait, vicieux, entaché » de péchés comme nous, il en résulte que notre salut devient » incertain, que nous sommes poussés au désespoir, et par » cela même conduits à la damnation éternelle. » Tel est le fond sur lequel repose tout l'enseignement évangélique de Georges d'Anhalt. Pour ce qui est du rituel, parce que ce prince ne poussait point l'exclusion à l'excès, et penchait au contraire pour la conservation d'un assez grand nombre d'usages catholiques, il s'attira par là de fréquents reproches et devint finalement suspect à son propre parti. On lui reprocha de vouloir « une œuvre de rapiècetage au lieu d'une religion originale et une; » et comme c'était précisément à l'époque de l'Intérim qu'il manifestait le plus hautement ses sympathies pour les rites de l'ancienne Eglise, Amsdorf, Illyrikus et leurs fougueux partisans [1] l'accusèrent sans détour de trahir l'Evangile au profit du papisme. Cela ne l'empêcha pas cependant, en 1544, d'être élu évêque de Mersebourg par le chapitre de cette ville, qui était favorable à la doctrine nou-

[1] Georges d'Anhalt ayant, à la diète de Leipzig, observé, qu'à son avis, une chose purement extérieure et aussi indifférente en elle-même que l'est l'usage du surplis dans les cérémonies du culte, ne pouvait rien ôter au mérite intrinsèque de la saine doctrine, un de ses adversaires lui répondit : « Qu'il consentirait plutôt à commettre un homicide qu'à s'affubler de cet odieux costume. » Ex actis synod. et aliis fideliter collecta dispositio eorum, quæ Theol. Acad. Witeberg. concesserint, etc. Witeberg. 1559. L. 3.

velle, et d'être sacré par Luther, qui alla lui-même lui faire l'imposition des mains[1]. Il ne conserva cette position que jusqu'en 1550, époque à laquelle il fut obligé de se retirer devant l'évêque catholique Helding. Il mourut trois ans après dans la principauté d'Anhalt, qu'il avait puissamment contribué à gagner à la Réforme protestante. Il ne s'était point marié, sans doute parce que sa mauvaise santé ne lui permettait guère de le faire. A en juger par ses écrits, Georges d'Anhalt était réellement persuadé que la nouvelle Réforme avait, sous plusieurs rapports, exercé sur la société une influence bienfaisante, d'abord par l'accroissement d'autorité qu'elle avait fait obtenir au pouvoir temporel, puis par la propagation de la bible et du chant d'église allemand, et enfin par l'amélioration de la prédication et des écoles. Pour ce qui est de l'action exercée par la doctrine luthérienne sur l'état moral du peuple, voilà comme il s'en explique dans les sermons qu'il fit dans l'intervalle de 1549 à 1552 :

« Que de gens ne voyons-nous pas aujourd'hui parmi nous, qui au lieu de se servir de la parole divine et des Saintes-Écritures pour s'amender et se sanctifier, ne s'en servent que pour couvrir la honte de leurs erreurs, de leur frivolité, de leur insubordination et de leur liberté charnelle, pour s'approprier les biens de l'Église et pour étendre, autant qu'ils peuvent, leur propre autorité. C'est ce que nous reprochent durement les ennemis de la sainte Parole, et *non sans raison, je dois le dire.* — Il nous faut bien reconnaître, quelqu'humiliant que ce soit, que cette précieuse doctrine dont nous a gratifiés la bonté divine, est loin d'avoir engendré, soit dans nos cœurs, soit dans nos actions, soit même dans nos paroles, les fruits qu'elle devrait produire, et que, malgré sa bienfaisante influence, nous ne sommes pas moins remplis d'iniquités et des plus honteuses souillures. Nous ne pouvons non plus nier, en présence des faits nombreux qui l'attestent, que chez un grand nombre des nôtres, non-seulement cette salutaire doctrine ne produit que peu ou point de bons résultats, mais qu'elle leur sert même à couvrir leurs turpitudes, qu'elle se trouve mélangée de beaucoup de sectes et d'erreurs, que plusieurs n'y ont vu et n'y voient encore aujourd'hui qu'un moyen de se procurer une liberté charnelle et de s'enrichir au détriment de

[1] Amsdorf disait, à ce sujet, que c'était une excellente ruse imaginée par les princes protestants pour mystifier le clergé catholique. Verpoortenii sacr. sup. ævi analecta. p. 162.

l'Église, de telle sorte que l'insubordination, l'improbité, la rébellion, la guerre, et en général toutes les passions mauvaises sont partout à l'ordre du jour, comme il doit arriver à la fin des temps, où, comme l'a prédit le Seigneur, l'Évangile ne sera prêché par toute la terre, qu'afin de servir de témoignage contre elle. — Ce malheureux état des choses a été provoqué, en grande partie, par des pasteurs ignorants, imprudents et fanatiques, qui ne savent pas bien eux-mêmes ce que c'est que le péché, la justice divine, la grâce, la foi, les bonnes œuvres, et qui prêchent grossièrement une liberté grossière, et cette foi historique que n'accompagnent ni la contrition, ni la pénitence, ni l'amendement, etc.[1]. »

Il ne pouvait toutefois méconnaître que cette situation déplorable ne fût en grande partie aussi le résultat de sa doctrine favorite, je veux dire de celle de la justification par la foi seule, bien qu'il fît tout son possible pour se persuader et pour persuader aux autres que ce n'était point à la doctrine elle-même que le mal était légitimement imputable, mais à la manière vicieuse dont elle était comprise et interprétée par les pasteurs aussi bien que par le commun des fidèles, et bien qu'à l'exemple de Luther il se rassurât par la pensée que les choses ne s'étaient point passées différemment, quand cette doctrine fut prêchée pour la première fois par Jésus-Christ lui-même et ses apôtres.

« Toutes les fois que dans ce monde, et cela s'est vu du temps des Prophètes et des Apôtres aussi bien que de nos jours, on a prêché des doctrines tendant à nous faire perdre, en ce qui concerne la rémission des péchés et le salut, la confiance en la valeur de nos propres œuvres, et à nous la faire mettre uniquement et tout entière dans la grâce divine au moyen de la foi, il s'est trouvé des hommes en assez grand nombre, et même parmi les meilleurs, qui ont conclu de ces doctrines qu'ils se trouvaient par elles dispensés de toutes espèces d'actions méritoires, qui se sont forgé une foi factice et rationnelle, et qui, parce qu'ils savaient bavarder sur les mérites de Jésus-Christ et la foi, s'imaginaient n'avoir aucune crainte à concevoir sur leur salut, quoiqu'ils continuassent à se livrer au vice et à toutes les abominations de leurs penchants criminels, etc. »

» Nos adversaires nous objectent maintenant nos mauvaises mœurs, notre conduite licencieuse et déréglée, et en concluent

[1] Georges, Fürsten zu Anhalt, Predigten u. andere Schriften. Wittenberg. 1555. f. 284. 285. 293.

audacieusement que notre doctrine qui, de leur propre aveu, se fonde sur les Saintes-Écritures, est fausse, mensongère et corruptible, parce que, comme ils disent, elle ne produit pas de bons fruits, qu'elle n'amende personne, et que ceux qui l'ont adoptée, loin de devenir meilleurs, se montrent chaque jour plus corrompus et plus pervers. — Ils crient fort contre la licence, tous ces hommes qui, aveugles et indulgents pour leurs propres turpitudes, ont la vue si perçante quand il s'agit de signaler la moindre tache dans la conduite des autres : ils prétendent que nous ne jeûnons, ne prions ni ne pratiquons, en général, aucune des vertus chrétiennes; qu'au lieu de ces vertus, on ne voit parmi nous que déloyauté, colère, haine, libertinage, désobéissance, révolte, guerre, assassinats, violences, divisions, esprit de secte, en un mot, toutes les espèces de méfaits et d'abominations; et que par là, se trouvent parfaitement expliquées les calamités publiques dont le Ciel nous afflige. »

» Ne voilà-t-il pas un incroyable reproche adressé à notre saint Evangile, d'oser dire qu'il est cause de tous les péchés, des misères et des turpitudes de toutes sortes qui aujourd'hui souillent le monde, tandis que nous ne cessons, dans nos églises, de prêcher, comme il convient à des pasteurs fidèles, sur la pénitence, la rémission, la grâce et la vie nouvelle! Il ne faut pas du reste nous en étonner, puisque l'Évangile et Jésus-Christ lui-même ont de tout temps été l'objet d'accusations pareilles, et que de tout temps on l'a traité de séducteur, de corrupteur, de brandon de discorde[1]. »

Parmi les disciples les plus fidèles et les plus dévoués à Luther, il nous faut aussi compter Jean Mathésius. Saxon d'origine, il quitta vers 1528 la Bavière, afin d'aller étudier la théologie à Wittemberg, où il devint un des commensaux du chef de la Réforme, ce dont il voulut plus tard consacrer le souvenir en publiant une suite de « Sermons sur la vie de Luther. » Il fut, en 1532, nommé recteur, et en 1545 pasteur à Joachimthal, où il demeura jusqu'à sa mort en 1564. Si dans sa position isolée au milieu d'une population de mineurs dans les montagnes de la Bohême, il ne se ressentit que fort peu des grandes agitations qui bouleversèrent l'Allemagne protestante, il ne laissa pas cependant de faire, sur l'influence de la doctrine nouvelle, des observations iden-

[1] A. a. O. f. 110. 285.

tiques à celles qui, partout ailleurs, furent faites en même temps par la plupart de ses collègues. Mathésius s'était imposé la tâche de diriger avant tout ses attaques contre le papisme, et de mettre au grand jour ce qu'il appelait la nature mensongère et pernicieuse de ses doctrines ; malheureusement il eut bientôt l'occasion de s'apercevoir que, « malgré la supériorité de la religion nouvelle, le monde ne cessait de marcher à pas de géant dans les voies du vice, et que la nouvelle génération surtout, cette génération qui cependant n'avait point vécu sous l'idolâtrie papale, et n'avait jamais éprouvé l'aveuglement et les tortures morales où sont plongés ceux qu'elle tient sous son empire, » commençait déjà de mépriser l'Evangile en voulant se soustraire à toute espèce de contrainte et de discipline. Ces observations, en effet assez peu rassurantes, lui inspiraient souvent les plus tristes pressentiments sur l'avenir de la société protestante, et lui faisaient rendre grâces à Dieu de n'avoir plus lui-même que peu de temps à vivre [1].

« Nous n'avons que trop prouvé, dit-il dans son Catéchisme et dans son Sermon sur le déluge, comment nous sommes disposés pour la parole évangélique, comment nous l'accueillons et mettons en pratique ses exhortations pieuses! On dirait que nous avons à cœur de prouver la vérité de ce dicton : *Là où la parole divine est prêchée avec le plus de zèle et de pureté, c'est là même que se remarquent au plus haut degré le mépris et l'indifférence.* Les artisans ne permettent plus à leurs ouvriers d'assister au prêche et aux autres cérémonies religieuses comme ils faisaient autrefois, alors qu'on eût cru commettre un péché mortel si l'on avait empêché quelqu'un de ses gens de s'acquitter de ses devoirs envers Dieu. Il est même aujourd'hui des maîtresses de maison en assez grand nombre, qui se croiraient ruinées si leurs servantes employaient de loin en loin quelques rares instants à fréquenter les églises. Les ouvriers mineurs, autrefois, ne manquaient jamais d'assister à la messe avant de se mettre à l'ouvrage ; aujourd'hui, c'est tout au plus s'ils vont au temple une fois tous les dimanches! — Il n'y a plus, à proprement parler, de gouvernement dans la famille : le bon ordre, la discipline et l'honneur, tout est en décadence. Chacun veut, dans sa sphère, exercer sa petite tyrannie, et foule conséquemment aux pieds les plus saints de-

[1] Balth. Mathesius Leben d. (aeltern) Mathesius. p. 70. 213.

voirs; c'est à qui trompera, exploitera le mieux son voisin. — L'avarice et la cupidité ont d'ailleurs tellement pris le dessus partout, qu'il est à craindre que l'Évangile ne soit vaincu par la famine, et que les pasteurs ne soient finalement traités comme le furent Loth à Sodome, et Noé avant le déluge; car les seules passions que montre aujourd'hui le monde à tous les degrés de l'échelle sociale, ce sont l'avarice, l'usure et l'esprit d'insubordination, de sorte qu'on ne peut douter que nous ne soyons arrivés à ces mauvais jours, qui, suivant les prédictions de Lyra et de plusieurs autres prophètes, doivent succéder à la chute de l'antechrist, et où le monde livré à la libre satisfaction de ses désirs, dira : « Il n'est plus de Dieu[1]. »

Comme Mathésius était quant à la question des bonnes œuvres de l'opinion des Majoristes, il attribuait la corruption du peuple protestant à la doctrine contraire, à la doctrine des Luthériens rigoureux qui prêchaient la foi sans les œuvres.

« Il est beaucoup de faux frères qui, pour flatter les mauvaises passions du peuple, attribuent la justification à la foi seule, ne veulent pas qu'on lui parle des bonnes œuvres ou de l'obéissance, et ne craignent point de lui adresser ces exhortations imprudentes : « Croyez et faites du reste tout ce qui bon vous semble, le bien ou le mal, peu importe, vous n'en serez pas moins sauvés. » — On devrait bien faire attention à cette doctrine (de la nécessité des œuvres), dans ces derniers temps du monde où la charité est éteinte dans la plupart des cœurs, et où des docteurs malhabiles, afin de plaire au vulgaire imbécile, s'attachent à déprécier la vertu et les bonnes disciplines, et se déchaînent contre les pasteurs qui se permettent encore de dire que la foi véritable s'accompagne nécessairement d'actions louables, etc[2]. »

Luther, dit encore Mathésius, Luther a lui-même fortement recommandé les bonnes œuvres et la vie pénitente, « *dès qu'il s'est aperçu que ceux qui avaient reçu l'Évangile devenaient pires que les autres*[2]. » — « L'expérience nous apprend, dit-il ailleurs à propos de quelques autres misères produites par le protestantisme, qu'il n'est rien de plus rare aujourd'hui que de trouver deux voisins qui vivent en bonne intelligence; que les hommes attachés à la même administration, à la même église,

[1] Mathesius Katechismus. Leipzig. 1586. p. 73. — Voy. aussi : Hist. v. d. Sündfluth, du même. Leipzig. 1605. 34. 36. 40. 120.

[2] A. a. O. f. 132. — Historia christi. Leipzig. 1622. 1, 100.

[3] Mathesius : Leben Luther's. nberg. 1588. f. 104.

à la même école, s'accordent entre eux, à peu près, comme chien et chat; et je ne veux point parler de la manière dont se conduisent les peuples et les souverains à l'égard les uns des autres. J'en conclus qu'il n'est presque plus de vrais chrétiens, que la charité s'est refroidie dans la plupart des cœurs, et que les hommes, au lieu d'aimer la concorde et la paix, n'ont plus de goût que pour les querelles et la désunion qui en est la suite. » — « On ne voit plus partout, ajoute-t-il encore, que dissensions et disputes : les savants et ceux qui ne le sont pas, tous semblent être travaillés du besoin de se quereller et de se mordre. Un grand nombre de pasteurs ne craignent point d'agiter en chaire les questions les plus brûlantes, et ne réussissent ainsi qu'à jeter le doute et l'erreur dans l'âme de leurs auditeurs. » — « Avec cela que le démon ne cesse de faire naître de mauvais livres, et qu'on n'entend parler partout que de scandales, de mauvais exemples et de querelles se succédant sans fin ni trève, si bien que nous en sommes à craindre que le démon n'achève de ruiner de fond en comble nos églises, nos écoles, et tout ce qui reste encore chez nous d'ordre, d'éducation et de discipline [1]. »

Mathésius avoue que la vue des dissensions religieuses et de la corruption morale dont était affligée la nouvelle église, lui faisait souvent verser des larmes amères. Vers la fin de sa vie il fut tourmenté par un grand trouble intérieur, sans qu'on sache précisément si ses tourments furent la suite du triste état où se trouvait l'église nouvelle, s'ils furent produits en lui par l'expérience qu'il venait de faire personnellement de l'insuffisance de la justification luthérienne, ou bien s'ils furent à la fois le résultat de l'une et l'autre cause. Quand il dit que Satan avait « tenté de le faire désespérer de la miséricorde divine et des vertus ineffables du précieux sang de Jésus-Christ, il fait évidemment allusion aux scrupules dont il avait été travaillé relativement au principe fondamental de la doctrine protestante. Il lui arriva, l'année qui précéda sa mort, de vivre pendant plusieurs semaines « dans des tran-

[1] Hist. Christl. I. f. 81 ; II. f. 108. — Leben Luther's f. 111. — Hist. v. d. Sündfluth. f. 204.

ses mortelles, tour à tour en proie à des accès de rage, à la terreur et au désespoir, à tel point qu'il fut obligé de suspendre ses travaux et de se tenir renfermé chez lui, que sa santé en reçut une grave atteinte, et que ses yeux affaiblis ne purent plus soutenir la lumière [1]. »

Jacques Schenk, dont il a déjà été parlé plus haut, mérite aussi, en sa qualité de contemporain, de collègue et de voisin de Mathésius, que nous nous arrêtions encore quelques instants sur ce qui le concerne. Réformateur de Freiberg et prédicateur à la cour du duc Henri, il fut pendant plusieurs années un des plus fermes soutiens du protestantisme dans la Saxe. Il était généralement fort goûté, passait pour un des plus fidèles interprètes de la saine doctrine évangélique, pour un des pasteurs les plus habiles à consoler et à rassurer les consciences, et n'en fut pas moins également en butte à l'animadversion passionnée du chef de la Réforme. Luther lui reprochait, ainsi qu'à Agricola, de propager les erreurs de l'antinomisme, de prêcher la doctrine « Croyez, et faites du reste ce que vous voudrez, vous n'en serez pas moins sauvés; » de n'avoir jamais à la bouche que des paroles doucereuses, emmiellées, consolantes et rassurantes, et d'avoir contribué de la sorte à la démoralisation et à l'abrutissement du peuple évangélique. Il l'accusait encore d'être cousu d'orgueil et de mensonge; de ne reculer devant rien, sauf à se tirer d'affaire par des dénégations impudentes, et de faire tout ce qu'il pouvait pour fomenter la discorde, étant assuré de l'appui de l'électeur et de la faveur de la populace [2]. Il est à remarquer, cependant, que les écrits de Schenk n'offrent pas la moindre trace de cet antinomisme grossier que lui reprochait Luther; et que cet auteur s'explique, au contraire, sur les rapports de la loi morale avec la conscience, avec bien plus de prudence que n'a fait Luther lui-même dans ses ouvrages [3]. Sur quoi reposaient donc en réalité les récriminations de Luther? Schenk ne se plaignait du reste pas moins que ses collègues, de la situation fâcheuse de l'église protestante. Il dit, par exemple,

[1] Leben d. Mathesius. p. 164 et s.

[2] Ulbricht, Reform. in Freiberg. p. 53. et s. — Tischreden, édition de Foerstemann. III, 374.

[3] Voyez J. G. Richter, De Jac. Schenkio non Antinomo. Lips. 1782. p. 27, 55.

quelque part, qu'un grand nombre de pasteurs expliquaient les Saintes-Ecritures avec une si grande négligence, qu'il était impossible que leurs auditeurs y prissent une idée juste des commandements de Dieu, et s'y formassent une opinion raisonnable sur le degré de gravité de leurs péchés.—Mais le mal sur lequel portaient principalement ses doléances, c'était l'habitude de jurer et de blasphémer, qui, chaque jour, disait-il, se répandait davantage. « Qu'une personne qui vient de se mettre à la tête d'une maison ou de prendre en main la direction des affaires publiques, veuille empêcher qu'on ne profane le saint nom du Seigneur, elle peut être sûre de se mettre à dos tout ce qui se trouve sous son obéissance, famille, village, ville, duché, royaume, n'importe. Les enfants et les domestiques ne sont point en état, dit-on, d'écouter de longs discours sur des choses aussi élevées et aussi difficiles que le sont Dieu et sa parole. » Il ajoute que le monde était rempli d'ivrognes, qu'on en trouvait dans toutes les conditions, et, pour ainsi dire, dans toutes les maisons; — et si parfois il cherche à disculper le nouvel Évangile du reproche de corrompre ses adeptes, Schenk ne sait dire autre chose à cet effet, sinon qu'on peut abuser de l'Évangile comme on abuse de la lumière et de toutes les plus excellentes choses [1].

Luther comptait encore un de ses plus zélés disciples, et un ami non moins dévoué qu'Amsdorf, dans la personne de Gaspard Aquila. Issu d'une famille patricienne d'Augsbourg, Aquila s'était, dès 1517, dans sa paroisse de Jengen près de Landsberg, constitué le défenseur des principes de Luther, et se trouvait déjà, en 1520, près de ce Réformateur à Wittemberg, où, après un court séjour près de François de Sickingen, il fut nommé professeur de langue hébraïque et pasteur de l'église du château. Il fut, en 1527, envoyé à Salfeld pour y présider au changement de religion; puis, cette transformation opérée, il demeura dans cette ville en qualité de pasteur. Si, pour les facultés de l'intelligence et l'étendue des connaissances, Aquila ne peut même être comparé aux principaux chefs de la Réforme, il ne le céda du moins à personne sous

[1] Schenk : das Vater unser ausgelegt. Leipzig. 1542. E. 8. F. 3. — Ueber Eph. 5 : « Sauft euch nicht, etc. B. ff. — Der Spruch Joh. 3 : « Also hat Gott d. Welt Geliebt. » Wittenberg. 1541. F. 3.

le rapport du dévouement et du zèle pour la doctrine nouvelle. « Il ne lui arrivait jamais de prononcer en chaire le nom du pape, qu'il ne trépignât des pieds avec une violence telle que le bruit s'en faisait entendre d'un bout du temple à l'autre, comme s'il avait voulu briser le crâne de ce maudit antechrist. » En 1546, c'est-à-dire à l'époque où les confédérés de Smalcalde se préparaient à la guerre, Aquila mandait à l'électeur, « qu'il craignait fort qu'un grand nombre de ses sujets ne continuassent à professer en secret les erreurs du papisme, l'idolâtrie et le zwingliamisme d'Augsbourg. » — « Je n'aurai, dit-il, confiance en notre avenir, que quand on aura pris le parti de purger le pays de ces fanatiques [1]. » — Agricola s'étant permis de répandre le bruit qu'il avait réussi de le gagner à la cause de l'Intérim [2], lui, Aquila, qui, dans un récent écrit, avait traité de blasphème et de révolte contre l'ordre établi de Dieu, la simple supposition de la possibilité d'une réconciliation avec l'Église catholique, il fut tellement exaspéré par ce mensonge, qu'on ne parvint qu'à grand'peine à calmer sa colère [3].

[1] Schlegel : Leben und Tod Aquila's. p. 458, 334.

[2] Agricola avait en effet écrit à Glatz, prédicateur à Orlamünde : Aquilam, hominem alioqui durum et stoicum, eo deduxi cum aliis multis in illa profectione, ut sint æquissimi Cæsari. Adeo etiam, ut in sananda ecclesia agant ei maximas gratias; tantum scilicet valet bonus monitor in rebus maxime exulceratis. — Quant à la manière dont Aquila jugeait les théologiens de Wittemberg et leur œuvre syncrétiste, on le peut voir dans une de ses lettres au duc Albrecht de Prusse, où il est dit : « Je le vois bien, la fin du monde approche; la charité s'est refroidie, la foi s'est éteinte, et le mal, au contraire, a tellement pris le dessus, qu'on a plus de crainte aujourd'hui de ces misérables impériaux que du Tout-Puissant lui-même. C'est pourquoi l'on voit tant de théologiens, de docteurs, de hautes écoles, de princes, de seigneurs et de magistrats se détourner de l'Évangile, et s'attacher à ce maudit Intérim, uniquement pour se procurer un peu de repos dans ce monde. Pour ce qui est de la paix éternelle, ces aveugles esclaves du ventre s'en occupent fort peu, ainsi que le prouve bien ce détestable Intérim qu'on vient de publier à Leipzig. Voigt, Briefwechsel des Herzog Albrecht. p. 28.

[3] « Je ne comprends pas que ces stupides intérimistes ne fassent pas plus attention à la parole divine, alors que Dieu dit formellement dans la Genèse, 3 : « *Je ferai naître la discorde entre toi et ta femme et entre tes enfants et les siens, etc.* » Si c'est là ce que Dieu veut faire, que prétendez-vous donc, vous autres misérables vers de terre, vous Amphora Bacchi, vous Ecebole, Gnatho, avec votre puant Intérim? Et n'est-ce pas le comble de l'outrecuidance de se flatter de jamais réussir à établir l'union des cœurs, alors que nous savons positivement que le monde ne cessera pas un instant, jusqu'au jour du jugement,

Aquila semble également avoir fait partie de cette nombreuse classe d'hommes pour lesquels les disputes théologiques semblaient alors être devenues un besoin, une condition même d'existence. En 1539, il eut d'abord affaire à son diacre Jacques Siegel au sujet de la doctrine de la justification. Le magistrat, qui avait inutilement tenté de les réconcilier, eut recours à la médiation de Luther, et celui-ci nomma une commission composée de deux surintendants, qui parvint à rétablir la paix pour quelque temps. En 1546, nouvelle missive du Conseil aux théologiens de Wittemberg : « Le pasteur, y disait-on, s'était, depuis, brouillé plusieurs fois avec son diacre, tantôt au sujet de sa doctrine, tantôt à propos d'autre chose; et chaque fois l'on avait réussi de rétablir une sorte de concorde. Maintenant, il n'en était malheureusement plus ainsi : le pasteur prétendait s'approprier la semaine de son diacre, et celui-ci, n'ayant pu parvenir à se la faire délivrer, malgré les avertissements du Conseil, venait de demander son congé. Les théologiens de Wittemberg répondirent « que comme le différend n'était au fond qu'une question d'argent, il était de la compétence de l'autorité civile plutôt que de la leur [1]. »

Aquila se prit bientôt d'une nouvelle querelle avec un de ses collègues du voisinage, avec Thomas Naogeorgus, pasteur à Kahla. Il accusa Naogeorgus de professer des opinions zwingliennes, et l'attaqua en même temps par rapport à une autre doctrine qui commençait alors à avoir cours parmi les Luthériens, et dans laquelle il était dit que la foi sanctifiante et la grâce, une fois acquises, ne pouvaient plus se perdre jamais, tandis que Luther et Mélanchthon enseignaient, au contraire, que la justification se perd toutes les fois qu'on commet un péché grave. « Croire que le Saint-Esprit est incessamment occupé à une sorte de va-et-vient dans et hors de l'homme, c'est, disait Naogeorgus, se faire une idée bien grossière de l'action divine : l'homme n'est pas plus un pigeonnier que le Saint-Esprit n'est une colombe. » Mélanchthon à qui, plus qu'à tout autre, cette nouveauté et l'appui que son auteur avait trouvé jusqu'à la cour de l'électeur,

d'être affligé par des schismes, des factions et des sectes? Aquila, Ernstliche Vermahnung wider das Interim. Apologia, A. 3.

[1] Schlegel, p. 274 et s. 306 et s.

avaient causé du déplaisir, Mélanchthon se donna tant de mouvement qu'il réussit à faire défendre la publication de l'écrit où Naogeorgus soutenait sa manière de voir, et à faire imposer à ce pasteur l'obligation d'une rétractation publique, rétractation à laquelle Naogeorgus trouva le moyen de se soustraire par la fuite. Naogeorgus s'étant attaché, quelque temps après, à l'armée des confédérés de Smalcalde en qualité d'aumônier, Aquila écrivit à l'électeur pour lui représenter « que ce n'était guère un moyen d'attirer les bénédictions du Ciel sur son entreprise contre l'empereur, que de souffrir dans ses États et jusque dans son armée l'infidèle pasteur de Kahla, qui professait les erreurs de Zwingle et venait d'être chassé d'Augsbourg comme un perfide[1]. »

Aquila, qui après la victoire de l'empereur avait été forcé d'abandonner Salfeld, trouva peu après un emploi dans le comté de Henneberg, où il contribua à la transformation religieuse, après quoi il fut nommé surintendant à Smalcalde. Il ne fut pas non plus longtemps dans cette dernière ville sans s'y trouver en état d'hostilité avec la plupart des ministres protestants ses collègues, si bien que le prince (1552) se vit obligé de lui retirer ses fonctions et de le renvoyer lui-même de ses États[2]. Il retourna finalement à Salfeld et mourut en 1560.

Ce que la plupart des réformateurs nous ont appris de l'influence exercée par la doctrine luthérienne sur le caractère et les mœurs du peuple, se trouve pleinement confirmé par les aveux d'Aquila. Dans le *Traité de l'Aumône*, qu'il fit paraître en 1533 avec une préface de Luther, il disait déjà : « Si, sous le papisme autrefois, on se montrait par trop empressé de se dépouiller en faveur des couvents et des autres établissements religieux, ce sont les dispositions contraires, c'est-à-dire l'avarice, la lésine, envers les écoles aussi bien qu'envers les églises, qu'on manifeste aujourd'hui sous le règne de notre excellent Évangile. » Il ajoute que les Luthériens prouvaient, et par leurs actes et par leurs paroles, que leur foi prétendue n'avait d'autre effet que de leur inspirer une trop grande sécurité, et qu'on pouvait bien s'apercevoir *qu'il n'y avait plus*

[1] Corp. Ref. VI, 173. — Schlegel. p. 324 et s.
[2] Weinrich, Henneberg. Kirchen u. Schulstaat. P. 279, 296.

chez eux de foi véritable, qu'il ne s'y faisait plus de bien, et qu'il n'y restait plus la moindre charité pour les pauvres. En 1544, il fait observer au maréchal Jean de Doelzig, « qu'il n'était pas possible que Dieu bénît leurs efforts contre le Turc, au milieu des habitudes d'ivrognerie qui avaient envahi la société protestante, et qui empêchaient la sainte Parole de produire les fruits qu'elle est chargée de répandre dans le monde. » Il dit un peu plus loin :

« Nous nous sommes lancés, tête baissée, dans l'inconduite et l'irréligion; nous ne témoignons que du mépris pour l'éternelle parole de Dieu ; nous ne fréquentons point les temples ; nous n'assistons point au prêche ; ou, si nous faisons tant que d'y assister, nous ne prêtons point l'oreille à ce qui s'y dit ; nous n'y prenons point la résolution de nous amender, et ne sommes pas moins après qu'avant des ivrognes, des buveurs de bière, des sacs à vin, de sales et dégoûtantes gargotières : et cependant, plongés que nous sommes dans cette vie païenne, nous nous flattons de pouvoir résister aux Turcs, qui valent mieux que nous ! »

Dans une lettre qu'il écrivit, en 1556, aux ducs de Saxe, Aquila menace les Protestants allemands des plus effroyables punitions du Ciel, à cause de leur avarice et de leur dureté envers les pasteurs.

« Non, il n'y a plus de générosité, plus de miséricorde ! Ces misérables paysans, qui cependant ne se refusent à aucune dépense pour satisfaire leur penchant à l'ivrognerie, et ne reculent pas non plus devant les sacrifices nécessaires pour procurer un gardien à leurs pourceaux, ces misérables paysans laissent mourir leurs pasteurs dans la misère et refusent d'offrir une obole, chaque année, à celui qui a soin de leurs âmes. On entend de toutes parts s'élever vers le Ciel les gémissements qu'arrachent à ces malheureux pasteurs l'inhumanité de ces paysans sans âme, tellement les ministres du Tout-Puissant sont traités avec mépris et cruauté. Ah ! Seigneur, daigne mettre un terme aux indignes souffrances de ton Église et de ses infortunés ministres, en hâtant le moment tant désiré du Jugement dernier et de la fin du monde[1] ! »

Naogeorgus (Kirchmayer), cet adversaire d'Aquila dont il a été parlé tout à l'heure, Naogeorgus naquit à Straubing, et devint, en 1536, curé à Sulza en Thuringe. Il s'était attiré la

[1] V. Schlegel. p. 228, 293, 488.

bienveillance des théologiens de Wittemberg, celle de Luther surtout, en publiant des poésies satiriques contre l'Église catholique et le pape. Bien qu'on eût cru devoir défendre l'impression de ses annotations sur la *première Épître de saint Jean*, où se trouvaient ses opinions sur l'inamissibilité du salut, et bien que sa révolte contre l'autorité de Wittemberg eût rempli les ultra-Luthériens de crainte et de colère[1], il ne cessa pas pour cela d'avoir la confiance de ses chefs, puisque Mélanchthon, trois ans après, le porta avec Amsdorf, Lenk, Mykonius et quelques autres, sur la liste de ceux qu'il proposait de faire concourir à l'établissement de la Réforme à Meissen. Il est vrai qu'en 1544 ces bonnes dispositions à l'égard de Naogeorgus n'étaient déjà plus les mêmes, au moins chez Mélanchthon, qui, dans une lettre à Guy Diétrich datant de cette époque, dit, en parlant de lui, que c'était un forcené avec lequel il ne se souciait point d'entamer une controverse, un homme de talent toutefois, qui par ses poésies avait su se créer des amis et se faire estimer assez, pour que l'électeur s'en fît accompagner à la diète de Spire préférablement à lui, Mélanchthon, probablement afin de l'opposer, à cause de la rudesse et de la tenacité de son caractère, à ceux qui se montreraient favorables à une réconciliation. — Après avoir quitté l'armée des confédérés, Naogeorgus se rendit à Augsbourg, puis en 1546 à Kaufbeuern, en qualité de pasteur, et plus tard, comme cette position ne lui convenait pas, à Kempten, et enfin à Stuttgard, où il avait été nommé pasteur de Saint-Léonard, et d'où il ne tarda pas de se faire renvoyer à cause de ses opinions zwingliennes. De Stuttgard il alla se fixer à Esslingen, où il ne sut pas non plus se tenir en repos. Il accusa, en chaire, trois femmes de

[1] C'est ce que Medler exprime d'une manière caractéristique dans une lettre à Justus Jonas : Quod judicium meum de Thoma Naogeorgio postulas, miror, cum palam tua excellentia experta sit, quid de te et omnibus nostris majoribus sentiat. Ego vero talem, qui vos tantos viros tanta doctrina, pietate et auctoritate præditos contemnit, impiissimum hominem esse judico, qui ad omnem hæresim et seditionem pronus est. Et licet adhuc palam hoc non agat, occasionem tamen expectare videtur, quam si aliquando arriperet, quod Deus prohibeat, procul dubio idem tentare auderet, quod vel Thomas Munzerus vel Wicelius ausi fuerunt. Quod autem vos omnes, qui tamen nostro sæculo columnæ Ecclesiæ Dei estis contemnat, et neminem in doctrina sui similem esse putet, vel testibus, si opus foret, probare possim. Foerstemann's Mittheilungen. III, 2, 106.

l'endroit d'être des sorcières et d'avoir, par leurs maléfices, attiré un violent orage accompagné de grêle qui récemment avait dévasté les campagnes environnantes ; et comme le magistrat, après avoir fait mettre ces femmes à la torture, les avaient jugées innocentes, Naogeorgus ameuta la bourgeoisie contre le Conseil et les prétendues sorcières. Il fut alors menacé de destitution, « parce que, disait-on, il donnait plutôt créance aux rapports de la canaille qu'à ceux des magistrats, et parce qu'il se permettait d'empiéter sur les attributions de l'autorité civile. » Il fit imprimer, la même année, un Commentaire du Psaume 26 et le dédia au Conseil. Mais bientôt arrivèrent des envoyés de Würtemberg, qui reprochèrent à ceux d'Esslingen d'avoir autorisé la publication d'un livre où l'auteur s'était permis d'attaquer, sous des noms supposés, plusieurs conseillers et plusieurs pasteurs de Würtemberg, où il cherchait à dénigrer le chef de la Réforme et professait des opinions contraires à la Confession d'Augsbourg, etc. » Le Conseil répondit que ce n'étaient pas là les seuls torts de leur pasteur ; qu'il était en outre fort peu exact à célébrer la Cène, et que d'ordinaire il s'absentait même quand c'était le temps de la célébrer. Tout cela fit que Naogeorgus, malgré ses protestations et ses promesses, fut de nouveau destitué. Il mourut peu après à Wisenloch dans le Palatinat, où il venait d'être nommé pasteur[1].

Naogeorgus, en publiant ses vers satiriques, fut réellement utile à la cause protestante. La plus virulente de ses pièces, celle intitulée *Règne du papisme*, dans laquelle il représente la papauté comme le réceptacle infect de tous les vices, de toutes les tromperies et de toutes les folies, fut fort goûté : on en peut juger par cela, que la traduction allemande qu'en fit faire le landgrâve de Hesse par Burkard Waldis, fut, en peu d'années, réimprimée jusqu'à cinq fois.

Naogeorgus ne fut pas non plus fort satisfait des résultats produits par la doctrine nouvelle. Il disait en 1544 :

« Ils (les évangéliques) n'ont aucun zèle, aucun goût pour le bien, et sont durs pour le prochain, menteurs, avares, trompeurs,

[1] Strobel, Miscellaneen. III, 113. — Literarische Blaetter Nürnberg. 1803. II, 219. — Corp. Ref. V, 290. — Schlegel. p. 323. Pfaff, Gesch. d. Reichstadt Esslingen. p. 569, 798. — Fischlini mem. theol. Würtemb. III, 177 ss.

traîtres, calomniateurs, blasphémateurs, voleurs et fornicateurs, etc. Le monde est aujourd'hui plein de cette espèce d'hommes qui, sous le nom de Jésus-Christ et de l'Évangile, mènent la vie la plus coupable et la plus scandaleuse. A peine en trouveriez-vous encore un dont la conduite soit réellement dirigée par la charité chrétienne ; vous en trouveriez au contraire par milliers, qui non-seulement ne se font aucun scrupule de tromper le prochain, qui s'en font même un jeu et une sorte de plaisir. Mais ce *qu'il y a de pis dans la conduite de ces gens, c'est qu'ils abusent de la manière la plus indigne du nom de Jésus-Christ et de l'Evangile, bien que personne n'ait plus de prétention qu'eux à la foi et au titre d'évangéliques.* Non, il n'y a plus véritablement de zèle pour la discipline chrétienne; personne ne parle même plus d'exclure les impies de la communion de l'Église, d'où il résulte qu'ils persévèrent dans le mal sans jamais faire le moindre effort pour en sortir, que souvent ils ne semblent même pas savoir combien ils sont mal fondés à se parer du nom de chrétiens, et que ceux, qui autrement seraient disposés à bien faire, s'imaginant qu'on peut être chrétien quoiqu'enfoncé dans le vice, ne se conduisent pas moins mal qu'eux[1]. »

« Ceux qui aujourd'hui font tant parade du titre d'évangéliques, dit Naogeorgus dans une épître dédicatoire adressée au duc de Würtemberg en 1551, ne se sont guère donné de peine pour régler leur manière de vivre d'après les préceptes de l'Évangile. Il en est parmi eux un grand nombre dont on peut dire, comme Epictète disait autrefois d'une certaine classe de philosophes, qu'ils se remarquent fort par leurs paroles, mais très-peu par leur conduite[2]. »

Naogeorgus eut pour successeur à Kahla Étienne Reich, que la mauvaise conduite de sa femme força plus tard d'abandonner sa paroisse. La femme de Reich vécut, pendant plusieurs années, en état d'adultère avec un jeune homme qui entretenait en outre des relations criminelles avec la fille aînée du pasteur. Cet individu fut, en 1558, condamné à mort et décapité, et la femme de Reich, après avoir été publiquement battue de verges, chassée du pays[3]. — Trois ans avant ces événements, Reich avait publié une traduction du Commentaire de Luther sur le prophète Michas, et avait donné pour motif

[1] Thomæ Naogeorgi in ep. Joh. I, annotat. Francof. 1544. f. 41.
[2] Th. Naogeorgi Hieremias, tragœdia nova. Basil. 1551. ep. nuncup.
[3] Loeber hist. eccles. Orlamund. p. 406.

de cette publication « que le travail de Luther renfermait une critique sévère d'une foule de vices et de gros péchés auxquels étaient particulièrement livrés les magistrats et les chefs de l'Église, ainsi que d'excellentes exhortations, dont à la vérité ces grands pécheurs ne tenaient pas grand compte, puisque, loin de s'amender, ils s'enfonçaient chaque jour plus avant dans le mal. » — « Satan suscite d'ailleurs journellement, dit Reich, parmi ces gens qui se vantent d'être des serviteurs si dévoués de l'Évangile, tant d'hérésies et de sectes abominables, qu'on se demande s'ils ne nuisent pas plus à ce même Évangile que n'ont pu faire tous ses plus mortels ennemis ensemble[1]. »

L'effroyable corruption qui se remarquait partout dans les communes protestantes, contribua finalement à dessiller les yeux à bien des personnes et en disposa un assez grand nombre à renoncer à une doctrine qui produisait des résultats pareils. Pressés par les accusations de ces repentants, les réformateurs furent bien contraints de leur avouer que les catholiques l'emportaient également sur les protestants sous le rapport des mœurs et de la vie religieuse. Il leur arrivait aussi parfois d'en appeler, en pareil cas, au principe de Luther, et de prétendre que pourvu que la doctrine soit irréprochable, il importait assez peu que la conduite fût bonne ou mauvaise. On trouve, dans un écrit de Pierre Arbiter, un échantillon assez remarquable de cette dernière espèce de défense. Pasteur à Münchneubourg, Arbiter fut un des principaux théologiens du parti de Flacius qui firent partie de l'assemblée de Coswik. Comme il est fait mention dans son ouvrage du débat qui eut lieu touchant le costume sacerdotal, il est à présumer qu'il le publia vers 1553. Arbiter dit :

« A quoi faut-il attribuer de ce que de certaines personnes demeurent attachées au papisme et que d'autres y retournent après y avoir renoncé, si ce n'est à ce que l'Esprit des ténèbres les a si bien frappées d'aveuglement que, soit chez nous, soit chez elles, elles estiment comme rien ce qu'elles devraient considérer comme la chose principale, et attachent au contraire une très-grande importance à ce qui n'en a presque aucune. Car qu'est-ce que tout le

[1] Der Prophet Micha durch d. ehrw. M. Luther lateinisch gelesen, verdeutscht durch Stephan Reich. Nürnberg. 1555. V. 3.

bien du monde, qu'est-ce que la perfection, la sagesse, l'autorité, l'ordre, la concorde, et quelqu'autre vertu que vous admiriez chez les papistes, alors que la doctrine est mauvaise, et que pour le salut la doctrine est la seule chose indispensable? Veut-on me permettre ici de donner un avis? Que pour juger entre l'Église papiste et la nôtre, on fasse attention à la doctrine et non point aux apparences! — Le démon entretient parmi nous une si grande quantité de vermine, que des personnes inattentives pourraient fort bien se scandaliser même de la doctrine. Le démon a beau jeu au milieu de cette incroyable méchanceté des hommes, qui fait que les uns ne font que peu de cas de cette sainte Parole dont nous a gratifiés la faveur divine, et que les autres la repoussent même comme une chose nuisible ou vile[1]. »

Arbiter était d'autant plus fondé à insister pour que dans ses jugements sur les deux églises on ne se laissât point guider par ce qui en apparaissait au dehors, que le corps des pasteurs, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans son ouvrage, était, du moins dans son pays, aussi mal composé qu'il le pouvait être. « Car les curés étaient alors des juristes corrompus et ruinés, des gens qui ne s'étaient recommandés au choix des autorités que par leur ivrognerie, qui avaient obtenu leurs fonctions à prix d'argent ou en s'engageant envers le patron à remplir également celles de receveur de contribution, d'intendant, de garde-chasse et autres pareils; et il se trouvait des surintendants assez oublieux des intérêts de la religion pour admettre de tels prédicateurs de l'Évangile! »

[1] Arbiter : die christl. Busslehre mit der papistischen verglichen. Magdeburg, F. 2, 3.

II.

Wittemberg.

BUGENHAGEN, GASPARD CRUCIGER, JEAN FORSTER, SÉBASTIEN FROESCHEL, PAUL EBER, MATTH. BLOCHINGER, GEORGES MAJOR.

En 1521, un moine poméranien, Jean Bugenhagen, communément désigné sous le nom de Poméranus à cause de son origine, se rendit à Wittemberg pour y entendre Luther dont il avait lu les écrits dans son couvent à Treptow. Luther, deux ans après, le fit nommer pasteur de l'Église du château; et, comme il avait l'habitude de placer les ouvrages composés à son point de vue par ses disciples bien au-dessus de tout ce qui, dans le même genre, avait été fait dans l'Eglise depuis le temps des Apôtres, ainsi fit-il aussi pour le Commentaire que Bugenhagen publia, quelque temps après, sur les Psaumes. Il déclare dans la préface qu'il fournit lui-même pour cet ouvrage, « qu'il ne craignait pas de dire que le psautier n'avait jamais été expliqué comme il venait de l'être, et que Poméranus était le premier et le seul homme dans le monde à qui l'on pût donner à bon droit le nom de commentateur des Psaumes. » — « Sans compter, ajoute-t-il, que tous ceux, sans exception, qui jusqu'à présent ont écrit sur ce Saint-Livre, n'ont rien fait que d'y attacher leurs opinions personnelles et en général toutes les billevesées qui leur avaient passé par la tête[1]. »—Et cependant, chose étonnante, dans le Commentaire, dont le chef de la Réforme a fait ce pompeux éloge, il n'est que fort peu question d'exégèse! L'auteur, au lieu de cela, y profite de toutes les occasions que pouvait lui fournir le texte sacré pour attaquer les adversaires de la doctrine, et principalement « ces hypocrites, qui in-» sistaient avant tout sur la Justification (*justitiarii*), et qui re-» fusaient de se contenter de la justice de Jésus-Christ et de » la rémission des péchés pures et simples[2]. » Bugenhagen paya

[1] Edit. de Walch. XIV, 178.

[2] Voyez p. 421; p. 237; p. 105; p. 389 et suiv. ed. Basil. 1524.

les éloges qu'il venait d'obtenir, en admirant et en approuvant à son tour sans réserve tout ce que publiait son maître. Disons cependant que l'écrit de Luther contre le roi d'Angleterre Henri VIII lui sembla d'abord un peu trop virulent, mais pendant quelque temps seulement; car à peine se fut-il assuré qu'Henri d'Angleterre ne ferait point cause commune avec Wittemberg, qu'il approuva, « comme inspiration du Saint-Esprit, tout, jusqu'à la moindre parole écrite par Luther[1]. » — A partir de l'an 1528, Bugenhagen ne prêcha plus qu'à de longs intervalles dans sa paroisse de Wittemberg, ayant successivement été employé à la propagation du protestantisme à Brunswick, à Hambourg, à Lubeck, à Hildesheim, dans la Poméranie et le Danemark, ce qui lui valut le nom d'*Apôtre du Nord*. En 1534, il eut avec Mélanchthon, au sujet de la Cène[2], une controverse dans laquelle il ne fit, il est vrai, que partager à l'égard de ce dernier les soupçons du chef de la Réforme. Enfin, après la mort de Luther, il ne fut pas non plus sans s'apercevoir bientôt des défectuosités et des misères de toutes sortes qui s'étaient fait remarquer dans le parti protestant, aussitôt qu'il eut été privé de son chef.

Quant à la guerre de Smalcalde, il la jugea utile, convenable, nécessaire même et y poussa tant qu'il put, ainsi que la plupart des théologiens luthériens. Il eut le front d'assurer « que l'empereur, d'accord avec le pape, avait décidé, depuis plusieurs années, d'exterminer les populations protestantes, à commencer par les enfants de deux ans[3]. » — C'est lui qui, tandis qu'il était surintendant de la Saxe électorale, fit ajouter

[1] Lang : Leben Bugenhagen's. p. 74.

[2] Spengler écrivait, en 1534, à Guy Diétrich : « On se dit ici tout bas que Mélanchthon et Poméranus sont en complet désaccord sur l'article de la Cène. — J'espère cependant que le Tout-Puissant voudra bien préserver notre église de la désunion de ses chefs; car si ces bruits étaient fondés, je ne pourrais m'empêcher, pour ma part, d'y voir les avant-coureurs des plus déplorables divisions, bien faites pour scandaliser la plupart des chrétiens honnêtes. » Mayer, Spengleriana, p. 153.

[3] L'empereur veut, mandait-il en 1548 au duc de Prusse Albrecht, que nous acceptions le Concile de Trente, dans lequel Dieu se trouve indignement blasphémé et Jésus-Christ condamné, ainsi que son divin Évangile; mais que le diable s'en accommode s'il veut! Levez-vous, Seigneur, avec vos saints anges, et précipitez au fond des abimes cette œuvre des ténèbres, cette abomination de l'Antechrist! » Voigt, Herzog Albrecht. Voyez : Raumer, Histor. Taschenb. II, 314..

à la Litanie protestante la prière suivante : « Faites-nous la grâce, Seigneur, de nous préserver des impiétés, des terribles massacres et de la corruption de vos ennemis, les Turcs et le pape ! » Il écrivit en outre aux Luthériens de la Bohême, de la Silésie et de la Lusace, pour qu'ils se refusassent à fournir le contingent d'hommes que réclamait d'eux le roi Ferdinand prêt à marcher contre l'électeur de Saxe, ce qui fut fait à la lettre par les Bohémiens et au moins en partie par les autres [1].

La tournure inattendue que prit bientôt la guerre, produisit dans les dispositions de Bugenhagen un complet revirement. Suivant le médecin Ratzenberger, qui rapporte le fait comme en ayant été témoin, Bugenhagen fit une visite à l'électeur prisonnier à Wittemberg, et, au lieu de le consoler de sa disgrâce comme le prince s'y attendait, ne sut que se plaindre lui-même du retard qu'on lui faisait éprouver dans le paiement de ses émoluments. Le nouvel électeur Maurice fut au contraire de sa part l'objet des plus affectueuses prévenances : « c'est qu'il lui avait fait don, ainsi qu'à Mélanchthon, d'une calotte pleine d'écus [2], ce dont le pasteur de Wittemberg voulut se montrer reconnaissant, en engageant ses paroissiens à oublier leur ancien maître et à ne plus prier Dieu

[1] Schumacher, Briefe an d. Koenige von Danemark. I, 83, 87. — Unschuld. Nachr. 1730. p. 1245. — Vetter, Beitr. z. Reform. Gesch. d. Niederlausitz. IV, 8.

[2] Flacius aussi parle, dans un de ses écrits, de la conduite que tinrent en cette circonstance les deux réformateurs de Wittemberg. « On défendit, dit-il, aux prédicateurs de Wittemberg de s'attaquer en chaire contre l'Intérim. Le docteur Pommer, par exemple, le défendit expressément à son vicaire. — « Pour ce qui est des chancelants et des Adiaphoristes, ils furent presque tous en grande faveur : on leur fit des cadeaux, des dons de toutes sortes, et on leur remplit littéralement leurs bonnets d'écus. Je m'imagine qu'il ne s'est guère fallu que le *si procidens adoraveris me* ne fût par eux pleinement réalisé. » — « Je ne doute pas non plus, dit-il plus loin en s'adressant aux professeurs de Wittemberg, — qu'il n'y ait, dans vos auditoires, un grand nombre de cœurs généreux et craignant Dieu, qui ne s'émeuvent guère de ces blasphèmes de femmes ; car ils n'ignorent pas qu'il vous est arrivé, déjà plusieurs fois, de déshonorer la chaire de vérité en vous y faisant les adulateurs des puissances de la terre, au lieu d'y prêcher Jésus-Christ et son Évangile, et d'avoir fait le plus pompeux éloge du régime qu'on vient d'établir, tout en insultant J. F. (l'électeur Jean-Frédéric), ce saint martyr de Jésus-Christ, etc. » Flacius Illyricus, Apologie auf zwei unchristl. Schriften Menii. Jena. 1558. G. II. 4. — Et Entschuldigung an einen Pfarrherrn. A. 4, du même.

désormais que pour sa Grâce le nouvel électeur[1]. » Son zèle pour ce prince et la crainte que lui inspirait l'empereur le portèrent, ainsi que ses collègues, à se prononcer, dans l'Intérim de Leipzig, « afin, disaient-ils, que l'empereur eût au moins satisfaction dans ce qui regardait le rituel, » pour l'admissibilité de plusieurs pratiques religieuses qu'ils avaient jusque là formellement refusé d'admettre. Bugenhagen fit plus encore : il défendit aux prédicateurs qui étaient sous ses ordres, de prêcher contre l'Intérim. Ce changement si subit de dispositions indigna les Luthériens rigoureux, et Bugenhagen trouva des opposants jusqu'au milieu de son clergé, dans la personne de son diacre Albert Christianus. « On voudrait aujourd'hui, écrivait alors celui-ci de Magdeboug où il s'était réfugié ; on voudrait aujourd'hui associer Jésus-Christ et Belial : il suffit, pour s'en convaincre, de voir faire Pfeffinger de Leipzig, Mohr de Torgau, et plusieurs autres théologiens de la Misnie, et avec eux, je le dis à mon grand regret, mes vénérés maîtres Poméranus et Major, sans compter Agricola, cet énergumène de la Marche. Tandis que nos affaires étaient encore en bonne voie de prospérer, ils n'auraient point fait difficulté d'excommunier le duc Maurice et l'Empereur ; Major se l'est même permis en effet, dans plusieurs de ses écrits : et maintenant ces mêmes hommes veulent nous obliger à faire pour ce même empereur des prières publiques dans nos temples ! » — « C'est pour me soustraire à cette honteuse obligation, dit Christianus, que je suis venu me réfugier à Magdebourg. » — « On voulait d'ailleurs aussi que nous nous abstinssions de parler en chaire de l'Intérim, et que nous nous bornassions à prêcher contre les erreurs du papisme en général ; c'est pourquoi plusieurs d'entre nous, afin d'éluder la défense, imaginèrent de ne désigner cet Intérim que par des périphrases, de sorte que l'un d'eux, Frœschel, ne le désignait que par le nom de *sac à malice du pape*, et un autre, Lucas, par celui de *Nouveau livre*. » — « C'est d'ailleurs une chose effroyable que d'entendre les imprécations de Mohr contre la ville de Magdebourg, d'entendre comme il appelle sur elle le carnage, la dévastation,

[1] Ratzenberger, geheime Gesch. p. 82, 95.

tout ce qu'il y a de malheurs et de cruautés dans la colère des peuples et des princes. En montrant cet étrange zèle, ces théologiens se sont fait pardonner, à Leipzig, celui qu'ils ont manifesté naguère en sens contraire, sans compter qu'ils se sont ainsi fait accorder de généreuses gratifications en espèces sonnantes. » — « Ces savants, qui naguère semblaient porter le ciel sur leurs épaules, et qui, aujourd'hui même encore, voudraient se donner cette apparence, ces savants n'aspirent plus qu'à se faire remplir les poches, qu'à gagner quelques écus, en retour desquels ils encensent maintenant ce qu'ils livraient, hier encore, à l'exécration publique. Ils prétendent, il est vrai, qu'il ne s'agit ici que de choses indifférentes (Adiaphora), concédées dans l'unique vue de rétablir la paix et la concorde; mais qu'on en vienne à la doctrine, et l'on voit bien alors qu'au lieu de fonder la justification sur la foi, et l'espoir du salut sur l'imputation des mérites de Jésus-Christ, ils les font dépendre des bonnes œuvres, et poussent ainsi les hommes au désespoir, en exigeant, contrairement à l'Évangile, une justice *inhérente*. Mélanchthon lui-même n'a-t-il pas dit à Torgau qu'il ne disputerait plus ni sur le mot *seul*, ni sur la suprématie du pape? Si ces théologiens soutiennent aujourd'hui que les bonnes œuvres sont nécessaires, soyez sûr que c'est bien plus pour complaire à nos adversaires, que pour remédier à la fausse sécurité et à la corruption qu'on dit être résultée de l'opinion contraire[1]. » — Bugenhagen, il est vrai, essaya de se disculper, en déclarant mensongères les accusations de ses adversaires. « Le démon, mandait-il au roi de Danemark, veut nous faire périr par ses mensonges : il n'épargne rien pour nous rendre suspects à la chrétienté tout entière, et pour faire de ma tête grise un objet de scandale aux yeux du monde. » Quant au vœu qu'il émit pour que Jésus-Christ daignât faire un miracle pour prouver son innocence, il ne fut point exaucé, de sorte qu'il continua de mener une vie soucieuse jusqu'au moment de sa mort, qui arriva en 1558[2].

Bugenhagen manifesta, dès 1524, tout le déplaisir que lui

[1] M. Alberti Christiani ad primarium nostri temporis Ecebolum Eislebium admonitio (Magdeburgi). 1551. A. 2; A. 8; D. 5; A. 6, 7; B.; A. 3, 5.

[2] Schumacher. I, 126. — Zietz Joh. Bugenhagen, p. 234.

causait la manière de se conduire des partisans de la doctrine nouvelle. — « Les Luthériens, disait-il, retombent de la foi dans les œuvres, en ne faisant consister leur christianisme qu'en cela, qu'ils administrent le baptême en langue allemande, qu'ils reçoivent le sacrement sous les deux espèces, qu'ils font gras aux jours de jeûne et d'abstinence, qu'ils permettent à leurs prêtres de contracter mariage, qu'ils rejettent les anciens usages, et qu'ils peuvent démontrer la légitimité de ces nouveautés par le témoignage des Saintes-Écritures. » — « Pour ce qui est de la foi et de la charité, ajoute-t-il, on n'en trouve plus rien chez nous autres évangéliques [1]. » — Dans l'exposé de la nouvelle organisation ecclésiastique qu'il rédigea deux ans après pour ceux de Hambourg, qui l'avaient nommé leur réformateur, il rend de la conduite des protestants un témoignage analogue.

« Je rougis en pensant qu'il est plusieurs de nos villes où l'on a de grandes prétentions à être évangéliques, et où cependant on ne fait rien, absolument rien, pour prouver qu'on est digne de ce beau titre, si ce n'est qu'on dévaste les couvents, qu'on démolit les autels, qu'on chasse les prêtres et qu'on s'empare des biens de l'Église. O délicieuse chose! On ne sait même pas se montrer humains envers de pauvres prêtres, envers des moines sans asiles; que dis-je? on n'a pas même assez de bon sens pour sentir qu'il est au moins convenable de ne point laisser dans le dénûment ces pasteurs, ces prédicateurs d'une doctrine dont on se montre si fiers [2]. » — « Les autres — écrivait-il en 1531, au sujet des partisans de la religion nouvelle, — « les autres ne veulent entendre parler d'autre chose que du saint Evangile; et cependant ils n'en font point usage, ils n'en observent point les préceptes pour se rendre meilleurs, et cela ne les empêche point de devenir de jour en jour plus grossiers, plus sauvages, plus indifférents pour l'affaire de leur salut, ce qui fait que ceux qui aiment les nouveautés et qui sont las de notre Évangile, inventent des opinions nouvelles, et s'occupent à faire naître des partis et des sectes parmi les disciples de Jésus-Christ [3]. »

[1] Bugenhagii annotationes in Deuteronomium et in Samuelem prophetam. Norimbergæ. 1524. p. 196.

[2] Bugenhagen v. d. christl. Glauben u. d. rechten guten Werken. Nürnberg. 1527. p. 236.

[3] Bugenhagen : troestliche Lehre v. mancherlei christl. Sachen. o. O. 1531. B. 3, 4.

Ce que Bugenhagen eut l'occasion de voir par lui-même, pendant ses nombreuses pérégrinations dans les nouvelles paroisses de l'Allemagne protestante du Nord, ne fut pas de nature non plus, il paraît, à rasséréner son esprit. Il avoue, en 1546, que, par suite des prédications évangéliques, « un grand nombre de personnes s'étaient trouvées plus aveuglées et plus enracinées dans le mal qu'elles ne l'avaient été sous le régime du papisme. » — « Les Luthériens sont des ingrats, dit-il en 1550 ; ils méprisent la grâce divine qui nous a été offerte par l'Evangile de Jésus-Christ, et prouvent par l'impudence de leur conduite et de toute leur manière d'être ou d'agir en général, qu'il ne font pas plus de cas de la discipline et de l'honnêteté de leurs ancêtres que de Dieu et de ses divines faveurs. » — « Et cet épicurisme, ajoute-t-il, se remarque chez un grand nombre de ces individus que la liberté évangélique et leur délivrance du joug des traditions humaines ont rendus pires qu'ils n'étaient. Ils ne voient pas même, les aveugles, dans quelle situation condamnable ils se trouvent, vu que dans leur mépris pour toute chose, ils en sont arrivés à mépriser jusqu'à leurs péchés mêmes[1]. »

Gaspard Cruciger, de Leipzig, exerça d'abord les fonctions de recteur près de l'école de Magdebourg, puis, en 1528, fut nommé professeur à la Faculté de Théologie de Wittemberg, ce qui lui donnait une grande part d'influence dans le développement et la direction de l'Église nouvelle. Il assista, en 1529, au colloque de Marbourg, à la diète d'Augsbourg en 1530, fut en 1540 secrétaire de la conférence de Ratisbonne, fit ensuite, sur la proposition de Luther, un voyage en Suisse pour y conférer avec Calvin relativement à la doctrine de la Cène, et contribua plus tard à l'établissement du protes-

[1] Nos ingrati sumus et contemnimus gratiam Dei, quæ illuxit nobis per evangelium Christi, et perfricta fronte edimus signa stultitiæ nostræ vestitu, victu, verbis et in omni conversatione nostra, quibus absque pudore declaramus, nos esse contemptores non solum Dei, sed etiam omnis honestatis et reverentiæ majorum nostrorum, qui est Epicureismus multorum, qui pejores fiunt ex libertate evangelica, postquam liberati sunt a gravi jugo traditionum humanarum, nec vident cæci, sese adhuc esse sub horrenda legis et iræ Dei damnatione, quia ubi facti sunt contemptores, contemnunt etiam sua peccata. Bugenhagii comment. in Jeremiam. Wittebergæ. 1546. f. 321. — Ejusdem Propheta Jonas expositus. Wittebergæ. 1550. C. 5.

tantisme dans sa ville natale. « A moins que mon affection pour Crucifer ne me trompe, mandait en 1535 Luther à Gerbel, il est certainement Élisée, si moi-même je suis Elie. » Il ajoute que c'est à lui, que c'est à ce cher Crucifer qu'à sa mort il remettra la direction de l'église, et que Mélanchthon est dans les mêmes dispositions. Cruciger, après avoir d'abord montré quelque éloignement pour Mélanchthon, était devenu bientôt un de ses partisans les plus dévoués; et, comme dans son cours à l'Université il se bornait à lire les cahiers que lui fournissait Philippe, il se trouva naturellement enveloppé dans la dispute avec Cordatus sur la valeur des bonnes œuvres pour la justification[1], malgré tout ce qu'il put faire pour engager son adversaire à ne point provoquer de nouvelles dissensions intestines, dans un moment où leur malheureuse église n'était déjà que trop affligée de querelles et de scandales de toutes sortes. En 1537, on lui remit, tandis qu'il se trouvait au temple, un écrit dans lequel, après lui avoir reproché de s'être mis en contradiction avec Luther, « lui qui n'était pas même digne de lier les cordons de souliers à ce grand Réformateur, » on le sommait de se rétracter « s'il ne voulait passer pour un papiste, pour un docteur et un serviteur de Satan[2]. » Il avoue, dans une lettre à Diétrich, qu'il ne pouvait, sans être saisi d'horreur, songer à toute cette chamaillerie qu'on ne cessait d'entretenir à Wittemberg, non plus « qu'à la confusion ou pour mieux dire à la corruption, à la falsification de la doctrine entière que devaient nécessairement en faire résulter un jour des hommes ignorants et remplis de suffisance[3]. » Plus il se sentait devenir

[1] Cruciger était du nombre de ces professeurs de Wittemberg qui, pour pallier le peu de solidité de leurs connaissances théologiques ou pour éviter de rien avancer qui fût contraire au nouveau système non encore méthodiquement organisé, se placèrent volontairement sous la tutelle de Mélanchthon, et se firent fournir par lui la matière de leurs leçons. Ratzenberger raconte : « C'était alors l'usage, chez la plupart des professeurs, de ne point monter en chaire que Philippe ne leur eût préalablement préparé leur leçon et ne leur en eût donné la matière écrite de sa main, ce que plusieurs d'entr'eux trouvèrent bien plus commode que s'ils avaient été dans le cas de rassembler péniblement leurs matériaux et de rédiger leurs cours eux-mêmes. » Corp. Ref. IV. Suppl. p. 1037.

[2] Supp. Epp. Lutheri ed Buddens. p. 250. — Corp. Ref. III, 169, 387.

[3] Sæpe exhorresco, cogitans, quanta ab his initiis oritura sit totius doctrinæ confusio aut potius depravatio et perversio per homines indoctos et falsa de se persuasione τετυφωμένους. L. c. 454.

homme de parti, plus il était engagé dans la sourde opposition que Mélanchthon faisait aux Luthériens rigoureux et à Luther lui-même, et plus ses plaintes devenaient amères et fréquentes. « Nous nous trouvons maintenant, Mélanchthon et moi, disait-il en 1541, le but unique ou à peu près unique de l'animosité de nos confrères : il en est peu qui soient pour nous ; la plupart, ou nous attaquent en secret, ou nous font sentir ouvertement les effets de leur haine [1]. » En 1544, c'est-à-dire à l'époque où Mélanchthon s'attendait à ce que le redoublement de fureur qui venait de se manifester dans Luther contre les Sacramentaires, l'obligerait à quitter Wittemberg, Cruciger mandait à Diétrich que, selon toute apparence, il se verrait également réduit à s'éloigner de la même ville, à moins qu'il ne préférât subir l'anathème qu'on était prêt à lancer contre sa personne. Il se plaignait, peu de temps encore avant la mort de Luther, de l'impossibilité qu'il y avait, quelque prudence qu'on y mît, de s'entendre avec « cet homme entier et violent, qui, la plupart du temps, prenait tout à rebours de leur signification véritable les propositions les plus simples et les plus inoffensives [2]. »

Mais qu'il fût question de persécuter la religion catholique ou de prendre contre elle quelque autre mesure acerbe, Cruciger, quoiqu'en comparaison de Luther, d'Amsdorf, de Cordatus et des autres réformateurs du même bord, il se considérât comme un homme doux et modéré, ne se conduisait pas avec moins d'intolérance que les autres. « Les théologiens catholiques et les moines, mandait-il en 1539 à Mykonius, continuent à nous opposer une résistance opiniâtre ; ils deviendront plus audacieux encore, si le prince ne se hâte d'user de son autorité pour y mettre ordre. » Il ajoute qu'on « aurait dû complétement séquestrer les moines, leur interdire toute espèce de rapport avec le monde laïque,

[1] Nunc fere nos duo turbæ sumus. Nam reliqui pauci nos adjuvant, plures aut conterunt, aut clanculum mordent, aut etiam aperte oderunt. Scis opinor, quomodo tractemur a nostro illo novo Catone, qui versus etiam in nos facit, et libros edit ad Philippum flagellandum, et habet forte, quos hæc delectant. Ac Philippi prope nimia est patientia. Cod. Manh. 357, n. 74.

[2] Corp. Ref. v, 477 ; v, 908 ss.

ou les chasser décidément du pays[1]. » La mort, qui vint le frapper en 1548, ne permit à Cruciger d'être témoin ni des désordres que causa dans Wittemberg la *défaite* de Mühlberg, ni des luttes acharnées, et depuis longtemps prévues par lui, auxquelles se livrèrent, bientôt après, les divers partis dont se composait l'église luthérienne. Peu de jours avant sa mort, dans la consultation qui eut lieu touchant la prière pour l'empereur, il vota toutefois encore en sens contraire de ses collègues. Suivant Peucer, le gendre de Mélanchthon, celui ci regretta souvent cet unique ami, ce confident de ses projets et de ses plans (principalement en ce qui concernait la controverse sur la Cène), qu'il venait de perdre si malheureusement[2]. Le fils unique de Cruciger, connu sous le même nom que son père, obtint, en 1557, la chaire de métaphysique à l'Université de Wittemberg, mais fut, en 1576, incarcéré avec les autres professeurs *mélanchthonisant*, et, quelque temps après, chassé du pays[3].

Si dans l'intervalle des années 1536 à 1544 le chagrin de Cruciger fut surtout causé par le désaccord des théologiens et les suites de ce désaccord, dans les quatre années qui suivirent et qui furent aussi les dernières qu'il passa sur la terre, elles eurent une origine toute différente. Ce qui entretenait alors dans le fond de son âme les préoccupations les plus douloureuses, c'était l'aspect des fruits de mauvaise nature produits partout par son enseignement, par la semence, si je puis dire, que lui et ses collègues avaient si abondamment répandue dans le monde. Il écrivit, en 1544, à Guy Diétrich « que ce qu'il y avait de mieux à désirer, c'était que Dieu daignât mettre fin aux tribulations de ce qui restait de cette église, en hâtant la venue du dernier jour. » — « Qui ne voit, dit-il, combien peu l'on a de gratitude pour le bienfait de cet excellent Evangile, et à quelle tyrannie l'on ne craint pas de recourir pour discréditer la sainte parole et opprimer les pasteurs? » Il ajoute qu'au milieu du

[1] L. c. III. 744.

[2] L. c. V, 909. — Alberti Christiani admonitio. A. 6. — Peuceri tract. hist. de Melanchth. sententia de controv. Cœnæ Dom. p. 32.

[3] *Hutter l'appelle* optimi parentis pessimum filium, qui sacramentariæ hæreseos, Synergiæ, Majorismi et Antinomiæ patrocinium suscepit. Concordia concors. p. 96.

désordre qui régnait dans la Saxe, les églises étaient presque entièrement laissées à l'abandon [1]; que le gouvernement se trouvait entre les mains de la noblesse, dont les dispositions étaient également contraires à la religion et à la culture des sciences, et que lui-même venait d'être sévèrement relancé par un employé du gouvernement électoral pour s'être exprimé avec un peu trop de franchise dans un de ses sermons [2]. L'année suivante, ce furent de nouvelles plaintes au sujet de la malveillance que montrait la cour pour les réformateurs de Wittemberg. « On y semble, dit-il, éprouver un malin plaisir de faire en toute chose précisément le contre-pied de ce qui nous serait agréable. Ce n'est point assez que nous supportions patiemment toutes les folies des agents du gouvernement, il faut encore qu'on nous persécute. » Il dit, plus loin, qu'ils venaient tout récemment d'être fort maltraités, « parce qu'on les accusait de s'être permis des propos offensants sur le compte de l'électeur : »

[1] Cette manière d'agir des populations à l'égard de leurs pasteurs ne fut pas, d'ailleurs, remarquée par Cruciger dans la seule Saxe électorale : d'après ce qu'il nous apprend, il l'avait partout trouvée la même, dans toute l'Allemagne protestante. « Nous sommes ou bien délaissés ou bien ouvertement persécutés et opprimés, par les peuples qui nous écoutent aussi bien que par les princes qui prétendent être amis de l'Évangile. La majeure partie de l'espèce humaine méprise la doctrine évangélique comme si ce n'était qu'une fable, et l'autre partie, tout en la reconnaissant, ne s'en soucie guère et ne montre pas la moindre sollicitude pour ceux qui la lui enseignent. — Les obligations contractées envers les pasteurs sont, dans des pays entiers, négligées, sinon violées par les peuples et les princes. On s'embarrasse fort peu qu'on ait ou non un clergé digne et capable; on paie mal les pasteurs ou on ne les paie pas du tout; on ne fait rien pour disposer la jeunesse aux études et au sacerdoce; et ces bénéfices ecclésiastiques fondés dans les hautes écoles, les princes les accordent à ceux qui les servent dans les affaires temporelles, au lieu de les laisser à ceux auxquels ils sont en effet destinés, aux ministres de l'Evangile. » Crucigeri enarr. in evangel. Johannis. Witebergæ, 1564. p. 543, 582.

[2] Experimur, quanta sit ingratitudo pro summo beneficio dati evangelii, et quæ tyrannides ad confirmandum contemptum verbi Dei et opprimendum ministerium Evangelii. Quare nescio, an non optandum sit, ut Dominus collectis suæ Ecclesiæ reliquiis liberet suos et servet a malo. Vos Dei beneficio melius habetis, quibus respublica constituta prodest, ut Ecclesiæ non prorsus negligantur, ut videmus ἐν ταῖς ἡμετέραις ἀναρχίαις fere fieri, ubi Centauri regnant hostes et litterarum et pietatis. Ac ita res geritur, ut valde metuam, ne hic status non sit duraturus, ac fortassis nobis brevi aliud consilium capiendum erit. Ego etiam calumniis oneror, propter aliquantulam παῤῥησίαν pro concione, et nuper a quodam nostro ὑπάρχῳ atrociter traductus sum. Cod. Manh. 357. n. 80.

accusation qui n'avait d'autre cause que la méfiance de certaines gens et l'état de suspicion où se trouvaient quelques autres. » Il ajoute qu'ils (les réformateurs de Wittemberg) « faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour pallier les fautes de leurs collègues, et que, quand ils n'y réussissaient point, ils cherchaient du moins à en prévenir les mauvaises suites ; mais qu'il ne leur était pas même permis de se plaindre entre eux de leurs communs périls[1]. » — En annonçant, la même année, au réformateur de Nüremberg la mort récente d'un de ses enfants, il observe que lors même qu'il aurait le pouvoir de rappeler à la vie les enfants qu'il avait perdus, il se garderait bien de le faire « dans ces temps malheureux où la meilleure chose qui pût arriver à l'homme c'était de mourir[2]. » —Vers la même époque, il s'exprimait encore de la manière suivante :

« Le démon profite de ces derniers temps du monde pour se livrer contre l'église de Jésus-Christ à un redoublement de malice et de fureur. — Les reproches qu'on nous adresse de n'être capables de rien établir qui soit véritablement salutaire, semblent du moins assez fondés aujourd'hui, dans ces jours voisins de la fin du monde, où les hommes sont d'une méchanceté que rien n'égale, et où l'injustice a tellement pris le dessus qu'elle règne partout sans partage, à ce point qu'on peut douter s'il nous sera possible de conserver le rare bienfait que nous tenons de la munificence divine, qu'il est à craindre, malgré quelques succès que

[1] Nos etiam luctamur cum interioribus quibusdam ac proprie nostris certaminibus, quibus vos caretis, hoc nomine non paulo beatiores nobis. Nosti usitata aularum πολιτεύματα, quæ nunc quidem prorsus adversari, quasi suo quodam studio vel etiam, ut ipsis videtur, judicio, nostris votis incipiunt. Scis etiam αὐτῶν τῶν κρατούντων ἀμαθίας, quales interdum incidunt, quas quidem cum ferimus, ut debemus et cogimur, tamen insuper etiam vapulamus. Nuper expostulabatur nobiscum satis φορτικῶς, quod præcipui quidam nescio quid locuti essent, in illo subito tumultu, non ferenda nostro principi; videntur hæc ex quorumdam suspicionibus nasci, quæ adeo sunt fecundæ, ut ex aliis etiam, non tantum ex se ipsis pariant, vel cum suspicantur alios suspicari aliquid, quod nolint. Aut fortasse pro aliis pœnas a nobis expetunt, qui impune exercent linguas ad maledicentiam usque liberas, cum nos, quantum possumus, tegimus errata nostrorum, adjuvamus etiam precibus et votis, nec tamen licet nobis inter nos in periculo publico dolere libere. L. c. n. 89.

[2] Ego sæpe cogitans, nolo, si vel voto possim, revocare meos, etsi enim ne vita quidem dulcior est liberis præsertim in prima ætatula, tamen in his miseriis temporum et impendentibus calamitatibus quid potest homini accidere beatius, quam mature defungi hac vita? L. c. n. 87.

nous continuons d'obtenir sous de certains rapports, que le scandale ne vienne à augmenter encore, que de certaines personnes n'achèvent de gâter entièrement notre affaire, et que notre ouvrage ne devienne non seulement inutile, mais même dangereux et nuisible. — Et s'il arrive que notre entreprise prenne une mauvaise tournure ou vienne à essuyer un échec, c'est nous, nous tout seuls qu'on en accuse; et de fait le démon se donne bien toutes les peines, pour que ce ne soit pas sans motif qu'on nous reproche d'avoir, par notre faute, également ruiné le gouvernement civil et l'Église. Ces épreuves sont dures, mais peuvent du moins servir à nous montrer combien le gouvernement, celui du monde aussi bien que celui de l'église, est hérissé de difficultés et de peines[1]. »

Et toutefois la seule chose que Cruciger trouvât à opposer « à ces langues du diable qui criaient par-dessus les toits que l'Evangile n'a rien su produire de bon, » c'étaient ces consolations « dont un grand nombre de cœurs, à leur dernière heure ou dans des moments de défaillance et de détresse, ont éprouvé les bons effets contre les angoisses et le désespoir, et que le papisme et le monachisme essaieraient en vain de nous procurer [2]. » — En 1546, il reconnaît « que l'église entière était tellement opprimée, foulée aux pieds, et la parole divine tellement négligée, qu'on pouvait s'attendre à voir incessamment la ruine complète de l'Evangile; que le scandale qui désolait la société protestante, faisait que beaucoup d'âmes pieuses étaient dans la confusion, et ne savaient où se trouvait véritablement l'église; qu'un grand nombre de personnes découragées se séparaient de l'Evangile, parce qu'elles désespéraient qu'il pût se maintenir au milieu de tant de persécutions et de scandales; enfin que les pasteurs eux-mêmes en étaient arrivés au point de douter s'il se trouvait encore parmi leurs auditeurs une couple seulement de véritables membres de la société chrétienne[3]. »

Cruciger eut pour successeur à l'Université Jean Forster.

[1] Etliche Trostschriften Luther's herausgeg. durch G. Rorarius. Iena. 1554, mit Cruciger's Vorr. B. 2. — Cruciger : d. 20. Psalm. ausgelegt. Wittenberg. 1546. J. 2.

[2] Etliche Trostschriften Luther's, etc. B.

[3] Crucigeri enarratio aliquot Psalm. Witebergæ. 1546. C. 4; C. 5; E. 5. — Ejusd. enarr. evang. Johannis. p. 517.

qui était fort versé dans la connaissance de l'hébreu, et qui, sous plusieurs rapports, avait déjà rendu de signalés services à la société protestante. Attaché d'abord à l'école de Zwickau pour l'enseignement de la langue hébraïque, Forster fut, en 1535, sur la recommandation de Luther, nommé pasteur de Saint-Maurice à Augsbourg, sa ville natale; mais y ayant bientôt eu un démêlé avec le professeur Keller, qui professait touchant la Cène les opinions zwingliennes, il y fut, dès l'an 1538, frappé de destitution, « comme étant trop bouillant, trop querelleur, trop mordant et trop adonné à la passion du vin. » On l'envoya de là comme professeur de théologie à Tubingen, d'où, en 1541, il fut également obligé de se retirer, parce qu'il avait refusé de recevoir la communion distribuée par son pasteur selon la méthode zwinglienne. Dans une lettre qu'il écrivit, en 1543, de cette dernière ville, à Schradin, qui alors était à Reutlingen, il se plaint amèrement de l'ingratitude du gouvernement à l'égard de ses bienfaiteurs, les prédicateurs de la nouvelle doctrine. « Il s'est passé bien des siècles, y dit-il, sans que le pouvoir temporel ait joui de la considération et de la dignité dont il jouit aujourd'hui; et il y a des siècles aussi qu'il n'a pas autant abusé de son autorité qu'il le fait maintenant à l'égard de ceux-là mêmes qui l'ont fait ce qu'il est. Ainsi, pour ne parler que du duc de Würtemberg, ce n'est pas sans doute par l'appui des bêtes fauves, des animaux dépourvus de raison, qu'il a été réintégré dans la possession de son duché, et a obtenu un accroissement de considération et d'autorité, mais bien par le secours de cet Évangile dont cependant il semble faire si peu de cas, et dont il traite les ministres avec une si remarquable ingratitude. — Forster fut alors employé à prêcher la Réforme à Ratisbonne, et, en 1543, chargé par le comte de Hombourg de remplir la même mission à Schleusingen. Il n'avait encore guère passé que trois ans dans cette dernière ville, quand il annonça à Guy Diétrich qu'il venait de demander et d'obtenir son congé, « parce qu'ayant cru de son devoir, en raison de la méchanceté du siècle, de prêcher la nécessité de la pénitence, de menacer ses auditeurs de la colère divine, et d'exclure de la communion luthérienne un homme que la *notoriété* publique signalait comme homi-

cide, il n'avait réussi qu'à s'attirer l'animadversion des comtes, par qui l'Église avait dès lors été foulée aux pieds et dépouillée de toutes ses prérogatives. » » Au lieu de tenter de généreux efforts pour s'amender et faire pénitence, on fait, dit-il, en tout et partout précisément le contraire, même à la cour des princes, dont le mauvais exemple contribue de la sorte à faire tomber leurs sujets dans les plus grossiers écarts[1]. »

Le plus ancien prédicateur de Wittemberg, Sébastien Froeschel, fit en 1559, c'est-à-dire trois ans après la mort de Forster, des remarques analogues[2].

« Les évangéliques sont aujourd'hui grossiers et sauvages; et cependant ils se vantent d'avoir la foi, d'être un peuple choisi, d'être les vrais membres de Jésus-Christ, bien qu'ils vivent dans une folle sécurité et marchent dans les voies du démon, qui les pousse à l'adultère, au meurtre et à toutes les espèces de crimes. — Je crains fort qu'en continuant à fournir ainsi chaque jour un nouvel aliment à la colère divine, ces malheureux pays n'attirent sur eux des châtiments plus sévères que ceux qui les ont déjà frappés; car vraiment l'indiscipline et l'abrutissement de la jeunesse ont dépassé tout ce qu'on a jamais vu de plus déplorable en ce genre. Ah! Seigneur, daignez nous venir en aide; daignez sauver votre Eglise, maintenir la saine doctrine, et rétablir l'ordre avec la discipline, quand ce ne serait que pour sauver votre honneur aux yeux du monde! Daignez, Seigneur, mettre un terme à la dévastation

[1] Foerstemann, neue Mittheil. II. 103.— Strobel, Vermischte Beitr. z. Gesch. d. Literatur. p, 137 et s. 144 et s.

[2] Froeschel rapporte lui-même, dans la préface de son ouvrage intitulé, *Vom Priesterthum der christlichen Kirche*, qu'il fut ordonné prêtre par l'évêque de Mersebourg, puis envoyé à Wittemberg, où il devint le commensal de Bugenhagen. « Il accepta mes services et me chargea de la mission spéciale d'entendre à confesse, de prêcher la croix aux pauvres malades de l'hôpital, et d'aider à consoler les malheureux condamnés qu'on conduisait au supplice; car toutes ces pratiques étaient chez les fanatiques, c'est-à-dire chez les protestants plus ardents et plus violents, à la tête desquels étaient Carlstadt, Mohr et Gabriel Didymus), entièrement tombées en désuétude, de sorte que les pauvres diables qu'on mettait à mort ne trouvaient même pas une âme compatissante qui daignât leur donner les exhortations et les consolations nécessaires, et étaient livrés au bourreau comme les bœufs sont menés à l'abattoir. » Le soin de préparer les condamnés à la mort paraît donc l'avoir particulièrement occupé, et il croyait pouvoir assurer que depuis le moment où Bugenhagen fut nommé pasteur, aucun malfaiteur n'avait été exécuté sans y avoir été préparé comme il convient à un chrétien, à l'exception d'un seul, que son état de faiblesse ne lui avait pas permis d'accompagner jusqu'au lieu du supplice.

et à ce mépris de votre saint nom qu'on trouverait à peine chez les païens et les Turcs! — Il en est un grand nombre qui, après avoir accepté notre Évangile, *sont devenus pires qu'ils n'avaient jamais été*, de vrais pourceaux, des êtres malfaisants, remplis de venin et de puanteur[1]. »

En 1544, vint de Kitzingen à Wittemberg le nommé Paul Éber, à qui l'on y confia d'abord une chaire de théologie, et plus tard la place de pasteur de la ville avec celle de surintendant général de l'électorat de Saxe. Mélanchthon, à la recommandation duquel il fut redevable de ces faveurs, avait espéré trouver en lui un confident, un ami, dans le sein duquel il eût pu déposer, comme autrefois dans celui de son cher Cruciger, ses secrets et ses peines, et sans doute aussi puiser quelque consolation au milieu des attaques et des hostilités de toutes sortes auxquelles il était alors en butte de la part de ses confrères. Mais Mélanchthon, il paraît, avait trop présumé de la sympathie d'Éber; car jamais, ainsi que nous l'apprend son gendre, il n'eut lieu de prendre en lui une confiance assez grande pour le faire le dépositaire de ses pensées intimes. Il manifesta même, dit Peucer, plus d'une fois, en soupirant, la crainte d'être trahi par cet homme artificieux et versatile[2]. On comprend qu'Éber n'ait pas été fort soucieux de s'exposer à des haines auxquelles Mélanchthon vivant avait déjà bien de la peine à tenir tête, et sous lesquelles lui, Eber, n'eût pas manqué de succomber après la mort de son redouté protecteur. Éber eut d'ailleurs l'occasion de s'assurer, tandis que Mélanchthon se trouvait encore à la tête de l'Université, combien cette haute école naguère si considérée, si vantée, était déchue[3] dans l'opinion publique, depuis que quelques-

[1] Froeschel, kurze Auslegung etlicher Kap. d. Evang. Matthæus, Wittenberg. 1559. f. 144, 325, 203.

[2] V. Peucer, Tract. hist. p. 32.

[3] Les frères bohémiens établis en Pologne ayant, en 1556, envoyé des députés à Wittemberg pour y demander conseil sur la conduite qu'ils avaient à tenir dans leurs collisions avec les divers partis protestants, Eber leur répondit que « les théologiens de Wittemberg n'étaient point en position de pouvoir fermer la bouche à de mauvaises têtes, à des hommes bouffis d'orgueil et de vaine gloire, querelleurs ou livrés au flacianisme, qui ne tenaient compte d'aucunes remontrances, et persévéraient, quoi qu'on pût faire, dans le désordre et la licence. » — Eber se plaignit en même temps, « en versant un torrent de larmes, » des mœurs impies des Luthériens. V. Sixt : Leben Paul Ebers, p. 113.

uns de ses théologiens avaient été accusés par les Luthériens eux-mêmes d'avoir enseigné de fausses doctrines. « Dans l'état actuel des choses, mandait-il à Baumgaertner, le plus sage pour nous, c'est de nous taire, de peur de réveiller le zèle opposant de nos nombreux adversaires; car on ne peut aujourd'hui proférer une parole, même la plus simple, qu'aussitôt de certaines gens, pour la détourner de son vrai sens, ne se mettent à l'expliquer, à la commenter, à la torturer de toutes manières[1]. »

Eber, faisant en 1556 sa visite pastorale, et se trouvant avec Forster à Liebenwerda, y avoua toutefois ouvertement ses opinions calvinistes en ce qui concernait la Cène. Il prit aussi, l'année même où mourut Mélanchthon, la défense de la célèbre réponse de ce réformateur à Heshusius qui l'avait traitée « de fade et dégoûtant libelle, dont la réfutation était tellement facile qu'il n'était pas une vieille femme qui ne pût l'entreprendre. » Il est vrai qu'à la suite de la réunion qui eut lieu à Dresde en 1561, et dans laquelle il apprit à mieux connaître la puissance de ses adversaires, il s'empressa de modifier ses opinions. Peucer raconte, en prenant Dieu à témoin de la vérité de son témoignage[2], que, « la veille de son départ pour Dresde, Éber lui avait encore assuré, à lui Peucer, qu'il était fermement convaincu de la supériorité, en ce qui concernait la Cène, de la doctrine zwinglienne sur celle de Luther; que, quoi qu'il pût arriver, il ne cesserait jamais

[1] Brief an Hieron. Baumgaertner vom J. 1561 im liter. Museum. II, 150, 53.

[2] Tract. hist. p. 38, 39. — « Que ne puis-je, écrivait alors Justus Jonas le jeune, de Wittemberg, à Albert, duc de Prusse; que ne puis-je me régler suivant le vent et taire la vérité, si ce n'est la renier! je serais un bien autre homme. » Il se plaint, en même temps, d'être en butte à la persécution, principalement de la part d'Eber et de Major, « ces rusés renards, ces flatteurs du monde, » et cela sans autre motif, dit-il, que son attachement à la vérité, et la haine de ces gens qui se tenaient eux-mêmes pour justes, bien qu'ils ne dussent jamais posséder la justice. » — « Je me repens bien, mandait-il encore le 28 septembre 1561 au même prince, de vous avoir tant recommandé les théologiens Paul Eber et Georges Major, et d'être ainsi cause de toutes les faveurs dont Votre Altesse les a comblés. Cela fait que je n'ose plus m'intéresser à personne. » Plût à Dieu, continue-t-il, que je ne me fusse jamais occupé d'Eber et de Major! Mais leur hypocrisie m'avait séduit. » — « Je supplie Votre Altesse, au nom du Ciel, de ne plus faire don d'une seule obole à ces deux hommes avares et cupides. » Voigt, Herzog Albrecht. — V. Raumer, Hist. Taschenbuch. II, 300. — Voigt, Brief-Wechsel d. Herzog Albrecht v. Preussen. p. 401.

de la professer et de la défendre; qu'il s'était déjà ménagé un asile pour le cas où le parti contraire réussirait à le faire bannir de Wittemberg, et que, pour demeurer fidèle à ses convictions à cet égard, il était prêt, non-seulement à souffrir l'exil, mais même à périr sur un bûcher s'il était nécessaire. » Peucer ajoute que cette palinodie du pasteur de Wittemberg affecta tellement son diacre Sturio, qu'il mourut de chagrin peu de temps après; mais qu'avant de mourir, Sturio fit observer à son pasteur, en présence de plusieurs personnes, que c'était lui qui, en reniant une doctrine qu'il lui avait, peu auparavant, tant prônée et si vivement recommandée, était cause de sa maladie et le serait probablement de sa mort. — Peucer rapporte plus loin que c'est à la suite de son changement de conviction qu'Éber publia son livre sur la Cène, « ouvrage écrit sans conviction, véritable rapsodie composée de lambeaux pris de droite et de gauche et souvent au hasard; » et que, bien qu'il s'y fût proposé de montrer la différence de sa manière de voir d'avec celle des réformateurs suisses, il n'avait point satisfait les partisans de Flacius, et n'avait en définitive réussi qu'à se faire des ennemis de ceux de Wittemberg [1]. — Éber y rejetait par exemple avec horreur l'ubiquité, comme étant une chose monstrueuse, et y admettait une classe particulière d'Individus, composée « d'athées, de pourceaux d'Épicure, d'associés du diable et de suppôts de l'enfer, qui dans la Cène, ne recevaient et ne mangeaient que du pain. » Il se mit de la sorte à dos l'un et l'autre parti, les Mélanchthoniens et les Calvinistes aussi bien que les Luthériens, les premiers, bien qu'ils le vissent avec plaisir combattre l'ubiquité [2]. Bring l'accusa de s'être ainsi proposé de propager le zwinglianisme, et Wigand déclara que l'écrit d'Éber était une manœuvre déloyale exécutée dans la vue d'en imposer à l'électeur. — Si Éber, dans ce débat, fut abreuvé d'ennuis et de dégoûts [3], ce fut bien pis encore, après qu'il eut

[1] Tract. hist. p. 39.

[2] Heling mandait, en 1575, à Fabian de Dohna : Eberus suo libello aliquid boni effecit, multos enim eripuit ex monstrosa ubiquitate, qua eversa, ut aliquando ad me scripsit Apostolus ubiquitatis (Brenz ou Andrea ?), vicerunt Heidelbergenses. Cod. Manb. 357, n. 293.

[3] Eber ne poursuivit ce débat, dans lequel il remplissait un des principaux rôles, qu'avec des sentiments de crainte et d'anxiété; car il n'ignorait pas le

été enveloppé dans la controverse engagée au sujet de la justification. Pendant les six mois entiers que dura le colloque d'Altenbourg, les théologiens de l'électorat de Saxe, à la tête desquels se trouvait Éber, ne purent jamais obtenir de leurs adversaires l'autorisation de prêcher dans leur ville. Les théologiens ducaux firent plus encore que de leur interdire la chaire : ils les repoussèrent de la Cène et ne voulurent même pas leur permettre de tenir un enfant sur les fonts de baptême. Éber retourna à Wittemberg avec le cœur navré de douleur, et mourut peu de temps après, en 1569[1].

Ce qui froissait le plus Éber, c'était la position dépendante et précaire des pasteurs dans les nouvelles paroisses. Il mandait, en 1548, à Bernbeck, bourgmestre de Kitzingen, qu'il avait trouvé plusieurs communes dont le pasteur était tombé malade, et que dans ce fait il ne pouvait méconnaître un résultat de la colère divine contre l'ingratitude de ces gens qui, s'ils ne tournaient pas entièrement le dos aux ministres de l'Évangile, les écoutaient au moins d'assez mauvaise grâce

mauvais effet qui en était déjà résulté parmi le peuple. Ayant appris, en 1566, que Georges, margrave d'Ansbach, se disposait à soumettre à l'examen de ses théologiens les actes du colloque de Maulbronn, que le duc de Würtemberg venait de lui faire tenir, Eber s'empressa d'écrire à ce prince pour le supplier « de ne point permettre aux pasteurs et aux savants d'engager dans ses États une discussion sur cette grave et dangereuse affaire qui, sans cela, ne tarderait point d'être traitée en chaire, dans les temples, devant la jeunesse et le peuple ignorant, ce qui ne pouvait manquer de plonger un grand nombre d'âmes dans le doute, et de fournir matière à toutes sortes de mauvais propos et de querelles. » — « Le débat, dit-il, est déjà bien assez fâcheux par lui-même, malgré le noble but qu'on lui prête et les beaux noms dont on le décore, à telles enseignes qu'il ne manque pas de savants professeurs et d'habiles pasteurs qui ne demanderaient pas mieux que de s'en retirer, et qui regrettent de toute leur âme d'être enveloppés dans un tel réseau de subtilités, ainsi que Votre Altesse a pu le voir par l'écrit que lui ont présenté ses doyens, etc. » — Il ajoute qu'il avait été fort effrayé en apprenant qu'une réunion des principaux théologiens devait avoir lieu dans le margraviat, et conjure encore le margrave, de la manière la plus pressante, de prendre toutes les mesures nécessaires pour que personne ne s'avise de s'occuper, soit en chaire, soit dans des écrits destinés au public, de cette question brûlante, bien propre à troubler, à contrister et à désespérer de pauvres âmes. — Il observe encore que les sieurs Brentz et Jacques Andréa proposaient et soutenaient, dans ce débat, une foule d'opinions nouvelles et dangereuses, dont les théologiens de Wittemberg n'avaient jamais entendu parler, et qu'ils se garderaient bien, eux, de faire connaître dans leurs temples et leurs écoles, etc., etc. Religionsakta. T. XXXII. Fasc. 2, n. 23, 24. — (La dernière de ces lettres porte également la signature de Major et de Krell.)

[1] Sixt : Leben Paul Eber's, p. 126. 153. — 166. 210.

pour qu'il fût facile de voir qu'ils ne se feraient pas un grand chagrin d'être privés de leurs exhortations et de leurs conseils. Il ajoutait que le Conseil de Nüremberg venait d'interdire Guy Diétrich à cause de la franchise de son langage, et que, pour punir cette ingratitude du magistrat, Dieu avait affligé ce pasteur de plusieurs maladies tellement graves qu'il ne lui serait sans doute plus jamais possible de remonter en chaire. « C'est ainsi, dit-il, que Dieu punira sans doute également tous les autres Luthériens de leur fausse sécurité et du mépris qu'ils témoignent aux serviteurs de l'Évangile. Déjà l'on ne voit partout que pasteurs exilés, que pasteurs rendus impotents ou mis au tombeau par les chagrins, les maladies et la misère. » — Deux ans après, Éber dit ne pouvoir s'expliquer le mépris et la haine que le peuple montrait en général pour ses pasteurs, qu'en l'attribuant aux maléfices du démon, et être persuadé que l'Allemagne protestante ne tarderait pas d'être sévèrement châtiée, tant à cause des éternelles et ridicules querelles des théologiens les uns avec les autres, qu'à cause du peu de cas que le peuple semblait faire de la saine doctrine en traitant si mal ses ministres[1]. Éber, ainsi que nous l'apprend Major, ne cessait de gémir sur les déplorables dissensions qui travaillaient la nouvelle église, et ne pouvait se défendre des plus tristes pressentiments sur son avenir[2]. — Une autre chose qui ne lui donnait pas moins de soucis, c'était le mauvais état des mœurs dans la nouvelle génération protestante. « Rien, s'écriait-il, en 1562, dans un de ses discours, rien n'est plus de nature à effrayer les honnêtes gens que cette dissolution des mœurs, ce mépris de la règle et de la discipline, cette impudente audace, cette fureur sauvage et ce brigandage dont l'enfance même n'est pas entièrement exempte[3]. Deux ans auparavant, Éber exprimait déjà de la

[1] V. Sixt. p. 233 et s. — p. 244.

[2] Pro sua sapientia ac pietate considerat et gemitibus assiduis atque indesinentibus deplorat (Eberus) dilacerationes tristissimas, quas inquieti quidam et vere in ecclesia seditiosi homines furentes odiis, ambitione et aliis cupiditatibus fecerunt ac fovent cupidissime. Ac, quod est justissimum, posteritatis causa ita angitur, pene ut conficiatur dolore. Voy. Leichenprogramm Major's auf Eber's Sohn. dans les Script. publ. Witeberg. IV, t. 2.

[3] Sed nullum est, quod pietatis et virtutis amantes homines magis terreat, quam morum dissolutio et contemptus omnis disciplinæ et audacia grassandi,

manière suivante l'impression que lui faisait l'aspect de l'église luthérienne :

« Notre église évangélique est tellement défigurée par le désordre et le scandale, qu'elle n'a l'air de rien moins que de ce dont elle se vante. Car portez-vous vos regards sur les prédicateurs et les pasteurs : que voyez-vous ? Que les uns, par vanité, par faux zèle ou par témérité, altèrent la vraie doctrine, et soutiennent, s'ils n'enfantent eux-mêmes, de coupables et dangereuses erreurs ; que d'autres ne semblent occupés qu'à faire naître des discussions inutiles, et à les entretenir ensuite par leur violence et leur haine ; qu'il en est qui ne craignent point de faire ployer les principes de la religion sous les exigences des hommes puissants et de la foule capricieuse, dont ils désirent les bonnes grâces bien plus que la gloire du Seigneur et la propagation de la vérité ; qu'il en est enfin d'autres aussi qui, par le scandale de leur conduite ou leur légèreté, détruisent tout ce qu'ils sont parvenus à édifier par la prédication de la saine doctrine. Ces faiblesses et ces écarts des ministres de Jésus-Christ sont un sujet de scandale et d'afflictions pour toutes les âmes vraiment chrétiennes. Examinez-vous, au contraire, ce qui se passe chez le peuple : ce qui frappe alors vos regards, c'est le plus honteux abus de la religion et de la liberté chrétienne, c'est le mépris du culte, le blasphème, le pillage des biens de l'église, l'ingratitude envers les fidèles serviteurs de la parole, la ruine de la discipline et l'insubordination de la jeunesse ; ce sont enfin tous les genres de vices et les plus infâmes turpitudes qui jamais aient déshonoré le monde. La vue de tous ces maux est bien faite pour effrayer, et dispose naturellement à se demander s'il est possible qu'une église dans laquelle se trouvent tant de querelles, de dissensions, de sectes et de vices infâmes, soit en effet l'église véritable[1]. »

Dans les derniers temps de sa vie, Eber fut dans la manifestation de ses inquiétudes sur l'avenir de la nouvelle église plus explicite encore. « A voir le train du monde, mandait-il, en 1566, au duc Albert de Prusse, on dirait que Dieu s'est enfin décidé de nous enlever cette précieuse lumière de l'É-

turbandi, furandi etiam in ea ætate; quæ vix dum infantiæ limites egressa, nondum pubertatis annos attigit. L. c. V. S. 6.

[1] Præfatio Eberi in Melanchth. Comm. in ep. ad Cor. in Melanchth consiliis ed. Pezelius. II, 383 ss. — Jean Jedelshauser, d'Ulm, a rapporté ce passage dans ses : « Zwoelf wichtigen und starken Ursachen, warum er von den Wiedertaüfern zu den Katholischen, nicht zu den Lutherischen übergetreten sei. (1587) ».

vangile, pour nous punir du peu de zèle que nous mettons à entendre la sainte parole, du mépris que tous, bourgeois, nobles et paysans, témoignent à ses ministres, de l'insouciance qu'on montre partout pour l'éducation de la jeunesse, ainsi que de la vanité, de la pétulance et de la violence dont les pasteurs eux-mêmes font preuve, les uns à l'égard des autres, dans leurs interminables querelles[1]. »

Né à Nüremberg et élevé dans la chapelle de la cour de Saxe, à laquelle il avait été, en 1511, attaché comme enfant de chœur, Georges Major devint, en 1529, par suite de la recommandation de Luther, recteur de l'école de Magdebourg, fut, en 1536, envoyé à Eisleben en qualité de surintendant, et obtint enfin, en 1544, une chaire de théologie avec la place de prédicateur du château à Wittemberg. Comme il était Mélanchthonien, il ne tarda pas, comme beaucoup d'autres, de se rendre suspect à Luther. Ayant un jour par hasard jeté les yeux sur un papier où se trouvait écrit de la main du Réformateur : « Examiner nos professeurs sur ce qui se rapporte à la Cène, etc., » et ayant demandé à Luther la signification de ces mots, celui-ci lui répondit « qu'il avait en effet l'intention, à son retour de la principauté de Mansfeld, d'entreprendre un tel examen, et que Major, que son silence rendait quelque peu suspect, serait alors bien forcé de s'expliquer, lui aussi, sur la doctrine de la Cène[2]. » Major fut le seul théologien qu'en 1546 l'on envoya, au lieu de Mélanchthon, à la diète de Ratisbonne, dont plus tard il publia les actes. Après avoir été, par suite des événements de la guerre, dans le cas de quitter Wittemberg, il fut, vers la fin de l'an 1547, nommé surintendant à Mersebourg ; mais il retourna, peu de temps après, à Wittemberg, où il reprit son ancien poste à l'Université.

En sa qualité de fauteur de l'Intérim de Leipzig, Major eut également à souffrir de l'animadversion des Luthériens rigoureux[3], de celle de Flacius surtout, qui, non content de s'en prendre à lui sous le rapport de la doctrine, l'attaqua

[1] Voigt, Bziefwechsel d. Herzog Albrecht. p. 257.

[2] Selnecceri recitat. aliquot. Lips. 1581. p. 6.

[3] « Amsdorf, dans son libelle diffammatoire, nous accuse, Bugenhagen et moi (Major), d'être les auteurs de cette affaire de Leipzig (l'Intérim), et, sur cela,

jusque dans son caractère. « L'avarice et la cupidité[1], dit Flacius, tels ont été les ressorts secrets de la soudaine transformation de Major en Adiaphoriste, de Major qui n'a pas même craint de faire des concessions en ce qui touche la justification, et de torturer, de falsifier conséquemment cette importante et fondamentale doctrine[2]. » Major obtint, sur ces entrefaites, la place d'inspecteur des églises dans les comtés de

ce vieillard dirige contre nous force mensonges et force calomnies, de manière à nous rendre suspects et à soulever contre nous l'animadversion populaire. » Lettre de Major au roi de Danemark. Schumaker, Briefe an d. Koenige v. Danemark. II, 161.

[1] Le titre même de l'écrit dirigé contre lui portait : *Major l'avare.* L'accusation, du reste, ne manquait pas de vérité. On vit, par exemple, en 1560, éclater entre Eusèbe Ménius et lui un fort scandaleux débat, parce qu'ayant fait la dédicace d'un livre dont Ménius était l'auteur, il s'était empressé de l'envoyer à l'archevêque de Magdebourg à qui elle était destinée, dans la pensée d'attirer à lui seul la récompense qu'il en attendait. Le duc de Prusse, Albrecht, dans une lettre à Jonas le jeune, parle également de la cupidité de Major. « C'est vraiment une chose déplorable, dit-il, de voir que nos théologiens sont eux-mêmes les premiers à se laisser entraîner aux honteuses passions qu'ils reprochent tant aux autres. » —Jonas essaya de disculper Major en alléguant sa nombreuse famille, « où se trouvaient plusieurs filles à marier. » Voigt, Herzog Albrecht v. Preussen u. d. gelehrte Wesen seiner Zeit, Voy. Raumer, hist. Taschenb. II, 299.

[2] Flacius, en 1552, publia un écrit dont le titre était : *Wider den Evangelisten des Heiligen Chorrocks Dr Geiz Major,* c'est-à-dire *contre le docteur Avarice Major, l'évangéliste de la sainte Chape.* « O l'avare Judas, dit-il ailleurs en s'adressant à Major, quel changement l'avarice, cette racine de tout ce qu'il y a de mal sur la terre, a-t-elle donc opéré dans ton âme, pour que tu ne craignes point d'accuser notre église d'avoir détruit le bon ordre et la discipline ! » — « Il y a deux ans, Major était si peu favorable à tout cet adiaphorisme qu'il fit tout ce qu'il put pour engager M. Paulus à prendre la plume contre les innovations qu'on y propose; mais que ne peut l'avarice, cette racine de tout mal, qui attire, dans les filets du diable tant de pauvres gens et de savants docteurs ! » — « Parmi les choses de peu d'importance sur lesquelles on pourrait, dit-il, se relâcher, il range même cette doctrine où nous enseignons que ce n'est que par la foi en Jésus-Christ qu'on peut acquérir la justice. » — « Ce mauvais avare vient de publier, récemment, un certain nombre de sermons sur la justice de la Loi et de l'Évangile : en vain y chercheriez-vous un mot, un seul mot en faveur de la justification par la foi en Jésus-Christ notre Seigneur ! » — M. Flacius Illyrikus : eine christl. Vermahnung zur Bestaendigkeit, etc. Magd. 1550. D. 3. a ; E. 3. a. — V. aussi gründl. Verlegung aller Sophisterei, so Junker Isleb, Dr Interim, Morus, Pfeffinger, Dr Geiz, etc. d. Leipsische Interim zu beschoenen, gebrauchen (c'est-à-dire réfutation de tous les sophismes qui ont été employés par le noble Isleb, le docteur Intérim, Morus, Pfeffinger, le docteur Avarice, etc., pour nous présenter sous son plus beau jour l'Intérim de Leipzig). L. a, du même ; — ainsi que : Antwort auf etliche Beschuldigungen Dr Geiz Major's und Dr Pommer's. A. 2. a.

Mansfeld, mais ne fut agréé par les pasteurs et les prédicateurs qu'après qu'il se fut formellement engagé à ne rien entreprendre contre la doctrine luthérienne de la justification. Cette promesse ne l'empêcha pas toutefois, peu après, de soutenir la nécessité des bonnes œuvres, et, après que les pasteurs eurent protesté contre ce manque de parole, ce qui l'irrita fort, de les attaquer et de les traiter publiquement, en chaire, « de *bacchantes*, d'*imbéciles*, d'*ânes du pape*, qui ne savaient point comprendre sa doctrine et n'étaient pas dignes de diriger les âmes. » Les pasteurs s'étant plaints, sur cela, d'avoir été indignement trompés par leur surintendant, les comtes de Mansfeld se décidèrent à le renvoyer et à lui interdire l'entrée de leurs États. Major revint donc à Wittemberg, bien décidé, dit Mélanchthon, à ne se point relâcher de ses opinions, dût-il y sacrifier sa vie. Quand à Mélanchthon, bien qu'il ne vît dans le principe de Major que sa propre doctrine exprimée en d'autres termes, il évita d'entrer lui-même en lice dans le débat qui ne tarda point de s'engager, « ne voulant point, dit-il, avoir affaire à des gens qui ne se possédaient point à force d'orgueil et de haine. » La lutte acharnée que Major et ses partisans ne craignirent pas d'affronter en effet, finit par inquiéter jusqu'au roi de Danemark, lequel écrivit lui-même plusieurs lettres à Major pour l'engager à sacrifier ses opinions. Major répondit à ce prince que sa proposition lui était échappée dans l'ardeur de sa discussion avec Amsdorf, qu'il ne l'avait jamais soutenue sérieusement, et qu'il lui promettait de ne plus la soutenir dorénavant [1]; et néanmoins il ne continua pas moins à la défendre, avec plus d'opiniâtreté même, si bien qu'en 1557, ayant reçu de Worms, où se tenaient alors des conférences, la nouvelle que ceux de Brunswick et d'Iéna avaient demandé la condamnation de sa proposition, il riposta à ses adversaires en les condamnant à son tour, dans un sermon virulent qu'il tint à cet effet à Wittemberg [2]. Il se disposait même à faire imprimer ce discours,

[1] Zeibich Leben d. Superint. in Merseburg. p. 44. — Salig I, 638. — Corp. Ref. VII, 1061; VIII, 64 (an Georg. v. Anhalt). — Fortgesetzte daenische Nachrichten. I, 347.

[2] Le passage mérite d'être rapporté comme échantillon de l'éloquence de la chaire à cette époque. « Vous le voyez, s'écria t-il du haut de la chaire, il n'est

quand le Consistoire lui fit intimer la défense d'en publier une seule page, sous peine d'une amende de cent écus. En vain Major essaya-t-il, par l'entremise de sa femme, de disposer le surintendant général Bugenhagen à se montrer plus traitable, sa démarche n'aboutit qu'à faire adresser aux imprimeurs une défense plus rigoureuse encore [1]. Voilà donc ce qu'était devenu Wittemberg, ce berceau, cette terre classique du luthéranisme, si peu d'années après la première publication de la Réforme : un lieu suspect, un lieu odieux, un lieu digne d'être évité, pour un grand nombre des plus zélés partisans du grand Réformateur ! « Wittemberg, s'écriait à ce sujet Wigand, Wittemberg où commença d'abord de briller cette éclatante lumière, n'est plus aujourd'hui qu'une officine de mensonges ! » Gallus poussa la haine ou la méfiance

pas vrai que la prédication sur la loi doive être supprimée, ainsi que le prétend Antoine Otto de Nordhausen, ce mauvais drôle, qui veut que tout ce qui tombe sous la loi soit de la compétence du magistrat civil. Du côté de cet Otto se sont rangés Illyrikus, Schnepf, Wigand, Sarcerius et ceux d'Iéna, ce qui explique pourquoi, dans le Colloque, ils m'ont, contrairement à toute espèce de droit, condamné sans m'avoir entendu, sans avoir même pris connaissance de mon affaire, et ont en tout agi, jusqu'à ce qu'on les eût renvoyés, comme s'ils avaient eu en vue de détruire la concorde au lieu de la rétablir. On dit qu'on vient de les rappeler : si la nouvelle est vraie, ce n'est point au nom de Dieu, mais au nom de tous les diables que cela s'est ainsi fait. Ceux d'Eisleben et de Mansfeld m'ont conté des mensonges comme ne s'en permettent point d'ordinaire les gens qui se respectent (citation de saint Matth. 20, 26). Je continuerai de les condamner jusqu'à ce qu'ils viennent à résipiscence. J'entends rester *grand*, *plus grand*, *le plus grand* (magnus, major, maximus) envers et contre tous, dussé-je y sacrifier mon existence et y laisser ma tête. J'ai enseigné que les œuvres sont nécessaires pour le salut, même à ceux qui ont la foi ; et cette maxime a été répétée dans les *locis* allemands, p. 32, que Mélanchthon a fait imprimer tandis que le docteur Luther vivait encore. Si le docteur Martin Luther a eu quelques raisons que j'ignore, pour ne point y donner une approbation formelle, il ne l'a pas non plus désapprouvée. J'ai jusqu'à présent avalé leurs injures sans mot dire ; mais enfin ils ont comblé la mesure, il est temps que je les paie en monnaie de même espèce. Je ne fais aucun cas des écrivains : dites-leur que je les laisse écrire, et que je ne manquerai pas de faire à leurs écrits tout l'honneur qui leur revient, c'est-à-dire de m'en torcher le d.....re ; ce qu'a déjà fait Satan, ainsi qu'on peut le reconnaître à l'odeur qu'ils répandent dans l'église. Car dites-moi, je vous prie, mes chers, quelle personne s'est jamais sentie consolée ou a jamais reçu quelque utilité en lisant leurs ouvrages ? Que ceux qui les veulent juger ne se contentent point de lire leurs pasquinades, leurs libelles diffamatoires, leurs mauvais petits traités ; qu'ils daignent aussi nous faire la grâce de remonter à la source. » Voy. Salig. III, 324.

[1] V. Brief des Paul von Eitzen an Bockelmann dans Greve memoria P. ab Eitzen. app. p. 142.

à ce point qu'il décida le Conseil de Ratisbonne à rappeler de Wittemberg les jeunes étudiants qu'il y avait envoyés faire leurs études. Heshusius, qui avait pris le grade de docteur sous le décannat de Major, et qu'on inquiétait à ce sujet, déclara publiquement « qu'il s'était en effet rendu coupable en acceptant le bonnet des mains de Major, de cet opprobre de la théologie; mais qu'il en ressentait, au fond du cœur, un vif et sincère repentir. » Agricola, à Berlin, fit ajouter à la prière publique le verset suivant : « *Priez aussi contre ce vilain diable du Sud, qui prétend que les bonnes œuvres sont nécessaires.* » Spangenberg, de son côté, assurait, dans Mansfeld, que Luther avant de mourir avait formellement condamné la doctrine majoriste sur les œuvres; « car il prévoyait bien, dit-il, qu'on ne serait pas longtemps, après sa mort, sans la remettre sur le tapis, cette détestable doctrine. » Paul Luther, le fils du Réformateur, se défendit, dans une apologie qu'il fit exprès à cet effet, contre les théologiens de Weimar, qui lui reprochaient d'avoir choisi Major, son parent, pour servir de parrain à son fils nouveau-né, et les accusa « de vouloir établir une nouvelle papauté et une excommunication telle qu'il ne s'en vit jamais. »

Alérius Prætorius, surintendant à Meissen, démontra que Major était pour l'Église chrétienne un ennemi plus redoutable que le Turc, et que c'était le diable qui l'avait chargé d'enseigner et de prêcher. « Je crains fort, disait-il entre autres, que la plume dont il se sert ne lui ait été taillée de la main même du pape[1]. » Cette crainte que la proposition de Major ne conduisît, en ce qui concernait la Justification, à la doctrine catholique, s'était déjà manifestée, quelques années auparavant, par l'organe du célèbre philologue Fabricius de Meissen. « En soutenant que les œuvres sont nécessaires, dit Fabricius dans une lettre à Meurer, ces nouveaux hypocrites papistes tendent évidemment à amoindrir les mérites de Jésus-Christ, et à séduire les personnes simples, afin d'être plus sûrs de les perdre. » — « Cette question, ajoute-t-il, n'a pas une seule fois occupé les théologiens, qu'elle n'ait eu pour résultat final un

[1] Salig. II, 494; III, 325. — Leuckfeld Leben d. Heshusius. p. 7. — Zeibich, Superintend. zu Merseburg. p. 50 et s. — Strobel, neue Beitr. z. Literatur. I, 1, 85, — Wilischii arcana bibl. Annaberg. p. 292, 297.

dommage pour l'Église et une altération manifeste dans la doctrine : pour s'en convaincre on n'a qu'à se rappeler ce qui se passa dans le débat avec Wizel[1]. »

Major lui-même, cependant, prétendait, en soutenant sa fameuse proposition, avoir été guidé par des considérations de nature toutes différentes. N'avait-il pas déjà fait connaître, en 1550, dans l'écrit si durement critiqué par Flacius, ce que lui avait appris l'expérience touchant cette dépravation des mœurs, dans la société nouvelle, si unanimement signalée par tous les réformateurs ? Ne disait-il pas alors que de toutes parts on se plaignait que les luthériens fissent, au profit de leurs passions, un si indigne usage des dons de l'Evangile, comme si Jésus-Christ n'avait souffert sur le Calvaire que pour nous affranchir de la Loi, des bonnes œuvres, de la subordination à l'égard de Dieu et des hommes, et pour fournir à chacun les moyens de vivre et d'agir au gré de ses caprices ? « Ces bonnes gens, disait-il alors, demandent l'Évangile, rien que l'Évangile, et ne veulent pas que par le moindre précepte, par la moindre obligation, on vienne mettre des entraves à leur liberté chrétienne. Parlez-leur donc de Jésus-Christ et de l'Évangile ; mais gardez-vous de leur dire mot de la loi, de l'obéissance ou des bonnes œuvres[2] ! » — N'est-ce pas aussi lui qui disait que de prêcher l'obligation de faire le bien, la nécessité des bonnes œuvres, c'était le seul moyen de remédier à cette foi factice, à l'aide de laquelle, sans faire la moindre bonne œuvre, et sans se mettre en peine de ses plus gros péchés, on se reposait dans la trompeuse assurance d'une sanctification impossible[3] ? Oui, et voilà pourquoi, dans l'écrit par la publication duquel il ouvrit ce grand débat, il s'exprime encore en ces termes :

« Il s'est vu de tout temps un grand nombre de personnes qui, sitôt qu'on leur eut parlé de la foi et de la liberté chrétienne, se sont figuré être exemptes de toute espèce de contrainte et d'obliga-

[1] Fabricii epp. ed. Baumgarten-Crusius, p. 95, 100.

[2] Major : zwei Predigten von zweierlei Gerechtigkeit. Wittenberg. 1550. E. 4 ; D.

[3] Majoris enarr. Ep. Pauli ad Gal. Witch. 1560. f. 273. — Enarr. Ep. ad Ephes. Witch. 1561. J. 5. — Sermon von St. Pauli u. aller gottesfürcht. Menschen Bekehr. Leipzig. 1553. C. 4.

tion, et pouvoir vivre désormais, en tout et partout, suivant leur bon plaisir, ainsi que nous en avons présentement un frappant exemple parmi nous, où personne ne veut plus souffrir qu'il soit question ni de la prédication, ni de la loi, ni d'aucune espèce de bonnes œuvres. — *La plupart des nôtres s'imaginent aujourd'hui* qu'au moyen de la foi l'on peut se soustraire aux obligations de la loi. Quand une fois vous leur avez dit que ce n'est point par nos œuvres, mais par grâce seulement et au moyen de la foi, que nous sommes sauvés, c'est fini : ils ne veulent plus qu'on leur dise un mot de rien de ce qui pourrait mettre obstacle à la vie licencieuse par laquelle ils déshonorent Jésus-Christ et notre excellent Evangile[1]. »

« La plupart des hommes, disait-il encore en 1558, sont devenus des épicuriens, qui ne croient plus ni au ciel ni à l'enfer, qui se moquent même quand on se hasarde de leur parler de la vie future et des peines éternelles[2]. » Et en 1563 : « Nos gens haïssent la prédication et la loi ; ils n'en veulent plus entendre parler. »

« Il ne manque pas aujourd'hui de séducteurs qui proclament par-dessus les toits « que c'est la foi seule qui nous justifie, et que pour nous justifier il n'est aucunement besoin de bonnes œuvres. » — Quant à ceux qui, dans ces malheureux temps, osent écrire ou prêcher qu'après nous être justifiés par la foi, il est encore nécessaire, si nous voulons être appelés enfants de Dieu et avoir part à l'héritage, que nous pratiquions les vertus dont Jésus-Christ lui-même nous a donné l'exemple, ils passent maintenant pour des papistes, des falsificateurs de la saine doctrine, et sont partout insultés comme tels; *car il n'est plus* presque personne qui consente à entendre dire un mot des bonnes œuvres, quelque distinction qu'on ait soin d'y établir, parce qu'il n'est presque plus personne non plus qui voie dans l'Évangile autre chose qu'un moyen de se procurer une liberté charnelle et de couvrir ses turpitudes[3]. »

[1] A. a. O. R. 2 ; R. 4.

[2] Talem securitatem, qualem Christus describit paulo ante adventum ejus in mundo futuram, videmus his nostris temporibus in maxima parte generis humani horribilem. Nam major pars humani generis Epicuræa est, quæ nec credit esse Deum vindicem scelerum, nec ullum judicium futurum, nec pœnas ullas vel in hac vita, vel in altera metuit, ideo secure omnes commonefactiones de judicio futuro et æternis pœnis impiorum ridet, et habet pro fabula. Majoris enarratio Ep. Pauli ad Thessal. Witteberg. 1563. præf. 3. a; cf. enarr. ep. Pauli ad Gal. f. 286.

[3] Major : dreizehn Predigten v. d. vornehmsten Festen. o. O. 1563. f. 97; 152.

Les adversaires de Major, dans leur réponse, ne nièrent point la vérité de ces reproches dans ce qu'ils avaient d'essentiel. Ainsi les pasteurs de Hambourg avouaient, en 1553, dans une lettre à Illyrikus, que par la doctrine de la foi seule toutes les bonnes mœurs avaient été réellement bannies de ce monde, et que c'était en effet là la plus grave accusation que les papistes pussent diriger contre cette doctrine ; que dans l'église luthérienne il n'était vraiment question que de la rémission des péchés, sans que jamais on y fît entendre un mot sur la rénovation de l'homme ou sur les bonnes œuvres ; que c'était là ce qui avait décidé Osiander à rejeter la doctrine de la justification par la foi seule, et à exiger des Luthériens une justice réelle et personnelle ; que Major en usait de même, et pour le même motif, à l'égard de la doctrine où l'on nous enseigne qu'on peut faire son salut sans les œuvres, doctrine, dit-il, qui ne saurait produire que la barbarie ; et que, quant à eux, pasteurs de Hambourg, ils pouvaient certifier que *les bons prédicateurs n'étaient partout tant détestés que précisément parce qu'ils condamnaient le vice et recommandaient la pénitence et les bonnes œuvres*[1]. — Musculus, de son côté, écrivait à ce sujet :

« Les Majoristes se flattent de pouvoir sauver notre Église, d'y rétablir la décence, l'honnêteté, la discipline, et de faire cesser tous les maux qui scandalisent si fort le monde, et dont le principal est que la prédication de l'Évangile n'a jusqu'ici réussi qu'à rendre les gens plus impudents et plus charnels ; mais *si la prédication de la saine doctrine est demeurée sans force devant les mauvaises tendances du monde*, qu'espèrent-ils donc pouvoir faire, ces docteurs, avec leur nécessité des bonnes œuvres, qui n'est, après tout, qu'une conception humaine[2]? »

Major paraît lui-même avoir finalement acquis la conviction qu'il s'était fait une singulière illusion quand il espéra d'améliorer la situation de l'Église luthérienne, en se bornant à modifier un des principes d'un grand système dont toute la tendance était contraire à cette modification, et qui n'avait précisément obtenu partout un si bon accueil qu'à raison de cette tendance. Il continua toutefois ses do-

[1] Staphorst hist. eccl. Hamburg. II, 1, Bekenntnisschr. p. 234.
[2] Muskulus vom Missverstande des Evangeliums. Frankfurt a. O. 1568. J. 3.

léances inutiles, et dans ses leçons et dans les discours pupublics qu'il adressait à la jeunesse des écoles. Il lui disait, par exemple, en 1561, que le monde était au bout de sa carrière; que le dernier jour ne pouvait tarder de luire; que jamais siècle n'avait été si corrompu que le siècle présent, et que toutes les prophéties qui se rapportent à la fin du monde, avaient déjà reçu leur accomplissement, etc. — « Vit-on jamais, s'écrie-t-il, pareille insolence parmi les jeunes gens, et si peu d'égards et de respect pour la vieillesse? Comment, avec de telles dispositions, veut-on qu'il y ait de la force dans l'État et dans l'Église; et faut-il s'étonner après cela qu'on voie au contraire tant de désordres et de scandales? » — « Le luxe dans les vêtements, dans la nourriture et les demeures n'a pas moins, depuis 40 ans, pris un accroissement extraordinaire en Allemagne : c'est sans doute à cela qu'il faut attribuer la plus grande fréquence de la disette et de la famine. Et l'égoïsme et l'avarice, quand les a-t-on vus régner ainsi sur les âmes, dans les hautes aussi bien que dans les basses classes? » Major continue à passer de la sorte en revue les différents vices signalés par saint Paul dans l'épître IIe à Timothée, et remarque, au sujet de chacun d'eux, que jamais, à aucune autre époque, on ne le vit aussi généralement répandu que depuis la prédication du nouvel Évangile [1].

« Il est encore, dit Major dans une épître dédicatoire, un autre phénomène qui remplit ma vieillesse d'amertume e de tristes pressentiments pour l'avenir. Quand je me reporte aux années de ma jeunesse et que je compare avec le zèle, l'ardeur, je dirai même la passion qu'on montrait à cette époque de ténèbres pour les études et le progrès intellectuel, avec l'indifférence et l'apathie, pour ne rien dire de plus, qui se remarquent chez nous pour les travaux de l'esprit sous la vive lumière de l'Évangile, il ne s'en faut de guère, en vérité, que je ne désespère entièrement de l'avenir. » Et plus loin : « Je reconnais avec effroi combien il est à craindre qu'avec la nonchalance et le dégoût qu'on montre aujourd'hui pour la nouvelle lumière allumée par l'heureuse activité du siècle dernier, nous ne voyions renaître parmi

[1] Enarr. Ep. I. ad Timoth. Witeberg. 1563. e. 2; h. 5; Y. 6. — Enarr. Ep. II. ad Timoth. Witeberg. 1564. f. 72-76.

nous la barbarie du moyen âge. Et ce n'est pas de fort loin que cette barbarie nous menace : je la vois ici, déjà tout proche de nous ; elle est à notre porte. » Major ajoute que si l'éloignement qu'on montrait alors pour les études en général, portait plus particulièrement sur celle de la théologie, il fallait en chercher la raison dans le peu d'estime que l'on témoignait pour les savants théologiens, et dans l'opinion que, par suite des controverses et des querelles religieuses, on s'était formée de l'impossibilité d'acquérir par la théologie des convictions solides. « L'extrême misère, ajoute Major, et la situation déplorable, sous tous les rapports, où se trouve le clergé de la nouvelle église, est cause que non-seulement la plupart fuient les études théologiques comme on fait de la peste ; mais que ceux-là mêmes qui déjà s'y étaient voués, s'empressent fort souvent de les abandonner avec dégoût. Or, si le délaissement des savants a déjà pu produire à lui seul un si fâcheux résultat, que ne faut-il point penser de l'effet de tant de scandaleux débats [1]? L'incertitude et le

[1] On trouve aussi, dans un écrit publié en 1569 par Math. Blochinger, professeur à Wittemberg et plus tard doyen à Kemberg, des réflexions assez remarquables sur l'espèce d'influence qu'exercèrent sur le peuple toutes ces discussions théologiques qui se poursuivaient sans relâche dans la nouvelle église. « Si nous n'étions assurés de la vérité de notre doctrine, dit Blochinger, nous aurions sans doute peine à nous persuader que dans une église à ce point et depuis tant d'années en proie aux dissensions religieuses, il pût se trouver une seule étincelle encore de la vive lumière qu'y fit briller la saine doctrine. — On ne trouverait pas étonnant, pour peu qu'on y réfléchît, qu'au milieu d'une anarchie pareille, un grand nombre de personnes inexpérimentées ou encore chancelantes se séparassent de nous pour s'attacher à des sectes étrangères (à l'Église catholique). Je crains fort, pour mon compte, que ce schisme ne se fasse pas longtemps attendre. De toutes parts, en effet, nous entendons déjà s'élever des voix pour confirmer la vérité du reproche que nous adressent nos adversaires « de ne pas savoir, au milieu du désaccord de nos pasteurs, ce que nous devons croire ou ne pas croire : » reproche auquel tous ces cris furieux qui tendent à soulever la populace, ajoutent un nouveau degré de vraisemblance. Et cependant j'ai la ferme conviction que dans cette foule de démagogues qui se démènent aujourd'hui dans notre église, on trouvera finalement bien moins de cœurs véritablement attachés à notre foi que parmi le peuple. » — « On se demande aujourd'hui, continue Blochinger, où l'on doit chercher l'Eglise au milieu de cette anarchie des opinions et de toutes ces querelles des docteurs les uns contre les autres. On ne sait à quel prédicateur s'attacher, ni quelle église reconnaître pour la véritable. Les papistes, se dit-on, sont au moins unis entre eux ; les Turcs mêmes le sont, tandis que chez nous on ne cesse de se quereller avec toute l'animosité de la haine, de sorte qu'on ne saurait émettre la plus innocente opinion qu'elle ne produise aussitôt des tempêtes. » — « Je ne puis nier

doute, qui en est un des principaux résultats, et dont les meilleurs mêmes n'ont pas pu se défendre, produit à son tour le dégoût et le mépris d'abord, puis la mauvaise humeur et la haine, et finalement les blasphèmes et les attaques ouvertes contre la religion et l'Eglise. » Or ces dispositions à l'égard de l'Eglise ne sont déjà malheureusement que trop générales, principalement à la cour des princes, où notre doctrine évangélique est regardée comme une cause perpétuelle de discorde et la source de tous nos maux. On ne me demandera pas sans doute que je le prouve; le fait est assez visible pour que le moins clairvoyant puisse s'en apercevoir. » — « Je ne doute pas, dit Major en finissant, que, dans notre église, la plupart des hommes éclairés et bien pensants ne partagent entièrement ma douleur à cet égard[1]. »

Pendant que Major donnait de la sorte assez clairement à entendre, qu'à son avis c'était à la nouvelle doctrine elle-même qu'il fallait attribuer l'effroyable corruption, la décadence de la discipline et le désordre que tout le monde s'accordait à reconnaître dans la société protestante, et qui ne pouvait manquer de causer finalement la ruine de l'Allemagne entière[2], Mélanchthon, de son côté, dans les discours académiques qu'il composait pour ses collègues, ne voyaient dans tous ces maux que l'effet de la vieillesse du monde, de la caducité de l'Eglise, de la mauvaise position des étoiles et de la rage du diable contre le nouvel Évangile. « Les démons, disait encore, en 1562, le doyen de la Faculté des lettres, se sont de tout temps attachés à travailler contre l'Eglise; mais jamais ils ne l'ont fait avec tant d'efficacité que depuis que l'Eglise se meurt de vieillesse par suite de l'approche du dernier jour[3]. » — Le nombre des réformateurs et des prédica-

que ces débats scandaleux ne soient faits pour égarer les intelligences; et la témérité, de jour en jour plus grande, qu'on apporte dans l'examen des questions religieuses, ne permet guère d'espérer une amélioration dans ce déplorable état des choses, etc. » — Blochingeri oratio proponens commonefact. et consolationem, etc. Witebergæ, 1569. A. 4, 5; C. 5.

[1] On peut voir, à ce sujet, la remarquable dédicace dont Major fit précéder l'Enarr. in II Ep. ad Timoth. Witeberg. 1564. f. 1-5.

[2] Voy. Leges Acad. Witeberg. Wittenberg. 1573. L. 2; M. 3. — Scripta publ. Witeberg. IV, n. 5.

[3] Scripta publ. Witeberg. II, 44, 98, 150, 161; III, 115; V, Q. 4.

teurs de la nouvelle église qui partageaient la manière de voir de Major, augmentait il est vrai de jour en jour. Nous allons parler, ci-après, de quelques-uns d'entre ces derniers qui occupaient des emplois dans la Saxe et entretenaient des rapports suivis avec les théologiens de Wittemberg.

VII.

JUSTUS MENIUS, ERASME SARCERIUS, JÉROME WELLER, JEAN BELZIUS ET PAUL REBHUN.

Justus Menius fut un de ceux qui, effrayés des résultats qu'avait produits la justification protestante, auraient du moins voulu retrancher du système une de ses plus dangereuses conséquences. Né dans la ville de Fulde et de bonne heure lié d'une étroite amitié avec Luther, Menius fut, en 1527, nommé pasteur de Saint-Thomas à Erfurt, où il sut si bien se distinguer par son zèle anticatholique, qu'il fut choisi des premiers pour inspecter la nouvelle église, et plus tard pour accompagner le chef de la Réforme à Marbourg. Menius ne s'étant guère trouvé satisfait de sa position à Erfurt, la recommandation de Luther lui fit bientôt obtenir la surintendance d'Eisenach. Par la polémique qu'il soutint, soit verbalement, soit la plume à la main, contre les Anabaptistes, dont il y avait un assez grand nombre à Erfurt et à Eisenach, Menius se concilia davantage encore les bonnes grâces de Luther, ce qui se montre déjà par cela qu'il n'est pas un seul écrit publié par Menius dont Luther n'ait lui-même fourni la préface. Menius introduisit ensuite, malgré la résistance du Conseil, la nouvelle doctrine à Mulhausen, et y établit comme surintendant Sébastien Boethius, que ses attaques contre l'empereur firent destituer peu de temps après. Il assista, en 1540, ainsi que les Réformateurs de Wittemberg, à la conférence de Worms, avec des dispositions dont on peut se faire une idée par une lettre qu'il écrivit alors à Mykonius et dans laquelle il félicite ce dernier d'avoir, en tombant malade, pu

se dispenser de sortir de chez lui. « Je ne puis ni ne veux rien écrire, ajoute-t-il dans cette lettre, et la raison c'est que je ne sais rien. Que le diable enlève le pape, les légats, les prêtres, les moines et autres tyrans, et daigne accorder la paix à notre église[1] ! » — Menius obtint, en 1546, la place de surintendant à Gotha, et se vit bientôt ici, comme la plupart de ses collègues, enveloppé dans une série non interrompue d'acrimonieux débats, qui répandirent sur son existence l'amertume et la douleur. Il eut d'abord, en 1550, ainsi que ses deux diacres Prembach et Henri Thilo, un démêlé avec le diacre Georges Mérula qui refusait, dans l'administration du baptême, d'employer l'exorcisme usité, et qui, au lieu de dire : *Je t'adjure,* disait : *Je t'ordonne*[2]. Mérula fut finalement destitué, et, de manière à ce qu'il ne pût point entretenir des rapports avec la foule, mis aux arrêts dans sa propre demeure : traitement que Menius éprouva bientôt à son tour[3].

Mélanchthon, en 1551, lui fit toutefois encore accorder une mission de confiance, celle d'accommoder quelques différends

[1] Un écrit que Menius publia pour provoquer parmi les princes protestants une levée de boucliers contre l'empereur, est tellement rempli d'injures grossières et triviales, que Mélanchthon ne put s'empêcher d'en rougir et en fit supprimer une partie sur les épreuves : Prior pars (libelli de defensione) Menii propria est, alteram ego attexui, ut libellus verecundam et eruditam disputationem contineret. Nam ipse, tanquam tuba classicum canens, atrocissimis conviciis reliqua compleverat. C. R. VI, 390.

[2] Motschmann, gelehrt. Erfurt. Fortsetz. p. 379 et s. — Corp. Ref. III, 1190, 1212. — Brückner's) Beschreibung d. Kirchen. u. Schulstaates im Herzogth. Gotha. II, 184.

[3] « J'ai jusqu'à présent, dit Merula dans sa plainte au Conseil, supporté les entreprises honteuses, scandaleuses et impies du sieur Justus Menius et de ses deux diacres avec toute la patience imaginable ; et cependant ils m'ont indignement calomnié et m'ont fait passer pour hérétique, bien que Merula sente lui-même le démon papiste à plusieurs lieues à la ronde. Ce qui occupe si fort le zèle du sieur Justus, ce n'est point le mot *je t'adjure*, comme il le veut faire croire ; mais bien la haine qu'il me porte, et le désir de me nuire si ce n'est de me faire expulser de Gotha. Il a passé deux ans à chercher comment il pourrait me faire un mauvais tour ; il en est lui-même convenu en présence des quatre pasteurs qu'il vient également de prendre à parti du haut de la chaire. Le sieur Josse, en vertu de la suprématie qu'il s'arroge indûment dans l'église, a décidé que le mot *je t'adjure* est nécessaire, la condition sans laquelle le diable ne pourrait être chassé du corps de l'individu baptisé ; il a fait plus : il a juré devant le Conseil, ainsi que ses diacres, qu'il ne demeurerait plus une heure avec moi dans la même église, si je ne consentais à employer le fameux mot *je t'adjure*. Gotha'scher Kirchen- u. Schul-Staat. VIII, 88 et s.

qui s'étaient élevés entre les prédicateurs de Nordhausen; mais ce furent là ses derniers beaux jours. Trois ans après, c'est-à-dire en 1554, il était, à Gotha même, ouvertement attaqué par le diacre Thilo, comme étant majoriste et partisan de la nécessité des bonnes œuvres; et, plus tard, par plusieurs autres, à la tête desquels se trouvait Amsdorf, qui tous l'accusaient d'avoir renoncé à la doctrine évangélique et d'être rentré dans le papisme. Menius s'occupait à faire imprimer un écrit dans lequel ses adversaires, « qu'ils portassent nom Neclas (Flacius) ou Matthis*, qu'ils fussent de Wenden ou d'Amsdorf, évêques ou barbiers, devaient être, disait-il, convaincus d'imposture, » quand son manuscrit fut saisi chez l'imprimeur, et lui-même, parce qu'on le soupçonnait de vouloir se mettre en sûreté par la fuite, arrêté et emprisonné [1]. Quelque temps après, il publia, en effet, un autre écrit contre ce qu'il appelait les Fanatiques (dit Schwaermer), qui avaient l'habitude de dire : *Croyez et faites du reste ce que vous voudrez; vu que tout ce que vous pouvez faire n'est rien, que la foi efface tous les péchés, et que les bonnes œuvres ne sont ni nécessaires ni même utiles pour obtenir la vie éternelle.*

Amsdorf, à son tour, écrivit contre Menius [2], « qui, disait-il, faisait rage et se démenait comme s'il était possédé de cent mille diables. » Menius fut en même temps accusé près des princes de Saxe de soutenir ses erreurs en chaire, sur quoi l'autorité lui fit signifier qu'il eût à s'abstenir de prêcher et à garder les arrêts, de manière à ne communiquer avec personne, jusqu'à ce que le synode d'Eisenach lui eût fait rendre compte de ses opinions et de sa conduite. Menius, ayant ensuite comparu devant cette assemblée, y rejeta la proposition de Major touchant la nécessité des bonnes œuvres. Il assura même plus tard, souvent, que jamais il ne l'avait réellement défendue, cette proposition, et que la seule chose dont il eût parlé à ses auditeurs, c'était la manière dont le chrétien pouvait, après l'avoir perdue par ses péchés, regagner la justice que d'a-

* Diminutifs familiers de Nicolas et de Matthieu.

[1] Corp. Ref. VII, 797. — Illyrici Apologie g. Menius. Iéna. 1558. L. 2. — Gotha'scher Kirchen-Staat. IV, 87 et s. — Menius Bericht d. bittern Wahrheit. Wittenberg. 1558. J. ff; M.

[2] Auf den Schwanz oder letzten Anhang des Sermons von der Seligkeit Justi Menii Antwort Nikolaus von Amsdorf.

bord il avait obtenue par la foi. Une discussion extrêmement vive s'étant, pendant ce synode, qui était présidé par le duc de Saxe en personne, élevée entre Amsdorf et Flacius eux-mêmes, on se hâta de couper court au débat en congédiant l'assemblée[1]. Pour ce qui est de Menius, il reprit ses fonctions à Gotha et ne s'y montra point fort scrupuleux à se conformer aux décisions du synode, ce qui lui valut de nouveaux ennuis.

Menius, étant à Gotha, se plaignit encore, dans une lettre à Mélanchthon qui se trouvait alors au synode de Dresde, de l'insupportable tyrannie des Luthériens qui, non contents de mettre obstacle à toute libre manifestation de la pensée, prétendaient faire peser le joug jusque sur la conscience. « On exige, dit-il, de tout le monde une soumission aveugle, et personne, sans une permission spéciale, ne peut même ouvrir la bouche, tandis que les tyrans eux-mêmes ne sont soumis à aucune loi et n'obéissent en tout qu'à leurs caprices. » « Pour ce qui me concerne, ajoute Menius, je ne suis point assez dépourvu d'énergie virile pour me soumettre jamais à un si avilissant esclavage[2]. » Par son départ soudain de Gotha à Langensalza, qui eut lieu en 1557, Menius réussit à se soustraire à la domination de la Saxe ducale, bien que le Conseil de la première de ces deux villes refusât de lui envoyer son congé. Son ennemi personnel, le diacre Thilo, obtint après lui la surintendance de Gotha, « ce qui n'eut lieu, observe Menius, qu'afin que les complices de cet homme incapable pussent se livrer plus commodément et plus librement au désordre[3]. »

Menius, après être demeuré quelque temps à Langensalza, se rendit à Leipzig, où il devint prédicateur à Saint-

[1] Gotha'scher Kirchenstaat. IV, 93 ff. — Unschuld. Nachr. 1702, p. 1048.

[2] Quod ad deliberationes attinet, eas non multum curo, quia ut mittas, ut certe (sic) non litteras fere suspicor, non modo propter τοῦ ῥωμαίου ἀρχιέρεως inhibitionem, sed propter eam vel cumprimis nostrorum (si nostri dicendi sunt) morositatem et liberis, non dico, ingeniis sed conscientiis intolerabilem tyrannidem, qua ita omnes sibi subactos volunt, ut ne hiscere quidem, nisi ad ipsorum præscriptum, cuique liceat, cum interim ipsi nullis prorsum legibus coerceri volunt. An non hoc satis pro imperio? Non ego tam emasculus unquam futurus sum, ut in servitutem tam fœdam, tam turpem, addo etiam tam impiam adigere me patiar. Cod. Manh. 358. n. 54.

[3] Gothaischer Kirchenstaat. VIII, 87.

Thomas. Il publia, dans cette ville, un écrit dans lequel il rend compte des motifs qui l'avaient déterminé à prêcher la nécessité de la *nouvelle obéissance* avec le même zèle qu'il avait mis naguère à recommander la justification par la foi seule.

« Il y a quelques années, quand les Papistes et les Anabaptistes niaient, contrairement à l'Evangile et à notre article de la justification, que la foi en Jésus-Christ fût à elle seule suffisante pour nous justifier devant Dieu et nous procurer conséquemment la vie éternelle, je crus de mon devoir de donner tous mes soins à combattre cette erreur ; — mais aujourd'hui que deux sectes infernales, les Antinomiens et les *Amis du sang*[1], attaquant l'article de la sanctification, ainsi que firent autrefois nos premiers adversaires par rapport à l'article de la justification, et aujourd'hui que tout le monde se vante d'être chrétien et d'avoir la foi, bien que personne ne se soucie de suivre les inspirations de l'Esprit saint, ce qui fait qu'Osiander nous accuse, nous autres prédicateurs, d'enseigner la possibilité d'obtenir de Dieu le pardon des péchés et la vie éternelle sans qu'on se soit donné la peine de s'amender et de se repentir, je me suis attaché, dans mes écrits et dans mes sermons, à prêcher l'article de la sanctification, de la rénovation de l'âme ou de la nouvelle obéissance, ce qui est tout un, aussi bien que celui de la justification et de la rédemption par la foi en notre Seigneur, et je continuerai de faire ainsi, engageant, autant que je le puis, tous les fidèles serviteurs de l'Évangile à suivre en cela mon exemple[2]. »

« Ce n'est que le plus petit nombre qui reconnaisse et admette la grâce divine et la vérité (de l'Évangile) ; et encore ceux qui la reconnaissent, ne le font-ils pas comme il faut. Et, en effet, n'en voyons-nous pas, parmi ceux qui se donnent le nom de chrétiens et d'évangéliques, qui, au lieu de ne rechercher que la gloire de Dieu et la vérité, ne poursuivent que la satisfaction de leurs caprices

[1] Sous le nom d'*Amis du sang*, Menius désigne une secte d'Anabaptiste qui, après s'être ramifiée au loin, subsistait encore, en 1551, dans les environs de Mülhausen. Cette secte, d'après ce que nous apprend Menius, « enseignait que quiconque est né de Dieu, ne saurait pécher, c'est-à-dire que les appétits et les penchants qui se manifestent dans sa nature et dans sa chair, loin d'être mauvais et répréhensibles, ne sont rien autre chose que des incitations du Saint-Esprit et ne peuvent en aucune façon être imputés péchés à ceux qui les ont satisfaits. Ce sont les conséquences pratiques qui ne tardèrent pas de dérouler de ce principe sous le rapport sexuel, qui firent donner à cette secte le nom d'*Amis du sang*. Menius, v. d. Blutfreunden aus d. Wiedertauf. Erfurt 1551. D.

[2] Menius : kurzer Bescheid auf den Vortrab Illyrici. Wittenberg, 1557. B, ff.

et de leurs penchants charnels? et ne voyons-nous pas comme on abuse indignement, et en cent manières différentes, de la grâce que Jésus-Christ nous a acquise en mourant pour nous sur la croix et qui nous est continuée par la possession de l'Evangile? N'est-il pas vrai que la plupart sont encore ce qu'ils furent toujours, des impies, avec la seule différence qu'au lieu d'être Papistes, ils se donnent le nom de Luthériens ou d'Évangéliques? *Oui*, je le répète, *il en est un grand nombre qui abusent tellement de l'Evangile et de la liberté chrétienne, que je ne crains point de les déclarer pires qu'ils ne furent jamais sous le papisme.* C'est à ce point que les pieux pasteurs, étonnés d'une telle conduite, viennent parfois à se demander si leur prédication n'est pas plutôt nuisible qu'utile, puisqu'elle n'aboutit qu'à rendre les gens pires, de mauvais qu'ils étaient d'abord[1]. »

Menius mourut en 1558, fort regretté de Mélanchthon, avec lequel il n'avait cessé de vivre dans les meilleurs rapports. « La seule récompense que Menius ait obtenue pour ses nombreux et importants travaux entrepris dans l'intérêt de la nouvelle église, mandait en 1559 Mélanchthon à Marbach, ce sont les persécutions qu'il eut à subir parce qu'il prétendait que la *nouvelle obéissance* est nécessaire pour conserver les dons du Saint-Esprit[2]. »

Ce qui distinguait Erasme Sarcerius de ses contemporains et de ses collègues, c'était la tournure plus essentiellement pratique de son caractère; car tandis que parmi les réformateurs, par exemple, les uns consacraient toute leur activité aux discussions théologiques, et que les autres, ou se contentaient de gémir comme faisait Mélanchthon, ou étaient assez peu clairvoyants pour attribuer au manque d'unité et de fixité dans l'organisation de la nouvelle église cet état d'anarchie dont la cause était avant tout la doctrine luthérienne elle-même, Sarcerius était à-peu-près le seul qui s'occupât sérieusement et avec persévérance des moyens de remédier à ce triste état de choses. Si malgré la sagesse de ses vues et la nature pratique de ses propositions et de ses conseils, ses projets d'amélioration demeurèrent une lettre morte, ou, comme avait dit naguère Mélanchthon à propos des idées de

[1] Verantwortung Justi Menii auf Flacii giftige Verlæumdung. Wittenberg 1558. B. ff.

[2] Corp. Ref. IX, 812.

Bucer, à l'état de république platonienne, c'est que la cause du mal était plus profonde que Sarcerius ne pouvait ou ne voulait le croire.

Sarcerius est peut-être de tous les réformateurs celui qui connaissait le mieux l'Allemagne protestante, et qui nous a laissé de la situation des nouvelles paroisses la description la plus complète. Après avoir achevé ses études à Wittemberg, il fut successivement attaché aux écoles de Lubeck, de Rostock, de Vienne, de Gratz, et puis encore à celle de Lubeck. En 1536 il fut nommé recteur à Siegen dans les États de Nassau, devint, trois ans après, surintendant de tout ce comté, qui le regarde comme son réformateur, introduisit la religion nouvelle dans plusieurs seigneuries voisines, et fut finalement (1543) chargé de travailler à la réformation de Cologne. Ayant plus tard été forcé de quitter cette ville par suite de l'établissement de l'Intérim, il prêcha dans Annaberg, sa ville natale, obtint, en 1549, la place de pasteur de Saint-Thomas à Leipzig, et vint, en 1554, se fixer à Eisleben en qualité de surintendant des églises de Mansfeld. C'était précisément vers le temps où Major fut banni de cette principauté, de sorte que les prédicateurs, parmi lesquels Major comptait quelques partisans, s'y trouvaient encore dans une grande agitation. Dans le premier synode que Sarcerius y présida, il fit destituer Etienne Agricola, qui était un majoriste décidé; et comme quelques personnes observaient qu'il avait lui-même soutenu, dans ses écrits, plusieurs propositions analogues à celles qui avaient fait condamner Agricola, il profita de la publication de la confession de foi de Mansfeld qu'il avait été chargé de rédiger, pour condamner ses propositions et pour demander pardon au public d'avoir enseigné que « les œuvres entretenaient la foi comme le feu est entretenu par la cendre. » Cette conduite lui valut d'être compté parmi les vrais théologiens luthériens et, plus tard, d'être loué de son orthodoxie, dans l'oraison funèbre que Wigand prononça sur sa tombe. « Sarcerius, disait Wigand, ne fut ni adiaphoriste, ni intérimiste, ni majoriste, ni synergiste, ni même sacramentaire : le zèle qu'il déploya contre la doctrine suisse lui attira la haine des Mélanchthoniens; et Mélanchthon lui-même l'accusa de papisme, lui reprocha, par exemple, dans ces *Observa-*

tions de l'an 1559 à l'électeur Palatin, d'avoir fait ramasser à terre des parcelles du pain eucharistique, et d'avoir ensuite fait gratter le plancher et brûler le tout avec une scrupuleuse attention[1]. En 1559, Sarcerius alla enfin s'établir à Magdebourg, en qualité de pasteur du temple Saint-Jean, et y mourut peu de semaines après son arrivée. Ses collègues, ayant cru remarquer de la tiédeur dans les quatre sermons qu'il prêcha dans sa nouvelle résidence, s'étaient en conséquence permis contre lui diverses insinuations injurieuses, qui l'affectèrent tellement, qu'on est dans l'opinion, dit Camérarius, que la maladie dont il fut atteint peu après et sa mort n'eurent pas d'autre cause[2]. Il avait, depuis longtemps, comme un pressentiment qu'il serait, lui aussi, une des nombreuses victimes des dissensions intestines qui déchiraient la nouvelle église. Dans une lettre qu'il écrivit, en 1558, au comte de Mansfeld, il se plaint déjà des mauvais procédés dont, à la conférence de Worms, il avait été l'objet, ainsi que ses amis, de la part de Mélanchthon et des théologiens de son parti, et ajoute : « Dieu m'est témoin, ainsi que votre seigneurie et beaucoup d'autres honnêtes gens, que le désordre qui règne dans notre église, me ronge le cœur et menace de me faire descendre prématurément dans la tombe, et qu'il n'est rien que je ne souffre pour obtenir la paix, jusqu'aux injures de Major, qui ne craint point de diriger contre moi, du haut de la chaire de vérité, les accusations les plus graves et les plus mensongères[3]. »

Il y avait à peine deux ans que Sarcerius coopérait à l'œuvre de la Réforme, quand il s'écriait avec l'expression de l'étonnement : « Avec quel zèle, avec quelle ardeur on accueillit naguère l'Evangile, ainsi que ceux qui l'avaient tiré de la poussière et s'en étaient faits les propagateurs ; et comme on est froid aujourd'hui, indifférent, ingrat et pour ce même Évan-

[1] Molleri Cimbr. liter. II, 759 ss. — Salig. III, 502. — Trinius Altes und Neues. I, 123.

[2] Ad vitam Er. Sarcerii ap. Adam : Ex Ep. J. Cam. ad Ulr. Siring : Venit superioribus diebus Erasmus Sarcerius Magdeburgum, atque ibi conciones habere cœpit magna cum moderatione. Eam ob rem alii δημηγόροι tam contumeliose et atrociter ipsum sunt insectati, ut ex illa animi perturbatione in febrim credatur incidisse, qua non diu conflictatus decessit. Id. Xbr. 1559. Cod. Manh. 352. n. 9.

[3] Cod. latin. 941. f. 74.

gile, et pour ses ministres ! » En même temps il avouait « que l'*Allemagne était pleine* de cette espèce de gens qui, sous le prétexte de l'Evangile, de la liberté chrétienne et de la justice gratuite, se croyaient tout permis, même les choses les moins pardonnables [1]. » Il ne se passa pas non plus une année, après son arrivée à Leipzig, qu'il ne fît entendre d'amères plaintes sur la situation de l'église protestante. En 1550, par exemple, il donna une suite de sermons dans lesquels il dépeint le spectacle alors offert par le protestantisme en Allemagne sous les plus tristes couleurs, et menace ce pays de terribles châtiments, si l'on ne s'y empressait de mettre ses actions en rapport avec les principes de cet Evangile dont on se montrait si fier.

« Il est beaucoup de gens, de ceux principalement qui vivent dans une entière sécurité, chez lesquels on ne peut comprendre que, dans ces temps si dangereux par leur proximité de la fin du monde, nous nous attachions tant à prêcher la pénitence, et nous déchaînions tant contre la corruption du siècle et les turpitudes de tous genres qui journellement s'y commettent ; et non-seulement on nous sait peu gré de notre zèle, on nous en blâme même ouvertement, et l'on nous reproche *de ne plus connaître Jésus-Christ et de nous être faits les ministres de la Loi, au lieu de ce que nous devrions être, des prédicateurs du doux Evangile.* — C'est vraiment une épouvantable chose que les gens, non contents de pouvoir commettre librement toutes les espèces d'iniquités, ne veuillent même pas souffrir qu'on leur adresse quelques admonitions générales ! Eh ! que feraient-ils donc s'ils étaient frappés d'excommunication, exclus de la société chrétienne et traités comme des Turcs et des païens, jusqu'à ce qu'ils eussent fait pénitence ? Il me semble que ce serait bien assez qu'on pratiquât le péché comme on fait, sans vouloir encore nous défendre de prêcher la pénitence, et sans se permettre d'injurier, de vilipender et de persécuter les fidèles prédicateurs de l'Évangile [2]. »

« Rien n'est aujourd'hui, continue-t-il, plus commun dans notre Allemagne, que l'aveuglement et la sécurité. Les vices et

[1] Maxime notat hic. — Gal. c. 5. — Paulus eos, qui prætextu evangelii, christianæ libertatis et gratuitæ justitiæ quævis sibi licere putant, quævis sceleratissima excusant. Talium plena est hodie Germania nostra. Sarcerii annot. in epp. Pauli ad Gal. et Ephes. Francof. 1541. S. 2 ; Z. 2.

[2] Sarcerius : Etliche Predigten von Zeichnen u. Ursachen, wo wir uns nicht bessern u. wahre Busse thun, es werde übel mit uns Deutschen zugehen. Leipzig 1551. T. 2 ; C. ff.

les turpitudes de toutes espèces se répandent partout d'une manière effrayante, tandis que la vertu, la discipline, l'honneur et la foi deviennent partout de plus en plus rares. Tout le monde s'en plaint, l'expérience journalière à chaque instant le prouve, et la réalité dépasse même tout ce qu'on en pourrait dire. C'est en vain qu'on prêche, qu'on crie, qu'on supplie, qu'on verse des larmes, la perversité est aujourd'hui telle, qu'on ne sait même plus faire la distinction de ce qui est honnête et de ce qui ne l'est point. C'est par la vertu qu'autrefois on arrivait au pouvoir et aux honneurs; aujourd'hui c'est par l'inconduite et le vice. » — « J'entends, de toutes parts, s'élever les plaintes des pauvres et des opprimés contre la dureté des riches et la tyrannie des puissants de la terre, chez lesquels on ne trouve plus, en effet, ni charité, ni miséricorde. Avec cela les pasteurs, les théologiens et en général tous ceux qui se sont mis au service de l'Eglise, sont si peu considérés, qu'on leur envie presque l'air qu'ils respirent, et qu'on regarde comme perdu et mal employé le peu qu'on est forcé de leur donner. Je ne dirai rien du mépris qu'on leur témoigne, ni de tous les mauvais procédés qu'on se permet à leur égard : les faits parlent assez d'eux-mêmes pour que tous, même les moins clairvoyants, puissent s'en apercevoir. »

Ces doléances générales sur le mauvais état des mœurs, dans l'église protestante, s'expliquent du reste, à de certains égards, par ce que Sarcerius nous apprend de l'état de l'enseignement et de la prédication à cette époque, où les prédicateurs se bornaient à consoler, à rassurer leurs auditeurs, en prêchant la justification par la foi seule, à l'exclusion des œuvres, soit que les dispositions du public les forçassent à suivre cette ligne, soit que dans un système où la nécessité des œuvres passait pour un non-sens, les prédications sur la pénitence et la soumission à la loi ne semblassent avoir d'utilité que pour préparer les âmes aux consolations de l'Évangile et à la foi spéciale, soit enfin que la direction imprimée par la doctrine à la société protestante ne permît point au prédicateur d'appuyer sur la nécessité de la charité active et réelle, sans se rendre suspect de majorisme ou de tendances papistes.

« Aujourd'hui que l'obéissance, la discipline, la vertu, la mo-

destie, les bonnes mœurs sont presque partout en complète décadence, et que l'insubordination, le libertinage, la licence et l'impudence prennent au contraire le dessus, ainsi que la grossièreté, la fausse sécurité et l'impiété, je crois qu'il est urgent, s'il le fut jamais, d'insister sur les avantages et la nécessité de la pénitence. — Vraiment la discipline et les bonnes mœurs sont dans un état si désespéré, qu'il est peu de personnes qui ne s'en plaignent, qui ne se plaignent de la licence, de l'effronterie, de l'incrédulité et de la déloyauté qu'on voit régner aujourd'hui parmi les hommes. — Mais comme d'exhorter à la pénitence est une œuvre pénible qui nous attire plus de désagréments que de témoignages de reconnaissance, il n'est que bien peu de pasteurs qui s'en occupent sérieusement et avec un peu de persévérance. Le dommage qui résulte de cette négligence dépasse tout ce qu'on en pourrait dire, ainsi qu'on peut le voir par les faits. — C'est parce que personne ne s'occupe plus de prêcher la bonne foi et la charité ; c'est parce qu'on craint d'exhorter le prochain à faire le bien et à s'abstenir du mal ; c'est enfin parce qu'on ne songe qu'à sauvegarder ses propres intérêts en ménageant le public, que la discipline, l'ordre, les bonnes mœurs, la vertu ont presqu'entièrement disparu d'au milieu de nous, tandis que tous les genres de méfaits sont pour ainsi dire à l'ordre du jour[1]. »

« Nous en sommes arrivés là, que beaucoup de pasteurs et de prédicateurs, afin de ne point déplaire à leurs auditeurs, évitent de parler des commandements de Dieu et de la pénitence, prétendent que de faire observer la loi et de punir ceux qui l'enfreignent est l'affaire du magistrat civil, et appellent du nom de prédicateur de la loi, de porteur de contrainte, de geôlier, de censeurs, etc., ceux qui montrent encore un peu de zèle à prêcher l'ordre et la pénitence. Il en est d'autres qui ne font usage que de la moitié du pouvoir des clefs, c'est-à-dire du droit de délier, et qui négligent l'autre, qui leur permettrait de retenir leurs péchés aux pécheurs reconnus, opiniâtres et impénitents, jusqu'à ce qu'ils fissent preuve de repentance[2]. »

« S'il y eut jamais une époque, dit Sarcerius en 1552, où la fausse sécurité et l'impiété aient pris le dessus, on peut dire qu'aujourd'hui nous avons porté ces deux vices à leur dernière limite. » — Il y eut de tout temps un certain nombre d'hommes, même de ceux qui aiment la parole divine et

[1] Sarcerius : etliche Predigten z. Aufbauung de christil Kirche. Leipzig 1551. A ; C ; C.2 ; C. 7.

[2] A. a. O. C. 2 ff ; D ; D. 2 ; E ; F. 3 ff ; G. 2.

montrent du zèle à la recevoir, dont le cœur ne brûlait pas d'un amour bien ardent pour le prochain, c'est vrai ; mais, aujourd'hui, la charité n'est pas seulement un peu froide ; elle est littéralement glacée, glacée tellement qu'on se demande s'il en reste encore une étincelle, ce qui est certainement un signe de l'approche du dernier jour[1]. » Pour changer ces dispositions, Sarcerius pensait alors qu'il suffirait de ne point faire porter l'enseignement religieux exclusivement sur la justification par la foi seule[2] ; et, cependant, chose inconcevable, au lieu de reconnaître le caractère pernicieux de la doctrine sous l'influence de laquelle se produisaient de pareils résultats, il ne savait, non plus que ses maîtres, voir, dans la démoralisation et la dureté des Protestants, que les effets de la malignité du démon, « qui, parmi les partisans de la doctrine orthodoxe, devait naturellement déployer bien plus d'activité que partout ailleurs[3]. » Il finit même par admettre, avec Luther et Mélanchthon, que « l'affaiblissement de jour en jour plus marqué de toutes les vertus chrétiennes, était un effet naturel et inévitable de la caducité du monde[4]. »

L'année suivante il commença de spécifier davantage les moyens qu'il eût été convenable, selon lui, d'employer pour améliorer ce triste état des choses.

« S'il suffisait, dit-il ici, pour témoigner sa gratitude envers l'Evangile, d'en arborer l'étendard et d'en avoir incessamment le saint

[1] Sarcerii Ausleg. d. Episteln auf d. Sonntage bis Advent. Leipzig 1552. s. 4 ; H. 4.

[2] Predigten z. Aufbauung, etc. T.

[3] « Quand on prêche l'Évangile complet et pur, le premier fruit qu'on en retire, c'est un manque absolu de subordination et de soumission à l'autorité, ce qui ne peut être que le résultat des maléfices du démon et d'une fausse interprétation de la liberté chrétienne. Les sujets veulent être les égaux du prince, les valets ceux de leurs maîtres, et tous être indépendants et libres, libres de ne faire en tout et partout que ce qui leur plaît. » — Et ailleurs : « Quand l'Evangile et la justification par la foi et la miséricorde divine sont prêchés dans toute leur pureté, quelques-uns des premiers effets qui d'ordinaire se manifestent dans la conduite des fidèles, c'est un remarquable relâchement dans la pratique du bien. » Cette observation, que Sarcerius puisa dans sa propre expérience, s'accorde parfaitement avec celle qu'avait faite avant lui le chef même de la Réforme. Ausleg. d. Episteln auf d. Sonntage vom Advent. Leipzig 1552. i. 4 ; n. 3.

[4] Buch v. Ehestand. Frankfurt 1556. f. 2.

nom à la bouche, sans montrer aucune des vertus chrétiennes, ah! sans doute, nos Evangéliques seraient les hommes les plus reconnaissants de la terre. »—Bien qu'on se fasse, en général, un plaisir de reconnaître la vraie religion, il n'est toutefois que fort peu de personnes, si tant est qu'il y en ait quelques-unes, qui règlent leur conduite d'après ses divins préceptes. On mène une vie grossière et impie, en tout opposée à cette religion dont cependant on se montre fier : c'est ainsi qu'on lui montre sa reconnaissance! — Nous prions aujourd'hui le Seigneur de nous maintenir dans la vraie religion, c'est fort bien; mais à quoi cela sert-il, si personne ne s'amende? Qui de nous voit-on faire pénitence? Qui de nous se montre attentif à faire le bien et à s'abstenir du mal? Quel changement en mieux avons-nous vu s'opérer dans nos mœurs antichrétiennes et bestiales? Où existe-t-il encore un vestige de bon ordre et de discipline, etc.[1]? »

« Avec de telles mœurs, dignes d'Épicure, de Sardanapale et de l'Enfer, dit-il plus loin, il est impossible que la vraie religion se conserve longtemps parmi nous. Passe encore si l'on se contentait de faire tout le mal possible! ce serait du moins encore être homme. Mais quand on se permet tout au monde, ne pas même consentir à ce que le pasteur laisse échapper un mot de blâme sur de telles turpitudes, voilà qui est vraiment infernal. » Il ajoute qu'il ne savait trop s'il devait craindre ou désirer qu'on continuât à prêcher l'Évangile, puisque, d'après la vie qu'on menait, cette précieuse parole paraissait devoir un jour témoigner contre ceux qui l'ont reçue, plutôt que de servir à leur amendement ici-bas; que le peuple ne voulait point de la discipline, et que les gouvernants non plus ne faisaient rien pour elle; qu'il existait bien encore, à la vérité, quelques pasteurs qui volontiers eussent consacré leurs soins à la faire revivre, mais que ce serait perdre sa peine que de le tenter.

« Car, pour s'opposer au rétablissement de la discipline et des bonnes mœurs, on allègue aujourd'hui partout, chez les seigneurs, les princes, et même les gens du peuple, que le clergé vise à reconquérir son ancienne influence, à empiéter derechef sur le temporel des princes, et à rétablir à cet effet son odieuse et tyrannique excommunication. — La plupart de nos auditeurs ne

[1] Sarcerius : mittel u. Wege, die rechte u. wahre Religion zu befördern u. zu erhalten. Eisleben 1555. f. 4; 6.

prétendent à rien moins aujourd'hui qu'à faire la loi à l'Evangile, en nous imposant l'obligation de ne prêcher que suivant la règle qu'il leur a plu de nous tracer eux-mêmes. L'impie veut que notre prédication soit telle qu'elle ne puisse gêner en rien son impiété; et ainsi font, chacun dans son genre, les adultères, les fornicateurs, les ivrognes, les usuriers, et tous les autres drôles de cette espèce, qui tous entendent ne point être troublés, même en paroles, dans la libre satisfaction de leurs passions criminelles. Peut-être les gens du commun nous permettraient-ils encore de parler; mais pour ce qui est des grands seigneurs, ils exigent formellement qu'on abonde dans leur sens, qu'on respecte, et souvent même qu'on favorise, leurs coupables entreprises; et leurs valets, qui, comme on sait, ne manquent jamais de suivre leur exemple, ne se montrent pas moins exigeants qu'eux[1]. »

Sarcerius avoue, enfin, qu'il ne connaissait point de remède à cet état de choses, et que dût-il en connaître, il serait inutile de le proposer, attendu que personne ne consentirait à s'y soumettre. « Je suis condamné, dit-il, à voir nos iniquités faire périr sous mes yeux cette excellente religion que nous devons à la bonté divine[2]. »

Cependant, malgré cette conviction de l'inutilité de ses efforts, et malgré le peu d'accueil qu'avait trouvé son premier ouvrage, qui du reste est remarquable par sa prolixité[3], Sarcerius ne tarda pas (1555) à publier un nouvel écrit, dans lequel il demande à cor et à cri l'établissement d'une discipline ecclésiastique, bien qu'il reconnaisse, dès les premières pages de cette publication, que « ces sauvages et grossiers Evangéliques, ces ennemis de la discipline, mériteraient plutôt qu'on leur attachât au cou une meule de moulin et qu'on les jetât ainsi dans la mer, parce que l'effroyable scandale de leur vie licencieuse empêchait un grand nombre de personnes bien intentionnées de recevoir l'Évangile, et en éloignait d'autres qui déjà s'étaient rangées sous sa bannière;

[1] A. a. O. f. 307. 343 ff. — [2] A. a. O. f. 344.

[3] Weller mandata Teucher : Nuper edidit Sarcerius scriptum, cui titulum fecit de mediis, quibus vera religio conservetur. Bone Deus! quanta est in eo libro πολυλογία. Sed jam omnes fere scriptores laudi sibi ducunt, se copiosos ac fœcundos dici, qui ex uno atque altero verbo prolixam concionem possunt exstruere, et omnia mirum in modum amplificare. Interim ædificationis Ecclesiæ nullam rationem habent; dici non potest, quam male me hæc res habeat. Welleri opp. Lipsiæ 1702. III, 190.

et parce qu'il y avait même, parmi eux, des pasteurs et des prédicateurs qui faisaient tout leur possible pour empêcher l'établissement d'une règle, et qui étaient ainsi cause que plusieurs princes, pieux et bien pensants du reste, montrassent plus d'éloignement pour la discipline que pour le diable et l'enfer.

« Afin de les en détourner plus sûrement, ces prédicateurs leur font observer, entre autres, que, le monde étant sur son déclin, ce serait en vain qu'on essaierait d'établir une discipline ; qu'il valait mieux laisser vivre chacun à sa guise ; que du reste les admonitions et la répression étaient un mauvais moyen de rendre les gens plus pieux et plus sages ; que le livre de Moïse était fait pour le bourreau, et les prédications sur la Loi, pour les magistrats civils ; enfin que la discipline, dans ce dernier âge du monde, était plutôt propre à ruiner qu'à rétablir le bon ordre et la vie honnête. — Après avoir entendu de tels propos et d'autres du même genre, non-seulement les princes et les seigneurs se gardent de rien faire dans l'intérêt de la discipline ; ils empêchent même que les ministres zélés ne tentent rien en ce sens. — Mais ce qu'il y a de pire, c'est que ces mauvaises dispositions des gouvernants finissent par être connues de leurs sujets, qui se font dès lors une gloire de les manifester à leur tour. Et si quelquefois il arrive que le peuple se montre favorable à la discipline, il en est détourné par les mauvais conseils et la conduite licencieuse des hommes de cour. Et je parle ici d'expérience, et comme un homme qui n'avance rien dont il ne soit sûr et qu'il n'ait lui-même vu de ses yeux[1]. »

« Les hommes les plus prévenus, continue-t-il, sont forcés de reconnaître que tout ce qu'il y avait autrefois de piété, de retenue, de vertus et d'honnêteté sur la terre, s'en va chaque jour en déclinant, et cela même avec une rapidité telle, que les honnêtes gens en sont tout épouvantés et ne portent plus qu'avec effroi leurs regards sur l'avenir. » — « Les papistes, dit-il plus loin, prétendent que notre manière de vivre ressemble à notre doctrine. Pour réfuter cette fausse accusation il n'y a qu'un moyen, c'est de rétablir la discipline ; car vraiment nos Évangéliques ne pourraient se conduire différemment s'ils avaient à cœur de faire mépriser notre Évangile. » — Il dit enfin qu'avec l'ingratitude et les mœurs

[1] Sarcerius, Von einer Disciplin, dadurch Zucht, Tugend u. Ehrbarkeit mœge gepflanzt und erhalten werden, u. den œffentlichen Sünden, Schanden u. Lastern ein Abbruch geschehen. Eisleben 1555. Vorr. u. f. 172.

scandaleuses des Luthériens, il n'était pas possible, selon lui, que l'Evangile se maintînt longtemps en Allemagne. — « Les Allemands d'autrefois considéraient leurs prêtres comme les ministres de Dieu sur la terre; quant à ceux d'aujourd'hui, il serait assez difficile de dire comment ils considèrent les leurs. Il n'est pas étonnant, du reste, que dans ce pays livré au dévergondage et à la crapule, on témoigne peu de respect pour ce qui touche à la religion : je ne sache pas qu'on ait jamais vu les ivrognes être des hommes pieux. » — Il observe enfin que l'usure était devenue tellement commune, qu'on se faisait presqu'un honneur du titre d'usurier. « Et ce vice, dit-il, n'est pas ancien en Allemagne; car je me rappelle fort bien un temps où le petit nombre d'individus qui passaient pour en être entachés, étaient pour les autres hommes un objet de mépris et d'horreur [1]. »

« Il est aussi des prédicateurs affamés ou vaniteux, il faut le dire, qui pour avoir une fois été reçus à la table du prince, se font ses humbles complaisants, feignent d'ignorer le mal qui se passe sous leurs yeux, et, parce qu'ils savent combien ceux auxquels ils font la cour tiennent à ne point être troublés dans leur vie désordonnée, ne craignent point de se montrer les ennemis acharnés de la discipline. Il en est aussi qui ne prêchent que la moitié de l'Évangile, à savoir la rémission des péchés, et négligent la pénitence et la vie nouvelle; et d'autres enfin qui renvoient la prédication de la Loi à la potence et au parquet du procureur du roi. » — « Sous le régime du papisme, continue Sarcerius, la partie de l'Evangile qui a trait à la rémission des péchés avait été supprimée par le démon; or, voilà que maintenant, chez nous, sous la vive lumière que Dieu se plut à répandre par le moyen du troisième Elie, feu le docteur Luther, le même démon, afin de ruiner l'Evangile en l'empêchant de produire ses fruits, a fait tout ce qu'il a pu pour mettre au contraire obstacle à la prédication sur la pénitence, et y a déjà si bien réussi que le nom de pénitence est devenu parmi nous comme un objet d'horreur, ainsi que ceux qui se hasardent encore de nous le faire entendre. » — « Il est enfin beau-

[1] A. a. O. f. 122. 127. 130. 19. 48. 49.

coup de prédicateurs qui, lors même qu'il leur arrive d'exhorter les fidèles à la pénitence, ne s'en occupent guère dans la pratique, s'imaginent avoir assez fait d'en parler, admettent tous les pécheurs sans distinction, même les plus enracinés dans le mal, à la table sainte, ne s'inquiètent pas de savoir si l'on fait ou non des efforts pour s'amender, et souvent ajoutent à cette coupable indifférence le scandale de leur propre inconduite[1]. » — « Si les pasteurs le voulaient sérieusement, dit enfin Sarcerius, il ne serait pas impossible d'établir une discipline; mais comme cela n'est point, chacun fait ce qu'il veut et le monde va comme il peut. »

« Ceux qui montrent encore du zèle à prêcher la discipline, sont malheureusement en bien petit nombre; aussi comment sont-ils traités? Ils sont méprisés, honnis, persécutés, maltraités comme s'ils étaient des conspirateurs et des ennemis de la paix publique. Mais il est une chose plus triste encore : c'est qu'il est un grand nombre de pasteurs qui ne sont pas eux-mêmes plus favorables au bon ordre, et qui, eux aussi, font tout ce qu'ils peuvent, soit en paroles soit en actions, pour faire persécuter les amis de la discipline. J'ajouterai même, s'il faut tout dire, que la discipline n'a pas de plus grands ennemis que précisément de certains prédicateurs et quelques-uns de ces chrétiens en paroles, qui se montrent à la vérité fort assidus à entendre l'Évangile, mais très-peu pressés d'en observer les préceptes dans leur conduite. Moi-même, m'étant un jour avisé de prêcher contre la licence du carnaval, n'ai-je pas pour cela été attaqué par un de mes confrères? « Les jours gras, » dit en m'interpellant du haut de sa chaire, cet ami de la vie joyeuse, » les jours gras ont été fêtés ici avant que tu n'y fusses, et le seront » probablement encore quand depuis longtemps tu n'y seras plus. »

» Que si quelques surintendants viennent à s'entendre pour établir une règle dans les églises soumises à leur juridiction, le seul résultat qu'ils obtiennent de leur sollicitude, ce sont les sarcasmes et les injures que leur adressent les princes, leurs courtisans, le peuple et, chose incroyable, les pasteurs eux-mêmes, qui ne haïssent pas moins la discipline que le commun des fidèles. On les accuse de chercher à ressusciter la tyrannie papale et le régime de la calotte, de troubler la concorde et la paix publique par des innovations intempestives, et de tenter l'impossible en essayant d'établir une règle, une discipline dans ces temps voisins de la fin du monde et au milieu d'une corruption sans exemple. Mais ce qui est le

[1] A. a. O. f. 74—76.

comble de l'iniquité, c'est que pour récompenser notre zèle, on se permet encore de nous injurier, comme si nous étions des pasteurs infidèles, que nous ne fussions occupés qu'à corrompre les gens par nos doctrines, et que nous rendissions en définitive à l'église moins de service que nous ne lui causons de dommage[1]. »

Jérôme Weller, issu de la noble famille de Molsdorf, s'étant établi à Wittemberg pour y suivre les cours de la Faculté de droit, ne tarda pas, à l'instigation de Luther, qui l'avait admis à sa table, de renoncer à la jurisprudence pour se vouer à l'étude de la théologie. Fasciné par la supériorité de cet homme extraordinaire sous le double rapport de l'intelligence et de la volonté, Weller, à qui Luther avait d'abord fait une assez mauvaise impression, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, s'attacha bientôt corps et âme au grand Réformateur. Personne ne l'emportait sur lui par cette foi robuste et cette aveugle confiance qui lui faisaient recevoir la moindre parole de Luther comme un oracle du Saint-Esprit. Il considérait Luther comme le troisième Élie, comme un homme comparable à saint Paul, et, sous plusieurs rapports, supérieur même à ce grand Apôtre ; et il disait de lui « que facilement il eût obtenu le don de faire des miracles s'il l'avait demandé, mais qu'il ne l'avait pas voulu de peur d'augmenter ainsi la culpabilité des ennemis de l'Évangile, qu'il savait fort bien ne point être disposés à se laisser convertir par ses miracles[2]. » Il ajoutait « qu'en découvrant au monde étonné que le pape et l'antechrist sont une seule et même personne, Luther avait fait un aussi grand miracle, pour le moins, que s'il avait guéri des malades ou ressuscité des morts. » Il observait, en même temps, que « si la fin du monde tardait encore quelque peu à venir, l'ingratitude des Luthériens, qui déjà se montraient fort dégoûtés de la sainte parole, serait cause que Dieu, pour les punir, finirait par leur retirer son précieux Évangile[3]. » Weller pensait

[1] A. a. O. f. 78. 106.

[2] Ideo Lutherus noluit a Deo petere donum faciendi miracula, cum se id a Deo impetrare posse non dubitaret, eo quod sciebat, se minime effecturum esse, ut miraculis suis hostes evangelii converterentur. Welleri Opp. Lipsiæ 1702. III, 137.

[3] Weller, qui était fort occupé de prouver le caractère divin de la mission de Luther, disait dans une autre circonstance : « Dieu n'envoya jamais un grand prophète sur la terre, qu'il n'eût soin d'attacher à la personne de son envoyé

encore que si Luther ne s'est pas trouvé doué du don de faire des miracles, il fallait d'autant moins s'en étonner que dans l'ancienne Église il s'était précisément fait, de son temps, un grand nombre de choses surnaturelles et tenant du miracle, par la puissance du démon bien entendu, qui, par de tels prestiges, espérait sans doute éblouir les gens, afin de les enfoncer davantage dans l'erreur. « Il est vrai, dit-il, et moi-même j'en ai vu des exemples, que, tandis que la papauté florissait encore, des personnes atteintes de maladies mortelles et déjà mourantes ont recouvré la santé à la suite de prières adressées aux saints ; mais tout cela n'était sans doute que ruses du diable, qui frappait d'abord lui-même les gens de maladie et de mort apparente, afin de faire croire qu'on les avait guéris ou rappelés à la vie par les vertus du sacrifice de la messe ou par l'intercession des saints. » — Ce n'est que dans la question du libre arbitre, où ses deux autorités se contredisaient visiblement, que Weller ne parvint jamais à fixer ses croyances [1].

A l'époque où le protestantisme fut introduit à Meissen, Weller fut, sur la recommandation de Luther, nommé professeur de théologie à Freiberg et, conjointement avec le surintendant Zeuner, inspecteur des églises et des écoles. Quant à la prédication, il fut obligé de s'en abstenir, les luttes qu'il avait alors à soutenir contre Satan, et auxquelles pendant plusieurs années il continua d'être en proie, lui

des signes manifestes de sa mission divine : ainsi fit-il aussi par rapport à Luther ; car, pour passer sous silence tous les autres prodiges par lesquels ce grand homme a signalé son apostolat, n'est-ce pas un miracle évident que ses premiers écrits aient tellement épouvanté ses adversaires, que personne ne se soit hasardé de lui faire violence ; qu'il ait vaincu tant d'hérétiques et de fanatiques ; qu'il lui ait suffi de prendre la plume pour apaiser la révolte des paysans ; que sa prière ait eu la vertu de détourner une foule de maux qui menaçaient l'église et ses amis ; qu'il ait obtenu la prolongation de l'existence de Mykonius ; et qu'il ait eu assez de force pour publier, en si peu d'années, un si grand nombre d'ouvrages ? Il me dit un jour, lui-même, que jamais il n'avait songé à demander à Dieu le don de ressusciter les morts ou de faire d'autres miracles de ce genre, bien qu'il eût certainement pu l'obtenir s'il l'avait désiré ; qu'il avait cru devoir se contenter de celui de la prophétie dont il avait été si généreusement et si abondamment gratifié ; et que néanmoins il n'avait pas laissé de rappeler à la vie deux personnes, à savoir Mélanchthon et une vieille femme recommandable par sa piété, qui venaient d'expirer. » Opp. I, 830. III, 178.

[1] L. c. I, 831. III, 194.

ayant tellement frappé l'esprit qu'il était hors d'état de monter en chaire, et qu'il finit, plus tard, par tomber dans une sombre et douloureuse mélancolie. « Un païen, disait-il quelquefois à ce sujet, s'il était à ma place, ne manquerait pas de recourir au suicide. » Ce qui le mettait dans cet état, c'étaient le souvenir de ses péchés de jeunesse et le spectacle de la situation lamentable où se trouvait l'Allemagne protestante. Il était incessamment tourmenté de la crainte que « Dieu ne privât l'ingrate Allemagne de ses faveurs et ne finît par appesantir sur elle tout le poids de sa colère [1]. » — C'est dans les lieux, disait Weller en 1551, où l'on prêche Jésus-Christ avec le plus de zèle et de fidélité, qu'on se montre aujourd'hui le plus ingrat, et qu'on marque le plus de mépris et de dégoût pour la saine doctrine de l'Evangile. Ni les grands ni les petits, ni les riches ni les pauvres, ni les savants ni les ignorants, personne ne s'intéresse plus parmi nous à cet excellent Evangile : on veut amasser des richesses, de la fortune, du bien-être; c'est la seule chose à laquelle on s'intéresse encore, et l'on croirait se dépouiller si l'on donnait quelques oboles pour l'entretien des pasteurs. En vérité l'Allemagne court grand risque d'être de nouveau privée du bienfait de la saine doctrine, en punition de son ingratitude et de son indifférence ; car :

« A peine trouve-t-on encore quelques personnes qui ne montrent pas visiblement du dédain pour l'Évangile. Et puis l'on a tellement de suffisance et d'audace que, pour peu qu'on ait parcouru deux ou trois pages des Saintes-Écritures, l'on s'imagine avoir épuisé toute la sagesse divine. On déprécie les docteurs de l'Église, et l'on ne daigne même point écouter son pasteur. — Le mauvais esprit semble aujourd'hui s'être tellement incarné dans les gens, que plus la lumière de l'Évangile brille d'un vif éclat, plus on montre d'ingratitude et d'impiété ; et ce n'est pas étonnant, si de certaines personnes prétendent que jamais on ne vit tant de vices et de perversité dans le monde que depuis qu'on y prêche la doctrine évangélique. Gardons-nous toutefois d'admettre la conséquence qu'on en veut tirer ! La cause de tout ce mal n'a d'autre cause que la malice du diable et la nature corrompue de l'homme qui nous porte à abuser de dons de Dieu, de la doc-

[1] V. la préf. des *Analecta* de Weller, par Schnekker, ainsi que la Freiberg'sche Chronik, de Weller, p. 302 ff.

trine évangélique surtout, de manière à nous faire croire qu'il n'est rien que cette excellente doctrine ne nous permette de faire. »

Outre l'action du démon et notre déchéance originelle, Weller attribue toutefois encore pour cause à la décadence des mœurs sous l'Evangile, les ignobles motifs qui avaient fait adopter la doctrine nouvelle. « Tous se figuraient, dit-il, les nouveaux docteurs aussi bien que leurs auditeurs, que la possession de l'Evangile les conduirait aux honneurs et à la fortune. Des gens non suffisamment humiliés croyaient déjà, l'Evangile à peine reçu, n'avoir plus rien à redouter, s'endormaient conséquemment dans leur sécurité et négligeaient de pratiquer les exercices de la foi, de sorte qu'on ne se rangea bientôt plus sous la bannière de l'Evangile qu'avec l'espoir d'y pouvoir pécher en toute liberté. » — « Dès le moment qu'ils eurent appris dans l'Evangile que les bonnes œuvres ne peuvent rien pour le salut, et que c'est par la foi seule que nous sommes justifiés, ces faux chrétiens se hâtèrent d'en conclure que désormais rien ne les pouvait plus empêcher de vivre en tout et partout au gré de leurs désirs; et, en effet, l'objet de l'Evangile n'est-il pas de favoriser le péché et de nous procurer les moyens de vivre, comme des pourceaux d'Epicure que nous sommes, dans la fange ? » — Weller croit, d'après cela, devoir conseiller aux pasteurs de s'attacher à poursuivre la sécurité plutôt qu'à consoler les consciences timorées, « attendu, dit-il, que ceux qui vivent dans une fausse confiance sont infiniment plus nombreux que ceux que tourmentent des scrupules. Ceux-là pèchent incessamment et ne s'en inquiètent guère : Bah ! disent-ils, Dieu n'est pas si méchant qu'on le veut bien dire ; il suffit d'un soupir pour le désarmer, ce cher père. » Weller reconnaît toutefois immédiatement après, avec Sarcerius, que le monde s'était tellement enfoncé dans cette fausse confiance et dans le mépris de Dieu et de sa sainte parole[1],

[1] Weller dit également, dans son Commentaire sur les Psaumes, que : Homines post auditum Evangelium paulatim securi incipiunt fieri, atque ita sensim fidem in eis languescere ac perire ostendit (Propheta). — « C'est à mourir de douleur, dit-il ailleurs, quand on voit comme partout, dans toutes les conditions, l'on méprise la sainte parole ; comme on l'opprime et la persécute, ou comme on la fait indignement servir de sanction aux plus révoltantes turpitudes. » Il ajoute « que les amis et les commensaux de Luther l'avaient souvent entendu, dans le chagrin que lui causait la conduite de ses luthériens à l'égard de

que toutes les espèces d'exhortations et de menaces étaient à peu près inutiles [1].

Une chose qui contribuait aussi beaucoup à assombrir l'esprit de Weller, c'était ce qu'il avait l'occasion de voir des mauvais procédés des partisans de la nouvelle doctrine à l'égard de leurs pasteurs. « Ils ne peuvent cacher, dit-il, la mauvaise humeur qu'ils éprouvent d'être dans le cas de fournir à l'entretien de leurs pieux pasteurs. Ils les laisseraient mourir de faim plutôt que de se priver d'une faible partie du superflu pour leur procurer le nécessaire, au lieu que les papistes, riches et pauvres, ne reculent devant aucun sacrifice pour entourer de toutes les douceurs de la vie leurs prêtres marchands de messes. Les misères de tous genres qui affligent notre époque, ne sont, sans doute, que la punition de l'ingratitude et de l'inhumanité des Luthériens envers leurs pasteurs. » — « On ne peut nier que la malice et la perversité du monde ne soient plus grandes, depuis qu'on a propagé l'Evangile, qu'elles n'étaient autrefois sous la papauté. Plus les pasteurs sont zélés à leur prêcher la parole divine, et plus ils deviennent mauvais et se conduisent indignement à l'égard de ces pieux pasteurs. Et Luther n'est pas le seul qui eut à souffrir de l'effroyable sécurité, de la malice et de l'ingratitude du monde : il n'est pas un de ses collaborateurs dans l'œuvre évangélique, qui n'ait pu voir avec douleur qu'il prêchait à des sourds, pas un que ses auditeurs n'aient fait l'objet de leurs sarcasmes et de leurs injures. » — Weller, cependant, n'était point encore au terme de ses déceptions; il devait en éprouver bientôt de plus amères encore. — Dans son Commentaire sur la première Epître à Timothée, il avait répondu négativement à la question de savoir s'il pouvait être permis à un prédicateur de brasser de la bière dans la vue d'améliorer sa position; mais, en 1566, il revint sur son premier sentiment, l'expérience lui ayant, dit-il, fourni de nouvelles lumières à cet égard, et déclara, qu'attendu les faibles émoluments

l'Évangile, s'écrier : « Grand Dieu, daignez m'accorder d'avoir une bonne fin, et ne pas trop tarder de me rappeler à vous. » Opp. 1. 470, 775, 78.

[1] Weller's Postille übersetzt von Basil Faber. Nürnberg 1559. f. 36. 311. 338. 340. 113. 179. 254. v. la préf. — Der andere Theil d. Buchs Hiob ausgel. durch. Weller. Nürnberg 1565. Pp. 4; O. 4.

qu'on leur accordait, on ne pouvait trouver mauvais que les pasteurs, afin de se procurer quelques ressources pour l'avenir, se fissent débitants de bière. Plaise à Dieu, ajoute-t-il, qu'ils ne soient pas encore réduits, pour vivre, à travailler de leurs mains comme des manœuvres! Ne sait-on pas, d'ailleurs, que Luther permit également à sa femme de faire de la bière pour son ménage, et que lui-même ne crut pas mal faire en thésaurisant dans la vue de s'acheter des propriétés [1] ? »

Telle étant la manière dont les Luthériens traitaient les ministres de leur Evangile, il n'y a vraiment pas lieu de s'étonner que les parents ne se montrassent pas fort empressés à vouer leurs enfants au service de la nouvelle église, ainsi que s'en plaint Weller. « La seule chose dont les parents s'occupent maintenant dans l'intérêt de leurs enfants, c'est de leur laisser du bien : quant à leur procurer une éducation chrétienne, ils n'y songent même point; aussi voyez quelle barbarie règne dans les écoles! Les étudiants ont l'air de brigands et se conduisent en effet comme tels, courant après les femmes, négligeant leurs études, et ne faisant, sous aucun rapport, rien de bon. Il est facile de prévoir ce que deviendront un jour des jeunes gens chez lesquels la dissipation est devenue comme une seconde nature : des hommes sans religion, sans crainte de Dieu, sans vertus. Il y a toujours eu, sans doute, des princes et des magistrats qui ne se sont que médiocrement intéressés à ce qui concernait la religion; mais une indifférence comme celle qui existe aujourd'hui dans ce dernier âge du monde, s'écrie Weller, non il ne s'en est jamais vu à aucune autre époque! « Qu'avons-nous besoin, dit-on maintenant, de nous occuper de la religion? Les prédicants sauront bien pourvoir à ce qui est nécessaire ; et nous avons bien autre chose à faire que de défendre les intérêts de l'église [2]. »

Weller était du nombre de ceux pour lesquels les écrits de Luther étaient la somme de tout ce qu'il y eut et y aura jamais de connaissances théologiques sur la terre, et qui croyaient que le domaine de la science sacrée avait été épuisé et irrévocablement clos et limité par Luther et Mélanchthon, de sorte

[1] Opp. I, 253. 881. III, 217.
[2] Opp. I, 10. II, 216.

qu'en puisant ses lumières ailleurs que dans les ouvrages de ces deux grands génies, nul ne pouvait manquer de tomber dans l'erreur, et que se fixer exclusivement à leur autorité, était le seul mais infaillible moyen de prévenir les discussions et les sectes. Weller ne fut donc pas médiocrement effrayé, quand il sut que Major soutenait l'article de la nécessité des bonnes œuvres. « Cet homme, dit-il, en propageant ses opinions paradoxales touchant la nécessité des bonnes œuvres pour le salut, et l'impossibilité de se sauver sans elle, a bien scandalisé notre Eglise et s'est fait grand tort à lui-même, en ce qu'il s'est ainsi rendu suspect de papisme. » — « Ceux qui aujourd'hui, dit-il encore en 1561, ont la prétention de passer pour les lumières de l'Eglise, semblent n'avoir à cœur que d'ébranler l'autorité de Luther, ce qui ne peut manquer de diminuer la considération qu'on a pour les Saintes-Ecritures. Aussi Satan, qui n'ignore point tout le tort que lui ont fait les écrits du troisième Elie, ne néglige-t-il rien pour qu'au lieu des ouvrages de Luther on mette entre les mains de la jeunesse ceux des Pères de l'Eglise, dont aucun, en vérité, n'est digne de lier les cordons de souliers à ce grand Réformateur. » Il ajoute qu'il ne pouvait avoir confiance, quant à lui, en un écrivain religieux qui ne marchait point scrupuleusement sur les traces de Luther[1] : c'est pourquoi il recommande ardemment aux pasteurs de ne point se contenter de prêcher contre les infractions à la loi divine ; mais de s'attacher encore à poursuivre les hérétiques, les fanatiques, les faux docteurs et principalement le pape et sa horde, de manière à ce que les jeunes gens prissent l'habitude de haïr tous ceux qui sont hostiles à la doctrine évangélique. « Car personne, dit-il, ne saurait véritablement prêcher J.-C., à moins qu'il ne s'efforce en même temps de démasquer ses ennemis, en tête desquels se trouve l'évêque de Rome ; et, pour ce qui me concerne, je ne puis assez approuver ceux qui ne croient pouvoir achever un sermon sans avoir pris à parti le pape et la racaille qu'il a su fixer à sa suite, rien n'étant plus important que de donner tous ses soins à ce qu'il n'y ait pas un cœur chrétien qui n'éprouve une sorte d'horreur pour ce pontife. »

[1] Opp. III, 178. 189. 199. 218. præf.

Les sujets ne manquaient pas du reste alors à la polémique de la chaire; car ce n'était pas seulement aux Catholiques qu'on avait affaire : les Calvinistes, les Majoristes, les Synergistes, les Osiandristes et les Anabaptistes fournissaient tous également matière à ce qu'on appelait alors l'*Élenchus* * *nominal*, ainsi qu'à cette lutte incessante à laquelle la plus inépuisable faconde et les plus robustes poumons avaient peine à suffire, et qui ne tarda pas à devenir pour les combattants, pour les chefs surtout, une source d'embarras. Que si, par exemple dans de certains pays, les prédicateurs étaient persécutés et destitués parce qu'ils négligeaient la polémique ou n'y déployaient point assez de zèle, ailleurs ils subissaient le même traitement pour le motif précisément contraire. Cette contradiction, ce défaut d'unité dans les exigences et les idées, fut également pour Weller un sujet de douloureuses perplexités. L'électeur sollicité par les Mélanchthoniens, qui étaient alors en grande faveur à la cour, publia un décret par lequel il était défendu de combattre en chaire, en les désignant par leurs noms, les Majoristes, les Intérimistes, les Synergistes et autres; et, comme la plupart des prédicateurs, particulièrement ceux de Freiberg et l'archidiacre Schütz, refusaient de renoncer à leur Elenchus nominal, ils furent dénoncés au prince par le surintendant Jauch, qui appartenait au parti mélanchthonien, ce qui fut cause que Schütz, l'ami de Weller, fut destitué et chassé du pays. Plusieurs de ses collègues, craignant de subir le même sort, quittèrent spontanément la ville, tandis que les autres se contentèrent de demander, sur ce qu'ils avaient à faire, conseil à Weller, qui se trouva par là fort embarrassé. Il finit toutefois par leur répondre, bien qu'il fût lui-même un adversaire déclaré du Majorisme et du Synergisme, « qu'il ne se sentait point capable de les conseiller dans une chose si délicate; que, dans la question de savoir s'il fallait ou non prêcher contre les Majoristes et les Intérimistes, chacun n'avait rien de mieux à faire que de suivre l'impulsion de sa conscience; qu'Amsdorf, également consulté par plusieurs prédicateurs, avait décidé qu'ils pouvaient et devaient continuer à prêcher nominativement

* d'Ἔλεγχος, sans doute. (*Note du Traducteur.*)

contre les auteurs des doctrines hérétiques; qu'Amsdorf avait toujours été fort loué par Luther, et que plusieurs autres savants docteurs avaient porté le même jugement que ce grand théologien. » Weller n'osa point, on le voit, faire à la question qui lui était adressée une réponse directe [1]. — En 1571, c'est-à-dire un an avant sa mort, Weller déplorait encore, dans une lettre à Camérarius, la cessation de l'heureuse concorde qu'on avait vue régner dans l'Église protestante durant la vie de Luther, et qui avait fait place « à la confusion, au désaccord des volontés et à d'affligeantes querelles entre les théologiens; de sorte que, dans ces temps malheureux, il ne restait aux âmes pieuses d'autres consolations que l'espoir de la prochaine venue du dernier jour [2]. »

Quoique Weller fût lui-même souvent fort découragé, il ne laissait pas d'avoir la réputation d'un sage et habile consolateur. Dans le nombre de ceux qui eurent recours à ses conseils, se trouvait par exemple Jean Belzius, pasteur d'Allerstaedt en Thuringe, lequel Belzius, en 1566, s'adressa à lui pour savoir *s'il était en état de péché* parce que la corruption du siècle et les tentations auxquelles lui-même était en proie lui faisaient désirer la mort, et si le cas d'adultère était le seul dans lequel il fût permis à un mari de répudier sa femme. « C'est que Belzius désirait en effet se défaire de son acariâtre moitié. » Il mandait quelque temps après à Hempel, recteur à Freiberg, que Weller l'avait retiré de la gueule de l'enfer, qu'il l'avait réconcilié avec la vie, et que pour s'éclairer des conseils de ce saint homme il l'aurait, s'il avait été nécessaire, été chercher jusque dans les Indes et parmi les Garamantes [3]. Dans la préface de l'écrit qu'il publia en 1572 *, le même Belzius se plaint toutefois de nouveau de son dé-

[1] V. la préface de la Postille de Weller. — Opp. III, 215 et s.

[2] Sed hæc jam felicitas sublata est, et secutæ sunt horrendæ omnium rerum confusiones et voluntatum distractiones, tristissima denique Theologorum certamina. Verumtamen in his sævissimis temporibus hac nos consolatione ac spe erigamus, lætissimum illum liberationis nostræ diem instare, quem omnes vere pii et afflicti θλιβομενοι και στενοχωρουμενοι ardentibus votis exoptant. Cod. Manh. 359, n. 12.

[3] Milisch Kirchen-hist. von Freiberg. C 242. — Welleri Opp. III, 202.

* Von der Bekehrung des Menschen.

goût de la vie. « Mes péchés, la méchanceté du monde, le déplorable désaccord et les querelles de nos docteurs, enfin ma mauvaise santé, ces quatre choses ensemble m'ont inspiré un tel dégoût de la vie, qu'aujourd'hui je ne désire rien tant au monde que de mourir le plus tôt possible en Jésus-Christ. » Dans un autre ouvrage imprimé en 1574, Belzius décrit de la manière suivante la situation du protestantisme allemand : « Les personnes pieuses voient avec douleur comme partout, dans toutes les classes, règnent la confusion et un épouvantable désordre. Et en effet, les plus horribles péchés ont inondé la société entière, et, tel qu'un immense déluge, s'élèvent jusqu'aux nues et obscurcissent le ciel : voilà pourquoi, depuis plusieurs années, la lumière du soleil nous paraît si blafarde, et le ciel si sombre et si triste. » « Il n'y a plus, ajoute-t-il, de justice, de charité, de vérité, ni de bonne foi en Allemagne : les plus révoltantes iniquités, les plus infâmes turpitudes y sont aujourd'hui considérées comme des gentillesses, et chez plusieurs même comme des vertus. » Belzius continue en ces termes :

« Désirez-vous voir réunie dans un même lieu toute une popu-
» lation d'hommes sauvages, grossiers et impies, chez lesquels toutes
» les espèces d'iniquités sont de pratique journalière et pour ainsi
» dire à la mode : allez dans celles de nos villes luthériennes où se
» trouvent les prédicateurs les plus estimés et où le saint Évangile
» est prêché avec le plus de zèle ; c'est là que vous la trouverez. »
Les sermons sur la pénitence sont rares aujourd'hui dans le monde ; c'est qu'on ne trouve plus d'auditeurs qui consentent à les entendre. Un prédicateur vient-il à manquer quelque part : il faut voir le mal qu'on se donne et les précautions qu'on prend pour que celui qu'on engage ait la parole douce, les mœurs faciles, et sache voir et palper les plus dégoûtantes plaies sans que le cœur lui soulève, tels que doivent être ceux qui, suivant saint Paul, auront encore la direction des âmes dans les derniers temps du monde. Chez les princes, les grands, les nobles et les personnes riches de nos villes, l'on possède une singulière habileté dans l'art de modérer le zèle trop bouillant des jeunes prédicateurs. On ne néglige d'abord rien pour les attirer, afin de leur faire la leçon. Ce premier point obtenu, il n'est pas difficile de faire tomber la conversation sur M. le pasteur un tel : « C'est un prédicateur indiscret, imprudent et into-
» lérant, dit-on; un singulier homme, qui ne sait en rien se ren-

» dre agréable à ses auditeurs, et dans l'intérêt duquel on ne se sent » pas non plus disposé à faire de grands sacrifices. » — « M. le pas- » teur B., son confrère, est bien autrement habile! Il met tant de » prudence et de doux ménagements dans ses sermons, qu'il n'est » personne, bons et mauvais, qui n'y éprouve du plaisir. Il n'atta- » que la conduite de personne, ne se fâche point et ne s'emporte » point, comme font plusieurs de ses confrères; ou si parfois il élève » la voix, ce n'est jamais que contre les batteurs en grange, les bû- » cherons, les manœuvres et autres petites gens de cette espèce. Les » princes, les seigneurs, les magistrats et en général les person- » nes notables ont l'intelligence ouverte, comprennent à demi » mot et sont faciles à instruire dans les choses divines: c'est donc » une maladresse de leur parler comme à de grossiers paysans sans » intelligence ni délicatesse. » Et pour que le nouveau pasteur se pénètre bien l'esprit des instructions qui lui ont été données en cette manière, il faut qu'il s'asseye à la table du Seigneur le plus souvent que faire se peut, et consacre tous ses instants, jusque bien avant dans la nuit, à la fréquentation de ce monde dont les oreilles sont si délicates et la bienveillance si utile. Que si la faveur du Ciel leur accorde, à ces puissants seigneurs, que leur pasteur se laisse guider par ces conseils, il ne leur reste plus rien à désirer, leur religion est pleinement satisfaite. — « C'est un malheureux siècle que celui où le sage est réduit à se taire. *Amos*, v. » Le Saint-Esprit voit avec peine qu'un certain nombre de pasteurs, dont les sentiments sont d'ailleurs louables, se découragent de prêcher et d'écrire pour des ingrats, et se contentent de pleurer et de gémir. Car s'ils ne sont point persécutés par le monde, ils le sont par leurs propres confrères, au grand scandale des âmes honnêtes. — Et puis c'est notre excellent Évangile qui pâtit de toutes ces misères! Parce que le pasteur n'ose desserrer les dents, de peur d'offenser ses pieuses ouailles; parce qu'il absout à tort et à travers, et que forcément ou de plein gré il admet indifféremment à la Table Sainte les hommes pieux et les impies, il faut aussi que Dieu se montre satisfait et se taise; et en effet ces excellents ministres ne sont-ils point payés pour cela? Malheur à celui qui se permettrait de faire entendre un seul mot de réprimande! La piété, l'honnêteté, l'humilité, tout ce qui autrefois plaisait tant au Seigneur dans la personne du saint homme Job, est aujourd'hui considéré, sinon comme péché, du moins comme une marque d'extravagance. « Les bonnes œuvres » ne sont pas seulement inutiles pour le salut de nos âmes; elles » y sont même nuisibles: voilà ce qu'on ose aujourd'hui proclamer » du haut de la chaire et au nom de l'Évangile! » *Probitas laudatur et alget*. Quiconque, aujourd'hui, n'a plus d'autre mérite que

d'être un vrai chrétien, peut s'enfermer chez lui, il ne saurait être bon à rien. »

« Un grand nombre de pasteurs, continue Belzius, ne sont occupés qu'à sauvegarder leurs intérêts et leur vie : les conseils que nous ont donnés Luther et Weller de prêcher la Loi plus que l'Évangile, et de reprendre plus que de consoler, ont peu de valeur à leurs yeux. Nos docteurs ne vivent pas autrement que le monde, et sont souvent plus mondains que le monde lui-même. « Ah ! si la robe de pasteur ne recevait pas, chaque année, une bonne doublure neuve de deux ou trois cents florins, combien n'en verrait-on pas s'empresser de s'en défaire ! Il est facile de voir comme ce vêtement les gêne. Par la négligence que nous mettons à prêcher, et par le scandale que nous donnons dans notre conduite, nous sommes nous-mêmes en partie cause de tout le mal qui se fait dans le monde. » — « Ce n'est pas sans motifs, dit-il plus loin, qu'on se plaint des *prédicants* qui fulminent contre les vices de leurs auditeurs et ont eux-mêmes des mœurs antichrétiennes ; et il ne faut pas s'étonner si la parole évangélique est aujourd'hui si peu goûtée, et si nos églises périclitent et sont partout en décadence ! » — « Tous, dit enfin Belzius, jeunes et vieux, tous sont remplis de souillures et de péchés ; » — « et cependant il n'est personne qui consente à ce que l'Esprit-Saint le reprenne ! On est prodigue de belles paroles : plût à Dieu qu'on le fût également en actes louables ! et plût à Dieu, surtout, que mes reproches ne fussent point fondés et ne fussent pas dépassés par la réalité [1] ! »

Cet aspect de la triste situation où se trouvait réduite la nouvelle église, qui avait failli mettre au tombeau le curé d'Allerstaedt, y mit en effet le pasteur Réphum, voisin et contemporain de Weller. Réphum avait introduit la Réforme à Œlnitz et dans les contrées avoisinantes, et était en grande estime près de Luther et de Mélanchthon, qui, dans une de ses lettres, le cite comme un des prédicateurs les plus recommandables par la science et la piété. Plus de vingt ans après la propagation de la doctrine nouvelle, Réphum publia un

[1] Belzius vom Jammer u. Elende menschl. Lebens Kurzer Unterricht aus dem 90. Psalm. Leipzig 1575. C. 6 — D. 6.

catéchisme pour les adultes, « parce que, disait-il, l'expérience lui avait montré qu'un grand nombre de laïques, bien qu'ils assistassent depuis tant d'années à la prédication de la sainte parole, ne savaient pas néanmoins au juste de quelle manière on peut se sanctifier, et se guidaient conséquemment à cet égard d'après de simples conjectures. » Réphum profita de ses bonnes relations avec les chefs de la Réforme, pour leur adresser de pressantes, mais inutiles représentations sur la nécessité de rétablir dans l'Église l'ancienne excommunication, de manière à opposer une digue à l'accroissement incessant de la démoralisation. « Ayant un jour été plus particulièrement frappé de l'indifférence de ses auditeurs, indifférence qui, dit-il, ne pouvait être que le résultat et la marque d'un grossier mépris de la sainte parole, il en fut si douloureusement affecté, qu'il tomba malade et mourut peu de semaines après [1]. »

VIII.

Les Réformateurs Hessois (Marbourg):

GERHARD GELDENHAUER, JEAN DRAKONITES, JEAN RODUPHANTA AVEC ECKARD LUNCKER ET JUSTUS ALBER, DENIS MELANDER, JEAN LENING, ANDRÉ HYPÉRIUS, WIGAND ORTHIUS, LÉONARD CRISPINUS, BARTHOLOMÉE MEYER.

Le protestantisme avait alors pour pépinière et pour centre, dans la Hesse et les comtés d'alentour, l'Université de Marbourg, qu'on venait de doter du produit de la confiscation des biens ecclésiastiques; car la haute école de Meissen ne fut érigée qu'en 1607. En 1529, il s'était déjà établi deux imprimeries à Marbourg, et le nombre des étudiants était en voie d'augmentation, tellement qu'en 1531, on en immatricula 106, et en 1545 154 [2]. Après la mort de Lambert

[1] Schwindel thesaurus Biblioth. Norimb. 1739. IV, 166.

[2] Le personnel enseignant de l'Université de Marbourg se composait, lors de l'ouverture de cette haute école, ainsi qu'il suit : il y avait les trois professeurs de théologie François Lambert d'Avignon, Adam Crato (Krafft) de Fulde, et

et le départ de Schnepf, appelé comme réformateur dans le pays de Würtemberg, il ne resta plus à Marbourg des anciens réformateurs que le seul Adam Krafft, à qui l'on donna en 1534 pour nouveaux collègues, Gerhard Geldenhauer de Nimègues et Jean Drakonites. Geldenhauer, dont il a déjà été question à propos d'un écrit d'Érasme que, dans l'intérêt de la nouvelle doctrine, il s'était permis d'interpoler dans un des siens ; Geldenhauer nous est représenté par le savant humaniste de Rotterdam comme un ivrogne et un tribun séditieux et furibond[1]. La scission qui s'était alors déjà opérée dans le sein de la Réforme, ne tarda pas à se faire également sentir à Marbourg, Geldenhauer, qui comme feu Lambert penchait vers le zwinglianisme, s'y trouvant en opposition avec Drakonites. Dans la préface écrite de sa main qui accompagne le livre de Lambert *Du règne de Jésus-Christ* dont il s'était fait l'éditeur, il manifeste déjà son déplaisir au sujet des contentions religieuses qui ne cessaient d'affliger la nouvelle église, et félicite les Protestants du bonheur qu'ils lui devraient de posséder enfin, dans l'écrit de Lambert, un ouvrage véritablement édifiant. « L'acharnement qu'on met à la controverse, a fait enfanter, dit-il, dans ces dernières années, des myriades de volumes; mais que de tout ce fatras on vienne à retrancher les grossières bouffonneries, les vaines répétitions, les phrases vides de sens et les fanfaronnades ampoulées, qu'y restera-t-il ? Du papier blanc. » — « Tous ces gens-là nous ont assez prouvé qu'ils ne savaient se servir de leur langue et de leur plume que pour déchirer le prochain[2]. »

Erhard Schnepf de Heilbronn ; le professeur de langue hébraïque Sébastien Nouzenus de la Flandre ; le professeur de droit civil Jean Ferrarius Montanus ; le poète et le professeur de médecine Curicius Cordus ; les professeurs d'humanité, de littérature ancienne, de dialectique et d'éthique Hermann de Busche de la Westphalie, Jean Lonicer d'Eisleben, Nicolas Asclepius Barbatus de Cassel, et Reignard Lorich de Hadamar ; et enfin le professeur de médecine et de mathématiques Thomas Zeper de Clèves. Plus tard il y eut encore Eoban Hesse, Drakonites, Hyperius, Wigand Orth, Jean Oldendorp, Wigand Happel, Jean Dryander, Janus Corearius, Justus Belsius, Benoist Aretius, Pierre Paganus, etc.

[1] Nebulo seditioni natus, ebriosus et furiosus morio : telles sont les qualités que lui reconnaît Érasme. V. la lettre de ce savant à Mélanchthon. Corp. Ref. II, 289.

[2] F. Lamberti Avenion. de Regno Christi libri III ed. Geldenhaurius. Wormatiæ 1538. A. 2. — Le reproche d'Érasme avait-il eu pour résultat d'éclairer

— Si la mort ne l'avait surpris en 1542, Geldenhauer aurait pu, dans les années qui suivirent, voir ce caractère de la littérature protestante continuer de se développer et devenir conséquemment plus manifeste encore.

Drakonites, de Karlstadt dans la Franconie, étudia d'abord à Erfurt et plus tard à Wittemberg, prêcha, dès 1522, la Réforme à Miltenberg; puis, étant retourné à Wittemberg, y prit le grade de docteur en théologie et devint ensuite pasteur à Waltershausen en Thuringe. Mais il eut à essuyer ici tant de contrariétés, et de la part de ses auditeurs, qui refusaient de lui payer ses émoluments, et de la part du bailli, qui lui était hostile, qu'il songea bientôt à se retirer et se retira en effet, après que Luther eut fait, auprès de l'Electeur, pour changer ces dispositions malveillantes une démarche inutile. Occupé à préparer l'édition d'une Bible polyglotte, il vécut pendant quelque temps à Eisenach, où, pour se disculper du reproche de papisme que lui avaient attiré ses rapports avec Wizel, il publia une profession de foi [1]. A peine fut-il ensuite installé à Marbourg, que son attachement à la doctrine luthérienne de la justification le mit aux prises avec son collègue Théobald Thamer, qui accusait au contraire cette doctrine d'être cause de toute la corruption régnante. Drakonites soutint, en chaire, que Thamer était éternellement damné et qu'il méritait d'être publiquement battu de verges et chassé de la ville, et termina son discours en donnant à tous les diables les Papistes, les Anabaptistes, les Hypocrites, Thamer et toutes les bonnes œuvres du monde. « Je consens, s'écria-t-il, à ce

Geldenhauer sur le vrai caractère et les effets de la littérature protestante? Tot vulgo, dit Érasme, volitant dentatissimi libelli, plenique amarulentia et convitiis tam acerbis, ut non temere quidquam simile reperias apud Ethnicos; et nobis toties jactant admirabilem illam mansuetudinem, quæ percussa dextra maxilla percutiendam præbet lævam. Sibi tutum esse volunt, in episcopos, reges ac principes quidquid libet convitiorum effundere; experiatur, qui velit, an, si simili modo debacchetur in ecclesiasticas ut magistratus ipsorum, impune sit ablaturus. Ep. ad fratres Germ. inf.

[1] Wizel croyait lui-même, encore en 1532, voir un antiluthérien, un ami dans la personne de Drakonites. Il écrivait, en 1531, à Balthasar Raid : Quando non Crotum, quando non Draconitem, Petreium, Urbanitem cæterosque refragatores dente Theonino rabidoque arripitis? Et en nov. 1532, il disait à Drakonites lui-même, au sujet du libelle que Justus Jonas avait publié contre lui : Tu in eadem pæne navi es, audis transcriptor scripturæ, audis μωρός, audis Cato post duos, adeo nihil est, qui non Luderanus est. Wicelii epp. O. 4; Z.

que ma langue s'attache à mon palais et à ce que mes doigts se refusent pour toujours à soutenir une plume, si je néglige jamais, dans mes sermons ou mes écrits, de placer le Sauveur au-dessus de Moïse, et d'élever jusqu'au ciel [1], par mes consolations en Jésus-Christ, les malheureux chrétiens enfoncés jusqu'en enfer par les menaces de la Loi. » — Les auditeurs des deux pasteurs prirent part à ces débats, et, sous les noms de *Drachianiens* et de *Thaméristes*, chamaillèrent également les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'en 1547, fatigué des tracasseries qu'on ne cessait de lui susciter, Drakonites quitta brusquement Marbourg, si brusquement qu'on l'accusa d'avoir abandonné sa paroisse sans congé.

On peut voir, d'ailleurs, par les aveux échappés en 1542 au pasteur de Marbourg Jean Rosenweber (Roduphanta), que Thamer n'était pas le seul qui eût été frappé de la mauvaise disposition des esprits chez les Luthériens de cette ville. « Que si nous arrêtons nos regards, dit-il dans un de ses écrits, sur ce qui se passe chez les Evangéliques, nous ne trouvons, chez la plupart, que sécurité, abus de la liberté chrétienne, cupidité, suffisance, et surtout ingratitude, blasphème et mépris de la sainte parole [2]. » Trois ans plus tard, Justus Alber,

[1] V. Strobel, Neue Beitr. z. Liter. IV. 1. p. 45. 51. 63. 67. — Billikan écrivait le 13 nov. 1547, de Marbourg au duc palatin Otton Henri touchant les premiers résultats du débat : « Les théologiens se sont chamaillés, la semaine dernière, à l'académie, à la chancellerie et même en chaire dans les temples. L'un d'eux, le nommé Théobald Thamer, qui est un jeune homme fort instruit, fort pieux, fort modeste et fort doux, a dit publiquement que la foi sans les œuvres n'avait aucune valeur, ne pouvait ni nous justifier, ni conséquemment nous sauver, et que toute doctrine qui prétendait le contraire, était une doctrine fausse. Le Conseil ducal, ayant eu connaissance de ces assertions, a fait suspendre le cours, la prédication et les controverses du jeune prédicateur jusqu'à l'arrivée du prince, après quoi Thamer s'est aussitôt mis en route pour Wittemberg, afin d'y expliquer son différend. » Neubourg. Arch. Fasc. 25.

[2] Roduphanta : Ausl. d. Proph. Joel. Marburg 1542. F. 2. — Le diacre Eckard Lüncker, en prononçant en 1554 à Marbourg l'oraison funèbre de son ancien pasteur Jean Rosenweber, fit à ses coreligionnaires les reproches suivants : « Vous méprisez le divin sacerdoce, vous frustrez les ministres de l'Évangile de ce qui leur appartient, et vous vous montrez sans entrailles pour les pauvres, qui sont les amis de Dieu. Autrefois les serviteurs de l'Église et les pauvres étaient entretenus au moyen de la dîme ; aujourd'hui, dans ce malheureux siècle, dans ce siècle voisin de la fin du monde, au lieu de payer la dîme à l'Église, on l'a dépouillée de ses biens, et on laisse misérablement mourir dans le dénûment et les pasteurs et les pauvres. — Et puis, que de gens ne voit-on pas aujourd'hui, hommes et femmes, vous le savez, mes frères, qui demandent

pasteur à Gladenbach dans les environs de Marbourg, avouait également « que tous les honnêtes gens se plaignaient, et se plaignaient avec raison, que le monde se fît chaque jour plus dissolu, plus insolent et plus impie, de sorte que le siècle précédent pouvait passer à juste titre pour l'âge d'or en comparaison du temps présent. » Alber attribuait, à la vérité, cette corruption à l'abolition de l'excommunication par le pouvoir temporel, ainsi qu'on le peut voir dans la citation suivante :

« Les Évangéliques protestants ont aboli l'excommunication, ou l'ont du moins tellement laissée tomber en désuétude, que personne chez eux n'en a plus la moindre crainte, et qu'on s'en moque même pour ainsi dire. Que s'il arrive encore parfois à l'autorité religieuse d'y vouloir recourir, vient aussitôt le *veto* du prince ou du gouvernant quel qu'il soit, qui s'imaginerait être lésé dans ses droits et sa dignité s'il consentait à ce que ses sujets fussent justiciables d'un autre tribunal que du sien; et, au lieu de consentir à ce qu'un délit contre la religion soit frappé d'une peine religieuse, on soumet le délinquant au jugement d'un tribunal civil. Mais qu'on juge ce que doit être la répression, quand le magistrat civil ou, pour mieux dire, le valet civil est lui-même, comme il arrive le plus souvent, négligent à remplir ses devoirs de religion, et répréhensible conséquemment au même titre que celui qu'il doit juger; quand il se laisse influencer par des considérations étrangères aux intérêts de la justice et du bien, ou quand il a plus de sympathie pour les laïques que pour les ministres de l'Évangile, qu'il traite aussi, sans doute, ainsi que font tous ses pareils, de calotins et de cafards? Et toutefois le prince ne doute point que justice n'ait été faite, et que tout ne se passe pour le mieux! Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Il n'est malheureusement que trop évident que les censures ecclésiastiques n'ont plus le moindre crédit; et dès lors que la sainte parole et ses ministres manquent de considération et d'appui, comment veut-on que toutes les espèces de maux ne prennent point le dessus[1]? »

Drakonites, dans les sermons qu'il tint à Marbourg, fit en-

sérieusement « à quoi leur peut servir l'Évangile, quel avantage il peut leur revenir d'avoir assisté au prêche, et quel intérêt ils ont à s'occuper du sort de leurs pasteurs, de ces calotins comme ils les appellent! » Il n'y a plus de piété parmi nous; le scandale au contraire abonde; les pourceaux d'Épicure nous envahissent : que Dieu nous ait en miséricorde! »

[1] Eine merkliche Predigt d. heil. Augustin an d. Richter mit einer christl. Vermahnung (von Justus Alber von Volmarsen, Pfarrer zu Gladenbach) Marburg 1545. B; C. 5.

tendre des plaintes analogues, se consolant toutefois par la pensée que les choses ne pouvaient aller autrement « dans des temps si voisins de la fin du monde. » — « Les peines et les travaux des prédicateurs évangéliques sont, chez le plus grand nombre, absolument sans résultats, et en produisent même de si peu satisfaisants chez le petit nombre de personnes bien pensantes, qu'on est réduit à dire aujourd'hui, non plus : *Je vois une église chrétienne, mais je crois à une église chrétienne.* » — Les prédicateurs chrétiens sont tous persuadés, dit-il plus loin, que de prêcher est, aussi bien que tout le reste, absolument inutile, puisqu'il n'en paraît aucun bon résultat; car

« Que veut-on que fassent ces excellents prédicateurs, si toutes les peines qu'ils se donnent pour nous reprendre et nous rappeler à nos devoirs, loin de nous amender, ne servent qu'à nous rendre pires, qu'à nous inspirer des sentiments de haine contre la sainte Parole et ses ministres? Ce n'est point la négligence et la mollesse, mais le trop de zèle qui fait aujourd'hui mépriser et disgracier les pasteurs. On se conduit à leur égard comme fit autrefois la race de Caïn à l'égard du saint homme Noë. Il n'est pas un stupide manant, pas un jeune drôle, qui aujourd'hui ne croie au-dessous de sa dignité de se soumettre aux censures de l'Évangile. Il est si peu de personnes qui s'occupent sérieusement de la parole de Dieu, que ce n'est point exagérer que de dire que nous comptons dans nos églises plus de contradicteurs et de dénonciateurs que d'auditeurs et de disciples. C'est en cet état précisément, suivant ce que nous apprend l'Écriture, que se trouvait l'espèce humaine quelque temps avant le déluge. — La perversité du monde a de nos jours tellement pris le dessus, qu'il n'est personne qui ne considère ce siècle comme le pire qui ait jamais été, et qui ne soit convaincu que la fin du monde et le jugement dernier ne sauraient plus longtemps se faire attendre[1]. »

Après avoir passé un certain nombre d'années à Lubeck, Drakonites fut appelé à Rostock en qualité de professeur de théologie. Le magistrat, quelque temps après son arrivée dans cette ville, ayant voulu le faire nommer surintendant, tous les autres pasteurs protestèrent énergiquement contre

[1] Drakonites von rechter Lehre wdr. alle Verklægér. Tübingen 1544. B. 6; C; C. 2; D; E. 2. — Gottes Verheissungen von Jesu Christo. Lübeck 1548 : vom Licht der Heiden, A. 3; vom Herrn, der Zion baut, A. 3; von Gott, der helfen wird, Vorr.

ce choix, prétendant que Drakonites était un Antinomien, qui avait osé dire en chaire « que les chrétiens n'ont rien de commun avec la Loi, que c'était offenser Dieu que de la prêcher, que Moïse n'avait qu'à s'adresser au bourreau, etc. » Drakonites avait d'ailleurs, aux yeux de ses collègues, le tort d'avoir pris parti contre eux dans la querelle qu'ils avaient avec le Conseil au sujet de la destitution récente de Heshusius et d'Eggerdes. Cependant, malgré toutes ces protestations, il ne fut pas moins nommé surintendant par décision expresse du Conseil. Le peuple ayant sur cela pris fait et cause pour ses pasteurs, on invoqua la médiation de plusieurs théologiens étrangers à la ville; et, comme tout ce qu'ils tentèrent pour calmer le tumulte et rétablir la paix demeura sans résultat, Drakonites se décida finalement de lui-même à se retirer, ce qu'il fit en 1560 [1]. Il s'arrêta de nouveau quelque temps à Wittemberg, et fut ensuite nommé évêque luthérien de Pomesan par le duc de Prusse. Il ne demeura toutefois que peu de temps dans son évêché : il retourna à Wittemberg pour s'y occuper de l'impression de sa Bible polyglotte; et comme, malgré ses sollicitations pressantes et réitérées, le duc n'avait pu obtenir de lui qu'il retournât à son poste, il prit enfin, en 1564, le parti de lui envoyer son congé. Drakonites passa les deux dernières années de sa vie dans la tristesse et le découragement, voyant que le manque d'appui ne lui permettait pas de mener à bonne fin le grand travail auquel il avait consacré tant de veilles et de pénibles travaux [2].

Deux hommes qui, par leur position auprès du Landgrave et par la confiance de ce prince, eurent la plus grande influence dans l'église nouvellement organisée de la Hesse, c'étaient Denis Mélander et Jean Lening. Le premier, après avoir déposé l'habit de dominicain qu'il avait porté dans un couvent d'Ulm, sa ville natale, travailla d'abord à la propagation du protestantisme dans la Souabe et dans le Palatinat, et fut ensuite appelé à Francfort, où, le 4 juin 1524, il tint, dans l'église de Saint-Barthélemy, le premier prêche luthérien qu'on y eût entendu. Pendant les pre-

[1] Grape, evangel. Rostock. p. 382. — Molleri Cimbr. liter. II, 158.
[2] Voigt, Briefwechsel d. Herzogs Albrecht in Preuszen. p. 220, 232.

mières années qu'il passa dans cette ville, il employa, pour battre en brèche l'édifice de l'ancienne Église, tous les artifices que la démagogie religieuse offrait à ses adeptes. Ainsi, le premier jour de l'an 1533, il menaça, en chaire, d'excommunier le pape, le clergé catholique et tous leurs adhérents, si dans un délai donné ils ne suspendaient pas leur culte; et en effet, après l'expiration du délai, il prononça réellement son anathème, ainsi qu'il l'avait promis, et somma la Commune, avec le bras tendu et le poing fermé, d'achever la transformation religieuse que le Conseil avait commencé, mais ne poursuivait point, à son gré, avec assez d'activité. Il y eut en même temps, à cause de ses sympathies zwingliennes, une lutte fort vive à soutenir contre ses collègues, s'attira la réprimande du Magistrat par les rapports qu'il entretenait avec les personnes du sexe, promit solennellement le mariage à une personne qu'il délaissa quelque temps après, et, en 1534, donna sa démission, après quoi il alla se fixer dans la Hesse[1], où il devint prédicateur du Landgrave. Il eut soin, dans cette nouvelle position, de cacher à ceux de Wittemberg ses opinions zwingliennes, signa sans balancer les articles de Smalcalde, quoiqu'ils continssent sur la Cène des principes contraires à sa manière de voir, et, tant par le relief que lui donnait son titre de réformateur d'une ville impériale si considérable, que par le crédit dont il jouissait auprès du Landgrave, se posa comme un des principaux soutiens de l'église protestante en Allemagne. Il avait, en 1539, déjà successivement épousé trois femmes, qui toutes trois vivaient encore, et dont il avait répudié les deux premières sans aucune formalité judiciaire[2]; aussi se trouvait-il à la tête des théologiens Hessois qui approuvèrent la bigamie de leur prince. Il signa, avec quatre de ses collègues, l'avis favorable de Luther et de Mélanchthon, présida lui-même aux épousailles de Philippe avec Marguerite Von der Saal, et fut jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1561, un des fidèles et dévoués partisans de cette femme.

[1] Kirchner, Gesch. d. Stadt Frankfurt a. M. II, 79. — Ritter, Evang. Denkmal d. Stadt Frankfurt. p. 86 et s.

[2] Le théologien suisse Rodolphe Walther, qui mande le fait à Bullinger, qualifie Mélander : Virum quavis cruce dignum. Epp ad Ref. Helv. vel ad eos scriptæ ed. Fueslin. p. 198, 205.

L'autre, Jean Lening, ex-prieur de Chartreux, homme haineux et violent, au dire du chancelier Brück, était premier pasteur à Melsungen. Suivant la peinture que nous a laissée de lui Mélanchthon, il était monstrueux de corps et ne l'était pas moins d'esprit et de cœur; fort décrié d'ailleurs à cause de sa brutalité à l'égard de sa femme, et fort inconstant aussi dans ses opinions religieuses. Il fut même l'objet d'accusations plus graves encore de la part de Mykonius, qui le traitait d'entremetteur, et manifestait la crainte qu'il n'empirât la situation déjà passablement déplorable où se trouvait l'église de Mülhausen [1]. Lening fut le directeur de Marguerite Von der Saal : il composa pour elle, peu de temps avant la célébration de son mariage, un opuscule, sous le titre de « *A la chaste et honorée demoiselle et bien aimée sœur en J.-C., Marguerite Von der Saal,* » dont le manuscrit existe encore, et dans lequel il cherche à combattre les scrupules de cette dame en lui citant tout ce qu'il avait pu trouver, dans les Saintes-Écritures, de passages en apparence favorables à la bigamie. Ce vieillard, ayant perdu sa première femme, épousa encore, quoique septuagénaire, une servante de Marguerite.

Melander et Lening, avec douze autres théologiens hessois, parmi lesquels se trouvaient Winter, Kymeus et Balthasard Raidt [2], signèrent, en 1544, une consultation dans laquelle, après avoir traité de la question des conciles, ils dépeignirent la situation de la nouvelle Église, et signalèrent la nécessité d'une réforme, « dont jusque là, disait-il, la promesse n'avait pas encore été réalisée dans la société protestante. »

« Il n'est pas aujourd'hui, y est-il dit quelque part, un pasteur ou un prédicateur de quelque considération qui ne reconnaisse que, de toutes ces bonnes ordonnances, il en est à peine quelques-unes qu'on ait réussi à établir dans notre Eglise; que les Juifs, les Anabaptistes, les blasphémateurs, les adultères, les ivrognes, etc., peuvent tous en toute liberté s'y livrer à leurs pratiques immorales

[1] Miconius dit à son sujet : Nunc enim Hessus illic dominatus (Mulhusii) et lenones Leningi ac alii quidam factiosi haud dubie turbaturi essent miseram ecclesiam istic vix plumatam si ille (Menius) nunc abstraheretur. — Ille (Menius) solus, qui ad Visurgim propugnat nostra castra, ne lenonum et Dionisorum (Melander) vesania nostris noceat. Corp. Ref. IV, 709. V, 72.

[2] Raidt, et non Faidt, comme il est dit dans Neudecker.

et impies, de sorte qu'il y reste à peine une trace d'honnêteté, de discipline et d'excommunication chrétienne. » — « Nous qui, grâce au Ciel, possédons dans toute sa pureté la doctrine évangélique, nous nous conduisons comme si nous étions dégoûtés de la vérité : nous sommes lâches, indifférents, ingrats ; nous vivons dans l'impénitence, et ne faisons aucun effort ni pour remplir les devoirs de notre état, ni pour régler notre vie suivant les préceptes de la loi divine. Les seuls biens que dans l'Evangile nous ayons trouvés à notre convenance, ce sont les biens de l'Eglise et la liberté charnelle. Que Dieu nous vienne en aide[1] ! »

Le théologien le plus distingué que possédât l'Université de Marbourg pendant le XVIe siècle, c'était, sans contredit, André Hypérius, d'Ypres, qui, en 1544, succéda à Geldenhauer, devint, en 1560, avec le jurisconsulte Aldendorp, réformateur de cette école, dans laquelle, ainsi que dans le reste du pays, il fit ensuite prévaloir la doctrine zwinglienne, non pas toutefois sans une certaine réserve. C'est lui, c'est sa réputation qui attirait alors à Marbourg un si grand nombre d'étudiants étrangers, d'étudiants suisses surtout ; et c'est sans doute en cette considération que les surintendants luthériens tolérèrent, tant qu'il vécut, les prédicateurs calvinistes dans la Hesse[2]. Une des qualités par lesquelles il se fit le plus remarquer, une qualité qui le rendit une sorte de phénomène au milieu des autres théologiens luthériens[3] de son époque, c'était l'éloignement qu'il avait pour les querelles théologiques, et le soin avec lequel il s'efforça toujours de les éviter. Il n'y réussit toutefois pas toujours, et eut par exemple, relativement à la doctrine de la Cène, un démêlé avec Thamer, qui lui avait reproché ses opinions zwingliennes, et qui, parce qu'il s'était en même temps permis de s'attaquer à la doctrine protestante de la justification et à la confession d'Augsbourg, fut destitué, en 1549, par ordre exprès du prince. Plus heureux que Mélanchthon, Hypérius fut dès lors et demeura jusqu'à

[1] Neudecker, Urkunden aus d. Reform.-Zeit. Cassel 1836. p. 685, 691.

[2] Brief Pincier's an Bullinger ap. Fueslin. p. 476.

[3] Horum enim (hodiernorum doctorum) fere omnium nervi eo sunt accommodati, ut novis dissidiis excitandis vel antiquis vulneribus refricandis ex aliorum profligatione sibi laudem concilient. — Puisse-t-on, observe le biographe, ne point fournir ainsi des armes aux Jésuites pour combattre le protestantisme, nec mutuis morsibus ac lanienis consumpta labefactaretur ecclesia. V. Comm. Hyperii in epp. Pauli ed. Mylius. 1581.

la fin de sa vie, en matière de théologie, la première autorité dans toute la Hesse. L'opinion qu'on avait de lui était telle, que personne ne doutait que son départ de Marbourg ne fît aussitôt tomber l'Université, alors florissante, de cette ville, au rang d'une simple école provinciale [1]. On lui doit cette justice de reconnaître qu'il fit du moins contre-poids, autant qu'il était possible dans le cercle restreint de Marbourg, à « ces théologiens furibonds et bavards qui, sous le prétexte de défendre la saine doctrine, répandaient journellement parmi la foule avide de nouveautés leurs conceptions extravagantes et hardies [2]. » La mort, qui vint le frapper en 1564 au milieu de ces luttes passionnées des théologiens protestants, parut à bien des personnes un nouveau symptôme de la décadence de la religion et du progrès de la barbarie [3].

Les sentiments qui se développèrent dans Hyperius à la vue de la situation où se trouvait alors la nouvelle église (et les voyages importants qu'il fit en Allemagne et hors de ce pays lui fournirent l'occasion d'en prendre une parfaite connaissance), se trouvent exprimés dans ses écrits avec autant d'énergie que de vérité. Walter, de Zurich, lui ayant, en 1550, fait part des progrès de la doctrine nouvelle en Italie, Hyperius, en répondant à son ami, témoigne à la fois la joie que lui avait causée cette nouvelle, et le chagrin qu'il éprouvait en voyant que la foi et la charité diminuaient

[1] Leonard Crispinus, pasteur de Homberg, mandait en 1559 à Camerarius : Andreas Hyperius Marpurgum fortasse relinquet, nam se Lausannam vocari dicit lauto proposito stipendio. Hoc si fiet, actum plane esse de nostra Academia videbitur. Cod. Manh. 357, n. 250.

[2] Lettre de Crispinus à Camerarius (1559) : Matæologi nunc furiis perciti nihil non magnatum freti auxilio audent, imo et quidquid in buccam venit, effutiunt, atque prætextu et defensione veræ religionis in vulgus mutabile et supra modum novarum rerum avidum spargunt, ut vel hoc nomine gloriolam quandam et eruditionis nomen, imo umbram potius apud imperitiores venari possint. Cod. Manh. 357. n. 249.

[3] Crispinus écrivait encore, en 1564, au même Camerarius : Quid tandem fiet, si tot et tam præstantes viri (ut Hyperius) quotidie decedunt, et vix ulli ipsis pares succedunt? Barbariem certe et religionis veræ vastationem et oppressionem impendere nobis animus præsagit, quod utinam falsum sit. — Quanta perspicuitate et sinceritate, excepta cœna dominica, in qua Tigurinis, quam nostris erat addictior, hos libros (de methodo) composuerit et conscripserit, posteritas olim spero et videbit et judicabit. L. c. n. 260. 261.

à proportion que la doctrine se répandait davantage. « Je crains fort, dit-il, que Dieu ne finisse par nous reprendre son Evangile, pour le donner à d'autres peuples plus disposés que nous à en faire un bon usage. » — « A l'époque où les princes protestants étaient plus puissants qu'ils ne sont aujourd'hui, ajoute-t-il, notre pays fourmillait de gens qui faisaient parade du plus louable zèle, et qui parlaient tellement haut de leur amour pour l'Évangile et la sainte Parole, qu'on ne pouvait mettre en doute qu'ils ne fussent des vases d'élection : mais, hélas! aujourd'hui que les affaires ont pris une tournure moins favorable, ces mêmes gens ne se contentent pas seulement de montrer du dédain pour ce même Évangile, ils font encore tout ce qu'ils peuvent pour le déconsidérer aux yeux des autres, et, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, ne manquent pas de déverser l'injure sur les pasteurs et sur ceux qui les écoutent[1]. »

Hyperius non plus, en voyant ce qui se passait et se pratiquait dans la société protestante, ne pouvait, sans douleur, reporter ses regards sur l'état des choses sous l'ancienne Église, comparer, par exemple, l'indifférence, la dureté des Évangéliques pour leurs pauvres, avec les témoignages de tendre et affectueuse sollicitude que les catholiques, prêtres et laïques, prodiguaient aux indigents, et, en général, à toutes les personnes malheureuses et souffrantes. « C'est en vain, dit-il, qu'aujourd'hui l'on cherche à remuer les cœurs en faveur de l'indigence, tout le monde reste indifférent et froid, de sorte qu'on ne saurait douter que tout ce qu'il y avait autrefois de charité dans les âmes n'y soit maintenant éteint, oui, tout, jusqu'à la moindre étincelle. Et plût à Dieu que ce fût là le seul reproche qu'on puisse adresser à notre siècle! mais, hélas! il faut bien le dire, nous sommes en proie à des misères dont naguère on ne soupçonnait même point la possibilité. Qu'on parcoure les annales de l'histoire : vit-on jamais à aucune autre époque, comme cela s'est vu récemment parmi nous, un tel concours de calamités, de dissensions religieuses, d'effroyables hérésies, de cruelles persécutions, de famines et de

[1] Tempe Helvetica. VI, 633.

pestilences[1] ? » — « L'expérience journalière, dit-il plus loin, nous apprend qu'il n'existe plus parmi nous le moindre zèle pour la pratique des bonnes œuvres. Ou l'on ne fait plus de bien du tout, ou si l'on en fait encore quelque peu, c'est avec indifférence et en quelque sorte à contre-cœur. » — Hyperius croyait, en conséquence de cet état de choses, qu'il eût été convenable, sinon de passer entièrement sous silence la *foi seule* justifiante, au moins de la prêcher au peuple avec plus de réserve et de prudence, en ayant soin d'exciter davantage à la pratique des œuvres, pour lesquelles on ne montrait plus le moindre zèle, et d'essayer de tous les moyens pour faire naître dans les âmes une foi vivante et fructifiante[2].

En sa qualité de partisan dévoué de la doctrine fondamentale de la Réforme protestante, Hyperius se trouvait donc ici sous le coup d'un dilemme fort embarrassant : d'une part, il était forcé de regarder la prédication de cette doctrine, « de cette base de toute vie chrétienne, » comme un devoir, tandis que, d'autre part, il ne pouvait, en présence des faits, nier que la propagation de cette même doctrine n'eût partout pour résultat inévitable l'abandon plus ou moins complet de la pratique des bonnes œuvres[3]. C'est en vain qu'il se tourne et se retourne pour disculper la doctrine elle-même, en accusant tantôt les uns, tantôt les autres, le peuple, les prédicateurs, les adversaires et les hypocrites, qui, par leur mauvaise interprétation, induisaient le pauvre peuple en erreur et lui donnaient

[1] Hyperii varia opusc. theol. I. Basil. 1570, p. 871, 881. — Opusc. theol. II. Basil. 1583, p. 98.

[2] Deinde ad bona opera omnes revera deprehenduntur segniores, adeoque actiones charitatis passim frigent, aut prorsus jacent : hic, opinor, remissius, præsertim in concionibus ad populum, urgere locutionem illam de sola fide conveniet. Non quod prorsus excludendam omittendamve censeam (cur enim omittatur, quam probavimus semper veram, semper doctrinæ apostoli Pauli et sanctorum Patrum consentientem ?), sed quod nequaquam operæ pretium sit, deinceps tanta vehementia, quanta prius, apud multitudinem intonari. Siquidem status Ecclesiæ maximopere postulat, ut auditores, jam aliquo modo cessatores facti, ad studium bonorum operum incitentur, et quantum fieri potest, ad producendos veræ et vivæ fidei fructus reducantur. De hominis justificatione. Opusc. II, 734.

[3] Sed tamen fit modo nescio quo, apud plurimos, ut si quispiam disserit de fide absque operibus, sive de justificatione per solam fidem, gravia nascuntur offendicula. L. c. II, 724.

une conception fausse d'un dogme en lui-même si salutaire, il est finalement obligé de recourir à une sorte de système à bascule[1], et de prescrire aux prédicateurs d'appuyer ou de se montrer prudemment réservés sur ce qui concernait la justification, suivant la nature des dispositions qu'ils remarqueraient parmi leurs auditeurs. « Car il n'est que trop vrai, dit-il, que le plus grand nombre de nos auditeurs se montrent fort peu zélés quand il s'agit de faire le bien, que la pratique des bonnes œuvres est presqu'entièrement négligée, et que la discipline ecclésiastique est littéralement réduite à néant, même chez ceux qui tirent le plus de vanité de la possession de l'Evangile[2]. »

Hyperius cite comme un trait caractéristique de son époque, que, comme autrefois chez les Athéniens, à qui l'on reprochait de parler fort savamment de la vertu, bien qu'eux-mêmes n'en possédassent pas l'ombre, on s'entretenait et discutait partout sur la religion, qui cependant n'était pratiquée nulle part. « Il y a, dit-il, partout autour de nous, d'innombrables bavards qui, frappés d'une incroyable manie de disputer, ne peuvent souffrir que quoi que ce soit au monde puisse se soustraire à leurs attaques furibondes. » Et plus loin : « Nous entendons un grand nombre de personnes, et ce n'est pas sans une extrême douleur que nous entendons pareille chose dans ce malheureux siècle si fécond en dissensions religieuses, proclamer à haute voix que ces querelles entre gens d'église ne pouvaient manquer de provoquer quelques grandes catastrophes, et d'attirer par exem-

[1] Pro ratione temporum et circumstantiarum, alias magis, alias minus, præsertim in concionibus ad populum (nam intra scholarum parietes quæcumque res minore tractantur periculo) inculcabitur. L. c. II, 725.

[2] Revera omnes prope auditores pigri redduntur ad bene agendum, bona opera passim frigent, disciplina ecclesiastica concidit, etiam apud eos, qui cognitione veritatis maxime gloriantur : hic profecto conveniet propter aliorum malitiam aliorum infirmitatem et simplicitatem, aliquanto remissius particulam de sola fide intonare, et charitatis officia longe, quam antea diligentius promovere. Ita autem comparatum est, nulla doctrina tam vera, tam necessaria est ad salutem, quin ubi aliquandiu fuerit diligenter proposita, hominum partim malevolorum, partim segnium et imperitorum culpa intervertatur, ut offensiones inde non leves nascantur. — Ex his igitur nostram sententiam, qua pronuntiavimus, locutiones illas de sola fide et similes, modo magis, modo minus, pro ratione temporum et circumstantiarum in Ecclesia esse urgendas, arbitror clare comprobatam, neque temere à quoquam rejectum iri. L. c. II, 726. 727. 731.

ple sur l'Allemagne, et non-seulement sur l'Allemagne, mais même sur les nations voisines, tous les fléaux de l'anarchie et de la guerre civile; et assurer que le seul moyen de mettre un terme à tant de maux, c'était d'exterminer, jusqu'au dernier individu, la race des théologiens et des gens d'église[1]. » — « Avec cela, continue-t-il, que les rois, les princes et les grands sont tous constamment à l'affût des nouveautés, de sorte que s'ils apprennent que, dans tel ou tel autre coin de l'Allemagne il vient de paraître quelque nouveau prophète, ils ne sauraient plus avoir de repos qu'ils n'aient pris une exacte connaissance de tout ce qui concerne ce personnage. Afin donc d'être bien renseignés et de l'être avec détails, ils mettent aussitôt en campagne quelqu'homme de confiance : heureux celui qui le premier est en état de leur fournir ce qu'ils désirent! Qu'arrive-t-il, toutefois, après que leur curiosité a été satisfaite? Ou le nouveau docteur, pris en dégoût, est bientôt par eux vilipendé, injurié, persécuté; ou il est négligé et délaissé avec autant d'ingratitude qu'on avait d'abord mis d'empressement à l'entendre : car ce qu'ils ont à cœur, ce n'est, je le répète, ni la religion ni la piété, ce n'est que la nouveauté. » — « Il serait aujourd'hui fort difficile de trouver une seule ville allemande dans laquelle il n'y ait pas autant d'écoles, de sectes et d'églises, chacune portant le nom de son chef, qu'il s'y trouve de théologiens et de prédicateurs de quelque renom. Des cordonniers, des tisserands, des potiers, des voituriers, discutent et se querellent aujourd'hui librement et sans respect sur les choses divines, dans les cabarets et autres lieux publics[2]. C'est ainsi qu'on profane

[1] Audimus sane, et non sine ingenti dolore audimus hoc infelici tempore præsertim, quo enatæ sunt quædam de religione et ritibus ecclesiasticis dissidia, multos magna voce acclamare, ex hisce ecclesiasticorum dissensionibus prodire funesta, quibus tantum non universa colliditur Germania, et quibus implicantur multarum nationum homines, bella. Non ante, inquiunt, malorum, quibus premimur, habituri sumus finem, quam opprimantur theologi et ecclesiarum gubernatores, aut ad internecionem usque deleantur universi. Has et similes audiri voces, nimis compertum habemus. De sacr. studiis non deserendis. Opusc. I, 265.

[2] Quis autem ignorat, quanta nunc passim audacia simul et loquacitate vel abjectissimi quique opifices, et, si Deo placet, insulsæ, garrulæ et procaces mulierculæ, de doctrina religionis ac peregrinis quæstiunculis quotidie inter se curiosissime disceptent? — Quis omnes enumeraret? hi, inquam, omnes passim

la religion chrétienne ! Il arrive de là qu'il ne manque pas de personnes qui soupçonnent que l'édifice de la religion pourrait bien en définitive ne point être assis sur une base fort solide. Quoi qu'il en soit, d'innombrables auditeurs sont ainsi précipités dans la perdition éternelle ; car le peuple, inexpérimenté comme il est, ne sait plus, au milieu de la confusion qui règne dans la doctrine et l'Eglise, à qui s'en prendre ni à quoi se fixer. Qu'en résulte-t-il ? C'est que les uns tombent entre les mains des faux docteurs et se perdent dans un labyrinthe d'erreurs ; que d'autres, voyant que les savants et les sages ne se chamaillent pas avec moins d'animosité, et ne savent pas mieux s'accorder que le commun des hommes, désespèrent de jamais obtenir une solution à toutes ces questions qui cependant les intéressent si fort ; qu'il en est enfin qui, fatigués et découragés par la longueur de l'attente et par l'obscurité, le manque de certitude et les contradictions des réponses, prennent en dégoût les questions elles-mêmes, deviennent finalement indifférents pour tout ce qui se rapporte à la religion, et s'abandonnent à l'athéisme pratique, s'ils ne vont pas jusqu'à se faire les ennemis et les persécuteurs des personnes pour lesquelles la vérité n'a pas cessé d'avoir de l'importance. Hyperius signale surtout comme la peste et le fléau de l'Eglise, cette espèce de prédicateurs qui, ne s'étant exercés que sur de certaines questions, ne cessaient de les prêcher au peuple sous la même forme, damnant sans façon et livrant impitoyablement à Satan quiconque se permettait de ne point partager leur manière de voir [1].

Cet engouement général pour les discussions religieuses conduisit Hyperius à l'observation d'un phénomène dont l'existence lui parut aussi surprenant qu'inexplicable. « C'est une chose, dit-il, dont vraiment on ne peut se rendre compte, que cette importance que tout le monde attache à la qualité de chrétien, bien qu'on montre partout une profonde indifférence pour la prédication et la lecture de la parole évangélique ! Rien n'est plus rare que de trouver une personne qui possède chez

in balneis, in naviculis, in curribus, in tonstrinis, in penopoliis de rebus divinis, posita omni numinis reverentia, concertant, garriunt. De dijudic. doctr. Opusc. II, 6. 42.

[1] L. c. II, 7. 8.

elle un exemplaire de la Bible : mais ce qui est plus rare encore, c'est d'en trouver une qui, tout en possédant ce livre divin, se soit jamais avisée de le lire; aussi ne faut-il pas s'étonner que la corruption et que le mépris pour la religion et l'honnêteté aient à ce point pénétré dans toutes les âmes. » Hyperius invite, en conséquence, l'autorité civile à imposer à tous les chefs de maison l'obligation de lire ou de faire lire, chaque jour, un passage des Saintes-Ecritures à leur famille, et d'examiner ensuite chaque assistant sur la matière de la lecture, jusqu'à ce qu'on se soit assuré que les gens ont acquis une connaissance plus exacte des principes de leur croyance, et qu'on ait pu signaler une amélioration sensible dans les mœurs, « qui, dans ce malheureux siècle, dit-il, ont atteint la dernière limite de la corruption et de l'abomination [1]. »

Mais il s'était manifesté dans la nouvelle église un autre phénomène qui ne préoccupait pas moins Hyperius que tous ceux dont il a été question ci-dessus : « Ce n'est pas, dit-il, la moindre calamité de ce siècle, pire encore que le siècle de fer, que peu de jeunes gens s'occupent sérieusement des études théologiques, et que la plupart, quand ils y ont fait quelques progrès et qu'ils commencent à donner des espérances, s'empressent d'y renoncer pour se vouer à d'autres carrières [2]. » Et les causes de ce phénomène ne lui avaient point échappé : c'étaient ces interminables querelles religieuses, et leurs conséquences, le mépris du sacerdoce. « Les choses en sont arrivées là parmi nous, qu'on s'imagine être suffisamment autorisé à vous opprimer et à vous persécuter, par cela que vous vous adonnez aux études théologiques. Pour en détourner les jeunes gens, on s'est avisé de répandre des caricatures propres à faire mépriser et haïr le corps des théologiens. » — « Moi-même, continue-t-il, j'en ai vu de ces images, dont l'une représentait un loup coiffé du bonnet carré et prêchant des moutons, et une autre un renard, en

[1] De sacræ Script. lectione et meditat. quotid. Basil. 1581. p. 11, 12, 26, 27. — Opusc. II, 8.

[2] Inter cætera hujus tempestatis plus quam ferreæ publica mala, non postremum est, quod paucissimi conspiciuntur juvenes ad sacrarum litterarum studia animum serio adjicere : plurimi vero, qui fundamenta quædam in eis jecerant, atque aliquousque progressi spem bonam de se præbuerant, eadem prorsus deponere abjicereque. De sacr. stud. non deserendis, Opusc.

costume de prédicant, haranguant pareillement un troupeau d'oies. Je n'ai voulu parler ici que des plus inoffensives [1]. » —« Si l'on se contentait de représenter ainsi, sous la figure de loups, les faux docteurs (c'est-à-dire les prêtres catholiques) qui, en prêchant, se proposent leur propre avantage bien plus que celui de leurs auditeurs, je n'y trouverais pas assurément grand'chose à reprendre; malheureusement ces images représentent le plus souvent toute autre chose et ne peuvent manquer de déconsidérer les études théologiques et le sacerdoce lui-même aux yeux de la plupart des personnes qui ont eu l'occasion de les voir. De là vient sans doute que, dans de certaines contrées, il est un grand nombre d'églises qui n'ont pas de pasteurs, et où l'on vit sans instruction ni religion, à peu près comme la brute. Il y a une soixante d'années, il était du moins encore quelques chefs d'église qui tâchaient de recruter des sujets pour le service du sanctuaire; aujourd'hui rien n'est plus rare que de trouver une personne qui daigne encore s'occuper du soin d'assurer des ministres à l'Evangile [2]. »

Wigand Orthius rapporte que, dans la conversation intime, Hyperius, son collègue, se répandait en plaintes amères sur la triste situation de la nouvelle église, prophétisait que le plus fort de la confusion était encore à venir, et souhaitait d'être retiré du monde avant que le moment n'en fût arrivé. « Il représentait, dit Wigand, nos écoles désolées, nos églises dans le plus affligeant état, non-seulement parce qu'elles se trouvaient veuves des grands docteurs qui naguère faisaient leur gloire et n'avaient pas été remplacés; mais encore parce qu'elles étaient déchirées par les dissensions intestines et tellement en proie à la corruption, que Dieu se verrait finalement obligé de nous ôter son Evangile pour le confier à des peuples plus dignes. »—« Il assurait, encore peu de jours avant sa mort, qu'il n'avait plus de plaisir à vivre, que la vie lui était même à

[1] Excogitatum est a nonnullis male feriatis callidum consilium ad juventutem a sacris litteris et ministerio ecclesiarum abducendam. Procurant nimirum tabulas aut chartas in publico exponi, in quibus depicta sunt, quæ sacris studiis addictos in odium contemptumque adducunt. Vidimus aliquando depingi lupum infulatum concionantem gregem ovium, vulpem habitu ministri ecclesiæ concionantem anseribus; sed alias quoque historias longe plus mali exhibentes.

[2] Opusc. I, 247, 229, 83, 193.

charge [1]. » Orthius aussi manifeste la crainte que les vices des protestants ne finissent par « replonger la religion dans ses anciennes ténèbres; » car, depuis que les chefs de la Réforme ont quitté cette vallée de misères, il n'est personne, dit-il, qui ne s'imagine avoir le droit de ne se régler, dans ses paroles et ses actions, que suivant son bon plaisir. » — « Les protestants, continue-t-il, ont pris en horreur la divine lumière au moyen de laquelle ont été dissipées ces affreuses ténèbres; ils ne se bornent même point à montrer ouvertement le dégoût qu'elle leur inspire, ils brûlent encore de retourner à ces ténèbres, à leurs *marmites égyptiennes.* » — « Nous voyons, d'ailleurs, quelles sont la manière de vivre et les mœurs de ceux qui se vantent de posséder la religion dans sa pureté primitive. Et ce n'est pas seulement du commun des hommes, de la lie du peuple que j'entends parler ici; c'est même de ceux que tous nous admirons, vénérons et glorifions. Il y a chez la plupart un tel mépris de la religion, un tel oubli des pieuses pratiques, une telle haine pour la vertu, qu'on est tenté de les considérer, non plus comme des chrétiens, mais comme des barbares, de vrais sauvages [2]. »

Barthélemi Meyer fut, à partir de l'an 1541, professeur de

[1] Ecclesias nostras miserrime afflictas ostendebat, tum quod præclaris doctoribus orbatæ essent, quibus pares non succederent, tum quod tristibus ac modo non cruentis dissidiis divexarentur, tum quod ejusmodi nunc essent tempora et hominum mores, ut brevi videretur nostris flagitiis provocatus Deus omnipotens, ablaturus a nobis regnum suum traditurusque aliis, qui fructum majorem facerent. Hæc ille cum sæpe alias commemorare solebat, optareque ut prius e vita evocaretur, quam in illam rerum omnium, quam providebat animo, perturbationem atque vastitatem incideret. Wig. Orthii oratio de vita Hyperii. Marpurgi 1564. C. 2.

[2] Præterea, quæ vita sit nostrorum hominum, qui mores eorum, qui de religionis puro cultu gloriantur, videmus. Non de plebe tantum dico, atque infima fece hominum, de iis dico, quos omnes miramur, quos reveremur, quos colimus atque laudamus. Tantus est apud plerosque religionis contemptus, tanta pietatis neglectio, tanta virtutis proculcatio, ut non Christiani, sed plane efferati ac barbari videri possint. L. c. C. 4. — Crispinus également, dans une de ses lettres (1558) à Camérarius, se montre désespéré de l'impiété qui régnait dans la nouvelle église : (Miserias sæculi nostri) graviores etiam futuras, cum hominum improbitas, tum multa tristia signa cœlo et terra portendunt. Quanta autem insolentia mundi sit, et qui contemptus rerum divinarum et humanarum, non est obscurum neque meis litteris indicandum. V. Kuchembecker, analecta Hassiaca. VIII, 426.

théologie à l'Université de Marbourg et devint plus tard surintendant à Cassel, où il termina sa carrière en 1600. Dans les disputes que fit éclater dans l'Allemagne protestante l'adoption de la Formule de Concorde comme livre symbolique, il se rangea du côté des francs Mélanchthoniens, ainsi que son maître le landgrave Guillaume. Il écrivit, à l'occasion de ces débats, en 1579, à ce landgrave : « Il est arrivé, le siècle malheureux et plein de périls dont Jésus-Christ et les Apôtres ont prédit qu'il s'y verrait une telle licence dans les mœurs, une telle confusion dans la doctrine et de telles abominations sous tous les rapports, qu'on se demanderait s'il existe encore un peu de foi sur la terre ; car ce n'est pas tout que, depuis quelques années, on ait excité parmi ceux qui possédaient la parole évangélique, les plus déplorables querelles sur les articles les plus importants de notre croyance, il ne se passe pas un jour que le démon n'exerce quelques nouveaux ravages jusque dans les fondements mêmes de la foi chrétienne [1]. »

IX.

MATHIAS FLACIUS ILLYRIKUS ET CHRISTOPHE LASIUS.

En 1541, vint à Wittemberg un jeune homme, alors âgé de 21 ans, Mathias Flacius, natif de l'Illyrie vénitienne et, pour cette raison, surnommé Illyrikus. Le prieur d'un couvent illyrien dans lequel il avait d'abord voulu se faire admettre, lui conseilla de se rendre plutôt en Allemagne, « où Luther, lui dit-il, venait de rétablir l'Évangile [2]. » Flacius était alors en proie à un grand trouble de conscience et à des accès d'une sombre tristesse, pendant lesquels, se regardant comme réprouvé, il fut plusieurs fois sur le point de recourir au suicide. Pendant qu'il se trouvait dans cet état, et il y fut

[1] T. Schenkii vitæ prof. theol. Marburg. p. 101.

[2] Flacius Illyrikus Entschuldigung geschrieben an die Universitæt zu Wittenberg d. Mittelding halber. E.

pendant trois ans, il fit la connaissance du diacre Bachofen, qui mourut lui-même, plus tard, en état d'aliénation mentale, et fut par lui mis en rapport avec Luther. Ces accès de désespoir, après avoir diminué progressivement et fini par cesser tout à fait, le reprirent de nouveau quelques années après, ce que les théologiens de Wittemberg, avec lesquels il était alors déjà brouillé, ne manquèrent pas de signaler comme une punition du Ciel. Il fut, en 1544, sur la recommandation de Luther et de Mélanchthon, nommé professeur d'hébreu, et, par l'étendue de ses connaissances, ainsi que par sa dévorante activité, se montra bientôt supérieur à la plupart des théologiens protestants de son époque. Par ses trois principaux ouvrages, la *Clef*, le *Catalogue des preuves de la Vérité* et les *Centuries*, il devint un des fondateurs de la littérature théologique protestante, et acquit une influence qui le cédait à peine à celle de Mélanchthon, et qui s'étendait même au delà des limites du protestantisme allemand. Il fut, encore quelque temps après la mort de Luther, dans les meilleurs termes avec Mélanchthon, et devint ainsi le dépositaire de bien des secrets dont plus tard il fit un si cruel et si déloyal usage contre son ancien protecteur[1]. Ce furent les événements des années 1547 et 1548, et la conduite tenue par Mélanchthon et ses collègues dans l'établissement de l'Intérim, qui provoquèrent une rupture entre ces deux hommes, laquelle rupture prit bientôt le caractère d'une haineuse et irrémédiable inimitié.

Les théologiens de Wittemberg, indignés qu'un jeune homme de 27 ans osât les accuser de tendre à réconcilier Jé-

[1] Les théologiens de Wittemberg publièrent, en 1559, sur la conduite qu'ils avaient tenue pendant le temps de l'Intérim, un écrit dans lequel ils reprochaient vivement à Flacius ses procédés à l'égard de Mélanchthon. — « N'a-t-il pas avoué lui-même, dans ses écrits, du reste remplis de traits de méchanceté et de calomnies, que Mélanchthon l'a traité comme un père et l'a fait le confident de ses peines et de ses pensées les plus secrètes, jusqu'à lui dire les rêves qu'il faisait pendant la nuit. Mélanchton ne pouvait sans doute prévoir que cet enfant auquel il témoignait tant de bontés, était animé d'une si infernale malice qu'il s'empresserait de divulguer, après les avoir dénaturées avec une incroyable perfidie, toutes les paroles prononcées dans l'intimité par son protecteur. Voilà donc pourquoi il a si soigneusement transcrit les paroles, les soupirs et jusqu'aux rêves dont il a été le confident : c'était afin que personne n'ignorât le traîtreux usage qu'il se proposait d'en faire, lui, ce jeune homme qui savait si bien se parer des dehors de la candeur et de la sainteté, etc. » Der Profess. zu Wittenberg Bericht aller Rathschläg wider das Interim. Wittenberg 1559. f. 337.

sus-Christ avec Bélial en vendant à l'ennemi ces vérités si hautement proclamées à la face du monde, et principalement la doctrine de la justification, cette clef de voûte de la nouvelle église, répondirent que ce qui avait allumé la rage de l'ingrat serpent si longtemps réchauffé et nourri dans leur sein, ce n'était point le zèle de la religion comme on pourrait le croire, mais bien le dépit de n'avoir point obtenu la place de Cruciger. On chercha dès lors, des deux côtés, à se fortifier par des alliances.

Flacius se retira de Wittemberg, parcourut les contrées du Nord afin de s'y concerter avec les francs Luthériens, s'établit ensuite à Magdebourg près d'Amsdorf, de Gallus et leurs amis[1], et y publia contre les théologiens de Wittemberg une série d'écrits dans lesquels il disait, entre autres choses, que ces théologiens étaient en voie de retourner au papisme; qu'ils avaient reconnu qu'on pouvait prêcher l'Evangile sans se donner carrière contre le pape, bien qu'il fût réellement impossible, si l'on tenait à professer publiquement une foi différente de celle de l'Eglise romaine, de ne point traiter ce pontife d'Antechrist, ainsi que cela s'était pratiqué jusque là parmi eux; enfin que Josse Schalreuter, bourgeois de Zwickau, s'était exprimé en véritable évangélique en assurant « qu'il suffirait que l'Oraison Dominicale lui fût recommandée par le diable ou l'Antechrist, pour qu'il s'empressât de la rejeter. » — « Dans le moment même que ces Intérimistes, dit-il ailleurs dans une dédicace adressée au duc de Prusse Albert, ne négligent rien, d'un côté, pour rétablir toutes les abominations de l'Antechrist, il s'époumonnent, d'autre part, à nous prêcher l'union, la paix et la concorde. Mais comment la veulent-ils maintenir, cette concorde? Ce n'est pas difficile à deviner, quand on voit comment ils ont falsifié l'article de la justification par la foi seule, ainsi que celui sur les principes essentiels de la pénitence. » — « Il ajoute que leur venin s'était infiltré dans toute l'église protestante; qu'il avait, deux ans auparavant, entendu de certaines personnes s'exprimer avec horreur sur le compte d'Agricola, et traiter cet homme, ainsi que ses moyens termes, de peste de l'église, et que cependant

[1] Corp. Ref. VII. 449. — Ratzenberger geheime Geschichte. p. 118.

ces personnes, bientôt après, étaient elles-mêmes tombées dans l'adiaphorisme et devenues les principaux prôneurs des moyens termes ; que, grâce à ces personnes, qu'il eût été convenable d'expulser comme des païens et des publicains, on en était arrivé jusqu'à réintroduire l'Antechrist dans le temple de Jésus-Christ, jusqu'à transformer les doctrines de la pénitence et de la justification en un complet épicurisme ; qu'il en était plusieurs qui, à l'époque de l'Intérim, volontiers eussent replacé l'église entière sous la juridiction de l'ogre romain; qu'il en était même encore, dans le moment qu'il écrivait, d'assez impudents (welche mit frecher Hurenstirne...) pour se constituer les défenseurs de ce péché[1] ; que, dans l'article de la volonté libre, ils avaient, pour plaire au pape, admis que l'homme non régénéré pouvait coopérer à sa conversion, et que c'est *principalement*, non pas *seulement* par la foi que l'homme est justifié ; et qu'ils avaient eux-mêmes ajouté que les œuvres sont tellement nécessaires pour la justification et le salut, que personne ne saurait être justifié ni sauvé sans elles. » « Il vaudrait bien mieux, dit-il, que l'on confiât ses enfants à des maisons de prostitution (hurenhaus), qu'à cette haute école de Wittemberg, aujourd'hui devenue le marais infect d'où s'exhalent toutes les espèces d'hérésies[2]. »

[1] Il était quelques personnes, sages, charnelles ou pusillanimes, comme on voudra, qui pensaient alors « que le pape, au bout du compte, n'était pas un démon ; qu'il était peut-être même un homme comme nous tous : voilà pourquoi Flaccius publia son *Horrible monstre marin*, et son *Ane de pape*, avec une explication de Mélanchthon, une gravure en bois et une préface, afin de montrer que le Saint-Esprit dépeint le pape sous de bien plus horribles traits que ceux sous lesquels on représente le diable. » — « Il donna même une nouvelle édition de l'image inventée par Luther, où le pape était représenté à cheval sur un pourceau et faisant offrir aux Allemands qui lui demandaient un concile, des matières excrémentielles, et l'accompagna d'une note dans laquelle il cherchait à démontrer que cette image prophétique dont on était redevable au 3e Élie, et que les personnes sages et pieuses selon la chair regardaient encore, quelques années auparavant, ainsi que d'autres figures de l'Antechrist, comme des obscénités et les traits de folie d'un vieux radoteur, avaient réellement été conçues et exécutées par la sagesse divine. »

[2] M. Flacii Illyr. gründliche Widerleg. aller Sophisterei, so Junker Eisleb, Dr. Interim, Morus, Pfeffinger, Dr. Geiz, etc., das Leipsische Interim zu beschönigen, gebrauchen. J. 3 ; K. — Die fürnehmsten Adiaphoristischen Irrthümer mitte-Vorr. etlicher treuen Lehrer. G. 2. — Flacii scripta lat. Magdeb. 1550. præf. A ; A. 6, 8 ; D. 6 ; E. — Centuria quinta. Basil. 1562. ep. dedic. a. 4. — Scholast. Witteberg. resp. ad criminat. Flacii. Witebergæ 1558. A. 2. —

Mélanchthon ne fut pas longtemps sans faire sentir à son jeune adversaire les effets de sa vengeance : il intrigua tant auprès du prince d'Anhalt, que Flacius fut chassé de Köthen, où, après la prise de Magdebourg, il avait trouvé un refuge, et fut forcé de retourner dans cette dernière ville, bien qu'elle se trouvât au pouvoir de l'électeur et de ses troupes que peu auparavant il avait voués au diable. Le duc de Prusse ayant essayé de l'attirer près de lui, dans l'espoir de l'attacher à la cause d'Osiander, Flacius repoussa ces avances et attaqua même, peu après, la doctrine de ce dernier sur la justification, en même temps que celle de Schwenkfeld et celle de Zwingle. Malheureusement, dans sa réfutation de Schwenckfeld, il lui arriva de dire que le Fils de Dieu n'était point le Logos engendré par un acte de l'intelligence divine; que le nom de Logos ne lui avait été donné qu'une seule fois, dans l'Apocalypse, ce qui ne prouvait rien, puisque, dit-il, cette partie du Nouveau Testament est considérée comme apocryphe. Le disciple de Flacius, Werner, prédicateur à Barby[1], ayant renouvelé cette proposition de son maître dans une polémique contre Mélanchthon, celui-ci, qui regardait l'écrit de Werner comme l'œuvre de Flacius, le combattit avec beaucoup de vivacité, ne se possédant pas de joie de ce que son ennemi s'était compromis par une si abominable proposition[2]. En vain Flacius publia-t-il une déclaration dans laquelle il déclarait reconnaître en Jésus-Christ le Logos éternel, Mélanchthon répondit que cette assurance était insuffisante, et que son adversaire, en la donnant, avait caché le fond de sa pensée[3], etc.; et à cette accusation les théologiens de Wittemberg s'empressèrent aussitôt de donner la plus grande publicité.—

Klaerliche Beweisung, dass alle diejenigen, welche die Schriften wider das Interim und Mitteldinge feil zu haben und zu lesen verbieten, item, die zu dieser Zeit die von Magdeburb verfolgen oder verfolgen helfen, Christum, den Sohn Gottes, wahrhaftiglich selbst verfolgen. Magdeburg 1550. A. 5; A. 8.

[1] Les théologiens de Wittemberg disaient de ce Werner : « Que cet homme astucieux, ce digne disciple de Flacius s'occupait plus du soin de sa ferme que de la religion ; que le temps que lui laissaient ses propres affaires, il le passait dans les cabarets où il se gorgeait de bière ; et que c'était dans les tavernes et dans les carrefours qu'il prêchait, comme un jongleur, en l'honneur de son cher Flacius. Salig III, 236.

[2] Flacius : Verantwortung vom Logos. T. 4.

[3] Twestens Mathias Flacius Illyricus. p. 77, 78. — Corp. Ref. IX, 107.

Flacius, cependant, trouva lui-même quelques adversaires parmi les prédicateurs de Magdebourg, ainsi dans la personne d'André Hoppe et dans celle de Laurent Jacobæus, par exemple. André Hoppe dit un jour publiquement en chaire : « Il n'y a plus aujourd'hui de charité parmi nous, ainsi que le montrent bien nos théologiens et principalement Illyric, qui vient de publier un détestable ouvrage, dans lequel il dirige contre Philippe plusieurs accusations injurieuses et mensongères, et demande qu'il soit soumis à une pénitence publique. » Flacius avait effectivement allégué vingt motifs, ni plus ni moins, pour lesquels il eût été convenable, selon lui, de faire subir à Mélanchthon cette humiliante démarche.

Des tentatives, faites par quelques princes et quelques-unes des villes appartenant à la nouvelle église à l'effet d'amener une réconciliation entre les deux partis, donnèrent lieu à la formation de l'assemblée de Coswik, bien que Mélanchthon eût observé, quand on lui fit des ouvertures à cet égard, qu'il n'en espérait aucun bon résultat, sachant bien qu'un de ses anciens amis (Chytræus) avait osé dire qu'il fallait abattre Mélanchthon de manière à le mettre hors d'état d'entraver ses adversaires dans la poursuite de leurs desseins, et eût ajouté qu'il était impossible de traiter avec des courtisans et des démagogues ignorants, furibonds et haineux comme étaient Flacius, Gallus et Aurifaber. La réunion ayant eu lieu malgré le fâcheux pronostic de Mélanchthon, les partisans de Flacius, de peur d'être lapidés par les étudiants, se tinrent soigneusement à Coswick, se contentant de recommander aux théologiens qui se rendirent à Wittemberg comme médiateurs, de se dépouiller, s'ils voulaient réussir dans leur démarche, du respect qu'ils pouvaient avoir conservé pour leurs anciens maîtres, lesquels ne manquaient jamais d'appliquer à leurs adversaires les qualifications les plus ignominieuses*. Mélanchthon, dans la pre-

[1] Schmidt : dreizehn noch ungedruckte Briefe Melanchthon's dans la Zeitschr. für hist. Theol. de Riedner J. 1846. p. 440.— Chmel d. Handschriften d. Wiener Hofbibliothek II, 239. — Corp. Ref. VIII, 798. — Ritter Leben des Illyricus. p. 64. — Salig III, 230, 241 et s. — Les principaux médiateurs étaient : les surintendants et prédicateurs Bal. Curtius de Lubeck, Paul d'Eitzen et Joachim Westphal de Hambourg, Henninger de Lunebourg, Joachim Moerlin et Chemnitz de Brunswick.

* Celle d'âne, par exemple.

mière entrevue qu'ils eurent, se laissa tellement emporter par les mouvements de sa sensibilité passionnée, que les médiateurs, craignant qu'il ne tombât malade, fermèrent brusquement la séance. « La seule chose qui me soutient, avait dit Mélanchthon, c'est l'espoir que Dieu ne tardera pas de me retirer de cette épouvantable confusion. » La seconde séance se termina comme la première, par des plaintes et des reproches. Mélanchthon s'écria « qu'on avait sans doute choisi ce moment pour réaliser la menace que lui avait faite Jacques Sturm, en le quittant à Ratisbonne, d'aller le trouver à Wittemberg pour le crucifier, » et demanda si l'on n'était venu que pour le forcer à se couper lui-même la gorge[1]. — Pendant ce temps, les théologiens de Wittemberg s'efforçaient d'exciter l'animosité du peuple et des étudiants contre le parti du Luthéranisme plus conséquent. Bugenhagen prêchait contre les médiateurs et leur adressait cette interpellation du haut de la chaire : « On dit que vous avez été envoyés vers nous par Flacius dans des vues de conciliation ; occupez-vous donc d'abord de calmer l'accès de rage et de folie de ce drôle, afin qu'il cesse de blasphémer et de mentir ! » Le diacre Sturio suivit l'exemple de Bugenhagen et traita pareillement Illyric de menteur, de fourbe et de drôle ! Le professeur Mayer fit une caricature dans le goût populaire, et alla lui-même la jeter, par la fenêtre, dans l'appartement occupé par les théologiens de Hambourg,[2] tandis que le pro-

[1] Les théologiens du parti opposé rapportent à ce sujet ce qui suit : « Mélanchthon, bien qu'on lui parlât à lui-même avec bienveillance et douceur, s'est plusieurs fois emporté comme un furieux, s'écriant « que les médiateurs étaient » venus à Wittemberg pour l'opprimer, les invitant à s'emparer de lui, à le » martyriser, à le crucifier, à l'égorger ; les accusant d'employer toutes sortes » de moyens pour exciter contre lui les princes, leurs courtisans et le peuple ; » leur adressant d'autres reproches offensants, et accompagnant le tout de vociférations, telles que les étudiants les entendirent et poursuivirent ensuite les Envoyés à coup de pierres. — Pendant ce temps, on déclamait en chaire contre nous et contre les médiateurs, nous traitant publiquement (contra jus gentium) de menteurs et de polissons, et l'on publiait un sale libelle dans lequel on nous traitait, ainsi que les envoyés Saxons, de la plus infâme manière. — Flacius : die fürnehmsten adiaph. Irrthümer. C. 3 ; V. aussi Flacii Antwort auf das Ausschreiben d. zwei Universitaeten. H.— Corp. Ref. IX, 34. — Salig III, 243 et s.

[2] Nominatim in singulos invehitur. Vocat legatos permerdatos et ex podice Illyrici natos. — Mayer, qui déjà plusieurs fois avait été incarcéré pour faus e monnaie, pour falsification de sceaux, pour faux témoignages et autres cas pen-

fesseur de théologie Paul Krell s'occupait à la répandre dans le public.

C'est en vain que les médiateurs engagèrent Mélanchthon, qui avait rejeté les articles de Flacius, à accepter du moins ceux proposés par le duc de Mecklembourg, ils furent à la fin dans la nécessité de se retirer brusquement et sans avoir rien obtenu, le peuple animé par les prédicants ayant fait mine de vouloir les lapider. Les partisans de Flacius ne manquèrent point de se prévaloir de l'exaspération fébrile, on peut même dire féminine, et en général du peu de dignité qu'avait montrés Mélanchthon pendant ces entrevues. Comme on n'avait pu obtenir qu'il discutât avec calme, ils s'étaient finalement vus contraints à recourir à l'intermédiaire du théologien Eber[1]. Et toutefois les Wittembergeois ne laissèrent pas d'accuser Flacius d'être, lui seul, la cause de tout le désordre qui depuis tant d'années troublait la nouvelle église. Ils répandirent le bruit que « Mélanchthon, ainsi que les autres théologiens, aurait voulu traiter l'affaire avec circonspection, c'est-à-dire de manière à satisfaire la conscience sans compromettre la sûreté des églises de ce pays; mais que cette prudence avait paru de la mollesse « à ce cerveau brûlé de Flacius, » qui eût cru n'avoir rien obtenu s'il n'était venu à bout de bouleverser ciel et terre et de faire bannir du pays l'Intérim et les évêques. Ils ajoutèrent que « par sa critique malveillante Flacius avait pour toujours semé la méfiance parmi les docteurs de la nouvelle église, qu'il avait donné de telles idées aux têtes légères, que chacun croyait pouvoir penser et agir à son gré, et usait de la liberté chrétienne

dables; Mayer écrivit alors son *Synodus avium*, pièce de vers satiriques dirigée contre les partisans de Flacius, et dans laquelle il représente ce dernier sous la figure d'un corbeau perché sur une potence. Corp. Ref. IX, 65. — Salig a. a. O. — Markus Nachr. v. Convent in Coswik. p. 99.

[1] De Philippi acerbitate erga utrosque (Witebergenses et mediatores) tum ore coram, ubi fuerit mediatoribus importunissimus, tum scriptis etiam exposita nihil satis dici potest. Illud sane certum est, eo usque austeritatis et intemperiei eum progressum, ut ipsismet mediatoribus novo mediatore opus fuerit. — Mox summa impatientia exiliit, eosque, obnixe principis nomine se audiri petentes, suum sermonem pertexere nequaquam passus est, sed erumpens in invectivas ac lacerationes Illyrici aliorumque et demum etiam in ipsum principem ac legatos declamavit, vociferans, Illyricum multos tetros errores occultare, nullum tamen proferens. Corp. Ref. IX, 64, 106.

comme d'un voile pour couvrir ses mœurs licencieuses; qu'il avait ainsi donné des encouragements à la conduite bestiale et à l'insubordination de la foule; et que de tout cela devaient nécessairement résulter une sécurité païenne, la déconsidération de la religion et le mépris de toute espèce de lois et de discipline, etc.[1]... »

Mais ce qui avait surtout empêché qu'on ne s'entendît, c'étaient les questions dogmatiques qui avaient été mêlées au débat adiaphoristique, c'est-à-dire les efforts que faisaient Mélanchthon et Major pour adoucir ce qu'il y avait de trop choquant dans la manière de voir luthérienne sur la Justification. « Flacius, en sa qualité de défenseur du Luthéranisme rigoureux, s'était déjà en 1553 déclaré contre Major et Menius : or, quelque temps après l'assemblée tenue à Coswick, ce débat recommença plus vif et plus acrimonieux encore, parce que Major, dans son Sermonnaire, avait soutenu la nécessité de mettre, en vue du jugement dernier, quelque confiance dans les œuvres, et avait en même temps fait passer ainsi la doctrine de la foi par l'amour et de la justice infuse. Flacius, cependant, dirigeait toutes ses attaques contre Mélanchthon lui-même, comme étant le véritable auteur de toutes les falsifications qui menaçaient de ruiner la pure doctrine de Luther. » « Comme il voltige légèrement, s'écrie-t-il quelque part en parlant de Philippe, et s'en va colportant de côté et d'autre son erreur de la nécessité des bonnes œuvres, que si souvent il a condamnée et louée, puis condamnée et louée encore! Il l'a publiquement rejetée en 1553, et une seconde fois en 1556; et, quoiqu'il voie aujourd'hui Major et Menius derechef occupés à la propager et à la défendre, non-seulement il le tolère, il l'approuve même! Dans l'affaire des Osiandristes et des Sacramentaires il ne s'est pas montré moins versatile. Qu'est-ce donc que ce théologien que le moindre souffle peut ainsi pousser d'un extrême dans l'autre[2]? »

Par ses capacités supérieures et son infatigable activité, Flacius était ainsi devenu le chef des Luthériens conséquents

[1] Der Professoren zu Wittemberg Bericht aller Rathschlaege wider das Interim. 338, 340.

[2] Twesten. p. 79. — M. Flacii Illyr. Apologie auf zwei unchristl. Schriften d. Justus Menius. Iena 1558. C. E. K.

dans toute l'Allemagne. Partout ses partisans se trouvaient en état de guerre ouverte avec ceux de Mélanchthon; et, tandis que par les uns il était dépeint au peuple comme un homme illuminé et inspiré, on le présentait ailleurs, avec l'approbation de Mélanchthon[1], comme le rebut de l'espèce humaine. Mélanchthon lui-même accusait son adversaire de n'avoir en vue que le lucre et la faveur populaire, et se plaignait, en 1557, d'être menacé de bannissement à Wittemberg, et de ne pas même avoir, le cas échéant, la ressource de trouver un asile dans sa patrie, le Palatinat, qui était alors sous la domination du prince Othon Henri. Il observe, un peu plus loin, qu'il espère bien néanmoins ne pas être sans trouver un lieu, quelque part, d'où il puisse répondre à ses ennemis; que, du reste, il était habitué aux persécutions; que déjà souvent il avait été menacé de prison; que chaque fois Dieu lui était venu en aide, et qu'il avait l'espoir que cette fois encore les calomniateurs ne resteraient pas impunis[2]. »

Malgré l'ardeur qu'il mettait dans sa polémique, Flacius n'était pas cependant sans apprécier la situation de la société protestante, sans reconnaître ce qu'il y avait de fâcheux dans cet esprit de discorde et de haine qui s'était emparé, pour ainsi dire, du corps entier de l'église nouvelle. Il mandait,

[1] « Il s'imagine, disaient, au sujet de Flacius, ceux de Wittemberg dans leur Bericht v. Anfang d. Zerrüttung, welche d. verlaufene undeutsche Flacius, etc. erreget hat, c'est-à-dire dans leur *Rapport sur les premiers désordres qui ont été excités par l'étranger vagabond Flacius, etc.* (trad. du latin et extrait de l'écrit intitulé Acad. Scholast. Witteb. o. O. 1558. A. 2. B.); — il s'imagine avoir établi sur des bases solides sa domination papale au milieu de l'église protestante, parce qu'il reçoit les acclamations de la foule indignement abusée par ses mensonges et ses déclamations furibondes, et parce qu'il a réussi, par ses intrigues et de nouveaux mensonges, à fixer autour de lui une troupe d'auxiliaires ramassés dans tous les coins de l'Allemagne, etc. — Dans un autre écrit publié par les étudiants de Wittemberg, Flacius était traité d'ignorant et accusé d'avoir volé à Mélanchthon ce qu'il y avait de bon dans ses leçons. Flacius ayant fait une réponse à ce premier écrit, il parut bientôt plusieurs autres lettres, toujours sous le nom des étudiants de Wittemberg, dans lesquelles Flacius était traité « d'oiseau de potence, de brute illyrique, de fou, d'ennemi de Dieu, d'instrument du diable, de vase de la colère, de maître poltron, d'incendiaire, de fourbe, de sycophante, de grossier âne, de misérable Flacius, qui prétendait être le pape des Luthériens, qui avait voulu décrier les *Loci* de Mélanchthon, et qu'on ferait bien de pendre, s'il ne prenait pas le parti de se pendre lui-même. » Unschuld. Nachr. 1713. p. 538 et s. 894. — Salig. III, 406. 407.

[2] Corp. Ref. IX, 144 ss. 112, 116.

par exemple en 1557 au roi de Danemark, que, depuis la mort de Luther, il s'était fait une telle confusion dans les doctrines des théologiens protestants, que le pauvre peuple, ignorant ce qu'il fallait croire et rejeter, ne savait plus à quoi s'en tenir sur la vraie et la fausse religion; et que, pour se convaincre de la vérité de cet état des esprits, il n'était besoin que de porter les yeux sur ce qui se passait alors au colloque de Worms[1], où l'on soutenait autant de doctrines différentes qu'il s'y trouvait de docteurs protestants[2]. Aussi la seule chose qu'il fut en état de répondre à Osiander, qui reprochait à sa doctrine « de n'être propre qu'à inspirer l'audace, la fausse sécurité et par conséquent l'indifférence pour le bien faire, » c'était que, dans « son enseignement, se trouvait suffisamment expliqué combien nous avons de motifs pour pratiquer les bonnes œuvres[3]. »

Les soins qu'il avait à donner à ses *Centuries*, fixèrent quelque temps encore Flacius à Magdebourg, malgré l'offre qui, en 1557, lui fut faite d'une chaire de professeur à l'Université d'Iéna. La publication de cet ouvrage était sous tous les rapports une entreprise hardie; mais les protestants sentaient tellement alors le besoin de donner à la doctrine nouvelle une base historique, et se flattaient si bien encore de l'espoir, tant leur ignorance dans l'Histoire écclésiastique et la science des Saints Pères était grande, de prouver le parfait accord de leur doctrine avec celle de la primitive Église, que les secours ne lui manquèrent point pour accomplir cette œuvre importante au gré du parti. Le premier volume, cependant, n'était pas encore paru, que déjà des tentatives avaient été faites à l'effet de déprécier l'ouvrage aux yeux de ses éditeurs. Les théologiens de Wittemberg, sous le nom de la cor-

[1] Menius, dans une lettre à l'électeur de Brandenbourg, reproche encore à Flacius d'avoir été cause de la dissolution de l'assemblée de Worms, « qui avait attiré l'attention de tant de peuples et de souverains; » d'avoir, par ses injures et ses calomnies contre les hautes écoles, ouvert la voie aux folles conceptions d'Osiander; et d'avoir ainsi provoqué tous les malheurs que venait d'éprouver l'église protestante. *Leutingeri opp.* p. 381.

[2] Schumacher, Briefe an d. Koenige v. Daenemark. II, 276.

[3] M. Flacii Illyr. Erzaehlung d. Argument Osiandri mit ihrer Verlegung, etc. Magdeburg, 1552, C. 4; voyez aussi Verlegung d. Bekenntniss Osiandri von d. Rechtfertigung durch d. Gottheit des Sohnes, du même. Magdeburg 1552, N. 2. e.

poration des étudiants, publièrent un écrit dans lequel ils reprochaient aux éditeurs d'avoir entrepris la publication de ce grand ouvrage historique avec une inqualifiable imprudence, d'avoir détourné des sommes considérables qui y étaient destinées, et disaient en finissant : « Mais ce n'est pas à vous, pauvres hères, Wigand, Judex et autres, c'est à votre père, à ce démon incarné Flacius que nous adressons ces reproches. C'est lui, c'est Flacius, qui a mendié ou plutôt volé dans l'Allemagne et l'Europe entière, cet argent qui maintenant lui sert à vous fixer sous sa bannière[1]. » Menius l'accusa, de son côté, de s'être, tandis qu'il était encore à Wittemberg,

[1] Flacius, de son côté, dépeignit en traits frappants l'asservissement intellectuel et moral, l'aveugle dépendance où vivaient alors la plupart des théologiens, des prédicateurs et des professeurs protestants vis-à-vis de Mélanchthon, — en observant toutefois que ce renoncement, cette soumission absolue eussent été parfaitement légitimes, le plus saint des devoirs, s'ils s'étaient appliqués à la personne de Luther. Flacius disait, par exemple, « que Dieu, dans ces derniers temps, dans cet âge de la caducité du monde, avait répandu sur les hommes tous les trésors de ses grâces et fait briller une lumière dont l'éclat l'emportait sur celui même qui brilla du temps des Apôtres; mais que le monde avait, depuis lors, été envahi par toutes sortes de maux qui menaçaient de le replonger dans les ténèbres. Et ces maux avaient, dit-il, pour auteurs les théologiens de Wittemberg et leurs adhérents, qui ne négligeaient rien pour faire régner des opinions humaines, des écrits humains, à la place de l'enseignement divin et de l'Évangile. Partout on entend dire : « Ainsi l'a pensé, ainsi l'a dit, ainsi l'a écrit le maître : qui pourrait douter dès lors que ce ne soit la vérité? Celui qui se le permettrait serait un imbécile, un âne damnable sans merci ni miséricorde. Que quelqu'un s'avise de trouver à redire à cette manière de faire, il faut voir comme on le traite, et sous quel déluge d'injures et de malédictions on l'accable. C'est un apostat, un ingrat, un ennemi de l'Église, un perturbateur du repos public, un homme à brûler. » Flacius ajoute « que la philosophie d'Aristote reprenait de jour en jour plus faveur dans l'Église de Dieu; qu'on recommençait aussi à s'occuper des écrits des Pères dans les Universités, au prêche et dans la controverse; que chaque jour on attachait plus d'importance à l'autorité des personnes qui se faisaient remarquer par leur érudition, leur talent dans la parole et les hautes fonctions qu'elles remplissaient dans l'Église; que ces personnes elles-mêmes avaient la prétention d'être vénérées comme des idoles, bien qu'elles traitassent, au contraire, la doctrine évangélique avec la dernière irrévérence; qu'elles faisaient à la vérité grand bruit de leur fausse modestie en disant être prêtes à soumettre leurs écrits au jugement de chacun des membres de l'Église de Jésus-Christ, comme si réellement elles étaient disposées à accepter la vérité de quelque part qu'elle leur vînt, dût-elle leur être annoncée par la bouche d'un enfant; mais que toutes ces protestations n'étaient que mensonges et vaines paroles, ainsi qu'on le montrait bien toutes les fois qu'un enfant de l'Église usait de son droit et se hasardait d'ouvrir la bouche; que ces hypocrites se jetaient comme des furieux sur quiconque osait les contredire, et poursuivaient de leurs calomnies et de leurs injures ceux qui avaient le malheur de signaler

introduit dans la bibliothèque de Mélanchthon, de s'y être frauduleusement emparé des lettres qu'il avait trouvées à sa convenance, et enfin d'avoir été surpris dans le moment qu'il forçait le bureau de son protecteur[1].

Les ducs de Saxe, fils de Jean-Frédéric, s'étaient proposé de faire de l'Université d'Iéna une sorte de centre ou de foyer de propagation pour le Luthéranisme pur, d'opposer conséquemment cette haute école à celles de Wittemberg et de Leipzig devenues suspectes, et de continuer à leur maison la réputation que lui avait faite leur père, d'être la protectrice et le refuge de la pure doctrine luthérienne. Ils y avaient, à cette fin, attiré Flacius et, avec lui, Judex, Wigand et Musæus, qui étaient, en effet, les hommes qui leur convenaient. Il en était un cependant, parmi les professeurs de cette Université, savoir, Victorin Strigel, qui professait ouvertement les opinions de Mélanchthon; aussi personne ne doutait-il que sa présence ne donnât bientôt lieu à quelque fâcheux démêlé. Flacius le provoqua le premier, dans un discours d'ouverture qu'il dirigea contre Strigel, à propos d'un ouvrage de Mélanchthon (les *Loci*)[2] que ce professeur avait recommandé à ses auditeurs. Il insinua que ce qui se passait dans quelques-unes des plus célèbres Universités, semblait indiquer qu'on ne tendait à

leurs erreurs. — « Il est, continue-t-il, un tel aveuglement partout, chez les personnes de tout âge, qu'on adore comme des demi-dieux tous ceux qui font preuve de quelqu'instruction ou d'une certaine habileté dans l'art de manier la parole. Malheur à vous si vous vous oubliez assez pour laisser échapper le plus léger blâme sur le compte de ces divinités. On aime mieux, dit-on, errer avec des hommes si distingués que d'avoir raison avec les petites gens. Cette aveugle et stupide vénération pour les personnes de marque, pour les illustres docteurs de l'Église, s'attache jusqu'aux lieux où naguère ils ont vécu. Et, bien que ces personnages ne soient plus en vie, ce n'est pas moins une obligation d'admettre sans examen tout ce qui se débite parmi ceux qui les ont remplacés, sous peine d'être persécuté comme hérétique, apostat et ennemi de l'Église; et on ne se gêne même point d'en user ainsi; et à peine quelques rares personnes songent-elles à s'élever contre ces tendances papistes! Ce n'est du reste pas étonnant: on se montre chaque jour plus impitoyable à l'égard des opposants, et chaque jour aussi l'on se donne plus de peine pour trouver des prédicateurs complaisants et dociles. » V. le suppl. de la Centuria nona. Basil. 1565. a. 4 — b. 2.

[1] Unschuld. Nachr. 1710. p. 650 et s. — Ritter. p. 43.

[2] Jonas le fils mandait au duc de Prusse : « Illyric, ce saint homme, traite de *totium* les *Loci communes* de Philippe, bien que le misérable en ait tiré tout ce qu'il sait en fait de théologie. » Voigt Briefwechsel d. Herzog Albrecht. p. 371.

rien moins qu'à supprimer l'Évangile et à mettre entre les mains de la jeunesse, au lieu de ce livre divin, les écrits de quelques nouveaux *maîtres des Sentences*. Cependant, les étudiants ayant embrassé le parti de Strigel[1], Flacius risquait fort d'être insulté, si le duc n'avait expressément publié une ordonnance pour le protéger, ce qui donna naissance à ce proverbe : « Illyric tient dans sa poche une ordonnance ; respect donc à Illyric. » Le vieux réformateur Schnepf fut vers ce temps mis à la retraite, sous prétexte que son grand âge exigeait du repos, ce qu'on attribua pareillement aux intrigues de Flacius[2].

Flacius et Amsdorf avaient réussi, peu de temps avant la mort de Schnepf, à faire ordonner par les ducs de Saxe aux théologiens Strigel, Schnepf et Hugel, de publier une réfutation de toutes les opinions nouvelles qui s'écartaient de la pure doctrine luthérienne. Cet écrit, accompagné de considérations symboliques, devait être lu publiquement en chaire, enseigné aux enfants dans les catéchismes, et devenir l'objet d'un examen dans les confessionnaux. Les théologiens, quelque temps après, présentèrent en conséquence un projet, qui ne fut point adopté, parce que Strigel refusait d'y faire de certains changements indiqués par Flacius. Mélanchthon traita le contenu de ce livre de Confutation, principalement ce qui s'y rapportait à quelques-unes des opinions soutenues dans le débat sur le Majorisme, *de sophismes prémédités, d'antinomisme et de théologie de pourceaux* (Sau-Theologie). Strigel, qui cependant s'était opposé de toutes ses forces à l'établissement de l'Intérim, « de cette bête venimeuse, comme il l'appelait, qui avait condamné le Majorisme à Eisenach, et vaillamment combattu contre les Zwingliens, les Osiandristes, les Majoristes et les Adiaphoristes à Worms, Strigel refusait d'admettre avec Flacius « que l'homme se comportât, dans l'œuvre de la conversion, comme une pierre

[1] « Strigel s'est acquis, mandait encore le même Jonas au duc de Prusse, l'estime et l'affection de tout le monde, ce qui déplaît fort au pape de Weimar (à Illyric), qui, pour s'en venger, lui suscite toutes sortes de chicanes, ainsi qu'à son collègue Schnepf. » Voigt, p. 358, 361.

[2] Lettre datée 1558, de Backmeister à Lossius, dans les Epp. ad Lossium ed. Lackmannus, p. 129. — Salig. III, 377. — J. C. Th. Otto de Victorino Strigelio, p. 9.

ou comme un morceau de bois, et que le péché originel fût substance de l'homme, » et fut pour cela accusé de Synergisme, c'est-à-dire d'une des erreurs précisément qu'il avait été chargé de combattre dans la Confutation. Flacius prétend que ce qui avait causé leur démêlé, c'étaient l'excessif amour-propre et le langage mordant de Strigel, avec les excitations des théologiens de Wittemberg et de Leipsig ayant pour principal intermédiaire le conseiller Burkhardt, beau-père de Strigel et ami de Mélanchthon [1]. Il ajoute qu'après la mort de Schnepf, Strigel ne terminait pas une de ses leçons sans diriger force attaques contre lui Flacius, lui reprochant d'avoir inventé une nouvelle théologie, l'injuriant et le ridiculisant de manière à exciter contre lui l'animosité des étudiants. De son côté, Flacius, tourmenté par les remords, entretenait partout, au rapport de Backmeister, comme un tyran, des espions chargés de lui rendre compte de tout ce qui se passait dans la ville et les environs, de tout, même des faits les plus insignifiants. Et que quelqu'un s'avisât d'émettre le moindre jugement défavorable sur ce qui le concernait, il le faisait saisir et jeter dans les fers [2]. Cela n'empêcha pas, cependant, que les étudiants ne violassent et ne dévastassent plus tard sa demeure, qu'on ne publiât contre lui un grand nombre de satires et de caricatures fort peu flatteuses, et qu'on ne finît même par répandre le bruit qu'il était né juif et n'avait pas encore reçu le baptême [3]. Il se plaignait lui-même que Strigel, pendant les cinq années entières qu'il demeura à Iéna, n'eût pas fait une seule leçon sans le traiter comme s'il avait été le plus grand vaurien de la terre. Cependant Strigel, ayant publiquement attaqué le nouveau livre de Confutation approuvé par Flacius et composé par ses amis, le gouvernement crut,

[1] Twesten. p. 81. — Otto. p. 8. — Salig. III, 491.

[2] Lucas Backmeister écrivait, en 1559, de Wittemberg à Lossius : Magnos motus Jonæ excitat (Flacius), conscientiæ terroribus ita divexatur, ut, quod tyranni et homines male sibi conscii solent, connexos ubique habeat, qui etiam tenuia quæque observent, et ad eum deferant, et vel verbo saltem offendentes in carcerem conjici jubet. Epp. ad Lossium ed. Lackmannus. p. 155.

[3] Flacius, à qui ses adversaires continuaient à reprocher publiquement d'être un juif non encore baptisé, finit par insérer une copie de son extrait de baptême dans un écrit qu'il fit imprimer à Bâle en 1570. Fortgesetzte Samml. von alten u. neuen theol. sachen. 1733. p. 696.

cette fois, devoir sévir contre le provocateur : il le fit arrêter la nuit dans sa demeure par une troupe de soldats, et enfermer dans le château de Gotha. Cet acte de rigueur fit une grande sensation : les théologiens de Wittemberg ordonnèrent aussitôt des prières publiques pour la délivrance de Strigel et du pasteur Hügel, qui avait été emprisonné en même temps que lui ; et Flacius lui-même, après que l'empereur eut fait écrire en faveur du détenu, intercéda pour sa remise en liberté, « parce que cet emprisonnement donnait lieu à toutes sortes de propos malveillants et de scandales conséquemment, et que nous nous étions d'ailleurs aperçu, dit-il, que le bras séculier n'était guère propre à extirper des hérésies[1]. » Strigel sortit donc de prison, mais fut forcé de garder les arrêts dans sa maison et de soutenir contre Flacius une nouvelle controverse, dans laquelle, grâce à la partialité du duc pour son adversaire, il eut le dessous. Il obtint, quelque temps après à la prière du chancelier Bruck, son entière liberté, tandis que Flacius protestait contre l'amnistie et la cessation du débat ordonnées par le prince, obtenait de l'Université de Rostock une déclaration favorable à ses opinions, et s'adressait aux princes protestants assemblés à Nauenbourg pour qu'ils fissent convoquer un synode chargé de prononcer sur sa querelle. « Partout, dit ce dernier dans une lettre adressée au duc pour le même objet, partout nous voyons surgir d'innombrables hérésies et d'innombrables sectes, et les grands, les personnes notables prêter elles-mêmes leur appui à l'erreur, ou du moins lui assurer l'impunité ou transiger de quelqu'autre manière avec elle. Et, quant au peuple, nous voyons aussi le dégoût qu'il a pris pour la céleste manne qui nous est offerte dans l'Évangile, et l'empressement qu'il montre à accueillir toutes les nouvelles impostures. Et les théologiens, les théologiens même les plus distingués ! ou ils sont infectés, comme les autres, par l'erreur et l'hérésie, ou ils se montrent froids, indifférents pour la religion et complaisants envers la puissance, négligent de combattre l'erreur et ne souffrent pas non plus que d'autres la combattent[2]. » Dans une lettre qu'il écrivit, la

[1] V. Twesten, p. 89, 83. — Voigt's Herzog Albrecht in Raumer's Taschenb. II, 289.

[2] Videmus, passim exoriri innumeras sectas et errores, videmus proh dolor !

même année (1560), aux théologiens de la Basse-Saxe au nom de ceux d'Iéna, il dépeint les mauvais effets des discussions théologiques sur le moral des peuples sous des couleurs plus sombres encore. « Qu'on songe bien, dit-il, qu'une partie du peuple est engagée sur la pente rapide qui conduit à l'épicurisme et au mépris de la religion, et que l'autre, qui se laisse emporter par tout vent de doctrine, ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre plus grossière ; que la jeunesse des écoles, aveuglément soumise à l'autorité de tel ou tel autre professeur, ou se laisse guider dans sa foi par des considérations humaines plutôt que par l'autorité de la parole divine, ou est incessamment scandalisée par l'habileté que montrent les hommes les plus distingués, d'ailleurs, par le talent et la science, à se diriger d'après le vent, à se ployer et à faire ployer la religion elle-même sous la volonté des princes et des grands, à nous persuader par leurs sophismes que ce qui est blanc est noir *et vice versâ*, et à donner, par des subtilités philosophiques, une apparence respectable au sacrilége trafic qu'ils font de la religion chrétienne[1]. » — Mais toutes ces représentations n'ayant fait qu'aigrir le duc, Flacius et ses adhérents prirent le parti d'excommunier quiconque s'aviserait de défendre l'orthodoxie de Strigel, et refusèrent, en effet quelque temps après pour ce motif, d'admettre comme parrain le célèbre jurisconsulte Wesenbeck, qui s'était présenté pour tenir sur les fonts un enfant du professeur Strigel. « Ils se sont déjà permis (les théologiens), dit Wesenbeck dans son Apologie, d'exclure de la participation aux sacrements un assez grand nombre de personnes, et viennent récemment d'extorquer quelques aunes de toile à mon jardinier en le menaçant de l'excommunication. Ils crient incessamment : *L'Église, l'Église, la saine doctrine, la saine doctrine!* mais la seule chose qu'ils se proposent, c'est d'assurer leur domination et de met-

potentes ac præstantes viros illis patrocinari aut alioqui cum eis transigere et amnistiam sancire conari. Videmus, vulgus prorsus nauseare super cœlesti manna puri evangelii, et contra eis prurire aures ad quasvis novas imposturas. Videmus, theologos etiam summos partim infectos esse hæresibus ac pravis opinionibus, partim alioqui aut nimia frigiditate aut prosopolipsia ita corruptos ac depravatos esse, ut nulli errori repugnare velint, aut alios id facientes ferre queant. Cod. Germ. 1315. f. 152.

[1] Starck, Lübeck'sche Kirchenhist. p. 200.

tre les autres sous le joug, bien qu'ils vivent eux-mêmes comme des impies et des sybarites. Il est facile de voir, par leurs écrits et leur conduite, qu'il n'est pas en eux une seule fibre qui ne soit foncièrement mauvaise. » Peu de temps après, ils repoussèrent également de la Cène l'avocat Dürrfeld, ainsi que plusieurs autres personnes : le premier, parce qu'il avait prétendu, — « sans doute pour soutenir et recommander aux étudiants la doctrine de la volonté libre, » — que la théologie pouvait s'apprendre dans les écrits de Sénèque. Le duc, à qui les juristes s'étaient plaints de cet acte de rigueur, ayant ordonné l'annulation de l'excommunication de Dürrfeld, le pasteur qui l'avait prononcée se retrancha derrière le pouvoir des clefs , et fut pour cela frappé de destitution dans le moment qu'il était près de rendre le dernier soupir. « Flacius et ses collègues adressèrent aussitôt au prince de sérieuses observations à ce sujet, lui représentant combien l'usurpation du pouvoir des clefs est un péché grave, l'engageant à faire pénitence et à se garder dorénavant de s'arroger un droit qui n'appartient qu'aux administrateurs de l'Église de Dieu. Malheureusement le duc ne tint point compte de ces conseils, et, loin de se corriger, fit rédiger, par ses conseillers et ses ministres, un réglement dans lequel il s'adjugeait la suprême juridiction et le droit de décider souverainement dans toutes les questions religieuses. » Il établit en même temps un consistoire, invita les théologiens à se soumettre à l'autorité de ce tribunal, et fut pris d'une violente colère quand il vit qu'on faisait mine de résister à ses volontés. Cependant les ennemis des théologiens d'Iéna ne se trouvaient pas tous à la cour ; les étudiants aussi étaient on ne peut plus irrités contre eux ; et, pour ce qui était du peuple, il se précipitait en masse hors des temples, toutes les fois qu'on y lisait la Confutation ou les excommunications qui avaient été prononcées dans la semaine. Au déplaisir que leur donnaient ces inimitiés vint s'ajouter bientôt celui, non moins sensible , que leur fit éprouver la défection d'un de leurs plus considérables alliés, Jean Stoessel. Ce pasteur, dont la femme « désirait ardemment d'être appelée *Madame la Surintendante,* » ne crut pouvoir payer assez cher le bonheur de voir exaucer ce louable vœu. Il devint effectivement surintendant ; mais

pour le devenir, il dut naturellement embrasser le parti de la cour, auquel il dévoila même les secrets desseins de Flacius contre le nouveau tribunal ecclésiastique. Le duc accusa, sur cela, Flacius d'établir une sorte d'inquisition espagnole et une nouvelle papauté à son bénéfice, de s'imaginer, ainsi que Wigand, que l'Eglise entière reposait sur lui et ses amis, de mettre en doute les droits et priviléges de la couronne, et enfin d'être un brandon de discorde, un rebelle [1]. Le soin d'arranger cette affaire fut ensuite confié au chancelier Brück, homme rude, favorable au parti contraire, et d'ailleurs adonné à la boisson, qui, procédant par voie d'intimidation, fit aussitôt destituer Flacius, Wigand, Musæus et Judex [2]. Flacius fut, à ce qu'il paraît, celui des quatre qui se montra le moins affecté de cette disgrâce; car il se plaignit en quittant Iéna de ce que sa position dans cette ville avait été presqu'insoutenable, et de ce que, « pendant les quelques années qu'il y avait passées, il lui avait fallu subir, même de la part des professeurs, des outrages qu'on n'oserait même pas se permettre à l'égard du moindre gardien de pourceaux. »

Flacius, à l'occasion de ce qu'il appelait l'usurpation du pouvoir des clefs, avait menacé le duc des plus terribles vengeances du Ciel : on concevra comme il dut triompher, quand ce prince, que son alliance avec Grumbach avait fait proscrire, tomba au pouvoir de l'empereur, et après que le chancelier Brück eut péri sur l'échafaud ! Il prétendait que, peu de temps avant son départ d'Iéna, le jugement de Dieu s'était exercé d'une manière remarquable sur un de ces adversaires,

[1] Erzaehlung der Verhandlungen u. s. w. bei Twesten. p. 84. — Salig. III, 586. — Ritter. p. 100 et s. — Cod. Germ. 1318. f. 129.

[2] Musæus, pendant que durait l'enquête, continuait, il est vrai, de prêcher en ces termes : « Et vous donc aussi, glorieux personnages, qui jusqu'ici nous aviez protégés et défendus, vous vous détournez de nous ! Que le diable vous emporte ! » — « A ces paroles, dit Dasypodius, qui rapporte le fait dans une lettre à Ritter de Francfort, le docteur Schneidewein et le docteur Fochter se levèrent et sortirent du temple en exprimant tout haut leur mécontentement, et il se fit un tel tumulte, que plusieurs personnes s'attendaient à ce qu'on précipitât le prédicateur du haut en bas de la chaire. Celui-ci, toutefois, interrompit brusquement son prêche et invita les assistants à prier Dieu pour que ses amis et lui fussent conservés à la ville d'Iéna, en observant qu'il n'y en aurait sans doute qu'un petit nombre qui consentirait à prier pour eux. » Ritter, p. 107. — Twesten. p. 86.

et rapportait à ce sujet qu'un diacre, s'étant permis malgré la défense de son pasteur d'absoudre quelques Strigliens qui se trouvaient sous le poids d'une excommunication, avait subitement été pris d'unaccès de fureur, avait, comme un possédé, proféré d'horribles blasphèmes contre Jésus-Christ, et avait fini par mourir en état de démence[1]. L'Université d'Iéna était du reste tellement déchue de sa splendeur première, par suite de ces continuels débats, qu'en 1564 elle ne comptait plus que cinq cents étudiants inscrits. Pour ce qui est de l'influence exercée par ces querelles sur le caractère du peuple, on peut en juger par ce qu'en dirent les professeurs en 1567 :

« Les sermons de Flacius et de ses collègues roulaient exclusivement et toujours sur les Synergistes, les Adiaphoristes, les Schwenkfeldistes, les Majoristes, les Antinomistes, les Osiandristes, les Philippistes, les Calvinistes, les Schwegistes et autres innombrables sectaires, qui avant eux étaient tellement inconnus à cette église, que les personnes étrangères aux études théologiques, les bourgeois et les paysans, n'avaient même jamais entendu prononcer leurs noms ; et ceux-là, parmi leurs pasteurs , étaient réputés les plus savants, les plus habiles et les plus zélés pour la Parole qui savaient le mieux réciter cette kyrielle de nom en *istes*. Or, pendant qu'on se livrait en chaire à cette savante controverse, le peuple oubliait son catéchisme, et, parce qu'il n'entendait rien aux subtilités de ces sectes, dont on pourrait dire à juste titre : *Nomina sunt ipso pene tremenda sono*, désertait les temples et cessait conséquemment de s'occuper de la parole de Dieu. Et cependant les prédicateurs prêchaient comme on conte une anecdote ou lit une gazette, ce qui fournissait ample matière aux moqueries des habitués de brasseries et de cabarets, et était une occasion continuelle de scandales, de querelles et de révoltes, au grand déplaisir de l'autorité civile[2]. »

Le moment du triomphe était enfin arrivé pour les théologiens de Wittemberg et de Leipzig : dans la première de ces deux villes, des couplets satiriques contre Flacius étaient chantés jusque dans les rues par les enfants. L'on disait qu'il avait reçu la bastonnade, l'on s'en racontait les diverses cir-

[1] Pastor, qui constanter egit pro clavibus pientissime est mortuus, Diaconus, qui reserarat, in furorem versus, aliquamdiu prorsus ut obsessus blasphemavit Filium Dei horribiliter, deinde remisit furor, sed in delirio est mortuus. Cod. Germ. 1318. f. 5.

[2] Cod. Germ. 1327. f. 63 ss.

constances, et l'on finit par publier son épitaphe. Les théologiens eux-mêmes ne craignirent point de le poursuivre de leurs moqueries, à tel point que bien des personnes, de celles mêmes qui désapprouvaient Flacius, en furent scandalisées et manifestèrent hautement la crainte qu'une si implacable inimitié ne devînt une source de calamités pour l'église protestante. L'électeur de Saxe, sur ces entrefaites, fit ordonner à tous les ecclésiastiques de ses États de souscrire aux principes du *Corpus doctrinæ* de Mélanchthon. Ceux qui n'obtempérèrent pas immédiatement à cette injonction furent, par cela même, mis en jugement comme partisans de Flacius, et ceux qui s'y refusèrent obstinément, destitués et chassés du pays. Que s'il arrivait que, devant le consistoire électoral, quelques-uns alléguassent les déviations que Mélanchthon s'était permises par rapport à la doctrine luthérienne, principalement dans les négociations qui avaient eu lieu à Pegau et à Leipzig au sujet de l'Intérim, il leur était ordinairement répondu « que nul ne pouvait dire, et encore moins prouver, que, dans toutes ces négociations des théologiens, on se fût mis en opposition avec les principes de la Confession d'Augsbourg et la vérité divine, et qu'il n'y avait qu'Illyric, ce calomniateur, cet hérétique, cet ennemi du Fils de Dieu, ce polisson, ce brandon de discorde, ce menteur et son infâme bande, qui eussent osé dire et soutenir pareille

[1] On trouve, dans une lettre écrite de Wittemberg et datée de cette époque : Puto, multos offensos iri tot conviciis, quæ hic contra Flacium sparguntur. Nam etsi, ut ingenue, quod sentio, fatear, non omnia, quæ Illyricus facit, recta esse existimem, tamen et nostros, si concordiæ amantes essent, hisce in rebus modum statuere debere multi etiam hic judicant. Quid enim proficitur tot ac tam crebris conviciis, imo multa majora odia in utraque parte sine dubio existunt, unde fit, ut omnis spes concordiæ sublata esse videatur, et tandem istæ dissensiones magnam ecclesiæ perniciem afferant. Quare his rebus non modo non delector, sed potius deploro miseram faciem ecclesiæ, et tibi legenda mitto, ut cognoscas, quantam odiorum acerbitatem illi inter se exerceant, qui ejusdem religionis nomen usurpant. Toto tempore, quo incepit Illyricus se nostris opponere non tantopere exagitatus est, quantopere in paucis hisce septimanis. Versus contra eum scripti plurimi, accessit præterea cantinela Germanica, quam hic sæpe vesperi a pueris in plateis cantari audivi, quam credo ideo editam esse, quia falsus rumor huc perferebatur, Illyricum ex Academia Jenensi pulsum esse; scriptum est ei epitaphium, eo, quod dicitur jussu Strigelii in lectione ab ejus famulo, cum Philippo et illi maledixisset, tantam plagam accepisse, ut in terram conciderit ac vix surgere potuerit. Cod. lat. 941. f. 78.

chose[1]. » Tandis que les Mélanchthoniens se réjouissaient ainsi du malheur de celui dont les partisans les avaient voués à l'enfer et l'avaient proclamé lui-même le prophète de l'Allemagne[2], Heshusius mandait à Gallus, surintendant de Ratisbonne, qu'il était occupé à faire une collecte pour venir en aide à Illyric, et le priait de voir si les marchands de sa ville, au cas qu'il y restât quelques bons Israélites, ne seraient pas disposés à souscrire pour quelque chose. — « Les Iduméens de Wittemberg, disait-il dans sa lettre, poussent des cris de triomphe, ne se possèdent pas de joie de voir que les choses se sont passées au gré de leurs désirs, et viennent de publier un écrit rempli des plus infâmes calomnies contre leur adversaire[3]. » — Flacius se rendit ensuite lui-même auprès de Gallus, pour voir s'il ne serait pas possible d'établir, avec Wigand et Musæus, une petite académie à Ratisbonne. Il observa que cet établissement favoriserait puissamment la propagation de la doctrine dans les pays voisins, et que, l'empereur étant mort, rien n'empêcherait d'affecter à son entretien quelques-uns des biens de l'Église. Sébastien Krell, qui recommanda le projet au conseiller Schober, ajouta que « le Conseil n'aurait point à craindre l'opposition du nouvel empereur (Maximilien), qui ne serait sans doute pas fâché de les voir recueillir chez eux des Luthériens fermes et constants, au lieu de ces hommes versatiles qui, changeant d'opinion chaque matin, étaient Luthériens aujourd'hui, à demi Papistes demain, et Zwingliens le jour suivant[4]. » — Le projet, toute-

[1] C'est, en effet, ce qui fut dit par Pfeffinger dans l'interrogatoire qu'on fit subir à Nicolas Boehm, pasteur à Penig. Boehm, après avoir rapporté le fait, ajoute : Ecclesia orbata suis ministris, locum tenentibus hypocritis, luget et instar ovicularum dispersarum gemitus edit. Et ut uno verbo complectar, eo redactus est status Ecclesiæ hujus desolatæ, ut pejor esse non possit nec magis miserabilis. Cod. lat. 941. f. 187.

[2] Brief d. Schleswiger Predigers Stanhusius an Lossius in epp. ad Lossium ed. Lackmannus. p. 209.

[3] Colligemus sane pro eo eleemosynas, qua in re si nos juvare potes, da operam apud vestros mercatores si reliquiæ ex Israel supersunt. Wittebergenses Idumæi vociferantur : heah, heah, hoc voluimus; ediderunt chartam plenam virulentissimis calumniis. Cod. Germ. 1318. f. 138.

[4] Cæsarem non est cur timeant, qui potius approbaturus sit ipsorum factum, ut qui susceperint tales Lutheranos, qui constanter retineant evangelicam doctrinam, non hodie Lutherani, cras Semipapistæ, perindie Cingliani sunt. Cod. Germ. 1318. f. 125. 126. 138.

fois, ne reçut point son exécution, et Flacius demeura sans fonctions à Ratisbonne, d'où il fit quelques excursions dans l'Autriche citérieure, jusqu'à ce qu'en 1566 il fut appelé à Anvers, où l'on se disposait, avec l'autorisation du prince d'Orange, à établir une église protestante. Malheureusement les nouveaux collègues de Flacius, dans cette dernière ville, étaient également divisés entre eux sur la doctrine du péché originel, et soutenaient aussi chacun en chaire, avec plus ou moins de passion, leurs opinions personnelles. « C'est ainsi que les cœurs, ceux des auditeurs aussi bien que ceux des prédicateurs, étaient partagés à Anvers! Et cette division eut, pendant les années qui suivirent, les résultats les plus déplorables et les plus funestes pour l'Évangile. » Flacius était précisément absent quand, entre les diverses sectes dont se composait l'église protestante d'Anvers, éclata une querelle qui bientôt prit les proportions d'une véritable révolte. Il donna conséquemment sa démission et alla se fixer à Francfort-sur-le-Mein [1], où il acheva son grand travail sur la Bible, sa *Clavis Scripturæ*. Il profita de l'occasion que lui fournissait la publication de cet ouvrage, pour soutenir encore une fois que le péché originel est devenu la substance, la nature même de l'homme. Or les assertions qu'il avait antérieurement émises à cet égard, avaient été jusque là considérées par ses partisans comme des exagérations échappées dans la chaleur de la polémique : ne pouvant plus, dès ce moment, se faire illusion sur la véritable pensée du maître, tout le parti se partagea aussitôt en *Accidentellistes* et en *Substantiellistes*, la plupart continuant à soutenir que par suite de la déchéance originelle tous les bons germes avaient été détruits en nous, mais déclarant, en même temps, que la proposition où Flacius soutenait la transformation du péché originel en substance de l'homme, était une proposition manichéenne. Flacius, dans sa défense, s'appuya principalement sur l'autorité de Luther. Il observa que le chef de la Réforme avait également enseigné la complète transformation de la substance de l'homme par suite du péché de notre premier père, et que la seule chose qu'il entendît soutenir, lui Flacius, c'était ce que Luther a si

[1] Leuckfeld, Hist. Spangenberg. p. 29.

bien exprimé lui-même quand il a dit : « Votre naissance, votre nature, votre être tout entier est péché. »

Flacius s'était par sa polémique aliéné les deux princes du parti les plus puissants, l'électeur de Saxe et celui du Palatinat, dont l'inimitié lui fit fermer la majeure partie de l'Allemagne protestante. Banni de Francfort en 1567, il trouva un asile à Strasbourg, mais à la condition expresse qu'il s'y tiendrait tranquille. Il y vécut en effet, pendant cinq ans, uniquement occupé de travaux littéraires, si ce n'est qu'en 1568 il écrivit, de concert avec les prédicateurs strasbourgeois Flinner et Marbach, aux pasteurs de Francfort pour les avertir qu'un nommé Jean Heiden travaillait à répandre dans leur ville les erreurs de Schwenkfeld, et en même temps pour leur témoigner son mécontentement de ce qu'ils permettaient chez eux la vente publique des livres de ce même hérésiarque. « Il n'est que trop évident, » disaient-ils dans leur lettre, « que nos Evangéliques travestissent la liberté de l'âme en liberté charnelle, et abusent indignement, au grand détriment de la doctrine et des mœurs, de la paix qu'on leur a procurée. »

Flacius a du reste en général, dans ses écrits, porté sur la situation de l'Allemagne protestante à son époque, le même jugement que les autres théologiens et réformateurs. Lui aussi accuse les pasteurs d'être eux-mêmes en partie cause de la corruption régnante, bien qu'il s'occupe plus particulièrement, ce qui ne doit pas surprendre de la part d'un homme qui s'était inutilement donné tant de peine pour l'établissement d'une autorité ecclésiastique indépendante, de l'asservissement du clergé protestant au pouvoir temporel, ainsi que des suites funestes qui en étaient résultées, et parmi lesquelles il range le manque total de liberté de parler (kanzelparrhesie) dont avait à souffrir la chaire apostolique dans la nouvelle église.

« Il vient de se former, dans notre église, une nouvelle antinomie plus subtile que celle qui régnait naguère : elle consiste en cela, que les prédicateurs, pour ne point offenser le monde, condamnent le péché de telle manière que leurs auditeurs s'aperçoivent à peine et souvent ne se doutent même pas que c'est à leurs vices, à leurs propres péchés qu'on s'adresse ; qu'au lieu de s'occuper des péchés, des turpitudes et des erreurs de leurs auditeurs

ils dissertent savamment sur les Juifs, sur Arius, sur les Manichéens, ou sur d'autres anciens hérétiques; ou bien qu'ils choisissent, pour leurs discours, des sujets qui ne puissent en aucune façon leur faire perdre les bonnes grâces du monde, de sorte qu'on les entend parler tour à tour, *de mirabili Dei sapientia in opificio mundi et hominis, etc.*, de l'admirable sagesse dont Dieu fit preuve dans la création, de la manière dont Dieu gouverne le monde, de la paix, de la concorde, etc.[1]. »

Flacius partageait d'ailleurs aussi l'opinion d'un grand nombre de ses collègues touchant la prochaine venue de la fin du monde. « Et en effet, s'écrie-t-il, ne voit-on pas aujourd'hui parmi nous toutes les calamités dont Jésus-Christ a prédit l'existence dans ces jours de décadence et de ruine? Jamais la parole divine, depuis le temps des Apôtres, n'a été prêchée d'une manière si pure; et, cependant, quelle effroyable ingratitude ne montre-t-on pas pour cette inappréciable faveur! Les péchés, les vices les plus abominables ont littéralement inondé la chrétienté, dont la situation est aujourd'hui telle, qu'on ne peut y songer sans frémir. Que s'il est encore, çà et là, quelques rares prédicateurs qui, en s'entourant de toutes les précautions oratoires, se hasardent de déverser le blâme sur les péchés du monde et sur les nombreuses erreurs que chaque jour voit surgir dans notre malheureuse église, ils sont vilipendés et persécutés, non pas seulement par les enfants du siècle, de la part desquels cela n'a pas lieu de surprendre, mais même par leurs confrères, qui les traitent de rigoristes, d'hérétiques, de brandons de discorde, et ne laissent échapper aucune occasion de leur nuire dans l'opinion des princes et des grands de la terre. » — « Tandis que le clergé, » continue-t-il, « s'abandonnait à de doux loisirs ou s'asservissait volontairement au pouvoir temporel, notre malheureuse église est tombée dans un tel état de faiblesse et d'abjection, que plus d'une fois on a vu d'orgueilleux chicaneurs (des magistrats civils), ô abomination! ne pas craindre de porter atteinte aux droits les plus sacrés des pasteurs, de sorte que si, autrefois, les pontifes de Rome ont empiété sur l'autorité des souverains temporels, ce

[1] Gallus u. Illyrikus : Bussspredigt für d. œffentlichen Sünder jetziger Zeit, die falschen Brüder. o. O. u. I. A. 3.

sont, au contraire, aujourd'hui les princes et les magistrats civils qui empiètent sur l'autorité de l'Église. Ces messieurs s'arment, comme l'Antechrist, de l'un et l'autre glaive, quoiqu'ils sachent à peine faire usage de celui qui leur appartient en propre. » — « Il en résulte qu'au lieu d'un seul pape, nous en avons aujourd'hui mille, c'est-à-dire autant que de princes, de magistrats et de grands seigneurs, qui tous exercent maintenant à la fois ou tour à tour les fonctions ecclésiastiques et civiles, et s'arment du sceptre, de l'épée et des foudres spirituelles, pour nous dicter jusqu'aux doctrines que nous devons prêcher dans nos églises. Pour en user de la sorte, on ne manque pas sans doute de raisons spécieuses; le prince n'a-t-il pas, en effet, la surveillance de tout ce qui se fait dans ses États? n'est-il pas de son devoir d'empêcher les dissensions religieuses, d'assurer la paix publique, et, pour cela, de purger le pays des mauvaises têtes qui en troublent le bon ordre? » — « Qui pourrait compter les sophismes dont ils se servent pour aveugler ainsi le public et consolider leur tyrannique empire? Seulement ils ont grand soin d'éluder la seule question dont il s'agisse véritablement entre nous, savoir si c'est aux théologiens ou aux agents du gouvernement temporel qu'il appartient de décider sur les dogmes qu'il est convenable d'enseigner aux fidèles. Convoquer des synodes et faire observer leurs décisions, c'est là leur droit et leur devoir. On se plaint partout de l'anarchie qui règne dans notre doctrine et notre église, et du trouble que nos discussions jettent dans les esprits et les consciences; malheureusement nos plaintes ne s'adressent qu'à des sourds. Pendant ce temps les hérésies et toutes les mauvaises doctrines en général prennent partout le dessus, et fournissent à chaque instant un nouvel aliment à nos querelles : les intelligences se pervertissent, les cœurs se corrompent, et la jeunesse suce, pour ainsi dire avec le lait, les ferments de corruption et d'erreur qui de toutes parts l'environnent. A quelles monstruosités le siècle prochain est-il donc destiné à donner le jour, après la propagation de cette éclatante lumière de l'Évangile [1]? » — L'in-

[1] Voy. les épîtres dédicat. qui accompagnent la *Centurie quatrième*. Basil. 1560. a. 5, la Cent. cinq. Basil. a. 4. 5, et la Centur. sept. Basil. 1564. a. 3. 4.

différence pour le dogme et la torpeur intellectuelle qui se firent remarquer chez un grand nombre de protestants à la suite de ces débats sans fin étaient également considérées par Flacius comme un des signes précurseurs de la fin des temps [1].

La doctrine Flacianienne sur le péché originel fut d'abord assez goûtée par les théologiens de Strasbourg, principalement par Marbach, à qui Flacius avait communiqué l'écrit qu'il venait de publier contre ceux de Tubingue [2]; cependant la bienveillance pour l'auteur qui résulta de cette disposition ne fut pas de longue durée; car à peine les soutiens de l'orthodoxie luthérienne, Wigand, Heshusius et Andreæ, eurent-ils lancé leur condamnation contre « la doctrine impie » de l'Illyrien, que les Strasbourgeois n'eurent rien de plus pressé que d'abandonner un vaisseau qui était sur le point de faire naufrage. Andreæ se rendit lui-même, en 1571, à Strasbourg, et y soutint, en présence des prédicateurs de cette ville, une discussion contre Flacius. Celui-ci, poussé dans ses derniers retranchements, promit de renoncer au mot *substance*, mais refusa obstinément d'admettre celui d'*accident*. Les Strasbourgeois jugèrent alors que c'était une bonne occasion pour rompre avec « cet impie Manichéen, » qui aussi bien venait de violer la promesse qu'il leur avait faite de s'asbtenir chez eux de toute espèce de débat. Flacius leur adressa, pour toute réponse, « son *Ange des ténèbres* (Engel der Finsterniss), » de manière à ce qu'ils pussent se convaincre que la doctrine de ses contradicteurs n'était rien moins qu'une abomination papiste déjà précédemment combattue par plusieurs docteurs évangéliques. Mais en vain invita-t-il ses adversaires à s'entendre directement avec lui sur l'objet de leur désaccord; en vain se plaignit-il aux princes protestants qui se trouvaient à la diète de Spire, qu'on le condamnât sans l'entendre, les Strabourgeois l'accusèrent, au collo-

[1] Postrema mundi tempora adesse summum frigus remissi zeli in plurimorum cordibus non tantum plebeiorum hominum, sed etiam ministrorum Christi nimium proh dolor clara ac palpabilis experientia testatur. Quantum, o bone Deus, remisit pium studium ac ardor veræ pietatis et præsertim tuendæ ac propagandæ sinceræ doctrinæ hisce XV annis a Lutheri morte, atque adeo etiam a liberatione ecclesiæ ab Interimisticis abominationibus. Etiam ii, qui ante caluerunt et ferverunt, toti nunc torpent ac rigent. Cod. Germ. 1317. f. 284.

[2] Rœhrich. III, 147.

que de Francfort, d'avoir violé les engagements qu'il avait pris vis-à-vis d'eux, et le Conseil, à la demande de l'électeur de Saxe, lui fit signifier l'ordre de quitter la ville. Le pasteur de Schiltigheim, Georges Creuzer, qui, mis en cause pour son Flacianisme, crut pouvoir se retrancher derrière l'approbation que cette doctrine avait obtenue peu auparavant dans l'assemblée du clergé strasbourgeois, fut frappé de destitution, et alla, avec sa femme et ses cinq enfants, expier dans la misère le tort d'avoir osé faire comprendre à ses juges qu'ils étaient aussi coupables et plus coupables que lui [1]! — La haine de l'électeur de Saxe poursuivit Flacius jusqu'à Bâle, où il avait trouvé un asile dans la maison du pasteur Soulzer. Les réformateurs et les prédicants, bientôt avertis de sa présence dans leurs murs, ne tardèrent point à prendre les mesures nécessaires pour éloigner de leur voisinage ce brandon de discorde [2].

Les Calvinistes poussèrent des cris de joie en voyant que l'Achille des Luthériens était, dans son propre parti, évité comme un pestiféré et repoussé comme un galeux. « Il se trouve en conséquence, mandait le calviniste de Harlay à Camérarius de Strasbourg, dans la nécessité d'aller se cacher ailleurs, en attendant que le bourreau soit, à la satisfaction générale, chargé de mettre un terme à ses intrigues [3]..! »

Flacius écrivit lui-même, vers la même époque, aux pasteurs de Francfort : « Il n'est pas de doute que mes adversaires

[1] A. a. O p. 149.

[2] Bullinger écrivait, le 19 juillet 1570, à Ulmer : Scripsisse dicitur Elector Saxo ad civitates Argentinensium et Basiliensium, petivisseque ab illa, ut Illyricum, quem suis depinxit coloribus, ex sua urbe propellant, ab hac vero, ne recipiant. Ubi nunc latitet, ignoratur. Sunt, qui illum suspicentur latitare Basileæ, apud eum, qui etiam libenter se jungit turbatoribus. — Et le 5 août de la même année : Pessime facit Sulcerus, qui se non solummodo adjungit adversariis nostris et a nobis deficit, sed insuper facem omnium turbarum Illyricum consiliis juvat, et hospitio excipit. Experietur aliquando, quod nunquam putasset. Qui Basilea ad nos veniunt, affirmant, ipsum quotidie innovare aliquid. Cod. Poll. 170. a. f. 121 ; 122.

[3] Audio, electorem Saxoniæ in dies commoveri adversus ducem Gulielmum ob Flacianismum. Quid de his et cæteris habeas, avide exspecto. Flacius hicce extruditur a Senatu, rogatu Electoris Saxoniæ. Ita necesse erit, quærat sibi novas sedes, donec carnifex ipsi ultimum propinet haustum. O, quam omnibus bonis exspectatum! — 28 déc. 1569. De Harlay à Camérarius de Strasbourg. Cod. Manh. 364, p. 144.

ne rétablissent le papisme, et ne ruinent au contraire la sainte doctrine qui défend si puissamment les Saintes-Écritures et l'Église [1]. » Le magistrat de Francfort l'ayant de nouveau fait inviter à s'éloigner de cette ville, il se rendit d'abord secrètement à Mansfeld, où il avait autrefois trouvé des amis dévoués dans Spangenberg et quelques autres; puis, par Berlin, en Silésie, où, dans le château du sieur de Zedlitz, il soutint une controverse contre plusieurs prédicateurs silésiens; il parcourut ensuite la Hesse à la faveur d'un déguisement, cherchant partout à se faire des partisans [2], et retourna finalement à Francfort. Mais, hélas! la misère, le chagrin et la discorde, vers quelque lieu qu'il tournât ses pas, le suivaient partout comme son ombre. A peine se fut-il derechef établi dans cette ville, que de toutes parts on se mit en mouvement pour le priver de ce dernier refuge. On intrigua tant auprès du Conseil et du clergé que le magistrat lui fit encore une fois intimer l'ordre d'évacuer le territoire, et cela dans le moment que sa famille presque tout entière était retenue au lit par la maladie, et que lui-même ne savait plus quel parti prendre pour échapper à la misère. Dans cette extrmité il écrivit aux pasteurs de Francfort une lettre désespérée, dans laquelle il les suppliait de lui venir en aide et d'intercéder en sa faveur auprès de Dieu et des hommes [3]. — Ainsi succomba Flacius, en 1575, après avoir été traqué par toute l'Allemagne protestante comme une bête fauve. Si la fin malheureuse de cet homme, qui, par l'étendue de ses connaissances dans la théologie et l'histoire, l'emportait sur tous ses contemporains protestants, fit si peu de sensation, on le peut expliquer parce que sous cette Réforme qui dévorait ses propres enfants comme un autre Saturne, rien n'était alors plus commun que de voir des réformateurs et des pasteurs mourir de la même mort;

[1] Ritter. p. 190, 192 et s. 202 et s.

[2] Le 8 juin 1572, Crispinus, alors à Homberg, mandait à Camerarius qu'Illyric, ce drôle, parcourait secrètement la Hesse, et qu'il n'y avait que peu de temps il avait fait une visite à un pasteur dans une commune voisine de Homberg : Tandem petiit viaticum, quo tamen non indigebat, dicens, se esse ex Dania pulsum et esse exulem. Quid autem ita vagando et rimando homo male feriatus atque inquietus quærat, facile liquet, nempe fautores et defensores atque asseclas suæ opinionis et gregis. Cod. Manb. 357, n. 273.

[3] Ritter. p. 242.

et sans doute aussi, parce qu'on ne pouvait guère le plaindre d'avoir à endurer un traitement qu'il avait lui-même fait subir à Mélanchthon son bienfaiteur.

Il y eut même beaucoup de protestants qui saluèrent la nouvelle de sa mort comme celle d'un événement heureux. « Je donne autant de regret à la mort de Büllinger, » mandait Zanchi à Lavater, « que j'adresse de félicitations aux églises pour celle d'Illyric. » Il ajoute que Flacius, sur le point de mourir, ayant demandé la communion, les pasteurs de Francfort la lui avaient refusée; et qu'il avait conséquemment « été forcé de se mettre en route pour l'autre monde sans viatique, en punition, sans doute, de ce qu'il s'était engagé dans une mauvaise voie dans celui-ci. » A présent si l'on observait que Zanchi n'était point précisément coreligionnaire de Flacius, et que l'on ne pouvait guère s'attendre à un jugement plus favorable de la part d'un Calviniste, je répondrais que la sympathie que les Luthériens eux-mêmes témoignèrent à leur ancien frère et collègue, ne fut ni plus vive, ni plus flatteuse. Jacques Andreæ, qui se trouvait dès lors le chef des Luthériens rigides, s'exprimait de la manière suivante sur le compte de l'homme qui, pendant tant d'années, avait combattu si vaillamment sous la même bannière et avait fini par assurer la victoire au Luthéranisme menacé : « J'aime mieux être insulté que loué par les fripons, cela me paraît plus honorable; et dans le nombre de ces fripons, je place aussi Illyric, mon ami, ou plutôt l'ami de Satan, cet homme pour lequel je n'ai plus aucune espèce d'estime et qui sans doute soupe à l'heure qu'il est avec tous les diables, si toutefois ceux-ci ne tiennent point compagnie à ses partisans Spangenberg et consorts[1]. » Andreæ disait encore, en 1579, au sujet des amis du défunt, dans une lettre à Jérôme Chürstabe, membre du Conseil de Nüremberg, « que les papistes n'avaient qu'un seul diable au corps, au lieu que les Flacianiens en avaient sept bien comptés[2]; » et Stammichius, en 1573, disait également de ce même théologien, que Heshusius, dix ans avant, avait loué comme un martyr de Jésus-Christ, « qu'il était véritablement possédé du plus rusé de tous les démons manichéens. »

[1] Zanchii epp. p. 403. — Epp. ad Marbachios ed. Fechtius IV, 519.
[2] Acta Concordiæ (d. Nürnberg. Conserv.) t. III, f. 115.

Si Flacius comptait alors de nombreux et implacables ennemis, il était toutefois un certain nombre de Luthériens fidèles pour lesquels il était toujours l'homme de Dieu, qui du temps de l'Intérim avait sauvé la saine doctrine, et le seul qui eût conservé purs les principes de Luther. « On voit bien, disait Mayendorf dans une de ses lettres à Chemnitz, ce que le diable se propose en attachant tant de défaveur au nom de Flacianien, c'est d'amortir le zèle et la vigilance des fidèles gardiens de la vérité évangélique [1]. » Le surintendant Pouchenius, dans l'écrit qu'il publia en 1590 pour se justifier des calomnies que l'Université d'Helmstaed avait dirigées contre lui, se plaignait, par exemple, que l'on agît encore avec lui « comme on avait fait naguère, quand il suffisait pour perdre un homme de le traiter de Flacianien [2]. » En général les amis et les plus anciens partisans de Luther reconnaissaient à peu près tous dans Flacius le défenseur et le gardien de la vraie tradition luthérienne. Michel Stiefel, qui avait vécu dans l'intimité du chef de la Réforme, disait par exemple :

« Du temps que la crainte de l'empereur paralysait la langue de tous nos pasteurs, et que nos docteurs de Wittemberg eux-mêmes, sur lesquels tous les yeux étaient cependant fixés, craignaient de prendre la défense de l'Evangile, Dieu envoya parmi nous un étranger, afin de nous faire rougir de notre lâcheté. Je n'ai pas vu jusqu'à ce jour un seul homme, je dois le dire, qui, plus qu'Illyric, se soit montré digne, par la mission qu'il a remplie vis-à-vis de nous, d'être considéré comme un envoyé du Ciel. Dieu sait qu'après que j'eus pris connaissance de ses petits livres et que j'eus appris qu'il en était l'auteur, je n'eus plus de re-

[1] Les pasteurs d'Eisleben mandaient, en 1573, au clergé de Lunebourg « que les Flacianiens se donnaient toutes les peines pour persuader à la foule qu'il n'était plus une seule église protestante en Allemagne où l'on enseignât encore la saine doctrine, et que quiconque ne partageait point la manière de voir de Flacius, ou ne se montrait pas entièrement dévoué à ce saint homme, ne pouvait se flatter de jamais être éclairé par le Saint-Esprit. » Ils ajoutaient que les mêmes Flacianiens avaient également envoyé des émissaires dans le Holstein et la basse Saxe afin d'y travailler le peuple dans le même sens. Bertram, evang. Lüneburg. II. Beil. p. 167, 168.

[2] Rethmeyer. III. Beil. p. 164, 167. — Stark, Lübeck'sche Kirchenhist. Beil. p. 530. — « Les choses, dit Heshusius, en sont parmi nous arrivées là que même les garçons dans les rues et les jeunes filles à la danse ne croient pouvoir se dire une plus grosse injure qu'en se traitant mutuellement de Flacianiens; et en effet toute notre confession de foi se trouve aujourd'hui renfermée dans ce mot. » Antwort Heshusii auf d. Lugenprediger v. Magdeburg Apologie.

pos jusqu'au moment où il me fut accordé de voir les traits de ce digne homme, ce qui arriva à Coswik, dans une assemblée où il se trouvait à table avec ses amis. Dieu, Flacius lui-même et tous ceux qui étaient avec lui, pourraient dire comme je fus ému dès que je le vis : c'est qu'il me semblait avoir sous les yeux le vrai successeur de Luther ou plutôt Luther lui-même [1]. »

On lui savait d'ailleurs aussi gré du courage qu'il avait eu, de concert avec un petit nombre d'hommes bien pensants, de défendre et de conserver dans la conscience du peuple la doctrine relative à l'antechrist de Rome, doctrine si nécessaire aux progrès du protestantisme à cette époque désastreuse, où l'épouvante qu'inspirait le victorieux empereur avait littéralement fermé la bouche à la plupart des prédicateurs et des théologiens, et en avait fait comme « autant de chiens muets. » Flacius se plaignait lui-même du mauvais effet que produisait ce silence. « On ne parle plus aujourd'hui, à Wittemberg et à Leipzig, disait-il, de l'article important où notre doctrine établit que le pape est l'antechrist ; il y a plus : il est même de nos docteurs qui le rejettent. C'est assurément un inappréciable avantage pour le pape de Rome et pour son abominable règne, de ce qu'on ne s'attache plus, dans l'église luthérienne, à le représenter au peuple comme l'antechrist. Si l'on continue de la sorte, bientôt nos gens cesseront d'avoir pour lui les sentiments de répulsion et d'horreur que, dans les prophéties de Daniel, dans les épîtres de saint Paul, dans l'apocalypse et dans les écrits de Luther [2], le Saint-Esprit a voulu nous inspirer pour sa personne. »

[1] Michel Stiefel, prédicateur luthérien à la cour de Mansfeld, plus tard pasteur à Lochau dans les environs de Wittemberg, et l'un des plus grands mathématiciens de son temps, prétendit, en 1532, être parvenu par le calcul à déterminer les nombres apocalyptiques, et annonça en chaire, bien que Luther eût cherché à l'en dissuader, que la fin du monde aurait lieu le jour de la Saint-Luc 1533 à huit heures du matin. Il vendit ses propriétés; un grand nombre de ses paroissiens suivirent son exemple ; et, tous ensemble, ils attendirent que la trompette les appelât au jugement dernier. Mais le jour désigné par lui s'étant passé comme à l'ordinaire, les paysans, furieux d'avoir été trompés, jetèrent le pasteur en bas de sa chaire, lui lièrent les mains derrière le dos et le traînèrent dans cet état devant les juges de Wittemberg.

[2] Manifestissimum est, Adiaphorismum sustulisse nobis istam longe maxime necessariam patefactionem antichristi, jam olim a Spiritu sancto prædictam et hoc tempore ingenti Dei beneficio Ecclesiæ præstitam. Quin nec hodierna quidem die quicquam admodum de hoc communi loco aut doctrinæ capite Wite-

Tels étaient les jugements contradictoires qu'on portait sur le compte de Flacius : tandis que lui-même disait être une pierre de l'édifice rejetée par les travailleurs, et ne pas savoir où reposer la tête avec ses dix enfants, et tandis que le prédicateur strabourgeois Flinner décrivait d'une manière touchante la situation malheureuse à laquelle le dévouement à l'église et à l'œuvre de Luther avait réduit « ce saint homme et sa nombreuse famille[1], » on lui reprochait, d'un autre côté, d'être un hypocrite, un orgueilleux, un égoïste, un usurier, un avare dont le seul but, au fond, était d'amasser de l'or[2].

Comme Flacius passait pour un des principaux auteurs de

bergensis et Lipsiensis schola disserit. Nec pauci sunt, qui in dubium revocent, an Papatus sit summus antichristus. — Hoc profecto est ingens commodum Pontifici romano ejusque abominationis regno, si non amplius a nostris ecclesiis pro antichristo habeatur et proclametur. Mox enim sequitur, homines non tantopere ab eo abhorrere debere, nec eum adeo atrum et detestandum esse, uti eum Spiritus sanctus in Daniele, Paulo, Apocalypsi et Luthero depinxerit. Scriptum theologorum Jenensium ad ducem Wirtembergensem de synodo cogenda. 1560. Cod. Polling. 170. a. f. 14.

[1] Ritter. p. 178. — Westphalii diplom. Mecklenburg. in Westphalen monum. ined. IV, 1263.

[2] L'électeur Auguste de Saxe écrivit, en 1570, au margrave de Brandenbourg : « Flacius Illyricus s'exprime, dans ses écrits, comme si, par suite de son attachement à la saine doctrine évangélique, il avait été, tel qu'un autre Élie, en butte à de violentes persécutions, et était tombé dans une extrême pauvreté ; et cependant nous savons à n'en pouvoir douter que, par ce faux semblant de zèle évangélique, il a si bien rançonné les pauvres gens de nos villes et de nos campagnes, qu'il a pu placer à gros intérêts des sommes considérables, à telles enseignes que dans cet endroit seul il s'est fait donner par les bourgeois et les marchands au delà de quatre cents florins annuellement, sans compter le revenu bien plus considérable qu'il retirait des autres biens de notre duché, des personnes de qualité et de toutes ses secrètes intrigues. » (Religionsakta Supplem. t. II, n. 38.) — « Illyricus fut un maître mendiant qui, en se donnant les dehors d'une extrême indigence, savait fort bien faire ses affaires, et se montrait toutefois tellement avare, qu'il se serait plutôt arraché les yeux que de donner un morceau de pain à un étudiant pauvre, et qu'il faisait, au contraire, tout ce qu'il pouvait pour leur soutirer le peu qu'ils possédaient. Quelle rapacité n'a-t-il pas montrée en ce qui concerne les livres, à Nüremberg, à Reichenbach et en d'autres lieux, où il a indignement volé les bibliothèques, arrachant des grands ouvrages les opuscules anciens qu'ils pouvaient contenir, refusant de restituer ceux qu'on lui avait confiés, et mettant ainsi dans l'embarras les personnes obligeantes qui avaient répondu pour lui, etc. » Waldner, gegen Trever's dialogus, billiger diabolus ; (in actis ad causam Wolfgangi Waldner. Regensb. Archiv.) — Hardenberg im J. 1558 an Medmann : Illyricum ad vos non esse progressum, non est, quod mireris. Nihil enim potuit a vobis exspectare emoumenti. Ille vero non movere pedem dicitur, nisi spes sit faciendæ rei. Quid ille ad vos? Cod. Manh. 351, f. 153.

la scission qui régnait entre l'église protestante suisse et celle de l'Allemagne, les Calvinistes ne prononçaient jamais son nom sans l'accompagner d'imprécations ou tout au moins d'épithètes injurieuses [1]; et quant aux Mélanchthoniens, il leur était d'autant plus odieux qu'il les avait rendus l'objet de la suspicion et de la haine populaires. « Illyric, disait Menius, en 1558, a tant fait par ses écrits, que la majeure partie du peuple a entièrement perdu la confiance en l'orthodoxie des docteurs et des prédicateurs de Leipzig, de Wittemberg et de tout le pays de Saxe, qu'on n'assiste plus à leurs prêches, qu'on ne lit plus leurs ouvrages, et qu'on craint même de confier ses enfants aux écoles qu'ils dirigent [2]. » « Tant qu'Illyric et Mélanchthon seront en vie, disait de son côté Chytræus dans une assemblée de théologiens mecklembourgeois réunis à Schwerin en 1556, personne ne réussira jamais à nous mettre d'accord, dussent ces deux hommes vivre jusqu'à la fin du monde. » Les Wittembergeois l'accusaient en outre d'être cause de l'effroyable désordre qui régna dans l'église protestante après la mort de Luther [3]. A présent, on

[1] Sixtinus Amama écrivait en 1629, dans une lettre à Const. l'empereur : Parum abest, quin cum Beza pronuntiem (Flacium), esse hominem exsecrabilis memoriæ. Certe quomodo fidelissimum Dei servum Melanchthonem tractaverit, et quam pestilens unguis fuerit in ulceribus Ecclesiæ istius temporis, tu vir nobilissime, optime nosti. (Cod. Manh. 359, n. 214). — La colère de Bèze contre Flacius fut encore augmentée par les plagiats dont celui-ci se rendit coupable à son égard en composant sa *Clavis Scripturæ*. Il écrivait, en 1570, à Bullinger : Legi nonnulla in Illyrico, quo nullum unquam fuisse arbitror impudentiorem plagiarium, ut qui meorum longe maximam partem ne mutatis quidem verbis descripserit. Sed illud sane crimen non video, quo nomine vocari mereatur, quod usque adeo meretriciæ vel satanicæ frontis est (Calvini epp. p. 129). — Lettre de Textor de Wittemberg à Camérarius. 1570 (Cod. Manh. 364. f. 369 : Ex iilis cognovi, quibus otium et quorum interest, scripta Flacii evolvere, istum edidisse commentationum quarumdam in Novum Testamentum opus tanquam suum ex variis tamen, ac præsertim domini Bezæ annotationibus consutum, de quo in iisdem (Bezæ ad Textorem) litteris hæc ille (Beza) : Itaque jam pridem destiti hæc attingere, nisi veluti refugiens, et quamvis paratum habeam responsum adversus meum plagiarium, cujusmodi meretur impudens, indoctus, argutulus sophista, tamen adhuc ἐπέχω de editione, quod videantur mihi plerique non tam scientia nunc indigere, quam conscientia, quam unus Deus ἀμέλως suppeditare potest, ut nunc res sunt.

[2] Menius Bericht d. Bittern Wahrheit. Vorr. a. 3.

[3] L'électeur Auguste de Saxe écrivait par exemple au landgrave Guillaume : « On peut juger de la désunion et des querelles que les prédicants flacianiens ont excitées dans cette ville entre le peuple et le Conseil par l'écrit qu'a fait pu-

ne peut méconnaître qu'en montrant tant d'animosité contre un homme auquel ils ne pouvaient au moins refuser le mérite d'avoir été un des plus actifs antagonistes de la papauté, les protestants n'aient eu en vue de critiquer et de poursuivre, sous le nom d'Illyrikus, l'œuvre et l'esprit de Luther lui-même. On semblait en effet enchanté de pouvoir imputer à un étranger qui, sans y être appelé, était venu se placer à la tête du mouvement religieux allemand, ce que l'on ne pouvait guère, sans se renoncer soi-même, reprocher au chef et au père de la Réforme; et c'était une sorte de consolation de considérer comme le fait d'un seul homme toutes les funestes conséquences qui, par une sorte de nécessité naturelle, étaient découlées de l'œuvre de Mélanchthon et de Luther. Flacius fut donc à la fin pour les Protestants ce qu'était chez les Juifs le bouc émissaire qu'on chargeait des iniquités du peuple et chassait ainsi hors du camp dans le désert.

On trouvera, je crois, une preuve à l'appui de cette remarque dans le passage suivant d'un écrit publié en 1570, et dans lequel les théologiens de Wittemberg considèrent le principe flacianien, c'est-à-dire luthérien, de la passivité de l'homme dans la conversion comme la principale cause de la démoralisation alors régnante :

« On fait ainsi naître chez le peuple des mœurs impies et sauvages; on ruine toute espèce de discipline, et l'on amortit tout ce qu'il y avait de zèle pour la parole divine, ainsi qu'on le peut voir partout autour de nous, dans les hautes comme dans les basses régions, où l'on est tellement enfoncé dans l'épicurisme grossier, que l'on peut dire, sans exagération, qu'il n'est pas de lieu au monde où il y ait moins de discipline, d'honnêteté et de vertus que

blier le Conseil de Magdebourg. — Flacius lui-même a d'ailleurs fait naître un tel désordre dans les églises et les écoles du duché de Saxe, qu'il n'est pas difficile d'en conclure l'espèce d'esprit qui le pousse ainsi d'un lieu dans un autre. —Après qu'il eut été congédié de Ratisbonne, il ne tarda pas à recommencer ses intrigues à Nüremberg, si bien que plusieurs personnes y perdirent leur bien et leur honneur. A Nordhausen aussi, le mauvais esprit de Flacius sut si bien fomenter la discorde entre le Conseil et la commune, qu'il en résulta bien des misères et un grand scandale. Enfin, ces gens-là sont constitués de telle sorte, qu'ils ne sauraient se tenir en repos; et ce serait folie d'espérer que jamais ils demeureront tranquilles tant qu'ils ne se seront point assuré la suprématie, et que tout ne se fera pas d'après leurs inspirations et leurs ordres dans le gouvernement aussi bien que dans les églises. Neudecker, neue Beitr. z. Reform. Gesch. II, 276.

parmi ceux à qui l'on prêche journellement la parole évangélique[1]. »

Christophe Lasius, un des prédicateurs mélanchthoniens-synergistes les plus distingués, donna la même direction à ses attaques contre Flacius et ses adhérents. La peinture qu'il nous a laissée de la situation des communes protestantes à son époque et des effets produits par l'enseignement luthérien, a certainement été faite d'après nature, ainsi qu'on peut s'en assurer par les aveux de ses collègues ; et le seul reproche qu'on puisse adresser à sa critique, c'est d'avoir fait dépendre d'un seul article, de celui de la pénitence et de la conversion, ce qui était au fond la conséquence de tout le système. Il disait, par exemple, en 1568, qu'on avait, à la vérité, réussi à expulser un démon, celui du papisme, mais que peu de temps après on l'avait laissé rentrer accompagné de sept autres pires que lui ; que les grossiers prédicateurs du Manichéisme étaient fort goûtés par un assez grand nombre de personnes et fort considérés même chez les grands, à cause de la douceur et de la bénignité de leur pénitence ; que les Flacianiens avaient trouvé, pour attirer à eux le peuple, les riches et les grands, un bien plus sûr moyen que celui qui avait été employé par les ordres religieux : car ceux-ci exigeaient des mœurs sévères, une vie dure et la pratique du bien, au lieu que Flacius et ses disciples absolvaient leurs grossiers pénitents avant qu'ils eussent seulement désiré la grâce, et quoiqu'ils persévérassent dans le péché. Il ajoutait que les abominations qui se commettaient dans la société luthérienne, dépassaient tout ce qu'on avait jamais vu chez les païens et dans le papisme.

« Comme l'absolution papiste est par trop rigoureuse ; qu'elle martyrise les consciences par l'expiation et les œuvres satisfactoires qu'elle leur impose ; que les théologiens de Wittemberg, de leur côté, prêchent la nouvelle obéissance, qui, selon eux, doit commencer en même temps que la conversion ; et que toutes ces obligations paraissent un trop lourd fardeau pour nos hommes délicats, voilà qu'on se met à nous prêcher la pénitence flacianienne,

[1] Wahrhaftiger Bericht und kurze Warnung der Theologen der Universitaeten Leipzig und Wittenberg vor den kürzlich zu Iena gedruckten Akten des Colloquiums, zu Altenburg in Meissen gehalten, 1570. D ; D. 3.

pénitence remplie d'indulgence et de doux ménagements, qui place d'abord ses pénitents sur le velours et la soie, et leur rend la conversion possible alors même qu'ils ne font rien pour se convertir, qu'ils n'éprouvent ni douleur ni repentir de tout le mal qu'ils commettent, qu'ils résistent à la grâce, et persévèrent volontairement dans leurs péchés d'habitude : car tout cela ne détourne point la grâce divine, n'empêche point la régénération et n'arrête point l'action du Saint-Esprit sur le pécheur. Or, qu'est-ce que cette facilité, si ce n'est une duperie pire que toutes celles qui furent inventées par le papisme, une amorce mêlée d'un poison subtil pour étourdir le pécheur sur les suites de ses iniquités? Aussi, voyez : le vice, nuit et jour, se satisfait en toute liberté ; les passions charnelles ne rencontrent aucun obstacle ; les mauvais désirs ne trouvent rien qui les retiennent; la vie impie a son libre cours; et cela continue ainsi jusqu'à ce qu'arrive le suprême quart d'heure où Dieu convertit le pécheur sans et malgré sa volonté. Avec cela le grossier pénitent peut assister au prêche, s'approcher de la table sainte et se faire passer pour honnête homme, comme une matière impure qu'une grossière ressemblance a permis de mélanger à la substance précieuse, se vend avec elle et aussi bien qu'elle *. — Satan, en favorisant la propagation de cette doctrine, ne peut se proposer autre chose que de ruiner la soumission à la loi divine, et de faire naître la sécurité au milieu de la vie la plus impénitente. Quand il a réussi à faire opérer de ces prétendues conversions, où l'homme ne met rien du sien et peut continuer à se livrer, comme auparavant, à l'avarice, à la débauche et à l'ambition, il croit avoir atteint son but, et s'embarrasse peu de tous ces beaux discours où l'orateur se propose de reprendre, ou de consoler les pécheurs. La loi ne saurait intimider de tels auditeurs, sur lesquels la prédication de l'Evangile exerce plutôt une mauvaise qu'une bonne influence. Prêcher et chanter des cantiques sont choses entièrement inutiles pour des gens de cette espèce. »

« Cette secte dangereuse a réussi à soumettre plusieurs contrées de cette principauté à son funeste empire; elle a indignement mésusé du sceptre de l'Eglise et s'est élevée si haut, qu'elle a fini par planer dans les nuages d'où elle a jeté un regard moqueur et dédaigneux sur Wittemberg. Aujourd'hui encore elle lance incessamment de tous côtés les foudres de sa haineuse et papiste excommunication, donne au diable quiconque refuse de s'incliner devant elle, ne vous admet même à tenir des enfants sur les fonts qu'à la condition que vous vous serez soumis à sa doctrine, persécute

* Wie Maeusemist unter'm Pfeffer.

les honnêtes gens, et, sous le prétexte de travailler à la restauration de notre église ruinée, demande l'expulsion et le bannissement de tout ce qui ne s'est point rangé sous son obéissance [1].

La lutte contre Flacius n'était du reste pas la seule affaire qui occupât l'activité de Lasius : il fut, pendant toute la durée de sa vie, fort tourmenté, fort agité, et plusieurs fois poussé d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre par suite des dissensions intestines qui déchiraient la nouvelle église. Né à Strasbourg, il s'était, dès 1531 par ses talents, attiré les bonnes grâces de Mélanchthon, qui le recommanda chaudement à Bucer, en observant seulement, dans sa lettre, que son recommandé était un peu vif, mais qu'il avait promis de se modérer et s'était formellement engagé à ne point prendre part à la controverse sur la Cène. Lasius devint en 1567 recteur à Goerlitz, et en 1543 pasteur à Greussen dans la principauté de Schwarzbourg, d'où il fut renvoyé deux ans après par le Conseil, avec lequel il avait eu un différend [2]. Il fut, peu après, appelé à Spandau en qualité de pasteur, et, quoiqu'il y fût constamment en querelle, demeura dans cette ville jusqu'en 1551, époque à laquelle ses ennemis, appuyés par Agricola qui était alors puissant à la cour, réussirent à le faire déplacer [3]. Il se rendit de là dans l'Allemagne protestante du sud, et y devint surintendant à Lauingen, où la haine de « quelques saints Stenkfeldiens » le fit également bientôt frapper de destitution. Après un long séjour à Augsbourg, il

[1] Lasius, Fundament wahrer Bekehrung wider die flacianische Klotzbusse. Frankfurt an der Oder 1568, e. 5. — e. 8 ; f. 8 ; a.

[2] Lasius, dans la dédicace de son *Symbolum Apostolicum*, explique de la manière suivante son renvoi de Spandau : Ayant eu l'occasion de remarquer que ledit Eisleb n'avait pas de goût pour le catéchisme, et qu'il ne le faisait conséquemment enseigner dans aucune ville, dans aucune église, tel qu'un Antinomien qui pense que c'est le magistrat et non le pasteur qui est chargé de faire observer le décalogue, je pris le parti, comme pasteur de Spandau, de traiter des dix commandements de Dieu, ce que je fis en effet dans une suite de cent dix-huit sermons. Je m'occupai ensuite du *Symbole des Apôtres*, et j'en étais déjà arrivé à la *contingence*, quand le gouvernement me fit signifier l'ordre de discontinuer ma prédication. On prétendait qu'au lieu de traiter du dogme, je me bornasse à prêcher sur l'Évangile du jour, etc. V. Seidel, Bildersammlung erläutert von Küster. p. 202 ff. — Kirchengeschichte von Gottbus. p. 8.

[3] V. la préface de son ouvrage intitulé : *Grundfeste der reinen evangelischen Wahrheit. Wittenberg*, 1568.

reprit de nouveau sa direction vers le nord, et fut nommé surintendant à Cottbus, où les querelles de partis ne le laissèrent pas non plus longtemps en repos : car il nous apprend lui-même qu'un ouvrage, qu'il publia en 1568, avait été composé « à Zeiz, où ces enragés Flacianiens l'avaient fait envoyer, dit-il, en exil. » Le sénéchal de la province, Berthold de Mandelsloh, fut celui qui, dans Cottbus, mit le plus d'acharnement à le persécuter. Le reproche qu'on lui a fait d'y avoir été destitué pour cause d'adultère ne paraît du reste pas fondé, puisqu'il fut, peu après, réintégré dans ses fonctions, qu'il conserva encore quelques années, après lesquelles il donna lui-même sa démission et mourut en 1572 à Senftemberg [1].

Lasius s'exprime parfois sur la démoralisation des communes protestantes, comme s'il l'attribuait avant tout à la manière d'enseigner des Flacianiens, qui formaient, il est vrai, la grande majorité des pasteurs et des prédicateurs de la nouvelle église ; et cependant les descriptions qu'il nous a laissées ne permettent pas de douter, ce que du reste il avoue lui-même, que cette démoralisation n'eût une cause plus profonde et plus générale. Dans un écrit qu'il fit paraître en 1556 avec une préface de Mélanchthon, il nous représente déjà la société luthérienne comme si l'irréligion et la dépravation y avaient atteint leurs dernières limites. Il était d'ailleurs également de ceux qui croyaient à l'imminence de la fin du monde. « Et en effet, dit-il, tout ne se passe-t-il pas, aujourd'hui, comme devront se passer les choses, suivant les anciennes prédictions, immédiatement avant le jour suprême ? » Il en conclut que plus que jamais il était nécessaire d'exhorter à la pénitence. « Chacun peut voir, ajoute-t-il, de quelle nature sont les fruits que porte la vigne du Seigneur : il n'est plus de discipline, plus de règle qui puisse nous ramener au devoir ; on ne se gêne plus de rien, et l'on s'inquiète fort peu de la colère divine. » — « La liberté charnelle, dit-il plus loin, est la seule chose que ce bon peuple évangélique estime et recherche dans l'Evangile ; et cette vigne de l'église chrétienne qu'on a récemment si bien cultivée, ne produit plus que les fruits verts d'une existence stérile. » — Lasius observe enfin que

[1] Otto's Lausitz. Gelehrt. Lex. II, I, p. 396. Fortges. Samml. 1740, p. 550.

ceux qui avaient la prétention d'être les meilleurs (les princes protestants), s'imaginaient faire plus que leur devoir, quand ils toléraient l'Evangile et voulaient bien laisser à la vérité son libre cours; que c'était ainsi qu'on pratiquait la *nouvelle obéissance*, et que les nobles et le peuple suivaient l'exemple de leurs princes.

« Quel cas ces potentats font-ils de nos exhortations ? N'est-ce point assez qu'ils portent le nom d'Évangéliques, et ne sont-ils point assez purs, pourvu qu'ils ne se salissent point des plus honteuses souillures ? Et les nobles ne font pas autrement que les princes ! Combien n'en voit-on pas qui ne sont occupés qu'à pressurer, qu'à dépouiller leurs vassaux ? Ils ne craignent même point porter la main sur les biens des presbytères ; car qui pourrait les en empêcher ? Ils ont eu soin de confier les chaires évangéliques à des ânes qui bégaient tant bien que mal l'Evangile interprété par la Postille, et laissent du reste chacun faire ce qu'il veut et les choses aller comme elles peuvent. — Nos fourbes de paysans, eux-mêmes, ne se conduisent pas différemment : ils prient, vont au temple et assistent au prêche : Dieu pourrait-il leur en demander davantage ? Il est vrai qu'au marché ils trompent et volent tant qu'ils peuvent, qu'ils se montrent chez eux indifférents pour le prochain et se livrent à tous les genres de malice ; mais qui pourrait ne point passer quelque chose à de braves gens qui se montrent si assidus aux offices ? C'est ainsi qu'ils pratiquent la nouvelle obéissance, alors que la doctrine évangélique nous est partout enseignée si claire et si pure ! »

» Les sermons pour lesquels nos frères se sentent aujourd'hui le plus de goût, ce sont ceux où le prédicateur traite de la grâce et parle le moins possible de la pénitence. — Ces gens qui dissertent si bien sur l'Evangile, savent parfaitement ce qu'est Jésus-Christ et combien il nous a fait obtenir de grâces et de faveurs ; ils n'ignorent pas que ce n'est point par les bonnes œuvres qu'on se sauve, et, sans doute afin de n'être point tentés d'y placer leur confiance, en font le moins qu'ils peuvent ; ils ne s'attachent à l'Evangile que pour se procurer une liberté charnelle ; ils déshonorent ainsi Jésus-Christ et sa sainte parole, et n'observent pas autrement la *nouvelle obéissance*. — Non, non, ce ne sont point là des agneaux de Dieu, mais de vilains boucs galeux, puants et chargés d'iniquités, dont le monde et Dieu détournent également la face avec horreur. Quand ils ne peuvent plus eux-mêmes supporter la mauvaise odeur qu'ils exhalent, ils vont se nettoyer, se consoler par l'absolution et la participation à la Cène. Il faut voir alors comme ils soupirent, comme

ils reniflent, comme ils gémissent, comme ils agitent les lèvres! Toutes les parties de leur corps sont en mouvement; leurs poitrines se dilatent et happent l'air comme le poisson qui est sur le point de rendre l'âme. Il est vrai que tout cela se fait sans aucune bonne résolution pour l'avenir : la cérémonie achevée, ils rentrent tranquillement au logis, et, si les choses vont bien, laissent passer deux ou trois jours sans se trop charger la conscience, après quoi ils se remettent à pécher à nouveau compte. — Nos pénitents croient s'être merveilleusement amendés si, tandis qu'ils se couvrent volontairement des plus honteuses souillures, ils veulent bien s'humilier quelque peu et demander grâce. Ils se reconnaissent pécheurs et ne sont pas sans comprendre qu'ils ont besoin de la grâce; mais voilà tout : ils ne se repentent point, ne renoncent point à leurs mauvais penchants et ne font réellement point pénitence. — Que le prédicateur, cependant, se permette de blâmer cette manière de faire, voilà qui ne saurait se souffrir : on crie, on montre les griffes et les dents, et l'on se coalise contre le malencontreux pasteur comme s'il s'agissait du salut de l'empire. Et cela n'empêche pas qu'on ne se croie des modèles de perfection chrétienne : pourquoi faut-il que les pasteurs soient d'un avis différent! etc. [1]. »

X.

Les Réformateurs et Théologiens des comtés de Mansfeld, Schoenbourg, Reuss et Henneberg :

JEAN ET CYRIAQUE SPANGENBERG, JÉROME MENCEL, SIMON MUSÆUS, CHRISTOPHE IRENÆUS, ANDRÉE FABRICIUS, CONRAD PORTA, THOMAS GUNTHER, BARTH. GERNHARD, DANIEL KAUXDORF, BARTH. WOLFHART, CHRISTOPHE FISCHER, JOSUÉ LÉONER.

Ce ne fut qu'après la mort des deux vieux comtes de Mansfeld, qui demeurèrent jusqu'à la fin fidèles à l'ancienne Église, que le protestantisme put être introduit à Eisleben, capitale

[1] Lasius, Güldenes Kleinod. Nürnberg 1556. A. 10 et s.; B; H. 3. 4. 6; E. 8. 9; K. 2; H. 6.

du comté. Les jeunes seigneurs devenus luthériens ayant forcé Wizel de se retirer, sa place fut d'abord occupée, en 1542, par Simon Wolfranc, et, après que celui-ci eut été destitué, par Jean Spangenberg. Spangenberg, ami de Luther et de Mélanchthon, né à Hardegsen près de Gœttingue, et appartenant conséquemment encore à la première génération des réformateurs, fut d'abord, et dès avant 1521, recteur à Gandersheim et à Erfurt, puis recteur et prédicateur à Stolberg; il introduisit la Réforme dans la ville impériale de Nordhausen, où à partir de 1524 il fut pasteur de Saint-Blaise, ainsi que dans Ilfeld et Walkenried; et, en 1546, se rendit, d'après les conseils de Luther, en qualité de surintendant général du comté de Mansfeld, à Eisleben, où il mourut en 1550. La mort l'enleva peu de temps avant que la société luthérienne ne fût déchirée par les dissensions intestines, dont sa veuve fut une des victimes. Cette femme, au rapport de son fils, fut tellement injuriée, vilipendée et persécutée par les prédicateurs d'Eisleben, qu'elle en tomba malade, que, malade, elle se vit refuser le sacrement, et que, morte enfin, elle fut privée par eux des honneurs de la sépulture religieuse; et ce n'est pas tout encore : on flétrit sa mémoire et par deux fois on fit arracher la croix qui surmontait sa tombe[1]. Si Jean Spangenberg ne fut pas témoin des querelles et du désordre dont l'église protestante donna bientôt après lui le triste spectacle au monde, il se passa toutefois encore de son vivant assez de choses affligeantes, pour qu'en plusieurs endroits de ses écrits il se répande à cet égard en plaintes amères. Le contraste frappant de l'indifférence religieuse des nouveaux chrétiens, et du zèle pieux qu'avait montré le peuple dans l'ancienne Église, lui revenait incessamment à la mémoire. « Autrefois, disait-il en 1547, on s'imposait de grands sacrifices pour fonder des couvents et d'autres établissements en l'honneur du diable; l'on entreprenait de longs voyages, et l'on ne craignait ni privations, ni fatigue, ni peine, pour aller gagner au loin, auprès de tel ou tel autre saint, les indulgences et les grâces de la cour de Rome. Maintenant on croirait beaucoup

[1] Cyr. Spangenberg, Grosse Antwort auf d. Eislebischen Theologen unzeitige Abfertigung. o. O. 1577. Ii.

trop faire en se livrant à la simple pratique des bonnes œuvres qui nous sont commandées de Dieu lui-même! » — Il observe plus loin que chez les personnes engagées au service d'autrui, l'obéissance s'était changée en désobéissance, le respect en mépris, la crainte en audace, la candeur en ruse, et que les enfants, aussi bien que les domestiques, étaient devenus une race corrompue, une race sauvage, une vilaine race. — Mais les autres générations aussi, celle des adultes, des personnes déjà avancées en âge, avaient bien changé depuis une vingtaine d'années. Spangenberg, ainsi que Luther, reconnaît que depuis l'établissement du protestantisme personne ne voulait plus faire le moindre sacrifice pour la religion et l'instruction de la jeunesse; que les uns refusaient de contribuer à l'entretien des pasteurs et des prédicateurs, et que les autres, non contents de cela, dévastaient et ruinaient encore les presbytères et les écoles[1]. Il ajoute que le peuple s'était entièrement plongé dans un épicurisme abrutissant. « Qu'il y ait chez nous, dit-il, des gens qui ne croient même plus à la résurrection des morts, c'est ce qu'il est facile de reconnaître aux mœurs grossières et sauvages du peuple, qui vit au jour le jour, dans la saleté comme les pourceaux, ne faisant cas ni de Dieu ni de sa parole, et regardant ce qu'on lui dit de la résurrection des morts et du jugement dernier comme si c'étaient des fables inventées par les pasteurs pour effrayer et contenir les igorants et les simples[2]. »

Spangenberg est un des réformateurs qui enseignaient au peuple que les dissensions et le désordre de la nouvelle église avaient pour cause l'influence de Satan, lequel, pendant la domination de l'ancienne Église, se serait tenu tranquille et satisfait, tandis que depuis la propagation de l'Évangile il aurait mis en œuvre toute sa malice, toute son activité malfaisante pour nuire à la véritable église. « Le monde, dit-il, jouit du repos et de la paix, pourvu qu'il agisse conformément à la volonté de son prince, le dé-

[1] Joh. Spangenberg, Des ehelichen Ordens Spiegel und Regel. Augsburg 1547. D. 4; L.

[2] Leichenpredigten, du même. Wittemberg 1554. G; G. 2.

mon, ainsi qu'on faisait sous le papisme. Le diable était si content, si joyeux de tout ce qui se passait alors, qu'il ne savait que faire et se contentait, pour employer son temps à quelque chose, de prendre la forme d'une pauvre âme, de solliciter des jours de jeûne et des messes, et de faire d'autres bouffonneries pareilles. Mais aujourd'hui qu'il se voit sérieusement attaqué par la doctrine évangélique, il s'occupe de choses plus sérieuses et laisse de côté toutes ces capucinades : il excite la guerre, la discorde, la rébellion ; il met aux prises les individus et les peuples les uns contre les autres, fait naître des partis et des sectes et exerce, en général, d'effroyables ravages parmi les âmes. » — Dans le même sermonnaire, qui compta longtemps au nombre des livres de piété protestants les plus estimés, Spangenberg s'exprime encore en ces termes sur les Luthériens de son époque : « Pourvu que nous fassions dire à notre bouche : Je crois, je crois ; que nous assistions au prêche, que nous prenions part au sacrement, dissertions savamment sur les Écritures, et déversions un déluge d'injures sur le pape et sa séquelle, nous croyons avoir fait tout ce qu'il est possible de faire pour être de parfaits chrétiens, et nous nous endormons dans cette confiance, bien que nous ne cessions d'être pleins d'orgueil, de vanité, d'avarice, de corruption, d'envie, de haine et de colère, et qu'il y en ait à peine quelques-uns parmi nous qui en définitive persévèrent dans la foi chrétienne [1]. »

Cyriaque Spangenberg devint prédicateur à Eisleben tandis que son père vivait encore ; mais il fut destitué en 1552 [2], et bientôt après réintégré dans ses fonctions, qu'en 1553 il échangea contre celles de surintendant de Mansfeld. Les prédicateurs

[1] V. Postille, du même. Nürnberg 1607. f. 53. 98.

[2] Il en raconte lui-même les circonstances en ces termes : « Comme j'avais l'habitude de faire faire la prière commune pour nos désolés frères de Magdebourg, ainsi que pour mon vénéré seigneur le comte Albert de Mansfeld, quelques Conseillers, et avec eux plusieurs autres personnes qui étaient ou contraires à Magdebourg, ou favorables à l'Intérim, et qui ne pouvaient souffrir les sermons un peu sévères, en firent un rapport aux comtes, dont les uns étaient dans la ville et les autres hors de ses murs, et leur présentèrent la chose sous un si mauvais jour qu'ils me firent donner mon congé. » — Il fut, quelque temps après, de nouveau employé dans la principauté de Mansfeld, « la guerre de Magdebourg ayant tourné tout autrement que les envieux ne l'avaient espéré. » Cyr. Spangenberg's Henneberg. Chron. Meiningen 1755. p. 486, 88.

du comté prirent, après la mort de Spangenberg père, une part active aux principaux débats que le système luthérien eut à soutenir pour s'organiser d'une manière définitive. Major ayant, par l'influence du recteur Maurice Heling et du juriste Melchior Kleng, été appelé à Eisleben en qualité de surintendant, l'arrivée de ce réformateur fit aussitôt naître une dispute sur la nécessité des bonnes œuvres. La plupart des prédicateurs ne consentirent, tout d'abord, à se soumettre à son autorité qu'à la condition qu'il s'expliquerait sur sa doctrine et prouverait son orthodoxie luthérienne, tandis que ceux de la ville de Mansfeld refusèrent positivement de le reconnaître comme leur supérieur. Major se vengea de ces tracasseries en tonnant en chaire contre ses adversaires, qui, disait-il, repoussaient comme erreurs les principes les plus clairs des Saintes-Écritures, dès lors qu'ils ne se trouvaient pas textuellement indiqués dans la Postille de Luther. « Ces ignorants, s'écria-t-il un jour, sont indignes d'occuper des places de pasteurs, et seraient plutôt faits pour balayer les écuries des ânes du pape. » Sur cela le comte Albert de Mansfeld lui fit signifier de vider immédiatement ses États. Le prédicateur de Kelbra, Etienne Agricola, n'ayant pas moins continué d'enseigner la doctrine de Major, tous les pasteurs du pays se réunirent, en 1554, sous la présidence du surintendant Sarcerius, en synode, et, après y avoir unanimement déclaré que la foi seule, sans les œuvres, est nécessaire au salut, firent destituer Agricola et tous ceux qui partageaient sa manière de voir [1].

Cyriaque Spangenberg, après le départ de Sarcerius, fut sans contredit le théologien le plus érudit et le plus fécond de tout le pays. Les prédicateurs, ses collègues, au nombre de cent vingt, tous parfaitement d'accord avec Flacius, étaient, ainsi que lui, partisans du Luthéranisme rigide et adversaires déterminés de tous les adoucissements proposés par les Synergistes, les Intérimistes et les Majoristes. Mais c'était surtout le Synergisme de Mélanchthon et de Strigel que les pasteurs du pays de Mansfeld combattaient avec le plus de vivacité. L'électeur de Saxe, dans une lettre (1565) aux comtes

[1] Confessio et sententia ministr. in comit. Mansfeldensi. Isleb. 1565. f. 98.

de Mansfeld, disait par exemple à ces seigneurs avoir appris que les théologiens de leurs États se proposaient de publier un livre sous le titre de Synode, dans lequel ils cherchaient à rendre suspects et condamnaient même formellement les églises, les écoles et plusieurs des théologiens les plus renommés de son électorat, et leur faisait savoir qu'il ne souffrirait pas qu'on insultât et qu'on troublât ainsi ses théologiens, ses églises et ses écoles. La doctrine qui était alors si énergiquement défendue par Flacius, et que Luther avait certainement soutenue souvent lui-même, celle où l'on enseignait que le péché originel est, non pas un accident, mais la substance même de l'homme, était également approuvée par Spangenberg et par la plupart des pasteurs du comté de Mansfeld. Jérôme Mencel, surintendant général à Eisleben, assurait ne faire aucune différence entre le péché et la nature corrompue de l'homme, et son diacre, Andrée Fabricius, « s'attachant aux paroles si claires et si positives de Luther, frappait l'*accident* des plus violents anathèmes. » — Ces dispositions se modifièrent toutefois, quand on vit des hommes considérables, Wigand, par exemple, et un grand nombre d'hommes d'État et de magistrats indignés des efforts que faisait le parti flacianien pour se rendre en matière religieuse indépendant du pouvoir civil, se déclarer formellement contre Flacius et ses adhérents. Mencel, et avec lui la plupart des pasteurs et des prédicateurs du comté, jugèrent alors qu'il était grand temps de rompre avec un parti dont les affaires étaient en si mauvais état. Il y en eut un grand nombre qui rétractèrent leurs anciens écrits, d'autres qui expliquèrent le changement qui s'était opéré dans leurs dispositions en disant qu'ils n'avaient pas d'abord bien compris la question ; et de toutes parts on se mit en devoir d'attaquer en chaire Spangenberg et le petit nombre de ceux qui étaient restés fidèles à Flacius. Il n'y eut pas jusqu'aux comtes régnants qui ne se divisèrent entre eux par rapport à cet homme et à sa doctrine : car tandis que les uns tenaient pour les pasteurs d'Eisleben, les autres, le comte Volrath, par exemple, et Jean Ernest, le protecteur des Mansfeldiens, se déclaraient pour le parti contraire, publiaient un écrit dans lequel ils reprochaient à Wigand d'avoir, « par son livre sur ce *maudit accident*, causé

plus de désordre parmi les pasteurs que les Antinomiens et Major, » et ajoutaient que « Satan s'était par là proposé de faire entièrement rejeter la doctrine de Luther sur le péché originel, de faire suspecter l'orthodoxie des plus zélés prédicateurs, et peut-être même de ruiner tout l'édifice de la nouvelle église[1]. »

Les prédicateurs d'Eisleben ayant fait en sorte qu'aucun imprimeur ne consentît à livrer ses presses à Spangenberg, le même comte Volrath prit le parti d'établir une imprimerie dans son château même. Spangenberg y fit imprimer contre ses adversaires un grand nombre de libelles et de pièces de vers satiriques que les mineurs de Mansfeld, qui lui étaient entièrement dévoués, étaient ensuite chargés de répandre dans le public. Son diacre Winike examinait, de son côté, sur la question du péché originel toutes les personnes qui se présentaient au confessionnal, et refusait l'absolution à toutes celles qui ne goûtaient point la doctrine flacianienne. Les enfants eux-mêmes, au moyen d'un catéchisme expressément composé à cette fin, furent exercés dans la controverse à ce sujet, tandis que Spangenberg travaillait à discipliner les femmes de manière à agir par elles sur leurs maris. Ses auditeurs, qu'il s'était fort attachés par son éloquence populaire, déployèrent également un très-grand zèle en faveur de la doctrine, de sorte que quand les hommes du peuple se rencontraient aux champs ou à l'auberge, la première question qu'ils s'adressaient, c'était : « Êtes-vous *Occédentiste**, ou bien *Substantioniste?* » ce qui presque toujours donnait lieu à des discussions, à des rixes, à des voies de fait même, le plus souvent avec effusion de sang. De leur côté, les pasteurs d'Eisleben dépeignirent leurs adversaires sous les couleurs les plus défavorables, les traitant de Manichéens, de démons, et excitant contre eux la haine de leurs auditeurs, si bien qu'on vit les comtes Volrath et Ernest se plaindre que leurs vassaux les poursuivissent dans les rues de leurs sifflets et

[1] Leuckfeld. p. 23. — Spangenberg, Grosse Antwort auf d. Eisleb. Theol. unzeitige Abfertigung. o. O. 1577. B. — v. d. Censuren, so d. Eisleber aufgebracht. o. O. 1577. B. 2. — Antwort d. Grafen Volradt auf d. unchr. Schreiben Wigandi. des mêmes o. O. 1573. C. 4.

* C'est-à-dire *accidentiste*. (*Note du Traducteur.*)

de leurs huées, couvrissent d'ordures leurs ordonnances, injuriassent leurs prédicateurs, les troublassent dans l'exercice de leurs fonctions et leur jetassent des pierres. Spangenberg, avec l'appui de ces mêmes comtes, put monter en chaire dans le temple Saint-Pierre à Eisleben même : il s'y défendit contre les pasteurs du lieu, et fit afficher et vendre publiquement dans les rues sa profession de foi. Il avait du reste déployé une telle activité dans l'exercice de ses fonctions, qu'il put se vanter qu'à Mansfeld les enfants et les femmes en savaient plus long sur tel ou tel autre article des écrits de Luther que les théologiens ses adversaires, ce qui fut confirmé par Mencel, lequel se plaignait que la population séduite de Mansfeld fût tellement animée contre les pasteurs d'Eisleben et leurs adhérents, qu'il n'était sorte de moqueries, de satires et d'injures qu'ils ne se permissent à leur égard, qu'ils ne lisaient jamais aucun de leurs écrits, n'assistaient point à leurs prêches, et leur donnaient en toute occasion des témoignages de leur mépris et de leur haine [1].

Les comtes, ce qui mit le comble à cette anarchie, s'étaient mis sur le pied de destituer impitoyablement tous les pasteurs et prédicateurs qui professaient d'autres opinions que les leurs. Il suffisait qu'un prédicateur eût été renvoyé par l'un d'eux, pour qu'il ne manquât pas d'être accueilli et protégé par le parti adverse. Ainsi le pasteur de Mansfeld, Antoine Kriéger, qui était un ennemi personnel de Spangenberg, ayant été destitué par le comte Volrath, les autres comtes s'empressèrent de l'employer, bien que sa destitution eût été motivée par « son extrême négligence, par son avarice et la honteuse impudeur de son langage dans la prédication [2]. » —

[1] Wigand de Manichæismo renov. Lips. 1587. p. 381, 414, 415, 422, 428. — Leuckfeld. p. 37, 51 et s. — Spangenberg, Grosse Antwort. E. 4. — Mencel, Weihnachtpredigt. Eisleben 1575. A. 4.

[2] Les pasteurs d'Eisleben rapportent, il est vrai, la chose d'une manière différente. Après avoir raconté le renvoi de Kriéger à leur manière, ils ajoutent : « Ceux de Mansfeld ne se sont pas bornés à se séparer entièrement de nous, à nous éviter, à nous fuir et à abandonner, dans le seul but de se soustraire à toute espèce de rapports avec nous, les places et les fonctions qu'ils avaient régulièrement acceptées ; ils nous ont encore attaqués en chaire avec la dernière violence, nous ont traités d'hérétiques, ont cherché à nous faire perdre la confiance de nos paroissiens, et ont permis aux écrivains mercenaires qu'ils avaient pris à leur service, de débiter sur notre compte tout ce que la rage put leur

Quelques censures que les prédicateurs d'Eisleben s'étaient attirées portèrent les princes protestants à employer la force pour mettre fin à ces querelles : ils firent destituer violemment les pasteurs flacianiens et les exclurent de la paix religieuse; « les grossiers Grubenhager, surtout, se comportèrent, dans leur censure, plutôt en bourreaux qu'en théologiens, ne parlant que de faire pendre leurs adversaires, de les faire étrangler, de les faire chasser comme des chiens enragés, et de faire brûler les livres dont les doctrines ne seraient pas d'accord avec la leur. » L'électeur de Saxe et l'administrateur de l'archevêché de Magdebourg envoyèrent, en 1575, contre Volrath, qui refusait de renvoyer Spangenberg, des troupes auxiliaires aux autres comtes : Mansfeld fut occupé militairement, et l'on y institua un tribunal où les Flacianiens furent jugés avec la dernière rigueur. Trente-cinq bourgeois furent enfermés dans le Giébichenstein, un grand nombre exilés ou privés des honneurs de la sépulture, les pasteurs pillés, et un maître tellement abîmé de coups qu'il en mourut peu de jours après[1]. Spangenberg parvint à s'évader sous les vêtements d'une sage-femme, et se rendit à Strasbourg avec le comte Volrath qui comme lui avait été forcé de prendre la fuite[2]. C'est à tort qu'on lui a reproché, dans ces derniers temps, de n'avoir, en combattant pour le principal défenseur du Luthéranisme

inspirer de plus abominable, ainsi qu'on peut le voir dans les sermons d'Irénée et de quelques autres, dans les pamphlets de plusieurs de leurs disciples et dans une foule de libelles et de chansons qu'ils ont fait publier contre nous. » —Von d. Hauptursache des Streites zwischen d. Predigern d. Grafschaft Mansfeld in actis ad causam Rosini in comitatu Schoenburg. (Bibl. de Ratisb. n. 31).

[1] Spangenberg rapporte, au sujet des mauvais traitements qu'on fit subir, après son départ, à ses adhérents ce qui suit : « Qu'on se souvienne, à propos des paroles de Jacques Andréæ, de ce qui se passa, en 1574, à l'occasion de ce maudit *accident*, la manière dont Mencel et consorts entrèrent dans le temple avec des bâtons, des piques, des sabres et des armes à feu ; comment, pour forcer les assistants à accepter la doctrine manichéenne de l'*accident*, ils les jetèrent dans les fers, leur lièrent les mains, et leur firent endurer toutes sortes de tortures ; qu'on se souvienne de tout cela et de tout ce qu'on se permit sur la personne de ce pauvre martyr Martin Wagner de Mansfeld, et vous ne douterez pas à qui s'appliquent les paroles du docteur Jacob, quand il dit « que les faux docteurs sont reconnaissables à cela qu'ils ont l'habitude d'employer la violence pour soutenir leurs doctrines. » — Spangenberg, Bericht von der Weimar. Predigt, so Andreae 1577 daselbst gethan. o. O. 1578. A. 4.

[2] Spangenberg, Grosse Antwort. F. — Leuckfeld. p. 54, 68. — Spangenberg, Grosse Antwort. F. 2. — Von d. Censuren. D. 2.

pur et pour sa doctrine du péché originel, été guidé que par un aveugle dévouement à la personne de Flacius, et de n'avoir même pas compris la question qui faisait le sujet de la querelle : il avait puisé cette doctrine à la source même, c'est-à-dire dans les écrits de Luther, et, ce qui le prouve, c'est que ses ouvrages de polémique qui se rapportent à ce débat, ne se composent en grande partie que de centons extraits des œuvres du Réformateur. « Que l'on compare, disait-il, mes paroles avec les écrits de Luther, et l'on verra qu'elles sont de lui plutôt que de moi, attendu que je me suis appliqué non pas seulement à soutenir les opinions, mais encore à me servir des propres expressions de ce grand Maître. » Il disait encore que c'était aux principes aristotéliques, aux réflexions philosophiques et aux explications charnelles, qu'il fallait attribuer la condamnation de la vraie doctrine luthérienne du péché originel; qu'on pouvait juger du cas que les savants, qui se vantaient d'être les disciples de Luther, faisaient de sa doctrine, par cela que quand on leur parlait du sublime ouvrage de ce grand homme publié sous le titre de *La volonté servile*, ils osaient soutenir « que Luther le composa sous l'inspiration d'un sentiment passionné, afin de montrer à Érasme qu'il avait l'esprit aussi prompt que lui; que c'était une chose déplorable de voir que la vraie doctrine fût à ce point tombée en discrédit près de la plupart de ceux-là mêmes qui se vantaient d'être les plus fidèles continuateurs de l'œuvre luthérienne[1]; — qu'on pouvait déjà voir que la

[1] Longtemps avant ce débat, et dans *son Exposé des bienfaits dont Dieu a comblé le monde et l'Allemagne en particulier par le moyen de Mart. Luther*, Spangenberg avait déjà reproché aux théologiens de Wittemberg, de Leipzig et du Würtemberg, et conséquemment à Mélanchthon avant tout, « d'appeler Luther : 1° *Philauticum*, ce qui veut dire un homme qui ne fait cas que de sa propre personne et n'approuve que ce qu'il a dit et fait lui-même; 2° *philonicum et eristicum*, c'est-à-dire un querelleur (hadermetze), un querelleur qui jamais ne veut avoir tort, qui jamais ne cède à personne, qui ne cherche dans tout ce qu'il fait que sa propre gloire et ne saurait souffrir d'égal; 3° *doctorem hyperbolicum*, c'est-à-dire un docteur qui d'une puce sait faire un éléphant, qui parle de mille quand c'est à peine cinq qu'il faudrait dire, qui avance hardiment les propositions les plus hasardées, et s'inquiète peu de savoir si elles sont vraies ou fausses, qui en dit enfin, en tout et partout, deux fois plus qu'il n'y en a; 4° *polypragmonicum*, comme s'il avait l'habitude de s'immiscer à toutes les espèces d'affaires, de faire plus qu'on ne lui demande et de se mêler à des choses qui ne le regardent d'aucune manière; 5° *ostenta-*

prédiction de Luther sur la difficulté qu'on aurait, après sa mort, à trouver dans toute l'Allemagne une seule église où l'on enseignât encore la saine doctrine, n'était pas loin de s'accomplir; enfin que pour ce qui le concernait, lui Spangenberg, il se ferait plutôt couper en morceaux que de renoncer à sa doctrine sur le péché originel. »—C'est pour cela qu'il s'était attaché à Flacius, dont la manière de voir était la même; car il avait cru remarquer, dit-il, que ceux-là seuls étaient abandonnés par le Saint-Esprit qui s'étaient détournés de ce saint homme[1]. Spangenberg, chose vraiment rare parmi les protestants de son époque, fut un historien aussi judicieux qu'infatigable, et ne fut dépourvu ni de perspicacité pour les observations délicates, ni d'une certaine objectivité historique dans la manière de présenter et de juger les événements contemporains. Il fait, quelque part, une peinture frappante de la présomption et de l'audacieuse frivolité avec lesquelles les pasteurs, aussi bien que les laïques, prenaient parti et jugeaient dans les discussions religieuses que chaque jour voyait naître; seulement il semble avoir oublié que lui aussi avait favorisé cette disposition dans le peuple de Mansfeld.

« Les voilà, nos juges infaillibles, fanfarons de tous étages, ducs, comtes, seigneurs, chanceliers, receveurs des contributions, secrétaires, baillis, bourgmestres, bourgeois, paysans, femmes même et servantes, pour ne rien dire de nos savants docteurs, de nos pasteurs et de leurs habiles sacristains; les voilà qui prononcent leur jugement avec accompagnement d'injures, de malédictions et de calomnies contre les innocents; et, pour ainsi prononcer en dernier ressort, il leur suffit que leur raison particulière leur ait présenté les choses sous ce jour, ou qu'ils sachent qu'elles ont été ainsi jugées par tel ou tel. Que si vous leur demandez si du moins ils ont lu les écrits de ceux qu'ils accusent si hardiment de manichéisme et d'hérésie, et eux-mêmes entendu les propos impies et les blasphèmes qu'ils imputent à leurs frères, ils répondent en vous demandant à leur tour avec colère, si l'on pouvait bien exiger qu'ils lussent de tels ouvrages ou entendissent de telles gens;

torem ingenii, comme s'il était émerveillé de son propre mérite, et qu'il ne fût occupé qu'à se faire valoir lui-même; enfin *stoicum*, c'est-à-dire un *têtu* qui ne veut faire en toute chose qu'à sa tête, et qui prétend au contraire soumettre tous ceux qui l'entourent au plus tyrannique esclavage. »

[1] Spangenberg, Theander Lutherus. G. 4; H. 4; C. 6; f. 213. — Grosse Antwort. D. 2. du même. — Bertram, Evang. Lüneburg. Beil. p. 162.

si pour être convaincus que leurs adversaires ont écrit ou verbalement soutenu telle ou telle erreur, il ne suffisait donc pas que cela leur eût été reproché par des personnes dignes de foi; s'il était possible de supposer que tant de savants docteurs, de surintendants, de grands maîtres et de personnes considérables de toutes espèces, pussent se tromper ou mentir d'une manière si grossière, etc. « Comment croire, disent-ils, qu'un si grand nombre d'églises (c'est ainsi qu'ils appellent ces savants) puissent toutes ainsi tomber dans l'erreur? » Il est même des théologiens qui plus d'une fois ont avoué que ces questions dépassaient la portée de leur intelligence, et qui ne se sont pas moins montrés empressés à prononcer conformément à leurs sympathies secrètes et à celles de la foule. — « Ceux-là sont aujourd'hui considérés comme les plus habiles et obtiennent la préférence qui affectent les plus hautes prétentions à la science, qui tranchent avec hardiesse sur les questions de religion, et qui attaquent et condamnent à tort et à travers tout ce qu'il y a de pieuses, de saines, d'excellentes doctrines. C'est à ces gens-là, préférablement, que dans l'Église de Jésus-Christ on confie l'administration des paroisses et en général toutes les fonctions importantes. Il y a même, dans le clergé, un grand nombre de juges qui se laissent gagner par des présents, par des promesses d'avancement, et qui, ainsi séduits, prononcent ensuite contrairement à la conscience, en faveur de l'injustice et de l'erreur contre la droiture et la vérité. Les présents, les faveurs, l'argent, de belles habitations, des coupes d'or et autres choses analogues vous aveuglent tellement ces braves gens, qu'ils ne craignent pas d'admettre une différence entre notre nature corrompue et le péché originel, et qu'ils admettraient même bien autre chose encore, pour peu que le désirassent les personnes généreuses qui savent si bien récompenser leur complaisance[1]. »

Spangenberg s'était déjà plaint, en 1554, de l'irréligion qui régnait dans la société protestante. « La plupart, disait-il alors, ne font absolument aucun cas de la parole sainte : s'il est un quart à peu près de la population qui assiste encore au prêche pour l'entendre, cette sainte parole, il en est fort peu qui la reçoivent et bien moins encore qui l'observent[2]. » Dix ans après, il mandait à Galles que « la fausse sécurité, l'ingratitude et l'abus de l'Évangile avaient fait tomber une quantité d'églises qui autrement eussent été

[1] Spangenberg, Theander Lutherus. G. 2, 7 ; H. b.
[2] Joh. u. Cyr. Spangenberg Leichenpredigten. Wittenb. 1554. T. 6.

solidement organisées[1]. » Il constate du reste aussi la vérité de cette observation générale « que les protestants ne permettaient point à leurs pasteurs de s'élever en chaire contre les vices qui dominaient dans leurs paroisses :

« Dieu fait-il paraître quelque part un fidèle pasteur, qui soit animé du désir d'user contre les pécheurs impénitents du pouvoir de lier : aussitôt s'élève contre le digne ministre un cri de réprobation générale, un cri comme on n'en fait même pas entendre contre les plus infâmes scélérats ; et l'on ne cesse de crier et de vociférer jusqu'à ce qu'il ait été chassé du temple, expulsé de la ville et banni du pays, si ce n'est traîné à la frontière comme un criminel. — Quelques personnes viennent-elles aujourd'hui à se rencontrer quelque part : ce dont elles s'entretiennent, ce n'est pas de l'impiété du monde et de la corruption régnante; non, mais de la sévérité du pasteur et de la prétendue violence de ses sermons[2]. »

Spangenberg expérimenta lui-même, l'année suivante, la vérité de ses remarques : « le discours qu'il publia, en 1569, sous le titre de *Exhortation à la pénitence adressée à l'Allemagne entière*, souleva tellement de haine contre l'auteur, que la cour de Sundershausen défendit à ses agents de lui communiquer les documents qui lui étaient nécessaires pour la composition de sa chronique Querfurstienne[3]. Dans son *Exhortation*, Spangenberg fait aux Luthériens les reproches suivants :

« Tout le monde, chez nous, se montre las et dégoûté de la parole divine, de ce cher Évangile et de la prédication si salutaire; la plupart n'y assistent pas du tout, un grand nombre n'y viennent que pour s'y distraire, d'autres s'y livrent doucement au sommeil, y font la causette ou y lisent quelqu'ouvrage étranger à ce qui se dit en chaire. Chez la grande majorité des assistants, la parole du prédicateur pénètre par une oreille et sort immédiatement par l'autre; on se moque de ses avertissements, de ses conseils et de ses menaces, on les interprète même avec malice et on lui en fait un crime; le prédicateur lui-même est méprisé, ridiculisé et injurié ainsi que les hautes fonctions qu'il exerce.

[1] Cavebimus et ipsi nobis a securitate et ingratitudine, quæ vitia comitata abusum evangelici nominis proh dolor! multas ecclesias bene alioquin instructas misere everterunt. Cod. Germ. 1316. f. 275.

[2] V. la préface fournie par Spangenberg pour l'écrit publié, en 1568, par Jodock Hocker, sous le titre : *Von den beiden Schlüsseln*. B; B. 2.

[3] Leuckfeld. p. 82.

» Que le prédicateur s'avise de parler contre le blasphème, l'ivrognerie, la paillardise, la haine, la colère et la vengeance, on se moque de lui et de tout ce qu'il dit : chacun entend vivre à sa guise et faire à sa tête, dût-il se mettre en opposition flagrante avec la loi divine. Il n'est pas de sermons, pas de supplications, pas d'exhortations, pas de menaces qui puissent y rien faire ; c'est en vain qu'on tenterait de changer ces coupables dispositions, et chaque jour, loin de s'amender, l'on tombe du mal dans le pire. Autrefois un adulte qui se serait permis un juron, se serait déshonoré vis-à-vis de toutes les personnes honnêtes ; aujourd'hui que les prédicateurs se sont mis à prêcher contre ce péché devenu une habitude, on semble mettre de l'affectation à le commettre, et, bien que Dieu, par les cruelles maladies, telles que l'épilepsie, la folie, les épidémies, et par les autres calamites dont il nous afflige, nous ait clairement fait connaître le déplaisir qu'il en éprouve, on n'en fait que davantage. Les servanteset les enfants même se permettent aujourd'hui, sous ce rapport, ce qui aurait autrefois révolté dans la bouche d'un charretier. Enfin, les parents enseignent à leurs enfants le blasphème plutôt que la prière. »

» Quand entendit-on proférer de plus effroyables blasphèmes, quand vit-on de plus mauvais exemples, quand fit-on un plus indigne usage des biens de l'Église, quand montra-t-on moins de zèle à assister au prêche, à la prière commune, à la litanie, au catéchisme et aux autres exercices de la religion, et quand vit-on moins de concorde et de charité que dans le temps où nous sommes? Mais ce qui est le pis de tout, et ce qui ne peut manquer d'achever la ruine de notre église, c'est qu'on n'y fait plus le moindre cas de l'inappréciable trésor de la vérité évangélique[1]. »

Spangenberg observe que Luther avait déjà eu lui-même à se plaindre des fruits portés par sa doctrine :

« Notre pieux Luther a lui-même pu s'apercevoir, avant de mourir, que ceux qui se glorifiaient de suivre sa doctrine, une fois qu'ils se trouvaient affranchis du joug de la papauté, abusaient honteusement de la liberté chrétienne ; que l'homme du peuple devenait grossier, indiscipliné, vivait dans une fausse sécurité, méprisait le pasteur et sa parole, et trouvait mauvais qu'on lui adressât des réprimandes sur son inconduite ; que les gens de la ville voulaient qu'on leur donnât pour prédicateurs des hommes de paille (gemalte) ; enfin que les nobles, ainsi que les magistrats et les princes eux-mêmes, ne se proposaient dans l'Évangile que

[1] Spangenberg, Ernste u. hochnoeth. Busspredigt an ganz Deutschland. Eisleben 1569. H. 5 ; K. 7.

les avantages matériels qui pouvaient leur en revenir. Ce honteux usage de la liberté évangélique fut cause que l'âme de ce pieux docteur ne fût pas moins affligée que ne l'avait autrefois été celle de Loth à la vue de tout le mal qui chaque jour se commettait sous ses yeux [1]. »

Spangenberg, après la mort du comte Volrath, qui termina ses jours à Strasbourg, fut appelé par deux seigneurs à Schlitzée en Buchau en qualité de prédicateur ; mais, ses deux nouveaux protecteurs étant également morts quelque temps après, il fut encore une fois obligé de se retirer. Il alla plus tard se fixer à Bach, où la protection du landgrave Guillaume de Hesse lui avait procuré un asile, et n'y vécut pas non plus en paix. « Les Calvinistes, écrivait-il en 1591, sont acharnés à me poursuivre ; ils mettent tout en œuvre pour me faire chasser d'ici, et viennent de faire défendre au pasteur du lieu de m'admettre à la communion. » Il mourut, treize ans après, à Strasbourg [2]. — Mencel, qui, après le départ de Spangenberg, resta seul maître du champ de bataille et finit par faire expulser tout le reste « des Manichéens, » c'est-à-dire des Flacianiens, Mencel était du reste entièrement d'accord avec son ancien collègue sur les tristes résultats produits, quant à la moralité de ses partisans, par la doctrine nouvelle. « Le démon, disait-il, fait aussi naître une sécurité épicurienne chez la plupart de ceux qui sont en possession de la parole évangélique et qui se vantent d'en être les disciples : il en résulte qu'un grand nombre d'entre eux s'imaginent avoir pleinement satisfait à la volonté divine et être parfaitement en règle avec le Ciel, par cela seul qu'ils se donnent le titre d'Évangéliques, bien qu'on ne remarque aucun amendement dans leur conduite, et qu'ils transgressent ouvertement les préceptes de cet

[1] Spangenberg, Theander Lutherus. f. 188. — Dans un recueil de bons mots attribués à Luther, on trouve, entre autres, les propos suivants : Quanta mundi præsumptio et securitas. Quicquid aliquid est, hoc audet Christo insultare. Cela ira mieux encore ; l'Epicurisme envahira le monde. Nam ille mundus verbi contemptor nihil aliud est, quam præparatio Epicurismi ante diem, qui neque diem neque aliam vitam credit. — Que le Dieu de miséricorde me vienne en aide, à moi pauvre pécheur ! detque mihi gratiam et sepulturam, mundus enim me ferre non potest, neque ego vicissim mundum. Cod. lat. 937. f. 117, 166.

[2] Leuckfeld. p. 71, 72.

excellent Évangile[1]. » — Il se plaignait, en 1567, que l'ingratitude à l'égard de l'Évangile allât tous les jours en augmentant, que la plupart des protestants se fussent tellement rassasiés de la sainte Parole qu'ils en avaient le dégoût comme les Juifs autrefois de la manne, — et si bien attachés à la nouvelle doctrine de la justification qu'ils ne voulaient plus entendre parler d'autre chose. « Nos gens, dit-il, sont tellement habiles, qu'à peine ont-ils entendu discourir une fois sur Jésus-Christ et la volonté divine, qu'ils se croient suffisamment instruits, n'en veulent pas savoir davantage, et n'assistent plus que rarement au prêche, si tant est qu'ils y viennent encore. » Il observe, plus loin, que le jugement dernier, la justice de Dieu, et les terribles châtiments réservés dans l'autre monde au pécheur impénitent, n'avaient plus rien qui pût les effrayer; et avoue avoir eu « journellement l'occasion de s'assurer que la plupart de ceux qui se donnaient le nom de chrétiens, ne croyaient même point au jugement dernier, et qu'un très-grand nombre de Luthériens ne parlaient plus de ce dogme que pour en faire l'objet de leurs railleries. »

On peut aussi voir, dans les écrits de Mencel, jusqu'à quel point les pasteurs étaient alors divisés entr'eux et avec les communes; avec quelle impatience celles-ci souffraient les réprimandes et les exhortations de leurs pasteurs, et ceux-ci les mauvaises dispositions du peuple.

« Le démon ne se possède pas de rage de voir qu'en prêchant la sainte Parole nous poussions à la discipline un peu plus qu'il n'est agréable à la foule grossière. Il ne lui suffit pas d'avoir fait défendre la publication de nos livres et de ceux de nos sermons où nous prêchons la morale chrétienne ; ce qu'il voudrait encore, c'est qu'on nous mît la muselière, à nous autres prédicateurs. Ils ne sont pas en petit nombre, ceux qui parmi nous sont mécontents de notre manière de faire, qui se plaignent que nous ne sachions leur adresser que des réprimandes et des injures, et qui ne se tiendront satisfaits qu'après qu'on aura renoncé à toute espèce de discipline, et que quand ils pourront agir librement sans avoir de reproches à craindre d'aucune part. Ils prétendent qu'on est trop gé-

[1] V. la préface de Mencel qui se trouve en tête de l'écrit de Spangenberg : *Wider d. boesen Sieben in's Teufels Karnoeffelspiel.* o. O. 1562. A. 6.

néreux à notre égard, et que si l'on nous faisait faire un peu plus maigre chère, nous rabattrions quelque chose de notre prétention à morigéner le public, nous nous montrerions bien moins sévères, etc. Il n'est pas difficile de deviner le but de ces gens, dont le nombre, du reste, est bien plus grand qu'on ne se l'imagine. Qu'il survienne cependant le moindre orage, il faut voir comme ils s'empressent de se mettre à couvert! Pourvu qu'ils réussissent à se débarrasser de nous, ils s'inquiètent peu de savoir s'ils se priveraient en même temps de la parole divine et de fidèles pasteurs[1]. »

Wolfang Kaufmann, diacre à Mansfeld, ayant, deux ans plus tard (1565), fait paraître un écrit contre l'usure, Spangenberg et Mencel, dans la préface que chacun écrivit pour cet ouvrage, manifestèrent la crainte que les prédicateurs de Mansfeld, s'ils faisaient leur devoir en poursuivant le vice, ne subissent le même sort qu'eux et ne se missent à dos les usuriers, avec leurs patrons et leurs protecteurs. « Il est bien encore quelques endroits, disait Spangenberg, où, à cause du besoin qu'on a d'eux dans de certaines circonstances, l'on tolère quelque peu les prédicateurs évangéliques; mais que les malheureux se hasardent à dire un mot contre l'usure, et aussitôt se fait de toutes parts entendre contre eux le cri de haro : « Ces misérables cafards ne veulent-ils pas nous empê- » cher de faire nos affaires? Ils ne sauront se tenir tranquilles » qu'ils n'aient mis tout le pays sens dessus dessous, et nous » aient, nous-mêmes, réduits à la misère! » — « C'est un point digne de remarque, continue-t-il plus loin, qu'aujourd'hui, dans notre Allemagne, tout ne tende qu'au luxe et aux jouissances animales. L'avarice s'est tellement emparée de tout le monde, qu'on n'a de pensée et d'activité que pour une chose, pour l'argent et les moyens de s'en procurer, n'importe à quel titre.» Kaufmann aussi se plaignait que tout pasteur qui s'acquittait de son devoir en faisant la guerre à l'avarice et aux autres péchés, fût en butte à la haine et aux mauvais traitements du monde. « Petits et grands, dit-il, tous ne voient plus dans les pasteurs que des hommes bons à être conspués et foulés aux pieds. Il en est qui ne se contentent même point de leur témoigner du mépris, ils les persécutent encore comme des en-

[1] Mencel, Leichenpredigten. II. Eisleben 1590. f. 66; 330; III. Eisleben 1591. f. 164; 253.

nemis, et, pour peu qu'ils osent ouvrir la bouche, se prennent à rire comme si c'était un baudet qui se fût mis à braire ; ou bien ils les traitent de séditieux, de boute-feux, de brandons de discorde. D'autres les tourmentent, les vexent, les persécutent, les martyrisent même, semblent se faire une étude de leur causer du déplaisir et de la peine, et les feraient volontiers mourir s'ils le pouvaient sans se nuire eux-mêmes. » Mais la position des pasteurs était encore fort à plaindre sous d'autres rapports. « Comment, ajoute Kaufmann, pourrait-il enseigner et prêcher convenablement, celui qu'on a mis dans la nécessité de conduire la charrue et de labourer la terre comme un valet de ferme, ainsi qu'il arrive aujourd'hui généralement aux pasteurs de village ? On peut juger par là combien ils se rendent coupables, ceux qui, non contents de ne point contribuer de leur bourse à l'entretien de leurs pasteurs, portent encore une main rapace sur les biens que nos pieux ancêtres ont légués à l'Église. » Le même auteur observe, plus loin, que lors du changement de religion chacun avait voulu avoir sa part dans le vaste pillage des biens ecclésiastiques, que l'un en avait arraché un lambeau par-ci et l'autre par-là, et que pour n'avoir point l'air de dépouiller l'Église entièrement, on lui avait réservé quelques miettes, quelques rentes en argent peu considérables et d'une perception incertaine, tandis qu'on s'était partagé les valeurs importantes et solides, les propriétés, les terres arables, les prés, les bois, les vignobles, les presbytères, les hôpitaux et les écoles. « On trouve même, dit-il encore, après une telle spoliation, des gens assez impies pour refuser aux pasteurs, s'ils ont le malheur de prêcher contre l'usure, le léger traitement qui leur est alloué, et pour leur demander, sur le ton d'une insultante ironie, s'ils n'ont pas honte de réclamer leurs émoluments, c'est-à-dire une rente aussi, et une rente onéreuse, eux qui se montraient si acharnés contre le prêt usuraire. » Kaufmann termine en observant que cet accroissement incessant et général de la perversité ne pouvait s'expliquer que par l'approche du dernier jour[1].

[1] Kaufmann wider d. verfluchten Wucher. Eisleben 1565. Vorr. A. 3; C; C. 2; D; D. 2; f. 172; 153 et s.

Spangenberg eut pour successeur, dans la surintendance de Mansfeld, Simon Musæus, à qui l'attachement des Mansfeldiens à la doctrine de Flacius et leur dévouement à la personne de Spangenberg suscitèrent tant de désagréments qu'il y perdit le repos, la santé et la vie. Les Mansfeldiens, malgré leur opiniâtre résistance, ayant finalement été forcés de le reconnaître comme leur chef spirituel, ils s'en vengèrent en lui reprochant ses nombreuses destitutions et en dernier lieu son exil à Mansfeld (car la surintendance de cette ville était le quatorzième emploi qu'il exerçait dans l'église protestante), en criant, le soir, sous ses fenêtres, « qu'il ne serait pas venu dans leur ville s'il avait su se maintenir ailleurs, et qu'il pouvait s'attendre à ne pas faire non plus un bien long séjour chez eux. » Mencel, dans un synode tenu en 1576 à Eisleben, réussit à faire condamner la doctrine de Spangenberg sur le péché originel, sans que la position de Musæus en devînt meilleure. Après avoir exercé ses nouvelles fonctions pendant environ six mois, il tomba malade pour ne plus se relever, et ne put même mourir en paix, la haine du peuple l'ayant poursuivi jusque sur son lit de mort [1].

[1] Dans son oraison funèbre de Musæus, Mencel reproche en ces termes à ceux de Mansfeld leur conduite à l'égard de leur ancien surintendant : « Vous avez grossièrement soutenu une doctrine impie sur le péché originel, dont vos mauvais prédicants vous avaient instillé le dangereux venin; vous avez refusé de vous instruire et d'entendre la vérité à cet égard ; vous avez voulu qu'on défendît de continuer en chaire le débat engagé sur cette importante question, et d'y faire même la moindre allusion, et avez surtout trouvé mauvais qu'on s'exprimât avec quelque sévérité sur le compte des prédicateurs destitués, de ces loups, bien que vous-mêmes, quelque temps auparavant, eussiez souffert que vos prédicants nous attaquassent en chaire, et fissent tout ce qu'il était possible de faire pour entretenir la querelle, criant, tempêtant, apostrophant injurieusement leurs adversaires, les excommuniant et les vouant à la damnation éternelle. Aujourd'hui, cependant, qu'on s'est occupé de la question avec toute la prudence possible, qu'on a fait briller la vérité et réfuté la fausse doctrine, il en est beaucoup d'entre vous qui s'en sont trouvés fort troublés, et d'autres qui se sont mis à médire du prédicateur, à le ridiculiser, à l'insulter. Je ne veux pas vous reprocher d'avoir permis qu'à cause des doctrines qu'ils soutenaient en chaire, on manquât de respect aux pasteurs, d'avoir souffert qu'on les vilipendât, qu'on dénaturât leurs paroles par des interprétations malveillantes, et qu'on allât jusqu'à répandre dans le temple et sur l'autel des caricatures et de grossiers libelles dirigés contre leurs personnes, etc. — Vous n'avez pas seulement poursuivi votre pasteur, sa femme et ses enfants de vos huées et de vos sifflets, quand, pendant le jour, ils paraissaient dans les rues; vous êtes allés jusqu'à assaillir leur maison à coups de pierres

On peut juger, par les traverses et les vicissitudes de la vie de ce théologien, dans quel état d'anarchie se trouvait alors l'Allemagne protestante. Après avoir été ordonné par Luther, Musæus alla s'établir, en 1544, comme prédicateur à Fürstenwalde, où le premier il prêcha la doctrine luthérienne, jusqu'en 1552, époque à laquelle l'électeur de Brandebourg, pressé par l'évêque de Lebus qui se plaignait de l'intolérance du réformateur, ordonna au Conseil de lui donner son congé. La haine de quelques conseillers auliques dont il avait signalé les malversations, lui fit, trois ans après, éprouver le même sort. Les habitants de Breslau le nommèrent alors pasteur de leur paroisse Sainte-Élisabeth, lui procurèrent en même temps le bonnet de docteur à Wittemberg, mais se virent également, dès 1557, à cause du scandale qu'il avait donné en se disputant avec ses collègues au sujet de Schwenkfeld, obligés de le renvoyer. Il devint ensuite surintendant à Gotha en remplacement de Menius, et ne fut pas plus tôt installé en cette qualité qu'il se plaignit à Aurifaber, prédicateur à la cour de Weimar, de ne pouvoir tenir davantage dans son nouveau poste, où les désagréments, disait-il, et le dénûment le faisaient périr lentement ainsi que sa femme. Il quitta conséquemment Gotha, la même année encore, et fut peu après nommé surintendant à Eisfeld. La part qu'il avait prise à la rédaction de la Confutation saxonne, le mit encore ici bientôt aux prises avec Strigel et Hugel, avec lesquels il continua de se chamailler même après qu'il eut été appelé à Iéna comme professeur de théologie, jusqu'au moment où il fut frappé de destitution en même temps que Flacius et ses partisans.

pendant la nuit. Mais ce en quoi vous avez surtout violé tous les principes de la charité chrétienne et même de la simple humanité, c'est que la veille de sa mort, ce pauvre homme, qui se trouvait dans un grand état de faiblesse, ayant humblement fait supplier vos gens de faire un peu moins de bruit dans la salle de danse située proche de sa demeure, non-seulement ils ne jugèrent point à propos d'obtempérer à cette amicale prière de leur pasteur, mais affectèrent de passer devant sa maison au son de la caisse et en poussant de grands cris, comme s'ils avaient voulu la prendre d'assaut; et que, la même nuit, vous avez souffert que de mauvais drôles vinssent en armes provoquer les pieuses personnes qui se trouvaient chez lui pour l'assister à sa dernière heure, et fissent pleuvoir sur la maison une grêle de pierres, parce que ces personnes refusaient de sortir. Mencel, Leichenpredigten. III, 308. — Trinius altes u. Neues. I, 140. — Winzer, Nachr. von gelehrten Niederlausitzern, p. 21.

En 1561, il alla s'établir à Berne, mais n'y resta que six mois, une révolte excitée par les Mélanchthoniens contre les Luthériens rigoureux l'ayant forcé de se mettre en sûreté par la fuite. Attaché, quatre ans après, c'est-à-dire en 1565, à la cour de Schwérin en qualité de prédicateur, il se dégoûta bientôt de ce poste, où il n'avait qu'un auditoire peu considérable, et dont les émoluments étaient d'ailleurs trop faibles pour les besoins de sa nombreuse famille. Aigri par le peu de satisfaction que lui donnait sa place, il se permit en chaire quelques attaques contre le surintendant Peristerus et plusieurs autres membres du clergé protestant de la ville, et pria en même temps le prince de le recommander au duc de Prusse, observant qu'on ne lui ferait sans doute pas un crime d'être Flacianien, c'est-à-dire de désapprouver les altérations faites à la doctrine, bien que ce titre fût odieux à un grand nombre d'Épicuriens et d'athées, et ajoutant qu'on ne l'accusait d'être rigoriste et remuant que parce qu'il montrait du zèle à combattre l'erreur et à défendre la vérité. Musæus désirait ardemment d'être envoyé dans la Livonie, où il espérait pouvoir employer son activité à l'érection de nouvelles églises et de nouvelles écoles. Au lieu d'une recommandation, le prince lui envoya une destitution. Les comtes de Reuss le nommèrent ensuite leur surintendant, mais le renvoyèrent peu de temps après, excités par la crainte que leur inspirait l'électeur de Saxe, près duquel « les théologiens de Wittemberg et ceux de Leipzig l'avaient représenté comme un calomniateur, un homme dangereux, un querelleur, un séditieux. » Ayant ensuite obtenu la paroisse de Sainte-Marie à Thorn, il fut, par suite d'un démêlé avec le prédicateur Burchardi, de nouveau destitué par le Conseil, qui ne savait comment autrement faire pour mettre fin à cette querelle, après quoi il obtint la surintendance générale de Cobourg. Au moment où Musæus arriva à Cobourg, Maximilien Mœrlin venait précisément de quitter cette ville, y étant tombé dans la disgrâce du prince, « parce qu'il s'était un peu trop vivement attaqué, dans ses sermons et ses écrits, aux méfaits de la cour, aux injustices qui se commettaient à l'Université, et à l'effroyable libertinage de la noblesse et du peuple, et s'était même permis d'adresser au duc une liste où toutes les femmes suspectes étaient désignées par leur

nom. Mœrlin étant retourné à Cobourg en 1572, fut chassé du pays et obtint toutefois, peu de temps après, l'autorisation d'y reprendre ses prédications, ce qu'il fit avec un grand succès. Musæus vit avec un vif sentiment de jalousie la préférence que le public accordait à ce prédicateur, et se plaignit en conséquence au duc « que Mœrlin attirât à lui toute la population cobourgeoise, et particulièrement les hommes dissipés et les impies mécontents de la sévérité de leurs pasteurs; que cette affluence nuisît au ministère, fît naître le trouble et le scandale dans l'église, et que Mœrlin détruisît ainsi ce que lui, Musæus, et ses collègues édifiaient avec tant de peine. » Mais le duc de Cobourg étant mort la même année, l'électeur Auguste, en sa qualité de tuteur des jeunes princes, destitua le surintendant pour le punir de ses dispositions hostiles à l'égard des Mélanchthoniens. La sévérité de sa prédication lui fit aussi perdre, après une fort courte possession, sa paroisse de Soest en Westphalie. « Il est impossible, observa le Conseil, de tenir en bride, sans qu'il en résulte du désordre, toute une grande population, comme le voudrait l'Évangile. » Musæus, après toutes ces pérégrinations, fut enfin envoyé à Mansfeld. Il avait d'abord, ainsi que Mencel, été Flacianien déterminé, mais, à la suite du débat sur le péché originel, s'était attaché au parti de Wigand et de Heshusius : ce fut un grand tort aux yeux des habitants de Mansfeld, qui ne le lui pardonnèrent jamais. « Je me suis aussi déjà trouvé, dit-il, avec de mauvaises gens, avec des personnes d'un commerce déplaisant et difficile; mais une population opiniâtre et endurcie comme l'est celle de Mansfeld, je n'en ai jamais rencontré nulle part; aussi la seule chose à laquelle j'aspire ardemment aujourd'hui est-ce d'être au plus tôt admis à la paix éternelle[1]. » Il nous apprend, lui-même, que la vue de l'état d'anarchie où se trouvait la nouvelle église le jetait parfois dans une sombre mélancolie, qu'il regardait comme une tentation du Malin et que cependant il ne parvenait pas toujours à dominer. Les chagrins finirent par vaincre son cou-

[1] Goltz Chronik von Fürstenwalde. p. 174, 225. — Kirchengalerie d. fürstl. Reussischen Lænder, gesammelt von Schmidt. I, 17. — Schrœder, Mecklenburgische Kirchenhist. II, 483, 489. — Annales Musæani dans le (Brückner) Kirchen- u. Schulstaat im Herzogth. Gotha. V, 69—81.

rage ou ses forces : il tomba malade. L'année de sa mort, il lui échappa encore quelques aveux dignes de remarque sur la situation désespérée de l'Allemagne protestante. Il dit, par exemple, « qu'on ne pouvait douter que les Evangéliques ne possédassent la doctrine pure, mais qu'ils en faisaient un si honteux abus que bien certainement c'était à eux que s'appliquaient ces paroles de l'Écriture : « Prêtez l'oreille à » la voix du Seigneur, princes de Sodome! Faites attention à » la loi de Dieu, peuple de Gomorrhe! Quoique vous soyez » souvent en prières, je ne vous écoute point ; car vos mains » sont pleines de sang et d'œuvres charnelles. » Il dit encore que c'était sans doute aussi de cette époque que Jésus-Christ entendait parler, alors qu'il disait : « Quand viendra le » fils de l'homme, pensez-vous qu'il trouve encore un peu de » foi sur la terre? » Il ajoute « qu'il était à craindre que la corruption de ses coréligionnaires n'eût tellement provoqué la vengeance du Ciel qu'ils ne tardassent pas d'en éprouver les terribles effets ; » et plus loin, « que toutes les fois qu'il se faisait parmi eux quelque chose de répréhensible, on l'imputait à l'Évangile et prétendait que l'âge d'or du Christianisme s'était passé sous la papauté [1].

Auxiliaire et défenseur intrépide de Spangenberg, Christophe Irenæus, qui depuis quelques années était chapelain du comte Volrath, fut également expulsé de la ville de Mansfeld. Ainsi que Spangenberg, Irénée regardait la forme nouvelle que Mélanchthon et son parti cherchaient à donner à la doctrine, comme un symptôme de réaction dans le sens papiste : la doctrine de la nécessité des bonnes œuvres, celle de la coopération de la volonté humaine dans l'acte de la conversion, comme aussi l'amoindrissement du péché originel, tendaient, selon lui, directement à l'antichristianisme, contre lequel il lui semblait d'ailleurs aussi qu'on ne déployait plus, à beaucoup près, le même zèle que du temps de Luther. « Tandis que Luther était encore en vie, dit-il dans un de ses écrits, il n'était pas un barbouilleur, pas un sacristain de village, qui ne cherchât à gagner ses éperons en criant contre le pape ; ce zèle, depuis, s'est bien

[1] Musæus Ausl. d. ersten Buches Mofis. Magdeburg 1576. f. 228, 222, 129, 178.

refroidi, ainsi que le pape le remarque lui-même[1]. » — Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de prédicateur à Aschersleben, Irenæus alla, en 1562, s'établir comme pasteur de l'église Saint-Pierre à Eisleben, où il ne paraît pas s'être maintenu longtemps; car, peu de temps après, il se trouvait attaché comme chapelain à la cour de Weimar. En 1568, il assista, en cette dernière qualité, conjointement avec les théologiens du duché de Saxe, au colloque d'Altenbourg, et s'y rangea du côté des défenseurs du Luthéranisme rigide. Il paraît du reste avoir joui d'un assez grand crédit à la cour du duc de Weimar; du moins le comte Volrath de Mansfeld reprochait-il à Wigand de « l'avoir, sans qu'on eût rien à lui reprocher, et pour le récompenser sans doute de tous les services qu'il lui avait rendus tandis qu'il était à la cour de Weimar, fait chasser du pays, de continuer à le décrier, à l'injurier, et de ne pas même vouloir souffrir qu'on lui accordât un asile à Mansfeld. » Quand, en 1569, Andreæ se rendit à Weimar pour essayer de disposer les princes en faveur de l'œuvre de la concorde, il y trouva, dans la personne d'Irenæus, ainsi que les députés du Brunswick et de la Hesse, qui l'année suivante y furent envoyés pour le même objet, un adversaire déterminé. Son zèle pour la doctrine Flacianienne sur le péché originel le brouilla également avec son surintendant et quelques autres prédicateurs; et deux diacres auxquels il avait fait partager ses opinions et communiqué sa fougue, s'étant fait destituer en adressant en chaire des paroles outrageantes à leurs auditeurs et même au duc, aux membres du consistoire et aux théologiens de la ville, il fut renvoyé avec eux, et se rendit ensuite à Neustadt sur l'Orla, où il exerça les fonctions de surintendant pendant un an, après quoi il fut de nouveau forcé de changer de résidence. Les habitants de cette dernière ville ne s'étant pas montrés favorables à ses vues, il partit secrètement au milieu de la nuit, et alla se joindre à Flacius, avec lequel il se rendit à Mansfeld, où le comte Volrath lui fit avoir une chaire, et où, disent ses adversaires, il put se livrer tout à son aise à ses dispositions

[1] Irenæus von dem Iubeljahr d. Iuden, Christen u. Papisten. Frankf. a. M. 1577. Vorr. b; f. 2.

guerroyantes. Après son expulsion de Mansfeld, il erra pendant plusieurs années de ville en ville sans position assurée, crut un instant avoir trouvé un asile dans Sweidnitz, sa ville natale, mais fut bientôt invité par le magistrat à chercher fortune ailleurs. Ce n'est qu'en 1580 qu'il réussit, grâce à l'intercession de quelques autres prédicants Flacianiens, à se faire employer dans la seigneurie de Bucheim en Autriche. Mais à peine le seigneur de Bucheim eut-il rendu le dernier soupir, que le frère du défunt lui fit, ainsi qu'à tous les autres prédicateurs et professeurs de son parti, intimer l'ordre d'évacuer la seigneurie. Irenæus nous apprend lui-même que « le tyran lui fit dire, dans le temps même qu'il était retenu au lit par la maladie, que s'il ne sortait immédiatement de la ville de Horn, il le ferait ignominieusement traîner hors de ses murs, » et que, non content de cela, il lui avait fait retenir et volé son avoir. Dans un de ses écrits portant la date de 1595, il parle encore de lui-même comme d'un prédicateur exilé, persécuté et sans emploi. C'est vers cette même époque qu'il paraît avoir terminé sa carrière [1].

Si, relativement aux changements qui s'opérèrent dans les dispositions religieuses et morales des peuples par suite de la réforme protestante, Irenæus est en général d'accord avec ses collègues, il faut avouer que ses nombreux voyages et ses résidences dans toutes les parties de l'Allemagne avaient dû lui fournir d'assez bonnes occasions de s'éclairer sous ce rapport. Il est à remarquer, cependant, que le principe pour lequel il combattait et souffrait, et qui établissait que l'homme, depuis le péché de notre premier père, est devenu l'esclave de Satan et le péché lui-même personnifié, ne pouvait manquer de tempérer la sévérité de ses jugements sur une situation qu'il devait considérer comme la conséquence naturelle et inévitable de la déchéance. « Par suite du péché originel et par l'effet des maléfices du diable, la plupart des hommes, dit-il, se sont à ce point enfoncés dans l'épicurisme et s'abrutissent tellement par les jouissances grossières, qu'on ne voit plus chez eux qu'avarice, usure et plaisirs sensuels; qu'ils se vau-

[1] Graf Volrath, Antwort auf d. unchr. Schreiben Wigand's. B. 4. — Wigand de Manichæismo. p. 367, 371. — Weisse, Museum für Sæchs. Gesch. I, 2. p. 62. Raupach, Presbyterolog. Austriaca. p. 70.

trent dans le péché comme les pourceaux dans la fange, ne vivent pas moins dans une sécurité parfaite, et se moquent de la colère divine, ainsi que firent avant le déluge les enfants de Caïn, et, plus tard, les habitants de Sodome et de Gomorrhe. Manger, boire, passer les jours et les nuits dans les plus sales débauches, tel est le train de vie qu'on mène aujourd'hui en Allemagne, dans les villages aussi bien que dans les villes, dans les basses comme dans les hautes classes. Ce n'est pas sans motif qu'on dit aujourd'hui des Allemands, qu'ils mangent et boivent jusqu'à se ruiner, jusqu'à se rendre malades, jusqu'à se tuer et se damner. L'habitude de jurer et de blasphémer y est aussi devenue tellement commune, qu'on ne la regarde même plus comme un péché, et que les personnes vraiment chrétiennes craignent de sortir de chez elles de peur d'être scandalisées par les effroyables blasphèmes qui partout se font entendre. » — Mais ce dont Irenæus se plaint surtout, c'est de la conduite que les princes et les magistrats tenaient à l'égard des pasteurs, à qui l'on prétendait prescrire la manière d'exercer le sacerdoce : prétention inouïe, disait-il, qui, avec la conduite et les sentiments actuels des princes, ne pouvait manquer d'être la source de grands périls pour l'Église.

« Qu'un pasteur, aujourd'hui, montre encore un peu de zèle, les princes l'en récompensent par la destitution : on l'invite poliment à reprendre le bâton blanc, et quelquefois même l'on pousse l'attention jusqu'à fournir la charrette qui doit le porter au delà de la frontière. Les princes sont en cela parfaitement secondés par les juristes, les conseillers auliques, les chanceliers et les syndics, qui sans doute trouvent que ce n'est point assez que dans l'État rien ne se fasse sans leur concours, s'ils n'ont encore la haute main dans l'Eglise et les affaires religieuses. Malheur au pauvre pasteur qui ose leur résister! Tout le zèle et toute la piété du monde ne l'empêcheront pas d'être un rebelle et d'être traité comme tel. — Le vice et le péché nous ont envahis comme un autre déluge, et néanmoins l'on veut que les prédicateurs se taisent! — S'il est encore quelque part des ministres consciencieux qui, selon les prescriptions des Saintes-Ecritures, osent faire la guerre aux vices et à l'erreur, on pénètre de nuit dans leur demeure, on se saisit brutalement de leurs personnes, et on les expulse de la ville et du pays comme de vils criminels; et ceux qui commettent de pareilles violences contre *les défenseurs de l'Évan-*

gile, se font gloire de leur zèle et se proclament eux-mêmes les soutiens de l'Eglise ! Où tout cela peut-il nous conduire? — Ceux qui, aujourd'hui, n'entretiennent point de secrètes intelligences avec le papisme sont imbus du venin des Calvinistes, des Sacramentaires ou de quelqu'autre secte fanatique, ou bien professent ouvertement l'épicurisme, ne faisant cas d'aucune religion, n'en pratiquant aucune, et se livrant entièrement aux folles joies du monde, au luxe, à la dissipation, à l'ivrognerie, à la débauche[1]. »

Les deux théologiens les plus distingués qui se fussent attachés au parti de Mencel à Eisleben, c'étaient André Fabricius, pasteur de Saint-Nicolas, et son diacre Conrad Porta. Le premier avait été, dès 1562, pasteur à Nordhausen, et avait été destitué parce que, dans la longue querelle touchant le troisième usage de la loi à laquelle il avait pris part comme allié de l'antinomien Antoine Otto, il s'était, ainsi que ses collègues, avisé de damner ouvertement les prédicateurs du parti contraire, et de vouer aux flammes éternelles tous ceux qui assistaient à leur prêche : traitement qu'il devait à son tour essuyer à Eisleben. Le comte Volrath, en 1574, publia une ordonnance de destitution contre Fabricius, ainsi que contre Porta et Krauk, collègues de celui-ci, les invitant, « s'il leur restait encore quelque peu d'amour pour la concorde et la paix, » à s'abstenir désormais, soit de remonter en chaire, soit d'exercer aucune autre fonction pastorale dans les églises de Saint-Nicolas et de Saint-Pierre. La protection de la comtesse Marguerite leur permit, toutefois, de continuer à prêcher jusqu'au moment de la chute de leurs adversaires, l'année suivante[2].

Fabricius avait déjà, du temps qu'il était encore pasteur à Nordhausen, fait la comparaison de l'état de la société allemande depuis Luther avec celui de la même société sous l'Eglise catholique avant la Réforme, et avait trouvé que, « sous la papauté, c'est-à-dire alors qu'il n'existait ni amour ni vraie connaissance de Dieu en Jésus-Christ[3], il ne s'était jamais vu

[1] Christoph Irænæus Spiegel d. Hœlle. Ursel 1597. R. 4 ; T. 3 ; Z. 3 ; X. — V. aussi Wasserspiegel. du même Eisleben 1566. A. 4 ; A. 5 ; B ; N. 4.

[2] Lesser, Hist. Jakobskirche in Nordhausen. p. 41—47.— Fortges. Nachr. v. alten u. neuen theol. Sachen. 1725. p. 365.

[3] Après son expulsion de Nordhausen, Fabricius publia un livre qui, outre des instructions sur la manière dont un père de famille devait instruire ses enfants

une corruption et une impiété pareilles; qu'au moins l'on avait alors la paix, le repos, la concorde et des temps prospères, tandis que sous Luther, quoiqu'on prêchât Jésus-Christ et la vraie doctrine, il avait régné un mécontentement, une dépravation et un scandale inconnus jusqu'alors dans le monde; enfin que depuis la mort de ce Réformateur les choses allaient plus mal encore, l'Allemagne protestante ayant simultanément été envahie par le mensonge, le meurtre, la corruption et les doctrines antichrétiennes [1]. » — Une chose curieuse et non moins caractéristique, c'est la manière dont Fabricius cherchait à expliquer ce phénomène si compromettant pour la doctrine nouvelle. Il prétend que ce à quoi le démon tendait principalement, c'était à détruire dans le cœur des hommes la croyance en la doctrine de la justification par la foi seule, comme étant le seul moyen de sanctification qui lui porte réellement préjudice; que c'est pour cela que Satan, tantôt sous la forme humaine, tantôt sous celle d'un animal, prêchait souvent lui-même la pénitence, comme autrefois, sous le papisme, on l'avait vu mendier des messes pour les pauvres âmes; qu'il ne s'attachait, il est vrai, qu'à la seconde table de la loi, exerçant son zèle contre les culottes, les voiles, l'ivrognerie et autres choses pareilles; qu'il ne disait mot de la première table, de celle où il est question des devoirs de l'homme envers Dieu, sachant bien que, tandis qu'on

dans la parole sainte, contenait un écrit de Luther, où le Réformateur explique aux enfants eux-mêmes « ce que c'est que la papauté, ce qu'on y enseigne, comment Dieu a délivré les Evangéliques de ces infernales ténèbres, et a fait luire sur eux la vive lumière de l'Évangile. » « On ne peut sans doute se flatter, observe Fabricius dans la préface, que cet opuscule de Luther remplisse jamais entièrement les vues de son pieux auteur; car quelle intelligence pourrait jamais comprendre, et quelle bouche jamais exprimer quel coupe-gorge et quelle fabrique de mensonges c'était que le papisme? — A. Fabricii Hauskirche. Eisl. 1586. p. 366.

[1] Fabricius : Der Heilige Teufel. V. le Theatr. diabol. Francf.-sur-le-Mein. 1569. f. 166. — Dans une lettre qu'en 1565 il écrivit à Flacius, il parle également de la décadence du Luthéranisme et de la fausse sécurité à laquelle tout le monde se livrait dans la société protestante : « In paucioribus zelus promovendi verbi purioris et se opponendi Satanæ bilingici et lucis angelo (sic) nunc reperitur. Exulatum certe abit verbi puritas et quo majora incrementa Lutheri temporibus, eo nunc plures optimorum defectiones impœnitentes, in extrema omnium ordinum securitate, quasi re præclare gesta, cum dolore aspicimus. » — Cod. Germ. 1316. f. 235.

s'occupe à réprimer les péchés contre la seconde table, rien ne lui est plus facile que d'induire les âmes en erreur par rapport à la première; que s'il s'apercevait que, malgré tout, on observât la première, c'était alors sur la seconde qu'à défaut de mieux il cherchait à tromper les fidèles; enfin que la première tactique lui avait réussi sous le papisme, la seconde pendant la vie de Luther, et toutes les deux à la fois depuis la mort de ce Réformateur.

Conrad Porta aussi fit entendre d'amères doléances sur l'état d'assujettissement où se trouvait la nouvelle église vis-à-vis de ses membres. « Quand on considère les magnifiques établissements dont la munificence particulière dota l'ancienne Eglise, une chose surtout étonne, c'est qu'on ait pu recueillir par des dons volontaires des sommes assez considérables pour exécuter de si grandes choses. Le fait cependant s'explique aisément : tout le monde, grands et petits, riches et pauvres, les ouvriers et les domestiques même, tenaient alors à prouver leur zèle en s'imposant, chacun selon leurs moyens, quelques sacrifices dans l'intérêt de l'Eglise; tandis qu'aujourd'hui, sous la vive lumière de l'Evangile, on est tellement animé pour la religion et les études, qu'on pousse les hauts cris quand on est dans le cas de donner une obole seulement pour les empêcher de périr, qu'on ne fait même pas les frais nécessaires pour réparer les édifices si magnifiquement élevés par nos ancêtres, et qu'on est partout plus occupé à voler qu'à enrichir l'église et ses pasteurs. » « Autrefois, ajoute Porta, c'était avec l'aspersoir à la main et les bannières en tête qu'on poursuivait ceux qui s'étaient rendus coupables de sacrilége; et partout, dans les villages et les villes où passait le cortége, on trouvait les maisons ouvertes et les habitants prêts à faciliter et à favoriser les recherches. Maintenant, pour mettre la main sur ceux qui pillent les églises, il ne serait nécessaire ni d'aller bien loin, ni de se donner tant de peines : les villes, les villages et les châteaux en sont pleins, tellement que si l'on voulait les punir tous comme ils le méritent, on serait embarrassé de trouver assez d'instruments de supplice pour suffire à la besogne. Mais, hélas! loin de sévir contre les coupables, on ne songe même pas à mettre un terme à leurs déprédations : personne ne dit mot,

personne n'ose ouvrir la bouche; et les personnes pieuses, témoins de ces vols sacriléges, n'ont de recours qu'auprès de Dieu, à qui seul, en secret, elles peuvent adresser leurs gémissements et leurs plaintes. » — « Non sans doute, continue Porta, la fin des temps ne saurait être éloignée; aussi le Malin redouble-t-il d'efforts afin de porter encore, pendant le temps qui doit s'écouler jusque là, quelque mauvais coup à l'église et à ses écoles, et de nous détourner de Jésus-Christ en nous plongeant dans l'ignoble passion de l'avarice[1]. » Dans ce malheureux siècle, dit encore Porta, le démon a poussé les hommes de tout âge et de toutes conditions aux plus honteux débordements; car il sent bien que la fin approche, et veut conséquemment faire combler la mesure du vice et du péché avant que le juge ne vienne. Pour cela, il redouble d'efforts et de ruses; il ne s'amuse point et ne perd pas son temps à des tours de passe-passe comme naguère sous le papisme, ainsi qu'on le peut voir à la conduite de nos frères, qui chaque jour s'enfoncent plus avant dans le mal, et ne se vantent pas moins d'être chrétiens et de suivre l'Évangile. » — « Mais ce qui frappe davantage, c'est l'insubordination de la jeunesse, chaque jour plus flagrante et plus commune[2]. Pour punir le monde de sa méchanceté, Dieu paraît avoir décidé de lui retirer sa sainte parole, et a sans doute pensé que le moyen d'y arriver le plus court, c'était de permettre que la division se mît entre les pasteurs, de sorte qu'aucun parti ne veuille, en quoi que ce soit, le céder aux autres, comme cela se pratique aujourd'hui parmi nous. On sent le cœur se glacer dans la poitrine, quand on songe à toutes les injures, à toutes les infâmes accusations qui, dans ces derniers temps, ont été dirigées contre les fidèles disciples de Luther par les fabricants d'Intérim, par les flatteurs du pape, par les partisans des œuvres et de la volonté libre, par les sacramentaires, les nouveaux Manichéens et autres corruptélistes. » — « Porta observe enfin que dans le monde, dans les hautes écoles et même dans les églises, la plupart des individus avaient la honteuse habitude de parler de choses auxquelles ils n'en-

[1] Porta Pastorale Lutheri. Leipzig 1604. f. 410 et s. 406, 462.

[2] Porta, Lügen- und Læsterteufel. Eisleben 1581. f. 1. — Pastorale. f. 333. — Jungfrauen-Spiegel. Eisleben 1580. f. 70.

tendaient rien, et de condamner conséquemment des personnes et des doctrines qui ne le méritaient point; que s'il arrivait qu'on les interrogeât sur les points débattus, il était facile de voir à leurs réponses qu'ils n'en avaient pas plus l'idée que l'aveugle-né n'a celle des couleurs; que l'ingratitude et l'aveuglement du plus grand nombre étaient tels, qu'on « n'aurait pu les déplorer assez quand on eût versé des torrents de larmes; » que la multitude se moquait de tout ce qui a rapport à la religion, et que ceux-là mêmes qui avaient la prétention de passer pour religieux et qui, pendant que Luther était encore en vie, lui avaient le plus témoigné de vénération et de respect, semblaient avoir oublié les mérites de cet homme divin, et lui reprochaient alors son humeur querelleuse, ses exagérations et son insupportable orgueil[1].

Les principaux lieux de refuge pour les vrais disciples de Luther opprimés par les Mélanchthoniens, c'étaient, avec la seigneurie de Mansfeld, les comtés de Reuss et de Schoenbourg. Thomas Günther paraît, après l'introduction de la Réforme dans ce dernier pays, avoir le premier exercé les fonctions de chapelain ou de prédicateur près du comte Georges, à Glancha; au moins le surintendant Bartholo Wagner, à cause d'une violente contestation qu'il avait eue avec ce pasteur, fut-il, en 1556, relégué à Penig où, en 1560, par son refus de souscrire au *corpus doctrinæ* de Mélanchthon, il excita tellement le ressentiment de l'électeur Auguste, que ce prince le chassa du pays avec tous ses partisans, et fit même emprisonner le comte Wolf de Schoenbourg, qui protégeait Wagner, et qui avait envoyé à l'électeur une profession de foi conforme aux principes de Flacius. A ce comte, qui, après être sorti de prison, se laissa de plus en plus envelopper dans l'anarchie religieuse de la nouvelle église et finit par mourir de chagrin, Günther dédia, en 1556, un de ses écrits, dans lequel il cherche à démontrer que la fin du monde ne pouvait être éloignée, ajoutant que dans le cas où il n'en serait pas ainsi, il serait curieux de voir ce que pouvait finalement devenir une so-

[1] Pastorale. f. 97. — Lügen- und Læsterteufel. f. 28. — Portæ orationes de vita. J. Rhodii et A. Theobaldi. Isleb. 1569. E. 3. — Adhort. ad assiduam lectionem libr. Lutheri ed. Hermann von der Hardt. Helmstad. 1708. p. 7.

ciété dans laquelle tout allait de mal en pis, et où déjà la dépravation paraissait avoir atteint ses dernières limites.

« Nous en sommes, hélas! arrivés à ce point que l'on ne fait pas plus de cas de la parole divine, aujourd'hui que nous avons reçu l'Evangile, qu'on ne faisait immédiatement avant le déluge. Personne ne veut plus souffrir qu'on le reprenne : que si parfois ces chers prédicateurs se hasardent encore de condamner le vice, Dieu sait comment on accueille leurs réprimandes! On s'impatiente, on se met en colère : « De quoi se mêle ce pasteur, » dit l'un ; « que le diable, dit un autre, emporte tous les prédicants, avant que je ne soumette ma conduite à l'inspection de ce cafard! » Quel monde, quel monde méchant et corrompu, et qui chaque jour le devient davantage! L'obéissance, la discipline, la vertu, la décence, les bonnes mœurs, tout ce qu'il y a de bon périclite et se perd; l'avarice, l'usure, la goinfrerie, l'ivrognerie, la paillardise, l'adultère, tous les genres de vices, tout ce qu'il y a de mauvais prend au contraire le dessus et le prend chaque jour davantage ; sans compter que la charité s'est éteinte dans tous les cœurs, dans les hautes comme dans les basses classes, chez les ecclésiastiques aussi bien que chez les laïques, et que l'injustice et l'improbité sont devenues tellement générales, qu'on ne peut plus se fier à personne[1]. »

Parmi les Flacianiens persécutés qui trouvèrent un asile dans le comté de Reuss, Bartholomé Gernhard était un des plus considérables. Il avait déjà rempli les fonctions de recteur à Arnstadt et celles de prédicateur, successivement à Kœnigssée, à la cour de Schwarzbourg, à Ilm, à Ingersleben, et en dernier lieu à Rudelstadt, d'où il s'était fait renvoyer pour la sévérité de sa prédication contre l'usure, quand, en 1574, il fut privé par l'électeur de Saxe de sa place de prédicateur à la cour de Weimar, et banni du pays en même temps que deux cents autres pasteurs attachés à la doctrine de Flacius. Dorothée Susanne, veuve du duc de Saxe, consulta vainement les théologiens de Ratisbonne et de plusieurs autres villes afin de trouver un moyen de se faire rendre Gernhard ou de se faire donner, à sa place, quelqu'autre prédicateur du parti flacianien auquel elle appartenait, l'élec-

[1] Sæchsische Kirchen-Galerie. X, 117 et s.—Dietmann, Kirchengeschichte d. Schœnburgischen Lœander. p. 27. — Thomas Günther : Ausleg. d. Hist. von d. Sündfluth. Leipzig 1556. A. 3. 4 ; E. 2 ; K. 2, 3.

teur, en sa qualité de tuteur, refusa, pendant trois ans, de consentir à sa demande, sous le prétexte qu'outre les domestiques du château, on avait encore admis d'autres personnes aux prêches tenus dans les appartements de la princesse. Gernhard qui, pendant ce temps, avait été chapelain du vieux comte de Reuss à Géra, « ne fut rétabli dans ses premières fonctions qu'en 1576, et ne s'y maintint que fort peu de temps, s'étant d'abord fait excommunier et puis destituer pour avoir admis des bourgeois à la Cène dans la chapelle du château, et pour s'être permis en chaire des insinuations malveillantes contre l'électeur et des attaques directes contre les théologiens de ce prince. Quant à la duchesse, qui avait fait soumettre sa profession de foi à l'électeur, ce prince se contenta de lui faire observer qu'il était peu convenable à une femme de s'engager dans des disputes religieuses, et qu'en tout cas elle ferait bien de garder dorénavant ses confessions pour elle-même. La princesse aima mieux se passer de pasteur que d'agréer comme tel un des théologiens de l'électorat de Saxe; et Gernhard, de son côté, voyant qu'il n'y avait plus lieu d'espérer son rétablissement auprès d'elle, se retira d'abord à Pirna, puis à Borne, et finalement à Meissen, où les Mélanchthoniens le firent destituer, passa ensuite quelque temps sans emploi à Naumbourg, et mourut, en 1600, tandis qu'il était surintendant à Oberweimar[1]. »

Gernhard, se fondant sur l'état des mœurs dans l'Allemagne protestante, avait également, dès 1554, cru pouvoir prophétiser l'approche de la fin du monde. Il dit qu'une personne honnête ne pouvait, sans mourir de douleur, voir ainsi la licence et le désordre régner en tout et partout, les hommes devenir de jour en jour plus grossiers, plus débauchés, et toutefois vivre dans une parfaite sécurité et se montrer sourds à toutes espèces de remontrances. La comparaison qu'il fit de la manière de vivre des Protestants avec celle des Catholiques avant la Réforme ne dut pas peu contribuer à augmenter son déplaisir.

« Nous nous donnons tous le nom d'Évangéliques ; et cependant

[1] Brückner Sammlung. II, 6. p. 37. — Jacobs u. Ukert : Merkwürdigk. d. Bibl. zu Gotha. p. 337 et s.

s'il s'agissait de prouver par les faits que nous sommes réellement dignes de prétendre à ce beau titre, combien en est-il parmi nous tous qui le pourraient? — Combien en est-il dont les œuvres puissent servir à légitimer les prétentions? Tous, nous repoussons la réprimande, et ne sommes occupés qu'à pallier notre vie licencieuse et impénitente. — L'enfant de sept ans en sait plus aujourd'hui en fait de malice et de roueries que n'en savaient naguère les hommes au déclin de la vie. Quand fut-il autant question que de nos jours, de débauche, d'adultère et d'inceste? Quand y eut-il autant de mauvaise foi dans les affaires, autant de rapacité dans le commerce? Les cours des princes, aussi bien que les familles bourgeoises, sont tellement pleines de scandales et d'abominations qu'on n'y peut songer sans rougir. Ce sont ceux qui se distinguent le plus par la gourmandise et la crapule qui aujourd'hui remportent le prix et passent pour les plus habiles. Ah! que diraient nos ancêtres, dont la manière de vivre était si tempérante et si réglée, s'ils étaient témoins de nos excès? Ils ne reconnaîtraient point en nous leurs descendants; ils reculeraient de dégoût et d'horreur. — Nous avons parmi nous de grands potentats qui se montrent pleins de zèle pour l'Évangile, tant qu'il reste des biens ecclésiastiques sur lesquels ils puissent porter leurs mains rapaces; et cependant Jésus-Christ mourut pauvre et nu sur la croix! Quel intérêt prennent-ils encore aux églises, aux pauvres, à l'instruction publique, à la jeunesse? Que font-ils pour réprimer le scandale, ou plutôt, que ne font-ils pas eux-mêmes pour scandaliser le monde, où, grâce au mauvais exemple qu'ils donnent, il se commet journellement aujourd'hui des choses qui feraient horreur à un païen, ce qui n'empêche pas qu'il ne règne en tout et partout une incroyable sécurité [1]?»

La vérité des reproches de Gernhard est attestée par Daniel Kauxdorf. Ce pasteur, après avoir, à Zscheplin, été destitué par les Mélanchthoniens du consistoire de Leipzig, devint surintendant à Greiz, d'où, pour avoir contribué par son zèle flacianien, disait-on, à étendre les dissensions religieuses qui déjà régnaient dans le pays de Reuss, il fut également renvoyé en 1574, après quoi il se rendit en Autriche, où il espérait trouver un refuge contre les persécutions de ses adversaires. Dans un écrit qu'en 1574 il dédia au comte de Reuss-Plauen, il avoue que le monde protestant était alors tellement livré à la malice, à la dissolution et à l'impiété, qu'on y trouvait à peine encore

[1] Barthol. Gernhard vom jüngsten Tage. o. D. 1556. E. 2. 3; G. 2. 3; H. 2.

quelques personnes qui attachassent de l'importance aux bonnes mœurs et à l'honneur; que chacun n'y était occupé qu'à satisfaire ses désirs, et qu'on y faisait parade du vice comme d'un titre de gloire. Et c'étaient les princes, l'autorité civile que Kauxdorf accusait de cet entier dépérissement du sentiment moral. « Si Dieu a voulu, dit-il, que les sociétés humaines fussent soumises à l'autorité des princes, et s'il y a institué l'usage du glaive, de la potence, de la roue, du feu, de l'eau et des autres supplices, c'est qu'il a pensé, de cette manière, assurer l'établissement de l'ordre et la répression du vice. A présent, si les gouvernants ne remplissent point leurs devoirs, il n'est pas étonnant que le mal prenne le dessus et finisse par envahir le monde, ainsi qu'il est arrivé dans ce siècle, où jeunes et vieux foulent également aux pieds la morale et la discipline, où le vice n'est pas moins estimé que la vertu, et s'affiche ouvertement sans crainte ni pudeur [1] ! »

Barthélemi Wolfhart, renvoyé de Gœttingue par suite de l'établissement de l'Intérim dans cette ville, fut, peu de temps après l'introduction de la Réforme dans le comté de Henneberg, nommé pasteur à Schleusingen; mais, s'y étant montré trop fougueux et trop sévère dans sa prédication, il s'y fit tant d'ennemis qu'en 1552 il fut frappé de destitution en même temps que son diacre. C'est à Wolfhart surtout que le duc Georges Ernest faisait allusion, quand, à propos de la manière de faire de certains prédicateurs luthériens, il disait, dans une lettre à Mélanchthon : « Nous savons qu'il est un certain nombre de pasteurs qui donnent lieu au désordre en ce qu'au lieu de poursuivre en chaire le vice en général, ainsi qu'il convient à des prédicateurs prudents et charitables, ils se permettent de diriger des attaques directes contre telle ou telle autre personne, contre tel ou tel fait que des rapports officieux ont récemment mis à leur connaissance, et usent d'ailleurs avec une si grande légèreté de l'excommunication que souvent ils sont dans le cas de réhabiliter pendant l'office du soir des personnes que sur des bruits mensongers ils avaient cru devoir excommunier le matin. » Wolfhart échangea, en 1560,

[1] Lœscher, historia motuum. III, 22. — Kirchengalerie d. Reussischen Lænder, gesammelt von Schmidt. II, 168. — Kauxdorf, Gedæchtnissbüchlein. Erfurt 1575. I. 4. 5.

sa place de pasteur à Hanovre contre une place de surintendant à Hildesheim, où il termina sa carrière après une longue querelle avec le recteur Moller, qu'il avait accusé de calvinisme et excommunié à propos d'une pièce de vers sur la mort de Mélanchthon[1].

Wolfhart publia aussi, en 1563, un écrit sur le jugement dernier, s'y étant décidé, dit-il, « parce qu'il avait remarqué que ce dogme était oublié par un grand nombre de personnes et méprisé par les autres. » Il fait observer, dans cet ouvrage, qu'il était alors beaucoup d'individus qui, par cela seul qu'on leur avait persuadé que le papisme n'est qu'un tissu d'abominations et de mensonges, s'attachaient d'emblée au protestantisme, se décoraient du titre d'Evangélique, participaient à la Cène et péroraient sur la foi, bien qu'ils n'en sussent eux-mêmes pas grand'chose; qu'il y avait par semaine un ou deux sermons tout au plus, et qu'à peine on y voyait quelques rares auditeurs; que le catéchisme était entièrement négligé, de sorte que si tous les trois ou quatre ans, ou finalement au lit de la mort, quelques personnes s'avisaient encore de demander la communion, il était facile de voir qu'elles n'avaient plus la moindre connaissance ni du Baptême, ni de la Cène, ni de Jésus-Christ, ni de ses mérites, ni du péché, ni de la justice; et que néanmoins on exigeait que le pauvre pasteur s'empressât de les administrer, de les consoler, de les rassurer et de leur accorder les honneurs de la sépulture chrétienne, sous peine de passer pour un brouillon et un brandon de discorde. — Il ajoute que quant au jugement dernier, une partie des Protestants s'en moquait ouvertement, et l'autre voulait qu'on n'en parlât qu'avec les ménagements nécessaires pour ne pas trop effrayer les esprits; et qu'on pouvait juger par ce qui lui était arrivé, et par ce qui arrivait journellement à ceux qui comme lui s'acquittaient consciencieusement de leurs devoirs, de la manière dont on traitait les pasteurs qui se hasardaient de prêcher contre le vice.

« Quand ils entendent dire à un prédicateur qu'au jour du jugement dernier ils auront à rendre un compte sévère, non-seulement de leurs mauvaises actions, mais même de leurs paro-

[1] Lauenstein, Hildesheim. Kirchenhist. II, 37,

les inutiles, ils se récrient contre la rigueur de ce dogme et la sévérité du prédicateur, disant qu'il y a de l'inhumanité à inquiéter ainsi les gens, que l'Évangile est une joyeuse et bonne nouvelle, et qu'on ferait bien mieux de se tenir aux principes de ce divin livre si rassurant pour les consciences, que d'appuyer tant sur les prescriptions impitoyables de la loi ancienne ; et, comme les vrais ministres de l'Église (car tous ne sont pas de vrais ministres, et il ne manque pas de flagorneurs et d'intrigants parmi les pasteurs), refusent de transiger avec la vérité, et d'encourager comme on le voudrait les gens à satisfaire librement leurs inclinations perverses, on crie que ce ne sont point là des ministres de l'Évangile, et à ces cris l'on ajoute même la persécution, pour peu qu'on en ait le pouvoir. »

Wolfhart dit plus loin que la charité s'était non-seulement refroidie, mais même entièrement éteinte dans le cœur des Évangéliques ; qu'elle y avait fait place à la colère, à l'envie, à l'inimitié, à la haine, à toutes les passions mauvaises, et que la paillardise, l'adultère et les autres turpitudes de ce genre avaient tellement pris le dessus qu'il doutait que l'on pût encore porter remède à ce déplorable état des choses ! Il ajoute qu'on passait les dimanches à manger, à jouer, à danser, à s'enivrer, etc.; qu'on avait de tels sentiments pour la parole divine et ses ministres, que quiconque avait réussi de tourmenter un pasteur, s'en montrait aussi vain que s'il s'était distingué par l'action la plus méritoire. — Dans son dépit, il compare l'indifférence des nouveaux chrétiens, dont les peintures des peines de l'enfer les plus effrayantes étaient incapables de troubler la sécurité, aux dispositions qu'on avait déjà montrées sous l'ancienne Église contre les peines du purgatoire. Il poursuit ensuite en ces termes :

« Aujourd'hui que la mise en lumière du saint Évangile nous a délivrés de la captivité babylonienne dans laquelle nous gémissions sous la prostitution empourprée de Rome, et qu'avec peu de peine, sans frais ni périls, nous pouvons apprendre et obtenir tout ce qui nous est utile et bon, autant pour le corps que pour l'âme, nous ne savons point, il n'est plus personne parmi nous qui sache apprécier un si rare avantage ! Nous avons beau monter en chaire et prêcher, personne ne nous écoute : ou l'on s'abstient entièrement de venir nous entendre, ou si l'on vient, c'est pour se retirer immédiatement après, ou par manière d'acquit, sans zèle ni sans désir de s'instruire. Je ne veux rien dire de

ceux qui sont même ouvertement hostiles à notre parole, qui prétendent qu'elle est trop violente, trop sévère, trop dure, et qui voudraient que sans jamais laisser échapper un mot sur l'enfer, on ne s'entretînt que de la grâce, du paradis et de ses joies ineffables. Je ne dirai pas non plus qu'on trouve à peine encore quelques personnes, si tant est qu'on en trouve, qui consentent non pas à s'imposer des sacrifices, mais seulement à faire quelques démarches ou à prononcer quelques paroles pour l'entretien des écoles et des chaires évangéliques, et que la plupart de nos frères, même dans les conditions les plus élevées, sont plus attentifs à dépouiller qu'à protéger l'Église et les écoles, et ne s'inquiètent même pas de savoir si les chaires sont pourvues de pasteurs, et si l'on prêche l'Evangile dans nos temples appauvris et déserts[1]. »

Le comte de Henneberg ayant, en 1552, été dans le cas de renvoyer Aquila, l'adversaire de Wolfhart dans le conflit qui avait éclaté au sujet de la manière de prêcher, on nomma, sur la recommandation de Mélanchthon, d'abord surintendant de Smalcalde, et plus tard (1571) surintendant général de Meinungen, Christophe Fischer, avec lequel Luther avait longtemps entretenu une correspondance familière, et qui avait antérieurement déjà rempli les fonctions de pasteur à Jüterbock. Fischer renonça, en 1574, à sa place de Meinungen pour se charger de celle de premier pasteur à Halberstadt, et termina ses jours à Zelle dont il avait, en dernier lieu, été nommé surintendant général. Un an après son arrivée à Zelle, il publia la troisième partie de son Sermonnaire, à laquelle se trouvaient annexés un traité sur les faux prophètes et un examen catéchétique. La duchesse douairière, qui résidait à Gandersheim, recommanda ce livre afin de complaire au duc Guillaume, et aussi parce qu'elle pensait qu'il serait utile à ses prédicateurs; mais ceux-ci, que l'Examen des faux prophètes avait mal disposés pour l'auteur, accusèrent le surintendant d'être tombé dans l'erreur en prétendant que le mot *inutile* appliqué aux bonnes œuvres ne se rapportait qu'à la justification et non à la rénovation, ce qui, disaient-ils, était évidemment une opinion majoristique et mélanchthonienne[2].

[1] Barthol. Wolfhart vom jüngsten Tage. o. O. 1563. B; B. 3; M. 3. 5; N; N. 5; P. 4; p. 4.

[2] Fischer avait vainement essayé de prouver son orthodoxie en adressant au peuple cette foudroyante imprécation contre les catholiques : « Que maudit

Cette attaque avait d'autant plus de gravité que Fischer était soupçonné d'avoir, de concert avec les Calvinistes secrets, essayé de faire attacher l'importance d'un symbole au *corpus doctrinæ* de Mélanchthon pour lequel, ainsi que Selnekker, il professait une haute estime, et, parce qu'il avait prévu que les Cryptocalvinistes auraient le dessous au colloque de Zerbst, d'avoir engagé le duc Guillaume à ne point convoquer cette assemblée. Ce n'est qu'avec peine que les deux théologiens Kirchner et Chemnitz, que la duchesse avait chargés de s'interposer en médiateurs entre les deux partis, réussirent à accommoder ce différend, les adversaires de Fischer, malgré les faux-fuyants et les explications à l'aide desquels le surintendant avait essayé de se disculper, ayant insisté sur la nécessité de supprimer le passage incriminé si l'on voulait que l'ouvrage entier fût considéré comme orthodoxe. Dans une lettre que Fischer adressa, à cette occasion, à Chemnitz, il prie ce théologien de lui faire connaître franchement ce qu'il pensait de son *Examen,* et souhaite que Dieu, dans l'état de caducité où se trouvait le monde, daigne s'apitoyer sur le sort de l'Église, et lui accorder à lui, Fischer, la paix et le repos dont son âme malade et travaillée avait un si pressant besoin [1].

Fischer aussi laisse échapper d'amères plaintes touchant l'état des mœurs dans son église, où, dit-il, il n'y avait plus ni charité, ni bonne foi, ni probité, où les œuvres de miséricorde étaient entièrement tombées en désuétude, où celles qu'inspiraient l'égoïsme et la dureté du cœur étaient au contraire devenues d'une pratique journalière et générale, et

soit à jamais le pape, cet architueur d'âmes, cet infernal renard, avec tous ses frocards et tous ses pieds plats tonsurés, dont les bouches baveuses osent parler de Jésus-Christ notre divin Seigneur et Sauveur, pour l'insulter et le priver d'une partie de sa gloire, et dont les gueules diaboliques ne craignent pas de soutenir cette proposition ordurière et cochonnière : « que Jésus-Christ n'a satisfait que pour une partie de nos péchés, et que nous sommes tenus de satisfaire nous-mêmes pour l'autre. » Malheur à toi, maudit brigand, détestable représentant du diable ! qui as osé porter tes mains sacriléges sur le sceptre et la couronne du Seigneur, et mettre ta sale et puante personne à la place de notre adorable Sauveur, bien que lui seul soit la vérité, la vie, le chemin et la porte qui conduisent à la sagesse, à la justice et à la sanctification éternelle. » Christophe Fischer, christl. u. einfaeltige Erklaerung der Historie des Leidens u. Sterbens Chrit i. Schmalk. 1572. Gg.

[1] Harenbergii hist. Gandersheim, p. 1564. — Rehtmeyer, Braunschweig. K. H. III, 410. — Bertram, evang. Lüneburg, p. 194 ; suppl. p. 258.

où la violence était tellement passée dans les habitudes que le meurtre y était considéré comme une chose indifférente et le blasphème comme une bonne œuvre. — « Autrefois, dans les couvents, on élevait la jeunesse dans la crainte du Seigneur, et on lui inspirait de tels sentiments, qu'il n'était pas jusqu'aux injures et aux mauvais traitements dont elle était l'objet dont elle ne rendît grâces à Dieu, tandis qu'aujourd'hui les parents traitent leurs enfants comme du bétail, fournissant à l'entretien de leur corps, mais ne faisant rien pour leur âme, et ne s'occupant même pas de leur enseigner ce que c'est que Dieu, le diable, le ciel et l'enfer. Autrefois nos excellents ancêtres habituaient les jeunes gens à se montrer reconnaissants envers Dieu de tout le bien qu'on leur faisait, et à se soumettre humblement à ses décrets quand ils souffraient; aujourd'hui ils jurent et blasphèment comme des mécréants dans le moment même où tout se passe au gré de leurs désirs, à ce point qu'il n'est rien au ciel et sur la terre dont maintenant on prononce le nom sans l'accompagner d'un blasphème. Et tout le monde fait ainsi, les adultes comme les enfants, les vieux comme les jeunes, les femmes aussi bien que les hommes, et les princes aussi bien que leurs sujets. Tout le monde sait combien nos ancêtres furent prodigues envers les églises, les écoles, les étudiants sans fortune, les hôpitaux et les pauvres honteux; aujourd'hui, au lieu de se dépouiller soi-même pour soulager les indigents, ce sont les indigents qu'on dépouille, qu'on pressure, et qu'on écorcherait même vifs, pour peu qu'on y trouvât de l'avantage. » — Concluant enfin de l'effroyable corruption dont les hideux symptômes s'offraient partout à ses regards, Fischer croit pouvoir pronostiquer que les plus terribles châtiments ne tarderaient pas d'être infligés à la société luthérienne.

« Nous ne pouvons nier que la corruption n'ait atteint sa dernière limite, que toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes ne nous aient envahis et en quelque sorte inondés comme un autre déluge. La crainte du Seigneur, la piété, la charité sont éteints dans presque tous les cœurs; un grand nombre de personnes ne savent même plus discerner le vice de la vertu, ni l'honneur du déshonneur; et l'on a beau prier, exhorter, pleurer, se fâcher, rien ne sert, et le seul sentiment que le monde éprouve à

la suite de nos exhortations et de nos réprimandes, c'est la haine pour celui qui les lui adresse. »

Fischer se plaint, ailleurs, de ce que chez un grand nombre de Luthériens il se remarquait « une exécrable satiété, une effroyable aversion et un incroyable mépris pour la parole évangélique ; » de ce qu'un grand nombre d'entre eux montraient un véritable dégoût pour la manne céleste, et allaient jusqu'à regretter ce maudit papisme[1] ; de ce que d'autres, également en grand nombre, étaient doués d'une complexion si robuste, qu'ils pouvaient rester un an, deux ans, trois ans, jusqu'à dix ans, sans participer une seule fois à la Cène ; et de ce que d'autres enfin ne faisaient usage de la communion que comme d'un moyen de masquer leur inconduite, de telle sorte qu'après avoir approché de ce sacrement, ils étaient sept fois pires qu'ils n'étaient auparavant : d'où l'auteur conclut que les Luthériens n'avaient pas lieu de s'étonner que la

[1] Le même fait se trouve également indiqué dans plusieurs autres auteurs contemporains. Ainsi un certain pasteur de Rumelandt, se faisant appeler Paul Asphe, pseudonyme sous lequel on assure que se cachait Paul Crocius, professeur à l'Université de Marbourg, publia, en 1558, d'après les conseils du surintendant de Witgenstein, Nicol. Zell, un écrit dans lequel il rapporte plusieurs propos qui se tenaient alors fréquemment parmi les protestants, pasteurs et laïques, le suivant par exemple : « Ah ! tandis que nous vivions sous la papauté, que nous allions à la messe, invoquions les saints et faisions des pèlerinages, nous ne manquions au moins de rien de ce qui nous était nécessaire, tandis qu'aujourd'hui nous sommes dépourvus de tout, et le sommes précisément depuis que nous ne faisons plus rien de tout cela et qu'on nous prêche l'Évangile. Quel avantage avons-nous retiré jusqu'ici de cet Évangile ? Les révoltes, la guerre, le bris des images et la dévastation des églises, ce sont, jusqu'à présent, les seuls fruits qu'il ait portés. » — Et cet autre : « Depuis que Dieu, par sa sainte parole, nous a tirés de la servitude, loin de devenir meilleurs, nous sommes devenus pires que nous n'avons jamais été. Si autrefois nous étions adonnés au culte des idoles, nous le sommes aujourd'hui à l'avarice, à la débauche, à l'adultère, aux dissensions et à une foule d'autres misères qui finiront par ruiner notre Église. » — « Il faut dire aussi que les prédicateurs évangéliques ne se distinguent plus guère non plus, ni par leur zèle à nous instruire, ni par leur conduite ; qu'ils sont plus occupés à se faire des rentes et à acquérir de la fortune qu'à garder les agneaux de Jésus-Christ ; qu'ils sont ivrognes, blasphémateurs, usuriers, avares, orgueilleux et vains ; qu'ils tiennent plus à se faire valoir eux-mêmes qu'à glorifier le saint nom de Dieu ; qu'ils sont moroses, opiniâtres, colères, haïneux, hargneux et querelleurs, et sont plus habiles à jurer et à blasphémer qu'à prêcher l'Évangile : ce dont il ne faut pas s'étonner, attendu qu'ils s'y exercent tous les jours et tout le jour, dans les brasseries et les cabarets, au milieu des verres et des bouteilles. » — Paul Asphe : Ausleg. d. Proph. Daniel. Pforzheim, 1560. II. f. 42, 44, 63.

« peste exerçât comparativement moins de ravages parmi les catholiques, quoiqu'ils offensassent véritablement Dieu par leurs messes impies et leur doctrine sur les œuvres. » — On voit d'ailleurs par le passage suivant que Fischer n'était pas sans reconnaître, en partie du moins, la véritable origine de ces misères :

C'est donc ainsi qu'aujourd'hui se passent les choses! Parlez-vous aux gens de la liberté chrétienne : ils comprennent liberté charnelle et en usent comme telle. Leur enseigne-t-on que Dieu nous a délivrés du joug de la loi : on s'imagine n'avoir plus à s'imposer aucune espèce de contrainte, être libre comme l'oiseau dans l'air, et pouvoir s'adonner à son aise à toute espèce de péchés. Ajoute-t-on que ce n'est point par nos propres mérites, mais par le seul effet de la grâce divine que nous sommes sauvés : on croit n'avoir plus de bonnes œuvres à pratiquer; on n'en veut plus faire aucune; et l'on pèche à qui mieux mieux, sans doute dans la seule vue de rendre la grâce plus efficace et plus abondante. — Ces hypocrites, ces faux chrétiens parlent incessamment de la justice imputative et de la foi en Jésus-Christ; ce qui ne les empêche pas de vivre dans le péché, de s'y vautrer comme les pourceaux dans la fange, de retourner, sauf respect, ainsi que des chiens goulus, à leur vomissement, et de vivre enfin, au jour le jour, comme s'ils avaient fait un pacte avec le diable et la mort [1].

Un des principaux griefs de Fischer contre ses coreligionnaires, c'était également la condition misérable à laquelle ils avaient réduit leur clergé comparativement à celle où se trouvait le clergé de l'ancienne Église. « Tant qu'on fut, dit-il, sous le régime du papisme, on donnait à pleines mains aux papes et aux prêtres, et les couvents, les abbayes, les cathédrales étaient littéralement gorgés de trésors; maintenant on regarde comme mal employé, comme perdu le peu dont on se dessaisit dans l'intérêt des églises et des écoles : on compte les morceaux de pain que les malheureux pasteurs portent à leur bouche, et l'on croit que c'est assez si ceux qui nous enseignent la parole sainte et nourrissent nos âmes, ne sont pas, eux, leurs femmes et leurs pauvres enfants, réduits à périr de

[1] Fischers Ausleg. d. fünf Hauptstücke des Katechismus. Leipzig, 1578, P. 5, 6, 7; J. 8; K; K. 2, 6; M. 7; O. 3. — Erklaerung d. 7, Busspsalmen. o. O. 1586. Vorr.; A. 4; L. — Geistl. bewaehrte Arznei g. d. Pestilenz. Ulssen, 1578. A. 5 et s. — Erklaerung d. Hist. d. Leidens Christi. Z. 4.

misère. » — Il dit plus loin qu'on méprisait à ce point les pasteurs, qu'on ne croyait pouvoir leur faire assez d'affronts; qu'on les ridiculisait, qu'on les bernait, qu'on les insultait, qu'on les persécutait, et que les enfants mêmes étaient habitués à les bafouer et à les tourner en dérision; qu'on haïssait ceux qui faisaient preuve de zèle pour la morale chrétienne, et qu'on regarderait comme un beau jour celui où l'on se trouverait débarrassé de ces censeurs incommodes. « Ce mépris diabolique des populations luthériennes pour le sacerdoce, eut, ajoute Fischer, des résultats déplorables :

« Personne ne veut plus contribuer à l'entretien du clergé; on fait plus : on le dépouille même des biens que nos pieux ancêtres ont laissés dans la vue de lui assurer le nécessaire. Les écoles tombent en ruines; car, au lieu d'élever les enfants pour le service du Très-Haut, on les dresse au négoce, au mercantilisme et à la tromperie. Que si quelques parents, en fort petit nombre, se décident encore à vouer leurs fils aux études, ce n'est toutefois qu'avec la pensée de leur faire embrasser d'autres carrières que celle de l'Église; car on ne veut plus avoir *de cafard* dans sa famille. Notre éloignement pour le sacerdoce est porté jusque là, qu'il est fort à craindre que l'Évangile ne finisse par trouver dans ses propres enfants ses ennemis les plus redoutables. L'on entretient les pasteurs avec tant de parcimonie, que c'est à peine s'ils sont en état de satisfaire à leurs premières nécessités, et que, quand ils viennent à mourir, la besace est le seul héritage et la mendicité la seule ressource qu'ils laissent à leur nombreuse famille. Il résulte de là que l'Église est délaissée par tous ceux qui pourraient lui faire honneur, et qu'on est forcé de recevoir pasteurs, des ignorants, des hommes incapables, le premier venu, n'importe ce qui se présente*, etc.[1] »

Fischer est du reste assez impartial pour attribuer, au moins en partie, cette déconsidération attachée, chez les Protestants, aux fonctions sacerdotales, à la conduite même des pasteurs :

« Nous nous déchirons, nous nous dévorons les uns les autres. Par les querelles qu'excite entre nous notre orgueil, bien plus que

* Ripsraps fratres ignorantiæ, Nollbrüder, die weder gacken noch Eier legen Koennen; c'est-à-dire, littéralement : des frères ignorantins qui sont également inhabiles à caqueter et à pondre. (*Note du Trad.*)

[1] Fischer, Erklaerung d. Hist. des Leidens Christi. O. 3; Ddd. 4. — Ausleg. d. fünf Hptst. d. Katechismus. M. 6 et s.

l'amour de la vérité, nous troublons les consciences et servons la cause de l'erreur, si bien qu'un grand nombre de personnes qui hésitaient encore sur le parti auquel elles s'attacheraient, ont tellement été scandalisées de nos discordes qu'elles se sont empressées de se détourner de nous. — Nous sommes si fort travaillés par les erreurs, par les fausses interprétations, les falsifications de doctrine et les querelles, que le pauvre peuple en est tout troublé et ne sait plus à quoi ni à qui s'attacher. — C'est vraiment une lamentable chose, une chose qu'on ne peut assez déplorer, que tant d'hommes instruits et distingués d'ailleurs, se laissent aussi pousser par le démon de l'orgueil à faire naître les dissensions et le schisme dans notre église, de manière à jeter la perturbation dans les cœurs et les intelligences et à pousser à l'indifférence et par suite à l'épicurisme, à la fausse sécurité et à la haine pour la saine doctrine, des personnes qui, sans nos querelles, eussent été souvent si bien disposées pour l'Évangile. Les Luthériens, dit-on, soutiennent tant d'opinions différentes qu'on ne saurait les compter, et sont si peu d'accord entre eux qu'on ne sait à qui croire[1]. »

Fischer eut pour successeur à Meinungen Josué Loner, ancien pasteur à Themar. Un rituel que le comte Georges Ernest de Henneberg avait voulu composer lui-même, et qu'il tenait à faire adopter par les pasteurs et les prédicateurs de ses domaines, fut l'occasion d'un désaccord entre ce seigneur, Loner et Streck, surintendant de Suhla, ces deux derniers soutenant qu'il ne convenait pas à l'autorité temporelle de s'immiscer dans des choses purement ecclésiastiques. Le comte de Henneberg exigeait d'ailleurs qu'on supprimât l'exorcisme dans l'administration du baptême, ce qui passait alors pour une marque certaine de tendances calvinistes. Le débat qui s'ensuivit se poursuivit pendant assez longtemps, et prit un caractère assez acrimonieux pour que plusieurs pasteurs de la Thuringe s'avisassent de faire publiquement des prières contre ce qu'ils appelaient « le démon d'Henneberg. » En 1584, Loner quitta conséquemment Meinungen pour Arnstadt, où il venait d'être nommé surintendant, et, comme il s'était fait connaître pour un adversaire zélé du calvinisme, fut plus tard

[1] Erklaerung d. 7. Busspsalmen. Vorr. — Ausleg. d. fünf Hauptstücke d. Katechismus. Vorr.

appelé à la surintendance d'Altenbourg, où il mourut en 1595[1], après s'y être aliéné les esprits par l'établissement du denier de confession.

Loner annonça, en 1582, que la longanimité divine, dont les protestants avaient tant abusé, étaient sur le point de s'épuiser, et que Dieu ne tarderait point à donner campos à ce monde infâme où l'on méprisait et persécutait la sainte parole, où régnait une corruption sodomite, où la foi et la charité s'étaient éteintes dans tous les cœurs, et où l'on trouvait à peine encore quelques traces de bonne foi et de probité. « L'Allemagne, disait-il, a tellement été favorisée, que la première entre toutes elle a été appelée à connaître Jésus-Christ; et néanmoins voilà déjà qu'on s'y montre las et dégoûté du saint Évangile! »

« Ils ne peuvent souffrir les pasteurs qui remplissent leur devoir en prêchant la pénitence; ils ne veulent avoir que des girouettes, des hommes faciles, indulgents, accommodants, qui opinent du bonnet et se montrent toujours satisfaits quoi qu'on fasse ou ne fasse pas. C'est pour cela que Dieu nous afflige de tant de plaies, dont la principale est que notre pays se trouve privé de pasteurs zélés qui conservent encore religieusement le précieux legs du docteur Luther. Les uns ont été appelés à Dieu, qui a sans doute voulu leur accorder le repos et la paix, et hâter le moment de la vengeance; les autres, à cause de leur zèle et de leur constance, sont écartés et remplacés par des traîtres, qui, sous de belles paroles, font pénétrer dans les esprits toutes sortes de corruptions et d'erreurs.— Oui, on ne saurait en douter, nous en sommes arrivés au temps dont parle saint Paul, dans la IIe Épître (IV, 3) à Timothée! Voilà pourquoi nous voyons tant de marques de la colère parmi les créatures. Le vice, la honte et le péché prennent violemment le dessus : on a beau prêcher, exhorter, menacer; tout cela ne sert à rien qu'à impatienter et à indisposer les gens. »

Loner aussi remarque qu'il était des Luthériens qui accusaient la Réforme d'être cause des maladies et des autres misères dont ils étaient affligés. « Sous la papauté, disaient-ils, nous ne connaissions point toutes ces calamités : les temps étaient bons alors, et nous ne manquions de rien, tandis qu'aujourd'hui

[1] Dietmann, Henneberg. Kirch. Gesch. p. 51-54. — Weinrich, Henneberg Kirchenstaat, p. 486. — Kirchengalerie v. Sachsen-Altenburg, I, 22.

il n'est sorte de privations que nous n'ayons à souffrir[1] ! »—Bien que dans l'Allemagne du Nord on ne fût pas non plus sans regretter « les ognons d'Égypte, » c'était plus particulièrement chez les théologiens de l'Allemagne méridionale qu'on trouvait l'expression de pareils sentiments.

XI.

Théologiens de l'Allemagne du Sud :

JÉRÔME RAUSCHER, THOMAS ROERER, CHRISTOPHE MARSTALLER, GEORGES STEINHART, JACQUES SCHOPPER, GUY NUBER, JEAN SCHRYMPHIUS.

Jérôme Rauscher exerça d'abord les fonctions de diacre à Nuremberg; mais, ayant été forcé de quitter cette ville par suite de l'établissement de l'Intérim, il fut successivement employé comme pasteur à Neumarkt et à Kemnat, puis comme prédicateur de la cour à Amberg, et enfin, après l'introduction du Calvinisme dans cette dernière ville, à Neubourg-sur-le-Danube, où il mourut, en 1569, également prédicateur de la cour.

Dans un écrit qu'il ne publia qu'en 1556, bien que la préface porte la date de 1552, Rauscher rend compte des sentiments que lui firent éprouver la conduite du peuple protestant et la marche de la Réforme dans les trente dernières années qui venaient de s'écouler. « Les princes, dit-il, saisirent avec empressement l'occasion de secouer le joug de la papauté et de s'emparer des biens de l'Eglise, et se montrèrent bons évangéliques tant qu'ils y trouvèrent de l'avantage; mais sitôt qu'ils s'aperçurent qu'il n'y avait plus rien à y gagner, ils commencèrent à se relâcher de leur zèle et à comparer Jésus-Christ avec Belial. » Il ajoute que les autres personnes, celles non revêtues de fonctions publiques, étaient la plupart plongées dans l'impiété dans le moment qu'elles s'attachèrent à l'Évangile,

[1] Josua Loner Ausleg. d. Hist. Jonæ. Schmalkalden, 1572. dedic. ep. C. 2 et s.; F. 3; G. 7.

et que, loin de s'être amendées dans la nouvelle religion, elles étaient devenues pires qu'elles n'avaient été sous l'ancienne. « Tous vivent dans la sécurité, et la plupart portent des regards de regret vers l'abominable papauté, ne cessant de répéter ue depuis la propagation de l'Évangile, il n'y avait plus ni bonheur ni bénédiction sur la terre, et que les gens, loin de s'amender, devenaient chaque jour pires sous l'influence de la prédication évangélique. » — « Ou bien le Fils de Dieu, ajoute Rauscher, ne tardera pas de venir mettre fin à ce monde impie et corrompu, ou Dieu nous fera de quelqu'autre manière sentir les terribles effets de sa colère, à nous autres Allemands surtout; car vraiment nous faisons pis que les autres, bien que nous ayons été choisis entre tous, et que les premiers nous ayons été éclairés de la vive et bienfaisante lumière de l'Évangile. Nous ne faisons point cas de la divine parole : les uns se bouchent les oreilles pour ne point l'entendre; et les autres, bien qu'ils l'entendent, n'y conforment pas leur conduite, ne se font pas meilleurs, et deviennent même pires qu'ils n'étaient, ne s'occupant que des moyens d'acquérir les biens périssables de la terre, et pour cela se trompant et se trahissant les uns les autres, et ne croyant même pas aux biens éternels[1]. »

Au milieu de ce désolant état de choses, Rauscher ne put s'empêcher de reconnaître que, « malgré tout ce que les prédicateurs avaient pu faire pour disposer leurs auditeurs à la pénitence; que malgré leurs avis, leurs exhortations, leurs reproches et leurs menaces, la société protestante ne continuait pas moins de marcher dans la voie de la décadence religieuse et morale. » — « Car d'abord les Luthériens, dit-il, ne veulent même pas souffrir qu'on leur fasse des reproches; les princes surtout et leurs agents, qui prétendent étendre leur empire jusque sur l'Église, ne le veulent pas; et puis, il n'est pas d'exhortations, pas de reprimandes qui puissent avoir prise sur des gens infatués des douceurs de l'Évangile et de la certitude de la foi spéciale. On se dit, d'ailleurs, qu'après tout « le diable n'est pas aussi noir qu'on le veut bien dire, et que la bonté

[1] Rauscher, Weissagung v. d. Zerstoerung Jerusalems. Nürnberg, 1556. i. 3; B; J; K: L. 2; T.

divine est trop grande aussi pour les condamner aux peines éternelles. » Rauscher observe, plus loin, qu'on supportait encore avec assez de patience cette espèce de prédication dont l'usage s'était établi depuis la Réforme, et où le pasteur se contentait de traiter de l'impuissance absolue et de l'inévitable peccabilité de l'homme, et d'adresser ensuite à ses auditeurs des exhortations générales ; mais que quant à ces réprimandes spéciales, à ces accusations directes contre telle ou telle autre condition, contre telle ou telle autre personne, dont quelques prédicateurs soutenaient l'urgence, le public protestant ne voulait absolument point les souffrir.

« Nous remarquons, même chez les petits enfants, qu'il n'est personne, parmi nous, qui n'ait la prétention d'être pieux et pur ; et, quoique Dieu nous ait accordé des pasteurs fidèles qui nous avertissent de nos fautes et nous exhortent à la pénitence, nous sommes tellement aveuglés sur notre propre compte, que nous ne savons pas reconnaître ce qui est à notre adresse. L'expérience nous montre aussi journellement de quels sentiments hostiles on est animé pour les prédicateurs qui, pour obéir aux prescriptions divines, nous reprochent nos péchés et nous invitent à faire pénitence : on les anéantirait, s'il était possible de le faire sans se commettre. On consentirait encore à ce que l'on prêchât tout simplement l'Évangile, ainsi que le prescrivent même de certaines ordonnances ; mais pour ce qui est de la Loi, à laquelle cependant nous sommes soumis aussi bien qu'à l'Évangile, on n'en veut entendre parler. — Les pasteurs sont mal venus s'ils se hasardent de prêcher la Loi, et de poursuivre le péché et les fausses doctrines comme il est de leur devoir de le faire : leurs propres auditeurs leur deviennent hostiles ; car on veut que le prédicateur accommode ses paroles au goût du public, qu'il se borne à consoler et à rassurer les âmes, au lieu de les troubler en attaquant l'inconduite et l'erreur. Les pasteurs croient-ils ne point devoir tenir compte de ces exigences : on les accuse de parler avec passion, de ne point savoir approprier leur prêche au temps où ils vivent, et l'on en ferait volontiers des hypocrites comme on est soi-même. Il est aussi beaucoup d'endroits où l'on ne se ferait pas scrupule de laisser le prédicateur sans auditeurs, si l'on n'était encore retenu par la honte, et où les ministres n'ont pas de plus acharnés persécuteurs que précisément leurs auditeurs, etc. [1]. »

[1] A. a. O. L. 4 ; i. 4 ; n. 4. — Ausleg. d. Proph. Jonas. o. O. 1563. f. 16, 29, 65.

Thomas Roerer, pasteur à Rothenbourg près de Nüremberg, signale également, dans un écrit adressé par lui, en 1555, aux co-propriétaires de la forteresse Ganerbiale, l'éloignement ou plutôt la haine que montraient les Luthériens pour les prêches qui roulaient sur les vices et la non-observance de la loi.

« L'avarice, l'usure et la mauvaise foi, dit-il, sont tellement devenues communes dans toutes les classes, qu'on ne s'en fait même plus scrupule. Il est vrai qu'il n'est ni exhortation ni réprimande qui puissent aujourd'hui mettre obstacle au développement de ces vices; et cependant, si l'on se taisait tout-à-fait, ou qu'on se bornât à prêcher l'Évangile, rien que le doux Évangile, comme le voudraient quelques-uns de « nos chiens muets, » ce serait peut-être pis encore. Quiconque n'approuve pas indistinctement tout ce que font ces gens-là peut être sûr d'être fort mal noté chez eux, et quelqu'honnête pasteur, pour l'acquit de sa conscience, s'avise-t-il de les reprendre : il faut entendre les menaces qu'on ne craint point de proférer contre sa personne! Ce ne sont rien moins que des coups de couteau qu'on lui destine; et si l'on ne l'égorge pas le jour même, du moins ne néglige-t-on rien pour le décrier et lui faire retirer ses fonctions. » — « Les réprimandes, ajoute Roerer, ne servent d'ailleurs réellement qu'à pousser ces gens du mal au pis. La plupart ne tiennent aucun compte de ce que vous leur dites; les autres font plus : ils le méprisent et poussent leur antipathie pour la Loi jusqu'à lacérer et livrer aux flammes les livres où il est question d'amendement et de pénitence. Et les magistrats eux-mêmes sont dans les mêmes dispositions, si bien que moi, Roerer, je ne doute pas qu'on ne m'accuse d'avoir, en écrivant ces lignes, manqué de respect envers l'autorité. » — « Les Allemands, observe enfin Roerer, sont placés dans l'estime du monde au-dessus de tous les autres peuples; et toutefois, bien qu'un grand nombre d'entre eux soient Évangéliques, ils se sont tellement attachés au mal, et montrent tant d'éloignement pour la pratique du bien, que Dieu se verra finalement forcé de faire tomber le feu du ciel sur leurs châteaux et leurs villes [1]. »

[1] Roerer, Bûchlein von denen, so ihr Haus mit Sünden bauen. Regensburg, 1555. A. 2; H; L. 3; O. 2. 3; O; N. 2.

Roerer aussi parle des regrets donnés à la papauté par « quelques gens déraisonnables, qui accusaient la prédication luthérienne d'être cause de toutes leurs misères; » ce que fit également, quelques trente ans plus tard, un autre prédicateur franconien, Georges Steinhart, pasteur à Ottensdorf. « Oh! périsse cette doctrine, s'écrie-t-on maintenant, » dit ce pasteur! « Sous la papauté les choses allaient de bien autre sorte; c'était alors le bon temps, temps heureux où l'on avait tout en abondance, tandis que sous le règne de l'Évangile il n'est plus de bonheur ni de bénédiction sur la terre. » Steinhart observe, à ce sujet, que « ce mépris de la Sainte Parole et la manière de vivre impie qui se remarquaient partout dans la société luthérienne, ne pouvaient manquer de causer la ruine de l'Allemagne[1]. » — Un autre écrivain de la même époque, Christophe Marstaller, d'abord pasteur à Schwaebisch-Hall et plus tard à Braunsbach, nous a également laissé, en même temps que quelques allusions aux regrets que le peuple donnait aux temps catholiques, une description vive et frappante de la manière dont on traitait alors les pasteurs et dont on avait gaspillé les biens de l'Église :

« Il ne convient pas, entendez-vous, calotins, que vous ayez en » votre possession argent ni or, etc., » et de fait les princes et les seigneurs font tout ce qu'ils peuvent pour que le clergé n'en possède point; seulement ils s'y prennent le plus souvent avec délicatesse, et ont soin, *insano procerum consilio,* de donner à leur brigandage, autant qu'il leur est possible, le dehors de la justice et de la raison. « Cher curateur, ou bien cher sommelier, disent-ils, » veuillez me dire, je vous prie, à combien peut se monter le » revenu de votre pasteur*. On m'assure qu'il peut s'élever à tant » ou tant de florins. Vraiment, c'est trop pour un simple pasteur! » Il faut que nous lui en rognions quelque chose pour en faire un » meilleur usage. » — Il ne reste plus à notre cher Évangile de

[1] A. a. O. .H 2. — Steinhart, Evangelistarium. Leipzig, 1588. f. 49. 121.

* L'auteur dit « Pfaff, » expression qui signifie proprement, calotin cafard, mais qui est bien plus souvent employée en Allemagne que leurs équivalents français ne le sont chez nous. Rien n'est plus commun, chez nos voisins, que d'entendre des personnes graves se servir, pour désigner un ecclésiastique, de ce mot, qui cependant indique aussi, de la part de celui qui l'emploie, peu de bienveillance et de respect pour le clergé.

(*Note du Traducteur.*)

calices d'or dont on puisse faire sa proie : il y en avait autrefois de cette espèce, mais Dieu sait ce qu'ils sont devenus. Ceux par lesquels on les a remplacés sont de cuivre doré, et pour ceux-là du moins nos rogneurs de bénéfices consentent à nous les laisser. Dieu nous vienne en aide ! Nos ancêtres ne se sont point contentés de nous bâtir à grand frais des églises ; ils les ont encore ornées et richement dotées : c'était alors le bon temps, le temps du bon marché, de la paix et de l'abondance, Aujourd'hui, hélas ! sous le règne du saint Évangile, les gouvernants ne nous ont pas même laissé, des biens sur lesquels ils ont fait main basse, les fonds nécessaires pour entretenir la toiture de nos temples et les empêcher de tomber en ruine. Il en est un grand nombre, de ces temples, qui ne sont même plus un abri contre les intempéries de l'air, et qui ressemblent plutôt à une étable qu'à la maison du Seigneur. Nos ancêtres ont doté nos églises de belles sonneries, de cloches de toutes grandeurs et de toutes espèces ; et aujourd'hui l'on ne nous met pas même en état de remplacer les cordes nécessaires pour les mettre en branle. Nos églises étaient riches, autrefois, en chasubles de velours et de soie ornées de pierres précieuses : qu'en avons-nous fait ? des bonnets et des corsages à nos femmes. Bref, nos églises ont tellement été dépouillées et sont aujourd'hui si pauvres, qu'elles ne peuvent plus faire les frais d'un surplis pour le pasteur quand il monte en chaire. Que dirons-nous de plus ? On en est venu, sous le règne de l'Évangile, jusqu'à faire payer contributions aux églises et à leurs pauvres ministres. — Ceux qui nous gouvernent (princes ou seigneurs), portent aujourd'hui le respect pour les pasteurs à ce point que, quand ils ne savent comment les vexer autrement, ils leur donnent au moins la charge de nourrir et de garder chez eux quelqu'un de leurs chiens de chasse. Or, toutes les fois que ces messieurs veulent se donner le passe-temps de forcer un sanglier, il faut que le pauvre pasteur amène son pensionnaire, se joigne aux piqueurs et suive avec eux la meute. Et malheur à lui s'il vient à perdre sa bête ! Ce n'est pas tout : après que le ministre de l'Evangile, transformé en valet, s'est fatigué tout le jour à crier et à battre les bois, il faut le plus souvent, de peur sans doute qu'il ne s'enrichisse, qu'il héberge encore le maître et sa suite ; qu'il leur fasse les honneurs du presbytère, qu'il les reçoive, qu'il les fête, qu'il les régale de tout ce qu'il a de mieux. C'est ainsi qu'on traite les envoyés du Seigneur (*Angeli Dei*) ! Avec cela que le peuple imbécile, qui connaît sa religion comme la vache connaît le cadran solaire, prétend que depuis l'établissement de la Réforme il n'y a plus eu pour lui de prospérité ni de bonheur, ayant été affligé coup sur coup

par la guerre, la peste, la disette et tous les maux imaginables[1]. »

« Les menaces du jugement dernier, écrivait le même Marstaller en 1563, sont suspendues sur nos têtes, et nous nous les sommes bien attirées; car, bien qu'il ne soit incessamment question chez nous que de l'Évangile, on n'en voit néanmoins aucun fruit nulle part. N'est-ce pas une déplorable chose, que dans des villes chrétiennes où l'on prêche journellement l'Évangile, c'est-à-dire le livre de vie, on n'aperçoive pas une trace de charité, et qu'on règle sa conduite d'après des préceptes directement opposés à ceux qui nous sont proposés par ce code divin! Nous sommes pires que des païens, nous qui nous prétendons évangéliques parce que nous en portons le nom. » Marstaller ajoute que Dieu se comportait alors à l'égard des Luthériens ainsi que les médecins font avec le malade dont ils regardent l'état comme désespéré : « Donnez-lui, disent-ils, tout ce qu'il vous demandera; il n'en est pas moins perdu[2]. » — Jacques Schopper, pasteur à Biberach, crut expliquer ce fâcheux phénomène, « de ce que jamais il n'y avait eu plus de mal dans la société chrétienne que depuis l'établissement de la Réforme, » en observant que « la parole divine n'était précisément qu'un sermon sur la croix et la persécution, au lieu que le prince de ce monde, Satan, accordait de l'or, des richesses, d'abondantes récoltes et tous les autres biens de la terre à ceux qui consentaient à le servir et à s'agenouiller devant lui sur la montagne[3]. » Schopper avait toutefois avoué, en 1545, que, malgré la prédication de cette sainte parole, « les jeunes gens, dans ces temps de profonde corruption, se livraient à toutes sortes de vices; que les mœurs devenaient de plus en plus barbares, et que la chrétienté était en grand danger de périr : ce dont on ne s'étonnera pas, dit-il, si l'on songe à l'impunité qui accompagne les plus honteux méfaits, au peu de soin qu'on

[1] Marstaller, Pfarr-und Pfründbesch neiderteufel. Ursel, 1575. J; J. 3. — J. 5.

[2] Marstaller : der Welt Urlaub von d. Menschenkindern. Ursel, 1563. K. 6; O. 2.

[3] Schopper, Ausleg. d. 18. u. 19. Cap. im andern Buch d. Koenige. o. O. 1557. B. 4.

a de l'éducation de la jeunesse, et au mépris qui règne pour les études et la piété. » De ces tristes phénomènes, le religieu observateur conclut que l'Église évangélique était menacé d'une grande et prochaine catastrophe[1].

Les prédicateurs luthériens, on le comprend, n'en étaien que plus exposés aux reproches d'avoir, par la propagation d leur Évangile, ouvert la porte à tous les genres de vices et d scélératesses. « Pour éclairer les simples, qui, ne sachant pa distinguer l'Evangile de la Loi, incriminaient la doctrine de la justification par la foi, » Guy Nuber, ancien pasteur de Burglengenfeld et alors pasteur dans la Bohême, fit, en 1554, paraître un écrit, dans lequel il laisse toutefois lui-même échapper cet aveu : « Nous avons pu nous convaincre que la grande majorité de ceux qui se parent du titre de Chrétiens et d'Évangéliques, et qui se vantent tant d'avoir la justice de la foi, en ont plutôt le rêve, la représentation charnelle qu'une conception véritablement chrétienne; et, ce qui le prouve, c'est qu'ils sont entièrement incapables de ces bonnes œuvres qui, par la vertu de la foi, purifient les sens et corrigent la vie grossière[2]. »

« Notre ingratitude, disait quelques années plus tard un autre théologien franconien, Jean Schrymphius; notre ingratitude est si grande, qu'on ne saurait trouver chez nous la moindre trace ni de la justice par la foi, ni de celle par les œuvres, ni d'amendement. » — « Ce n'est que chez un très-petit nombre de personnes, et chez les moins considérées, que se rencontre encore une véritable intelligence du christianisme et de la liberté chrétienne. La plupart, sous le prétexte de cette liberté, et dans le vêtement, et dans le boire et le manger, et dans le jeûne, et dans l'observance des fêtes, et dans la célébration des céremonies religieuses, n'ont en vue qu'une licence charnelle, et ne se proposent rien moins qu'une entière abolition de toute espèce de discipline. Cette licence impatiente de tout frein a fini par déconsidérer jusqu'à la loi civile elle-même, nous a fait tomber dans des désordres comparables à ceux qui perdirent autrefois Babylone, et finira

[1] Schopperus : epitome officii Ambrosii. Aug. Vind. s. a. præf. A. 2.
[2] Nuber von d. rechten guten Werken. Nürnberg ;1554. B.

bientôt par nous enfoncer entièrement dans la barbarie et la vie bestiale[1]. »

XIII.

Leipzig et Dresde :

JEAN PFEFFINGER, ALEXANDRE ALESIUS, VICTORIN STRIGEL, HENRI SALMUTH, NICOLAS SELNEKKER, DANIEL GRESER.

La ville de Leipzig semblait destinée, dans les premiers temps, à devenir l'école, la pépinière, le centre du protestantisme mélanchthonien. Là se trouvait Joachim Camerarius, ami dévoué de Mélanchthon dont il partageait les sentiments et les principes, ainsi que Pfeffinger, qui, d'abord pasteur de Saint-Nicolas et plus tard surintendant, appartenait également à la même école. Ce dernier, natif de Wasserbourg en Bavière, avait, en 1523, quitté Passau, où il était prédicateur de l'église collégiale, pour se rendre à Wittemberg, et avait ensuite successivement rempli les fonctions de prédicateur à Sonnenwalde dans la Lusace, et dans le couvent d'Eicha, et celles de pasteur dans Belgern, quand les services par lui rendus dans la consultation sur l'Intérim le firent, en 1549, nommer professeur de théologie et chanoine à Meissen. Comme il avait pris part à la rédaction de cet Intérim, il fut également en butte aux attaques dirigées contre le parti de Mélanchthon par les Luthériens purs. Amsdorf et Flacius publièrent contre lui et contre l'infâme et savantissime clique de Leipzig, » un écrit dans lequel ils étaient traités de renégats, de mameluks; et Flacius alla même jusqu'à prétendre que le nouveau chanoine de Meissen disait messe. Au débat adiaphoriste vint bientôt se joindre celui sur le synergisme; car Pfeffinger était, après Strigel, le principal défenseur de

[1] Johannes Schrymphius de peccatis in Patrem, Filium, et Spiritum sanctum. Norimbergæ, 1559. F. 3. 5.

la doctrine mélanchthonienne sur la coopération active de la volonté humaine dans l'œuvre de la conversion. Pfeffinger se vit ainsi, pendant plus de vingt ans, poursuivi par les reproches de ses adversaires, qui l'accusaient d'avoir falsifié et renié la saine doctrine; mais enfin l'heure de la vengeance finit aussi par sonner pour lui : ce fut en 1560. L'électeur de Saxe, ayant pris la résolution d'expulser les Flacianiens de ses états, les fit juger par le consistoire de Leipzig dont Pfeffinger faisait partie. On peut juger avec quelle joie ce professeur dut voir comparaître à son tribunal ses anciens et acharnés ennemis. Il sut profiter de l'occasion et leur rendit avec usure tout le mal qu'il en avait reçu. Aux allégations des inculpés soutenant que Flacius se bornait à défendre la pure doctrine luthérienne contre les corruptèles Synergistes, Majoristes et Adiaphoristes, le juge irrité ne répondit que par une bordée d'invectives et d'injures. Il fut décidé que « toutes les accusations que le calomniateur Illyric, cet hérétique, cet ennemi du Fils de Dieu, ce polisson, ce séditieux, avait, ainsi que son infâme bande, pendant si longtemps dirigées contre les théologiens de Leipzig et de Wittemberg, n'étaient qu'un tissu de mensonges[1], » et sa destitution fut la conséquence de cet arrêt. Pfeffinger engageait encore, en 1570, les théologiens de Strasbourg à chasser de leur ville Flacius, « cette peste de la saine doctrine; » mais était lui-même, peu après, directement attaqué par le surintendant Cœlestin, dans un écrit spécialement dirigé contre lui et ne contenant, prétendit Pfeffinger, que « les vieilles ordures et la bave venimeuse dont le vaniteux docteur voulait salir un vieillard déjà penché sur la tombe. » — « C'est un malheur, dit à cette occasion Pfeffinger, dont je ne saurais assez me plaindre à Dieu, que nous soyons arrivés là que des morveux puissent ainsi librement et sans pudeur s'encenser l'un l'autre. Ces hautains lutteurs sont tellement habiles et savants dialecticiens, que pour démontrer leurs propositions, ils emploient le syllogisme, avec indication de la majeure et de la mineure, même quand ils s'adressent au peuple. » Il observe, plus loin,

[1] V. la relation qui nous a été laissée par Nicolas Boehm, pasteur à Penig, sur son interrogatoire par Pfeffinger. Cod. latin. 941. f. 186.

qu'en punition de leur ingratitude et de leurs autres méfaits, les Luthériens avaient tellement été frapppés de vertige, qu'ils étaient finalement tombés dans une effroyable dissolution et, sous plusieurs rapports, dans de déplorables erreurs, et que, pour ce qui concernait la discipline, ils se montraient aussi chaque jour moins vigilants, plus négligents et plus relâchés, ce qui fournissait à leurs adversaires de puissants motifs de critiquer et d'injurier la doctrine[1]. « La dissolution des mœurs, dit-il encore dans une lettre aux Strasbourgeois (1569), a entièrement discrédité la discipline ecclésiastique : rien ne peut modérer cet esprit de confusion, et l'on peut voir quelle aversion l'on montre pour l'ordre, en cela qu'on n'en veut pas même entendre le nom. » Mais la chose dont Pfeffinger se trouvait le plus choqué, c'étaient les progrès qu'avait faits et que ne cessait de faire l'ivrognerie dans la société protestante. « C'est un fait, dit-il à ce sujet, qu'on ne peut assez déplorer, que tout ce qui n'en est point empêché par la maladie ou la plus extrême misère, est à ce point adonné à la crapule que des millions d'individus se sont donné la mort à force de boire[2]. »

Au parti mélanchthonien, à en juger du moins par la ligne qu'il suivit plus tard, appartenait aussi l'Écossais Alexandre Alesius, qui, arrivé à Wittemberg en 1532, fut d'abord employé comme négociateur entre le roi Henri VIII et les théologiens de cette ville, et plus tard, en 1540, nommé professeur de théologie à l'Université de Francfort-sur-l'Oder. Il quitta précipitamment cette dernière ville deux ans après, à la suite d'un démêlé avec le professeur de droit Von der Strassen, lequel soutenait que la loi civile ne saurait ni in-

[1] Le célèbre orientaliste Bernard Ziégler, professeur à l'Université de Leipzig, dans un discours qu'il prononça publiquement en 1549, signala les mêmes phénomènes : « la ruine de la discipline ecclésiastique, le mépris pour le culte et la négligence à en observer les pratiques, de la part des pasteurs aussi bien que des laïques, et, ce qui était plus fâcheux encore, le manque d'union parmi les Luthériens, dont le petit nombre eût cependant dû les disposer à la concorde. » Bernh. Zigleri, oratio de conjunct. et unitate Christ. Lipsiæ, 1549. A. 4.

[2] Pfeffinger v. d. Traditionen, Ceremonien, etc. Leipzig, 1550. A. 2; J. 4. — Pfeffingeri demonstratio manifesti mendacii. Witeb. 1558. A. 2; A. 3. — Nochmals ein sehr nützl. Bühclein, wiederum in Druck verordnet durch Pfeffinger. Leipzig, 1570. A. 3; A. 4 ff. — Epp. ad Marbach. ed. Fechtius. III, 285.

terdire, ni conséquemment punir le commerce avec les prostituées; et son départ fut immédiatement suivi de la publication d'une ordonnance par laquelle le prince Joachim défendait formellement aux prédicateurs d'attaquer le juriste, soit ouvertement, soit en secret, sous peine pour le contrevenant d'être soumis au même traitement qu'Alesius.

Celui-ci, cependant, sur la recommandation de Mélanchthon, fut encore la même année employé à Leipzig. Il dut ensuite se rendre comme chargé d'affaires à Trente, puis assista à la diète de Naumbourg, et fut également employé comme auxiliaire par Mélancthon. Pour ce qui est des questions théologiques, il s'y montra constamment indécis et flottant : ainsi, dans le commencement de la dispute au sujet de l'adiaphorisme, il reprocha à ceux des partisans de Mélanchthon qui se montraient plus conciliants, « d'avoir, entre autres, sacrifié aux papistes le dogme important de la justification par la foi seule. Il fut plus tard du nombre de « ces infâmes théologiens de Leipzig » que combattit Amsdorf; et, au colloque d'Altenbourg, fut accusé par les théologiens du duché de Saxe de s'être « de nouveau rangé du parti de Major, et d'avoir, dans une controverse publiquement tenue à Leipzig avec l'assistance des professeurs, défendu la nécessité des œuvres pour le salut, bien qu'il eût antérieurement soutenu l'opinion contraire. » — Enfin, dans la conférence de Dresde, il condamna la doctrine zwinglienne sur la Cène, et déclara formellement vouloir rester fidèle à la doctrine si simple de Luther ; déclaration qu'il est difficile de supposer avoir été sincère[1], attendu que peu après, dans un écrit dirigé contre le théologien de Louvain Ruard Tapper, qu'il eût fait imprimer si Pfeffinger n'avait ordonné la saisie du manuscrit chez l'imprimeur, il soutint la doctrine calviniste[2].

[1] Hardenberg le rangeait avec Camérarius dans le nombre de ceux qui partageaient la manière de voir de Mélanchthon et la sienne. Il mandait, par exemple, en 1558, à Medmann : De distractione etiam summorum membrorum in ecclesia sequitur nimium justa querela in litteris tuis, ubi etiam hostilitatem inter Calvinum, Castalionem, Curionem, Valesium, dominum et alios attingis. Utinam illi viri sibi temperarent. Memini, me de ea re querelas maximas a Philippo Melanchthone audivisse, cum proxime Witebergæ essem, et item a Camerario et Alesio. Cod. Manh. 351. f. 153.

[2] Observat. Hallens. VII, 433-442. — Strobel, neue Beitr. II, 357; 365. — Colloquium Altenburg. Wittenberg 1570. f. 110.

Le jugement que cet étranger porta sur le peuple protestant et la nouvelle Église, n'est du reste pas moins défavorable que celui de ses coréligionnaires et de ses collègues allemands. « Avec quel empressement, s'écriait-il en 1552, la plupart n'accouraient-ils pas aux douces prédications sur la rémission des péchés dans la foi en Jésus-Christ, et comme on abuse indignement au profit de la liberté charnelle de ce qu'on a entendu dire sous ce rapport! » — « Telle est l'ingratitude, ajoute-t-il, telle l'indifférence, tel le dégoût et telle la haine qu'on montre aujourd'hui pour la sainte Parole, que la plupart des Évangéliques seraient certainement plus disposés à repousser la doctrine luthérienne et ses propagateurs, qu'ils ne l'ont jamais été à les accueillir, et qu'on ne semble rien désirer avec plus d'ardeur qu'une occasion favorable de s'en détacher. Avec cela les mœurs deviennent chaque jour plus dissolues et plus honteuses; le peuple luthérien et les princes eux-mêmes, qui cependant ont la prétention d'être amis de l'Évangile, ou bien ne se soucient aucunement du sort des pasteurs, ou bien se font un malin plaisir de les tourmenter et de les persécuter; et, si les agents des gouvernements ont soin d'entretenir la discorde parmi les membres de notre malheureux clergé, c'est dans le seul but de l'affaiblir, de le déconsidérer, et d'en faire l'objet de la risée publique. Il serait cependant du devoir des princes, et en général de l'autorité civile, de protéger, de soutenir et d'entretenir honorablement aux frais du public les docteurs et les disciples de l'Évangile; mais, hélas! c'est une chose à laquelle on ne songe même point, ainsi que le prouve assez le spectacle que nous avons sous les yeux. » — « Une autre misère de l'Église luthérienne, poursuit Alesius, c'est que les pasteurs y sont si mal payés et si peu considérés, que les sujets les plus propres au sacerdoce refusent de s'y vouer. Et, cependant, jamais les études théologiques n'eurent un plus pressant besoin d'encouragement et de protection que dans ce temps, où s'introduit parmi nous une science superficielle, extérieure et une orgueilleuse barbarie, principalement dans ce qui concerne les choses saintes. Aussi qu'en résulte-t-il? C'est que les personnes pieuses sont scandalisées et humiliées par l'anarchie théologique de notre Église; que les unes gémissent et se désolent, tandis que les

autres retombent dans l'ignorance et déjà recommencent à haïr notre sainte doctrine[1]. »

Pfeffinger eut, en 1562, un nouveau collègue dans la personne de Victorin Strigel. Ce professeur venait de remporter une victoire complète sur ses adversaires de Iena, les théologiens de Wittemberg, nommés juges du débat, ayant déclaré son enseignement orthodoxe, et une commission d'inspecteurs ducaux ayant par suite été chargée de parcourir le pays pour défendre aux pasteurs de continuer leurs attaques contre le synergisme, et leur laisser le choix ou de souscrire à la déclaration de Strigel, ou d'évacuer le duché avec leur famille. Il venait même d'être réintégré dans ses fonctions de professeur[2]; et cependant, soit crainte d'une réaction, soit ressentiment des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir lors de son arrestation[3], il avait cessé de se plaire à Iena, de

[1] Quam celeriter arripuerunt plurimi suavissimas conciones remissionis peccatorum in fide Jesu Christi, et quam turpiter his ad licentiam carnalem abutuntur per audaciam, libidines, socordiam, omnia denique flagitia et scelera! Imo tanta est ingratitudo, oscitantia, nausea et fastidium verbi, ac odium etiam hoc tempore, ut multi sint promptiores ad abjiciendum patrocinium veræ doctrinæ, una cum doctoribus, quam unquam antehac fuerunt ad illud suscipiendum. Imo nihil magis nunc cupiunt homines, quam qualemcumque occasionem sibi dari, qua se expedire possint a vera doctrina Evangelii. Fit vita dissolutior in dies et audacior, et libri proferuntur ejusmodi, qui curiosos, quorum magnus est proventus his temporibus, facile seducere, et in errores exitiosos præcipitare possint. — De nostris dolendum est, non tam quod indocti aliquot et leves homines ordinantur, quam quod tam exigua dantur stipendia, et ministri sunt in tanto contemptu, ut doctiores conferant se ad alias professiones. Alesii expos. ep. ad Titum. Lipsiæ, 1552. A. 4; A. 5. — Ejusd. expos. in II. ep. ad. Timoth. Lips. 1552. C. 4. — Ejusd. expos. prioris ep. ad Timoth. s. l. 1550. G; J. 5. — Ejusd. refutatio errorum Osiandri. A. 4.— Ejusd. comment. in evang. Johannis. Basil. 1552, p. 334, 355.

[2] « Le séducteur, dit à ce sujet Flacius, a été réintégré dans ses fonctions à la haute école, afin que, comme un loup dévorant, il puisse de rechef exercer ses ravages dans le troupeau du Seigneur. Déjà il recommence ses explications sur le même livre à l'aide duquel il a séduit la jeunesse, à savoir sur les *Lois* de Philippe, où se trouve cette définition papiste et véritablement pélagienne de la volonté, « quelle est la puissance ou la force que possède l'homme de s'appliquer à la grâce, c'est-à-dire de la recevoir. » — Flacius Erzaehlung, wie der Religionstreit Viktorin's in Türingen geschlichtet worden. o. O. 1563. F. 3.

[3] Les communications ayant, pendant deux jours, été interceptées entre Iéna et Weimar où se trouvait la cour, afin d'empêcher qu'on ne donnât aux personnes intéressées avis de ce qui se préparait, on envoya, pour opérer l'arrestation, cent hommes de pied et soixante de cavalerie, lesquels brisèrent la porte du docteur Strigel, l'arrachèrent lui-même de son lit, le jetèrent en chemise

sorte qu'ayant reçu l'offre d'une chaire à Leipzig, il partit sans même avoir pris congé. Il put enfin, dans cette dernière ville, professer en toute liberté sa doctrine sur la volonté libre, le surintendant Pfeffinger étant lui-même un des partisans du Synergisme. Il n'en fut point ainsi, quant à sa manière de voir sur la Cène; car, expliquant en 1567 les Lois à ses élèves, et leur ayant exposé sur cet article la doctrine calviniste, il reçut l'ordre du surintendant de suspendre son cours. Il en appela à l'électeur, et, le jugement de ce prince lui ayant été défavorable, quitta pareillement Leipzig. « Nous avons été fort peinés, écrivait à ce sujet Selnekker à un de ses amis, de la chute de cet homme; mais que pouvions-nous faire contre les décrets de Dieu, surtout avec d'orgueilleuses têtes comme celles auxquelles nous avions affaire? » — « Que la malédiction de Dieu le suive! s'écriait, de son côté, Andreæ en apprenant son départ; car il n'a fait que du mal dans son église et ne fera pas mieux ailleurs. » Le même Andreæ ajoute que c'était une vraie tête de démagogue, un homme né pour la discorde, uniquement occupé de sa propre gloire, et à qui, pour faire parler de lui, tous moyens étaient bons; que cet orgueilleux philologue s'imaginait, en toutes choses, en savoir plus long que les autres; qu'il n'avait d'estime que pour lui-même; qu'il aurait mieux valu qu'il eût été moins habile à interpréter Pindare, et se fût montré plus révérentieux, plus digne dans les choses saintes; enfin qu'il s'était même mal conduit à l'égard de ceux de Würtemberg, bien qu'il leur fût redevable d'avoir été remis en liberté [1]. — Strigel posa dès-lors le masque dont jusqu'à ce moment il s'était couvert : il se prononça publiquement, dans le Palatinat, pour la cène calviniste, et fut, peu de mois après, nommé professeur à Heidelberg, où ses opinions sur la volonté libre et sur la coopération de cette volonté dans la conversion, qui ne

dans une voiture; et, comme sa femme, qui était fille du réformateur Schnepf, s'était mise à pousser des cris, lui mirent le bout du mousquet sur la poitrine en lui disant : « *Tais-toi, p..ain de prêtre* (Pfaffenhure), *où nous allons te passer une balle à travers le corps!* » V. la lettre de Jonas fils au duc Albert de Prusse, dans la biographie de ce prince par Voigt. Hist. Taschenb. de Raumer, II, 286-290.

[1] Epp. ad Marbach. ed. Fechtius, III, 249 ss.

pouvaient guère se concilier avec la doctrine de Calvin sur l'*absoluité* des décrets divins, le mirent également bientôt en collision avec les théologiens voués au calvinisme rigoureux. La lutte commença dès la première année de son installation dans cette ville, et fut portée si loin que le surintendant Olevianus, qui était alors fort occupé à introduire dans le Palatinat la discipline ecclésiastique déjà en usage dans les autres églises réformées, osa dire un jour « que la première personne qu'il comptait excommunier, ce serait le gros professeur Strigel[1]. » Strigel mourut, en 1569, à Heidelberg, haï de tous ses collègues. Le bruit se répandit aussitôt dans les contrées luthériennes avoisinantes, qu'il avait fini par reconnaître la vérité de la doctrine luthérienne, et qu'aussitôt après il avait rendu le dernier soupir en poussant un effroyable cri de désespoir. Son ami, le célèbre jurisconsulte Matthieu Wisenbeck de Wittemberg, afin d'éclairer le public sur les vraies causes de sa mort, publia quelques-unes de ses dernières lettres, où respirent la tristesse, le découragement et un profond dégoût de la vie. Strigel s'y plaint, par exemple, d'être en proie à la douleur, et dit que les paroles du Psalmiste : « Je suis un ver de terre et non pas un homme, un objet de dérision et de mépris pour le peuple, » étaient parfaitement applicables à sa personne; que la plupart de ses amis l'avaient délaissé; que les temps étaient tels que les gens de bien ne pouvaient plus avoir de plaisir à vivre; que Mélanchthon sou-

[1] Jetzler en Oct. 1568 mandait de Heidelberg à Ulmer : Victorino non usque adeo bene convenit nec cum Zancho neque cum reliquis theologis professoribus, imo neque cum Erasto medico, neque cum suis collegis philosophis. Zanchus litem cum eo exercuit apud senatum scholasticum annum jam fere integrum (propter domum, quam Victorinus jussu principis inhabitat). — Plerique Zancho bene cupiunt, male Victorino. Quid causæ? Credo, quod putetur in nonnullis a Calvino dissentire, quod vel hinc satis colligere licet, quia non ita pridem suam de libero hominis arbitrio publice explicavit sententiam, adductus sine dubio quorumdam sinistris judiciis, occasione tamen sumpta ab eo, quem forte explicabat, loco Aristotelis, in quo προαίρεσις describitur. (Cod. Polling. 170. a. f. 98. 116). — En Juillet 1569, Jetzler annonce la mort de Strigel : Dolorem simularunt Belgæ, sed certum est, ex animo eorum neminem bono viro bene cupivisse. Hoc antesignani Oleviani vox satis declarat, qui vivente adhuc Victorino dixisse scitur, se principium excommunicationis facturum a professore crasso, neminem alium, quam ipsum Victorinum designans. Vox hæc tyrannum sonat, non Christi apostolum. In hanc sententiam haberem plura, sed commemorare tædet.

vent souhaitait de mourir, afin de se soustraire à la haine implacable des théologiens; et que lui-même aussi priait Dieu de ne pas tarder à le retirer de dessus la terre, et avait l'espoir d'être bientôt exaucé, puisque sa mauvaise étoile avait voulu qu'il fût en butte aux traits de tous les discoureurs malhonnêtes [1].

Toutes les fois que, dans ses écrits, Strigel trouve à parler de l'état moral de la nouvelle Église, il ne fait pas difficulté d'avouer que cette église était en proie à une corruption effrayante et de jour en jour plus marquée. Il dit que chaque jour on négligeait davantage l'éducation de la jeunesse, que tout allait de mal en pis, et que même le sentiment moral était en voie de s'éteindre entièrement dans les âmes. Rarement, cependant, Strigel parle de l'incroyable démoralisation qui se faisait remarquer dans la société protestante, sans l'attribuer au démon ou à quelque cause physique. Il prétendait, ainsi que Mélanchthon, que la nature avait perdu de sa vigueur, parce que le monde en était à son âge caduc, et que le malin redouble de fureur à mesure que la fin approche. « C'est parce que l'âge a fait retomber le monde en enfance, dit-il, que l'humaine nature s'engourdit et s'affaiblit, qu'il n'y a plus aujourd'hui pour les études et la pratique du bien le même zèle qu'autrefois sous l'ancienne église, et que les démons réussissent d'autant plus à pousser les cœurs vers le vice et les abominations de la chair. » — « L'Église elle-même, ajoute-t-il, en est à sa décrépitude; ce qu'on peut facilement reconnaître à cela que tout y annonce l'épuisement et y tend à la décadence. Comme on voit, chez les hommes, à mesure qu'ils avancent en âge, les forces diminuer et les facultés s'affaiblir; ainsi l'Eglise, par suite de la décrépitude du monde, des punitions du Ciel et des attaques de l'enfer, devient elle-même infirme, cacochyme et difforme, de sorte qu'il nous faut prier Dieu pour que les nombreuses et dégoûtantes infirmités dont elle est affligée, ne lui fassent pas repousser sa fiancée courbée par la vieillesse et presque retombée en enfance. En voyant les progrès effrayants du mal, les effets de la

[1] Salig. III, 645; 902. — Otto de Vict. Strigelio, p. 25, 29, 76, 80. — Matth. Wesenbecii Papinianus. Wittenbergæ, 1570. p. 8; T: T. 2; Aa. 5.

colère divine et les efforts de l'enfer, on ne peut trouver étonnant que notre malheureuse Église soit à ce point travaillée par le désordre et l'anarchie : Dieu n'a-t-il pas prédit lui-même que, dans les derniers temps du monde, il y aurait plus de confusion dans les doctrines, plus de désordre dans le culte et plus de scandale dans les mœurs, qu'il ne s'en vit jamais dans aucun autre âge ? » — « Or, qui ne voit que cette prédiction est aujourd'hui en pleine voie de réalisation? L'enseignement, par suite de cet état des choses, est tellement hérissé de difficultés et entouré de périls, que je suis pris d'un tremblement intérieur toutes les fois que j'y songe; et en effet, il n'est pas aujourd'hui un misérable soudard qui ne se permette de juger dans les questions difficiles qui nous divisent, et de déverser l'injure sur ceux qui sont d'opinion contraire à la sienne. Et ceux-là même qui ont des prétentions à la science, sont tellement aveuglés par leurs préventions, qu'on ne saurait non plus s'attendre de leur part à un jugement impartial et discret[1]. » Strigel ajoute que l'Allemagne était alors tellement remplie de toutes les espèces de vices et de turpitudes, et tellement entachée de la plus odieuse ingratitude, que tout le monde y était hostile aux églises et aux écoles et les considérait comme une charge inutile; que quand les personnes pieuses verseraient autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans la Saale, ce ne serait point encore assez pour pleurer la déconsidération de la doctrine évangélique et la décadence de sa discipline. « Car, dit-il, on ne se détourne pas seulement de la parole divine avec dégoût; mais, ce qui est plus déplorable encore, on a honte de porter le nom de théologiens, de sorte que ces excellentes études de la théologie sont abandonnées à quelques misérables, qui n'ont ni assez d'esprit, ni les ressources nécessaires pour se choisir une carrière moins ingrate et plus entourée d'estime[2]. »

Henri Salmuth, gendre de Pfeffinger, et depuis longtemps

[1] Strigelii orationes. Argentor. 1583. II, 59, 77, 101, 105, 112; I, 582. 593. — Ejusd. Hypomnemata in Novum Testamentum. Lipsiæ, 1565, p. 438, 439. — Ejusd. Hypomnemata in omnes Psalmos. Lipsiæ s. a. p. 319, 322.

[2] Strigelii orat. II, 1, 2, 6. — Cf. ejusd. loc. theolog. Enchirid. Witeberg. 1591. p. 688.

pasteur et professeur de théologie à Leipzig, obtint, en 1573, toutes les charges et dignités de feu son beau-père, mais mourut lui-même déjà trois ans après. Salmuth, lui aussi, nous a laissé un tableau fort peu attrayant de la situation où se trouvait de son temps la nouvelle Église. « La plupart des Luthériens, dit-il, méprisent la sainte Parole et s'en détournent comme s'ils en avaient horreur; et ceux-là même qui l'écoutent encore, n'en vivent pas moins dans l'épicurisme, dans la honte et dans la sécurité. Ils se donnent cependant le nom de chrétiens : c'est qu'en effet ce nom leur est commode pour cacher leurs turpitudes. La prophétie de Jésus-Christ où il est dit qu'à la fin des temps la charité se refroidirait dans les cœurs, semble déjà s'être réalisée, ainsi que celle où Luther nous annonce que le mépris des protestants pour leurs pasteurs finirait par faire retirer l'Évangile à l'Allemagne. » — « Car je puis dire, en toute vérité, que la plupart de nos impies seigneurs et de nos grossiers et orgueilleux paysans font bien moins de cas de leurs malheureux pasteurs que de leurs palefreniers; et l'un d'entre eux s'est, en effet, récemment permis de dire qu'il était moins embarrassé de se procurer dix pasteurs qu'un seul gardien pour son bétail. » — « Qu'un de ces nobles seigneurs, continue Salmuth, en rencontrant un pasteur sur son chemin, le frappe de son épée et le renverse par terre, et que le pasteur maltraité s'adresse à son consistoire pour obtenir justice de ces graves offenses, que pensez-vous qu'il en résulte? Rien. C'est un seigneur, dit-on, et l'affaire en demeure là. Je puis dire encore que si notre prince ne protégeait point nos malheureux pasteurs, il en est peu qui pussent y tenir. » — Salmuth observe également que le zèle religieux qu'on avait autrefois vu régner chez les catholiques, s'était entièrement évanoui parmi les populations luthériennes. « On priait beaucoup, dit-il, sous la papauté, jusque là qu'on observait même les heures canoniques du jour et de la nuit, dans la pensée de familiariser ainsi la jeunesse et le clergé avec l'Écriture-Sainte, ce dont malheureusement on fit plus tard un déplorable abus. C'est une chose affligeante que les Évangéliques ne montrent pas pour l'oraison vraiment pieuse et chrétienne la *dixième partie du zèle* qu'on déployait, sous la papauté, pour le culte des

saints et pour un bavardage inutile; sans compter que l'habitude de jurer et de blasphémer Dieu s'est tellement répandue parmi nous, que les personnes honnêtes en sont épouvantées et bouleversées jusqu'au fond de l'âme [1]. »

Le successeur de Salmuth, Nicolas Selnekker, compte aussi dans le nombre des théologiens luthériens les plus marquants de cette époque. Né à Hersbruch, dans la Franconie, Selnekker avait, jeune encore, séjourné près de la cour de Saxe, et avait ensuite été attaché comme chapelain à la personne de l'électeur Auguste. Il fut, pendant neuf années consécutives, le disciple assidu de Mélanchthon à Wittemberg, et s'était posé conséquemment, dès son entrée en fonctions, en Mélanchthonien décidé. « J'avoue, dit-il plus tard, qu'infecté du venin sacramentaire, j'ai aussi séjourné quelque temps à l'infirmerie des Calvinistes. » Mais après la mort de Mélanchthon, il embrassa le parti luthérien contre le calvinisme, et, par ce changement soudain de manière de voir, se mit à dos, dans la ville de Dresde, tous les Calvinistes secrets, qui y exerçaient une grande influence. S'étant plus tard permis, en chaire, quelques allusions malignes au goût de l'Électeur pour la chasse, il tomba en disgrâce et fut destitué [2].

La vue de ce qui se passait sous ses yeux dans la société protestante remplit de bonne heure le jeune Selnekker de tristesse et de découragement : on peut en juger par cela qu'il avait l'habitude d'assurer qu'il n'était pas alors une âme pieuse qui ne désirât ardemment de sortir au plus tôt de cette vallée de misères [3]. La même année parut le premier écrit que les Calvinistes dirigèrent contre lui; « et dans cet écrit, dit-il lui-même, il se trouvait calomnié et traité comme jamais on ne traita un voleur de grand chemin ni un assas-

[1] Heinrich Salmuth, Weihnachtspredigten, édit. par Salmuth. Eisleben, 1580. F. 83, 96, 100. — Hochzeitpredigten, du même auteur. Leipzig, 1580. T. 3. — Katechismus-Auslegung, du même. Budissin, 1581. G; G. 2.

[2] C'est ce que nous apprend Goetz, dans son *Memoria Selnecceri*, p. 2. V. aussi Gleich, *Annales eccles.* I, 102.

[3] Voyez une lettre de Selnekker à Camerarius datée de l'an 1562 : — Scimus, quo avocemur, scimus et unde evocemur; et sunt hæc nobis sæcula nostra certe talia, tum in Ecclesia, tum in scholis, tum etiam rebuspublicis et in communi vita, ut vere nemini piorum quotidie, imo singulis momentis, non observetur Pauli sententia : Cupio emigrare et esse cum Christo. — Cod. Manb. 358, n. 310.

sin[1]. Il usa, du reste, de représailles, et représenta ses adversaires comme des gens au sujet desquels les vrais Luthériens pouvaient adresser au Ciel les mêmes prières qu'ils lui avaient adressées au sujet des Turcs et du Pape, et s'écrier conséquemment : « Daignez, ô Seigneur, nous conserver votre divine parole et appesantir votre colère sur les Zwingliens ! » Cependant, malgré tout ce zèle luthérien, Selnekker ne fut pas moins accueilli par ses collègues à Iéna, où il venait d'être nommé professeur de théologie, comme un apôtre de l'erreur, et, jusqu'au moment de sa destitution, persécuté comme Synergiste, Majoriste et même Cryptocalviniste, non-seulement par les partisans de Flacius, mais encore par tous ceux qui étaient opposés à Mélanchthon. Nommé, en 1568, surintendant général et professeur de théologie à Leipzig, il fut à peine installé dans ces nouvelles fonctions, que, dans un discours public, il entretint ses élèves de ses anciens démêlés à Iéna, et leur dit, entre autres, qu'il « y avait été en butte à l'orgueil, aux mensonges, à la haine et à la rage de ses confrères; que sa vie même n'y avait pas été en sûreté, et que Dieu l'avait retiré de cette fournaise chaldéenne dans le moment qu'il était menacé d'y perdre la liberté et la vie[2]. » Les Flacianiens, de leur côté, prêchaient contre Selnekker, et, se livrant, selon la coutume des Luthériens, à de plates équivoques sur son

[1] « La plupart de vos attaques, dit Selnekker en s'adressant à ce sujet à ses adversaires, ne sont dirigées que contre ma personne : parce que Dieu m'a créé petit et chétif de taille, vous me tournez en ridicule, et, faisant allusion à ma stature, me traitez de *selnekkerle*, de dokterle*, de nain, d'avorton, de singe, de petit singe de Luther, de petit fripon, de petit coquin, de petit homme aux courtes jambes, de petit fou, de petit extravagant, de petit bavard qui, loin d'avoir lu la Bible et les écrits des saints Pères, ne les a pas même jamais vus ; que Dieu a créé et mis au monde pour qu'il fût, non pas un grand docteur, mais un petit extravagant, et pour qu'il s'occupât, non de théologie, mais de prédications facétieuses et bouffonnes ; qui rêve en plein midi et ne sait pas où il en est ; qui est un capernaïte, un mangeur de chair, un buveur de sang, un manichéen, un ubiquiste, un Judas, un marcionite, un petit personnage lourd et grossier d'intelligence, etc. » Selnekker, Antwort auf d. Laesterbuch eines sakramentirerischen Mameluken, der sich nennt German Beyer von Hall. Leipzig, 1580. A. 3. 4 ; B. 3.

[2] Fortges. Sammlung. 1734, p. 183.

* C'est-à-dire de petit Selnekker, de petit docteur ; car, en allemand, l'addition de la syllabe *le* à la fin d'un substantif en fait un diminutif.

(*Note du Traducteur.*)

nom, l'appelaient *Schelmlecker*, *Lecker* et *Seelnekator* *; « et le vieux maquignon Burggrav, récemment nommé prédicateur dans cette ville, se démenait en chaire comme un énergumène, condamnait Major, déclamait contre d'innocents docteurs, se répandait en invectives furibondes contre ce qu'il appelait les *frères de la présence*[1], et assurait, entre autres, à ses pauvres auditeurs que Selnekker, l'archihérétique, cet âne du Pape, venait de publier un livre dans lequel il se proposait d'anéantir la vraie doctrine chrétienne. » — « Sans doute, observe à ce sujet Selnekker, que les Flacianiens un peu raisonnables n'étaient pas sans reconnaître que dans leur sequelle se trouvaient un grand nombre d'individus ignorants, grossiers, opiniâtres, orgueilleux et licencieux, qui eussent été plutôt faits pour garder les pourceaux que pour être évêques de Jésus-Christ[2]. » — Selnekker fait ensuite observer aux professeurs flacianiens de Iéna que les calomnies de ses adversaires avaient pour résultat d'exciter les mauvaises passions des Luthériens, de les endurcir dans le péché et de les induire en erreur.

« On excite de la sorte en eux de mauvaises passions; et déjà les effets s'en font remarquer, en ce qu'ils commencent à crier et à se démener contre ceux qui sont accusés et pour lesquels ils n'étaient déjà pas trop bien disposés, et en ce qu'ils se constituent juges de chacun et de chaque chose, bien qu'ils n'aient pas le sens commun et qu'ils soient grossiers et remplis d'orgueil. Ils s'endurcissent dans le mal, en ce qu'ils sont conduits à se dire entre eux : « Voyez » comme ces cafards se chamaillent! Ils sont chargés d'instruire les » autres et ne savent pas même se mettre d'accord. Quelle confiance » peut-on avoir en leur parole? Agissons donc comme bon nous » semble. » Il faut voir, en effet, ce qui se passe aujourd'hui au milieu du peuple : la paillardise, l'adultère, l'ivrognerie et tous les genres de vices y deviennent chaque jour plus communs. « Ah! se » disent ces gens endurcis, nos calotins sont trop occupés à se déchi- » rer les uns les autres pour qu'ils puissent prendre intérêt à notre

* *Schelm* signifie fourbe; *Lecker*, damoiseau; *Seel*, âme, et *Nekator* est sans doute emprunté au mot latin *necare*, tuer, d'où *Seelnekator*, tueur d'âmes. (*Note du Traducteur*).

[1] C'est ainsi que Burggrav qualifie les théologiens qui soutenaient la présence des bonnes œuvres dans la justification.

[2] Selnekker, Verantwort. auf d. Flacianische Laesterung in den Akten des colloquii zu Altenburg. o. O. 1570. D. ff.

» conduite! Faisons donc suivant notre bon plaisir. » — Il est enfin beaucoup de personnes simples qu'on ébranle ainsi dans leurs convictions et qui déjà se disent : « Eh! mon Dieu, qu'est-ce donc » que toutes ces querelles! Ce ne peut être sans motif qu'on s'a- » charne ainsi contre nos pasteurs! S'ils ne s'entendent point en- » tre eux, à qui pourrons-nous croire? Allons-nous écouter ceux- » ci : il semble que tout ce qu'ils nous débitent soit la vérité » même, et qu'ils ne soient guidés que par le zèle le plus désin- » téressé et la piété la plus pure; prêtons-nous au contraire l'o- » reille aux autres : nous ne pouvons non plus nous empêcher » d'être frappés de la pureté de leurs doctrines, et de déclarer » devant Dieu et les hommes qu'en les accusant d'erreur on » leur fait le plus grand tort[1]. »

Selnekker pouvait, avec autant de raison qu'Andreæ, dire « que tous étaient contre lui. » Le duc Jules de Brunswick ayant, en 1570, prié l'électeur de Saxe de le lui envoyer afin de le faire travailler, de concert avec Martin Chemnitz, au parachèvement de la transformation religieuse de ses États, Wigand, ancien collègue de Selnekker à Iéna, écrivit à ce sujet à Chemnitz, lui parla du nouveau surintendant comme d'un faux apôtre, pire que le blasphémateur Simei, et ajouta que ses écrits n'étaient qu'un tissu d'impiétés, que lui-même se comportait à l'égard de l'Église comme un loup, qu'on ne pouvait sans frémir songer à tout le mal dont il serait cause, qu'il séduirait les fidèles et persécuterait les pasteurs, et qu'il ne se concevait pas qu'on eût confié la garde du troupeau de Jésus-Christ à ce hideux blasphémateur[2]. Et en effet, Selnekker ne fut pas plus tôt installé dans ses fonctions de réformateur de Brunswick, qu'il justifia la réputation qu'on lui avait faite d'être Mélanchthonien, en désapprouvant l'*Explication de la doctrine,* qui, composée par Chemnitz, avait été incorporée dans le rituel de Brunswick, et contenait d'ailleurs aussi l'indication des écrits auxquels on voulait qu'on attribuât une valeur symbolique. Au lieu de l'*Explication de son collègue,* Selnekker recommanda, pour être mis entre les mains des pasteurs comme livre symbolique, le *Corpus doctrinæ* de Mélanchthon; sur quoi Chemnitz,

[1] Selnekker, Bericht auf d. Bekenntniss von d. Rechtfertigung geschrieben von drei Theol. zu Jena. Leipzig 1569. B. 2.

[2] Leuckfeld, Antiquit. Gandersheim. p. 319.

qui, dans son écrit, avait précisément eu en vue de prémunir son clergé contre les falsifications mélanchthoniennes, demanda son congé. Tous les autres pasteurs du pays résistèrent également à Selnekker avec tant d'opiniâtreté, que, dans l'assemblée de Riddagshausen, il se vit obligé de céder. Ce qui, dans cette assemblée, lui fut surtout reproché, c'était d'avoir soutenu la nécessité des bonnes œuvres pour la conservation de la justice, à quoi il fit cette réponse caractéristique : « Qu'il ne s'était servi de cette proposition que comme dialecticien (tanquam scholasticus), et parce que, dans des temps favorables (securis temporibus), d'autres aussi en avaient fait usage; mais que puisque, dans cet état d'irritation des esprits (exulceratissimo tempore), elle semblait devoir être une occasion de scandale, il renonçait à la soutenir davantage. » Il ne lui servit toutefois de rien de s'être ainsi courbé devant les prédicants de son éphorie; il fut, en 1572, derechef accusé de calvinisme secret, en même temps qu'il était l'objet d'attaques fort vives de la part des Cryptocalvinistes de Wittemberg, qui ne comprenaient point, sans doute, qu'un franc Mélanchthonien pût se montrer attaché à la Cène luthérienne. Selnekker prit alors le parti de donner sa démission, faisant observer au duc « qu'il aimait mieux se retirer que de vivre au milieu de pareilles querelles. » Le prince, fort contrarié de cette résolution, confia dès lors la surintendance à Timothée Kirchner, avec lequel Selnekker, qui se trouvait encore dans le pays, fut également de suite en conflit au sujet du *Corpus doctrinæ*. Après l'accommodement de cette dernière affaire, étant rentré en grâce auprès du duc, il obtint la surintendance générale de Gundersheim, et fut même, l'année suivante, chargé de l'inspection des églises du pays d'Oldenbourg, ce qui ne l'empêcha pas de saisir la première occasion qui se présenta de quitter le Brunswick. En 1574, il retourna à Leipzig, au grand déplaisir du duc. Il y avait déjà trois ans qu'il avait écrit à l'Électeur pour le supplier « de vouloir bien encore permettre que son âme affligée et à chaque instant tourmentée et torturée, dans le pays où il se trouvait, cherchât de nouveau un refuge dans l'électorat de Saxe, » observant « que volontiers il se traînerait à quatre pattes depuis Wolfenbüttel jusqu'à Dresde, s'il pou-

vait espérer de réparer ainsi le tort qu'on lui avait fait dans l'esprit de Son Altesse [1].

Les professeurs des Universités de Wittemberg et de Leipzig se déclarèrent formellement contre son rappel, faisant observer à l'Électeur que c'en était fait de la paix et du repos de l'Église, s'il consentait au retour de cet homme ; mais tous leurs efforts demeurèrent impuissants contre le vœu de l'Électrice, que Selnekker avait eu le talent de se rendre favorable [2]. Tandis que les Calvinistes étrangers signalaient le mauvais succès de leur opposition comme très-fâcheux et s'en montraient inquiets [3], les Mélanchthoniens de la Saxe se promettaient d'essayer de tous les moyens en leur pouvoir « pour délivrer au plus tôt Leipzig de cet *ulcère* [4]. »

Selnekker eut de nouvelles difficultés, quand, en 1576, l'Électeur le chargea de prendre part à la consultation touchant la Formule de Concorde proposée par Andreæ. Une étroite amitié avait autrefois lié ces deux théologiens ; mais, dans le temps qu'Andreæ poursuivait l'acceptation de sa Formule, Selnekker se plaignait déjà des entraves qui lui étaient opposées par son collègue dans ses efforts pour la

[1] Rehtmeyer. III, 360 et s. — Fortges. Sammlung. 1737, p. 399.—V. aussi la lettre du duc Jules à l'électeur de Hesse, dans l'ouvrage de Guillaume Neudecker intitulé : *Neue Beitraegez.* Ref. Gesch. II, 376, — ainsi que la lettre de Selnekker qui se trouve dans la Gesch. d. protest. Lehrbegriffs de Planck. V. 2, p. 600.

[2] Lettre de Laurent Dürnhofer (17 fév. 1574) à Bullinger : — Selneccerus ab electore in Academiam Lipsicam revocatus est eique grammatica textus biblici enarratio demandata, asino nimirum ad lyram. Accidit hoc contra professorum utriusque Academiæ voluntatem, vehementer deprecantium electorem, ut Ecclesiæ et pacis et tranquillitatis publicæ ratio haberetur ; verum electorissæ a sycophantis instigatæ votum prævaluit. Utinam huic quispiam παῤῥησιαστὴς dixerit : Mulier in ecclesia taceat. — Cod. Poll. 170. b. f. 7.

[3] Quand Ursinus sut que Selnekker venait d'être attaché à l'Université de Leipzig, il écrivit à Joachim Camerarius jeune, qu'il avait été désolé d'apprendre que ce querelleur eût réussi à se faufiler dans cette haute école, e qu'il souhaitait que l'union des deux académies de Wittemberg et de Leipzig fût assez solide pour qu'on ne pût réussir à la rompre ; car, continue-t-il : Sæpe dixi et dico cum dolore maximo, non esse mea quidem opinione pejores homines et pestilentiores sub cœlo, quam sunt in eo hominum genere, quod optimum et maxime salutare in mundo esse debebat : Theologos dicere non auderem, nisi ego ex illis essem. Crede, mi Joachime, enecaret me hæc ægritudo, nisi in mentem veniret pseudoprophetarum et pseudoapostolorum veterum nequitia. — Cod. Manh. 358, n. 168.

[4] V. la lettre du prédicateur Schütz à Stoessel Sammlung vermischter Nachrichten z. saechsischen Gesch. VIII, 124.

conservation de la saine doctrine, et le représentait, alors même qu'ils étaient occupés au même ouvrage, comme un « effronté bouffon et un odieux contempteur de toute espèce de religion[1]. » Andreæ, de son côté, se plaignait d'avoir dans la personne des théologiens de l'Électeur de Saxe, de Selnekker, de Greser et de Lysthenius, ses plus cruels ennemis, et leur reprochait de s'être plu à lui attribuer toutes sortes de tours diaboliques dont un seul eût pu suffire pour le faire pendre ; ce qui du reste, disait-il, entrait bien dans les vues de ces faux frères, si l'Électeur ne lui avait été propice[2]. Quand la Formule de Concorde eut été publiée, Selnekker en parla comme d'une excellente machine de guerre contre le calvinisme, disant que les Luthériens avaient à rendre grâces au Ciel de ce que lui, Selnekker, s'était trouvé capable de leur signaler et conséquemment de les mettre en mesure de déjouer les tromperies des Calvinistes, alors que la plupart des autres théologiens gardaient le silence et feignaient de ne pas y voir. Wigand, au contraire, trouva surprenant que Selnekker condamnât, dans la Formule de Concorde, des doctrines[3] dont il avait naguère voué les adversaires aux flammes éternelles, et exigea de lui, ainsi que

[1] De D. Chemnitio, viro alioquin doctissimo, omnes mirantur, quomodo se cum Jacobo Andreæ, de quo Selneccerus, ex collega infensissimus ipsius hostis effectus, palam profiteri non veretur, quod impudens scurra, irrisor et contemptor omnium religionum sit, conjungere non vereatur. Certe ut verum fatear, ego neminem adhuc audivi, qui propter hoc bene de ipso Chemnitio sentiat. — V. dans la *Daenischen* Bibliothek IX, 10 et suiv. la lettre de Meyer à Paul d'Eitzen (1579).

[2] V., dans les Anmerkk de Trier sur le livre de la concorde, p. 798, 800 et 801, les lettres d'Andreæ.

[3] Les théologiens d'Anhalt, aussi, émirent le vœu pour que Selnekker voulût bien désigner, une fois pour toutes, parmi ses écrits si remplis de contradictions sous tous les rapports, ceux qu'il voulait qu'on regardât comme *authentiques*, afin qu'on pût au moins tenir le commun des lecteurs en garde contre les autres ; lui demandèrent, à lui-même, pourquoi il n'avait pas suivi le conseil des personnes bienveillantes qui l'engageaient à bien étudier les questions qu'il voulait traiter, avant de se hasarder à en entretenir le public, et comment il avait pu oublier les paroles de Camérarius qui, en présence de tout le corps académique, prétendit « ne pas comprendre que Selnekker pût relire ses ouvrages sans rougir de honte ; » et lui reprochèrent enfin d'avoir, à l'époque où il s'évada de Iéna, écrit contre Flacius avec plus de violence qu'aucun autre adversaire de ce réformateur, et de s'être lui-même, quelque temps après, mis à la tête des Flacianiens. Pour les théologiens d'Anhalt, l'expression *Flacianiens* était ici synonyme de *Luthériens* orthodoxes. — Antwort d. Anhalt. Theol. auf Selnekker's Schamachkarte. Zerbst 1584. B. 4.

de Jacques Andreæ et de Paul Krell, qu'ils fissent amende honorable « pour tout le scandale qu'ils avaient donné dans leurs méchants écrits[1]. »

L'acceptation du Livre de Concorde dans la Saxe n'empêcha pas, cependant, que le parti de Mélanchthon n'exerçât une influence prépondérante à la cour électorale, et qu'en 1588 il ne reussît à faire défendre aux prédicateurs, sous les peines les plus sévères, d'insulter leurs adversaires et de prononcer en chaire le nom de Calviniste. Selnekker, qui le premier contrevint à cette ordonnance, fut chassé du pays avec défense d'y rentrer jamais; son fils et son gendre furent également destitués, et l'archidiacre Pierre Hesse dut évacuer le territoire en même temps que lui. Tandis que, dans leurs prêches, les prédicateurs mélanchthoniens et principalement Gundermann se donnaient carrière contre le « barbouilleur » expulsé, celui-ci, je veux dire Selnekker, errait de ville en ville sans asile, jusqu'à ce qu'en 1590 il fut nommé surintendant de Hildesheim, d'où, deux ans après, c'est-à-dire après la décapitation du chancelier Krell et l'incarcération du parti mélanchthonien, il retourna à Leipzig, pour y terminer, quatre jours après son arrivée, son existence agitée[2].

La position qu'occupait Selnekker le mit en état de prendre une connaissance exacte des événements de son époque, ainsi que de l'état des esprits et des choses dans la nouvelle Église ; aussi est-il un des théologiens protestants qui nous ont laissé à cet égard les renseignements les plus nombreux et les plus précis. Nous trouvons déjà, dans son Commentaire sur les Psaumes publié en 1565, quelques remarquables aveux qu'il convient de rapporter ici. Il y dit, par exemple, « qu'il y avait dans le menu peuple luthérien un tel mépris pour la Parole sainte, et un tel endurcissement, une telle licence dans toutes les classes, dans les hautes comme dans les basses régions de la société, que cela faisait pitié à voir; qu'il

[1] Hoelling, Einleitung z. Historie des Stifts Hildesheim. p. 78, 81. — Selnekker, Erinnerung v. Concordienbuche. Leipzig 1581. B. 2. — Handschrftl. Akten d. Verhandlgen. zu Bergen bei Trier : Anmerkk. über d. Concordienbuch. p. 693.

[2] Albrecht, saechsische Predigergesch. p. 49 et ss. — Koch'Gesch. d. Kirchenlieds, p. 99. — Fortges. Sammlung. 1758, p. 43.

n'y avait plus de discipline, plus de vertu, plus de piété nulle part, et non plus même une trace de cette foi chrétienne dont naguères on faisait tant parade. » — « A quoi cela peut-il finalement aboutir ? s'écrie-t-il plus loin. Le saint nom de Dieu est tellement profané et déshonoré dans l'Allemagne entière, qu'il faudrait avoir perdu le sens pour ne pas s'attendre à quelque grande catastrophe. » Il ajoute que, dans cette décrépitude du monde, l'amour du prochain avait aussi singulièrement diminué et n'existait plus guère que de nom ; que partout on se plaignait de la mauvaise éducation des enfants, qui se montraient en effet à ce point indisciplinés, que cette parole que Dieu prononça peu avant le déluge : « Les hommes refusent de se laisser reprendre par notre Esprit, » semblait également être applicable à cette époque. « Et cette licence, dit-il plus loin, existe dans la doctrine aussi bien que dans les mœurs, et se trouve à tous les degrés de l'état social. Personne ne veut plus souffrir qu'on lui dise la vérité ; les hommes ne veulent plus que l'esprit de Dieu les réprimande. — Quoi ! s'écrient-ils, ce cafard a dit cela? Serons-nous assez lâches pour le souffrir? Haro, haro sur ce brigand ; jetons-le dans les fers, et que le diable l'emporte! » — « Si Dieu m'accorde vie, je suis curieux d'apprendre comment il faudra qu'un pasteur consciencieux et zélé parle finalement à ses auditeurs pour qu'il ne soit point blâmé, je ne veux pas dire par ses ennemis, ni même par le peuple et les esprits forts, mais par ses propres confrères. Il n'est, au reste, pas difficile de prévoir à quoi tout cela peut nous conduire. » — Il observe encore qu'on se plaignait de toutes parts qu'il n'y eût plus de discipline, et que la démoralisation devînt de plus en plus générale ; mais que la faute en était aux princes, aux grands et à leurs prédicants, qui, eux les premiers, se montraient indisciplinés, querelleurs, haineux, colères, gourmands, ivrognes, usuriers, égoïstes, trompeurs, menteurs et calomniateurs ; que s'il en était autrement, rien ne serait plus facile que d'établir et de conserver une bonne discipline ; et que d'ailleurs, si les Évangéliques étaient réellement chrétiens de cœur, on pourrait même fort bien se passer de discipline[1]. »

[1] Selnekker, Auslegung des Psalters. Nürnberg 1565. I, 124; 45; 18; II,

Ce qui fâchait le plus ce réformateur, c'était la supériorité que la voix du peuple reconnaissait aux temps catholiques sur celui qui les avait suivis depuis la Réforme. Il observe « que bien des gens, alors, ne tarissaient point dans leurs éloges des temps qui s'étaient écoulés pendant l'asservissement papal; » qu'au dire de ces personnes, il ne s'était jamais vu, sous l'ancienne Église, de disettes et d'exactions pareilles; et qu'au lieu de donner au diable, aux mauvaises gens, aux péchés et à l'ingratitude des Évangéliques la faute de ce qu'il n'en était plus ainsi, on avait la sottise d'en accuser la parole divine elle-même. » « Voyez, s'écrient-ils, comme l'Évangile tient ce qu'il nous a promis! On nous dit : « *Suivez le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît;* grand merci du don! Jamais les choses n'ont été en pire état; jamais nous n'avons été plus tourmentés, plus pressurés et plus pauvres que depuis que nous avons l'Évangile. Était-ce à cela qu'il fallait nous attendre? » C'était, du reste, moins la constatation du fait lui-même qui allumait la colère de Selnekker, que l'aveuglement de ces gens qui ne savaient point y reconnaître le résultat naturel de la corruption des Évangéliques; car, pour ceux qui étaient plus clairvoyants, il approuvait leurs doléances et les trouvait fondées. « On prétend, dit-il, que sous la papauté il y avait une excellente discipline; que les fidèles étaient alors assidus à fréquenter les églises, à prier, à faire l'aumône; qu'il y avait de la retenue, de l'ordre et de la décence; tandis que depuis la propagation de l'Évangile, au contraire, tous, jeunes et vieux, grands et petits, vivent dans le désordre et l'infidélité, et se moquent des avertissements et des réprimandes : je ne puis nier, ajoute-t-il, que ces doléances ne soient parfaitement justes[1]. »

Suivant en cela l'usage généralement reçu parmi ses confrères, et plus particulièrement l'exemple de Luther et de Mélanchthon, Selnekker trouvait aussi que les tendances sensuelles et perverses des Évangéliques avaient au moins en par-

38; 44. — Selnecceri comment. in Genesin. Lipsiæ 1569, p. 519. — Selnekker, Vorr. zum Jungfrauenspiegel des Konrad Porta. Eisleben 1580. A; B.

[1] Selnecceri comment. in Gen. p. 593. — Ausleg. d. Psalters. III, 78; I, 45.

tie leur explication dans la caducité du monde, et par suite dans l'impuissance morale de l'humaine nature. Il observe que ce maudit démon ne pouvait se tenir un instant en repos, principalement vis-à-vis de la jeunesse, qui de tout temps avait sans doute réclamé l'attention et la sollicitude de l'autorité, mais jamais autant que dans ce malheureux siècle, où la perversité était pour ainsi dire à l'ordre du jour; que jamais il ne s'était vu dans le monde un endurcissement pareil, ce qui prouvait manifestement la prochaine venue du dernier jour; que ce n'était du reste pas la seule prédiction qui fût en voie de s'accomplir; qu'on apercevait aussi déjà ces grandes tristesses, cet abattement des esprits et ces soudaines épouvantes que le Prophète a signalés comme les symptômes précurseurs de la fin des temps; enfin qu'on trouvait de tous côtés un grand nombre de personnes pieuses qui se livraient aux plus sombres pensées et finissaient même souvent par tomber dans la démence, par suite de la confusion et du désordre qu'elles remarquaient partout dans la société, mais principalement dans l'Église. Selnekker revient fréquemment sur ces phénomènes, quelqu'opposition qu'ils présentassent avec les prétentions de la doctrine luthérienne, et se trouve enfin conduit à partager la masse des Luthériens en deux catégories distinctes, l'une comprenant les tristes et les découragés, et l'autre les endurcis, ceux qui sans crainte et sans scrupule s'abandonnaient à toute la fougue de leurs penchants pervers.

« Une chose qu'on ne peut méconnaître, c'est que, dans ces malheureux temps, les hommes endurcis sont pleins d'audace et de frivolité, tandis que les âmes scrupuleuses, au contraire, sont tellement troublées et tourmentées qu'il n'est plus de paroles, plus de consolations qui puissent servir à leur rendre le calme. — Les médecins eux-mêmes sont forcés de reconnaître que jamais, à aucune autre époque, ils ne furent témoins d'autant de cas, même parmi les jeunes gens, de mélancolie grave, de tristesse, de découragement, et d'une plus grande fréquence de toutes ces maladies qui sont engendrées par l'abattement moral, que dans les années qui viennent de s'écouler. Et les théologiens, de leur côté, trouvent également les personnes auxquelles ils sont appelés à offrir les secours de la religion, tellement troublées par les sombres pensées, par les défaillances du cœur et les angoisses de la conscience, que tous les moyens ordinaires et extraordinaires de consolation demeurent au-

près d'elles entièrement inefficaces. Nous pouvons, du reste, nous apercevoir à nous-mêmes que nos âmes deviennent chaque jour plus faibles, plus languissantes et plus pusillanimes, si bien que nous en sommes parfois tout étonnés et ne savons à quoi nous en prendre. La masse montre, au contraire, une perversité, une sécurité, un endurcissement tels, que cela fait peine à voir. Bref, il n'est pas de vice, pas d'abomination imaginable qui ne soit à l'ordre du jour et qu'on ne puisse aujourd'hui commettre impunément; il n'est plus de blasphèmes, plus d'impiété, plus de mauvais coup, de quelque nature qu'il soit, qui n'obtienne une tolérance entière. »

« Nous voyons aussi qu'aujourd'hui les intelligences n'atteignent que bien rarement à tout leur développement, toute leur maturité, de telle sorte que la plupart des individus, et même des personnes pieuses et honnêtes, sont, avant l'âge de trente ans, bien plus débiles et plus caducs, tant au physique qu'au moral, qu'autrefois ce n'était le cas chez les personnes les plus avancées en âge; car toutes ces choses agissent maintenant aussi fortement sur les jeunes gens qu'elles faisaient naguère sur les plus robustes, ce qui ne peut manquer d'avoir pour conséquences de diminuer la vigueur et la durée de l'intelligence et du corps. Et puis la violence et la mordacité, si je puis dire, de ceux qui attaquent, tourmentent et martyrisent les pieux pasteurs, et non-seulement les pasteurs, mais même leurs propres disciples et leurs auditeurs, deviennent également de jour en jour plus marquées. Tous les jours nous voyons augmenter la malice et toutes les espèces de corruptions et de perversités, ce qui ne peut manquer de contrister et conséquemment d'affaiblir les cœurs honnêtes[1]. »

Selnekker paraît, du reste, avoir fort bien remarqué et remarqué avec peine, que les observateurs impartiaux ne se laissaient point imposer par tous ces tours de force auxquels on se livrait pour rattacher la démoralisation protestante à d'autres causes qu'à la doctrine elle-même.

« On voit aujourd'hui, dans le peuple, presque tous faire un tel abus du nom et de la doctrine de la foi, qu'ils ne savent plus ni ce que c'est que Dieu, ni à quelles conditions on peut assurer le salut de son âme; cependant on les entend incessamment s'écrier qu'ils sont baptisés, qu'ils sont sauvés, qu'ils sont chrétiens, bien que leur manière de vivre ne soit rien moins que chrétienne. — On voit quel effroyable abus le peuple fait aujourd'hui de la foi pour s'endurcir

[1] Selnekker, Pædagogia Christiana übers. durch Majus. II, 347, 336, 337.— Ausleg. d. Psalters. II, 94.— Troestliche Sprüche für d. aengstigen Gewissen. Vorr. A. 3, 4.

dans le péché ; comme il fait servir la liberté chrétienne au désordre et à la licence, et comme il vit dans l'indiscipline, dans l'impiété, dans l'insubordination, la haine, la colère, l'intempérance, la fourberie et le mensonge, à l'abri de sa prétendue foi et de la liberté chrétienne ! c'est à épouvanter une âme vraiment honnête et pieuse. Avec cela que quelques misérables brigands, véritable engeance de vipères, osent prétendre que les pasteurs luthériens engagent eux-mêmes leurs auditeurs à faire le mal, en ce qu'ils prêchent la rémission par la grâce sans œuvres satisfactoires[1]. »

Mais c'est surtout contre les princes et la noblesse que Selnekker se répand en amères invectives. Il reproche aux premiers le coupable emploi qu'ils faisaient des biens de l'Église, ainsi que la position misérable dans laquelle ils avaient placé les pasteurs. Il dit que, pendant un temps, c'avait été une croyance générale que le bon accueil fait par les princes et les seigneurs à la doctrine luthérienne avait eu deux principales causes, l'une, l'espoir de se procurer par elle une liberté charnelle, et l'autre, l'occasion qu'elle leur offrait de s'approprier les biens de l'Église. Il ajoute qu'après le rétablissement de la saine doctrine, de la Loi et de l'Évangile, la plupart des réformateurs avaient eu le grand tort de se montrer beaucoup trop indulgents pour l'autorité temporelle, ainsi que pour ceux de la noblesse qui s'étaient emparés des biens du clergé pour les faire servir à leur faste et à leur dissolution ; que l'usage abusif qu'on faisait de la saine doctrine était tel, qu'on ne pouvait remédier à ce mal que par les exhortations et les admonitions ; mais que malheureusement la plupart, les riches spoliateurs de l'Église principalement, se moquaient de tout ce qu'on pouvait leur dire ; qu'il y en avait même d'assez rusés pour observer que, sous la papauté, les biens de l'Église ne servaient qu'à entretenir l'idolâtrie, et qui demandaient comment, après l'abolition du cagotisme et des pratiques païennes, on pouvait trouver mauvais que l'autorité fît de ces biens, désormais sans emploi, l'usage qu'elle jugerait convenable d'en faire ? Et, en effet, s'écrie-t-il, n'existait-il pas d'autres moyens de subvenir à l'entretien des pasteurs ? et si l'on voulait absolument que le clergé eût part à ces biens, n'était-il pas au

[1] Selnekker, Pædagogia christ. I, 80. — Ausleg. der ersten Epistel Johannis. Leipzig, 1561. C. 4,

moins raisonnable que les revenus et les droits seigneuriaux appartinssent aux princes et aux seigneurs?

« Il n'est que trop vrai, poursuit Selnekker, qu'ils donnent un œuf pour un bœuf, et que si vous avez reçu d'eux la valeur d'une obole, vous avez à veiller à ce qu'ils ne vous volent point votre cheval. — Comment pourra-t-on entretenir les Églises et les écoles, maintenant que les anciennes ressources nous manquent? Quelles sont les personnes qui soient encore disposées à s'imposer quelques sacrifices dans un intérêt public? Où prendre ce qui est nécessaire? Où trouver des gens, où en trouver surtout en assez grand nombre, qui s'intéressent encore aux Églises et aux écoles? Si nous n'avions que ce que nous donnent nos auditeurs, et qu'il nous fallût vivre de l'autel, c'est-à-dire de notre labeur, comme font les cordonniers et les tailleurs, pourrions-nous seulement nous procurer du pain sec assez pour assouvir notre faim? Il n'est rien de plus commun, aujourd'hui, que de voir des riches qui ne sont occupés que de leurs intérêts personnels, de leur faste et de leur orgueil. Ces gens-là s'embarrassent fort peu de ce que peuvent devenir les écoles, les Églises et les pauvres, ou, s'ils s'occupent des Églises, c'est pour les voler et pour tourmenter et subtiliser les malheureux pasteurs autant qu'il est en leur pouvoir. Il faut les voir comme ils se pavannent, et avec quelle complaisance ils étalent le faste dont les frais sont à la charge des Églises qu'ils dépouillent, tandis que les Églises elles-mêmes ont peine à cacher leur nudité, et que les pauvres pasteurs luttent contre le mépris, le chagrin et la famine. — Une chose est certaine, c'est que, quand quelque pieux pasteur vient à mourir, il laisse à peine de quoi faire les frais de ses funérailles, et que, s'il ne se trouvait pas encore çà et là quelques princes assez généreux pour leur venir en aide, sa femme et ses enfants seraient réduits à mendier leur pain de porte en porte. Les fonctions de pasteur sont tellement méprisées dans le monde, que quand on traite un homme de calotin, il semble que ce soit la plus sanglante injure qu'on lui puisse faire[1]. »

Il est digne de remarque que ces mêmes princes protestants qui venaient de s'enrichir des dépouilles de l'Église, sont accusés par Selnekker d'avoir écrasé leurs sujets des plus forts impôts qu'on eût encore fait peser sur eux. « Nous sommes accablés d'impôts et de contributions ; tous les jours on imagine de nouvelles ruses pour y en ajouter d'autres ;

[1] Ausleg d. Psalters. II, 173 ; III, 15, 16. — Pædagogia christ. I, 183 et ss.

et cependant, bien que nous soyons en paix avec tous nos voisins, le trésor n'en est pas moins toujours vide comme si le diable y faisait table rase. » — L'usage de spolier ainsi ses sujets par des impositions de plus en plus excessives, « sans nécessité, et dans le seul but de satisfaire à des goûts de faste et de folles dépenses, était tellement ordinaire aux grands seigneurs » de l'Allemagne protestante, que Selnekker crut devoir traiter de *mauvais chrétiens, d'incrédules et de grossiers lourdauds* « ceux qui, à raison des malheurs et des difficultés des temps, parlaient avec mépris de la Parole sainte, de la saine doctrine, du légitime usage des sacrements, et accusaient l'Évangile de tout ce qu'ils avaient à souffrir. » Selnekker engageait toutefois, en même temps, les pasteurs à mettre en œuvre toute leur influence pour que les autorités et leurs agents ne chargeassent plus trop le pauvre peuple d'impôts et de corvées; « car on a, dit-il, dans ces derniers temps, été si loin sous ce rapport, qu'on a fini par ne plus même respecter le repos du dimanche et des fêtes, et que cette valetaille de l'enfer, cette race de Nemrod et d'Esaü, pour les faire travailler à la corvée, vient saisir nos pauvres gens jusqu'au milieu du temple. » Pour ce qui est de la noblesse, Selnekker en parle en ces termes :

« Nos gentilshommes sont la plupart des épicuriens, de sales et dégoûtants pourceaux, des impudents, des orgueilleux, des blasphémateurs, des avares, des goulus, des ivrognes, des impudiques tout gangrénés de vérole, des hommes portés à toutes les espèces de vices et d'abominations, chez lesquels l'honneur et la vertu passent pour déshonneur, et le déshonneur, la honte, le vice et le désordre pour honneur et vertu : voilà pourquoi ils évitent la société des personnes honnêtes, et les jugent à peine dignes d'être éclairées par le soleil, sans compter qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher que les hommes de bien n'exercent de l'influence sur la religion et les affaires publiques; car ils sont encore les mortels ennemis de Dieu et de sa sainte parole, et regardent tout ce qu'on leur dit au nom du Très-Haut comme pure bouffonnerie et cafardise. Pour eux la puissance, c'est l'orgueil, la violence et la cupidité; la religion, c'est le blasphême, le mépris de la Parole divine et de ses ministres; les mœurs, c'est la paillardise, l'impudeur, la trivialité du langage et du geste; ce sont les fonctions animales, le manger, le boire, le ch..., le cracher (Fressen, saufen, scheissen und speien); le droit, c'est la vio-

lence, l'orgueil, l'audace, la morgue, l'injustice, le mépris du prochain et l'arbitraire; les agréments du corps, ce sont la v...le *, l'haleine puante, les mains et les pieds galeux, l'asthme, le catarrhe en haut et en bas, en un mot toutes les infirmités les plus sales et les plus dégoûtantes. Vraiment, il n'y a pas de quoi s'étonner si partout le menu peuple montre tant de mépris pour leurs personnes[1]. »

Selnekker n'était du reste pas moins mécontent de la conduite et des mœurs des pasteurs. « Tout le monde sait, dit-il, combien il y a de scandale, même chez ceux qui sont chargés de prêcher la saine doctrine, et qui en effet la prêchent sans hérésie. » — La gourmandise, l'ivrognerie, l'avarice, l'adultère, la discorde, les querelles et les haines; telles sont les œuvres qu'on y pratique. Ce qu'on édifie d'une part par la parole, on le renverse ailleurs par les actes. Il ajoute que c'était, chez les Allemands dans toutes les classes, une pratique passée en coutume, d'écrire autrement qu'on ne parlait, et de parler autrement qu'on ne pensait au fond de l'âme; et qu'assurément une pareille société ne pouvait subsister longtemps. Il dit enfin que ce qu'il y avait de plus saillant dans les mœurs du clergé protestant, c'étaient le désaccord des langues, l'anarchie des caractères, et l'absence totale de sentiments pacifiques et d'esprit de conduite.

« Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, quelle rumeur et quelle confusion le Malin a fait naître en Allemagne, et dans l'Eglise et dans le gouvernement temporel, après un si petit nombre d'années! Comme les pasteurs sont divisés entre eux d'intelligence et de cœur, et comme ils s'accordent et se ressemblent au contraire dans l'habitude de l'injure et du blasphème! Que de scandales n'a t-on pas donnés au pauvre peuple, et combien d'âmes pieuses et bien pensantes n'a-t-on pas troublées et induites en erreur! Ceux qu'on appelle aujourd'hui du nom de savants, continuent à s'occuper de leurs gloses, de leurs interprétations et de leurs fausses découvertes; l'autorité se montre indifférente et négligente, surtout dans ce qui a rapport à Dieu et à sa gloire, et laisse chacun agir à sa guise;

* Faisons encore observer que ce mot et tous les autres de même genre que nous figurons en partie par des points, sont, dans le texte allemand, partout écrits en toutes lettres. (*Note du Trad.*)

[1] Ausleg. d. Psalters. II, 78; III, 131.

et le reste du peuple vit dans l'erreur, hait les pasteurs et méprise la parole divine, semblable à ce marchand qui disait n'avoir tiré d'autre avantage de toutes ces divisions et de toutes ces querelles que de ne plus croire à rien. — Je ne parlerai point des querelles particulières de nos pasteurs, vu qu'il n'est guère d'enfants dans les rues qui n'en sachent sous ce rapport aussi long que moi. Il en est peu, qui n'envient à leurs confrères jusqu'au peu de pain qu'ils mangent, peu, très-peu qui n'en disent du mal. On ne trouve dans les Eglises que colère, haine, esprit de vengeance, orgueil, et cela chez des gens qui cependant ont la prétention d'être des anges. Je n'en veux maintenant pas dire davantage. Dans quelque lieu qu'on aille, on peut être sûr d'y trouver, dans les Eglises, de mauvaises têtes, des caractères hargneux et querelleurs, des hypocrites, des intrigants, de ridicules et inconstants interprétateurs, dont aucun n'a une étincelle de vraie foi. — Mais on veut aussi que les ministres aient la langue méchante, et tout pasteur qui se montre inhabile à satisfaire le goût du public sous ce rapport, ou qui refuse de le faire, est réputé incapable et passe pour un pauvre homme. Pour que le menu peuple dresse les oreilles, ouvre la bouche et les narines et tende la tête, il faut qu'on lui serve quelque chose d'extraordinaire et de rare, quelque chose qui prête à la controverse et à la dispute. Quiconque prêche avec simplicité, n'obtient point d'attention et n'est qu'un misérable. C'est pourquoi Dieu, pour châtier notre ingratitude et notre malice, ne manquera pas de désunir nos langues comme nous le désirons, de laisser étouffer la vérité parmi nous, et de nous replonger dans l'erreur en ne nous envoyant que des pasteurs criards, de faux esprits, des ivrognes, de grossiers ânes, des Sacramentaires, de fanatiques Anabaptistes et autres sectaires, de manière à ressusciter les anciennes et grossières hérésies d'Arius, de Macédonius, de Manichæus, etc.

» On peut juger du respect de nos évangéliques pour notre Seigneur Jésus-Christ et son Évangile, par cela qu'ils en font les sujets de leurs plaisanteries, de leur bavardage, de leurs disputes et de leurs chants, quand ils sont à boire au cabaret. — Ce n'est pas sans raison que les âmes pieuses se montrent effrayées de toutes ces acrimonieuses querelles des savants : à force d'entendre soutenir le pour et le contre, un jour une doctrine, et le lendemain une autre, elles ne savent plus elles-mêmes quelle conduite tenir, ni à quelle autorité s'attacher. Elles ont pris le dégoût, cela se comprend, de cette crierie continuelle et sans fin, et veulent qu'on laisse les choses aller à l'aventure, puisqu'aussi bien il serait impossible d'y rien changer, cet esprit de discorde ayant dégénéré en une sorte de fureur et s'étant propagé dans la chrétienté tout entière. — Vraiment, tout cela fait pitié à voir ! l'un est Sacramen-

taire, un autre Anabaptiste, un troisième Osiandriste, un quatrième Stenckfeldien *, et ainsi du reste ; c'est-à-dire que nous ne savons pas ce qu'au fond nous sommes, que nous sommes agités par tout vent de doctrine, inconstants, sans foi, sans crainte de Dieu, sans vocation véritable, chancelants dans toutes nos voies, poussés et ballottés comme la vague l'est par la tempête. — Oui, les choses en sont arrivées à ce point parmi nous, qu'on ne sait plus comment et où nous en sommes les uns avec les autres, si nous sommes chrétiens, païens ou mameloucks, et qu'il est fort à craindre que Dieu poussé à bout ne laisse encore une fois éteindre la lumière de l'Évangile, et ne nous replonge une seconde fois dans les abominations du papisme et du mahométisme[1]. »

Selnekker ajoute qu'on trouvait aussi un grand nombre de prédicateurs luthériens qui souvent, par une coupable légèreté, ne craignaient pas d'attaquer, de condamner et d'injurier, à tort et à travers, même des personnes recommandables, des actions, des paroles et des écrits louables, criant, aboyant et se démenant comme s'ils avaient perdu la raison et voulaient tout mettre en pièces ; que ce zèle mal entendu avait porté un irréparable préjudice aux églises, aux écoles, aux gouvernements même, et altéré les bonnes dispositions d'un grand nombre de princes et de grands seigneurs, de ceux-là surtout qui n'avaient pas une longue habitude de juger sainement des personnes et des choses. — Selnekker trouve enfin la manière d'être et de faire des prédicateurs protestants tellement répréhensibles, si peu conformes au véritable esprit du christianisme, et il conserve si peu l'espoir d'une amélioration sous ce rapport, qu'il ne craint pas de signaler le culte domestique, l'édification mutuelle dans le sein des familles pieuses comme la dernière ressource pour la conservation de la vie chrétienne.

« Si l'endurcissement et la témérité continuent de la sorte, dit-il, l'enseignement religieux donné par un bon père à sa famille, à sa femme, à ses enfants à ses domestiques, sera bientôt plus sûr, plus édifiant et plus utile que celui qui se donne par les pasteurs dans nos temples, où règnent des disputes sans fin, où l'on crie, où l'on se démène, et où souvent l'on prêche l'erreur bien plus que l'Évangile[2]... »

* Toujours Stenckfeld pour Schwenckfeld. (*Note du Trad.*)

Ausleg. d. Psalters, III, 30 ; II, 92 ; III, 35, 183 ; I, 45 ; II, 30, 90. — Warnung, sich vor d. Sakramentirer Schwarm zu hüten. Dresden 1576, B. 2. — Ausleg. d. ersten Epistel Johannis. F. 3.

[2] Pædagog. christ. I, 219 et s. — Ausleg. d. Psalters. III, 37.

Cet état des choses, à ce que nous apprend Selnekker, eut bientôt pour résultat l'entière déconsidération des études théologiques. La plupart de ceux qui s'y livraient encore, le faisaient sans vocation, uniquement pour avoir un état, et ne s'y vouaient qu'autant et aussi longtemps qu'ils y trouvaient de l'avantage; et encore avaient-ils soin de cacher leur titre sous celui de juriste, de médecin ou de philosophe, comme s'ils avaient eu honte de s'occuper des choses divines, et niaient-ils même formellement qu'ils fussent théologiens, quand il arrivait qu'on leur reprochât leur conduite licencieuse. Selnekker pense que c'est à cela, que c'est à la honte qu'on avait de passer pour théologien, qu'il faut attribuer les noms supposés et les faux titres qu'on trouve en tête d'un si grand nombre d'ouvrages protestants de cette époque; que l'esprit des ténèbres n'aurait pas manqué d'atteindre ainsi son but, et aurait fini par renverser de fond en comble l'Église chancelante, si Jésus-Christ n'avait touché les cœurs des autorités temporelles, et n'avait confié à quelques princes pieux la mission de se mettre eux-mêmes à la tête du sacerdoce si fort compromis par les pasteurs. Il paraît, du reste, ne pas s'être attendu à de bien grandes merveilles de la part de ces théologiens de nouvelle espèce, dont il signale la première et principale œuvre, c'est-à-dire la Formule de Concorde, comme la dernière émanation de la lumière étouffée par l'ingratitude et l'endurcissement des Luthériens; car il avoue, de suite après, n'avoir conservé qu'un très-faible espoir d'amélioration avant la nouvelle venue de Jésus-Christ, comme il traite aussi partout l'Église de « vieille mère malade, » et prie Dieu de « vouloir bien cacher sous les mérites de Jésus-Christ les infirmités et les impuretés dont était affligé son corps vieux et ridé [1]. »

Daniel Greser, disciple de Schnepf, fut, en 1532, pasteur à Giessen, et en 1542 surintendant à Dresde; il perdit son emploi à la suite de la querelle avec les Calvinistes; épousa, quoiqu'âgé de 83 ans, sa servante après un deuxième veuvage, et mourut en 1591. Gréser aussi parle de la misère des peuples protestants, qui, dépouillés et pressurés par leurs princes,

[1] Exegesis symbol. apost. Niceni et Athanas. Lips. 1575. ep. dedic. — Ausleg. d. Psalters. II, 98 et s. — Erklärung etlicher streit. Artikel aus d. Conc. Form. Leipzig, 1582. ep. dedic. 4.

n'avaient presque plus, dit-il, que la peau sur les os ; des retranchements que les paysans faisaient à la dîme, de sorte que les pasteurs auraient pu s'épargner la peine de la recueillir ; des scandales, des adultères de plus en plus fréquents, et de l'accroissement du vice en général ; de l'entière abolition du jeûne ; de l'indigne abus que la plupart faisaient de la liberté chrétienne, et enfin du désordre et de la confusion que le goût des innovations avait fait naître dans la nouvelle Église, à ce point qu'humainement parlant il ne pouvait plus rester le moindre espoir de conserver la vérité évangélique [1].

XIII.

Les Réformateurs du Wurtemberg.

JEAN BRENZ ET JACQUES ANDREÆ, AVEC ERHARD SCHNEPF, GASPARD LYSER, MATHIEU ALBER, GUILLAUME BIDEMBACH, MATHIAS HEBSACKER, JACQUES HEERBRAND ET GASPARD BRAUNMULLER.

Nulle part les écrits de Luther n'agirent plus vivement et plus rapidement sur les intelligences, et ne gagnèrent un plus grand nombre de jeunes hommes distingués par le talent à la doctrine nouvelle que parmi la jeunesse studieuse d'Heidelberg. Là professaient, dès la première agitation de la Réforme, Œcolampade, Schnepf et Billikan, ayant au nombre de leurs collègues et de leurs amis, Bucer, Frecht, Ehinger, Lachmann et Isenmann ; là aussi le jeune Brenz avait commencé, dès 1519, à donner, dans le sens des principes de Luther, un cours d'exégèse, qu'il continua jusqu'à ce qu'après la diète de Worms et à la suite d'une enquête ordonnée par l'électeur à son sujet, il alla s'établir comme prédicateur à Schwæbisch-Hall, où le

[1] Schlegel : Leben Dan. Greser's. p. 54. — Denfwürdigkeiten aus der Ref. Gesch. Dresdens. p. 64. — Dietmann, kursächs. Priesterschaft. I, 1407. — Greseri enarr. evang. dom. Francof. ad M. 1568. p. 441 ; 172. ep. dedic. A. 3. 4.

protestantisme avait également, dès 1524, remplacé la religion catholique. L'année suivante, le soulèvement des paysans, qui voulaient, disaient-ils, s'occuper eux-mêmes de l'établissement et de la mise en pratique de l'Évangile, puisque les autorités y mettaient tant de lenteur, s'étendit jusqu'aux portes de Hall; et un prédicateur évangélique, recommandé par lui, se mit, en société d'un de ses collègues, à parcourir les campagnes, assistant aux dédicaces des églises et prêchant partout contre les menues dîmes et autres redevances ecclésiastiques[1]. Dans l'écrit qu'il publia, au nom des prédicateurs de la Souabe, relativement à la Cène, Brenz avait aussi déjà trouvé l'occasion de manifester son luthéranisme rigide, ce qui avait fort irrité Zwingle. Celui-ci manda, à ce sujet, à Œcolompade, qu'on ne pouvait rien concevoir de plus sottement prétentieux que ce bon Brenz, et qu'il comptait arranger cet audacieux jeune homme de manière à lui faire perdre pour longtemps l'envie d'ennuyer le public de ses indigestes écrits[2].

Appelé par le margrave Georges, qui dans les affaires ecclésiastiques se laissait guider par ses conseils, Brenz prit part aux négociations de la diète d'Augsbourg. Le Nurembergeois Baumgaertner, qui assistait également à cette diète comme représentant de sa ville, parle de lui, dans un écrit daté de cette époque, comme d'un « homme aussi grossier que malhabile. » Ainsi que Melanchthon, Brenz désirait le rétablissement de l'autorité épiscopale. « Vous ignorez, écrivait-il au prédicateur Isenmann, combien, dans les contrées évangéliques, les prédicateurs consciencieux sont tyrannisés par les courtisans et les agents des princes. Les personnes bien pensantes ne trouvent pas non plus convenable que la cour s'arroge le droit d'intervenir dans l'administration des affaires ecclésiastiques. Vous avez d'ailleurs déjà reconnu par vous-même avec quelle sagesse et quelle gracieuseté nos paysans, car c'est ainsi que j'appelle nos laïques bourgeois, se conduisent à l'égard des ministres de l'Église[3]. » — Après l'introduction du protestantisme à Wurtemberg, en 1534, Brenz fut chargé par le duc d'aviser aux moyens de faire cesser la

[1] Hartmann u. Jäger : Johann Brenz. I, 66. — [2] A. a. O. P. 155.
[3] Haussdorf : Leben Spengler's. P. 72. — Corp. Ref. II, 357. 361 ss.

scission qui existait entre les prédicateurs, dont les uns, ceux du haut pays, enseignaient le zwinglianisme, et les autres s'étaient attachés à la doctrine luthérienne. En même temps qu'il s'occupait de cette œuvre de pacification, il revit le rituel de Schnepf, rédigea un projet de réglement pour la visite des églises, et enseigna publiquement l'exégèse à Tubingue; après quoi il retourna à Hall.

Brenz était un de ces hommes chez lesquels de fortes impressions de jeunesse peuvent imprimer à la vie entière une direction définitive. Chez lui l'admiration pour Luther allait jusque là, que c'était un blasphème à ses yeux de mettre seulement en doute l'infaillibilité de ce réformateur. Soumis à cet homme supérieur, à la manière des Amsdorf, des Jonas et des Bugenhagen, bien loin de trouver à reprendre à la violence et aux révoltantes crudités de ses écrits, il les considérait au contraire comme les marques et les effets d'une inspiration divine; de même qu'aux yeux des mahométans de l'Orient la folie annonce une illumination supérieure. C'est ainsi qu'il dit, par exemple, dans une de ses lettres au chancelier Wogler : « Je viens de lire ce que Luther a écrit contre *Polichinelle*, c'est-à-dire contre le duc de Brunswick : vive Dieu ! quel soufflet pour le diable ! Je n'ai point ici de conseils à donner à Luther, qui est vraiment un héros en ces matières et le prédicateur officiel de la nation allemande, ou, pour mieux dire, de la chrétienté entière, ni ne m'aviserai non plus de blâmer ce zèle et cette ardeur que Dieu lui-même s'est plu d'allumer dans son âme [1]. » — Il avait déjà dit antérieurement qu'on ne pouvait faire un crime à Luther de la violence de son langage, bien qu'elle déplût fort à la sagesse du monde, ajoutant que ce réformateur était bien au-dessus des jugements des hommes. « Il y a dans Luther quelque chose de bien supérieur à ce qui se trouve dans nous tous. Il lui échappe bien des paroles dures, qui venant de lui n'en sont pas moins de vraies paroles divines, un bienfait divin, tandis que, parties de notre bouche, elles seraient de fort vilains mots, des paroles infâmes et criminelles, pour lesquelles on pourrait bien nous faire raccourcir de la tête par l'exécuteur des hautes œuvres [2]. »

[1] Cod. Manh. 355. f. 146. — [2] Sinceri analecta liter. p. 235.

Brenz prit également part aux deux colloques qui, en 1541 et 1546, se tinrent sans résultat à Ratisbonne, et plus tard, éloigné de Hall par l'Intérim, devint conseiller du duc Christophe, dont il avait déjà antérieurement été le confident, doyen de l'église collégiale de Stuttgart, et conséquemment le personnage le plus influent de l'Église du Wurtemberg. — Les écrits dans lesquels il a consigné sa façon de penser sur la situation de la nouvelle église, appartiennent la plupart à cette première période de sa vie, jusqu'en 1553; passé cette époque, son activité semble avoir entièrement été absorbée par ses fonctions de conseiller du prince, et par les débats théologiques dans lesquels il fut enveloppé comme la plupart de ses collègues. Ce fut en 1528 qu'il s'exprima pour la première fois, dans ses écrits, sur les effets de la nouvelle doctrine, depuis plusieurs années, maîtresse de toutes les chaires de Hall et des environs. « Tout le monde s'étonne, dit-il, comment il se fait que si peu de personnes s'amendent, bien que la parole divine soit prêchée d'une manière intelligible et dans toute sa vérité. » « Ce qui manque aujourd'hui, ajoute-t-il, ce n'est point l'enseignement, la doctrine, mais les fidèles qui lui soient dévoués et qui l'observent. » Et plus loin : « Nos évangéliques se sont débarrassés de la messe papiste, c'est vrai; par contre, ils deviennent de jour en jour plus mauvais et ont perdu jusqu'à ce reste de pudeur, jusqu'au sentiment de honte qu'inspire d'ordinaire le mal faire [1]. » Les années suivantes, Brenz commença une série de sermons, dans lesquels il menace les peuples protestants des plus terribles châtiments, que les Turcs, disait-il, seraient chargés de leur infliger en punition de leurs vices. Il en publia le recueil, et Luther lui-même, dans la préface qu'il y fournit, recommanda cet ouvrage, où l'auteur reproche cependant à ses Luthériens de ne pas s'être amendés dans la moindre chose, bien que le pur Evangile leur eût, depuis des années, été prêché à satiété et jusqu'à leur inspirer le dégoût; de donner tête baissée dans tous les genres de désordres, et de l'emporter par leur perversité sur les Sodomites mêmes. Les vices, observe

[1] Brenz : Ausleg. d. Predigers Salomonis, Schwäbisch-Hall 1553. f. 192. — Explic. Oseæ in Opp. Brentii (ed. Joh. Brentius junior Tubingæ) IV, 1023.

encore Brenz, sont aujourd'hui si nombreux qu'on ne peut plus les compter. L'audace devient chaque jour plus commune et plus marquée, tandis que la pudeur disparaît dans la même mesure. Non-seulement on ne se gêne plus de s'adonner au mal, on semble même en faire parade; et la corruption est tellement devenue générale, et règne à ce point dans tous les cœurs, que ce n'est pas seulement un grand hasard, mais une impossibilité que de trouver encore une trace de moralité parmi ceux qui se disent évangéliques. — « Et ce ne sont pas quelques individus isolés qui aujourd'hui violent ainsi toutes les lois divines et humaines; c'est en masse et partout qu'on se jette dans le désordre et la licence, comme si l'on s'était donné le mot pour détruire jusqu'à l'idée de la justice et du droit. » « Tous ces manquements contre la sainte parole, ajoute Brenz, pourraient encore se tolérer; mais ce qui ne saurait l'être, c'est que des gens auxquels Jésus-Christ a révélé la vraie doctrine de la justification, purifiée du levain pharisaïque qui avait fait retomber le christianisme dans le judaïsme, non contents de s'adonner à tous les genres de turpitudes, soient encore assez ingrats pour mépriser et conspuer la parole divine. » Le peu de cas que les Luthériens semblaient faire de leur Evangile était, aux yeux de Brenz, une abomination qui l'emportait en gravité sur toutes les autres[1]. — Brenz ne fut pas non plus longtemps sans discerner de quelle nature était ce puissant attrait que, dans les premiers temps de sa propagation, le nouvel Evangile avait exercé sur les populations allemandes, dans les hautes comme dans les basses classes, et chez combien peu de personnes le changement de croyance avait réellement eu pour cause des convictions solides. Il s'exprimait, en 1534, à cet égard de la manière suivante :

« Les gouvernants convoitent les biens des couvents et les revenus du clergé; le peuple aspire à la liberté de vivre à sa guise, sans être tenu ni à confesser ses péchés aux *calotins*, comme il appelle les ministres du culte, ni à jeûner, ni à pratiquer les autres œuvres pénibles de ce genre; et, ce qui est le comble de l'impiété, plusieurs osent déclarer ouvertement qu'ils ne risqueraient point une obole pour la prédication de l'Évangile. — Oh! combien n'en est-il pas

[1] Brentii homiliæ XXII sub incurs. Turcarum in Germaniam. Witebergæ 1532. E; F; D. 5; D; B. 5.

(je ne parle pas de tous), qui se sont attachés à l'Évangile avec des intentions impures; chez lesquels on ne saurait trouver le moindre vestige d'amendement et de décence; qui croient avoir suffisamment prouvé leurs croyances en faisant gras le vendredi, en méprisant la confession, en ne priant ni ne jeûnant, et qui, si l'on en juge par leur langage, sont au fond aussi dégoûtés de la nouvelle loi que de l'ancienne! — Celui-là, parmi nous, passe pour le plus saint, qui est le plus riche : notre Dieu, c'est notre ventre; peu nous importent la religion et la vraie foi! Ce n'est qu'après avoir bien bu, et quand nous sommes en état d'ivresse, que nous nous mettons à discourir sur la religion; aussi nos discussions prennent-elles souvent un tel caractère de violence, que ce n'est plus avec des arguments, mais à coups de poings et les armes à la main que nous soutenons notre manière de voir. C'est ainsi que nous sommes évangéliques[1] ! »

Tandis que, suivant Brenz, l'Évangile était ainsi déconsidéré, les pasteurs, également traités avec la dernière ignominie et mourant presque de faim, s'entendaient incessamment corner aux oreilles que, « depuis l'abolition de la *sainte* messe (car telles sont, observe Brenz, les expressions dont on se sert), il n'y avait plus de bonheur pour l'Allemagne; que sous la papauté l'Église jouissait du moins de la paix et d'une tranquillité parfaite, au lieu que sous le règne du nouvel Évangile on ne voyait en tout et partout que désordre et confusion ; que l'Evangile est une parole de paix et d'union, et que cependant la doctrine n'engendrait que la guerre, la discorde et la division, même parmi les personnes qui autrefois vivaient en bonne harmonie et étaient liées d'amitié les unes avec les autres. » La plupart des Luthériens, au dire de Brenz, avaient l'habitude de sortir du temple avant le sermon, parce qu'ils ne se souciaient point de l'Evangile, qu'ils le regardaient comme un tissu de mensonges, ou parce qu'ils soutenaient que l'ancienne croyance (car c'est ainsi, dit-il, qu'ils appellent l'abomination papiste) est réellement le vrai culte de Dieu, et l'Evangile, au contraire, une doctrine diabolique. Les autres se représentaient la foi comme une chose qui n'engage à rien, qui n'impose l'obligation d'aucun devoir ; et, bien qu'ils vécussent dans la dissolution et la débauche, qu'ils s'adonnassent à tous les vices, à toutes les pratiques honteuses, et qu'on ne pût remar-

[1] Brenz : Ausleg. der Apostelgeschichte. Nürnb. 1554. r ; H. 2 ; J. 4.

quer en eux la moindre trace d'amendement, ne laissaient pas, néanmoins, de se vanter de croire en Jésus-Christ, et de se parer du nom de chrétien. Et puis, ces prétendus évangéliques ne souffraient pas qu'on les éclairât sur leurs illusions et leurs erreurs! « Pour peu, observe Brenz, que les prédicateurs s'attaquent aux péchés de leurs auditeurs, et lors même qu'ils le font avec tous les ménagements désirables, ils passent pour être des hommes violents, pour des diffamateurs, pour des séditieux pleins de venin : car ces gens ont les oreilles si délicates et si peu de bon sens, qu'ils ne savent pas distinguer les avertissements et les charitables réprimandes d'avec les accusations violentes et les injures. »

Quatorze ans plus tard, et pendant qu'il se tenait caché dans le château de Kornberg, Brenz fit encore entendre les mêmes doléances, observant que quand les pasteurs s'avisaient de reprendre leurs auditeurs et de les exhorter à la repentance, ceux-ci étaient assez imprudents pour dire publiquement que, loin de s'amender, ils en feraient pis encore, puisqu'ils étaient sûrs de faire ainsi de la peine à leurs cafards; que les vieux ne se contentaient pas de donner aux jeunes l'exemple de l'inconduite et du vice, qu'ils leur enseignaient encore à mépriser la sainte parole; que l'irréligion avait tellement pris le dessus, que c'était une sorte de prodige qu'une personne qui consentît à se laisser reprendre et convertir; qu'on était tenté de croire, ou que l'Evangile n'était pas prêché convenablement par les pasteurs, ou qu'il n'était pas bien compris par les auditeurs, puisqu'il avait pour résultat de changer, non des brutes en hommes, mais au contraire des hommes en brutes; que, dans le temps même que ces évangéliques tenaient la conduite la plus infâme, ils ne laissaient pas, dans leurs coteries, de pérorer en termes magnifiques sur l'Évangile et la foi en Jésus-Christ; qu'ils ne faisaient que peu de cas de la prédication de la parole sainte, et que, s'ils faisaient tant que d'y assister, ils n'y prêtaient aucune attention et avaient leur pensée ailleurs. « La plupart de ceux-là mêmes, observe encore Brenz, qui se font passer pour Evangéliques, ont encore la messe papiste dans le

[1] A. a. O. t; o. 3; xx. 5; ss. 3; J. 4. — (Comm. in Josuam), Opp. II, 139.

cœur, et ne seraient point fâchés de la voir rétablir.» Il ajoute qu'autrefois rien n'était plus commun que les personnes qui consacraient leur fortune au service de leur religion, d'une religion mensongère; mais que de son temps, loin de faire de même, on tournait en ridicule ceux qui s'imposaient le plus léger sacrifice pour l'entretien des églises et de leurs pasteurs; que, quand on se trouvait dans le cas de donner quelques misérables deniers seulement dans l'intérêt de l'Evangile méprisé et foulé aux pieds, non de sa propre bourse, mais de ce que les pieux ancêtres avaient laissé pour le service du culte, on s'imaginait faire bien au-delà du nécessaire; et que c'était ainsi que se conduisaient à l'égard de Jésus-Christ, non pas ses ennemis déclarés, mais des hommes qui se disaient ses amis les plus dévoués, et qui se faisaient honneur de porter son nom et celui de son divin Evangile. Il observe, plus loin, qu'on ne s'occupait presque plus, ni de l'étude des Saintes Ecritures, ni des exercices de la piété; que les parents ne songeaient même point à inspirer à leurs enfants des sentiments pieux et chrétiens; que la seule chose qu'ils eussent à cœur, c'était de les dresser pour les professions lucratives; qu'ils n'avaient plus le moindre zèle pour la religion, et que chez ceux qui se donnaient le nom de chrétien, comme autrefois chez les Juifs, toutes les actions et toutes les pensées ne tendaient plus qu'à une seule chose, à l'argent et aux moyens de s'en procurer le plus possible; que les Allemands, par leur ivrognerie devenue proverbiale, s'étaient trop émoussé l'intelligence pour connaître et apprécier la doctrine évangélique; que si l'on voulait former une église, on ferait mieux, pour cela, de s'attacher à la jeunesse qu'aux adultes, quoique les jeunes gens commençassent, eux aussi, à se livrer à l'intempérance; que si ce n'était que le vulgaire qui fût enfoncé dans la crapule, cela pourrait passer encore, mais que les magistrats et les pasteurs ne se conduisaient pas mieux, et pouvaient à peine se tenir debout quand ils devaient remplir leurs fonctions; que la conduite impie et déréglée de la plupart des Luthériens montrait suffisamment qu'ils n'avaient pas une foi bien vive au dogme de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des morts, et que plusieurs ne se gênaient même pas d'avouer qu'ils n'y croyaient pas du tout, etc. — Brenz

conclut enfin que cet état des choses et des esprits ne pouvait manquer de conduire l'Allemagne à une ruine prochaine [1].

A en juger par quelques autres aveux échappés à ce réformateur, Brenz ne méconnaissait point les intimes rapports qui existaient entre la corruption des Evangéliques et la nouvelle doctrine de la justification ; il se rassurait toutefois la conscience à cet égard, en se disant que Jésus-Christ et les Apôtres n'avaient pas obtenu de meilleurs résultats ; qu'aussitôt que l'Evangile eut été par eux annoncé aux peuples, et eut proclamé que ce n'était point par les œuvres, mais par la foi seule qu'on pouvait se justifier et faire son salut, les hommes, loin de renoncer aux péchés, s'y étaient adonnés davantage, et que l'Evangile n'avait alors non plus été partout si fort décrié que parce qu'il enseignait que la foi procure la justice, tandis qu'il était démontré, par les faits journaliers, que jamais il n'y avait eu plus de vices et de turpitudes dans le monde que précisément après la première publication de l'Evangile par les apôtres.

Or, le même Evangile venait d'avoir, au XVIe siècle, des résultats absolument pareils ! « C'est vraiment une prodigieuse chose, avoue Brenz, que la plupart des hommes, et ceux-là mêmes qui s'imaginaient être des modèles de piété chrétienne, vivent dans une sécurité charnelle ! » — Comme, à la suite de la querelle du Majorisme, les prédicateurs luthériens recommençaient à exhorter leurs auditeurs à ne point mettre leur confiance dans les œuvres, Brenz observa qu'ils se donnaient une peine inutile, et qu'il n'y avait pas de risque qu'on mît sa confiance en une chose pour laquelle on se sentait si peu de goût et qu'on ne pratiquait en aucune manière [2]. »

Brenz, impliqué d'ailleurs, ainsi que tous les autres ré-

[1] Comm. in Esaiam. Opp. IV, 238 ss ; 550 ; 369 ; 396 ; 163 ss ; 366 ss ; 190. — Hom. in pass. Chr. Opp. V, 1411. — Hom. in Luc. Opp. V, 1334. — Comm. in Exod. Opp. I, 704.

[2] Cum tam scelerati quam honesti homines, carnaliter securi, vivant adhuc sine lege, manifestum est, quod etiam vivant sine evangelio et longe adhuc a vera salute absint. Rem horrendam ! Omnes fere homines agunt securam in carne vitam, ac illi quoque qui sibi maxime pii videntur. — Tanta est morum corruptio his temporibus, et tantum studium injustitiæ, ut nullam videamur occasionem habere confidendi bonis operibus ; quid enim confidas iis, quibus cares. — Hom. in Luc. Opp. V, 937. — Comm. in ep. ad. Rom. Opp. VII, 606. — Comm. in Matth. V, 73.

formateurs, dans d'incessantes querelles avec ses coréligionnaires, fut également en butte aux attaques et à la haine de la plupart de ses collaborateurs, et passa comme eux ses jours dans la tristesse et le découragement. Osiander, qui, depuis longtemps, était avec lui dans les rapports d'une étroite amitié, qui, après la diète d'Augsbourg, l'avait fait appeler à prendre part aux plus importantes entreprises concernant les églises de Nüremberg et du margraviat d'Anspach, et qui enfin avait combattu sous les mêmes drapeaux dans la longue querelle de l'Absolution; Osiander manifesta hautement son peu de sympathie pour la doctrine luthérienne de la Justification, rejeta celle de la justice extérieure par imputation, et soutint que l'homme est justifié par suite d'une conversion intérieure opérée en lui par la grâce. Le duc Albert fut lui-même le premier et le plus zélé partisan de la doctrine d'Osiander; et, comme cette doctrine agita bientôt la Prusse et l'Allemagne protestante tout entière, ce fut à ceux de Wurtemberg que ce prince s'adressa, d'abord, pour s'éclairer sur les principes du théologien de Kænisgsberg. Brenz, qui fut chargé de rédiger la consultation, y déclara, à la grande satisfaction d'Osiander, que la doctrine de ce théologien ne s'écartait pas précisément de celle de Luther; que seulement l'auteur s'y était servi « d'expressions insolites, » qui sans doute n'avaient pas été bien comprises par ses adversaires. Ceux-ci accusèrent alors Brenz de s'être laissé corrompre par le duc Albert, sur quoi l'on publia un second avis, basé sur l'accord et l'indifférence des deux principes dogmatiques opposés, qui ne satisfit personne. Osiander lui-même déclara, cette fois, ne point reconnaître les principes de ses adversaires dans les propositions des théologiens wurtembergeois. — A peine la mort eut-elle soustrait Osiander à la haine de ses ennemis, que ceux-ci réunirent tous leurs efforts contre son ami de Wurtemberg. Le conseil académique de Kœnisberg l'accusa de ne pas avoir seulement montré de l'indécision en ce qui concernait la doctrine d'Osiander, d'avoir même formellement approuvé « cette peste dévastatrice, et, non content d'avoir renié ses anciens principes, de s'être encore mis en contradiction avec les croyances de l'Église entière. » — De son côté, le professeur Hoppius, qui s'était fait renvoyer de Kœnisberg,

lui reprocha de s'être laissé corrompre par le duc de Prusse, d'avoir voulu faire le médiateur entre le Christ et Bélial, d'avoir employé toutes les ruses d'une interprétation captieuse pour masquer les sottises d'Osiander, d'avoir, par sa consultation, trompé la religion du duc Albert, et d'être cause, par conséquent, de tout le mal que faisait ce prince dans Kœnisberg. — Joachim Mœrlin, que son Osiandrisme avait fait renvoyer de cette ville, ne reprocha pas moins durement « au renégat Brenz » son inconstance et sa trahison ; et quand, en 1555, Jacob Andreæ fut chargé de protestantiser le pays de Baden, il y trouva ses nouveaux collaborateurs, Maximilien Mœrlin et Stoessel, occupés à noter dans un registre toutes les doctrines qui avaient dévié du Luthéranisme pur, et à frapper d'anathème, avec les Papistes, les Sacramentaires et les Anabaptistes, le réformateur de Wurtemberg, « comme étant un Osiandriste déclaré et professant des opinions erronées, non-seulement sur la Justification, mais encore sur le Baptême, la Cène et la descente de Jésus-Christ aux enfers. » — Brenz se plaint, la même année, dans une lettre à Mélancthon, de ce « que connus et inconnus, amis et ennemis, tous s'étaient donné le mot pour l'accabler sous les injures les plus ignominieuses. » — « On se conduit à mon égard, dit-il, comme si j'avais trahi tout le royaume de Jésus-Christ; et cependant j'étais en droit de m'attendre à quelques égards, lors même que je me serais réellement rendu coupable d'une faute impardonnable. Voilà donc comme on entend me récompenser de mes services[1] ! » — L'année suivante, il écrit à Camérarius, qui comptait aussi parmi ses adversaires, que la chrétienté était pleine de démons déguisés, qui, par leurs ruses, leurs mensonges et leurs calomnies, travaillaient à désunir les meilleurs amis; que c'étaient là les armes dont les théologiens de Leipzig et de Wittemberg se servaient, non-seulement contre ceux de la Prusse, mais aussi contre lui et ses collègues; que Stolz, dans une de ses lettres à ses amis, lui reprochait d'avoir professé, dans son catéchisme, des principes impies et abominables sur le Baptême, la sainte Cène, le pouvoir des Clefs et la descente de Jésus-Christ aux enfers, et demandait con-

[1] Erläutertes Preussen. III, 318. — Hartmann und Jäger. p. 345, 351 et s. — Hoppii ep. ad Sartorium ap. Denis codd. mnscr. I, 1942. — Lebret dissert. de vita J. Andreæ. Tub. 1799. p. 28.

séquemment la suppression de cet ouvrage. « J'ai l'intention, ajoute Brenz, de faire l'acquisition d'une petite propriété située sur les confins de la Forêt-Noire, et, si ces querelleurs, ces brandons de discorde, continuent à faire comme ils ont commencé, de m'y retirer avec ma famille, et de m'y tenir tellement renfermé, qu'on ne saura plus si je suis encore ou non de ce monde. C'est là, je crois, la seule ressource qui me reste[1]. »

Brenz assista également, en 1557, au colloque de Worms, et y fut la pierre d'achoppement contre laquelle échouèrent les efforts de ceux qui essayaient d'établir l'unité du dogme protestant par l'élimination de tout ce qu'il pouvait contenir d'éléments contraires au Luthéranisme rigoureux. Les théologiens du duché de Saxe demandèrent qu'avec les autres erreurs on condamnât aussi l'Osiandrisme, et, « secondés par Mœrlin et Sarcerius, inquiétèrent tellement Brenz, que la colère le mit hors d'état de répondre; ce que voyant, son compagnon Jacques Andreæ de Gœppingen prit la parole à sa place et leur dit crûment, en face, de ne pas s'attendre à ce que jamais ils condamnassent Osiander; » et de fait les Würtembergeois demeurèrent fidèles à cette déclaration. Pour ce qui est de Mélanchthon, intimidé, suivant ce que nous apprend Sarcerius, par la déloyauté, la mine et la rudesse passionnées de Brenz, « de cet Osiandriste achevé, » il évita, dans les diverses négociations auxquelles il prit part, de souffler le mot sur l'Osiandrisme, et contribua finalement à faire exclure des Conférences les théologiens qui demandaient la condamnation de cette doctrine. Flacius

[1] His moribus existimatis vos, concordiam doctrinæ et ecclesiarum servari posse? Nosti, opinor, fabulam de fratre Rauschio. Hoc enim nomen Satan sibi imponebat, et conferebat se ad contubernium conjunctissimorum amicorum, ut dissidia inter ipsos faceret. Quod consilium ita e suis artibus, calumniis, mendaciis successit, ut amici mutuis se cædibus tandem conficerent. Ego puto, talibus Rauschiis orbem christianum nunc esse plenum. — Video, vestros jam non solum in Borussiacos, sed etiam in me et meos collegas calumniis, mendaciis et aliis id genus artibus crudeliter sævire. Nam præter vestrum Lipsiensem disputatorem Stolzius scribit ad amicos suos, me in catechismo docere nescio quæ horrenda et impia de baptismo, cœna domini, descensu ad inferos, de clavibus, et optat ut catechismus meus e medio tollatur. Interea vocat me Idolum. Talibus epithetis ornant me vestri. Cogito nunc, meæ familiæ domum et agellum in finibus Herciniæ sylvæ emere, et si pergant illi rixatores et turbatores, ita me in eam domum concludam, ut nemo sciat, me amplius in terris vitam agere. Quid enim aliud faciam? Cod. Manh. 358. n. 118.

prétend que Mélanchthon et Brenz s'étaient réciproquement promis de se taire dans les questions où leurs opinions personnelles seraient mises en cause, et que si le premier ménagea l'Osiandrisme au colloque de Worms, c'est qu'il savait d'avance que, dans l'occasion, Brenz lui rendrait le même service relativement à la doctrine des Sacramentaires[1]. Mélanchthon paraît en effet avoir été ravi d'échapper, par le refus de Brenz, à l'obligation de condamner la doctrine calviniste de la Cène, bien qu'il ait assuré, plus tard, qu'il avait été prêt à donner son consentement aux condamnations proposées par les autres théologiens, et que s'il ne le donna pas en effet, ce n'avait été que « parce que le désaccord de ces derniers avec Brenz (relativement à la condamnation de l'Osiandrisme) avait empêché l'assemblée de prendre une détermination à cet égard. » Sarcerius accusait, dans le même temps, tous les théologiens de l'Allemagne supérieure, d'être eux-mêmes des sectaires, ou du moins d'encourager les sectes par leur approbation[2].

Ce que Brenz perdit de considération vis-à-vis des Luthériens rigides par son attachement à l'Osiandrisme, il le regagna d'un autre côté, en rendant plus profonde la ligne de démarcation qui séparait la Cène suisse de la Cène calviniste,

[1] Brief des Flacius vom J. 1560 an den Herzog von Sachsen über eine zu versammelnde Synode : Brentius in gratiam Philippi non volet damnare Sacramentarios, Philippus contra in illius gratiam parcet Osiandro, sicut in colloquio Wormatiensi accidit. (Cod. Germ. 1315. f. 151).

[2] Theologi ex superiori Germania plerumque omnes sectarii sunt, aut ad minus approbatores sectarum. Hinc facile liquet, quales se præbuerint. In summa Ecclesia Christi per sectarios misere prodita est. Cod. latin. 941. f. 49. — V. aussi Corp. Reform. IX, 307 (Rapport d'Aurifaber sur le Colloque de Worms); 402. (Lettre de Sarcerius); 270. (Lettre d'Aurifaber); 455. (Rapport de Mélanchthon); 432, (sa Lettre au roi de Danemarck). — Pfister, Herzog Christoph von Würtemberg, p. 295. — Hardenberg aussi fait mention de ces concessions réciproques, par suite desquelles l'Osiandrisme de Brenz servit de sauvegarde au calvinisme de Mélanchthon et vice versa. — Videbis in illo (Examine Ordinand. Melanchthonis), si diligenter expendas, quam nihil differant a Calvinianis in causa sacramentaria; sed nostri malunt hoc dissimulare, quam illum hostem pati, ut et ad Brentii Osiandrismum tacent, quem scribit Gallus, satius esse non amicum ferre, quam hostem pati. Sciunt, illos non idem docere quod ipsi vellent, sed ad eos cauti esse didicerunt. Omnes ferri possunt etiam Papistæ et Anabaptistæ et Davidici et Servetici et Libertini, tantum ut agmen conservetur magnum contra indiabolatos Swermeros, ita enim eos appellant. — Hardenberg à Medmann, en 1558. Cod. Manh. 351. f. 156.

et en mettant les Sacramentaires dans l'impossibilité de s'autoriser d'une conformité d'expressions pour se mettre sous la protection de la Confession allemande. Ce qui engagea Brenz à se faire le champion d'une doctrine déjà professée par Luther, en soutenant que le corps de Jésus-Christ, par suite de l'union intime de ses deux natures, est réellement doué de l'ubiquité, et ne doit pas conséquemment sa présence sur l'autel à la seule vertu des paroles sacramentelles, ce n'était pas tant le désir de se séparer davantage des Zwingliens et des Calvinistes, que celui de démontrer l'impossibilité, déjà si souvent alléguée par Mélanchthon, de professer la présence du corps de Jésus-Christ alors qu'on refuse à l'Eucharistie le caractère d'un sacrifice; et, ce qui acheva de le déterminer à faire adopter l'ubiquité comme un dogme, ce fut un différend qu'il avait eu quelque temps auparavant avec Barthélemi Hagen de Nürtingen, lequel Hagen s'était rendu suspect de calvinisme. Ce Hagen lui reprocha, dans un synode tenu à Stuttgart, d'avoir lui-même, dans un certain passage de son Commentaire sur l'Évangile de Saint-Jean, professé les opinions calvinistes, à quoi Brenz, transporté de colère, répondit que « jamais il ne s'était vu un plus impudent personnage que celui qui osait lui imputer une erreur qu'il avait de tout temps abhorrée, et même combattue dans plusieurs de ses écrits. » Hagen fut condamné à faire amende honorable et à signer la confession de foi que Brenz, d'après les ordres du prince, avait rédigée au nom du synode, et dans laquelle l'ubiquité et la réception du corps de Jésus-Christ, même par les indignes et les incrédules, étaient désignées comme les deux marques caractéristiques de l'orthodoxie luthérienne. Mélanchthon écrivit à ce sujet à l'électeur « que la Confession de foi Würtembergeoise n'était pas moins contraire à la saine doctrine que le Symbole papiste. » Le débat sur la personne de Jésus-Christ s'ajouta dès lors à celui sur la Cène, et Brenz se vit bientôt également en butte aux attaques des Suisses et des Mélanchthoniens. Wittemberg, Leipzig et Heidelberg se déclarèrent contre lui; et, comme il se disposait, en 1560, à faire imprimer une défense complète de sa doctrine, les théologiens de Würtemberg réunirent tous leurs efforts pour l'en détourner, lui faisant observer que les

prédicateurs du duché venaient d'être mis d'accord par la dernière Confession sans qu'ils eussent la prétention de se rendre un compte exact de tous les points du mystère; qu'il était sage, conséquemment, de les laisser dans cette simplicité; que tous ces écrits publiés sur la matière n'avaient pour résultat que d'éterniser la querelle; et que d'ailleurs il pourrait arriver, s'il prenait à quelque jeune tête la fantaisie de prendre parti contre M. le Doyen, que la réputation de celui-ci, qui était grande même à l'étranger, en reçût une fâcheuse atteinte, de sorte que même ses autres ouvrages perdissent de leur autorité aux yeux des chrétiens de bonne foi, mais faibles de caractère.—Brenz, cependant, avait, dès 1558, obtenu du duc de Wurtemberg la publication d'un édit par lequel il était enjoint à tous les magistrats du duché, y compris les maires, de s'assurer si parmi leurs administrés il ne se trouverait pas des personnes professant des opinions schwenkfeldiennes, anabaptistes ou sacramentaires, et, dans le cas où il y en aurait de telles, de les faire incarcérer, et d'en donner immédiatement avis au chancelier. Trois ans après la mort de Brenz, Jean Frisius, ex-prédicateur de Gœppingen, mandait de Bretten, où il s'était retiré, au théologien suisse Ulmer que la doctrine de l'Ubiquité, « cet enfant bâtard de Brenz, l'avait fait renvoyer de Würtemberg, de cette ville où nul homme instruit, nul prédicateur ne pouvait trouver place, s'il n'avouait : 1° que le ciel, non plus que l'enfer, ne sont dans un lieu déterminé, de telle sorte que le ciel puisse être en enfer, et l'enfer, avec tous les démons et les réprouvés, dans le ciel; 2° que le corps de Jésus-Christ est présent dans toutes les créatures, sans en excepter les esprits des ténèbres, ainsi que le docteur Guillaume Bidembach venait de le soutenir [1].

L'horreur de Brenz pour le Zwinglianisme et le Calvinisme était du reste aussi profond que vrai : il était convaincu que la doctrine sacramentaire était une erreur des plus pernicieuses; que la guerre qu'il lui faisait, ainsi qu'à ses partisans, était le plus sacré des devoirs, et que le démon ne visait à rien moins qu'à introduire par elle le paganisme, le talmudisme et le ma-

[1] Cod. Poll. 170, a. f. 78.

hométisme dans l'Eglise[1]. En 1570, sentant la mort s'approcher, il rassembla tous les membres du clergé de Stuttgart autour de son lit, et leur fit lire son testament, où il les exhortait à persévérer dans leur haine pour le Zwinglianisme et le Calvinisme, et prédisait tous les maux qui devaient résulter de ces funestes doctrines[2].

Le premier réformateur du duché de Wurtemberg, Erhard Schnepf, était déjà mort douze ans avant Brenz. Par sa prédication à Weinsberg, à Guttemberg et à Wimpfen, Schnef s'était, dès le temps de la guerre des paysans, fait connaître comme un zélé propagateur de la doctrine nouvelle, si bien que les révoltés le nommèrent leur chapelain. Peu de temps après, il entreprit la transformation religieuse du pays de Nassau, et, en 1530, accompagna, en qualité de professeur de théologie à Marbourg, le landgrave à la diète d'Augsbourg, où il se fit une grande réputation parmi les Luthériens rigides. « Schnepf, disait à la suite de cette assemblée un de ces derniers, est le seul de ses collègues dont le langage annonce de la constance et des sentiments vraiment chrétiens, ce qui ne l'empêche pas d'être en butte aux railleries bouffonnes de ses confrères, qui voient bien que sans lui nous serions bientôt à l'unisson avec nos adversaires. Appelé, en 1535, par le duc Udalric à présider à la réformation du Wurtemberg, son luthéranisme orthodoxe l'y mit bientôt aux prises avec son collaborateur Ambroise Blaurer, qui professait la doctrine zwinglienne, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à rétablir entre eux une apparence de concorde. Il eut encore d'autres obstacles à vaincre dans l'accomplissement de sa tâche ; car les personnes attachées à la cour, dit-il quelque part, ou étaient d'opiniâtres papistes, ou lui donnaient de la tablature

[1] Schnurrer, Erläuter. d. Würtemb. Ref. Gesch. p. 262 ss. — Hartmann u. Jäger. II, 375. 381. 388. 395. 420. — Dissertt. de vita et missione Andreæ. I, 45. — Epp. ad Marbahios, ed. Fechtius. III, 134.

[2] Lettre de Guill. Bidembach, de Stuttgart, à Andreæ. 1570 : Is (Brentius) nobis in testamento suo coram toto ministerio Stuttgardiano solenniter prælegi curavit odium Cinglianismi, Semicinglianismi, qui ipsissimus est Calvinismus, mandavitque magno zelo et prophetico spiritu multa de malis eventuris e Cinglianismo et collusione cum ipsis, prævidens, vaticinans, monens, abominans, obtestans. (Cod. Germ. 1317, f. 423).— Cette lettre se trouve, avec quelques modifications, dans les Actis litter. Ed. Struvius, II, 1. p. 167.

par leur tendance à favoriser d'autres sectes fanatiques. » Il y avait en effet, à Stuttgart, un assez grand nombre de personnes, principalement dans les hautes classes, qui étaient restées fidèles à la foi catholique; ce qui fut cause qu'en 1537 l'on y fit publier que tout individu qui se montrerait hostile aux nouveaux prédicateurs, ou qui n'assisterait point à leur prêche, serait banni de la ville. Le bas peuple lui-même, quoique favorable à la religion nouvelle, ne cachait point le déplaisir que lui avaient causé la spoliation de l'Eglise et l'usage qu'on avait fait de ses biens confisqués; et comme Schnepf avait également pris part à la curée, s'étant adjugé le jardin d'un couvent, on l'avertit, dans un écrit placardé la nuit à sa porte, « qu'indigné de son usurpation, l'on faisait des vœux pour qu'elle lui portât malheur, et qu'un grand nombre de personnes, hommes et femmes, plus de deux cents, disait-on, avaient depuis lors cessé de fréquenter son prêche. » Les partisans de la Réforme y offraient d'ailleurs eux-mêmes le spectacle d'une telle anarchie religieuse, que Hala, pasteur à Waiblingen, se plaignait en 1544, dans un écrit adressé au duc, de ce qu'il s'y trouvait « autant de sectes différentes que de maisons. » Une grande partie du peuple penchait pour l'Anabaptisme; et les prédicateurs ne pouvaient refuser d'avouer que ce n'était point par malice, mais bien par zèle, que ces pauvres gens étaient tombés dans l'erreur, « parce que, chez ces sectaires, ils trouvaient au moins l'apparence d'une vie chrétienne et bien ordonnée, tandis que la plupart des Luthériens étaient enfoncés dans le désordre et le vice. » Blaurer ayant, en 1537, à juger la femme d'un cordonnier qui refusait d'assister aux prêches et de prendre part à la Cène, et lui ayant demandé les motifs de son refus, l'accusée répondit que c'était parce qu'elle n'avait pas été fort édifiée de la conduite qu'on tenait dans la maison du docteur Erhard Schnepf, où tout respirait l'orgueil, bien que le maître fût un des réformateurs; parce que Schnepf faisait mauvais ménage, et qu'elle ne pouvait enfin regarder comme un apôtre un homme qui imposait aux autres l'obligation d'assister à ses sermons. — Le fait est que, peu de semaines auparavant, on avait publié par la ville une ordonnance qui enjoignait aux ha-

bitants d'assister au prêche les jours de fêtes et de dimanches, sous peine d'une amende de deux florins, ou de quatre jours de prison au pain et à l'eau. Schnepf s'attira d'ailleurs encore de nombreux désagréments de la part des autorités civiles en s'attribuant la juridiction épiscopale. C'est ainsi qu'il se permit d'annuler, de son autorité privée, les fiançailles de deux personnes de Kanstadt qui s'étaient solennellement promis le mariage, et de leur délivrer un certificat revêtu de son sceau, attestant la rupture de leur engagement; et qu'en 1544 encore, il voulut s'arroger le droit de nommer lui-même Jacob Heerbrand surintendant de Gœppingen. Quatre ans après, soit qu'on lui eût fait comprendre qu'on ne tenait plus à ses services, soit que lui-même fût las des difficultés qui lui étaient suscitées, il demanda son congé et accepta une chaire de théologie à Iéna. Dans une lettre qu'en 1556, il adressa de cette ville à Jacques Andreæ, il marque son étonnement du peu de considération qu'on témoignait à son fils qui faisait alors ses études à Tubingue, ajoutant que cette inqualifiable ingratitude lui causait la plus grande peine; qu'il ne s'en plaindrait point si le Wurtemberg avait renoncé à la nouvelle doctrine; mais qu'il ne pouvait comprendre que, tout en continuant à se glorifier de la possession de l'Evangile, on ne se fît point scrupule de repousser et de persécuter celui auquel on était redevable de cet inappréciable avantage. En 1557, il fut du nombre des théologiens du duché de Saxe qui assistèrent à la Conférence de Worms. « Il faudrait, au milieu de la dissimulation, de la méchanceté, du mépris et de la jalousie qui nous entourent, avoir cent yeux, comme Argus, mandait-il de cette ville à son collègue Hugel à propos du caractère des Luthériens, pour être en état de bien juger de l'état actuel des choses. » Il ajoute qu'il n'y avait plus de franchise ni de véritable attachement nulle part; qu'on ne trouvait partout que moqueries, sarcasmes et hypocrisie; que telle était, du moins, l'impression que lui avaient laissée les déplorables discussions des années précédentes. Le professeur Bernard Ursinus nous apprend que souvent il entendit Schnepf déplorer avec amertume les faits dont il avait été témoin à Worms. Sa chaire lui ayant été retirée, peu de temps après son retour, par suite de l'expulsion de

Flacius, Schnepf tomba dans une profonde mélancolie et mourut après quelques mois passés dans cet état[1].

Les dispositions que, dans les premiers temps de la Réforme, Schnepf avait aperçues dans la grande majorité de la population souabe à l'égard de l'Évangile, et que Brenz aussi avait signalées en les déplorant; ces dispositions furent encore les mêmes dans les années qui suivirent. La foudre, en 1579, ayant exercé des ravages dans la ville de Tubingue, le professeur et prédicateur Jacob Heerbrand reprocha quelque temps après à ses auditeurs : d'avoir attribué à l'Evangile le malheur dont ils venaient d'être frappés; de prétendre « que la doctrine nouvelle ne leur portait pas bonheur, et de rendre les pasteurs responsables de ce qu'eux-mêmes étaient des hommes corrompus et des gens de rien[2]; » et la même réprimande avait également été adressée, en 1562, par le pasteur Guillaume Bidembach et par le réformateur Mathieu Alber, aux habitants de Stuttgard et de Reutlingen, à la suite de quelques dévastations causées par la grêle sur le territoire de ces villes et les contrées environnantes. « Si l'on voulait bien considérer, dirent ces deux théologiens, le peu de reconnaissance qu'on témoigne à l'Evangile, l'habitude du blasphème qui règne aujourd'hui chez les personnes de tout âge, la dureté qu'on montre à l'égard des indigents et la détresse dans laquelle notre avarice laisse les églises, les écoles et les maisons d'asile des pauvres, on ne trouverait pas surprenant que

[1] Haussdorf? Leben Spengler's. p. 74.— Fischlini memor. Theolog. Würtemberg. I, 10. — Pfaff, Geschichte d. Stadt Stuttgart. I, 337 et s. — Hendy, Herzog Ulrich. III, 39. — Sattler, Würtemberg. Gesch. III, 106; Beil. p. 148. — Liter. Blätter. VI, 87. — Valentini Andreæ Fama J. Andræana. v. 10. — Corp. Ref. IX, 255. Balthasar, Sammlungen zur Pommer'schen Kirch. Hist. II, 400.

[2] Heerbrand, Predigt vom Strahl. a. O. 1579. f. 2. — La plupart, disait-il en 1577, n'ont pas la moindre reconnaissance de la grâce qui les a retirés des longues et hideuses ténèbres de la papauté : les uns blasphèment et persécutent la sainte Parole, les autres la dédaignent et la négligent. Il ajoute que l'habitude des plus horribles blasphèmes était devenue tellement commune chez hommes et femmes, jeunes et vieux, qu'on n'entendait que cela dans les rues et autres lieux publics; que la plupart semblaient ne pas pouvoir dire deux mots sans les accompagner de gros jurons; et que l'injustice, la fourberie, l'ivrognerie et tout ce qui s'ensuit, étaient les qualités dominantes des nouvelles générations. Heerbrand, Predigt von dem neuen Cometen oder Pfauenschwanz. Tübingen 1577. P. 11.

le Ciel appesantisse ainsi sur nous sa colère, ni l'on n'imputerait à la nouvelle doctrine (car c'est toujours ainsi qu'ils appellent le « saint Evangile, ») des malheurs que nous attirons nous-mêmes sur nos têtes par nos mœurs scandaleuses [1]. »

Guillaume Bidembach, pasteur de Saint-Léonard à Stuttgard, et Mathieu Alber, réformateur de Reutlingen, appartenaient tous deux au parti des Luthériens rigoureux, principalement le premier, qui, ainsi que son frère Balthasar, s'était rendu odieux aux Calvinistes. Alber, qui avait travaillé avec Schnepf et Blaurer à la réformation Wurtembergeoise, se rangea, dans la querelle des réformateurs de la Souabe, du côté de Schnepf, dont la conduite à la diète d'Augsbourg lui avait semblé plus louable que les hésitations de Mélanchton et de Brenz. « L'expérience journalière nous apprend, et Luther lui-même nous a dit d'ailleurs, observait-il alors au premier, que quand on traite avec des gens dévoués au pape, ce n'est point à des hommes, mais à des démons qu'on a affaire, et qu'il est conséquemment sage de se tenir en garde contre leurs propositions, quelque sages qu'elles paraissent de prime abord [2]. »

La mort d'Alber, en 1570, fut suivie, deux ans après, de celle de Guillaume Bidembach, qui, dans un accès de mélancolie dégénérée en aliénation mentale, se tua en se jetant par la fenêtre. Les pasteurs attachés aux idées calvinistes et mélanchthoniennes signalèrent cette mort comme une punition du Ciel, et le prédicateur Frisius, dans une lettre à Ulmer, s'exprime à cet égard en ces termes : « Le docteur Guillaume Bidembach a été frappé d'aliénation mentale tandis qu'il était en chaire, un an précisément, jour pour jour, après que j'eus été forcé de quitter Gœppingen. Pendant qu'on le conduisait à Bibenhausen vers son frère l'abbé, il ne cessa de répéter qu'il avait encouru la damnation en soutenant une fausse doctrine en dépit de sa conscience, et, le même soir, profitant du sommeil de son gardien, il se jeta par la croisée, de sorte que le lendemain on le trouva étendu mort sur le pavé [3]. » — Ils se confirmèrent davantage encore dans leur

[1] Alber u. Bidembach von Hagel u. Unholden. Stuttgart 1562. A. 2 ; C.
[2] Gayler, Denkw. v. Reutlingen. p. 371. — [3] Cod. Poll. 170. a f. 76.

opinion quand, six ans plus tard, le frère de Bidembach mourut également en état de folie, après avoir plusieurs fois essayé d'attenter à ses jours [1].

Cependant les progrès effrayants de la démoralisation publique déterminèrent quelques prédicateurs de Nürtingen, de Gœppingen et des environs, à en rechercher les causes et le reremède, si toutefois il existait un remède. Ceux qui déployèrent le plus de zèle dans cette recherche, ce furent Jacob Andréæ et Gaspard Lyser. Ces deux pasteurs s'arrêtèrent finalement à la pensée que tout ce mal pouvait bien n'avoir d'autre origine que l'usurpation du pouvoir des clefs et des autres prérogatives du clergé par l'autorité temporelle. Lyser s'adressa même à Calvin pour apprendre de lui de quelle manière il faudrait s'y prendre pour établir, dans les églises du Wurtemberg, une discipline analogue à celle de l'Eglise de Genève et de quelques autres églises calvinistes, et, bientôt après, il soumit en effet à l'examen du duc un projet à cet égard. Il y prie ce prince de vouloir bien considérer combien il y avait, parmi les Luthériens, de personnes se glorifiant de la connaissance de l'Evangile, et qui ne consentaient point à être les plus humbles serviteurs de Jésus-Christ, bien qu'elles n'ouvrissent jamais la bouche sans mêler à leurs blasphêmes des mots rappelant les souffrances, les plaies et le supplice de ce divin Sauveur ; combien même il y en avait qui approchaient de la table Sainte sans montrer une trace de repentance, et sans avoir même eu la pensée de prendre une seule bonne résolution. « Que les Luthériens, dit-il, aient obtenu l'établissement du règne de Dieu dans le Wurtemberg, c'est ce qu'on ne peut nier ; mais que ce règne, jusqu'ici, n'y ait guère fait naître que de mauvais fruits, c'est ce qu'on ne peut non plus méconnaître pour peu qu'on ait de bonne foi. » Or, pour remédier à tout ce mal, Lyser était d'avis qu'il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique dont on avait eu le grand tort de laisser tomber l'usage.

[1] Bidembachium furere, sunt qui certo scribant, et a suis catenatum custodiri. Fuerunt, qui dicerent, illum ante aliquot menses sibi ipsi informis lethi (?) et nodum ex sponda lecti nexuisse, sed ab ancilla interveniente fuisse liberatum. Et quid aliud faciat is, quem horrendus fratris obitus non potuit monere, ut rem tantam religiosius tractaret? — Brief Walther's an Ulmer vom 25. Juli 1578. — Cod. Poll. 170. b. f. 127. a.

Le duc promit, en effet, son appui à Andreæ, qui, quelque temps auparavant, lui avait déjà adressé verbalement les mêmes observations; mais il changea bientôt de sentiment, Brenz et ses conseillers l'ayant conjuré de ne point permettre que le pasteur de Nürtingen introduisît un nouveau consistoire et des coutumes papistes dans la nouvelle Eglise. Brenz observa que lui aussi voyait avec peine la corruption et la conduite scandaleuse de ses coreligionnaires; mais que c'était à l'indifférence, au peu de zèle des magistrats, ainsi qu'à la négligence et à la conduite peu édifiante des pasteurs qu'il fallait en imputer la faute, et non pas à l'organisation ecclésiastique ou à la doctrine évangélique elle-même; que d'ailleurs un ministre du saint Evangile ne pouvait jamais avoir des motifs suffisants pour excommunier un de ses frères et lui interdire la Cène, quelque négligence que celui-ci eût pu mettre à se corriger de ses vices, attendu que Jésus-Christ nous a recommandé de pardonner jusqu'à septante fois dix fois, et n'a pas même indiqué du tout le moment précis où il est permis de perdre patience avec le pécheur. En conséquence de ces nouvelles dispositions, et pour garantir le prince de nouvelles opportunités et le peuple d'excitations inutiles, Lyser et Andreæ, qui continuaient à soutenir les avantages de leur plan, reçurent l'ordre de se taire [1] !

Brenz qui, en 1551, dans une Confession de foi faite en commun avec les théologiens du Wurtemberg, avait dit « qu'on ne pouvait nier que, depuis un certain nombre d'années, l'Eglise ne fût entièrement dépourvue d'une discipline extérieure, qu'elle ne fût souillée de toutes sortes de vices honteux, et qu'on n'y eût même tout-à-fait renoncé aux habitudes d'ordre et de décence qui distinguaient l'ancienne Eglise [2]; Brenz qui, plus tard, n'était pas éloigné d'imputer cette démoralisation *à l'indifférence et au manque de zèle* des magistrats, le même Brenz faisait maintenant observer au duc : qu'après tout on pouvait bien accorder à un pasteur, à un surintendant, la confiance qu'on ne craignait point de mettre en un bailli jeune, inexpérimenté et souvent trop vif et trop emporté; mais reconnaissait, toutefois, aussitôt après, l'impossi-

[1] Sattler IV. Bei. 72-78. — Hartmann. u. Jaeger II, 590 et s.
[2] A. a. O. S. 438.

bilité de rendre la censure des mœurs au clergé, « parce que, disait-il, les magistrats, qui tenaient à la conserver eux-mêmes, ne s'y prêteraient point, qu'il faudrait d'ailleurs commencer par l'exercer à la cour et dans la capitale, et qu'il ne pouvait guère se flatter de jamais établir de l'ordre et de la discipline au milieu d'une population pareille; qu'on ne verrait plus à Stuttgard que gens accourus de tous les points du duché pour se disculper, et que d'ailleurs la foule, habituée à la licence et à l'insubordination comme elle était, se soulèverait plutôt que de se soumettre à une discipline [1]. »

Lyser n'avait donc réussi, par ses tentatives d'amélioration, qu'à se rendre suspect de calvinisme; et de fait, dans sa lettre à Calvin, il avait assuré ce réformateur de la parfaite conformité de ses opinions sur la Cène avec les siennes. On conçoit que cet échec et les résultats qu'il eut pour ceux qui l'éprouvèrent, ne durent point encourager les autres pasteurs à faire les mêmes tentatives. « On a malheureusement partout adopté l'usage aujourd'hui, disait, vers 1560, Gaspard Braunmüller, pasteur à Grislingen, et plus tard à Besigheim, de fermer les yeux sur ce qui se passe, parce que personne n'a le courage de s'attaquer au vice, ni seulement d'adresser des exhortations à ceux qui sont dans le mal. Ceux-là mêmes dont ce serait le devoir de le faire, n'osent l'entreprendre, chacun craignant de perdre ainsi les bonnes grâces du public et de nuire consequemment à ses intérêts. » Le même Braunmüller ajoute que les choses en étaient arrivées là, que les vices les plus honteux passaient pour des vertus, et que quiconque ne se montrait point habile à tromper le prochain, ne se distinguait point par son intempérance, et ne savait point appuyer chacune de ses paroles des grands noms de Jésus-Christ, de sa Passion, de ses saintes plaies et du baptême, ne jouissait d'aucune considération et n'obtenait même que du mépris dans le monde évangélique. « Les disputes de cabaret, continue Braunmüller, sont chez nous à la mode et se continuent sans relâche, la nuit comme le jour; aussi n'est-il pas de pays où l'on trouve plus que chez nous d'individus estropiés ou défigurés par d'horribles blessures [2]. »

[1] Hartmann u. Jäger. II, 293.

[2] Brunmylleus vom verdammlichen Laster d. Trunkenheit. o. J. A. 2; A. 6; E.

Un autre pasteur, Mathias Hebsacker, se plaignait également, quelques années après, des effrayants progrès que faisait l'ivrognerie dans la société protestante. Il dit que ce vice était devenu si commun, dans toutes les classes de la société et chez les personnes de tout sexe et de tout âge, que cela faisait peine à voir, et qu'il était à craindre que ce monde épicurien ne finît par se noyer, non plus dans l'eau comme les contemporains de Noé, mais dans le vin *. »

Hebsacker nous a de plus laissé un tableau caractéristique des mœurs de ses coréligionnaires : « Là s'élèvent, dit-il, des discussions bruyantes et acrimonieuses sur les divers articles de la religion, que chacun prétend mieux comprendre que les autres. Quand tous ces gens se trouvent réunis au cabaret et qu'ils sont échauffés par la boissson, ils se mettent à chanter les psaumes et d'autres chants religieux : ce sont des cris, des hurlements à réveiller un mort. Ceux-là passent pour les meilleurs qui, quand ils sont ivres, se montrent les plus zélés à discuter et à brailler des chants d'église ; car non-seulement ainsi faire ne passe point pour péché, on le considère même comme un acte méritoire, et l'on croit devoir des éloges à ceux qui s'y distinguent. » Hebsacker finit même par avouer que les jours de jeûne de l'ancienne Église avaient bien leur bon côté. « Ils savaient bien ce qu'ils faisaient, les anciens, quand du vendredi et du samedi ils firent des jours d'abstinence. Depuis, le diable a si bien su faire ses affaires qu'aujourd'hui c'est précisément ces jours-là que se donnent les festins et qu'on se livre à l'intempérance. Or, l'expérience nous apprend de reste jusqu'à quel point ces nouvelles habitudes nuisent à la pieuse observance du dimanche [1]. »

Après avoir, pendant vingt ans, rempli diverses fonctions dans l'Eglise nouvelle, Jacob Andreæ dépeignit, sous des couleurs non moins vives et frappantes, l'état religieux et moral des populations protestantes. Nommé diacre à Stuttgard, à l'âge de dix-huit ans, il étendit plus tard son activité bien au-delà de sa paroisse de Gœppingen, ayant réformé les comtés

* Il y a ici, dans le texte allemand, une antithèse qu'il est impossible de bien rendre en français. (*Note du Traducteur.*)

[1] Hebsacker : die Trunkenheit mit allen Eigenschaften u Früchten. Tübingen 1568. A 3 ; B. 3 ; G ; H. 8.

d'Œttingen et de Helfenstein, puissamment contribué à la transformation religieuse du pays de Bade, et inspecté les églises de ces divers pays, ainsi que celles de Rotenbourg et de Pfalz-Neubourg. Il devint, en 1563, doyen et chancelier à Tubingue, et, dans ses nombreux voyages, eut aussi l'occasion d'observer ce qui se passait dans les contrées protestantes plus éloignées. Or, le résultat de ses observations ainsi recueillies pendant tant d'années, il le consigna, vers 1567, dans un écrit où il nous apprend « qu'à mesure qu'on avait prêché la doctrine nouvelle, on avait vu s'évanouir les anciennes vertus, et se répandre dans le monde une foule de nouve aux vices. »

« Nos Luthériens ne se montrent point hostiles à la parole de Dieu, en ce sens, qu'ils veulent bien consentir à ce qu'elle soit prêchée ; hors de là, l'on ne remarque en eux rien de chrétien, rien d'évangélique. Ce qu'on trouve chez eux, au lieu de l'amendement et de la repentance, ce sont des mœurs sauvages et épicuriennes, une vie bestiale, la gourmandise, l'ivrognerie, l'avarice, l'orgueil et un honteux abus du saint nom de Dieu. Et, non plus que les papistes de leur idolâtrie, ils ne veulent être repris de leur inconduite. Qu'on leur parle de la *discipline sérieuse et chrétienne* que Dieu nous recommande avec tant d'instance et qu'il exige de tout vrai chrétien, ils *traitent cela de nouveau papisme et de nouveau monachisme.* « *On nous a enseigné, disent-ils, que ce n'est que par la foi seule que nous pouvons nous sauver*, par la foi en Jésus-Christ, qui en mourant pour nous a satisfait pour tous nos péchés. Or donc, puisque le jeûne, l'aumône ni la prière ne sauraient nous justifier, ne nous parlez plus de toutes ces bonnes œuvres : nous n'entendons faire notre salut que par Jésus-Christ ; nous ne voulons nous appuyer que sur ses mérites et sur les grâces dont ils sont la source. » Et, afin que le monde entier sache bien qu'ils ne sont point des papistes, et qu'ils ne mettent point leur confiance dans les bonnes œuvres, ils ont soin de n'en faire aucune. Au lieu donc de jeûner, ils boivent et mangent nuit et jour ; au lieu de soulager les pauvres, ils achèvent de les spolier ; au lieu de prier, ils blasphèment et déshonorent Jésus-Christ comme les Turcs mêmes n'oseraient faire ; et enfin, au lieu de l'humilité chrétienne, c'est l'orgueil et l'amour du faste qu'ils ont dans le cœur. Telles sont les mœurs de nos évangéliques ; et ces braves gens, avec cela, se vantent encore d'avoir la foi, et se croient bien meilleurs que les papistes idolâtres ! — Ce vice de la gourmandise, non plus que celui de l'ivrognerie, n'a pas, il est vrai, toujours régné dans notre Allemagne ; il n'y a même que peu d'années qu'il

a commencé d'y paraître : mais à peine s'y fut-il montré, qu'il envahit, de proche en proche, la société toute entière, de sorte qu'aujourd'hui nous sommes déjà tellement pervertis tous, que le Ciel ne peut tarder de nous frapper des plus terribles punitions. — Chez nos excellents ancêtres, les ivrognes n'étaient admis à aucunes fonctions publiques ; tout le monde les fuyait ; ils n'étaient reçus dans aucune société, et les enfants, dans les rues, les poursuivaient de leurs huées, comme des êtres abjects et l'opprobre de l'espèce humaine. Or si tels étaient les sentiments de nos ancêtres, à une époque où le monde vivait encore dans les ténèbres de l'idolâtrie papiste, comment pourrons-nous jamais nous justifier devant Dieu, nous qui nous vautrons ainsi dans la crapule au grand jour de la lumière évangélique ? On nous demandera peut-être comment il a pu se faire que si peu d'années aient suffi pour faire prendre ainsi le dessus à un vice exécrable que nos ancêtres avaient en si grande horreur ? Je répondrai qu'au fond cela n'a pu se faire que par les maléfices du démon, cet esprit immonde, ce père de toutes les turpitudes, et j'observerai que la cause prochaine de ce phénomène réside en cela, que personne, dans les hautes classes pas plus que parmi le vulgaire, ne regarde plus l'ivresse comme une chose honteuse, et que les personnes mêmes qui nous doivent le bon exemple, sont les premières à se livrer à tous les excès de l'intempérance. »

» Quant aux abus de la prière, nous les avons détruits absolument comme ceux du jeûne. Ayant entendu dire que le jeûne, observé selon la manière des papistes, n'était point une bonne œuvre, ne saurait plaire à Dieu, et pouvait même être considéré comme une action mauvaise, un péché, le plus grand nombre d'entre nous se sont empressés, non pas d'en abolir l'abus, mais de renoncer à l'usage légitime lui-même, de sorte que si l'on ne jeûne plus aujourd'hui, par contre l'on boit, l'on mange, l'on s'enivre et l'on fait gogaille, comme si ce n'était que pour cela qu'on eût été mis au monde. Qu'on vienne encore à nous parler de jeûne, il nous semble que c'est comme si l'on nous disait de redevenir papistes. Hé bien ! c'est ainsi, c'est absolument ainsi que nous avons corrigé les abus de la prière papiste. Tandis que sous la papauté l'on passait des heures entières à la messe et aux offices qui en dépendent, nous nous sommes tellement perfectionnés, que ce n'est que quand nous savons déjà le pasteur en chaire que nous nous mettons en route pour l'église, et qu'à peine la dernière parole dite, nous nous précipitons en masse vers les portes, si tant est que nous ayons eu le courage de rester jusqu'à la fin. Notre empressement à sortir va jusque là, que ce n'est qu'après que ses auditeurs ont déjà évacué le temple que le pasteur trouve enfin le moyen de

descendre de la chaire, tellement nous avons d'aversion pour la prière. De là vient, sans doute, que la prédication de la sainte Parole opère si peu de bons résultats sur le caractère et les mœurs du grand nombre. — Les Turcs, au moins, sont fort exacts à les remplir, et mettent à s'acquitter de leurs devoirs de religion une admirable révérence. Ils ne se tiennent point debout, dans leurs mosquées, comme des singes, comme nous, qui rougirions, je ne veux pas dire de nous prosterner et de nous jeter la face contre terre, mais seulement de nous agenouiller un instant tandis que nous répétons à la hâte l'Oraison dominicale. — Puis cet abominable vice du blasphème s'est chez nous tellement répandu qu'on le trouve dans toutes les conditions, chez les femmes comme chez les hommes, chez les jeunes comme chez les vieux, et chez les petits enfants mêmes aussi bien que chez les adultes, ce qui certainement ne se vit jamais chez nos ancêtres. Oui, les horribles blasphèmes qui parmi nous sont à la mode, étaient chose inouïe chez nos pères, ou s'il arrivait que de loin en loin quelque personne se permît d'abuser, non pas sans doute aussi grossièrement que nous faisons, du saint nom de Dieu, elle était jetée dans les fers, et rachetait sa faute par de cruels tourments. »

» Aujourd'hui qu'on a démasqué l'antechrist, nous menons, à l'abri de l'Évangile, une vie épicurienne; car si nous honorons la vérité évangélique par nos paroles, nous l'opprimons, autant qu'il est en nous, par nos actions, par notre mépris pour la décence, pour la discipline, pour la tempérance, pour la bonne foi, pour la charité chrétienne. — Chose étonnante! malgré notre corruption, nous ne sommes pas moins prophètes tant que nous sommes : que deux ou trois personnes viennent à se rencontrer quelque part, ce sont aussitôt des doléances sans fin sur la triste situation du monde et particulièrement de notre Allemagne. « Ah! s'écrient-elles toutes, cela ne saurait durer davantage; il faut que cela finisse ; tout est au pis ; tous les vices ont atteint leur dernière limite; il n'y a plus de piété, plus de crainte de Dieu, plus de probité, plus de foi, ni de justice sur la terre; nous ne pouvons manquer d'être châtiés, etc. » — J'ai, pour ma part, été assez éprouvé par les tentations du démon et assez scandalisé par les désordres du monde; rien, cependant, ne m'a plus affecté que la conduite de mes coréligionnaires, qui, sous le prétexte de réformer les abus, ont entièrement abandonné l'usage des bonnes pratiques, ont renoncé à toute espèce d'ordre et de discipline, mènent une existence épicurienne, sauvage et bestiale, fournissent ainsi des armes à nos adversaires, et exposent notre Église à une infaillible et prochaine décadence. — Qu'arrive-t-il de tout cela? c'est que les papistes s'attachent davantage à leur culte idolâtre, et que

toutes les autres sectes, celles des Anabaptistes et des Schwenckfeldiens surtout, trouvent dans notre négligence et notre corruption, une occasion favorable et des prétextes spécieux pour répandre dans les âmes le venin de leurs détestables doctrines, etc.[1]. »

Si grand que fût le chagrin d'Andreæ à la vue de la situation morale de la nouvelle église, il était toutefois un mal, les discussions religieuses et cette anarchie dogmatique dont la société protestante était désolée comme par une peste dévastrice, qu'il ressentait plus douloureusement encore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de l'an 1568, retenu sans doute par le parti que les catholiques avaient su tirer, contre la doctrine luthérienne, des aveux qui lui étaient échappés dans ses « Sermons sur les planètes, » il interrompit ses doléances sous le premier rapport, et donna désormais tous ses soins à faire remédier au second mal, à l'anarchie dogmatique[2]. D'après ce qu'il dit dans une de ses lettres à Marbach, les discussions religieuses des Luthériens entre eux lui donnaient tant d'inquiétude, qu'elles lui firent à la fin prendre le parti de ne plus répondre aux attaques dont il était l'objet, soit de la part des Zwingliens, soit même de la part des Luthériens; et qu'il ne pouvait se délivrer de la crainte que l'anarchie de la nouvelle église et l'esprit tracassier et querelleur des Luthériens, ne finissent par compromettre entièrement l'avenir de l'œuvre de la Réforme. En 1570, il expose avec amertume au duc d'Anhalt, que la rage calomniatrice des Protestants avait décrédité leur église jusque dans les pays les plus éloignés, à ce point qu'on prétendait qu'il n'y avait pas deux de ses pasteurs qui ne différassent d'opinions sur quelques-uns des articles de la Confession d'Augsbourg. Et, quelques années après, en 1576, il avoue, dans un discours prononcé publiquement à Leipzig, que peu d'années avaient suffi pour que le démon les mît en cet état, qu'il n'était pas facile de trouver un pasteur qui ne fût en désaccord même avec son sacristain[3]. « Le spectacle de cette désunion de

[1] Jakob Andreä : Erinnerung nach dem Lauf d. Planeten gestellt. Tübingen 1568. p. 140 ss; 49; 22; 191, 181; 202, 146; Vorl. Cc. 2. — Dreizehn Predigten vom Türken, du même. Tübing. 1569. p. 106 ss.

[2] Ainsi, par exemple, dans l'*Erklærung dreier Hauptartikel christl. Lehre* d'Eisengrein (Ingolstadt 1568), et dans un grand nombre d'autres écrits catholiques de la même époque.

[3] Epp. ad Marbach. ed. Fechtius. III, 150. — Die Censur d. Anhaltischen

jour en jour plus générale et plus marquée est bien fait, dit-il, pour contrister les âmes pieuses. » Il ajoute que le monde entier lui semblait avoir de la tendance vers la doctrine zwinglienne; qu'un grand nombre de personnes qui jusqu'alors avaient caché leur opinion, commençaient à ne plus se gêner de la manifester librement en public; et que si les Calvinistes réussissaient dans leurs desseins près des Allemands du Nord, l'église luthérienne trouverait en eux des ennemis non moins dangereux que dans les papistes. « Du reste, » observe-t-il plus tard, à l'époque où les professeurs venaient enfin d'avouer leurs sympathies calvinistes, « les effroyables erreurs de nos docteurs pourraient bien, après tout, être le résultat de la colère divine allumée par la suffisance, la licence effrénée et l'ingratitude des Saxons, chez lesquels, à part l'adoption verbale de l'Évangile ou la confession, on ne trouve rien qui soit bien évangélique. » — Quoiqu'il se plaignît, en 1565, que toutes les mains fussent tournées contre lui comme contre un autre Ismael, il ne laissa pas, trois ans plus tard, d'accepter la mission qui lui était offerte par le duc Christophe de Wurtemberg et le duc Jules de Brunswick, de rétablir dans la nouvelle église l'unité de doctrine. Il prévoyait fort bien que la convocation d'un synode général, loin de faire cesser la discorde, ne servirait qu'à la rendre plus vive et plus manifeste. Il n'y avait, selon lui, qu'un moyen d'arriver à l'unité, et ce moyen consistait, dit-il, à rédiger des canons clairs et précis, et à les proposer à l'acceptation individuelle de tous les pasteurs [1].

Andreæ parcourut donc l'Allemagne pendant douze ans entiers dans tous les sens, afin de faire signer et autoriser ce nouveau Symbole projeté à Torgau et définitivement arrêté à Klosterbergen. Grâce à l'appui des princes protestants, il en était arrivé là, vers 1579, qu'il crut pouvoir dire, dans une lettre au chancelier d'Anspach Mussmann : « Les chamailleries de nos pasteurs n'ont jusqu'ici pas mal éloigné de monde

Theologen über d. Conc. Buch. ap. Hospinian : conc. discord. f. 116. — Andreæ oratio de studio sacrar. liter. in Acad. Lipsensi recitata. Tubing. 1577. C. 2.

[1] Andreä, Bericht auf Joh. Sturm's Verantwortung v. Concordienbuch. Tübingen 1581. p. 6. — Epp. ad Marbach. III, 247, 270, 182. appar. p. 232.

de notre église; mais enfin ce sera dorénavant à nous à chanter victoire, et au contraire à ceux qui nous reprochaient notre désunion à baisser la tête. A en juger par ce qui est déjà fait, nous arriverons bien à réunir une dixaine de mille calotins; et, pour peu que chacun d'eux s'adjoigne son sacristain, cela fera une armée assez respectable, qu'on pourrait, en cas de besoin, faire marcher contre les Turcs [1]. »

La majeure partie de l'Allemagne protestante, malgré ce grand nombre d'adhésions, ne demeura pas moins, ouvertement ou secrètement, hostile au Livre de la Concorde, et Andreæ passa sa vie en butte à la plus vive animosité de la part des diverses factions qui composaient l'église nouvelle. Il avait déjà été attaqué par les Mélanchthoniens de Wittemberg alors qu'il faisait signer sa Formule à Wurtemberg, ce dont il s'était vengé en accusant ses adversaires, devant leurs propres auditeurs, d'avoir *trahi la vérité;* et, comme sa prédication [2] avait provoqué des mouvements tumultueux parmi les étudiants dans l'enceinte même du temple [3], il s'était retiré de la métropole du Luthéranisme, en déclarant « qu'il y avait peu d'espoir à ce que les Wittembergeois *au front de prostitué* (Hurenstirne) s'amendassent jamais. » — L'année d'après, il dit, en parlant de l'électeur Palatin, qu'il n'avait pas tant

[1] Religionsakta. T. XXXV. Fasc. 3. n. 46.

[2] Le recteur de Strasbourg, Sturm, reprocha plus tard à Andreæ, à propos de ce prêche, d'y avoir eu principalement en vue d'attaquer ce cher Philippe Mélanchthon de regrettable mémoire, et de répandre la défaveur sur son glorieux nom. — Andreæ répondit à cela : que quand il se trouvait dans l'obligation de parler ou d'écrire contre Philippe, il en était plus peiné que s'il avait à s'attaquer contre son propre père, ainsi qu'il l'avait souvent montré à Wittemberg en parlant dans les temples au public, et à l'académie devant les professeurs; « mais que comme il était notoire que Philippe, au lieu de persévérer jusqu'à la fin dans la doctrine de Luther, s'en était, après la mort du réformateur, écarté dans plusieurs articles; et que non content de pervertir la jeunesse de la haute école, il avait fait tomber dans l'erreur des Églises et des contrées entières en dénaturant par sa philosophie la saine doctrine luthérienne, il avait cru de son devoir de prémunir le public contre l'enseignement impur et faux de ce dangereux docteur. » — Andreæ, gründl. Bericht vom Buc d. Concordien. Tübingen 1581. p. 34.

[3] Les princes de Saxe, le duc Casimir et Jean Ernest, écrivirent en 1579 à leur père : « Schmidelin (Andreæ) a dernièrement prêché à Wittemberg, et, comme il s'est donné carrière contre Philippe et ses ouvrages, il a été hué par ses auditeurs, dont un grand nombre se sont levés et sont sortis de l'église, de sorte qu'on craignit un instant une révolte.

à craindre l'inimitié du pape lui-même, que celle de ce prince sanguinaire; mais qu'il mettait sa confiance en Dieu, et qu'après tout il importait peu qu'il tombât sous les coups des Zwingliens ou des Papistes. « Les Zwingliens, dit-il ailleurs, sont les plus infâmes menteurs qu'il y ait sur terre, et peuvent, sous ce rappport, aller de pair avec Illyric et sa sequelle. On m'a tellement noirci dans l'opinion publique, qu'il n'est pas d'apologie qui puisse réparer le mal qu'on m'a fait. Je ne me décourage toutefois pas pour cela : les honnêtes gens me connaissent, et quant aux fripons, je tiens que leurs louanges me seraient moins honorables que leurs injures[1]. » — Andreæ avait, il est vrai, placé les Calvinistes de Heidelberg sur une même ligne avec les Ariens et les Mahométans[2], et, s'il faut les en croire, avait excité l'autorité civile à employer contre eux la force des armes, comme s'ils avaient été des Turcs, les traitant d'ennemis de l'Eglise et de traîtres à la patrie[3]. Pour les Mélanchthoniens, ils lui reprochaient d'avoir engagé les princes à jeter dans les fers et à expulser de leurs Etats quiconque désapprouvait ses conceptions fanatiques[4]. — L'électeur de Saxe, le plus puissant des protecteurs de l'Œuvre de Concorde, paraît lui-même avoir été plus d'une fois ébranlé dans sa confiance en Andreæ[5]; et l'année même de la publication

[1] Epp. ad Marbach. III, 374, 437, 446, 495, 508, 518.

[2] Bullinger écrivait, en 1574, à Ulmer de Schafhouse : Dominus condonet illis hanc insaniam et coerceat eos. Necessario respondebunt Heidelbergenses, quos Andreæ conjunxit cum Transylvanis et Polonis, Mahumedanicosque esse impudentissime mentitus est. — Cod. Poll. 170. b. f. 1.

[3] Zach. Ursinus écrivait en 1574 de Heidelberg à Bullinger de Zurich : Nota sunt vobis nova consilia Schmidlini, quibus nos Arianismi et Mahumedanismi accusat, classica canens adversus nos, quasi proditores et hostes Ecclesiæ et patriæ, et novos quosdam Turcas in media Germania exortos, armis opprimendos. — Cod. Poll. 170. b. f. 3.

[4] Georg Besserer, ex-prédicateur du margrave d'Anspach, écrivait en 1590, de Bâle à Meyer, bourguemestre de Schafhausen : Quid in extremo die respondebit Jacobus Andreæ, qui non tantum principibus suas fanaticas opiniones instillat, sed etiam iisdem persuadet, ut vinculis, carceribus, exiliis mulctent eos qui veritatem cœlestem profitentur et defendent? — Cod. Poll. 170. b. f. 241. b

[5] Dürnhofer mandant, en 1771, de Nuremberg à Walther, qu'à la suite d'un sermon tenu à Wittemberg par Polyc. Leyser, et dans lequel celui-ci avait chaudement défendu Andreæ, la foudre était tombée sur l'église, sur le presbytère et le couvent, ajoute : Hæc ubi in aulam Electoris Saxoniæ allata fuissent, aulicus concionator Mirus, vanus alioquin et inconstans apostata, et Jacobi Andreæ ju-

du *Livre*, c'est-à-dire en 1580, les jeunes ducs de Saxe mandaient à leur père : « que Vulcain (c'est ainsi qu'ils appelaient Andreæ par dérision) était devenu, à la cour aussi bien que dans le reste du pays, l'objet de la haine universelle, et ne parvenait à se soutenir que par l'excès même de son impudente audace; que son langage semblait indiquer chez lui une absence complète de bon sens, car il ne disait pas deux mots qui ne fussent ou une injure ou un mensonge ; qu'il niait ou renversait le lendemain ce qu'il avait affirmé ou édifié la veille; enfin qu'il accommodait sa doctrine et se dirigeait lui-même suivant les exigences de la cour, qui, d'après ses conseils, avait fait défendre, à la foire dernière, la vente de tous les ouvrages traitant de questions théologiques ou d'histoire contemporaine. » — Georges Lysthénius, prédicateur à la cour de Dresde, s'était, deux ans auparavant, exprimé en ces termes, dans une lettre à Chemnitz : « Vraiment Andreæ a de singulières prétentions! Il voudrait que l'organisation et la direction de toutes choses ne fussent confiées qu'à lui seul; il se montre hostile à tous les Luthériens sincères, et ne s'est, jusqu'à ce jour, fait accompagner dans ses inspections que de Calvinistes et autres mauvaises gens de cette espèce. Quiconque n'approuve point ses conceptions extravagantes, s'expose par cela même à l'animosité de sa haine [1]. » — Sa manière de procéder dans la Hesse le fit juger d'une manière analogue par le vieux Pistorius de Nidda. On ne saurait, dit Pistorius, dire ni écrire une parole, qu'il n'y trouve à reprendre et ne sache en faire un sujet de querelle [2]. » Le comte palatin Jean Casimir, dans une lettre au comte Wolf de Hohenlohe, s'exprime également, peu de temps avant la mort d'Andreæ, de cette manière sur son compte : « Tout le monde a pu voir le faste insolent que déploie ce docteur ; si l'Allemagne l'avait reconnu pour son pape, il ne pourrait faire d'autre sorte. Ce qui l'occupe

ratus hostis, publica concione in consilia et conatus ipsius, tecto tamen nomine, vehementissime est invectus. Elector etiam adeo terrore perculsus dicitur, ut præ animi inquietudine, quid agat nesciat, morosissime vero se erga omnes præstet, nec quemcunque libenter admittat aut audiat. — Cod. Poll. 170. b. f. 72.

[1] Müller, Staats-Kabinet. VIII, 333, 335. — Leuckfeld, Leben d. Heshusius. p. 127.

[2] Cod. Manh. 351. f. 126.

avant tout, c'est de faire adopter partout sa maudite doctrine sur l'omniprésence du vrai corps de Jésus-Christ, sur sa présence dans toutes les créatures, de sorte que quiconque ose s'y montrer contraire, est damné sans miséricorde[1]. » — Les théologiens de la Basse-Saxe le signalaient comme un homme fantasque, coiffé de l'ubiquité, et le haïssaient comme tel[2]. Le surintendant de Lubeck, Pouchenius, disait aussi, en 1577, avoir perdu confiance en Andreæ, et lui reprochait de devenir de plus en plus insupportable, depuis qu'il était à peu près l'unique juge de la doctrine. Les efforts d'Andreæ pour faire accorder à la doctrine de l'ubiquité une valeur symbolique furent un grand sujet de scandale pour le théologien de Lubeck, et lui firent déclarer qu'il ne voulait plus rien avoir affaire avec cet homme extravagant et vantard[3]. Daniel Hoffmann, surintendant et professeur à Helmstadt, enseignait, de son côté, que la doctrine de l'ubiquité était une œuvre damnable, une conception avortée du paganisme, quelque chose de monstrueux et d'effroyable que l'enfer seul pouvait avoir vomi sur la terre; que son défenseur et son patron, Jacob Andreæ, était un ennemi de Jésus-Christ; qu'il faussait et dénaturait toute la doctrine chrétienne, et que son Christ entier n'était qu'un faux Christ, c'est-à-dire l'Antechrist[4].

« Comment, disaient les Flacianiens, pourrait-il doter notre église d'une unité qui soit agréable à Dieu, celui qui est lui-même chancelant, impur, faux et séduit jusque dans les principes fondamentaux de la doctrine, comme c'est le cas du docteur Jacob, que nous voyons enfoncé, jusque par dessus les oreilles, dans les erreurs les plus dangereuses et les plus condamnables, à ce point qu'il nie que l'homme soit un être bon en lui-même, et que l'humaine nature ait été foncièrement corrompue par suite du péché de notre premier père. » L'exemple de Stoëssel et l'effrayant spectacle offert par ce docteur, auraient bien dû le porter à la repentance; car ce Stoëssel, qui, avec le docteur Jacob et plu-

[1] Büttinghausen, Beiträge II, 69.

[2] Neudecker, Neue Beitr. z. Reform. Gesch. II, 185.

[3] Leuckfeld Leben d. Heshusius, p. 127. — Stark, Lübeck'sche K. G. Beil. 499 ss.

[4] Unschuld. Nachr. 1716, p. 731.

sieurs autres, avait affligé les églises de la Thuringe en y introduisant la Synergie, en troublant les consciences des fidèles, en faisant renvoyer et conséquemment plonger dans la misère un grand nombre de ministres fidèles, avec leurs femmes et leurs enfants; ce Stoëssel, sur le point de comparaître au tribunal du souverain Juge, tomba dans le désespoir, fit entendre de terribles paroles, s'écria qu'ayant sciemment combattu la vérité divine, il était impossible qu'il participât à la grâce et ne fût point livré à la damnation éternelle, etc. Or Andreæ avait les mêmes reproches à se faire et de plus graves encore, sans compter que chez lui le péché était, non pas le résultat de la faiblesse, mais de la méchanceté, de l'ambition, du désir de s'exalter et d'obtenir dans les églises luthériennes l'autorité d'un pontife. « Ils ajoutaient que, sous le rapport de la doctrine, Andreæ était visiblement entaché de pélagianisme, d'erreurs et d'hérésies papistes, et, par-dessus le marché, plongé dans l'épicurisme et l'athéisme; qu'il n'était pas moins impur dans ses efforts pour établir son unité, laquelle pouvait conséquemment être considérée comme un édifice vermoulu, sans base ni consistance; que ce théologien superficiel et vaniteux, craignant qu'on ne condamnât ses fausses doctrines, ses mauvaises actions et les persécutions dont il avait été cause dans la Prusse, la Thuringe, la Franconie, à Ratisbonne, à Strasbourg, à Francfort, à Lindau et ailleurs, par ses équivoques, ses censures, ses écrits antichrétiens et ses lettres sanguinaires, faisait tout ce qu'il pouvait pour empêcher qu'on ne convoquât un synode général; que le génie du mal se servait de lui, de cet homme bavard, glorieux et cupide, pour éviter que les corruptèles ne fussent condamnées dans une assemblée générale; qu'il était chargé de faire croire au public, par ses paroles doucereuses, qu'après la mort de Luther tous les théologiens de la Confession d'Augsbourg étaient unis et d'accord sur les points fondamentaux de la doctrine, que leurs différends ne roulaient que sur des mots, et tenaient uniquement à ce que l'on ne se comprenait pas bien les uns les autres, etc.; que c'est pour cela qu'il cherchait à convaincre les princes et les seigneurs de la possibilité d'arriver à l'unité en établissant un chef, un chef qu'on choisirait sans doute sans

avoir égard à ses erreurs et aux actes de son intolérance à l'égard des serviteurs fidèles de Jésus-Christ, et une Formule de doctrine assez large pour que personne, pas même les sectaires les plus funestes à l'Eglise évangélique n'y trouvassent leur condamnation et celle de leurs ouvrages; que c'est ainsi que ce docteur comptait guérir les plaies de la société luthérienne, en en cicatrisant la surface, mais en laissant au fond la pourriture et la gangrène exercer librement leurs ravages; enfin que s'il se tenait si prudemment à la superficie et se gardait de nommer, encore moins de condamner les corruptélistes, c'était pour plaire au monde, pour n'indisposer personne, en un mot, pour se ménager les suffrages et la sympathie du public. » — « Il se montre d'ailleurs, disaient-ils plus loin, si favorable au pouvoir temporel, qu'il lui reconnaît jusqu'au droit de prescrire au pasteur la manière d'enseigner et de prêcher, et déclare mauvais citoyens tous ceux qui refusent de se soumettre à cette autorité. Et cette partialité en faveur des princes est fort accueillie par la plupart; car ce à quoi ces messieurs tiennent avant tout, c'est de pouvoir en toutes choses, dans les affaires temporelles aussi bien que dans les spirituelles, agir au gré de leurs caprices et suivant leur bon plaisir; aussi se montre-t-on généreux à ceux qui la partagent, et les tient-on pour des théologiens traitables et amis de la Concorde. » « Bref, ajoutaient-ils enfin, tous les efforts de ces prophètes et prédicateurs de Concorde ne tendent qu'à réaliser la prédiction de Luther, annonçant que bientôt on pourrait parcourir l'Allemagne dans tous les sens, sans trouver une seule église où l'on enseignât encore la doctrine pure, et que ce pays tout entier finirait par être envahi par l'athéisme et l'épicucuréisme le plus révoltant [1]. »

Cette manière de voir et de penser relativement à Andreæ était aussi celle de Mœrlin, d'Heshusius, et en général des théo-

[1] C'est ainsi que s'exprimaient Marc Volmar, pasteur à Michelhausen dans la Franconie, dans un écrit adressé au margrave Georges-Frédéric, et le prédicateur de la cour de Weimar, Irénée. (V. Volmarius : von neuen Samaritanischen Interim Andreæs. o. O. 1578. A. 3; A. 4; B. et s.; C. 4; P; P. 3; O. 4; R. 2; R. 4. p. 2.) Cet écrit, du reste, ne fut pas plus tôt publié, qu'on le mit à l'index et en défendit la vente. (Lang. Gesch. von Bayreuth. III, 378). Cela n'empêcha pas Volmar de reproduire, deux ans après, dans son *Offenen Briefe an doct. Jacob Andreæ*. o. O. 1580. B. 3. les mêmes accusations.

logiens qui tenaient le milieu entre les Synergistes et les Flacianiens [1]. L'évêque prussien Mœrlin mandait à son sujet à ceux de Brunswick, dont le prince était un des plus chauds partisans de l'Œuvre de Concorde, que c'était un homme fort dangereux, à qui bien certainement la vraie doctrine n'avait jamais été fort à cœur, et dont tout le zèle ne s'était employé qu'à faire confondre le mensonge avec l'erreur, la lumière avec les ténèbres, et Jésus-Christ avec Bélial. Mœrlin cite en outre l'incroyable légèreté dont Andreæ donna des preuves dans le débat osiandriste, la tentative qu'il fit, en 1557, à l'effet d'opérer un rapprochement entre les Luthériens et les Calvinistes, ainsi que sa médiation dans le débat synergiste de la Thuringe. « Je suis, dit Mœrlin, profondément peiné de voir comme ce dangereux homme s'est emparé de la confiance de notre pieux et excellent prince le duc Jules : cela ne peut manquer de nous être préjudiciable, et vous verrez que ce sera là le fléau dont le Ciel se servira pour châtier le monde. Que Dieu nous fasse la grâce de nous conserver inébranlables contre ces messagers de l'enfer et leurs funestes doctrines ! » — Le successeur de Mœrlin, Heshusius, voulut exiger d'Andreæ, « qui, antérieurement déjà, avait grossièrement erré dans plusieurs points et grandement scandalisé l'église de Dieu, » de faire publiquement amende honorable. « Personne, dit-il, ne verrait avec plus de plaisir que moi la concorde régner parmi les docteurs; mais pour le Samaritanisme d'Andreæ, qui n'est pas de taille, tant s'en faut, à imposer une Formule de Concorde à toute notre église, il m'inspire, je l'avoue, l'aversion la plus profonde. Si l'ancienne discipline était encore en vigueur, il n'est pas de doute que cet homme ne fût condamné à la pénitence ecclésiastique [2]. »

Andreæ finit par se brouiller jusqu'avec les théologiens qui lui avaient été associés pour la rédaction de sa Formule de Concorde. « Andreæ, écrivaient en 1580 les princes de Saxe, est aujourd'hui même en dissentiment avec Selnekker, qui naguère comptait au nombre de ses plus intimes amis. C'est

1 V. Volmar, Samaritanisches Interim. G. 3; J. 2; M. 4.

2 V. la Lettre de Mœrlin au pasteur Columbinus de Brunswick, dans la Bibliothèque danoise, v. 387. — Leuckfeld. a. a. O. p. 113.

vraiment une singulière affaire.» Selnekker lui-même écrivait, en 1581, « qu'Andreæ troublait l'Eglise et les écoles par son activité importune, et attristait le Saint-Esprit dans un grand nombre d'âmes pieuses. » La réunion de Berg avait également mis la désunion entre Andreæ et Chytræus, et ce désaccord s'était encore accru par suite de la rédaction de la Formule. «Il n'y a pas un mot dans ce livre, disait ce dernier, qui soit sorti de ma plume ; car, de tout ce que j'ai dit ou écrit, il n'est rien qui ait eu le bonheur d'agréer à Andreæ, ce maître vétilleur. On ne peut donc me compter au nombre des auteurs de cet ouvrage. » Chemnitz aussi fut un de ceux avec lesquels Andreæ se brouilla dans la réunion de Berg, ainsi qu'André Muskulus, qui se prit de querelle avec lui et ses collaborateurs dès leur première entrevue à cette assemblée, et ne se montra non plus, conséquemment, guère favorable à la Formule de Concorde [1].

On n'avait d'ailleurs pas grande confiance, nulle part, dans la pureté des motifs qui portaient Andreæ à montrer tant de tenacité dans la poursuite de son ingrate et pénible entreprise. « Il y a quelques années, disait Polycarpe Leysser en 1605, on citait partout Andreæ, Chemnitz et Chytræus comme des hommes jouissant de grandes richesses ; et cependant leur fortune est fort médiocre, si on la compare avec leurs travaux et la peine qu'ils se donnent [2]. » C'était surtout à Andreæ que les Mélanchthoniens et les Calvinistes reprochaient de n'avoir eu en vue, dans cette affaire, que les profits qu'il en retirait. « Andreæ, disaient en 1571 les théologiens du Palatinat supérieur, trouvant dans son travail pour établir la Concorde la double occasion d'illustrer son nom et de s'enrichir, il n'est pas surprenant qu'il y déploie tant de zèle [3]. » En 1577, Walther mandait au théologien de Schaffouse Ulmer, que la jactance d'Andreæ et les riches émoluments qu'il recevait de

[1] Müller, Eroeffn. Staats-Kabinet. VIII, 335. — Leuckfeld, Gesch. d. Stifts Gandersheim. p. 323. — Schützii vita Chytræi. II, 536, 405. — Rehtmeyer, Braunschweig. K. H. III, 476 ss.

[2] V. Patriot. Archiv. de Moser. II, 228.

[3] Cod. Germ. 1317, f. 420.— Le recteur Jean Sturm, de Strasbourg, recueillit plus tard tous ces griefs dans son écrit intitulé : *Kurze Schriftliche Verantwortung*, auquel Andreæ répondit par la publication du *Gründlichen Bericht*, v. p. 2 et 82.

l'électeur de Saxe avaient excité l'envie de ses collègues, qui lui reprochaient en conséquence publiquement d'être ambitieux, menteur et vantard[1]. — Et ces reproches n'étaient pas les seuls qu'on lui faisait ; André de Meyendorf, qui, ainsi que beaucoup d'autres gentilshommes, avait d'abord été un de ses partisans, disait de lui, après l'avoir pendant quelque temps possédé dans son château[2], où il avait eu l'occasion de prendre une connaissance plus exacte de son caractère : « Ce qui lui tient à cœur à cet excellent homme, c'est la paix charnelle, c'est de pouvoir se faire voiturer par le pays avec le faste d'un prélat[3], et de se faire accueillir partout avec les honneurs, aussi lucratifs que flatteurs pour sa vanité, qui selon lui ne peuvent manquer d'être rendus à l'auteur de la Concorde. » Le même de Meyendorf le traite encore, en 1580, de « père Ischariot, cet ami de la pièce ronde, qui nuit bien

[1] Accedit inter ipsum et Saxones jam accensa æmulatio. Quia enim ille pollicitus est, se intra anni spatium Calvinistas omnes eliminare velle, et eo nomine stipendium annuum 1000 thalerorum a principe accipit, collegæ invidia moti illum publice traducunt, et hominem ambitiosum, vanum et mendacem esse dictitant. — Le même au même, 1578 : Jacobus Andreæ Tubingam rediisse dicitur uxoris eo deducendæ prætextu. Quid hoc portentat nescio. Fortassis thaleros, quos apud Saxones collegit, in tutum locum deportare voluit. Cod. Poll. 170. b. f. 54. 134.

[2] Chemnitz observe, dans son Geschichtskalender zu dem J. 1569, qu'André de Meyendorf se plaignit un soir à lui de ce que J. Andreæ s'était conduit, dans sa propre maison, à son égard comme le vieil Adam, et avait voulu interdire aux laïques de prendre part aux disputes religieuses sous prétexte qu'elles ne concernaient que les pasteurs, qui étaient seuls payés pour s'en occuper. Cod. Germ. 4107. f. 3.

[3] On lui fit un jour en face, à Berlin, un reproche analogue : « Jacob Andreæ étant un jour en visite près de l'électeur du Brandebourg Jean Georges, et ayant été retenu à dîner par ce prince, fut placé à table à côté du célèbre philosophe et alchimiste Thürnhæuser, qu'il ne connaissait pas personnellement. Quand il sut quel était son voisin, et qu'il lui eut témoigné sa joie de se trouver en sa société, il lui demanda la permission de lui adresser une question ; ce qu'ayant obtenu : « Est-il donc vrai, lui dit-il, que vous ayez à votre service un *esprit familier* ? » Thürnhæuser, d'abord interdit et comme honteux de cette question, réfléchit quelques instants, puis répondit qu'on lui avait dit la vérité. Sur quoi Jacob Andreæ ayant demandé de nouveau s'il était possible de voir *cet esprit*. Thürnhæuser fit derechef une réponse affirmative, mais ajouta qu'ayant été chargé par lui d'une commission, il était absent pour le moment. « Et de quelle commission, s'écria Andreæ, l'avez-vous chargé, s'il vous plaît ? — Je l'ai chargé, reprit le savant, de voir s'il ne trouverait pas quelque part un cafard plus orgueilleux que vous, et, comme il est vraisemblable qu'il échouera dans ses recherches, je ne pense pas qu'il revienne et que je le revoie jamais. » — Annotavit ex relatione aliorum Andreas Pilger. — Cod. Manh. 351. f. 269.

plus à l'Œuvre de la Concorde qu'il ne lui est utile, » et ajoute à son sujet : « En somme, il est et ce sera jusqu'à la fin le vieux Jacot ; c'est pourquoi suivons-le dans le sein d'Abraham ou bien dans la Souabe, *quia est alter Davus, qui omnia perturbat, ex falsis præsuppositis scienter facit falsas consequentias*, ce qui ne l'empêche pas d'embabouiner les gens[1] ! » D'autres lui reprochaient de causer du scandale par ses excès dans les cabarets[2], d'être un ivrogne, et d'avoir, par exemple, lui troisième, bu trente-six pintes de vin dans une seule soirée[3]. Le bruit se répandit enfin qu'il avait été surpris en adultère avec sa servante, et avait pour ce motif perdu les bonnes grâces du duc de Wurtemberg[4].

La mort, qui le frappa en 1590, put seule mettre un terme à ses tribulations. Le jugement qu'on peut porter de cet homme si diversement décrié, si l'on peut dire, c'est qu'il ne

[1] Rehtmeyer. III, 329 ; Beil. 162. — Leuckfeld, Antiquitates Gröningenses. Beil. p. 24

[2] Walther mandait, le 26 août 1580, à Ulmer : Est non tam admiratione, quam lacrymis digna hæc principum amentia, qui in re tam gravi et periculosa se ab eo — Elyma Tubingensi — gubernari sinunt, in quo nullum exstat viri boni, nedum gravitatis theologicæ indicium. Mira ad me Norimberga scribuntur, illum toto itinere, quo ex Misnia ad Palatinum Electorem contendit, ut ei subscriptionem et publicationem fatalis illius libri persuaderet, ita se gessisse, ut omnium testimonio qui ipsum comitati vel subsecuti sunt, vel casu in eum inciderunt in hospitiis, scurra potius aut sannio, quam theologus videri potuerit, tam petulans, tam obscœnus, tam temulentus, mordax et contumeliosus in omnes fuit, ut omnibus bonis et honestis molestus et intolerabilis visus est. — Cod. Poll 170. b. f. 165.

[3] Franc. et Joh. Hotomanorum et claror. viror. ad eos epp. Amstelod. 1700. p. 129.

[4] Lavaterus Zanchio : Schmidlinum, vel si mavis Fabrum, fertur apud nos, in adulterio cum ancilla deprehensum, magnum odium apud optimum principem Würtembergensem incurrisse, cui hactenus gratissimus fuit propter nescio quem zelum in oppugnandis Zwinglianis. Scripsit quidam apud nos, cum primum audivisset hunc rumorem, versiculos in ejus laudem, quos subjiciam, ut quam malum sit hoc hominum genus, de poëtis loquor, intelligas, si nescis :

In Jacobum Andream Schmidlinum Ubiquitarium.

Corpus ubique docet Faber esse, locoque teneri
  Pernegat : hæc illi gloria sola placet.
Ergo ne proprium thalamo concluderet uno
  Corpus, in ancillæ dormit et ille sinu.
Gloria parta Fabro est, jam victor ubique triumphat,
  Nunc et adulter erit, turpis ubique Faber.

Zanchii epp. p. 401

fut ni meilleur ni pire que la plupart de ses collègues, et que les vues et les intentions des autres auteurs de la Formule de Concorde devinrent suspectes de la même manière et au même titre que les siennes.

XIV.

ANDRÉ MUSKULUS ET LES PRÉDICATIONS DIABOLIQUES.

André Muskulus, né à Schneeberg trois ans après la levée de boucliers de Luther, quitta, en 1542, Wittemberg pour s'établir en qualité de prédicateur à Francfort-sur-l'Oder, où la Réforme venait seulement d'avoir le dessus, et où l'un des réformateurs, Ludecke, avait été nommé pasteur de la nouvelle église. Il ne s'était guère passé que quatre ans depuis son arrivée dans cette ville, et déjà le désaccord s'était mis entre lui et le pasteur. Mélanchthon, qui écrivit à ce sujet au jeune prédicateur, lui exprime la peine qu'il en ressentait, et lui fait observer que l'évêque de lebus, au contraire, ne se posséderait pas de joie, quand il saurait que Muskulus reprochait à la plupart des prédicateurs Luthériens de l'époque d'enseigner des principes erronés touchant la pénitence. Muskulus avait également accusé le corps des prédicateurs et des docteurs de la nouvelle église, d'avoir entièrement renoncé à la doctrine de la nécessité et de l'utilité du jeûne, de ne plus la prêcher à leurs auditeurs, et d'être conséquemment pires que des idolâtres; ce qui ne déplut pas moins à Mélanchthon, et lui fit penser que Muskulus partageait la manière de voir de son beau-frère. Le pasteur Ludecke étant mort peu de temps après, Muskulus, qui était déjà professeur de théologie à l'Université, fut nommé son successeur. En 1552, il eut, avec son collègue Stankarus sur la question du rapport des deux natures dans Jésus-Christ, un nouveau différend, dans lequel fut enveloppé Mélanchthon lui-même, et qui reçut un nouveau degré de vivacité de la publication d'un

ouvrage de Muskulus où il prenait la défense de la *nécessité stoïque*, c'est-à-dire la doctrine luthérienne sur l'esclavage de la volonté [1].

Cette dispute s'échauffa davantage encore par l'arrivée d'Abdias Prætorius, professeur de théologie à Francfort et Mélanchthonien décidé. Ce professeur avait déjà antérieurement, à Magdebourg, été en butte à l'animosité des Luthériens rigoureux, jusque là qu'il s'était vu dans la nécessité de changer son nom de Gottschalk *, qui prêtait trop aux jeux de mots moqueurs de ses adversaires, contre celui d'Abdias, et que, non content de lui adresser le reproche qu'on avait l'habitude de faire aux Mélanchthoniens, celui de considérer l'Evangile comme une simple exhortation à la pénitence, on l'accusa de ne pas attacher d'importance à la Cène. « Pendant tout le temps qu'il a passé parmi nous, dit Gallus, il ne s'est pas contenté de ne jamais communier lui-même, il s'est encore fait remplacer par un de ses confrères, toutes les fois que c'était son tour de distribuer, comme pasteur officiant, la communion aux fidèles [2]. » — Prætorius avoua plus tard lui-même qu'il n'était pas possible qu'un Philippiste comme lui et un Antiphilippiste comme Muskulus pussent vivre en bonne intelligence; et en effet, la paix ne dura que peu de mois. L'avis de Mélanchthon sur les déchirements intérieurs de l'église protestante, qui avait été signé par les princes réunis en 1558 à Francfort, excita, par ses équivoques, le mécontentement de Muskulus et en général de tous les Luthériens rigoureux. Les coups dirigés contre le réformateur de Wittemberg retombaient d'ailleurs directement sur les épaules de son disciple de Francfort; et, ce qui d'abord les provoqua, ce fut cette question soulevée par les débats du Majorisme, à savoir si, après la condamnation de la doctrine de la nécessité des bonnes œuvres pour le salut, il pouvait encore être permis de dire, d'une manière générale, que la nouvelle obéissance ou les bonnes œuvres sont nécessaires au chrétien. Prætorius fit à cette question une réponse affirmative, ce que Muskulus re-

[1] Corp. Ref. VI, 105—111; VIII, 68, 169. — [2] Cod. Germ. 1322. f. 475.

* *Goth*, en allemand, signifie Dieu; et *schalk*, fourbe, fripon : en ne considérant que la consonnance, *Gottschalk* ferait donc fripon de Dieu.

(*Note du Trad.*).

garda comme un amoindrissement des consolations évangéliques et une grave déviation à la pure doctrine luthérienne. Muskulus, au rapport de Prætorius, ne ménagea son collègue philippiste ni dans sa prédication au temple, ni dans ses conversations au cabaret, et osa même un jour prononcer en chaire, d'une voix haute et d'un ton solennel, les paroles suivantes : « Ils sont damnés ceux qui enseignent que la nouvelle obéissance est nécessaire. Cette doctrine est fausse ; le mot « falloir » est de trop ; et si vous modifiez la proposition en disant que la nouvelle obéissance est nécessaire, sans l'être pour le salut, je répondrai que l'un vaut l'autre. » L'Université fit d'inutiles efforts pour rétablir la concorde entre les deux partis : Muskulus ne cessa de signaler son adversaire comme un séducteur de la jeunesse, jusqu'à ce que le prince fit publier la défense d'attaquer la *nouvelle obéissance*, dans le cas où l'on se bornerait à dire qu'elle est nécessaire pour honorer Dieu, pour servir le prochain et manifester sa foi. Muskulus, tenu en bride de ce côté, s'attaqua dès lors à la doctrine depuis longtemps controversée de Mélanchthon sur les trois parties de la pénitence ou de la conversion, telle qu'elle se trouve expliquée dans l'*Examen* de Philippe : il la qualifia d'hérésie diabolique, et saisit cette occasion pour accabler de nouveau son adversaire Prætorius « sous un déluge de sarcasmes, de moqueries et d'injures. » Il alla même jusqu'à publier contre lui des libelles, dans lesquels il le signalait comme un homme qui ne manquerait pas, si l'autorité n'y mettait obstacle, d'affliger l'Eglise et l'Université de Francfort par de nouveaux blasphèmes. La dispute se poursuivit ainsi pendant cinq ans : on continua d'édifier le public sur le compte de Prætorius, et de se livrer à son sujet « à toutes sortes de mensonges, de jongleries et de plaisanteries pendables. » Dans certains lieux l'on disait : Muskulus n'avait d'abord fait qu'extravaguer; aujourd'hui le voilà complétement fou, fou à lier. « Mon adversaire, s'écriait d'autre part Prætorius, traite Mélanchthon, à cause de sa doctrine sur la nouvelle obéissance, de théologien philosophique, d'écrivain sans sel, de professeur insipide et de patriarche de toutes les hérésies. Pendant qu'il vivait encore, on ne croyait pouvoir lui adresser d'assez douces paroles, ni se montrer assez humble, assez respectueux à

son égard; mais aujourd'hui qu'il n'est plus, on le traite à peu près comme Hector abattu fut traité par les brigands qui, pendant sa vie, n'auraient pas même soutenu son regard [1]. »

Les partisans de Prætorius firent payer cher à Muskulus ses attaques contre son adversaire : ils l'accusèrent d'avoir enseigné, comme les Antinomiens, « que le soin de faire observer le Décalogue appartient au magistrat civil et non au ministre de l'Evangile, et que tous ceux qui s'appuyaient sur l'enseignement mosaïque étaient damnables et damnés sans miséricorde, etc. » Prætorius avouait cependant lui-même que quelques-unes de ces propositions se trouvaient réellement dans plusieurs endroits des écrits de Luther [2]. — A Wittemberg, ces opinions de Muskulus devinrent des sujets de discussions académiques; et Eber dit un jour publiquement à un jeune maître ès-art, qu'il n'avait pu lire sa thèse sur les assertions du réformateur du Brandebourg sans être saisi d'horreur et sans verser un torrent de larmes, et que ce n'était qu'avec peine qu'il avait repris son sang-froid, tellement l'audacieuse impudence de cet homme, qui osait souiller Mélanchthon de sa bave et représenter Luther comme le patron des Antinomiens, l'avait pénétré de douleur. Eber vit également dans ce fait un symptôme de l'approche de la fin des temps, et de la folie qui, suivant les anciennes prédictions, doit accompagner la décrépitude du monde [3].

Pour mettre le comble à l'anarchie des intelligences, à ces querelles vint encore s'ajouter le débat sur la Cène. Muskulus, ainsi qu'un grand nombre d'autres Luthériens, refusait d'admettre, avec les Mélanchthoniens, que le corps de Jésus-Christ ne soit présent dans l'Eucharistie que dans le moment de la communion; soutenait, au contraire, la parfaite convenance du culte rendu au Sauveur dans le sacrement de l'autel, ce qui aux yeux des Philippistes passait pour une abomination de l'idolâtrie; et déclarait sacramentaires et calvinistes tous ceux qui professaient une opi-

[1] Abdias Prætorius, Endlicher Bericht von seiner Lehre in d. Artikeln, darin er von Andreas Muskulus auf's heftigste angefochten wird. o. O. 1563. X. 8; A. 5; p. 3, 4, 7, 14, 20, 23, 318 ss. 323.

[2] A. a. O. 170 et s.

[3] Eusebii Menii oratio de vita Jac. Milichii. Witeb. 1562. C. 5; C. 3.

nion différente, les vouant à la damnation éternelle, et leur interdisant l'exercice des droits que l'Église a coutume de retirer aux hérétiques, de sorte que Prætorius et ses adhérents ne purent ni baptiser ni tenir non plus eux-mêmes personne sur les fonts de baptême[1].

Pendant ce temps, la population de Francfort s'était partagée en deux partis : du côté du chef mélanchthonien, qui passait pour un des humanistes les plus distingués de l'époque, s'étaient rangés le corps des professeurs et les étudiants, tandis que sous la bannière des Muskulistes marchait toute la grande masse du peuple. Comme l'Électeur comptait lui-même parmi les plus chauds partisans de Muskulus, les plaintes réitérées du conseil contre ce pasteur demeurèrent sans effet. Le prince finit même par ordonner l'arrestation de Prætorius[2], qui, « pour se soustraire au danger qui meçait sa vie aussi bien que sa liberté[3], » comme il le dit lui-même, se hâta de se réfugier à Wittemberg. Les deux factions, cependant, prirent chaudement fait et cause pour leurs chefs respectifs : la lutte commença à coups de plumes, par des libelles et des pasquinades, et se continua bientôt à coups de poings et les armes à la main. Les choses en vinrent même jusque là, que les bourgeois firent avancer le canon contre leurs adversaires en théologie, et les forcèrent ainsi à la retraite. Muskulus demeura maître du champ de bataille, tandis que l'Université, privée de la plupart de ses professeurs et de ses élèves, devint presque entièrement déserte[4].

Parmi les partisans les plus influents de Prætorius se trouvait Georges Buchholzer[5], doyen à Berlin. L'Électeur l'avait

[1] A. a. O. p. 29. 188.

[2] Paul Eber mandait, en février 1563, à Camerarius : M. Godeschalcus Prætorius, qui aliquot annos fideliter laboravit in Academia Francofordiana, nunc recens inde egressus apud nos quasi exulat, metu mandati, quo Marchio Elector jussit, ipsum aresto alligari, eo quod se opposuit D. Musculo defendenti publico scripto hanc propositionem, novam obedientiam in renatis nequaquam necessariam esse, sed liberam et ad placitum fidei arbitrariam. Ita exhauriuntur et vastantur quasi scholæ variis occasionibus. — Cod. Manh. 357. n. 207.

[3] V. Eudlicher Bericht des Prætorius. p. 190, 383.

[4] Leutingeri opp. p. 502 ss. — Becmanni notitia univers. Francof. p. 277.

[5] Buchholzer aussi fit, dans l'exercice de ses fonctions, une si triste expérience que, dans une lettre au directeur des frères de la Bohême, il ne craint pas de se plaindre de la situation misérable de l'église protestante, qui, dit-il, est comme

protégé contre son collègue Agricola, qui, à la suite d'une discussion sur la doctrine de la Justification, s'était avisé de le frapper publiquement d'anathème, mais lui avait ensuite retiré ses bonnes grâces et fait éprouver les effets de son ressentiment, ayant appris qu'il approuvait la doctrine de Prætorius sur la nécessité de la *nouvelle obéissance*. Le même Électeur, ayant, en 1563, réuni les principaux fonctionnaires publics et les pasteurs, afin de leur donner lecture de son testament, leur fit en même temps l'exposé de sa manière de voir sur la Justification, déclara la doctrine de Muskulus la seule véritable et orthodoxe, puis s'éleva contre Buchholzer, lui reprocha son changement d'opinion, et l'accusa de s'être laissé séduire par Prætorius. Il ajouta que si Luther pouvait renaître à la vie, il exterminerait les Mélanchthoniens à coups de massue; puis, après un court avertissement à l'adresse de l'inconstant doyen, il termina par ces mots : « Pour moi, monsieur Georges, je resterai fidèle à la doctrine de Muskulus. Je prie Dieu de vouloir bien, après ma mort, recevoir mon âme et envoyer la vôtre au diable avec votre doctrine gottschalkienne. » Buchholzer fut tellement affecté de ces paroles, qu'il tomba malade, eut une attaque d'apoplexie, et mourut peu de temps après[1].

Muskulus, ainsi que la plupart des théologiens et des prédicateurs luthériens, regardait Mélanchthon comme un falsificateur de la pure doctrine et le plus dangereux des ennemis de l'Église luthérienne. Il poussait si loin la haine contre ce réformateur, qu'au synode de Herzberg, où l'on proposa la Formule de Concorde, il demanda qu'on fît exhumer ses res-

une étable à moutons, sans porte, sans serrures ni verroux. « Tout ce que nous disons est absolument perdu : c'est comme si nous parlions à des bûches, à des rochers, à des sourds ou à des morts. Si nous continuons, c'est dans l'espoir que Dieu, par la vertu mystérieuse de son esprit et de sa parole, et aussi par les souffrances et les punitions, changera, çà et là, quelque Saul en Paul, et se préparera de la sorte quelques vases de miséricorde. Si cela ne devait arriver, nous pourrions nous attendre à finir comme Sodome et Gomorrhe. » Le passage latin se trouve en tête du théolog. Bedenken Uber den Entwurf von der Vereinigung der protestantischen Kirchen. Iena 1722.

[1] Geppert Chronik von Berlin. I, 57. — Müller u. Küster : altes u. neues Berlin. I, 298.

tes, afin de les livrer aux flammes avec ses écrits[1]. Il s'était, par son zèle pour la pure doctrine, fait une grande réputation parmi les Luthériens rigides, et, par ses luttes contre les Mélanchthoniens, avait mérité d'être mis au nombre des six théologiens chargés de la rédaction du Livre de Concorde. Ce cercle restreint d'hommes de son propre parti ne fut toutefois pas lui-même entièrement exempt, tant s'en faut, de dissentiments et de querelles. Greser, par exemple, rapporte que, dans l'assemblée qui en 1577 se tint à Dresde, « Satan fit aussi des siennes, et essaya d'exciter des querelles à l'aide de quelques perturbateurs, si bien que le docteur Muskulus se leva et menaça de se retirer; mais qu'on coupa court à la querelle, et qu'ensuite on supplia Muskulus de renoncer à son projet[2]. » — On prétend que ce ministre montra pareillement du mécontentement au sujet de quelques-uns des articles du Livre de Concorde; mais que sa mort, qui eut lieu en 1581, vint mettre fin à ses dispositions querelleuses.

Muskulus, qui avait déjà, dans les derniers temps de la vie de Mélanchthon (1556), commencé de dépeindre à ses coréligionnaires le déplorable état de la nouvelle église, continua de faire ainsi pendant les vingt années qui suivirent. S'il était pour lui une chose parfaitement établie et contre laquelle ne pouvait s'élever de doute, c'était que, depuis les Apôtres, jamais, chez aucun peuple, la sainte Parole n'avait été enseignée et prêchée si claire et si pure que dans les années qui venaient de s'écouler et chez les Allemands; et qu'aucun pays n'avait été, de la part du ciel, l'objet d'autant de dons et de faveurs que l'Allemagne, « jusque là que, depuis les quarante ou cinquante années qui s'étaient passées depuis la Réforme, ce pays n'avait pas été moins favorisé que le paradis terrestre. » Et cependant, relativement à la conduite que tenaient ses compatriotes après avoir reçu l'inappréciable trésor du nouvel Evangile, il ne craignait pas de faire cet aveu : « Tous aujourd'hui se font gloire de possé-

[1] V. la Lettre de Franzius, plus tard professeur à Wittemberg, à son ami Schaller, 1578, dans l'ouvrage de Riederer intitulé : *Nachrichten zur Kirchen*, etc. Gesch. I, 366.

[2] Greser : Hist. u. Beschreib. seines Lebens durch ihn selbst. Dresden 1584. M. 4.

der l'Evangile et se réjouissent d'avoir été délivrés des abominations du papisme; chacun aussi discute et dispute sur la doctrine, comme si réellement il y attachait de l'importance : malheureusement tout cet enthousiasme, tout ce beau zèle n'est que mousse, ombre, faux semblant, apparence, car il ne s'y trouve au fond ni force, ni sève, et il n'en résulte ni œuvres, ni faits louables quelconques. »—Et plus loin : « Il est inutile de se mettre en frais pour démontrer que nous vivons dans le siècle dont il a été prédit, que la plupart des hommes ne s'y serviraient de l'Evangile que pour couvrir leurs turpitudes, et ne verraient dans la liberté chrétienne qu'un moyen de satisfaire librement leurs inclinations pérverses, professant que dès lors qu'on est évangélique, on n'a rien de plus à faire, que Dieu est bon et miséricordieux, que la foi seule peut sauver sans que les œuvres y fassent rien : ce que nous avons incessamment sous les yeux, le manque de charité, la frivolité, la grossièreté, l'extrême malice et la sécurité des hommes qui se disent évangéliques et luthériens, ne le met que trop en lumière. Il est évident pour tout le monde, plus évident que ne le voudraient les cœurs honnêtes, que presque tous viennent s'asseoir au banquet sans s'en être rendus dignes, qu'on ne se sert de la Parole divine que dans l'intérêt de la licence, et qu'on semble enfin n'avoir d'autre but que de discréditer le saint Evangile. » — « Tous, continue Muskulus, se récrient contre la malice et la sécurité du siècle : c'est l'histoire de la pelle qui se moque du fourgon (aber ein Esel heisse den andern einen Sacktræger). Encore si l'on se bornait à dédaigner l'Evangile et à ne point s'y attacher de cœur, cela se pourrait tolérer peut-être; mais ce qu'il y a d'effroyable, et ce qui ne peut manquer de causer la ruine de l'Allemagne, c'est qu'on ne fait servir ce cher Evangile qu'à sanctionner l'impénitence, la vie licencieuse, de telle sorte que nos adversaires se croient autorisés à soutenir qu'une doctrine qui produit de telles mœurs ne saurait être d'origine divine. » Il ajoute qu'il est difficile de comprendre que la malice pût être poussée plus loin; que pour que les choses devinssent pires, il faudrait que les hommes achevassent de se transformer en démons; que la plupart des Luthériens étaient devenus des épicuriens, de vrais pourceaux, ne croyant ni à Dieu ni au Diable, et n'en

voulant pas moins être estimés bons évangéliques et bons luthériens ; qu'on ne pouvait douter que le péché n'eût cessé d'être considéré comme tel ; que le vice n'était pas moins estimé que la vertu ; que de se livrer à la goinfrerie, à l'ivrognerie, à la paillardise, au vol, à l'avarice, etc., c'était agir en véritable évangélique ; et que l'Evangile, enfin, ne semblait plus avoir d'autre utilité que celle de servir de voile à la malice, au péché, à toutes les espèces de turpitudes.

« S'il est vrai qu'il existe encore d'autres peuples chez lesquels on ait vu la corruption s'élever à un haut degré, il nous faut avouer, cependant, qu'il n'est nulle *part d'aussi mauvaises gens, des gens qui davantage foulent aux pieds la religion, la discipline et l'honneur, que chez ceux qui se vantent de posséder le saint Evangile.* Plût à Dieu que les reproches que je leur fais fussent l'effet d'une exagération de ma part! Malheureusement j'ai acquis la certitude que la méchanceté et l'immoralité ont chez nous dépassé tout ce qu'il est possible d'imaginer et d'exprimer en paroles. — Pour faire comprendre en peu de mots ce que j'en pense, voilà ce que je dirai : *Voulez-vous voir réunie une grande masse de mauvais drôles, de gens grossiers et impénitents, de fripons, d'usuriers, d'accapareurs? allez dans une des villes où l'on prêche l'Evangile; vous y trouverez de quoi vous satisfaire.* — Je le dis et le répète, car c'est une triste vérité : que vous visitiez tous les pays et les peuples les plus mal famés, les Juifs, les Turcs et les idolâtres, vous ne trouverez nulle part une race d'hommes qui soit plus indisciplinée, chez laquelle on voie moins de vertu, moins d'honnêteté, et où l'on ait plus complètement perdu le sentiment du bien et du mal, que chez les Evangéliques, qui vraiment ont le diable au corps. — *Désirez-vous voir toute une population d'hommes impudents, grossiers et indisciplinés, chez lesquels ne se trouve plus ni décence, ni honnêteté, ni charité, ni bonne foi, ni la moindre distinction du bien et du mal, du vice et de la vertu? allez en Allemagne.* Il faut donc qu'après avoir été prêché à ces pourceaux, l'Évangile de Jésus-Christ soit par eux foulé aux pieds, et porte la honte et la responsabilité de toutes leurs turpitudes! — Un peuple plus corrompu, plus enraciné dans le mal, plus chargé d'iniquités que le peuple allemand, non jamais il ne s'en vit depuis le commencement du monde! Et plus Dieu nous prodigue ses grâces, plus nous devenons mauvais, quoi que puissent dire et faire le pasteur et Dieu lui-même. — Que si, révoquant en doute la vérité des reproches que j'adresse à nos évangéliques allemands, on prétendait que nous ne sommes pas aussi impudents, aussi

contempteurs de la sainte Parole que les ministres le veulent bien dire; qu'on se donne la peine de se considérer soi-même, dans les différentes classes de la société, dans les hautes comme dans les inférieures, et l'on verra que nous n'avons rien dit qui ne soit parfaitement exact[1]. »

Muskulus ne pouvait non plus refuser de reconnaître la grande supériorité qu'avaient sur les Protestants les Catholiques de tous les temps, aussi bien ceux de son époque, que ceux qui avaient vécu immédiatement avant la Réforme. Il savait parfaitement « que ces excellents ancêtres (les ancêtres catholiques des Luthériens ses contemporains), s'étaient montrés fort préoccupés de la vie future, et qu'il n'était rien, ni mortifications, ni jeûne, ni prières, ni aumônes, ni fondations pieuses, qu'ils ne fussent disposés à s'imposer pour se mettre à couvert des vengeances célestes. » Et, cependant, ces bons et pieux ancêtres ne connaissaient point la voie qui conduit au ciel; et les Luthériens, qu'on avait placés dans cette voie, et qui la voyaient large et grande ouverte sous leur pas, Muskulus était forcé d'avouer qu'ils montraient pour l'Evangile, le sacrement et la doctrine de la pénitence, autant de dégoût qu'on en peut montrer pour la chose la plus vile; qu'ils ne s'occupaient ni de Dieu ni du diable, et ne se souciaient non plus du ciel que de l'enfer. « Notre Allemagne en un mot, dit-il, n'est plus habitée que par des pourceaux ; c'est donc tout ce que Jésus-Christ y trouvera quand il redescendra sur la terre. Nous avons changé jusqu'à nos dispositions naturelles, jusqu'à notre nature; aussi sommes-nous humains, bienveillants, charitables, les uns envers les autres, à peu près autant que dans les bois le sont les bêtes fauves. Personne ne s'intéresse plus au prochain ; chacun n'aime que soi et ne compte que sur soi, et l'on peut douter qu'il y ait encore en nous une seule goutte de sang vraiment humain : et cependant nous sommes tous de bons évangéliques, quoi qu'en puissent dire nos détracteurs! Il est fâcheux que jamais, depuis qu'il y a des tribunaux,

[1] A. Muskulus v. d. verdammlichen Missverstand des jetzt gepredigten Evangelii. Frankf. a. O. 1568. F. 8 ; A. 8 ; H ; Vorr. f. 8 ; D. 2, 6. — Warnung u. Ermahnung wider die gräuliche Sicherheit, du même. Frankf. a. O. 1558. K ; C. — Prophezeiung Christi v. d. zunahenden Unglück über Deutschland, du même. Erfurt 1557. F. 4; A. 4.—Vom gottseligen Leben und Ende. Frankf. a. O. 1580. C. 6.

les juges n'aient eu tant à faire que sous le régne de l'Evangile. » — « Pendant que nous étions encore sous la domination du diable et de son vicaire de Rome, les bourgeois et les gens de la campagne vivaient du moins d'une manière convenable et décente : on se contentait alors de ce qui est honnête, et chacun exerçait son trafic sans tromper ni surfaire. Mais dès que Luther se fut mis à prêcher et à écrire, il se fit partout un fracas, comme si tout le monde, grands et petits, eût pris la fête au sérieux et se fût disposé à y prendre part. Cependant, à peine a-t-on commencé, que déjà le paysan se ravise et se montre plus madré, plus habile à tromper le prochain que ne l'était autrefois le plus adroit bourgeois à gérer ses affaires, ou le marchand le plus expert à subtiliser l'acheteur, tandis que la prière est entièrement négligée, sinon tout-à-fait oubliée. Le bourgeois, de son côté, n'en use non plus guère mieux : que le pasteur prêche, confesse, distribue le sacrement, il s'en embarrasse peu; le soin de ses intérêts matériels, et, pour cela, le moyen d'exploiter, de pressurer, de subtiliser le prochain, voilà ce qui l'occupe. Les artisans et les marchands, sous le voile de l'Évangile, n'ont songé qu'à se procurer la liberté de tout oser et de tout faire. Autrefois ils exerçaient leurs industries avec honneur et probité; mais à peine furent-ils devenus évangéliques, qu'ils se conduisirent pis que des hommes de finance, des agioteurs, des usuriers et des juifs. Pour les gentilshommes, ce sont des épicuriens, des pourceaux; et il n'est pas non plus difficile de voir ce qu'il existe encore de zèle pour l'Évangile chez les princes et en général chez les gouvernants, depuis qu'il ne reste plus à l'Église de biens qu'ils puissent s'approprier. » — Il n'est pas, dit encore Muskulus, jusqu'à la simplicité et la décence dans la manière de se vêtir qui n'aient commencé de se perdre, aussitôt qu'eut été allumé le flambeau du nouvel évangile. C'est une chose dont un bon chrétien a le droit de s'étonner que cette manière déshonnête et vraiment scandaleuse de se vêtir ne soit en usage, nulle part, que dans les pays et chez les populations sur lesquels Dieu a le plus abondamment déversé la lumière de son Évangile et le trésor de ses grâces. » — Mais c'est surtout l'habitude de jurer et de blasphémer que Muskulus cite comme une des

abominations « *qui s'étaient développées et propagées en même temps que l'Evangile, et cela précisément et exclusivement, chose horrible à dire, dans les contrées où avait été prêchée et adoptée la nouvelle doctrine*, et à un tel point, que bientôt on ne s'en fit plus le moindre scrupule, et qu'on n'y attacha même plus une idée de mal. » Il ajoute que ce vice n'était d'ailleurs nulle part plus commun qu'à la cour des princes et chez les grands seigneurs ; que si la noblesse ne s'occupait guère de la prière, elle faisait par contre un fréquent usage du blasphème ; et que les gens de la campagne, fidèles imitateurs de cet édifiant exemple, en étaient eux-mêmes arrivés à marcher sous ce rapport de pair avec leurs seigneurs [1].

Dans un écrit qu'il publia sur ce sujet, en 1556, Muskulus s'exprime encore en ces termes :

« Le péché le plus grave, celui qui offense le plus notre divin Maître, c'est, sans aucun doute, l'habitude de blasphémer, de profaner son très-saint nom ; et cependant ce péché n'a jamais été si répandu dans le monde qu'il l'est de notre temps et chez nous. Les païens avaient certainement aussi leurs jurons, leurs blasphèmes, ainsi que nos ancêtres ; mais quant à ces effroyables imprécations qui sont maintenant en usage chez les personnes de tout âge et de toute condition, jamais il n'en avait été proféré de pareilles par aucune bouche humaine, jamais Dieu ne les avait laissées dépasser la porte de l'enfer. Ce n'est que de notre temps qu'il leur a été donné d'en franchir le seuil, et qu'elles ont fait une irruption tellement violente dans notre Allemagne, principalement dans les villes et les villages où l'on prêche l'Evangile, qu'on trouve à peine encore parmi nous une personne qui sache dire trois ou quatre mots sans y mêler quelqu'horrible juron, et que notre langue allemande ne semble plus pouvoir se parler, si elle n'est toute farcie de blasphèmes. Et cette abomination n'est même plus réputée un péché ! Il y a plus : on s'en fait gloire ; on s'en pare, pour ainsi dire, comme de joyaux ; les premières paroles que nos enfants au berceau apprennent à bégayer, ce sont des jurements ; et l'on peut dire, en toute vérité, qu'aujourd'hui notre jeunesse est plus habile à blasphémer qu'à prier et à rendre compte des articles de notre foi. Ce n'est pas étonnant : les pères de famille ne trouvent pas mauvais que leurs enfants et leurs domestiques se livrent, même

[1] Muskulus vom Himmel u. der Hoelle. Frankfurt a. O. 1559. D. 3. 4.—Vom Missverstande. G. 4 ; G. 6 ; F. 4 ; D. 8 ; E. — Hosenteufel im theatr. diabol. f. 504. — Vom gottseligen Leben. C. 5. — Warnung u. Ermahnung. H. 4 ss.

à table et en leur présence, aux plus horribles profanations en ce genre; l'autorité civile elle-même ne fait pas autrement: elle se bouche les oreilles pour ne pas entendre, et si malgré ce soin elle entend, elle se lave les mains et n'y attache pas d'autre importance. — Ce péché est encore tout nouveau sur la terre, et, jusqu'à ce jour, ne s'est jamais vu chez aucun peuple au même degré que chez les Allemands, principalement chez ceux qui se vantent de posséder le divin Évangile. Ce n'est sans doute pas sans l'expresse volonté de Dieu que cet abominable péché s'est ainsi développé et propagé, depuis une quarantaine d'années, avec et en même temps que l'Evangile, comme pour servir de pierre d'achoppement au règne de Jésus-Christ. Je ne pense pas, pour ce qui me concerne, qu'il puisse y avoir un plus grand péché que cette habitude de jurer et de blasphémer qui règne aujourd'hui parmi nous, et qu'on ne considère même pas comme un péché. — Lors même que les Allemands seraient d'ailleurs entièrement exempts de péchés, au lieu d'être celui de tous les peuples de la terre qui s'y trouve le plus enfoncé, cette horrible habitude qu'ils ont de profaner le saint nom de Dieu, comme jamais cela ne s'est vu dans le monde, les rendrait déjà dignes de toutes les vengeances du Ciel. Que sont aujourd'hui nos hommes de guerre, si ce n'est des blasphémateurs et des profanateurs? Nos Allemands, autrefois, prouvaient leur valeur par leurs belles actions; aujourd'hui c'est par leurs paroles, par leurs imprécations et leurs blasphèmes qu'ils la prouvent[1]. »

« Nous sommes tous, dit encore Muskulus, nos propres prophètes, les prophètes de nos propres malheurs; tous, nous nous plaignons que la malice et la corruption aient atteint leurs dernières limites, et reconnaissons que le soleil et la terre ne sauraient davantage, l'un éclairer et l'autre supporter un tel état de choses, lors même que Dieu consentirait à conserver le monde pendant quelque temps encore. » — « Et moi aussi, continue-t-il, je m'associe à cette plainte générale; moi aussi je suis persuadé que l'enfer n'a plus d'autres vices à ajouter à tous ceux qui ont envahi notre monde, et que conséquemment le temps où nous vivons est le plus dangereux, le plus corrompu qui ait jamais été et qui puisse jamais être. » Cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 1561, il change toutefois d'avis, et déclare s'attendre de la part de la jeune génération à pis encore :

[1] A Muskulus vom Gotteslästern. a. O. 1556. B. 3; C. 2. F. 2.

« Nous en sommes arrivés là, qu'il n'est personne, parmi nous, qui ne professe hautement que jamais, depuis que le monde est monde, la jeunesse n'a été plus corrompue, et qu'il n'est même guère possible qu'elle le devienne jamais davantage. On peut juger de ce que sera la société, si jamais cette jeunesse, élevée et enracinée dans le mal comme elle est, se trouve dans le cas de se mettre au timon des affaires. Que si le monde devait durer pendant quelque temps encore, et si nos enfants, déjà comme noyés dans le désordre et la corruption, devaient également, un jour, avoir des descendants qui l'emportassent sur eux en vices et en malice, il faudrait donc que les hommes se transformassent en de vrais démons; car vraiment je ne comprends pas qu'en conservant le caractère humain, ils puissent devenir pires que nous sommes[1]. »

Muskulus se trouve-t-il parfois dans le cas, et il n'était guère facile de l'éviter toujours, de se prononcer sur la cause de cette corruption religieuse et morale : il ne peut cacher son embarras et se retourne dans tous les sens pour ne pas être forcé d'avouer que la faute en était imputable au système protestant lui-même. Il déclare d'abord, sans détour, que « la vie cochonnière qui régnait alors parmi les protestants, n'avait d'autre origine que l'abus de l'Évangile et de la doctrine de la liberté chrétienne, que chacun ne manquait pas d'interpréter dans l'intérêt de la chair. » — « Ce n'est plus, dit-on, sous l'empire de la loi ancienne; c'est sous celui de la grâce que nous nous trouvons et devons vivre. Il est donc évident que le péché ne saurait plus nous porter préjudice, et que plus nous faillirons, plus l'abondance des grâces que nous obtiendrons sera grande. Nous sommes libres, c'est un point avoué; et le péché ne saurait nous nuire, ce n'est pas moins incontestable : faisons donc librement en hommes libres tout le mal qui peut nous être agréable. » — « Par cela, poursuit Muskulus, que le ciel nous est promis comme un pur don, comme un pur effet de la grâce et de la miséricorde divine, personne ne se soucie plus de la vertu, de la discipline ni de l'honneur ; et comme ce n'est point par les œuvres qu'on se peut sauver, il en résulte que personne n'en veut plus faire aucune. — Par nos mœurs grossières et notre vie impénitente, nous semblons, la plupart,

[1] A. a. O. B ; B. 2. — Le même von d. Teufels Tyrannei, im theatr. diabol. f. 160.

vouloir faire tout ce qu'il est possible de faire pour que l'Évangile soit déshonoré, blasphémé, et considéré comme une doctrine qui défend la pratique des bonnes œuvres, et qui ouvre, au contraire, portes et fenêtres à l'impénitence, aux vices et à toutes les espèces de turpitudes. » — Malgré tout le soin que se donne l'auteur pour ne rien avouer qui puisse nuire à la doctrine luthérienne, il ne réussit toutefois pas à donner le change à la raison humaine, « à cette mère de toutes les hérésies, » comme il l'appelle[1]. « Elle a (la raison), dit-il, la prétention de réglementer le monde; elle prétend « que c'est à tort que, dans les livres et les sermons, on s'attache à ne parler que de la grâce et à rabaisser les œuvres ; que c'est là ce qui produit la licence et l'impénitence du monde, et qu'il faudrait, pour bien faire, qu'on fît marcher de front et la prédication de la grâce et celle des œuvres[2]. » Cette manière de voir obtint chaque jour un plus grand nombre de partisans ; chaque jour il y eut plus de personnes disposées à rendre la doctrine elle-même responsable de la démoralisation régnante, et conséquemment à lui donner une forme moins dangereuse et moins compromettante ; tandis que, d'autre part, et à mesure que se développait cette tendance nouvelle, les francs Luthériens montraient aussi plus d'inquiétude et manifestaient la crainte que les ténèbres du papisme ne parvinssent une seconde fois à étouffer la lumière de l'Évangile[3]. Muskulus, en conséquence de tout cela, s'attacha dès ce moment, et plus qu'il n'avait fait naguère, à déverser sur les seuls pasteurs, qui

[1] Si la plupart de vos Luthériens, par une interprétation volontairement vicieuse, et malgré les fréquents avertissements de Dieu, trouvent dans la prédication de la grâce une occasion de pécher, de se livrer à la dissolution et à la licence, de vivre au gré de leurs désirs, sans repentir ni pénitence, comme c'est la plainte générale, ce n'est pas à nous, ce n'est non plus à notre Evangile, mais aux diaboliques interprétations et à la malice de nos auditeurs qu'en est la faute. Nous ne pouvons pas changer la sainte parole, et l'on ne veut pas, sans doute, que nous la prêchions autrement qu'elle n'est écrite dans l'Evangile. » — Vom Missverstande. C. 5.

[2] Vom Missverstande. B. 2. 3 ; H. 6. — Vom gottseligen Leben. H. 6.

[3] Nos péchés, notre impénitence et notre mépris pour la sainte parole sont cause que la plupart de nos prédicateurs et de nos docteurs sont sur le point de retourner aux ténèbres et aux doctrines impures ; et, pour ma part, je crains fort, si je n'en suis tout-à-fait sûr, qu'il ne se passe pas longtemps sans que nous voyions ressusciter parmi nous la théologie scolastique et monacale. » — (Muskulus güldenes Kleinod. Erfurt. 1562. III. A. 4.)

disaient-ils, n'avaient point su tirer parti de la doctrine sur la différence de la Loi et de l'Évangile, toute la faute de la profonde dissolution dont les avant-coureurs se faisaient remarquer dans la nouvelle église.

« Je crains fort que la malice et l'impénitence du siècle présent ne soient avant tout imputables à quelques prédicateurs, qui ne prêchent point avec un zèle égal, suivant le précepte de Jésus-Christ, la miséricorde et la pénitence ; qui ne s'attachent qu'à la première, négligent trop ou même entièrement la seconde, et, par leur parole mielleuse, rendent la voie large et facile à tous les débordements de la licence ; qui ne savent point faire la différence des personnes devant lesquelles ils parlent, ni reconnaître celles qu'il est utile d'entretenir de la grâce, et celles auxquelles il est nécessaire de représenter les exigences de la loi, et de faire entendre le mot de pénitence. — La faute en est à la fois aux prédicateurs et à leurs auditeurs, d'abord aux prédicateurs, qui nous ouvrent la porte du ciel plus que Dieu ne l'a fait lui-même, et qui, tels que des charlatans, jettent, pour ainsi dire, le ciel à la gribouillette au milieu de la foule, etc. ; puis, aux auditeurs, qui, lors même que la doctrine leur est enseignée complète et pure, n'en prêtent pas moins un sens charnel à la parole évangélique sur la rémission des péchés et la pénitence. Avec ces derniers, Satan ne peut manquer d'avoir gain de cause : au lieu du seul démon qui les obsédaient d'abord, il leur en envoie sept autres pires que le premier ; puis il vous pousse ces gens d'un péché dans un autre, en fait des Evangéliques et des Luthériens en cette sorte, qu'ils cessent de considérer le péché comme un mal, et qu'à force d'agir et de vivre selon la chair, ils manquent la porte du ciel et s'engagent tout droit dans celle qui conduit à l'enfer. — Ah ! si nous avions un plus grand nombre de prédicateurs qui s'attachassent, suivant le précepte de Jésus-Christ, à faire marcher de front l'enseignement sur la miséricorde et celui sur la nécessité de la pénitence, qui ne prodiguassent point ainsi la grâce divine, et n'ouvrissent point le ciel à toutes les prostituées et à tous les hommes corrompus, bien que persévérant dans le vice, les choses iraient d'autre sorte dans notre Allemagne, et l'on n'y verrait pas tant de gens comme noyés dans l'impénitence et dans un coupable abus de la grâce divine ! — Je dis que si nous étions plus riches en pareils prédicateurs, nos gens se montreraient bien moins oublieux, impénitents, audacieux et corrompus qu'ils ne le sont, pour leur malheur. Or, voulez-vous savoir où il se trouve le plus grand nombre de mauvais drôles, où les plus gros péchés ont cessé de paraître coupables, et où tous les vices et toutes les turpi-

tudes sont considérés comme des vertus? allez dans les villes et les villages où l'on prêche le saint Évangile [1]. »

Mais le remède à ce triste état de la nouvelle église, Muskulus l'attendait bien plus encore du pouvoir temporel que des efforts des pasteurs. « C'est avec le fer, dit-il, qu'il faut réprimer la licence; c'est avec le feu et l'eau qu'il faut s'opposer au mal et rétablir la discipline et la morale. » Et bientôt, comme l'autorité civile ne s'était pas empressée de répondre à son appel, c'est à elle, maintenant, qu'il impute la corruption régnante. En somme, dit-il, personne ne voulait plus se laisser reprendre, les paysans pas plus que les gentilshommes, les bourgeois pas plus que les princes, et les meilleurs prétendaient au moins ne jamais avoir tort. Il n'y avait plus de discipline, chacun voulait être son propre maître et ne faire en toutes choses que ce qui lui était agréable. Personne ne montrait plus ni respect ni crainte pour l'autorité. Les pasteurs, ayant eux-mêmes renoncé au pouvoir de lier, et se trouvant réduits à celui de délier [2], se virent bientôt dans la nécessité de chercher leur appui dans le pouvoir temporel.

« La discipline religieuse, l'excommunication et le pouvoir de lier, de retenir les péchés, sont entièrement tombés; il n'en reste plus rien; je ne vois même personne qui songe seulement à rétablir une telle discipline. Si naguère quelques pieux pasteurs l'ont tenté, n'étant point appuyés par le pouvoir temporel, leurs efforts sont demeurés sans résultats. L'autorité du pasteur, aujourd'hui, est nulle ou peu s'en faut. Se permet-il par hasard d'excommunier un paysan : celui-ci va porter plainte au seigneur, lequel, craignant sans doute que le pasteur ne finisse par s'attaquer même à lui, s'empresse de prendre fait et cause pour l'excommunié. Le pasteur ne peut dès lors manquer de perdre son procès et, qui plus est, d'être destitué. — Les anciens docteurs ne craignaient pas d'adresser des réprimandes à de puissants monarques et à l'empereur même : les choses ont depuis bien changé; le moindre paysan n'obéit plus à son pasteur qu'autant que celui-ci le laisse agir à sa guise et ne lui fait entendre que des

[1] Von d. Teufels Tyrannei im theatr. diabol. f. 160. — Vom gottseligen Leben. D; D. 4, 5.

[2] Christl. treue Ermahnung u. Warnung. F. 5.— Vom Missverstande. F. 4; D. 5.

paroles qui lui plaisent. A la ville, les choses ne vont pas non plus d'autre sorte. Le pasteur fait-il autrement que les bourgeois ne le veulent : on le déclare un homme inutile, un opiniâtre, un têtu. Va-t-il jusqu'à résister en quelque chose au bourguemestre ou au Conseil : c'est bien pis encore, et il n'est que la destitution qui puisse punir une telle audace. Mais c'est surtout à la cour des princes que le pauvre pasteur est forcé de chanter le *Placebo :* les princes sont eux-mêmes, aujourd'hui, nos surintendants, nos prélats et nos recteurs. Autrefois, ils se laissaient diriger par les évêques et leurs vicaires, et Dieu sait que les choses n'en allaient pas plus mal; maintenant ils veulent être maîtres aussi bien dans le domaine du spirituel que dans celui du temporel ; ils ceignent l'un et l'autre glaive, bien que l'un des deux seul leur appartienne, et forcent les ministres de l'Église à se soumettre en tout à leur volonté suprême , par conséquent à suivre, dans leur prédication et leur enseignement, les règles qu'ils ont trouvé bon de leur prescrire. Qui oserait reprendre des hommes qui se prétendent irréprochables? Peut-être est-il encore possible de toucher au vulgaire ; mais d'effleurer seulement ceux qui sont à sa tête, voilà qui est difficile! C'est ce que savent bien tous nos prédicateurs ; aussi ont-ils soin de filer doux et de chanter le *Placebo.* Qu'en résulte-t-il? c'est que les grands seigneurs, en voyant la placidité des ministres de l'Evangile, se figurent que tout va bien et que rien ne réclame leur sollicitude[1]. »

Muskulus trouvait en général, chez ses Luthériens, la plus grande indifférence pour tout ce qui se rapportait à la religion et à l'Église. « Si Dieu, disait-il, patiente encore quelque temps avec l'Allemagne, on verra bientôt dans nos temples plus de piliers que de fidèles. » Il assure que les souverains et les grands seigneurs avaient déjà pris en profond dégoût la manne nouvelle ; que les nobles, tels que des pourceaux immondes, la foulaient même aux pieds, et menaient en général une vie bestiale ; que les paysans avaient presqu'entièrement oublié l'ancienne religion et ne se souciaient pas plus de la nouvelle, attendu que chez eux le cabaret l'emportait sur l'église ; qu'il n'était plus question pour eux ni de Dieu, ni du ciel, ni du diable, ni de l'enfer; qu'ils avaient réduit leur croyance à sa plus simple expression, ne savaient plus l'Oraison Dominicale, et faisaient en tout le contre-pied des pres-

[1] Vom Missverstand. D. 4. 5 ; E. 3.

criptions divines; que, quant aux banquiers de la ville, ils n'avaient pas moins fait divorce avec l'Évangile, et étaient retournés aux marmites égyptiennes et aux ognons du papisme; en un mot, que la plupart des Lutheriens ne consacraient leur activité, aussi bien physique qu'intellectuelle et morale, qu'à soigner et sauvegarder les intérêts de leur corps. Il ajoute qu'il serait peut-être bien encore possible de trouver quelques cœurs honnêtes et pieux; mais que les yeux de l'homme étaient trop obtus pour les apercevoir; que les églises, les écoles et les hôpitaux étaient livrés à la dévastation et au pillage, la jeunesse indignement négligée, la carrière des études fermée aux enfants des pauvres, l'Église privée de pasteurs et l'indigence délaissée; que dans la société tout entière il n'était plus personne qui s'occupât d'autre chose que de ses propres intérêts, et qui daignât encore porter un regard de pitié sur Jésus-Christ crucifié, sur ses malheureux ministres et son Église affligée [1].

« Le sacerdoce, aujourd'hui, a si peu d'importance chez nous autres Evangéliques, qu'on ne trouve plus de parents qui consentent encore à y vouer leurs fils. Qu'on me montre un gentilhomme ou seulement un bourgeois notable qui songe à faire de son fils un pasteur! Il faut que tous les jeunes gens deviennent juristes ou commerçants, et rien n'affligerait davantage la plupart des parents que s'ils voyaient l'un de leurs enfants montrer des dispositions pour un état aussi misérable que l'est celui de ministre du saint Evangile. — Qu'il fût question pour un prince, comme c'était souvent le cas sous le papisme, de se vouer au service des autels: il aimerait mieux, j'en suis sûr, n'avoir jamais vu la lumière, que de se soumettre à une humiliation pareille; et ses augustes parents aussi, sans doute, souhaiteraient plutôt qu'il eût rendu l'âme la première fois qu'il vit le jour. Ce que je dis ici, n'est pas une simple supposition; l'expérience journalière est là pour nous en prouver la vérité. — Jusqu'à présent, il est vrai, nous n'avons manqué de prédicateurs ni à la ville ni dans les campagnes : c'est que la plupart des hommes instruits, sortis des communautés religieuses, qui ont embrassé la doctrine, se sont mis au service de notre Eglise, ainsi qu'un certain nombre d'artisans qui, dans leur jeunesse, avaient fait quelques études. Mais aujourd'hui que ces personnes sont presque toutes descendues dans la tombe,

[1] Treue Warnung u. Ermahnung. B. 4. — Vom Missverstande. E. 6, 7.

et que nous n'avons plus la même ressource pour fournir notre sacerdoce, veuillez nous dire, princes et nobles seigneurs, comment vous comptez faire dorénavant pour nous procurer des pasteurs! Vous adresserez-vous aux universités? Nous en avons quatre ou cinq, de ces hautes écoles, où l'on enseigne la parole évangélique; mais qu'on y prenne, si l'on peut, vingt ou trente sujets en état de remplir les fonctions de prédicateurs, et j'ai lieu de croire qu'il n'y en restera guère. Or, laisser ainsi se désorganiser le corps des pasteurs, n'est-ce pas travailler à la ruine de la sainte Parole elle-même? Je suis convaincu, pour ma part, que puisque l'Evangile est dédaigné parmi nous comme jamais cela ne s'est fait encore, Dieu ne tardera pas à s'armer de ses foudres et à nous ruiner de fond en comble[1]. »

Fidèle à la tactique de ses confrères, c'était également au démon que Muskulus imputait la part principale dans la démoralisation qui avait envahi l'Allemagne à la suite de la propagation de la doctrine luthérienne. C'était même alors un usage à peu près général, parmi les prédicateurs protestants, de représenter à leurs auditeurs comme une chose constante, que l'éternel ennemi de Jésus-Christ et des fidèles, aigri par le rétablissement de l'Evangile et la ruine de son empire, avait, afin de séduire les Luthériens, redoublé de zèle, de vigilance et d'activité, et ne réussissait malheureusement que trop bien dans ses efforts. Le système protestant tout entier tendait à exagérer, dans la pensée de ses adeptes, l'intervention de l'enfer dans les affaires humaines; et l'immense influence que les écrits de Luther exerçaient alors sur les esprits, acheva d'entretenir et de fortifier l'idée de la toute-puissance du démon sur la majeure partie des hommes. L'on avait publié dans les Confessions de foi, ainsi que le montrent les articles de Smalcalde, et journellement l'on faisait entendre du haut de la chaire, « qu'il n'était rien que les démons n'eussent tenté pour nuire à l'Evangile; qu'ils s'étaient montrés sous la forme de pauvres âmes, et avaient ainsi sollicité des messes,

[1] Prophezeiung Christi. D. 6—E. — Muskulus se plaint ,d'ailleurs, non-seulement de l'éloignement qu'on montrait pour les études théologiques, mais encore de la déconsidération où étaient tombées, chez les Luthériens, les sciences en général. C'est ce qu'on peut voir, par exemple, dans un de ses discours publié en 1573, et intitulé : De barbarico litterarum et artium liberalium contemptu. V. Ejusdem orat. de dignitate Academiarum. Francof. a. V. 1573. A. 2.

des prières, des jeûnes, des pèlerinages et des aumônes, en accompagnant leurs demandes de toutes sortes de fourberies et de mensonges. » — On exhortait déjà les enfants, dans les catéchismes, à se considérer comme étant constamment, dans leur corps aussi bien que dans leur âme, sous l'influence du Malin. Toute maladie quelque peu extraordinaire devait être regardée comme son œuvre; tout paroxysme d'une affection de l'âme, comme la marque d'une possession diabolique; tout orage, tout tremblement de terre, tout phénomène naturel un peu violent, comme un résultat des maléfices de cet implacable ennemi des hommes. « Cette prière (la 4e), disait-on au peuple, est principalement dirigée contre notre ennemi commun, contre le diable, dont la seule pensée, l'unique désir a pour objet de nous frustrer des dons que nous devons à la bonté divine. C'est lui, c'est le démon, qui excite les discussions et les querelles, qui arme le meurtrier contre son frère, qui pousse à la rébellion, fomente la guerre, et fait naître les orages, la grêle et les maladies contagieuses, etc. Il n'est pas un avantage, quelqu'indifférent qu'il soit, qu'il ne nous envie, pas un morceau de pain qu'il ne nous arrachât volontiers de la bouche; enfin, s'il ne tenait qu'à lui, nous n'aurions pas un épi dans nos greniers, pas une obole dans nos bourses, et par devers nous pas une heure d'existence assurée[1]. » On enseignait que tout chrétien, si pénétré qu'il fût de la parole divine, n'en était pas moins constamment sous l'empire de Satan, lequel n'avait de repos ni le jour ni la nuit, l'épiant et le circonvenant sans cesse afin d'exciter l'incrédulité ou d'autres mauvaises pensées dans son âme; que comme le démon est non-seulement le père du mensonge, mais encore l'auteur du meurtre et de toute espèce de mal, il ne cessait de tramer contre la vie de l'homme, et n'avait trève ni repos qu'il ne nous eût causé quelque dommage; que c'était à lui conséquemment qu'il fallait attribuer ces cas d'aliénation mentale, ces morts violentes, ces meurtres, ces suicides, et toutes ces autres catastrophes qui chaque jour effrayaient le monde[2]. » Dans les

[1] V. le grand Catéchisme de Luther, 4e demande.
[2] A. a. O. 3e commandement et 7e demande.

catéchismes, dans les liturgies, dans les confessions ou professions de foi publiques, partout on représentait les démons comme les véritables et seuls auteurs de tout ce qui se faisait de mal sur la terre. Ainsi, dans le Rituel publié en 1552 pour le Mecklembourg par Mélanchthon, il est dit : « Nous devons savoir que les démons sont des esprits immondes, qui poussent incessamment les hommes à toutes les espèces de vices et d'infamies, dans le seul but d'offenser Dieu et de nuire à la race humaine, assurés qu'ils sont que de terribles châtiments attendent, dans cette vie et dans l'autre, ceux qui se livrent à l'inconduite, etc. [1]. »

On alla plus loin : dans les instructions faites au peuple sous ce rapport, on ne négligea rien pour faire pénétrer dans les âmes la ferme persuasion que le plus éclatant témoignage que l'ennemi des hommes eût donné de sa puissance, c'était d'avoir réussi à ruiner l'Église entière, à dénaturer, dans toute la chrétienté, les sacrements institués par Jésus-Christ, à faire adopter dans l'Église universelle, dans celle d'Orient aussi bien que dans celle d'Occident, toutes les cérémonies sacriléges et toutes les abominations de son culte diabolique [2].

D'après Luther lui-même [3], le démon, après avoir fait de l'Église une caverne de brigands, aurait, pendant un grand nombre de siècles, librement gouverné la chrétienté à la place de Jésus-Christ détrôné. Les saints mêmes, disait-on, malgré leurs exercices ascétiques, vivaient sous sa direction et son empire, et, dans le temps qu'ils s'imaginaient

[1] Sammlung aller Mecklenburgischen Landesgesetze. II, 41.

[2] Qu'il nous soit permis d'en rapporter ici un exemple. Il est tiré, non d'un ouvrage privé, mais d'un réglement ecclésiastique publié, avec l'autorisation du prince, pour servir de guide aux prédicateurs, aux catéchistes et aux professeurs. Cette pièce porte la date de 1585 et fut publiée dans le Lauenbourg. Il y est dit, à propos de la confirmation, que Satan, en sa qualité de père des abus et de l'idolâtrie, avait aussi, sous le papisme, par les évêques et leurs suffragants, souillé ce sacrement de sa bave venimeuse, et en avait fait une véritable singerie, une vraie pantalonade. (V. Ebhardt : Gesetze de Consistor. en Hannover. I, 512.) — La messe était généralement représentée, d'après Luther (édit. de Walch. XVIII, 1866; VI, 1467 et s.; XIX, 1583 et s.), comme une invention de Satan, et comme cet abominable sacrifice dont il est parlé sous le nom de Mausim, dans le prophète Daniel.

[3] Edit. de Walch. II, 641.

servir Dieu, n'en étaient et n'en demeuraient pas moins les serviteurs du diable et de l'enfer. On reconnaissait que souvent des âmes de trépassés étaient apparues aux hommes; mais que ces âmes n'étaient autres que Satan ou quelques-uns de ses anges; et tous les catholiques, ajoutait-on, ceux du moins qui se font les défenseurs de leur église, ne sont non plus que des instruments du diable, lequel a si bien su faire, qu'il est adoré comme un Dieu dans la papauté tout entière[1].

Tout, dans l'église protestante, contribuait de la sorte à imprimer dans les âmes, dès la première jeunesse, l'idée de la puissance sans bornes et de l'action irrésistible de Satan et de ses ministres. Or, si l'Église entière succomba sous les coups de l'enfer, peu de temps après avoir été fondée par Jésus-Christ, et si les personnages les plus saints, ceux dont la vie ne fut qu'une longue suite d'actes de charité, d'abnégation et de renoncement, furent eux-mêmes incapables de se soustraire à son empire, quelle confiance pouvait alors avoir en ses propres forces et dans l'efficacité de ses efforts, le simple particulier convaincu de son incessante inclination au mal, et à qui l'on ne cessait de répéter que l'homme, même après sa conversion, est incapable de concevoir une pensée, de former une résolution ou de faire un acte que ne souille point le péché, et dont, médiatement ou immédiatement, Satan n'ait point à revendiquer sa part?

La conscience de l'homme, sa vie entière se trouvait ainsi comme enveloppée dans un inextricable réseau de représentations diaboliques; à chaque pas que faisait le protestant, il devait s'attendre à rencontrer dans son chemin quelqu'embûche secrète ou quelqu'autre œuvre de maléfice infernale; et plus son intelligence était grossière, plus il était convaincu de son impuissance à se soustraire jamais à l'influence satanique; et plus il montrait d'indifférence sur tout ce qui se rapportait à la moralité, moins il attachait d'importance au péché, qui pour lui n'était que le résultat de l'action irrésistible du démon jointe à la nature corrompue de l'homme. Qu'on juge si, avec de telles convictions, il pouvait encore y avoir place pour la vie morale.

[1] A. a. O. XII, 1689.

Au mauvais effet produit par ces croyances se joignait d'ailleurs encore celui de la doctrine de la justification et du salut de l'homme par la justice imputative, de telle sorte que l'un se fortifiait de l'autre; et, de fait, cette conception mécanique qui attribue à Satan l'initiative de tout acte répréhensible, qui place l'homme, pendant toute la durée de sa vie, sous l'inspiration et l'influence du Malin, et lui enseigne à ne chercher la cause de ses fautes et de ses erreurs que dans notre nature dégénérée et dans l'invincible puissance du génie du mal; cette conception devait naturellement s'accompagner d'une doctrine qui place la réconciliation avec Dieu, la justification et le salut, non pas dans une conversion intérieure ou dans une justice personnelle, mais bien dans la croyance à une action tout extérieure, à une influence incessamment occupée à couvrir, à effacer, à réparer les péchés de l'homme. Des hommes chez lesquels on s'efforçait d'émousser ainsi le sentiment de la coulpe personnelle, en les autorisant à faire peser sur Satan la principale responsabilité de leurs actes coupables, et que l'on avait habitués à considérer le péché comme le fait, non de leur volonté libre, mais d'une subordination fatale à l'irrésistible puissance d'un adversaire occulte; ces hommes devaient trouver assez naturel qu'à une culpabilité étrangère plutôt que propre l'on fît également correspondre une justification impersonnelle, une justice imputative : et la paresse intellectuelle, qui, pour se soustraire à la fatigue de recherches laborieuses, avait pris l'habitude d'attribuer aux maléfices de l'esprit des ténèbres tout ce qu'elle trouvait d'obscurités pour elle inexplicables, eut dès lors son corrélatif, une autre espèce de paresse, l'apathie morale, qui cherchait ses consolations et son repos dans un principe de justice par imputation, au lieu de les chercher dans celui d'une justice intérieure et réelle.

Il était difficile de fixer les limites exactes où devaient s'arrêter la puissance et la domination des démons, alors qu'on accusait Satan d'avoir « imprégné l'homme de son venin, de l'avoir empoisonné de manière à ce qu'il fût homicide comme lui-même est homicide, » et alors qu'on assurait de l'homme même en état de grâce, « qu'il n'est pas jusqu'à l'âme des saints et des hommes convertis qui ne soit et ne demeure

jusqu'à la fin maculée des souillures de l'Esprit du mal[1]. » C'était assurément des paroles frisant de près le Manichéisme, que les paroles suivantes adressées publiquement, en 1587, par le professeur Matthieu Dresser à ses élèves de Leipzig : « Gardez-vous de croire que ce soit Dieu qui nous envoie les maladies pestilentielles, les famines, les révoltes et les guerres qui trop souvent affligent la race humaine ; car Dieu est tout bonté, et de lui ne saurait conséquemment nous rien venir qui ne soit également bon en soi-même. C'est le démon, aidé de ses serviteurs, qui nous afflige de toutes les espèces de maux et de malheurs ; c'est lui qui frappe le bras de l'un, la jambe de l'autre ; qui affecte celui-ci d'un mal de tête et celui-là d'une affection de poitrine ; c'est lui qui, dans sa haine pour la race humaine et dans la vue de déplaire au Créateur, met le trouble dans l'Église et la désolation dans les écoles, qui renverse les États, déconsidère la morale et menace de couvrir de ruines la société tout entière. » — « Le démon sait bien d'ailleurs, dit encore le même professeur, que le jugement dernier est à nos portes, et qu'il n'a conséquemment pas un instant à perdre s'il tient à faire ses affaires[2]. »

Comme rien n'était non plus négligé de tout ce qui pouvait inspirer au peuple de l'horreur pour les Catholiques, on avait grand soin de propager toutes sortes d'histoires mensongères sur le compte des prêtres de l'ancienne Église. C'est ainsi qu'on accusa, par exemple, de sorcellerie un certain Joachim Niebuhr, de Rostock, qui n'échappa au bûcher que grâce à l'intervention de quelques personnes influentes[3]. Une femme et un vieillard, arrêtés en même temps que lui et pour la même cause, furent moins heureux et périrent réellement dans les flammes[4]. C'est ainsi encore qu'après l'établissement de la Réforme à Kamenz, on fit courir le bruit dans

[1] Alexander Rabod vom Unterschied d. Gesetzes sc. für d. deutsche Kirche. Wittenberg 1548. E ; K.

[2] Dresseri orationes. Francof. 1587. f. 67 ss.

[3] On l'accusa plus tard encore d'avoir engagé un relieur à empoisonner le réformateur Slüter ; accusation dont Serrius, panégyriste de Slüter, a lui-même, depuis, démontré le peu de vraisemblance. — (M. J. Schlüter, p. 111-113).

[4] Schroeder, Mecklenburg. Kirchenhist. I, 225.

cette ville qu'un certain frère Mineur du nom de Matthieu Rudolph était un nécromancien, avait fait un pacte avec le démon, et se montrait, chaque soir, traversant les airs à cheval sur un manteau. On apprit enfin, en 1562, que le même Rudolph venait de mourir, et que sa mort avait été accompagnée d'une effroyable tempête, d'éclairs et de tonnerre. Sa servante et le fils de cette femme furent arrêtés comme ses complices, accusés de lui avoir fourni les mauvaises herbes pour ses maléfices, mis à la torture et décapités [1]. — L'habitude qu'on avait de faire passer pour un instrument de Satan et pour un possédé, quiconque se montrait hostile à la doctrine luthérienne; cet usage, introduit par Luther lui-même, ne contribua pas peu à provoquer ces accusations absurdes. Dans les temples mêmes et du haut de la chaire, on s'efforçait d'entretenir le peuple dans cette croyance, que tout adversaire de la Cène luthérienne avait, suivant l'expression de Luther, « un cœur satanisé, persatanisé et supersatanisé; » et Luther racontait au peuple, au sujet des évêques catholiques allemands, qu'en se rendant à la diète d'Augsbourg [2], ces prélats étaient accompagnés, chacun, d'autant de démons qu'un chien malpropre porte de puces dans le poil. Or celui qui, sa vie durant, s'était ainsi voué au diable, ne pouvait naturellement mourir que d'une manière diabolique, c'est-à-dire sous les coups de l'enfer. Aussi Luther rapportait-il que Carlstadt avait été tué par le diable dans la ville de Bâle [3]; on disait la même chose d'O-

[1] Bonisch Topographie d. Stadt Kamenz. III, 278.

[2] Voici une anecdote qui était alors fort répandue parmi les populations protestantes: « En 1530, un pêcheur, demeurant à Spire sur les bords du Rhin, fut éveillé la nuit par un moine qui le pria de lui faire passer le fleuve, ainsi qu'à ses cinq compagnons. Le pêcheur, s'étant levé, fit ce qu'on lui demandait: mais à peine sa barque fut-elle au milieu de la rivière, que le moine se mit à le battre, et, après l'avoir éreinté de coups, disparut avec ses compagnons, laissant son malheureux conducteur à demi mort. Quelques personnes assurent que la même aventure arriva, la même nuit, à d'autres pêcheurs, et que ceux-ci s'étant informés près de leurs passagers du but de leur voyage, les moines avaient répondu qu'ils se rendaient à la diète d'Augsbourg. Il est évident que ce moine n'était autre que le diable même. » — Fincelius : Wundezzeichen. Nürnberg, 1556. D. 3.

[3] Edit. de Walch. XXI, 1487. — Luther propagea du reste plusieurs histoires de ce genre. Il prétendait, par exemple, que le diable avait étranglé un sacristain (A. a. O. XI, 1295), et emporté publiquement un musicien (XXII, 1155).

siander, qui, d'après Henneberg, « aurait, au moment de rendre l'âme, jeté d'effroyables cris, et se serait écrié : Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! d'une voix qui n'avait rien d'humain, de telle sorte que ses amis qui étaient venus là pour l'assister, se disaient entre eux à l'oreille que pour rien au monde ils ne voudraient avoir une pareille fin. » Le bruit courut que le diable, après lui avoir tordu le cou, l'avait mis en pièces ; et ce bruit obtint tant de crédit que le duc jugea convenable de faire examiner le corps par les juges d'Alstaedt, et plus tard, pour garantir ces restes des profanations populaires, de les faire déterrer et ensevelir secrètement ailleurs [1]. Sur les personnes des prêtres catholiques, Satan passait pour s'être livré à des exécutions plus frappantes encore : l'histoire d'un prédicateur de Forchheim, qui, après avoir combattu la doctrine luthérienne, avait été arraché de la chaire par le diable et enlevé par lui dans les airs à la vue de toute la paroisse, fut propagée partout avec un zèle incroyable, et se trouve relatée, comme un fait notoire, dans plusieurs chroniques protestantes de l'époque [2]. — C'est encore ainsi qu'au rapport de Fincelius, la petite ville de Rotweil, avec toute sa population de zélés catholiques, tomba au pouvoir de Satan. « En 1545, à Rotweil en Alsace, le démon se montra plusieurs fois publiquement tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, sous celle d'un lièvre, d'une belette ou d'une oie, par exemple, parlant à plusieurs à haute et intelligible voix, et menaçant de mettre la ville en cendres. Les habitants furent fort effrayés de cette apparition, et, dans l'ignorance et le mépris de la sainte Parole où ils se trouvaient plongés, il n'y en eut que fort peu qui cherchèrent leurs consolations et leurs forces dans l'Évangile [3]. »

[1] Erläutertes Preussen. II, 69, 71.

[2] En 1560, on manda de Magdebourg à ceux de Wittemberg l'anecdote suivante : « Un chanoine de Saint-Sébastien, appelé Wolf Kuno, se rendit dernièrement à l'Eglise avec un autre prêtre pour y dire la messe. Quand ils y furent entrés, il s'éleva tout-à-coup un horrible bruit, comme si un violent ouragan avait menacé de renverser l'édifice. Les prêtres, ne sachant ce que cela signifiait, en furent fort troublés, et se disposèrent néanmoins à dire leur messe. Mais à peine l'officiant eut-il monté les degrés de l'autel, qu'une main invisible le saisit, l'enleva en l'air, puis le laissa retomber sur les dalles, de telle sorte que le sang lui jaillit par le nez et les oreilles. Les autres prêtres, ayant vu cela, se précipitèrent tous hors de l'Eglise. » — Cod. Germ. 1320. f. 253.

[3] Fincelius. a. a. O. K. 7.

De cette habitude de faire intervenir l'enfer en toutes choses, et d'exagérer outre mesure les effets de sa rage et de sa puissance, naquit un autre usage, celui d'expliquer, en chaire et dans les écrits destinés au peuple, tous les phénomènes naturels qui s'écartaient un peu de l'ordinaire, à l'avantage de la doctrine nouvelle, en les signalant tantôt comme le résultat des manœuvres de Satan travaillant pour la papauté et cherchant à enrayer les progrès de l'Évangile, tantôt comme les signes précurseurs de la prochaine fin du monde, tantôt enfin comme des marques de la colère divine allumée par l'ingratitude des luthériens envers l'Evangile. En 1556, un certain Job Fincelius fit paraître à Nüremberg, sous le titre de *Miracles arrivés entre l'an* 1517 *et l'an* 1556, un opuscule dans lequel se trouvent consignés les miracles opérés dans l'Église protestante : ce sont des naissances d'enfants ou d'animaux offrant dans leur conformation quelque chose d'anormal ou de monstrueux ; des découvertes d'animaux inconnus jusqu'alors; des apparitions de météores lumineux, des comètes, des parélies, des tempêtes, des pluies de sang et de pierres ; la subite multiplication de la vermine et des animaux immondes; des orages désastreux ; des enlèvements opérés publiquement par le démon ; la formation, dans les nuages, d'images représentant des batailles, et dans lesquelles on avait plusieurs fois cru reconnaître le fantôme de l'électeur Frédéric de Saxe, et une fois aussi Luther en personne. Après avoir rapporté l'histoire de plusieurs individus emportés publiquement et de leur vivant par le démon, Fincelius raconte, comme se rapportant à l'année 1551, ce qui suit : « Dans cette année le diable fit de fréquentes apparitions pendant la nuit : il se montrait dans les rues vêtu de blanc, frappait aux portes, accompagnait les convois funèbres avec tous les signes de la tristesse, et faisait mille autres simagrées pareilles, qui étaient pour les habitants de grands sujets d'épouvante. » Le diable avait, en 1533 déjà, par les mains d'une sorcière, mis le feu à une petite ville de la Souabe non loin de Rotweil. « On ne le vit pas, il est vrai, lui-même faire le coup, mais plusieurs eurent l'occasion de lui parler, et il est peu de personnes qui ne l'aient entendu parcourir la ville en jouant des timbales. » Dans une ville de la Saxe, à Stasfurd, il eut même un jour l'audace de se présen-

ter sous une forme humaine au tribunal de la Pénitence, d'y demander à se confesser, et, « après que le pasteur se fut mis en devoir de l'entendre, d'y proférer les plus effroyables blasphèmes contre le Fils de Dieu, jusqu'à ce que, confondu et vaincu par la sainte Parole, il eût été mis en fuite[1]. » — « En 1544, dit encore Fincelius, la campagne de Nyssa, ville de la Silésie, fut ravagée par de la grêle, dont les grêlons avaient la grosseur du poing et se trouvaient mêlés de culottes de lansquenets mises en morceaux, de fragments d'habits et d'autres vêtements frivoles et mondains aujourd'hui à la mode. » Ce prodige est cité par l'auteur comme une marque évidente du déplaisir que faisait éprouver à Dieu le luxe, depuis quelque temps déployé dans les vêtemens. En 1562, une femme de Dresde mit au monde un enfant du sexe féminin, dont le corps présentait, dans plusieurs de ses parties, des marques de conformation anormale; et peu après un des pasteurs de la ville, Pierre Glaser, publia un écrit, une sorte d'explication du phénomène, dans lequel il faisait rapporter chacune des difformités de l'enfant à une des infirmités de la nouvelle église. « En somme, disait l'auteur en finissant, les hommes n'ont jamais été plus corrompus qu'ils ne sont aujourd'hui; et chaque jour ils le deviennent davantage, de telle sorte qu'on peut dire, en toute vérité, que ceux qui sont nés aujourd'hui sont pires que ceux qui ont vu le jour hier. Enfin l'on est tellement noyé dans le mal qu'on ne s'aperçoit même plus de ce qui est péché[2]. » — Huit ans après, c'est-à-dire en 1570, un enfant monstrueusement conformé ayant également été mis au monde dans la ville de Kœnigsberg, l'évêque protestant Mœrlin fit entendre à ce sujet les paroles suivantes : « Il n'est pas difficile de comprendre ce qui a provoqué ce prodige et ce que Dieu s'y est proposé; chacun peut voir avec quelle imprudence le monde se livre au luxe et se voue au service du démon. Celui-ci, cependant, séduit et aveugle tellement les gens, que c'est à peine s'ils conservent encore quelque chose d'humain, et, malgré le vif éclat

[1] Fincelius a. a. O. N; N. 2; R. 6; E. 3, 7.

[2] A. a. O. K. 3, 4.— Fincelius : Wunderzeichen, Iena, 1562. V. la troisième partie. Cc. K. 2; L. 5 et s.; N. et s.

que l'Évangile a répandu sur l'Allemagne, leur a fait contracter des mœurs tellement bestiales, qu'il n'est pas étonnant que la nature s'en ressente et produise de pareilles monstruosités [1]. »

Dans des temps plus rapprochés de nous, on vit encore, à Berlin, à la suite de la naissance d'un poussin à quatre pieds, et d'un poulain ayant un trou au milieu du front, dans le bailliage de Zosse, toutes les chaires évangéliques de la Marche de Brandebourg retentir d'exhortations, d'admonitions et de reproches sur les dissensions religieuses et sur les innovations déraisonnables introduites dans l'économie domestique. C'est aussi dans ce même pays que se montrèrent, de la manière la plus frappante, les fâcheux résultats de cet appel continuel à l'influence de Satan dans les affaires humaines. Un auteur moderne a tracé, d'après les chroniques du pays, le tableau suivant à ce sujet :

« Le grand nombre d'écrits répandus dans le public et de prêches tenus dans les temples sur la puissance du démon, sur les nouvelles modes, que l'on disait provoquer les punitions du Ciel, la peste, les incendies, les parturitions monstrueuses et les famines, et sur les signes précurseurs du jugement dernier, tels que les comètes, les météores, les pluies de sang, etc., firent, dans la dernière moitié du XVIe siècle, une impression singulière sur les natures hypochondriaques et les âmes faibles, et peuvent être considérés comme la cause des nombreux cas d'aliénations mentales qui se firent remarquer à cette époque. A Friedeberg, dans la Nouvelle-Marche, on vit, en 1593, soixante et finalement jusqu'à cent cinquante individus possédés du démon, lesquels causèrent un grand trouble dans l'Eglise, jusqu'à ce que le prédicateur M. Henri Lemmerich, qui s'était antérieurement beaucoup occupé de cette espèce de gens, se démena lui-même un jour, en chaire, comme un possédé, et fut dès-lors considéré comme tel, ce qui contribua davantage encore à mettre en crédit la puissance de l'enfer sur les hommes. Ce dernier fait porta le Consistoire à ordonner des prières publiques dans toutes les Églises de la Marche, à l'effet d'obtenir que Dieu délivrât l'homme de cette terrible influence. Cette mesure, cependant, loin d'atteindre le but qu'on s'y proposait, eut un résultat tout contraire. Un ouvrier chapelier de Spandau ayant, en 1594, été pris d'une attaque pareille, on vit, en peu de

[1] Henneberger, Preuss. Landtafel, p. 189.

temps, jusqu'à quarante personnes atteintes du même mal et faisant toutes sortes de contorsions et de grimaces. Le conseil fit enfin sceller dans les murs, en différents endroits de la ville, de forts anneaux de fer, et ordonna d'y enchaîner les possédés, ce qui arrêta quelque peu ce mal devenu épidémique. Les pasteurs, au contraire, travaillaient à fortifier ces pauvres gens dans leurs folles croyances, et s'en servaient pour démontrer la vérité de leurs principes sur le démon et sa puissance. Les paroles dont ces possédés faisaient usage pour reprocher au monde sa passion pour le luxe et lui prêcher morale, étaient d'ailleurs entièrement conformes au style alors usité dans la chaire. Qu'un prédicateur, cependant, se montrât plus modéré dans sa parole, moins acharné contre les modes et moins convaincu de la puissance de l'enfer, le diable lui-même ne manquait point, par l'organe des possédés, de lui en adresser des reproches, ainsi qu'il arriva au surintendant de Spandau, M. Albert Koler, qu'un ouvrier chapelier prétendit un jour avoir été chargé par un ange de réprimander sur son manque de zèle[1]. »

« Le diable, vers 1560, fit également des tours de sa façon dans le pays de Prusse, principalement à Kœnisberg. Tantôt c'était quelque cordonnier, tantôt un tailleur qu'il mettait en scène et poussait par la ville ; et tout ce que ces gens avaient rêvé dans le sommeil ou l'ivresse, était soigneusement recueilli par les prédicants et débité par eux, comme autant de vérités, du haut de la chaire évangélique. Cette peur du diable, cependant, ne produisit aucun amendement dans les mœurs; le libertinage et le nombre des infanticides prirent au contraire un tel accroissement, que le chroniqueur Henneberger crut devoir engager le magistrat à user de la plus grande sévérité contre cette espèce de délits, si l'on ne voulait qu'ils ne se répandissent davantage encore. Le dernier supplice, quoiqu'on l'accompagnât de cruautés révoltantes, n'apporta non plus une modification bien marquée à l'entraînement du vice, et l'on vit même des jeunes gens de bonne famille exercer le brigandage sur les grandes routes[2]. » Le peu de bons résultats obtenus de ce mode de prédication au point de vue de la morale est également signalé par un historien plus moderne de la Marche de Brandebourg. « La sévérité des lois, dit-il, fut sans

[1] Moehsen's Gesch. d. Wissensch. in d. Mark Brandenburg. II, 500, 501.
[2] Baczko Versuch e. Gesch. v. Beschreib. Königsbergs. p. 58.

efficacité pour arrêter le développement du libertinage : dès lors qu'il était reçu que le démon exerce sur l'homme une puissance invincible, les coupables ne manquaient pas de raisons pour se justifier de leurs vices et de leur inconduite. Les enquêtes criminelles de l'époque, dont il nous reste encore les actes, montrent que rien n'était plus commun que les exemples d'inculpés qui cherchaient à se défendre en alléguant les séductions et la toute-puissance du diable. Cette opinion s'accordait du reste parfaitement avec l'enseignement qu'on donnait à la jeunesse et au peuple dans les écoles et les églises[1]. »

Il a déjà été dit, plus haut, que pour empêcher que la fâcheuse situation où se trouvait, sous le rapport des mœurs, l'Allemagne protestante, ne fût mise sur le compte du système, on avait eu soin de l'attribuer à un redoublement d'activité de la part de l'ennemi des hommes, qui, disait-on, sentant que la fin du monde était proche, avait voulu faire un dernier effort contre la race humaine, en ayant soin de s'attaquer principalement à ceux qui venaient d'être gratifiés de la possession de l'Évangile. Muskulus est du nombre des prédicateurs luthériens qui employèrent cette tactique. En faisant l'énumération de tous les maux causés par le démon dans la nouvelle Église, il reproche à l'esprit des ténèbres : « d'y avoir fait revivre toutes les anciennes hérésies, mais enrichies d'erreurs nouvelles; d'avoir, de cette manière, tellement troublé et déchiré l'Église, qu'il n'était pas facile de trouver un endroit où la doctrine évangélique fût demeurée sans souillures; d'avoir détruit, dans le Gouvernement de la famille et dans les classes inférieures, tout ce qu'il y avait autrefois de louable; enfin d'avoir tant fait, par ses maléfices, qu'il ne restait plus dans le monde, ni charité, ni fidélité, ni discipline, ni honneur. » — « Bref, dit Muskulus, le démon a tellement rempli tous les coins et recoins de ce monde, d'orgueil, de libertinage et de malice, qu'on ne peut

[1] On ne sera pas étonné que cette opinion eût pris faveur, si l'on songe que le chef de la nouvelle Eglise écrivait lui-même, dans un écrit destiné au peuple : « Quel homme est maître de son cœur? Quel est celui qui peut résister au diable et à l'entraînement de la chair? Nous sommes même hors d'état de nous abstenir du moindre péché, puisque, comme dit l'Ecriture, nous sommes les prisonniers, les sujets du démon (II Timoth. II, 6), et sommes forcés de faire ce qu'il veut et nous inspire. » — Edit. de Walch. XVI, 118.

guère supposer qu'il lui en reste encore en enfer. » — Le passage suivant ne permet d'ailleurs pas de douter que ce ne fût principalement de l'Allemagne que Muskulus entendait parler : « Il est fort à présumer que les esprits infernaux sont aujourd'hui tous ou à peu près tous en Allemagne, et qu'il ne doit conséquemment guère s'en trouver ailleurs. » Il se plaint aussi, plus loin, de ce que personne ne s'abandonnait autant aux excitations de l'esprit du mal que précisément ces chers Allemands. « Les hommes, autrefois, craignaient beaucoup les esprits des ténèbres; mais aujourd'hui qu'il ne s'en trouve plus un seul en enfer, et que tous se sont donné rendez-vous dans notre Allemagne, le monde ne s'en occupe plus guère [1]. »

Plusieurs autres monuments de la littérature satanique de l'époque dont il est ici question, ainsi le recueil de vingt sermons diaboliques, la plupart composés par des prédicateurs de la Marche, qui parut en 1569 à Francfort-sur-le-Mein, semblent prouver que ce furent la conviction de l'inutilité de leur prédication ordinaire, et l'espoir que le moral émoussé de leurs auditeurs pourrait peut-être encore être stimulé par des moyens plus énergiques, qui seuls portèrent les prédicateurs protestants à recourir à ces agents violents et en quelque sorte drastiques. L'expérience put les convaincre bientôt que cette ressource ne manquait pas moins d'efficacité que toutes celles dont on avait déjà fait usage. « Dans les premiers temps qui suivirent le renversement de la tyrannie de l'Ante-Christ, dit Louis Milichius, pasteur à Hambourg-sur-l'Ohm, et alors qu'on dévastait les couvents et gaspillait les biens de l'Église, on était plein d'admiration et d'amour pour cet excellent Évangile; mais aujourd'hui qu'on se sent tout à fait libre et qu'il ne reste plus ni églises ni riches abbayes à livrer au pillage, on ne montre plus que dégoût pour cette sainte Parole, jusque là qu'on aurait de la peine à trouver une seule personne qui dans l'intérêt de la Religion fût prête à donner une obole [2]. » Florian Daude, de Fürstemberg, dans un écrit de même nature, s'exprime, lui aussi, de la manière suivante sur les rapports des pasteurs avec les populations protestantes :

[1] De la tyrannie du diable, dans le *Théatr. diab.* f. 147, 149.
[2] V. le Schrapteufel de Milichius, dans le *Théatr. diabol.* f. 411.

« Que si, par hasard et une fois l'an, ils se décident (les paysans luthériens) à faire acte de religion en approchant de la Table sainte, afin de s'y purifier de leurs péchés et de leurs turpitudes, ils ne savent ni prier ni se confesser, et cependant ne laissent pas d'exiger que le pasteur, que le calotin, comme ils l'appellent par mépris, leur accorde la communion, jette conséquemment les perles aux pourceaux, se rende ainsi responsable de leurs fautes et aille avec eux à tous les diables. Le pasteur se refuse-t-il à leurs désirs ; il n'est sorte d'accusations qu'ils ne dirigent contre sa personne : c'est un brouillon, c'est un brandon de discorde ; et toutes les fois qu'on trouve l'occasion de lui rendre quelque mauvais office, l'on n'y ménage point sa peine. — Dans les villes et les bourgades, les choses ne se passent pas d'autre sorte ; car le mépris pour la Parole sainte y est poussé si loin, qu'il ne saurait l'être davantage ; et ce que je dis ici n'a pas besoin de preuves : que celui qui doute se rende sur les places publiques pendant les offices, et il verra s'il ne s'y trouve pas autant de monde qu'à l'Église, si ce n'est plus encore. Dans l'après-midi, c'est-à-dire à l'heure où l'on devrait assister aux instructions religieuses, c'est encore la même chose : ni jeunes ni vieux, personne n'y vient ; tout le monde est à la promenade ou au cabaret ; et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'on ne veut pas être repris, et que le prédicateur ne peut faire entendre un mot de blâme sur cette manière de se conduire, sans qu'il se mette à dos les aubergistes et leurs clients, c'est-à-dire tout le monde[1]. »

XV.

Influence de la Réforme sur la conduite du peuple sous le rapport sexuel.

Une révolution qui, comme la Réforme protestante, bouleversait aussi profondément la conscience et la vie des hommes, ne pouvait manquer d'exercer une puissante influence sur ce qui touchait aux rapports des sexes. S'il est manifeste que les attaques de la Réforme contre le célibat des prêtres eurent pour point de départ l'indignation qu'inspirait, en général, la dissolution d'une grande partie des membres du clergé de l'ancienne Église, on ne peut toutefois méconnaître

[1] V. le Tanzteufel, dans le *Théatr. diabol.* f. 262.

qu'elles n'aient également été provoquées par la doctrine de Luther sur les rapports sexuels, doctrine entièrement conforme au reste du système, et où l'auteur enseignait que le célibat, en tant que se proposant un but ascétique, une haute perfection sacerdotale, non-seulement n'est point de précepte divin, mais est bien plutôt en opposition avec la volonté divine; que c'est conséquemment se rendre coupable que de se lier sous ce rapport par un vœu, quelque prudence qu'on puisse mettre à cet acte; et qu'un tel vœu, nul de soi, pouvait et devait même être violé impunément. Ces principes, adoptés avec empressement et mis en pratique par des milliers de personnes, furent enseignés au peuple dans toutes les chaires évangéliques.

Luther était parti de ce principe, déjà souvent mis en avant par les adversaires du célibat, que l'instinct sexuel est dans l'homme une force absolument insurmontable; et il enseignait que d'obéir à cette puissance, est un acte d'une invincible nécessité, une œuvre divine à laquelle nul ne saurait résister ou refuser d'obéir, un besoin aussi impérieux que celui de boire et de manger, de balayer et de jeter les ordures, de veiller et de dormir; que Dieu ayant dit « : Croissez et multipliez, » personne n'a été créé pour vivre dans la continence; que la parfaite continence est complètement impossible, à moins que Dieu ne fasse un miracle; « et que de rester sans femme et faire vœu de chasteté, alors que Dieu ne juge point à propos de faire un miracle, c'était comme si l'on faisait vœu de commettre l'adultère ou de contrevenir en quelqu'autre manière à la loi divine. » — « Quiconque, s'écrie-t-il, ne contracte point mariage, ne peut manquer de tomber dans le désordre : comment en serait-il autrement? » C'est pourquoi Luther assure que de ne point prendre femme est une infraction à la loi divine plus grande que de commettre un adultère, un vol ou quelqu'autre crime de ce genre; qu'une personne bien conformée ne saurait négliger de se marier sans exciter la colère divine; et que dans le cas où un individu aurait, chose effroyable à dire, attendu jusqu'au lit de mort avant de remplir ce devoir, c'était pour lui une obligation de prendre au moins la ferme résolution de se marier, s'il était possible, avant de rendre le dernier soupir. Il ajoute qu'un homme

ne peut, sans péché, s'éloigner de la femme; qu'à l'entraînement naturel qui nous en approche, ceux-là seuls sont en état de résister qui sont impotents ou des génies hors ligne; qu'en règle générale, personne ne peut résister à la nature; que la nature, quoi qu'on fasse, veut être satisfaite; que de s'engager par serment à être stérile et à ne point procréer d'enfants, c'est comme si le soleil faisait vœu de ne plus projeter de lumière; que les chrétiens possèdent à la vérité l'Esprit de Dieu dans la foi; mais que comme cet Esprit laisse au jeu des organes son libre cours, de sorte que ce corps continue à boire, à manger, à dormir, à digérer et à excréter, ainsi l'homme est obligé par le besoin à se rapprocher de la femme, et la femme de l'homme, à moins que Dieu ne les mette au-dessus de cette loi commune par un miracle. — « Les Pères de l'Eglise, dit encore Luther, ont débité bien des absurdités sur le mariage; il n'est pas jusqu'aux plus saints, jusqu'à saint Jérôme et saint Augustin lui-même, qui ne se soient laissé tromper par les apparentes perfections attachées au célibat, à cette grande rouerie du papisme [1]. »

[1] Edit. de Walch. XIX, 904; XXII, 1700. — Edit. d'Iéna, 1555. II, 196, 150, 216; III, 99; II, 156; III, 139 et suiv. — Edit. de Walch. III, 64; VIII, 1099; XXII, 1806, 1470, 1695, 2070, 1713; VI, 2750; V, 2011; XVIII, 2148. — On trouve des assertions analogues dans les passages suivants : « Il nous est tout aussi naturel de procréer des enfants que de manger et de boire; voilà pourquoi Dieu nous a donné les membres, les artères, les veines, les fluides et tous les autres organes nécessaires pour l'exercice de cette fonction. Chercher à résister à cette nécessité naturelle, qu'est-ce donc autre chose que de vouloir faire en sorte que la nature ne soit point nature ?» — « De même que je ne suis point maître de faire que je ne sois pas homme, ainsi ne le suis-je pas non plus de me passer de femme; et de même que vous ne pouvez faire en sorte que vous ne soyez point femme, ainsi ne le pouvez-vous non plus de vivre sans homme : car ceci n'est point une chose arbitraire où nous puissions agir à notre gré; c'est une nécessité que tout ce qui est homme ait une femme, et tout ce qui est femme ait un homme. La parole où Dieu dit : *Croissez et multipliez*, n'est pas seulement un commandement; c'est une œuvre divine qu'il ne dépend pas de nous d'empêcher ou de permettre, et à laquelle nous sommes tout autant assujétis de nous conformer qu'à l'obligation de boire, de manger, de balayer et de jeter les ordures, de veiller et de dormir. Le penchant qui nous porte vers la femme nous vient de la nature au même titre que les organes qui servent à le satisfaire. » — « Que quiconque ne se sent pas un eunuque, songe donc sérieusement à se marier; car, quoi que vous fassiez, vous ne sauriez être pieux, vous ne sauriez vous empêcher de tomber à chaque instant dans les plus honteux péchés, si vous ne vous soumettez au commandement qui nous ordonne de croître et de nous multiplier. »

Une chose digne de remarque, c'est que les ouvrages où Luther s'est le plus étendu sur cette matière, ce sont précisément ceux qu'il composa pour le peuple ; aussi l'effet de ses principes se fit-il sentir plus loin qu'il ne l'avait sans doute pensé, et qu'il n'entrait probablement dans ses vues. L'influence de ses déclarations, journellement et rapidement propagées, ne s'exerça pas seulement sur le clergé séculier, sur les moines et les religieuses (sur celles-ci toutefois comparativement

— « Il n'est pas de vœu, pas de loi humaine qui puisse l'emporter sur la vive et naturelle inclination qui nous entraîne vers la femme, attendu que cette inclination est la parole, est l'œuvre même de Dieu. Que celui donc qui veut vivre seul, se fasse rayer de la liste des hommes, et nous prouve qu'il est un ange ou un pur esprit; car de faire ainsi, Dieu ne l'accordera jamais à aucun être revêtu de chair et d'os. » — « Il est un grand nombre de personnes, je dirai même que c'est le plus grand nombre, qui tout en regardant le mariage comme un acte louable et conforme à la loi divine, ne le jugent cependant pas obligatoire, s'y engagent ou s'en abstiennent conséquemment à leur gré, comme si la loi n'était pas formelle et impérative à cet égard ; mais de même que c'est une loi positive, et rigoureusement obligatoire, que celle qui nous dit : *Tu ne tueras pas, tu ne commettras point d'adultère,* ainsi et bien plus encore, c'en est une que celle qui nous ordonne de vivre dans le mariage, d'avoir un homme ou d'avoir une femme. » — « Mais, allez-vous dire, se marier est chose facile; ce qui ne l'est pas autant, c'est de pourvoir à la subsistance d'une famille : je n'ai rien, ma femme n'a rien, comment ferons-nous pour vivre? Il est vrai que là se trouve la principale difficulté, et ce qui empêche le plus grand nombre de se marier. Cependant, que celui ou celle qui ne se sent point fait pour la chasteté, avise de bonne heure à se procurer du travail ; et puis, à la garde de Dieu ! qu'on s'engage hardiment dans le mariage, le jeune homme au plus tard à vingt ans, et la fille à dix-huit si ce n'est à quinze, alors qu'ils ont encore la santé et la vigueur nécessaires. Qu'ils se reposent sur la Providence du soin de nourrir leurs enfants. » — Les mêmes principes étant ensuite appliqués aux relations conjugales, Luther engage les femmes qui ne peuvent avoir d'enfants de leur mari, à se faire autoriser par celui-ci à contracter une union secrète avec un autre homme, et, dans le cas où il la lui refuserait, à s'enfuir dans un pays étranger, afin d'y contracter un nouveau mariage. Et ce conseil, il le donne également à l'homme, « afin, dit-il, qu'il ne tombe point dans l'impureté, » ajoutant qu'il ne devait pas se laisser arrêter par des considérations de santé pour sa femme ; qu'il importait peu que celle-ci compromît sa propre existence par de trop fréquentes grossesses ; qu'elle était née pour faire des enfants, et qu'il fallait la laisser remplir ce devoir, dût-elle en mourir, attendu qu'il vaut mieux vie courte et bonne, que longue et maladive. — Dans quelques autres passages, Luther n'est même pas fort éloigné d'approuver la polygamie. « Il n'est pas écrit, dit-il, que l'homme n'aura pas plus qu'une femme. S'il s'agissait de me prononcer à cet égard, aujourd'hui encore je ne pourrais pas le condamner, et ne voudrais non plus le conseiller. » Enfin, dans ses propos de table, il déclare le concubinage un véritable mariage devant Dieu, et nullement nuisible, bien que scandaleux. — Edit. de Walch. III, 412; XXII, 1726, 1763. Edit. d'Iéna. II, 1585. f. 126, 147; III, 1573. f. 99; IV, 1574. f. 462; II, 157, 147, 152, 156.

moins que sur les autres personnes); elle se fit encore sentir jusque sur cette classe, alors, comme dans tous les temps, la plus nombreuse, qui par son genre de vie, sa vocation, sa pauvreté ou d'autres circonstances sociales, se trouvait hors d'état de se marier et de fonder une famille, ou qui du moins ne pouvait le faire que dans un âge assez avancé, et passait conséquemment les plus belles années de la jeunesse et de la virilité dans un célibat forcé. Ces individus apprenaient, pour la première fois, que cette continence que jusqu'alors on avait exigée d'eux, était tout simplement une chose impossible, et que de résister à l'instinct de la nature était non-seulement au-dessus de leurs forces, mais encore une sorte de révolte contre les décrets de la Providence[1]. Ils voyaient, dans la société nouvelle, toutes les personnes liées par des vœux, même par des vœux librement contractés, se faire, à l'exemple des réformateurs, un devoir de les violer à la face du monde, comme n'étant et ne pouvant être valables, parce que, disaient elles, on ne saurait s'engager à ce qui est impossible, ni être obligé à ce qu'on a promis contrairement aux éternelles lois de la nature; ils avaient dans les mains d'innombrables écrits, et assistaient journellement à des prêches où l'état de virginité et la supériorité d'une existence vouée à la chasteté, étaient non-seulement combattus, rejetés, mais même traités d'extravagance et de folie; ils voyaient, enfin, comment ce principe de l'impossibilité de la continence,

[1] Luther lui-même, et, d'après lui, la plupart des théologiens protestants, ne niaient pas, il est vrai, que le don de la chasteté ne soit accordé à de certaines personnes, dans quelques cas extraordinaires et rares; mais ils enseignaient en même temps, qu'il suffisait d'une forte tentation pour que celui qui l'éprouvait y vît la preuve que ce don ne lui a pas été départi, et que tous ses efforts pour vivre dans la continence seraient complètement inutiles. Dans son livre sur le mariage, Sarcerius dit, par exemple (p. 4) : « Il est plus facile de souffrir les persécutions, la privation de la liberté, et je dirai même toutes les espèces de souffrances extérieures, que les tourments de la chair. Si le don de la chasteté vous a été refusé, c'est en vain que vous aurez recours au jeûne, aux flagellations et aux veilles; vous y perdrez votre peine, ainsi que le montre l'exemple de saint Jérôme. » — « Pour se délivrer de ce feu intérieur, et afin de se soustraire à toutes les excitations de la concupiscence, ce saint se retira dans le désert et y vécut dans le jeûne, les macérations et les veilles. Or, toutes ces pieuses pratiques ne l'empêchèrent pas d'avoir des tentations et de se figurer, par exemple, qu'il se trouvait à Rome dansant avec des jeunes filles : tant il est vrai que *la nature est plus forte que la doctrine*, ainsi que dit le proverbe. »

une fois admis, avait fait sentir son action dissolvante jusque sur les liens même du mariage. On comprendra sans peine que, dans un temps de fermentation générale, où l'on employait tous les moyens propres à exciter et entretenir la suspicion contre la doctrine et la discipline de l'ancienne église, un spectacle pareil dût exercer sur les âmes une influence aussi durable que profonde.

Si les réformateurs et leurs disciples se bornèrent en général à signaler le fait des changements survenus, sous ce rapport, dans les mœurs des protestants, il y eut cependant un certain nombre d'hommes indépendants, appartenant au corps enseignant, qui ne craignirent point de remonter jusqu'aux principes. Le professeur Aretius de Marbourg, par exemple, avoue que le don de la continence avait naguère été bien plus commun parmi les chrétiens que de son temps, « et cela, dit-il, parce que l'abus qu'on en faisait dans l'Église catholique avait fait prendre le don lui-même en haine[1]. » Un autre membre du corps universitaire, le recteur Conrad Klauser, de Zurich, disait, en 1554, que par suite de la guerre acharnée qu'on avait faite jusqu'alors au célibat, dans la société protestante, on en était arrivé à ne plus attacher la moindre importance à la continence et à la chasteté [2]. « Il vaudrait sans doute mieux, écrivait, en 1571, à Jérôme Wolf, Mathias Schenk, recteur à Augsbourg, que les hommes qui se vouent à la culture des sciences, demeurassent dans le célibat; malheureusement on a, depuis un certain nombre d'années, fait prévaloir l'opinion qu'il est impossible à l'homme de vivre chaste. Ce que Dieu dit à notre premier père, à savoir qu'il n'est pas bon à l'homme de vivre seul, on l'applique maintenant, sans exception et au grand détriment du bien public, à toutes les circonstances et à tous les individus sortis de l'âge de l'adolescence, de sorte qu'aujourd'hui quiconque ne se marie point ne passe pour rien moins que pour un violateur de la loi divine [3]. » — « Grâce à

[1] Aretii Problemata sacra, II, 843.

[2] Dum hactenus monasticus cælibatus est fortiter oppugnatus, eo res pene rediit, ut veræ castitatis et continentiæ nullus agatur respectus. — Clauserus, de Educatione puerorum. Basileæ, 1554, p. 76.

[3] Sed adducti (quæ nostra est in omni virtutis ac doctrinæ genere hodie perfectio) in eam opinionem jam pridem sumus, *castum servare se neminem posse.* — Quod naturæ auctor Deus de Adamo dixit, non bonum esse, esse eum solum, ad omnes prorsus homines non pueros et ad tempora quævis magno rerum huma-

la lumière de l'Evangile, écrivait en 1580 Conrad Porta, il est peu d'endroits en Allemagne où les consciences aujourd'hui ne soient délivrées du joug des niaiseries papales; malheureusement le démon, infatigable et fécond en ruses comme il est, n'a garde de se tenir tranquille, et, comme il fit par rapport à d'autres états qui venaient d'être purifiés par l'Evangile, et où, après avoir été chassé, il rentra avec sept démons pires que lui, ainsi fait-il aussi pour l'état de virginité. » Il ajoute que sous la papauté rien n'était plus commun que de voir de jeunes vierges se livrer aux macérations et aux mortifications les plus dures; tandis que dans la nouvelle société, par l'effet des maléfices du démon, les filles ne se distinguaient plus que par l'impénitence, l'effronterie et la lubricité; qu'autrefois les jeunes personnes, sans être riches, s'appliquaient à l'étude du latin et d'autres langues étrangères, afin de s'en servir pour la prière, la lecture et les cantiques, et que de son temps, au contraire, elles ne se souciaient même plus d'apprendre le catéchisme dans leur propre langue, non plus que les autres exercices chrétiens, ni les occupations du ménage; que les conjonctions clandestines et coupables étaient devenues si communes, qu'à peine les regardait-on encore comme répréhensibles; que les garçons et les filles se conduisaient en tout avec la dernière licence; que la plupart ne se mariaient qu'afin de pouvoir librement se livrer à leurs débordements, et qu'un grand nombre, après s'être approprié le bien d'autrui, prenaient la clef des champs,

narum incommodo ita accommodantes, ut qui uxorem hodie non ducat, non satis obtemperare mandato divino videatur. (Amœnitates litterariæ, x, 1075.) — Ce qui, dans cet endroit, est loué par Schenk comme un des mérites de Wolf, savoir le parti que l'amour de l'étude lui fit prendre de demeurer dans le célibat, fut, sept ans après, dans un discours public, condamné comme une mauvaise action par Dresser, professeur à l'Université de Leipsig : Nec illud etiam in Hieronymo laudo, quod conjugium vitarit, et felicitatis partem esse putarit, ἄγαμόν τε καὶ ἄγονον εἶναι. Quæ enim potest in hoc esse felicitas, quod Deus ipse malum dicit, cum ait : Non bonum est homini esse solum? Deceptus est igitur opinionis errore, quod id in bonis enumeravit, quod Deus malum pronuntiat. Dresseri oratio de Hieron. Wolfio in ejus orat. Francof. 1578. f. 258. — La manière de voir de Schenk n'obtint du reste pas grand crédit parmi les protestants. Joachim Hildebrand, surintendant à Lunebourg, se plaignait encore, vers le milieu du siècle suivant, « de ce que de son temps l'on voyait si peu de filles se vouer au célibat, tandis qu'autrefois rien n'était plus ordinaire que de pareils actes de dévouement. » — Hildebrandus, de Arte mor. cap. I, § 16.

et se comportaient, sous le rapport du mariage, comme les Bohémiens et les Tartares [1].

Le manque de retenue et les progrès rapides de la convoitise, de l'impudeur, du libertinage et de l'adultère, furent déjà, dès les premiers temps de la Réforme, les sujets des doléances des réformateurs allemands. Dans plusieurs villes d'Allemagne, et dans la première ferveur qui, après le changement de religion, se manifesta pour les réformes en tous genres, même pour celles de la discipline et des mœurs, on avait, il est vrai, fait fermer les maisons de débauche; mais on peut juger par les faits et les témoignages suivants, combien, dans ces démonstrations purement extérieures, on était éloigné d'une pensée vraiment et sincèrement morale. « A peine les jeunes gens aujourd'hui, dit Brenz, en 1532, sont-ils sortis des langes, qu'il leur faut des femmes; des filles, qui ne sont même pas encore nubiles, attendent déjà des maris; et des prêtres, des moines, des religieuses se marient en violation de toutes les lois humaines [2]. » Quatre ans auparavant, le réformateur de la ville d'Ulm, Conrad Sam, s'était déjà plaint « des progrès du libertinage, du grand nombre d'adultères, de l'influence corruptrice qu'on exerçait les uns sur les autres, et de la jactance qu'on semblait mettre à publier soi-même ses turpitudes [3]. » — Bugenhagen aussi, en 1531, accusait déjà le démon d'être cause que les honteuses atteintes que chaque jour, au grand scandale du monde, on portait à la foi conjugale, étaient attribuées à la doctrine nouvelle, « par cela, dit-il, que la lumière de l'Evangile rendait ces turpitudes et d'autres analogues plus faciles à apercevoir. » Huit ans après, le même Bugenhagen dit encore : « Ne voyez-vous pas avec quelle légèreté l'on traite le mariage, alors que de l'homme coupable qui se fit un jeu criminel de porter le déshonneur dans les familles on se contente de dire, en riant, que c'était un vert galant, un homme à bonnes fortunes, un homme bien venu des dames [4]? » En

[1] Porta, Jungfrauen-spiegel. f. 1 et s; 95; 225.

[2] Brentii homiliæ XXII. D.

[3] Christliche Unterweisung der Jungen, etc. gepredigt zu Ulm in der Pfarr im 1528. D. 8.

Bugenhagen von Ehesachen, vom Ehebruch und heimlichen Weglaufen. Wittenberg 1540. R. 2, 4. — Von mancherlei christl. Sachen. i. 4 ss.

signalant ce triste état des mœurs dans la société protestante, Bugenhagen n'en resta pas moins fermement attaché aux opinions de Luther sur le mariage et sa nécessité. « Quiconque ne veut pas être avec Dieu dans ce saint état, dit-il, est nécessairement avec le diable, chez lequel il n'y a que paillardise, adultère et impureté, ainsi qu'on le peut voir d'après ce qui se passe sous nos yeux. » Osiander, en 1537, fait également entendre les doléances suivantes : « Par suite des progrès du libertinage, de la grande fréquence des adultères et de l'impunité qui, partout ou à peu près partout, est assurée à ces crimes, c'est au milieu de ceux qui sont le plus intéressés à le sauvegarder, c'est-à-dire au milieu de leurs parents, que l'innocence et l'honneur des femmes courent aujourd'hui les plus grands périls. Link, collègue d'Osiander, avoue que de son temps on attachait si peu d'importance à l'impureté qu'on en faisait partout un sujet de plaisanterie[1]. » — « On verrait, dit en 1541 Corvin, plus de décence et de retenue parmi le peuple luthérien, si les princes et les grands ne donnaient pas eux-mêmes l'exemple de l'adultère; si, au lieu de punir de la simple prison ceux qui sont adonnés à ce vice, ils ne craignaient pas de recourir au glaive; et si, au lieu de se régler d'après la loi de Solon, on appliquait celle de Zaleucus, qui, quand elle ne les punissait pas de mort, faisait du moins crever les yeux aux adultères. » — Mathésius, lui, vit dans les progrès de ces vices un signe de l'approche de la fin du monde. « Jusqu'à quel point, dit-il, règnent parmi nous, aujourd'hui, le libertinage, la paillardise, l'adultère et l'inceste, c'est ce que savent les surintendants, les consistoires et les Conseils des causes matrimoniales. L'autorité ne fait pas son devoir ou le fait avec négligence : on feint de ne pas voir et de ne pas savoir; dans de certaines circonstances et pour de certaines personnes on regarde à travers les doigts, et souvent aussi l'on se laisse corrompre. J'en conclus que la fin du monde est proche, ou que du moins nous sommes menacés de quelqu'autre grande catastrophe[2]. » — « Nous autres Allemands d'aujourd'hui,

[1] Osiander v. d. verbotenen Heirathen. A. 2. — Link, Annotationen zum A. T. II, 57; I, 66.

[2] Corvin : Hist. Joseph's. f. 6. — Mathesius : Hist. v. d. Sündfluth. f. 23.

dit à son tour Sarcerius en 1554, ne pouvons guère nous vanter de notre continence : la chasteté a si bien disparu parmi nous, que je ne sais vraiment pas s'il en reste encore quelque trace[1]. Ceux qui font encore cas de cette vertu, sont chez nous si peu nombreux, qu'il y a lieu d'en être étonné ou plutôt épouvanté, et chaque jour on voit toutes les espèces de corruptions se propager et s'afficher librement sans honte ni mesure. Les vieux corrompent les jeunes; chaque vice en engendre un autre, et les adolescents sont aujourd'hui déjà tellement pervertis, *qu'ils en savent plus en fait de libertinage que n'en savaient naguère les personnes les plus avancées en âge.* Quel vice a fait plus de progrès? On en est arrivé là de ne plus voir qu'une occasion de rire, un sujet de plaisanterie dans un des plus grands crimes qui se puissent commettre, dans l'adultère. Il y a plus : il arrive même souvent que ceux qui passent pour s'en être rendus coupables, jouissent de plus de considération et sont plus honorés que les personnes les plus recommandables et les plus vertueuses. » Valdner, prédicateur à Ratisbonne, confirme également par ses plaintes la vérité de cet état de choses. « Les hommes sont, dit-il, aujourd'hui, si débauchés, si frivoles, si pervertis, que pour se marier, ils ne tiennent pas plus compte de la consanguinité que de l'âge. » — « Oh! s'écrie le même auteur, que de malice et de légèreté ne voit-on pas aujourd'hui dans la jeunesse! Un garçon ou une fille de dix ans en savent plus long en fait de polissonneries, que n'en savaient autrefois sous ce rapport les hommes de soixante ans; aussi rien n'est-il plus ordinaire maintenant que le concubinage, l'adultère et l'inceste[2]. » — « Les bâtards et les enfants trouvés, dit en 1560

[1] On trouve dans un ancien livre de Cantiques luthériens un verset dont les paroles s'accordent parfaitement avec la plainte de Sarcerius :

« La cinquième vertu est commune,
C'est l'incontinence, c'est l'adultère;
Il est parmi nous peu de personnes
Qui ne la possèdent au plus haut degré.
Jeunes et vieux, loin d'en avoir honte,
S'en font même un titre d'honneur.
On ne songe point à y mettre obstacle,
Et c'est celui qui s'y distingue le plus
Qui veut être estimé le meilleur. »

Wackernagel, Deutsches Kirchenlied, p. 543.

[2] Sarcerius v. c. Disciplin. f. 39 ss. — Waldner, Bericht etlicher Stücke d. jüngsten Tag betreffend. E. 4.

le pasteur würtembergeois Braunmüller, sont aujourd'hui des plus communs ; et l'on est même tellement habitué aux naissances illégitimes et aux relations dont elles sont la suite, qu'on n'y fait plus aucune attention. Il est aujourd'hui peu de femmes mariées qui ne montrent des dispositions pour l'inconduite, et il n'est donc pas surprenant qu'on voie tant d'adultères, bien plus assurément qu'il n'y en eut jamais chez nos prédécesseurs, et même chez les idolâtres. Il se donnait autrefois des tournois, dans lesquels n'étaient admis à combattre, ni les usuriers, ni les débauchés, ni les adultères ; tellement l'on avait alors d'horreur pour la violation de la foi conjugale. Aujourd'hui cela passe à peu près pour une chose indifférente, et chacun fait sous ce rapport, comme sous tous les autres, ce que bon lui semble[1]. » — Cinq ans après Braunmuller, André Hoppenrod fait entendre, à Mansfeld, des plaintes analogues. « Le libertinage a fait, hélas ! de si effroyables progrès parmi nous autres chrétiens, qu'on ne le considère plus comme un mal, et qu'on se vante même de ses prouesses en fait de débauche, comme des actions les plus méritoires. » — Hoppenrod accuse l'autorité civile d'être la principale cause de tout ce mal, les princes et les magistrats, qui, dit-il, laissaient le champ libre à l'impudeur et à la débauche, ou du moins ne les réprimaient qu'avec mollesse, partant d'une manière inefficace, et protégeaient les maisons de prostitution plus que les églises et les écoles. Il dit que, dans quelques endroits, le laisser-aller, sous le rapport des mœurs, avait été poussé si loin, qu'on y tenait des femmes de mauvaise vie jusque dans les cabarets et les auberges, afin d'attirer par elles des chalands et se couvrir ainsi des forts impôts qui pesaient sur la bière[2]. On insinuait d'ailleurs, à ce sujet, qu'on ne devait pas s'attendre à ce que les princes protestants prissent sérieusement des mesures pour remédier à ce mal. « Il n'est que trop visible, écrivait à cet égard Muskulus, en 1568, que nos seigneurs, dans l'ignorance où ils vivent de l'Evangile, ne se font pas grand scrupule de violer la foi conjugale. La miséricorde de Dieu n'est-elle pas infinie ? Il n'est pas de péché si gros sur lequel

[1] Brunmylleus vom Laster des Ehebruchs. f. 20, 34.
[2] Hoppenrod wider d. Hurenteufel. Frankfurt a. M. 1565. B. 2 ; D. 2.

elle ne s'étende. Et est-ce donc chose si grave, que quelques coups de canif donnés dans un contrat de mariage? Ils le font bien voir, et ont porté les choses à ce point, que ce n'est plus en secret, mais publiquement et à la face du monde, que se commet aujourd'hui l'adultère [1]. » — Christophe Fischer, surintendant dans les États de Brunswick, se plaint, en 1573, de ce que l'adultère et en général le libertinage avaient fait de tels progrès, qu'on ne voulait même plus y voir un péché. « Quiconque est en état de se livrer au libertinage et à la paillardise, s'y croit suffisamment autorisé, par cela que ces vices ne sont plus punis dans le monde. Il est vrai qu'ils ne le sont plus; mais il faut dire aussi qu'il serait difficile d'imaginer des peines assez fortes pour arrêter un vice aujourd'hui tout à fait à la mode. Oh! s'écrie-t-on, Dieu n'est-il pas lui-même un adultère? et faisons-nous autre chose que de faire quelque peu céder les lois du mariage [2]? »

Les faits s'étaient donc eux-mêmes chargés de démontrer la vérité des assertions de Wizel [3] sur les effets naturels de cette doctrine de Luther; et, quand, trente ans plus tard, Sylvestre Ezecanovius [4] publie le résultat de ses observations

[1] Muskulus v. d. verdammlichen Missverstande. F.

[2] Fischer, Ausleg. d. Katechismus. R. 3.

[3] « Vraiment Luther a si bien fait par sa prédication, qu'on regarde chez nous comme une chose impossible de vivre et de faire son salut hors du mariage. Cependant, cette nouvelle prophétie ayant été cause de bien des unions frivoles, de la dissolution de beaucoup d'autres, et de l'augmentation du nombre des femmes perdues et des hommes de mauvaise vie, il chanta la palinodie et gourmanda ses prédicateurs, au lieu de les récompenser d'avoir mis tant de zèle à propager sa doctrine. A quoi bon faire de longues phrases! Il s'est exprimé avec tant de grossièreté et d'immodestie sur cette matière délicate, que bien des cœurs en ont été troublés et pervertis, comme il ne s'était jamais vu. Par ses attaques et ses excitations continuelles, il est cause que bon nombre de pauvres moines et de malheureuses nonnes ont violé leurs vœux, se sont engagés dans le mariage et se morfondent aujourd'hui dans les regrets et la misère, ce dont il s'inquiète peu, lui qui a si bien soigné pour son ventre. » Vizel : Evangelium Luthers. D. 4.— Le duc de Saxe, Georges, avait déjà, vers 1526, fait le reproche suivant au réformateur de Wittemberg : « Quand vit-on les femmes être enlevées à leurs maris et livrées à d'autres, comme cela se voit maintenant sous ton évangile? et quand l'adultère fut-il aussi commun que depuis que tu t'es avisé d'écrire : « Que la femme qui reste stérile avec son mari, s'adresse à un autre homme et se fait faire par lui des enfants que celui-ci ne sait pas lui faire, mais a le soin d'élever et de nourrir, et réciproquement? » Voilà ce qu'a produit ton Evangile, cet Evangile que tu te vantes d'avoir mis au jour. » — Edit. de Iéna. 1556, III, 241.

[4] Cet ouvrage, écrit en forme de dialogue, et dont les interlocuteurs sont un

sur l'état des mœurs dans les deux églises, « dans l'Église papiste et dans l'évangélique, » il confirme également tout ce qui s'était dit avant lui sur la démoralisation protestante, et en fait expressément, lui aussi, peser la plus grande part de res-

curé polonais du nom de Félix, et un pasteur luthérien de la Marche, appelé Sylvestre; cet ouvrage parut en 1561 ou en 1562, fut faussement attribué par Placius à Cassander, et paraît avoir eu pour auteur un protestant de la Bohême qui habitait la Prusse ou la Silésie. L'auteur, quel qu'il soit, semble du moins faire comprendre qu'il était luthérien, par cela qu'il a fait porter à l'interlocuteur protestant le même prénom qu'il se donne lui-même, et qu'il emploie, pour dénigrer les Catholiques et les Luthériens, ces dénominations de *Pontificii et* d'*Evangelici* dont les Protestants seuls avaient l'habitude de se servir. Il dirige d'ailleurs également, dans son ouvrage, des attaques fort vives contre les prélats, les chanoines, et en général les prêtres catholiques. — Staphylus, qui fut longtemps attaché à l'Université prussienne en qualité de professeur, s'exprimait, la même année 1562, à peu près comme Ezecanovius sur la doctrine de Luther relative au mariage. « Cette doctrine, dit-il, étant en elle-même un arbre pourri, ne saurait porter de bons fruits; elle n'en peut produire d'autres que ceux que nous voyons partout dans la société luthérienne, et principalement parmi les pasteurs. » — « Que l'impureté, la paillardise et l'adultère soient devenus plus communs du temps de Luther, c'est ce que personne ne saurait méconnaître; mais que la doctrine de Luther ait fait prendre à ces vices un accroissement immense, et en ait fait, pour ainsi dire, une chose ordinaire et générale, c'est ce que prouvent ceux-là mêmes qui puisèrent leurs inspirations dans les écrits de ce réformateur. Il ne manque pas sans doute de personnes qui aient vu par elles-mêmes avec quelle indignité Luther, dans ses ouvrages, parle de la virginité, principalement dans celui sur les vœux monastiques, où il affirme crûment qu'il n'est pas plus possible à l'homme de se passer de femme que de s'abstenir de cracher, et où il tient d'autres propos impudiques et sentant le lupanar (und dergleichen unzüchtige, bordellische Reden). Il n'en dit pas de moins belles dans son livre sur la vie conjugale qui existe encore; et, dans cet autre ouvrage dont il demanda lui-même la suppression, il fait de l'état de mariage presqu'une Sodome et une Gomorrhe, ne s'y bornant pas à nier qu'il soit un sacrement, le qualifiant encore de bagatelle, de vanité, d'invention humaine, ainsi que fit également Mélanchthon. — Tant que le mariage fut considéré comme un sacrement, on vit régner la pudeur et les bonnes mœurs dans les familles: mais depuis qu'on lit, dans les livres de Luther, que le mariage est une invention humaine, et dans ceux de Mélanchthon, que c'est une vanité, une bagatelle humaine, ces principes sont tellement passés dans la pratique que le mariage est aujourd'hui plus honnête et plus décent chez les Turcs que chez nos Évangéliques d'Allemagne. — Il est écrit dans le livre de Luther sur la vie de mariage : « Votre femme refuse-t-elle... ...? Adressez-vous à la servante. » Que Luther, par ses écrits, ait réellement amené les choses à ce point, que là où la femme ne veut pas, on s'adresse à la servante, et que là où le mari ne peut pas, on se livre à son domestique, à son cousin, à son frère, c'est ce qu'il est inutile de prouver, puisque ce réformateur se plaint lui-même de ce que les gens, dans son Evangile, étaient devenus dix fois pires qu'ils n'avaient été sous le papisme. » Staphylus Nachdruck zu Verfechtung des Buches vom rechten, wahren Verstand des goettlichen Wortes. Ingolstadt 1562. f. 58, 202, 203.

ponsabilité sur cette même doctrine du chef de la Réforme.

« Qu'on veuille bien me dire si, d'après les rapports de l'histoire, on vit dans aucun des siècles passés la dissolution des mœurs s'afficher plus impudemment, et sous plus de formes, dans tous les âges et chez l'un et l'autre sexes, que dans le siècle où nous sommes? Assurément non; jamais on ne vit pareil libertinage. On ne peut guère s'en étonner, quand on voit, comme c'est le cas parmi nous, cette singulière maxime de Luther, que l'homme peut aussi peu vivre dans la continence que s'abstenir de cracher, et se trouve tout autant soumis à l'obligation d'avoir une femme qu'à celle de boire et de manger, être considérée partout comme une loi divine. C'est Néron, c'est le païen, c'est le tyran Néron, qui arbora le premier cet étendard de l'incontinence, et qui, du sein des infâmes voluptés où il s'était plongé, décréta l'impossibilité pour le jeune homme et la jeune fille, pour l'homme et pour la femme, dès lors qu'ils sont bien conformés, de ne point donner satisfaction à l'instinct sexuel. Ce principe néronien, ressuscité par Luther, a été propagé par lui dans notre Allemagne; et bientôt tout ce qui boit, mange et sent l'aiguillon des passions animales, est accouru sans vergogne se ranger sous sa bannière. Les jeunes gens ne se gênent plus de se livrer ouvertement à la débauche; voulez-vous les retirer de cette sentine : ils demandent à cor et à cris qu'au moins on les marie, qu'on leur donne une femme. Et les filles, quand elles se sont déshonorées ou que de quelqu'autre manière elles mènent une vie licencieuse, les filles savent, aussi bien que les garçons, se retrancher derrière la loi néronienne de Luther, de ce tyran, qui, jugeant des autres par lui-même, déclarait la continence une chose impossible à l'homme, et le penchant sexuel aussi impérieux, aussi nécessaire à contenter que le besoin de réparer ses forces par le boire et le manger. Conformément à ces nouvelles vues sur le mariage, on voit aujourd'hui s'engager dans ce lien des adolescents et des filles non encore nubiles; et de ces unions naissent ces puissants héros qui sont destinés à repousser par la force de leurs armes les Turcs au-delà du Caucase, à nous assurer la paix par la sagesse de leurs conseils, et sans doute à faire participer le reste de la chrétienté à cet âge d'or auquel l'Allemagne est redevable de sa splendeur actuelle. Vraiment cette nouvelle théorie du mariage autorise les Evangéliques à dire d'eux-mêmes : « Nous autres naissons vieillards, au lieu que les Italiens, les Espagnols et les Portugais sont toujours jeunes[1]. »

[1] Sylvester Ezecanovius, de corruptis Moribus utriusque partis, Pontificiorum videlicet et Evangelicorum. s. l. et a. F. 3 ss. — Les mariages des pasteurs, d'a-

Les désordres que la doctrine de Luther occasionna dans les relations conjugales, furent précisément ce qui servit d'argument aux théologiens protestants pour démontrer la nécessité de rendre la dissolution du mariage plus facile. Bucer, en 1531, reprochait aux Catholiques la dureté de leur loi, qui refuse aux époux séparés de corps le droit de contracter de nouveaux liens. « Comment Dieu, dit-il, pourrait-il refuser à ses croyants, aux serviteurs de la grâce, ce qu'autrefois il ne fit pas difficulté d'accorder aux esclaves de la loi; et quel homme clairvoyant et ami de la vérité ne voit pas qu'aujourd'hui le lien conjugal est en général bien plus relâché que ce ne fut jamais le cas chez les Juifs, de sorte que ces unions sont chez nous plutôt des lieux de torture que de véritables mariages[1]? » — L'ancien collègue de Bucer, Sébastien Meier, craignait fort, au contraire, dès 1543, qu'au lieu de la répugnance manifestée par les Catholiques, les Protestants ne montrassent trop de facilités pour admettre le divorce[2]. Et le

près Ezecanovius, n'étaient du reste pas plus exempts que les autres de la dépravation générale. « Si les pasteurs, dit-il, n'avaient pas plus de facilités pour cacher leurs turpitudes, que n'en ont les prélats catholiques, sur lesquels se tiennent constamment fixés tous les regards, tandis que personne ne daigne faire attention à ces pauvres hères, on verrait l'union conjugale de la plupart d'entre eux bien autrement compromise que ne l'est le célibat des évêques. » Il dit plus loin que, se rendant, quelques années auparavant, à Neubourg par la Thuringe, il avait fait la rencontre des visiteurs des églises luthériennes, et que ces personnages lui ayant communiqué les notes qu'ils venaient de recueillir dans leurs visites, il y avait vu relaté un plus grand nombre d'actions honteuses et de cas d'adultères commis par des pasteurs luthériens, qu'on ne pourrait jamais, dans une si petite circonscription, trouver de simples faits de libertinage parmi les catholiques. » Il ajoute enfin que les cas de divorce, chez les Évangéliques, étaient tellement communs qu'on ne pouvait plus les compter, et que la fausse interprétation des paroles de saint Paul (I Corinth. VII, 9) avait déjà fait beaucoup de mal et en ferait sans doute bien plus encore. L. c. F. 2; G. 2.

[1] Bucerus, de Regno Christi. p. 146, 171.

[2] Ego valde metuo, ne, quemadmodum veteres valde difficiles fuere ad admittenda divortia, ita nos simus nimium faciles. Seb. Meieri comm. in utramque Pauli ep. ad Cor. Francof. 1546. f. 52. — Wizel avait déjà observé, longtemps avant (Retectio Lutherismi) : que de bâcler des mariages sans la moindre prudence, et de prononcer des divorces avec non moins de légèreté, paraissait être l'occupation favorite des Évangéliques, qui remplissaient ainsi le monde de prostituées et de gens de mauvaises mœurs. Schwenkfeld aussi disait en 1538 : « J'estime que jamais, depuis les premiers temps du christianisme, les séparations et les divorces ne furent plus communs que de notre temps, depuis qu'à l'exemple de Moïse nous avons cru trouver là le remède au libertinage. Il est fort à craindre qu'en permettant le divorce, on n'ait fait que donner une prime

conseiller saxon et professeur de droit Basile Monner, exhortait, en 1561, les magistrats à ne point procéder, dans les affaires matrimoniales, avec tant d'imprévoyance et de légèreté, observant qu'il était facile de voir quels embarras et quelle démoralisation étaient résultés de cette manière d'agir arbitraire et peu prudente, dans un temps où les hommes n'étaient déjà que trop enclins à se laisser emporter par leurs passions. Le même auteur ajoute que jamais on n'avait vu autant d'époux séparés que dans ce siècle extravagant, caduc et voisin de la fin du monde; et que la jeunesse courait le plus grand risque d'être elle-même pervertie par ces personnes insensées et dissolues, qui non-seulement soutenaient dans les conversations particulières, mais enseignaient même publiquement la légitimité et la nécessité de la pluralité des femmes; qu'on ne tarderait pas à voir les suites de pareilles doctrines, à une époque surtout où la plus extrême démoralisation régnait dans un monde caduc et frappé de démence; qu'évidemment c'était là ce qui avait si fort compromis la réputation des Protestants chez leurs adversaires, lesquels prétendaient que la doctrine luthérienne ne servait qu'à rendre les gens plus dissolus et plus indisciplinables, et faisait naître, avec une extrême corruption, le mépris de toutes les lois civiles et de tous les devoirs. « Ce sont là, dit enfin Monner, de graves scandales, faits pour être déplorés par tout ce qu'il y a de personnes véritablement pieuses [1]. »

Que si nous parcourons maintenant de nos regards l'Allemagne protestante du XVIe siècle, nous voyons que les faits y servaient partout de confirmation aux doléances que nous venons d'entendre. A Nuremberg, les écrits de Luther et de

d'encouragement aux dissensions conjugales. » (Epistolar. II, 1. p. 109.) — Le juriste Léopold Dick, dont il a déjà été fait mention dans cet ouvrage, observe que l'on devait s'attendre à ce que les affaires matrimoniales fussent traitées avec peu de prudence, partout où cette espèce d'affaires était jugée au tribunal d'hommes eux-mêmes impatients du joug du mariage : Mihi persuadere vix possum, ex usu reipublicæ Christianæ esse, quod nunc et laici hujusmodi conscientiarum laqueos dirimere conantur, atque in forum sæculare rapiunt, quandoquidem remissius agunt ipsi illaqueati maritalibus capistris, quam soluti ecclesiastici, qui procul dubio arctius stringunt. — L. Dickii œconomia instit. judicii ordin. Basileæ 1562. p. 114.

[1] Basil. Monnerus, de Matrimonio. p. 17, 24, 135, 144.

ses amis théologiques contre le célibat avaient, dès les premiers mouvements de la Réforme et malgré la défense des magistrats, été partout répandus dans le public ; sa doctrine était même enseignée dans quelques chaires, et un assez grand nombre de moines et de religieuses avaient déjà mis ses maximes en pratique, lorsqu'en juin 1524, on se plaignit pour la première fois au « Conseil, qu'un certain Altreusse venait de s'y marier publiquement devant l'Eglise, bien que sa première femme fût encore pleine de vie, à Würzbourg. » L'exemple donné par cet homme ne tarda pas à trouver des imitateurs, ainsi que le prouve une suite d'arrêtés du Conseil de cette ville. Il est dit, par exemple, dans le recueil de ces arrêtés datés du mois de janvier 1525 : « Mettre au cachot et interroger Maerten de Kronach, pour s'être rendu coupable de polygamie ; faire également arrêter Adam Sattler et ses deux femmes ; citer enfin devant le conseil les deux individus de la rue Graser qui se trouvent en état de bigamie, ainsi que leurs femmes. » En avril 1527, le même Conseil arrêta qu'on ordonnerait à l'huissier de la ville, à celui de la campagne et au sergent, de dénoncer aux bourgmestres les individus qui, du vivant de leur conjoint, se permettraient de contracter un nouveau mariage ; et, en mars de la même année, « qu'on instruirait secrètement contre les personnes signalées par l'huissier comme étant polygames. » — Le Conseil de Nüremberg eut, dès les premiers temps du changement de religion, de nombreux embarras au sujet « des contentions matrimoniales qui, chaque jour, étaient soumises à son tribunal. » On le vit, dès le mois de janvier 1525, s'adresser aux savants, pour qu'ils eussent à lui faire connaître leur avis sur ce qu'il y aurait à faire « pour obvier à toutes les mauvaises affaires auxquelles donnait lieu la doctrine nouvelle sur le mariage. » L'année suivante, les causes matrimoniales furent renvoyées au tribunal ordinaire de la ville ; mais, peu de temps après, on consulta de nouveau sur la conduite qu'il y aurait à tenir vis-à-vis de ceux qui se présenteraient pour épouser une personne veuve avec laquelle ils avaient entretenu un commerce illicite pendant son mariage, ainsi que sur les mesures qu'il conviendrait de prendre pour empêcher cette espèce de relations et d'autres de même nature. Et en

1527, « on fut enfin conduit, par le grand nombre d'affaires de ce genre, à décider qu'il serait sévi contre les adultères,[1] » avisé aux moyens de limiter le nombre de mariages après séparations de corps, et représenté aux doyens ainsi qu'aux prédicateurs : « qu'un honorable Conseil trouvait une source d'embarras en cela, qu'on permettait de se remarier aux époux séparés de leur conjoint adultère; que ce Conseil n'entendait aucunement défendre à personne ce que les Saintes-Ecritures accordent en pareil cas; mais que, cette tolérance étant cause de toutes sortes de troubles et de désordres, il se croyait du moins autorisé à éloigner de la ville quiconque contracterait un nouveau mariage du vivant de son premier époux[2]. » Cette ordonnance excita fort le mécontentement des prédicateurs, mécontentement qui s'accrut bientôt encore par l'injonction qui leur fut adressée par le même Conseil, de se montrer plus sévères sur les empêchements de mariage pour cause de parenté. Spengler s'exprime, sur le débat qui s'éleva dans cette occasion entre ce Conseil et les pasteurs, de la manière suivante : « Que si, en pareil cas, l'autorité n'avait pas le droit de prendre les mesures qu'elle juge utiles, nous verrions bientôt régner un bel ordre de choses sous l'apparence de l'Evangile! Il ne convient

[1] On ne peut guère douter que Leib, prieur de Rebdorf, qui était fort connu à Nüremberg et fort au courant de ce qui s'y passait, n'ait eu en vue la situation de cette ville, quand il dit : « Les affaires de mariage se passent, dans plusieurs de nos villes, tout le monde le sait, d'une si indigne manière, que les Juifs et les Païens même en seraient scandalisés. Les pasteurs luthériens ont si bien fait, que les laïques ne craignent point aujourd'hui de se constituer juges dans ces affaires et de prononcer eux-mêmes des séparations de corps et des divorces. Quelques impudents éhontés se présentèrent dernièrement chez le bourgmestre d'une certaine ville, et lui dirent l'un après l'autre : « Monsieur le bourgmestre, je me suis rendu coupable d'adultère; veuillez me permettre de divorcer avec ma femme et d'en prendre une autre. » Et ce qu'ils demandaient leur fut accordé; et l'on prétend même que de certains individus se sont ainsi mariés jusqu'à trois fois du vivant de leurs femmes. Et ce qui est pratiqué par les hommes, ne l'est pas moins par les femmes : celles qui sont lasses de leur mari, vont d'abord s'établir dans une ville protestante, et puis s'y remarient. C'est ce qu'on appelle vivre en évangélique. » — Kilian Leib, Gründl. Anzeigung u. Bericht, aus was Ursachen so mancherlei u. vielfältige Ketzereien, etc. ihren Grund genommen haben. Ingolstadt 1557. f. 41.

[2] Nürnberg. Rathsbücher. 1524. Fasc. III. f. 6.— 1525. F. XI. f. 16.— 1525. F. XI. f. 9. — 1527. F. XIV. f. 5. — 1527. F. XII. f. 24.— 1525. F. XI. f. 11.— 1526. F. X. f. 13. — 1526. F. XIII. f. 7. — 1527. F. XIV. f. 2.

vraiment pas de changer ainsi brusquement des mœurs et des usages consacrés par les siècles, à moins qu'ils ne soient absolument en opposition avec la parole divine[1]. » Le Conseil ne l'emporta pas, du moins sous ce dernier rapport, et ce ne fut qu'en 1537 qu'à la suite d'un nouveau relâchement de la part des pasteurs, il fut décidé qu'on publierait un réglement « pour fixer jusqu'à quel degré l'on pourrait permettre le mariage des parents entre eux sans causer de scandale[2]. »

Une assemblée de surintendants et de pasteurs qui se tint, en 1530, dans la principauté d'Anspach, pria le margrave Georges, « de vouloir bien fonder pour ses Etats un tribunal matrimonial, alléguant, à l'appui de cette supplique, le grand nombre de demandes en séparation et de poursuites en adultère qui, chaque jour, étaient déférées aux juges ordinaires. » A cette prière elle en ajouta une autre, à l'effet de faire « appliquer au concubinage entre célibataires, qui devenait également de plus en plus commun, les peines portées par la loi de Moïse, la loi impériale, ou par quelque autre loi sur la matière[3]. » Deux ans après, André Althamer renouvelle au même prince la même demande. « Votre Grandeur est suppliée, lui mandait-il, de vouloir bien prendre en sérieuse considération la fréquence de jour en jour plus marquée de l'adultère, afin qu'on avise aux moyens de réprimer ce mal, et de mettre en même temps obstacle au divorce et au concubinage, qui, si l'on n'y prend garde, finiront par envahir notre société tout entière[4]. » — A Wurtemberg, il avait déjà, en 1534, paru une ordonnance contre « les personnes brutales qui, contrairement aux sentiments de pudeur communs à tous les peuples civilisés, n'avaient point honte de contracter mariage au troisième et même au deuxième degré de consanguinité[5]. » Et dans la loi sur le mariage pro-

[1] Religionsakta. T. x. St. 14.

[2] Nürnb. Rathsbücher. 1537. Fasc. xi. f. 39; F. xii. f. 1.

[3] Religionsakta. T. iv. Supplem. n. 13.

[4] Religionsakta. T. xi; v. les Mélanges qui s'y trouvent annexés.

[5] Luther avait d'abord déclaré ces mariages licites; mais bientôt les théologiens de son église professèrent une opinion différente et lui reprochèrent d'avoir lui-même plus tard modifié sa première manière de voir, ce qui fit dire à Augustin de Leyser : « Je ne crains pas de déclarer ici hautement que la rétractation de Luther à cet égard, n'est autre chose qu'une fable imaginée par les théologiens

mulguée, en 1586, dans la même ville, le législateur se plaint de ce que « la débauche était devenue si commune, qu'à peine la considérait-on encore comme un péché. » L'année suivante, le duc voulant rendre plus sévères les peines portées contre l'adultère, les conseillers laïques proposèrent la peine de mort même pour les cas où il n'y aurait pas eu de récidive, tandis que les théologiens se contentèrent de la pénitence ecclésiastique. En 1642, « à cause de la fréquence chaque jour plus grande de cet abominable crime, » disait-on, il fut décidé que les adultères seraient notés d'infamie et punis d'un emprisonnement de six semaines, ou même, suivant les circonstances aggravantes, condamnés à la peine de mort : disposition qui, trois ans plus tard, fut remplacée par une plus sévère encore[1]. — Dans la Saxe aussi, vers le milieu du XVIe siècle, « l'adultère, le concubinage, le délaissement des époux et la naissance d'enfants naturels, étaient devenus tellement communs partout, qu'il fut jugé nécessaire d'y porter un prompt remède. » Et cependant, malgré la rigueur des lois portées à cet égard par le pouvoir civil, les visiteurs de l'Ephorie de Weisenfels ne laissèrent pas de se plaindre, en 1578, « que le libertinage tendait à devenir général, » et qu'on voyait même assez fréquemment des cas de criminel délaissement d'époux l'un par l'autre. La même année 1578, Opitz, surintendant à Bischofswerda, reçut de l'Électeur des instructions relatives aux individus « qui avaient délaissé leurs femmes et leurs enfants, » et dont la liste volumineuse avait été remise à ce prince après l'inspection précédente. « On ne saurait dire, rapporte Conrad Porta, jusqu'à quel point l'impunité avait rendu cette indignité commune. » Il ne manquait pas non plus ici d'exemples de bigamie : c'est ainsi qu'à Hetstadt, on fit, en 1564, passer par les verges un certain Jean Scheite, pour avoir pris une seconde femme du vivant de la première; et qu'en 1571, on décapita un nommé Paul Rammolter, dans la même ville et pour la même cause.

saxons, afin qu'on ne les accuse point eux-mêmes, de s'être éloignés de la doctrine luthérienne. » — Aug. von Leyser. de Assentat, p. 122.

Sattler, Würtemberg. Gesch. III. Beil. p. 140 ; V, 102. — Pfaff, Würtemberg. Gesch. III, 275. — Val. Andreæ cynosura œcon. eccles. Würtemberg. p. 174 ss.

A Zwickau, peu de temps après le changement de religion, l'on construisit une prison spécialement destinée pour les adultères, mais qui ne servit pas, il est vrai, longtemps à cet usage, « sans doute, dit le chroniqueur Wilhelmi, parce qu'il n'aurait pas été possible d'y loger tous ceux qui méritaient d'y trouver place[1]. » Il y eut même plusieurs villes pour lesquelles ces turpitudes ne furent pas une médiocre source de revenus. « En 1589, rapporte une chronique, le conseil de la ville d'Erfurt condamna à de fortes amendes, suivant le cas, un grand nombre d'hommes mariés, de veufs et de jeunes célibataires pour cause de libertinage, vice qui était alors fort à la mode[2]. » — Le surintendant Grau observa, dans le synode général, qui, en 1569, se tint dans la Hesse, que « dans ce pays la paillardise était une marque de belles manières, et l'adultère un crime à la mode. » Il insista, en même temps, sur la nécessité d'employer le bras séculier pour réprimer ce mal chaque jour plus commun, puisque la prédication y était impuissante. Deux ans après parut effectivement une ordonnance ducale « à l'effet d'empêcher » les fiançailles secrètes, les unions clandestines et les autres conjonctions illicites, qui devenaient de plus en plus fréquentes et faisaient naître toutes sortes de sales et scandaleuses affaires. » Cette ordonnance eut principalement pour objet d'abolir l'usage d'après lequel tout individu qui déshonorait une fille était contraint à l'épouser ou du moins à lui payer trente florins, « attendu, y était-il dit, qu'il en résultait toutes sortes de désordres et de scandales, particulièrement dans les villages et parmi les gens du peuple[3]. »

[1] Kurfürstl. Saechs. Ordnung. p. 198 ss. — Heydenreich Kirch. u. Schul-Chronik von Weissenfels. p. 39 ss. — Stern : d. Pastoren u. Superintend. zu Bischofswerda. p. 13.— Porta, Pastorale. Leipzig 1604. f. 238. — Schœttgen, diplomat. Nachlese. v, 145. — Herzog, Chronik von Zwickau. II, 199.

[2] V. la Chronique de la ville d'Erfurt, dans le Cod. Germ. 4010 f. 209.

[3] Heppe, Gesch. d. Hessischen generalsynoden. p. 57, 75, 77. — Dans le Palatinat électoral, l'état des choses n'était guères plus satisfaisant que dans les autres parties de l'Allemagne protestante : on en peut juger par cela, qu'en 1682 encore, on s'y vit dans le cas d'aggraver la peine prononcée par la loi contre l'adultère, parce qu'on s'était aperçu aux expressions *mettre des cornes* et autres pareilles, dont on se servait dans les réunions joyeuses en parlant de l'adultère, que ce délit, au lieu d'inspirer de l'horreur, était devenu un objet de plaisanteries, et que non-seulement on ne faisait rien pour en empêcher ou en défendre

Dans la ville prussienne de Thorn, le libertinage, après le changement de religion, prit de suite, ainsi que les autres vices, un accroissement extraordinaire : le Conseil publia coup sur coup une série d'édits, de plus en plus sévères; et, dans la seule année 1583, on expulsa de la ville jusqu'à vingt-trois femmes de mauvaise vie. Les cas de polygamie y furent également assez communs, ainsi que dans toutes les autres villes protestantes, de sorte qu'en 1589 le magistrat fit une ordonnance qui « défendait, sous peine de la vie, d'avoir en même temps plus d'une femme[1]. » Les évêques luthériens de la Prusse avaient, déjà en 1539, publié un réglement dans la vue de remédier aux nombreux désordres qui, par suite de la propagation de la doctrine nouvelle, s'étaient mis dans les affaires de mariage : « désordres, observaient ces prélats, qui scandalisaient, non-seulement les populations voisines où l'on n'avait pas encore accepté l'Evangile, mais encore beaucoup de personnes parmi les Luthériens mêmes, parce qu'on abusait grossièrement de la liberté chrétienne, principalement dans ce qui se rapportait au mariage; parce qu'on se montrait, en général, fort peu soucieux du saint Evangile, et qu'on semblait ne pas attacher la moindre importance aux bonnes mœurs, à l'ordre, à la discipline. » Dans l'ordonnance consistoriale de l'an 1584, il était fortement recommandé aux pasteurs de réunir, chaque année deux fois, le peuple dans leurs temples, afin de lui donner lecture du réglement sur le mariage, « et de le prémunir, par l'idée du châtiment réservé aux infracteurs, contre le terrible péché de la luxure, qui menaçait d'envahir la société entière. » Cette mesure n'empêcha pas, vers la fin du XVIe siècle, le pasteur de l'Eglise canoniale de Kœnigsberg, Artomedes, de faire entendre la plainte suivante : « Comme on voit la piété et les autres vertus perdre chaque jour quelque chose dans l'estime publique, et toutes les espèces de vices, au contraire, se propager et prendre le dessus à mesure que les vertus déclinent, il est arrivé que le sixième commandement est presqu'entièrement tombé dans l'oubli, non-seulement

les occasions prochaines, qu'on les approuvait et favorisait même. » — (Cod. Manh. 352. n. 55.

[1] Wernicke : Gesch. Thorn's. II, 125 ss.

auprès des filles, mais même auprès d'un grand nombre de femmes engagées dans les liens du mariage[1]. »

Dans le Brunswick et le Hanovre les choses étaient dans le même état : « il était permis de conclure du grand nombre de procès entre époux, que de l'honnêteté et de la moralité il y restait à peine quelques vestiges, tandis que l'ivrognerie, la goinfrerie, la luxure et les autres excès étaient à l'ordre du jour. » Dans le rituel de 1585 à l'usage de l'église du Hanovre, on trouve la plainte suivante : « L'expérience journalière nous a appris, à n'en plus pouvoir douter, que dans tout ce qui se rapporte au saint état du mariage, on se conduit le plus souvent sans piété ni crainte de Dieu, et d'une manière légère, antichrétienne, scandaleuse et vraiment bestiale. » Le même ouvrage contient une disposition d'après laquelle l'adultère devait être puni du bannissement à perpétuité, ainsi que la promesse, faite au consistoire, d'une sévérité telle dans la poursuite de ce crime, qu'elle garantirait les juges de toutes démarches importunes[2]. En 1618, le duc décréta toutefois de nouvelles peines contre « la luxure en général, et en particulier contre l'adultère, qui chaque jour devenait plus à la mode. » Le duc Georges, « considérant que la débauche avait pris un singulier accroissement dans ses États, fit, en 1640, ordonner aux agents de son gouvernement de ne pas manquer de signaler au consistoire toutes les personnes qui seraient connues pour violer le sixième commandement[3]; » ce qui n'empêcha pas, en 1563, Barthélemy Wolfhart, récemment envoyé de Goettingue dans la principauté de Henneberg, d'y trouver « la dépravation portée à un plus haut degré que dans aucun autre pays qu'il eût jamais visité[4]. » Dans le Mecklembourg, également, l'autorité civile avait déjà cru devoir prendre plusieurs dispositions contre l'envahissement de la société par le libertinage, quand, en 1658, parut un édit sévère, dont la publication, est-il dit dans les considérants, avait

[1] Nicolovius : die bischœfl. Würde in Preussen. p. 126. — Jakobson : Gesch. d. Quellen d. evangel. Kirchenrechts. Beil. p. 73. — Sebastian Artomedes : Predigten über d. 51. Psalm. Leipzig 1615, p. 34.

[2] Ebhardt, Gesetze d. Consistoriums zu Honnover. I, 428, 436.

[3] Schlegel, Kirchen. u. Reform. Gesch. II, 408, 490.

[4] Barth Wolfhart vom jüngsten Tage. N.

été jugée nécessaire, « parce que les péchés contre le sixième commandement devenaient chaque jour plus fréquents et plus communs, et que la simple indication du nom des délinquants prononcée du haut de la chaire ne faisait pas grande impression sur l'esprit du vulgaire[1]. » Mais aucun État n'offrait un plus remarquable exemple des progrès que le changement de religion avait fait faire au libertinage, que la petite principauté des Dithmarses. Neocorus rapporte que ce pays s'était autrefois tellement distingué par l'innocence et la moralité de ses habitants, qu'un pieux prédicateur l'avait désigné sous le nom de Marien-Land, de pays de Marie[2]. Or, la religion catholique y fut, en 1532, remplacée par la luthérienne ; et, en 1541 déjà, le réformateur Nicolas Boje se plaignait « que les péchés les plus sévèrement défendus, que la paillardise, l'adultère et l'usure, l'usure comme ne la pratiquent même pas les Païens, les Juifs et les Musulmans, y eussent tellement pris le dessus, qu'il n'était pas de prédications, pas d'enseignement, pas d'exhortations, pas de menaces qui pussent y porter remède. » — « Nous apprenons, continue le même réformateur, et voyons malheureusement chaque jour par nous-mêmes jusqu'à quel point l'adultère est chose commune, à la ville comme au village, au château comme dans la chaumière. Il en est un grand nombre qui ne se gênent point de chasser leurs pieuses épouses, et de vivre publiquement en état d'adultère[3]. » Un édit sévère ayant, en 1572, été publié, dans

[1] Sammlung Mecklenburgisch-Schwerinischer Landesgesetze. IV, 330. — L'historien mecklembourgeois Schroeder observe également que « les procès-verbaux du tribunal ecclésiastique de Rostock datant de l'année suivante, font mention d'un grand nombre de procès entre époux. » V. Mecklembourg. K. H. III, 80, par le même.

[2] P. Mohr s'exprime ainsi sur le compte des Dithmarses : « La jeune fille, libre et joyeuse dans ce pays joyeux et libre, n'avait point à redouter les piéges du séducteur. La chute d'une vierge y était presqu'une chose inouïe, et, par cela même, une cause de deuil général. Le libertinage et l'adultère y donnaient lieu à de terribles vengeances; des familles entières se livraient des combats sanglants ; et quant à la malheureuse qui par sa faute avait provoqué ces représailles, elle tait souvent mise à mort par ses propres parents ; il lui fallait renoncer à tout espoir de se marier ; elle était, dans toutes les réunions publiques, un objet de moqueries; et la honte, souvent, l'accablait tellement, qu'elle finissait par recourir au suicide. » V. Hanssen et Wolf : Chronick d. Landes Dithmarsen. p. 221.

[3] Neocorus lui-même fait cet aveu : « Il est notoire que l'adultère et le libertinage en général font chaque jour de nouveaux progrès; que les jeunes gens

le Schleswig et le Holstein, contre le concubinage, « qui y étai aussi devenu fort commun, » le duc accompagna le décret, qu'il adressa spécialement aux Dithmarses, de ce considérant : « Attendu qu'il est venu à notre connaissance que c'est une chose aujourd'hui fort commune, et qui le devient chaque jour davantage, que les exemples de cohabitation illégitime, de filles mises à mal et de femmes mariées abandonnées par leurs époux; attendu aussi que les délinquants n'ont jusqu'à présent obtenu l'impunité que parce que le code de lois de nos États ne renfermait pas de disposition qui s'appliquât précisément à cette espèce de crimes, nous, etc. » En l'an 1607, Jean Adolphe se plaignait derechef « que, depuis les premiers jours de son règne, il eût eu mille occasions de remarquer que l'adultère, ce vice abominable, était devenu tellement commun, qu'on avait cessé d'y attacher une idée de honte et de déshonneur [1]. » — Le roi de Danemark, Frédéric II, prit aussi, en 1576, des mesures sévères contre les transgresseurs du sixième commandement. « Nous nous y sommes décidé, était-il dit dans le recès daté de Kallundsbourg, après que de nombreuses plaintes nous eurent été adressées sur l'effroyable libertinage qui règne aujourd'hui dans notre royaume parmi les filles et les femmes, sans doute parce qu'une déplorable impunité était à peu près assurée, jusqu'à ce jour, à cette espèce de coupables [2]. » Ce prince ne paraît pas toutefois avoir obtenu de ses ordonnances de bien grands résultats; car, deux ans après, Nicolas Hemming, professeur à Copenhague, pressait fortement l'autorité pour que, dans les cas de divorce, il ne fût pas permis

s'unissent avec la dernière irréflexion et par le seul entraînement des passions; qu'on ne rougit pas de choisir pour épouses des filles déshonorées, et, ce qui est encore plus fort, de vieilles édentées, par cela seul qu'elles ont quelque fortune. » — En 1599, la doyenne de Meldorp, fille du surintendant Penshorn, devint grosse du fait de son domestique, et accoucha quelque temps après d'un garçon. La même année, il y eut encore, à Meldorp, 26 filles engrossées, 22 à Barrelt, 16 à Lunden, et, en 1618, 40 dans la seule circonscription de Wesslingburen. — Neocorus : Dithmarsische Chronick. II, 428, 140, 361, 428. — Hanssen u. Wolf. p. 221.

[1] Lackmann, Einleit. in d. Schleswig-Holstein. Hist. II, 70. — Michelsen, Urkundenbuch von Dithmarsen. p. 388.

[2] Canuti Knopsen juris Dan. et Jut. L. II. in Westphalen monum. Inedit. IV, 1869.

à l'époux coupable de contracter de nouveaux liens dans la commune habitée par lui au moment de la rupture de son premier mariage, « attendu, disait-il, que si l'on ne prenait pas cette mesure, on verrait bientôt tout le pays rempli d'adultères. » En 1581, le même Nicolas Hemming appelait de nouveau l'attention du pouvoir sur l'effroyable désordre qui régnait dans les familles, et sur le scandale qui devait nécessairement résulter, si l'on n'y portait remède, de l'imprudente dissolution d'un si grand nombre de mariages [1]. — En Suède, on avait déjà, en 1560, décrété la peine de mort contre les individus convaincus de concubinage ; or, en 1554, il y parut encore une ordonnance royale enjoignant aux magistrats de la circonscription de Kronoborg de déployer la plus grande vigilance, « attendu que les individus qui habitaient vers la frontière, et qui faisaient de fréquents voyages de la Suède dans le Danemark et de ce dernier royaume dans le premier, n'avaient pas l'habitude d'attacher une grande importance aux liens dans lesquels ils s'étaient engagés, prenaient une femme, la quittaient, en prenaient une autre et ainsi de suite, comme on change de linge ou de monture. » Dans une inspection qu'en 1627 on fit dans la Livonie et l'Esthonie, on trouva parmi le peuple des mœurs analogues : ainsi quand un paysan se trouvait avoir pour épouse une vieille femme, il en prenait une seconde encore jeune, sans toutefois renvoyer la première. « Autrefois, s'écriait, en 1572, l'archevêque d'Upsal, Laurent Petri, alors que la vérité évangélique était encore enfouie dans les ténèbres, les chrétiens faisaient bien plus de cas d'une union chaste et légitime, que ce n'est aujourd'hui le cas chez les Évangéliques, dont la plupart abusent étrangement de la liberté chrétienne, s'imaginant que, d'après le chapitre VII de l'Épître Ire de saint Paul aux Corinthiens, et d'après le chapitre III de celle aux Galates, il leur est loisible de faire tout ce que bon leur semble, et que tout leur est licite, principalement en fait de mariage. Un assez singulier moyen de mettre un frein à la corruption régnante fut imaginé par l'archevêque luthérien Angermann, dans l'inspection générale qu'il fit de son diocèse en 1596. Ce

[1] Hemmingii libellus de conjugio. Lipsiæ 1578. p. 186.— Ejus Enchir. theolog. Lipsiæ 1581. p. 433.

moyen consistait à condamner l'individu convaincu de relations illégitimes avec une fille, à l'épouser lors même qu'il ne lui aurait pas fait de promesse, et à faire sur-le-champ prononcer le mariage par le pasteur du lieu, bien qu'il arrivât souvent que les individus mariés de cette manière y refusassent leur consentement et continuassent après leur union à vivre étrangers l'un à l'autre[1].

XVI.

Les évêques prussiens :

JOACHIM MŒRLIN, TILEMANN HESHUSIUS, JEAN WIGAND (AVEC SÉBASTIEN ARTOMEDES).

En 1540, Joachim Mœrlin, vicaire de son ancien professeur Luther, quitta Wittemberg, sa ville natale, « pour se soustraire, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, à la haine de ceux qui, sous le masque de la sainteté, le persécutaient avec une sorte de fureur. » Ce qui lui avait fait prendre ce parti, c'était l'antipathie, alors encore peu connue dans le monde, mais déjà sensible à Wittemberg, qui régnait entre les Luthériens rigoureux et les partisans de Philippe. L'éloignement de Mœrlin pour la personne de Mélanchthon était porté si loin, qu'il ne craignit pas d'avouer, dans une discussion publique, lui qui vénérait en Luther l'ange de l'Apocalypse et le révélateur de l'Antechrist, « qu'il avait, il est vrai, pendant neuf ans, été l'élève de Mélanchthon, et que néanmoins en apprenant que Luther venait de mourir, il s'était écrié : « Plût à Dieu que Philippe en eût fait autant ! » Philippe, de son côté, engageait encore, en 1560, Hardenberg de Brême, à se tenir en garde contre Mœrlin. « Je connais l'horoscope du personnage, lui mandait-il, et lui ai souvent prédit qu'il exciterait des tempêtes qu'il lui serait ensuite impossible de calmer. » Mœrlin, à qui Flacius communiqua cet écrit, lui répondit que

[1] Geijer, Gesch. von Schweden. II, 128. — Joh. Baazi inventarium eccles. Suevogoth. Lincopiæ 1642. p. 318; 324, 575. — Friedr. Rühs Gesch. Schwedens. p. 262.

le contenu lui en avait fait grand plaisir, étant une marque évidente qu'il n'y avait rien de commun entre Mélanchthon et lui. Nous avons déjà remarqué que les hommes que Luther estimait le plus, comme réfléchissant le mieux sa manière de voir, étaient précisément ceux qui se montraient le plus opposés à Mélanchthon : tels étaient Amsdorf, Cordatus et plusieurs autres, Mœrlin aussi, Mœrlin que Luther avait désigné comme un homme excellent, et dont il avait dit, dans une lettre à ceux d'Arnstadt, que de le renvoyer, c'était renvoyer Jésus-Christ même. C'est dans cette dernière ville, c'est-à-dire à Arnstadt, que Mœrlin fut envoyé comme pasteur, après son départ de Wittemberg; mais il n'y demeura pas longtemps, sa prédication ayant tellement irrité ses auditeurs, qu'ils lui donnèrent son congé. Il s'établit ensuite à Gœttingue, toujours en qualité de pasteur, et y fut également destitué peu de temps après son arrivée, pour avoir mis trop de vivacité dans ses attaques contre l'Intérim, « contre cette détestable progéniture du diable, » comme il l'appelait, alors que le magistrat avait donné des ordres pour que les prédicateurs modérassent leur langue en parlant de ce décret. De Gœttingue, il fut envoyé, comme pasteur de l'Eglise canoniale, à Kœnigsberg, où le débat osiandriste venait de commencer. Mœrlin, que le duc employa, dans les premiers temps, comme modérateur entre Osiander et les autres théologiens de la ville, Mœrlin devint bientôt un des principaux antagonistes d'Osiander, dont il s'occupa dès lors à critiquer en chaire les divers points de doctrine. « Si nous en avions le pouvoir, dit-il un jour dans un prêche, nous ferions tomber le feu du ciel sur les Osiandristes, et chargerions tous les diables de l'enfer de se mettre à leur trousse, pour les tourmenter et les soumettre à toutes les espèces de tortures. » Il ne manquait pas, chaque dimanche, de faire en chaire, au sujet de la doctrine d'Osiander sur la nécessité pour l'homme d'une justice intérieure et réelle, de plates bouffonneries et des comparaisons triviales, dignes de la foire plutôt que d'une église chrétienne, en même temps qu'il montrait au peuple

[1] Fortges. Sammlung von alten und neuen theol. Sachen. 1734. p. 371. — Mœrlin wider die Landlügen d. Heidelberg. Theologen. A. 2. — Corp. Ref. IX, 1063. — Hartknoch's Preuss. K. H. p. 452. 397.

comme quoi cette même doctrine anéantit la consolation qui nous est fournie par l'Evangile, à savoir « l'aimable et douce doctrine de l'imputation, et méconnaît que l'œuvre de rédemption du Christ et la justification de l'homme sont une seule et même chose. Mœrlin, en faisant ainsi, sut tellement se concilier la faveur du public, qu'un décret de bannissement ayant été lancé contre lui, comme coupable d'avoir excité le peuple à enfreindre une ordonnance ducale touchant le débat osiandriste, quatre cents dames et demoiselles des plus notables de la ville allèrent en corps se jeter aux pieds du prince, le suppliant de leur laisser leur cher prédicateur. Cette démarche fut inutile ; Mœrlin dut quitter le pays, ce qui ne t'empêcha pas de continuer à faire, par ses écrits qu'il avait soin d'envoyer en Prusse, tout ce qu'il pouvait pour déjouer les mesures prises par le duc afin de mettre un terme au différend, jusqu'à ce qu'en 1566, les instances des Etats prussiens, qu'il avait toujours comptés parmi ses partisans, le firent rappeler et nommer évêque du Sammland : dignité pour laquelle ces Etats et les villes l'avaient déjà proposé six ans auparavant, à l'exclusion d'Osiander, » de cet hérétique généralement reconnu comme tel. » Dans l'intervalle qui était écoulé entre son renvoi de la Prusse et son rappel comme évêque, il avait exercé les fonctions de surintendant des églises de Brunswick, avait, en cette qualité, assisté au colloque de Worms, et en avait ensuite été exclu, en même temps que les autres théologiens qui demandaient la condamnation du Synergisme, du Majorisme, de l'Adiaphorisme et du Zwinglianisme. Le conseiller électoral Krakau, qui nous a représenté ces hommes comme des furibonds et des pervers, reproche à Mœrlin, qu'il traite de brandon de discorde, d'avoir été la principale cause de la désunion qui s'était mise dans cette assemblée[1]; tandis que Mœrlin lui-même prétend que les indignes traitements qu'on y fit essuyer aux Luthériens sincères, devaient surtout être

[1] Krakau, Brief an Bugenhagen : Auxerunt morbum ingentes occupationes et contentiones cum hominibus perversis et rabiosis. Vinarienses omne nunc virus suum medio et pectore effuderunt. — D. Morlinus fax præcipua fuit dissidiorum. (Sammlung vermischter Nachrichten z. sacchsischen Geschichte. VIII, 18.) — Salig dit, en rapportant la délibération des pasteurs du Brunswick au sujet de Schwenkfeld « et à propos de Mœrlin » : « Il n'est pas étonnant que mille diables se soient échappés de sa personne, de ce vase sale et puant, dans lequel

attribués aux conseillers laïques, qui s'étaient toujours arrogé la suprématie sur les théologiens. Il ajoute que Dieu ne tarderait pas à reprendre aux Luthériens la lumière de sa parole, et que lui, Mœrlin, n'avait plus qu'un seul désir, dans ce dernier âge du monde, c'était de n'avoir pas trop à attendre sa dernière heure[1]. Il eut cependant encore, trois ans après, par son acquiescement aux articles de Lunebourg, le plaisir de pouvoir condamner les falsifications mélanchthoniennes dont avait été terni le Luthéranisme sincère et pur. « Comme Wittemberg va se démener, mandait-il alors à Wolfhart, Heidelberg rager et Tubingue faire la grimace! Mais que tous nos liens se brisent, pourvu que la doctrine de Jésus-Christ nous soit conservée pure[2]! »

Les mêmes doléances et les mêmes vues sombres sur la situation du protestantisme allemand que nous avons signalées dans les ouvrages des théologiens protestants dont il a été question jusqu'ici, se trouvent aussi dans les écrits de Mœrlin. Mais ce sur quoi roulent principalement ses plaintes, à lui, c'est le contraste entre les bénédictions attachées à la pure et consolante doctrine dont l'Allemagne avait récemment été gratifiée, et l'inexprimable ingratitude des hommes. » Luther, dit-il, avait eu raison de s'écrier : Qu'il retourne donc au papisme, ce monde maudit, puisqu'aussi bien il ne fait pas grand cas de l'Evangile, et n'y tient que parce qu'il espère pouvoir y vivre au gré de ses caprices. Le vulgaire se dit en lui-même : « Eh! quoi, l'on veut que j'aille au temple! mais que m'importe ce qui s'y passe! Je possède un Évangile; je puis y lire aussi bien que le pasteur, et faire mes prières chez moi aussi bien qu'à l'église. Que me reviendra-t-il d'avoir été m'ennuyer au prêche, et de m'y être fait crier aux oreilles que Dieu est bon, que Dieu est miséricordieux? Je l'ai entendu cent fois déjà; cela me suffit. » On n'est pas, avoue Mœrlin, précisément hostile à l'Evangile; tous en parlent au contraire avec éloges. « Dieu soit loué, se dit-on, quel beau

le diable a déposé ses ordures, attendu que tout ce qui lui sortait de la bouche était diabolique, et qu'il s'est conduit, sous le rapport théologique, d'une manière très-peu édifiante. » — H. d. A. C. III, 1067.

[1] V. la lettre de Mœrlin à Marshusen, dans Rehtmeyer. III, 233.

[2] Nicolovius : d. bischoefl. Würde in Preussen. p. 58 ss. — Stuss : Memoria Berkelmanni. p. 266, 254.

sermon je viens d'entendre ! » Mais, hélas ! ce langage ne se continue qu'autant que durent les descriptions consolantes de la justification luthérienne ! Aussitôt que le pasteur insiste pour un christianisme actif et réel et pour l'observance de la loi, on se récrie, on se dit : « Eh ! eh ! que diable est-cela ? Ces cafards prétendent-ils à réglementer le monde ? qu'ils aillent se faire pendre, les misérables ! Nous les avons entendus et vus assez, les insolents ! » — « Personne, continue Mœrlin, ne se soucie de Dieu ni de sa parole : que nous importe ce qui lui est ou ne lui est pas agréable ! Et, en effet, faudra-t-il que nous réglions notre conduite sur ses caprices ? Nous avons bien autre chose à faire. Nous nous moquons du péché, et celui d'entre nous, et même d'entre les prédicants, que nous estimons le plus et qui nous est le plus cher, c'est celui qui s'entend le mieux à en diminuer à nos yeux l'importance. N'est-il pas vrai que nous sommes de bons évangéliques ? Et ce titre ne nous empêche pas de vouloir vivre à notre fantaisie, et de ne pas souffrir qu'on nous contredise ou qu'on nous fasse des remontrances. — Ce monde maudit ne veut donc pas qu'on le reprenne et se montre hostile aux prédicateurs qui lui prêchent morale et refusent de se taire. Il n'a pas même honte de se plaindre que les ministres du Christ se montrent passionnés : il veut qu'ils prêchent sans passion, c'est-à-dire sans ardeur ni zèle, et d'une manière générale, en sorte que nul ne se croie désigné, et que chacun soit laissé libre de vivre et d'agir à sa guise. » — Indépendamment de ce mal, « de ce que personne n'usait de l'Évangile pour s'amender, » Mœrlin déplorait encore les déchirements auxquels était partout livrée la nouvelle Eglise. « Le monde, dit-il, ne veut plus mettre de mesure à son penchant pour les innovations, aujourd'hui surtout ; et, en disant le monde, j'entends les prédicateurs aussi bien que leurs auditeurs. On n'est point un homme instruit, et l'on ne saurait plaire à la multitude si, demeurant sottement fidèle à l'ancienne règle de doctrine, l'on n'invente pas, de temps à autre, quelque chose de nouveau. » Désirant, en 1565, envoyer son fils à une des Universités protestantes pour y commencer ses études théologiques, il dit, dans une lettre à Marbach, « que la théologie luthérienne en était arrivée là, qu'au milieu de la

grande diversité des opinions et de l'effroyable et sauvage persécution de la vérité, l'on ne savait presque plus à quelle école, ni à quels maîtres confier la direction de ses fils[1]. — L'évêque protestant Mœrlin mourut peu de temps après (1573), haï des Osiandristes, qui étaient encore nombreux, et poursuivi par les injures et les libelles des Mélanchthoniens jusque sur son lit de mort. Le chroniqueur Grégoire Mœller rapporte un des premiers, à son sujet, qu'avant de mourir il tomba dans le désespoir, qu'il se traîna à quatre pattes comme un ours, gratta la terre de ses ongles, qu'on fut forcé de veiller à ce qu'il ne lui tombât pas sous la main de couteau ou quelqu'autre instrument dont il eût pu faire un mauvais usage, et qu'enfin, après sa mort, l'on afficha aux murs de l'église cathédrale quelques vers allemands dont voici la traduction littérale :

On dit que l'idole des Flacianiens,
Que le pape Mœrlin est mort ! —
Voilà pourquoi, prêtres de Baal,
Vous criez tous vers votre Dieu ;
C'est afin qu'il soutienne votre empire
Et que votre pape Mœrlin
Ne s'en aille pas à tous les diables[2]
Avec son fidèle compagnon Flacius.

Tilemann Heshusius, né en 1527 à Wesel dans l'évêché de Clèves, débuta, en 1555, dans la carrière théologique en qualité de surintendant de Goslar, et fut destitué, en 1556, pour s'être attaqué en chaire aux fils du bourgmestre, et pour avoir reproché au Conseil le retard qu'il mettait à lui faire payer ses honoraires. Ayant été nommé surintendant de Rostock, il en fut également renvoyé, un an après, comme séditieux, pour ne pas avoir voulu tolérer la mesure qui défendait les noces et autres réjouissances de ce genre les jours de dimanches et de fêtes, et pour s'être permis d'excommunier publiquement un bourgmestre qui l'avait traité de sectaire pharisaïque[3]. La recommandation de Mélanchthon et de Chytræus lui valut, la même année encore, la place de sur-

[1] Moerlin, Predigten über d. Psalmen. Erfurt 1580. I, 67, 157; II, 18, 4, 31, 102, 153, 169; III, 225, 361. — Epp. theol. ed. Fechtius. III, 202.

[2] Leuckfeld a. a. O. p. 90. — Erlaeutertes Preussen. IV, 747 ss.

[3] Leuckfeld, historia Heshusiana. p. 6, 11, 12. — Hamelmanni opp. geneal. p. 872.

intendant général et de premier professeur de théologie à Heidelberg, où il usurpa la suprématie sur tous les surintendants du Palatinat, et remplit le principal rôle dans le débat qui eut, pour ce pays et pour l'Allemagne entière, de si graves conséquences. Il eut d'abord un démêlé avec le vieux réformateur du Palatinat Diller, traité par lui de « hibou parce qu'il avait pris la défense du recès de Francfort[1]. » Il se chamailla ensuite avec tout le corps universitaire, qui avait eu le tort d'admettre à l'honneur du doctorat en théologie Étienne Sylvius de Groningue. Ce Sylvius ayant blâmé les Luthériens de l'imprudence avec laquelle ils injuriaient et condamnaient l'église helvétique, Heshusius l'avait, pour ce motif, traité de zwinglien et de papiste secret, et avait dit en chaire, après qu'il eut obtenu le bonnet de docteur, que l'Académie venait d'accorder le doctorat à un blasphémateur[2], et que la chaire de théologie de Heidelberg avait

[1] Venit mihi in mentem, quod expedit maxime. Inter Dillerum et Tilemannum Heidelbergæ summus fuit conflictus, imo paroxysmos, *au sujet du résultat des délibérations de Francfort*. Tilemannus illud scriptum vocavit cothurnum et probavit judicium Illyrici, qui istud scriptum vocavit Samaritanum Interim. (*En marge :* Laudavit etiam judicium Chytræi, qui ex humana sapientia profectum asserit.) Dillerus *fut*, propter hoc scriptum, *traité*, à Tilemano, *de hibou*, publice in suggestu, quia Dillerus putatur ex parte autor illius scripti. Comiti Eberhardo male locutus Tilemannus propter istud scriptum, quia Comes curavit expungi IN et SUB. Unum addo : ubi Tilemannus dimissus, ab uno atque altero fraterculo senatus Heidelbergensis urbis per scribam est persuasus, ut fieret supplex pro restituendo Tilemanno. Elector respondit : Quando senatus potest probare, Tilemanno causam esse bonam, se daturum illi pristinum locum. — Ces pauvres messieurs furent ici confondus avec leur scribe. V. la lettre de Klebitz à Camerarius (Cod. Manh. 351. f. 230 et s.) — Le pasteur Jean Flinner aussi s'attira l'animadversion de Heshusius ; mais il eut soin de se soustraire aux vexations qui le menaçaient, en se démettant de ses fonctions et en quittant Heidelberg. — Schelhorn, Beitr. z. Erläuterung d. Gesch, II, 161.

[2] Klebitz écrit : Propterea quod Sylvius pastor Groninganus ab Academia promotus esset, publice in schola theologica dixit (Heshusius), pollutam esse ipsius cathedram per hominem blasphemum (nam Sylvius dixerat, non fieri prudenter a Lutheranis, quod ita proscinderent Helveticas eclesias), et in suggestu dixit, blasphemum hominem promotum ab Academia, addidit etiam, Helvetios non aliter habere biblia, quam asinus, qui portat sex biblia in dorso, vel sicuti typographi et bibliopolæ, qui multa habentes biblia ipsa non intelligunt. (*En marge :* Senatores Academiæ in scripto quodam vocavit doctores tricolores, ideoque exclusus a senatu scholæ.) His calumniis publice respondi, inquiens, Wormatiæ in colloquio fuisse quosdam prudentes viros, qui tanquam Nicodemi suaserint primo, magis audiendos esse Helvetios, priusquam damnarentur. Propter hanc concionem hæreseos insimulatus sum a collegis meis et Tilemanno im-

été profanée et souillée par cette nomination, ce qui le fit exclure, par ordre de l'électeur, du sénat académique, jusqu'à ce qu'il eût fait amende honorable. Mais celui dans lequel Heshusius trouva son principal adversaire, ce fut le diacre Klebitz, qui lui ressemblait par le caractère, et dont le calvinisme, appuyé sur l'avis favorable de Mélanchthon et l'assentiment de l'électeur, devint le moyen à l'aide duquel on renversa, dans le Palatinat, la domination luthérienne. Heshusius, dans cette circonstance et pour sauver la pure doctrine de Luther, crut devoir mettre en jeu tous les plus puissants ressorts de l'autorité ecclésiastique; malheureusement ses grands moyen, ainsi que tous ceux du même genre employés par ses confrères, eurent le plus mauvais succès et ne puêtre continués que peu de temps. Il excommunia d'abord, comme fauteur d'hérésie, le comte Georges d'Erbach, gouverneur de la ville, qui, les larmes aux yeux, avait invité les prédicateurs à la concorde; il suspendit ensuite Klebitz, et le traita, dans ses sermons, de nouveau démon et de nouvel Arius[1], qui menaçait de plonger dans l'erreur le Palatinat et l'Allemagne entière; enfin, un jour qu'il donnait la communion dans son église, voyant que Klebitz se disposait à distribuer le calice, il ordonna à un diacre de le lui arracher des mains. Le dimanche suivant, il le frappa solennellement d'excommunication, et invita le pouvoir temporel à faire son devoir et à le bannir, s'il ne voulait pas attirer sur le pays les vengeances du Ciel. L'Électeur, qui, chaque jour, inclinait davantage pour le Calvinisme, mit fin à la querelle en destituant et chassant de ses États Heshusius ainsi que ses adversaires[2]. Heshusius,

primis (Cod. Manh. 1. f. 230). — Ce Sylvius fut, quelques années après, décapité à Heidelberg comme entaché de l'hérésie d'Arius.

[1] Klebitz ayant demandé de s'en rapporter à la Confession d'Augsbourg, Heshusius déclara publiquement qu'on ne pouvait y apprendre ce qu'il faut croire au sujet de la Cène, attendu qu'elle avait été changée six fois et était devenue une sorte de botte polonaise ou de manteau, sous lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ et le Démon pouvaient tous deux se tenir à l'aise. — Seisen, Gesch. d. Réform. zu Heidelberg. p. 88.

[2] Leuckfeld, p. 14. — Wilh. Clebitii victoria veritatis et ruina papatus Saxonici. Friburgi 1561. p. 176. — Le vieil Erasme de Benningen écrivit à propos de ces faits à l'Electeur : « Ce désordre et ces destitutions un peu brutales des serviteurs de l'Eglise sont bien faits pour effrayer les couvents et autres communautés religieuses du haut et bas Palatinat et pays circonvoisins, ainsi que pour les

qui avait emporté de Heidelberg un vif ressentiment contre Mélanchthon[1], se rencontra derechef à Brême, où il futé galement employé comme surintendant, avec un Mélanchthonien, avec le prédicateur de l'église canoniale, Hardenberg ; et cette rencontre y donna lieu à toutes les scènes qui avaient précédemment affligé l'église d'Heidelberg. Hardenberg, peu de temps après l'arrivée du nouveau surintendant, se plaignit de n'être pas en sûreté dans sa propre maison, d'y être chaque nuit exposé à des attaques contre sa personne, et d'avoir, en conséquence, été forcé de se réfugier près d'un ami : « tellement, dit-il, Heshusius faisait rage et excitait contre lui le Conseil. » Heshusius, de son côté, ne montait jamais en chaire sans s'y déchaîner contre Mélanchthon, Eber et Major, et sans vouer à tous les diables Hardenberg et tous ceux qui partageaient sa manière de voir. Bientôt, cependant, voyant que le parti de son adversaire devenait le plus fort, il quitta Brême pour Magdebourg[2].

Heshusius, non plus que Wigand, n'avait d'ailleurs obtenu du Conseil de s'établir dans cette dernière ville, qu'à la condition de s'y tenir tranquille et de s'abstenir de toute espèce de controverses, soit publiques, soit particulières ; et toutefois il ne tarda pas longtemps à adresser au Conseil de Brême, contre Hardenberg, un écrit dans lequel il invitait le magis-

faire persévérer dans leurs anciennes croyances. Vraiment « je ne me sens pas, pour moi, le courage de les blâmer de ne pas vouloir s'attacher à une société en proie à l'anarchie et aux déchirements des sectes. » — Cod. Germ. 1318. f. 344.

[1] Heshusius reprocha durement à Mélanchthon l'opposition ouverte qu'il avait faite aux Luthériens rigoureux, lui fit observer quel grand scandale son apostasie causerait aux partisans de la nouvelle doctrine, et lui dit, entre autres, qu'une princesse danoise lui avait avoué qu'elle éprouvait de violentes tentations et se trouvait fort ébranlée dans ses convictions au sujet de la doctrine, toutes les fois qu'elle songeait à toutes les défections de ce genre, qui, depuis la mort de Luther, avaient affligé la nouvelle église. (Heshusii responsum ad præjudicium Philippi de controv. sacr. cœn. A. 2.) — Heshusius était, comme Mœrlin, du nombre des admirateurs quand même de Luther. « Celui, dit-il, qui lit la Bible allemande de Luther, entend parler le Dieu puissant lui-même. Celui qui croit au témoignage et aux sentences de la Bible allemande du Réformateur, croit encore au Tout-Puissant lui-même, et obtiendra, par la divine parole, la paix de l'âme et la vie éternelle. Parmi les éclatants bienfaits dont le Dieu tout-puissant a comblé notre époque, notre excellente Bible allemande n'est certainement pas un des moindres. » — V. Leuckfeld. p. 120.

[2] V. la lettre du pasteur de Schleswig Stanhusius, dans les *Epp. ad Lossium*, ed. Lackmannus. p. 5. — Eilard Wagner, Niedersæchsische Gesch. p. 264 et s.

trat à « dépouiller lui-même ce blasphémateur de ses fonctions dans l'église canoniale, puisque, malgré la demande réitérée et formelle qu'il en avait faite au chapitre, celui-ci n'avait encore pu se décider à prendre cette mesure. » Peu de mois après qu'Heshusius eut obtenu la surintendance de l'église de Magdebourg, le Conseil lui adressa le *mandement* de Lunebourg, qui défendait, sous peine de bannissement, d'attaquer en chaire les personnes sur leurs opinions, avec l'ordre émané de l'archevêque Sigismond de se conformer à cette défense. Mais Heshusius, aux yeux de qui tout prédicateur, s'il s'abstenait de faire entendre les mots Adiaphoriste, Majoriste, Synergiste, etc., n'était qu'un mercenaire, un faux chrétien, et qui, même dans la prière commune[1], ne craignait pas de faire mention de ces corruptèles, Heshusius déclara, dans son prochain sermon, malgré les prières et les menaces du Conseil, que ce mandement avait été écrit par des hommes en état d'ivresse et imaginé par des juristes impies; que la censure y était entièrement supprimée, la prédication foulée aux pieds, et que, quant à l'ordre émané de Hall (c'est-à-dire de l'archevêque protestant), c'était un ordre infernal, diabolique, impie et blasphématoire. Plusieurs prédicateurs, mais particulièrement les théologiens expulsés, Wigand, Judex et Eggerdes, se rangèrent de son côté, tandis que lui-même, fidèle à la promesse qu'il avait faite de ne pas garder un seul instant le silence sur cet odieux mandement, continua de menacer les conseillers d'excommunication, et à signaler les pasteurs qui avaient embrassé leur parti, comme des tueurs d'âmes, des traîtres, des parjures, des tyrans et des ennemis de Jésus-Christ[1]. La bourgeoisie, ainsi que le clergé, se partagea en deux camps ennemis; et l'on vit les pasteurs combattre les uns contre les autres, en

[1] Magdeburgisches Jubeliahr. p. 72.

[2] Il se bornait aussi parfois à leur reprocher leur nullité en matière de théologie. « Il n'est pas surprenant qu'il traite de pauvres prédicateurs comme nous de *grossiers camarades*, alors que d'autres excellents hommes, tels que Paul d'Eitzen, sont par lui qualifiés de damoiseaux, d'ânes et d'imbéciles. Quand il s'agit de blasphémer et d'injurier le prochain, il n'y a pas son pareil : ce sont là choses auxquelles il s'est fort exercé et dans lesquelles il l'emporte de bien loin sur nous tous. » — Des Syndikus Franz Pfeyl nothwendige Protestation wider Heshusii Schmachbuch. M.

chaire et dans les confessionnaux à grands renforts d'excommunications et de refus d'absolution[1]. Ces condamnations lancées par les pasteurs troublèrent tellement les consciences et jetèrent les âmes dans une telle perplexité, qu'un grand nombre de personnes en tombèrent malades ou perdirent la raison[2], et que le Conseil se crut finalement, pour

[1] Le diacre Kilian Fœder, ayant refusé l'absolution au prédicateur Eggerdes dont il avait absous la femme, celle-ci, quand elle sut ce qui s'était passé, retourna vers le confesseur et lui dit qu'elle méritait aussi bien d'être punie que son mari, dont elle partageait les opinions, et que conséquemment elle ne pourrait point prendre part à la Cène. (V. la relation de ces faits dans Neue *Bibliothek de Hummel*. III, 577.)— Marguerite Merkel, épouse du secrétaire de ce nom, écrivait à ce sujet à son frère Gallus, surintendant à Ratisbonne : « Je ne sais trop si je dois ou non fréquenter le temple ; car les pasteurs de Saint-Jean disent que le Conseil a sagement agi, tandis que le docteur Heshusius assure qu'assister à leur prêche, c'est participer à leur péché. La servante de M. Heshusius s'étant confessée cette semaine à M. Kilian, celui-ci refusa d'abord de l'absoudre, lui reprochant d'avoir tenu des propos inutiles, approuvé le docteur, et contribué de la sorte à le maintenir dans son erreur ; cependant après qu'elle se fut retirée, il se ravisa, la fit rappeler et lui donna l'absolution. Ils disent publiquement que le Conseil fait bien, et menacent ceux qui sont d'un avis différent et qui ne fréquentent point leur prêche. Ils ne les absolvent point quand ils se confessent, ne les visitent point quand ils sont malades, et leur refusent enfin, à leur mort, les honneurs de la sépulture religieuse, ainsi que nous venons d'en voir un exemple aujourd'hui même. » — Cod. Germ. 1318. f. 225.

[2] C'est ce que nous apprend, par exemple, le secrétaire du conseil municipal Burchardt. « Cette conduite des pasteurs et ces persécutions exercées par des gens d'église les uns contre les autres causèrent un grand scandale dans le monde, et contristèrent tellement les âmes honnêtes, que plusieurs personnes en tombèrent malades et moururent prématurément, ainsi qu'il arriva à la femme de Laurent von der Heiden, à laquelle on refusa les honneurs de la sépulture religieuse, parce qu'elle avait osé ne point approuver toutes ces violences et ces mauvaises manœuvres. » (Cod. Germ. 1316. f. 317.) — Un syndic, François Pfeyl, s'explique à cet égard de la manière suivante : « Nous ne pouvons nier qu'un assez grand nombre de personnes n'aient été frappées d'aliénation mentale, après qu'Heshusius se fut installé parmi nous, ce qui dénote assurément quelque chose d'extraordinaire. Nous ne voulons toutefois en tirer aucune induction ; nous nous bornerons à dire que si l'on veut nous faire considérer comme paroles d'Évangile tout ce que nous débitent des extravagants, nous pourrons affirmer en toute vérité que plusieurs personnes, assurément fort peu sensées, se sont permis d'avancer des choses abominables sur le compte d'Heshusius, et ont dit, entre autres, qu'il causerait à Magdebourg toutes sortes de tribulations et de misères. » (Pfeyl, Protestation, C. 4.)— Heshusius confirme lui-même le dire de Pfeyl : « Huit jours après environ (le 13 oct.), un pieux prédicateur, M. Jean Conon, diacre de Sainte-Catherine, perdit la raison par suite de cette affaire, et se plaignit amèrement de l'endurcissement et de la tyrannie du Conseil et des faux frères. — Il n'avait pas su se faire à cet immense scandale ; et, comme sa conscience le tourmentait, parce qu'il n'avait

y mettre ordre, obligé d'intervenir et d'user de rigueur. D'abord Eggerdes, le 1er octobre 1562, fut jeté dans une charrette et, sous l'escorte d'une troupe d'archers, conduit ainsi hors de la ville; Heshusius, auquel on avait déjà interdit la chaire, et qui, lui-même, avait désiré de s'éloigner de « cette Sodome[1], » Heshusius fut également arrêté de nuit et renvoyé sous la garde de 500 cuirassiers, comme ayant essayé d'établir un nouveau papisme et une nouvelle tyrannie romaine; les prédicants de son parti essuyèrent le même sort; enfin le pasteur Strele, qui avait osé prendre sa défense et vouer au diable le magistrat et les prédicateurs dévoués au Conseil, couronna la série des ecclésiastiques expulsés de Magdebourg[2]. La scission toutefois ne finit pas de sitôt dans la population protestante de cette ville : les pasteurs qui s'étaient mis du parti du Conseil ne voulurent point admettre à la Cène les personnes qui prenaient la défense d'Heshusius, ou qui désapprouvaient le traitement qu'on lui avait fait subir; tandis que celles-ci refusaient d'assister aux prêches où l'on se démenait contre leur ancien surintendant, et de se confesser à des hommes qui prétendaient le leur faire renier. Il advint de là qu'un grand nombre d'individus s'éloignèrent des temples où prêchaient et confessaient les adversaires d'Heshusius, et qu'il n'y eut con-

pas assez reproché au Conseil ses péchés et sa tyrannie. « le diable lui ayant tenu la bouche fermée tandis qu'il était à l'Hôtel-de-Ville, il en perdit la tête et se mit à déraisonner. » — Heshusius, nothw. Entschuldigung wider d. Bericht d. alten stadt Magdeburg. D. 2.

[1] Heshusius à Eggerdes : Hodie, i. e. 9 oct., sunt anni quinque, quando sacrilegus senatus Rostochianus te propter nomen Jesu Christi per lictores urbe ejecit et abduci curavit. Nunc senatus Magdeburgensis celebrat festum Rostochiensium. Hæc non abibunt impunita. Tibi ex animo gratulor de hac tanta gloria, quod jam septimum sustines exilium et secundo per lictores es abductus, idque propter constantem veritatis confessionem. Hoc testimonium tibi dabo in extremo judicio. Nec dubito, quin Filius Dei te illustri corona sit coronaturus. Ego quidem ingenti dolore lugeo hujus celeberrimæ ecclesiæ ruinam et eversionem, et provideo horrendas pœnas imminere : Deus misereatur mei, et educat nos ex hac Sodoma. Ego adhuc sum obstrictus. Senatus pastoris munus mihi resignavit, verum non accepi illam renuntiationem. Magdeburgi, 9 oct. 1562. — Cod. latin. 941. 236.

[2] V., relativement à ces faits, l'ouvrage intitulé : *Clerus Magdeburg.* p. 209. de Kettner. — Leutingeri opp. p. 436 et s. — Rathmann, Gesch. d. Stadt Magdeburg. IV, 38—43. — Magdeburgisches Jubeljahr. p. 80 ss. — Leuckfeld. p. 32 — 40. — Pfeyl, Protestation. C. 4.

séquemment plus pour eux de sûreté dans la ville[1]. Ils disaient « que les prédicants de Magdebourg étaient des apôtres de mensonge, et qu'il leur était impossible de se laver du reproche que leur avait fait Heshusius d'être de faux docteurs[2]. — A Wesel, sa ville natale, où il parvint à se faire accueillir, Heshusius trouva le pasteur Roll, le prédicateur Papa et la plupart des membres du Conseil dévoués au Calvinisme. Il y fit de vains efforts pour les ramener à de meilleurs principes : il cessa conséquemment tout rapport avec eux ; « engagea quelques étrangers qui avaient fait le voyage de Magdebourg pour y prendre part à la Cène, à communier dans une assemblée particulière au lieu de le faire dans l'église commune ; et sa belle mère ayant été invitée par son pasteur à assister au convoi de sa femme, il lui écrivit une lettre remplie de calomnies et en général fort peu chrétienne, dans laquelle il lui défendait de se rendre à cette invitation. » Voyant que tous les avis qu'il lui avait adressés pour qu'il s'abstînt d'attaquer ses adversaires, de tenir des conventicules particuliers, et de troubler, dans l'exercice de leurs fonctions, le pasteur et les autres ministres de l'église, le Conseil prit enfin, en 1564, le parti de décréter contre lui une ordonnance de bannissement[3]. Ceux de Strasbourg, à qui Heshusius demanda ensuite un asile pour ses enfants et pour lui-même, le lui refusèrent en alléguant sa conduite à Magdebourg[4]. Ce ne fut qu'un an après, c'est-à-dire, en 1565, qu'il fut replacé, en qualité de chapelain, à la cour de Neubourg sur le Danube. Il avait jusqu'alors toujours passé pour Flacianien, et s'était en effet vivement prononcé contre les Luthériens plus modérés de l'Allemagne protestante du Sud[5] ; mais à

[1] Leuckfeld. (p. 35.) observe à propos de ce narré : « Je pourrais, en preuve de ceci, citer un grand nombre de lettres originales datant de cette époque, et même de contre-lettres autographes que quelques pasteurs offraient à la signature de leurs pénitents avant de les admettre à la Cène. »

[2] V. la lettre du pasteur Lœnemann, dans Leuckfeld, p. 37.

[3] Cod. Germ. 1320. f. 208—221.

[4] Bèze écrivait vers ce temps à Bullinger (V. Schlosser : Leben des Theodor Beza. p. 316) : Ad me scribitur (Heshusium), visum fuisse Francofurti non multo aliter oberrantem, quam spiritum illum quærentem requiem nec invenientem. Utinam vero dominus pro sua misericordia istos ἀλάστορας brevi compescat.

[5] Hartung Fischer, prédicateur à Velbourg, bourg de la Franconie supérieure, mandait en 1567 à Camérarius : Heshusius, homo ille profligatus, multum mihi

peine la recommandation de Wigand l'eut-elle fait nommer professeur de théologie à Iéna, qu'il changea de ligne de conduite, ainsi que son ancien ami, et prit dès lors ouvertement parti contre Flacius et sa doctrine. Il ne se montra pas moins hostile, dès les commencements de l'Œuvre de la Concorde, à Andreæ et à ses collaborateurs[1]; mais fut obligé de vider le pays, en 1573, après que l'électeur de Saxe, en prenant la tutelle des enfants du feu duc, y eut assuré la prédominance au parti de Mélanchthon. Après un court séjour dans le Brunswick, il fut enfin nommé évêque du Samland, en remplacement de Mœrlin qui venait de mourir. Les circonstances au milieu desquelles il prit possession de son siége étaient délicates : les évêques Mœrlin et Venediger s'étaient brouillés avec un parti fort influent à l'Université et ayant pour chef le professeur calviniste David Voigt, et avaient par suite été honnis et poursuivis par les pasquinades les plus mordantes. Quand donc, après la mort de Mœrlin, il fut question de le remplacer par Heshusius, que le défunt avait lui-même désigné pour son successeur, Voigt déclara les partisans de ce choix traîtres à la patrie, en même temps que les prédicants de son parti exposaient leurs vues avec tant de hardiesse, qu'un certain nombre d'assistants, « après les avoir entendus, demandèrent s'il était bien possible que Luther eût fait son salut. » Les membres du Conseil de la ville de Kœnigsberg ne montrèrent pas moins d'éloignement pour un homme dont ils prévoyaient que l'arrivée dans le pays renouvellerait les scènes fâcheuses dont ils

negotium facessit, præterea hujus complices Flaciani, quorum semina in hac vicinia scatent, ubi nunc ægre et difficulter me contineo ac sustento, valde mihi afflicto sunt molesti, deinde ex vicina Amberga a Sacramentariis, ut vocant, acerrime oppugnor. — Cod. Manh. 358. f. 328.

[1] Les Landgraves de Hesse envoyèrent, en 1570, une députation au duc de Saxe, Jean-Guillaume, afin de l'engager à se « défaire des odieux personages, » qu'il avait près de lui. Cette demande d'expulsion était surtout dirigée contre Heshusius, qui, à Weimar, « s'était dans ses sermons permis d'injurier publiquement les faiseurs de concorde, et de les appeler enfants du diable. » Le duc répondit sur cela qu'Andreæ, qui, dans un grand nombre d'endroits n'était pas non plus fort bien famé, avait également fait tout son possible pour se créer, en secret, un parti à la cour et dans la ville, et s'était livré à toutes sortes de récriminations injurieuses contre les pasteurs du duché. » — Religionsakta. T. II. Supplem. n. 29, 30, 32.

avaient été les témoins[1]. Le duc lui-même[2] fit, avec les personnes les plus importantes de sa cour, tous ses efforts pour empêcher cette nomination. « Si l'on veut bien remarquer, disait le gouverneur de Waldbourg, quelles sont les qualités indispensables à un bon évêque, l'on verra qu'Heshusius ne saurait nous convenir : car n'est-il pas vrai que la plus importante de ces qualités, c'est d'avoir l'esprit conciliant et d'être ami de la paix; n'avons-nous pas vu comment cet homme est disposé sous ce rapport, à la manière dont il s'est conduit à l'égard d'Andreæ, alors que celui-ci parcourait l'Allemagne pour y établir l'unité de doctrine; et n'a-t-il pas, à Weimar, en présence du duc, combattu cette généreuse entreprise, en soutenant qu'il ne saurait y avoir d'unanimité dans l'Eglise, et que le désaccord et le bruit y étaient nécessaires? Enfin, les divers bannissements dont il a été frappé ne prouvent-ils pas également son peu de goût pour la concorde? Il suffit d'ailleurs, pour se faire une opinion sur son compte, de songer à la conduite qu'au rapport du Conseil et d'Amsdorf, il a tenue dans Magdebourg (car le reproche que certaines gens font à ce dernier d'avoir été payé pour le décrier, ne s'appuie d'aucune preuve), et à l'éloignement que son caractère hargneux et sa mauvaise tête ont, dans toutes les classes, inspiré pour sa personne. » Le même gouverneur ajoute que, « s'il insistait tant sur le choix d'un prélat pacifique, ce n'était point qu'il voulût lui dénier l'exercice légitime du pouvoir des clefs; mais uniquement afin qu'il n'en fît point l'usage que ses pareils en avaient fait jusqu'alors,

[1] V. les Lettres du médecin Séverin Goebel à Chemnitz, dans Leuckfeld. p. 89—92.

[2] Le margrave Georges Frédéric d'Anspach, ayant appris qu'il était question de nommer Heshusius évêque du Samland, écrivit à son cousin Albert-Frédéric de Prusse : qu'il était à peu près notoire que cet homme était un esprit fort enclin à l'orgueil et conséquemment peu pacifique, ainsi qu'il l'avait bien montré à Goslar, à Rostock, à Brême, à Magdebourg, à Heidelberg, à Neubourg et à Iéna, mais particulièrement à Magdebourg, où, pour empêcher la révolte, on s'était vu dans le cas de le jeter dans une voiture et de le faire sortir de la ville; qu'il avait d'ailleurs des opinions, à lui particulières, peu conformes à l'Ecriture-Sainte, entre autres sur l'article de la Justification des pauvres pécheurs aux yeux de Dieu, où il se montrait Flacianien décidé. « Par cela donc, dit ce prince, que c'est un homme hautain, vaniteux, superbe, et animé de dispositions peu pacifiques, il est facile de prévoir de quelles mauvaises affaires il menace le repos de notre Eglise. » — Religionsakta. T. XXXV. Fasc. 3. n. 16.

en se montrant favorables ou contraires aux personnes suivant les sentiments de sympathie ou de défiance qu'on avait pour elles. » Mais ces représentations du gouverneur de Waldbourg ne pouvaient faire une grande impression sur des esprits prévenus : on répondit que les persécutions exercées contre le candidat étaient une marque de son zèle apostolique, et que, quant à l'opposition qu'il avait faite à Andreæ, on ne pouvait non plus la désapprouver, ce docteur étant un rêveur, un théologien extravagant, qui s'était avisé d'une entreprise impossible et d'ailleurs appuyée sur des arguments de paille que la moindre étincelle devait réduire en cendres[1]. Heshusius fut donc appelé en Prusse par les pasteurs et les Etats malgré le duc, qui poussa l'opposition jusqu'à déchirer de ses mains les provisions qui lui avaient été remises pour le nouvel élu. Il prit tranquillement possession de son siége, et exerça bientôt, dans son diocèse, une autorité sans borne, le duc étant tombé dans un état d'imbécillité contre lequel toutes les ressources de l'art demeurèrent inutiles. Il publia d'abord un mandement pour interdire la fréquentation des Calvinistes; il excommunia ensuite le député du cercle, Frédéric d'Aulack[2], comme suspect de Calvinisme, et voulut

[1] Nicolovius : d. bischoefl. Würde in Preussen. p. 219 et s.; 113, 234. — En même temps qu'Heshusius, étaient encore proposés Selnekker, Heling, Abdias Prætorius et Chytræus, qui tous furent repoussés comme ayant dévié de la pure doctrine luthérienne. On reprochait à Selnekker d'avoir publié un opuscule intitulé *Pædagogia*, dans lequel il prenait la défense de la synergie et de l'Antinomie, et d'être d'ailleurs également un homme fort irascible. On fit observer, au sujet de Heling, qu'il était vain et orgueilleux, et que c'était lui, avec le docteur Kling, qui avait porté Major à publier le livre *de Conversione Pauli*, dans lequel cet auteur avait exhalé tout son venin; Abdias Prætorius avait, disait-on, deux ans auparavant, enseigné l'erreur : *Salutarem pœnitentiam non ex lege, sed ex evangelio doceri posse*, et ne devait guères mieux valoir que les autres théologiens de Wittemberg; et pour ce qui est de Chytræus, ses tendances synergistes étaient assez manifestes, et faisaient craindre qu'il ne mît pas un bien grand zèle à nuire aux intérêts du Malin. A. a. O. 247 et S.; 254.

[2] A la suite d'une assignation qui lui avait été adressée par ordre de cet évêque, d'Aulack répondit : « qu'il lui était impossible de considérer Heshusius comme évêque, parce que partout où il avait résidé jusqu'alors, il avait excité des querelles et n'avait lui-même pu s'accorder avec personne; parce qu'il avait fait naître la discorde, entre les princes, les grands et le peuple, de sorte qu'il lui arriva plusieurs fois d'être destitué et chassé de la ville qu'il avait ainsi troublée, et que le duc de Clèves lui-même se vit obligé de le bannir. » — Acta Boruss. II, 752.

même le faire expulser de l'Assemblée des Etats, parce qu'il avait dit qu'il « ne se souciait pas de siéger auprès d'hommes vaniteux; » il fit chasser du pays les frères Bohèmes; résista grossièrement au margrave régent; interdit la prédication au chapelain de ce prince; refusa de baptiser une princesse nouveau-née, parce qu'on lui avait choisi pour parrains le roi de Pologne et le duc Guillaume de Clèves, son grand-père[1], qui tous deux étaient catholiques; traita les pasteurs et l'Université avec le dernier arbitraire[2], et poussa l'audace jusqu'à se conduire à l'égard de la cour et du duc lui-même en seigneur et maître[3].

Et néanmoins le nouvel évêque se plaignait, dès 1576, de ce qu'à peine retiré du champ de bataille où il avait combattu les ennemis de la bonne cause, il était traité plus durement par ses propres frères et ses amis, qu'il ne l'avait jamais été par aucun de ses adversaires. Trois prédicateurs, ayant à leur tête pasteur de l'église canoniale, avaient en effet combattu cette opinion émise par lui « que les attributs divins apparte-

[1] Nicolovius, p. 80 et s.

[2] Maurice Heling écrivait, en 1574, à Fabian de Dohna : Heshusius Tilemannus, confirmatus episcopus, omnia pro suo arbitrio insolenter et tyrannice agit, Academiæ privilegia conculcat, nec reliquos professores moratur. Ausus est, utrumque principem publice perstringere, professores suis furoribus resistentes vult removeri. Wulfgangum, qui præfectus erat ecclesiæ Camiensi, deturbavit ab officio et expulit. Parum hoc est; in Marchionem gravius quiddam admisit. Mortuus est nobilis quidam magister, ut vocant, culinæ, *le chef de cuisine*, Mittit igitur Marchio ad Heshusium et petit, ut suo concionatori aulico concedat, habere publice concionem funebrem, ut cui nota sit vita defuncti. Ille vero jussit renuntiari principi : « Qu'il en répondrait devant Dieu d'avoir permis la prédication à un étranger. » Quod si Marchio suum concionatorem ipse velit sistere ad examen, « de manière à ce qu'on s'assurât si ses croyances et son enseignement étaient bien conformes *corpori doctrinæ* de la Prusse, » tunc se eum admissurum. — Cod. Manh. 357. n. 291.

[3] A l'époque où le célèbre médecin Léonard Thurneisser fut appelé à Kœnigsberg pour y donner ses soins au prince, Heshusius le pria un jour de lui faire connaître comment il comptait rendre la santé à leur maître, et de lui avouer, en même temps, si ce n'était point par la magie noire qu'il avait opéré les cures merveilleuses dont on lui faisait honneur. Thurneisser lui ayant répondu qu'il ne se trouvait point dans l'obligation de lui enseigner son art, il y eut entre eux un échange de paroles acrimonieuses. Après le départ du célèbre médecin, le duc eut successivement recours à une foule de docteurs et de guérisseurs, que l'évêque signala tous comme des devins, des sorciers et des serviteurs de l'enfer, qui ne savaient rien faire qu'à l'aide de la magie noire ou des maléfices du diable. » — Mochsen. Beitr. z. Gesch. d. Wissensch. in der Mark Brandenburg. 1, 99.

naient à Jésus-Christ *in abstracto* aussi bien qu'*in concreto,* » avaient sommé le prélat, contre lequel depuis longtemps on nourrissait une haine secrète, de se rétracter, et, sur son refus, l'avaient ouvertement attaqué dans leurs prêches. Wigand même, son ancien ami, que sa recommandation avait fait nommer évêque de Pomesan, et qui convoitait secrètement la résidence de Kœnigsberg, Wigand prit fait et cause contre lui, dans l'espoir sans doute de le supplanter[1]; et le débat se poursuivit en chaire avec une telle vivacité, « que les femmes du Pont-aux-Poissons finirent par y prendre part et par s'adresser les unes aux autres les qualifications de cat... concrètes ou abstraites *.» « Dans les réunions, dans les festins, dans les boutiques même, il n'était question que du *concret* et de l'*abstrait;* on se chamaillait, on s'injuriait, à propos de ces mots, avec d'autant plus d'acharnement qu'on y était invité par des prédicants furibonds et incendiaires. » Les pasteurs prirent encore ici le parti de refuser le sacrement aux personnes qui ne partageaient point leur manière de voir[2]; enfin l'anarchie devint bientôt telle, que l'administrateur du pays se vit contraint de recourir à des mesures de rigueur : il prit conseil près des théologiens réunis à Horrberg sur les moyens de mettre un terme à une querelle qui avait déjà mis le feu à la Prusse entière. Quand la réponse lui parvint, Heshusius venait d'être condamné à la destitution et au bannissement par un synode composé de vingt prédicants sous la présidence de Wigand. Les théologiens mandaient au magistrat que « le principal auteur de cet immense scandale, c'était Wigand, qui, non content de torturer le sens des paroles d'Heshusius, avait encore, par ses conseils, entretenu les pasteurs dans leur folle entreprise contre leur évêque; que Son Altesse et le pays avaient, en

[1] De Meyendorf mandait à ce sujet à Chemnitz : « Wigand est à ce point dominé par Satan, qu'il cherche à faire destituer son collègue Heshusius. Peut-être, à l'heure qu'il est, y a-t-il déjà réussi ; car, vous le voyez, il s'agite et se démène comme un furieux, criant : « A bas cet homme ! » — J'ai pensé que, comme il est possédé du démon de la persécution et de l'envie, et qu'il se montre plus attentif à satisfaire ses haines particulières qu'à travailler au bien de l'Eglise et à la gloire du Seigneur, il serait convenable, pour lui laver la tête, de se servir d'une lessive quelque peu plus mordante. » — V. Leuckfeld. p. 146 et aussi p. 139.

* Abstraite und concrète Huren.

[2] Erlauterter Preussen. II, 214. — Hartknoch, Preusz. K. G. p. 466 ss.

conséquence, des motifs suffisants pour destituer et bannir cet homme ainsi que ses partisans ; et que comme les évêques ne s'étaient jamais servis de leur autorité que pour le malheur et la ruine de l'Eglise, on ferait d'ailleurs une chose excellente en abolissant pour jamais cette dignité dangereuse. » — Comme Wigand, après la défaite de son collègue, avait lui-même destitué et renvoyé du duché[1] tout ce qu'il y avait de partisans d'Heshusius dans la ville même de Kœnigsberg et hors de ses murs, ceux de Herzberg demandèrent qu'on réintégrât ces hommes dans leurs fonctions, en ayant seulement la précaution de leur faire signer la Formule de Concorde et de leur défendre, sous peine de révocation, de faire la moindre allusion au débat, soit en chaire, soit ailleurs. Si Wigand, grâce à l'appui que lui prêtèrent ses partisans, remporta la victoire et parvint à se maintenir sur son siége, il eut toutefois longtemps encore à lutter contre les amis de son rival abattu. Il se plaignait encore, en 1578, qu'un pe- « tit nombre de braillards et d'ennemis de la paix publique troublassent, par leurs déclamations, le peuple et même les personnes de distinction ; que des vagabonds continuassent à parcourir le pays, pénétrant dans les maisons, les boutiques et les cabarets pour y répandre leurs erreurs ; et qu'on séduisît et scandalisât même les enfants, en implantant dans leurs âmes, avec le venin des fausses doctrines, la haine pour les docteurs orthodoxes[2]. »

Heshusius, pendant ce temps, avait été nommé professeur de théologie à Helmstædt, et s'y était de suite pris de querelle avec son collègue Kirchner, qui avait publiquement approuvé la conduite de Wigand à son égard. Cette dispute finit, il est vrai, bientôt après, par la fuite de Kirchner, mais fit aussitôt place à une autre au sujet de la Formule de Concorde. Heshusius avait, pendant son séjour à Iéna et son épiscopat dans la Prusse, ouvertement manifesté son peu de sympathie pour l'œuvre d'Andreæ[3], qu'il avait même con-

[1] S. Hartknoch. p. 479 ss. — Arnoldt, Nachr. von allen Predigern in Ostpreussen. p. 44.

[2] Erlaeutertes Preuss. II, 218—223. — Hartknoch. p. 480 ss.

[3] Heshusius exprime en cette manière son opinion sur l'œuvre de concorde : « Nous vivons, hélas ! dans un temps où non-seulement un grand nombre de

damné à la pénitence ecclésiastique ; plus tard, c'est-à-dire en entrant en fonctions à Helmstædt, il avait, il est vrai, sur l'invitation du duc Jules de Brunswick, souscrit à la Formule, mais avait de nouveau retiré son approbation, après que le duc, mécontent de quelques changements qu'on y avait faits après coup à son insu, eut de nouveau chargé ses théologiens de lui faire connaître leur opinion sur cet ouvrage. Il prétendit alors qu'Andreæ n'avait entrepris son Œuvre de Concorde que dans un but de gloire personnelle, et afin de propager par elle sa doctrine de l'ubiquité; et, bien qu'Andreæ, secondé par la duchesse[1], eût essayé de prévenir le duc contre ce brusque changement de manière de voir, ce prince n'en refusa pas moins, dans la prochaine assemblée générale du Consistoire, de recevoir le nouveau Symbole, déclarant que « quiconque refusait de se soumettre aux prescriptions de son réglement disciplinaire, ne devait être toléré ni dans son académie Julienne, ni ailleurs, attendu, disait-il, qu'il valait mieux que les opposants allassent au diable, que s'ils corrompaient et souillaient ses écoles et ses églises, et ajoutant que s'il savait qu'un de ses enfants dût un jour apostasier, il regretterait qu'il ne se fût pas noyé en recevant le baptême. » Ces paroles s'adressaient particulièrement à un certain prédicateur Malsius, que ses opinions sur le rapport des deux natures en Jésus-Christ

princes et de chefs politiques, mais même des théologiens de renom considèrent comme un grand mérite et une marque d'un rare savoir dans la science sacrée, quand vous savez discourir sur les questions religieuses de telle sorte que vous ne vous prononciez expressément pour aucune, que vous n'inclinicz sensiblement ni d'un côté ni de l'autre, et que nul ne puisse démêler au juste si c'est la cause de Jésus Christ ou du diable que vous entendez soutenir. On s'imagine que c'est là le meilleur moyen de rétablir et de maintenir la paix et l'union sur la terre, ainsi que le docteur Jacob l'a dernièrement si bien fait comprendre. » — Heshusius V. Bekenntn. d. Namens. J. Chr. vor d. Menschen. Iéna. 1571. F. 4.

[1] Andreæ mandait à la duchesse : « S'il m'était permis d'exprimer franchement ma manière de voir, je ne serais pas éloigné de dire, au sujet d'Heshusius, qu'il faut que l'évêché de Prusse lui roule encore dans le ventre et dans la tête, pour qu'il supporte si impatiemment de savoir le docteur Wigand de notre bord, etc. C'est absolument peine perdue, tout ce que l'on peut tenter auprès de cet homme, qui ne recule devant aucun scandale, qui, quoi qu'il en puisse arriver, n'écoute que sa mauvaise tête, et qui, comme Votre Seigneurie l'a souvent entendu dire au docteur Tangel, tenant d'une main une tête sanglante et de l'autre un glaive, a vendu son corps au bourreau et son âme à l'enfer. » — Extrait d'Actes manuscr. V. Trier : Anmerk. Z. Conc. Buch. p. 212.

avaient fait accuser par Heshusius de Calvinisme : ce qui effraya tellement le duc, qu'il demeura plusieurs années sans prendre part à la Cène. Malsius, ayant eu le dessous dans cette querelle, expia dans les fers sa déviation de la doctrine enseignée dans la liturgie ducale; et quant à Heshusius, il demeura à Helmstædt jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1588, et fut honoré comme le principal auteur de la non-acceptation de la Formule de Concorde, non-seulement par l'Université, mais encore par le Duché tout entier[1].

Frappé de la désolation que les querelles des Théologiens avaient causée dans la société luthérienne, Heshusius, bien que lui-même fût un des acteurs les plus actifs dans ces ardents débats, avouait, dès 1572, que, « vers quelque lieu qu'on tournât ses regards, on ne voyait à peu près rien autre chose, dans la nouvelle Eglise, qu'incessantes querelles parmi les docteurs, que propagation des plus déplorables erreurs, que trahison des savants à l'égard de la vérité, que persécutions exercées contre les pieux pasteurs, enfin que décadence des écoles et dévastation des églises[2]. » Dans les derniers temps de sa vie, et alors que ses nombreuses pérégrinations l'avaient mis en état d'observer à loisir l'état de la société protestante, il fut également pris d'un profond découragement, pendant lequel il se plaignait que le monde devînt chaque jour plus méchant, que l'impénitence, la malice et l'impiété fissent de continuels progrès, et qu'on ne pût raisonnablement se flatter de voir un meilleur avenir. « Les faits journaliers, disait-il, nous montrent avec evidence que les prédictions de Jésus-Christ et de saint Paul sont en voie de s'accomplir; car l'impiété des générations actuelles, leur impudeur et leur endurcissement dans le mal dépassent tout ce qu'on en peut dire. Il a, sans doute, de tout temps existé de mauvaises gens; mais on sait que, dans les derniers temps, la dépravation du monde doit dépasser toutes les bornes. Or, l'époque actuelle est précisément la plus

[1] Leuckfeld. p. 113, 190, 193, 213. — Schlegel, norddeutsche Reform. Gesch. II, 194 ss.

[2] Heshusii epp. de Exorcismo, ap. Casmann. turpit. turpiss. Francof. 1609. p. 81.

intolérable et la plus dangereuse qui se puisse voir; c'est qu'en effet le Jugement dernier est à notre porte, et que Satan tient à utiliser ces derniers moments pour achever d'exhaler sa rage. » — Mais lui aussi se plaint, par-dessus tout, de la dureté et de la lésinerie des Luthériens à l'égard « de leurs pieux pasteurs, qui, tandis qu'on entretenait richement les faux docteurs, ainsi que les prêtres catholiques en offraient un exemple, mouraient littéralement de faim, et laissaient, après leur mort, leur famille dans la misère[1]. »

Jean Wigand, à partir de 1546 prédicateur à Mansfeld sa ville natale, fut, en 1553, nommé surintendant à Magdebourg. Il travailla, dans cette dernière ville, aux *Centuries*, et y eut, ainsi que son maître et ami Flacius, à souffrir de la haine des Mélanchthoniens, bien qu'ils eussent pour lui plus de mépris que de crainte et qu'ils l'eussent dépeint comme « un homme que son aveugle colère faisait crier contre les autres, et qui, dans son fol orgueil et son impudente audace, avait osé publiquement se comparer à Luther[2]. » Chassé, en même temps que Flacius, d'Iéna, où il avait suivi ce réformateur, il retourna à Magdebourg, s'y attacha à Heshusius, qu'il seconda dans sa levée de boucliers contre son ancien ami Flacius, et échappa au traitement qu'eurent bientôt à subir les autres prédicateurs de son parti, par sa nomination à l'emploi de surintendant à Wismar, en remplacement de Jean Freder, qui venait d'y mourir subitement avec toute sa famille, empoisonné, disait la rumeur publique, par les Anabaptistes et les Sacramentaires, qui étaient en grand nombre dans la ville[3]. Après sa rupture avec Flacius, Wigand fut considéré comme le chef des Luthériens orthodoxes qui tenaient le milieu entre les Flacianiens rigides et les Mélanchthoniens calvinistes; c'est ce qui engagea le duc de Mecklembourg à l'appeler à Wismar, où, du reste, la population et les prédicants se montrèrent si mal disposés pour lui, que personne n'y voulait plus ni fréquenter les temples, ni participer à la Cène. « Ce ne fut qu'à la longue, nous apprend-il lui-même

[1] Heshusii comm. in Ep. I. Pauli ad Timoth. Helmstadii 1586. f. 102 ss; 257.

[2] De Eccl. hist. quæ Magdeburgi contexitur, narr. Witt. 1558. B. 4; E. 2.

[3] V. la lettre de Heshusius à Marbach, dans Fecht. III, 128.

dans un écrit daté de l'an 1563, que les gens prirent de nouveau l'habitude de fréquenter les églises. » C'est vers ce même temps, qu'il supplia le duc de ne faire éprouver aucune modification au personnel du clergé, l'assurant que pour peu que le peuple prît de l'ombrage au sujet de ses pasteurs, on verrait le mal devenir pire qu'il n'avait jamais été[1].

Wigand, en 1568, se fixa une seconde fois à Iéna, et, en ayant derechef été renvoyé par l'électeur en même temps que les autres adversaires des Mélanchthoniens, obtint en Prusse, par la protection d'Heshusius, d'abord une chaire de professeur, et plus tard l'évêché de Pomesan. La noire ingratitude dont il paya son bienfaiteur, révolta ses amis mêmes, si bien que Chemnitz lui dit un jour en face : « Heshusius est un copte*; vous, vous êtes un querelleur; et, parce qu'aucun de vous deux ne veut céder à l'autre, il faut que ce soit notre malheureuse Eglise qui en pâtisse. » Un ancien ami des deux évêques, André de Meyendorf, disait, en parlant de Wigand : « Vraiment, c'est une chose affligeante à voir que la manière dont ce grand évêque s'est transformé en un misérable sophiste, qui ne sait qu'injurier le prochain et dénigrer même les gens les mieux intentionnés. De fidèles et zélés prédicateurs ont, avec leurs femmes et leurs enfants, été par lui plongés dans la misère : c'est en persécuteur et non en évêque qu'il se conduit, et Dieu sait dans quel état il a mis cette malheureuse Eglise de

[1] Wigand, la même année, fit auprès du Conseil la déclaration suivante : « J'apprends que le diable nous régale en ce moment d'un nouveau scandale : des impies, inspirés par lui, ont composé d'infâmes couplets sur le sieur H..... ministre de notre église, et les font chanter dans les rues et les carrefours par des mendiantes et quelques mauvais drôles, qui par là se font faire l'aumône. On assure que les paroles en sont telles, que le génie de l'impureté n'aurait pu les choisir plus sales et plus dégoûtantes. Il ne faut du reste pas un bien grand effort pour trouver la cause de cette infamie : elle consiste en cela, que le monde voit avec plaisir injurier et diffamer les serviteurs de Dieu, ainsi qu'il l'a bien prouvé naguères dans la personne de Fredern et de quelques autres pieux ministres. » Wigand demanda, en même temps, qu'on usât de plus de sévérité dans la répression des libelles diffamatoires, et qu'on leur appliquât les dispositions du Code impérial, « dans lequel faire publier ou lire seulement *famosos libellos*, était considéré comme une affaire capitale. » — V. Schrœder, Mecklemburg. Kirchengesch. II, 433, 437.

* C'est-à-dire un Eutychien. Il y a ici une sorte de jeu de mot fondé sur la terminaison identique des deux mots *allemands Coptisch* et *Zaenkisch*. (N. du Trad.)

Prusse[1]. » — Wigand avait osé montrer son peu de sympathie pour la Formule de Concorde, même après qu'elle eut été adoptée dans la Prusse : les théologiens présents au Synode de Herzberg en insistèrent d'autant plus auprès du prince, pour qu'il le destituât et abolît en même temps l'autorité épiscopale, « cette arme si dangereuse dans les mains de pareils hommes. » Andreæ, lui surtout, ne ménagea rien pour indisposer l'électeur de Saxe contre l'évêque[2], et écrivit au duc de Prusse lui-même : « C'est le Diable et non le Saint-Esprit qui inspire cette espèce d'homme (Wigand); c'est pourquoi je ne sais rien vous conseiller à son sujet, si ce n'est *deponatur*. Qu'on lui donne la besace et qu'on le renvoie ainsi vers son demi-frère Heshusius à Helmstædt, où ils pourront se chamailler tant qu'on l'y voudra bien souffrir. » Il ajoute qu'à la vérité, l'on pouvait croire qu'Heshusius ne ferait pas de vieux os dans cette dernière ville; mais qu'enfin, s'il en était également renvoyé, ils pourraient se rencontrer dans la plaine de Lunebourg, où rien ne les empêcherait de s'arracher les cheveux à leur aise, attendu que là du moins ils ne donneraient pas grand scandale[3]. » Quoique Wigand eût réussi à se maintenir jusqu'à la fin (1587) sur son siége épiscopal, son sort n'en fut pas plus digne d'envie : ainsi le prince, dans le temps même qu'il

[1] V., dans Leuckfeld, la lettre à Wigand, ainsi que celle de Meyendorf à Chemnitz, p. 142, 160.

[2] J. Andreæ écrivait, en 1579, à l'électeur de Saxe à son sujet : « Pour ce qui me concerne, dans les dix années qui se sont écoulées depuis que, malgré mon indignité, Dieu m'a chargé de cette œuvre de concorde, j'ai bien eu le temps de m'habituer au reproche d'avoir entrepris d'accorder Jésus-Christ avec Bélial, le mensonge avec la vérité, et le diable avec Dieu, que m'ont adressé cet évêque et ses adhérents, qui bientôt se sont d'ailleurs condamnés et déchirés eux-mêmes les uns les autres comme des chiens enragés. » Il ajoute que Wigand avait, il est vrai plus tard, signé la Formule de Concorde, et que néanmoins il ne discontinuait pas, non plus que ses adhérents, d'exciter la discorde et la désunion, ainsi qu'on en pouvait juger par sa censure; qu'on ferait conséquemment bien de le déposer de son siége, de le priver de ce pouvoir illégitime, et assez semblable à celui du pape, qu'il avait usurpé au grand scandale de l'Eglise de Prusse, et de ne plus accorder la même autorité à personne; enfin que le duc et les Etats agiraient sagement en ne discutant plus avec lui, attendu que quand les gens de cette espèce n'ont personne qu'ils puissent mordre, ils ne tardent pas à tourner leur rage les uns contre les autres. » — Religionsakta. T. XXXV. Fasc. 3 n. 31 172.

[3] A. a. O. n. 33 174.

venait de lui présenter publiquement son apologie en réponse aux accusations d'Heshusius, le traita si durement et d'une manière si ignominieuse, que deux hommes qui jusque-là avaient été ses amis les plus dévoués, le pasteur canonial Morgenstern et Schlüsselburg, s'empressèrent de lui tourner le dos, et que le nombre de ses ennemis s'en accrut au contraire sensiblement[1]. Après cette disgrâce, nous apprend le rapport des surintendants de Lubeck, il y eut en outre un grand nombre d'écrits adressés au duc, dans lesquels on se plaignait des mauvais traitements que Wigand faisait subir aux prédicateurs et aux veuves de pasteurs, et où on l'accusait d'être animé d'une cupidité telle, qu'il n'avait pas craint de pratiquer l'usure. Il épousa, quelque temps après, une dame veuve de condition, qui s'était tellement fait connaître par sa méchanceté et son excessive rudesse, que le peuple avait coutume de dire qu'avec sept femmes pareilles on pourrait emporter d'assaut les portes de l'enfer[2].

Wigand, en tant qu'écrivain, peut être considéré comme le représentant fidèle de son époque et de la société religieuse à laquelle il appartenait. A ses écrits, dont une partie seulement, ceux composés en latin, ont une certaine valeur, on reconnaît à la fois le disciple de Luther et de Flacius, un homme qui sut s'approprier une partie des idées de chacun de ses deux maîtres, et se distinguer en même

[1] Heshusius écrivait, en 1580, à la duchesse de Weimar : « Le jugement de Dieu commence à s'accomplir en ce qui concerne Wigand ; car le margrave de Prusse, *Gubernator*, avec tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans le pays, lui est devenu hostile à cause de sa mauvaise foi, de son insatiable avarice et de sa duplicité. Il a mis en œuvre la ruse, la tromperie et toutes les mauvaises pratiques imaginables pour me faire destituer et se faire mettre à ma place. Non jamais je n'aurais supposé, dans ce théologien, tant de tromperie, d'astuce et de mauvaise foi ! Il est une des étoiles que la queue du serpent de l'Apocalypse ramasse dans le ciel et lance sur la terre ; il a cruellement attristé et indignement dévasté cette excellente Eglise de Prusse. Ne nous en scandalisons pas toutefois, et prions plutôt le Seigneur pour que son Esprit nous soutienne. Wigand est devenu le persécuteur déclaré d'un grand nombre de pasteurs irréprochables et fidèles, et il ne fait point pénitence, quoique les théologiens réunis en Synode à Herzberg l'aient durement condamné, et qu'il ait répandu la défaveur sur son nom près de tous les docteurs de l'Allemagne entière. Ce sont l'avarice et l'orgueil qui l'ont perdu. » — Extrait de l'original. V. Trier. p. 390 et s.

[2] V. la lettre de Pouchenius à Chemnitz, dans l'ouvrage de Stark intitulé : *Lubeck'sche Kirchennhis.*. Beil. p. 487.

temps par la précision théologique jointe aux formes de l'école. Sa manière de présenter son époque et la situation de l'Eglise protestante fut sans doute déterminée par son individualité et par les vicissitudes de sa vie publique, ainsi que le montrent les nombreux passages de ses écrits où il accuse le despotisme exercé par le pouvoir temporel à l'égard des églises et des pasteurs. En même temps qu'il se répandait en éloges sur l'ère fortunée que Luther venait d'ouvrir pour l'Allemagne, et qu'il ne se lassait point de préconiser les grâces et les dons inappréciables dont Dieu, depuis la mise en lumière de l'Évangile, avait inondé ce pays privilégié, Wigand avouait toutefois aussi ne pas trouver d'expressions assez fortes pour dépeindre l'incroyable ingratitude des Luthériens pour toutes ces rares faveurs. Les Allemands, dit-il, ont oublié ces paroles si sérieuses et si vraies de Luther, qui cependant n'auraient jamais dû leur sortir de la mémoire : *Que quiconque ne haït point la papauté de toutes les puissances de son âme, ne saurait faire son salut.* Le zèle à répandre, par la parole, cette glorieuse révélation s'est entièrement refroidi depuis la mort de Luther. On ne voit plus, dans notre Eglise, au lieu de ces robustes mâtins, que de chétifs roquets aboyer contre l'Antechrist, et encore leur voix faible et tremblante se fait-elle à peine entendre. Le peuple, plongé dans les folies épicuriennes, a perdu le sens des vrais biens : il a été retiré des horribles ténèbres du papisme, et Luther a rallumé pour lui le flambeau de l'Evangile, que lui importe! Les savants aussi commencent à traiter avec dédain l'œuvre immortelle de Luther, à s'attaquer à sa gloire et à critiquer ses ouvrages, bien que tout homme bien pensant ne puisse méconnaître que le moindre écrit exégétique de ce grand réformateur a plus de valeur que tout ce que nous ont laissé les Pères. On ne prend plus, comme dans les premiers temps, intérêt à la propagation de l'Evangile parmi les autres peuples : il en résulte que cette lumière, étant privée de mouvement et demeurant toujours en la même place, devient chaque jour plus faible et finira tout à fait par s'éteindre. Les écoles ne sont pas dans un état plus prospère ; chaque jour on voit diminuer le nombre à mesure que se refroidit le zèle pour la science sacrée. Les héros de la pure doctrine ont dis-

paru de ce monde; l'avarice et l'amour des jouissances grossières règnent aujourd'hui sans partage. Nos dissensions religieuses, auxquelles personne ne saurait assigner un terme, sont cause qu'un grand nombre de personnes se sont jetées dans les bras d'Épicure et font divorce avec toute espèce de religion, en attendant qu'on parvienne à rétablir parmi nous l'unité de croyance. Le peuple devient de plus en plus avare et indiscipliné, et s'adonne aussi chaque jour davantage au luxe et à l'intempérance. Contrairement à ce qui se pratiquait sous la papauté, personne ne veut plus rien faire ni pour les pasteurs, ni pour les églises : celles-ci tombent en ruine, et obtiennent à peine qu'on leur accorde ce qu'on ne refuse pas à la moindre habitation des hommes, la faveur d'être tenues couvertes et closes. La même ingratitude à l'égard de l'Évangile ne se remarque pas moins dans la manière dont on traite les pauvres : *parce qu'on nous prêche que ce n'est point par les œuvres qu'on se sanctifie, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en faire aucune, et négligeons entièrement ceux qui sont dans l'indigence.* Le pouvoir temporel, qui cependant est redevable au règne de l'Évangile de la considération dont il jouit aujourd'hui, opprime et persécute les pasteurs, et ne prétend à rien moins qu'à leur prescrire ce qu'ils doivent prêcher et la manière dont ils le peuvent faire[1]. »

« Jamais, ajoute Wigand, depuis le temps des Apôtres, personne n'a, autant que Luther, répandu de lumière sur la majesté, la dignité et l'autorité du pouvoir temporel : c'est pour l'en récompenser, sans doute, que tant de princes en usent si librement avec son église, et que non-seulement ils exigent que les pasteurs se prosternent devant eux, mais prétendent encore en faire les marchepieds de leur grandeur. Ils publient des ordonnances pour nous apprendre comment et jusqu'à quel point ils veulent bien nous permettre de combattre l'erreur et le péché. On ne veut pas que nous condamnions les fausses doctrines, ni qu'en les signalant au public, nous

[1] Joh. Wigandus, De bonis et malis Germaniæ, ap. Petr. Brubach. 1566. p. 21, 22, 23, 24, 25, 57 — Ejusd. causæ, cur Catech. Lutheri sit reformandus. Jenæ 1571. A. 3. — Idem, De Persecut. piorum. Francof. 1582. p. 5. 294. — Ejusd. Explic. evangel. dominic. et fest. Ursel. 1565. II, 232.

prémunissions les fidèles contre les faux docteurs. Quelqu'horribles que soient les péchés auxquels on s'adonne dans ce dernier âge du monde, on exige que les pasteurs ne les condamnent que d'une manière générale, afin que nul ne se sente frappé ni puisse croire qu'il est de ceux qu'on exhorte à la repentance. Et ces ordres sont accompagnés des plus audacieuses menaces, de celles du bannissement, de l'emprisonnement et d'autres peines corporelles ; et c'est ainsi que s'élève et se consolide la papauté des Césars, et que l'Antechrist religieux est remplacé par l'Antechrist politique ! Les prédicateurs orthodoxes et fidèles n'obtiennent aujourd'hui que de la haine : on les destitue, on les remplace par des délateurs et des flatteurs ; on les qualifie de la manière la plus injuste et la plus outrageuse ; on les traite d'opiniâtres, de têtus, de stoïciens, de querelleurs, de séditieux, d'hommes insupportables ; tandis que ces autres chiens muets, ces renards flagorneurs passent pour des docteurs pacifiques, doux et vraiment utiles. Qu'un pasteur se permette la moindre critique sur tel ou tel autre acte du pouvoir, il faut entendre comme on se récrie contre les empiétements du clergé, qui, dit-on, n'aspire à rien moins qu'à dominer à la fois en chaire et à l'Hôtel-de-Ville ; mais que nos gouvernants, malgré leur complète ignorance dans les matières religieuses, se présentent dans nos synodes avec bottes et éperons et tranchent les questions religieuses à coups de cravache, ils croient ne rien faire qui ne soit parfaitement dans leur droit, et se font même honneur d'en user de la sorte. Combien ensuite n'est-il pas de princes et de seigneurs qui portent une main rapace sur les biens des églises, des écoles, des hôpitaux et autres établissements de bienfaisance, sans respect pour la justice et le droit, et sans s'inquiéter de savoir si Jésus-Christ aura de quoi calmer sa faim et couvrir sa nudité ? En général, le dégoût pour la sainte parole va tous les jours en augmentant, et avec lui l'endurcissement dans le mal et l'impénitence [1]. »

[1] De bonis et malis Germaniæ. p. 34, 82 et ss. 91, 92, 95. — Vers le même temps, le pasteur de l'église canoniale, Sébastien Artomèdes, se plaignait « de ce que la plupart des Luthériens ne considéraient l'Evangile que comme un moyen de cacher leurs dispositions pour la vie sensuelle et antichrétienne ; et de ce que beaucoup d'autres étaient dégoûtés de la sainte parole et ne fréquentaient plus les

Wigand aussi, dans ses doléances, revient souvent sur cela, que les Luthériens ne voulaient absolument souffrir ni avertissements, ni réprimandes, alors même qu'ils devenaient de plus en plus licencieux, plus corrompus et plus durs. « Les plus mauvais coups, dit-il, les plus impardonnables méfaits sont partout, chez les grands comme chez les petits, chez les vieux aussi bien que chez les jeunes, considérés comme des actions louables et des vertus, et l'on dirait vraiment qu'on s'exerce dans l'art de farder jusqu'au péché même. Les plus horribles actions, qui feraient dresser les cheveux de tout vrai chrétien, ils ne les regardent même pas comme des péchés et ne sont pas éloignés d'y voir des marques de justice et de sainteté. Malheur à celui qui trouverait le moindre mot à y redire! C'est précisément dans la société où règne la vraie religion et où tous ont la prétention d'être voués à la piété la plus pure, que l'on souffre le moins la réprimande et que l'on manifeste le plus d'éloignement pour la doctrine chrétienne de la conversion et de la pénitence. Il n'est pas si petit per-

temples qu'à contre-cœur, le plus rarement possible, pour y entendre un peu de musique, pour y faire un somme ou y puiser matière à critiquer le pasteur pendant le reste de la semaine. » Il ajoute que c'était surtout contre les ministres qui remplissaient consciencieusement leurs devoirs en condamnant le vice et en prêchant la pénitence, qu'on exerçait sa mauvaise langue et souvent sa malveillance ; enfin, que le monde perdait chaque jour de sa piété et de ses vertus, et faisait au contraire de continuels progrès dans le vice. « Que de fois, s'écrie-t-il, ces faux chrétiens n'ont-ils point, par leurs mœurs antiévangéliques, exposé l'innocent Evangile à s'entendre demander par les papistes, les anabaptistes et ses autres ennemis, « si c'est donc une si excellente doctrine que celle qui a porté des fruits pareils, et si c'est être évangélique que de ne se distinguer que par l'orgueil, par la débauche, l'ivrognerie, l'avarice, la fourberie et le mensonge ? » — Il observe un peu plus loin qu'un grand nombre de ces seigneurs temporels (les princes) se figuraient que l'Evangile n'avait d'autre objet que d'augmenter leur puissance et de les enrichir aux dépens des monastères et des églises ; que dans le fait ils ne visaient qu'à cela, aux moyens d'augmenter leurs richesses, et que loin de s'occuper de leur salut, ils n'y songeaient même point ; que de résister à ces tendances était pour les pasteurs un moyen sûr de faire des ennemis et des détracteurs à l'Evangile ; que du reste les chrétiens de cette espèce n'habitaient pas tous dans des palais ; qu'on trouvait, jusque dans les plus humbles chaumières, de ces gens qui, parce qu'ils se décoraient du nom d'évangéliques et qu'ils vivaient dans des lieux où l'on prêchait l'Evangile dans toute sa pureté, s'imaginaient avoir le droit de se conduire à leur fantaisie, et ne voulaient reconnaître pour leur maître qu'un Christ affable, riant et ami de la vie joyeuse. » Seb. Artomedes Predigten über d. 51. Psalm. Leipzig. 1615. p. 445, 177, 434, 34, 169. — V. du même auteur : Zwoelf Passionspredigten. Leipzig. 1605. p. 200.

sonnage qui ne traite les pasteurs comme des valets, et qui ne se conduise à l'égard du saint ministère lui-même avec la dernière irrévérence. Grands et petits, chacun n'aspire et ne tend plus qu'à une seule chose, c'est à pouvoir se livrer, sans crainte d'être réprimandé, à tout le dévergondage d'une existence licencieuse. On ne veut pas vivre davantage sous le joug de l'Évangile. » — « Sans doute, poursuit-il, ce que nous voyons aujourd'hui n'est que la reproduction de ce qui s'est fait autrefois. Parlez-vous aux gens de leur affranchissement de la Loi, : votre parole ne produit d'autre effet que de leur faire croire qu'ils peuvent, en toute sécurité, se livrer à toute espèce de mal [1]. » — « La discipline ecclésiastique est relâchée ; la clef qui sert à délier est journellement mise en usage, au lieu que celle qui devrait servir à lier, demeurant sans emploi, est dévorée par la rouille. Les gouvernants mettent tout en usage pour empêcher qu'on ne se serve de cette dernière, à laquelle ils reprochent de favoriser le développement d'une nouvelle papauté. Tandis qu'on enlève ainsi, dans l'Eglise, le principe de vie à toute discipline salutaire, le scandale et toutes nos autres misères atteignent leurs dernières limites. Le mépris de la vérité, les persécutions exercées contre les pasteurs, la spoliation des églises et le libertinage deviennent chaque jour chose plus commune ; et comment en pourrait-il être autrement, quand on ferme la bouche aux prédicateurs, et qu'aucun obstacle n'est plus opposé nulle part au libre développement des mauvais principes ? — La jeunesse aussi devient chaque jour plus indisciplinable, et s'adonne à des vices qui autrefois étaient à peine connus des personnes avancées en âge. Partout on fait entendre d'amères plaintes sur l'incurable malice de la jeunesse. Corrompue dès l'école par des gens que fascine la réputation de tel ou tel autre docteur, la jeunesse, — continue Wigand, avec une évidente allusion à l'asservissement de la plupart des professeurs aux idées mélanchthoniennes ; — la jeunesse se livre tellement à son animosité contre les pieux pasteurs, qu'elle les poursuit de ses injures et

[1] V. dans Bidembach (Consilia theolog. decas. II, 35, 41, 47.), les considérations de Wigand sur la question de savoir si et comment le prédicateur doit poursuivre le vice et le péché. — Wigandi annot. in ep. ad Gal. Witteb. f. 212. — Ejus Explic. evangel. II, 663.

de ses libelles diffamatoires, dont le diable lui-même aurait honte. Plus un étudiant se distingue par de tels mensonges et par sa fureur contre les ennemis de l'erreur, plus il se fait estimer de ses maîtres, et plus on lui reconnaît de titres pour obtenir des distinctions et de hauts emplois dans l'Eglise et les écoles [1]. »

XVII.

Théologiens des villes libres du Nord : de Hambourg, de Lubeck et de Lunebourg.

JEAN ÆPINUS, PAUL D'EITZEN, JOACHIM MAGDEBURG, JOACHIM WESTPHALEN, HENRI MOLLER, PHILIPPE NICOLAI, HERMANN BONNUS ET CHRISTOPHE BARBAROSSA.

Quand, en 1529, Bugenhagen quitta la ville de Hambourg nouvellement gagnée à la Réforme, on nomma, sur sa recommandation, pasteur de Saint-Pierre, Jean Æpinus (Hœck), natif de la Marche, dont il avait fait la connaissance à Wittemberg, et qui jusque là avait exercé les fonctions de recteur à Wismar et à Stralzonde. Æpinus devint, en 1532, surintendant dans la même ville, et prit, l'année suivante, le grade de docteur en théologie à Wittemberg; il acheva la réformation de Hambourg, et, à cause de l'influence que lui donnait sa qualité de théologien et de premier pasteur de cette puissante ville anséatique, fut appelé à assister à un grand nombre de conférences et de synodes tenus par les États et les théologiens protestants. La doctrine qu'il enseignait dans ses sermons et ses écrits, principalement à partir de 1544, et qui consistait à dire que Jésus-Christ, après être mort sur la croix, descendit réellement aux enfers, qu'il y souffrit réellement les tourments des réprouvés, et que son séjour dans ce lieu de supplice et

[1] De bonis et malis Germaniæ, p. 74, 77 ss. 97.

de purification formait une partie essentielle de sa mission ; cette doctrine fit naître, entre les pasteurs, une scission qui se continua même après la mort de son auteur et s'étendit bien au delà de la ville de Hambourg. Les uns, qui considéraient l'œuvre de la rédemption comme ayant été parachevée par le seul fait de la mort du Christ, et qu'à raison de cela leurs adversaires appelaient *Consommatistes*, se répandaient du haut de la chaire en violentes invectives contre les *Infernalistes* Æpinus et ses partisans, parmi lesquels se trouvaient aussi Drakonites de Lubeck. Ainsi qu'il arrivait presque toujours à cette époque dans l'église protestante, le peuple ne tarda pas à prendre part à la querelle, de sorte qu'il se tenait peu de réunions où l'on n'agitât la question de savoir si Jésus-Christ, après avoir expiré sur la croix, descendit réellement aux enfers, s'il y souffrit et ce qu'il y souffrit, et si le mérite de ses souffrances est ou non réversible sur la tête de l'homme[1]. Comme les pasteurs Epping, Garz, Hackroth et Hœgelke, eux surtout, accusaient Æpinus et les Æpinistes d'être des hérétiques, le magistrat, qui, d'après la nouvelle théorie, se croyait le droit de décider en dernier ressort dans toute question dogmatique, le magistrat publia sur le point en question une formule de doctrine à laquelle tous les prédicateurs furent invités à conformer leur enseignement dans les églises. Les autres moyens auxquels le magistrat eut recours pour faire cesser la querelle, ainsi la profession de foi exigée des pasteurs sur les onze articles proposés par lui, et plus tard la consultation demandée aux théologiens de Wittemberg ; tous ces moyens ne produisirent pas de meilleurs effets que le premier. Dans cette dernière consultation, rédigée par Mélanchthon, on avait évité de se prononcer sur la question débattue, se bornant à exhorter les pasteurs à mettre fin à leur dispute et à se taire. Enfin, comme on ne cessait, en chaire, de représenter Æpinus comme un loup ravisseur caché sous la peau d'une brebis, et de le poursuivre par des satires et des libelles affichés jusqu'aux portes du temple, le magistrat prit à la fin le parti de destituer et de bannir les pasteurs Epping, Garz et Hackroth.

[1] V., dans Grève (Memoria Joh. Æpini instaur. suppl. XI, p. 181.), la lettre du magistrat de Hambourg à la Faculté de théologie de Wittemberg.

tandis qu'Æpinus put continuer de propager sa doctrine. Cet acte de sévérité n'eut non plus le résultat qu'on en attendait : il ne procura point la paix [1]; et comme, en 1554, c'est-à-dire un an après la mort d'Æpinus, le pasteur Hœgelke se présentait à l'université de Wittemberg pour y prendre le bonnet de docteur, son collègue Botker pria Hébert d'empêcher cette promotion, « à laquelle, dit-il, Hœgelke n'aspirait qu'afin de pouvoir plus à son aise dévaster l'église et se déchaîner contre le bienheureux Æpinus et les autres pasteurs [2]. »

Æpinus emporta en mourant de tristes pressentiments sur l'avenir de la nouvelle église : les hésitations de la plupart de ses membres les plus influents et, de ses théologiens les plus distingués à l'époque de l'Intérim, et avec cela, la démoralisation qui partout s'y faisait remarquer, lui avaient donné la conviction qu'on ne tarderait pas à voir régner dans l'Allemagne protestante un épicurisme tel, « que la religion finirait par n'être plus qu'un sujet de plaisanterie [3]. » — Le successeur d'Æpinus, Paul d'Eitzen, pensait, lui, que le déplorable état de l'église protestante était une punition divine qu'on s'était attirée par l'habitude du blasphème. « Cet abominable vice, dit-il, a tellement fait de progrès parmi nous, qu'on ne peut pas se saluer sans jurer, et que même les enfants qui savent à peine marcher, ne disent pas deux mots sans y mêler un blasphème. Lui aussi se plaint de ce que, non-seulement personne ne voulait plus s'imposer le moindre sacrifice en faveur des pasteurs, mais qu'on leur enviât même ce qu'autrefois l'on avait légué aux églises pour leur entretien, tandis que, dans le papisme, personne ne se croyait assez pauvre pour ne pas contribuer en quelque chose à assurer le bien-être des prêtres du diable, bien qu'ils eussent déjà de riches émoluments [4]. »

[1] Wilcken, Hamburg. Ehrentempel, édité par Ziegra. p. 274—280.— Grève, p. 95 et s.— Janssen, Nach. über Hamburg's Kirchen. u. Geistl. p. 32, 73, 37

[2] V. sa lettre dans Seelen : Philocal. epistol. p. 38.

[3] V., dans Grève, p. 162, la lettre d'Æpin. à Flacius. — Præsens ecclesiarum vastatio, et quæ ubique in communibus hominum moribus manifeste regnat impietas, prædicit brevi futurum, ut talis invehatur Epicureismus, in quo sine ulla verecundia et metu soluto cacchinno rideatur Scripturæ auctoritas, Christi fides, religio et quidquid in ecclesia sanctum et salutare est et semper fuit, inde usque ab ipsis primordiis veræ, sanctæ et catholicæ ecclesiæ Christi.

[4] Pauli ab Eitzen ethica doctrina. Witeb. 1571. I, 103, 117.

Paul d'Eitzen, formé à l'école de Wittemberg et un des professeurs les plus renommés de l'époque, s'était, lors du débat de Mélanchthon avec les Luthériens rigides, associé aux théologiens de la Basse Saxe dans la tentative qu'ils firent pour réconcilier les deux partis, avec cette différence, cependant, qu'il soutenait Mélanchthon, au lieu que la plupart de ces derniers étaient favorables à Flacius. Il se fit par là une position fort délicate au milieu de ses collègues de Hambourg, qui étaient, eux aussi, Luthériens rigides. Il avait cependant, quant à la Cène, des opinions franchement luthériennes, et, à la diète provinciale tenue en 1561 à Brunzwick, avait, de concert avec Chytræus, mis le plus grand zèle à poursuivre la condamnation de Hardenberger de Brême, qui, disait-il, était un contempteur de la Confession d'Augsbourg, un Sacramentaire et un ennemi de la paix publique[1]. Le désaccord finit par une rupture ouverte, après qu'Eitzen eut refusé de laisser son nom au bas des articles de Lunebourg, qu'on faisait imprimer et qu'il avait signés quelque temps auparavant. Il trouvait mauvais qu'on n'eût pas entendu les théologiens de Leipzig et de Wittemberg, qui s'y trouvaient condamnés comme Majoristes, Adiaphoristes et Synergistes, et qu'on se fût passé du consentement de l'autorité, qui s'opposait à cette publication. Peu de temps après, dégoûté par les vexations dont il était l'objet, il donna sa démission de surintendant de Hambourg. Il se plaignit que les ordres qui avaient été donnés par le Conseil pour le maintien de la paix, fussent chaque jour impunément violés en chaire par la plupart des prédicateurs; qu'il ne se tînt pas un prêche sans qu'on ne déversât sur lui la calomnie et l'injure, et pas une assemblée du clergé sans qu'il n'y fût le point de mire des traits envenimés des pasteurs. Il ajouta que cet état d'hostilités permanentes nuisait à sa santé, aigrissait son caractère, et qu'il aimerait mieux être ailleurs simple sacristain, que surintendant à Hambourg, où les scandaleuses et interminables dissensions des prédicateurs prenaient chaque jour un nouveau degré de vivacité, et empêchaient tous les bons effets du saint Évangile[2]. Eitzen, pendant qu'il fut surinten-

[1] Loescher, Hist. motuum. II, 245.

[2] Grève : Memoria Pauli ab Eitzen instaur. p. 132 ; suppl. 140. — Sammlung

dant du Holstein, ne demeura pas moins fidèle à la ligne mélanchthonienne, et, quoique bientôt après on l'accusât publiquement de Calvinisme, ne laissa pas de refuser sa signature à la Formule de Concorde, et de faire tout son possible pour lui fermer l'entrée du Holstein. Ce qu'il alléguait principalement pour motiver son refus, c'était la doctrine de l'ubiquité et ses conséquences « les erreurs Brentiennes, » qui se trouvaient comprises dans la Formule, tandis que ses adversaires attribuaient son opposition à l'amour-propre blessé, au dépit de n'avoir point été appelé à faire partie de la consultation de Torgau, et à une haine personnelle contre Brenz et Andreæ : et cette dernière explication paraît d'autant plus vraisemblable qu'Eitzén rejeta l'ouvrage entier, sans égard pour les services importants qu'il avait rendus au système luthérien. Dans ses lettres confidentielles à ses amis, Eitzen manifeste la conviction que cette Formule de Concorde n'aurait pour résultat que de multiplier les disputes religieuses. Il dit que les fabricants de Concorde ne faisaient autre chose que de mettre au jour de nouvelles subtilités, de nouvelles phrases et de nouveaux sujets de querelles ; qu'il priait Dieu, quant à lui, de vouloir bien le laisser vivre et mourir dans sa simplicité ; que plus les princes travaillaient à cette Concorde, plus on s'éloignait de l'unité ; que c'était une misère au-dessus de toutes les misères que de voir un si grand nombre d'églises tellement séduites et fourvoyées par ce drôle d'Andreæ, ce cloaque de toutes les hérésies, qu'elles ne savaient plus si elles avaient ou non une religion ; et qu'il continuerait conséquemment à braver la potence et l'échafaud, l'eau et le feu, en s'opposant de toute son énergie à l'entreprise des Concordistes. Quelques pasteurs des Pays-Bas publièrent, peu de temps après, un écrit dans lequel ils approuvaient sa résis-

der Hamburg. Gesetze. VIII, 62, 335.— Dans le recez du cercle de Lunebourg, il était ordonné « de s'abstenir entièrement des récriminations et des injures que jusqu'alors on s'était permises à l'égard des Universités et des particuliers, qui n'avaient été ni convaincus d'erreurs, ni, comme il convient, éclairés par le raisonnement et la science, sous peine de bannissement ou d'autres peines corporelles, suivant les circonstances. Les adversaires d'Eitzen tournèrent alors leur zèle contre ce recez et contre sa publication par le Conseil. » — Schleiden ; die protest. Kirche u. die symbol. Bücher, zunæchst in Beziehung auf Hamburg. p. 152.

tance. Ainsi que lui, ils reprochaient aux auteurs et aux partisans de la Formule de ne pas s'accorder entre eux, et d'être en exécration à tous les partisans de la Confession d'Augsbourg, comme Ubiquistes, Flacianiens, Brentianiens et Andréistes. Les Concordistes, de leur coté, fidèles à la coutume qui régnait alors dans la nouvelle église, et qui consistait à accuser de Calvinisme quiconque se montrait contraire à la doctrine de l'ubiquité, les Concordistes déclarèrent Eitzen un Sacramentaire reconnu. Andreæ assura que tout ce qu'Eitzen avait avancé dans ses écrits n'était qu'un horrible tissu de calomnies diaboliques et d'absurdités zwingliennes, calvinistes et sacramentaires, dont un simple chrétien, et à plus forte raison un docteur en théologie devrait rougir. Il n'y a pas lieu de s'étonner, disait Schlüsselburg, dans un écrit dont l'objet était d'éclairer les Luthériens sur le Calvinisme, de ce que cette girouette d'Eitzen condamne le Livre de la Concorde et se range du côté des Calvinistes, attendu qu'au synode de Lunebourg il s'était déjà séparé des églises de Saxe. « Il y a, continue le même Schlüsselburg, de quoi réjouir les âmes pieuses, à voir comme l'esprit de vertige s'est emparé de ce vieil inconstant Paul d'Eitzen, lui qui, naguère, c'est-à-dire en 1557, puis encore en 1563, combattait publiquement les blasphémateurs du sacrement, et qui se laisse aujourd'hui pousser par le démon calviniste à condamner le Livre de la Concorde[1] ! »

L'adversaire le plus remarquable qu'Eitzen comptât parmi les pasteurs de Hambourg, c'était Joachim Magdeburg, prédicateur à Saint-Pierre. Ce théologien s'était, en 1549, lui-même démis de ses fonctions de pasteur à Danneberg, parce que, disait-il, ses ennemis lui avaient tellement rogné ses émoluments, qu'ils ne suffisaient plus pour le faire vivre. Deux ans plus tard, il fut destitué à Salzwedel, pour avoir refusé de souscrire à quelques dispositions relatives aux cérémonies du culte proposées par l'électeur, et fut en même temps banni de son propre pays, la Marche, avec défense d'y reparaître sous peine d'être pendu. Magdeburg se montra

[1] Kurteri memorabilia Coloniens. p. 28 ss. — V., dans Henr. Muhlius (Dissert. de Reform. in Cimbria, p. 109, 187, 192), les lettres d'Eitzen à Pistorius et au Landgrave Guillaume. — Dænische Bibliothek. VIII, 384, 389 et s.

bientôt, à Hambourg, partisan zélé du Luthéranisme rigide : il publia un écrit intitulé *Eseltreiber (l'Anier)*, dans lequel il condamnait Mélanchthon, et, par là, provoqua tellement l'indignation du surintendant, que celui-ci lui défendit de publier aucun écrit non préalablement soumis à sa censure. En réponse à cette défense, Magdburg dit, dans la préface d'un ouvrage qu'il fit paraître en 1558, « que bien des personnes seraient sans doute scandalisées de voir qu'il y traitât [1] si durement les visionnaires blasphémateurs et les sacramentaires ; mais que tout chrétien était en conscience obligé à combattre les faux prophètes, les princes par la répression, les écrivains de leur plume, les imprimeurs au moyen de leurs presses, etc., et que l'autorité temporelle surtout était tenue à mettre ordre à ce scandale, « en en bannissant les auteurs des villes et des pays soumis à son pouvoir, et en prohibant la mise en vente de leurs écrits blasphématoires. » Il se déchaîne en même temps contre l'habitude qu'on avait, disait-il, de s'attacher, les uns à un écrivain ou à un docteur, les autres à un autre, et de mépriser tous ceux dont on n'avait point embrassé la cause : « car le monde, continue-t-il, en est malheureusement arrivé là, que la seule chose à laquelle on fasse encore attention, c'est la personne de celui qui prêche ou qui écrit. » Il ajoute que de cette manière d'agir résultaient toutes sortes d'intrigues, de scissions et de sectes ; que c'était d'ailleurs l'incroyable ingratitude des Évangéliques, dégoûtés de la manne céleste et avides de nouveautés, qui était cause de toutes les effroyables erreurs qui envahissaient le monde ; que chacun, dans les lieux où l'on prêchait l'Evangile, voulait passer pour un bon chrétien, pour un enfant de Dieu, pour un digne Evangélique ; et que cependant il n'en était pas un sur mille qui justifiât ses prétentions par

[1] « Car il en est un grand nombre qui sont tellement délicats, qu'ils ne peuvent voir sans dégoût notre excellent Luther * représenter cet infernal père le pape à cheval sur un pourceau et avec un ét..n à la main, et qu'ils ne trouveront sans doute pas moins mauvais qu'on ose ainsi répondre au grand prêtre (c'est ainsi que Magdeburg appelle le surintendant), et traiter avec tant de dureté ces saintes gens, les sacramentaires. »

* Wenn der liebe Lutherus den hoellischen Vater den Pabst auf eine Sau setzet, und ihm einen *merdrum* in die hand thut etc.

sa conduite, qui aimât les bonnes œuvres chrétiennes, et qui ne vécût pas publiquement dans le désordre. Il observe enfin que jamais, depuis la création, il ne s'était vu siècle plus malheureux, et plus fait pour affliger et pour désespérer les âmes pieuses; que le monde était usé, épuisé; qu'on en était à la lie, au *caput mortuum ;* et que c'était là ce qui rendait les gens si soucieux, si pusillanimes, et leur faisait tant éprouver le besoin d'être rassurés, fortifiés et consolés, ainsi qu'on le pouvait voir au tribunal de la pénitence[1].

La publication de cet écrit, faite sans l'autorisation d'Eitzen, fut aussitôt suivie de la destitution de Magdeburg. On lui reprocha de n'avoir jamais su vivre en bonne intelligence avec son pasteur, de n'avoir tenu aucun compte des avis du Conseil relativement à sa manière de prêcher, et de s'être même montré disposé à résister au surintendant, « sans compter, observait-on, que le sieur Joachim a tenu, ce qui est connu de tout le monde, un grand nombre de prêches et même fait publier des écrits contre M. Philippe et contre l'Université de Wittemberg en général. » — Après s'être arrêté pendant quelque temps dans la ville dont il portait le nom, Magdeburg alla se fixer comme pasteur à Osmannstædt en Thuringe, où les Luthériens rigoureux étaient alors les plus forts. Mais dès l'an 1562, c'est-à-dire dès le commencement du débat soulevé par le Synergisme, il n'eut déjà plus, dans sa nouvelle résidence, que le choix ou de souscrire à la déclaration de Strigel, ou de se démettre de ses fonctions avant la Saint-Michel, et de s'abstenir, dans ce dernier cas en chaire, de toute récrimination et de toute condamnation contre ses adversaires. Magdeburg refusa sa signature et hâta sa destitution en déclarant « que pour ce qui était de blâmer et de condamner en chaire, c'était pour lui un devoir dont il ne saurait se dispenser, et qu'il entendait le remplir jusqu'à la fin, à l'égard de tous les hérétiques et séducteurs en général, mais principalement contre les Synergistes et leur fausse doctrine[2]. » — Il se rendit de là en Autriche, où il devint d'abord

[1] Joach. Magdeburgius von d. alten u. neuen Christo. o. O. 1558. k. 5; O. 5; A. 5; A. 2; C. — Schoene Arznei, dadurch der leidenden Christen Sorge gelindert wird, du même. Lübeck 1555. f. 145, 156.

[2] Cod. Germ. 1318. f. 191. — Le chancelier l'apostropha en ces termes :

aumônier d'un régiment en garnison à Raab, puis pasteur à Grafwerd. Il ne fut pas longtemps dans ce dernier endroit sans songer à se retirer, parce qu'on lui retenait ses appointements; mais ses dettes l'empêchèrent d'exécuter ce dessein, jusqu'à ce qu'en 1 581 on le frappa de destitution. Deux ans après, il éprouva le même traitement à Elferding à la suite d'une violente querelle avec les ministres mêmes de son parti, parce qu'il avait soutenu que le corps du chrétien mort dans la foi était également, après le trépas, la substance du péché originel[1].

La démission d'Eitzen de ses fonctions de surintendant à Hambourg, et la nomination de Joachim Westphalen, qui jusqu'alors avait compté parmi ses adversaires, rendirent aux Luthériens rigides la suprématie sur les Mélanchthoniens de Hambourg. Dans la controverse qui se continuait encore toujours en chaire sur la question de savoir si le péché originel est substance ou accident, Westphalen crut se tirer d'affaire en se déclarant d'un côté contre les Flacianiens, et en rejetant d'autre part l'*accident*, sans néanmoins s ainsi que le lui reprochait Stammichius, jamais vouloir faire connaître les raisons sur lesquelles il fondait sa manière de voir et d'agir. Il n'en combattit qu'avec plus de zèle la doctrine luthérienne sur la Cène; il s'était, d'ailleurs, déjà antérieurement prononcé contre l'opinion de Mélanchthon, qui, dans l'Eucharistie, voulait limiter la présence au moment « de l'usage; » il défendit enfin plus tard, contre le même Mélanchthon et ses disciples, la communion des indignes[2]. Dans un temps où l'antipathie pour l'Intérim et la lutte à la-

« On sait bien que vous êtes de ces gens à qui rien ne saurait plaire que ce qui a été fait par eux-mêmes ou par les individus qui leur ressemblent, et que vous ne négligez rien pour faire adopter vos opinions contradictoires à ceux qui pensent autrement que vous; mais vous saurez, vous-même, que bien que votre nom soit Magdeburg, vous n'êtes pas moins tenu à souscrire et à vous soumettre à la déclaration de Victorin, et qu'on ne reviendra sur une mesure si chrétienne, ni en votre considération, ni en celle de Flacius. » — L. c. f. 179.

[1] Raupach, Presbyterolog. Austriaca. p. 104—109. — Danneil, Kirch. Gesch. d. Stadt Salzwedel. p. 307.

[2] Voilà, — mandait en mars 1559, Mélanchthon au landgrave de Hesse, — un prédicant de Hambourg qui s'écrie du haut de la chaire : « Les hommes savants et craignant Dieu, qui, en Angleterre, ont condamné l'adoration du pain et l'ont traitée d'idolâtrie, sont les martyrs du diable. » (Corp. Ref. IX, 779. — Et Justus Jonas, le jeune, dans une lettre au duc Albert de Prusse, où il traite

quelle on se livrait contre cette mesure disposaient favorablement un grand nombre de personnes pour toute doctrine tendant à renforcer la ligne de démarcation qui séparait l'ancienne de la nouvelle église; dans un temps où les efforts combinés de Mélanchthon et de Calvin semblaient menacer d'une ruine totale la doctrine luthérienne touchant la Cène; dans les années 1552 et 1553 enfin, ce fut Westphalen qui, par ses deux écrits contre les théologiens suisses, éveilla l'attention des Luthériens sur leurs périls, et qui fixa le terrain ou pouvaient se rencontrer leurs opinions et leurs communs efforts. Un grand nombre de paroisses et de prédicants du nord de l'Allemagne lui adressèrent leur confession de foi luthérienne, qu'il se chargea de publier après les avoir réunies dans un même volume. A Hambourg même, ce furent deux chefs des Philippistes, les pasteurs Trajektin et Dégener, que Westphalen eut particulièrement à combattre. Le prédicateur Baring, qu'il avait fait destituer, nous le dépeint comme un mysanthrope, un querelleur, qui avait passé sa vie dans les délices de la bonne chère, et s'était par son intempérance attiré la maladie de la pierre, dont il mourut en effet en 1574[1]. — Après la mort du belliqueux Westphalen, les partisans de Mélanchthon ne furent pas longtemps sans relever la tête. Stammichius mande, en 1574, à Chemnitz « que le prédicateur Dégener, un diacre, et avec eux l'apostat Henri Moller, avaient accueilli ce fourbe de surintendant de Brême, à

d'idolâtrie papiste, d'abominable blasphème, de superstition et d'incroyable stupidité, le dogme qui nous enseigne que le communiant, qu'il ait ou non la foi, reçoit avec le pain consacré le corps de Jésus-Christ; Justus Jonas s'exprime en ces termes : « Ce grossier et informe lourdaud de Joachim Westphal de Hambourg est cause que bien des chrétiens simples et sans malice blasphèment Dieu, sans le vouloir ni le savoir, en se servant de ces qualifications injurieuses (de celles de *Sacramentaire*, etc.) et d'autres de même nature. Tout chrétien qui connaît la vérité éprouve naturellement de l'humeur contre ce blasphémateur, et prie Dieu d'arrêter les mauvais desseins de cette bête féroce. Je ne me laisse conséquemment point arrêter par l'informe jugement des prédicants de Mecklembourg : ils sont disciples de ce grossier imbécile de Joachim Westphal, *qui, ut Philippus dicit, corporaliter insanit ;* il n'est donc pas étonnant qu'ils aient adopté la manière de faire de leur digne précepteur. » — Voigt, Briefwechsel, etc. p. 363 et s.

[1] Bertram, evangel. Lüneburg. Beil. p. 165. — Jezler, De diuturnitate belli euchar. f. 79. — Molleri Cimbria litter. II, 895. Bremische u. Verden'sche Bibliothek. III, 753.

son arrivée à Hambourg, avec les plus grands honneurs; qu'ils s'étaient avec lui montrés en public, et avaient par là scandalisé toutes les personnes bien pensantes; que lui, Stammichius, s'était à la vérité hâté de tenir un prêche, dans lequel il avait blâmé cette conduite et invité le surintendant et les pasteurs à intervenir; mais que tout son zèle était demeuré sans effet. » — Moller, étant à Wittemberg où il avait pris le grade de docteur en théologie, et où il enseignait la langue hébraïque, y avait été arrêté, en même temps que les autres professeurs mélanchthoniens, sous prétexte qu'il voulait livrer le pays au Calvinisme. Il avait ensuite été retenu prisonnier à Torgau et plus tard à Leipzig, d'où, après s'être évadé, il se rendit à Hambourg, sa ville natale, et y exerça la médecine jusqu'à sa mort, en 1589 [1].

Quoique ces deux hommes, Westphalen et Moller, suivissent sous le rapport théologique deux directions différentes, ils n'en sont pas moins parfaitement d'accord sur la situation de la nouvelle église. « Ce n'est pas seulement le commun du peuple, disait le premier en 1553, qui abuse de la liberté évangélique, qui ne songe qu'à satisfaire ses passions, qui se dépouille de toute crainte de Dieu, et qui, les yeux fermés, se jette dans l'abîme du vice; les grands ne font pas mieux : eux aussi se livrent à la licence la plus effrénée, et ne se dirigent en tout que d'après leurs caprices. Qu'un ministre, fidèle à son devoir, se permette de s'exprimer tant soit peu librement sur les opinions de ces maîtres du monde, de ne point approuver aveuglément tout ce qu'on leur dit, de ne point fermer les yeux à l'aspect de tout le mal dont on leur offre l'affligeant spectacle, et de toucher, quand ce ne serait que du bout du doigt, la hideuse plaie dont on étale la pourriture, c'en est fait de sa position : la faveur dont il jouissait jusque là se change dès lors en haine, et il ne tarde pas à passer pour un traître, pour un brandon de discorde, pour un rebelle [2]. »

Moller aussi signale les dangers auxquels s'exposaient les pasteurs qui se hasardaient à prêcher contre les vices des

[1] Bertram Beil. p. 233. — Fortgesetzte Sammlung. v. alten u. neuen theol. Sachen. 1745. p. 30.

[2] Joach. Westphalus, De Officio magistratus et subditorum. Francof. 1553. p. 3 ss.

grands. Il observe toutefois, en même temps, que la plupart des ministres avaient grand soin de ne s'attaquer en chaire qu'aux vices de la multitude, contre lesquels ils tonnaient de toute la force de leurs poumons, tandis qu'ils ne se permettaient même pas la plus légère allusion aux débordements des hautes classes. Lui aussi était convaincu que la fin du monde était proche, qu'elle était à la porte; « car, dit-il, la démoralisation que l'Écriture nous assure devoir se manifester dans les derniers temps, a pris un tel accroissement dans le peu d'années qui viennent de s'écouler, que dans beaucoup d'endroits elle a tout à fait pris le dessus et » règne pour ainsi dire sans partage. » Il ajoute que « même ces angoisses, signes de l'approche du jugement dernier, que doit éveiller dans les âmes le sentiment de la colère divine contre l'homme, avaient déjà commencé de se faire sentir, à ce point qu'un grand nombre d'individus, hors d'état de les supporter davantage, prenaient le parti de s'en délivrer par le suicide[1]. » — « Je prie Dieu du fond de mon âme, continue Moller, pour qu'en considération des élus, il veuille bien abréger les misères chaque jour plus grandes dont souffre notre malheureuse église. » Mais ce dont Moller se plaint surtout, et ce dont, comme il l'assure, toutes les personnes bien pensantes se plaignaient avec lui, c'est la décadence générale des études philosophiques. « Combien en est-il, s'écrie-t-il, dans notre Allemagne, dans laquelle un grand homme, il y a cinquante ans, ralluma le flambeau de la divine doctrine; combien en est-il, de ces chefs de l'Église, bien qu'ils aient la prétention de soumettre à leur censure toutes les actions et jusqu'aux moindres paroles de chacun de leurs frères, qui ne soient pas complétement ignorants dans cette science, et qui de plus ne se vantent pas, pour ainsi dire, d'être animés contre elle des sentiments les plus hostiles? Or, toutes ces injurieuses déclamations dont retentissent aujourd'hui les églises de notre Allemagne, et cette masse de livres indigestes qu'on lance dans la foule, et dans lesquels la philosophie est traitée de la manière

[1] Nulla enim mors, nec ullus cruciatus potest esse tam acerbus, quam sensus iræ judicii divini. — Et fit hoc tempore in omnibus, qui in magnis doloribus et tentationibus victi desperatione succumbunt, quorum multos videmus sibi manus violentas adferre, quia sustinere amplius illud grave onus non possunt.

la plus ignominieuse, quel résultat peuvent-elles avoir, si ce n'est la ruine entière de la science, la réintroduction de la barbarie dans l'église et l'établissement d'une licence effrénée, c'est-à-dire de la liberté pour chacun de traiter la doctrine chrétienne au gré de ses caprices[1] ? »

Trois ans après la mort de Moller, on appela, en qualité de pasteur du temple Sainte-Catherine, à Hambourg, un des plus ardents ennemis des principes calvinistes, Philippe Nikolai. Il avait d'abord été employé comme prédicateur dans plusieurs communes du comté de Waldeck, s'était, en 1590, présenté à l'Université de Marbourg pour y prendre le grade de docteur en théologie, que le landgrave Guillaume ne permit de lui conférer qu'à la condition qu'il désavouerait un écrit publié par lui contre les Réformés, et avait ensuite, pendant quelque temps, exercé les fonctions de pasteur à Unna, au milieu de luttes incessantes contre les Philippistes et les Calvinistes. Nikolai était du nombre des théologiens luthériens aux yeux de qui le Calvinisme était une doctrine plus mauvaise, plus pernicieuse encore que le papisme[2]; et ce n'est qu'à ses écrits adressés au peuple qu'il faut attribuer le peu d'accueil que les principes de cette secte trouvèrent auprès des masses dans le nord de l'Allemagne[3]. Cela n'empêcha pas qu'en

[1] Henr. Molleri comm. in Malachiam prophetam. Witeb. 1569. f. 19; Z. 3; A. 2; C. 4.

[2] « Beaucoup de pauvres gens, à qui, en Angleterre, en France, dans les Pays-Bas, dans la Suisse et ailleurs, la papauté tient encore au cœur, ou qui sont encore soumis aux sauterelles calvinistes, soupirent en secret après les marmites égyptiennes de leurs anciennes superstitions, sont las de vivre sous la domination des Calvinistes, et ne cessent de faire des vœux pour le rétablissement de la doctrine de l'idolâtre papisme. » — Nikolai : Historie des Reichs Christi. Nürnberg 1628. p. 594.

[3] Dans son écrit intitulé : « *Kurzer Bericht von der Calvinisten Gott und ihrer Religion sammt angehængter kurzer form, wie ein christlicher einfæltiger Hausvater sein Kind und Hausgesinde vor demselben unseligen Calvinismo treulich warnen und abhalten soll*, c'est-à dire, *Courte instruction sur la religion et le dieu des Calvinistes, et maniere dont un père de famille chrétien et sans culture peut garantir ses enfants et ses domestiques contre les erreurs de cette funeste secte*, Nikolai fait cette question : « Mais quel est donc cet air affable du dieu des Calvinistes? » Puis il répond lui-même : « Il ressemble à un taureau ; car de même qu'un taureau ne peut être considéré comme un fornicateur, un adultère, bien qu'il saillisse toutes les vaches qu'on lui présente, ainsi le dieu des Calvinistes, cet esprit criard, a la prétention d'être saint et pur

1608, quand il eut rendu le dernier soupir, ses adversaires ne fissent courir le bruit que le diable avait emporté son âme au milieu des tonnerres et des éclairs[1]. — Les descriptions qu'en 1598 Nikolai fit de la situation de la nouvelle église, se terminent par l'assurance « que la prédiction de Jésus-Christ sur les traits de ressemblance qu'offriraient les derniers temps avec ceux qui précédèrent le déluge, commençait à s'accomplir. » — « Car nous voyons tous, dit-il, comme l'impénitence prend le dessus, comme toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes sont à l'ordre du jour, et comme les vrais docteurs et prédicateurs de la justice sont méprisés, honnis et vilipendés. » — « Il est aussi, continue-t-il, un grand nombre de docteurs et de pasteurs qui se prétendent évangéliques, et qui, malgré cette prétention, ne laissent pas de se détourner de la bonne voie et de faire tout ce qu'ils peuvent pour détruire l'alliance de Lévi ; car ils se figurent avoir suffisamment rempli leur devoir, dès lors que leur enseignement est irréprochable et qu'ils attaquent le vice en général, bien qu'ils se gênent de reprendre les individus, ceux mêmes qui sont enfoncés dans le péché jusqu'au-dessus de la tête, de peur, sans doute, de s'attirer leur inimitié ou de perdre leurs bonnes grâces. Ils font plus : ils vont jusqu'à se faire les complaisants de ceux qu'ils devraient reprendre, évitent avec le plus grand soin de les blesser, et prennent toutes les précautions oratoires avant de se hasarder à condamner le mal, ne rougissant point d'appeler lumière ce qui est ténèbres et ténèbres ce qui est lumière. » Les chapelains des princes surtout, observe encore Nikolai, ne sont tous que des flatteurs : « car, comme de perdre les bonnes grâces du maître ne sert pas à grand'chose, ils s'arrangent, dans leur enseignement et leur prédication, de telle façon qu'ils ne puissent froisser personne ; disposent leurs paroles avec tant d'art qu'il ne s'y trouve que douceur et consolations évangéliques, et absolvent les grands de leurs

comme un ange, quoiqu'il porte, excite et pousse même les mauvais drôles et les âmes perdues à toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes. » — Phil. Nikolai, Deutsche Schriften. edit. Dedekennus, III, 100.

[1] Thiessen, Hamb. Gelehrtengesch. II, 81. — Wilcken, Hamb. Ehrentempel. p. 389, 396.

péchés, bien que leurs mœurs scandaleuses et leur vie impénitente les aient fait marquer par le doigt de Dieu pour le jugement dernier [1]. »

A Lubeck, nous trouvons, dès les premiers temps, le réformateur Hermann Bonnus, qui prêcha pendant quelque temps à Osnabruck, et qui, dès l'an 1548, se plaignait également de ce que la prédication « de l'Évangile, » c'est-à-dire la doctrine protestante de la Justification, était généralement comprise et pratiquée de telle manière qu'on regardait la loi morale, avec toutes ses œuvres et ses pratiques, comme entièrement inutile. « Quand on prêche l'Évangile, qu'en résulte-t-il aussitôt le plus souvent? que les gens, trompés par une fausse idée de la liberté évangélique, s'abandonnent à la vie charnelle, croient pouvoir faire tout ce qui leur passe par la tête, n'être plus astreints à l'observance d'aucune loi, ni soumis à l'obligation d'aucune espèce de bonne œuvre, pourquoi? parce qu'on enseigne que nous avons été libérés par la mort de Jésus-Christ, et que, pour nous justifier devant Dieu, nous ne devons pas nous appuyer sur nos œuvres. » — « Ce qu'on cherche le plus souvent, dit-il encore, dans la prédication de l'Évangile, c'est une liberté charnelle; puis l'on se repose dans l'impénitence, comme si Jésus-Christ nous avait tellement soustraits au joug de la Loi, que nous pussions en toute sécurité nous abandonner à la satisfaction de nos désirs. » Bonnus se consola par la pensée que la prédication des Apôtres n'avait pas eu de meilleurs résultats; que les Épîtres de saint Jean et de saint Jacques étaient principalement dirigées contre le scandaleux abus de la liberté évangélique; et que saint Paul, au chapitre V de son Épître aux Éphésiens, n'insistait tant sur la nécessité d'une vie pieuse, que parce que la plupart des nouveaux chrétiens ne voyaient également dans la doctrine évangélique qu'un moyen de satisfaire leurs penchants, et ne se souciaient non plus, ni de la gloire de Dieu ni de leur propre amendement. Ainsi le dimanche, en lisant l'épître du jour, à peine passait-il un verset sans revenir sur l'observation « que les Apôtres s'étaient eux-mêmes déjà

[1] Historie d. Reichs Christi, p. 674—677

trouvés dans le cas de reprendre les chrétiens sur l'abus de la liberté évangélique[1]. »

A la fin du XVIe siècle, Christophe Barbarossa, qui à partir de 1597 prêcha le nouvel Évangile à Lunebourg, et fut ensuite jusqu'à sa mort, en 1623, surintendant du pays de Hadelen; Barbarossa annonça aux Protestants de l'Allemagne du nord que la prédiction de Jésus-Christ sur l'état de l'Eglise immédiatement avant la fin du monde se trouvait accomplie, et qu'il ne manquait plus qu'une chose, c'était que le Seigneur fît ses préparatifs pour le jugement dernier : « car on voit, dit-il, combien de personnes font divorce avec la vraie foi et s'attachent à l'erreur, à celle des Zwingliens et des Calvinistes surtout, Jusque là qu'il n'est presque plus de contrée, de ville, de bourg ni de village qui n'en soient infectés. » — « Et là même où l'on enseigne et professe encore la saine doctrine, s'écrie-t-il plus loin, la masse du peuple vit, sans scrupule ni honte, dans une telle impénitence et dans de telles abominations du péché, que cela fait peine à voir. Mais ce sont particulièrement la magie, la sorcellerie et toutes les superstitieuses diableries qui, dans plusieurs endroits, deviennent si communes qu'il y a de quoi contrister et désoler toute âme un peu chrétienne. » — Dans le nombre des vices dont, ainsi que ses collègues, Barbarossa déplorait les effrayants progrès, il signale encore, et surtout, l'habitude du blasphème, qui, dit-il, était devenue générale. Il met, à ce sujet, dans la bouche de Jésus-Christ les paroles suivantes :

« Convertissez-vous, il en est temps ; et s'il vous est impossible de vivre comme moi sans péché, abstenez-vous du moins de ces infâmes blasphèmes, ce qui vous sera facile avec le secours et la grâce de Dieu. Suivez mon conseil, et je vous promets de passer l'éponge sur tous vos autres péchés, et de les noyer dans mon calice de manière à ce qu'au jugement dernier ils ne vous puissent faire accuser ni condamner[2]. »

[1] Herm. Bonni enarr. locorum insign. epp. dominic. Basil. 1571. p. 79, 99, 183, 114, 113, 236 ss.; cf. p. 67, 72 ss.

[2] Christoph Barbarossa (alias Rothbart) : Klagrede Jesu Christi. Gosslar 1610. Vorr. A. 5 ss ; p. 7 et s.

XVIII.

Théologiens du Mecklembourg, de la Poméranie, du Brunswick et de la Westphalie.

DAVID CHYTRÆUS, SIMON PAULI, LUCAS BACKMEISTER, PIERRE ARTOPOEUS, JACOB VIERNICKL, ROBERT ERYTHROPILUS, DAVID BRAMER, PHILIPPE CÆSAR, HERMANN HAMELMANN, JODOC HOCKER ET JACOB CHOPPER.

A partir de 1570, nul théologien ne jouit, après Chemnitz et Andreæ, d'autant de considération en Allemagne que David Chytræus. Sans partager les opinions de Mélanchthon en fait de dogmes, Chytræus était le représentant de la science et des idées mélanchthoniennes dans le nord de l'Allemagne. Il joignait à la connaissance de la théologie, celle de l'histoire et de la phylologie; il était, comme philologue, un des élèves les plus distingués de Camerarius; il prit part à un grand nombre d'actes publics, ecclésiastiques et politiques, et passa une grande partie de sa vie à voyager et à remplir des missions plus ou moins importantes. La recommandation de Mélanchthon le fit, en 1551, attacher à l'Université de Rostock, où il trouva le même état d'anarchie qui se faisait remarquer dans les autres Universités protestantes. Il n'y avait guère que six ans qu'il était dans cette dernière ville, et déjà il songeait à s'en éloigner : ses deux collègues, Heshusius et Eggerdes, qui étaient en même temps prédicateurs, venaient d'être renvoyés par le Conseil, quand il offrit lui-même sa démission. Il observa qu'il n'entendait pas dire un mot dans la vue de justifier son éloignement pour une continuation de séjour à Rostock, pas plus que les princes n'avaient cru devoir en dire un seul, soit pour manifester leur intention de rétablir dans leurs fonctions les deux ministres violemment expulsés, soit seulement pour exprimer leur déplaisir de l'injurieux traitement que ceux de Rostock avaient fait éprouver aux deux pasteurs. Il ajouta qu'au mi-

lieu d'un tel désordre et d'un tel asservissement de la doctrine, il lui était impossible de rendre les services qu'on attendait de son zèle; que l'arbitraire et la tyrannie devenaient chaque jour plus intolérables, et que c'était en vain qu'on se berçait de l'espoir d'une amélioration dans la situation de l'école et de l'église[1]. On parvint cependant à le décider de rester; et c'est à lui que la Faculté de théologie de Rostock fut redevable de cette autorité et de cette haute réputation d'orthodoxie luthérienne qui portèrent si souvent les partis à invoquer son arbitrage dans les débats théologiques de l'époque.

Appelé par les États protestants de l'Autriche, Chytræus passa deux ans dans ce pays, occupé à rétablir la discipline, l'ordre dans les affaires ecclésiastiques et une certaine unité dans la doctrine. Il loue fort les bonnes dispositions qu'il avait rencontrées dans l'empereur Maximilien II, par qui, dit-il, les Protestants étaient plutôt favorisés que tolérés; et cependant il vit ses efforts échouer presque entièrement, par suite de la résistance hostile et de l'état d'anarchie des communes agitées par le Flacianisme. Il observe que la vue de cet état des choses finit d'ailleurs aussi par refroidir la première sympathie de l'Empereur[2].— Chytræus fut, en 1573, nommé modérateur ecclésiastique à Steiermark, et n'y obtint pas de meilleurs résultats: il s'y brouilla avec le prédicateur Kunn de Graetz et son diacre, si bien que l'un fut destitué et que l'autre se vit dans le cas de se démettre lui-même de ses fonctions. Il se rendit ensuite à Stein, également en Autriche, et y eut encore la douleur de trouver une église, dont les ministres avaient été tirés de tous les coins de l'Allemagne et étaient la plupart partisans de Flacius, en proie au désordre et à l'anarchie. — Il

[1] Krey, Beitr. z. Mecklemburg. Kirch. Hist. I, 32.

[2] Lettre de Chytræus, écrite en 1569 de Vienne à Marbach : Nec quicquam aliud gravius Imperatorem offendit, et a proposito edendæ suo etiam nomine confessionis et reformationis ecclesiarum revocat et deterret, quam nostrorum dissidia et prælia Cadmea, quorum atrocitas, post abruptum Aldenburgense colloquium, sævius etiam inflammata. V. Raupach : Evangelisches Oesterreich, erste Forts. p. 187. — Il dit, au sujet de ce qu'il avait lui-même à souffrir : Quotidie novas injurias et colaphos accipientem et insuper gratias agentem plus quam hostili odio συμφοιτηταὶ veteres persequuntur, et voces, litteras et actiones, de quibus ne per febrim quidem unquam somniavi, mihi affingunt. — (Cod. Manh. 557. n. 224.)

refusa, quelque temps après, une vocation pour Wittemberg : l'image de cette ville, livrée à d'éternelles dissensions, l'avait, dit-il, effrayé. Il refusa pareillement de se rendre à une conférence à Wolfenbuttel, où l'on devait s'occuper de la rédaction d'une Confession de foi luthérienne, dans la vue de déjouer les intrigues des Calvinistes de Wittemberg. Il allègue lui-même, dans une lettre à Chemnitz, pour motif de son refus, « qu'il ne voyait pas quel bien il pouvait résulter de sa rencontre avec ses plus acharnés ennemis dans un synode[1]. » — Il assista par contre, en 1576, à l'assemblée de Torgau, et y prit part à la rédaction de l'écrit qui porte le nom de cette ville. Bientôt après, cependant, il se montra fort offensé de quelques changements qu'Andreæ, Chemnitz et Selnekker s'étaient, sans son consentement, permis de faire à cet ouvrage, et conserva dès lors une vive antipathie pour Andreæ. Il ne laissa pas toutefois de signer le livre ainsi modifié, et publié sous le nom de Formule de Concorde de Berg, et n'employa pas moins tout son zèle à le faire également accepter par les théologiens de la Poméranie. Mais, indigné qu'on lui eût fait remplir à Berg le rôle d'un spectateur sans importance, qu'on n'y eût pas plus tenu compte de ses objections qu'on n'avait fait à Tangermünde, il publia, en 1579, au nom de la Faculté de théologie de Rostock, une censure de cette nouvelle Formule, que, peu de temps auparavant, il avait cependant signée et conséquemment reconnue orthodoxe avec les autres théologiens de Rostock ; et cette censure, il l'étendit en même temps aux écrits de Mélanchthon, qui, comme œuvres symboliques, étaient compris dans cet ouvrage. Dans une lettre au juriste Cisner, où il cherche à expliquer sa participation à la Formule et ce qu'il y avait de contradictoire dans sa conduite, il dit « qu'il eût souhaité qu'au lieu des mots « nous condamnons, » on se fût servi d'une expression plus douce, et qu'on eût en même temps donné un exposé moins absolu de la doctrine de la volonté libre ; mais que d'autres avaient été d'un avis différent, et que si la désunion s'était mise jusque dans le petit cercle d'hommes qui avaient travaillé au Livre

[1] Schützi vita Chytræi. II, 290, 296, 313. — Rehtmeyer, Braunschweig. K. . III, 375. Beil. 186.

de la Concorde, on se serait permis sur le compte de leur église bien plus de moqueries encore. »— Ça ne l'empêcha pas de se livrer plus tard lui-même à une critique mordante contre les auteurs de la Formule, bien qu'il fût du nombre. « Il est bien des personnes, mandait-il en 1580 à Marbach, qui comparent mes pauvres collègues de Berg, à cause de leur peu d'union, à cette société formée de huit brigands dont il est parlé dans Aristote, et dont d'abord une moitié détruisit l'autre, ce qui la réduisit à quatre membres, sur lesquels deux firent bientôt subir le même sort à leurs frères, et ainsi de suite, si bien que finalement il ne resta plus qu'un seul des huit sociétaires[1].

Chytræus ne devait non plus échapper au reproche d'hétérodoxie : son ancienne réputation de Mélanchthonien le fit bientôt suspecter de Calvinisme, bien que Mélanchthon l'eût déclaré son ennemi personnel, parce qu'à la diète de Brunswick il avait contribué à faire condamner le Mélanchthonien Hardenberg, et qu'il passait pour avoir dit, en 1556, que tant que vivrait Philippe il n'y aurait pas de paix dans l'église protestante. Mais ce qui lui fit surtout perdre la confiance de ses collègues, ce furent ses relations avec un humaniste mélanchtonien appelé Janus Gruter, qui, afin de ne pas signer le Livre de la Concorde, venait de se démettre de ses fonctions à Wittemberg et es s'établir à Rostock. On l'accusa d'ailleurs aussi de falsifications majoristiques dans la doctrine de la Justification ; et les vrais Luthériens, c'est-à-dire les Flacianiens, conçurent pour lui une haine d'autant plus vive, qu'il mettait un très-grand zèle à faire accepter la Formule, alors qu'on croyait devoir le compter au nombre des faux docteurs condamnés dans ce livre, dont il était un des auteurs[2]. Heshusius lui man-

[1] Nic. Cisneri opuscc. Franc. 1658. p. 970. — Epp. ad. Marbach. ed. Fecht. v, 628.

[2] Les deux prédicateurs flacianiens, Basile Michælis et Thomas Holzhüter, qu'il avait contribué à faire destituer, parce qu'ils n'approuvaient point la Formule de Concorde, lui adressaient, par exemple en 1578, ainsi qu'à son ami, le surintendant Simon Pauli, les reproches suivants : « Où avons-nous enseigné à la jeunesse, comme étant une sainte doctrine, l'erreur de Major *quod bona opera retineant salutem*, comme vous-même l'avez fait, docteur David, dans votre *Catechistico libello ?* Où avons-nous condamné la doctrine qui établit la présence du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ, même avant l'usage, avant la communion ? Où avons-nous enfin cherché, comme vous l'avez fait, vous docteur Simon Pauli, dans la préface *tertiæ partis methodorum*, à priver le commun

dait, en 1581, que c'était, à Helmstædt et à la cour de Brunswick, un bruit généralement répandu qu'il se serait rendu à Brême, auprès du sacramentaire Bezel, et y aurait approuvé son livre contre la Formule de Concorde. Il lui reproche, en même temps, d'avoir recommandé, dans une préface, l'ouvrage sans force et sans saveur, et appartenant autant à la terre qu'au ciel, que Paul Eber venait de publier sur la Cène; puis il l'engage à mettre la plume à la main et à répondre à tous les faux bruits qu'on avait partout répandus sur son compte. Chytræus ne suivit point ce dernier conseil : il répondit qu'il n'ignorait pas que ses ennemis et ses frères à la façon de Caïn ne cessaient de répandre contre lui de nouveaux mensonges, jusque dans les cours princières du voisinage, et que néanmoins il avait pris la résolution de ne rien publier pour sa défense, attendu qu'au milieu de cet endurcissement des cœurs et avec l'habitude très-peu chrétienne qu'on avait de faire passer pour hérétiques tous ceux dont on ne partageait pas la manière de voir, il était à craindre que son apologie ne contribuât encore à augmenter le mal. « Ce qui me fait le plus de peine, écrivait-il vers le même temps au pasteur Beatus à propos du débat sur la Cène, c'est que l'on ne craint pas d'agiter, et dans les temples en présence de la foule, et dans les écoles devant la jeunesse, toutes ces questions brûlantes dans lesquelles les théologiens eux-mêmes ne voient pas fort clair, et qui en définitive ne valent guère la peine qu'on s'y arrête. » — On crut avoir de nouveaux motifs de suspecter son orthodoxie, quand son frère, que quelques opinions calvinistes avaient depuis deux ans fait exclure de la participation à la Cène, embrassa publiquement, en 1593, le parti des Mélanchthoniens de Brême, et fut à raison de ce fait banni de Rostock. « Il est impossible, écrivait Pouchenius à Leyser, que David Chytræus ne soit pour rien dans la défection de

des chrétiens de la liberté que Jésus-Christ même leur accorde, de soumettre à leur propre jugement, éclairé par l'Evangile, toutes les espèces de doctrines? » — Ils ajoutent que « leur propre conscience les punirait d'avoir ainsi tué les âmes, en extorquant indifféremment leur signature à tous les fonctionnaires des églises et des écoles, et qu'ils devraient rougir de la légèreté et de la servilité qu'on mettait à souscrire. » « On dit bien, continuent-ils, que *Vota non esse numeranda, sed ponderanda* ; malheureusement cet adage n'est plus guère de mise, et l'on joue avec de pauvres consciences comme si c'étaient de vieilles cartes ou des noix creuses. » — V. Schrœder, *Mecklenburgische*. K. H. III, 430, 450. — V. aussi Krey : *Die Rostock'schen* Humanisten. p. 57.

son frère. » Daniel Hofmann de Helmstædt n'hésita même pas à le traiter publiquement de calviniste[1]. Le même Hofmann, avec quelques autres ministres de Helmstædt, rejeta d'ailleurs aussi la Formule de Concorde, à cause de la doctrine sur l'ubiquité qui s'y trouvait comprise, bien que Chytræus lui eût offert de ne point se prononcer sur cette question, et seulement demandé de s'abstenir de « ces injurieuses attaques » contre le livre en général. Quatre ans après, il émit de nouveau le vœu, auprès de ceux d'Helmstædt, pour que le petit nombre de disciples qui restaient encore de cette école de Wittemberg, autrefois si célèbre, missent de côté toute espèce de contestations, principalement leur querelle sur l'ubiquité, et se tournassent comme un seul homme contre leurs ennemis communs. « Car les esprits sont, dit-il, tellement disposés, à Wittemberg, que si Luther y revenait pour y enseigner son ancienne doctrine, on ne peut douter qu'il n'en fût repoussé. » Tel était alors ce Wittemberg dans lequel Chytræus, en 1575 encore, avait mis toutes ses espérances, disant qu'il fallait que les membres épars de l'église protestante se réunissent sous l'autorité de cette ville modèle, et se laissassent diriger par elle comme par leur chef légitime ! Il regardait alors cette union sous un même chef représenté par Wittemberg comme absolument nécessaire, attendu, disait-il, que les papistes n'avaient pas de meilleures armes contre la religion luthérienne que les dissensions intérieures et les luttes *Cadméiques* auxquelles se livraient ses docteurs, ainsi qu'il avait pu s'en assurer par un séjour de plusieurs années en Autriche.— Les théologiens de Rostock, découragés par tout ce qui se passait sous leurs yeux, s'écrièrent qu'ils ne connaissaient plus de remède à ces effroyables maux, et que tout ce qu'il leur restait à faire, c'était de gémir et de pleurer sur les misères de leur église, puisque les auteurs de ces malheureuses querelles se montraient sourds à toutes espèces de remontrances, et qu'à la cour, à laquelle rien n'eût été plus facile que de mettre un frein à l'audace de ces ennemis de la paix, la plupart ne se délectaient pas moins à la vue des théologiens protestants aux prises les uns avec les autres, que s'ils avaient assisté à des

[1] Schütz. IV, 77, 79, 82, 93.— Krey, Beitraege. I, 102.— Schlüsselburgii studium posthumum. p. 278.— Frank, alt u. neu Mecklenb. XI, 79.— Stark. Lübeck. K. H. p. 542.

farces de théâtre ou aux luttes sanglantes des gladiateurs[1].

Mais c'étaient surtout les éternelles disputes des Protestants sur le dogme qui arrachaient d'amères plaintes au théologien de Rostock. « La plupart des âmes pieuses, dit il en 1568, sont profondément affligées, je dirai même ébranlées dans leur foi, et presque nous tous avec elles, par le spectacle lamentable de la triste situation où se trouve notre église déchirée et divisée. Vraiment, on ne comprend point comment tant de scissions et de sectes différentes ont pu se former et se forment journellement encore parmi ceux qui professent la vraie doctrine de l'Evangile. » Il se passait même quelque chose de plus grave : un grand nombre de ces personnes découragées se laissaient aller au désespoir épicurique et prénaient en mépris toute espèce de religion. « Au milieu de ces déchirements intérieurs, mandait-il en 1569 à Wigand, la vraie doctrine ne peut manquer de se perdre et d'être de nouveau remplacée par les superstitions du papisme, par le scepticisme et par le mépris épicurique pour toute espèce de croyance religieuse. » L'année suivante ce sont de nouvelles plaintes : « La discorde, dit-il, se répand de plus en plus; les sectes déjà existantes se divisent en d'autres sectes; et les dispositions querelleuses de nos théologiens, jointes à leur penchant pour la domination, qui, sous le masque de la religion, tend à créer une nouvelle papauté au sein de notre église luthérienne, font échouer tous les efforts pour remédier à ce déplorable état des choses. » Il ajoute enfin que les Luthériens fournissaient eux-mêmes à leurs adversaires la matière des moqueries auxquelles ils se livraient sur leur compte[2]. Les

[1] Chytræi epp. Hanovriæ 1614. p. 248, 765. — Schütz. III, 213, 400.

[2] Chytræus, s'étayant de l'expérience qu'il avait acquise à cet égard pendant son séjour en Autriche, parle, en plusieurs endroits, des doutes qui devaient s'élever sur la vérité de la doctrine dans l'âme de tout homme raisonnable par suite de ces dissensions éternelles et suicides; ainsi dans une lettre de l'an 1575 à Cisner : Quantopere enim dissensiones et certamina nostrorum Cadmæa ecclesiæ noceant, et communes hostes et adversus nos arment et confirment, imo jam plane ludibrio illis nos exponant, et omnes moderatos et prudentes viros offendant, et cursum evangelii in multis gentibus veræ doctrinæ cupidissimis impediant : ipse etiam propius superiore anno in iis regionibus, ubi inter pontificios et Jesuitas, summi magistratus autoritate dominantes, ecclesiam sibi filius Dei in medio inimicorum suorum colligit, expertus sum. — Cisneri opusce. p. 965.

injustices que Chytræus eut à souffrir au milieu de cette anarchie, imprimèrent à sa correspondance avec ses amis une teinte de plus en plus sombre. « Voilà douze ans, écrivait-il en 1571 à Chemnitz, que je souffre, sans les avoir méritées, les plus odieuses calomnies, et que je sens également, et de plus en plus, s'affaiblir la vigueur de mon esprit et celle de mon corps. » Il assure à Jérôme Menzel que même la mort de son épouse lui avait été moins douloureuse que cette effroyable anarchie qui régnait dans la doctrine, qui augmentait journellement encore, et qui finirait par replonger l'église dans les mêmes ténèbres dont elle avait été tirée par Luther. « Puisse le dernier jour, s'écrie-t-il, ne pas trop se faire attendre ! Puisse-t-il bientôt mettre fin à de si grandes misères ! car une pareille anarchie ne permet pas d'espérer un meilleur avenir ! » Il observe, plus loin, qu'au milieu des débats que chaque jour voyait surgir, il désirerait ardemment pouvoir quelquefois s'entretenir avec des hommes pieux et savants sur les principaux articles de la foi ; mais que la plupart des docteurs avaient le cœur tellement empoisonné par la haine et l'envie, qu'il n'était pas une parole innocente qu'on ne se fît un malin plaisir de détourner de son vrai sens[1]. Ayant, en 1575, reçu et refusé une vocation pour Wittemberg, il observe à ce sujet à ses amis « qu'il espérait bientôt être attaché à une haute école plus paisible, à savoir à celle du ciel ; que là du moins, et là seulement, il serait délivré de ces terribles haines, de ces horribles doutes et de ces sauvages querelles ; et que c'était cette attente seule qui, depuis tant d'années, soutenait son courage toujours près de défaillir[2]. »

L'année suivante, il se plaint derechef des injures et des calomnies que depuis vingt ans il souffrait sans mot dire. Bientôt après le bruit courut dans la Suisse que Chytræus était tombé dans une sombre mélancolie[3]. Dans la même an-

[1] Chytræus : Ausleg. d. Offenbar. Johannis. Rostock 1568. Vorr. a. 3 ; b. 4 ; R. 2. — Chytræi epp. p. 959. — Epp. ad. Marb. ed Fechtius. III, 312, 403. — Krey, Beitr. zu Mecklenb. K. H. I, 101. — Chytræi epp. p. 492, 507.

[2] V. la lettre au sénat académique de Wittemberg (Epp. p. 249) ; ainsi que celle à Eusèbe Menius (p. 289), et celle à Leimeiger (p. 289).

[3] C'est ainsi que Walther, pour qui la cause de la mélancolie du théologien de Rostock se trouvait, il est vrai, dans le repentir d'avoir pris part à l'Œuvre de Concorde, écrit le 17 octobre à Ulmer : Chytræum pro certo affirmatur cœpisse

née, qui fut aussi celle où l'Œuvre de la Concorde fut mise à fin, Chytræus mandait à son ami, avec l'expression d'un profond découragement, « que toutes les tentatives qu'on avait faites pour rétablir l'unité avaient été vaines; que les amis de la paix étaient exposés à l'animadversion de l'un et l'autre partis, et qu'on en était réduit conséquemment à abandonner les choses à elles-mêmes, en attendant que Dieu se décidât à intervenir en personne. » Il ajoute que « toutes les fois qu'il avait pris part aux négociations relatives à la Formule, il avait éprouvé les effets de la rage des deux factions, qu'il les éprouvait encore et n'y opposait que la patience, et qu'il souffrait également, sans mot dire, les injustices dont il était l'objet de la part de ceux de Rostock. » Ayant appris, quelque temps après, la nouvelle de la mort de Marbach, il se récrie sur le bonheur de cet ami qui venait enfin d'obtenir le repos éternel, et d'être soustrait à la fureur du siècle et à la vue de l'effroyable anarchie qui régnait dans la doctrine. » Treize ans plus tard, il dit « que, contrairement à son désir, il se trouvait encore en vie; que chaque jour, cependant, il voyait et souffrait de nouvelles misères, et qu'enfin la mort n'avait pas cessé d'être l'objet de ses plus ardents désirs [1]. » Ce ne fut qu'en 1600 que ses vœux furent enfin exaucés.

Mais tandis que Chytræus consumait ainsi sa vie dans la douleur, il lui fallut encore goûter l'amertume de bien d'autres pénibles expériences. « Il est évident pour tout le monde, dit-il ailleurs, que l'Allemagne est tellement noyée et enracinée dans le péché, qu'il n'est plus rien qui la puisse encore disposer à l'amendement et à la pénitence, et que la sécurité, l'indifférence et le mépris de la divine Parole ont littéralement envahi tous les cœurs : il n'est pas étonnant, en vérité, qu'il y ait chez les Allemands tant de sectes, d'hérésies et d'erreurs, et que chaque jour encore on en voie se former de nouvelles. » Universitaire lui-même, ce sont les Universités, « ces arènes périlleuses vouées aux luttes intestines, » qu'il signale comme les principaux siéges de cette situation déplo-

jam melancholizare, et interdum manibus in cœlum expansis vociferari : O David, David, quid fecisti? Fateri item, se agnovisse tetros in libro Pandoræ Andreanæ errores, sed propter ætatem se non ausum fuisse improbare, quod senioribus probari videret. — Cod. Poll. 170. b. f. 135.

[1] Krey. II, 208. — Chytræi. epp. p. 395, 105, 377, 885.

rable. Il observe qu'un grand nombre de gouvernants, tant princes que magistrats des villes, saisissaient avec empressement toutes les occasions d'insulter et d'opprimer les prédicateurs évangéliques ; que la position de ces derniers ressemblait à celle de l'esclave dont il est dit dans Plaute : « Qu'on ne peut pas tout uniment s'en défaire, vu qu'on ne saurait s'en passer ; mais qu'on donne assez à comprendre qu'on le considère comme un vilain mal que la nécessité seule rend tolérable. » Il est toutefois forcé d'avouer, d'autre part, que la plupart des pasteurs et des surintendants étaient moins louables encore que les autorités temporelles ; « qu'ils se rengorgeaient, se carraient dans leurs paroisses, et se montraient plus arrogants, plus colères, plus insupportables, en un mot, que les princes et les rois eux-mêmes sur leurs trônes. » — « La faiblesse de caractère et l'absence de volonté sont, dit-il, tellement grandes chez la plupart des hommes de notre profession, et tellement grande aussi est la rage insensée qui nous pousse à nous déchirer les uns les autres, tellement profond notre aveuglement sur nos propres vices et tellement vive notre clairvoyance pour ceux des autres, qu'il est fort à craindre que l'Eglise invisible, la véritable Eglise, ne compte encore moins de membres parmi les théologiens et les ministres de l'Evangile que parmi les représentants du pouvoir temporel. » — Chytræus n'a du reste pas manqué, lui non plus, de recourir à l'hypothèse, si chère aux chefs de l'église protestante, de l'approche des derniers temps et de la décrépitude du monde, « où l'on devait voir toutes les espèces d'erreurs et de faiblesses se multiplier outre mesure, et, comme dans un corps épuisé par l'âge, toutes les espèces de maladies et d'infirmités se manifester à la suite les unes des autres[1]. » Il signale toutefois aussi « l'immense dommage que les pasteurs causaient à l'église en prêchant la foi sans la pénitence et l'Évangile sans la loi ; ce qui, dit-il, avait déjà provoqué les doléances d'Urbain Regius, dans les premiers temps de la Réforme[2]. »

Simon Pauli, professeur de théologie et surintendant à Rostock, cherchait, dès l'an 1573, à dissuader un de ses amis

[1] Auslegung d. Offenb. Joh. A. 4 ; L. 2 ; Gg. 2. — Expos. epp. dominic. Witeberg. 1563. p. 231. — Chytræi epp. p. 391, 453, 1141.

[2] V. dans Schütz : Observ. ad Dav. Chytræi orat. de studio theolog. p. 39.

de faire prendre à ses fils le grade de docteur en théologie, « parce que, disait-il, les malheureux qu'on appelait théologiens étaient en butte à la haine, à l'envie, à la médisance, aux calomnies, à la rage et aux mauvais traitements de tout le monde. » Pauli se comptait lui-même dans le nombre de ces théologiens si maltraités, et, dans le cercle plus restreint de ses fonctions de surintendant, avait également eu l'occasion de faire les plus douloureuses expériences. Il fit, en 1577, destituer deux prédicateurs, Gelmer Nemorimontius et Mathieu Rütze, comme adhérents de Flacius; malheureusement les deux ministres avaient pour eux la majeure partie de la bourgeoisie, le dernier surtout, qui, en s'écriant en chaire qu'il consentait à être emporté par le diable et précipité en enfer s'il n'enseignait pas la vérité sur le péché originel, avait achevé de convaincre le peuple que le surintendant Pauli et le pasteur Lucas Backmeister[1] étaient les ennemis de la saine doctrine : le renvoi de ces deux prédicateurs favoris excita conséquemment au plus haut degré la haine du public contre ce qu'il appelait leurs persécuteurs, principalement contre Pauli, à ce point qu'on s'attendit quelque temps à ce que le peuple se livrât à des actes de violences contre la personne du surintendant, ainsi que contre celle du magistrat qui avaient embrassé sa cause. L'animosité dont Pauli fut l'objet de la part des habitants de Rostock dura jusqu'en 1591, époque de sa mort; et comme sa place était offerte à Zacharie Schilder, Chy-

[1] Lucas Backmeister l'aîné, qui, après la mort de son collègue Pauli en 1591, fut nommé surintendant à Rostock, assure déjà, en 1562, au recteur Lossius, que le temps où ils vivaient était véritablement celui dont il avait été dit : « Les anges de la paix pleureront d'amères larmes, » et ajoute que les querelles qui affligeaient leur église, tiraient la plupart leur origine de la vanité et de la légèreté des docteurs. En 1571, à l'effroyable anarchie qui régnait dans la doctrine et dans les idées de ses adeptes, qui déchirait et bouleversait l'Eglise, et arrachait tant de soupirs à toutes les personnes bien pensantes, il ne trouve d'autre explication que la caducité du monde; et ce n'est qu'en s'appuyant sur la promesse de Jésus-Christ, qu'il serait avec son Eglise jusqu'à la fin des temps, qu'il se hasarde d'assurer que la société luthérienne n'est pas sur le point de tomber entièrement en ruines. C'est à cette même vieillesse du monde qu'il attribue également les progrès du vice et l'extinction de la charité dans les cœurs. « Ce sont là, dit-il, des maladies de la nature, qui déjà naturellement encline au mal, l'est devenue davantage encore par suite de sa décrépitude. » — Epp. ad Lossium ed. Lackmannus. p. 199. — V. dans l'*Evangel. Lünebourg* de Bertram, la lettre de Backmeister aux pasteurs de Lunebourg. supp. p. 136. — Backmeisterus de Modo concionandi. Rostochii, 1574. f. 70.

træus écrivit à ce dernier « que les mœurs des habitants de Rostock n'étant que trop conformes à la signification du nom de leur ville*, il n'osait point espérer que Schilder voulût bien accepter cette surintendance[4]. » — Indépendamment de ces tribulations, Pauli eut encore à souffrir les accusations et les reproches, déjà mentionnés, des prédicants de Wismar. Il traça, vers ce temps, un portrait de ses coreligionnaires, dans lequel il est dit que « si l'on voulait bien examiner avec attention les améliorations qui s'étaient opérées chez les Luthériens sous l'influence de la lumière évangélique, on serait forcé d'avouer que plus on mettait de zèle à les instruire et à les admonester, moins ils se corrigeaient, et plus au contraire ils s'enfonçaient dans le mal ; que chaque jour on voyait se former chez eux de nouvelles hérésies et de nouvelles sectes ; que les plus illustres docteurs de leur église vivaient entre eux comme chien et chat ; que la charité s'éteignait et la malice prenait le dessus dans la plupart des cœurs ; et qu'enfin ce triste état des choses était cause qu'un grand nombre de personnes étaient à se demander s'il existait réellement une Église, où elle se trouvait, et à quels signes on la pouvait reconnaître. » « Bien des personnes, continue-t-il, sont fort scandalisées des querelles et des persécutions qu'excite la doctrine : il en résulte que plusieurs, fatiguées de nos débats et ne sachant de quel côté se tenir, se séparent de nous et retournent au papisme, ainsi qu'on le vit naguère à la suite de l'Intérim, et que les Pays-Bas et l'Autriche en offrent en ce moment même un remarquable exemple. » Il ajoute que jamais on n'avait vu plus d'injustice et moins de charité sur la terre ; que dans ces temps voisins de la fin du monde et précurseurs du jugement dernier, on voyait régner chez la plupart un profond endurcissement dans le mal, et la plus effroyable impénitence, et qu'enfin, pour tout dire en peu de mots, le monde n'était plus qu'une caverne de brigands et un hideux asile de la Vénus impure. « Si jamais les hommes furent avides de nouveautés, c'est assurément de nos jours, où l'on voit tous nos gens ne montrer que du dégoût pour la Parole divine, et, bien qu'elle abonde en consolations de tou-

* *Ross*, en allemand, signifie *cheval*, et *verstockt*, endurci. (*Note du T.*).

[4] Epp. ad. Marbach. ed. Fechtius. III, 449. — Brief des Pouchenius an Chemimtz bei Stark : Lübeck'sche Kirch. Hist. p. 472. — Chytræi epp. p. 776.

tes espèces, la considérer comme une nourriture sans saveur, et se laisser par cela même entraîner à tous les genres d'erreurs. « Dans quelqu'endroit qu'aille se fixer un de ces sectaires factieux, ajoute-t-il, faisant évidemment allusion à ce qui s'était passé sous ses yeux à Rostock, tout le monde se précipite à sa suite; puis l'on s'engoue tellement de sa personne, et l'on se montre au contraire tellement hostile aux vrais et pieux prédicateurs, que je suis à me demander comment de si bonnes gens, auxquels je me serais confié corps et âme, peuvent exhaler tant de venin. Vraiment on les dirait possédés de tous les diables; car ils se montrent plus enclins à pécher par la langue et les oreilles qu'avant qu'ils ne possédassent l'Évangile, de sorte qu'il vaudrait mieux que Jésus-Christ ne les eût point guéris et ne leur eût jamais fait entendre sa divine Parole. » — Dans l'Allemagne protestante du Nord aussi, il se fit entendre un assez grand nombre de voix pour regretter les temps catholiques. « Avant qu'on ne publiât l'Evangile, disait-on, partout au milieu de nous régnaient la paix et la concorde, et l'on pouvait se procurer à vil prix tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle. Aujourd'hui, au contraire, tous nos docteurs sont engagés dans d'interminables querelles; on ne saurait compter toutes les sectes que chaque jour voit surgir; et nous sommes, sans espoir d'un meilleur avenir, en proie à la guerre étrangère et civile, à la disette, à la désobéissance de nos domestiques et à d'autres innombrables misères[1]. » — Ne pouvant nier ces phénomènes, Pauli cherche du moins à leur donner une signification

[1] A vrai dire, il parut également vers ce temps, dans l'Allemagne du Nord, des écrits dont l'objet était d'éclairer les Luthériens sur les véritables causes des malheurs dont Dieu croyait devoir les punir. David Bramer, pasteur dans le Brunswick, disait par exemple : Que si Loth et Noé revenaient sur la terre, ils seraient bien étonnés de la longanimité avec laquelle Dieu retenait ses foudres vengeresses; « car nulle part on ne montre un plus grand mépris pour la sainte parole; nulle part on ne s'impose moins de sacrifices pour la conservation de l'Eglise; nulle part il n'est moins de bonne foi, moins de protection pour les pauvres, et nulle part enfin l'on ne fait un plus indigne abus des dons du Ciel que précisément parmi nous, qui nous donnons le nom de chrétiens et prétendons posséder l'Evangile, parce que nous en acceptons les préceptes en paroles. » — V. l'ouvrage intitulé : *Bericht von Donner, Blitz, Hagel, Sturmwinden und andern grossen Ungewittern*. Erfurt, 1577. C. 5, du même.

favorable à la cause protestante. Il dit que, « sous la papauté, Satan avait paisiblement occupé le trône sans que presque personne lui fît résistance, et qu'il n'avait conséquemment aucun intérêt à troubler un ordre de choses qui lui était si favorable; mais qu'aujourd'hui, sous l'Évangile, son règne étant attaqué par des pasteurs et des professeurs fidèles, il se démenait comme un lion furieux, semant partout sa mauvaise herbe, faisant croître des enfants de malice, excitant la désunion parmi les docteurs, la guerre et l'effusion de sang dans les gouvernements, et, dans tous les États, la désobéissance, les maladies, la peste, la disette et tous les autres maux imaginables. » Après cela, changeant tout à coup l'ordre de ses idées, Pauli ajoute : « De ce que l'autorité temporelle rencontre, dans son exercice, de plus grandes difficultés aujourd'hui que du temps de la papauté, cela vient de ce que les gouvernants étaient alors pleins de zèle pour le culte, bien qu'il fût faux et impur. Ils se seraient fait scrupule alors de s'occuper d'affaires avant d'avoir assisté au sacrifice de la messe et fait dévotement leurs prières, au lieu qu'aujourd'hui l'on met d'abord la main aux choses temporelles sans s'inquiéter de savoir si l'on a déjà rempli ses devoirs envers le Ciel [1]. »

Le théologien de la Poméranie, Pierre Artopœus, avait, dès 1550, publié un écrit dans lequel il rendait compte de l'impression produite en lui par l'aspect de la nouvelle Eglise. Cet Artopœus avait d'abord été recteur à Coezslin sa ville natale, puis à Rügenwald et Stettin, quand, en 1549, il fut nommé pasteur de l'église Sainte-Marie dans cette dernière ville. Osiander s'étant peu après prononcé contre la doctrine de la

[1] Pauli revient fréquemment sur « le mépris que les Evangéliques montraient pour la Parole divine, ainsi que pour ses pieux ministres et ses docteurs. » « Car c'est le plus petit nombre qui daigne encore venir au prêche : les autres restent au logis, ou perdent leur temps à flaner sur les places publiques ou hors de la ville, et à s'enivrer dans les cabarets. Il en est d'ailleurs beaucoup, parmi les premiers, qui, tandis que chez eux ils ne sauraient trouver le sommeil quoique reposant sur le duvet et la plume, ne peuvent rester un instant au temple sans s'endormir bien qu'assis sur la dure, ou qui, pendant le prêche, s'entretiennent avec leurs voisins ou font la lecture, de sorte que la plupart, en sortant du sermon, ne savent rien ou à peu près rien de ce qui s'y est dit, au lieu qu'ils recueillent avec soin les propos même les plus futiles qui se tiennent ailleurs. » — Extract der Auszug der Postille Simonis Pauli, durch den Autorem selbst gefertigt. Mühlhausen u. Magdeb. 1585. p. 833, 835, 165, 733, 539 587, 155, 170, 472, 253, etc.

Justification, Artopœus fut, si l'on en excepte ceux de Nüremberg et de la Prusse, à peu près le seul théologien qui, dès 1551, embrassa chaudement le parti de ce réformateur. Il exposa sa doctrine en chaire et gagna bientôt plusieurs bourgeois et jurisconsultes de Stettin, mais principalement Curio, le médecin du duc, à sa cause. Les autres prédicateurs, attachés à la Justification, le signalèrent dès lors comme un dangereux apôtre de l'erreur; toutes les chaires retentirent de la condamnation de son Osiandrisme, et lui-même fut mis en demeure de prêcher contre cette hérésie, « s'il voulait qu'on le laissât vivre en paix. » Le duc, dont l'intervention pacificatrice avait complétement échoué dans cette affaire, imposa vainement le silence aux deux partis. Artopœus, qu'on avait éloigné de la ville, y retourna secrètement et continua de défendre ses opinions, bien que, dans deux synodes, il eût souscrit à des Confessions de foi dirigées contre l'Osiandrisme, jusqu'à ce que, cette controverse théologique ayant dégénéré en une lutte sanglante, il fut, en même temps que le médecin Curio, destitué et condamné à l'exil. Afin d'en débarrasser entièrement le pays, on voulut enfin l'envoyer se convertir à Wittemberg; mais il retourna dans sa ville natale Coeszlin, toujours osiandriste, et y vécut en simple particulier, sans néanmoins pouvoir se soustraire aux attaques que dirigeait contre lui du haut de la chaire le pasteur de la ville. Ce dernier, dans un prêche tenu le jour du Vendredi Saint 1562, ayant prétendu que les Osiandristes foulaient aux pieds le sang de Jésus-Christ, Artopœus dit tout haut : « Tu en as menti! » Ces paroles furent entendues de ses voisins; on l'accusa d'avoir blasphémé le sang de Jésus-Christ, et il en résulta une nouvelle querelle, au milieu de laquelle il termina sa vie après treize ans de lutte[1].

On trouve dans le Sermonnaire d'Artopœus plusieurs passages qui ne permettent pas de douter qu'à l'exemple de tous les autres partisans d'Osiander, il n'attribuât la profonde démoralisation des Luthériens à l'influence de la théorie de l'imputation, et que ce ne fût là le motif qui lui faisait rejeter cette doctrine. Il regardait comme indispensable de

[1] Haken, Gesch. von Coesslin. p. 240-43. — Rango, Histor. Beschreib. Religions-Menge rei.p. 667 ss.

recommander la lecture de la lettre de Jacobi, « ceux que l'Evangile avait délivrés de l'Antechrist se montrant on ne peut plus indifférents et froids pour la pratique des véritables bonnes œuvres. » Il dit que l'Eglise se trouvait alors dans le même état que du temps de Loth et de Noé ; que le monde, devenu chair, ne voulait plus se laisser reprendre par le Saint-Esprit; que la parole vivante était réduite au silence ; que l'impénitence était à son comble, et que toutes les espèces de vices prenaient le dessus, sans que personne essayât seulement d'y faire résistance. « Ceux-là mêmes, continue-t-il, qui d'abord avaient déployé le zèle le plus ardent pour l'Evangile, ne le regardent plus maintenant qu'avec un orgueilleux dédain, et vivent sciemment dans le vice et l'impénitence. » — A présent si, dans ce temps, l'indifférence pour la doctrine était grande, le sacerdoce lui-même n'était pas dans un moins déplorable état, et n'inspirait pas aux Luthériens des sentiments meilleurs, ainsi que nous le montre le passage suivant :

« C'est à peine si, à force de sollicitations, nous parvenons encore à disposer quelques rares sujets pour les études théologiques et les fonctions pastorales : si le Christ, pour renverser le paganisme, fut réduit à s'associer quelques pêcheurs sans culture, ce n'est non plus qu'à grand'peine que nous obtenons qu'un petit nombre d'hommes érudits daignent encore se vouer au service de l'Eglise. Avec cela l'on fait tout ce que l'on peut pour entraver la mission des ministres de Jésus-Christ, les uns en s'appropriant les biens de l'Eglise, les autres en ne s'acquittant point de ce qu'ils doivent, et tous en refusant de s'imposer même le plus léger sacrifice dans l'intérêt de l'Evangile. On fait plus; on rend les pasteurs responsables de tous les malheurs, tant publics que particuliers, qui nous arrivent; le peuple les poursuit de sa haine, les méprise, les insulte, et les chasserait volontiers du pays s'il en avait le pouvoir. Personne ne veut plus souffrir la réprimande ; tous se livrent tranquillement et sans crainte à tous les genres de vices; l'anarchie se trouve dans toutes les conditions ; toutes les barrières opposées à la licence sont détruites, tous les freins relâchés, toute discipline en décadence, et, pour tout dire en un mot, le monde entier s'est fait chair. La seule ressource qui nous reste, c'est d'élever incessamment nos voix vers Jésus-Christ, pour que, hâtant sa venue, il daigne lui-même, par le jugement dernier, mettre un terme à tant de misères [1]. »

[1] Petri Artopœi breves annott. in evang. et epist. dominic. seu postillæ. Basil. 1550. Y. 3 ; B. 7; O. 5 ; O. 7 ; A. 6 ss.

Dans la même année 1563 où, après douze ans d'aspiration vers le jugement dernier, le théologien de Stettin fut enfin délivré de ses longues souffrances, mourut aussi Jacob Grosshans, surintendant de Goslar, dont, jusqu'à la fin de sa vie, l'activité fut entièrement absorbée par une querelle avec le recteur Glandorp, et par le débat qui, dans sa ville également, s'était engagé sur la question du Synergisme. Peu de temps après la mort de Grosshans, son diacre, Jacob Virnickel, dépeignit, dans une lettre à Chemnitz, « la profonde douleur qu'il éprouvait, toutes les fois qu'en gémissant il arrêtait ses regards sur le déplorable état de l'Eglise de Jésus-Christ, où tant de docteurs se livraient à d'éternels débats sur les plus importantes vérités de la foi chrétienne. » Il dit que, dans le nombre de ces docteurs, il n'en était que fort peu qui fussent animés d'un vrai zèle ; que la plupart, en engageant ces malheureuses discussions, ou n'avaient en vue que de se faire un nom, ou s'attachaient à telle ou telle autre opinion sans y avoir réfléchi, et le plus souvent sans même savoir au juste ce dont il s'agissait, uniquement pour faire leur cour aux savants, ou se concilier la faveur populaire. « C'est à ces considérations, continue-t-il, que l'on doit attribuer la mort de notre surintendant ; car, bien qu'on en indique encore une autre cause, je sais, pour moi qui fus son confident et son ami, avec quelle profonde douleur il parlait habituellement de cette situation déplorable. Que de fois ne l'ai-je point vu plongé dans la méditation, en proie à de soucieuses préoccupations par rapport à l'anarchie qui déchire notre Église ! Que de fois ne me suis-je pas trouvé dans le cas de le consoler et de relever l'énergie de son âme découragée [1] ! »

[1] V. la lettre dans Heineccius : Nachricht v. dem Zustande der Kirche in Goslar. p. 27. — Le prédicateur hanovrien, Robert Erythropilus, s'expliquait, en 1594 encore, cette situation de la manière suivante : « Il n'est pas rare de voir des pasteurs fidèles et zélés verser d'amères larmes sur la corruption et l'ingratitude du monde. Chacun, pour peu qu'ils osent ouvrir la bouche, les tourmente, les opprime et les pourchasse, de sorte qu'ils ne savent plus quelle conduite tenir, ni de quelle manière remplir les devoirs que leurs fonctions leur imposent : et cependant ces laïques imbéciles se montrent souvent eux-mêmes fort en peine de voir s'élever tant de sectes et de rêveurs dans notre Eglise. Quant aux ministres de l'Eglise, prédicateurs et pasteurs, ils travaillent plutôt à élever une autre tour de Babel, qu'à édifier la maison de Jésus-Christ, sans compter qu'ils se déchirent les uns les autres comme des boules-dogues.

L'ex-surintendant de Goettingue, Philippe Kaiser, nous a laissé, en date de 1571, une description encore plus détaillée de la triste situation où se trouvait alors le clergé luthérien. Né à Œttingue, Kayser obtint en 1560 la surintendance de l'église de Goettingue, que, depuis l'établissement de la Réforme, une suite non interrompue de disputes religieuses avait mise dans le plus triste état. Peu après son arrivée dans cette ville, il eut lui-même un démêlé, d'abord avec le recteur Meister, puis, après le départ de ce professeur, avec une partie de ses pasteurs, parce qu'il avait soutenu avec Flacius que l'Esprit saint accorde ses dons même à ceux qui les repoussent : conflit auquel la bourgeoisie prit également part, et qui, tant en chaire que dans les écoles, se poursuivit avec une animosité telle, que s'il arrivait par hasard qu'un prédicateur fût, par suite de maladie, hors d'état de remplir ses fonctions, on ne pouvait obtenir d'aucun de ses collègues qu'il les remplît à sa place. Comme le surintendant comptait un grand nombre de partisans, le Conseil ne réussit point à le faire destituer. L'intervention des théologiens étrangers ne servit pas non plus à calmer la querelle. Enfin, une commission nommée par le magistrat décida Kaiser à résigner ses fonctions et à se retirer en Prusse, où il devint pasteur à Kœnigsberg : position dont, en 1576, il fut également privé par suite de la querelle des deux évêques [1]. « Telle est, s'écriait Kaiser peu de temps après son arrivée en Prusse, telle est la reconnaissance des princes protestants pour la grâce que Dieu leur a faite de les délivrer de l'esclavage de l'Antechrist, et de les rétablir, par l'Évangile, dans l'indépendance et la dignité de leur souveraine magistrature, qu'ils semblent avoir pris à tâche de ruiner notre Église, et ne se gênent

Or tout cela ne sert qu'à troubler le peuple, qui ne sait plus qui croire, ni à quoi s'en tenir. — Les princes et les grands, depuis qu'il ne reste plus de biens ecclésiastiques à partager et que leur premier zèle s'est éteint, ont pris la sainte Parole en dégoût, et ne s'en soucient pas plus que d'un fétu de paille. Pour les gentilshommes de campagne, ils foulent aux pieds le saint nom de Dieu, l'Evangile et ceux qui le leur prêchent, ne se soucient point des sacrements, se moquent de Dieu et du diable, et se conduisent du reste comme de vrais pourceaux d'Epicure, » etc. — V. Weckglocke, a. M. 1595. p. 180, 207, du même auteur.

[1] Hamelmanni opp. p. 937.— Quentin. de Antistit. Gottingens. p. 11.— Eräutertes Preussen, v, 733.

même point de prescrire aux pasteurs la manière dont ils doivent remplir leurs fonctions et exécuter leurs réformes. Qu'on veuille bien considérer quelle insupportable tyrannie les princes, la noblesse, et souvent même les magistrats municipaux protestants exercent sur notre Eglise et ses fidèles ministres, bien qu'ils se fassent passer et qu'ils veuillent être considérés comme des amis dévoués de la saine doctrine! C'est en insultant, en vilipendant les fidèles pasteurs; c'est en les dépouillant, en les pourchassant avec leurs femmes et leurs enfants, et souvent même en contribuant, par leur infernale méchanceté, à les précipiter dans la tombe; c'est enfin en confiant la prédication à des hommes impies, dépourvus de toute connaissance de la saine doctrine, toujours disposés à tout approuver, et plongés enfin dans l'usure, l'avarice et le libertinage, que nos gouvernants se montrent aujourd'hui reconnaissants des bienfaits dont les a comblés l'Evangile. Ce à quoi ils tendent ainsi, c'est à se débarrasser de tous les pasteurs fidèles, afin de joindre à leur autorité temporelle un tyrannique et papiste empire sur l'Eglise; c'est enfin à se procurer les moyens de se livrer sans contrainte à leurs fantaisies et à la satisfaction de leurs habitudes vicieuses. » Les suites, continue Kaiser, les suites de cette manière de faire se font bien reconnaître dans la vie commune et dans l'extrême anarchie qui règne dans tous les États. On voit jusqu'où le peuple est tombé dans le vice : c'est à ce point que la race humaine semble tout entière comme noyée dans une mer d'impiété et de licence, et que, loin de confesser humblement ses péchés et de s'en repentir, on s'en vante, on s'en fait gloire. Pour peu qu'un ministre se permette de s'attaquer aux vices de nos gouvernants, on jette les hauts cris, on l'accuse de prêcher la révolte, et l'on réduit de la sorte un grand nombre de prédicateurs à garder le silence. Plusieurs d'entre ceux qui ont pris ce dernier parti, devenus indifférents au bien de l'Eglise, se bornent à débiter quelques lieux communs puisés dans leurs sermonnaires, ne s'occupent qu'à s'assurer le pain quotidien et la faveur publique, et s'embarrassent peu, pourvu qu'eux-mêmes ne manquent de rien, que le peuple et ses chefs croupissent ou non dans l'opprobre et dans le vice. Il en est même qui ne rougissent

point de fortifier leurs seigneurs dans le mal, et d'autres qui, à la première apparence d'une tempête, ont soin de serrer les voiles et de se mettre à couvert. » Kaiser avoue toutefois aussi qu'il était un certain nombre de pasteurs qui n'usaient d'aucun ménagement dans leur blâme des actes de l'autorité, et qui se laissaient même souvent tellement emporter par leurs attaques inconsidérées, qu'ils ne craignaient point de parler de la déposition et de l'expulsion des princes[1].

On envoya en 1555 à Lemgo, principal siége du Protestantisme en Westphalie, Hermann Hamelmann, qui d'abord prêtre catholique et un des plus ardents adversaires de la Réforme, avait soudainement embrassé la confession luthérienne. Les querelles religieuses et les scandales de toutes sortes s'étaient également jusque là, dans cette ville, succédé sans interruption depuis les premiers moments de l'introduction de la doctrine nouvelle; et Hamelmann s'y plaignit, dès l'an 1556, de la *rapacité des harpies de la cour du comte de Lippe*, seigneur du pays, du peu de zèle des magistrats et de la froideur des Westphaliens en général pour l'Evangile, ainsi que de la misérable position où il se trouvait lui-même, ne parvenant qu'à grand'peine, et à force de lettres de recommandation de Mélanchthon et de Flacius, à obtenir ses chétifs honoraires qui ne suffisaient même point pour le faire vivre d'une manière honnête. Le seigneur de Lippe ayant, quelque temps après, sollicité du duc de Juliers un secours de troupes contre le comte de Rithberg, avec lequel il était en guerre, et le chancelier Vlaten lui ayant répondu « que son maître ne serait sans doute guère disposé à secourir un prince dans les

[1] Phil. Cæsar de salutari reipublicæ gubernatione. Regiomonti, 1572. D. 3 ss.; J. 2 ss.; L. 4 ss.; H. ss.— Dans l'avant-propos, Kaiser dit avoir composé cet ouvrage, « dans ce siècle corrompu et voisin de la fin du monde, afin d'exhorter les princes à combattre vaillamment contre le démon, qui, voyant que le jugement dernier était proche, s'agitait et se démenait plus que jamais. » — Deux ans auparavant, pour s'expliquer les progrès qu'avait faits l'usure depuis que l'Evangile répandait sa vive lumière, il avait déjà prétexté l'aveuglement dont les hommes se trouveront frappés dans les derniers temps du monde, alors que tout portera le caractère de l'égoïsme le plus révoltant. Il s'était en même temps exprimé avec colère sur ce qu'il venait d'acquérir la conviction que, chez la plupart des ministres évangéliques, l'avarice et la cupidité avaient complétement banni l'hospitalité, et qu'eux aussi pratiquaient l'usure et n'exerçaient leurs fonctions que dans des vues mercantiles et intéressées.— Doctrina de usura. *Basil.* 1569. a. 2; p. 74.

États duquel on accordait protection et asile à son ennemi personnel, à un homme qui l'avait, ainsi que ses conseillers, maltraité dans ses écrits remplis de fiel et de venin, » Hamelmann, qui, dans ses *Traditions*, avait en effet assez peu ménagé le duc et son Conseil, Hamelmann fut aussitôt destitué et forcé d'évacuer le comté. A peine, après le rétablissement de la paix, eut-il été réintégré dans ses fonctions, qu'il se prit de querelle avec son collègue Norduch. Ce ministre enseignait que sous l'hostie « ne se trouvait pas caché un petit corps de Jésus-Christ, » et fut, par ce motif et à l'instigation d'Hamelmann, dépouillé de ses fonctions, au grand déplaisir de Mélanchthon, qui en reçut la nouvelle peu de jours avant sa mort. Nommé surintendant général à Oldenbourg et Jever, Hamelmann ne s'y signala pas moins, dès son arrivée, par la destitution des Calvinistes secrets et l'introduction de la Formule de Concorde, bien qu'occupé de ses travaux historiques, il ne prêtât qu'une médiocre attention aux discussions religieuses. Ce dont il fut témoin dans ce nouveau séjour fut également pour lui une source de déplaisirs : ainsi, ayant appris qu'Eitzen venait de retirer la signature qu'il avait donnée dans le synode de Lunebourg, il déplore, en 1562, le malheur et la situation désespérée de l'Église, et fait des vœux pour que Jésus-Christ veuille bien hâter la venue du dernier jour. En 1570, ayant pris connaissance des rapports contradictoires des théologiens qui avaient assisté au Colloque d'Altenbourg, et comme il ne voyait point clair dans cette masse embrouillée, il s'écrie derechef : « Que Dieu daigne prendre en pitié sa malheureuse Eglise, autrement c'en est fait de nous! Que Dieu daigne nous venir en aide et nous sauver d'une ruine entière ! » Celui dans le sein duquel Hamelmann épanchait ainsi sa douleur, c'était son ami Chemnitz, qui n'était pas moins désolé, et ne se plaignait pas moins que « lui de ce siècle malheureux et caduc, dans lequel l'Église se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, et où un grand nombre de ses enfants se détournaient d'elle avec une sorte d'horreur[1]. » Mais plus poignante encore fut la douleur

[1] Chemnitz aussi parle souvent de l'influence exercée par la nouvelle doctrine sur le caractère de ses adeptes: « C'était autrefois, dit-il, l'usage chez les Saxons de faire placer sur la table, quand ils avaient des étrangers à dîner, un grand bassin appelé le *bassin de Dieu*, dans lequel on déposait de chaque plat un mor-

de Hamelmann, quand il vit que l'introduction de la Formule de Concorde, bien loin de remédier à tous ces maux, ne servait qu'à susciter de nouveaux embarras et de nouveaux désordres. Voyant, en 1590, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort, se préparer, à Helmstædt, entre Polycarpe Leyser et Hoffmann, une nouvelle querelle sur la doctrine de l'Ubiquité, il adresse au premier une lettre d'exhortations, où il dit entre autres : « C'est au milieu des soupirs et des larmes que je vous écris ces lignes ; il y a longtemps que j'ai déploré, et dans ma vieillesse je déplore encore l'état de désordre et d'anarchie de notre malheureuse Eglise [1] ! »

Relativement à l'état moral qui, dans ces contrées, était résulté de l'établissement de la Réforme, un collègue de Hamelmann à Lemgo, Jodoc Hocker faisait en 1568 cet aveu : « Jamais on ne vit moins qu'aujourd'hui de discipline dans le monde ; il est temps, grand temps qu'on en rétablisse une chrétienne, si l'on ne veut pas que la vie grossière, irréligieuse et désordonnée, qui chaque jour devient plus frappante et plus scandaleuse, achève de ruiner entièrement la piété, la vertu et la décence [2]. » — Jacob Schopper [3], de Dortmund, s'exprime

ceau pour les pauvres. Ce charitable usage est malheureusement bien tombé, aujourd'hui, dans les jeunes ménages ! Et puis on avait encore autrefois l'habitude de donner, les dimanches et fêtes, à dîner à quelque pauvre pensionnaire de l'hôpital, ou à quelqu'autre personne indigente ; et cette habitude subsiste même encore, à l'heure qu'il est, dans quelques rares familles. Il était enfin une coutume qui s'est également conservée jusqu'à nous : elle consistait à mettre sur la table en face de la mariée, dans les festins de mariage, ce qu'on appelait l'*écuelle des pauvres*, pour laquelle on prélevait aussi de chaque plat la part des indigents. *Or, je vous en prie, ne permettez point que les pauvres soient entièrement oubliés parmi nous, chez qui les excellentes pratiques établies par les anciens ne sont déjà que trop tombées en désuétude !* » — V. d. le sermonnaire de Chemnitz, le sermon pour le 17e dimanche après la Trinité, p. 517.

[1] Rauschenbusch Leben Hamelmann's, p. 70. — Leuckfeld, Histor. Hamelmanni, p. 70, 87, 103, 126. — Schlüsselburgii stud. posth. p. 15. — Leuckfeld, Heshusiana, p. 117.

[2] Hocker von d. beiden Schlüsseln. A. 5.

[3] Au dire d'Hamelmann, Schopper était chancelant dans ses convictions religieuses. «Il se montra d'abord, dit-il, favorable à la doctrine protestante, dans l'esprit de laquelle il publia même un Catéchisme, qu'il remplaça plus tard il est vrai, après qu'il eut été appelé à Cologne pour y rendre compte de ses doctrines, par un autre plus conforme à la foi papiste, dans laquelle on dit qu'il persévéra ensuite jusqu'à sa mort. » (App. p. 1034.) — Il faut dire que la doctrine luthérienne n'avait pas encore, du temps de Schopper, pris entièrement le dessus dans la ville de Dortmund : cela explique comment, extérieurement, il

à cet égard d'une manière plus explicite encore. Tant que vécut Schopper, la religion catholique, grâce à la protection du Conseil, fut, il est vrai, la seule autorisée dans cette dernière ville, bien que la grande majorité de ses habitants, à l'exemple de leurs voisins de la Westphalie, eût depuis longtemps donné ses sympathies à la doctrine nouvelle. Schopper, qui avait parfaitement observé les changements opérés dans le caractère des nouveaux religionnaires sous l'influence de cette doctrine, Schopper nous apprend « qu'un grand nombre de princes et de seigneurs ne voyaient dans la Réforme qu'une occasion favorable pour s'emparer des biens de l'Eglise; que la plupart des pasteurs, en prêchant la foi nouvelle, n'avaient non plus souci que de s'acquérir du renom, de l'argent et la faveur populaire; que le peuple lui-même ne comprenait, sous le nom de liberté évangelique, que sa libération des impôts et de la dîme; enfin qu'il n'était personne qui ne demandât de l'argent à Jésus Christ, et de la liberté charnelle à cette doctrine chrétienne dont la morale est cependant si austère. » Il ajoute qu'à peine les gens étaient frappés de la vérité évangélique, qu'ils s'empressaient de se croiser les bras, comme s'ils n'avaient plus rien à faire, qu'ils eussent entièrement vaincu l'enfer, et se fussent irrévocablement assuré la possession du ciel; et qu'on apprenait et voyait chaque jour avec douleur que rien n'exerçait plus que cette fausse sécurité, une action pernicieuse et corruptrice sur les âmes. « Il est aujourd'hui, dit-il, une quantité de chrétiens dont les oreilles sont si délicates, qu'ils ne sauraient plus souffrir que, même dans les temples, on leur parle du Décalogue et de la loi morale. Et en effet, *que nous importe la Loi*, s'écrient-ils; *Jésus-Christ ne l'a-t-il point abolie? ne nous a-t-il*

resta attaché à l'Eglise catholique, bien que dans un point capital, dans le dogme de la justification, il partageât l'opinion protestante. Son sermonnaire fut, après sa mort, publié par les soins de son ami le recteur Lambach, et répandu dans presque toute la ville de Dortmund devenue protestante. Il y eut même, longtemps après, des théologiens luthériens qui confirmèrent le jugement favorable porté par Lambach sur ces sermons, « parce que la doctrine chrétienne y est exposée d'une manière conforme au besoin de l'époque, qu'il y règne une sage modération, et que l'esprit qui y domine, éclaire et n'aveugle point. » Le surintendant général du duché de Juliers, Christophe Scheibler, était un de ces théologiens. — V. Mellmann : das Archigymnasium in Dortmund. p. 58 et s.

point soustraits à son joug? Parce que nous nous sommes faussement imaginé que Dieu est trop miséricordieux pour nous condamner en vue de nos péchés, nous méprisons ses menaces, nous nous moquons des peines de l'enfer, et nous plongeons sans honte ni pudeur dans toutes les espèces de vices. » Il dit, plus loin, qu'il ne manquait pas de gens qui recevaient matériellement la Parole divine et préconisaient hautement la foi sanctifiante ; mais qu'il voudrait bien qu'on lui en montrât quelques-uns chez lesquels cette parole eût porté des fruits et qui manifestassent par leurs actes la foi dont ils faisaient étalage : il croit qu'on n'en trouverait point ou qu'on n'en trouverait guère. Il observe encore ailleurs que la plupart des Évangéliques auraient cru ne point posséder le véritable christianisme, s'ils n'avaient professé un souverain mépris pour le jeûne. « Nos pères, continue-t-il, ne se relâchaient en aucun temps dans leur zèle à fréquenter les églises ; c'était toutefois principalement pendant le carême qu'ils s'y montraient exemplaires : c'était alors surtout qu'ils assistaient exactement aux sermons, qu'ils s'humiliaient et faisaient pénitence. Chez nous, non-seulement il n'est que peu de personnes qui fréquentent encore les saints offices ; mais ceux-là mêmes qui y assistent ne le font qu'avec dégoût, méprisent les saints usages, haïssent la discipline et négligent la pénitence, comme s'ils n'étaient point aussi des pécheurs, ou que la pénitence fût la chose la plus inutile. La crapule et la paillardise ont pris la place de la tempérance et de la chasteté, et cela de telle sorte qu'on loue les personnes qui s'y distinguent, et qu'on méprise les autres. Au lieu des psaumes, des hymnes et des pieux cantiques, on chante des chansons déshonnêtes, ou si l'on fait tant que de chanter encore des cantiques d'église, c'est en état d'ivresse, par des motifs d'intérêt ou par fanfaronnade. Au lieu de la prière et des conversations édifiantes, on n'entend plus que blasphèmes, propos impudiques et querelles ; enfin, à la place de l'obéissance et de l'humilité, règnent l'esprit de rebellion, l'insubordination, l'orgueil, le mépris du prochain, le vol et le brigandage [1]. » — Tels

[1] Schœpperi Conciones, quas Tremoniæ conscripsit et publice habuit, ed. Lambachius Scevastes. Tremoniæ 1557—1558. III, 281 ; I, 289, 150 ; II, 706, 535 ; I, 146, 358 ; II, 526, 567, 678.

étaient les fruits que Schopper avait vus se développer en Westphalie sous l'influence du nouvel évangile.

XIX.

Les théologiens de la Marche et de la Silésie :

JEAN KUNO, ÉTIENNE PRÆTORIUS, MARTIN NOESSLER, CHRISTOPHE LYBIUS, ANDRÉ CELICHIUS, CHRÉTIEN CHRISTIANI, JEAN GIGAS AVEC GASPARD RADECKER, SIGISMOND SUEVUS, ISAIE HEIDENREICH AVEC LUCAS POLLIO, LEONARD KRENZHEIM, JACOB KOLER, VALERIUS HERBERGER.

Si Muskulus, de suite après la première moitié du XVIe siècle, dépeignit, à Francfort-sur-l'Oder, l'état moral et religieux de Brandebourg depuis la Réforme sous les plus sombres couleurs, ses tableaux sont à la fois confirmés et complétés par les écrivains qui lui succédèrent. Kuno, pasteur à Salzwedel, disait, par exemple en 1579, que tous les vices étaient devenus tellement communs, qu'on s'y livrait sans scrupule ni pudeur, et qu'à l'exemple des anciens habitants de Sodome, on en faisait même parade ; que les actions les plus grossières et les plus dégoûtantes étaient considérées comme des vertus ; que les péchés capitaux les plus graves n'étaient plus que des péchés véniels en comparaison des nouveaux péchés que chaque jour voyait produire ; et qu'enfin c'était là ce qui donnait naissance à tant de maladies nouvelles. « En fait de fidélité conjugale, par exemple, n'en sommes-nous pas en effet arrivés là, de voir l'adultère obtenir une impunité complète ? La simple fornication, qui la considère encore comme un péché ? Quelle délicieuse chose n'est-ce pas aujourd'hui que la magie ! et que dirai-je de la manière dont nous nous vautrons dans les grossiers plaisirs de l'intempérance ? Nous sommes tombés si bas, que c'est à qui, sous ce rapport, l'emportera sur les autres ; c'est-à-dire qu'on fait pour

le vice, comme on devrait faire pour la vertu, pour la modestie et les autres honnêtes pratiques. Il n'est pas rare, hélas! de voir des individus obtenir les plus hauts emplois et être comblés de tous les dons de la fortune, qui le croirait? par cela seul qu'ils sont habiles à boire. C'est ainsi que le monde s'est transformé, s'est aveuglé! c'est à ce point, qu'il considère et pratique l'infamie comme si c'était l'honneur, le vice comme si c'était la vertu, et la mauvaise foi comme si c'était la loyauté. » — Si Kuno regarde comme plus déplorable encore, de ce que les Luthériens se refusaient absolument à se laisser importuner par des prédications sur l'observance de la Loi, il ne craint pas de reconnaître que ce phénomène, que ce refus était au moins en grande partie imputable aux pasteurs eux-mêmes. « Il n'est pas rare, dit-il, de voir de frivoles ministres faire eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent auprès de leurs disciples, pour qu'ils repoussent toute espèce d'admonitions; et cela, parce qu'au lieu de leur servir une nourriture forte et salée, on ne leur donne que du sucre et du miel, c'est-à-dire des sermons sur la grâce; parce que, comme dit Ezéchiel, on va jusqu'à leur placer des coussins sous les coudes; parce qu'on disculpe, atténue et défend leurs péchés; ou bien encore, comme le même prophète le dit ailleurs, parce qu'on leur enseigne à s'endormir et à se faire illusion sur le dommage qu'ils se causent et les dangers qu'ils courent. » Kuno, non plus que ses confrères, ne se contente de se plaindre des nombreuses scissions qui s'étaient opérées dans le sein du Protestantisme, et de l'anarchie sans exemple qui régnait en matière de dogme dans la nouvelle église; il fait plus, il découvre une des racines du mal.

« Chacun prétend être la lumière du monde, et veut faire passer les autres pour des oisons imbéciles. Afin d'acquérir du renom, on rêve, on imagine toutes sortes de nouveaux articles de foi; et ce qu'on a de la sorte rêvé durant la nuit, on prétend, le matin, l'imposer à notre croyance! Autrefois, on reprochait avec justice cette manière de faire aux papistes; et cependant ceux-là mêmes qui par état la condamnaient naguère, commencent à n'en pas être aujourd'hui plus exempts que les autres. On cherche à s'accrocher aux puissances de la terre; on fait plus, on pénètre jusque dans les gynécées; on les circonvient, on fait tout ce que l'on peut pour les mener à ses fins, et l'on ne lâche point prise qu'on ne les ait

couverts de honte. Puis l'on s'imagine encore avoir fait merveille au profit de l'Eglise ! et l'on ne manque point de rehausser le tout en y attachant le nom du Seigneur ! — De là viennent cet effroyable état et la désunion qui règne jusque parmi les auditeurs : car on ne lit pas d'autres livres que ceux des auteurs que l'on goûte, et l'on hait et condamne ceux des autres ! Qu'un auteur, dans ses écrits, ne nous apprenne rien, je dis rien, si ce n'est la manière de malmener ses adversaires, on appelle cela avoir honoré l'Eglise, tandis que c'est souillé et profané qu'on devrait dire ! »

« Il est des gens, continue Kuno, qui appliquent tout leur zèle et toute leur adresse à rendre suspects les plus respectables docteurs, aussi bien ceux qui ne sont plus que ceux qui vivent encore : on s'attaque à leur nom, à leur contenance, aux traits de leur visage, à leurs pays, à leurs infirmités même. Tout devient objet de critique ; l'on invente des griefs, si l'on n'en trouve point de réels ; et afin de donner à ses diffamations l'apparence du zèle pour l'orthodoxie évangélique, on s'accuse l'un l'autre des plus graves erreurs en fait de doctrine, dont nul cependant ne consent à s'avouer coupable [1]. »

Kuno, dont ces misères remplirent la vie presque tout entière de dégoût et d'amertume; Kuno ne manqua pas d'occasions assurément pour prendre par lui-même une connaissance exacte de ce qui se passait dans la société luthérienne. A peine eut-il pris possession de sa charge à Salzwedel, qu'il s'y brouilla avec le magistrat, dont la probité dans l'administration des biens de l'Église ne lui inspirait pas une aveugle confiance. S'étant ensuite mis en devoir d'exercer sa vigilance sur les écoles, il s'attira pareillement la haine du recteur Gergæus et du corecteur Gervesius, lesquels, pour se mettre plus en état de lui nuire, se liguèrent contre lui avec le Conseil. Le nouveau corecteur Rolefink prit fait et cause pour ses deux collègues congédiés, fit arracher les thèses affichées par le pasteur pour une discussion publique, et placarder à la porte de l'école une pasquinade composée par lui sous le nom d'un étudiant; et, bien que la crainte de plus grands scandales eût fait

[1] Kuno, Erinnerung von dem schrecklichen Feuerschusz. Eisleben 1579, p. 3. — G. — Dess. Dpiegel aller Stände. Magdeburg, 1586, G. 2; p. 2.

prendre le parti de renvoyer cet homme, le Conseil ne laissa pas d'enlever au pasteur l'inspection du gymnase. Kuno se permit alors en chaire, à ce sujet, quelques allusions offensantes pour le Conseil, qui, pour s'en venger, fit chaque nuit démolir les réparations que le pasteur avait fait faire, pendant le jour, à un ancien bâtiment destiné à recevoir une école de filles. Une commission ayant ensuite été nommée pour mettre fin à cette longue querelle, et le pasteur y ayant obtenu gain de cause, le Conseil ne crut enfin pouvoir lui porter un plus mauvais coup qu'en l'accusant de Calvinisme, ce qui lui fit, en effet, aussitôt interdire la chaire. Il réussit, il est vrai, à se réhabiliter; mais une nouvelle plainte, cette fois anonyme, ayant été adressée contre lui au surintendant général Korner, l'autorité nomma une nouvelle commission, en présence de laquelle Kuno fit réellement à l'adoption de la Formule de Concorde les objections qui d'ordinaire lui étaient faites par les Mélanchthoniens, et néanmoins se laissa pour la seconde fois persuader à y apposer sa signature. Bientôt après, cependant, il rétracta de nouveau ce qu'il venait de faire, et adressa aux commissaires et à l'Electeur une suite de lettres, dans lesquelles il leur signalait les points où, selon lui, la Formule était en opposition avec le texte des Saintes-Ecritures, et assurait que « ce merveilleux édifice de l'ubiquité finirait par être renversé comme l'avait été le palais des Philistins par les efforts de Samson. » Dans l'espoir de l'amener à composition et de lui faire une troisième fois signer la Formule, on tint successivement trois colloques auxquels il fut invité à prendre part; mais rien ne servit, et l'on se vit finalement obligé de le destituer. Il continua toutefois à vivre à Salzwedel, pendant six ans encore, aux frais de la bourgeoisie qui lui était demeurée fidèle, constamment en butte aux reproches d'hérésie que ne cessait de lui adresser, du haut de la chaire, son successeur Jérôme Schütze, contre l'installation duquel il avait protesté devant le peuple assemblé dans l'église. Cependant, le jugement prononcé par les théologiens de Francfort, qui avaient exhorté la population d'Hambourg à se méfier de la ruse et de la friponnerie de Kuno, lui ayant ôté l'espoir d'être employé dans cette ville libre, et sa position devenant chaque jour plus pénible et plus difficile, il consentit en-

fin, en 1604, à souscrire encore une fois à la Formule purement et simplement, sans conditions ni restrictions, afin de se faire adjuger l'inspectorat de Perleberg. Malgré cette soumission, le soupçon de Calvinisme ne laissa pas de le suivre également dans cette ville : plusieurs zélateurs du Luthéranisme pur, tels que Philippe Nikolai de Hambourg, déclamèrent contre lui et le traitèrent de falsificateur reconnu de la pure doctrine; enfin il n'eut repos ni trêve, jusqu'à ce qu'en 1609 la mort vînt mettre un terme à son existence soucieuse [1].

Dans le temps même où l'on forçait Kuno de se justifier du Mélanchthonisme, son collègue le pasteur Etienne Prætorius était également accusé de fausse doctrine. Peu de théologiens luthériens avaient plus que Prætorius étudié les écrits de Luther sur la foi, la justification, les prérogatives des croyants, etc.; aussi ne manqua-t-il pas non plus d'être conduit à cette doctrine, qu'un si grand nombre de théologiens semblaient considérer comme une conséquence nécessaire de la Justification protestante, et que Luther lui-même soutint ou du moins favorisa longtemps, avant qu'il ne prît le parti de la contredire, à savoir que la foi et par suite aussi la justification, une fois obtenue par elle, ne pouvaient plus se perdre quelque péché que l'on commît. « La foi, disait Prætorius, peut sans doute s'obscurcir, s'endormir même et conséquemment échapper à la conscience de l'homme; cependant elle n'en continue pas moins à brûler au fond de l'âme, comme le feu brûle sous la cendre; et la pénitence, pour celui qui jusqu'au moment de pécher est demeuré croyant, consiste, non pas en une seconde obtention de la foi, mais bien en ce qu'il acquiert de nouveau conscience de lui-même et de sa foi. Il ne fait que retrouver ce qu'il n'a jamais cessé de posséder, bien qu'il ait passé quelque temps sans s'en apercevoir. » — Prætorius s'était déjà, quelque temps auparavant, attiré des attaques en soutenant une opinion qui lui était personnelle et consistait à dire, 1°, que ce qui contribuait sensiblement à obscurcir la vraie doctrine luthérienne sur le salut, c'était qu'un grand nombre de pasteurs, « malheureusement un trop grand nombre, » ignoraient complétement que la

[1] Danneil, Kirch. Gesch. v. Salzwedel. p. 274—281.

justification et la sanctification fussent une seule et même chose; 2°, que tout individu baptisé et ayant la foi se trouvait déjà sauvé, et n'était pas soumis, comme le prétendaient ces pasteurs, à l'obligation d'apprendre la manière dont ils pourraient l'être. « Ils s'imaginent aussi (ces pasteurs), qu'on fait de la théologie nouvelle, c'est-à-dire des innovations en théologie, quand on s'exprime sur ces choses à la manière de saint Paul et de Luther. *Pour peu que le monde dure encore*, disent-ils, *nous ne tarderons pas à voir se former une théologie nouvelle, tellement nous avons fait de chemin, nous autres Luthériens et Évangéliques.* Et cependant ceux qui conçoivent une pareille crainte sont des hommes qui depuis longtemps ont la direction de nos saintes communes ! je vous laisse à deviner si c'est avec avantage. Ce qui fait qu'ils sont dans un tel sentiment, c'est qu'au lieu de lire Luther, cet homme divin, cet ange du soleil, ils perdent leur temps à fouiller dans des ouvrages impurs, remplis de doctrines spécieuses et partant périssables[1]. » — Prætorius eut d'ailleurs la même destinée que plusieurs de ses collègues : il fut accusé d'antinomisme parce que, sur la complète inutilité de la loi pour la conscience du croyant, il s'exprimait à la façon de Luther[2].

D'après Spener, Prætorius fut condamné à rétracter sa doctrine sur l'inamissibilité de la foi, doctrine que le même Spener lui reproche d'avoir puisée dans les écrits des Réformés[3]. Il parut, après sa mort en 1622, une édition complète de ses Œuvres, avec une préface d'Arnd qui contribua beaucoup à leur réputation; car non content de donner force louanges à l'auteur, Arnd s'y fait encore le panégyriste de la doctrine, et assure que Prætorius a, dans ses écrits, représenté de la

[1] Stephani Prætorii Traktätlein gesammelt durch Arnd. Goslar. 1622, II, 87, 89; I, 767.

[2] Spener, le défenseur de Prætorius, avoue lui-même « que si ce pasteur a reconnu toute la force, toute l'efficacité de l'Évangile et de la foi, et a parfaitement signalé ce qui s'y trouve d'essentiel, on ne pouvait toutefois nier qu'il n'y ait aussi dans ses écrits de certaines expressions, qui, si on les prend au pied de la lettre, peuvent sembler trop fortes contre la loi et son usage. » V. *Theolog. Bedenken*. Halle. 1712. I, 164, du même.

[3] Spener parle, en plusieurs endroits de ses écrits, de cette rétractation : V. Theol. Bedenken. IV, 482, 516, 608; et IV, 109; III, 714. — Henri Ammerbach prétend au contraire, dans son *Apologie od. Ehrenrettung Prætorii und Statii*, que Prætorius ne s'est jamais rétracté.

manière la plus consolante « ce qu'il y a de plus précieux dans l'Evangile et tout le trésor de la grâce divine en Jésus-Christ notre Seigneur. » Ce fut plus tard le *Trésor ecclésiastique* du prédicateur de Dantzick, Statius, qu'on recommanda comme offrant aux vrais et purs croyants luthériens la substance des ouvrages de Prætorius, et qui devint en effet une sorte de manuel, plus estimé même que les ouvrages protestants de l'ancien inspecteur de Perleberg. *Le Trésor ecclésiastique* n'échappa toutefois non plus à l'accusation d'hétérodoxie. Hildebrand, recteur à Nordhausen, ayant essayé de le faire adopter dans son école, fut aussitôt attaqué par le prédicateur Dilfeld qui traita l'ouvrage d'archihérétique, d'antinomique et de fantastique ; tandis que Rango, dans un écrit publié contre Prætorius et ses partisans, disait, dans le même temps, que « quiconque prisait les écrits de Prætorius, de Statius et de quelques autres, n'était pas loin de devenir un Hochburgien, un Weigelien, un Quacker, un Quiétiste; et que ceux qui refusaient de le croire, en feraient bientôt eux-mêmes l'expérience au détriment de leur âme [1]. »

C'est toujours un sombre tableau que nous trace Prætorius, chaque fois qu'il lui arrive de parler de l'état religieux et moral à l'époque et dans le pays où il vivait. « Le monde, dit-il, est plein de malice et tellement plongé dans le péché, que si l'on voulait faire son devoir on ne monterait jamais en chaire sans être armé de toutes les foudres de l'Eglise. » Il ajoute qu'il était beaucoup de personnes qui ne cachaient même pas leur mépris pour la divine Parole ; qu'on vivait comme des païens, entièrement noyé dans les choses temporelles; que le pur Evangile était devenu odieux aux saints de ce monde, qui l'accusaient maintenant d'inspirer une fausse sécurité et de corrompre les mœurs, bien que ce reproche dût s'adresser, non à l'Evangile même, mais au démon qui nous enseigne à mésuser de la grâce divine ; que c'était sans doute un grand malheur de faire un si mauvais usage de cet âge d'or de l'Evangile, comme il arrivait alors dans toutes les conditions, et comme cela ne s'était pas vu depuis l'origine du monde ; enfin que jamais, depuis les premiers temps de l'Evangile, la chrétienté n'avait été si rem-

[1] Kindervater's Nordhusa illustris. p. 33. — Unsch Nachr. 1704, p. 476.

plie de contempteurs de la divine Parole, et qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner que le Ciel l'affligeât si fréquemment de pestes, de disettes et d'autres calamités pareilles ; car, dit-il,

« Nous ne pouvons nier qu'aujourd'hui, dans ce siècle où brille l'éclatant flambeau du saint Évangile et alors que nous devrions ressembler à des anges, toutes les espèces de péchés et de vices n'aient pris et ne prennent de plus en plus le dessus. Il n'est plus de piété parmi les hommes ; l'excellente et salutaire Parole ne jouit plus d'aucune estime ; les sacrements sont profanés ; personne n'aime plus Jésus-Christ ; il n'est plus de bonne foi dans les cœurs ; l'avarice, l'égoïsme, l'astuce, la tromperie, l'envie, l'orgueil, l'intempérance, le libertinage, la désobéissance, le dédain et tous les autres vices se sont emparés des hommes et passent aujourd'hui pour autant de vertus ; et, ce qui est surtout déplorable, le saint ministère est dédaigné et foulé aux pieds, de telle sorte que les fidèles pasteurs ne savent plus ni quelle doctrine enseigner, ni quelle conduite tenir pour ne pas déplaire à ceux qu'ils sont chargés d'instruire. — Bourgeois, paysans, hommes et femmes, tous vivent à peu près comme des sauvages : on ne s'inquiète point de son salut, on n'en veut même rien savoir ; pourvu qu'on soit bien vêtu, bien chaussé, bien logé, bien nourri, qu'on ait la bourse pleine et qu'on puisse se vautrer à son aise dans les délices de la chair, on n'en demande point davantage. Font-ils tant que de venir à l'église : il leur importe peu de quelle manière on prêche ; et que vous leur parliez de leur salut, ou que vous n'en disiez mot, cela leur est fort égal. Pourvu que vous conserviez les textes accoutumés, que vous en sachiez tant bien que mal aplanir les difficultés ; que vous les débitiez d'une voix sonore et en termes choisis et nouveaux ; que vous sachiez y mêler des hors-d'œuvres piquants ; que vous ne leur adressiez que des paroles de consolation, et vous mettiez en frais de rêveries plus ou moins fantasques et rares, vous ne manquerez pas, auprès de ce peuple imbécile, de passer pour un prédicateur non pareil, et bien supérieur assurément à ceux qui remplissent leurs devoirs comme il convient de le faire. Par suite de la vanité de quelques prédicateurs jeunes et frivoles, et de l'appui que leur prête le peuple, notre Eglise se trouve dans une situation tellement lamentable, qu'on ne saurait trouver d'expression pour la dépeindre, et que si le monde devait durer longtemps encore, les anges du ciel finiraient par se consumer à force de verser des larmes[1]. »

Parmi les théologiens de la Marche à qui, vers la fin du

Prätorii Traktätlein. I, 793, 514, 533 ss.; II, 471, 480 ss. I, 871.

siècle, l'aspect de la corruption régnante faisait reporter leurs regards avec regret vers les anciens temps catholiques, où, comme ils ne pouvaient s'empêcher de le reconnaître, « tout allait, après tout, de bien meilleure sorte,» nous devons aussi compter Martin Roessler, chapelain de la cour et doyen du chapitre de Cologne-sur-la-Sprée. Eclairé par une longue expérience, Roessler assurait en l'an 1608, qui fut le dernier de sa vie, que si dans le nombre des prédictions qui furent faites sous le papisme et avant la révélation de l'Evangile, il en est une qui se soit jamais réalisée, c'était assurément celle où l'on dit qu'après la révélation de l'Antechrist les hommes vivront d'une manière charnelle et s'endurciront dans le péché, de sorte qu'on aura peine à reconnaître si c'est par des démons ou par des hommes qu'est habitée cette terre. Car « on s'est, dit-il, parmi nous entièrement délivré de la crainte de Dieu, et la pitié s'est à ce point éteinte dans tous les cœurs, que si l'on compare, sous ce rapport, le monde de nos ancêtres avec le monde actuel, c'est à peine si on le trouve encore reconnaissable, tellement nous avons perdu le sentiment religieux, tellement le christianisme est devenu, pour les uns un objet de dérision, pour les autres le sujet d'un vain bavardage, et pour tous le moyen d'en imposer à Dieu et au prochain. » — Il ajoute qu'on était autrefois attentif, non-seulement à ce que les fidèles ne commissent pas eux-mêmes le mal, mais encore à ce qu'ils ne participassent point à celui dans lequel pouvaient tomber les autres ; tandis qu'à présent il ne régnait plus aucune prévoyance pareille, et qu'il n'était pas de vice tellement révoltant, qu'on ne s'y adonnât sans crainte ni scrupule ; qu'il semblait cependant que ceux qui les premiers avaient connu l'Evangile eussent aussi dû mener une vie, sinon tout à fait angélique, du moins quelque peu chrétienne ; mais qu'il suffisait de jeter un coup d'œil sur ce qui se passait dans la société protestante, pour qu'on fût forcé d'avouer que la dépravation y avait atteint partout ses dernières limites. « Qu'on nous dise, s'écrie-t-il plus loin, ce en quoi le monde a gagné, et sous le rapport de la doctrine et sous celui des bonnes mœurs, depuis qu'il possède cet évangile que Luther, ce dernier des prophètes, a fait briller d'une si vive lumière ! La doctrine, chez les Évangéliques, est sans doute excellente et au-dessus de tout reproche ; malheureusement de

la discipline, de l'honnêteté, de la bonne foi et des sentiments religieux, on n'en trouve plus chez eux le moindre vestige : c'est à ce point qu'ils ne sauraient devenir pires sans cesser d'être hommes, sans devenir des démons, auxquels ils ne ressemblent déjà pas mal. » Car « nos ancêtres, dit-il encore, n'ont pas été tous et toujours également recommandables par leur piété : ceux qui sont venus après les anciens valaient déjà bien moins qu'eux; et si l'on considère notre malice, l'on a peine à croire que nous soyons nous-mêmes issus de ces derniers, tellement nous avons dégénéré et nous sommes éloignés de leurs traces; enfin tout annonce que ceux qui nous suivront et qui déjà grandissent sous nos yeux, seront encore pires que nous, et débuteront de telle façon qu'à peine pourront-ils achever en enfer ce qu'ils auront commencé sur la terre. » — Roessler partage d'ailleurs également ses contemporains protestants en deux classes, l'une composée de gens que le chagrin et les angoisses faisaient mourir avant le temps, l'autre comprenant des individus qui en toutes choses agissaient à l'encontre de ce qui se doit faire, et semblaient se faire un jeu de se précipiter vers l'enfer, ce qui, dit-il, n'était pas de nature à rassurer les âmes pieuses. « Il n'est pas besoin de longs raisonnements, continue-t-il, pour comprendre que, comme le monde est aujourd'hui sur son déclin, ni l'Eglise, ni la petite troupe des élus ne sauraient non plus se trouver dans une situation différente. L'Eglise est en décadence, le nombre des élus diminue chaque jour, et la foi même, dans la politique aussi bien que dans la religion, est presque entièrement détruite. » — Roessler se plaint en outre « de ce que tous, les plus petites gens aussi bien que les grands seigneurs, refusaient absolument de se soumettre à la réprimande; ce qui était cause que la plupart des ministres se faisaient les complaisants de leurs auditeurs, et n'avaient en vue que de s'assurer les bonnes grâces du public, celles des hommes influents surtout, vis-à-vis desquels on n'osait ouvrir la bouche et l'on filait doux, quelque besoin qu'ils eussent qu'on leur lavât la tête [1]. »

[1] Rössler, salvandorum paucitas. Frankfurt. 1608, p. 343, 523, 383, 13, 15, 16 ss.

Roessler avoue plus loin, il est vrai, que personne ne pouvait nier que les Luthériens ne fussent, la plupart, comme noyés dans un faux amour d'eux-mêmes; qu'ils ne se fissent grossièrement illusion touchant leur salut, en se flattant que nonobstant leurs péchés ils ne laisseraient pas d'être bien venus, et près de Dieu et près des hommes; enfin que toutes leurs paroles et tous leurs cris ne portassent bien plus sur la grâce et la miséricorde que sur la colère divine. » — « Telle est, dit-il, leur religion, et voilà ce qu'ils professent, non pas extérieurement il est vrai, mais intérieurement et au fond du cœur. » — Il fait toutefois tout ce qu'il peut pour échapper au reproche des Papistes « que l'Evangile était lui-même la cause de tous ces maux, » qu'il a soin, lui, d'attribuer « au honteux abus que les Luthériens faisaient de cet Evangile : abus tellement criant que l'on pouvait considérer comme une règle confirmée par l'expérience de tous les temps depuis l'origine du monde, que c'était précisément dans les lieux où la Parole divine était enseignée et prêchée dans toute sa pureté, que les gens se montraient le plus pervers et le plus profondément enfoncés dans tous les genres de vices et de péchés [1]. »

Le même subterfuge était également, depuis longtemps, employé par les théologiens de la Marche; et Lybius, surintendant de la ville vieille de Brandebourg, avait en 1562 déjà signalé, comme un phénomène observé dans tous les temps, que la prédication de l'Evangile sur la rémission gratuite des péchés produisait cet effet « d'inspirer aux hommes une fausse sécurité, de les disposer à lâcher le frein à leurs passions, et à se persuader qu'ils sont agréables à Dieu et en état de grâce, alors même qu'ils résistent à leur conscience et vivent ouvertement dans le péché [2]. » — Un autre théologien de la Marche fait entendre, ce qu'on avait déjà souvent fait avant lui, que la consolation puisée dans « l'Evangile, » c'est-à-dire dans la doctrine de la Justification, et

[1] A. a. O. p. 57, 524.

[2] Usitatum est omnibus temporibus, ut homines Evangelio, de gratuita remissione peccatorum, fiant securi, et laxent frenum cupiditatibus et persuadeant sibi, quod placeant Deo, et habeant remissionem peccatorum, etiamsi in manifestis delictis contra conscientiam vivant. Lybii explic. epp. Johannis. Witebergæ. 1562. E.

dont l'effet, dans les premiers temps de la Réforme, avait été si puissant et si général, n'exerçait plus, chez un grand nombre de fidèles, la même influence salutaire. « Avant que nous ne soyons tentés, dit André Celichius, surintendant de l'ancienne Marche, nous avons tous la tête arrogante et le cœur audacieux, et ne montrons pas moins d'assurance que si déjà nous avions vaincu, foulé aux pieds et le monde et l'enfer : mais vienne la tentation, et il n'est plus de consolation qui serve, jusqu'à ce qu'à la fin nous tombions sous la griffe damnée du démon. » Il avoue même « qu'un grand nombre de personnes ne tournaient le dos à la pure doctrine et ne se tenaient éloignées de l'Eglise luthérienne, que parce qu'elles voyaient la plupart de ses partisans ne trouver de bien grandes consolations, ni dans son grand remède, ni dans la sainteté évangélique ; mais tomber, au contraire, comme d'autres païens impies, dans le découragement et la tristesse, et finir leurs jours au milieu des angoisses de l'épouvante et du désespoir [1]. »

La destinée de Celichius ne fut pas différente de celle de la plupart de ses collègues. De Spandau, sa ville natale, où il avait d'abord été nommé recteur, il fut appelé à Stendal comme pasteur de l'église cathédrale, et devint aussi surintendant de l'ancienne Marche et de Priegnitz. L'envie et la jalousie le mirent, dans ce dernier endroit, aux prises avec Stolzhagen, pasteur de l'église Notre-Dame : le Conseil et la bourgeoisie prirent fait et cause, le premier pour Stolzhagen, l'autre pour lui Celichius ; et la querelle ne tarda pas à prendre un tel caractère d'acrimonie que, pour empêcher que les deux partis n'en vinssent aux mains, on se vit dans le cas de recourir à l'intervention de l'électeur. Ce prince fit faire une enquête, dont la conséquence fut la destitution de Celichius comme fauteur de troubles. Stolzhagen, dont personne ne voulait plus fréquenter le prêche, fut bientôt lui-même obligé de se retirer ; tandis que son adversaire, qui dans l'intervalle avait été nommé professeur de théologie à Helmstædt, y était également destitué, cette fois parce qu'on n'aimait point ses manières. Celichius mourut en 1599,

[1] Celichius, v. d. *Leuten, so sich selbst entleiben*. Magdeb. 1578. A. 8; B; K. 5.

en qualité de surintendant de Güstrow [1]. — Lui aussi se plaignait amèrement de la déchéance morale des Luthériens. « Gog et Magog, dit-il, prennent le dessus à force de turpitudes, nos gens s'étant bravement débarrassés de la continence et de toute espèce de discipline et de pudeur; se montrant fidèles à la foi conjugale, comme les chiens à l'observance du Carême; vivant, sous le règne de l'Evangile, comme l'on vivait à Sodome et à Gomorrhe, et se conduisant en général d'une si indigne manière, que le soleil même semble en rougir de honte. »—Mais ce dont il se plaignait surtout, c'était de la malice et de l'impudence de la jeunesse. Il prédit enfin que Dieu ne tarderait pas à retirer à l'Allemagne la prédication de la grâce, pour l'accorder à d'autres peuples, « puisque les épicuriens et hypocrites Allemands semblaient tellement avoir pris en dégoût cette céleste manne [2]. »

Les écrits des théologiens de la Silésie montrent que le résultat de leur expérience touchant les effets produits par le dogme et la discipline de l'Église protestante ne fut pas moins défavorable que celui des observations faites sur le même objet par leurs voisins de la Marche. Jean Gigas qui, d'abord recteur dans plusieurs villes de l'Allemagne, fut en 1546 nommé pasteur à Freystadt en Silésie, et mourut avec la même qualité en 1581 à Schweidnitz; Gigas exprimait, dès l'an 1552 dans une lettre à Camérarius, le peu d'espoir

[1] Küsteri *March. liter. specimen X*, 7—10.

[2] Celichius a. a. O. P. 4. — V. *Evang. v. d. cananæischen Weibe.* Magdeburg 1575. B. 2, du même auteur. — En 1619, c'est-à-dire trente ans après le départ de Celichius de Stendal, le pasteur Christianus Christiani y fit une description plus triste encore de la situation de son église, « dans laquelle, disait-il, les choses allaient plus mal que du temps de Noé et qu'à aucune autre époque depuis la création du monde : Si ulla unquam magna a primo usque in hunc diem conditi mundi initio turbulenta et tristia fuerunt tempora, sique ulla unquam ullorum fuit temporum injuria et perversitas, nostrorum certe ea vel maxime et unice solorum est. — Deum immortalem, quam nefanda audiuntur scelera in vita communi vel statu œconomico, quam extrema effrenisque grassatur hominum securitas, temporibus Noë nequior. — Unicum saltem ecclesiasticum nostrum statum aliquo modo altius considerando et dispiciendo, Deus alme! quantæ in eo prostant συρράξεις, quantæ conturbationes, quæ abinde, a quo tempore Babylonica mundum invasit confusio, nullo modo potuerunt majores esse. Verbi enim divini magis magisque increbrescit contemptus et cœlestis mannæ augescit fastidium. V. sa lettre au surintendant de Ratisbonne, Salomon Lenz, dans *Cod. Latin.* 1734, f. 215.

que lui avait laissé l'anarchie de la nouvelle église[1]. Peu de temps après, il tomba dans une profonde tristesse dont les fréquents accès se succédèrent jusqu'à sa mort[2].

Gigas non plus ne savait s'expliquer la corruption de l'église luthérienne autrement que par l'approche de la fin du monde. Il se plaint, dans ses sermons, de ce que les Luthériens se montraient las et dégoûtés de la pure doctrine, et en faisaient, ainsi que du temps de grâce, un indigne abus; de ce que le monde était plein d'épicuriens, de moqueurs, d'ingrats et de mondains, qui n'étaient occupés qu'à satisfaire leurs fantaisies et à s'approprier les biens de l'Église; de ce que, non content de ne plus rien donner pour les églises, les hôpitaux et les écoles, on cherchait encore à leur ravir ce que leur avait laissé la généreuse piété de nos ancêtres; de ce que les Évangéliques ou Luthériens abusaient du temps de grâce et de la liberté chrétienne de manière à révolter toute âme pieuse; enfin de ce qu'on ne voyait nulle part une trace d'amendement; de ce que tous, maîtres et serviteurs, n'avaient plus que du dédain pour l'Évangile, et de ce que la justice, la foi, la concorde et la charité devenaient chaque jour plus rares. « Les personnes pieuses, dit-il lui aussi, meurent de tristesse et de chagrin; tout, dans notre monde, est sur le déclin et marche rapidement vers la ruine[3]. »

Tandis que Gigas s'efforçait de prendre le change sur les rapports de filiation qui existaient évidemment entre les mœurs des Protestants et la doctrine, en recourant au témoignage de l'histoire, qui, disait-il, attestait que de tout temps les chrétiens abusèrent de l'Évangile[4], son voisin, Gaspard

[1] Ubique hodie plurima mortis imago. Christus faxit, ut et hæ turbæ aliquanto sopiantur. Ut Roma suis viribus ruit, sic Germania et ecclesia devoratur a suis alumnis. Talia nunc fiunt defuncto bella Luthero; car chacun a la prétention, aujourd'hui, d'être le *Superlativus*, et c'est à peine s'il en est encore quelques-uns qui consentent à s'en tenir au catéchisme. — *Cod. Manh.* 358 f. 291.

[2] V. Joh. Gigas : *neunzehn Valetpredigten*. Frankfurt 1577. A. 2 ; et Wetzel, *Liederdichter*. I, 326.

[3] Gigas : *Valetpredigten*. L. 8; H. 4; H. 2. — V. aussi *zwei Predigten vom Türken und Sterben*. Frankfurt. 1566, C. du même.

[4] « Il se trouve toujours des chrétiens en paroles qui, parce qu'ils ont entendu dire que ce n'est ni par les œuvres, ni par la loi qu'on se sauve, veu-

Radecker, pasteur à Loewenberg et partisan du Majorisme, déployait son zèle contre « les faux frères qui, eux aussi, se vantaient de posséder l'Évangile, et néanmoins, par leurs prétendues opinions et leurs erreurs, causaient un grand désordre dans la société de Dieu, braillant de toutes leurs forces et sur tous les tons, verbalement et par écrit, que c'est pour le chrétien chose inutile que de travailler à se rendre riche en bonnes œuvres. » « Voilà, dit encore Radecker, ce qui s'appelle enfoncer les gens dans l'impiété, dans l'impénitence et la fausse sécurité! Parce qu'on n'aime point à entendre prêcher que c'est en tremblant qu'il nous faut travailler à notre salut, et que c'est pour nous un devoir de pratiquer les bonnes œuvres et de nous abstenir du péché, on voit aujourd'hui des pasteurs, de ceux qui aiment l'argent et sont attentifs à se concilier les bonnes grâces du monde, faire la cour aux enfants de la terre, en leur insinuant que rien de tout cela n'est obligatoire, et que nous ne sommes point tenus d'observer la volonté de Dieu, notre Créateur et notre Sauveur, et en travaillant, par leurs séductions et leurs querelles de mots, à répandre la suspicion sur de pieuses personnes et de vénérables écoles. » Le Majoriste qui, à cause de leur corruption, menaçait les Luthériens de la perte de l'Évangile, croit donc pouvoir imputer cette même corruption, en partie au moins, aux prédicateurs du Luthéranisme pur, « à ces hommes rusés et avides de vaine gloire qui se livraient à un bavardage sans fin pour nous persuader que les bonnes œuvres sont inutiles aux hommes[1]. »

Les protestations admonitives des Majoristes passèrent inaperçues, et les prédicateurs continuèrent à s'épuiser par des doléances inutiles. Isaï Heidenreich, pasteur et professeur à Breslau, partage également, en 1581, ses coreligionnaires en deux catégories distinctes : l'une composée des mauvais chrétiens, des chrétiens capricieux et volontaires, qui se van-

lent être entièrement libres, vivent et persévèrent dans le péché, et se livrent à un bavardage sans fin sur la foi, sur la grâce, la bonté et la miséricorde divines. » — Gigas : *Eine Predigt v. Predigern. u. Zuhœrern. Frankfurt.* 1569. B. 4.

[1] Radecker, *Ermahnung an die Kirche zu Lœwenberg.* Wittenberg. 1563. A. 3; B. 2, 3; C.

taient de pouvoir se passer de Bible, de pasteur et d'église, et d'avoir assez, pour se guider, de la lumière naturelle; l'autre comprenant ceux qui, tout en recevant la Parole divine, ne laissaient pas de mener une vie diabolique et insoumise. « Les Luthériens, dit-il, sont tellement las d'entendre la sainte Parole, que rien n'est aujourd'hui plus commun que des pères et des mères qui laissent passer des années entières sans se faire voir une seule fois à l'église. Grands et petits, jeunes et vieux, riches et pauvres, travaillent tous visiblement à la ruine de l'Évangile, en montrant la dernière ingratitude à l'égard de la Parole divine, en s'enfonçant dans la honteuse sécurité de la vie impénitente, enfin en ne prenant eux-mêmes ni ne faisant prendre à leurs enfants l'habitude de fréquenter les églises et les écoles et de se conduire en tout avec honnêteté et décence. Toutes nos actions nous sont inspirées par l'avarice, l'orgueil, la débauche, la tromperie et le mensonge. *Nous en sommes venus à ce point, que de suivre, d'entendre, d'enseigner et de défendre la Parole divine, est aujourd'hui considéré comme une chose honteuse près des vieux aussi bien que parmi les jeunes.* Pourrait-on s'y mieux prendre pour dévaster les églises et les écoles ? » — Le collègue d'Heidenreich, Lucas Pollio, pasteur de l'église Sainte-Madeleine, assure, en 1585, que la plupart de ses coreligionnaires regardaient le dogme de la vie éternelle comme une fiction, ce qui se reconnaissait bien à leur conduite ; qu'il en était aussi un grand nombre qui, s'ils n'acceptaient point le catéchisme saducéen, se disaient du moins en eux-mêmes : « Mangeons, buvons, jouissons et livrons-nous à la vie joyeuse ; quand nous serons las de plaisirs et de jouissances, alors et alors seulement nous nous occuperons de la vie éternelle. — Le ciel est grand et spacieux ; j'y trouverai toujours un coin, pourvu que je me frappe la poitrine, que je verse quelques larmes et récite mon *peccavi* [1]. » Sigismond Suevus, qui en 1596 mourut à Breslau comme pasteur de Saint-Léonard, fit également entendre d'amères plaintes sur la honteuse sécurité « qui malheureusement était devenue grande et commune

[1] *E. Heidenreich, Busspredigten über Joël.* Leipzig. 1581. A. 6 ; E. 7; Y. — Et *Türkenpredigt.* Leipzig. 1582. F. 5. du même. — L. Pollio *vom ewigen Leben d. Kinder Gottes.* Leipzig. 1586. f. 10 ss.

dans le monde. » Suevus fut d'abord attaché aux écoles de Lubeck et de Revel, et avait successivement prêché à Francfort-sur-l'Oder, à Sorau, à Breslau et à Forst dans la Basse-Lusace, quand il obtint le pastorat de Lauban. Ayant, en 1573, refusé les honneurs de la sépulture religieuse à la dépouille mortelle d'un jeune homme qui s'était tué en s'enivrant avec des liqueurs fortes, il eut à ce sujet, avec le magistrat, une querelle si vive que, fatigué de tant d'ennuis, il donna sa démission et se retira dans la ville de Thorn. Rappelé par le Conseil, à qui la bourgeoisie avait forcé la main, il retourna, en 1578, à Lauban, mais y eut bientôt un nouveau conflit avec quelques membres adjoints au magistrat, lesquels lui firent souffrir toutes sortes de vexations et de persécutions, de sorte qu'après trois ans de lutte il prit une deuxième fois le parti de se démettre et se rendit à Breslau. Suevus aussi partageait l'opinion « que le démon, frappé d'une sorte de vertige par l'approche du jugement dernier, s'était jeté au milieu des hommes, s'y démenant comme un chien enragé, et donnant force coups de dents de manière à ce qu'il n'y eût personne qui, soit en corps, soit en âme, demeurât intact de la corruption de sa morsure venimeuse ; que c'était à cela qu'il fallait attribuer, dans ces derniers temps surtout, les cruelles angoisses que le monde souffrait par suite de la malice croissante des hommes, » etc. Dans l'année de son départ de Lauban, c'est-à-dire en 1584, il dit encore : « Les choses, hélas ! continuent du même train, et vont même chaque jour du mal au pis. C'est donc avec vérité qu'on peut dire :

> La sécurité dans la honte et le péché
> Prend le dessus près des jeunes et des vieux,
> Tandis que la vertu, dans le monde entier,
> Perd son crédit et court risque de périr[1].

Le pasteur Jacob Koler fut également destitué, avec deux de ses collègues, en 1565 à Lauban, puis envoyé à Wolau, où il eut à se débattre avec des Réformés, des Schwenckfeldiens et des Anabaptistes. Le chapelain de la cour, Ferinarius, qui avait embrassé les opinions mélanchthoniennes, fut cause, par

[1] Suevus, de Prædestination. Leipzig. 1584. P. 6. — Müller, *Gesch. von Lauban*. p. 189—196. — Suevus : *treue Warnung vor d. leidigen Verzweiflung*. Goerlitz. 1572. A. 3 ; A. 8. — *Feuerspiegel*. Leipzig. 1584. D. du même.

les soupçons qu'il fit planer sur les croyances de Koler, que le duc de Brieg le fit mettre en prison et l'y retint pendant quatre semaines; mais ayant plus tard, dans une discussion publique, été convaincu de Calvinisme, il tomba lui-même en disgrâce et fut destitué. Un bourgmestre dévoué aux idées schwenckfeldiennes lui fit plusieurs fois des menaces de mort; et l'on rapporte que ce furent surtout les nobles du parti de Schwenckfeld qui mirent le plus d'acharnement à le persécuter, jusqu'à ce qu'en 1573 il fut nommé pasteur à Neukirch. Il se fit connaître, dans cette dernière ville, par sa controverse avec Flacius sur le péché originel, ainsi que par le débat qu'il y eut à soutenir contre le surintendant de Liegnitz, Léonard Krenzheim, au sujet de la doctrine sur la personne de Jésus-Christ. On mit de part et d'autre beaucoup d'acrimonie dans ces disputes, dans la dernière surtout : *Infâme trompeur, esprit dangereux, rusé, dissimulé et sacramentaire*, tels sont les titres dont le pasteur gratifiait le surintendant, qu'on finit par destituer, après qu'il eut également été convaincu de Calvinisme par une commission d'inspecteurs saxons, devant laquelle il s'était refusé à souscrire à la Formule de Concorde. Koler devint en 1575 doyen à Berlin, et mourut comme surintendant à Güstrow, tandis que Krenzheim termina sa carrière à Frauenstadt en Pologne, où il avait été nommé pasteur[1].

Krenzheim avait déjà dit, en 1577, dans une assemblée de prédicateurs de Liegnitz : « Il est à craindre que la lumière évangélique, qui chez nous, parmi nous, dans ce pays et dans les duchés, a jusqu'ici brillé d'un si vif éclat, ne finisse derechef par s'obscurcir, si ce n'est par s'éteindre et par disparaître entièrement dans notre Allemagne, à cause de notre incorrigible ingratitude, de notre mépris, de notre dégoût et de notre satiété pour la sainte Parole. » — Plusieurs de ses auditeurs de Berlin ayant prétendu que l'âme humaine périssait en même temps que le corps, Koler se vit encore une fois, dix ans après et dans un ouvrage spécial, dans le cas de traiter de l'immortalité de l'âme. Il regardait cette

[1] Otto, *Niederlausitz'sches Schriftsteller-Lexikon*. I, 210. — Koellner, *Beschreib. d. Stadt Wolau*. p. 288. — Müller u. Küster ; *altes u. neues Berlin*. II, 305.

hérésie comme un artifice du démon, « qui, dans l'état d'extravagante décrépitude où se trouvait le monde, s'efforçait d'endormir les consciences au milieu du vice et du péché, et de renverser toutes les barrières élevées par la pudeur et la discipline[1]. »

Cette peinture, déjà si sombre de la situation de l'église luthérienne, n'empêcha pas que Valerius Herberger, prédicateur de l'église de la Crèche à Frauenstadt en Pologne, ne fît, au commencement du XVIIe siècle, entendre la plainte suivante : « Il y a quelques années, nous pensions déjà que les choses étaient telles qu'elles ne pouvaient devenir pires; mais, hélas! nous étions alors en paradis comparativement à l'enfer où nous vivons aujourd'hui dans ce monde pervers. » — « Deux gouttes d'eau, poursuit-il, ne se ressemblent pas plus l'une à l'autre que le temps actuel ne ressemble à celui de Loth le patriarche; et comme d'ailleurs les prédictions du Christ sont en pleine voie de s'accomplir, on ne saurait douter que le dernier jour ne soit bien près de luire. » — « Qu'on parcoure par la pensée, dit encore Koler, les différents étages de la société, et qu'on observe ce qui s'y passe sous le rapport religieux : chaque cervelle a la prétention de se fabriquer elle-même sa propre Confession; que Dieu nous vienne en aide ! » Koler termine ses considérations sur l'état des mœurs sous le rapport religieux et civil par cette assurance : « Le monde est en baissière, il tire à sa fin; le résidu qu'il offre est horrible; sa lie répand une puanteur pire que le mordant des fourreurs. J'en conclus que le jour du jugement dernier ne saurait plus longtemps se faire attendre. » — Herberger s'indigne encore et surtout contre l'indifférence dédaigneuse des Luthériens pour l'Evangile et les pasteurs. « Il faut, dit-il, que ce soient en général les plus pauvres gens qui rendent les plus grands services dans le ministère de la parole; c'est sans doute que Jésus-Christ a par là le dessein d'humilier les sages. Mais il ne plaît guères à ces orgueilleuses puissances de s'humilier au confessionnal devant de si misérables vers de terre : ils aiment mieux fouler aux pieds Jésus-Christ et sa sainte Parole. Que si la vache du

[1] Krenzheim, Conjecturæ. Goerlitz. 1582. C. 5.—Colerus, de animorum immortalitate. Witeb. 1587. A. 3; f. 73.

maire s'avisait de monter en chaire, je ne doute pas qu'elle n'y obtînt plus de considération et d'autorité que nos pasteurs[2]. »

XX.

Prédicateurs de Nordhausen et de la Saxe électorale (de Meissen surtout). — Théologiens Wittembergeois ds la deuxième époque.

ANTOINE OTTO, JEAN WIRTH, JEAN PANDOCHEUS, JOACHIM WESTPHAL, MICHEL EYCHLER, GRÉGOIRE STRIEGENITZ, PAUL JENISCH, PAUL CRELL, JEAN MATTHEUS, POLYCARPE LEYSER, GEORGES MYLIUS, URBAIN PIERIUS, WOLFGANG, FRANÇOIS ET FRÉDÉRIC BAUDOUIN.

Antoine Otto, surnommé Herzberger du nom de son lieu natal, fut en 1543, sur la recommandation de Luther qui l'avait élevé de l'état de garçon tonnelier à la dignité de théologien, retiré de sa paroisse de Græfenthal et nommé pasteur du temple Saint-Nicolas à Nordhausen. Les discussions des prédicateurs avaient, dès avant son arrivée, déjà répandu le doute et le découragement parmi la population de cette ville ; et bientôt, ayant essayé d'introduire quelques changements dans le rituel, il fut lui-même enveloppé dans une querelle avec Jean Spangenberg. Luther les exhorta tous deux à la concorde, les rendant attentifs à l'effroyable anarchie que Satan avait partout fait naître dans les églises, « où l'on voyait, dit-il, régner autant d'opinions différentes qu'il y avait de prédicateurs. » En 1555, le Conseil de Nordhausen se vit, à cause d'une nouvelle discussion qui s'était engagée entre Otto et son collègue sur la nécessité des bonnes œuvres, obligé de recourir à l'intervention de Mélanchthon. Or celui-ci observa « que c'était sans doute s'exprimer d'une

[1] Herberger, *Herz-Postille*, I, 845, 870 et s. 205.

manière grossière que de dire avec Otto que le bon larron, après sa conversion, n'avait par devers lui aucune bonne œuvre; que, néanmoins, si l'on ne pouvait faire à ce ministre d'autre reproche que d'avoir soutenu cette opinion, le Conseil ferait bien d'imposer silence aux autres prédicateurs, *sauf à destituer celui d'entre eux qui ne se tiendrait point pour satisfait de cette mesure.* » Otto, vers le même temps, excita dans Nordhausen et les environs une dispute antinomique sur ce qu'on appelait alors le *troisième usage de la loi*. Le chagrin qu'il en ressentit, porta, dès l'an 1552, le pasteur Georges Eckard à se démettre de ses fonctions. En 1560, Æmylius, pasteur dans la *ville* voisine de Stolberg, se déchaîna pareillement contre les Antinomiens de Nordhausen; et comme une partie du clergé de cette ville fit cause commune avec lui, il ne se tenait, en 1565, guère de prêches à Stolberg et à Nordhausen sans que le prédicateur ne se livrât à des déclamations furibondes contre Otto et son partisan Fabricius, *ces esprits*, *ces polissons*, *ces enthousiastes, ces Stenkfeldiens*[1]. De son côté, Otto, qui s'était également fait quelques partisans parmi les pasteurs, n'épargnait rien pour prémunir son public contre les doctrines de ses adversaires, *ces Tertianistes, ces séducteurs*, *ces faux docteurs*, défendant, sous peine de damnation, d'assister à leurs prêches, et reprochant au pasteur Æmylius en particulier d'être un contempteur de Luther[2]. C'est en vain que le Conseil de la ville

[1] Lesser. *Histor. Nachr. von d. Jakobi-Kirche in Nordhausen.* p. 38. — *Fortges. Sammlung v. alten u. neuen theol. Sachen.* 1728. p. 501. — Corp. Ref. VIII, 412. — Lettre, datée du 29 juin 1565, de M. Neander d'Ilefeld : Æmylius aliquot annos amicus fuit Antonio, sed ante annos quatuor, nescio qua occasione, ab ejus amicitia discessit et alteri parti se adjunxit, et Antonium cum suis symmystis tum aliis nominibus odisse tum etiam ut Antinomum, et qui novam hæresin spargeret, singularis esset, accusare passim et proclamare cœpit, quod duos tantum usus legis doceret ex Scriptura et Luthero, et tertium non admitteret, donec ego tandem ab Æmylii diacono provocatus ejus causæ patrocinium ante annum susciperem. — Et dans une lettre du 28 août : Adversarii et Nordhusæ et Stolbergæ in concionibus omnibus traducunt Antonium et Fabricium, *les traitant de visionnaires, de polissons, d'enthousiastes, de Stenkfeldiens*, et minantur confutationem, hoc est criminationem publicam. — Cod. Germ. 1517. f. 506, 511.

[2] Otto mande, en 1504, à Flacius : Æmylius, de quo proxime quærebas, interdixit diacono lectionem Lutheri, qui magis admirandus, quam imitandus esset; nullam esse methodum, itaque potius legendi Brentius, Major, Alesius,

défendit aux prédicants de se livrer en chaire à des personnalités ; c'est en vain qu'on essaya de la conciliation et que le comte de Stolberg réunit à cet effet un synode à Walkenrud : on fut à la fin, pour mettre un terme à cette bruyante querelle, obligé d'employer le grand moyen et de destituer, d'un côté Otto avec ses amis Fabricius, Topf, Lappe et Henning de Rhoda, et de l'autre le pasteur Norikus avec Seybold son auxiliaire. Le pasteur de Stolberg, Æmylius, termina sa carrière l'année suivante, ayant été « mortellement scandalisé » par le chapelain de la cour, Sixtus Amandus, tandis qu'Otto poursuivit encore quelque temps la sienne comme pasteur à Stockey. Pour ce qui est de Norikus et de Seybold, ils furent, grâce à l'intercession de l'électeur, réintégrés dans leurs fonctions et continuèrent à se chamailler avec les partisans d'Otto, si bien qu'en 1583 encore on destitua le pasteur Eckstein comme Antinomien [1].

Otto, qui comme tous les zélés Luthériens était partisan de Flacius; Otto étendit du reste aussi son activité polémique au delà des limites de la ville de Nordhausen, et combattit vaillamment contre les Synergistes, les Majoristes, les Osiandristes et les Adiaphoristes, qu'il traitait de falsificateurs de la pure doctrine luthérienne. Lui aussi était pris d'un profond découragement, quand il comparait les bienfaits dont Luther, « cet ange de l'Apocalypse, » avait comblé l'Allemagne, avec la manière dont les Allemands se comportaient à l'égard de ces précieux dons.

« Enfin, n'est-il pas vrai, dit-il, que, dans ces trente dernières années, il n'est guère de maison ni même d'échoppe d'artisan qui ne soit devenue comme une petite chaire de prédicateur, tellement la Parole divine a parmi nous été enseignée, prêchée, écrite, imprimée, chantée, cornée aux oreilles, discutée, démontrée, tourmentée, expérimentée, peinte, exécutée, taillée, estimée et ouée ? C'est là notre délivrance de la servitude d'Egypte et notre établissement dans la Terre promise de Jésus-Christ. Mais com-

etc. Tomos Lutheri nunquam habuit, necdum habet. Imo gloriatus est, *qu'il lisait ce qu'il lisait, et qu'il voyait bien qu'il serait finalement obligé d'atteler son petit cheval.* — Cod. Germ. 1316. f. 232.

[1] Kindervater, *Feuer-u. Unglückschronik von Nordhausen.* p. 9—12. — Lesser. p. 41—47. — Leopold, *Kirchen* etc. *Chronik der Æmter Heringen u. Kelbra, der Stadt Nordhausen,* etc. p. 332, 219.

ment nous y sommes-nous conduits, dans cette Terre de promission, et comment nous y conduisons-nous encore? Dans le temps que Luther vivait, nous nous comportions déjà de telle sorte, que plusieurs fois il résolut de nous quitter et de s'aller établir ailleurs; car notre ingratitude était poussée jusque là, qu'on s'était mis sur le pied de se moquer de ses prêches, de les chanter et de les siffler dans les rues, comme si l'on avait eu affaire à un vieux fou, à une tête turbulente uniquement occupée de mettre le désordre dans Israël. — Et ainsi nous nous remettons de plus belle à pécher contre la sainte Parole, la déchirant, la falsifiant, la blasphémant, et la persécutant même d'une indigne manière, livrant à l'Antechrist, une à une et coup sur coup, chacune de nos conquêtes, pourchassant les prédicateurs, dénaturant à dessein leurs ouvrages, et ressuscitant, au contraire l'une après l'autre, toutes les abominations de ce maudit papisme : que Dieu nous fasse miséricorde! Aussi les péchés vont-ils leur train et s'accumulent-ils de telle sorte, qu'il est permis de dire aujourd'hui des paroisses et des Conseils, ce que Luther autrefois écrivait à propos des élections : « S'il en est, parmi eux, quatre seulement qui croient en une vie future, il le faut regarder comme un grand bonheur[1]. »

[1] Anton. Otto's *Vorrede zu der Schrift Joh. Wirth's von d. Empfangniss Christi oder Verkündigung Mariä.* Frankfurt. a. M. 1557. A. 3. — Ce Jean Wirth, pasteur de Saint-Pierre à Nordhausen, que le Conseil destitua, quoique Mélanchthon eût approuvé sa conduite (Leopold, p. 59), parce qu'il avait de son propre chef supprimé l'élévation; Jean Wirth disait également, dans un autre écrit (*Paralogismorum confutatio. Francof.* 1556. p. 8), « qu'il était impossible de décrire l'ingratitude et l'endurcissement qui s'étaient manifestés à la suite de l'Evangile; » et Otto ajoute « qu'en même temps les péchés contre les bonnes mœurs avaient dépassé toutes les bornes. » (A. a. O.) — Otto s'était du reste déjà antérieurement exprimé dans les termes suivants sur les prédicateurs de la doctrine nouvelle, et sur la manière dont ils interprétaient dans la pratique le dogme de la *foi seule justifiante* : « Il en est qui ne se distinguent pas moins dans la loi que dans l'Evangile, et qui, d'autre part, ne sont pas désagréables au peuple. Mais quand le dimanche, après midi, on a chanté les vêpres, et que, jusqu'au dimanche suivant, on n'a plus rien à faire, rien, si ce n'est un sermon, un seul sermon, et encore pas toujours, comment passe-t-on son temps, le reste du jour et tout le reste de la semaine suivante? A se vautrer dans la crapule au cabaret avec les paysans, à jouer et à faire la débauche avec les bourgeois et les gentilshommes du lieu, à pratiquer l'usure, à fainéanter et à vagabonder, de telle sorte que s'il nous fallait, d'après ces Antinomiens, faire la différence de la vie d'un chanoine et de celle d'un pasteur, vous auriez bien à faire. Bref, ce sont des hommes de ventre et non des hommes d'Eglise *. Que si le seigneur, ou quelqu'autre gros bonnet, boit, joue, et hantent les mauvais lieux avec le pasteur, celui-ci n'en est que moins exposé à la réprimande ou à la destitution; car quand l'abbé prend les dés, on ne peut

* *Summa es ist Bauch und nicht Buchvolk.* — Il y a ici un jeu de mots fondé sur la ressemblance des mots *Bauch* ventre, et *Buch*, livre. (*Note du Trad.*)

En 1590, on nomma Jean Pandocheus (Wirth) pasteur du temple Saint-Nicolas, et en même temps surintendant de la circonscription de Nordhausen. Soupçonné, dès les premiers temps de son installation, de Calvinisme par ses collègues, Pandocheus excita une longue querelle en s'attaquant à des observations que son prédécesseur Martini, devenu coadjuteur de Brunswick, avait publiées sur la Formule de Concorde. C'était alors le temps où, sous l'influence de la Formule, mais plus encore des efforts d'Ægidius Hunnius et de l'énergique antipathie qui s'était manifestée contre le Calvinisme, il s'opérait un changement important dans le dogme de la nouvelle église, en ce que l'on y renonçait complétement à la doctrine de Luther sur la prédestination. Pandocheus, qui ne cessait de protester contre le reproche d'avoir, quant à cette dernière doctrine, adopté les opinions calvinistes, et qui ne s'appuyait en effet que sur Luther et les anciens théologiens luthériens ; Pandocheus faisait tous ses efforts pour défendre et maintenir l'ancienne doctrine envers et contre la nouvelle qui déjà l'emportait sur elle[1]. Il eut d'abord pour adversaire le prédicateur Neander, qui attribuait à son influence la perte de son emploi. Après celui-ci, le pasteur Rieger se mit également à l'attaquer en chaire, et, malgré deux suspensions dont il fut frappé coup sur coup par le Conseil, ne cessa, durant huit années entières, de le com-

blâmer les moines de jouer avec leur supérieur. « Hé ! lui dit-on, tu ne prétends pas sans doute convertir un village et toute une ville en un couvent ? » Réponse : « Faites-en une Sodôme, si cela vous plaît. » C'est, dit-on, la foi seule qui nous sauve ! Sans doute c'est elle seule ; mais pourquoi y ajoutes-tu alors cet affreux tas de péchés orduriers, de vices et de turpitudes ? La foi sauve sans les œuvres, et tu crois que cela se peut faire avec le monceau de péchés que tout le monde voit sur tes épaules ? bien, croise-toi donc les bras. — Enfin notre peuple a gagné, par l'Evangile, des yeux, des oreilles et une langue, qu'il n'avait pas sous la papauté : s'il ne te traite pas hautement, dans les rues, de flatteur, d'hypocrite, d'antinomien, d'esclave du ventre, etc., comme on traite en chaire ses adversaires de papistes, d'anabaptistes, de majoristes, etc., sois sûr qu'il le pense du moins dans son cœur. » Otto, Güttlicher Bericht von den Antinomern. o. O. D.

[1] V. son *Consensus. orthod. eccl. Lutheranæ in doctrina de prædest. præf.* p. 3, où il rapporte en même temps quelques passages équivoques et tirés de la *Formule de Concorde* sur la prédestination, et où les auteurs de ce livre penchent tantôt pour l'opinion de Luther et tantôt pour celle qui prévalut plus tard.

battre avec une extrême virulence. Quant aux Universités étrangères, dont l'un et l'autre parti avaient invoqué l'autorité, celle de Wittemberg et celle d'Iéna se prononcèrent pour Rieger, au lieu que celle d'Helmstædt seule embrassa la cause de Pandocheus, qui bientôt fut encore attaqué en chaire par les prédicateurs Mathesius, Goldhorn et Rothmaler, et dans un écrit par Sifard. Il eut enfin recours aux magistrats, qu'il invita à faire rendre compte à Sifard des articles débattus dans son livre, sur lesquels, disait-il, le moindre chrétien, même laïque, était capable de porter un jugement, et dont c'était pour l'autorité surtout un devoir de prendre connaissance, afin d'ordonner à l'égard de l'auteur telle mesure énergique qu'il serait convenable. Tandis que Tubingue aussi se prononçait contre Pandocheus, le Conseil lui faisait accorder les honneurs du doctorat par l'université d'Helmstædt, et destituait ses adversaires Rieger, Sifard, Mathesius et Rothmaler. Mais plus tard, en 1600, Avianus, pasteur à Altendorf, ayant également été renvoyé par le Conseil, parce qu'il s'était, dans sa prédication, montré quelque peu sévère, et Pandocheus, avec quelques autres prédicateurs, ayant osé réclamer contre la destitution de son ancien ami, le magistrat, irrité de la prétention du clergé, « à qui, disait-il, il ne devait point compte des mesures qu'il jugeait à propos de prendre, » le magistrat fit chasser de la ville le surintendant ainsi que ses alliés le pasteur Terellius et les diacres Eber et Goldhorn [1]. Le tableau, qu'en 1618 sa longue expé-

[1] Avianus, dans sa *Praxis ecclesiastica*. Leipzig. 1624. p. 108, raconte le fait de la manière suivante : « Il est une chose dont il faut que j'avertisse le lecteur, c'est que nous, ces prédicateurs que je viens de nommer, avons, en l'an 1600, été destitués et chassés de Nordhausen, non pour cause de Calvinisme, ainsi que se l'imaginent un grand nombre de personnes, mais en la manière que je vais dire : Quand, *indicta et inaudita causa*, je fus, par un acte de tyrannie, et de la manière la plus brutale, destitué et poussé hors de la ville (car en moins de 11 jours on me donna mon congé, on nomma mon successeur, on le présenta à l'église et on l'installa dans le presbytère d'où je n'avais pas encore eu le temps de sortir), mes susdits collègues, et, avec eux, M. le syndic, crurent ne pouvoir en conscience se dispenser de marquer leur désapprobation des indignes procédés dont on usait à mon égard, et demandèrent qu'on leur fît connaître les motifs d'une destitution si peu conforme aux usages, ce qu'on refusa, leur offrant à signer une contre-lettre, pire encore que ma destitution, puisqu'ils s'y seraient engagés à ne critiquer les rigueurs dont je venais d'être l'objet, ni verbalement, ni par écrit, ni dans, ni hors de la ville, et de plus à ne point se constituer juges

rience lui permit de faire de la situation de la nouvelle église, prouve qu'il connaissait parfaitement la connexion qui existait entre la *profonde démoralisation*[1] manifestée à la suite du changement de religion, et la *manière* de prêcher qui avait pris naissance sous l'influence de la nouvelle doctrine sur la justification, et qui par suite de l'avilissement de l'état de pasteur et de l'asservissement de la chaire au pouvoir temporel avait fini par prévaloir dans la société luthérienne.

« Je me suis proposé de vous soumettre, avec simplicité, quelques observations sur la parole de Dieu et sur le résultat de mon expérience pendant quarante ans de fonctions pastorales, et de rechercher comment il se fait que dans les derniers temps de ce mauvais monde, la prédication ayant pour objet de recommander l'observance de la loi et de porter les hommes à la repentance est devenue si molle, si faible, si languissante dans l'Église de Dieu, que c'est à peine si elle existe encore, ou si elle se fait encore entendre. — Tenant à remplir ma promesse, il faut bien que je reconnaisse tout d'abord que quiconque lira attentivement les écrits des prophètes, y trouvera des reproches et des réprimandes, bien plus que de consolations, sans doute parce qu'il y eut toujours dans le monde plus de mauvaises gens que de personnes pieuses. Chez nous, cependant, aujourd'hui, je ne puis non plus le méconnaître, c'est tout l'opposé qui a lieu : ce sont les consolations qui abondent; ce sont les reproches, les exhortations, les réprimandes qui sont rares. Les pasteurs, qui ont remplacé pour nous les prophètes et les apôtres, mettent tous leurs soins à travailler, à polir, à mettre en relief les *promissiones Evangelicas*, et abandonnent au contraire presqu'entièrement à l'action de la rouille les *comminationes legis*. Car, pour me servir des expressions de Bergmann, au lieu que les *promissiones* et les *consolationes* sont par eux étalées et mises dans tout leur jour, il faut, si l'on veut avoir les *comminationes*, les aller chercher avec grand'peine jusque dans les entrailles de la terre. Un grand nombre de nos ministres sont, *in dispensandâ gratiâ Christi*, tellement faciles, tellement généreux, qu'ils ne craignent point de déclarer sauvées des gens

de la nomination et du renvoi des prédicateurs, mais à laisser le tout à la discrétion du Conseil. » — Le syndic Wilde, dont il est ici question, et son beau-frère Pfeifer, avaient auparavant déjà compté parmi les partisans de Pandocheus. Le premier n'ayant pas voulu consentir à la destitution de ce ministre, perdit lui-même sa place. V. Léopold. p. 220.

[1] Trinius Gesch. berühmter Gottesgelehrten. III, 41—53. — Unschuldige Nachr. 1715. p. 635.

qui, toute leur vie durant, n'eurent pas un seul instant au cœur un véritable désir d'entrer dans l'héritage éternel, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les *vanis* et *superstitiosis encomiis* qu'ils donnent aux morts dans leurs oraisons funèbres, et par beaucoup d'autres témoignages. — Il arrive de là que Moïse et sa loi n'osent plus se faire entendre, non pas que le monde soit devenu plus pieux et plus moral qu'il n'était du temps des prophètes, et puisse conséquemment se passer de réprimandes, mais parce qu'il en est aujourd'hui chez nous comme a dit le poète Lieblerus :

> Lusibus invaluit quondam parasitus in aulis,
> Nunc sedet in templi culmine triste malum.

» Il n'y avait autrefois de flatteurs qu'à la cour des princes et parmi les hommes politiques ; l'on en trouve aujourd'hui jusque dans les chaires de nos églises. — Qui pourrait nier que de nos jours le monde ne soit neuf fois pire qu'il n'était du temps de Moïse ? car quand vit-on régner un plus grand, un plus exécrable mépris pour Dieu, ses ministres et sa sainte Parole ? Quand le blasphème fut-il plus effroyable ? Quand se vit-il une licence plus effrénée, et un plus honteux libertinage s'afficher dans le monde avec toutes les prétentions de la vertu ? Quand la gourmandise, l'ivrognerie, la cupidité, l'avarice furent-elles plus communes ? Quand y eut-il parmi les hommes plus de vanité, plus de luxe, un plus révoltant orgueil ? Qu'on consulte les personnes dont le souvenir peut se reporter aux temps qui précédèrent immédiatement les 30, 40, 50 ou même 60 dernières années, et qu'ils nous disent s'ils ont connaissance de mœurs sauvages et bestiales comparables à celles qu'on voit régner de nos jours ? Et cependant combien trouverait-on, parmi nous, de prédicateurs qui osassent ouvrir la bouche pour condamner toutes ces abominations, selon qu'il nous est prescrit par la divine Parole ; dans les villes surtout, combien en trouverait-on ? dans les villes, où l'on est bien plus intéressé qu'au village à se montrer complaisant et coulant avec ses auditeurs ? N'est-il pas vrai qu'il existe aujourd'hui partout de ces chiens muets qui ne peuvent ni ne veulent aboyer ? Nous avions naguère des Antinomiens qui s'époumonaient à nous faire comprendre que la loi ne saurait plus trouver place dans l'Église de Dieu et qu'il fallait conséquemment l'en exclure : pour nous en convaincre aujourd'hui, plus n'est besoin de tant de peine ; nous nous rangeons de nous-mêmes et sans aucun effort sous l'étendard d'une doctrine si commode. Que si l'on me demande à présent comment il se fait qu'il est aujourd'hui parmi nous si peu de prédicateurs de la loi, et tant de prédicateurs flagorneurs du public.

je répondrai qu'il est à cela deux causes, dont l'une, la principale, consiste en ceci, que toutes les fois que chez nous il s'agit de nommer à un emploi vacant de prédicateur ou de pasteur, on ne s'occupe point de savoir si la personne qu'on y destine a la piété, la moralité, en un mot, les qualités nécessaires pour remplir dignement ces fonctions. Le candidat est notre cousin, notre beau-frère, notre ami ; il a de puissants protecteurs ; ou bien c'est un enfant de la ville, un sujet qui depuis longtemps se trouve *in numero expectantium :* cela suffit, il n'en faut pas davantage pour qu'il obtienne la préférence. Que dire encore ? Tout se fait au rebours du bons sens, et si quelque pieux prédicateur vient à trépasser, le seul sentiment qu'on manifeste, c'est le plaisir de pouvoir disposer d'une place en faveur d'une de nos créatures. Il arrive même assez souvent que longtemps avant qu'il ne soit mort, on sait quel sera le successeur de tel ou tel autre pasteur, de sorte que celui-ci n'a pas plutôt rendu le dernier soupir que déjà son successeur se tient là tout prêt à prendre sa place. Et tout cela se fait sans qu'on songe même à Dieu ; et, en effet, qu'a-t-on besoin de l'intervention divine, dès lors qu'on peut si bien s'arranger sans elle ?

» La seconde raison pour laquelle la prédication de la loi et de la pénitence est devenue si rare, c'est que les *vaccæ Basan*, les vaches grasses de Basan (Amos, 4), c'est-à-dire les politiques et les gens du monde à qui sont confiées les rênes de la société temporelle, non contents d'avoir voix prépondérante dans la collation des fonctions ecclésiastiques, prétendent encore, semblables au roi Ahas (IV. les Rois, 16), prescrire aux ministres de l'Evangile de quelle manière ils ont à remplir leurs fonctions, à quelle fin et dans quelles limites ils le doivent et peuvent faire, et osent même se constituer juges entre les prédicateurs et leurs auditeurs, quoiqu'ils n'ignorent point qu'un pareil droit ne saurait leur appartenir. Les politiques vont jusqu'à porter la main à l'encensoir, jusqu'à vouloir enlever aux pasteurs et porter eux-mêmes l'arche d'alliance, non pas, cependant, qu'il leur prenne la fantaisie de prêcher eux-mêmes à la place des ministres, mais parce qu'ils veulent leur mettre la muselière et leur prescrire ce qu'ils peuvent et ne peuvent point se permettre de dire en chaire. Autrefois, selon ce que nous apprennent les Saintes-Ecritures, on disait : « Ainsi le veut le Seigneur. » Aujourd'hui, ce n'est plus, ainsi le veut le Seigneur, mais ainsi le veulent notre bailli, notre baron, notre receveur communal, le maire, oui, même le maire de notre village, qu'il faudrait dire. » — On ne peut non plus guère espérer que les *politici* se dessaisissent en faveur des ecclésiastiques du gouvernement de l'église ; ils achèveront plutôt de

les désarmer, de manière à ce que tout le monde, les gros bonnets surtout, puisse, sans crainte d'être repris, continuer à se vouer aux œuvres d'iniquité. Que si parfois encore on consent à leur faire quelqu'accueil, ce n'est toutefois jamais sans arrière-pensée, de sorte que, quand de la bouche on leur dit : *Que Dieu vous bénisse!* c'est *Que le diable vous emporte!* qu'on dit au fond du cœur. On dit aussi : Retire-toi, prophète, et va-t-en prophétiser ailleurs! c'est-à-dire que si le prédicateur n'a pas toujours soin d'éviter ce qui peut déplaire, on le met simplement à la porte. Que feront donc nos malheureux pasteurs? Les prudents se tairont; ils subiront la loi du plus fort et diront avec Stratoklès : *Quidquid vult Demetrius, hoc sanctum est coram Deo et justum coram hominibus.* — Voilà comment il arrive que les prédicateurs ne s'adressent jamais qu'aux petits et se taisent vis-à-vis des grands : c'est qu'ils ont d'un côté la tempête à éviter, et de l'autre à veiller à ce qu'on ne leur administre des talmouses. Il faut donc qu'ils aient bien soin de ne point effleurer la tête du lièvre et de ne jamais rien dire qui ne soit à l'eau de rose ; car de même que l'aiguille de la balance penche toujours du côté de la partie la plus lourde, ainsi sont-ils forcés de s'incliner devant la puissance. Je suppose même qu'il arrive un jour par hasard à quelque prédicateur d'ouvrir tant soit peu la bouche contre les heureux de la terre, soyez sûr que la massue dont il les frappe n'est pas bien lourde, et qu'il sait glisser sur ses reproches, avec non moins d'agilité que le coq, comme dit le proverbe, n'en a mis à passer sur la braise. Il en est bien aussi quelques-uns, parmi nos prédicateurs, qui suivent l'exemple de cet autre qui, après son sermon, disait, assis à la table de son seigneur : « J'espère bien, gracieux Maître, que je n'ai rien dit, dans mon discours, qui ait pu déplaire à votre Grâce! » Oui, voilà ce que veulent les grands : des flatteurs, des gens dont la bouche ne leur fasse jamais entendre que ce qui leur peut plaire.

» La troisième raison pour laquelle la prédication est en train de se couvrir de rouille, c'est qu'un grand nombre de pasteurs sont eux-mêmes hors du droit chemin, et dans l'exercice de leurs fonctions, et dans leur doctrine et leur manière de vivre, et que, quand ils devraient se conduire en ministres de l'Evangile, ils se conduisent en hommes mondains et vendent le ciel pour un plat de lentilles. Telles sont, à mon avis, les principales causes qui font que de nos jours la prédication sur l'observance de la loi et la nécessité de la pénitence tombe en désuétude : c'est d'abord, pour me résumer, qu'*in electione ministrorum Ecclesiæ* on ne procède plus

avec le zèle et l'attention pieuse qu'il convient de mettre dans une œuvre si importante; c'est ensuite que les princes et les *politici* se sont emparés du gouvernement de l'Eglise et s'arrogent le droit de prescrire aux pasteurs jusqu'à la manière de remplir leurs devoirs; c'est enfin qu'un grand nombre de ministres, de docteurs et de prédicateurs ne sont rien moins que scrupuleux dans la manière dont ils s'acquittent de leur devoir et règlent les affaires de leur conscience; c'est qu'ils n'exercent le saint ministère que dans l'intérêt de leur ventre, et donnent conséquemment tout leur soin à n'offenser personne et à se mettre bien avec tout le monde[1]. »

On avait antérieurement déjà, dans les contrées avoisinant Nordhausen, fait entendre de semblables doléances. Joachim Westphal, diacre à Sangershausen, avouait par exemple, en 1567, « qu'il n'y avait même plus grand fond à faire sur les personnes qui s'étaient réellement et sérieusement attachées à l'Évangile, et que la conduite des Luthériens faisait craindre que l'épicurisme ne prît le dessus et ne ruinât une seconde fois la pure doctrine; qu'on ne pouvait méconnaître que rien n'était ni ne se faisait plus comme du temps de ces excellents ancêtres, qui, s'ils revenaient au monde, ne reconnaîtraient certainement plus ni l'Allemagne ni ses habitants, tellement ce pays avait dégénéré, tellement les mœurs s'y étaient corrompues, et tellement la probité, la foi et toutes les autres vertus y étaient devenues rares, oui tellement rares que les contemporains de Noé, les Sodomites et même les zélateurs de la Vénus impudique étaient tous des saints en comparaison des Allemands depuis la Réforme. Pour rassurer sa conscience qui lui signalait, malgré lui, les rapports frappants de filiation existants entre ces phénomènes et la nouvelle doctrine de la justification, il se fit à lui-même cette observation caractéristique : « Si les hommes deviennent aujourd'hui plus mauvais sous l'influence de la vérité, et abusent de cette dernière en prétendant qu'elle ne les oblige point au bien, nous n'y savons vraiment que faire, et sommes forcés de dire que quiconque se sent des dispositions à se scandaliser, se scanda-

[1] V. la préface que fit Pandocheus pour la *Praxis eccles. Aviani*, dans Dedekennus : *Thesaurus consil. et decisionum*. I, 865 ss.

lise donc s'il le veut [2] ! » — En 1583, Michel Eychler, pasteur à Wallenrode, commença pareillement à se plaindre « de ce que le diable faisait la guerre aux pasteurs et aux laïques, aux autorités et à leurs subordonnés, pour leur faire adopter cette fausse conséquence, qu'il suffît de faire parade de l'Evangile et importe peu de quelle manière on vit du reste, ce qui était cause que presque personne ne se conduisait plus conformément à l'esprit de l'Evangile; que la foi, la charité, l'honneur et la vertu devenaient de plus en plus rares, et que toutes les espèces de vices prenaient au contraire le dessus dans toutes les classes. » « Et tout cela, continue Eychler, n'empêche pas qu'on ne se dise chrétien et évangélique, et que grands et petits ne prétendent faire preuve de zèle en se montrant hostiles au papisme : les grands seigneurs, en conservant dans leurs domaines des prédicateurs qui le combattent; les prédicateurs, en se montrant réellement ardents à le poursuivre; le peuple, en ne cessant de déblatérer contre le pape et la tourbe de ses auxiliaires : ce qui sans doute serait fort louable, si ces messieurs, en agissant de la sorte, voulaient bien consentir qu'on les reprît quand ils font mal et qu'on leur signalât les abus qu'il conviendrait de détruire [2]. » — Cette manière scandaleuse d'être et d'agir,

[1] Westphal Willkomm. Ursell. 1568, f. 28, 47. — Hoffartsteufel, du même, dans le *Theatr. diabol.* f. 424, 390.

[2] Georges Nigrinus, qui, dans ses diverses pérégrinations, avait parcouru la majeure partie de l'Allemagne protestante, et qui termina sa carrière en 1573, à Alsfeld, en qualité de surintendant Hessois, Nigrinus ne laissa pas, malgré cela, de juger nécessaire la publication d'une nouvelle description de l'antichristianisme papiste : car, « dans les premiers temps de l'Évangile, alors que Luther prêchait contre les indulgences, tous accouraient se ranger sous son étendard, et le monde entier voulait à toute force être évangélique ; mais plus tard, quand ce premier feu se fut calmé, il se fit graduellement une telle réaction, qu'aujourd'hui la plupart sont tout glacés et qu'on ne saurait plus trouver nulle part une étincelle de zèle et d'amour pour la vraie religion. Ils tiennent autant pour un parti que pour l'autre, et ne se moquent pas moins de Luther que du pape. » — Nigrinus aussi pensait que la prédication de l'Evangile servait plutôt à porter témoignage contre les Luthériens qu'à les consoler et à les rendre meilleurs. « Le cœur se brise, dit-il, quand on voit comme cette ineffable grâce, dont les trésors nous sont ouverts dans la Parole divine, est méprisée, injuriée et persécutée par ce monde ingrat, qui ne déteste rien plus que la sainte Parole, qui ne montre à l'égard de personne des sentiments plus hostiles qu'à celui de ses ministres, et qui ne répugne à nul travail autant qu'à l'étude et à la prédication des saints mystères. » Il regarde les enfants comme les meilleurs chrétiens de la

tellement scandaleuse, dit-il, que, si l'on n'était à la veille du dernier jour, Dieu ne saurait la tolérer davantage, Eychler l'impute principalement aux pasteurs. « C'est parce que la plupart des prédicateurs, tant de la campagne que de la ville et de la cour, sont aujourd'hui comme morts et n'osent plus ouvrir la bouche, que, dans beaucoup d'endroits, l'on voit se perdre la substance de l'Evangile, et à sa place régner un mot, un évangile charnel, sous l'influence duquel toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes envahissent le monde comme un autre déluge. Et ce qui est surtout déplorable, c'est que l'Allemagne est déjà tellement frappée d'aveuglement, que non-seulement le pauvre peuple, mais les pasteurs et les prédicateurs eux-mêmes ne savent plus ou ne veulent plus savoir ce qu'il faut faire pour se réconcilier avec le Ciel. » — « La plupart des prédicateurs évangéliques, continue-t-il, sont ambitieux et cupides; et comme la foule ne trouve dans aucun de ceux qui devraient lui servir de modèle, dans ses pasteurs non plus que dans ses chefs temporels, un exemple de vraie piété, elle se livre sans scrupule à tous les écarts de l'irréligion. » Et plus loin : « C'est parce que la plupart des pasteurs sont infidèles, que les princes et les magistrats gouvernent avec tyrannie et se montrent plus disposés à persécuter qu'à aider et soutenir l'Église et ses fidèles serviteurs, ainsi qu'il serait de leur devoir de le faire. C'est aussi pour la même raison que le petit peuple montre une irréligion et une perversité telles, qu'il n'est presque plus d'espoir de le voir revenir à des sentiments meilleurs. » — « N'est-il pas honteux, et n'est-ce pas se rendre coupable devant Dieu, que de faire ainsi parade de l'Evangile, bien que l'on tienne une conduite si peu conforme à ses

commune, les vieux étant ordinairement chargés de cette espèce de vices qui sont incompatibles avec la foi. Car le plus grand nombre, ajoute-t-il, est chez nous demeuré grossier et endurci dans le mal et se compose d'hommes aheurtés à leur propre sens, d'épicuriens et de contempteurs de toute religion. Ils ne se montrent point hostiles à la doctrine, ne mettent aucun obstacle à ce qu'on la prêche et la chante, et ne la persécutent point comme les autres; mais ils ne s'amendent point et ne souffrent non plus la réprimande. Ils veulent qu'on les laisse agir selon leurs caprices, cela et rien que cela; et le nombre de ceux qui font ainsi n'est pas médiocre, dans les basses aussi bien que dans les hautes classes. » — Nigrinus, Ausleg. d. Offenbarung Johannis. Ursell. 1573. p. 52, 54, 156, 272, 431, 458.

maximes[1] ? » — Il faut dire, à présent, que la position des prédicateurs était, dans la nouvelle église, bien différente de ce qu'elle avait autrefois été dans l'Eglise catholique, et qu'ils ne manquaient pas de motifs pour s'abstenir de la réprimande. C'est ce qu'on peut voir, par exemple, dans le passage suivant d'un écrit publié, en 1595, par Grégoire Striegenitz, surintendant de Meissen.

« Nous en sommes, hélas ! arrivés là, que quand un prédicateur se hasarde à poursuivre le vice, principalement les vices grossiers et vulgaires, tels que la gourmandise, l'ivrognerie, l'avarice, l'adultère, la paillardise, l'orgueil, l'usure, etc., ceux-là mêmes qui se prétendent bons chrétiens le voient de mauvais œil, en témoignent leur déplaisir, et se moquent de la réprimande et du pasteur, s'ils ne deviennent point ses mortels ennemis et ne l'accusent point de les avoir lésés dans leur honneur. Que tel prédicateur aujourd'hui s'avisât d'ouvrir la bouche, grande à moitié seulement comme celle que Jonas autrefois ouvrit à Ninive, il n'y a tribunal si redoutable devant lequel on ne le forçât à comparaître. — Non, il n'est pas de bourgade, pas de sale ville, si chétive, si petite qu'on la conçoive, où bourgeois, paysans, percepteur, hobereau, juge, maire, conseiller municipal, marguillier, curateur d'église, hommes, femmes, valets et marmaille, ne se plaignent de leur pasteur pour peu qu'il s'acquitte fidèlement de ses devoirs, l'accusant d'être trop rigoureux, trop sévère, et ne prétendant à rien moins qu'à lui interdire en chaire tout ce qui est de nature à leur froisser les oreilles. Arrive-t il, par hasard, qu'on leur ait une fois fait entendre un sermon contre le vice et sur la nécessité de faire pénitence, chacun se dit : « C'est de moi que sans doute ce cafard a voulu parler ; c'est bien ! je m'en souviendrai et trouverai bien l'occasion de l'en faire repentir. » Ou bien l'on réclame contre « ces reproches et ces injures descendus du haut de la chaire ; » et l'on ne craint même point d'aller s'en expliquer avec le pasteur, dans les termes les plus vifs, jusque dans son presbytère ; et ces malheureux prédicateurs se voient souvent ainsi dans la nécessité de rendre compte de leurs paroles et de se disculper vis-à-vis d'une vieille sibylle, d'une blanchisseuse, d'un paysan sale et morveux ou d'un bourgeois obscur ! *Autrefois il n'était paysan, bourgeois, gentilhomme, comte ni prince qui osât souffler seule-*

[1] Eychler, Weckgloecklein, Ursell 1583, D. 4 ; A. 3 ; D. 6. — Bericht. wie die Pfarrherren die armen kranken Leute ohne alle Gefahr besuchen u. trôesten koennen. Ursell 1586. D. 2 ss. ; L. 3, du même. — Erklärung d. 73. Psalms. Ursell 1583. B ; H. 6, également du même.

ment en présence du dernier frère lai; aujourd'hui la plupart des bourgeois et des paysans sont de si puissants chrétiens, qu'ils peuvent sans danger insulter, diffamer, calomnier, destituer, souvent même expulser et tuer leurs plus respectables et leurs plus zélés pasteurs[1]. »

Striegenitz également reconnaît que jamais il ne se vit gens plus pervers que sous le règne de l'Evangile, et que c'était précisément cette perversité des Luthériens qui empêchait un si grand nombre de Catholiques de s'attacher à la nouvelle église[2]. Mais c'était surtout dans les rapports des sexes que les progrès de la démoralisation lui paraissaient frappants. « Autrefois, chez les Allemands, on eût, dit-il, regardé comme un grand déshonneur d'avoir dans sa ville ou son village une prostituée ou un homme de mauvaise vie. On traitait alors cette espèce de gens avec une grande sévérité et l'on ne négligeait rien pour en délivrer l'Allemagne. Aujourd'hui, au contraire, le libertinage devient si commun qu'on ne le regarde même plus comme un péché; et tel sagouin s'est vautré dans tout ce que l'on connaît de turpitudes en ce genre, qui s'imagine encore tout de bon avoir droit à la louange. » — Il se con-

[1] Striegenitz Ausleg. d. Propheten Jonas. Leipzig. 1595. f. 363.

[2] « Il est beaucoup de papistes qui refusent d'embrasser notre religion par cela seul qu'il se trouve parmi nous un si grand nombre de mauvais sujets dont les mœurs honteuses scandalisent le monde. Exhortez-les à renoncer aux abominations papistes, à se faire Evangéliques, ou, comme ils ont coutume de dire, luthériens, ils se prennent aussitôt à blasphémer contre cette excellente doctrine. « Quoi, s'écrient-ils, vous voulez que je devienne aussi un de ces vauriens luthériens, chez lesquels on ne trouve ni discipline, ni honneur, ni foi, ni charité, ni probité? Où se voit-il de plus mauvais drôles que parmi les Luthériens? C'est là qu'on trouve toutes les espèces de superstitions et de maléfices; c'est là qu'on blasphème Dieu de telle sorte, qu'il ne serait pas étonnant que la terre s'ouvrît et engloutît tous les blasphémateurs; c'est là qu'on méprise la prédication et le sacrement; c'est là que règnent le désordre et l'indiscipline, et qu'on passe sa vie dans la colère, l'envie, la haine, la désobéissance, le libertinage, la paillardise, l'adultère, le brigandage, le vol, l'usure, l'improbité, le mensonge et l'intempérance. Ces péchés sont fort communs parmi eux; il en serait tout autrement, si leur religion était la véritable, comme ils le prétendent. Les fruits sont mauvais, comment la religion serait-elle bonne? » — Et voilà comment, par dégoût pour la vie licencieuse des Evangéliques, ils se détournent de l'Evangile. » (A. a O. f. 199.) — C'est également la nouvelle doctrine qui avait appris à ses partisans à tenir le langage suivant, au milieu de leur inconduite : « Oh! je saurai déjà faire en sorte que Dieu me pardonne! Un seul Pater arrangera mon affaire de sorte que tous mes péchés me soient remis, qu'aucun ne me puisse porter préjudice, et que je n'aie à redouter aucune peine. » A. a. O. f. 225.

vainquit finalement, lui aussi, que le jugement dernier était proche, et qu'on en était arrivé à ce siècle dont il est dit dans l'Apocalypse : *Et le monde s'est fort avancé vers sa ruine* [1].

[1] A. a. O. f. 424, 214. — Iter Emahunticum. Lpzg. 1599. du même. — Ambroise Taurer, prédicateur à Wettin en Misnie, avait, dès 1591, fait entendre des doléances analogues : « Quand, dans ces temps voisins de la fin du monde, dans ces temps les plus mauvais qu'il y eut jamais, un chrétien pieux et zélé porte ses regards sur ce qui l'entoure, tout ce qu'il aperçoit, en haut, en bas, dans les hautes classes, comme dans les conditions inférieures, n'est de nature qu'à lui glacer, qu'à lui briser le cœur. A en juger par ce que nous apprenons ou par ce que nous voyons nous-mêmes, il ne se fait plus guère de bien dans le monde ; il n'y est plus que peu d'exemples de foi véritable, de la foi qui sanctifie, non plus que de charité et de vrai zèle pour la Parole divine. Les hypocrites et les impies abusent à ce point de l'Evangile, que les élus mêmes, s'il était possible, finiraient par se laisser séduire, et que si Dieu ne se hâtait de mettre un terme à ces malheureux jours, il serait presque impossible qu'un seul individu parvînt à se sauver de la damnation générale. » (V. *Fortgesetzte Sammlung von alten und neuen theologischen Sachen.* 1740, p. 403.) — Un autre ministre du même pays, le pasteur de Gottleube, Etienne Hering, assurait encore, en 1609, « qu'il n'était que trop vrai qu'on ne tenait plus aucun compte des prescriptions de la Parole divine, et que ces dispositions des Évangéliques étaient un sujet d'étonnement et de profond chagrin pour les fidèles pasteurs. » Il ajoute que, « pour les mœurs, les Luthériens ne le cédaient en rien aux Sodomites, et l'emportaient même sur eux sous de certains rapports. « Tels sont les fruits, s'écrie-t-il, que porte parmi nous l'Evangile, au grand scandale de nos adversaires et des ennemis de notre religion ! » — « Je dis, en finissant, que dans nos pays presque tout le monde a pris en dégoût la Parole de Dieu, comme firent autrefois les Israélites par rapport à la manne. Car il en est qui trouvent notre prédication trop ardente, et d'autres qui la trouvent trop longue, de sorte que quand le prédicateur ne cesse pas de parler au premier coup de marteau de l'horloge, il est réduit à s'excuser auprès de son auditoire, etc. Or je dis que la seule cause de tout cela, c'est que nous nous sommes dégoûtés de la Parole divine. — La maudite chair se dit en elle-même : « C'est donc là tout ce que ce cafard avait à nous prêcher ! J'en aurais trouvé tout autant dans mon livre sans me déranger de chez moi, et pourrais le débiter en chaire aussi bien que lui. » De là le peu d'estime et le dédain même qu'on montre pour la sainte Parole, de là le peu de personnes qui consentent encore à l'entendre et à y conformer leur conduite. Mais malheur à ces prétendus sages, dont l'engeance n'est malheureusement aujourd'hui que trop nombreuse ! *Hinc illæ lacrymæ.* De là aussi le grand nombre de mauvais drôles et de personnes impies qu'on trouve partout parmi nous, et cette perversité générale qui ne cesse de faire des progrès. — Par tout ce qui a été dit jusqu'à présent, il est facile de juger combien peu, dans nos contrées, la foule a conservé d'estime et de goût pour la divine Parole et ses ministres, dont on voudrait bien ne faire que des courtisans et des garçons de ferme. De là vient que maîtres ni valets ne veulent plus souffrir que Dieu les reprenne, qu'on se montre si ingrats envers les pasteurs et envers Dieu lui-même, et que, bien loin de pourvoir à tous les besoins légitimes des ministres, de leurs femmes et de leurs enfants, on regrette même le peu de pain qu'on leur donne. » (Hering, Gutherzige Warnungsschrift vor zukünftigem Unglück unseres lieben Vaterlandes deutscher Nation. E. 4. F. 2 ; H. 4, G. 2 ; H.) — Le surintendant de Gotha, Michel Julius, avait

— Paul Jenisch, surintendant à Eilenbourg, déclare à son tour « que vers quelque point de l'histoire de l'humanité qu'on reportât ses regards, on pouvait être sûr de n'y rien trouver de comparable à la perversité qui régnait de son temps, où l'on voyait afficher toutes les espèces de vices et de turpitudes, s'effacer jusqu'à la dernière trace de religion et de piété, et s'établir partout une sécurité charnelle. » Nicolas Blume, pasteur à Dahna en Misnie, termine, lui, ses doléances sur la disparition de tout zèle religieux et sur les progrès de jour en jour plus marqués de la sécurité charnelle, par ces paroles : « Il n'est même plus d'espoir d'une amélioration ; car notre malice est si grande que les châtiments du ciel, loin de nous porter à la repentance, ont plutôt pour effet de nous corrompre et de nous endurcir davantage. » Blume attribuait cette effroyable dépravation à l'autorité temporelle, « qui négligeait ses devoirs, laissait le champ libre à tous les vices, haïssait, insultait, persécutait, spoliait, expulsait les pasteurs fidèles, et s'emparait en outre des biens de l'Eglise pour les dissiper ou les employer à des usages profanes [1].

Ceux qui jusqu'alors avaient été les maîtres de la doctrine dans la Saxe électorale, à savoir, les six professeurs

également, en 1605, dépeint en ces termes la position des pasteurs qui montraient encore du zèle : « O comme on déteste ceux qui nous instruisent et nous reprennent selon qu'il leur est ordonné par l'Evangile! O comme on les persécute, comme on met leur âme à la torture, et quelles larmes amères on leur fait répandre! Ah! combien, grands et petits, ne nous montrons-nous pas dégoûtés de cette excellente parole! On prêche, dit-on, trop souvent et de trop bonne heure; bref, la souris a mangé son soûl et la farine est amère. » Le phénomène avait sans doute d'étroits rapports de connexion avec l'anarchie dogmatique qui, suivant le même théologien, régnait dans la nouvelle église. « Ah! quelles éternelles discussions, s'écrie-t-il encore, le diable excite parmi nos savants sur la religion et les articles de notre foi! Il voudrait mettre la désunion dans tous les cœurs, et a déjà si bien fait qu'il est presque chez nous *quot doctores, tot sententiæ*. Chacun n'est occupé qu'à se mettre en relief et à faire parler de lui : de là toutes ces erreurs et toutes ces hérésies, dont les formes sont si variées, que les élus mêmes sont exposés à se laisser séduire (Matt. 24). Il est ici des étudiants qui s'attachent les uns à une doctrine, les autres à une autre; que dis-je? les gens du peuple mêmes font ainsi. Mais qu'on les interroge sur la matière, et ils ne savent que répondre. » Julius : *Threni divini*. Erfurt. 1605. C. 4. — *Pfingstpredigten*, Erfurt. 1603. G. du même.

[1] Pauli Jenisii histor. Annæberg. Dresdæ 1605. p. 63 ss. — V., dans le *Lyseri officio pietatis*. p. 315 ss., la lettre datée 1605 de Blume à Polycarpe Leyser.

mélanchthoniens de Wittemberg, ayant en 1574 été arrêtés et chassés du pays, Paul Krell, déjà professeur à Wittemberg du vivant de Mélanchthon, atteignit enfin le but de ses efforts et devint chef de la célèbre haute école qui avait servi de berceau à la religion nouvelle. Le Mélanchthonien Nurembergeois Heling, naguère encore intime ami de Krell, nous représente ce professeur, et cela dans une lettre à l'adresse de cet ancien ami lui-même, comme une girouette théologique qui avait changé de Confession toutes les fois qu'il y avait trouvé de l'avantage. « D'abord, lui reproche Heling, vous avez été Flacianien et avez comme tel, à Cisleben, défendu l'opinion du recteur; plus tard, afin d'obtenir une chaire à Wittemberg, vous vous êtes reconnu Majoriste; enfin vous venez, en vous séparant de ce parti, d'atteindre au dernier terme de votre ambition, vous êtes devenu réformateur général. » — « Plût à Dieu, continue Heling, que, quand il y a sept ans on vous disait mort, vous l'eussiez été en effet! Au moins notre église serait-elle délivrée de la peste dangereuse qui aujourd'hui la désole. » Voilà dans quel style s'écrivaient alors ces deux anciens amis. — Les tracasseries que lui suscitèrent les Mélanchthoniens mirent bientôt sur le grabat [1] Gaspard Eberhard, qu'on avait nommé surintendant après la destitution de Widebram, et Krell obtint de la sorte, en la personne du successeur d'Eberhard, un collègue également docte et considéré. Tous deux s'employèrent activement à faire accepter la Formule de Concorde; malheureusement Krell mourut avant que l'œuvre n'eût reçu son parachèvement, et après avoir été soupçonné d'une nouvelle défection dans le sens mélanchthonien [2]. Les dissensions intestines qui troublaient son

[1] « Comme la bande calviniste exerçait alors encore sa fureur dans cette ville, l'excellent homme (Eberhard) n'y résista pas longtemps : la canaille calviniste le tourmenta, le martyrisa tellement, qu'en moins d'un an et demi ils parvinrent à éteindre entièrement en lui le flambeau de la vie; car son zèle contre les Sacramentaires ayant plusieurs fois été mal interprété par des personnes déraisonnables, par des jeunes gens légers et des mauvais sujets, on essaya de tous les moyens pour l'effrayer ou le lasser, en poussant devant sa demeure des cris sauvages, en lui faisant des grimaces quand il passait dans les rues, et en heurtant la porte et les volets de sa demeure pendant la nuit. » — Frimélius : *Witeberga a Calvinismo graviter divexata et divinitus liberata.* Wittemberg, 1646, p. 27.

[2] V. dans la *Ausserlesene* theologische Bibliotek. 1, 701, 704, 723, 733, la lettre de Heling à Krell.

église avaient tant répandu d'amertume sur son existence, qu'il ne cessait de soupirer après sa dernière heure [1]. Krell s'était déjà plaint, en 1560, de la suffisance des hommes de son époque, ainsi que de la barbarie et de l'effroyable anarchie qui avaient envahi l'église évangélique. Il avait en même temps conseillé de n'entreprendre l'étude des Ecritures saintes qu'après s'y être préparé par la lecture des écrits de Mélanchthon, « ayant, dit-il, expérimenté par lui-même que, sans ce travail préparatoire, l'étude de la Bible ne saurait être utile, et les malheurs de l'Eglise montrant d'ailleurs suffisamment que tout cet appareil d'érudition biblique dont se chargeaient, sous de faux semblants de piété, des hommes pervers, curieux et brouillons, ne leur servait que de moyen pour satisfaire leurs passions désordonnées et leurs inclinations brutales. » Il avait ajouté « que toutes ces effroyables luttes religieuses ne devaient précisément être attribuées qu'à ces vils intrigants qui, sous le masque de la piété, mettaient leur langue au service des grands, et torturaient la religion au gré de leurs patrons [2]; que le dégoût pour la lecture de la Bible ne provenait que de ce qu'on attachait l'esprit de la jeunesse à la lettre morte, et de ce qu'on se bornait, tout au plus, à lui faire répéter servilement le peu qu'on lui avait dicté sur les saintes Écritures; que la plupart des étudiants renonçaient aux études théologiques après les avoir entreprises, ce qui était un grand sujet d'affliction pour les personnes bien pensantes, et leur faisait craindre avec raison que la barbarie ne finît par envahir l'église luthérienne; qu'enfin l'on souffrait déjà, dans

[1] C'est ce que raconte Bismark au rapport de Dresser (*vita et res gestæ præcip. Theolog. Hh.* 2.) — Un Mélanchthonien, D. H. (Dr Henri Moller), écrit par contre à Grynæus : « Comme Paul Krell, le principal patron du Dr Schmiedel, lequel fut également un des protecteurs du *Corpus doctrinæ novum*, en était venu là, par haine et envie contre le Dr Peucer, de prêter l'appui de ses conseils et de ses actes aux ennemis de la vérité, et de ne s'occuper, nuit et jour, que des moyens de tourmenter les personnes pieuses, il fut assailli par un chien et puni de sa méchanceté, de ses blasphèmes et de ses mensonges. Car ce chien le saisit à la gorge, le priva de la parole et l'imprégna tellement de son venin, qu'il en perdit la raison, et trépassa en poussant d'affreux hurlements comme s'il avait été atteint de la rage. » Il est bien entendu que ce chien n'était autre que le démon même. — L. c. Hh. 2.

[2] Orationes aliquot recitatæ in Academia Witebergensi. Witebergæ 1560. H. 2, 3.

les communes, du manque de docteurs et de pasteurs habiles, et que ce n'était plus qu'à grand'peine et après de longues recherches qu'on pouvait encore, çà et là, trouver quelques hommes capables [1]. »

Krell fut remplacé, en 1580, par Jean Mathieu, de Smalcalde. Ce théologien avait, sous l'électorat d'Otton Henri, été chapelain luthérien à la cour d'Amberg; mais ayant plus tard, en la même qualité, été attaché à la cour de l'électeur calviniste Frédéric, il avait embrassé la croyance de son maître, et, d'après les ordres de ce prince, travaillé à la faire également embrasser par ceux d'Amberg. Le peu de succès de cette dernière entreprise [2] fournit à ses ennemis, près de la cour électorale, une occasion de le perdre dont ils s'empressèrent de profiter. Ils l'accusèrent d'avoir été d'intelligence avec l'Arien Adam Reuser, qui se trouvait alors dans les prisons d'Amberg, et d'avoir adopté quelques-uns des principes des Anabaptistes et des Antitrinitaires [3], ce qui le fit destituer. Privé de son emploi, il se retira dans sa ville natale, où il ne tarda pas non plus d'être accusé d'Arianisme, si bien que le magistrat ordonna la vente de son patrimoine et le chassa lui-même de la ville. Ses démarches auprès de l'électeur palatin à l'effet d'être réintégré dans ses anciennes fonctions n'ayant abouti qu'à le faire bannir du Palatinat, il se rendit en Suisse et plus tard à Tubingue, où en 1575 il se jeta de nouveau dans les bras des Luthériens. Les efforts de l'électeur pour le desservir auprès de l'empereur comme entaché d'hérésie arienne, ne l'empêchèrent pas de

[1] Scripta Witeberg. v, 630; vi, 90.

[2] Mathieu lui-même rapporte à ce sujet : « D'entre ceux de la bourgeoisie il ne vint personne à mes prédications, ni à notre communion, si ce n'est trois ou quatre individus qui pouvaient suivre nos exercices sans négliger leur travail! » — *Schnizer de Joanne Mattheo Smalcaldensi*, *Onoldi* 1781, p. 11.

[3] Les théologiens du Palatinat supérieur disent, dans leur *Gegenwarnung auf Dr Johannis Matthei verschlagene lasterliche Warnung*, c'est-à-dire, dans leur *contre-avertissement touchant l'avertissement artificieux et blasphématoire du Dr Jean Mathieu* (V. Bütinghausen : Ergœtzlichkeiten. p. 16) : « Nous avons encore sous la main le petit livre que Mathieu publia contre le baptême des enfants, dont du reste, à ce que nous voyons, il n'a dit que peu de chose à ceux de Wittemberg. Ils ajoutent qu'il avait dit en outre, « que la cause de Servet était bonne, mais avait été mal conduite, et qu'il avait publiquement professé que la différence intérieure entre les trois personnes, dans l'unité divine, pouvait être considérée comme nulle.

rester, pendant cinq années entières, prédicateur à Krems dans la basse Autriche, jusqu'à ce qu'à la recommandation de Leysser il fut appelé comme professeur à Wittemberg. Une fois dans cette ville, Mathieu combattit à outrance ses anciens coreligionnaires calvinistes, soutenant que le Calvinisme conduisait droit à l'Arianisme [1]. Pendant ce temps avait eu lieu l'avénement comme électeur du jeune Christian I, qui assura la suprématie au parti Mélanchthonien; et Mathieu, à qui, par le moyen de lettres supposées, on avait réussi d'arracher quelques phrases improbatrices de ce nouvel état de choses, fut en 1588 de nouveau frappé de destitution, ce qui affecta tellement ce vieillard qu'il en mourut peu après [2]. » — Il s'était déjà, l'année d'avant, offert à la cour de Saxe une excellente occasion de débarrasser Wittemberg de la présence de Leysser, quand celui-ci la consulta pour savoir s'il ferait bien d'accepter la surintendance de Brunswick. Georges Mylius, que la perte d'une surintendance à Augsbourg par suite du débat sur le calendrier avait également amené à Wittemberg, fut de la même manière relégué à Iéna, après avoir, quelque temps auparavant, subi une réduction de 600 florins dans son traitement parce que, dans une investiture, il s'était attaché aux principes du *Corpus doctrinæ* de Mélanchthon, préférablement à ceux de la Formule de Concorde. Ce fut un des chefs du parti mélanchthonien, Urbain Pierius, qui devint son successeur [3].

Dans un discours que Mathieu fit en public, peu de temps après son installation à Wittemberg, il avait observé que « si la jeunesse continuait à dédaigner ainsi les études théologiques, l'on ne tarderait pas à voir leur entière décadence et à être replongé dans des ténèbres plus épaisses encore

[1] « Ayez en horreur les doctrines blasphématoires des Ariens, qu'ont embrassées quelques Sacramentaires, et vous aurez un préservatif assuré contre le venin des Calvinistes. » Joh. Mattheus : *Warnung vor dem Gift der calvinischen Sakramentschwærmerei.* Wittenberg 1582, B. 2 ; K. 6.

[2] Schnizer. p. 11 — 30. — V. aussi Presbyterolog. Austriaca. p. 113 ss. de Raupach. — Dans le livre *Decanorum facult. theolog. Witeb. ed. Fœrstemann.* p. 64, on dit à son sujet : « Ob causas nobis ignotas ab officio remotus est. Fuit illi hæc res, senecta jam satis matura, quamvis vegeta, gravissimi mœroris causa. »

[3] Frimelius. p. 35. — Mylii synopsis comœdiæ Misnicæ. — Iena 1593. CC. 2.

que celles qui avaient été dissipées par la remise en lumière de l'Evangile ; que chacun pouvait apercevoir par lui-même le degré de corruption et d'impiété auquel on en était arrivé dans la société luthérienne malgré les vives clartés que répandait la divine Parole, et juger par là de ce que l'on deviendrait si le flambeau de l'Evangile devait encore une fois s'éteindre. » Mathieu, comme tant d'autres, se plaint du dégoût qu'on montrait partout pour la sainte Parole, en même temps qu'il signale les principales causes de l'éloignement qui se remarquait en général chez la jeunesse pour les études théologiques ; « éloignement tel, dit-il, qu'un grand nombre de sujets les abandonnaient après les avoir commencées. » Selon lui, cette déconsidération de la théologie tenait principalement à l'anarchie qui régnait dans le dogme de l'église nouvelle. « Et, en effet, observe-t-il plus loin, le monde entier est témoin des déchirements de notre malheureuse église et des luttes acharnées auxquelles se livrent ses docteurs sur les principaux articles de la foi chrétienne. Chacun se plaint d'en être arrivé là, de ne plus savoir à quel parti s'attacher pour échapper au reproche d'hérésie et ne point exposer le salut de son âme ; et naturellement on en conclut que le plus sûr, c'est de s'abstenir de ces études si fécondes en querelles et d'embrasser une carrière plus tranquille et surtout moins périlleuse. » Il ajoute enfin que c'était par de telles considérations qu'un grand nombre de jeunes gens se détournaient des études sacrées, sans que néanmoins l'on se relâchât en rien du penchant à crier, à chamailler, à perdre son temps à des discussions théologiques ; mais que cette dernière manie tenait plutôt à la présomption qu'à un véritable intérêt pour les choses religieuses [1]. — Les aveux des plus célèbres théologiens sur la disposition d'esprit où les avait mis le triste état de leur église n'étaient assurément pas de nature à inspirer à la jeunesse studieuse le désir de suivre la même carrière. Polycarpe Leysser se plaint par exemple, l'année d'après son départ de Wittemberg pour Schlüsselbourg, d'être poursuivi par une sorte de fatalité, et d'en être presque réduit à s'écrier comme Jérémie : « Malheur

[1] Joh. Matthæi oratio de studio theolog. non deserendo. — Witebergæ 1580. C. 2 ; D. 4 ; C. 6.

à moi, ma mère! Pourquoi m'as-tu mis au monde, moi que suivent les discussions et les querelles dans quelqu'endroit que je porte mes pas sur la terre? » Il ajoute qu'il aimait la paix de toute son âme, qu'il la poursuivait de tous ses efforts, qu'il avait pour elle, non sans dommage pour sa réputation, passé condamnation sur bien des choses, et que c'était même uniquement par amour du repos qu'il avait quitté Wittemberg pour le Brunswick, ignorant, dit-il, qu'en cherchant à se mettre à couvert de la pluie, il se plaçait sous une gouttière [1]. « L'expérience, observe-t-il encore en 1660, dans des exhortations adressées aux prédicateurs de la Saxe, l'expérience nous prouve, il est vrai, que notre clergé ne tend lui-même par sa conduite qu'à multiplier ces querelles. » Il ajoute qu'on n'avait qu'à voir comme les moindres démêlés des pasteurs et des diacres étaient bientôt envenimés par la jalousie et l'envie, et finissaient le plus souvent par produire des flammes dévorantes. Leysser avoue d'ailleurs aussi que « la corruption des mœurs était alors partout si grande que, non-seulement les âmes pieuses en étaient contristées, mais que la nature elle-même semblait en gémir. » Il donne pour cause à cette démoralisation, « l'illusion qui portait beaucoup de membres de la nouvelle église à se croire de parfaits chrétiens, bien qu'ils vécussent dans les plus honteux désordres, pourvu qu'ils ne tarissent point sur les avantages de la foi et fussent en état de citer quelques passages des Écritures sur l'ineffable miséricorde de Dieu, qui veut bien faire grâce au pécheur sans qu'il ait rien fait pour s'en rendre digne. » Leysser dit enfin, plus loin, que ce qui frappait le plus, dans la vie licencieuse des étudiants, c'était la décadence de jour en jour plus complète du bon ordre et de la morale [2].

Georges Mylius non plus ne manque, dans plusieurs endroits de ses écrits, de s'exprimer d'une manière désavantageuse sur la conduite des Luthériens « à l'égard de l'Évangile. » Dans ses sermons contre le pape, où l'on peut voir de quelle manière on excitait encore à la fin du XVIe siècle la

[1] Schlüsselburgii studium posthumum. p. 304.

[2] Fortges. Sammlung v. alten und neuen theol. — Sachen. 1750. p. 676—679.

haine du peuple contre tout ce qui était catholique, Mylius rend toutefois justice à la supériorité du sentiment religieux chez les anciens chrétiens, en ce qu'il observe que ces *chers et excellents ancêtres* eussent donné, non pas un monde, mais plusieurs mondes, s'ils avaient eu le bonheur de vivre assez longtemps, pour qu'ils fussent encore éclairés par la prédication évangélique; tandis que les Luthériens, qui jouissaient actuellement de cet ineffable avantage, et qui de plus en jouissaient d'une manière toute gratuite, ne savaient point le reconnaître et ne le payaient que par le dédain. « Et ce n'est, continue-t-il, que trop vrai ce que dit Luther : si nos excellents ancêtres n'avaient pas eu la prévoyance de doter les églises de manière à assurer l'entretien du culte et celui de ses ministres, enfin si cette misérable papauté ne nous avait pas laissé quelque chose, nous pourrions vingt fois périr de faim sans que nos auditeurs s'en missent le moins du monde en peine. Il en est même parmi nous dont le cœur se révolte à la seule pensée d'un traitement quelconque accordé à des calottins, alors même que de leur personne ils n'y contribueraient pas pour une obole [1]. » — Mylius se livre ailleurs également à des doléances sur l'avilissement où était tombé chez les Luthériens l'état de prédicateur. « Qu'un de nos pasteurs, dit-il, s'avise d'adresser au prince la moindre observation sur son intempérance ou sur l'inopportunité du moment choisi par lui pour aller à la chasse, pour jouer ou pour se livrer aux plaisirs de la table, malheur à lui, malheur au pauvre pasteur! sa destitution ne se fera pas attendre, et déjà le cachot ouvre ses portes pour le recevoir. Mais quoi! qu'il se hasarde seulement à dire au bourgmestre, si c'est dans une ville, ou à un simple maire, si c'est au village, ce qu'il trouve de répréhensible dans leur conduite religieuse, il ne tardera pas à apprendre à ses dépens jusqu'à quel point l'on veut bien lui permettre de remplir son devoir. » Mylius avoue encore que « les Évangéliques vivaient dans l'insoumission et ne permettaient guère que la parole de vérité portât ses fruits : car peu d'entre eux souffraient les avertissements et moins encore la réprimande; dans la plu-

[1] Mylius : Papstpredigten. Frankfurt 1671. p. 100.

part des communes, on ne se conduisait guère autrement qu'aux temps qui précédèrent immédiatement le déluge; et la seule consolation qui restât aux âmes pieuses, c'était la pensée de la fin du monde, dont elles ne cessaient d'invoquer la venue prochaine [1]. »

Pendant ce temps, le surintendant d'Iéna ne laissait pas d'être attentif à ce qui se passait dans la Saxe électorale et particulièrement dans la ville de Wittemberg. Or, on y avait fait tous les efforts pour substituer le Mélanchthonisme à la place du Luthéranisme orthodoxe, et ce remplacement fut en effet opéré de la manière suivante : on y défendit l'impression de toute espèce d'écrit théologique non préalablement soumis à la censure de la cour électorale; on fit, pendant plusieurs mois, garder toutes les routes, toutes les avenues conduisant à Wittemberg, arrêter tous les messages, ouvrir toutes les lettres écrites par des théologiens; et, d'après ce que rapporte Mylius, il ne s'y prononçait plus un discours, et l'on n'y placardait plus une affiche qui ne contînt des louanges à l'adresse de Mélanchthon, et où ne se fît remarquer l'absence du nom de Luther. Le même Mylius assure avoir lui-même entendu dire à un de ceux de Wittemberg qu'il aimerait mieux être en enfer avec Mélanchthon qu'en paradis avec Luther [2]. Le nouveau surintendant, Urbain Pierius, avait souscrit à la Formule de Concorde, promis d'être fidèle à la confession d'Augsbourg, et assuré, sous la foi du serment, qu'il n'y avait dans ses opinions rien, absolument rien de Calviniste; et cependant les efforts qu'il fit, jusqu'à employer le bannissement, pour faire abolir l'exorcisme, semblerait dénoter le contraire. De tous les théologiens et prédicateurs de Wittemberg, il n'y avait que les diacres Gruner, Silbermann et Hutter qui appartinssent au Luthéranisme orthodoxe. Ils ne furent pas longtemps sans attaquer le Calvinisme de leur surintendant; et l'on vit, le dimanche de la Pentecôte, Hutter, au prêche du matin, expliquer l'évangile du jour suivant les principes luthériens; puis Pierius, dans la même église, mais au prêche solennel de midi, traiter le même évangile confor-

[1] Mylius : zehn Predigten vom Türken. — Iena 1595. f. 89, 116 ss.

[2] Mylii synopsis comœdiæ Mysnicæ. B. 3; C: C. 2.

mément à la manière de penser des Calvinistes, et enfin Silbermann, à l'office du soir, prêcher à son tour sur le même sujet la doctrine luthérienne. « Ces opinions contradictoires, soutenues le même jour, dans le même temple, par trois pasteurs appartenant tous trois à la confession protestante, causèrent un grand scandale et firent naître une forte division dans la population et parmi les docteurs. » La cour, pour mettre fin au vacarme, fit destituer les trois diacres et donna ordre de les bannir. Mais ici encore le peuple et les étudiants se mêlèrent de la querelle : « ceux d'entre les bourgeois et les étudiants qui étaient encore attachés à la doctrine luthérienne, se montrèrent fort mécontents du bannissement des diacres, si bien que dans la soirée de la fête de la Visitation il se fit un grand tumulte, une troupe de ces jeunes gens s'étant portée devant la demeure du docteur Pierius, et s'y étant livrée à toutes sortes d'actes répréhensibles, poussant des cris sauvages, jetant des pierres contre la porte et les volets, faisant entendre contre le maître des propos injurieux, et se montrant disposée à faire pis encore, si ceux d'entre les étudiants qui tenaient au parti calviniste s'étaient présentés pour protéger celui contre lequel s'exhalait ainsi sa colère. » Pour les étudiants calvinisants, leur animosité se porta principalement sur le successeur de Hutter, le prédicateur Guy Wolfrum : ils le troublèrent dans ses prêches ainsi qu'aux examens des candidats pasteurs, en frappant des pieds et des mains, et en se permettant même quelquefois de lui couper la parole[1]. Suivant ce qui nous est rapporté par Mylius, ces débats exercèrent, à Wittemberg et dans la Saxe en général, la plus fâcheuse influence sur la vie religieuse : « les temples étaient déserts; la plupart des personnes passaient des années entières sans assister une seule fois au prêche; dans beaucoup de communes on laissait les nouveau-nés un et même plusieurs mois sans leur faire administrer le baptême; les prédicateurs mélanchthonisants, qui avaient consenti à la suppression de l'exorcisme, furent presque partout considérés par leurs paroissiens à l'égal des Juifs et des Mahométans, et Mylius assure avoir un jour entendu de ses oreilles un indi-

[1] S. Frimelius. p. 38, 44, 57, 65. — Fortges. Sammlung. 1721, p. 383.

vidu donner à son chien le nom d'un de ces prédicateurs. Les écoles aussi cessèrent d'être fréquentées, à ce point qu'on avait souvent beaucoup de peine « à réunir assez de jeunes garçons pour chanter aux enterrements les chants funèbres en usage. La diminution du nombre des étudiants fréquentant les cours de l'Université n'était pas moins frappante. Enfin les gens, ou passaient leur vie dans le chagrin et vieillissaient avant le temps, ou bien, violant toutes les lois de la pudeur, se jetaient à corps perdu dans les bras de la sensualité épicurienne [1]. » — Pierius, que Mylius regarde comme un des principaux auteurs de tous ces maux, Pierius les déplore cependant lui-même, en en parlant, il est vrai, comme s'ils avaient une origine plus ancienne. « Nous vivons, dit-il, dans un siècle où la piété ne trouve plus d'asile nulle part; où la charité se refroidit et la religion s'éteint dans toutes les âmes; où règnent l'épicurisme et le mépris de la Parole divine; où les prédicateurs et leurs auditeurs se partagent en factions et vivent dans la discorde; où la discipline et la morale s'avancent chaque jour davantage vers une entière décadence; où le vice, dans toutes les classes, s'affiche impunément avec la dernière impudeur; où l'on voit, en un mot, toutes les anciennes vertus, tous les anciens usages détruits, ruinés de fond en comble, sans qu'aucun avertissement, aucune réprimande puisse encore se faire entendre [2]. »

La mort du jeune électeur eut pour résultat un brusque changement dans la situation du parti religieux de la Saxe, et Pierius fut un des premiers parmi le grand nombre de Mélanchthoniens que le prince administrateur de l'Électorat, le Luthérien orthodoxe Frédéric-Guillaume, fit arrêter comme coupable de haute trahison et jeter dans les fers. Les étudiants dévoués au Mélanchthonisme se levèrent en masse pour le délivrer; mais, privés de l'appui de la cour et réduits à leur propre force, ils ne furent point assez forts pour exécuter cette entreprise. « Car on avait alors une telle haine pour la doctrine calviniste, que ses partisans n'étaient pas vus avec moins d'horreur que les Juifs, dans les lieux mêmes

[1] Mylius l. c. D. 3.

[2] Urb. Pierii oratio περὶ τῆς ἀνθρωπογνώσεως christianæ. — Witeb. 1591. A. 3.

où dernièrement on les vénérait encore comme des dieux. Pierius surtout s'en entendit dire de dures par la garde bourgeoise de la forteresse où il était emprisonné[1]. » Ce ne fut que l'année suivante, c'est-à-dire en 1593, que, grâce à l'intercession du roi d'Angleterre, on le remit en liberté. Il fut plus tard employé à la calvinisation du Palatinat supérieur, et mourut, en 1616, surintendant à Brême.

L'Université de Wittemberg étant ainsi redevenue luthérienne orthodoxe, Mylius y fut rappelé comme surintendant et professeur. Il y fut, en 1607, rejoint par Frédéric Baldouin, lequel Baldouin publia aussi, un an encore avant sa mort, le résultat de ses observations sur l'état de l'église luthérienne. Il dit que « le démon, voyant qu'il ne lui avait pas réussi d'achever la ruine des études théologiques, avait tout mis en œuvre pour arriver à son but par des voies détournées ; qu'il avait tant fait, tant travaillé, qu'on en était arrivé là, dans ce malheureux siècle, ou que, sous le faux semblant d'un zèle particulier à combattre l'hétérodoxie, on négligeait tout à fait de prêcher la morale, ou que, sous le prétexte d'édifier ses auditeurs, on laissait entièrement s'éteindre le zèle pour la doctrine. Baldouin ajoute que la prédication se trouvait par là privée de son principe vital, en même temps que par les fausses doctrines et la vie licencieuse on ouvrait la porte à l'éternel ennemi des hommes[2]. — Une explication plus vraie de la corruption des mœurs protestantes fut, en 1610, donnée par un collègue de Baldouin, par le professeur Wolfgang Franz, dans une exhortation aux prédicateurs luthériens, auxquels il reproche de croire s'être suffisamment acquittés de leurs devoirs de pasteurs s'ils parvenaient à faire entrer dans l'esprit de leurs auditeurs, sans explication ni commentaire, la doctrine toute sèche de la foi justifiante ; de ne pas même songer à exiger de leurs chrétiens une foi féconde ; de faire

[1] Frimelius. p. 87, 95.

[2] Baldouin se plaint en outre de la triste position des pasteurs, qui, dit-il, dans ces temps déplorables, ne pouvaient même pas, en beaucoup d'endroits, se donner le nécessaire, parce que l'avarice d'une certaine classe de gens les avait réduits, ainsi que les professeurs, à moins des trois quarts de ce qu'on leur donnait naguère, et parce qu'on entendait leurs soupirs sans rien faire pour remédier à leur détresse et leur assurer du pain. *Frid.* Balduini comm. in ep. ad Philipp. Witeb. 1623. præf. b ; p. 286.

ainsi naître chez un grand nombre de personnes une foi purement labiale, qui les mettait en état, il est vrai, de pérorer sur le dogme avec une faconde bien supérieure à celle de saint Paul, bien qu'ils ne sussent ni l'Oraison dominicale, ni les autres éléments de la doctrine chrétienne, et qu'ils fussent, comme des Épicuriens, plongés dans la sécurité charnelle.

« On ne saurait leur faire perdre la persuasion où ils sont, et qui leur a été inspirée par les prédicateurs, qu'il leur suffit, après chaque année passée tout entière à commettre les plus grossiers péchés, de se confesser, d'approcher de la Table sainte, et de dire une fois en pensée, ou même seulement du bout des lèvres : *Je crois en Jésus-Christ*, — pour être aussitôt assurés du salut de leur âme. Une autre chose qu'ils ont apprise en assistant à ces prêches, c'est qu'un homme qui aurait commis un homicide, même avec préméditation et par esprit de vengeance, et qui au même moment aurait lui-même été frappé de mort, ne laisserait pas d'entrer droit en paradis, pourvu qu'avant de rendre l'âme il pût encore faire rapidement son acte de *foi labiale*. O vous tous qui êtes encore des prédicateurs pieux, zélés et fidèles, vous ne manquez pas sans doute de déplorer que chez nous les choses se passent de la sorte ! Mais que dirons-nous donc de la vie de péché qui résulte d'une semblable croyance ? Quand on parcourt les différentes conditions de la vie sociale, et qu'on observe l'état des mœurs dans chacune d'elles, quel spectacle, bon Dieu ! vient s'offrir à vos regards ! quelle impiété, quelle iniquité, quels vices, et quel nombre incalculable de péchés et de crimes, chez des gens qui cependant ne cessent de crier à plein gosier : La foi, la foi, toujours la foi[1] ! »

[1] Wolfg. Franzii disputationes in August. Conf. Artic. posterior. disput. X : de bonis operibus ; ap. Pfeifferi consilia theolog. p. 943 ss. — Quam ferme omnia, omnia, omnia plenissima reperientur impietatis, injustitiæ, etc. Sed quis omnia enumerando adsequi valeret plaustra criminum ? Interim isti tamen omnes plenis buccis labialem fidem, fidem, fidem jactitant.

XXI.

Théologiens de Ratisbonne et d'Augsbourg.

NICOLAS GALLUS (HAHN), ZACHARIE ENGELHAUPT, GASPARD HUBERIN, SEBASTIEN MEIER, WOLFGANG MUSKULUS, JACOB RULICH, GEORGES ECKARD, ET BAPTISTE HEBENSTREIT.

Grâce à son surintendant Gallus, la ville de Ratisbonne remplit, dès les premiers temps après la Réforme, un rôle important dans l'Allemagne protestante du sud. Gallus avait, en 1543, quitté le rectorat de Mansfeld pour s'associer aux travaux des réformateurs de cette ville impériale; et plus tard, quand cette ville eut accepté l'Intérim, avait donné sa démission avec plusieurs autres pasteurs; était devenu prédicateur du château à Wittemberg, puis surintendant à Magdebourg; et finalement était revenu occuper la même position à Ratisbonne. Dans le débat des théologiens luthériens rigoureux contre les Wittembergeois chancelants et leur parti, Gallus se prononça pour Flacius, et fut ainsi cause que Ratisbonne devint plus tard le second asile des partisans expulsés et persécutés de ce réformateur, dont il resta jusqu'à la fin le fidèle défenseur contre tous ceux « qui ne cessaient de crier : *Præceptores, præceptores!* et ne faisaient pas plus mention de Luther, de ce dernier Elie, que s'ils avaient été des papistes.[1] » Ce fut en lui, ce fut en Gallus aussi que les Luthériens orthodoxes, dispersés dans toutes les parties de l'Allemagne protestante, mirent leur confiance et leur espérance. On en peut juger par cela, que les pasteurs de Torgau ayant agité la question de savoir si l'on pouvait, sans trahir la vraie foi, recevoir la communion des mains d'un Adiaphoriste, Jean Walther écrivit à Judex, pour qu'il engageât Gallus à

[1] *Dass die Gründe Nik. Galli noch fest stehen wider der Adiaphoristen Akta und Auszug.* — Regensburg 1560.

traiter cette question dans un petit livre, « vu que les Adiaphoristes n'avaient pas autant de mépris pour N. Gallus que pour Illyric, dont il suffisait qu'un écrit portât le nom pour qu'ils refusassent d'en prendre connaissance[1]. — Par la considération dont il jouissait, Gallus sut aussi comprimer, à Ratisbonne, la réaction qui partout ailleurs s'était déclarée contre les Flacianiens, et qui, après sa mort en 1570, n'y fut que plus vive et s'y manifesta par des luttes acharnées et bruyantes. Il réussit d'abord à se débarrasser du zélé Mélanchthonien Martin Schalling. « Comme un jeune homme qu'il est, dit Gallus au sujet de ce prédicateur, il se permettait, après chacun de mes discours, de critiquer en chaire tout ce qu'il n'y trouvait pas à son gré, et disait ailleurs, à qui désirait l'entendre, qu'il ne voulait ni ne pouvait être d'accord avec Gallus[2]. » Schalling ayant fait difficulté de signer, avec les autres prédicateurs, une censure du recez de Francfort rédigée par le surintendant, et ayant poussé l'opposition jusqu'à prendre publiquement la défense de l'écrit censuré, on ne se contenta pas de le destituer et de le chasser de la ville, on écrivit encore à ceux d'Amberg qui venaient de le nommer leur pasteur, pour qu'ils le traitassent avec la même rigueur[3].

[1] Cod. Germ. 1348. f. 60. — « Je supplie, ajoute Walther, votre vigilance de vouloir bien s'en occuper; car m'est avis que cela produirait un excellent effet auprès des chrétiens chancelants, et rabattrait aussi quelque peu de la morgue des orgueilleux Adiaphoristes, lesquels ne veulent non plus qu'à ceux qui avant de mourir n'ont pas reçu la communion de leurs mains en accorde l'honneur de faire accompagner leur dépouille mortelle à sa dernière demeure, soit par le clergé, soit par les enfants des écoles, comme ils ont fait, il y a trois jours, à l'égard de la fille de feu le pasteur Gabriel Didymus, bien qu'elle eût rempli tous ses devoirs de chrétienne et eût plusieurs fois, avant sa mort, reçu le sacrement. Le pauvre peuple en fut tout troublé, car ils espèrent ainsi pouvoir étouffer ce qu'ils appellent les sectes dangereuses. »

[2] Cod. Germ. 1315. f. 335.

[3] Martin Schalling écrit, en 1560, d'Amberg à Camérarius : Videbar Gallo et suis ante vestrum adventum in Vitebergensium partem inclinare. Suspicionem auxit, quod per epistolas aliquot Stolzii libello, quem adversus te ediderat, contradixi; displicuit et hoc, quod a vobis aliquoties vocatus essem, neglectis reliquis. Deinde cum Francofurti principes electores formulam conscribi jussissent, secundum quam in capitibus aliquot controversis theologi docerent, eamque Gallus et reliqui repudiarent, ego cum illis subscribere nollem, odium auxi. Verum dissimulantur omnia. Tandem publice Stoicas imaginationes et de libero arbitrio et prædestinatione in concionibus sparsit, quibus cum sermonem contrarium opposuissem, et testarer, me in ipsius sententiam nunquam iturum, dimissionem impetravi. Conati sunt me hinc — Amberga — expellere Ratisbo-

« C'est ainsi, disait en raillant Backmeister dans une lettre à Lossius, c'est ainsi que procèdent les défenseurs de la *pure passivité* (dans la conversion)! Ils veulent avoir un pied dans la chaire et l'autre à l'Hôtel-de-Ville ou dans le conseil du prince, ce qui certainement s'appelle bien plutôt se comporter d'une manière purement active que d'une manière purement passive [1]. »

Le 29 janvier 1561, Gallus, à qui les menées des Mélanchthoniens auprès de la diète de Naumbourg donnaient de grandes inquiétudes, adressa aux princes assemblés un écrit dans lequel il appelait leur attention sur les progrès des idées calvinistes, et leur dépeignait en même temps la situation de la nouvelle église. Dans une lettre au duc de Saxe, Jean Frédéric, à qui cet écrit était recommandé, il signala le danger qu'il y avait à vouloir accorder la doctrine calviniste sur la Cène avec la C. d'A. « On pointillera, on subtilisera, dit-il, si longtemps sur une chose et sur une autre, qu'on finira par se couvrir de ridicule et de honte aux yeux de tout l'univers, quoi qu'on puisse faire ensuite pour se rajuster et rétablir nos affaires [2]. » Il expose au duc Albert de Mecklembourg que, par suite du concours que Mélanchthon avait prêté à la rédaction du Rituel de ses États [3], les églises de Mecklembourg et le duc lui-même étaient soupçonnés de Calvinisme, et que la réunion de Naumbourg était pour ce prince une excellente occasion de prouver l'orthodoxie de ses principes. Il s'adressa également au prince d'Anhalt, Wolfgang, comme au seul prince qui restât de tous les signataires de la C. d'A. et comme à un chrétien qui demeurait fidèle à ses croyances et ne s'en était pas laissé imposer par toutes les tricheries pratiquées pour troubler les con-

nenses scriptis ad nostrum senatum litteris, sed effectum nihil est, cum his constaret, multis bonis et doctis viris tragœdiam Flacii et conjuratorum displicere. Jam eo processit, ut pro concione sectarum duces Witebergenses nominatim, imo Papistarum patronos quoque (traducant). — Cod. Manh. 358. f. 344. — V. aussi Bezzel : Leben Schalling's. P. 6.

[1] Epp. ad Lossium ed. Lackmannus. p. 154.

[2] Cod. Germ. 1318. f. 19.

[3] On peut voir dans le *Corp. Ref.* VIII, 529, jusqu'à quel point Mélanchthon, que Gallus avait déjà attaqué en 1554 au sujet de la Cène, était aigri contre ce surintendant, ce *Thersites de Ratisbonne*, comme il l'appelle.

sciences. Il lui recommanda la persévérance et implora sa protection pour son écrit, où se trouve le tableau suivant de la situation des Évangéliques, « lesquels Évangéliques, dit-il, bien que les autres ne fussent non plus entièrement innocents, étaient cependant ceux à qui devait véritablement s'adresser le reproche d'éveiller la colère divine. »

« En résumé, notre péché, le péché des Evangéliques, c'est d'abord l'impénitence et l'ingratitude à l'égard de la sainte Parole, chacun ayant appris l'Evangile de telle sorte, que, malgré tous ses péchés, il ne soit pas moins regardé ou ne se tienne pas moins lui-même pour un parfait chrétien, et se comportant soit comme un antinomien, qui se croit assuré de son salut, pourvu qu'il puisse dire : *Je suis un pécheur et je crois en Jésus-Christ;* soit comme un bon néopélagien, qui, s'il vit dans le péché, sait que Dieu est miséricordieux en Jésus-Christ, et veut par les forces de sa volonté libre constamment se tourner vers la grâce, et avec la coopération du Saint-Esprit lui-même opérer la pénitence; ou comme un néopharisien qui, au milieu de ses iniquités, sait se faire valoir, se mettre en relief, et refuse de souffrir la réprimande. Quoique la parole de Dieu donne un complet démenti à ces fausses croyances, la foule de nos Evangéliques n'en continue pas moins son train de vie, sans amendement ni pénitence; aussi la colère divine commence-t-elle à se faire sentir, car le mal est tellement devenu général et a été porté si loin, qu'il ne saurait l'être davantage, sans compter que chez un grand nombre se trouve encore le mépris épicurique de la parole, du sacrement, du sacerdoce et de ses ministres[1]. »

Quelques années après, Gallus, dans une lettre au pasteur de Mansfeld, fait entendre de nouvelles doléances. Il dit que la dépravation des mœurs, qui déjà semblait portée au plus haut degré, continuait néanmoins tous les jours à faire de nouveaux progrès; que l'usage des clefs et la discipline, la discipline politique aussi bien que la discipline ecclésiastique, étaient entièrement négligés; que le pouvoir temporel opprimait et tyrannisait de toute façon et les églises et leurs pasteurs; que des biens de l'Église gaspillés il ne restait plus que le souvenir; que les gouvernants s'étaient arrogé le droit de nommer les ministres, de former et réformer et le dogme et les églises, sans que personne osât ouvrir la bouche pour

[1] *Cod. Germ.* 1318. f. 12. 13. 21. 22.

protester contre une usurpation si flagrante ; que la foule des chrétiens était plongée dans la vie charnelle et ne s'inquiétait non plus des périls de la religion que de son propre salut ; que la presse était enchaînée ou servait à la propagation des ouvrages impies et de tous les mauvais écrits en général, sans que l'autorité fît rien pour réformer un si déplorable abus ; que les pasteurs et les gardiens en Israel étaient enfoncés dans un profond sommeil, s'occupaient plus de leur propre avantage que de celui de leur troupeau, évitaient avec le plus grand soin de combattre le loup ravisseur et de s'exposer à sa morsure, et s'excusaient de leur couardise en disant qu'ils avaient assez à faire d'enseigner le catéchisme et que d'ailleurs ces luttes ne les regardaient point. » — « Telles sont, avec une quantité d'autres encore, continue Gallus, les affreuses maladies qui, comme il est facile de voir, minent le corps entier de notre église [1]. » — Gallus avait déjà dit, en 1553, que même le mépris pour la prédication, pour les prédicateurs et pour toutes les faveurs dont Dieu avait si largement gratifié l'Allemagne, devenait de plus en plus général, et que c'était à cela qu'il fallait attribuer de ce que si peu de personnes consentaient encore à se vouer à l'étude de la divine Parole. En 1558, Zacharie Engelhaupt, depuis l'an 1542 prédicateur à Ratisbonne ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, atteste à son tour que, dans ces malheureux temps, rien n'était plus ordinaire que d'entendre des Évangéliques se plaindre que, depuis la publication de la doctrine, toutes choses eussent pris

[1] Morum summa corruptio crescit in immensum. Disciplina non tantum politica, sed et ecclesiastica et clavium severitas prorsus negligitur. Magistratus multipliciter ecclesias et ministerii libertatem opprimit. Bona ecclesiæ evanuerunt. Jus vocandi ministros et formandi ac reformandi religiones et ecclesias sibi potentes mundi nemine reclamante rapuerunt. Vulgus christianorum in carnalia immersum nihil plane interitu religionis afficitur, nec pro ejus conservatione vel orat vel laborat. Prela prorsus opprimuntur aut etiam impiis scriptis serviunt. Varia pessima scripta summa licentia evulgantur. Pastores et vigiles Israel profundissimum veternum stertunt, se potius, quam gregem Domini pascentes, et summo studio caventes, ne quem præsentem vivumque lupum adoriantur, ne vicissim ab eo lacerentur, bellas sibi excusationes fingentes aut somniantes, se semper catechismum docere et ista nihil ad se attinentia certamina non attingere. Hæc aliaque innumera mala aut potius tristissimos acerbissimosque morbos per totum corpus et viscera Ecclesiæ Dei grassantes vos quoque pro vestra sapientia et vigilantia cernitis.— Cod. Germ. 1318. f. 243.

une mauvaise tournure. » — « Et ce n'est pas, dit Engelhaupt, un médiocre scandale que celui que le diable a excité de cette manière ; car il est notoire qu'un grand nombre de personnes se sont par là laissé détourner de la Parole divine. » Et ce mal, il l'imputait, lui, à ceux qui, ayant été comblés des dons du Seigneur, faisaient néanmoins, « par leurs mœurs honteuses, cochonnières et sodomites, » tout ce qu'ils pouvaient pour rendre la sainte Parole méprisable aux yeux des étrangers ; « car le vice, dit-il encore, a si bien établi son empire parmi nous, que les plus grossiers péchés ne sont pas moins estimés que les vertus les plus excellentes. » — « Ce que nous avons vu dans les villes, les bourgs et les villages, où cependant l'on prêche l'Evangile sans obstacle, nous a prouvé que personne ne pratique davantage le brigandage, la rapine, l'usure et la paillardise que précisément ceux qui tirent le plus vanité de leur titre d'Évangélique[1]. »

Parmi les prédicateurs protestants d'Augsbourg, où, dès les premiers temps de la Réforme, Zurich et Wittemberg se disputèrent l'empire, l'homme le plus considérable du côté des Luthériens, c'était Gaspard Huberin. Moine et natif de la Bavière, Huberin fut, après avoir en 1525 jeté le froc, d'abord prédicateur du temple Saint-Georges, dont il devint plus tard le pasteur, assista aux controverses de Berne et aux conférences tenues en 1535 à Wittemberg au sujet de la Formule de Concorde, contribua à la transformation religieuse du nouveau Palatinat et de la principauté de Hohenlohe, et séjourna pendant une partie de l'année 1540 dans le comté nouvellement réformé, en qualité de surintendant d'Œhringen. De même que la plupart de ses collègues, de ceux de l'Allemagne méridionale surtout, Huberin fut, dès ses débuts dans la carrière de réformateur, également aux prises avec les factions protestantes. « Je me réjouis, mandait-il en 1544 à Stemmler, membre du Conseil d'Œhringen, de ce que les comtes de Hohenlohe montrent tant d'horreur pour la doctrine séditieuse, diabolique, Zwinglienne et Schwenkfeldienne qui a enrayé le développement normal de l'Evangile,

[1] V. l'Avertissement (*Ermahnung*) de Gallus dans l'appendice de l'écrit d'Illyricus intitulé : *Von der heiligen Schrift und ihrer Wirkung wider Schwenkfeld. M.* — Engelhaupt, Ausleg Johannis. o. O. 1558. G ; G. 3 ; ss. 3.

détourné un grand nombre de personnes pieuses de la vérité de la divine Parole, et a été, sous tous les rapports, funeste à notre Allemagne. » « Je puis dire en toute vérité, ajoute-t-il, qu'il m'a fallu, pendant plus de quinze ans, me chamailler avec ces sectes, et il est sans doute à la connaissance de bien des personnes que plus d'une fois ma sûreté personnelle et mon existence même ont été en péril[1]. » — Huberin fut le seul ministre d'Augsbourg qui accepta l'Intérim, ce qui en 1552 lui valut sa destitution. Il paraît du reste n'avoir été guidé dans cette démarche que par l'espoir d'arriver par elle à rétablir l'unité dans l'Eglise[2]. Pendant le séjour de l'empereur à Augsbourg, il se laissa même, dit-on, persuader par son beau-frère, et sans doute pour le même motif, de ne point prononcer, dans ses sermons devant la cour impériale, le nom de *pape* et de papistes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, tant que cette cour demeura dans la même ville, il s'abstint soigneusement de toute attaque contre « l'Antechrist de Rome; » aussi ne manqua-t-on pas, plus tard, de répandre le bruit qu'il était mort déchiré par les remords, et au milieu de toutes les horreurs du désespoir[3]. — Il n'est pas moins vrai que de bonne heure, que dès l'an 1531, il désespérait complétement de l'état de choses amené par le changement de religion.

« Je crains fort, disait-il alors, que nous n'ayons encore guère avancé notre besogne avec ce mauvais monde, qui à mesure qu'on écrit, enseigne et prêche, semble se pervertir davantage. Il faudra bien, puisqu'il en est ainsi, que Dieu s'arme à la fin de ses foudres et prenne le parti de nous réformer lui-même. — Toutes les espèces de vices se sont répandues parmi nous à ce point, que nous avons fini par ne plus nous gêner en rien, ni devant Dieu ni devant les hommes. — La ruse, sous

[1] V. Wibel, Hohenlohische K. u. R. Hist. III. Cod. dipl. p. 518.

[2] Huberin pensait que l'Intérim ayant abandonné aux Protestants les articles de la justification, de la communion sous les deux espèces et du mariage des prêtres, ils pouvaient bien aussi, de leur côté, pendant quelque temps, passer condamnation sur les pratiques religieuses en usage chez les catholiques. Il dit, en 1546, qu'il était impossible de plaire à tout le monde ; que si l'on se contentait d'une réforme passive, l'on faisait crier les exaltés au papisme, et que, si l'on préférait une réforme chrétienne et conforme à la Parole divine, c'étaient les papistes enragés qui criaient à l'hérésie ; que ce qu'il y aurait conséquemment de mieux à faire, ce serait de se tenir tranquille, et de laisser les autres se commettre et se compromettre. — Wibel III, Cod. dipl. p. 345; I, 359.

[3] Rein : d. Augsburg. evangel. Ministerium. p. 15. — Fortges. Sammlung von alten und neuen theol. Sachen. 1738. p. 135.

toutes ses formes, est également chez nous à l'ordre du jour, et prend de plus en plus le dessus, quoi qu'on fasse et qu'on dise. Il est à peine une turpitude qu'on rougisse encore de se permettre. Cette prophétie de Jésus-Christ : « L'injustice finira par régner sur la terre et la charité par se refroidir dans la plupart des cœurs, » est en pleine voie de s'accomplir. — La paillardise est devenue chose commune et demeure le plus souvent sans répression ni punition : les jeunes gens croient pouvoir tout faire, sous ce rapport, par cela seul qu'ils ne sont point engagés dans le mariage; les hommes mariés qui jouissent de quelque considération et ont de la fortune, ont soin de donner à leurs turpitudes une apparence honorable, ou se les font pardonner en prodiguant un peu d'or; enfin ceux dont ce serait le devoir de punir toutes ces horreurs y sont eux-mêmes enfoncés jusqu'au-dessus des oreilles[1]. »

Le collègue de Huberin et partisan du zwinglianisme, Wolfgang Muskulus, qui, d'abord religieux bénédictin à Lixheim, puis, après son mariage, copiste de Bucer, et plus tard, c'est-à-dire à partir de 1531, prédicateur à Augsbourg, remplit les fonctions de notaire au colloque de Ratisbonne, et fut du petit nombre des réformateurs qui avaient étudié les Pères; Wolfgang Muskulus était également dans la persuasion que Dieu ne tarderait pas à frapper l'Allemagne des traits de sa colère. de sa colère allumée, selon lui, partie par l'aveuglement des Papistes, partie par les nombreux et graves péchés des Evangéliques. « Si Dieu, mandait-il d'Augsbourg le 30 octobre à Bucer; si Dieu a résolu de châtier l'Allemagne, sur qui crois-tu que sa main s'appesantisse d'abord? Les nôtres se vantent incessamment du nombre et de la puissance des princes et des

[1] Huberin von bösen Zungen. o, O. 1531. C. — Getreue Warnung vor künftiger Strafe Gottes. Augsburg 1532. C. 4; C. 2. du même. — Jesus Sirach du même; Spiegel der Hauszucht. 1552. P. 2. — Sébastien Meier, qui fut jusqu'en 1535 prédicateur à Augsbourg, parle également de l'accomplissement de cette prophétie de Jésus-Christ : « car rien, dit-il, n'est aujourd'hui plus rare que la charité; » et lui aussi se plaint de l'indifférence morale de ses coreligionnaires. Il croit que l'ancienne discipline de l'Eglise pourrait sans doute remédier à ce mal; « mais qui oserait, dit-il, proposer de la rétablir, alors que son seul nom est devenu un objet d'horreur? » Il montre en général du mécontentement sur ce qu'on avait voulu réorganiser la société chrétienne sur le plan de la primitive église. « Il serait fort à désirer, observe-t-il encore, qu'on n'eût point agi avec tant de précipitation et de violence dans une affaire si importante, et qu'au lieu de cela l'on se fût plus attaché à donner au peuple de bons principes. » — *Seb. Meieri comm. in utramque Pauli ep. ad Cor. Francof.* 1546. f. 82. 108, 111.

villes qui ont embrassé notre cause, et avec cela de je ne sais quelles autres niaiseries encore. » — « Nous aussi avons fait des choses, et en faisons journellement de nouvelles qui appellent la vengeance du Ciel, etc. » — Il dit ailleurs : « Je crains fort, je ne puis le nier, que ceux qui aujourd'hui reconnaissent la vérité évangélique, n'en fassent au fond bien moins cas que les aveugles papistes n'en font des fables de leurs moines et des décrets de leurs faux évêques. Ils se sont tellement pervertis, que, tout éclairés qu'ils sont par la lumière de la vérité, ils ne montrent ni des dispositions moins mondaines, ni moins de légèreté et d'impudence que les enfants du siècle, au lieu qu'ils étaient religieux alors qu'ils vivaient encore dans les erreurs et les superstitions du papisme. » Muskulus répète d'ailleurs aussi les plaintes accoutumées sur la déconsidération où étaient partout tombées la prédication et la lecture de la Bible parmi les Évangéliques. « Si par hasard, dit-il, quelques-uns veulent bien encore lire les Saintes-Écritures, c'est uniquement pour les profaner par d'audacieuses discussions ou pour en faire l'objet de leurs conversations irrévérencieuses. » Il ajoute que le mépris et l'abus de la sainte Parole se remarquaient chez les personnes de toutes conditions, de tout sexe et de tout âge, et que si ce péché avait jamais été porté à son plus haut degré quelque part, c'était bien assurément dans ce siècle et chez les Évangéliques; que pour ce qui était de la sanctification du dimanche, on en était arrivé là, de consacrer ce jour, en apparence à honorer le Créateur, mais en réalité à glorifier Bacchus et la Vénus impudique ; que chacun pouvait voir combien la négligence à remplir ses devoirs de religion, à assister au prêche, à s'approcher du sacrement et à lire les livres saints avait fait de progrès dans l'église évangélique : phénomène qui, dit-il, avait son origine, soit dans l'opinion où l'on était qu'on peut se sauver sans se donner tant de peine, soit dans la croyance qu'on était suffisamment instruit sur ce qu'il importe à l'homme de savoir, soit enfin dans le dégoût qu'on éprouvait pour les choses sérieuses ; que quant à ce dégoût lui-même, il se montrait principalement dans les églises où les cérémonies du culte se célébraient tous les jours ; que c'était une chose étonnante que

cette indifférence que, non-seulement chez le peuple, mais même chez les ecclésiastiques, on montrait pour la religion et les pieuses pratiques; enfin que la plupart des Evangéliques, presque tous les Évangéliques, avaient été frappés d'une sorte d'hébétement moral qui leur faisait lâcher la bride à tous leurs désirs et les plongeait sans retour dans la vie sensuelle. « Ce n'est pas sans raison, poursuit-il, que les hommes honnêtes et bien pensants se plaignent tant de la perversité du siècle; car cette indifférence morale est pour eux le symptôme de la ruine entière de la piété, de la justice et de la vertu, et une marque assurée d'une prochaine et inévitable catastrophe. » — Muskulus ne se faisait non plus sans doute entièrement illusion sur la cause de ces phénomènes; on en peut juger par les lignes suivantes extraites d'une de ses lettres : « La grande majorité de nos chrétiens se glorifient de leur foi, ainsi qu'on le leur a enseigné dès le bas âge; et comme on leur recommande d'avoir une ferme confiance dans leur salut, il ne manque pas de se l'inspirer, cette ferme confiance, qui cependant, loin de les conduire à s'amender, ne leur inspire même pas la moindre pensée en ce sens[1]. »

Ce fut surtout à Muskulus que le Zwinglianisme fut redevable d'avoir obtenu la primauté dans la ville d'Augsbourg. Il était loin d'approuver les essais de Bucer tendant à opérer une fusion entre les Luthériens et les Zwingliens au moyen de formules équivoques, et engageait au contraire ce réformateur à ne point suivre l'exemple de l'apostat Urbain Regius, qui, disait-il, avait abandonné Zwingle pour passer du côté de Luther. Son éloignement pour les Luthériens provenait d'ailleurs autant de la manière d'être et d'agir de leurs docteurs que des différences dogmatiques. Il écrivait, par exemple, en 1532 à Bucer : « Garde-toi, je t'en supplie, des Luthériens! la rage qu'ils ont d'insulter et de calomnier tout le monde, et la haine implacable avec laquelle ils poursuivent des innocents, dénotent assez de quel esprit ils sont les fils et les apôtres[2] » — Si par la réorganisation du corps des

[1] V. les lettres de Muskulus dans Scultet : *Annales*, p. 173. — *Wolfg. Musculi loci communes. Basil.* 1560. p. 84-88, 93, 774, 165, 670.

[2] V. Scultet : *Annales*, p. 181. — *Crenii animadv. hist. et philolog.* VII, 160.

pasteurs et des professeurs, lors de la suppression de l'Intérim, l'influence de l'électeur Maurice, dont les troupes occupaient la ville, assura dans l'enseignement la supériorité à la Confession saxonne, les personnes de distinction et les riches demeurèrent par contre attachés à la doctrine suisse, de sorte que, vers 1555, Georges Melhorn, récemment destitué pour ses déclamations antizwingliennes, accusait déjà Jacob Rulichius, pasteur de Sainte-Croix et plus tard doyen du clergé d'Augsbourg, et avec lui quatre autres prédicateurs de la ville, de s'être, par des considérations d'intérêt matériel, secrètement rangés sous la bannière de Zwingle [1]. Ce Rulichius, qui, à Wittemberg, avait d'abord été homme d'affaires (fa-

— Muskulus ne s'exprimait pas moins défavorablement sur le compte de Luther même. « Il semble, mandait-il à Bucer, que l'impudence de Luther devienne chaque jour plus grande, et doive finir par se surpasser elle-même. » Il ajoute qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de l'horreur pour la fureur insensée avec laquelle cet homme éhonté troublait ses adversaires dogmatiques, et gâtait jusqu'au bien qui restait encore en lui. Bientôt après, il s'apitoie sur le sort du même Bucer, dont tous les efforts de conciliation échouaient, disait-il, contre la déloyauté de Luther. V. Scultet. p. 186, 187.

[1] « *O Jacobe! Jacobe* (Rulichius)! dites-moi, en votre âme et conscience, où est l'ancienne bonne foi? A l'époque où vous exhumiez les anciennes formules et veniez nous en donner lecture, pour nous montrer quelle belle besogne avaient faite ceux qui depuis sont devenus vos bons amis, Zwingle n'était pas encore près de vous en si grande odeur de sainteté que vous n'osassiez prononcer son nom vénérable. Que ne gardiez-vous chez vous vos formules, vos doléances et autres pièces curieuses contre cet archizwinglien Jean Hoeld, avec lequel vous êtes aujourd'hui si bien d'accord, et que vous honorez presque à l'égal d'un Dieu ? il n'y aurait eu parmi nous ni désunion, ni schisme, et plusieurs d'entre nous n'auraient pas appris à connaître les anciens *praticants*, c'est *prédicants* que je veux dire. Mais laissant de côté tout cela avec ce que vous savez encore d'ailleurs, pouvez-vous oublier, ou plutôt vous rappeler sans rougir que de ces hommes que vous considérez maintenant comme vos *Pères* et vos meilleurs frères, vous avez naguère dit des choses que je rougirais, quant à moi, de répéter seulement; car enfin il ne convient point à l'honnête homme de dévoiler les secrets de son ami ? Vous souvient-il, ou l'avez-vous oublié, maître Jacob, avec quelles douces paroles, dernièrement, avant mon départ, et à propos de l'Epître de saint Paul aux Romains, 13, vous fîtes publiquement de Meusslin (Muskulus) un *Père orthodoxe ?* — Maître Jacob s'aperçoit que Meusslin a laissé bien des bons morceaux et d'excellentes petites soupes dont il ne peut plus jouir lui-même; c'est pour cela qu'il cherche à l'amadouer en le flattant et en le citant. Les partisans de Meusslin apprennent ainsi qui partage les opinions de leur maître, et les fins morceaux avec les excellents potages au gras ne peuvent manquer de le revenir, à toi, Jacob, l'héritier, plutôt qu'aux vieux parasites. » — Ausschreiben M. Georgii Melhorn, Pfarrers zu Ravensburg, wider die Augsburgischen Prädikanten den 6. Aug. 1555; dans les Religionsakten des römischen Reichs. Tom. IV. f. 60—94.

mulus) de Mélanchthon, fut plus tard encore engagé, au sujet de la personne de Jésus-Christ, dans une dispute avec son collègue Falk à laquelle l'intervention du Conseil put seule mettre un terme, et n'échappa que par la mort, qui le frappa en 1585, aux troubles qui furent la suite du débat sur le calendrier[1].

Lui aussi, comme ses collègues, se plaint de l'envahissement de la société protestante par toutes les espèces de vices. « Et l'on fait partout, dit-il, tout ce que l'on peut pour favoriser le développement de la malice : les prédicateurs gardent le silence, les magistrats feignent d'ignorer ce qui se passe, les parents sont faibles, et, dans les châteaux de la noblesse comme dans la maison du bourgeois et le taudis du pauvre, on se conduit partout de telle façon, qu'il est peu d'espoir que jamais on vienne à résipiscence. » Il ajoute que quand on portait les yeux autour de soi, la seule chose qui frappât les regards, c'était le mépris de Dieu et de sa sainte Parole[2]. — Une peinture plus détaillée de la situation de la nouvelle église avait déjà été faite, en 1561, par un des collègues de Rulich, par le surintendant Georges Eckard, celui-là même qui, en 1552, s'était démis de ses fonctions de pasteur à Nordhausen à l'occasion de la querelle excitée par Otton au sujet de l'usage de la loi.

« Les catholiques nous objectent que jamais le monde ne fut aussi pervers qu'il l'est depuis la Réforme, où toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes sont comme à l'ordre du jour. Nous ne pouvons nier que cette salutaire doctrine, dont nous sommes redevables à une pure faveur du Ciel, n'ait malheureusement encore porté, ni dans nos paroles, ni dans nos œuvres, les fruits qu'on était en droit d'en attendre ; nous confessons même avec douleur que nous sommes encore si chargés de péchés et d'iniquités, qu'il ne se passe pas un jour que cela ne nous arrache des soupirs et des larmes. — L'intempérance a de nos jours fait tellement de progrès et est devenue si commune, qu'on ne s'en fait même plus scrupule. — Une personne honnête aurait autrefois rougi d'être seulement soupçonnée de s'adonner à l'usure, au lieu qu'aujourd'hui celui qui se distingue dans cette ignoble pratique est estimé un habile homme, et n'aurait qu'à parler pour que

[1] Rein. P. 43.
[2] Rulichius : d. Bussprediger Jeremias. o. O. 1601. D. 3 ss.

chaque mère lui offrît la main de sa fille. — Et puis nous n'avons, hélas! que trop d'exemples de pieuses et saintes personnes tombées dans une effroyable sécurité, malgré la vive lumière répandue par l'Evangile! Oui, la plupart d'entre nous y sont à ce point enfoncés, dans cette sécurité, qu'on manque de paroles pour décrire une situation si déplorable[1]. »

Jean Hebenstreit, un des prédicateurs qui, en 1586 et à la suite du débat sur le calendrier, avaient été chassés de la ville; Jean Hebenstreit avoue également que l'intérêt dont Dieu avait donné tant de preuves aux Allemands préférablement aux autres nations, n'avaient encore guère eu de bons résultats et ne paraissaient pas encore devoir en produire de meilleurs. « Le figuier allemand, dit-il, loin de s'améliorer se détériore au contraire chaque jour davantage, et se couvre tellement de vermine que la puanteur s'en élève jusque vers le ciel. » Il ajoute que « toutes les vertus s'étaient retirées de chez les enfants des hommes; que c'est en vain que Dieu chercherait à faire le triage, qu'il ne trouverait pas un seul individu qui conformât sa conduite à la volonté sainte; que la foule avait la prétention d'être luthérienne et évangélique, mais que dans le fait elle était insoumise et de mœurs presque diaboliques; qu'il n'était pas de vice dont on ne prétendît excuser les écarts; enfin que ceux qui se montraient opposants aux fonctions pastorales, là où elles consistent à reprendre sérieusement le péché sans acception de personnes, prétendaient n'être tenus ni à se tranformer en moines, ni à se laisser passer par le trou d'une aiguille[2]. »

[1] Eckard, Sechszehn Predigten von d. wahren und falschen Kirche. J. 7; H; r. 2; etc. 7.

[2] Hebenstreit, Ficus germana. Lauingen 1590. D. 2.

XXII.

LES LAÏQUES.

I. Les Philologues et les professeurs.

JOACHIM CAMÉRARIUS, GASPARD PEUCER, JEAN RIVIUS, MICHEL HEMPEL, GEORGES FABRICIUS, CURICIUS CORDUS, EUSÈBE MÉNIUS, MATHIEU DRESSER, GASPARD HOFMANN, XYSTUS BETULÉIUS, HELVIKUS, OTTON CASMANN, ET PLUSIEURS AUTRES.

En parlant de la classe nombreuse des jeunes humanistes qui accueillirent avec enthousiasme le mouvement de la Réforme, il nous faut placer en première ligne Joachim Camérarius de Bamberg. Doué de connaissances variées, helléniste le plus distingué que possédât alors l'Allemagne, et depuis l'âge de vingt et un ans professeur de littérature grecque à l'Université d'Erfurt où se trouvaient réunis tant d'amis de Luther, Camérarius fut un des premiers à se prononcer en faveur de la doctrine nouvelle, et alla bientôt se fixer à Wittemberg, où il devint l'ami de Mélanchthon et fut le seul homme en qui ce réformateur eut jusqu'à la fin une pleine et entière confiance. Parmi les philologues allemands qui se dévouèrent alors à la cause protestante, Camérarius était sans contredit le personnage le plus considérable; aussi, par l'estime dont il jouissait et l'influence qu'il exerçait dans les différentes villes* et Universités où s'était successivement déployée son activité scientifique, ne fut-il pas d'un poids médiocre dans le plateau de la balance qui de plus en plus inclinait vers l'église nouvelle. Il était mélanchthonien, comme la plupart des philologues, et il l'eût été comme ami du Réformateur, s'il ne l'avait déjà été par ses opinions

* A Nüremberg, Tubingue et Leipzig.

théologiques : c'est ce que démontrent plusieurs passages de la biographie de son ami, de cet éloquent monument élevé par lui à la mémoire de Philippe.

De même que les lettres de Mélanchthon à son ami étaient remplies de doléances sur la marche de la Réforme et la situation intérieure de l'église nouvelle, Camérarius ne pouvait non plus se dissimuler les résultats désastreux de la nouvelle doctrine. Il s'expliquait déjà en 1526, dans une lettre à Crotus, sur l'anarchie morale et religieuse dont il avait sous les yeux l'affligeant spectacle, observant que c'était une folie de se plaindre des désordres et des malheurs du temps, alors que la licence effrénée des hommes en était l'unique cause. Il n'avait pas encore su reconnaître, il est vrai, que le principe de cette corruption et de cette licence était, ainsi que le lui faisait observer Crotus [1], la nouvelle doctrine elle-même. Après avoir pendant une dizaine d'années dirigé l'Université de Nüremberg, il fut, en 1535, attaché à l'Université nouvellement protestantisée de Tubingue, où la dispute des Luthériens avec les réformateurs partisans des idées zwingliennes ne tarda pas à lui rendre sa position insupportable [2]. Il quitta donc encore cette ville, ainsi que firent également ses collègues Forster et Gremp, le premier avant, le second après lui, et alla s'établir à Leipzig où l'avait appelé le duc Henri. Camérarius avait, dans ses nombreux voyages, parcouru l'Allemagne dans tous les sens, assisté comme observateur à un grand nombre de diètes et de colloques, et fait ainsi la connaissance de la plupart des coryphées de la révolution religieuse. Quelque convaincu qu'il fût que Luther seul avait reçu la mission providentielle de guérir les graves infirmités de l'Eglise, il n'était cependant pas entièrement aveuglé sur la situation que faisait naître en Allemagne cette œuvre de transformation religieuse à ses yeux si légitime; ses aveux à cet égard datent même des premières années de son séjour à Leipzig.

Il écrit, en 1542, à Baumgartner alors à Nüremberg « qu'il ne voyait que trop combien l'on avait partout d'indifférence, de dégoût, d'éloignement même pour la religion et la science.

[1] In Helii Eobani Hessi epp. III. Lib. ed. Camerarius. Lipsiæ 1561. F. 2.
[2] Le Bret, de eccl. Würtemberg. renasc. calamit. Tubingæ 1793. p. 60.

« Mais pourquoi, s'écrie-t-il, t'affliger par mes doléances sur un état de choses qui sans doute répand déjà bien assez d'amertume dans ton âme ! » Deux ans après, il mande au même ami « que chacun pouvait, en se considérant soi-même, juger jusqu'à quel point les mœurs publiques étaient dégénérées ; qu'on se montrait indifférent à la religion et bien plus encore à la culture de l'intelligence ; que tous se laissaient aller aux aveugles entraînements des passions ; qu'on était orgueilleux, cupide, voluptueux, et que la vie presque tout entière n'était employée qu'à la satisfaction de l'amour-propre et des appétits sensuels. » En 1550, il mande au recteur Fabricius que de tout ce qui se passait sous leurs yeux il était permis de conclure que la religion, la science, la discipline et les bonnes mœurs ne tarderaient point à périr en Allemagne. Deux ans après, ce sont les interminables discussions religieuses qui font les sujets de ses préoccupations et provoquent ses doléances. « Il règne une telle anarchie, écrit-il à Brenz, dans les villes et les contrées qui ne sont pas soumises à un gouvernement résolu, que les querelles des docteurs ne seront bientôt plus tolérables. » En 1560, il fait part au duc de Prusse de la profonde douleur que lui faisait éprouver « l'état d'anarchie et de presque complète dissolution où se trouvait l'Eglise, et du peu d'espoir qui lui restait de voir jamais renaître la concorde et la paix, au milieu des disputes grossières et scandaleuses des factions religieuses. » La même année, il marque encore à Carlowitz que son âme, déjà malade sans cela, avait encore à souffrir du spectacle de sa patrie et de l'Allemagne entière succombant misérablement[1], non pas sous les coups d'une puissance étrangère, mais sous les at-

[1] Des plaintes analogues étaient également adressées à Camérarius par ses amis. Ainsi Jean Paceus (qui selon toutes les apparences était professeur) lui écrivait en 1566 d'Egra « qu'à la vue de l'anarchie qui régnait dans la nouvelle église, chacun se prenait à craindre la prochaine ruine de la chrétienté : » Cum præsentium tempestatum faciem intueor, non videtur veræ religionis pestis atque pernicies magis exsecranda abominandaque ab ipsis inferis ad exstinguendam evangelicæ veritatis lucem immissa, quam insatiabile illud multorum ἐκ τῆς κενοδωξίας καὶ φιλοτιμίας contendendi calumniandique studium, unde tot vehementissimæ animorum dissensiones et tanti rerum omnium motus, qui nullum non brevi ruituri Christianismi metu anxium reddunt.— Cod. Manh. 358. f. 371.

teintes parricides de ses propres enfants. « Ah! si du moins, s'écrie-t-il, nos misères étaient ignorées de tout le monde, et pouvaient ainsi demeurer un secret pour les générations à venir! Que diront les autres nations, ou plutôt que ne doivent-elles pas déjà dire[1]? »

Camérarius s'était décidé pendant ce temps (1553) à déposer ses sentiments sur l'état de l'église protestante dans un écrit anonyme, où il feint que Luther lui apparut en songe comme autrefois Hector à Énée, et l'entretint des sujets de plainte que lui donnaient les Évangéliques. Le chef de la Réforme s'étonne que la société religieuse fondée par lui ait si vite dégénéré, et qu'on y ait si indignement dénaturé sa doctrine, sous tant de rapports gâté son œuvre, et en général donné tant de scandale. Il dit que sous le prétexte de développer cette même œuvre on avait réellement travaillé à l'anéantir; que l'erreur des uns et la malice ou la folie des autres avaient tellement aggravé des difficultés auxquelles, avec un peu d'union, il eût été si facile de porter remède, qu'il semblerait qu'il ne se fût proposé d'établir une église que pour la voir livrée à d'éternelles querelles; qu'on y regardait pour les plus habiles hommes ceux qui, à tort ou à raison, attaquaient tout le monde et s'attachaient à dénaturer les intentions les plus pures; que si, forcé par les circonstances et ses adversaires, il lui était arrivé, à lui Luther, de répandre dans ses écrits un peu trop d'amertume, au lieu de faire mieux que lui, on semblait au contraire prendre à tâche d'enchérir sur ce qu'il avait de répréhensible sous ce rapport, et ne lire ses ouvrages que pour se rendre redoutable par l'art d'injurier ses frères; — que beaucoup de pasteurs soulevaient le peuple par leurs prédications incendiaires; que d'autres s'étaient attachés à la soldatesque, avaient suivi les armées sur les champs de bataille, avaient combattu et trempé leurs mains dans le sang, et au milieu de l'incendie, du carnage et de toutes les autres horreurs de la guerre, n'avaient pas moins continué à prêcher sur la miséricorde divine, sur les mérites de Jésus-Christ, sur la rémission des péchés, sur la pénitence et sur l'innocence; — qu'on avait poussé si loin la fureur

[1] Joach. Camerarii epp. famil. L. VI. Francof. 1583. p. 210, 288, 492, 52. — V. Hartmann et Jäger : Johann Brenz. p. 342. — Voigt, Briefwechsel d. Herz. Albrecht. p. 132.

de la dispute, que quiconque s'avisait encore de traiter un sujet avec calme et modération était méprisé, ridiculisé, si ce n'est même condamné comme hérétique; qu'on cherchait dans ses écrits, à lui Luther, des preuves à l'appui de toutes les folles conceptions dont on avait la tête pleine, et que chacun en exigeait autant de ses adversaires, bien que lui-même eût naguère émis le vœu que tous ses ouvrages, à l'exception de celui sur *la volonté servile*, fussent livrés aux flammes; qu'on allait fouillant jusque dans ses entretiens intimes avec ses amis; qu'on en faisait des extraits et des recueils, sur lesquels on fondait ensuite la solution des questions les plus épineuses [1]. »

Sur la plainte de son interlocuteur endormi, « qu'au milieu de l'incertitude et de la perplexité où se trouvaient les âmes par suite d'une si profonde perturbation et d'une si déplorable instabilité, l'on ne savait plus que faire ni que devenir, le Réformateur se répand de nouveau en reproches contre les théologiens et les prédicateurs de son église. Il dit qu'auteurs et prédicateurs semblaient n'être occupés qu'à rechercher les moyens d'augmenter le désordre; qu'il y avait surtout lieu de s'effrayer de l'aveuglement des chefs de l'église, qui ne voyaient pas que leur manière d'être n'avait pas même l'apparence pour elle, et que les établissements autrefois consacrés à la piété étaient, ainsi que les écoles, devenus le siége de la frivolité régnante; que l'impudence et l'orgueil empêchaient le clergé de faire attention à ces choses, et que les menaces divines dont la réalisation devait avoir lieu dans ce siècle même, au lieu de les engager à changer de conduite, semblaient au contraire les fixer irrésistiblement dans la mauvaise ornière; que les prédicateurs, il est vrai, se plaignaient eux-mêmes des malheurs du temps, mais qu'ils avaient soin d'en accuser le pouvoir temporel; que leurs paroles étaient pleines de perfides insinuations en ce sens, ce qui ne servait qu'à tromper le peuple et à l'enfoncer davantage dans la malice, chacun étant enchanté d'entendre condamner autrui et de rester lui-même hors de cause; qu'indépendamment de ces prédicateurs, il se trouvait encore d'autres démagogues qui « ne croyaient point avoir convenablement pré-

[1] Querela M. Lutheri seu somnium. Basil. 1555. p. 13 ss; 17-20; 22.

ché l'Évangile à ce peuple frivole, s'ils ne critiquaient les anciennes institutions et n'exhalaient leur venin contre tout ce qui ne partageait point leur manière de voir; que le peuple ne manquait sans doute pas d'applaudir à ce beau zèle, de même qu'il approuvait aussi ceux dont la prédication semblait tendre à renverser l'ordre établi et à le débarrasser du joug de la loi. — Camérarius finit en mettant dans la bouche de Luther l'apologie de la doctrine de Major sur la nécessité des bonnes œuvres. Il lui fait dire qu'il n'avait cessé de maintenir cette nécessité des œuvres, et que ce n'était qu'après sa mort qu'on avait tant exagéré la doctrine de la foi justifiante; qu'il était notoire que ces exagérations avaient fait tomber une quantité d'extravagants dans la démence; qu'il ignorait ce à quoi l'on avait encore à s'attendre, si dans l'église chrétienne on ne permettait plus de prêcher la nécessité des bonnes œuvres; mais qu'évidemment on ne faisait tant d'accueil à la doctrine opposée à celle de Major, que parce qu'elle favorisait les passions et flattait la nature corrompue de l'homme[1].

Le nom de l'auteur de ce remarquable opuscule ne fut pas longtemps un secret, et Jean Stolz, le chapelain de la cour de Weimar, répondit au Mélanchthonien avec des allusions à son nom et en employant comme lui l'organe du Réformateur. Stolz reconnaît d'ailleurs aussi que les honnêtes Luthériens étaient plongés dans la tristesse, parce que l'état de leur église devenait de plus en plus grave, et qu'on ne voyait point de terme à tant de misères. Il dit que la prédiction de Luther, celle où ce Réformateur annonce qu'après sa mort l'Allemagne s'enfoncerait dans l'Épicuréisme et dans une indifférence chaque jour plus profonde pour la doctrine, était en train de s'accomplir, et qu'on en était arrivé à ces temps malheureux où le levain pharisaïque (c'est-à-dire les opinions mélanchthoniennes) devait corrompre la saine doctrine, jeter le discrédit sur la science et le sacerdoce et faire monter toutes les espèces de vices et de péchés à leur dernière limite[2]. Il reproche en même temps à l'auteur anonyme

[1] L. c. p. 27, 35, 41, 43, 24 ss.

[2] Brevis defensio M. Lutheri autore Joanne Stoltzio. p. 52, 54. 68, 102. (Cet écrit se trouve annexé à l'édition de la *Querela* de Camérarius.) — Stolz se sert d'ailleurs aussi de la formule consacrée pour décrire l'état de corrup-

d'avoir, par les paroles qu'il s'était permis de metttre dans la bouche de Luther, plus déshonoré la doctrine et la mémoire de ce réformateur que n'aurait pu faire un baladin ou un joueur de farces; d'avoir manqué à la mémoire de Luther jusqu'à lui faire dire qu'aux personnes justifiées par la foi il fallait encore, pour qu'elles pussent espérer de se sauver, les commencements de l'obéissance, alors que tous ses écrits attestaient visiblement sa profonde horreur pour les extravagantes conceptions de Major [1]. — Bientôt après parut contre Camérarius, et toujours sous la même forme, un nouvel écrit où Luther dit : « Un homme qui est à la fois un des plus savants rhéteurs, un rusé parasite de cour, et un hypocrite comme il serait difficile d'en trouver un second à cent lieues à la ronde, a dernièrement publié un petit livre sous le titre de *Querela Martini Lutheri seu Somnium*, où cet extravagant et effronté hâbleur me rend responsable de toutes les falsifications, de tous les péchés, de toutes les persécutions, de toutes les saletés, de toutes les turpitudes qui déshonorent aujourd'hui mon église, et où, se posant comme mon ami, il me donne un baiser de Judas et me fait prononcer à moi-même, de ma bouche, ma propre condamnation et celle de ma doctrine [2]. »

Camérarius, grâce à ses relations avec la cour de Saxe et à la haute réputation dont il jouissait dans l'Allemagne entière, non-seulement auprès des Protestants, mais encore jusqu'à la cour même de l'Empereur, fut, il est vrai, lui-même et sa vie durant, à l'abri d'attaques ouvertes et personnelles; il n'en fut point ainsi des Mélanchthoniens en général, dont, selon l'expression d'un ami de Camérarius, tous les diables sem-

tion de la nouvelle église. « Le Seigneur, dit-il quelque part, assure que dans les derniers temps du monde la foi deviendra rare, la charité froide, et qu'on lâchera la bride à toutes les espèces de vices et de péchés : déjà nous en avons la preuve. L'édifice craque et s'affaisse et ne peut tarder à tomber en ruines.» Vier Trostpred. über d. Leichen d. Kurf. zu Sachsen u. s. Gemahlin gethan zu Weimar durch R. Amsdorf u. Joh. Stolz. 1554. H. 2.

[1] Defensio Lutheri. p. 83, 85, 75, 78, 96.

[2] L'écrit est intitulé : *Ægloga Hagcon*. L'auteur se nomme Lucius Vigilius Jesurbius (V. Riederer, Nachr. zur Kirchen, etc. Gesch. 1, 227). — Gallus également, à Ratisbonne, publia, en réponse à la *Querela*, un écrit intitulé : « *M. Luther's Klagrede und Urtheil von gegenwaertigen etlichen Haendeln und Jammer dieser Zeit.* »

blaient avoir conjuré la perte, leur position à Wittemberg et Leipzig devint de jour en jour plus périlleuse [1], jusque là qu'après la mort du célèbre humaniste, en 1574, Ursinus d'Heidelberg écrivait à son fils, Joachim Camérarius, qu'il « le félicitait de ce que son père avait quitté ce monde avant d'y avoir vu des choses qui lui eussent été plus douloureuses que mille morts [2]. » La tempête, en effet, ne tarda pas à éclater sur les chefs du parti dans l'électorat de Saxe, et Rauscher, bourgmestre de Leipzig, ayant en 1576 été chargé d'aller visiter en prison Peucer, gendre de Mélanchthon, afin de s'assurer si en le menaçant du dernier supplice on ne le porterait point à se rétracter, Rauscher répéta plusieurs fois à ce réformateur que si Joachim Camérarius avait plus longtemps vécu, il n'aurait pas été plus ménagé que lui, Peucer, et ne se trouverait pas dans une position différente [3].

Camérarius, cependant, continua jusqu'à l'heure de sa mort à témoigner son déplaisir de la marche suivie par le mouvement de la Réforme. Il dit qu'il était notoire qu'en ex-

[1] Le pasteur Otton Sauter écrivait, en 1571, de Custrin à Camérarius : « Magnam sævitiam exercuit dux Albanus superioribus annis in Ecclesiam, et hoc incendium Satanicæ iræ nondum exstinctum est sanguine martyrum. At hanc crudelitatem superat effrena rabies illorum, qui præceptores nostræ Sareptæ, quæ est Witebergæ et apud vos, crudelibus calumniis contristant et deformant, et propter privata odia lucem Evangelii, cujus splendescentem veritatem ferre non possunt, tenebris involvere conantur. Quæ enim potest esse major rabies, quam sævire in viventes fratres et a furore nolle desistere prius, quam eos excarnificaveris, et ignobili studio vindictæ perversæ laudis famam apud vulgus comparaveris. Sæpe tyrannos satietas cædis et sanguinis cepit, et pugna suum finem, cum jacet hostis, habet. At apud hos nulla est satietas, nullum tædium, imo quotidie, licet modestia et veritate vincantur ab aliis, incendium furoris, infuso oleo magisque inflammant. Dicas, omnes Cacodæmones conjurasse in caput præceptorum. — Omnes volunt esse reformatores doctrinæ et ecclesiarum, sed illis accidit, quod est in proverbio : πολλοὶ βουκέονται παῦροι δέ τε γῆς ἀροτῆρες. Vociferantur, a Witebergensibus labefactari veritatem, eos esse hæreticos, provocant igitur ad lapides, et accusatores cum sint, se ipsos judices constituunt, antequam errantes docuerint, veritatem ostenderint, et veris fundamentis eos refutaverint. Autoritatem D. Lutheri allegant, ut σκιαγραφία coram vulgo se ornent, et sub umbra tanti viri tyrannidem et sophisticen exerceant. Hæc gravissime sauciant Ecclesiam ejusque alumnos, qui veritatem et pacem diligunt. » — Cod. Manh. 358, p. 383.

[2] Non dubito, vehementer te gratulari, quod ipsum in æternum tranquillitatis et lætitiæ portum Deus abduxerit, antequam videret ista, quæ multis ipsi mortibus acerbiora fuissent. — Cod. Manh. 358, n. 169.

[3] Pezelii hist. carcerum Peuceri. Tiguri 1615. p. 351.

tirpant les abus, on avait du même coup fait tomber des institutions indispensables et salutaires, et que l'arbitraire de cette manière de procéder avait singulièrement favorisé la frivolité antireligieuse; qu'à la vérité l'on essayait parfois, trop rarement sans doute, de rétablir sous un autre nom ce qu'on venait d'abolir, ainsi qu'il était arrivé pour le jeûne; mais que pendant l'état d'anarchie religieuse qui était la suite de ces changements, augmentaient aussi l'effronterie, la licence, et en général le désordre dans les mœurs; qu'on profitait de cet état pour lâcher le frein aux passions, et que la foule ne pouvait que s'accommoder d'un pareil relâchement de la discipline; qu'il était d'ailleurs d'autres personnes qui avaient trop de loyauté pour consentir à rétablir ce qu'on avait une fois renversé, et qui se montraient plutôt disposées à se moquer des erreurs et des omissions des anciens, imitant en cela ces mauvais enfants qui aiment à parler des fautes de leurs parents afin de mieux cacher leur propre honte, etc. Camérarius était également d'avis que le jugement dernier était devant la porte, Jésus-Christ ayant lui-même prédit que, dans les derniers temps du monde, on verrait une hideuse corruption et une effroyable perversion de la doctrine chrétienne; et toutefois il pensait qu'il y aurait encore de l'espérance, si l'on voulait bien avouer sa propre perversité et s'occuper sérieusement à s'amender, et dans la conduite et dans la doctrine [1].

Mais ce qui faisait alors le sujet le plus ordinaire des doléances de Camérarius, c'était l'immense confusion dans laquelle les interminables querelles des théologiens avaient plongé la nouvelle église. Il avoue par exemple, en 1560, qu'au milieu de cette chamaillerie sans fin et de ces accusations réciproques, l'unité et la communauté de la croyance religieuse se perdaient de jour en jour davantage, et qu'on ne trouvait déjà presque plus d'autre fruit de la religion que des discussions acrimonieuses et un prétentieux et inutile bavardage. — Ecrivant en 1546 une histoire du concile de Nicée, il en prit occasion pour signaler les besoins et les imperfections de l'église nouvelle. Il dit que « tandis qu'on fai-

[1] Camerarii hist. Jesu Christi. Lips. 1581. p. 133, 106. — Ejusd. disput. de precibus. Argent. 1560. p. 66 ss.

sait parade d'une pénétration et d'une sagesse apparentes, on laissait la licence la plus effrénée envahir la société tout entière et s'établir partout une iniquité sans pudeur. » Les conseils qu'il croit devoir donner, pour remédier à cet état de choses, ne diffèrent du reste pas essentiellement de ceux de la plupart des autres auteurs de son époque qui partageaient ses préoccupations : il voulait qu'on fît trêve à toutes discussions sur des questions obscures et partant difficiles, et que l'enseignement religieux ne portât que sur des points suffisamment élucidés et sûrs, etc. Il observe toutefois aussitôt après, que de donner de tels conseils était chose facile ; mais que la méchanceté des hommes, la corruption et l'anarchie ne permettraient guère sans doute d'observer une règle, chacun voulant à toute force faire prévaloir et adopter ses opinions personnelles [1]. — Son découragement devint plus tard plus grand encore. Il écrit, en 1570, à Languet « que la malice soupçonneuse, artificieuse et médisante du siècle présent n'était que trop visible ; mais qu'enfin c'était ainsi, et qu'il fallait souffrir avec résignation ces fâcheuses conséquences. » La même année, il signale « cette situation qui était résultée d'un zèle apparent pour la religion, et qui elle-même engendrait la dissolution dans la foule et tendait à ruiner la morale, » comme étant le tressaillement avant-coureur de la tempête que le jugement de Dieu ne tarderait pas à faire éclater sur l'Allemagne [2]. L'année suivante, dans une lettre à une personne de distinction, il dépeint de nouveau cette situation et ceux qui en étaient les auteurs, les pasteurs luthériens.

« Je me sens l'âme navrée de douleur, quand je considère que les hommes qui font chaque jour de nouvelles blessures à notre église, sont précisément ceux dont ce serait le devoir de lui venir les premiers en aide dans ses nécessités, de veiller à sa conservation et de la garantir du péril ; et quand je songe que ce sont les nôtres, les auteurs de cette grande calamité qui étouffe dans leur germe les fruits qu'avec de la concorde et un peu de bienveillance les uns pour les autres nous verrions naître en abondance. Ignorants, la plupart, uniquement poussés par une audacieuse pétulance, ils combattent pour leurs opinions personnelles

[1] De precibus, p. 64. — Historia synodi Vicenæ. Basil. 1546, p. 14.
[2] Camerarii epp. libri V posteriores. Francof. 1595, p. 291, 446.

et veulent encore qu'on les loue de leur zèle à défendre la doctrine divine. Etrangers ou même hostiles à toute culture scientifique, sans connaissance des anciens auteurs, bornant leurs études à la lecture des ouvrages nouveaux de controverse ou de polémique religieuse qui paraissent de tous les côtés par myriades, ils se livrent sans mesure à l'entraînement du caprice et d'une licencieuse indépendance, haïssant toute règle et repoussant toute discipline. — Accablé de douleur comme je suis, je ne veux, ou, pour dire la vérité, je ne puis plus écrire ; car on se trouve partout arrêté par un tel débordement de péchés, que lors même qu'il y aurait encore des hommes disposés à travailler à l'amélioration de cet état des choses, ils s'arrêteraient dès les premiers pas, effrayés de l'immensité de l'entreprise, comme ce personnage dont il est parlé dans la Fable, qui, voulant boucher les trous d'un crible, ne savait par où commencer son travail [1]. »

Gaspard Peucer, d'abord professeur de mathématiques et, à partir de l'an 1559, successeur de Milichius à la Faculté de Médecine de Wittemberg ; Gaspard Peucer, dont nous avons à parler ici, était en communauté d'opinions avec Camérarius, et de plus en relation d'intime amitié avec Mélanchthon, dont en 1550 il avait épousé la fille Madeleine. L'amitié du puissant conseiller privé Cracov et la faveur dont il jouissait lui-même auprès de l'électeur, qui l'avait donné pour parrain à son fils le prince Adolphe, lui valurent, après la mort de Mélanchthon, d'être nommé d'abord recteur, puis inspecteur de l'Université, et le rendirent bientôt le seul dispensateur des emplois et des grâces dans l'électorat de Saxe. C'est par lui que les partisans de la doctrine mélanchtho-calviniste, Christophe Pezel, le jeune Cruciger, Widebram et Henri Moller, furent attachés à l'Université de Wittemberg : bref, il exerçait dans cette ville un pouvoir despotique, ainsi qu'on le lui reprocha plus tard. Il lui parut alors, à lui et aux autres Mélanchthoniens dont il s'était entouré à Wittemberg, que le moment était venu de détrôner le Luthéranisme orthodoxe au profit des idées mélanchthoniennes. La publication d'un catéchisme composé dans ce sens, en partie par Peucer lui-même, et mis d'abord entre les mains des membres du corps enseignant, qui la plupart y mirent de la complaisance, marque le début de l'entreprise. Après cela parut l'écrit intitulé : *Grund-*

[1] Decades tres epp. ed. Weber. Francof. 1702. p. 23 ss.

feste (le fondement), pour servir d'apologie au catéchisme. Enfin le livre connu sous le nom d'*Exégèse*, qui fut imprimé et vendu à Leipzig, prit ouvertement la défense de la Cène calviniste. Pour le coup les Luthériens, dont l'attention avait déjà été éveillée par le catéchisme, se levèrent comme un seul homme contre les Calvinistes de Wittemberg. Jacob Andreæ implora nominativement le secours de chacun des princes attachés au parti, particulièrement contre Peucer, qui, disait-il, avait administré à l'électeur du poison sacramentaire; et le jeune prince Adolphe étant venu à décéder sur ces entrefaites, les prédicateurs signalèrent cette mort comme un signe du déplaisir avec lequel Dieu avait vu ce jeune prince tenu sur les fonts par un Calviniste. Les nombreux ennemis que Peucer comptait à la cour se liguèrent alors avec l'électrice Anne pour le perdre dans l'esprit de l'électeur, et eurent la satisfaction de voir leur conspiration obtenir un plein succès. On voulut d'abord forcer l'imprimeur Vœgelin, de Leipzig, à trahir le nom de l'auteur de l'*Exégèse*, que Peucer refusait de reconnaître pour son œuvre, et comme on ne réussit point à lui arracher son secret, on confisqua ses biens et on le chassa du pays; après quoi, les Mélanchthoniens de Wittemberg furent eux-mêmes arrêtés et jetés dans les fers. Peucer passa ainsi dans les prisons de Rochlitz, de Zeiz et de Leipzig dix années entières, pendant lesquelles sa femme, la fille de Mélanchthon, mourut de chagrin. On le menaça, s'il ne consentait à renier la doctrine de son beau-père, de la torture et du dernier supplice; on lui refusa le sacrement, et on lui déclara, malade, que dans le cas où il viendrait à mourir, il serait privé des honneurs de la sépulture religieuse. Peucer répondit que Mélanchthon lui avait souvent répété, les larmes aux yeux, que l'autorité de Luther et la fureur de ses partisans ne lui avaient jamais permis de faire connaître ouvertement sa véritable manière de voir sur la Cène. C'est en vain que le landgrave Guillaume et l'empereur lui-même intercédèrent pour le malheureux prisonnier; les Luthériens détruisaient chaque fois l'effet de ces démarches, en excitant de nouveau la colère de l'électeur contre cet homme qui avait voulu le livrer et avec lui livrer le pays entier au Calvinisme, à ce Calvinisme que le

prince haïssait si cordialement qu'il avait dit un jour, que s'il savait avoir une veine calviniste, il souhaiterait que le diable la lui vînt lui-même arracher du corps. Ce ne fut qu'en 1586, après la mort de l'électrice Anne, qu'il regardait comme l'auteur de tout son malheur, que Peucer dut à la seconde femme de l'électeur, à la princesse Auguste d'Anhalt, d'être remis en liberté, après signature toutefois d'une lettre réversale et signification faite de bannissement. Il devint ensuite médecin particulier du prince d'Anhalt, et mourut comme tel en 1602 [1]. — Peucer, subissant l'influence de son époque et de son entourage, était trop théologien et se sentait trop de sollicitude pour l'héritage qu'il croyait lui avoir été légué par son beau-père, c'est-à-dire pour la conservation et la propagation du système et des institutions ecclésiastiques dont Mélanchthon avait été le principal créateur, pour suivre autrement qu'avec une attention inquiète et un sombre chagrin la marche des faits religieux et le développement du Protestantisme allemand. A ces préoccupations vint plus tard se joindre encore le souvenir des persécutions et des mauvais traitements qu'on lui avait fait souffrir ; et tout cela fit que, plus encore que Camérarius et plusieurs autres de ses contemporains, il signala les théologiens luthériens comme étant les principaux auteurs de la corruption générale. Bien avant déjà cependant, en 1553, dans une lettre où il mandait à Nydbruck que l'électeur, excité par Agricola, venait de jeter au feu un écrit de Mélanchthon contre Stankarus, et où se trouvaient aussi des paroles improbatrices de divers points de doctrine de ce même Agricola, il avait ajouté « qu'il ignorait ce à quoi l'on pouvait encore s'attendre au milieu des dissensions qui s'élevaient de toutes parts, et où chacun prenait la liberté de se forger, de soutenir et de propager à volonté de nouveaux dogmes. » — En 1569, il parle de la fureur des Flacianiens qui s'acharnaient à la mémoire de Mélanchthon et débitaient, sous le nom et l'autorité de Luther, « leur doctrine de la Justification, cette doctrine controuvée, antinomienne, monstrueuse, formée de rêveries fanatiques et en-

[1] V. Eichstadii narr. de Caspare Peucero. Jenæ 1841 ; et la hist. carcerum, p. 757.

tièrement différente de celle reconnue jusque là dans l'église protestante. » En 1591, il écrit à Baumgartner qu'il évitait de plus en plus de s'entretenir de ces choses, attendu que la vue des blessures chaque jour plus profondes qui étaient faites au corps politique aussi bien qu'à l'Eglise, ne manquait jamais de le plonger dans la tristesse et de lui inspirer les plus sérieuses préoccupations sur l'avenir ; qu'il ne pouvait s'expliquer ce qui se passait qu'en pensant que Dieu, pour punir les Protestants de leur affreuse ingratitude, avait permis au démon d'exciter de malheureux hommes à déchirer et à déchirer chaque jour davantage ces blessures déjà si profondes ; enfin que dans l'aveuglement des docteurs, dans la stupide indifférence des auditeurs et dans l'endurcissement croissant des uns et des autres, il reconnaissait avec douleur les signes avant-coureurs de la fin du monde. Il ajoute que dans quelque lieu qu'il portât ses regards, il voyait partout les choses incliner vers une triste et prochaine décadence ; que l'aveuglement, l'impudence avec laquelle on entassait péchés sur péchés, et surtout l'ingratitude envers l'Evangile ne pouvaient manquer de la hâter encore : car plus la lumière de cet excellent Evangile était éclatante, et plus on semblait frappé d'aveuglement et d'endurcissement dans la plupart des communes éclairées par elle [1]. Deux ans après, il se plaint derechef, auprès du prince d'Anhalt, de ce que l'anarchie devenait chaque jour plus grande, et que, sous le rapport du péché, cause de cet état, loin d'offrir de l'amélioration, les choses allaient de plus en plus mal. Il dit finalement sans détour :

« Je ne sais plus de quel côté me tourner ni quel parti prendre; je n'ai plus que des soupirs, des plaintes et des larmes, que j'ai peine à retenir, toutes les fois que je vois l'effroyable anarchie qui règne dans tous les cœurs et d'un bout à l'autre de notre Allemagne. Et cette plaie du corps politique et de l'église, ces luttes acharnées des opinions aux prises les unes avec les autres, cette acrimonieuse âpreté des caractères, cette audace et cette perversité, fruits récents de l'impunité; cette plaie, dis-je, présente un aspect tellement grave, tellement effrayant, qu'il ne me semble

[1] V. les Lettres de Peucer dans Chmel : Handschr. d. Wiener Hofbibliothek. II. 247, — et dans les Miscellanées. IV, 96 et s. 108, — ainsi que les extraits des lettres du même Peucer à Crato, médecin particulier de l'empereur, dans Menzel neuerer. Gesch. der Deutschen, 14, 412.

pas qu'il soit encore au pouvoir de la raison et de la force humaine d'y porter remède. Et cette malheureuse situation, ce n'est point aux papistes que je la reproche, mais bien à ceux des nôtres qui poursuivent les innocents de leur haine et cherchent la paix et le salut dans leur propre ruine. »

« En un mot, dit en terminant Peucer, il y a lieu de désespérer de notre salut, à moins que Dieu ne nous vienne en aide; et ce qui m'épouvante, c'est moins la masse des péchés et l'horrible ingratitude que l'aveuglement et l'endurcissement de nos Évangéliques, qui demeurent obstinément attachés à leur culte idolâtre, à leurs doctrines erronées et à leurs plans destructeurs. « Ces gens, poursuit-il ailleurs, l'emportent sur les papistes par leur haine forcenée contre nous (contre les Mélanchthoniens); que dis-je? ils nous abhorrent et nous persécutent plus même que les Turcs ne font des chrétiens [1]. » — Pour ce qui est des pasteurs, Peucer les avait déjà, en 1591, dépeints en cette manière : « Vos prédicateurs, aujourd'hui, ne sont pas seulement des athées, des gens sans Dieu ni charité; ce sont encore des ignorants, des hommes sans instruction ni éducation, pleins d'envie, de haine, d'humeur disputeuse, d'artifice et de malice, des hommes dissolus, orgueilleux, insolents et cupides [2]. »

Un homme qui, dès les premiers temps de la Réforme, sut voir clair dans la situation amenée par la doctrine nouvelle, ainsi que dans l'enchaînement des effets et des causes appartenant à cette situation, ce fut Jean Rivius, recteur de Freiberg. Fort connu des réformateurs de Wittemberg et particulièrement lié avec Luther, Rivius fut, bientôt après la transformation religieuse du duché de Saxe, chargé de la haute surveillance de toutes les écoles de la Misnie; fonctions dans l'exercice desquelles il paraît du reste également avoir rencontré bien des obstacles et des contrariétés [3]. Il

[1] V. Beckman : access. hist. Anhalt. p. 161, 153; — V. Weber : Decades tres epp. p. 37.

[2] Lettre à Baumgartner, dans Strobel. IV, 94 et s. — Το μαντικον γενος το νυν ἐπιπολαζον παρ' ἡμιν οὐ μονον ἀθεον ὀν, θεου ἀλλοτριον, ἀστοργον, ἀλλα και ἀσυνετον, ἀπαιδευτον, ἀμουσον, μεστον, φθονου, φονου, ἐριδος, δολου, κακοηθειας, ὑβριστικον, ὑπερηφανες, ἀλαζονικον, πλεονεκτικον.

[3] Mathias Dabercusius écrit par exemple à Camérarius, son ancien collègue à Meissen : Ad hanc miseriam (præceptorum discordiam) accedit

eut, par exemple, en 1539, un violent démêlé avec le réformateur Schenk, qui voulait aussi s'arroger sur les écoles une autorité souveraine; et dans la division qui éclata quelque temps après dans la population de Freiberg, il prit le parti du magistrat contre le nouveau prédicateur soutenu par le peuple [1]. — Rivius mourut à la vérité dès l'an 1553; mais plusieurs années avant sa fin, c'est-à-dire en 1547, il avait déjà résumé le résultat de son expérience et de ses observations dans cette remarque : « que son époque se distinguait de tous les siècles passés par une monstrueuse indiscipline ; et que la corruption y était portée si loin, que l'épicurisme et l'impiété avaient envahi toute la chrétienté, que la loi avait perdu sa valeur et que la concupiscence semblait seule avoir partout

etiam laxa hæc atque dissoluta disciplina et mores juventutis minime ferendi, quod dissectis vestibus incedunt, et gestant cotidie pugiones, prorsus ut non scholasticos ac litterarum studiosos, sed milites et homines barbaros atque ab omni urbanitate alienos te putes intueri. Atque hac iste (Vulpius) licentia et indulgentia pueros corrumpit, non alia de causa, nisi ut eos ad sese alliciat et suos faciat, atque a me et collega meo Hiobo Magdeburgio utpote severioribus abalienet. Hæc ita se habere ipse testis est Rivius, qui quidem, cum vehementer his malis mederi cupiat, tamen non potest, propterea quod ipso insciente a cæteris (ut audio) principis consiliariis ad hoc munus est arcessitus Vulpius. Quid porro dicam de quorundam puerorum contumacia et præceptorum suorum contemptu? Ne multa, verendum sane est, Camerari, nisi his vitiis in tempore obviam eatur, ne ex hac schola (ut modestissime dicam) non tales, quales jamdudum exspectant omnes boni, aliquando sint proditurî. — Misnæ 3. Cal. Mai 1545. — Cod. Manh. 365, n. 66. — Rivius aussi se plaint amèrement du mauvais état des écoles protestantes, et l'attribue principalement à l'incroyable incurie qui présidait au choix des professeurs. « Les hommes les plus savants et les plus remarquables par leurs talents avaient, selon lui, les plus grandes peines à se faire accueillir, au lieu qu'on voyait partout des hommes ignorants s'insinuer dans les bonnes grâces des grands qui, dans la dispensation des emplois, semblaient se guider d'après le principe que ceux-là seuls en sont dignes qui en sont incapables.» « C'est sous la direction de tels hommes, dit-il, que la jeunesse s'adonne à la licence et que périt la discipline ; et c'est là, avec la faiblesse des parents, la cause de la corruption des mœurs dont on se plaint de toutes parts. » Rivius repousse toutefois et traite d'absurde l'idée de faire dépendre cet état des choses de la propagation de la doctrine nouvelle, et assure que c'est à la mauvaise éducation, au relâchement de la discipline, à la négligence et à l'inconduite de l'autorité que la faute en était véritablement imputable. C'est ainsi que s'exprimait Rivius, en 1547, dans un ouvrage intitulé : *De stultitiâ mortalium in procrastinandâ correctione vitæ*. Basil. 1547, p. 26, ss., dans la suite duquel il ne peut néanmoins s'empêcher d'attribuer ce fâcheux résultat à l'influence de la doctrine de la Justification.

[1] Jahn, Leben d. Rivius. Bayreuth 1792. — Schumacheri vita Adami Siberi, p. 49.

étendu son aveugle empire. » Il ajoute qu'il était « facile de voir quelle reconnaissance on avait pour l'Evangile; que la très-grande majorité de ceux qui s'honoraient du nom de chrétiens, se livraient, sans pudeur ni honte, à toutes les infamies imaginables; que chez les grands régnait un complet épicurisme; qu'à la cour des princes la vie intime n'était plus que de l'intempérance; que chez les nobles on passait les jours à jouer, à boire et à danser, pour ne rien dire de ceux qui s'étaient approprié les biens dont la munificence des anciens avait gratifié l'Église, et qui laissaient mourir de faim les malheureux pasteurs; que les gens de la campagne, qui jusque là s'étaient recommandés par leur probité et leur honnête simplicité, étaient maintenant si rusés, si artificieux et si malicieux, qu'il ne leur était guère possible de le devenir davantage; enfin, qu'il n'était pas de vice assez honteux, pas de turpitude assez grande pour que les paysans en éprouvassent encore de l'horreur. » Et tout cela, Rivius le savait par expérience, et il pouvait, dit-il, « assurer que les pasteurs de village avaient maintenant des fonctions bien plus pénibles que ceux de la ville, attendu qu'on ne trouvait plus à la campagne qu'un très-petit nombre d'individus en état de réciter couramment les dix Commandements de Dieu, le Symbole des Apôtres ou l'Oraison dominicale; qu'en un mot les gens ne savaient plus ni ce qu'il fallait croire, ni comment ils devaient vivre; qu'ils n'avaient pas même l'idée de ce que c'est que la loi et l'Evangile; que l'on n'apercevait plus chez eux le moindre indice qui annonçât un chrétien, et qu'on eût été en droit de les considérer comme des épicuriens achevés, *s'ils n'avaient continué de faire parade de leur foi en Jésus-Christ notre Sauveur* [1].

Quand la plupart de ses collègues et de ses coreligionnaires se bornent à faire entendre de telles plaintes et autres analogues, Rivius, au contraire, pénètre jusqu'aux entrailles des phénomènes observés pour en saisir les rapports; et l'on reconnaît facilement qu'il fut moins que la plupart des autres écrivains de sa confession aveuglé sur les vrais motifs du bon accueil fait à

[1] Rivius, de Stultitia mortalium, p. 32.— V. aussi dans *Rivii opp. Augustæ Vindelicorum* 1615, p. 842 et 684, les ouvrages de théologie qu'il publia plus tard.

la doctrine et de la rapidité de sa propagation, et par suite aussi sur les conséquences qu'elle avait entraînées après elle. « Presque tous, nous sommes aujourd'hui, dit-il, trop indulgents pour nous-mêmes; presque tous, nous ménageons et caressons même, pour ainsi dire, nos infirmités, nos faiblesses, notre concupiscence; presque tous, enfin, nous négligeons, pour réprimer la chair, de recourir au jeûne et à la prière, et nous nous flattons follement de l'espoir du pardon et de la miséricorde divine. »—« Il est des hommes imprévoyants, poursuit-il, qui par leur prédication tendent encore à empirer le mal, s'étendant avec complaisance sur la rémission des péchés en considération du Seigneur et sur la justification en Jésus-Christ, et se taisant ou ne disant que peu de choses de la nécessité de conformer sa conduite à la loi divine, non plus que de la grâce sanctifiante par laquelle nous renaissons aux bonnes œuvres. Bref, personnne ne se détache de ce qui est terrestre pour s'élever vers les choses du ciel; personne n'est pénétré de la colère de Dieu contre le péché; personne n'appréhende de violer la loi divine; personne enfin ne se laisse détourner du péché, ni par un sentiment de pudeur, ni par la crainte d'offenser Dieu. Il en résulte que l'existence de la plupart est souillée par le vice et par d'effroyables péchés. » « Il n'est pas de doute, ajoute encore Rivius, que de tout temps il ne se soit fait entendre des plaintes contre les mauvaises mœurs et la malice des hommes; mais ce que je soutiens, c'est que dans le siècle corrompu où nous vivons toutes les espèces de vices ont été portées si loin qu'il ne peut guère se concevoir de perversité plus grande; et cependant on ne souffre pas la moindre réprimande, ou si l'on veut bien la souffrir, on ne l'écoute point, on n'en tient aucun compte! » La même année et l'année suivante, Rivius poursuit ainsi ses doléances :

« La très-grande majorité de nos gens n'ont souci ni de la mortification de la chair, ni de la modération, ni de la tempérance, se livrent à l'ivrognerie et à d'autres vices, se lancent à corps perdu dans tous les excès de la concupiscence, ne craignent point d'offenser Dieu, obéissent à leurs passions, pratiquent toutes les espèces d'iniquités, et avec cela *ne font pas moins parade de leur foi, ne prônent pas moins l'excellence de leur Évangile et la vérité de leur religion!*—Que le peuple aujourd'hui s'entende dire qu'il n'est pas d'autre satisfaction pour le péché que la mort du Rédempteur,

il se conduit aussitôt comme s'il nous était désormais loisible de nous abandonner à toute espèce de péché. On recherche le plaisir de la table; on ne tend en tout qu'à suivre sa fantaisie; on se livre aux voluptés de la chair, à l'intempérance et aux autres jouissances sensuelles; car on sait à présent que la prière et le jeûne sont inutiles, et l'on ne se fait même pas scrupule de voler le prochain ou de lui porter préjudice en quelqu'autre manière, comme si Jésus-Christ ne s'était proposé, dans son œuvre de rédemption, que de procurer aux pécheurs la faculté de se livrer impunément à tous les genres de vices. — *Combien en est-il encore qui pratiquent la pénitence véritable, la pénitence agissante, alors qu'ils font un si magnifique étalage de leur foi?* — Il en est beaucoup qui mettent un zèle admirable à endormir leur conscience, en recherchant et ramassant avec soin tous les passages de la Bible où il est question de l'immensité de la miséricorde divine; qui, au contraire, ne jugent même pas dignes d'un regard ceux où Dieu nous prescrit de nous amender; et qui, victimes de leur aveuglement et de leurs illusions volontaires, travaillent eux-mêmes à leur propre perte. — Il est un autre travers qui n'est pas moins commun, c'est celui qui porte quelques-uns de nos frères à ajourner la pénitence, à remettre à un autre temps le soin de se corriger. Car il est partout des gens (de dignes hommes, je n'en fais pas le moindre doute, mais assurément fort circonspects) qui ne tarissent point, dans leurs sermons, à nous parler de la miséricorde divine, du pardon des péchés et d'autres points de la rédemption, et qui de la nouvelle vie en Jésus-Christ, du renouvellement et de la sanctification de la vie n'ont rien ou presque rien à nous dire. Or, quelle impression, je le demande, de tels sermons peuvent-ils faire sur l'esprit des ignorants et des simples? « Etes-vous un adultère, un fornicateur, un avare, ou bien votre conscience est-elle souillée de quelqu'autre vice: Croyez, disent-ils, et vous serez sauvés. *Vous n'avez non plus à vous effrayer de la loi; car Jésus-Christ l'a accomplie pour nous, Jésus-Christ a satisfait pour les péchés des hommes. De telles paroles scandalisent fort les âmes pieuses, conduisent à l'impiété, et font que les hommes continuent à vivre et à s'endurcir dans le vice et la honte, sans même songer à faire pénitence*[1]. »

Ce ne fut assurément que le sentiment d'une absolue nécessité et d'une situation désespérée qui put arracher de pareils aveux à un aussi vigoureux, à un aussi mordant

[1] De Stultitia mortalium. a. 5. — a. 6; p. 50 ss. — Opp. p. 275, 305, 370, 672.

adversaire de l'Église catholique que l'était Rivius. Il est permis de croire que ce ne fut qu'à contre-cœur et dans des moments d'oubli qu'il lui arriva de les laisser échapper : ce qui du moins semble le prouver, c'est qu'ayant rencontré des observations analogues dans la bouche et les écrits de personnages catholiques, il mit un grand empressement à les combattre, et le fit de la manière suivante. « Nos adversaires nous reprochent la corruption de nos mœurs et notre négligence des bonnes œuvres : deux graves accusations assurément et non entièrement fausses ! — Mais ils devraient songer que la foule a toujours eu soin de vivre à sa manière, et que c'est à tort qu'on impute à la doctrine purifiée une dépravation qu'on devrait bien plutôt attribuer à la malice du démon. » — Et toutefois, aussitôt après, Rivius signale encore dans le culte protestant plusieurs choses qui, dit-il, étaient bien faites pour choquer les Catholiques. Il dit, par exemple, que ce n'était pas sans raison qu'ils s'étaient sentis scandalisés de la manière inconsidérée avec laquelle on rabaissait souvent les Pères de l'Église, qui assurément méritaient un tout autre traitement; que cette inconvenance était surtout choquante, quand ceux qui se la permettaient étaient des individus, ou qui n'avaient jamais lu les Pères, ou qui, par défaut de culture scientifique, ce qui était le plus ordinaire, et par le peu d'étendue de leur esprit, étaient même incapables de les comprendre; pour ne point parler de ceux qui avaient l'habitude de s'égayer à leurs dépens par de basses trivialités et de sottes bouffonneries. Il ajoute que bien des Catholiques avaient également trouvé mauvais qu'on consacrât souvent des sermons entiers à préconiser les avantages de la foi, et qu'on laissât si rarement échapper un mot sur la pénitence; comme aussi qu'on eût condamné le sacrifice (de la messe), de manière à ce que la crainte de l'abus fît négliger la chose elle-même (la réception de l'Eucharistie); enfin qu'il ne pouvait nier qu'en tout cela on n'eût donné aux papistes de grands sujets de scandales. Il termine en disant qu'un grand nombre de ces derniers avaient également été détournés de la doctrine par les imprudentes prédications sur la liberté chrétienne, par la violation des convenances dans la suppression des ornements sacerdotaux pour les cérémonies du

culte, ainsi que par la manière inconsidérée avec laquelle on avait souvent procédé dans les affaires de mariage, par la légèreté avec laquelle on prononçait le divorce et par d'autres scandales encore qu'il croyait devoir passer sous silence [1].

Adam Siber, qui, jusqu'en 1545, fut collègue de Rivius, et plus tard, jusqu'en 1548, recteur de l'école à Grimma; Adam Siber se plaignait également de son époque, « qui, dit-il, avait vu la dépravation des mœurs et l'abrutissement de la jeunesse surtout portés au plus haut degré. » Peu de temps après lui, Michel Hempel, recteur à Freiberg, déclarait son siècle le pire qui eût encore existé, et le dernier qu'on dût voir avant le jugement dernier [2]. « Je sais bien, observe Hempel, qu'on se rit de la menace du jugement dernier comme d'un conte bleu; pour moi, cependant, je suis convaincu qu'elle n'est que trop fondée, et voilà pourquoi : c'est que la corruption et la sécurité semblent ne pouvoir être portées plus loin et néanmoins ne cessent d'augmenter journellement encore, absolument comme on dit qu'il doit arriver avant la fin du monde, et puis que ces anxiétés dont les peuples seront, dit-on, travaillés à l'approche du dernier jour, je les aperçois aussi déjà dans les âmes pieuses. Et en effet, quand on considère toutes les hérésies, tous les schismes dont notre siècle abonde, et qu'on songe en même temps à ce que deviendrait le monde, s'il devait quelque temps subsister encore, on est pris de telles anxiétés et l'on se sent tellement accablé de douleur, qu'on ne sait plus que devenir ni quel secours implorer, et que la seule chose qu'on puisse faire encore, c'est de soupirer et de se plaindre. » — Il assure d'ailleurs, lui aussi, qu'il régnait un dédain pour les sciences « tel que

[1] Opp. p. 213, 363.

[2] Ainsi que tous les professeurs de cette époque, ainsi que ceux surtout qui s'occupaient d'études théologiques, Siber eut à souffrir toutes sortes de persécutions et d'attaques malveillantes; aussi se plaint-il, dans la dédicace qui se trouve en tête de son *Comm. scholast. ad pœnitent. Davidis*, de s'être trouvé dans la nécessité de publier cet ouvrage, « ut in horum temporum infestis ac perniciosis dissensionibus ad minus æquos laborum nostrorum æstimatores a tempestatibus ac procellis mendaciorum et calumniarum utcumque nos tegerent et defenderent. Ap. »Schumacher. p. 159.— En 1545, il se console de mener une existence soucieuse au milieu de la poussière d'une école, par la pensée que les premiers emplois (ceux de prédicateur et de surintendant) étaient confiés aux individus qui se distinguaient le plus par leur ignorance. L. c. p. 149.

l'histoire en offrait à peine un autre exemple; que sur mille étudiants il n'en était pas cent qui achevassent leurs études, et sur ce dernier nombre pas vingt qui acquissent une instruction solide ; enfin que tout semblait faire craindre la perte de la pure doctrine de l'Evangile, et même un nouvel envahissement de la plus extrême barbarie, si le dernier jour se faisait assez attendre, pour que la jeune génération parvînt à l'âge adulte [1]. »

Georges Fabricius, recteur à Meissen, n'étant mort qu'en 1571, assista plus longtemps que Rivius au développement de la réforme protestante. Également renommé comme poète, historien et philologue, il prit une part active aux discussions religieuses et entretint des relations suivies avec les réformateurs de Wittemberg. Willer, toutefois, compte au nombre de ses mérites de ne s'être jamais immiscé, comme faisaient la plupart des recteurs d'école, dans les discussions théologiques dont la fureur agitait l'Allemagne, de s'être au contraire invariablement tenu aux principes de Luther, et d'avoir amèrement déploré la désunion des docteurs. Lui non plus, cependant, ne parvint à se soustraire aux nombreuses contrariétés auxquelles était alors exposé tout homme qui de quelque manière s'occupait de la théologie nouvelle ; et l'année même de sa mort, il répétait encore les doléances de Siber sur les malheurs du temps, et se plaignait de la haine qu'on avait pour les fidèles disciples de Luther, comme étaient lui et Siber. Les Mélanchthoniens venaient alors d'obtenir la suprématie dans la Saxe et la Misnie. Fabricius avait, dès l'an 1553, repoussé de toute son énergie le principe de la nécessité des bonnes œuvres, et son antipathie pour les opinions calvinistes sur la Cène était également connue de tout le monde [2] ; et cependant, en 1547 encore, il ne voyait pour la société luthérienne d'espérance de salut que dans les lumières et le zèle de Wittemberg et de Mélanchthon, et tremblait à la seule pensée que ce grand docteur, déjà miné par le chagrin et le travail, ne fût enlevé à la nouvelle église au moment où le monde semblait prêt à s'enfoncer dans la bar-

[1] Schumacher. p. 125.— V. dans les *Opp. Welleri*. III, 181 ss. la dédicace adressée par Hempel au chancelier de la Saxe ducale, Gabriel Schütz.

[2] Schumacher. p. 160, 167. — Schreberi vita G. Fabricii. p. 344, 266. — Comp. avec la p. 166 du même volume.

barie, dans l'extravagance et les fausses doctrines. A partir de ce moment, nous trouvons également sa correspondance intime avec le professeur de Leipzig, Meurer, remplie d'amères doléances sur l'état des choses dans la société luthérienne. Il écrit, en 1547, qu'il ne croyait pas qu'il se fût jamais vu siècle plus corrompu et plus hostile à tout ce qui est vertueux et honnête, que le siècle où il vivait; et, deux ans plus tard, il dit qu'il lui paraissait comme si les bonnes mœurs et les sciences étaient menacées d'une ruine totale et prochaine. « Dans cette situation, écrit-il encore, en 1552, la seule chose qu'il y ait à faire, c'est de se mettre entre les mains de Dieu, de gémir et de prier, ce qui jamais ne fut plus nécessaire que de nos jours. » Il ajoute qu'il n'y avait du reste pas lieu de s'étonner que cet insultant dédain pour la Parole divine eût enfin été châtié; que personne ne voulait plus entendre parler de cette sainte Parole, et que l'Allemagne s'était entièrement noyée dans l'épicurisme. — L'année suivante, il se plaint des difficultés et des ennuis de ses fonctions au milieu de la corruption des esprits et des mœurs; et bientôt après il assure derechef que ce qu'il voyait se faire et se passer autour de lui, que la perversité des hommes et le mépris de la vérité faisaient sur son âme une si grande impression, que ses fonctions lui devenaient chaque jour plus odieuses. En 1556, il prédit la ruine de l'église luthérienne, et dit que ses sens et sa perspicacité le trompaient fort, ou que tout semblait témoigner qu'après avoir mis à bas l'église papelarde, Dieu se disposait également à subverser ou du moins à convertir en un guépier la fourmillière protestante. Il écrit encore, en 1563, à Weller : « L'état de l'Allemagne est déplorable; et le peu d'empressement pour la Parole divine, la profanation du sacrement, l'impudente corruption des mœurs, le mépris de l'autorité et la vie dissolue des princes me donnent, pour ne rien dire de plus, de graves préoccupations pour l'avenir[1]. »

Eusèbe Ménius, fils de ce Justus Ménius dont il a déjà été fait mention dans cet ouvrage, et à partir de l'an 1553, professeur de mathématiques à Wittemberg, après l'avoir été à

[1] Georgii Fabricii epp. ed. Baumgarten-Crusius. p. 41, 45, 62, 81, 96 ss. 144. — Olearii scrinium antiquar. p. 141.

Greiswald; Eusèbe Ménius profita de l'occasion du programme funèbre de Milichius pour faire connaître sa façon de penser sur la déplorable situation de l'église protestante. « Qu'on considère, s'écrie-t-il, combien a été court le temps pendant lequel il a été accordé aux Protestants de jouir en paix du parachèvement de leur entreprise; avec quelle rapidité s'est évanoui leur bonheur; quelle inutile et frivole chamaillerie a suivi leur Réforme; quels désordres ont troublé jusque dans ses fondements leurs malheureuses églises; enfin quelles ardentes haines et quelles querelles en ont été les conséquences! La saine doctrine rétablie avec tant de peine a été indignement souillée, et les mauvaises gens ont trouvé la porte largement ouverte pour se livrer impunément à toutes les espèces d'iniquités. » « A quel excès de fureur, ajoute-t-il, l'appui du peuple n'a-t-il point porté la plupart de nos théologiens et de nos pasteurs? La tyrannie papale s'est transformée en une anarchie où le nombre des tyrans est incalculable, en une anarchie qui nous a plongés tous dans une servitude bien plus intolérable que ne le fut jamais l'ancienne, et où chacun peut faire ce qui lui plaît, et fait en effet tout ce qui lui passe par la tête. Nous nous sommes soustraits à l'orgueil de la tyrannie papale; mais, hélas! ç'a été pour tomber sous le joug d'une populace effrénée, qui, tel qu'un torrent, entraîne et renverse tout ce qui se trouve sur son passage [1]. » — Ménius aussi finit par menacer ses coreligionnaires d'une nouvelle extinction de la lumière évangélique : «car tout le monde voit, dit-il, avec quelle audace, depuis qu'on a dissipé les anciennes ténèbres, on traite tout ce qui est saint, et comme cette audace et ces procédés indiscrets à l'égard de la doctrine s'aggravent encore tous les jours. Avec la saine doctrine, menacée de disparaître cette fois dans le chaos des dissensions religieuses, nous voyons périr jusqu'au sentiment religieux, étouffé sous la sécurité épicu-

[1] In quam rabiem plurimos adegit vulgi applausus? Tyrannis Pontificia in Monarchiam (Anarchiam) conversa est, quæ cum sit infinita tyrannis, servitutem adduxit multo intolerabiliorem priore, in qua licet cuique quodlibet, et audet quisque quod in mentem venit. — Et τυράννου ὕβριν φεύγοντες εἰς δήμου ἀκολάστου ὕβριν ἐμπέσομεν, ὃς ὠθέει ἐμπεσὼν τὰ πράγματα ἀνεὺ νόου χειμάῤῥου ποτάμῳ ἴκελος.

rique et sa fille la corruption des mœurs, qu'alimentent les querelles désastreuses des théologiens et des prédicateurs. » — « A en juger par l'état actuel des choses, dit enfin Ménius, je crains fort que ce ne soit déjà là le commencement de la grande dévastation de l'Eglise qui doit avoir lieu dans les derniers temps du monde [1]. »

Ménius confirme du reste pleinement les jugements défavorables portés par ses contemporains sur l'état des sciences en général et des sciences physiques et mathématiques en particulier dans la nouvelle église. Il dit qu'il se trouvait fort embarrassé toutes les fois qu'il comparait la nonchalance de son époque avec le zèle et l'ardeur que partout, dans le siècle précédent, on montrait pour l'étude ; que les hommes même les moins instruits auraient alors rougi d'être étrangers aux mathématiques et à la physique, au lieu qu'à présent ces sciences étaient à ce point négligées que sur toute la masse des étudiants il était à peine quelques individus qui n'ignorassent pas entièrement ce qui autrefois était familier même aux enfants des écoles [2].

Nous ne devons point ici passer sous silence des aveux

[1] Euseb. Menii oratio de vita Jac. Milichii. Witebergæ 1562. A. 4. — La même inquiétude que montre ici Ménius se remarquait alors également chez plusieurs Wittembergeois à la vue des dissensions religieuses dont la fureur croissante s'étendait sur l'Allemagne entière, ainsi qu'à la vue de leurs malheureuses conséquences. Le doyen de la Faculté des Lettres, Gaspard Wilhem, fit par exemple, en 1555, afficher les observations suivantes : « Secuta sunt bella, deinde horribiliora bellis dissidia docentium, nec prospici finis aut bellorum aut dissidiorum potest. In vicina Bohemia centum et septuaginta viri docti et pii ex ecclesiis pulsi sunt. Horum multi jam cum miseris familiis vagantur in exiliis. Hæc sævitia etsi atrox est, tamen atrociora mala sunt domestica dissidia et odia inter sese docentium, quorum horribilis est acerbitas. Accedit ad hæc disciplinæ et doctrinæ contemptus inter eos, qui sunt in vera ecclesia. » (*Scripta publ. Witeberg.* II, 95.) — Et Ratzenberger, cet ancien ami de Luther, avait antérieurement déjà fait entendre les plaintes suivantes : « La doctrine et la vraie religion sont presqu'entièrement anéanties, ou du moins presqu'entièrement enlevées à l'Allemagne ; car Jésus-Christ ne compte plus guère, hélas ! aujourd'hui parmi nous d'asiles ni de chaires évangéliques irréprochables, et à peine est-il encore une chose qui ne soit *contaminée*, souillée, soit par les anciennes idolâtries du papisme, soit par l'Intérim, l'Adiaphore et autres inventions de nouvelle date, soit enfin par l'*Azotie épicurienne, ainsi que le montre suffisamment la conduite brutale, cochonnière et ordurière des Allemands.* » — Ratzenberger, *Warnung vor den unrechten Wegen, die Sache der Offenbarung des Antichrist zu führen.* o. O. 1690. p. 148 et s.

[2] Euseb. Menii oratio. B.

analogues échappés à un des plus anciens partisans de la doctrine luthérienne, à Euricius Cordus. Ami de Luther et de Camérarius, il accompagna le chef de la Réforme dans son voyage à Worms, pratiqua plus tard la médecine à Brunswick et à Emden, devint ensuite professeur à la Faculté de médecine de Marbourg et finalement au gymnase de Brême, où il mourut en 1535. Cordus se livre à d'amères plaintes sur le sort des savants que le destin avait fait naître dans ces malheureux temps, où Homère même n'aurait eu des admirateurs que s'il avait chanté ses admirables vers sans rien exiger pour sa peine, où l'ignorance était un titre pour obtenir distinctions et faveurs, et où enfin la barbarie seule semblait être en honneur. A la question : *Quelle différence y a-t-il entre les chefs de l'église évangélique et les évêques papistes?* il répond : « Aucune, si ce n'est que partout où les premiers dominent les Lettres et les Sciences sont en décadence, et que là où les évêques ont conservé leur influence elles obtiennent du moins les encouragements et l'appui qui sont dus à leur importance. » Il observe encore que chez la plupart des théologiens évangéliques les vertus théologales avaient été remplacées par les trois vertus suivantes : *l'envie, l'avarice et la superbe* [1].

[1] *Quod bonæ litteræ contemnantur.*
Quid tamen his nostri dicam de moribus ævi?
Quis tam vesanus, miror, et unde furor?
Ipse suum veniat lecturus carmen Homerus,
Sit nisi gratuitus, displicet ille labor.
Soli mercedem referunt nil scire docentes,
Sola suo constat barbaries pretio.
O infelici natos jam tempore vates
Et miserum semper, dum manet illa, genus!
Ad amicum.
Quanto Evangelici distent discrimine dicam
Papisticis ab episcopis?
Non fas est, nisi quod rerum potientibus illis
Bonæ cadant jam litteræ,
Quarum magna sub his tamen emolumenta fuerunt
Dignumque juxta præmium.
De theologicis virtutibus.
Theologicas olim fuisse virtutes
Tres, nempe spem fidemque caritatemque,
Vel unius probant epistolæ Pauli. —
Loco (ipsarum) interim novæ vigere cœperunt,
Invidia, avaritia et superbia, quas nostri
Jam theologi primas suas colunt divas,
Solamque, qua vocantur, exprimunt vocem.

Eurici Cordi opp. poetica, s. l. et a. f. 109, 278.—Un certain Louis Carinus s'exprime, dans une lettre au vieux Camérarius, de la manière suivante sur

Mathieu Dresser, d'abord (1560) professeur de grec à Erfurt, puis (1574) professeur d'éloquence et d'histoire à l'Université de Leipzig, commença, vers le même temps, à se plaindre « de ce qu'il n'y avait plus ni chances ni espérances pour la conservation des bonnes études, menacées, dans cet âge décrépit, d'une entière et inévitable ruine. » Il dit que chacun pouvait voir que des travaux de la science il n'y avait plus de vestige; que les écoles étaient désertes et le savoir méprisé, et que ce n'était même pas sans péril qu'il pouvait encore se faire des associations et des réunions dans un but scientifique, ce qui dénotait évidemment que le temps était impropre et même hostile à la science. Il ajoute que bien souvent il craignait que cette prédiction de Camérarius : *Bientôt viendra un temps où la marchandise savante aura moins de prix encore qu'aujourd'hui, et où chacun s'empressera de se vouer à des occupations plus lucratives que la science,* ne s'accomplît plutôt qu'on ne pensait. Quoique Dresser inclinât fort à attribuer la décadence des études scientifiques à une sorte de fatalité, il n'entendait cependant pas en disculper entièrement ses «coreligionnaires, chez lesquels, dit-il, la sagesse n'avait plus d'asile, le savoir plus de valeur, et chez qui l'instruction ne semblait plus consister qu'en hâbleries et qu'en une sotte et orgueilleuse suffisance.» Il vante d'ailleurs aussi le bonheur du siècle précédent, « pendant lequel les hautes écoles avaient, dit-il, été si florissantes; » il s'apitoie sur sa malheu-

l'activité scientifique en Allemagne avant et après la Réforme : « Non enim sum ex eorum numero, qui inepti veterum ingenia ita admirantur, ut præsentia fastidiant, qui contra nostri sæculi ingenia præcipue Germanorum, qui aliquid in litteris et artibus liberalibus moliuntur, longe præferre soleo veteribus, majoremque laudem mereri puto, quippe quod illi barbarissimo sæculo et inter barbaros omnibus præsidiis, quibus ingenia formantur et excoluntur, eruditioque paratur, inter maximam invidiam μισολόγων, litteras earumque cultores profligare, opprimere ac perdere conantium, destituti ad mediocritatem omnium bonarum artium linguarumque cognitionem eluctati sunt. Hi vero tempore florentissimo excultissimoque, quo summo in pretio omnes disciplinæ ac præclara ingenia fuere non modo apud vulgus imperitum, verum etiam principes viros, qui sua liberalitate et favore eorum pectora excitabant inflammabantque ad aliquid immortalitate dignum excudendum, summa præsidia, quibus bonæ artes et disciplinæ eruditioque, ad quam pervenerunt, parantur, habuerunt, ut de gloria, quam ex suis lucubrationibus, quamque fere unam spectabant, consequebantur, acerrimo studiorum stimulo, interim sileam. Maximam igitur partem laudis his temporum ratio ac hominum mores diversi minuit, illis vero adauget. — Bambergæ 8. Cal. Mart. s. a. Cod. Manh. 365, n. 26.

reuse époque, où l'on avait la douleur de voir ainsi dépérir les écoles ; et reconnaît en même temps que la guerre et la peste n'auraient pu les dévaster plus que n'avaient fait les dissensions religieuses de ce malheureux siècle. « On peut voir, observe-t-il encore, ce que l'envie et une aveugle ambition nous causent de maux chaque jour, ce que la haine dissimulée peut nous en amener encore, et comment il n'est plus personne qui soit à l'abri de cette rage de mensonge et de calomnie qui dépasse toutes les bornes. » Il observe que tous ces maux annonçaient aussi précisément l'inévitable ruine des écoles. Mais c'est surtout la décadence des études grecques que Dresser déplore avec amertume; « études auxquelles, avant le changement de religion, on s'adonnait, dit-il, avec un si admirable zèle. » Il pense que comme l'état de splendeur de ces études avait été le prodrome de la réapparition de la lumière évangélique, ainsi leur décadence devait être le signe précurseur de la disparition de la même lumière. Il dit enfin que chacun voyait d'ailleurs comme lui, et déplorait sans doute également de voir l'indifférence qu'on montrait pour la vraie religion, l'horrible manière dont elle était défigurée, les innombrables sectes qui la divisaient et le petit nombre de personnes chez lesquelles on la pouvait encore trouver pure [1].

Dresser avoue que de tout temps il s'est fait entendre des plaintes sur tel ou tel inconvénient, sur telle ou telle autre imperfection ou situation fâcheuse; mais il ignorait, dit-il, si la moralité, si la discipline avaient jamais rencontré d'aussi graves empêchements que dans cette extravagante, détestable et extrême décrépitude du monde. Il ajoute que les vices de ce siècle, de ce monde penché vers sa ruine, les professeurs les remarquaient également chez leurs élèves, et que la conséquence qu'on en pouvait tirer n'était pas difficile à apercevoir ; que l'existence entière était près de se convertir en une concupiscence brutale, en un affreux libertinage; que l'union fraternelle des anciennes générations avait également disparu et été remplacée par une méfiance générale, pour ne rien dire de ces interminables disputes de religion, bien faites pour contrister l'âme de tout homme doué de bon sens. « Ce que nous voyons journellement se passer autour de

[1] M. Dresseri orationes. Francof. 1578. f. 335, 235, 272 ss. 268.

nous, observe enfin Dresser en terminant, ne nous autorise-t-il pas à penser que *nous nous trouvons déjà complètement dans la situation* que Jésus-Christ a prédit devoir être celle des précurseurs de la fin du monde, quand il dit : *Les nations seront dans l'abattement et la consternation* [1] ? »

L'école de Sainte-Anne à Augsbourg eut, dans l'intervalle de 1536 à 1554, un philologue des plus distingués dans la personne de son recteur Xystus Betulejus. Or Betulejus aussi se plaignait de ses coreligionnaires, chez lesquels on ne trouvait même plus, dit-il, une trace de pénitence et d'amendement, comme s'ils n'avaient pas été convaincus qu'ils dussent un jour rendre compte de leur conduite ; et qui faisaient si peu cas des avertissements de leurs pasteurs et se croyaient si bien des anges qu'ils ne s'apercevaient même pas de leurs misères. « Pourquoi faut-il, s'écrie-t-il, que nous-mêmes, confesseurs de la vraie religion, nous soyons tellement aveuglés, que dis-je? tellement plongés dans le sommeil de la mort, que nous ne reconnaissions même pas que la main du Seigneur s'est appesantie sur nous? » — Betulejus, ainsi que la plupart des hommes de sa profession, fut également enveloppé dans une querelle avec les prédicateurs d'Augsbourg, parce qu'au lieu des œuvres de Cicéron il avait mis dans les mains de ses élèves comme livres de lecture latine les écrits de Lactance, qui, sans parler de ses idées chiliastes,

[1] L. c. f. 347 ss. 218 ss. — Ambroise Reudenius, recteur à Iéna, signalait lui aussi, en 1588, l'extravagante caducité du monde comme la cause de la démoralisation et de l'audacieux mépris pour les lois divines et humaines qui régnaient alors parmi la jeunesse. (*Oratio, qua A. Reudenius reddit rationem sui rectoratus. Jenæ* 1588. B. 3; C.). — C'était d'ordinaire à Satan que les laïques, aussi bien que les théologiens, attribuaient cette fâcheuse situation. Ainsi Stiger, de Iena, rapporte que lors de l'inauguration de l'Université de cette ville, le chancelier Brück dit entre autres : Que le duc de Saxe avait vu avec une grande douleur et un profond chagrin combien le démon déployait de puissance, de ruse et d'adresse pour déjouer toutes les mesures de l'autorité tendant à garantir la pureté de la doctrine, à maintenir la discipline et les bonnes mœurs, et à favoriser le progrès des sciences (*Stigelii ep. de Acad. inaugur. ap. Nic. Reusnerum : Panegyris actus doctorei Juriscons. Jenæ* 1599. K. 4) ; et le surintendant d'Ansbach, Adam Franzisci, dit en 1589 : « De même que le démon a réussi sous la papauté, à faire dépérir la jeunesse dans sa fleur en obtenant qu'on l'enfermât dans des monastères; ainsi semble-t-il sur le point de faire aujourd'hui, sous la vive lumière de l'Evangile, en nous portant à retirer nos enfants des écoles chrétiennes pour les plonger dans les affaires. » V. *Predigt von d. Lieben Jugend*, du même auteur. Tubingen 1589. D.

avait à leurs yeux le tort d'attacher trop de prix à la volonté libre et aux bonnes œuvres. Aux accusations dont il fut l'objet à ce sujet, Betulejus répondit entre autres : « Que du moins on ne trouvait pas dans Lactance les fades bouffonneries auxquelles se livraient souvent, au grand scandale des âmes pieuses, les plus considérés d'entre les défenseurs de l'Evangile [1]. » Un de ses successeurs, le professeur Helvikus, devint, au commencement du siècle suivant, comme lui suspect d'hétérodoxie, parce qu'il avait par une étude assidue des Saintes-Écritures, d'abord à Augsbourg et plus tard à Giessen, essayé de donner à son école une physionomie plus chrétienne [2]. La même chose arriva, dans le même temps, à la plupart des théologiens et des professeurs qui, non contents de déplorer l'effroyable corruption de la société luthérienne, cherchaient encore, par des moyens plus ou moins appropriés, à y porter remède. Helvikus dit à la fin, avec l'accent d'un sombre découragement : « J'ai consciencieusement satisfait à mon devoir ; j'ai averti le public, et l'expérience journalière le fait d'ailleurs assez voir elle-même, que l'éducation de la jeunesse est partout vicieuse, que la discipline est chancelante, et qu'enfin notre église entière offre un aspect repoussant et se trouve dans un état souverainement déplorable [3]. »

Gaspard Hofmann, professeur de médecine et de philosophie à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, se plaignait aussi, dès l'an 1578, de la marche rétrograde des sciences et de la décadence qui menaçait les études, naguère encore si florissantes. Lui aussi attribuait ce rapide dépérissement à ce double fait : 1° que le monde avait atteint son dernier âge et se trou-

[1] Lactantii opp. ed. Xystus Betulejus. Basileæ 1563. b. ss. ; p. 441.

[2] Il écrit par exemple, en 1614, à Conrad Dietrich, surintendant d'Ulm : « Le diable s'attaque maintenant à ma personne, — ainsi qu'il avait fait auparavant à Ratichius, — et n'a pas honte de me faire passer, moi aussi, pour hérétique. — Je voudrais bien savoir si c'est agir en Schwenkfeldien que de familiariser la jeunesse avec les principes fondamentaux de notre croyance, non-seulement dans la Bible allemande, mais même dans le texte original, et de les lui inculquer tellement qu'ils prennent pour ainsi dire racine dans ces jeunes âmes. » Cod. Germ. 1258. f. 256. a. — D'après une lettre de Balthasar Menzer à Dietrich. Helvikus se trouvait dans le même état de suspicion à Giessen (l. c. 653).

[3] Ego satisfeci meo officio, publice monui et res ipsa clamat, institutionem juventutis ubique essse corruptam, disciplinam ubique esse labefactatam, et, uno verbo, deformem et miserrimum statum in ecclesia jam esse, — mandait en 1614 Helvikus à Dietrich. — Cod. Germ. 1258. f. 253.

vait sur le penchant de sa ruine; 2° que le démon, en raison de l'approche du dernier jour, redoublait de fureur contre l'Etat, l'Eglise, les écoles et les sciences ; car :

« Les personnes âgées, et qui à l'âge joignent l'expérience, se prennent à soupirer, à se lamenter, et peuvent à peine retenir leurs larmes, quand elles songent à la doctrine, à la piété, à l'ordre et à la discipline du temps passé, et voient au contraire les vices, les erreurs et le désordre du temps actuel. Il ne leur est pas difficile de juger quelle sera la fin de l'indomptable anarchie qui règne dans toutes les conditions : elles ne s'attendent à rien moins qu'à nous voir retomber dans une complète barbarie. Or, qu'il nous soit permis de comparer, à l'exemple de ces vieillards, l'ordre admirable des temps passés avec le honteux état du nôtre, afin que nous sachions jusqu'à quel point nous avons dégénéré de nos pères! Quand donc nous mettons en parallèle, avec l'irréligion et la perversité de notre époque, l'amour pieux et sincère pour la religion et le zèle ardent pour la vertu dont étaient animés nos bons ancêtres, nous remarquons que non-seulement l'esprit et les mœurs du peuple sont devenus pires qu'ils n'étaient sous l'ancienne Eglise; mais qu'il serait difficile de trouver une autre époque où plus que dans la nôtre on ait montré de l'éloignement pour la religion, l'intégrité, l'honnêteté, la modération et la discipline. Mais le peuple, que ses propres vices épouvantent et qui néanmoins ne fait rien pour s'amender; le peuple lui-même se plaint partout que toutes les espèces de débordements ont été portés à leur comble ; que tous les liens de la pudeur et de la piété ont été brisés; que les hommes s'abandonnent sans retenue à la plus affreuse dépravation; qu'il est à peine possible que nos neveux l'emportent jamais sur nous en malice; et qu'enfin il ne nous reste d'autre espérance que ce qui fait l'objet des vœux ardents de toutes les âmes pieuses, à savoir, la fin du monde et le jugement dernier. »

« Il est sans doute, poursuit Hofmann, assez de motifs pour que nous soyons effrayés de la dégénération du monde actuel et que nous déplorions le sort de nos neveux, alors surtout qu'à la corruption du peuple s'ajoute encore le fâcheux état des affaires publiques. » Il ajoute que sous ce dernier rapport encore, sous celui des vertus des Gouvernants, les personnes âgées ne pouvaient assez donner de louanges au temps passé ; que leurs devanciers avaient vécu dans un vrai siècle d'or, où l'on voyait en tout et partout régner un ordre admirable; que les anciens catholiques avaient généreusement pourvu aux besoins de l'Eglise, mais que ce qu'ils avaient laissé

pour cet usage était maintenant employé à toute autre chose ; qu'ils n'avaient pas moins montré de sollicitude pour que les ministres de l'Église ne manquassent jamais du nécessaire, mais que dans beaucoup d'endroits ces dernières fondations étaient comme les autres devenues la proie d'une race fainéante, si bien que depuis lors on manquait de pasteurs parce qu'il ne restait plus de quoi les entretenir; que si les anciens, dans leur pieuse simplicité, s'étaient trop attachés aux superstitions de l'Église romaine, maintenant que brillait de nouveau la lumière évangélique, chacun prétendait au contraire se faire lui-même sa religion, et imposer aux autres, comme article de foi, tout ce qui lui était passé par la tête; que c'était là ce qui faisait surgir de toutes parts cette multitude d'écrits hargneux, dans lesquels les auteurs se décochaient force traits envenimés et s'attaquaient mutuellement dans leur réputation et leur honneur; que les théologiens et les prédicateurs, chez lesquels le peuple eût dû trouver un appui contre une telle anarchie, étaient les premiers à semer le désordre, étaient eux-mêmes des brandons de haine et de discorde, et, s'appuyant sur l'ignorance de la foule et la protection des grands, semblaient eux-mêmes n'être occupés qu'à démolir l'Eglise; de sorte que, si Dieu n'envoyait pas bientôt un homme qui sût opposer une digue au débordement de ces passions subversives, on ne pouvait manquer de voir ces mêmes théologiens ruiner de leurs propres mains la divine science dont le devoir eût voulu qu'ils fussent les plus zélés défenseurs. Hofmann continue ainsi qu'il suit :

« Le peuple, dans sa simplicité et son incapacité de juger par lui-même, et au milieu du grand nombre de gens qui les uns par un côté les autres par un autre ont la prétention de le conduire au ciel, ne sait plus quel parti prendre ni dans quel sens se tourner, et se trouve tout troublé par le bruit de ces myriades de voix qui toutes lui font entendre un autre langage. C'est ainsi que prennent naissance toutes les divisions qui travaillent la foule. Ceux qui se croient les plus habiles adoptent les opinions qui s'accordent avec leurs inclinations naturelles, tandis que ceux qui ne se trouvent point capables de discerner par eux-mêmes abandonnent leur choix au hasard. De cette anarchie des principes résultent des luttes qui, d'abord simulées, ne tardent pas à devenir fort sérieuses, et finissent le plus souvent par des insultes et la haine, non-

seulement parmi le peuple, mais même chez ceux qui se croient des modèles de piété. Et les individus qui, dans ces débats, déploient d'ordinaire le plus de zèle et sont animés de la plus dévorante ardeur, sont précisément ceux qui sont le moins capables de juger, ceux dont l'âme ne laissa jamais échapper une étincelle de charité, dont la haine est la plus vivace, et qui sont le plus disposés à dénaturer les opinions des autres et à opprimer les personnes qui ne partagent point leur manière de voir. Les fruits que portent de tels débats conduits de la sorte, sont que les théologiens se déconsidèrent, et entraînent dans le mépris qui s'attache à leur personne la doctrine elle-même, dont le vulgaire ne juge d'ordinaire que sur les mœurs de ceux qui en sont les naturels défenseurs. C'est ainsi que s'engendrent le mépris et la haine pour la religion, c'est ainsi que les peuples se corrompent, que l'épicurisme et l'impiété sensuelle se propagent, et que nous sommes menacés de voir prochainement l'athéisme régner à la place de l'Evangile ! Combien pense-t-on que nous soyons encore éloignés d'une entière barbarie[1] ? »

Si Hofmann offre à la société protestante la perspective d'une prochaine et entière barbarie, Basile Faber, successivement recteur à Nordhausen, à Tennstadt, à Quedlinbourg où, à la suite d'une querelle avec Regius et Schelhamer, il fut en 1570 destitué avec ces deux prédicateurs, et en dernier lieu à Erfurt, où il mourut en 1576; Basile Faber s'écriait, en 1576, « que le monde s'enfonçait de plus en plus et chaque jour davantage dans la malice et la sécurité, à tel point qu'il

[1] *C. Hofmannus de Barbarie imminente.* Francof. 1578. A. 8 ss.; B. 5 — B. 8. — Nous pouvons encore entendre ici les aveux d'un professeur de philosophie de l'Université de Wittemberg, de Pierre Vincentius, qui, dans un discours prononcé en 1561, signalait déjà l'effroyable anarchie que ne pouvaient manquer de faire naître les querelles fratricides de ses coreligionnaires se déchirant les uns les autres comme des chiens furieux. Il dit que l'Eglise finira par devenir une société de Cyclopes dont aucun ne s'intéressera plus en rien à ses semblables, et que malheureusement un grand nombre d'individus, on ne pouvait le méconnaître, étaient déjà en train d'adopter cette manière de vivre. Cet auteur avait, en 1558, déjà fait entendre d'amères doléances sur les mauvais effets produits par ces interminables dissensions religieuses. « Il en est, dit-il, un grand nombre qui crient, les uns par moqueries et pour se disculper de leur iniquité, les autres parce qu'ils sont réellement dans le doute : *Veuillez de grâce nous apprendre, au milieu de cette division, à quelle église nous ferons bien de nous attacher ! Vous autres adversaires de la tyrannie papale, êtes vous-mêmes en désaccord, et vous combattez les uns les autres avec un acharnement comparable à celui des fils de Cadmus ou du vainqueur du sanglier de Calydonie.* » *C*— Scripta publ. Witeberg. III. Ee; IV, 6.

n'était plus permis d'espérer un retour vers un meilleur ordre de choses. » Faber fit néanmoins, pendant toute une année dans son école, une tentative à l'effet de voir si, en prêchant à ses élèves l'approche de la fin du monde, il ne parviendrait point à inspirer à quelques-uns d'entre eux de l'horreur pour cette trompeuse sécurité : « car la jeunesse est aujourd'hui, dit-il, infiniment plus encline qu'autrefois à s'endormir dans la sécurité au milieu d'une existence grossière et licencieuse, de sorte qu'il n'est pas de zèle de la part des professeurs qui les en puisse faire sortir, et rien qui leur inspire de l'horreur pour cet endurcissement au milieu de toutes les abominations du péché, autre marque certaine de l'approche du dernier jour. » Faber était du reste d'avis qu'on ne prêchât plus que sur le jugement dernier et les peines de l'enfer. « Il est vrai, observe-t-il aussitôt, que ceux dont ce serait le devoir de le faire, sont malheureusement d'accord avec la foule et ne font pas mieux qu'elle. » Un peu plus loin, il se ravise toutefois et reconnaît que, sous d'autres rapports, la prédication des pasteurs n'avait pas entièrement été stérile ; « car c'est ainsi, dit-il, que les tromperies et les séductions des papes ont été dévoilées et mises au jour, de telle sorte qu'il n'est personne aujourd'hui qui ne les reconnaisse, qui ne les conspue, qui ne les maudisse et ne les ridiculise, non pas même les enfants qui courent encore dans les rues. » — Ailleurs, cependant, l'état des mœurs, tel qu'il se montrait partout à ses regards, lui paraît tellement désespéré, qu'il ne craint pas d'assurerque qui conque jouissait de l'intégrité de ses sens ne pouvait pas ne point reconnaître l'impossibilité pour la société de subsister encore quelque temps au milieu d'une corruption pareille, et qu'il y avait lieu de craindre que les péchés des hommes avant le déluge, ainsi que ceux des habitants de Sodome et de Gomorrhe, n'eussent été que des *jeux d'enfants* en comparaison des crimes et des turpitudes du monde actuel. « Car qui s'occupe encore avec zèle et dévotion de la Parole divine? et qui songe seulement à amender sa conduite, principalement parmi nous autres Évangéliques, chez qui l'on voit chaque année diminuer le nombre de ceux qui honorent encore l'Evangile et règlent encore leur conduite d'après ses divins principes? Enfin, qui oserait soutenir que la

méchanceté, que ce signe, qui, d'après les paroles du Seigneur, doit marquer l'approche du jugement dernier, n'est pas déjà manifeste [1] ? »

Il est un des membres du corps enseignant de l'Allemagne du Nord, à cette époque, qui mérite de notre part une mention toute spéciale : c'est Otton Casmann. Il naquit à Marbourg en 1562, et se laissa de bonne heure persuader par son professeur Gocklen de se séparer de l'Eglise catholique pour embrasser la religion nouvelle. Il devint, en 1594, recteur du gymnase de Stade, et l'on rapporte à ce sujet qu'il déploya le plus grand zèle à améliorer cette école. Elu diacre dans la même ville en 1601, il se démit, deux ans après, de ses fonctions de recteur, et se voua dès lors exclusivement à la mission de prédicateur. Il mourut à l'âge de 45 ans. Doué, comme écrivain, d'une fécondité extraordinaire, il se vantait de n'avoir pas eu un seul adversaire littéraire, bien qu'il eût fait paraître jusqu'à trente-deux volumes. Ses coreligionnaires luthériens l'accusent toutefois d'avoir laissé percer, dans plusieurs endroits de ses écrits, les opinions philippistes ou calvinistes que lui avait inculquées son ancien professeur (Gocklen) [2].

Casmann touchait au terme de sa carrière, quand il adressa à ses contemporains son dernier legs, son livre intitulé : *Turpitudo omnium turpissima et nocentissima*, dont il dicta même la dédicace, adressée aux Etats des Pays-Bas, étant déjà aux prises avec la mort [3]. Il appuie, dans tous ses écrits, avec une grande insistance sur la nécessité d'un christianisme intérieurement efficace [4], non sans se mettre, sous plusieurs rapports, en opposition avec la doctrine protestante-orthodoxe de

[1] Fritsch : *Gesch. von Quedlinburg.* II, 24. — Bas. Faber von d. *lezten Handeln der Welt. Leipsig* 1604. p. 1, 3, 5, 10 ss. 15.

[2] Goklenius même écrivait, en 1591, à Oekander, recteur de Bentheim : « Casmannus vocabitur ad prorectoratum scholæ Lemgovianæ. Sed propter vociferatorem Ubiquitarium, qui in plerisque concionibus suis solet sacramentari, non admodum suaserim ei migrationem. » *Crenii animadvers. hist. philol.* XII, 79; — Comp. Kersten, *Nachr.* dans Pratje : *die Herzogth. Bremen u. Verden.* II, 357 — 366, et Pratje : *Kurzgefasste Kirchen-Gesch. dieser Herzogth.* III, 1, 32.

[3] Sa signature, portant la date de 1607, est précédée des mots : *Otto Casmannus agonizans*, et, dans le contexte, il parle de : *hoc meo posthumo libello.*

[4] Hottinger observe à son sujet : *In Germania solidus et exercitatus asceta fuit Otto Casmannus, quo vix alius ad hanc suppellectilem plura contulit subsidia. — Crenii animadvers. hist. philol.* XV, 121.

l'imputation, à laquelle il demeura néanmoins jusqu'à la fin sincèrement attaché de cœur. Il n'était cependant aveugle ni sur le fait ni sur les causes de l'effroyable corruption qui se faisait remarquer dans la société protestante. Lui aussi nous représente la vie de ses coreligionnaires contemporains comme étant entièrement dépourvue de la crainte de Dieu, de sorte qu'ils ne se faisaient même point un scrupule de leurs vices : « car on en est venu, dit-il, à ce degré de corruption dans l'église chrétienne, que le vice n'y est même plus considéré comme tel. » Il dit que tous voulaient, il est vrai, passer pour croyants, pour des hommes ayant la foi ; mais que cette prétention n'empêchait pas qu'on ne vécût comme des païens et qu'on ne déshonorât ainsi le nom chrétien vis-à-vis des incrédules. Il ajoute que ce qu'il observait ici n'était point le résultat d'une manière particulière de considérer les choses, et que tout observateur attentif serait forcé d'avouer qu'il n'avait rien dit qui ne fût parfaitement exact.

« Dans quelqu'endroit qu'on aille, dans les assemblées publiques ou dans les réunions particulières, partout on entend les gens se plaindre de l'intolérable corruption qui s'est propagée dans toutes les classes et ne peut manquer de nous attirer d'effroyables malheurs. Mais, hélas ! qui d'entre nous donnera le premier l'exemple d'un homme travaillant lui-même à réformer sa conduite ? Quel est celui qui a sérieusement à cœur le retour aux bonnes mœurs ? Nous sommes tous soumis à la chair et à sa concupiscence, et la plupart ne se servent de l'Évangile que comme d'un moyen pour se livrer plus commodément au péché. On voit régner parmi nous une intempérance qui ne connaît point de mesure, une dissolution sans exemple avec la sécurité la plus profonde. — Pendant ce temps, nos théologiens et nos prédicateurs évangéliques, ou se livrent sur des questions oiseuses et de peu de valeur à d'interminables et haineuses querelles et se déchirent les uns les autres comme des bêtes féroces, ou, plongés dans la paresse et les délices de la vie matérielle, luttent de frivolité, de débauche et d'orgueilleuse insolence avec les plus mauvais enfants du siècle. — Oh ! quels péchés de l'aveugle concupiscence ne voit-on pas aujourd'hui ! La paillardise n'est plus considérée comme péché ; que dis-je ? l'on ne se gêne même point d'en prendre publiquement la défense. L'adultère est devenu un sujet de plaisanterie ; ceux qui s'en rendent coupables siègent dans les tri-

bunaux et dans les conseils, occupent les chaires de nos facultés de théologie, et ont en général la haute main dans les affaires publiques ; et plût à Dieu que le plus abominable des vices, la sodomie, ne fût pas répandue jusque parmi les gens qui se disent les chefs de notre église et les souverains directeurs de la religion et de la foi chrétienne[1]. »

Casmann connaissait d'ailleurs aussi fort bien les causes « de l'incroyable perversité de ceux qui se vantaient d'être évangéliques, » il faisait tout son possible pour prémunir ses coreligionnaires contre les conséquences[2] qu'on avait coutume de tirer des principaux principes de la doctrine de la Justification, afin de pouvoir plus librement se livrer à la vie licencieuse : ainsi de l'incapacité radicale de l'humaine nature à faire le bien, de l'impossibilité pour l'homme de sortir du péché et d'observer les commandements de Dieu, enfin de la justice imputative de Jésus-Christ ; et reprochait aux Luthériens « la folie qu'ils avaient de croire que l'homme, n'importe la manière dont il eût vécu, était assuré de son salut, pourvu que dans les derniers instants de sa vie il prononçât les paroles suivantes : *Dieu, ayez pitié de moi!* et s'éteignît ensuite tout doucement[3]. » — Mais l'anarchie religieuse, où se débattait l'église protestante, n'était pas moins que ces désastreux principes le sujet des doléances de Casmann. Il dit qu'on ne pouvait se figurer à quel point cette situation était préjudiciable aux Protestants ; que pour lui, il ne saurait en parler sans éprouver la plus vive douleur ; que, du reste, la chose parlait assez haut d'elle-même, et que, pour s'en faire une idée, il suffisait d'entendre les plaintes des autres auteurs de l'époque ; qu'ainsi Chytræus s'était plaint que les théologiens évangéliques montrassent plus d'inhumanité et de cruauté dans leurs querelles, qu'on n'en avait jamais trouvé dans les soldats barbares ; que Jean Mensel assurait que, délivrés de la tyrannie papale et accoutumés à rejeter tous les principes papistes, les Evangéliques voulaient

[1] Turpitudo turpiss. p. 30—32, 45, 269—276, 135.

[2] L. c. p. 66 ss.

[3] Casmann : *Schwermüthigen Gewissens Trost Fried u. Freude.* o. O. 1607. B. 2.

maintenant aller plus loin et se défaire de la même manière des choses salutaires et louables, insultant audacieusement et persécutant leurs pasteurs s'ils s'avisaient de leur adresser à cet égard de paternelles remontrances. Casmann ajoute enfin lui-même que les factions hostiles et les sectes se subdivisaient chaque jour en des factions et des sectes nouvelles; que par leurs calomnies diaboliques, leurs blasphèmes et la fureur avec laquelle elles conduisaient leurs affaires, elles se montraient sous un plus vilain jour encore que par leur défaut d'entente; que le lecteur trouverait dans les écrits de controverse de ces gens, qui devraient rougir de se dire théologiens et ministres de Jésus-Christ, « la plus riche collection d'injures sataniques, de blasphèmes et de calomnies qu'on eût jamais vue nulle part; et que si tel marchand de chicanes se permettait en justice contre son adversaire des expressions pareilles à celles que se prodiguent mutuellement les théologiens évangéliques, il serait expulsé de sa corporation, sinon condamné au dernier supplice. » Les effets produits par cet état des choses n'échappèrent pas non plus à notre auteur.

« Un grand nombre de personnes faibles sont par là troublées dans leur conscience; et comme toutes ces factions allèguent également leur zèle pour l'Evangile, elles ne savent plus à qui s'attacher ni de quel côté se tenir. — L'athéisme, qui déjà règne aujourd'hui sans cela, se trouve encore secondé par le désaccord des opinions sur les doctrines, principalement sur la doctrine chrétienne (luthérienne) et par ces discussions sur les choses saintes où des deux côtés l'on ne craint pas d'employer des expressions équivoques. Comme les sectes de notre époque ont toutes également la prétention de s'appuyer sur les Saintes-Ecritures, elles exercent une grande attraction sur la foule, qui, cependant, la chose bien examinée à la lumière, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne s'y trouve rien de bien solide, commence dès lors à chanceler, finit par penser que toutes ces ardentes discussions n'ont eu pour résultat que de montrer le peu de fondement du dogme, et conclut naturellement de tout cela qu'il importe peu à quelle religion l'on appartient ou quelle opinion l'on professe sur tel ou tel autre point de la doctrine, sans parler de ceux qui s'entretiennent des choses saintes avec peu de révérence, et qui dans la défense de la religion ne s'occupent qu'à faire prévaloir leurs sentiments personnels. — Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, dans les écrits et les sermons de controverse, on

s'adresse à des juges incompétents, aussi dépourvus d'impartialité que des connaissances indispensables pour se former eux-mêmes une opinion sur de pareilles matières[1]. »

Casmann, en général, ne porte pas un jugement très-favorable sur le clergé protestant. Il dit qu'il n'entreprendra point d'énumérer tous les scandales que les théologiens et les pasteurs donnaient à leurs lecteurs et à leurs auditeurs; que seulement il ne pouvait s'empêcher de se plaindre de ce que les prédicateurs parlaient en chaire de tant de choses qui n'ont aucun rapport avec la prédication du saint Evangile, et négligeaient au contraire celles qui s'y rapportent le plus et sont les plus essentielles; enfin, de ce que telle chose qu'on ne doit dire aux gens qu'en particulier et souvent à l'oreille, on les leur adressait en public et les leur criait en quelque sorte sur les toits. Bref, « c'est le plus souvent à notre propre réputation, à notre propre gloire que nous travaillons et non à celles de Jésus-Christ, si bien qu'en nous confiant ainsi à nos prétendus mérites, nous les perdons, malheureux que nous sommes, presque toujours l'un et l'autre, et c'est là ce qui fait que l'Evangile porte chez nous si peu de fruits. Ce n'est pas avec plaisir que je rapporte ces misères, dont la seule pensée me perce le cœur et me saisit d'épouvante. » Casmann termine enfin par d'amères plaintes sur l'incendie que Satan avait allumé dans l'église et qui finirait, dit-il, par y tout réduire en poussière, si Dieu ne se hâtait de lui venir en aide; « car une grande partie de la chrétienté ressemble aujourd'hui plutôt à un lieu ravagé par les flammes qu'à une société de chrétiens et de disciples de l'Evangile[2]. »

[1] L. c. p. 80, 96, 253 ss. 124 ss.

[2] L. c. p. 14—20. — Un voisin de Casmann, Henri Iselburg, professeur à Brême, fait, dans une lettre à Louis Camérarius, de cette situation une peinture non moins sombre : *Deploranda est ecclesiarum nostrarum facies*, s'écrie-t-il. Il pense que, pour un grand nombre de Luthériens, il vaudrait mieux n'avoir jamais connu l'Evangile que d'avoir donné lieu à ce qu'on puisse dire d'eux : *Sus lota ad volutabrum cœni.* Lui aussi regardait l'état de l'Allemagne protestante comme désespéré : « Publica quod attinet, videntur res ecclesiarum nostrarum redigi ad extrema, omnesque deplorant Germaniæ faciem plusquam miserrimam, idque merito. Utinam vero excitemur ad unum omnes ad serium pietatis et resipiscentiæ studium! in quæ namque, Deus bone, reservati sumus tempora! quam multi sibi etiam gratulantur, omnia Ecclesiæ et reipublicæ judicia in obscuro demersa latere, ne sua fœditas et facinora detegantur. Non

Jurisconsultes et hommes d'État :

NICOLAS VIGELIUS, GEORGES CRACOV, MATHIEU WESENBECH, BASILE MONNER, HENRI KNAUST, ET PLUSIEURS AUTRES.

Il a déjà été dit, dans le premier volume, avec quel déplaisir les jurisconsultes voyaient la marche du mouvement protestant et le développement de la nouvelle église. — Les sentiments hostiles qui se remarquent dans les derniers écrits de Luther à leur égard, à l'égard surtout de ceux de Wittemberg et du reste de l'électorat de Saxe, avaient leur fondement, non-seulement dans quelques démêlés particuliers sur des questions spéciales, comme avait, par exemple, été celui touchant les fiançailles; mais encore, et surtout, dans la conviction du Réformateur que des hommes, tels que Schurff et ses pareils, ne pouvaient manquer de donner à l'ancienne organisation ecclésiastique la préférence sur l'ordre de choses qui venait d'être établi ou qui était en train de s'établir, et dans la prévision que le corps des jurisconsultes et celui des fonctionnaires publics finiraient avec le temps par réduire les pasteurs sous le joug et par étendre en général leur domination sur l'église nouvelle. La divergence des opinions et l'éloignement pour l'église protestante se montra, chez un grand nombre de jurisconsultes, plus à découvert encore après la mort du réformateur : le temps de l'Intérim surtout fit voir combien il y avait encore de magistrats, de fonctionnaires publics et de juristes, attachés à

minus videmus, passim odia, dissidia tum doctrinæ tum animorum, obtrectationes, aliaque detestanda in ecclesiarum visceribus conclusa retineri. Quam pauci sunt, qui de eo laborant, ut honor et remedium Ecclesiæ afflictæ, ne dicam perditæ, adhibeatur, quæque passim cernuntur offendicula, tollantur. Quot sunt principes, qui malunt, nescio quibus lusoriis oblectamentis frui, quam seriis consultationibus interesse, in quibus patriæ salus agatur. Quam multi officio satisfecisse opinantur, si curam in alios conjiciant, quibus officium cordi esse norunt. » — Cod. Manh. 359, n. 263. 64.

l'ancienne église et disposés à donner les mains au rétablissement de son culte ; aussi les théologiens luthériens ne purent-ils, toutes les fois que l'occasion s'en présenta, s'empêcher d'en témoigner leur déplaisir. Jérôme Rauscher observait en 1564 : « Une des causes pour lesquelles tant de gens sont retenus dans le papisme, c'est la raison, c'est la sagesse mondaine. La papauté est tellement organisée qu'il n'est pas facile à un sage selon le monde de comprendre en quoi elle pèche et ce qui pourrait la détruire ; c'est là ce qui fait qu'elle plaît tant à nos juristes, qui ne s'en détacheront qu'avec bien de la peine[1]. » Et Hardenberg écrivait de Brême, en 1558, à Medmann : « Nomme-m'en un seul dans toute la foule des jurisconsultes qui n'incline point pour le papisme[2]. » — Les théologiens luthériens virent enfin avec chagrin que le principal dogme protestant, celui de la Justification par imputation et de l'inutilité des bonnes œuvres, était loin d'avoir l'approbation des laïques instruits, des hommes d'État et des fonctionnaires publics[3], dont les uns s'exprimaient avec dédain sur le caractère des Luthériens, et sur leur manque de droiture et de probité, tandis que d'autres se contentaient de se moquer de leur œuvre et de leurs personnes[4]. La mauvaise humeur des prédicateurs contre les jurisconsultes et les hommes publics

[1] Rauscher, Wahrhaftige Ursachen, warum in der Christenheit noch so viele Leute dem Papsthum anhängig sind u. o. O. 1564. C. 3.

[2] Mihi non obscure confessus est (un certain docteur Hadsted de Hambourg), se in Lutheri doctrina velle emori, quod audire malui, quam tanti viri contemptum vel transitum ad Papismum ; fortasse est proclivior ad Papistica quædam propter jura imperialia et papalia, in quæ volunt nolunt jurare coguntur, si velint promoveri. Sed da mihi unum de tota cohorte jurisperitorum, qui non propendeat ad Papismum, nisi forte tu inter eos numerari velis, qui firmiter Dei favore tibi constes. Sed da alium ! — Cod. Manh. 351. f. 158.

[3] Hemming, professeur à Copenhague, dit par exemple : « Et propterea, inquiunt, quo plus fiat bonorum operum secundum legem, eo major erit hominis ex lege justitia, et quod deest, id precario a Christo mutuandum est. Hæc opinio licet hæreat in multis, præcipue politicis hominibus, est tamen falsa et contumeliosa in filium Dei Dominum nostrum Jesum Christum, qui solus tollit peccata mundi, et in se credentes justificat. » Nicol. Hemmingii *Via vitæ christianæ*. — Francof. ad M. 1580. p. 68.

[4] Il est dit, dans le rapport des inspecteurs de Leipzig daté de 1615 : « Plusieurs avocats tournent en ridicule notre religion et nos théologiens. » (Meusel, Histor. Magazin. VIII, 372). Et le conseiller, Martin Nittel de Stuttgard, cet habile administrateur des finances, dit un jour hautement à la chancellerie : « Être luthérien ou évangélique, ce n'est autre chose que briser les scellés et violer le secret des lettres ! » — Hayd, Herzog Ulrich. III, 175.

reçut un nouvel aliment, quand ils virent les princes et leurs ministres s'attacher de plus en plus à cette pensée, que, loin d'être abandonné aux théologiens, le gouvernement de l'Église et le droit de décider en matière de doctrine devaient être, au contraire, exclusivement confiés aux hommes d'État et aux juristes [1].

Dans le moment de la lutte la plus acharnée qu'eût encore eue à soutenir le Luthéranisme en Allemagne, et qu'il avait engagée dans la vue, ou d'extirper le Calvinisme des lieux où il avait déjà réussi de s'introniser, ou de le repousser là où il travaillait seulement à le faire, c'étaient encore, au rapport des humanistes, les recteurs et les professeurs, mais surtout les juristes et les médecins, dont les sympathies mélanchthoniennes et calvinistes remplissaient les prédicateurs luthériens de chagrin et de crainte. Le surintendant de Lubeck, Pouchenius, dit à ce sujet « qu'on savait combien les juristes et les médecins, cette race présomptueuse, qui, suivant l'expression de Luther, était rarement bonne et pieuse, s'était donné de peine et avait mis en œuvre de ruses et d'artifices pour impatroniser le Calvinisme dans les villes et à la cour des princes. Il ajoute que « ces hommes étaient d'autant plus à craindre, qu'ils se permettaient de prononcer en maître sur les affaires ecclésiastiques et religieuses, comme si elles étaient de leur compétence [2]. »

On trouve, dans les écrits de Nicolas Vigelius, professeur à l'Université de Marbourg et un des hommes de l'époque les plus profondément versés dans la connaissance du droit romain, un assez bon nombre de données propres à faire connaître les rapports des jurisconsultes avec les pas-

[1] Le Landgrave Guillaume de Hesse écrivait en 1575 à l'électeur de Saxe : « On n'obtiendra rien des théologiens seuls, qui d'ordinaire sont plus attachés à leurs écrits et à leurs opinions qu'à l'unité de l'Église *(unitatem Ecclesiæ)* ; il sera même nécessaire, sans doute, qu'ils soient tenus en bride par l'autorité temporelle et *politicis*, qu'on les maintienne *inter metas et limites sacræ Scripturæ*, qu'on leur interdise les paradoxes dangereux, et qu'on les force à se tenir à la simplicité et aux *receptis et usitatis phrasibus* de la doctrine chrétienne. » — V. Dænische Bibliothek. VII, 342.

[2] Lettre, datée de l'an 1593, à Neofanius. Hummel, Epp. hist. eccles. semicent. I, 17. — Pouchenius manifestait avant tout la crainte que les Calvinistes de la Misnie, *ces esprits de ténèbres*, ne parvinssent également à s'impatroniser dans la basse Saxe.

teurs, et la manière dont il jugeait lui-même l'organisation et l'état de l'église protestante [1]. Il dit, en 1586 et en 1588 :

« Au milieu de toutes ces violentes querelles de nos chrétiens sur des questions de doctrine, il en est peu d'entre nous dont le salut ne coure les plus grands périls. Pour vous en garantir, prenez-vous le parti de n'en embrasser aucun : on vous représente aussitôt qu'il faut que le chrétien soit parfaitement éclairé sur sa foi, et qu'il ne saurait demeurer dans le doute sans devenir la proie du démon. Voilà comme on effraie celui qui refuse ou ne se sent pas capable de choisir entre toutes ces sectes différentes ! On conviendra que, dans un tel état de choses, il n'est pas facile de prendre conseil, et qu'on risque fort d'y perdre son âme. On nous dit, il est vrai, que les écrits des prophètes et des apôtres offrent pour nous diriger une règle infaillible : c'est fort bien ; malheureusement ces textes saints sont de la part des commentateurs soumis à bien des interprétations différentes, et il n'appartient pas à chacun de choisir entre tant de versions contradictoires. Je suis d'avis, pour ma part, qu'il faudrait plus faire attention à la justice, à la loyauté et à la foi dans les mœurs. Vient-il à s'élever un débat sur un point de doctrine, et les arguments des deux partis sont-ils de force à peu près égale : je me méfie, quant à moi, de la doctrine qui n'a rien su faire pour moraliser ses défenseurs, et me prononce pour ceux qui prouvent leur justice, leur fidélité et leur foi par leur manière de vivre, plutôt que pour ceux qui ont la religion à la bouche, et sont pires que des païens dans leurs mœurs.

» Les Turcs se laissent gouverner par les lois ; les chrétiens par des parleurs, dont tout le mérite ne consiste que dans un certain talent d'éblouir les gens par un vain bavardage et des discussions

[1] L'ouvrage de Vigel, intitulé *Methodus universi juris civilis*, quoiqu'il forme un gros volume in-folio, a dans l'intervalle de 1561 à 1628 été imprimé jusqu'à huit fois. Dans les discussions que Vigel eut avec son collègue Bultejus, on observa, d'une part, que les pasteurs de Marbourg avaient adressé à l'autorité une plainte contre lui, Vigel, à cause des assertions défavorables qu'il s'était permises dans ses écrits contre le clergé. Vigel, de son côté, prétendit que c'étaient les prédicateurs qui ne le ménageaient point dans leurs sermons. (V. Wachler, Hessischer Gelehrtengesch. XVI, 324). C'étaient sans doute des assertions dans le genre de la suivante, qui lui attirèrent les attaques des ministres de Marbourg : « Quand dans une ville se trouvent deux ministres, sans un troisième sur lequel puisse s'exercer leur humeur hargneuse et querelleuse, ils ne tardent pas à se tourner l'un contre l'autre, à semer la division dans la bourgeoisie et souvent à exciter les subordonnés contre leurs supérieurs : ce que je n'oserais pas avancer, si ce n'était un fait notoire. » — *Methodus duplex. Basil.* 1586, *præf.* 7, 8.

captieuses, et qui du reste se moquent de la connaissance des lois aussi bien que de la justice. Qu'on leur parle du droit, et ils vous répondent aussitôt : « Que nous importe votre droit ? » comme s'ils étaient supérieurs à toute loi, ou qu'ils n'en reconnussent d'autre que leur bon plaisir. Je me suis assuré que les discoureurs de toutes ces sectes ont tous également le défaut de vouloir faire la loi à tout le monde et de ne vouloir eux-mêmes la recevoir de personne, et qu'il n'est rien de si bien établi sur le droit qu'à force de paroles ils ne réussissent à démolir. Il n'est donc pas étonnant que là où la police des mœurs et l'administration de la justice sont confiées à de tels hommes, on ne voie disparaître, au milieu des querelles de religion, la justice, la probité et la foi. Pour ce qui me concerne, je me range plus volontiers du côté de ces chrétiens qui se sont attachés aux articles de foi approuvés dans tous les temps et d'un commun accord par toute l'Église, qui se conduisent comme d'honnêtes gens, s'abstiennent de ces discussions religieuses, plus propres à aiguiser l'esprit qu'à éclairer l'intelligence, et consacrent tous leurs efforts à conserver la justice, la fidélité, la foi et les bonnes mœurs parmi les hommes. C'est à ceux-là que je me fierai pour mon salut, et non à ces bavards querelleurs qui bouleversent tous les rapports, font peu de cas de la justice, de la probité, de la foi, et ont tant fait, par leurs querelles, qu'il n'y a plus chez nous ni droit incontesté ni religion certaine. Je ne doute pas que, dans les différentes sectes chrétiennes, il ne se trouve encore d'autres personnes qui partagent ma manière de voir, et fassent des vœux pour que les princes, au lieu de favoriser, donnent, au contraire, tous leurs soins à comprimer les chamailleries et les discussions de ces parleurs éternels. »

« Messieurs les pasteurs prétendent, je le sais, que l'auteur de ces déplorables désordres, c'est le démon, qui ne peut souffrir ni la parole de Dieu ni l'Église. On prendra sans doute cette opinion pour ce qu'elle vaut ; mais quand on se laisse guider par la nature et le bon sens, dont MM. nos prédicateurs font, il est vrai, peu de cas, on trouve que nos malheurs, que l'anarchie qui nous travaille, que la ruine de notre église ont une bien autre cause. Les Sarrasins d'abord, et les Turcs ensuite, meilleurs juges que nous des causes qui entretiennent les dissensions, ont tourné le dos aux orateurs et ne se sont pas non plus montrés trop faciles avec leurs prêtres. — Et la noblesse turque ne se laisse point mettre aux prises, ni exciter à la révolte par les querelles de sa prêtraille ; elle s'occupe du gouvernement temporel, veille à ce que le droit, la probité et la foi soient partout sauvegardés, et consolide de

cette manière son influence et son pouvoir. Chez nous autres chrétiens, au contraire, les choses se passent d'autre sorte. Quelque confession que les orateurs et les disputeurs soient parvenus à faire adopter au prince, il faut que les sujets la reconnaissent aussitôt eux-mêmes pour la seule bonne, la seule véritable, sous peine de confiscation, de bannissement, d'infamie et souvent du dernier supplice, lors même que dans leur conviction elle serait de nature à les mener à tous les diables. La justice, la probité, la foi ont disparu d'au milieu de nous, et voilà pourquoi notre Allemagne s'en va progressant à la manière de l'écrevisse. On dédaigne la jurisprudence, on honore outre mesure le talent oratoire, et on n'oppose point assez de résistance aux prétentions des pasteurs : c'est là la prostituée de Babylone avec laquelle les rois de la terre se livrent à la débauche. C'est l'éloquence qui dirige et domine le clergé, lequel se partage d'ailleurs en tant de sectes différentes, qu'il est de toute impossibilité de le maintenir tout entier sous la même autorité, quoi que nos Gouvernants puissent tenter pour y réussir.[1] »

Vigel ne cache pas non plus son sentiment sur la doctrine de la Justification. Il pense qu'au lieu de tant appuyer sur les vertus de la foi seule justifiante, on ferait mieux d'insister davantage sur ce que la foi, pour justifier, doit être accompagnée des œuvres et conséquemment aussi de la probité civile, sans laquelle toute la religion ne saurait être qu'hypocrisie. « Inculquer aux hommes ce dernier principe serait beaucoup mieux, dit-il, que d'exciter la haine et la dissension, de fomenter les révoltes, de faire naître l'anarchie et de rendre la religion méprisable par des discussions aussi vaines que dangereuses[2].

Les théologiens luthériens, de leur côté, reprochaient, entre autres choses aux juristes et aux hommes d'État, « de ne point s'inquiéter de la malheureuse position de l'église et de voir avec indifférence les blessures qui lui avaient été faites par ses propres membres. Georges Cracov, d'abord professeur de droit à Wittemberg, et plus tard conseiller intime de l'électeur, chercha, en 1566, à se disculper de ce reproche et dit : « Je puis jurer par ce qu'il y a de plus

[1] Vigelii Methodus duplex. p. 11—17. — Vigelii wahrhaftige Ursache, warum das altrömische Reich zertrennt ist. Basel. 1588, p. 43 ss.

[2] Methodus duplex. p. 56 ss.

saint que pendant que j'assistais au colloque de Worms, l'aspect des maux de l'église m'arracha plus d'une fois des larmes, et qu'aujourd'hui encore je ressens la plus vive douleur toutes les fois que j'entends parler des déchirements et de l'anarchie de l'église [1]. » — Or, Cracov fut précisément un de ceux qui payèrent le plus cher leur participation à ces luttes religieuses. Il était un des plus puissants parmi les alliés des Mélanchthoniens de Wittemberg, et fut, comme tel, un des premiers jetés dans les fers, où il mourut en 1575, après avoir inutilement essayé d'attenter à ses jours pour se soustraire aux tourments de la torture, à laquelle on l'avait condamné dans la pensée de lui faire trahir le projet de ses amis religieux de la Saxe électorale. — Pendant ce temps, plusieurs autres de ses confrères manifestèrent également les tristes préoccupations que leur inspirait l'état de leur église. « Je déplore souvent de toute mon âme, disait le professeur de droit Joachim de Beust, les malheurs de ce temps, l'anarchie qui règne dans la religion, la déplorable et détestable situation où se trouve notre église, les nombreuses blessures que lui ont faites ses propres enfants, les progrès manifestes de la démoralisation dans toutes les classes, les débordements du peuple, le relâchement et la ruine de la discipline; et je le déplore d'autant plus, qu'il semblerait que Dieu ne nous ait frappés d'aveuglement que pour mieux nous pousser à notre perte [2]. » Melchior Fend, collègue de Beust, fit également, en 1553 dans un discours public, les aveux suivants : « Nous qui possédons la vraie religion, nous avons, par le relâchement des liens de la discipline, ouvert la porte à un grand nombre de vices dans notre propre cœur et dans celui du peuple. Enfoncés dans une folle sécurité, nous nous laissons dominer par l'égoïsme; nous luttons d'ambition et de haine les uns contre les autres; nous faussons la doctrine avec une incroyable audace, et plusieurs d'entre nous vont jusqu'à professer ouvertement la non-existence d'un être suprême [3]. »

[1] Lettre de Cracov à Kittel, professeur à Rostock. V. Dænische Bibliothek. VII, 191.

[2] De Beust orationes duæ de vita Modest. Pistoris et Joh. Schneidewini. Witeb. 1585. A. 5.

[3] Scripta Witeberg. II, 20.

Deux ans plus tard, le diplomate Melchior d'Osse, dans un rapport sur l'état religieux et civil de la Saxe électorale rédigée d'après les ordres de l'électeur, menace ses coreligionnaires de peines encore plus sévères, « parce qu'un effroyable endurcissement et un manque total d'amendement se faisaient remarquer dans toutes les classes; parce que la légèreté et les mœurs brutales devenaient tellement communes, qu'on ne faisait presque plus attention au péché; et parce qu'enfin l'on avait de la peine à trouver encore une trace de vérité, de foi et de retenue dans le monde. » D'Osse représente ensuite à l'autorité l'immense responsabilité qu'elle assumait en permettant qu'on abusât de la parole évangélique au profit de la frivolité, de la vie grossière, licencieuse et brutale, et qu'elle servît de voile à la malice, à l'orgueil et à l'égoïsme des hommes [1]. » — En 1563, Kilian Goldstein, syndic de la ville de Halle, assurait à Baumgartner, conseiller à Nuremberg et ami de Mélanchthon, qu'il n'avait pu lire, sans verser un torrent de larmes, sa touchante description du profond attachement et de la loyale fidélité que les jeunes gens, dans le siècle passé, avaient les uns pour les autres. « Car, aujourd'hui, dit-il, les mœurs des hommes semblent être entièrement dégénérées, de sorte qu'on peut dire avec vérité : *Toutes choses sont perverties; pourquoi l'affection ne le serait-elle pas aussi?* Mais comme nous sommes nous-mêmes les auteurs de cette détérioration des mœurs, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de la souffrir avec patience, ainsi que tous les autres maux qui se remarquent dans ce monde décrépit et dégénéré. » Goldstein se plaint plus loin d'être affligé, dans ses vieux jours, par le spectacle de l'anarchie religieuse, et par la crainte d'un avenir plus déplorable encore [2]. — Vers le même temps, Basile Monner, conseiller saxon et premier professeur à la Faculté de droit d'Iéna, se plaignait également des dangers de son époque, qui, dit-il, était plus malheureuse que toutes celles qu'on eût encore vues, et dont les misères se trouvaient encore aggravées par la désunion et l'anarchie qui régnaient à un si haut degré parmi ces hom-

[1] D'Osse, *Testament*, édit. par Thomasius. p. 43, 51.
[2] V. la lettre dans Geheimen Gesch. de Ratzenberger, p. 94. Ed. de Strobel.

mes se disant partisans d'une même doctrine et membres d'une même religion. Il ajoute que jamais il n'avait été plus nécessaire d'implorer les secours du Ciel que dans cette caduque et extravagante période de l'existence du monde, où le démon exerçait son inexprimable rage contre l'église qui possédait encore le véritable évangile, tandis que les membres de cette même église enivrés de concupiscence sensuelle et libres de craintes et de soucis, s'abandonnaient à un profond sommeil.

Monner conseille aux princes, comme unique moyen d'adoucir au moins les horreurs de ce malheureux siècle, «de tenir ferme à la doctrine de Luther, et de défendre sous les peines les plus sévères, à tous leurs sujets sans exception, aux grands comme aux petits, aux nobles comme aux bourgeois, aux savants comme aux ignorants, de s'en écarter dans la moindre chose. Il recommande ensuite à ces mêmes princes de ne pas s'en laisser imposer surtout par les mensonges de certaines personnes, qui prétendaient que le droit de décider en matière de foi n'appartenait qu'aux théologiens et aux ministres de l'église, à l'exclusion des souverains temporels et des autres hommes politiques. « Ces personnes, dit-il, s'attribuent évidemment les mêmes priviléges que le pape; c'est que le monde demeure toujours monde : il hait la saine doctrine de l'Evangile et cherche conséquemment à rétablir une nouvelle papauté, quand ce devrait être sous une autre forme [1]. » Dix ans plus tard, le jurisconsulte de Wittemberg, Mathieu Wesenbeck, commence également à nous donner une peinture de son époque, qu'il qualifie de « dernier résidu, de culot du monde, de cloaque de tous les vices, où étaient venus se ramasser tous les désordres, toutes les turpitudes, toutes les impuretés qui eussent jamais souillé le monde. » — « Je ne refuserai jamais de reconnaître, continue-t-il, que nous nous sommes singulièrement écartés de la discipline et de l'honnêteté de nos pères : c'est qu'en même temps que la nature entière a atteint les dernières limites de l'âge, la sagesse humaine est elle-même devenue cacochyme et débile, de sorte que les infirmités de cette époque caduque se font sentir jus-

[1] Monnerus de Matrimonio. D. 2 ss.

que dans la conduite et les mœurs des hommes. » — « Mais qui serait assez mal avisé, reprend-il prudemment, pour juger une doctrine sur les mœurs de ses adeptes? » Wesenbeck se plaignait encore, peu de temps avant sa mort, des désordres qu'avaient causés dans l'état social le grand âge du monde, l'horrible rage du démon et l'immense malice des hommes dégénérés de leur nature première [1].

Mathieu Wesenbeck, ainsi que son frère Pierre, avait, dès les premières années de sa jeunesse, abandonné la religion catholique pour la protestante. Etant plus tard professeur à Iéna, il se trouva, par ses opinions mélanchthoniennes, impliqué dans une querelle avec les théologiens plus rigides, et fut, en 1560, un des premiers excommuniés comme partisan de la doctrine synergistique de Strigel. Le duc, auquel il se plaignit, désapprouva cet acte de rigueur; mais les théologiens répondirent « qu'il était urgent de fermer toutes les ouvertures à Satan, comme il l'était aussi de réprimer sa mauvaise langue; et qu'on ne pouvait mieux servir l'église qu'en la purifiant de toute cette vermine du diable. » Wesenbeck ne fut, non plus que les autres excommuniés, admis à la Cène qu'après l'expulsion des théologiens luthériens. En 1569, alors que les Mélanchthoniens dominaient à Wittemberg, il fut appelé dans cette ville comme professeur, et, après la chute de ce parti, y eut à souffrir de nombreuses tribulations par suite des opinions qu'il avait professées sur la Cène. Il était déjà mourant, que le pasteur de la ville lui reprochait encore dans les termes les plus amers, « d'avoir pendant plusieurs années vécu séparé de son église, de n'en avoir pas fréquenté les prêches, de ne s'y être point approché de la table sainte, et d'avoir même ouvertement fait entendre qu'il n'en partageait point la doctrine; » et, tandis que Leyser, dans le discours prononcé sur sa tombe, assura qu'avant de mourir Wesenbeck avait condamné ses anciennes erreurs, un autre théologien, qui fit imprimer ce discours avec des notes marginales, l'accusa formellement d'avoir été un calviniste et un visionnaire [2].

[1] M. Wesenbecii oratio de Gabr. Mudæo. Witeb. 1572. F; H. 3. — Ejusd. comm. in Institut. Witeb. 1595, p. 48.

[2] Les héritiers de Wesenbeck démentirent l'assertion de Leyser et eurent

Henri Knaust, jurisconsulte à Brême, fit également, dès l'an 1563, une peinture affligeante de la situation protestante.

« L'empereur, les rois, les princes, les grands, les sages, et en général toutes les personnes sensées voient avec douleur comme le monde actuel, jeunes et vieux, riches et pauvres, s'est laissé égarer, et égarer de telle sorte qu'il est impossible d'y porter remède. L'amour de Dieu et du prochain est éteint dans la plupart des cœurs : que Dieu daigne avoir pitié de nous, car lui seul peut nous venir en aide ! On ne devrait sans doute pas le dire, et cependant c'est la vérité : on ne craint plus Dieu, ceux qui devraient être les meilleurs sont précisément les pires, et l'on se pervertit ainsi les uns les autres jusqu'à ce que le monde entier soit tombé dans le dernier degré de la perversité. *On voudrait bien aujourd'hui revenir sur ses pas et tant soit peu rétablir la discipline ; mais comme on a d'abord trop lâché les rênes, on ne parviendra pas de sitôt à rendre aux gens les habitudes de l'obéissance*[1]. — Les choses vont malheureusement aujourd'hui de telle sorte, que ce à quoi l'on ne veut point renoncer par esprit de mortification et de pénitence, on ne le veut non plus abandonner pour plaire à Dieu ou par amour pour la vertu. Tout est changé, tout est perverti dans le monde ! Ce qui autrefois était

assez de crédit pour engager l'électeur de Saxe à défendre l'impression de son discours. Malheureusement l'ordre fut donné trop tard. Ils publièrent alors, en réponse au discours de Leyser, une apologie de Math. Wesenbeck, où ils assurèrent que les tentatives des ministres luthériens à l'effet de convertir leur parent n'avaient eu d'autre résultat que de lui faire dire à son ami Biedermann : « Ce gaillard-là (le pasteur de la ville) ne me permettra donc pas de mourir en paix ! Ils n'ignorent pas cependant que je ne veux point me mêler à leur affaire ; et malgré cela, je ne puis obtenir d'eux qu'ils me laissent tranquille. » — V. cette *Apologie* o. O. et J. A. 2—B. 4. V. aussi : Müller, *Electa.* IV, 41, 186.

[1] Le Juriste Joachim Gregorius, de Magdebourg, s'explique également sur l'inutilité de l'intervention de l'autorité temporelle pour rétablir les bonnes mœurs parmi le peuple : « Quoique l'autorité civile vienne en aide aux pasteurs, en appuyant leur enseignement et leurs prédications dans les églises de toutes sortes de décrets, d'ordres, de défenses et de mesures de police, pour engager le peuple, sous les peines les plus sévères, à se conduire d'une manière honnête, on ne s'aperçoit point qu'il en résulte la moindre amélioration dans les mœurs de cette foule impie, chez laquelle le démon, profitant de l'approche du dernier jour, a fait naître toutes les espèces de vices et d'abominations, principalement la médisance, la calomnie et le blasphème, produits de l'envie, de la haine et de la colère. » (Gregorii *vier Traktate v. schmæhen und Læstern. Magdeburg* 1588. V. la préface). — Ce que Gregorius dit, dans cet ouvrage, de l'esprit de médisance et de calomnie qui régnait alors dans la société protestante, s'accorde pleinement avec les lignes suivantes de Knaust : « Je pense, et le monde entier pense avec moi, que jamais, depuis que le monde existe, on ne vit une rage de calomnie comparable à celle qui se remarque dans ce malheureux siècle. »

honneur est aujourd'hui considéré comme opprobre, et ce qui autrefois était opprobre passe maintenant pour honneur. On a pris partout en souverain dégoût les sciences et les beaux-arts, et ce qui passe aujourd'hui pour le suprême talent, c'est d'être habile à entasser des écus et à s'enrichir; car jamais on ne vit une pareille estime pour la richesse, ce qui ne peut manquer de nous replonger dans la barbarie. — Les artistes, les docteurs, les savants n'ont plus qu'un seul souci : c'est de vivre, et encore n'y réussissent-ils qu'à grand'peine. Or, leurs préoccupations matérielles, leur besoin de gagner de l'argent pour subsister et vivre, les ont tellement déconsidérés, qu'on ne les regarde plus guère aujourd'hui que comme des mendiants, *au lieu qu'on les honorait et les comblait de distinctions chez les anciens et chez nos pères.* Mais tout, dans ce dangereux âge, tout tend à la ruine, ainsi que nous l'ont du reste annoncé les saintes Ecritures et un grand nombre de prophéties anciennes [1].

Nous terminerons la série de ces témoignages par le tableau que nous a laissé le médecin Melchior Breler, mort en 1627 à Hambourg. Breler, tout en se vouant spécialement à la médecine, s'était cependant sérieusement occupé d'études théologiques. Il fit de nombreux voyages en Allemagne et à l'étranger, recueillit une riche moisson d'observations, et finit par occuper une haute position à la cour, ayant été nommé médecin particulier du duc Auguste de Brunswick. Le triste état de la religion luthérienne le porta, comme beaucoup d'autres laïques, à s'associer aux hommes qui, sous la direction d'Arnd, travaillaient à rétablir le christianisme actif et vivant détruit par la doctrine luthérienne orthodoxe sur la Justification, et à faire naître un meilleur esprit en portant

[1] Heinr. Knaust vom heimlichen Winkelschmähen. Frankfurt a. M. 1563. p. 2, 4, 7. — Le même, von Injurien Frankf. 1562. A. 3 et ss. — Thomas Lansius, professeur de droit à Tubingen, disait encore au commencement du siècle suivant : « Je ne sais comment cela se fait; mais les sciences, ainsi que les bonnes mœurs et l'autorité politique, nous délaissent et s'en vont émigrant dans un autre monde. » — « On ne se met plus en peine de céler ses vices; on les étale au contraire en plein jour, et, au milieu de cette corruption sans pudeur, l'honnêteté est déjà d'une extrême rareté, tandis que tous les genres de vices se répandent outre mesure. » — *Lansii mantissa consultationum.* p. 67. — *Lansii orationes aliquot.* p. 78.

remède à l'abâtardissement religieux et moral que tout le monde s'accordait à reconnaître dans la société protestante. Breler vivait dans une grande intimité avec Arnd, qui, dit-il, avait pour lui l'affection d'un père; aussi, quand les représentants de l'orthodoxie luthérienne eurent accusé les livres d'Arnd de renfermer plusieurs erreurs dangereuses, publia-t-il (1621) une apologie « de cet homme indignement calomnié; » apologie dans laquelle il offre aux adversaires de son ami la peinture énergique et frappante du déplorable état où étaient tombées la religion et les mœurs sous l'empire de leur doctrine [1]. Moins il usa, dans cet écrit, de ménagements à dévoiler les infirmités des ministres et des théologiens luthériens, et plus se montra violente la haine qu'il s'attira de leur part. Ils ne se contentèrent pas de l'accuser, comme ils avaient coutume de faire pour les Arndiens en général, d'être un visionnaire, un rêveur, un Quaker, un Rose-Croix, un Weigelien, un Papiste secret, de ce dernier crime avec d'autant plus d'apparence de vérité, qu'il avait souvent, dans ses écrits, avoué l'incontestable supériorité des Catholiques sur les Protestants quant à l'état des mœurs; ils poussèrent l'animosité jusqu'à l'attaquer dans son caractère et son honneur. Les théologiens de Kœnigsberg, ayant Célestin Mislenta à leur tête, publièrent un écrit dans lequel ils lui reprochèrent ouvertement d'avoir été, lui, cet ami zélé des bonnes œuvres, ignominieusement chassé de la ville d'Helmstædt, pour s'être oublié jusqu'à mener ses élèves dans une maison de débauche (Hurenhaus). « Voilà, s'écriaient-ils, comment se conduisent ces hommes qui nous crient à tue-tête que les bonnes œuvres sont nécessaires, même pour obtenir la vie éternelle! » Comme Breler avait déjà cessé de vivre quand il fut ainsi mis en cause, l'Université d'Helmstædt prit elle-même sa défense, et déclara l'accusation des théologiens de Kœnigsberg *un infâme mensonge*. Mais non content d'employer contre leur ennemi cette machine de guerre, ces théologiens excitèrent

[1] Cet écrit, publié en 1621 à Goslar et dédié au conseiller danois Oliger de Rosenkranz, est intitulé : *Mysterium iniquitatis Pseudo-Evangelicæ, h. e. dissertatio apologetica pro doctrina B. Joannis Arnd adversus Centauros quosdam Pseudo-Evangelicos et sophisticam illorum theologiam autore M. B. F.* (de Fulde) B. (en Buchgau). — Breler fit imprimer, l'année suivante, une défense de cet écrit contre Weremberg, prédicateur à Hambourg.

encore les rigueurs de l'autorité temporelle contre les *pernicieux écrits de* Breler; et Christian Hochburg, faisant plus tard mention *de ces écrits de pur or*, observe qu'il ne s'en trouvait plus d'exemplaires dans le commerce, attendu que toute l'édition avait, à l'instigation des Pharisiens, été confisquée par le bras séculier. Le même Hochburg émit ensuite le vœu pour qu'on en fît une édition nouvelle[1]. La description de Breler est conçue en ces termes :

« Veuillez considérer nos faux prophètes et nos prétendus théologiens, nos ennemis du christianisme, nos antagonistes de la régénération spirituelle, nos charlatans évangéliques; et dites-moi, je vous prie, en quoi cette Bible, arrachée des mains du tyran de Rome et remise entre celles d'un peuple de croyants, les a rendus meilleurs? Est-ce peut-être en ce que les vendredis et samedis ils se farcissent aujourd'hui de viandes; en ce que les pasteurs se sont délivrés du célibat, eux qui ne sauraient souffrir le don de la continence lors même qu'il s'agirait par là de se rendre agréables au Sauveur; ou bien est-ce en ce qu'ils reçoivent la communion sous les deux espèces; ou enfin parce que nous avons entière liberté d'injurier le pape? Oui, c'est bien en cela, comme chacun peut voir, que la plupart font consister la félicité de notre église. — Toutes les fois que je compare les ténèbres du temps passé avec l'état de notre église, il me vient à la pensée ce proverbe : « Perdre la ville d'Ostende pour gagner une écluse : » et je crains fort que nous ne nous soyons dégagés des liens du pape que pour nous charger des chaînes du démon : car la plupart de ceux qui font parade de l'Evangile, semblent ignorer que si nous avons été délivrés de la tyrannie du pape, nous n'avons été dispensés ni de la crainte de Dieu, ni du mépris des choses terrestres, ni de la vie dans l'espérance par la foi, ni de la mortification de la chair, ni du sacrifice du corps, ni de la pratique des vertus, ni des efforts vers la sainteté, ni, pour tout dire en un mot, de la connaissance spirituelle et de l'imitation de Jésus-Christ.

» Or, comment, dans cet état des choses, ne faut-il pas que vous soyez dépourvus de pudeur, pour que vous ne craigniez pas de vous déchaîner ainsi contre les papistes? Plût à Dieu que vous ne fussiez pas pires qu'eux! Je ne fais pas, pour moi, difficulté d'assurer que si l'on faisait l'histoire de tous vos actes, on aurait à rapporter de tout aussi détestables et honteuses choses que celles que Balæus attribue aux couvents d'Angleterre. Ne comprenez-vous donc pas, quand vous injuriez vos

[1] Moller, Cimbria liter. II, 124.

adversaires, que vous êtes vous-mêmes affectés d'infirmités plus dégoûtantes que celles dont vous leur faites un reproche? Et où est donc cette église réformée que vous dites rétablie dans sa force et sa beauté originelles? Que ne pouvons-nous nier qu'il n'y ait parmi nous un grand nombre d'individus qui donnent au Christ le baiser de Judas, ou qui, en d'autres termes, attaquent le pape avec le zèle le plus rare, ne cessent de crier à l'Évangile! et se disputent à mort pour la personne de Jésus-Christ, dans le moment même qu'ils font tout leur possible pour extirper du cœur des hommes jusqu'à la dernière lettre de ses préceptes sur la conduite qu'il nous faut tenir en lui pour obtenir la vie éternelle! Je n'hésite non plus à prétendre que nos faux docteurs évangéliques causent au règne de Jésus-Christ bien autrement de dommage que tous les papistes du monde. Car, tandis que ces derniers publient une quantité d'excellents livres propres à réveiller et à entretenir la piété dans les âmes chrétiennes, les nôtres se bornent à faire étalage de leur prétendue foi comme de la seule marque qui les distingue des papistes, et font, du reste, tout ce qu'ils peuvent pour jeter le discrédit sur la vie intérieure, spirituelle et vraiment évangélique. — Que si les choses ne se passent point comme je le soutiens ici, pourquoi montrent-ils tant d'horreur au seul nom de sainteté? Pourquoi se déchaînent-ils avec tant de fureur contre le bienheureux Arnd, parce qu'il établit une distinction entre les savants et les saints? comme s'il n'y avait pas et qu'il ne dût pas y avoir de saints parmi les Évangéliques, ou comme si c'était le savoir qui procurât la sainteté. Mais la théologie aujourd'hui dominante n'est qu'une affaire de raison, une orgueilleuse érudition à laquelle on arrive avec peine, et qui ne fait pas même un saint sur cent individus qui l'ont acquise. Je vais même plus loin, et ne crains pas d'assurer que tous ces savants théologiens ne l'emportent en rien sur les païens. Or, si parfois je traite mes adversaires avec un peu de dureté, je ne le fais vraiment par aucune autre cause, que parce qu'à mon avis des gens, qui, quoiqu'enivrés du sang et des mérites de Jésus-Christ, ne laissent pas de fouler aux pieds l'Évangile et de mener une vie orgueilleuse et épicurienne, ne méritent pas d'être mieux traités. Ces gens se plaignent, il est vrai, qu'on enlève de la sorte à l'état ecclésiastique la considération et les honneurs qui lui sont dus, qu'on porte dans ses affaires une main sacrilége et qu'enfin on le méprise. Je dirai, pour rassurer le clergé à cet égard, que ce sont ces gens eux-mêmes qui, sans y mettre obstacle, laissent dépouiller de ses ornements cette théologie méprisée et foulée aux pieds. »

» J'ai déjà rapporté comment les nôtres traitent d'hérésie tout

effort, toute tendance vers la pureté des mœurs et la sainteté; et tout le monde sait d'ailleurs que, dans ces derniers temps, personne ne s'efforça de régler sa conduite d'après le modèle que nous a laissé Jésus-Christ, de renoncer à la théologie polémique pour la théologie pratique, et d'éviter, avec un véritable esprit de repentance, les occasions du péché, sans qu'il passât par cel seul pour Weigelien, Photinien, Méthiste, Papiste, Anabaptiste, Rose-Croix ou Fanatique. Cela m'a souvent fait penser qu'il serait plus facile de vivre parmi les Papistes, chez qui l'on ne s'est du moins jamais avisé de blâmer celui qui cherchait à mener, autant que possible, une vie sainte. Que quelqu'un d'entre nous, faisant remarquer à ses frères que le chrétien est tenu à une piété plus exemplaire que celle qu'on exige des hommes communément considérés comme justes et saints, et que sa sagesse doit être une autre sagesse que celle dont se targuent la plupart des hommes de notre temps, en prenne occasion pour les convaincre que ce n'est pas avec une foi historique, comme le font d'ordinaire les hommes injustes, mais avec une foi apostolique et vraiment évangélique qu'il nous faut suivre Jésus-Christ: on ne manque pas de lui faire cette réponse : « Ce que vous avancez là est une grossière erreur, et pour parler comme vous faites, il faut que vous soyez hérétique ou pour le moins mélancolique. Vos maximes ne sont au fond que les préceptes du Décalogue, et vous savez bien que pour ceux-ci, personne n'est capable de les observer. Je sais que je suis pécheur, et suis sûr que tout ce que vous nous avez dit là n'est que superstition monacale. La seule chose que je sache faire, c'est de pécher. Une telle pureté de mœurs est incompatible avec l'état de faiblesse de notre nature depuis le péché de notre premier père. Jésus-Christ m'a délivré de la loi et a lui-même satisfait pour moi, sans doute pour empêcher que les consciences timorées n'aillent encore se réfugier dans les couvents ou ne désespèrent de leur salut. Personne ne vit réellement comme vous dites: faut-il en conclure que personne ne sera sauvé? Ce sont là des idées de Stoïcien, dont ne sait que faire celui qui veut vivre dans ce monde. » — Si l'on excepte quelques rares individus, Schoppius n'a pas mal jugé nos théologiens quand il dit : « Il est impossible de citer un seul théologien protestant dont l'enseignement soit le moins du monde de nature à élever les âmes au-dessus des sens, et à diriger leurs efforts vers les biens éternels. » — La plupart des hommes ont aujourd'hui la fausse opinion que la foi, que cette foi dont Luther a chez nous rétabli le véritable sens, consiste uniquement dans la certitude que le salut nous est acquis par les mérites de Jésus-Christ, sans aucune participation

de notre part. Mais n'est-ce pas là démolir Jésus-Christ? Ou prétendrions-nous par hasard que Jésus-Christ, par ses mérites, nous a procuré la vie éternelle sans la force nécessaire pour conformer pieusement notre conduite et nos mœurs à sa loi divine? croyance impie que le concile milévisien condamna il y a plus de mille ans. Qui nous rend assez audacieux pour que nous mettions tant de zèle à convaincre nos auditeurs de la première de ces acquisitions dues aux mérites de Jésus-Christ, et que nous leur parlions si rarement de l'autre, quoique la plupart d'entre nous vivent dans la fausse croyance que l'homme, même régénéré par le baptême, est complétement incapable de mener une vie sainte?

» Ainsi donc, un froid *oui* accordé à la doctrine de la Confession d'Augsbourg, une vie molle et une dissolution pas trop indigne des Turcs, c'est en cela que consiste aujourd'hui tout notre christianisme, le christianisme des Evangéliques[1]. »

État moral et religieux dans les différentes contrées et villes protestantes de l'Allemagne et des pays voisins.

Nous avons jusqu'à présent pris connaissance de la situation de la nouvelle église durant le premier siècle après la Réforme, telle que nous l'ont représentée, soit dans la simple expression d'un jugement, soit dans des descriptions détaillées, d'abord les réformateurs eux-mêmes, puis les théologiens, les surintendants, les pasteurs et quelques-uns des laïques les plus considérables de l'époque; il nous reste à compléter et à confirmer le tableau général qui ressort de tous ces témoignages, en nous éclairant aux mêmes sources sur la situation des différentes contrées protestantes de l'Allemagne et des pays voisins en particulier, et en faisant apercevoir, par des histoires particulières aussi, par des chroniques de villes, par des titres, des lois, des liturgies, des lettres et autres pièces émanées des réformateurs, jusqu'à quel point les faits recueillis et établis comme résultat d'expériences et d'impressions générales sont d'accord avec les faits fournis par l'ob-

[1] V. Breler, Mysterium iniquitatis, p. 11, 9, 16, 20, 21, 22, 38, 48, 49, 57, 58, 61, 74, 93.

servation de certaines contrées, de certaines villes et même de certaines individualités considérées d'une manière spéciale.

Que si nous portons d'abord notre attention sur l'état moral de la Saxe, ce berceau de la Réforme, nous trouvons que, dès l'an 1531, on y fut forcé de prendre des mesures sévères contre l'intempérance et le blasphème, contre ce dernier vice surtout, « attendu, disait-on dans les considérants, qu'il nous est démontré par l'expérience journalière que l'habitude de blasphémer, par suite sans doute d'une extraordinaire incitation du Malin, a fait de sensibles progrès et tend visiblement à se propager de plus en plus dans notre pays, » etc. L'usage des liqueurs fortes se répandit, en Saxe après le changement de religion, dans toutes les classes, et avec lui toutes les espèces de vices. Il n'y avait pas, en 1600, moins de trente-quatre distilleries à Zwickau, petite ville de neuf mille âmes ; aussi l'adultère, l'homicide, le viol et les crimes d'incendie et de fausse-monnaie y étaient-ils pour ainsi dire à l'ordre du jour. La *réformation vittembergeoise* de l'an 1545, qui porte encore la signature de Luther, contient déjà des doléances sur « la licence du siècle et l'entier abrutissement de ce grand nombre de personnes qui menaçaient de devenir la peste de l'espèce humaine, ainsi qu'on le pouvait voir à la cour des princes et dans les villes, déjà toutes remplies de Cyclopes et d'Épicuriens pareils. » Et l'Electeur, peu avant que n'éclatât la guerre de Smalcalde ; l'Électeur ordonna un jeûne général pour détourner les terribles punitions dont Dieu menaçait les Luthériens, « à cause des effrayants progrès que faisaient chez eux toutes les espèces de vices, et à cause de leur sécurité et de leur ingratitude pour la faveur ineffable que Dieu leur avait accordée en rendant à l'Allemagne les trésors de l'Évangile, qu'un grand nombre d'entre eux persécutaient et méprisaient maintenant, ou dont ils abusaient au profit de leurs passions et au grand scandale des âmes pieuses et des consciences faibles. » — L'électeur Auguste, en 1566, signale encore parmi ses sujets, « chez les jeunes comme chez les vieux, une manière de vivre impie dont les païens mêmes rougiraient, et que ces gens grossiers et audacieux, non-seulement ne s'imputaient point à péché, mais regardaient même

comme un de leurs titres à l'estime publique. « C'est en vain qu'on menaça les coupables des peines les plus sévères, rien n'y fit. Dans une nouvelle ordonnance de 1580, on trouve l'aveu suivant : « Nous avons remarqué que malgré les châtiments par nous décrétés contre ces délits, les conjonctions illicites et les atteintes portées au saint état du mariage, non-seulement ne sont pas aujourd'hui plus rares, mais semblent même devenir de plus en plus générales[1]. » — Les progrès de la démoralisation engagèrent, en 1610, les chefs de l'église de Saxe à adresser aux prédicateurs les recommandations suivantes :

« La corruption des mœurs est aujourd'hui partout tellement grande, qu'elle arrache des soupirs à toutes les âmes pieuses, qu'elle révolte jusqu'à la nature inanimée, et que nous sommes certainement menacés d'un effroyable bouleversement et d'une ruine générale. C'est qu'un grand nombre de vos auditeurs s'imaginent être de parfaits chrétiens, par cela que de bouche ils font acte de foi, et savent marmotter quelques textes sur l'inexprimable miséricorde de Dieu et la rémission gratuite des péchés sans mérite aucun de la part de l'homme, bien qu'ils se souillent journellement de toutes les espèces de hontes et d'infamies. Les pasteurs n'oublieront conséquemment pas, en prêchant la grâce aux personnes contrites, de faire en sorte que les endurcis et les impies, dont le nombre augmente partout d'une manière effrayante, se trouvent frappés de toute la sévérité de la loi ; en même temps qu'ils auront soin de déployer le plus grand zèle à porter leurs auditeurs à la pénitence. »

L'autorité, dans le même édit, s'exprime également avec amertume sur l'état des écoles, « pour lesquelles il n'y avait non plus d'espoir d'un meilleur avenir, attendu que tout, les bonnes mœurs et la discipline surtout, y avait tellement dégénéré qu'il ne pouvait rien se concevoir de plus dissolu que la jeunesse studieuse de cette époque. » Dans le nouveau réglement ecclésiastique, publié en 1626 à l'usage de la Saxe ducale, se trouvait un édit qui enjoignait aux prédicateurs « d'appuyer, dans leurs prêches, d'une manière toute particulière sur la foi vivante et active par la charité, afin de détruire, autant qu'il serait possible si ce n'était entièrement,

[1] *Mandat gegen das Gotteslæstern* etc. Wittenberg 1531. A. 2. — Herzog *Chronik von Zwickau.* II, 365. — Richter : *die evangelischen Kirchen-Ordnungen.* II, 91. — V. Hortleder. B. III, C. 5.— *Cod. Augusteus.* I, 473, 536.

la fausse croyance où vivaient malheureusement un grand nombre de personnes, que la foi sanctifiante peut exister sans les fruits des bonnes œuvres, et d'implanter dans les cœurs le véritable christianisme intérieur[1]. »

Dans le comté de Mansfeld, voisin de la Saxe électorale, les prédicateurs disaient en 1554 dans leur réglement sur les inspections des églises : « Qu'on ne s'étonne point que nous ayons laissé à l'autorité temporelle le soin de décréter des peines contre le vice : ce n'est pas sans motifs que nous en avons usé de la sorte. Nous avons par là voulu empêcher que les courtisans ne nous accusent de porter la main sur le glaive et d'empiéter sur les attributions du gouvernement civil. » — Ils se servaient, on le voit, de ce subterfuge pour cacher l'impuissance du nouveau clergé et de son manque total de moyens disciplinaires, en même temps que pour décliner la responsabilité du mauvais état des mœurs dans la nouvelle église; car Cyriaque Spangenberg s'exprime ainsi qu'il suit sur l'état du pays à cette époque :

« Ce qui se passait alors n'était pas non plus de nature à édifier. Dans plusieurs endroits, la désunion se mit entre les pasteurs et leurs auditeurs; et l'on vit de pieux docteurs, à cause de leur prédication obligée sur les prescriptions de la loi, injustement dénoncés, accusés, calomniés et dépréciés par leurs ouailles indociles, et parfois même les représentants de l'autorité temporelle maltraités et méprisés. Les subordonnés, en général, ne se montraient guère disposés nulle part à l'obéissance : c'est que, comme la plupart des grands méprisaient les ministres de l'église, Dieu, pour les punir, fit qu'à leur tour ils ne fussent non plus fort respectés par leurs inférieurs. Il y avait d'ailleurs partout une grande négligence dans le gouvernement; et ni la justice n'était pratiquée, ni les péchés réprimés avec tout le zèle nécessaire; de sorte que dans tout le pays on n'entendait parler que de meurtres, d'assassinats, de vexations de vol, de brigandage, d'usure, d'exploitation du pauvre, d'actes de mauvaise foi ou de trahison, d'adultère, de débauche, de séduction, et d'autres péchés et turpitudes de ce genre, plus communs dans cette année qu'ils ne le furent jamais à aucune autre époque du monde, et communs

[1] *Admonitio ad pastores et ministr. Eccl. Elect. Saxon.*, dans la *Sammlung evangelisch-lutherisch-und reformirter Kirchenordnungen* de Moser, I, 929 ss.; 308.

même dans les grandes villes, où cependant d'ordinaire règnent le bon ordre et une police sévère[1]. »

Le réglement sur la discipline ecclésiastique publié en 1539 dans la Hesse était accompagné des réflexions suivantes : « Nous voyons depuis longtemps, depuis trop longtemps hélas! Satan détourner, éloigner et séparer même un grand nombre de pauvres gens de la société de Jésus-Christ, non-seulement par les divisions et les sectes, mais encore par la volupté charnelle, en sorte qu'ils ne se trouvent entièrement en communion avec nous, ni quant à la doctrine, ni quant au sacrement, ni quant à la discipline[2]. » — Tout en faisant entendre les doléances ordinaires sur les rapides progrès de la démoralisation, les surintendants de la Hesse, dans les synodes généraux qui eurent lieu plus tard, insistèrent cependant plus particulièrement sur ce que « l'on voyait s'établir dans la société protestante les superstitions les plus grossières. » Barth. Meier, en 1575, réclamait contre la magie

[1] Richter. II, 143. — *Spangenberg, Mansfeldische Chronik.* I, 473.

[2] Richter. I, 299.— Le chroniqueur Wigand Lauze raconte que le landgrave Philippe avait également publié plusieurs sévères ordonnances contre la corruption des mœurs, « s'étant convaincu par l'expérience journalière que, dans ces temps remplis de périls, les péchés, les cas de violation de la loi divine et toutes les espèces de désordres se propageaient partout d'une manière effrayante, et étaient déjà devenus tellement communs qu'un grand nombre de personnes ne s'en faisaient même plus un scrupule. » — « Malheureusement les magistrats et autres agents du pouvoir civil enfreignent eux-mêmes, tous les premiers, ces salutaires ordonnances, et sont ainsi cause qu'elles perdent toute leur autorité et que les subordonnés ne s'inquiétent non plus d'y conformer leur manière de vivre. » La conséquence de cet état de choses est que le vice et le péché ont fait chaque jour d'immenses progrès ; qu'on a scandalisé les âmes honnêtes ; que beaucoup de personnes, ou se sont complétement séparées de notre église, ou, sans s'en être séparées précisément, n'assistent plus au prêche, ne participent plus à la Cène, et lors même qu'elles y assistent, ne se conduisent pas comme il convient à des chrétiens de le faire. » -- Lauze continue : « Il en était, il est vrai, un grand nombre parmi eux, qui se paraient du nom d'Évangélique quoiqu'ils ne connussent ni Dieu, ni sa divine Parole, et se conduisissent d'une manière si grossière et si brutale, qu'il semblait que Dieu ne les eût gratifiés de son précieux Évangile et ne les eût délivrés des superstitions et des autres abominations du papisme que pour leur faciliter les moyens de vivre comme bon leur semblait et d'agir en tout suivant leur bon plaisir. Pour ne parler que de la grande idole de Mammon, elle est de nos jours tellement honorée des prédicateurs aussi bien que de leurs auditeurs, qu'on trouverait difficilement dans l'histoire un autre exemple d'un culte pareil, etc. » — V. la Chronique de Lauze, dans la *Zeitschr. d. Vereins für hessische Gesch.*, II, 379—382.

les punitions les plus sévères, « attendu, disait-il, que depuis quelque temps ce crime devient tellement commun qu'on ne saurait déployer trop de vigueur pour le réprimer. » Le surintendant Scotus répondit à cette demande, que c'était une chose fort grave que de mettre en cause un magicien, « vu que quand on s'en approchait de trop près, il faisait explosion comme une fusée et pouvait ainsi causer de grands dommages[1]. » — Dans le petit État de Nassau, on se disputa, en 1566 au synode de Siegen, pour savoir à qui et à quoi l'on imputerait la faute de ce que la discipline chrétienne se trouvait comme anéantie chez les Évangéliques, « si c'était aux prédicateurs du comté et au peu de zèle qu'ils mettaient à s'acquitter de leurs fonctions, ou bien au gouvernement, qui avait permis que la discipline ecclésiastique tombât en décadence. » Après de longues discussions, l'on finit par convenir que l'auteur « de tous ces funestes scandales » n'était autre que le démon[2]. Dans le réglement ecclésiastique publié en 1556 par Otton Henri pour le Palatinat électoral, se trouvait déjà l'aveu « de l'envahissement de la société luthérienne par toutes les espèces de vices. » Quatre ans après, les surintendants du Palatinat supérieur recevaient des instructions

[1] Heppe, *Geschichte d. hessischen Generalsynoden*, I, 138.

[2] Steubing, *Kirchen-Gesch. von Oranien-Nassau*. p. 245 et ss. — Guillaume Zepper, professeur de théologie à Herborn, nous décrit, en 1595, l'état de ce pays de la manière suivante : « Si un grand nombre d'églises manquent de pasteurs; si le peuple des villes et de la campagne vit sans connaissance de la divine parole, sans catéchisme, sans instruction religieuse, sans sacrements et sans discipline, tels que des brebis privées de pasteurs, » ou plutôt comme des brutes dépourvues de raison et qui n'ont d'humain que la figure ; si des hommes sortis des plus basses conditions, des tailleurs, des cordonniers, des soldats et des idiots, qui n'ont rien appris et ne savent même point nager, sont revêtus des fonctions de pasteurs, mis en possession de nos chaires évangéliques, de sorte que l'on voit s'élever au milieu de nous, comme s'ils s'étaient échappés de l'enfer pour envahir notre église, des Schwenkfeldiens, des Mennonites, des Libertins, des Postilliens et même des athées, des monstres inventeurs des plus abominables erreurs ; si le peuple vit et meurt comme la brute ; si les écoles sont honteusement délaissées, de sorte que l'on n'y montre plus que peu d'ardeur pour les études et qu'on les y néglige même entièrement ; enfin si les églises, les établissements d'instruction, les colléges et les hôpitaux sont menacés de tomber en ruine ou le sont déjà ; à quoi le faut-il attribuer, si ce n'est à la spoliation des biens de l'Église et au peu de considération qu'on témoigne aux pasteurs et aux professeurs, que l'on traite d'ailleurs avec tant de parcimonie que c'est tout au plus s'ils ne meurent pas de faim ? » *Zepperi politia eccles.* V. *Grosch Vertheidig. w der Arnold.* p. 497.

pour l'amélioration de l'enseignement populaire, afin d'empêcher, était-il dit, « que les gens ne persévèrent dans cette profonde ignorance de la religion, où malheureusement ils ont vécu jusqu'à présent, et dont la preuve, à nous fournie récemment par l'inspection des églises, nous a pénétrés de douleur[1]. » Malgré la sévérité des peines décrétées dans le Palatinat contre l'inconduite et principalement contre le blasphème, on n'eut pas moins, pendant l'inspection de l'an 1583, à se plaindre sous ce rapport; et la remarque que fit Tossanus, professeur à l'Université d'Heidelberg, que les ordonnances du prince n'avaient produit aucune amélioration dans l'état des mœurs, lui était encore en 1619 une source d'inquiétudes et de chagrins[2]. »

Le margrave Georges de Brandebourg-Ansbach publia, dès l'an 1526, un édit « pour réprimer, disait-il, les impiétés dont il avait journellement sous les yeux de nombreux exemples, et qui ne contribuaient pas médiocrement à répandre la défaveur et le mépris sur le saint Évangile et la Parole de Dieu. » En 1530, il recommande au chef de son domaine de Jægerndorf en Silésie le strict maintien du bannissement, « attendu qu'on y menait une vie tellement impie et antichrétienne, en se livrant à la débauche, à l'intempérance et au blasphème, qu'il ne serait pas étonnant que Dieu, dans sa colère, ne réduisît cette malheureuse contrée en cendres[3]. » Le même prince, l'année suivante, soumit aux réformateurs Luther, Mélanchthon et Brenz le projet qu'il avait conçu de rétablir la messe. « Il dit qu'il avait lui-même observé que, non-seulement le bas peuple se démoralisait, mais que même les personnes des conditions élevées devenaient grossières et per-

[1] Struve, *pfælzische Kirchen-Hist.* p. 49. — Cod. Manh. 352, n. 9.

[2] In primis autem me sollicitum habet et timorem auget, quod, licet magistratus summus pium mandatum per totam regionem promulgarit de quotidianis precibus et seria vitæ emendatione, tamen tanta passim conspicitur profanitas et securitas, ac si ultro Deum ad nos puniendos provocare vellemus. *Lettre à Frédéric d'Orville* (Cod. Manh. 359. n. 140). — Erastus, professeur à Heidelberg, se plaignait, dès l'an 1570, de la complète décadence de la religion et des études dans un grand nombre de paroisses protestantes : — « In plerisque locis occidere videtur cum vero pietatis studio bonarum artium cultus et veritatis tuendæ cura. Jam enim plurimi hoc vero satagunt, ut semper aliquid novent, et vetera fastidiant. » Brief an Ulmer. Cod. Polling. 170. a. f. 119.

[3] *Religionsakten.* T. XI, p. 53, 34.

verses et s'abstenaient de fréquenter les églises dans la semaine, bien qu'on y prêchât et qu'on y chantât ces jours-là comme le dimanche; et ajouta que plusieurs personnes attribuaient cette démoralisation et cet éloignement pour le culte à ce qu'on ne disait plus la messe quand il n'y avait pas de communiants, c'est-à-dire tous les jours[1]. » Brenz répondit, entre autres, qu'il voyait avec peine la folie du peuple; mais qu'à son avis ce n'était point par la messe, mais par la prédication de l'Évangile et l'établissement d'une bonne police qu'on y pourrait porter remède; que sans doute les décrets, les réglements, les ordonnances si remplis de sentiments chrétiens qu'avait donnés sa Seigneurie ne laissaient rien à désirer sous ce dernier rapport; que seulement bon nombre de pasteurs se plaignaient de ce que les agents du prince ne mettaient pas grand zèle à les faire exécuter, ce qui du reste était facile à comprendre, ces hommes étant eux-mêmes souvent dignes de réprimande. « Dès lors que les pasteurs se hasardent, dit Brenz, à tenir à la rigoureuse exécution des ordres de votre Grâce, ils se font haïr, et l'on ne manque pas, à la première occasion, de les desservir en les accusant d'une chose ou d'une autre. Pendant ce temps le peuple se livre au désordre, et c'est là ce qui fait qu'il est aujourd'hui si pervers[2]. »

[1] A. a. O. p. 63.

[2] A. a. O. p. 60, 62. — Le margrave n'était pas le seul que scandalisât la mauvaise vie de ses sujets luthériens; les Anabaptistes de la principauté d'Ansbach assuraient, de leur côté, que l'inconduite des Luthériens était le seul motif qui leur eût fait rompre avec leur église. Comme on demandait à Jules Loeber de Zurch, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir à Ansbach, quelle était sa manière de penser relativement à la doctrine de Luther, il répondit « qu'il n'avait jamais rien appris de messéant, ni sur le compte de Martin Luther ni sur celui des autres réformateurs, et qu'il ne pouvait conséquemment faire connaître en quoi la doctrine des Luthériens différait de celle de Jésus-Christ; mais que ce qui le troublait, c'était de voir que de toute leur prédication évangélique, il ne se remarquait pas le moindre fruit dans la pratique : car il tenait, quant à lui, que là seulement on enseigne une doctrine divine, où les œuvres sont d'accord avec les paroles. » Il ajouta que c'était uniquement cela qui l'avait engagé à s'attacher « à une secte dissidente. » (*Reformationsakten*. n. 79). — Georges Pferdsfelder, gentilhomme Franconien, adressait la même année aux Luthériens d'Ansbach le reproche suivant : « Je ne vous cacherai point, à vous et aux autres qui avez la prétention de prêcher la doctrine de l'Evangile, que nous sommes bien loin de le considérer de la sorte, parce que voyant que votre prédication ne produit pas de fruits, nous en concluons qu'il faut bien que cela tienne à quelque vice dans la doctrine. » *Religionsakten*. T. XXXIX.

L'Intérim ayant été établi dans le Margraviat, par forme si ce n'était sérieusement, l'on ordonna aux prédicateurs de ne point omettre, dans leurs prêches sur la justification par la foi, de parler également de la pénitence et de la charité, et d'y adresser à leurs auditeurs les autres exhortations chrétiennes, plus que jamais nécessaires dans ce monde pervers, les théologiens de Wittemberg et plusieurs autres ayant eux-mêmes reconnu qu'il y avait plus de scandale que d'avantages à prêcher sur la foi sans donner en même temps au peuple des notions saines sur la pénitence. » Il fut aussi, par la même occasion, vivement recommandé aux mêmes prédicateurs de mettre plus de réserve à parler du pape, des moines et des prêtres, sur le compte desquels on savait bien après tout à quoi s'en tenir, et pour lesquels, puisqu'ils avaient le baptême ainsi que tous les chrétiens, il vaudrait d'ailleurs mieux prier afin que Dieu leur fît la grâce de les éclairer et de les convertir[1]. » — Dans une autre ordonnance de police datée de l'an 1559, ce sont de nouvelles plaintes « au sujet des progrès que faisait l'habitude du blasphème, progrès tels, disait-on, que cela faisait à la fois horreur et pitié à entendre. » Bientôt après, l'autorité se vit dans le cas d'adresser au bailliage de Wunsidel des instructions spéciales, accompagnées de vifs reproches sur « la vie licencieuse qu'on y menait et le dédain qu'on y montrait pour la Parole divine. » — « Il y a lieu d'être surpris que malgré toutes les précédentes ordonnances, l'habitude de jurer et de blasphémer, non-seulement n'ait en rien diminué, mais continue même à se répandre chaque jour davantage; et cela chez les jeunes comme chez les vieux, et même chez les personnes revêtues de fonctions publiques, dont ce serait cependant le devoir de réprimer le vice et de donner le bon exemple. » — Il était enfin ajouté que « quiconque ne tiendrait point compte de cet avertissement, devait être appré-

[1] Les pasteurs du Margraviat protestèrent il est vrai contre cette ordonnance. « Vouloir que nous renoncions à poursuivre nominativement le pape, les calottins et les moines, c'est vouloir que nous étouffions la vérité et scandalisions nos auditeurs. — Les chrétiens sincères nous soupçonneront de renier la vérité, et l'on exposera par là les faibles de l'un comme de l'autre parti, à tomber dans le doute et peut-être même à se laisser entraîner à l'erreur. » Religionsakten. T. XXIV, n. 8, 10; — V. Hirsch : *Gesch. d. Interims zu Nürnberg*, p. 95.

hendé au corps et mis en prison [1]. » — L'état des choses, dans ces contrées, n'offrit pas non plus un aspect fort satisfaisant pendant les années qui suivirent. En 1582, le Consistoire de Bayreuth se prononça contre l'adoption du calendrier grégorien, « parce qu'il était démontré par la Parole divine et d'autres témoignages que le dernier jour était proche » et qu'il n'était conséquemment pas besoin de nouveaux calendriers. Un réglement publié en 1594 commençait par ces mots : « Comme le monde est en voie de se faire infirme et caduc, il est urgent de lui donner quelque force en l'appuyant sur un réglement consistorial [2]. »

Grâce au concours de la noblesse, la doctrine luthérienne eut, dès les premiers travaux de Spératus, un immense succès et se propagea rapidement dans les provinces allemandes de l'Autriche. L'empereur Ferdinand, avec la bonne volonté, n'avait pas la force nécessaire pour en arrêter les progrès ; et son fils Maximilien favorisa tant qu'il put une Confession à laquelle il appartint lui-même pendant la plus grande partie de sa vie. Ainsi, l'église luthérienne, protégée par une aristocratie riche et puissante, et d'ailleurs exempte de la tutelle incommode des princes et du joug écrasant des courtisans et des fonctionnaires publics, put donc, dans ce pays, se développer en toute liberté suivant la direction et les tendances que comportaient les principes et l'esprit de son système. Cette prospérité extérieure dura plus d'un demi-siècle ; malheureusement la décadence intérieure, les querelles si funestes du Flacianisme, la démoralisation de la noblesse, des prédicateurs et du peuple ; toutes ces causes réunies minèrent sourdement ce bien-être apparent, et préparèrent cet état de faiblesse et d'impuissance constitutionnelle qui fit bientôt succomber cette église sous les coups du dehors. Dans une adresse aux princes protestants réunis en 1541 à Ratisbonne au sujet de la guerre des Turcs, on s'exprimait déjà sur les Luthériens de la manière suivante : « Ceux qui reconnaissent et ont accepté la parole de Dieu, et qui par-dessus tous les autres se vantent d'être chrétiens, obscurcissent tellement Jésus-Christ en eux-mêmes par leur vie scandaleuse, que ce n'est plus

[1] Cod. Germ. 3903, f. 36, 37 ; — et Lang, *Gesch. von Bayreuth*, III, 323.
[2] V. Lang, III, 379. — Holle : *Die Stadt Bayreuth*. p. 138.

guère qu'au prêche qu'on s'aperçoit encore de sa présence[1]. » Et les Catholiques d'Autriche ayant, en 1576, prétendu que « la doctrine luthérienne ne servait qu'à mettre au jour une race d'hommes impudente et grossière qui ne pratiquait aucunes bonnes œuvres et ne faisait cas ni de la vertu, ni de l'honnêteté, ni de la décence, et qu'il était conséquemment impossible d'admettre que cette doctrine fût la bonne, » André Lang, pasteur à Klagenfurth, répondit que c'était au diable et non à la doctrine qu'il fallait adresser ces reproches, et ajouta : « Il est vrai, les choses se passent malheureusement chez nous de telle façon, que *le seul changement qu'on remarque chez la plupart de ceux qui reçoivent la pure doctrine de la Parole divine, c'est qu'ils deviennent plus mauvais*. Mais comme je l'ai déjà fait observer, ce n'est point à la doctrine même qu'en est la faute, mais au démon et aux mauvaises gens qui se laissent égarer par lui[2]. » — « N'est-il pas vrai, disait une réunion

[1] V. Raupach : *fortges. evangel. Oesterreich.* p. 84.

[2] Andreas Lang, *von d. Seligkeit.* Frankfurt, a. M. 1576, p. 258, 260. — L'auteur, un Voigtlandais, était en 1561 pasteur à Chemnitz, puis en 1569 à Cilley en Carinthie ; il devint plus tard pasteur dans Klagenfurth, ville capitale du duché, et en ayant été chassé par suite du débat flacianien, fut à la fin nommé pasteur à Wülfferstorff en Autriche. — Il y eut aussi, dans cette dernière ville, un grand nombre de Luthériens qui attestèrent, au grand déplaisir de leurs ministres, que la situation de leur pays était également, sous le rapport moral et politique, meilleur avant qu'après la Réforme. « Quand les enfants du siècle reportent leurs regards vers nos ancêtres, ils trouvent qu'ils étaient heureux, parce que, de leur temps, on pouvait se procurer en abondance et à vil prix le vin, le blé, la viande, le poisson, et en général tout ce qui est nécessaire à la vie, et parce que les hommes eux-mêmes étaient pieux, sincères, obligeants, affectueux, prévenants et amis de la concorde, et non pleins de dissimulation, de ruse et d'astuce comme aujourd'hui. Ils se plaignent fort, au contraire, du temps présent, de la diminution du nombre des créatures, de la cherté des vivres et de la méchanceté des hommes ; ils nous jugent conséquemment très-malheureux, en accusent notre excellent Evangile, et prétendent que depuis le premier jour de sa propagation, toutes les espèces de maux s'étaient répandus en Allemagne et qu'ils continueraient à s'y répandre chaque jour davantage. » — C'est pour cela que Lang nous décrit ensuite ainsi la manière d'agir du peuple luthérien à l'égard de la doctrine nouvelle. « La plupart d'entre eux, dit-il, s'attachent à l'Évangile par bêtise, uniquement pour complaire à leurs supérieurs ou à quelques autres personnes. Parce qu'il est au-dessus, à côté ou au milieu d'eux des gouvernants ou d'autres personnes influentes qui ont secoué le joug du pape et arboré la bannière évangélique, ils s'empressent d'en faire autant, en vue seulement de la compagnie et afin de ne pas se distinguer des autres. Il en est un grand nombre à qui il a suffi d'assister une fois ou deux au prêche pour s'instruire à fond de l'Évangile. Ces

de prédicateurs luthériens, dans une adresse aux Etats protestants de l'Autriche; n'est-il pas vrai que la Parole divine est foulée aux pieds, que les sacrements sont méprisés, que les plus horribles péchés sont à l'ordre du jour, deviennent de plus en plus communs, et sont déjà tellement répandus qu'on ne conçoit même pas qu'ils le puissent être davantage? Car c'est ici qu'on trouve l'orgueil et le faste, etc.; c'est ici que l'aigreur est réputée douceur, et que les ténèbres sont considérées comme lumière; c'est ici enfin qu'on refuse de se soumettre aux divines réprimandes de l'Esprit saint, dût-on faire ainsi le sacrifice de la vie éternelle! En somme, on veut bien consentir à porter le nom d'Evangélique, mais quant à faire ce que l'Evangile nous ordonne ou nous recommande, c'est autre chose! » Pour ce qui est de la manière d'être et de se conduire des nobles et des pasteurs dans l'Autriche protestante à cette époque, leurs coreligionnaires contemporains ne nous ont pas non plus laissé manquer de renseignements caractéristiques. Polycarpe Leysser, chapelain à la cour de Saxe, qui prit une grande part au maniement des affaires religieuses de l'Autriche protestante, nous apprend, par exemple, « que la noblesse protestante de l'Autriche était en proie aux inimitiés avouées ou secrètes, travaillée par l'ambition et l'envie, adonnée à l'ivrognerie et aux jouissances sensuelles, et n'était même pas d'accord dans ses croyances.

gens-là d'ailleurs ne font cas, ni de la sainte Parole, ni des sacrements, et s'occupent bien moins de la religion que des intérêts temporels, de leur profession, de leur commerce et de leur nourriture corporelle. — La plupart n'acceptent et n'écoutent la parole évangélique que par forme; ne sont conséquemment animés d'aucun véritable zèle; ne se soucient ni de la prédication, ni des sacrements; ne songent qu'à l'argent et au plaisir, et vivent dans le péché sans qu'il leur vienne même en idée de faire pénitence. Assurément, une pareille conduite ne peut manquer d'attirer les vengeances du Ciel! » — Les pasteurs de l'Autriche n'étaient d'ailleurs guère mieux traités que ceux des autres pays de l'Allemagne. « Nous sommes si maigrement rétribués, nous autres pauvres prédicants, que c'est à peine si nous avons de quoi vivre, nous, nos femmes et nos enfants; et puis quand, nous acquittant consciencieusement de nos devoirs, nous faisons la guerre au péché, au vice et à l'erreur, nous ne nous mettons pas seulement à dos les papistes; nous sommes encore calomniés, persécutés et pourchassés par les princes et les magistrats évangéliques, et jusque par nos propres auditeurs. Mal payés, maltraités, nous goûtons peu le plaisir, et passons avec nos familles d'assez tristes jours; tandis que les prêtres papistes, qui ne se chargent point de la croix du mariage, sont riches et passent doucement leur vie au sein de l'abondance et des délices. » — A. a. O. Préf. a. 2 et s.; f. 487, 223.

« Ah! quels reproches, s'écrie-t-il, je leur pourrais faire sur leurs mœurs dissolues et leur intempérance! Et faut-il s'étonner si jusqu'à présent l'on a trouvé si peu de bons fruits chez ces hommes qui, non contents de ne point pratiquer leur religion, la livrent encore à la risée de ses ennemis? » — Le baron Teufel de Gundersdorf dit à son tour en 1587 sur le compte du clergé : « Pour des ministres recommandables et dignes, on ne saurait en trouver dans notre pays : ce qu'on y trouve, ce sont des ivrognes, des pleurnicheurs, des querelleurs, ou bien des ignorants et de mauvais Flacianiens qui trompent le public et ne savent se maintenir nulle part. Vraiment nous sommes ici mal pourvus de bons directeurs, et si par hasard il s'en rencontre quelques-uns, la tête ne tarde pas à leur tourner de telle sorte, qu'ils gâtent nos affaires bien plus qu'ils n'y sont utiles ! » — Les prédicateurs adressaient d'ailleurs à leurs patrons, les nobles, des reproches analogues. « On dirait, s'écriait en 1580 Nicolas Prætorius, pasteur à Gobelsburg, que je suis né pour passer toute ma vie sous une autorité impie, injuste, sacrilége et spoliatrice de l'église. Mon noble seigneur fait comme presque tous les gouvernants évangéliques en Autriche : il emploie les riches revenus de l'église à son usage, se contente de donner au ministre ce que bon lui semble, et a du reste, depuis longtemps, contracté l'habitude de maltraiter ses pasteurs et de les destituer sans même l'apparence d'un motif raisonnable. Il y a plus : il ne leur paie même pas régulièrement leur pauvre solde, et plus d'une fois il est demeuré des semestres entiers sans pasteur ni prédicateur. » — Florian Crusius mandait encore en 1619 à Bernegger de Strasbourg : « Les nobles Autrichiens, ceux surtout de la Basse-Autriche, sont tellement aveuglés, que rien, non pas même les malheurs publics, ne saurait les empêcher de tyranniser leurs vassaux et de se livrer à leurs débauches ordinaires. » Et Hofmar, pasteur de Horn, assurait déjà vers 1598 à Leysser, « que le mépris des Protestants pour la Parole divine, leur vie dissolue et leur indiscipline menaçaient de mettre l'Allemagne sous le joug des Turcs, si ce n'est de la ruiner de fond en comble [1]. »

[1] V. Raupach, evangel. Oesterr. III, 70 ; part. II. suppl. p. 103; — *la Presbytérologie*, p. 143, 64 ; Suppl. p. 74 ; — part. III. suppl. p. 225.

Les prédicateurs du Würtemberg déclarèrent aussi, dès l'an 1535, que « ce par quoi les Luthériens se distinguaient, c'étaient leurs mœurs brutales, impudentes et infâmes, » et qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner si ce qu'il y avait encore chez eux de personnes honnêtes passait du côté des Anabaptistes, où l'on trouvait « au moins l'apparence d'une vie honnête. » — A Tubingue, en 1539, les autorités civiles et ecclésiastiques défendirent à la bourgeoisie d'observer le jeûne, et donnèrent, le lendemain des jours gras, avec les professeurs en la maison de ville, une grande fête dans le seul but » de manger de la viande, de danser et de s'enivrer un jour de mercredi des Cendres. » L'année suivante ayant été fertile en vins, « il y eut dans le petit Etat de Würtemberg, d'ailleurs fort médiocrement peuplé, plus de quatre cents individus qui dans l'intervalle des vendanges au premier dimanche du Carême, se tuèrent à force de boire[2]. » — Le duc Udalric n'attendit pas longtemps, après le changement de religion, pour placer les prédicateurs de la nouvelle église sous la surveillance des fonctionnaires publics ; or, en 1542, ces derniers recevaient déjà des réprimandes, parce que non contents de remplir leurs fonctions avec négligence, et de se montrer indifférents sur la moralité du peuple, ils donnaient eux-mêmes le mauvais exemple, et favorisaient ainsi, au lieu de le réprimer, le libertinage de leurs subordonnés. » Une épidémie des plus dangereuses s'étant la même année déclarée dans le pays, « le duc la considéra comme une punition du Ciel, et l'attribua surtout au peu de cas qu'on faisait de la sainte Parole et de la prédication, et aux habitudes de blasphème et d'ivrognerie qui régnaient parmi ses sujets protestants. » En 1554, il fut également recommandé aux pasteurs d'Esslingen de déployer tout leur zèle contre « l'intempérance, le libertinage et le blasphème, etc., qui chaque jour devenaient plus communs. » Et en 1565, le duc Christophe alla jusqu'à se plaindre aux Etats « de ce que cette canaille licencieuse respectait si peu la sainteté du serment, qu'on y disait proverbialement que *de jurer et se parjurer n'était pas une*

[1] Sattler, Würtemberg. Gesch. unter den Herzogen. III. Beil. p. 148. — Schnurrer's Erläuterungen. p. 178.

plus grande affaire que de vider un verre de vin *. — On peut juger de l'état dans lequel avait été mis le peuple protestant par suite des dissensions intestines et de l'anarchie de son église, par une simple gravure publiée en 1624, et représentant un berger entouré de son troupeau dans l'attitude de la prière et avec l'inscription suivante :

Ah! Seigneur Dieu, quelle misérable existence!
Nous ne savons écrire ni lire;
Nous sommes ignorants et bornés;
Et loin que tous ces grands débats,
Que dans leurs prêches et leurs écrits
Engagent chaque jour nos docteurs,
Nous édifient et nous éclairent,
Ils ne servent qu'à ébranler notre foi,
Et qu'à plonger un grand nombre de nos frères
Dans l'incrédulité et la vie sensuelle [1].

On commença, vers l'an 1541, à s'occuper de l'introduction du Protestantisme dans le comté de Hohenlohe : on peut juger de ce qui en résulta, par un décret daté de l'an 1548 et émané de la chancellerie au sujet de l'établissement de l'Intérim dans la seigneurie de Weickersheim. Il est dit dans cette pièce : « Depuis ce changement, on remarque déjà de graves défauts chez les ministres de l'Eglise, et ailleurs aussi, mais ici surtout. Les consciences en ont été troublées et perverties; le culte s'est amoindri, et il est fort à craindre qu'avec le temps la piété ne finisse, chez le peuple, par s'éteindre presqu'entièrement dans tous les cœurs [2]. »

* Il y a dans l'allemand : que de manger des navets. (*Note du Trad.*)

[1] Sattler. III, p. 245, 196. — Pfaff. Gesch. von Esslingen. p. 795. — Pfister, Herzog Christoph. p. 571. — V. Moser, patriotisches Archiv. V, 551.

[1] V. Hirsch : *Gesch. d. Interims.* p. 184. — Le *Rapport* publié, en 1563, par les pasteurs de Francfort-sur-le-Mein en réponse aux doléances « des prédicants velches (français), » commence par les phrases suivantes : « Dieu sait que nous ne demanderions pas mieux que de nous abstenir de nos controverses acrimonieuses, dans ces temps difficiles qui sont déjà bien assez remplis de dissensions et de querelles. — Il est certain, oui sans doute, qu'on ne saurait se rendre plus agréable à l'esprit du mensonge, au démon, qu'en se laissant engager dans de continuelles disputes, *et en négligeant au contraire de pratiquer les œuvres de la charité chrétienne, et d'enseigner ce qui est véritablement utile et nécessaire.* » Ils avouaient du reste également que « toutes les espèces de péchés et de turpitudes devenaient, chez les grands et les petits, chaque jour plus communes » dans la société luthérienne; que personne ne s'y faisait plus scrupule de pécher; et que cet état des choses était si visible qu'il sautait aux yeux des moins clairvoyants. — V. *Gegenbericht* und Verantwortung der prædikanten zu Frankfurt a. M. 1563. A. 2; A. 8.

A Strasbourg, on défendit en 1531 aux habitants, sous peine d'une forte amende, d'assister à la messe catholique dans les communes environnantes ; ce qui prouve qu'il y avait alors encore, dans cette ville, bon nombre de personnes qui ne craignaient pas de faire une ou plusieurs lieues pour assister aux cérémonies de l'ancien culte. Bientôt, cependant, le magistrat trouva bien d'autres sujets plus dignes d'éveiller sa sollicitude et d'exercer son zèle. En 1552, il publia une ordonnance par laquelle il était enjoint aux pères et aux mères de famille d'envoyer leurs enfants au temple les jours de dimanche; « car on élevait la jeunesse dans la frivolité et on négligeait de l'habituer à rendre à Dieu les honneurs qui lui sont dus. » Deux ans après il était dit dans le réglement de l'Eglise : « Les pasteurs de la campagne s'accordent tous pour se plaindre que partout, dans les communes rurales, on montre une extrême négligence à entendre la sainte Parole. Ils assurent qu'il est des personnes qui, pendant le prêche, se tiennent sous la porte du temple, et s'y livrent à toutes sortes de propos inconvenants de manière à troubler prédicateurs et auditeurs ; enfin que, dans de certains endroits, les maires eux-mêmes s'oublient jusqu'à rendre la justice et présider le Conseil de la commune pendant l'office [1].» En 1548, nouvelles plaintes du Conseil : « Chaque jour nous fournit une nouvelle preuve que malgré tous les avertissements adressés jusqu'à ce jour à nos administrés, les choses se passent tout autrement qu'il ne conviendrait; que la plupart, ayant pris en dégoût la prédication de la sainte Parole, se dispensent conséquemment d'y assister, et que quant à ceux

[1] Il est encore question de la corruption qui régnait alors partout à Strasbourg, dans une lettre signée du nom de Martin et adressée en 1541 à Wolfg. Fabr. Capito par un ami de la Réforme. (*Argentinæ, quà in urbe mirum est, quam ferveant et langueant omnia, quam omnia sint corrupta et vitiata cum cauda tum capite.* De Wette. v, 384. — A Mülhouse, dans la même contrée, le magistrat décréta, dès l'an 1561, des peines sévères contre ceux qui négligeraient de fréquenter les temples ; et néanmoins les pasteurs se plaignaient derechef, en 1577, que le blasphème, le libertinage, l'ivrognerie, la passion du jeu et les autres péchés continuassent à faire des progrès ; qu'on négligeât d'assister au prêche ; et qu'on violât, que les magistrats eux-mêmes violassent les anciennes ordonnances publiées à cet égard, jusque là, qu'ils ne craignaient pas d'assister à des revues et de présider à la marque des pourceaux pendant l'office. » Graf, *Gesch. der Stadt Mühlhausen.* II, 63, 64.

qui y assistent encore, les jours de fêtes et de dimanches, ils s'y conduisent de telle sorte, qu'il est facile de voir que ce qui les y a conduits, ce n'est pas un excès de zèle. » — Pappus rapporte, en 1572, que les prédicateurs de Strasbourg avaient consacré presque toute une année à prêcher la nécessité du rétablissement de la discipline et des bonnes mœurs dans la bourgeoisie; mais que ç'avait été en pure perte. Quatre ans plus tard, les prédicateurs firent eux-mêmes entendre de nouvelles doléances sur les progrès que faisaient « et l'ivrognerie, qu'on ne regardait même plus comme un péché, et le libertinage et plusieurs autres vices, sur lesquels on ne reprenait les gens qu'avec de grands ménagements, en secret et souvent pas du tout. » Le Conseil ayant en 1620 institué un nouveau jour de prières, le consistoire lui adressa l'observation caractéristique « que la prédication était devenue pour les pasteurs une chose extrêmement pénible : car ils avaient jusque là tenu plusieurs prêches à l'effet d'exhorter les fidèles à la pénitence, et cependant ne remarquaient point que leurs paroles eussent opéré le moindre changement favorable; qu'on continuait, comme auparavant, à s'adonner à toutes sortes de vices et de turpitudes; et qu'enfin il était temps qu'une autorité quelconque leur vînt en aide, si l'on ne voulait que le libertinage, dont déjà l'on ne se faisait plus scrupule, achevât d'établir son empire dans la société luthérienne tout entière[1]. »

Peu de temps après le changement de religion (1529), le Conseil de Strasbourg fit bâtir une sorte de maisonnette, dans laquelle il avait été décidé qu'on exposerait publiquement les individus coupables d'adultère. En 1568, il en fit construire deux autres pour ceux qu'on aurait quatre fois convaincus de blasphème, les trois premières fois ne devant entraîner que la peine de l'amende. Dans les temps catholiques, il avait suffi d'une seule potence à Strasbourg; en 1585 il y en fallut une seconde, et en 1622 une troisième[2]. — Ces faits dénotent évidemment qu'à l'établissement de la Réforme cor-

[1] Saladin, *handschriftliche Chronik von Strasburg*. f. 348, 352, 381, 689. — Epp. ad Marbachios ed. Fecht p. 416. — Röhrich. III, 124. — Richter, *evangel. Kirchenordnungen*. I, 239.

[2] Silbermann, *Lokal-Gesch. v. Strasburg*. p. 169, 171.

respondit, à Strasbourg, un accroissement considérable dans le nombre des délits et des crimes; phénomène qui se remarqua pareillement dans plusieurs autres lieux et surtout à Nüremberg. Dans le seizième siècle, le nombre des exécutions à mort s'éleva, dans cette dernière ville, au triple de ce qu'il avait été le siècle précédent, et celui des crimes contre nature s'accrut dans la même proportion[1]. En 1569, on y compta, en moins de trois semaines, jusqu'à quatorze suicides[2]. Le même accroissement dans le nombre des délits et des crimes fut également observé dans la ville de Breslau après qu'on y eut établi la religion nouvelle : dans l'intervalle de 1530 à 1580, on y eut à juger cent cas d'homicide, d'assassinat et de suicide, sans compter 87 cas de divers autres crimes entraînant la peine de mort; et le même progrès eut également lieu dans le nombre des cas de bigamie, d'inceste et de pédérastie[3]. « A Stralsund, il y eut, pendant les trente-trois

[1] En comptant tous les crimes qui se commirent pendant le quinzième siècle dans la ville de Nüremberg, on en trouve 73 dont les auteurs furent condamnés au dernier supplice; et dans ce nombre il n'y avait ni parricides, ni fratricides, ni infanticides. Que si l'on fait ensuite le même calcul pour les deux siècles suivants, le nombre des condamnés à mort s'élève, pour le seul seizième siècle, à 282. Voici du reste un tableau où se trouve indiqué le nombre des condamnés pour les divers crimes commis, pendant la durée de chacun de ces trois siècles *, dans la ville de Nüremberg :

	XV•	XVI•	XVII• siècle.
Pour inceste.	1	12	9
— Vol	19	81	128
— Vol de grands chemins et meurtres.	5	21	35
— Asassinats	9	46	39
— Assassinat de la femme par le mari. .	1	5	2
— Assassinat du mari par la femme. .	2	4	4
— Infanticide.	»	6	33
— Fausse monnaie.	2	8	6
— Sodomie.	2	7	3
— Grave impudicité.	»	4	3

Dans ce nombre de vingt et un meurtres se trouvaient quatre cas de parricide, deux de fratricide, trois d'assassinat commis par un fiancé sur la personne de sa promise, un cas d'assassinat de l'épouse et du fils par l'époux et le père, un du fils par le père, enfin un cas de double parricide et un autre d'assassinat de la mère seulement, tous les deux commis par la fille. — Histor. diplom. Magaz. III, 223.

* La population de la ville de Nüremberg s'élève aujourd'hui à environ 40,000 âmes. (*Note du Trad.*)

[2] A. Hondorff, Heinr. Sturm, *Kirchenhist.* Leipz. 1599, p. 388.

[3] « Une chose digne de remarque, observe un écrivain plus moderne au sujet de chroniques contemporaines, c'est que ce n'est guère que pendant le XVIe siècle qu'on se soit plaint de ces vices contre nature. » Il est fait mention,

premières années qui suivirent l'établissement de la Réforme, 167 procès pour homicides ; et à peine la nouvelle doctrine fut-elle devenue dominante à Thorn, que les affaires correctionnelles et criminelles s'y multiplièrent également outre mesure. » De 1540 à 1650, il y eut, dans cette dernière ville, 90 condamnations au dernier supplice ; et le brigandage, le vol dans les églises et sur les grandes routes, l'homicide et surtout l'infanticide, les empoisonnements, le viol, la sodomie, la bigamie, l'adultère, l'inceste, le suicide et la magie y étaient littéralement « des crimes de tous les jours [1]. » — Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ces faits, c'est qu'ils se rapportent précisément à la période où l'Allemagne jouit en totalité d'une paix plus profonde et plus longtemps prolongée qu'il ne lui était arrivé à aucune autre époque de son histoire ; car après la guerre de Smalcalde, qui ne dura que peu de temps, et les deux expéditions de l'électeur Maurice et du margrave Albert, qui, comme un orage au milieu d'un beau jour, troublèrent quelques instants seulement une partie de l'Allemagne, la paix s'y prolongea sans interruption jusqu'au commencement du XVIIe siècle, de sorte qu'on ne saurait raisonnablement attribuer ces progrès à aucune des causes de démoralisation que de longues guerres entraînent d'ordinaire à leur suite. — Nous ajouterons, pour ce qui concerne Nüremberg, que douze ans après la Réforme, et pendant que Lazare Spengler se plaignait que « depuis quelques années le latin, et avec cette langue les lettres et les beaux-arts en général, y allassent en décadence [2], » le Conseil décréta

dans les annales polonaises, de 28 crimes ou délits commis depuis l'an 1530 jusqu'à la fin du XVIe siècle, et dont les uns appartiennent à la catégorie de ceux signalés ci-dessus, et dont les autres, commis à la suite de l'adultère et de l'inceste, ne sont pas de nature à être désignés d'une manière plus explicite dans cet ouvrage. » Eber : *Armenwesen d. Stadt. Breslau.* 337, 342. — Les meurtres devinrent, après l'établissement de la Réforme, tellement communs en Dithmarsie, que le prédicateur Darmann se dégoûta d'y vivre, alla s'établir ailleurs, et que le Holstein et les villes voisines fourmillaient d'assassins Dithmarses qui y étaient venus chercher un refuge. Le nombre des homicides s'accrut également d'une manière remarquable dans ce dernier pays. Le roi, dans l'espoir d'y opposer une digue, fit un édit dont la promulgation fut aussitôt suivie, coup sur coup, de trois nouveaux crimes de ce genre. V. Westphalen : *Monum.* I, 1902, 1917, 1931.

[1] *Baltische Studien.* VII, 2, 18. — Wernicke : *Gesch. Thorn's.* II, 40, 233.

[2] V. Lochner, *Ref. Gesch. von Nürnberg*, p. 51.

ce qui suit : « Attendu que la jeunesse s'adonne de plus en plus à l'habitude de jurer et de blasphémer, il sera recommandé aux prédicants de donner tous leurs soins à réprimer cet horrible vice, en même temps qu'on ordonnera au sergent d'exercer à cet égard une active surveillance, et, de manière à ce qu'on leur inflige une punition qui serve d'exemple, de nous faire connaître tous ceux auxquels il arriverait de retomber dans la même faute[1]. »

Le chroniqueur Treptow fait sur la situation de la Marche de Brandebourg les observations suivantes : « Pour ce qui est de la doctrine, il n'y avait alors rien à désirer; il n'en était pas malheureusement ainsi sous le rapport de la conduite : car ce n'était partout que blasphème du saint nom de Dieu, qu'exploitation du pauvre peuple par les princes, et en général des hommes les uns par les autres, sans que de toutes ces indignités personne se fît même le moindre scrupule. Nos neveux, à qui je souhaite de meilleurs temps que les nôtres, sauront sans doute un jour de quelle manière Dieu nous a punis de ces offenses[2]. » On signala, vers la fin du siècle, ce fait caractéristique, que les familles luthériennes attendaient trois semaines avant de faire baptiser leurs nouveau-nés, uniquement pour que la mère pût assister au gala qu'on était dans l'habitude de donner à l'occasion du baptême. On peut encore juger des progrès du crime par l'exclamation que laissa échapper l'électeur Joachim Frédéric en recevant, le jour même de sa mort (1608), la nouvelle d'un assassinat qui venait d'être commis dans le voisinage. « Grand Dieu, s'écria-t-il en élevant les mains vers le ciel, comme l'homicide et le libertinage deviennent communs dans ce malheureux pays! Assurément Dieu ne peut tarder à lui faire sentir les effets de sa colère[3]. » — Sur l'état de Magdebourg après la Réforme, nous trouvons d'assez précieux renseignements dans un écrit publié, en 1555, par les pasteurs de cette ville pour la défense de la discipline de leur église. Voici comment cet écrit s'exprime à cet égard : « Le goût et l'ardeur qu'on montra

[1] Nürnberg. *Rathsbücher*, 1536, Fasc. 4, f. 33.

[2] Gallus : *Gesch. d. Mark Brandenburg.* III, 101. — *Versuch einer hist. Schilderung v. Berlin.* I, 347.

[3] *Jahrbücher d. preuss. Monarchie.* 1798, p. 393. — Golts *Chronik v. Fürstenwalde*, p. 242.

d'abord pour l'Evangile et la piété chrétienne ont partout bien diminué; à peine s'en remarque-t-il encore quelques vestiges dans ceux-là mêmes qui ont encore la prétention d'être pieux. On ne se soucie plus ni du prêche ni des sacrements, et nous en sommes presqu'arrivés là, que si le zèle des prédicateurs venait également à défaillir, c'en serait fait de la véritable église. — Aujourd'hui donc que notre église se fait vieille et caduque, il est urgent de la soutenir par des remèdes appropriés à sa faiblesse, c'est-à-dire par une bonne discipline. — Ce qui se passe sous nos yeux nous montre suffisamment que toutes les espèces de péchés envahissent de plus en plus le monde, que les hommes tombent dans l'épicurisme et la sécurité, et que déjà partout ils portent la peine de la corruption de leurs mœurs. — Le vice et le péché font chaque jour de nouveaux progrès dans toutes les classes, et l'on se montre partout tellement endurci, qu'on ne croit pas même mal faire en méprisant, en reniant la Parole divine et les sacrements, et en adiaphorisant avec les ennemis déclarés de Jésus-Christ et de son Evangile, ainsi que tout homme de bon sens le peut voir, et que le Christ l'a prédit, quand il assurait que, dans les derniers temps, le vice et le péché régneront dans le monde, et que la foi et la charité finiront par s'éteindre dans tous les cœurs [1]. »

Nous trouvons également, sur l'état des choses dans le comté de Lippe-Detmold en Westphalie, quelques indications dans le réglement disciplinaire publié en 1571 pour l'église de ce petit Etat. « L'expérience journalière, est-il dit dans ce document, ne montre que trop, malheureusement, que, dans les premiers temps de la propagation de la vérité évangélique, chacun de nous ne songeait qu'aux moyens de s'approprier les biens ecclésiastiques qu'il avait en fermage, et qu'une fois obtenus par la corruption ou d'autres voies déshonnêtes, on les gaspillait, les dissipait, les hypothéquait comme s'ils avaient été notre propriété légitime. Bientôt, cependant, s'élevèrent de tous côtés des voix accusatrices, se plaignant que le démon eût, dans un grand nombre de com-

[1] *Ursache, Grund und Erklaerung der Magdeburg. Kirchenordnung.* Magdeb. 1555. A 2; A. 6; A. 8.

munes tellement répandu la corruption et la licence, et inspiré tant d'ingratitude pour l'Evangile, qu'on ne fréquentait plus les églises qu'avec répugnance; qu'on ne s'occupait plus de ce qui nous importe le plus au monde, des moyens de faire son salut; que non-seulement on ne sanctifiait plus les jours de dimanches et les fêtes ordinaires, mais qu'on profanait même de la manière la plus odieuse les fêtes les plus augustes et les plus solennelles; et qu'enfin l'on se conduisait en général d'autant plus mal qu'on avait plus de motifs pour vivre d'une manière honnête et digne. » — L'expérience prouvait malheureusement aussi qu'un grand nombre de ministres donnaient eux-mêmes l'exemple de la profanation du dimanche et du mépris de la parole évangélique. « Les ministres de l'église, c'est dans les bourgs et les villages un usage général, vont, les dimanches et jours de fêtes aussitôt après le prêche de midi, à la brasserie ou au cabaret, et y demeurent jusqu'à la nuit, jouant, buvant, se querellant, donnant l'exemple de l'intempérance, profanant leur caractère, scandalisant les simples et causant par conséquent un grand dommage à l'Evangile même dont ils sont les indignes ministres[1]. »

Dans les autres contrées de la Westphalie et de la Basse-Saxe, les choses n'étaient pas en meilleur état. Le réglement ecclésiastique de Grubenhagen pour l'an 1581 enjoint aux prédicateurs de s'occuper sérieusement à prêcher la pénitence, et surtout d'entretenir leurs auditeurs du jugement dernier, « attendu que ce grand événement était la seule chose à laquelle on dût encore s'attendre. » Il était peu de paroisses, dans les Etats de Brunswick, où il ne se trouvât alors « de ces épicuriens » qui, depuis plusieurs années, n'avaient ni approché du sacrement, ni même mis les pieds dans un temple. Il y en eut même où l'on fut à la fin dans le cas de supprimer entièrement le prêche du soir faute d'auditeurs. Les prédicateurs du même pays envoyèrent, en 1591, une députation au Conseil pour lui faire part de la triste situation de la ville par suite des continuelles brouilleries qui régnaient dans la bourgeoisie. Les députés se plaignirent

[1] V. ce réglement pour Lippe, Spiegelberg et Pyrmont, dans le recueil des ordonnances du comte de Lippe. I, 159, 36, 38, 43.

que les pasteurs ne jouissent d'aucune considération ; qu'on négligeât les prêches et s'en moquât même, au grand scandale des simples bourgeois ; que ce fût aussi bien au Conseil qu'ailleurs qu'on en usait de la sorte ; et qu'enfin on se conduisît en général comme si l'on était dégoûté de l'Evangile [1]. — Dans des observations adressées en 1583 aux Etats protestants, pour les engager à tirer le glaive contre les Catholiques en faveur de Gebhard électeur de Cologne, les professeurs d'Helmstædt faisaient déjà de l'état de leur église la description suivante :

« Enfin, personne ne peut nier que nous autres Evangéliques ne soyons chargés d'une quantité de gros péchés qui depuis longtemps excitent la colère divine et tiennent ses foudres suspendues sur nos têtes. On remarque partout une effroyable ingratitude ; on a persécuté un grand nombre de pasteurs irréprochables et pieux ; dans plusieurs endroits, on s'est fortement attaché aux corruptèles ; on les a même défendues, et l'on trouve aussi beaucoup de théologiens qui sont remplis de fausseté, d'avarice et d'orgueil. Les grands seigneurs tiennent à s'entourer de prédicateurs qui ne leur fassent entendre que des paroles agréables ; ils ne sont point attentifs à régler leur conduite sur la parole de Dieu ; et ne choisissent pour conseillers que des hommes qui rarement, dans leurs conseils et dans leurs actes, ont égard à la volonté divine. Ceux de la noblesse se soucient peu de la sainte Parole, pratiquent indignement l'usure, et vivent nuit et jour dans les folles joies et la crapule. La vie que mènent les simples bourgeois n'est pas moins scandaleuse et impie ; et chacun, quoi que puisse dire le pasteur, n'en fait pas moins à sa guise et ne se conduit pas moins comme il lui plaît. Bref, il n'est pas de paroles pour exprimer, ni de larmes assez pour déplorer les effroyables péchés qu'on trouve dans toutes les classes, dans les plus hautes aussi bien que dans les plus humbles, et pour lesquels nous ne permettons même pas aux pasteurs de nous adresser la moindre réprimande, bien que nous ayons tous la prétention d'être de parfaits Évangéliques [2]. »

Dans le Mecklembourg nous trouvons aussi, dès l'an 1542, dans une prière contre les Turcs, des plaintes sur l'ingratitude des Luthériens, qui, quoique redevables à l'Évangile

[1] Richter. II, 453. — Schlegel, Réf. Gesch. III, 54. — Rechtmeyer. IV, 41, 97.
[2] Schmidt, dans sen Hermæa, p. 146 et s. le désigne sous le nom de Phisedeck.

d'avoir été délivrés des liens du papisme et de l'enfer, ne laissaient pas d'abuser de cette sainte Parole au profit de leurs penchants frivoles, au lieu de la faire servir à s'assurer la vie éternelle. « Car, bien que la Parole soit partout prêchée et enseignée de manière à ce qu'il n'y ait personne qui ne puisse participer à ses bienfaits, nos affaires ne se sont pas moins gâtées à ce point, que Dieu se verra finalement dans le cas de faire redescendre sur la terre le roi de Babel. » — Le réglement publié dix ans après contient de nouvelles menaces contre les ingrats qui, « non contents de ne point contribuer à l'entretien du clergé, osaient encore se plaindre de l'avarice de ces pauvres pasteurs dont les traits amaigris, ainsi que ceux de leurs femmes et de leurs enfants, annonçaient cependant assez la profonde indigence. » — Dix ans plus tard encore, on défendit, sous peine d'incarcération au pain et à l'eau pendant huit jours, de blasphémer et de marquer du mépris pour la sainte Parole : péchés « qui, chez les jeunes et les vieux, étaient alors à l'ordre du jour. » Cela n'empêcha pas qu'en 1581 les inspecteurs ne se vissent derechef obligés d'observer, dans leurs rapports, que l'habitude de jurer « était à peu près devenue générale, et que dans bien des endroits le peuple tenait sous d'autres rapports encore une conduite brutale[1]. »

Chez les Dithmarses, chez ce petit peuple qui, dans les temps catholiques et peu de temps encore avant l'introduction du Protestantisme, avait si vaillamment et si heureusement défendu sa liberté contre des ennemis bien supérieurs en nombre ; chez les Dithmarses, le changement de religion eut également pour résultat de leur faire perdre et leur liberté et leur ancienne moralité. « En 1582, raconte le chroniqueur Neokorus, il se déclara chez les Dithmarses une maladie contagieuse, dont l'effet fut de réconcilier avec la sainte Parole et le sacrement des gens qui depuis longtemps ne s'en souciaient plus guère[2]. » Un prédicateur du pays, donnant à ses remontrances la forme d'une lettre émanée du ciel et adressée par le Maître de l'univers aux autorités dithmarsiennes,

[1] Schroeder, *Mecklemburg Kirch. Hist.* I, 464 ; II, 316, 544. — Richter, II, 126.

[2] Neokorus : *Dithmarsische Chron.* II, 286.

leur reprochait déjà, en 1558, la dépravation qui se remarquait dans leurs mœurs depuis leur changement de croyance.

« Si dans ce pays habitaient naguère la justice et le droit, ainsi que s'exprimait autrefois notre fidèle serviteur de Dieu Isaïe en parlant de Jérusalem et du peuple Juif, les cris qui s'élèvent contre vous montrent assez qu'aujourd'hui vous ne respectez guère notre majesté divine, non plus que notre parole, les sacrements de notre fils bien-aimé Jésus-Christ, le droit et la justice. — On ne trouve plus nulle part, chez les habitants de ce pays, ni bonne foi, ni charité; on y détourne les yeux de la sainte Parole, tandis que le blasphème, le mensonge, le vol, l'adultère et l'homicide y sont à l'ordre du jour. » (Trente assassinats dans une seule année[1].)

On observa d'ailleurs, en général, que c'était dans le Nord, c'est-à-dire dans les contrées qui sous le Catholicisme s'étaient le plus distinguées par la pureté des mœurs et la piété, que l'influence démoralisante de la nouvelle doctrine se faisait aussi le plus sentir. Thomas Kantzow, témoin de la transformation religieuse de son pays et lui-même luthérien, avoue par exemple, par rapport à la Poméranie, que sous la papauté le peuple était pieux et zélé, respectait le sacerdoce, jeûnait et se montrait également généreux pour les églises, les couvents et les pauvres; mais que ces dispositions avaient bien changé depuis que « le saint Évangile était rétabli dans son éclat et sa pureté primitive ! »

« Il s'est depuis opéré un grand changement dans toutes choses : l'ancienne piété a fait place à l'impiété; la libéralité, au pillage des maisons de Dieu; l'aumône, à la lésine; le jeûne, à l'intempérance; la sanctification des dimanches et des fêtes, à leur profanation; le respect des prêtres, au mépris des pasteurs et des prédicateurs; enfin, la sollicitude pour l'éducation des enfants, à une complète négligence sous ce rapport. Et ce changement ne se remarque pas seulement dans quelques communes; il existe partout, il est général. Personne n'est aujourd'hui plus maltraité que les pasteurs, et rien n'est plus misérable que l'état des églises. A la campagne, un grand nombre de paroisses n'ont même pas de pasteurs ou de prédicateurs; et l'on serait tenté de dire que l'Evangile a plutôt eu pour effet de dépraver que de moraliser ceux qui se sont rangés sous sa bannière. »

Un autre contemporain fit une observation analogue au

[1] Sedorffii Dithmarsia libera, dans Westphalen : monum. inedit. III, 1871.

sujet de Stralsund. Le chroniqueur Berckmann raconte qu'un certain tuilier de Stettin, appelé Pierre Suleke, vint en 1558 à Stralsund et y prêcha sur les places publiques au milieu d'une grande affluence de peuple, menaçant le monde de terribles châtiments, « parce qu'étant en possession de la divine Parole, il ne l'estimait point et ne s'en servait point pour se rendre meilleur. » — « Et en effet, ajoute Berkmann, c'était dans toutes les conditions, dans toutes les classes, dans tous les états, dans toutes les professions, que dirai-je encore? dans toutes choses *pis qu'auparavant*. En un mot, la corruption était en tout, chez tous et partout, dans toute la ville[1]. »

Les prédicateurs de la Poméranie firent en effet, au synode de Greifswald (1556), entendre d'amères doléances, observant que, dans leur pays, « les églises et les écoles éprouvaient un grand dommage et se trouvaient dans un extrême péril, et que, par suite de tant de péchés, la patrie était menacée de périr tôt ou tard victime du courroux et de la malédiction du Ciel. » « Les hommes doués de bon sens, ajoutèrent-ils, ne peuvent pas ne point reconnaître ce qui arriverait si notre église persistait dans cet état jusqu'à la disparition de la génération présente. » Ce à quoi l'on voulait surtout alors que le duc portât remède, c'était l'état dépendant et précaire où se trouvaient les prédicateurs et les pasteurs : « car un grand nombre de personnes, en ne donnant rien aux églises, s'imaginaient véritablement faire acte de liberté chrétienne. » Cependant, dans le réglement publié en 1563, il était enjoint aux prédicateurs d'exhorter sérieusement leurs auditeurs à faire pénitence, « attendu que chez nous autres Évangéliques, y était-il dit, l'impiété, la sécurité et le mépris épicurique de la sainte Parole et des sacrements ont fait des progrès effrayants, et qu'au contraire les sentiments religieux tendent partout à se refroidir. » — Il leur était également recommandé d'appuyer avec insistance sur ce point, que ce n'est ni par sa propre piété, ni par ses propres œuvres, mais bien par les mérites de Jésus-Christ et par la foi que l'homme est justifié ; de ne point enseigner consé-

[1] Kantzow, *Pomerania*, edit. de Kosegarten, II, 410. — Berckmann, *Chronik von Stralsund*, éditée par Mohnike et Zober, p. 152.

quemment que les bonnes œuvres sont nécessaires pour le salut, puisqu'il est entendu que c'est gratuitement et à la seule considération de Jésus-Christ que nous sommes admis à la vie éternelle; et toutefois, pour arrêter la démoralisation et inspirer plus de goût pour la pratique du bien, d'avoir soin de revenir souvent sur les récompenses promises aux bonnes œuvres[1]. — Dans les statuts synodaux de l'an 1574, il est néanmoins observé encore que, « dans cet âge de la caducité du monde, la licence et l'amour impie de l'indépendance morale étaient portés à un tel point, qu'on ne voulait même pas se soumettre à la discipline ecclésiastique de ce Formulaire, bien qu'on l'eût à dessein rendue aussi douce que la conscience avait permis de le faire. » Il est dit, dans le même Formulaire, au sujet de l'amour du prochain dans la Poméranie, « que l'envie, la haine et l'inimitié faisaient partout d'effrayants progrès, dans les villages comme dans les villes, dans les hautes comme dans les basses classes, et jusqu'au sein des familles et parmi les frères et sœurs[2]. »

Le professeur néerlandais Gnapheus, qui comme recteur du pédagogium de Kœnigsberg avait puissamment contribué à consolider la Réforme dans la Prusse; Gnapheus, écrivant à Jean Lasko réformateur de la Frise, exprime son étonnement de ce que, contrairement à ce qu'il avait espéré d'abord, on ne réussissait pas non plus à établir une bonne discipline ecclésiastique dans la Frise orientale. Il dit qu'il se serait attendu à ce que cette église, qui s'était tant distinguée par sa joyeuse acceptation de la Parole, ainsi que par son empressement à abolir la messe idolâtre et à se débarrasser des moines superstitieux et hypocrites, serait aussi la première à faire preuve de discipline et de conversion efficace et réelle; mais qu'il s'était grossièrement trompé, et qu'à son avis Lasko n'avait qu'une chose à faire, c'était de prendre le bâton blanc, de secouer la poussière de ses souliers et d'abandonner le pays au jugement de Dieu. Il ajoute que, dans la Prusse, les choses n'étaient pas il est vrai dans de meilleures conditions, et qu'en considérant et le caractère des habitants

[1] Balthasar, *Sammlungen z. Pommer'schen Kirch. Hist.* I, 130, 184 ss. — Richter. II, 231.

[2] V. le rituel de la Poméranie, dans la *Sammlung.* de Moser, I, 105. — Richter, II, 387.

laïques et la manière de vivre des pasteurs, il lui semblait que Lasko, s'il essayait d'y établir une discipline, n'y perdrait pas moins son temps et sa peine; que le monde restait toujours monde; que si quelqu'un s'avisait de vouloir priver les Prussiens de la liberté de vivre à leur guise, ils ne manqueraient pas d'y opposer la plus vive résistance; qu'il concevait d'ailleurs la douleur que causait à Lasko la tyrannie de certains seigneurs évangéliques ; que lui-même éprouvait la même chose en Prusse; et que plus d'un ministre, pour n'avoir point partagé la manière de voir de ces tyrans de la conscience, avait été forcé de tourner les talons au pays[1]. — L'année suivante, Jean Lasko fait lui-même le tableau de la situation de la nouvelle église dans la Frise orientale. « Voilà tant d'années déjà, dit-il, que l'on prêche l'Evangile dans ce pays; et cependant, qui pourrait me montrer les fruits produits par cette sainte parole ? » Il ajoute que ce que l'on voyait bien, c'était l'anéantissement de la discipline, le pillage des biens destinés à l'entretien du sacerdoce et au soutien de la jeunesse studieuse, enfin l'envahissement de la société par le vice à ce point, que personne, à moins de passer pour un sectaire, n'y pouvait plus vivre d'une manière quelque peu honnête et décente. Il dit encore que la Frise était devenue le repaire de toutes les espèces de sectes, et que ces fruits de la prédication évangélique étaient tellement faciles à reconnaître, que l'homme le moins clairvoyant les pouvait apercevoir[2].

Des observations analogues, sur le caractère des Protestants, furent également faites dans ceux des pays voisins de l'Allemagne où le Luthéranisme travaillait à assurer son empire, dans la Pologne prussienne par exemple. Ainsi les frères Bohêmes, en 1562, époque à laquelle on venait d'entrer avec eux en négociation pour leur faire adopter la confession

[1] V. le *Epp. clar. viror. select.* p. 25 et ss. de Gabbema. —Les dissensions religieuses qui troublèrent bientôt après la Prusse, aggravèrent encore la décadence de la religion et de la morale de ce pays. David Voit, professeur à l'Université de Kœnigsberg, mandait, à ce sujet en 1567 à Camérarius : « Deum oro, ut in his regionibus ecclesias, politias et œconomias clementer servet, nec sinat fieri barbaricam vastitatem, quam cum alia multa, tum vero præcipue intestini motus portendunt. — Cod. Manh. 357, n. 236.

[2] Voyez la lettre de Lasko (écrite d'Emden, le 11 septembre 1547) à Herm. Lenthius, dans les *Miscell. Groning.* VI, 2, 647 ss.

d'Augsbourg, alléguèrent, pour motiver leur refus, « que la confession d'Augsbourg avait, chez ses partisans, produit d'assez tristes résultats sous le rapport des mœurs, et qu'un grand nombre de ministres de cette confession menaient eux-mêmes une vie impie et dissolue, et ne se montraient guère soigneux du troupeau qui était commis à leur garde. » Benoît Morgenstern, pasteur à Graudens, disait encore en 1598 : « Les frères Bohêmes, fiers de leur discipline hypocrite, s'expriment avec mépris sur notre compte, et, *quand ils se sentent disposés à faire des excès, ne craignent pas de dire : « Vivons aujourd'hui à la façon des Luthériens !* » etc., comme si nous approuvions l'intempérance et la vie licencieuse[1]. »

Dans la Pologne proprement dite, le nombre des Luthériens, d'abord considérable, s'était singulièrement amoindri sous les efforts des dissidents ariens et de plusieurs autres sectes hétérodoxes ; et Jean Riccius, qui avec le conseiller Pfeifer y avait été envoyé comme ambassadeur du Mecklembourg ; Jean Riccius, dans une de ses lettres, s'exprime avec tous les signes de la douleur la plus vive sur le développement du Protestantisme polonais, dont les docteurs et les disciples abusaient, dit-il, tellement de la liberté illimitée qu'on leur avait accordée, que, soit par ambition, soit par vanité, ils ne craignaient pas de nier la divinité et jusqu'à l'existence historique de notre Sauveur Jésus-Christ, de telle sorte que cinq cents d'entre eux venaient récemment d'embrasser la religion juive et de se faire circoncire[2]. — Le mauvais état des affaires protestantes, dans ce

[1] Propter hypocrisin suæ disciplinæ sceptice de nobis loquuntur, et si quando volunt indulgere genio, non verentur inter se dicere : Lutheranice hodie vivemus, etc., ac si nos compotationes et dissolutam vitam probaremus aut non argueremus. Morgenstern, tractatus de ecclesia. Francoforti. 1598, p. 221. — Il ajoute, en passant condamnation sur la légitimité du dicton : Malumus, aliquid in nostris ecclesiis desiderari in disciplina, quam in doctrina ; hæc enim sola salvos facit.

[2] Jean Riccius écrivait, au mois d'août 1563, de Strélitz à Camérarius (*Cod. Manh.* 365, n. 20) : Ad Sigismundum Augustum, Poloniæ regem, legatione functi cum in agrum Megapolensem ego et Davidus Pfeiferus rediissemus, isque recta Lipsiam cogitaret, non potui prætermittere, quin pro vetere noitia nostra literas ad te darem. In miserrima tempora, Camerari, incidimus, dum non tantum præteritorum bellorum civilium acerba recordatio, sed etiam novorum non exiguus metus angit animos. Nam quid ego dicam de religione, quantam in ea nostratium vacillationem, quantam doctorum dissensionem, quanta per hanc simplicium hominum conscientiis vulnera inflicta cernimus ? Neque nunc dis-

pays, n'empêcha pas cependant qu'en 1570, le synode de Sendomir ne se plaignît de ce que chez le petit nombre de Luthériens restants « toute espèce de scandale et les vices les plus grossiers étaient à l'ordre du jour [1]. » — Nous croyons devoir rapporter ici le jugement porté par Faustus Socinus (Socin) sur le Protestantisme, et principalement sur le Protestantisme dans la Pologne. Il pensait donc que si le dogme protestant de la Justification et les autres dogmes qui s'y rattachent ne fermaient pas entièrement à leurs partisans la voie du salut, il était du moins évident qu'ils ne sauraient guère s'accorde avec l'observance des préceptes de Jésus-Christ. En 1599, le même Socin observe que le seul moyen à l'aide duquel on pût encore en Pologne tenter une fusion entre les divers partis séparés de la papauté, consistait à tout mettre en œuvre pour obtenir que les mœurs fussent mieux d'accord avec les prescriptions de Jésus-Christ; « mais que malheureusement il ne serait pas facile d'arriver à ce résultat, tant que les Évangéli-

puto, vulnerantiumne, an vulneratorum culpæ hæc ferenda sint accepta, quod scio theologos nostros facere spinosius; sed cum nostra de cultu Dei quasi nuper nata sententia tanquam alio loco posita multarum gentium in se conjectos habeat oculos, varias apud eas hæc res excitat turbas, ut alii non obscure inimici occasionem hinc arripiant calumniarum, quibus nos exosos reddant ad vulgus, alii, qui vix consensione animorum nobiscum cœperunt coalescere, dissensione nostra ac discordia offensi redeant ad nuper relicta castra. In quarum rerum cogitatione, Camerari, cum versor, non dico pene exanimor, ne quid amplificandi causa dicere videar, sed me hercule sum nimis perturbatus. Nobis enim non tantum bonis, sed etiam piis viris, quales et esse certe et perhiberi volumus, cum nihil optatius possit accidere, quam si verum Dei cultum quam longissime latissimeque diffundi ac propagari videamus, quam non tristitiam hujus in medio cursu retardatio quasique supplantatio potest afferre? Omitto enim nunc Germaniam, in Polonia quæ religionis incrementa, Camerari, vide! Cœperant in hac non pauci nuper nobiscum facere, idque illis fuit impune. Quod cum viderent quidam, opinione ingenii venantes famam, ut supra vulgi captum viderentur aliquid sapere, dogmata quædam invexerunt nova, vel potius vetera cum maxima hominum offensione renovarunt. Exstiterunt nempe quidam, iique non pauci, qui Christum, ut hominem fuisse non negent, Deum esse certe inficiant. Idque ita perfricto ore faciunt tantaque confidentia, ut etiam laudari, quod id primum propheticis et apostolicis literis consentaneum esse deprehenderint, se velint. Cernuntur alii, qui, quasi hi non satis graviter impudentes sint, etiam lautius impudentiæ fines transcant, Christumque non tantum Deum esse, sed etiam hominem exstitisse inficiantur. Tradunt nempe illi liberatorem generis humani nondum venisse, quod dogma cum cernant cum Judæorum congruere placitis, ad eorum ritum ac morem genitalia præcidenda quingenti ex iis uno nuper tempore porrexerunt.

[1] Strimesii consensus Sendomir. Francof. 1704, p. 102.

ques ne renonceraient pas à certains points de leur doctrine[1]. » — L'opinion des frères Bohêmes sur le caractère des Luthériens était également celle des dissidents unitaires de Siebenbürgen. « Il n'est, disaient-ils, pas un enfant qui ne voie parfaitement quels fruits ont produits leurs efforts et s'il s'est opéré chez eux la moindre réforme dans la conduite : car les bonnes mœurs et la vie sainte se sont tellement retirées de chez eux, qu'on n'y trouverait pas facilement dix personnes honnêtes qui le soient devenues chez eux et sous leur influence[2]. » — Dans les communes protestantes de la Hongrie non plus, on n'entendait que doléances sur l'état misérable de la nouvelle église, sur son irrémédiable anarchie, sur ses interminables querelles, et sur le grossier égoïsme des magnats protestants, uniquement occupés à piller les églises et à satisfaire leurs licencieux caprices[3].

Dans le Danemark, où les résolutions de la diète d'Odensée[4] assurèrent dès l'an 1527 la victoire à la Réforme, un chroniqueur contemporain signala, bientôt après, « la licence effrénée et la honteuse dégradation » où l'on y était tombé par suite de la propagation de la doctrine nouvelle. « Dès ce moment,

[1] Fausti Socini ad amicos epp. Racoviæ, 1618, p. 74, 455.

[2] Vident et pueri, quales fructus peperint tot illorum conatus, et an sit aliqua inter illos animorum reformatio ; adeo enim frigent inter rabulas illos maledicos omnia sancta opera, ut ignoremus, an decem vere pii inveniri possint, qui sub illorum ferulis fuerint educati. V. l'écrit intitulé : *De falsa et vera unius Dei Patris, Filii et Sp. S. cognitione, auctoribus ministris Ecclesiarum consentientium in Sarmatia et Transsylvania.* 1567, lib. II, BB. 2 a.

[3] Par exemple, dans la lettre du prédicateur Léonard Stœckel de Bartphe à Camérarius (12 juin 1545) : Nam præterquam quod omne tempus legendo, docendo et scribendo consumo, perpaucos habeo familiares, viros optimos, quorum ubique terrarum numerus in dies decrescit. Cum his deploro communes miserias, et maxime ecclesiæ statum miserrimum, sed tamen mutuis consolationibus nos confirmamus, quibus plenæ sunt epistolæ et scripta tua de conservatione ecclesiæ. Huc enim et diem ipsum proximarum literarum accommodasti, in quo Noha arcam ingressus est, et cum paucis servatus ex diluvio. Quod exemplum voluntatis Dei profecto magnam vim habet ad nos consolandos, qui in hæc tempora senescentis ecclesiæ incidimus. (Novæ hæ ecclesiæ) sunt ita desertæ tum a literis, tum a ministris, ut nemo pius lacrymas continere queat. Patronos vero vix ullos reperias, qui aliqua saltem cura religionis et ecclesiarum afficiantur. Quid multa ? Lazari tantum Lazaros curant. Omnes principes, ne unum quidem excipio, certatim diripiunt omnia, et quasi hostis sit in India vel apud Antipodas, ita omnium rerum securi propemodum in conspectu hostis inter se belligerantur. — Cod. Manh. 365, n. 46.

[4] V. les *Annales eccles. Danicas* de Pontoppidan, III, 79.

dit cet écrivain, on commença de fouler aux pieds la piété, de mépriser la religion, de ridiculiser les bonnes mœurs et de profaner la vie sainte[1]. » — Les réformateurs du pays purent eux-mêmes encore s'entendre reprocher par les Catholiques « que leur doctrine ruinait visiblement toute la morale; » et l'un d'entre eux, le réformateur Pierre Laurentius, ne put s'empêcher de passer condamnation sur ce point, « que plusieurs transformaient la liberté de l'esprit en licence de la chair. » Le réformateur Pierre Palladius, en 1552, reconnut également, dans un rapport au roi, que s'il n'avait craint de faire plaisir aux papistes, Dieu se serait depuis longtemps détourné des Luthériens, et les aurait abandonnés à la servitude mahométane : tellement était grande leur ingratitude pour l'Evangile, et tellement ils étaient enfoncés dans le péché, dans le vice et toutes les espèces de turpitudes. « Les âmes pieuses, continue-t-il, qui à la vérité sont en bien petit nombre, ne voient qu'avec une profonde douleur ces horribles scandales. Elles s'en plaignent à Dieu, elles en gémissent entre elles, et attendent avec impatience que le jugement dernier y vienne enfin mettre un terme. » En 1559, le même Palladius assure encore à ses coreligionnaires « que sans aucun doute Dieu n'ajournait les châtiments mérités par leur ingratitude et leur dédain pour la Parole, que pour empêcher que les papistes ne triomphassent de leurs malheurs. » — Trois ans auparavant, le prince Jean, frère du roi, avait aussi déjà reproché aux Danois « leur mépris pour la discipline et la sainte Parole, ainsi que le peu de fruits qu'ils retiraient de l'usage du sacrement, et leur persévérance dans le mal, dans l'impénitence et la vie grossière[2]; » tandis que Knipmann, pasteur à Krempe, promettait, en 1557,

[1] Ainsi Engelsloft, dans l'écrit intitulé : *Reformantes et Catholici tempore, quo sacra emendata sunt in Dania concertantes*, Hauniæ, 1836, p. 121, porte, d'après la *Chron. Skib.*, ce témoignage : Sequuta est magna vitæ licentia, turpisque multorum scelerum servitus, cœpitque ab illo die publice et palam conculcari pietas, negligi religio, rideri pudicitia, prophanari vitæ sanctimonia. Et von Paul Eliä : « Menige mand samtycker gerne hwesz ij wele haffue sagt, tah thennom er oplat then dor the haffue lenge Lancket oppaa, som er then legomliche frijhed ij haffue thennom giffuet, aff whilcken the lade thet alt woere seg sommeligt, som thennom er lysteligt. »

[2] Engelsloft, p. 88. — V. le rapport de Palladius dans Schumacher : *Briefe* an die Kœnige in Danemark, III, 144, 148. Palladii explic. Libr. Moisis. Witeberg. 1559, p. 546. — Lackmanni hist. ordinat. eccles. regnor. Daniæ, p. 137.

d'exposer au roi lui-même « la vie brutale qu'en Danemark on commençait à mener dans toutes les classes, pour ne rien dire des Anabaptistes et des Sacramentaires [1]. »

En 1562, Nicolas Hemming, professeur de théologie à Copenhague [2], disciple et partisan de Mélanchthon et le plus distingué d'entre les théologiens danois, commence également à se plaindre de la situation de l'église luthérienne dans le Danemark. Il dit que l'Evangile était considéré, dans les autres Confessions, comme s'il ouvrait portes et fenêtres à toute espèce de tyrannies et de perversités, et cela parce qu'un grand nombre d'individus n'avaient pas plus tôt pris le parti de se séparer du papisme, qu'ils se jetaient à corps perdu dans l'épicurisme et la vie charnelle. Il ajoute qu'il en était effectivement un grand nombre qui sous un nom chrétien portaient un cœur de Turc, ce qui ne les empêchait pas de parler incessamment et de leur foi et des grâces que leur avait acquises le Sauveur, bien qu'ils ne songeassent même jamais à faire sérieusement pénitence. « Et qui pourrait douter, poursuit Hemming, que la plupart des papistes ne persécutent et ne méprisent tant notre Évangile, que parce qu'ils voient un si grand nombre d'entre nous faire parade de l'Évangile, et si peu régler leur manière de vivre d'après ses divins préceptes? Mais que se passe-t-il chez la plupart de ceux qui, quoiqu'ayant avec nous accepté la pure

[1] Archiv für Staats-u. Kirchengesch. Schleswigs. II, 158.

[2] L'électeur Auguste de Saxe ayant, après la chute des Mélanchthoniens de Wittemberg, mandé au roi de Danemark (1575) que ces Luthériens hétérodoxes se vantaient d'avoir l'assentiment du professeur Hemming de Copenhague, ce prince convoqua les membres de l'Université et le corps des pasteurs, leur défendit, sous peine de mort, de s'écarter, dans leur enseignement sur la Cène, de la Confession d'Augsbourg, leur fit promettre à tous individuellement de se conformer à son ordonnance, et contraignit enfin Hemming à se rétracter. (Lackmanni *Histor. ordinat. eccles. regn. Daniæ*, etc. p. 68.) — Ce dernier, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, fit publiquement la déclaration suivante : « Il est, dites-vous, dans mon livre, un principe qui vous scandalise : je consens à le supprimer; mais seulement je ne saurais le remplacer par un autre. L'Allemagne est grande et compte un grand nombre de princes, tous soumis à l'autorité de l'empereur et ayant leurs théologiens qui règlent leur enseignement sur l'opinion de leur maître, *sicut coquus ad palatum domini sui*. Le roi de Danemark est souverain dans son royaume et nous sommes tenus de lui obéir; cependant l'Allemagne a donné naissance à un grand nombre de Confessions et en produit encore tous les quinze jours une nouvelle : il serait sans doute injuste de nous obliger à souscrire à toutes. » — Dänische Bibliothek. I, 72, 73.

doctrine de l'Évangile, continuent néanmoins à se montrer chancelants dans leurs croyances? Vraiment! ou la plupart nous ont entièrement retiré leur confiance, ou ils donnent sans détour et de bien loin, aux mœurs et au régime que nous avions sous la papauté, la préférence sur la licence et l'extrême dissolution de notre époque. » Il dit, dans un autre endroit, au sujet de cette dépravation chez les Luthériens danois : « L'endurcissement épicurique a pour cause, chez nos frères, la mauvaise interprétation de la doctrine de la Justification et l'assurance qu'on leur donne que nous sommes justifiés sans avoir rien fait pour nous en rendre dignes; car sitôt que les hommes charnels apprennent qu'ils ne sauraient eux-mêmes rien faire pour l'obtention de la justice et de la vie éternelle, attendu que ce n'est point aux œuvres, mais à la foi qu'elles s'accordent, ils se croisent les bras et s'abstiennent dès lors entièrement de toute pratique du bien. » — C'est sans doute, observe-t-il encore, un diabolique scandale, que de ne chercher partout que ce qui est de nature à endormir la conscience au milieu du péché, comme font aujourd'hui beaucoup des nôtres qui recueillent avec soin les exemples d'inconduite attribués aux patriarches (dans l'Ancien Testament), afin de s'en autoriser pour se livrer eux-mêmes, en sûreté de conscience, à tous les désordres d'une vie licencieuse et charnelle. » Il ajoute qu'il suffisait de jeter un coup d'œil sur le train du monde, pour s'apercevoir que beaucoup de personnes remettaient aux calendes grecques de faire pénitence, et néanmoins voulaient passer pour chrétiennes et pieuses; que d'autres, pour se dispenser de bien faire, alléguaient l'immutabilité des décrets divins, contre lesquels, disaient-elles, ni bonnes œuvres ni péchés ne sauraient prévaloir; qu'il en était qui se livraient au mal en se tranquillisant par l'idée de l'infinie miséricorde de Dieu, et prétendaient ne faire pénitence que quand il leur serait agréable ou commode: prétentions qui causaient la ruine d'un grand nombre d'âmes; et que d'autres enfin, qu'on ne connaissait que par leurs mauvaises actions et leur vie coupable, parlaient incessamment de leur prétendue foi, se posaient en croyants modèles, et se faisaient même un titre de gloire de leur jactance évangélique [1].»

[1] Hemmingii comm. in omnes epist. Lips. p. 115, 931, 919. — Ejusd. via vitæ christ. Francof 1580, p. 91. — Ejusd. Postilla, p. 351, 588, 597.

Tandis qu'Hemming avouait l'impossibilité de nier que dans le clergé comme chez le peuple, chez l'autorité comme chez les subordonnés, tout ne fût rempli de la corruption la plus scandaleuse, des voix, sorties du milieu de ses propres coreligionnaires, avaient soin de lui rappeler que la cause de cette situation, c'était la nouvelle doctrine elle-même. « Pendant que nous allions encore à la messe, disait-on, que nous entretenions des moines et invoquions les saints, tout allait à merveille et était pour le mieux : la piété ni la charité n'étaient aussi rares qu'aujourd'hui. Mais à peine nous eut-on dotés de cette nouvelle doctrine, qu'à sa suite s'introduisirent aussitôt parmi nous toutes sortes de maux et de misères : l'on ne craint plus tant de déplaire à Dieu et l'on ne s'aime plus les uns les autres; les querelles sont plus nombreuses et plus violentes, la tyrannie plus insupportable, et toutes les choses nécessaires à la vie, plus chères et plus difficiles à se procurer qu'avant la Réforme évangélique. »—Hemming n'était pas non plus sans avoir fait des observations sur cette dégénération dans la société luthérienne. « Ce que les jeunes filles, dit-il, avaient autrefois de plus précieux, c'était leur vertu; aujourd'hui elles prouvent assez par leur mise et leur maintien qu'elles ne font même plus cas de la pudeur. » Il ajoute que déjà ce changement continuel de modes et de costumes prouvait assez l'inconstance et la frivolité des mœurs et l'entier anéantissement de la mâle vertu des anciens chrétiens [1].

Les querelles théologiques qui troublaient alors l'Allemagne s'étendirent jusqu'en Danemark, celle surtout qui avait éclaté entre les Mélanchthoniens et les Luthériens rigoureux; et Hemming, dès l'an 1571, déplorait amèrement de ce que ceux qui semblaient ne s'être coalisés que pour défendre la cause de Jésus-Christ contre celle de l'Antechrist, se déchiraient misérablement les uns les autres comme des bêtes féroces. Il attribuait du reste cet état des choses à ce que les princes, dégoûtés des discussions théologiques, se détachaient insensiblement de l'Evangile, « sans compter, ajoutait-il, que nos dissensions ouvrent aux Turcs le chemin de la chrétienté, et sans compter le plaisir qu'ainsi l'on fait aux

[1] Postilla. p. 687, 184, 453. — Comm. in epp. p. 966, 673. — Pastor. p. 82.

ennemis de l'Evangile et le scandale que l'on donne aux faibles, qui ne sachant plus à quel parti s'attacher, tombent dans le scepticisme et finissent souvent par ne plus croire aucune vérité religieuse. — L'éducation du peuple était d'ailleurs tellement négligée, qu'Hemming s'étonnait encore, en 1562, que chez les Danois, auxquels l'Evangile était cependant prêché depuis tant d'années, on trouvât un si grand nombre de personnes qui n'avaient même pas encore appris le Symbole des Apôtres[1]. Il est vrai qu'il n'existait plus d'écoles dans les villages, que sur vingt paysans on n'en trouvait pas un qui sût lire, et que tout l'enseignement religieux donné aux enfants se bornait à la simple lecture du catéchisme faite par le sacristain de la paroisse. Dans les villes mêmes, les écoles populaires, ainsi que les hautes écoles, furent pendant tout le seizième siècle dans un complet état de décadence. Ainsi le sénat dirigeant, en 1594, adressait une circulaire aux évêques du royaume, afin de leur recommander certaines mesures jugées nécessaires pour arrêter la ruine des études, « qu'on ne pouvait nier être imminente. » Dans d'autres rescrits de la même époque, on se plaint que le mauvais état des écoles forçât un grand nombre de parents à envoyer leurs enfants à l'étranger, où souvent ils tombaient entre les mains des papistes, et d'où ils revenaient ensuite l'esprit imbu de principes catholiques. Les évêques danois se plaignaient d'ailleurs au roi, en 1608 encore, de la complète indifférence et du dégoût du peuple pour l'enseignement catéchétique. Ils assuraient que si l'autorité temporelle ne se

[1] Demonstr. indubit. veritatis de Dom. Jesu. Hafniæ 1571. A. 5. — Postilla. A. 5; p. 271. — Jacob Mathiæ, professeur et conséquemment collègue d'Hemming à Copenhague, observe, vers le même temps, qu'au lieu d'édifier le public et de le fortifier dans la piété par la prédication de la saine doctrine, les pasteurs et les théologiens protestants contribuaient seulement, par leurs controverses et leurs querelles, à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de religion dans l'âme d'un grand nombre de leurs auditeurs. Tandis que le même Mathiæ adresse de pressantes exhortations aux prédicateurs, pour qu'ils mettent d'autant plus de zèle à prêcher l'amour du prochain que cette vertu semblait plus menacée de disparaître du monde, un autre théologien attribue ce dernier phénomène aux dissensions religieuses, qui, dit-il, étaient causes de l'entière disparition de la bienveillance et de la charité, et de leur remplacement par la suffisance, l'envie, la jalousie et la haine. *Jac. Matthiæ prælect. in Ecclesiasten, in Opp. ed. Kragius.* Basil. 1589. III, 202, 181; Prælectiones in Joëlem. l. c. p. 4.

hâtaient d'intervenir par des mesures sévères, il arriverait bientôt que non-seulement les adultes négligeraient d'acquérir les connaissances religieuses nécessaires et de se préparer convenablement aux sacrements, dont du reste plusieurs s'abstenaient déjà pendant des années entières; mais que la plupart seraient même assez oublieux de leurs devoirs pour ne pas même envoyer leurs enfants et leurs domestiques à ces instructions si fondamentales et si salutaires [1].

La position des pasteurs, dans le Danemark, n'était d'ailleurs pas moins déplorable que dans les autres pays protestants; et Palladius déjà disait à ce sujet « que le monde ne serait satisfait que quand il verrait les ministres périr de faim et de chagrin. » Il désirait, quant à lui, qu'on les rétribuât au moins assez généreusement pour qu'ils ne fussent pas réduits à travailler eux-mêmes à la terre. Mais c'était surtout de la part des nobles que le clergé danois avait à souffrir; des nobles « qui, quand par hasard ils faisaient tant que de laisser quelque chose au pasteur, avaient toujours soin d'aviser à ce que ce fût ce qu'il y avait de plus mauvais et de plus misérable : aussi Palladius les menace-t il de la malédiction du Ciel [2]. En Norwège, depuis la Réforme, les choses n'allaient point d'autre sorte. Quand, en 1571, Erici, évêque de Stavanger, prit possession de son diocèse, il y trouva tout « dans la confusion et eut toutes les peines à y rétablir un peu d'ordre : car le refus de payer la dîme avait fait naître une profonde inimitié entre les paysans et le clergé, de sorte que les fruits de la prédication étaient presqu'entièrement anéantis. » On tint même, en 1576, à ce sujet, une diète à Skeen, mais également sans grand résultat, car les paysans disaient : « Ce champ ne payait point la dîme alors qu'il appartenait à mon père; pourquoi la paierait-il aujourd'hui qu'il appartient à son fils [3] ? » Nous ne rapporterons ici, sur ce qui concerne le clergé luthérien dans le Danemark, que ce qu'en a dit l'évêque danois et historien ecclésiastique Pontoppidan. « Je ne puis m'empêcher de reconnaître, dit ce prélat, qu'il se trouvait déjà dans le clergé,

[1] Pontoppidan. III, 29, 578.
[2] Palladii expic. libr. Moisis. p. 520, 494, 491.
[3] Pontoppidan. III, 211.

dès les premiers temps après la Réforme, un assez grand nombre d'impies et de mauvais drôles qui ne recherchaient ni ne comprenaient la chose de Dieu, et qui voués au service du ventre, au lieu d'éveiller leur confrère, ne travaillaient qu'à les endormir davantage en leur offrant un nouvel évangile sorti de leur propre fabrique [1]. »

En 1590, Olaüs Slangendorpius, professeur à Copenhague, annonce aux Danois l'approche de la fin du monde ; « car tous les signes précurseurs de ce grand événement, ou se sont, dit-il, déjà manifestés, ou sont en voie de le faire : ainsi l'épicurisme achève d'établir son empire, la sécurité est partout extrême et le devient chaque jour davantage, au lieu que la probité et la foi vont de plus en plus en déclinant, ainsi que les bonnes études, la religion et la piété, qui sont insensiblement remplacées par l'ancienne barbarie [2]. » Le chapelain de la cour, Wollejius, disait également, dès l'an 1580, dans un discours prononcé par lui en public, que quoiqu'il arrivât une chose était sûre, c'est que partout régnait la plus impudente audace ; qu'il n'était pas d'action honteuse qu'on ne crût pouvoir impunément se permettre ; et que les lois étaient tellement impuissantes à sauvegarder la morale, qu'on semblait faire assaut de vices et qu'on croyait même avoir bien mérité de la patrie en inventant de nouvelles turpitudes. » Un demi-siècle plus tard (1626), l'évêque de Copenhague, Brachmann, manifeste la crainte que les armes des Catholiques ne finissent par remporter la victoire sur ses compatriotes Danois : « car si nos ennemis, dit-il, sont aveuglés par la superstition, ils se montrent du moins clairvoyants en cela qu'ils ont recours au sac et à la cendre, au jeûne et à la prière, et à divers autres mortifications souvent exagérées pour apaiser la colère divine ; tandis que nous autres, qui sommes éclairés par la vive lumière de l'Evangile, nous nous livrons à l'intempérance et à la débauche et ne montrons d'activité que pour amasser de l'or. *Qu'on m'en nomme un seul* d'entre les nôtres qui, par crainte des punitions du Ciel, ait amendé sa conduite, renoncé à la vie dissipée et mis fin à son libertinage

[1] Pontoppidan. III, 29.
[2] Slangendorpii conciones in Ecclesiast. p. 316 ss.

habituel, ou qui se montre plus humain à l'égard de ses domestiques et soit assez charitable pour consacrer une partie de son superflu au soulagement de l'indigence. » — La vérité des faits sujet de ces doléances est (1620) confirmée par Jersin, évêque luthérien de Ripen. « Nous voyons avec douleur que parmi ceux qui confessent Jésus-Christ dans la foi sanctifiante, il en est qui reçoivent l'Evangile et usent des sacrements comme le dit Judas (V. L.), c'est-à-dire qu'ils font servir la doctrine de Jésus-Christ, la foi et la grâce divine à satisfaire leur malice et leurs penchants pour toutes espèces d'impuretés et de désordres. » Dans un édit royal de l'an 1639, il est dit encore : « Il se passe peu de jours sans que la méchanceté fasse de nouveaux progrès; c'est à ce point que, dans ce pays où la lumière évangélique brille cependant d'un si vif éclat, on vit d'une manière et plus frivole et plus scandaleuse que dans les lieux où les voies et la volonté de Dieu sont au moins encore en partie dans les ténèbres. » — « C'est ce qu'on appelle en d'autres termes, observe Pontoppidan à propos de ce passage, *être pires que sous la papauté même*[1]. » En Suède, le changement de religion fut littéralement imposé au pays par le roi Gustave Wasa, malgré l'attachement que montrait le peuple pour son ancienne croyance. Ce que ce prince se proposait, avant tout, en violentant ainsi la conscience de ses sujets, c'était de s'emparer des biens de l'Église afin de payer les dettes écrasantes que lui avaient fait contracter ses guerres. Ce qui resta de ces biens, après que le roi en eut pris ce qui était à sa convenance, devint la proie des nobles comme étant propriétés sans seigneurs : c'est ce que montre clairement le passage suivant d'une lettre adressée en 1538 par Gustave à la noblesse de son royaume. « S'agit-il de s'approprier les terres, les fermes et les autres propriétés de l'Eglise, des couvents et des presbytères : il n'est pas nécessaire de vous faire violence, et sous ce rapport du moins vous êtes de parfaits évangéliques[2]. » Ce furent l'instruction publique et les écoles qui en Suède se ressentirent les premières de l'influence pernicieuse de la Réforme, ainsi que le montrent deux lettres,

[1] Pontoppidan. III, 80, 81—83.
[2] V. dans Geijer : Geschichte Schwedens. II, 91.

portant les dates de 1533 et de 1540, du roi à ses sujets d'Upsal, de Westeras et des provinces d'Upland et de Sudermanie.

« Nous nous sommes convaincus et nous vous faisons savoir que les écoles, dans les villes de notre royaume, sont dans un déplorable état de décadence, à ce point que dans celles où il y avait autrefois jusqu'à trois cents étudiants, on n'en compte plus guère aujourd'hui qu'une cinquantaine. Il est même un grand nombre de paroisses où elles sont complètement désertes, ce qui ne peut manquer de causer un grand préjudice à ce royaume. Or, la cause de cet état des choses tient principalement à ce que vous autres, honnêtes gens, négligez de faire instruire vos enfants comme autrefois vous en aviez l'habitude, et à ce que vous ne voulez non plus venir en aide aux écoliers pauvres ainsi qu'il serait de votre devoir de le faire et que le firent vos pères et vos ancêtres. Et puis, d'ailleurs, il n'est plus qu'un très-petit nombre de sujets qui se destinent encore aux études; et ceux-là mêmes qui s'y vouent ou voudraient s'y vouer encore, sont bientôt forcés d'y renoncer faute de ressources et d'appui de votre part. — Le refus ou la réduction des dîmes et des autres redevances de ce genre ont eu la fâcheuse conséquence de diminuer les moyens d'entretien autrefois accordés à ceux qui fréquentaient les écoles; et comme la déconsidération s'est d'ailleurs attachée au titre d'étudiant et de ministre, il est peu de parents qui aujourd'hui consentent encore à destiner leurs enfants aux études, en sorte que bientôt ce pays ne se trouvera pas médiocrement dépourvu de savants et d'hommes capables. Préoccupé de ce danger, nous vous avons déjà recommandé et vous recommandons derechef avec instance de faire instruire vos enfants, et pour cela de leur faire fréquenter les écoles, si vous ne voulez point négliger vos plus chers intérêts, ceux de vos descendants et de tout ce royaume[1]. »

La dépravation des mœurs ne tarda pas non plus à se faire remarquer parmi les nouveaux croyants de la Suède. — Il parut dès l'an 1444 un édit royal où, « à raison des progrès qui se faisaient journellement dans la voie du péché, » les Suédois étaient sérieusement exhortés à la pénitence. En 1556, après avoir publié différentes ordonnances pour forcer ses sujets à fréquenter les prêches et à se conduire décemment dans les églises, le roi ordonne aux pasteurs de mettre tout leur zèle à prêcher contre le vice, principalement contre

[1] V. Thyselius : *Urkunden z. Schwed. Ref.-Gesch. unter Gustav I. Wasa*, dans la *Zeitschr. für. Hist. Theolog.* 1847. p. 226 et s. 244, de Niedner.

l'habitude de l'ivrognerie, qui commençait aussi à y devenir fort commune. » Le réformateur suédois et archevêque d'Upsal, Laurent Petri, dans une circulaire adressée aux pasteurs de son diocèse, menace ses Luthériens de la terrible Justice au tribunal de laquelle ils pouvaient d'un moment à l'autre avoir à rendre compte de leur conduite. « Car qui ne voit, s'écrie-t-il, comme la vie charnelle et ces mœurs impies, inconnues à nos pères, tendent chaque jour davantage à gagner le dessus? » « Nous avons, grâce à l'Evangile, été retirés des ténèbres du papisme, c'est vrai ; mais ce qui malheureusement ne l'est pas moins, c'est qu'il est parmi nous un grand nombre d'individus qui ne veulent même point entendre prêcher la pure doctrine, bien loin de consentir à régler leur vie sur ses préceptes. Il en est qui vont plus loin : ils montrent pour la sainte Parole une haine implacable, et, comme ils n'osent point l'attaquer ouvertement, ils cherchent du moins à lui nuire en secret tant qu'ils peuvent, et accusent conséquemment l'Evangile d'être la cause de toutes les tribulations qui affligent l'époque actuelle. Pour ce qui est des autres, de ceux qui semblent encore avoir du goût pour la Parole évangélique, on ne remarque pas non plus, il faut le dire, qu'ils en aient jusqu'à présent retiré de bien grands avantages. Il y a plus : la plupart d'entre eux cherchent à tirer *le meilleur parti possible des facilités que leur donne la liberté évangélique pour pécher impunément*, comme si la prédication et cette liberté chrétienne n'avaient d'autre objet que d'assurer à chacun le droit de se conduire à sa guise. » L'ordre adressé aux prédicateurs leur enjoignait d'appuyer surtout, dans leur enseignement, sur les textes sacrés où Dieu menace les pécheurs de son ire : « car ce qui contribue le plus à plonger nos chrétiens dans une fausse paix, c'est qu'ils ne veulent même point croire que le péché allume la colère divine [1]. »

[1] V. Jean Baaz : Inventarium eccl. Suevo-goth. Lin. cop. 1642. p. 271—274. — Videmus, novos mores impios et luxum carnalium hominum in dies augeri, ut citius iram metuamus promeritam, quam expectemus Dei gratiam salutarem. Viget enim hodie crapula et ebrietas, libidinosa et invidiosa vita, fallaciæ et insidiæ, imo hæc a tas cum superbia, avaritia multisque dolis videtur conjuncta, ut quotidie timeamus pœnam peccatis debitam, juxta comminationes Dei in prophetis sæpe repetitas. Habemus hoc sæculo gratia Dei singulari purum ejus verbum et lucem Evangelii clarissimam, qua illuminati a tenebris Papisticis

Dans un synode tenu à Upsal, on décida qu'on exercerait une surveillance sévère sur la moralité du peuple pour empêcher qu'à la grande honte du pays, l'adultère, la débauche et les autres infamies ne se répandissent davantage. Mais il faut que cette surveillance ait eu peu de bons résultats, puisque, la même année, le duc Charles parle des inquiétudes que lui donnait l'accroissement manifeste du nombre des péchés et des vices, qu'il attribue du reste à la négligence avec laquelle on maintenait la discipline dans l'Église. L'archevêque Angermann, ayant en 1596 ordonné une visite générale de son diocèse, chercha à suppléer à ce qui avait été négligé sous ce rapport : il fit condamner à être publiquement battus de verges la plupart de ceux qui avaient été convaincus de profanation des fêtes et dimanches, de négligence à fréquenter les catéchismes et les prêches, ou bien encore de blasphème, de magie et d'autres délits de ce genre. Il alla plus loin, il fit aussitôt exécuter la sentence par les valets des inspecteurs. Et néanmoins, dès l'an 1599, il paraissait derechef une ordonnance contre les mêmes vices, « qui n'avaient cessé de faire des progrès. » En 1607, le roi se plaint de nouveau de ce que les péchés devenaient de plus en plus communs, et, quelques années après, adresse de durs reproches aux évêques du pays, qu'il accuse d'être causes des progrès de la démoralisation du peuple, et des obstacles que rencontrait partout le maintien de la discipline ecclésiastique. Il pousse enfin la sévérité jusqu'à destituer l'évêque d'Aros; rigueurs qui engagèrent, en 1617, les chefs de l'église de Suède à décréter de nouvelles amendes contre les différents

liberamur, in fideque salvifica conservamur, servientes Deo juxta patefactam ejus voluntatem. Sed proh dolor! multi nostratium, hoc minime considerantes, vix audire gestiunt, purum Dei verbum, tantum abest, ut vitam suam juxta idem verbum instituant. Alii ipsum verbum odio vatiniano persequuntur, et quod aperte non audent, tacite efficiunt, adscribentes Evangelio omnium adversitatum causam. Reliqui fructum nullum Evangelio prædicato ostendunt, licet ejus prædicatione videantur delectari, verum (quod magis dolendum est) sub libertate Evangelii licentiam peccandi studiosius sectantur multi quasi finis prædicati Evangelii sit, eaque libertas Christiana, ut liceat homini Christiano (adhuc peccatori) agere quæ lubet. — Securitas Christianorum inde crescit, quod ipsi nolint credere Deum irasci peccatis, ideo hoc fideliter est auditoribus inculcandum.—V. aussi Olof de Dalin, *Gesch.* v. Schweden traduit par Dähnert. III, 1, 359.

vices, et à décider que les contrevenants seraient dorénavant condamnés à se tenir debout à la porte du temple avec le dos nu et une verge à la main. Ce surcroît de sévérité n'empêcha pas l'archevêque Pierre Kenicius de se plaindre, dès l'an 1621, qu'il n'y eût en Suède qu'un très-petit nombre de chrétiens qui se montrassent reconnaissants de la grâce que Dieu leur avait faite en les délivrant des ténèbres du papisme et en rallumant parmi eux le flambeau de l'Evangile. « Car l'habitude du blasphème est chez eux devenu comme une seconde nature, et la profanation des jours de fêtes et de dimanches chose tellement ordinaire et commune, que le peuple croit ne pouvoir trouver de meilleur moment pour pécher que précisément ces saints jours; enfin les cas d'homicide se multiplient également de plus en plus; et, pour tout dire, l'on en est arrivé là de se faire un mérite de ses débauches. » Lui aussi prétend que l'audacieuse sécurité dans laquelle on vivait, malgré tant de péchés, provenait surtout de ce que les Luthériens refusaient de croire que Dieu se trouve ou puisse se trouver offensé des péchés de ses créatures. Six ans plus tard, l'évêque de Wexiœ cherche à se consoler de ces dispositions antichrétiennes, en se rappelant que Jésus Christ a prédit que, dans les derniers temps du monde, les hommes ne se montreraient pas moins endurcis qu'à l'époque du déluge[1].

On en était encore en Suède aux premiers temps de la Réforme, et déjà le roi Gustave se plaignait des prédicateurs du nouvel Evangile, reprochant à leurs sermons de n'être qu'une éternelle kyrielle d'injures et de vociférations contre les usages de l'Eglise, et d'exciter les peuples à l'insubordination et à la désobéissance; reprochant aux prédicateurs eux-mêmes d'excommunier les gens, dans leurs écrits aussi bien qu'en chaire, sans exhortations ni avertissements préalables; enfin leur défendant de faire aucun changement dans les affaires de l'Eglise et de publier aucun écrit, à moins d'y avoir été autorisés par le pouvoir temporel. Les jeunes pasteurs qui succédèrent à ceux des premiers temps de la Réforme, n'acquirent point, il faut croire, au milieu de la décadence des écoles, toutes les connaissances indispensables pour la prédication de l'Evan-

[1] Baaz. p. 563, 572, 575, 617, 661, 697 ss. 710 ss. 728. — Von Dalin. III, 2, 351.

gile ; car le roi, dès l'an 1559, reproche durement aux évêques de lui avoir donné, pour le service de Dieu, des hommes complètement incapables. Il ne faisait pas attention qu'il avait lui-même porté le coup mortel aux études en confisquant les biens de l'Eglise, et en les employant à autre chose qu'à l'éducation de la jeunesse. Le sénateur Jœran Gylte, dans une lettre à l'évêque d'Osnabruck, dit « qu'en Suède l'instruction publique était si déplorable qu'on avait à craindre une nouvelle barbarie ; qu'il n'y connaissait point dix prédicateurs ou hauts fonctionnaires de l'Eglise qu'on pût véritablement considérer comme savants ; et qu'il ne serait pas facile de trouver encore, dans tout le royaume, un seul théologien ou médecin qui eût le grade de docteur. » — « On prend, se plaignait-on hautement dans les synodes, des écoliers ignorants pour prédicateurs ; des assassins, des ivrognes, des adultères occupent impunément nos chaires ; et un grand nombre de ministres, en même temps qu'ils remplissent les fonctions sacerdotales, font encore le commerce ou exercent quelqu'autre profession industrielle. Ils ne se donnent même point la peine de composer eux-mêmes leurs sermons ; ils se contentent de faire à leurs auditeurs une lecture dans la Postille, s'inquiétant peu de savoir si elle se rapporte ou non à l'Evangile du jour ; et ont enfin si peu de respect pour la religion et leur saint ministère, qu'ils ne craignent point de présider à la Cène avec des vêtements en guenilles et les mains sales. » Nous dirons en passant, à propos de la Cène, qu'à défaut des vases d'argent qui avaient disparu, on était alors forcé, pour la communion, de faire usage de vases d'argile. Le roi Charles, en 1602, reproche également aux évêques l'insuffisance des aliments qu'on accordait aux pauvres dans les hospices ; l'état de délabrement dans lequel ils laissaient les temples, bien que personne ne sût ce que devenaient les sommes affectées à l'entretien de ces édifices ; le refus dont étaient l'objet les personnes qui sans avoir fait leur offrande pascale se présentaient à la Cène ; enfin la cupidité qui leur faisait imposer les mains à d'innombrables candidats, qu'on voyait ensuite se disputer les paroisses, se haïr, s'injurier et se persécuter les uns les autres. — Sûrs de toujours trouver un évêque qui pour un peu d'or consentirait à leur conférer le sacerdoce,

la plupart des jeunes gens négligeaient en effet entièrement les études, de sorte qu'on vit bientôt une foule de pasteurs qui ne connaissaient même point les premiers principes de leur doctrine. Le même roi Charles, deux ans après, adresse de nouvelles réprimandes à ses évêques, parce qu'ils admettaient dans le ministère plus de sujets qu'il n'en fallait pour le service des paroisses : ce qui causait beaucoup de désordres et de scandales, et faisait, pour me servir de ses expressions, que « la plupart des ministres ne montraient pas moins d'ardeur à poursuivre l'obtention d'une paroisse, que le démon n'en met à se rendre maître d'une pauvre âme. » — Dans une inspection faite en 1627 dans la Livonie et l'Esthonie, il fut constaté que, dans ces pays, les églises étaient en décadence et les pasteurs dans une crasse ignorance et la misère, la plupart ne sachant même pas le latin et ayant servi comme soldats ou exercé quelqu'autre métier avant de s'être engagés dans le sacerdoce ; que pour des écoles, il n'en était même pas question ; que le peuple était plongé dans la superstition et le vice ; et que cependant, ni les nobles, ni les magistrats, ni les pasteurs ne voulaient, à ce sujet, recevoir d'observations de la part des inspecteurs [1]. — Dans la Finlande, la position du clergé n'était guère plus satisfaisante : les nobles et le roi semblaient y lutter à qui se distinguerait le plus dans le pillage des églises ; les paysans y refusèrent trois fois en huit ans de payer la dîme aux pasteurs (1530-1538) ; et Juusten, évêque d'Aboe, parlait encore, en 1573 dans un discours synodal, de la patience avec laquelle les ministres de l'Evangile devaient supporter la pauvreté, puisque l'autorité temporelle trouvait bon de leur rogner leur maigre salaire [2].

Il nous reste encore, avant de terminer ce volume, à parler de deux hommes qui, quoique s'étant écartés sous quelques rapports de la Confession dominante, n'en appartiennent pas

[1] Dalin a. a. O. p. 253, 376, 392, 417. — Geijer a. a. O. p. 127, 217 ss. — Rühs Gesch. Schwedens. II, 77, 262.

[2] Pauli Juusten chron. episcoporum Finland. ed. Porthan. p. 685, 707. — Messenii Scondia illustr. I, 25.

moins à la Réforme, et qui, vivant, l'un vers le Sud, l'autre au Nord-Ouest de l'Europe, témoignèrent, à leur façon, l'impression faite sur eux par l'anarchie religieuse et la dépravation des mœurs dans toute l'étendue de l'église protestante. Le premier, Sébastien Castellio, naquit en 1515 dans les environs de Genève; s'attacha, en 1540 dans Strasbourg, à la doctrine nouvelle; se réunit ensuite à Calvin dans sa ville natale, où il devint recteur de la haute école; et, comme ce réformateur ne souffrait autour de lui que des hommes dont les opinions étaient aveuglément soumises aux siennes, se vit, dès 1544, forcé de quitter cette ville, après quoi il alla s'établir à Bâle, d'où les Calvinistes de Genève travaillèrent inutilement à le faire renvoyer, et où il termina sa carrière à l'âge de quarante-huit ans dans une extrême misère. — Si, dans un écrit publié dans les derniers temps de sa vie et destiné à rendre compte de sa conduite, Castellio invite ses contemporains septuagénaires à déclarer franchement s'il n'était pas vrai qu'il se fût opéré de leur temps une détérioration manifeste dans le caractère des peuples, il signale évidemment les premières années du mouvement protestant comme étant le commencement de cette dégénération morale. Il dit qu'à partir de cette époque la société protestante avait tellement été envahie par le vice et toutes les espèces de désordres, que ce qui quarante ans auparavant eût été inouï pour les adultes, était devenu comme le *pain quotidien* de jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, pour ne rien dire des filles dont l'impudeur était telle qu'elle faisait rougir les hommes mêmes. Il ajoute que ces assertions n'avaient pas besoin de preuve, que c'étaient choses connues de tout le monde, et que si par impossible on s'avisait de le nier, on en prouverait la vérité par cela même qu'on nierait ce qui ne se pouvait révoquer en doute sans la plus extrême impudence. « Et qu'on ne m'objecte point, observe-t-il enfin, qu'il en fut ainsi dans tous les temps! Sans doute, il y eut autrefois aussi des hommes et même des populations entières qui, comme les Néron, les Héliogabale et les habitants de Sodome, portèrent la dépravation jusqu'à ses dernières limites; mais ce que je soutiens, c'est qu'aujourd'hui le mal, tel qu'un immense cancer, a étendu ses ravages au monde entier, de telle sorte que,

dans tout ce grand corps, il n'est plus de la tête aux talons un seul endroit qui ne soit morbide[1]. »

Le second, André Dudith, né dans la Croatie, étudia le droit à Padoue, fut en 1561 nommé par l'empereur Ferdinand évêque de Tinninie, assista comme délégué du clergé hongrois au Concile de Trente, et s'y prononça pour le rétablissement de la communion sous les deux espèces. Il devint ensuite et coup sur coup évêque de Sanate et puis de Fünfkirchen ; mais, en sa qualité de conseiller intime et de secrétaire de la chancellerie hongroise, séjourna presque constamment à Vienne. Ayant plus tard été envoyé comme ambassadeur de l'empereur Maximilien à la cour de Pologne, il s'y prit de passion pour une dame d'honneur de la reine, déposa la mître, embrassa la religion protestante, et se fixa, en 1567, avec celle qu'il avait prise pour épouse dans la petite ville polonaise de Smigla. Quelques années après il se maria une seconde fois. Son impérial ami, dont, comme nous l'avons déjà dit, les sympathies étaient acquises à la Réforme protestante, ne lui retira pas ses bonnes grâces malgré son mariage et son apostasie. Dans un écrit adressé à son ancien maître où il essaie de justifier sa conduite, Dudith dit qu'il n'avait accepté l'épiscopat que sur les instances de sa famille et les ordres de l'empereur, et qu'il s'était conséquemment toujours cru le droit de s'en démettre et de se marier. Il passa les dix dernières années de sa vie, de 1579 à 1589, dans la ville de Breslau, où, ayant obtenu d'être après sa mort enseveli près du maître-autel dans la principale église, il professa extérieurement la religion luthérienne, bien que, pendant son

[1] V. l'écrit sans date de Castellio intitulé *de Calumnia*, dans ses *Scriptis selectis*. Francof. a. M. 1696. p. 433. — Testor vos, o homines sexagenarii aut septuagenarii, ubi degitis, an non sit vestra ætate tanta in deterius facta hominum mutatio, quantam vix credi potest? — Omnia flagitia ita brevi tempore creverunt, ut quæ ante quadraginta annos in barbatis viris monstrosa et intolerabilia habebantur, ea hodie pueris sint quotidiana, ut interim taceam de puellis, quarum est hodie ea inverecundia, ne dicam impudentia, ut possint ipsos etiam viros (nisi sint ipsi quoque admodum impudentes) pudefacere. Neque vero ad hæc demonstranda mihi longe conquirendi sunt testes. Sunt hæc ita palam nota, ut si quis neget, hoc ipso sit ipsemet mihi hujusce rei testis satis locuples, quod ea negare audeat, quæ negare non nisi summæ est impudentiæ. Neque quisquam hic objiciat, hæc eadem vitia etiam olim viguisse, quemadmodum habetur in historiis, etc.

long séjour dans la Pologne, il eût adopté les principes de croyance des Unitaires, et qu'il appartînt conséquemment à la Confession socinienne.

Dudith aussi objecte aux Protestants, comme une chose connue et que les théologiens mêmes ne pouvaient nier, que la malice des hommes était depuis la propagation de la lumière évangélique devenue plus grande et plus commune. Il pensait d'ailleurs que leurs chefs n'avaient détruit la papauté que pour se substituer à sa place. « Oui, telles sont, s'écrie-t-il, les orgueilleuses prétentions et la dureté de ces chefs évangéliques qui prétendent asservir nos consciences, que leurs coreligionnaires, s'ils voulaient avouer la vérité, seraient forcés de reconnaître que non-seulement, depuis leur séparation de la papauté, leur sort ne s'est modifié qu'en ce qu'ils ont changé de maître, mais qu'ils sont même *tombés sous une autorité plus tyrannique encore que celle qui naguère les tenait sous sa dépendance.* » Pendant son séjour à Breslau, il mandait à Krata, médecin particulier de l'empereur, qu'il recevait chaque jour la visite de personnes malheureuses aux-quelles leurs coreligionnaires évangéliques refusaient toute espèce d'assistance, et qu'il avait observé la même chose dans tous les lieux qu'il avait habités jusqu'alors. « La charité, ajoute-t-il, s'est refroidie là où elle existait encore, depuis que nos théologiens ont séparé la foi des bonnes œuvres qui en étaient comme le vêtement. » — Il observe, plus loin, que les Evangéliques s'étaient arrogé le droit de décider en matière religieuse, qu'ils avaient promis une entière liberté de conscience et renversé tous les obstacles que les lois opposaient à la licence populaire, et que c'était là ce qui expliquait le bon accueil qu'ils avaient obtenu près des masses. Il ajoute que de tout cela il n'était résulté que d'interminables disputes, sur lesquelles il ne pouvait arrêter ses regards sans que la misère d'un si grand nombre de peuples lui arrachât des torrents de larmes; et qu'enfin, au milieu de cette anarchie des opinions sur les points les plus importants de la doctrine, on ne voyait que des gens qui avaient la prétention d'être à la fois partie plaignante et juge, et personne qui eût reçu la mission de décider en dernier ressort. « Qui pourra me dire, écrivait-il enfin à Bèze, lequel d'entre eux a

raison et dans quelle église il serait bon de vivre et de mourir[1] ? »

La Réforme a cela de commun avec une autre grande Révolution des temps modernes, qu'elle exerça d'abord son action destructive sur ceux-là mêmes qui l'avaient faite. On la peut comparer à une énorme machine dont les rouages auraient d'abord broyé les membres de ceux qui, poussés par une impatience inconsidérée et par un emportement passionné, hasardèrent de la mettre en mouvement sans en avoir préalablement calculé les effets et la puissance. La direction que prit le développement de l'œuvre protestante, la forme que revêtit le nouveau culte et la démoralisation qui se manifesta partout à la suite de la doctrine nouvelle, causèrent directement et immédiament la mort d'un grand nombre de réformateurs et de leurs disciples et successeurs, contribuèrent au moins à celle d'un bien plus grand nombre encore, et firent une si douloureuse impression sur l'âme des autres, qu'ils ne virent bientôt plus contre le découragement et le désespoir de refuge que dans la tombe. Parmi ceux dont la correspondance et les confidences intimes à leurs amis nous ont fait connaître les sentiments et les dispositions réelles à l'égard de la Réforme, il en est peu qui n'aient vivement désiré d'être arrachés par le trépas à cette scène d'activité désespérée, de récriminations et de scandales. Nous avons déjà vu, dans le premier volume, avec quelle impatience Luther et Mélanchthon eux-mêmes attendaient le moment où la mort viendrait les délivrer de la vue de leur propre œuvre et de ses déplorables conséquences. L'un des réformateurs de Nuremberg, Besler, termina sa vie par le suicide. Capito, en 1536 à Strasbourg, désirait de mourir parce qu'il voyait l'église nouvelle atteinte d'une corruption sans remède. Bucer était encore occupé de la Réfor-

[1] V. Stieff : Leben Dudith's. p. 238 ; et Epist. Dudithii ad Bezam, in qua disputatur, an Ecclesiæ nomen soli reformatæ conveniat ? 1595. — Bèze, qui s'était antérieurement déjà donné toutes les peines pour gagner Dudith à sa Confession, se plaignait, en 1576, que les doutes opiniâtres de son ami relativement à la véritable Église fussent une pierre d'achoppement pour un grand nombre de personnes. — *Crenii animadvers.* II, 144.

mation de Wissembourg, qu'il appelait également déjà la mort à son aide. Le chagrin que causaient à Spalatin les misères et la perversité de son époque dégénera bientôt en une sombre tristesse qui alternait avec des accès de démence et finit par le mettre au tombeau. Mathésius passa les dernières semaines de sa vie dans un état qu'il compare lui-même aux tourments de l'enfer[1]. Le prédicateur de Zwickau, Nicolas Hausmann aussi, cet ami de Luther, vécut misérablement et mourut de même. Luther, qui le distinguait entre tous ses partisans, disait « que les autres pasteurs n'étaient que de la menue paille à côté de Hausmann, et que ce que lui, Luther, et les autres se contentaient d'enseigner par la parole, cet ami le confirmait par ses actions et sa manière de vivre. » Cependant, maltraité et finalement expulsé par ses paroissiens, il tomba comme tant d'autres dans la mélancolie[2]. Ayant à la fin été envoyé à Freiberg, il fut, en chaire et tandis qu'il tenait son premier prêche, frappé d'apoplexie et mourut le même jour. Le Lithuanien Stanislas Rapagelanus, professeur de théologie à Kœnigsberg, mourut en 1545 de douleur, parce que, comme l'observe Tunk, « il avait remarqué que le Malin s'occupait alors déjà de fomenter le désordre dans la nouvelle église, » ou comme le duc Albert le mandait à Mélanchthon, « à cause de la désunion, de la mésintelligence et de l'arrogance des professeurs[3]. » Jean Dreyer, d'abord moine Augustin, plus tard réformateur à Herford et à partir de l'an 1540 prédicateur à Minden, mourut, en 1544, du chagrin que lui avaient causé les tracasseries de son collègue Ludolphe Hugo, et surtout les outrages que ce ministre avait, du haut de la chaire, déversés sur sa personne[4]. Cruciger se réjouit de la mort de ses enfants, qui du « moins se trouvaient ainsi délivrés des misères de cette époque. » Eber se consumait de douleur en voyant la décadence et le bouleversement de l'église protestante, et reçut le coup de mort par suite de l'affront qui lui fut fait au colloque d'Altenburg. Sarcerius s'affecta tellement des attaques offensantes de ses collègues, qu'il en tomba malade et rendit peu après le dernier soupir. Il s'était déjà plaint, quel-

[1] V. p. 87, 16, 22, 108, 126—127.
[2] Tristitiæ spiritu graviter vexatus, est-il dit dans *Weller*. Opp. III, 172.
[3] Harthnoch, *Preuss. Kirch. Gesch.* p. 294. — *Corp. Ref.* V. 750.
[4] *Fortges. Samml. v. alten und neuen theol. Sachen*. 1726. p. 373.

que temps auparavant, que « les dissensions de l'Église lui dévorassent le cœur et abrégeassent ses jours. » Les consolations de Luther n'empêchèrent pas le prédicateur Mohr, de Naumbourg, de tomber dans le découragement et la tristesse et de mourir en ce déplorable état. Son adversaire Medler, mandait à un de ses amis qu'il soupirait après la mort comme après le seul port ou il fût assuré de trouver la paix et le repos. Jean Belzius compte parmi les causes qui lui faisaient désirer la mort, « la malice de jour en jour plus grande du monde et les terribles et pernicieuses querelles des docteurs. » Paul Rephun mourut des suites du chagrin que lui donnait « le mépris des Luthériens pour la sainte Parole. » Hyperius, à Marbourg, se prit également, à la vue du triste état de son église, de dégoût pour la vie. Musaeus s'affligea tellement de la situation religieuse et morale de son époque, qu'il finit par tomber dans une mélancolie profonde. La haine du peuple troubla d'ailleurs ses derniers jours et les remplit d'amertume. Strigel implorait la mort afin de se soustraire à l'inimitié de ses collègues [1]. L'éditeur des œuvres de Luther, Rorarius, ressentit un si vif chagrin des disputes théologiques, qu'il en mourut [2]. Selnekker assurait que, de son temps, il n'était pas un homme bien pensant qui ne fût las de vivre. Brenz, pour échapper à ces éternelles querelles, voulut un jour se retirer dans le lieu le plus solitaire de la Forêt Noire. Schnepf, à la vue de l'anarchie et de la malheureuse situation de l'église luthérienne, fut également atteint de mélancolie et mourut dans cet état. On assure que Mœrlin finit ses jours dans le désespoir. Le doyen de Berlin, Buchholzer, mourut de la maladie que lui causa la colère de l'électeur exaspéré par sa déviation de l'orthodoxie luthérienne. Artopœus succomba sous le chagrin que lui fit éprouver la dispute religieuse dans laquelle il s'était trouvé impliqué à Cœsslin. La même cause hâta pareillement la fin de Grosshans, surintendant de Goslar. Jean Gigas, de Freystadt, qui pour le même motif devint mélancolique, rapporte que rien n'était alors plus ordinaire que de voir des personnes pieuses se consumer de cha-

[1] V. p. 149, 156 et s., 177 et s., 72, 196, 198, 216, 279, 318 de ce IIe vol.
[2] *Welleri opp.* III, 172.

grin et de douleur à la vue de l'affligeant état de l'église protestante.

Les Réformateurs eux-mêmes regardaient comme un motif de se réjouir et de se féliciter, quand l'un de leurs collègues échappait par la mort à la haine furieuse des Protestants, à leurs guerres d'opinion et à la vue du déplorable état où se trouvait leur église. C'est de cette manière que Chytræus, par exemple, reçut la nouvelle de la mort de Marbach. Le même Chytræus se souhaitait à lui-même une prochaine fin, afin d'arriver à une situation où, délivré des tristes ténèbres du doute religieux, de la discorde et des terribles querelles, il lui serait accordé de contempler Jésus-Christ. Car ce théologien de Rostock, ce vétéran de la théologie, ce champion de la doctrine luthérienne et ce réformateur de tant de pays, ne cachait point à ses amis qu'il était loin de posséder cette foi inébranlable en la vérité de ses croyances, que l'autorité d'une église bâtie sur le roc était seule en état de donner à un homme constamment occupé de problèmes et de discussions théologiques. Paul Krell se plaignait que la peine que lui causait le malheureux état de l'Eglise, lui rendît la vie insupportable; et ses collègues de Wittemberg, Gaspard Eberhard et Jean Mathieu, moururent de chagrin à la suite du traitement qu'on leur avait fait subir. Maurice Heling disait que dans l'état où était alors l'Eglise, prédicateurs et docteurs invoquaient également la mort [1]. — Le surintendant Chemnitz, « cet autre Martin Luther et le théologien luthérien le plus distingué depuis Flacius; le surintendant Chemnitz aussi eut une fin malheureuse. D'après ce que rapporte son successeur, il passa toute la dernière année de sa vie dans une si sombre mélancolie qu'il fut obligé de résigner ses fonctions, « pleurant et sanglottant continuellement, » et se conduisant d'ailleurs de telle façon qu'on était dans le cas de le conduire à la verge comme un enfant [2]. Jérôme Zanchi, d'abord profes-

[1] V. p. 322, 352, 359, 444, 501, 522, 492 et s. 546, 548 du IIe et 1310 du Ier vol.

[2] V. *Massonii Anatomia univers.* IV, 316. — Il était dit, dans un écrit en langue latine publié en 1590 à Zerbst peu de temps après sa mort, « que Chemnitz était décédé, ayant perdu la confiance en la Confession qu'il avait lui-même enseignée et prêchée, et que sa fin avait été celle d'un Saul et d'un Judas.» Il parut, d'autre part en 1592, une *défense* de Chemnitz par les pasteurs du

seur à Strasbourg et plus tard à Heidelberg, disait qu'au milieu de ce conflit de tous les pasteurs les uns avec les autres et de l'évidente décadence d'un si grand nombre d'églises, il ne trouvait rien de plus désirable qu'une fin prochaine [1]. Théodore de Bèze mandait, en 1596, à Tossanus d'Heidelberg, qu'il soupirait d'autant plus ardemment après la mort, qu'il voyait partout s'élever une race d'hommes irreligieux, présomptueux et endurcis dans le péché. Enfin Tossanus lui-même se plaignait, avec l'accent du désespoir, qu'il n'y eût plus « ni exhortations ni supplications qui servissent près des hommes, lesquels aimaient mieux périr avec leur orgueil et leur vanité, que de rendre aux pasteurs les honneurs qui leur sont dus, etc. [2]. »

Ces querelles continuelles et cette irrémédiable anarchie, où devait nécessairement tomber une église dépourvue de toute autorité religieuse solide, exercèrent sur les âmes une si funeste influence que plusieurs théologiens y perdirent la raison. C'est ce qui arriva, par exemple dans Kœnigsberg, à Isinder à la suite des controverses osiandristes [3]. La même cause produisit le même effet sur André Gundelwein, prédicateur à Dantzig [4]. L'ami de Luther et diacre Bachofen,

Brunswick, où, tout en niant ce fait, on convenait du déplorable état où était tombé le surintendant. Le converti Jean Lang raconte dans son écrit, en appuyant son narré du dire du médecin Kœnnerding, de Daniel Hofmann et de Jacob Gottfried, gendre de Chemnitz : « que les nombreux péchés dont Chemnitz s'était rendu coupable envers les pauvres et les malheureux lui avaient tourmenté la conscience, ainsi que la dissolution des mœurs dans son église, et le souvenir des calomnies et des injures qu'il s'était lui-même permis de débiter sur le compte de savants hommes et principalement sur celui de l'Église catholique; qu'il avait en outre eu à souffrir du manque de respect de ses deux fils; et que, dans son désespoir, il avait cherché un refuge et s'était caché dans tous les coins, ressemblant plus à un cadavre qu'à un homme. » *Langii narratio ad cathol. eccles. accessus occasionis.* A. 4; B.

[1] Kuchenbecker, *Analecta Hass. Coll.* VIII, 435.

[2] *Epp. claror. virorum ed. Cyprianus.* p. 168, 181 ss.

[3] On peut juger, d'après le passage suivant d'une lettre de Staphylus, de la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait : Venit ad me (Staphylum) D. Melchior Isynderus in vigilia Palmarum ac diu lamentatus conquestusque de intolerabili adversariorum sævitia dixit, se præ ingenti animi mœrore multas noctes duxisse insomnes, valetudinem vehementer affligi, animi dolores subinde crescere, nec diutius posse, nisi levetur, onus istud Etna gravius sustinere. — Hist. acti negotii inter Staphylum et Osiandrum contra calumnias Funccii, dans Strobel, *Miscell.* I, 285.

[4] L. c. Le correspondant ajoute : De aliis, quibus ferme idem accidit, nihil dicam, tametsi non tacent qui noverint.

qui le premier mit Flacius en rapport avec le chef de la Réforme, mourut également en état de démence, ainsi que les deux théologiens wurtembergeois Guillaume Bidembach et son frère l'abbé de Bebenhausen[1]. Jean Rodenburg, à partir de l'an 1615 professeur de théologie à Dantzig, fut, après avoir pris une part active aux disputes religieuses de cette ville, atteint du même mal et eut de si violents transports qu'on se vit obligé de l'enfermer dans une chambre à part[2]. Il a déjà été dit plus haut qu'à la suite des luttes acharnées que se livrèrent les partis au sein de l'église de Magdebourg, plusieurs personnes de cette ville avaient été frappées d'aliénation mentale. Baumgartner, assistant en 1564 aux négociations entamées avec les théologiens partisans d'Osiandre, disait à ce sujet : « Il n'est malheureusement que trop vrai que jamais on ne vit plus qu'aujourd'hui de personnes bien portantes de corps tomber dans le découragement, perdre la raison ou se donner elles-mêmes la mort. » Or ce phénomène, Baumgartner l'expliquait par la confusion qui régnait dans la doctrine de la Justification[3].

Coup d'œil rétrospectif.

Nous terminerons ce second volume en essayant de réunir, dans un aperçu général, les principaux traits disséminés et le plus fréquemment reproduits dans les assertions, les aveux et les doléances des contemporains de la Réforme. Observons d'abord que les descriptions de l'état moral et religieux après le changement de religion, que nous avons puisées dans les écrits de tout un siècle, émanent presqu'en totalité d'hommes qui avaient le plus grand intérêt et à la fois les dispositions les plus marquées à céler au public, à eux-mêmes et surtout à leurs adversaires la véritable situation de la nouvelle église. Car ce qui peut arriver de plus pénible à des hommes consciencieux, c'est assurément d'être forcés de

[1] V. p. 218 et s. 360 de ce vol.
[2] *Molleri Cimbria litter.* II, 731.
[3] V. ci-dessus, p. 449 ; et Strobel, *Neue Beitraege z. Liter.* I, 97.

porter eux-mêmes un jugement défavorable sur l'œuvre à laquelle ils ont consacré leurs efforts, leur activité et pour ainsi dire leur existence tout entière. Or, c'est là précisément le cas dans lequel se trouvaient les Réformateurs et leurs successeurs immédiats. Les plus sages et les plus honnêtes d'entre eux s'étaient engagés dans la carrière ouverte par Luther avec la ferme persuasion que ce qu'il y avait de scabreux dans les moyens par eux mis en usage, que la polémique avec tous ses artifices, que la désorganisation et le bouleversement de toutes les institutions et de tous les rapports existants, enfin que la vive excitation de toutes les passions, étaient autant de maux passagers que feraient bientôt disparaître et oublier les heureuses conséquences produites par une religion et par une moralité plus éclairées et plus pures. Et voilà qu'il leur fallait humblement reconnaître qu'ils s'étaient grossièrement trompés dans leur attente, et que ce qui était arrivé c'était précisément le contraire de ce qu'ils avaient eux-mêmes espéré et fait espérer au public. Il est, dans les écrits protestants de cette époque, des passages curieux où l'on fait allusion au triomphe que l'anarchie, la corruption et toutes les autres misères de l'église protestante préparaient à ses nombreux adversaires, principalement aux défenseurs de l'ancienne Église, et où l'on manifeste la crainte que, de ces nombreuses descriptions des misères de la société luthérienne, les ennemis de l'Evangile ne tirent les conséquences les plus défavorables et pour la doctrine et pour la légitimité de la nouvelle organisation religieuse tout entière. Ce qui arrachait aux auteurs de ces écrits de tels aveux, ce n'était donc évidemment que le sentiment d'une extrême nécessité, et chez un grand nombre aussi la conviction que leurs descriptions resteraient encore bien au-dessous de la réalité, et qu'il était d'ailleurs impossible de nier ou de céler même aux moins clairvoyants ce qui sautait aux yeux de tout le monde.

Le mot « Evangile, » qui, comme désignation abrégée du système religieux protestant, possédait alors une si magique vertu, et poussait, avec une force sous plusieurs rapports irrésistible, des populations entières à déserter l'ancienne Église, n'était pas seulement un mot, un son attrayant, l'ex-

pression de quelque symbole mystérieux ; et ce qui surtout donnait à cette expression cette force triomphatrice, c'était, non pas la croyance, bien qu'elle n'y fût pas entièrement étrangère, que la nouvelle doctrine était celle-là même enseignée dans les Saintes Ecritures ou contenue dans les quatre Evangélistes ; mais bien l'idée qui lui servait de base et qui se liait intimement à la persuasion où étaient également les peuples, les théologiens et les pasteurs que la doctrine nouvelle, la doctrine aujourd'hui désignée par le nom d'*Evangélique*, indiquait, pour faire son salut, une voie à la fois plus courte, plus facile, plus commode et plus agréable, et sinon découverte, du moins remise en lumière par les Réformateurs, après être demeurée (on ne disait ni on ne demandait au juste le nombre) pendant des siècles entiers enfouie dans les ténèbres. On disait, par exemple, que le démon, par ses ruses, avait d'abord eu le talent de s'asservir les théologiens et les chefs de l'Eglise, et que cet asservissement lui avait ensuite servi à dérober au peuple chrétien les douces consolations de l'Evangile, et à y substituer un système qui imposait aux hommes des obligations intolérables, les écrasait sous une masse d'exigences et de prescriptions impossibles à remplir, et qui, par son caractère impératif, son manque de consolation et sa complète incapacité à nous rassurer sur notre salut, précipitait des milliers de chrétiens dans les angoisses du scrupule et finalement dans le désespoir.

La doctrine protestante de l'Imputation avec ses prémisses, ses conséquences et son abolition de toutes les pieuses pratiques, ce fut donc là le puissant aimant qui, dans les hautes et les basses classes, attira les masses vers la communauté de la nouvelle église. « La grande majorité, dit Bucer, reçut avec empressement la doctrine où l'on enseigne que ce par quoi nous sommes justifiés, c'est la foi et nullement les bonnes œuvres, pour lesquelles ils ne se sentent pas la moindre inclination. » Brenz aussi signale l'abolition de la confession auriculaire du jeûne, etc., etc., comme étant ce qui, dans le Luthéranisme, avait le plus servi à amadouer le vulgaire[1]. Les hommes dont, dans ces deux premiers volumes, nous

[1] P. 49 et 345.

avons invoqué le témoignage, nous ont également appris en mille endroits de leurs écrits, non sans d'involontaires allusions au revenu misérable et insuffisant dont on avait doté les nouvelles églises et à l'indigence à laquelle on avait condamné la plupart des pasteurs et leur famille, que les princes, les nobles et les magistrats des villes furent aussi principalement dirigés dans leur acquiescement à la Réforme par la perspective de s'approprier les riches biens de l'Eglise.

Que néanmoins, après un petit nombre de lustres écoulés, une très-grande partie du peuple allemand ait montré du repentir d'avoir changé de religion, vu de mauvais œil la nouvelle organisation religieuse, et manifesté de plusieurs manières les regrets qu'elle donnait à l'ancienne église, à ses institutions et à sa doctrine, c'est assurément là un remarquable phénomène qui, pour tout homme non parfaitement au fait de l'état des choses et des ressorts mis en jeu pour renverser le Catholicisme, doit offrir quelque chose, sinon d'énigmatique au moins de fort extraordinaire. Le fait, cependant, est constaté par un trop grand nombre de théologiens et de ministres protestants pour qu'on puisse le mettre en doute. Que l'on compare les aveux du pasteur Klopfer, du professeur Blochinger et du prédicateur franconien Georges Steinhart [1]; et si un homme tel que Selnekker ne fait pas difficulté d'approuver les nombreuses voix qui s'élevaient du sein de la Réforme pour louer et exalter « l'excellente discipline, » le zèle religieux, la dévotion et la générosité qui, comparativement à l'état des choses dans la société protestante, distinguaient les populations chrétiennes sous la papauté, on cessera de s'étonner de ce que, de prime abord, ce phénomène semble avoir d'inexplicable. On a vu, dans plusieurs endroits de cet ouvrage, que la suppression de la messe et de l'oblation ecclésiastique avait provoqué le mécontentement d'un grand nombre de Luthériens, et, peut-être plus que tout autre chose, contribué à entretenir les regrets donnés par eux à l'Eglise catholique. Le peuple, au rapport de Brenz et de Bremming, avait même l'habitude de faire dater le malheur de l'Allemagne du jour de l'abolition de la messe, et

[1] V. P. 75, 169, 307.

souvent nous avons entendu ce même peuple se plaindre que « l'Evangile » eût ouvert la porte à toutes les espèces d'infamies [1].

Un phénomène que tous nos auteurs s'accordent à signaler, et que tantôt ils déplorent avec tristesse, et tantôt reprochent avec amertume et colère au peuple ainsi qu'aux hautes classes, c'est le mépris, ce sont les indignes procédés qu'on se permettait en général à l'égard du clergé dans la nouvelle église. Une de leurs plus douloureuses observations fut aussi de voir, dès le commencement, que les prédicateurs de la nouvelle église ne réussissaient nulle part, ni à se maintenir dans la considération et la dignité, ni à exercer la haute influence que le clergé catholique n'avait cessé de conserver et d'exercer malgré l'inconduite d'un grand nombre de ses membres. On ne pouvait se dissimuler, quelque désagréable et humiliant que ce fût, que d'un côté le sacerdoce était l'objet de la confiance et de la vénération publique, tandis que de l'autre c'était, dans les cas heureux, à la personne seule, en raison de ses vertus et de ses qualités particulières, et nullement au caractère ecclésiastique dont elle était revêtue, que s'accordaient la considération et le respect. Bucer est un de ceux qui nous ont laissé des doléances à cet égard [2].

Il se trouve également ici de nombreux témoignages attestant l'état de dépendance dans lequel le pouvoir temporel tenait les pasteurs, les mauvais traitements auxquels ils étaient en butte de la part des nobles et des agents de l'autorité civile, ainsi que l'insolence avec laquelle on ne manquait, dans toutes les circonstances, de leur faire sentir l'assujettissement et l'entier asservissement de leur position (Voyez à ce sujet les aveux d'Irenæus, de Muskulus, de Pandochæus et autres [3]). De tous ces hommes, cependant, qui déploraient ainsi l'indignité de la position faite au clergé protestant, il en était peu qui songeassent à remonter à la source du mal, ou qui en reconnussent les véritables causes dans la manière de procéder des réformateurs et dans la direction imprimée par eux à l'ensemble du système de la Réforme. Tout au plus reconnaissait-on, dans l'occasion, que c'était

[1] P. 331, 658 et s. 346. — [2] P. 26. — [3] P. 283, 315, 536 et s.

aux prédicateurs eux-mêmes, à leurs vices, à leur cupidité et à leur lâcheté qu'il fallait en grande partie attribuer leur dépendance et le mépris que leur témoignaient les détenteurs du pouvoir [1].

Si, comme le montrent un grand nombre de passages disséminés dans ce volume, la plupart des écrivains protestants de l'époque plaçaient dans le manque absolu de discipline ecclésiastique la principale cause de la corruption régnante, et s'ils étaient, les uns plus, les autres moins, presque tous dans la persuasion qu'il suffirait d'établir une telle discipline pour qu'on pût raisonnablement se flatter d'obtenir une amélioration sous ce rapport, ils se faisaient au moins illusion en ce sens, qu'il leur arrivait ainsi de ne pas apercevoir les causes plus profondes de cette corruption dans le corps même de la doctrine nouvelle, et en ce qu'il eût fallu que cette discipline, pour avoir une efficacité réelle et durable, reposât elle-même sur les fondements d'un système dogmatique en rapport avec elle. Or, c'était précisément sous ce dernier rapport que péchait l'organisation de la nouvelle Eglise. Aussi étaient-ce, comme l'observent Sarcerius et Weller [2], les pasteurs eux-mêmes qui montraient le plus d'éloignement pour la discipline, et qui opposèrent le plus d'obstacles aux efforts que l'on fit pour en établir une.

Ce qui ne surprendra guère, c'est que, comme il est attesté par les nombreux aveux consignés dans cet ouvrage, les plus zélés défenseurs et propagateurs de la doctrine protestante ne purent eux-mêmes s'empêcher de reconnaître la pernicieuse influence que, dès le principe, ce système exerça de plus en plus, et jusqu'à se faire sentir à tous les degrés de l'échelle sociale, sur le zèle des chrétiens à pratiquer les bonnes œuvres. Ainsi l'on a vu Mathesius, cet ami de Luther, présenter dans des descriptions toutes empreintes d'une sombre tristesse, le contraste de la dévotion et de la pieuse activité des temps catholiques qui précédèrent immédiatement la Réforme, avec la grossière indifférence et l'inertie des temps qui la suivirent; Aquila, ce grand zélateur de la doctrine, faire l'aveu de la disparition, depuis la propagation de l'Evangile, de la bienfaisance et de toutes les œuvres charitables;

[1] V. par ex. p. 540. — [2] P. 184 et s.

Major, enfin, et les prédicateurs de Hambourg, malgré leur antagonisme en matière de dogme, s'accorder à soutenir la vérité de ce fait, que, tout le monde s'attachant à la foi seule, nul ne voulait plus entendre parler des bonnes œuvres, et que les pasteurs s'attiraient la haine publique par cela seul qu'ils ne se bornaient point, dans leurs prêches, à prôner les bienfaits de la foi et à prodiguer à leurs auditeurs les consolations de l'Evangile : ce qui fit dire à Brenz, dans la controverse sur le Majorisme, qu'il était parfaitement inutile d'exhorter les communes protestantes à ne pas se confier en leurs bonnes œuvres, attendu qu'elles ne prenaient la peine d'en faire aucune. Salmûth fut forcé d'avouer que, depuis la Réforme, le zèle et l'assiduité à prier était à peu près complètement disparus, et que si le prédicateur s'avisait de recommander quelqu'exercice ascétique, ne fût-ce qu'à voix basse et avec force restrictions, c'en était assez pour qu'on l'accusât de papisme. Encore bien moins pouvait-on se hasarder de parler du jeûne : car toutes ces pieuses pratiques, ainsi que toute discipline religieuse, étaient, au dire d'Andreæ, repoussées avec horreur et méprisées comme œuvre de Papistes et pures superstitions monacales. Il n'y eut pas jusqu'à Wigand, ce partisan de l'orthodoxie luthérienne, aux yeux duquel la nécessité majoristique des bonnes œuvres pour le salut passait cependant pour une falsification hérétique de l'Evangile, qui ne se crût obligé de reconnaître que, sous le règne de la doctrine nouvelle, personne ne voulait plus avoir affaire aux bonnes œuvres [1].

De toutes parts on nous a signalé, comme un des phénomènes les plus frappants, les progrès que fit l'habitude de jurer et de blasphémer parmi le peuple après la Réforme. Les écrits publiés, à partir de l'an 1525 jusqu'à la fin du seizième siècle, sont pleins de doléances à cet égard : on le considérait comme le signe funeste d'une disposition d'esprit qui annonçait avec la violence et la grossièreté, l'affaiblissement de tout sentiment religieux ; et l'on s'effrayait de cette déconsidération des choses saintes et de cette union du Divin avec ce qu'il y a de pis dans la nature humaine, se manifestant au mi-

[1] V. p. 125, 131 et s. 165 et s. 349, 321, 365 et s. 465.

lieu de la démoralisation régnante. Le fait était en partie le résultat de la dégénération religieuse et morale, et en partie celui de l'usage introduit par Luther et les réformateurs, de représenter du haut de la chaire, comme un tissu d'abominations sataniques, tout ce qui était vénéré comme saint ou qui, comme la messe, formait le fond des exercices de la religion, et de nourrir, pour ainsi dire, les populations des plus effroyables imprécations et des plus amères moqueries contre tout ce qui avait fait jusque là l'objet de leur vénération et de leur culte.

La polémique que soutenaient d'un côté les Luthériens et de l'autre les Zwingliens, les Calvinistes et les Mélanchthoniens touchant la personne de Jésus-Christ et la Cène, puis les moyens mis en usage pour exciter les passions populaires et s'en faire des armes contre ses adversaires; enfin cette habitude si souvent signalée de disputer dans les cabarets et dans l'intérieur des familles sur des questions de dogme; tout cela eut naturellement pour résultat de produire cet affaiblissement du sens religieux, cette irrévérence, cette mésestime et cette fausse sécurité qui remplacèrent la réserve respectueuse des temps catholiques, et habituèrent le peuple à profaner dans leurs propos passionnés, et même dans la conversation ordinaire, la personne de Jésus-Christ et tout ce qui, dans sa mémoire, se rattachait aux condamnations et aux malédictions qu'il entendait journellement prononcer dans la prédication polémique de ses pasteurs.

Ce dont le peuple se plaignait le plus souvent, c'était qu'au milieu de ces querelles de partis, de ce désaccord des prédicateurs et de cette ardente polémique de la chaire évangélique, il lui fût impossible de démêler au juste à quelle croyance se tenir. Le sentiment de cette incertitude et de ce défaut de fixité dogmatique produisit du reste, dans les dispositions de la foule, des effets divers : les uns prirent en haine le nom de théologien et de prédicateur, et montrèrent dès lors cette méfiance ombrageuse pour tout ce qui émanait de cette espèce d'hommes; d'autres tombèrent dans une sorte de torpeur religieuse qui leur faisait recevoir tout changement de doctrine et toute opinion nouvelle avec indifférence et froideur, et accueillir avec la même légèreté, aujourd'hui l'affirmation, demain la néga-

tion, un jour la glorification, et un autre jour la condamnation d'une seule et même doctrine; d'autres encore voyaient, dans ces tergiversations et ces contradictions continuelles, une mine inépuisable ouverte aux causeries des désœuvrés et aux railleries des malveillants qui s'en faisaient gorge chaude. Il en était un grand nombre aussi qui se consolaient en s'attachant d'autant plus à leur doctrine favorite de la Justification par imputation comme au critère de toutes les autres questions de controverse, et en négligeant comme indifférent tout ce qui ne s'accordait point visiblement avec cette consolante doctrine. Enfin il en était qui, une fois troublés et ébranlés par l'incertitude qu'ils voyaient régner sur certaines doctrines, s'égaraient dans un labyrinthe de doutes dogmatiques qui ne leur offrait plus d'issue nulle part. Ces derniers cherchaient dès lors, ou bien à se tranquilliser la conscience en se tenant éloignés des discussions et en se montrant également indifférents à toutes les espèces de doctrines religieuses; ou bien ils tombaient de doute en doute jusque dans la négation, et se reposaient finalement en paix dans l'incrédulité finale. On peut juger du mécontentement que faisaient parfois éprouver au peuple ce manque absolu d'autorité religieuse et cette incertitude produite par la polémique de la chaire, par ce fait rapporté dans les écrits du théologien de Marbourg, Hypperius, « qu'un grand nombre de Luthériens ne craignaient pas de soutenir qu'il n'y avait qu'un seul moyen de remédier à ce mal, c'était d'assommer les théologiens, les prédicants et leurs chefs [1]. » Une autre conséquence de cet état de choses fut que le peuple, habitué aux continuelles excitations de la polémique religieuse, au plaisir d'entendre condamner le prochain et aux effets dramatiques des luttes théologiques, finit par ne plus voir dans la chaire évangélique qu'une boutique de charlatanisme religieux, et se montrait dès lors mécontent quand on ne fournissait pas, chaque dimanche, la même pâture excitante à sa malice et à sa curiosité moqueuse. Selneker dit, à ce sujet, que le peuple ne prenait plus guère intérêt au prêche que quand l'orateur « y traitait une question extraordinaire, ou s'y disputait contre

[1] V. (Major) 169; (Chytræus) 490; (Selnekker) 338; (Hyperius) 210. V. aussi (Fischer) 300.

quelqu'un ou quelque chose. » En général, la prédication protestante avait tellement dégénéré, et la nourriture qu'on y offrait au peuple était, aux yeux des hommes sages, tellement insalubre et dangereuse, que, de l'avis de Selnekker lui-même, il valait mieux pour les familles s'édifier mutuellement dans leur intérieur et s'abstenir entièrement de toute participation au culte public; et en effet, les pasteurs se virent forcés de reconnaître, quelque pénible et humiliant que fût un tel aveu, que « dans ce pays, il était peu de personnes qui n'eussent pris un souverain dégoût pour la sainte Parole; » c'est-à-dire qu'il s'était partout manifesté chez le peuple un éloignement marqué pour la prédication évangélique, et qu'il n'y avait plus que la force et l'habitude qui formassent encore le lien des paroisses[1].

La prédication, dans la nouvelle église, ainsi que le montrent les reproches et les doléances recueillies dans ce volume, était à ce point devenue une source d'abus, de dissensions et de querelles, que la plupart des pasteurs ne savaient plus quelle forme donner à leurs prêches. Car qu'ils s'y attachassent avant tout, ainsi que le voulait l'esprit de la nouvelle organisation, à prodiguer à leurs auditeurs les consolations évangéliques; ou qu'ils se hasardassent au contraire à recommander l'observance de la loi et la pénitence: il arrivait invariablement, ou que la commune devenait insupportable au pasteur, ou que le pasteur lui-même le devenait à la commune. On connaît à cet égard les aveux de Menzel, de Spangenberg[2] et des autres. Une chose qui surtout est digne de remarque, c'est l'observation faite par Casmann que les prédicateurs avaient pris l'habitude de traiter en chaire ce qu'ils auraient dû traiter en secret et comme on dit en tête-à-tête, et réglaient au contraire en particulier ce qu'il aurait convenu de porter à la tribune[3]. Cette observation se rapporte évidemment à l'abolition de la confession particulière et spéciale, abolition qui avait privé les pasteurs du moyen à la fois le plus efficace et le plus convenable d'agir sur les consciences individuelles, et les exposait à la tentation de suppléer, par des accusations

[1] V. (Selnekker) 330. (Hering) 548.
[2] P. 270, 273. — [3] P. 608.

et des reproches publics, aux exhortations et aux réprimandes secrètes dont l'absence du confessionnal leur avait enlevé l'usage. Ils ne remarquèrent point qu'ils répandaient ainsi des germes d'inimitié, de méfiance, de suspicion et d'accusation réciproques; en même temps qu'ils faisaient haïr leur ministère, et excitaient les plus mauvaises passions de l'homme, la joie secrète causée par la divulgation des vices et des infirmités du prochain. Un autre résultat produit par la manière de procéder de Luther et par la polémique ordinaire de ses disciples et collaborateurs, ce fut l'habitude qu'on prit, dans l'Allemagne protestante, de disputer dans les cabarets sur les questions théologiques, et de chanter les cantiques religieux de la nouvelle église au milieu des verres et des bouteilles. Et encore avait-on soin de choisir parmi ces cantiques ceux dont l'objet était d'entretenir la rancune contre les personnes qui s'étaient détournées de la doctrine luthérienne, ou ceux dans lesquels on s'était attaché à présenter sous une forme saisissable la doctrine de la Justification. On peut voir à ce sujet les aveux échappés à Brenz et à Hebsacker[1].

Plusieurs circonstances contribuèrent, dans la première période après l'établissement de la Réforme, à augmenter le nombre des écoles et à faire entrer, en apparence au moins, l'instruction publique en général dans une nouvelle phase de développement, et d'un développement même très-favorable. On peut citer en première ligne, parmi ces circonstances, le hasard qui fit que la transformation religieuse eut encore lieu dans les derniers temps du renouvellement des études classiques et de l'essor imprimé aux travaux philologico-littéraires en Allemagne; puis l'expropriation des églises et des monastères qui mit tout d'un coup de grandes richesses à la disposition des gouvernements; la nécessité, pour ne pas trop froisser l'opinion publique, d'employer au moins une partie de ces biens à des objets d'utilité générale; enfin sans doute aussi la fausse croyance, entretenue et répandue à dessein, que c'était l'étude plus consciencieuse et plus approfondie des langues bibliques qui avaient conduit à la propagation « de l'Évangile, » de cette doctrine si rassurante et si consolante : croyan-

[1] P. 346, 364.

ce dont profitèrent les réformateurs pour recommander à leurs partisans de ne point permettre qu'en négligeant et délaissant les écoles et les études, on exposât derechef à s'éteindre le flambeau de l'Évangile nouvellement rallumé par elles. A cet essor éphémère et à cette prospérité apparente des écoles succédèrent bientôt de longues années de décadence, pendant lesquelles un assez grand nombre d'établissements tombèrent entièrement en ruine, tandis que l'indiscipline, la démoralisation et la barbarie envahirent ceux qui parvinrent à se maintenir: situation que les écrivains contemporains nous ont quelquefois dépeinte avec d'assez vives couleurs [1]. Major, entr'autres, fait ressortir le contraste que présentait le temps où il avait été jeune (les temps catholiques) avec l'époque nouvelle (protestante), et le zèle, l'ardeur qu'on montrait alors pour l'étude, avec l'indifférence et le dédain qu'elle inspirait depuis la Réforme. Gerbel se plaignait aussi, dès l'an 1542, de ce dépérissement des études; et plus tard (1569), Henri Moller ne s'attendait à rien moins qu'à la ruine entière des lettres et des sciences [2]. Les théologiens des Universités, eux surtout, attestent que les études de la théologie tombaient de plus en plus dans la déconsidération, que les jeunes gens manifestaient de toutes les manières leur éloignement pour ces études, et qu'il n'était pas de métier auquel les parents ne vouassent pas leurs fils préférablement à l'état de théologien et de prédicateurs de l'Evangile [3]. Que si l'abolition du célibat et le mariage des ministres, dont les fils étaient d'ordinaire réduits à embrasser la carrière de leurs pères, n'avaient pas ouvert une nouvelle pépinière de candidats à l'église nouvelle, elle aurait bientôt manqué de sujets et vu la plupart de ses paroisses privées de pasteurs. Les doléances et les aveux de plusieurs auteurs luthériens contemporains, d'Hiperius entr'autres, prouvent que, dans un grand nombre d'endroits, cette église fut réellement sans chef et le peuple conséquemment privé de toute espèce d'instruction religieuse [4].

[1] P. 167.

[2] P. 50, 480 et s. Voyez aussi les aveux d'Eusèbe Menius, d'Euricius Cordus et de Dresser, p. 595 et 596.

[3] V. Schnekker, p. 340; Muskulus, p. 398 et s.; Krell, p. 546; et Mattheus, p. 548 et s.

[4] P. 215.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

PRÉFACE. V

II. LES RÉFORMATEURS, LEURS AMIS, LEURS AUXILIAIRES ET LEURS DISCIPLES; LEURS JUGEMENTS ET LEURS TÉMOIGNAGES SUR LA SITUATION ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE PROTESTANTE.

I. Les Réformateurs de Strasbourg.

Pages.

Première période de la Réforme à Strasbourg; Jacob Ziegler, Engelbrecht, Schultheiss, Eppendorf, Belsius et Gerbel : du caractère de la Réforme. 1-7

Zell. — Capito : ses rapports avec Luther; ses regrets; son système territorial et son opinion sur les effets de la doctrine nouvelle; son dégoût de la vie. 7-16

Hedio et ses doléances. — Jugement porté par Lambert sur l'ancienne et la nouvelle église. — Brunfels et la critique de la Bible. . . . 16-20

Bucer : résultat de ses travaux de réforme à Wissembourg; ses incertitudes; jugements sur sa conduite équivoque; ses doléances touchant les effets de la nouvelle doctrine, l'esprit hargneux des pasteurs, l'asservissement des consciences et les fautes commises dans la transformation religieuse de l'Allemagne. 20-33

Bucer : son incertitude par rapport au dogme de la Justification; sa conduite équivoque dans ses tentatives de réconciliation avec l'Église catholique; son union avec le landgrave de Hesse, dont il approuve la bigamie; leurs communs efforts de conciliation. 33-44

Mécontentement de ceux de Wittemberg au sujet des plans d'amélioration morale conçus par Bucer, et des concessions faites par ce Réformateur au colloque de Ratisbonne (1541); séjour de Bucer en Angleterre, et son jugement final sur la Réforme. 44-50

Gerbel : de la décadence des lettres et des sciences. — Specker et Florus : du caractère moral de leurs communes. 50-53

II. Réformateurs de la Basse-Allemagne appartenant à la première époque de la transformation religieuse.

Regius : observations qu'il fit à Augsbourg et dans le Tyrol; jugement sur son caractère; ses doléances sur la conduite des Luthériens à l'égard et sous l'empire de l'Evangile. — Corvin : son activité réformatrice; sa querelle à Lemgo et ses plaintes touchant les progrès de la corruption parmi ses coreligionnaires. — Gütel : ses aveux relativement à la nouvelle doctrine de la Justification. 53-63

Pages.

Erasme Alber : ses tribulations parmi ses coreligionnaires; son caractère, sa manière de considérer le monde, et son opinion sur le scandale donné aux catholiques par l'immoralité des Protestants. — Weidensée : sa destinée et son jugement sur l'Allemagne. — Tilemann Krage : sa destitution à Hildesheim et à Nordheim; son témoignage sur les fruits portés par « l'Evangile. » — Medler : ses luttes avec ses collègues de Naumbourg; son séjour à Brunswick et ses doléances. 63-74

III. Pasteurs de l'Allemagne du Sud.

Hœfer : du progrès de tous les vices. — Klopfer : du caractère de la jeune génération et du mépris de l'ancienne pour « l'Évangile. » — Ambach : des motifs du bon accueil fait à la nouvelle doctrine. . 74-77

IV. Réformateurs de Nuremberg.

Osiander : ses démêlés avec ses collègues relativement à la nouvelle discipline ecclésiastique; son débat sur l'absolution; ses motifs pour conserver l'absolution, et motifs de ses collègues pour la rejeter. . 77-84

Jugements sur le caractère d'Osiander; sévérité de sa prédication. — Besler et son suicide. — Venatorius. — Link : son jugement sur les villes impériales protestantes et sur les fruits de l'Évangile. — Guy Dietrich : ses démêlés avec Osiander; plaintes de l'un et de l'autre au sujet de la manière d'agir du Conseil; suspension de Dietrich; préférence par lui donnée, sous le rapport des mœurs, aux Catholiques sur les Luthériens; sentiment du Conseil relativement à la cause de la démoralisation protestante. 84-96

Départ d'Osiander. — Waldner et Besold : leurs dispositions à l'égard de ce réformateur et des partisans de sa doctrine sur la Justification. — Culmann : sa destitution comme Osiandriste : ses descriptions de l'état des mœurs chez les Protestants. — Débats et doléances de Waldner. — Heling et ses opinions mélanchthoniennes; ses adversaires Schelhamer et Besler le jeune; son opinion sur les querelles des Luthériens avec les Mélanchthoniens et sur les princes protestants. . 96-107

V. Les anciens réformateurs de la Saxe et de la Thuringe, amis de Luther.

Spalatin : ses disputes, son découragement, sa mélancolie, sa mort. — Lang : de l'état des choses chez les Protestants. — Justus Jonas et les catholiques à Halle : jugement porté par lui sur les fruits de l'Evangile et la position des pasteurs luthériens; son deuxième mariage, sa tristesse et ses angoisses au lit de la mort. 107-113

Amsdorf : sa position à Magdebourg et à Naumbourg; ses démêlés avec ceux de Wittemberg et de Leipzig; jugements contradictoires sur son esprit et son caractère; ses amères doléances sur les progrès de la corruption morale chez les Evangéliques 113-119

Le prince Georges d'Anhalt : ses dispositions par rapport aux affaires religieuses de la nouvelle église; ses sentiments sur les effets de la nouvelle doctrine de la Justification. — Mathésius : de la disparition

Pages.

de l'ancienne piété ; ses opinions majoristiques ; ses plaintes touchant les dispositions querelleuses des docteurs luthériens ; ses cuisants remords de conscience au lit de la mort. — Schenk accusé d'antinomisme ; il disculpe la doctrine du reproche d'être corruptrice. . 119-128

Aquila : son zèle contre le pape ; ses querelles avec son diacre à Salfeld, avec Naogeorgus à Kahla et avec les pasteurs à Henneberg ; ses doléances sur la disparition de la bienfaisance et le mépris pour les pasteurs parmi les Luthériens ; ses destitutions et son bannissement comme Zwinglien ; ses plaintes au sujet de l'abus de « l'Évangile. » — Reich : son mariage malheureux et ses doléances. — Arbiter disculpe la corruption luthérienne. 128-137

VI. Les réformateurs de Wittemberg.

Bugenhagen : ses rapports avec Luther ; sa dispute avec Mélanchthon ; sa conduite à l'égard de l'électeur vaincu et dans le débat sur l'Adiaphorisme ; son jugement sur les Luthériens. — Cruciger : ses rapports avec Luther et Mélanchthon ; sa position épineuse à Wittemberg à côté du dernier ; ses doléances sur l'oppression exercée par le peuple, sur la tyrannie de la cour et l'état desespéré de l'Église. 138-150

Forster : ses destitutions à Augsbourg et à Tubingue ; ses doléances sur l'ingratitude des princes ; ses tribulations dans la principauté d'Henneberg. — Fröschel : de la dégénération morale des « Evangéliques. » — Eber : son caractère ; sa conduite équivoque dans le débat sur la Cène ; attaques dont il est l'objet des deux côtés ; ses doléances sur le peu de considération dont jouissaient les pasteurs et sur l'état scandaleux de la nouvelle église. 150-159

Major : suspect à Luther comme Zwinglien secret ; propos de Flacius sur son avarice et sa cupidité ; son bannissement de Mansfeld à cause de ses opinions sur la nécessité des bonnes œuvres pour le salut ; déplaisir causé par cette doctrine aux théologiens assemblés en 1557 à Worms ; jugement porté sur cette doctrine et son auteur Major ; paroles de Major sur la nécessité de sa doctrine et sur le mépris des Protestants en général pour les bonnes œuvres ; ses aveux touchant la démoralisation depuis la Réforme, et la décadence des sciences et les suites funestes des querelles religieuses dans l'église protestante. 159-170

VII. Menius, Sarcerius, Weller (Belzius et Rephun).

Menius : ses querelles à Gotha ; est attaqué par Amsdorf et suspendu comme Majoriste ; son départ de cette ville ; ses doléances sur l'intolérance religieuse des Luthériens ; soutient une seconde fois les opinions par lui rétractées à Eisenach, et les fonde sur l'influence démoralisante exercée par la doctrine de ses adversaires 170-175

Sarcerius : sa vie, sa doctrine et sa mort causée par le chagrin ; ses doléances et ses aveux ; de la haine des Protestants pour la prédication sur la nécessité de la pénitence et des bonnes mœurs ; des obstacles qui s'opposaient à l'établissement d'une discipline ecclésiastique, et de l'éloignement que les pasteurs eux-mêmes montraient pour une telle discipline. 175-187

Pages.

Weller : son aveugle dévouement à la personne de Luther; sa mélancolie; ses doléances sur la conduite des Protestants à l'égard de l'Evangile, sur l'usage qu'on faisait de la doctrine de la Justification et sur le mépris et les mauvais traitements auxquels étaient en butte les ministres de la nouvelle église; Luthéranisme quand même de Weller; sa conduite au milieu de l'anarchie dogmatique qui régnait dans la Saxe électorale. 187-195

Belzius : sa profonde mélancolie; ses descriptions de l'état des choses dans l'église luthérienne. — Rephun et les causes de sa mort. . . 195-199

VIII. Les réformateurs de la Hesse.

Geldenhauer et son jugement sur la littérature de l'époque. — Drakonites : ses études et sa première participation à l'œuvre de la Réforme; son débat avec Thamer à Marbourg; ses doléances sur l'asservissement de la chaire protestante; Roduphanta, Lüncker et Justus Alber, de l'état de la nouvelle église; dernières circonstances de la vie de Drakonites. — Mélander et Lening : leur caractère et leurs aveux au sujet de l'état religieux de la Hesse. 199-208

Hyperius : sa ligne de conduite en matière de théologie; son chagrin à la vue de l'influence corruptrice exercée par la doctrine protestante de la Justification; ses conseils et ses descriptions de la légèreté religieuse, de l'anarchie dogmatique, de la déconsidération de la Bible et du mépris professé pour les études théologiques et l'état de pasteur chez ses coreligionnaires. — Orthius : du dégoût de la vie chez Hyperius et de la démoralisation des Protestants. — Barth. Meier : de l'état des mœurs et de la doctrine dans l'église protestante. . . . 208-218

IX. Math. Flacius Illyrikus et Christophe Lasius.

Flacius : aperçu historique sur les premières années de sa jeunesse; sa brouillerie avec les théologiens de Wittemberg; violente inimitié entre lui et Mélanchthon pendant le débat adiaphoristique; insuccès de la tentative de réconciliation entre les Mélanchthoniens et les Flacianiens, ou l'assemblée de Coswik; débat majoristique; paroles de Flacius sur les suites de cette situation; reproches mutuels. . . 218-230

Flacius à Iena : son démêlé avec Strigel; emprisonnement des Synergistes Strigel et Hugel; disgrâce des Flacianiens et leur bannissement d'Iena; suites de ces querelles à Iena; triomphe des Mélanchthoniens. 230-239

Flacius à Ratisbonne, à Anvers et à Strasbourg : il se plaint de la césaropapie dans l'église protestante, et en général de la situation de cette église; il erre de ville en ville, poursuivi par la haine de ses adversaires, par celle surtout de l'électeur de Saxe; sa malheureuse position à Francfort et sa mort. 239-247

Jugements contradictoires sur ses travaux théologiques et son caractère; haine dont il était l'objet de la part des Calvinistes et des Mélanchthoniens; sa doctrine de la passivité dans la conversion accusée d'être la principale cause de la corruption du peuple protestant. . 247-253

Pages

Lasius : ses destitutions à Greussen, Spandau, Lauingen et Cottbus ; ses aveux touchant les effets de la prédication luthérienne sur la grâce. 253-258

X. Les réformateurs et théologiens des comtés de Mansfeld, Schönbourg, Reuss et Henneberg.

Jean Spangenberg : de la corruption protestante et de la récrudescence de la rage du démon. — Cyriaque Spangenberg et le débat flacianien dans le pays de Mansfeld ; défaite des Flacianiens et Luthéranisme quand même de Spangenberg ; doléances de ce dernier sur la légèreté avec laquelle les Protestants jugeaient dans les questions religieuses, sur l'asservissement de la chaire protestante et la corruption morale des « Evangéliques ; » dernières circonstances de sa vie. 258-272

Meucel, adversaire de C. Spangenberg, et Kaufmann : de la haine des Protestants pour celles des fonctions pastorales dont l'objet est de réprimander et de punir ; de la triste position des pasteurs et du pillage des biens de l'Église. — Musäus persécuté par les Flacianiens de Mansfeld ; circonstances de sa vie ; ses dix destitutions successives et ses aveux. 272-280

Irenäus deux fois destitué et banni comme Flacianien ; ses doléances sur l'état moral et religieux des Protestants. — Fabricius et ses destitutions ; ses aveux et ceux de Porta touchant la corruption morale, causée selon eux par le démon. — Porta, du pillage des biens de l'Église. — Günther, de l'approche du dernier jour. — Gernhard : ce qui lui arriva dans le débat sur le péché originel ; son portrait des « Evangéliques. » — Kauxdorf, ses destitutions et ses doléances. . 280-292

Wolfhart destitué comme prédicateur rigide ; haine des Luthériens pour la prédication sur la pénitence. — Fischer traité d'hérétique dans le Brunswick ; ses aveux et ceux d'Asphe touchant la piété des temps catholiques, la corruption des mœurs par la nouvelle doctrine, l'aversion pour l'état de pasteur et les effets de l'anarchie dogmatique. — Loner et le débat sur l'exorcisme dans le pays de Henneberg ; de l'approche du jugement dernier. 292-303

XI. Théologiens de l'Allemagne du Sud.

Rauscher : ses doléances relativement à la dégénération morale et l'aversion des Protestants pour la prédication sur la loi. — Rörer et ses plaintes à ce même sujet ; plaintes de Rörer, de Steinhart, de Schopper et de Nuber par rapport aux regrets donnés par le peuple aux temps catholiques. — Marstaller : du pillage des églises et de l'indigne manière dont les Protestants traitaient leurs pasteurs. — Schrymphius. 303-311

XII. Les théologiens de Leipzig et de Dresde.

Pfeffinger : ses querelles avec les Luthériens rigides et ses doléances. — Alesius : sa querelle à Francfort-sur-l'Oder ; ses hésitations entre les factions protestantes, et ses plaintes touchant l'abus de la doc-

pages.

trine, la misérable position des pasteurs et le triste état des études théologiques. — Strigel : sa victoire à Iéna et sa défaite à Leipzig; est l'objet de la haine des calvinistes d'Heidelberg ; son dégoût de la vie ; ses aveux sur la situation déplorable de son Église. — Salmuth : ses doléances sur la déconsidération des pasteurs et le refroidissement du zèle religieux. 311-322

Selneckker vexé et persécuté, comme Mélanchthonien, par les Luthériens rigoureux à Leipzig et à Brunswick ; est injurié par les Calvinistes ; son démêlé avec Andreæ ; son expulsion par les Mélanchthoniens de l'électorat de Saxe. 322-329

Selnekker : de l'état actuel des choses chez les Luthériens et de l'ancien état des choses chez les Catholiques ; du grand nombre des Luthériens découragés et désespérés ; du pillage des biens de l'Église et de la vie peu édifiante des pasteurs ; des querelles sans fin des théologiens ; des suites funestes de l'anarchie religieuse et de la déconsidération des études théologiques 329-341

XIII. Les réformateurs du Würtemberg.

Brenz à Schwäbisch-Hall et à la diète d'Augsbourg : l'autorité de Luther pour lui absolue ; ses premiers aveux touchant les dispositions des nouveaux croyants à l'égard de « l'Évangile ; » l'effroyable corruption des mœurs dans ses rapports avec la nouvelle doctrine de la Justification. 341-349

Brenz enveloppé dans les querelles de l'Osiandrisme ; est accusé d'hérésie ; son opposition et celle de Mélanchthon, pendant le colloque de Worms, aux Luthériens rigoureux ; ses efforts contre la théorie suisse sur la Cène ; la doctrine de l'ubiquité élevée par lui à la dignité de dogme. 349-356

Schnepf, réformateur du Würtemberg, et les factions protestantes de ce pays ; doléances de Schnepf touchant l'ingratitude des Würtembergeois ; chagrin que lui fait éprouver l'anarchie de la nouvelle église. — Heerbrand, Bidembach et Math. Alber : des dispositions du peuple à l'égard de « l'Évangile ; » suicide des deux Bidembach ; les tentatives d'Andreæ et de Lyser à l'effet d'établir une discipline ecclésiastique dans le Würtemberg déjouées par Brenz. — Braunmüller et Hebsaker : de l'ivrognerie de leurs coreligionnaires. — Andreæ : comparaison de l'ancienne population catholique avec la population luthérienne actuelle. 356-364

Andreæ : de l'anarchie dogmatique dans la nouvelle église ; l'œuvre de la Concorde ; ceux de Wittemberg et du Palatinat électoral contre Andreæ ; sa conduite dans l'électorat de Saxe ; haine générale pour sa personne ; les Flacianiens, Mörlin, Heshusius et ses corédacteurs de la Formule de Concorde contre lui ; jugement sur ses intentions et son caractère. 364-380

XIV. André Muskulus et les prédications diaboliques.

Muskulus : sa querelle avec Ludecke et Stankarus ; son débat avec Abdias Prätorius touchant la nécessité de la nouvelle obéissance et la doctrine de la Cène ; troubles à Francfort-sur-l'Oder ; victoire de

Pages.

Muskulus (Buchholzer dans ce débat; ses aveux); haine de Muskulus pour Mélanchthon; sa participation à l'œuvre de Concorde. . 380-386

Descriptions de l'état de l'église protestante par Muskulus; parallèle entre les temps catholiques et les temps protestants; de l'habitude de jurer et de blasphémer devenue générale après le changement de religion; des causes de la corruption régnante; de la mauvaise interprétation de « l'Évangile, » par les pasteurs aussi bien que par leurs auditeurs; de l'asservissement de la chaire chez les Protestants; de la déconsidération de l'état ecclésiastique et des études théologiques; de la recrudescence de rage dans Satan. 386-400

Panurgie de Satan dans le nouveau système de religion et dans ses rapports avec la doctrine protestante de la Justification; parti qu'on tirait de cette idée dans la polémique protestante; miracles de la nouvelle église; effets des prédications sataniques dans la Marche de Brandebourg et dans la Prusse; de la rage du diable contre l'Allemagne protestante d'après Muskulus. — Milichius et Daude: de la stupidité religieuse des Luthériens. 400-413

XV. Influence de la Réforme sur la conduite du peuple sous le rapport sexuel.

Doctrine de Luther sur les rapports des sexes; influence de cette doctrine sur la foule des célibataires obligés; témoignages à cet égard; aveux de réformateurs et de théologiens luthériens touchant la dépravation régnante; aveux de Czecanovius (ainsi que de Wizel, du duc Georges de Saxe et de Staphylus) relativement aux suites des principes luthériens touchant les rapports des sexes; témoignages relatifs aux désordres dans les affaires de mariage. 413-428

Effets produits par la théorie luthérienne sur les rapports sexuels dans quelques-unes des villes et des contrées protestantes, entre autres à Nuremberg, dans le pays d'Ansbach, dans le Wurtemberg, la Saxe et la Hesse, à Thorn, dans la Prusse, le Brunswick, le Hanovre, le Mecklembourg, la Dithmarsie, le Schleswig et le Holstein, le Danemarck et la Suède. 428-439

XVI. Les évêques luthériens de la Prusse.

Direction antimélanchthonienne de Mörlin; ses destitutions; sa querelle avec Osiander et son expulsion de la Prusse; sa participation à d'autres disputes théologiques; ses plaintes relativement à la conduite des Protestants à l'égard de l'Évangile et de ses ministres; vexations et injures qu'il eut encore, comme Flacianien, à subir au lit de mort. 439-444

Heshusius: sa querelle et sa destitution à Heidelberg; ses luttes à Brême; ses disputes et son bannissement à Magdebourg; influence de ces querelles sur le peuple; un grand nombre de personnes en sont troublées jusqu'à la démence; son expulsion de Wesel et d'Iena; sa nomination à l'évêché du Samland; ses adversaires; son autorité despotique dans la Prusse et son démêlé avec Wigand; son bannissement de la Prusse; ses défenseurs et ses partisans; rejet du livre de la Concorde et chamaillerie à Helmstädt; aveux touchant l'état de la société protestante. 444-460

Pages.

Sort de Wigand à Wismar et à Iéna ; jugement sur son caractère ; sa position comme évêque dans la Prusse ; ses aveux touchant la conduite des Protestants à l'égard de la pure doctrine, touchant leur césaropapie, leur mépris des pasteurs et les progrès de la démoralisation (témoignage d'Artomedes). 460-469

XVII. Les théologiens des trois villes libres du Nord.

Æpinus et ses disputes, à Hambourg, touchant la descente de Jésus-Christ aux enfers ; déplaisir que lui cause, ainsi qu'à Eitzen, l'état de la nouvelle Église. — Éitzen expulsé de Hambourg par les Luthériens rigoureux, et accusé de calvinisme à cause de son opposition à la formule de concorde. — Magdebourg également chassé de Hambourg ; ses plaintes contre les Protestants ; ses tribulations dans la Thuringe et l'Autriche. 469-477

Westphalen commence la lutte relative à la doctrine luthérienne sur la Cène. Le Mélanchthonien Moller à Wittemberg. Aveux de Westphalen touchant l'asservissement des pasteurs. Plaintes et découragement de Moller par rapport à la décadence des lettres et des sciences. Haine de Nikolai pour le Calvinisme, et sa caractéristique des prédicants luthériens. — Bonnus : de l'abus de la doctrine protestante de la Justification. — Témoignages de Barbarossa. . . 477-485

XVIII. Theologiens du Mecklembour, de la Poméranie, du Brunswick et de la Westphalie.

Chytraeus : les dissensions religieuses à Rostock et en Autriche ; sa participation à la rédaction de la Formule de Concorde et ses railleries à propos de cette Formule ; accusation de Calvinisme et de Majorisme dirigée contre lui ; sa résignation et son silence au milieu des persécutions ; ses doléances touchant l'anarchie dogmatique dans la nouvelle église ; son dégoût de la vie ; ses plaintes contre les Luthériens. 485-494

Pauli : ses querelles à Rostock ; ses descriptions (ainsi que celles de Backmeister et de Bramer) de l'état de la société protestante. — Artopæus : est chassé de Stettin comme Osiandriste ; ses aveux touchant les dispositions religieuses et morales du peuple et la position des pasteurs. — Grossehans : sa mort, hâtée par le chagrin que lui causait l'anarchie de l'Eglise. — Jugement d'Erythropilus sur cette anarchie. — Kaiser : son débat à Goettingue, sa destitution à Kœnigsberg et ses plaintes concernant les mauvais traitements subis par les pasteurs. — Hamelmann : sa position difficile à Lemgo et sa douleur à la vue de son église. — Hocker et Chemnitz : de la démoralisation chez leurs coreligionnaires. — Schopper : ses descriptions du caractère et des dispositions religieuses et morales des Protestants de la Westphalie. 494-509

XIX. Les Théologiens de la Marche et de la Sylésie.

Pages.

Kuno : de la corruption régnante et de l'esprit querelleur des pasteurs luthériens ; ses querelles ; accusation de calvinisme et destitution qu'il eut à subir à Salzwedel. — Prätorius : est attaqué pour sa doctrine de l'inamissibilité de la foi et soupçonné de différentes autres erreurs ; jugement porté par des théologiens plus modernes sur ses écrits ; ses aveux touchant l'état religieux et moral de son époque. 509-516

Rössler : de la grande supériorité des temps catholiques sur les temps profondément corrompus écoulés depuis la Réforme. — Lybius. — Célichius : ses plaintes et sa destinée. — Descriptions du malheureux état de la société protestante, par Christiani. — Gigas et sa mélancolie à l'aspect de la situation de la nouvelle église. — Avertissement du Majoriste Radecker. — Doléances de Heidenreich, de Pollio et de Suévus ; disputes de ce dernier. — Koller et Krenzheim témoins de la corruption luthérienne ; leurs disputes et leurs destitutions. — Témoignages d'Herberger. 516-528

XX. Prédicateurs de Nordhausen et de la Saxe électorale (de Meissen surtout). — Théologiens wittembergeois de la deuxième époque.

Otton et ses disputes à Nordhausen ; le débat antinomique arrêté dans cette ville par l'expulsion des prédicateurs ; plaintes d'Otton à cause de l'ingratitude de ses coreligionnaires à l'égard de « l'Evangile » et de Luther ; ses portraits des prédicateurs luthériens. — Pandocheus : est accusé de Calvinisme ; sa victoire sur ses collègues ; sa disgrâce et sa conduite à l'égard des prédicateurs ; sa description de la manière de prêcher des pasteurs, de la cæsaropapie chez les Luthériens et de l'asservissement de leur clergé. 528-538

Joachim Westphalen : de la démoralisation des Luthériens. — Eychler : de la haine des Luthériens pour la papauté ; caractéristique des pasteurs. — Nigrinus : de la conduite des Protestants à l'égard de « l'Evangile. » — Striegenitz : de la cæsaropapie luthérienne et de la pierre d'achoppement que les Catholiques rencontraient dans la corruption protestante. — Taurer, Hering et Julius : de l'état des choses dans la société luthérienne. — Jenisch et Blume : du progrès de la corruption. 538-544

Paul Krell : jugement de Heling sur son caractère ; vie soucieuse et mort de Krell et d'Eberhard ; aveux de Krell touchant le danger et l'abus de la lecture de la Bible, ainsi que touchant la décadence des études théologiques. — Mattheus : son changement de religion ; ses destinées et ses plaintes au sujet de l'aversion des Luthériens pour les études théologiques. — Leyser : des interminables querelles de religion et de la mise en pratique de la doctrine protestante de la Justification. — Mylius : de la conduite tenue à l'égard des prédicateurs. — Wittemberg et la Saxe électorale au temps de la lutte

Pages.

entre le Calvinisme et le Luthéranisme.— Pierius, ses plaintes et sa destinée. — Balduin et sa manière de considérer l'état des choses dans l'église luthérienne. —Franz : de la mise en pratique de la doctrine luthérienne de la Justification. 544-557

21. Théologiens de Ratisbonne et d'Augsbourg.

Gallus à Ratisbonne; Schalling chassé par lui; lutte de Gallus contre les Mélanchthoniens ; ses jugements sur l'état des choses dans l'église luthérienne.— Engelhaupt : des Évangéliques. 557-562

Huberin à Augsbourg ; sa lutte avec les Séparatistes ; sa conduite pendant l'Intérim ; son jugement et celui de Sébastien Meier sur la corruption des mœurs chez les Luthériens.—Wolfgang Muskulus : de la disparition de la piété ; de Luther et de ses partisans. Les Zwingliens à Augsbourg. — Rulich, Eckhard et Hebenstreit : de l'état des mœurs dans la nouvelle église. 562-570

22. Les Laïques : les Philologues et les Professeurs.

Joachim Camérarius : des résultats produits par la Réforme; jugement porté par lui, dans sa *Plainte de Luther*, sur l'état des choses dans l'église luthérienne ; attaques dirigées contre lui au sujet de cet écrit. Otton Sauter : de la position des Mélanchthoniens en général. Mécontentement de Camerarius au sujet de la tournure qu'avait prise le Protestantisme, et ses plaintes touchant les querelles de doctrine. 570-580

Peucer primat à Wittemberg ; fin de la domination mélanchthonienne dans la Saxe ; emprisonnement décennal de Peucer et ses descriptions de la situation de la société protestante. — Rivius : de l'influence exercée par la nouvelle doctrine de la Justification sur le caractère de ses partisans ; des reproches des Papistes. — Siber, Hempel et Georges Fabricius : de l'anarchie morale et religieuse dans leur Église. 580-592

Eusèbe Menius : de l'anarchie protestante ; jugement porté par Wilhelm et Ratzenberger sur ce phénomène ; aveux de Menius et d'Euricius Cordus au sujet de la décadence des lettres et des sciences. — Dresser : de la ruine des écoles et des effets des dissensions religieuses. — Betulejus et Helvikus : leurs plaintes et leurs malheureuses tentatives d'amélioration. 592-599

Gaspard Hofmann : de l'évidente dépravation et du retour à la barbarie. — Pierre Vincentius : du progrès du scepticisme. — Basile Faber : du progrès de la corruption morale. — Casmann : ses descriptions de l'état de l'Église protestante à son époque, dans l'écrit intitulé *Turpitudo turpissima*. 599-609

Les Juristes et les hommes d'État.

Dispositions antiprotestantes d'un grand nombre de juristes ; inclination des juristes de la seconde époque vers le système mélanchtho-calviniste. 609-611

Pages.

Wigel : de l'état des choses dans l'église protestante. — Cracov, de Beust, Fend, d'Osse et Goldstein : de l'état des mœurs dans leur église. — Monner : son conseil aux princes. — Plaintes et destinées de Wesenbeck. — Knaust, Gregorius et Lansius : de l'inutilité des ordonnances de l'autorité pour le rétablissement des bonnes mœurs. . 611-620

Melchior Breler : ses destinées et ses écrits ; ses aveux touchant la théologie, l'église et la manière de vivre protestantes. 620-625

État moral et religieux dans les différentes contrées et villes protestantes de l'Allemagne et des États voisins.

État moral dans la Saxe et ses causes ; aveux de Spangenberg relativement à l'état des choses dans le comté de Mansfeld. — Le landgrave Philippe : des effets produits par la Réforme dans la Hesse ; état des choses dans le Nassau et le Palatinat électoral. — Le margrave Georges et ses sujets nouvellement réformés. — Jugements postérieurs sur le Brandebourg-Ansbach. 625-634

Aveux touchant l'état des choses chez les Protestants d'Autriche ; caractéristique du peuple, des prédicateurs et de la noblesse. — De l'abrutissement moral des Protestants du Wurtemberg et des effets produits par les querelles religieuses dans ce pays, ainsi que dans le comté de Hohenlohe et à Francfort-sur-le-Mein. — Etat religieux dans les villes protestantes de Strasbourg et de Mulhouse, en Alsace. . . . 634-641

Accroissement du nombre des délits et des crimes après le changement de religion à Strasbourg, à Nuremberg, à Stralsund, à Thorn, chez les Dithmarses et dans le Holstein ; état des choses dans la Marche de Brandebourg ; plaintes des pasteurs de Magdebourg ; état de l'organisation religieuse dans le comté de Lippe-Detmold ; état des choses dans d'autres contrées de la Westphalie et de la Basse-Saxe, ainsi que dans le Mecklembourg. 641-648

Les temps depuis la Réforme comparés avec les temps catholiques chez les Dithmarses et dans la Poméranie. — Aveux de Jean de Lasko au sujet de la Frise orientale nouvellement réformée et de la Prusse ; jugement porté sur les Luthériens dans la Pologne, à Siebenburgen et dans la Hongrie. 648-655

Le Danemarck immédiatement après la Réforme ; description de l'état de l'église protestante dans ce pays, par Nic. Hemming ; position du clergé dans le Danemarck et la Norwége ; le Danemarck protestant dans les temps postérieurs à l'établissement de la Réforme. Décadence des écoles dans la Suède nouvellement réformée ; plaintes touchant le progrès de la démoralisation chez les Suédois ; portraits du clergé de la Suède. 655-669

Sébastien Castellio et André Dudith : de l'état des choses chez les Protestants. 669-673

Un grand nombre de réformateurs et de théologiens succombèrent sous la douloureuse impression produite sur eux par l'état des choses qu'ils avaient eux-mêmes contribué à établir. 673-678

Coup-d'œil rétrospectif. 678-689

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LIBRARY ST. MARY'S COLLEGE

270.6 113127
D693 v. 2

DÖLLINGER, JOHANN J.

270.6 113127
D693 v. 2
DÖLLINGER, JOHANN J
LA RÉFORME